

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME XLIX
(1979)

*Publié avec le concours du Ministère de l'Éducation nationale
et de la Culture française, et de la Fondation Universitaire de Belgique*

BRUXELLES
BOULEVARD DE L'EMPEREUR, 4
1979

IN MEMORIAM

François MASAI
(1909-1979)

François Masai, né à Roux dans une famille très catholique, reçut d'abord une formation intellectuelle et spirituelle entièrement conditionnée par ce milieu. Elève au Petit Séminaire de Bonne Espérance, puis au Collège de Binche, il se sent bientôt attiré par une vocation religieuse et entre au Monastère bénédictin d'Amay-sur-Meuse, fondé par Dom Lambert Beauvuin et orienté vers l'Union des Eglises (on y œuvrait particulièrement au rapprochement avec l'Eglise orthodoxe russe). Il reçoit là sa formation religieuse et apprend la langue russe. Envoyé à Rome, il y fait un long séjour (1930-1934) qui élargit singulièrement son horizon. Il y fut le disciple de Josef Greth, et c'est à Rome, au Collegio Sant'Anselmo qu'il passa sa licence en Philosophie thomiste et qu'il conquist un diplôme d'hébreu. Il y avait noué des amitiés durables et il lui arrivait d'évoquer avec émotion l'ami de ses vingt ans, Hans-Georg Beck, qui devint par la suite le maître de l'Ecole byzantine de Munich et le directeur de la *Byzantinische Zeitschrift* : toute sa vie il resta en contact épistolaire avec lui et il devait avoir l'ultime joie de recevoir sa visite au mois de juin dernier.

Rentré à Amay après l'intermède romain, il change soudain d'orientation, et demande à être rendu à l'état laïc, ce qu'il obtient aisément en raison de ses tendances nouvelles incompatibles avec la voie qu'il avait tout d'abord choisie. Les difficultés qu'il traverse alors, loin de l'aigrir, lui inspireront par la suite une sympathie agissante à l'égard de ceux qu'il sait dans l'embarras et qu'un profond sentiment de solidarité humaine le portera à aider matériellement et moralement. Après une année de philologie classique à l'Université de Louvain, il obtient heureusement un poste de surveillant à la Salle byzantine de la Bibliothèque Royale. C'est d'ailleurs là que j'ai fait sa connaissance, et, pendant quatre années, nous devons participer ensemble au séminaire byzantin dirigé par Henri Grégoire, où défilaient quantité de savants belges et étrangers qui intervenaient activement dans les discussions souvent animées. En même

temps qu'il remplissait sa charge à la Bibliothèque, François Masai préparait les examens de philosophie, qu'il passait devant le Jury Central, et qui furent couronnés, en 1939, par son doctorat ; sa thèse consistait déjà en une étude sur Pléthon, sujet auquel il resta toujours fidèle et qui touchait à la fois à la philosophie et au domaine byzantin. A partir de ce moment, sa situation se clarifie : il entre dans le cadre de la Bibliothèque dont il gravit successivement les échelons en passant par divers départements : ainsi il devient stagiaire (1939), puis, après avoir obtenu le diplôme de bibliothécaire-bibliographe, bibliothécaire (1941) : il est attaché à la section des monnaies et des médailles, où il s'initie à la numismatique, puis à la section des manuscrits dont il devient conservateur-adjoint en 1953 et conservateur en 1958. Entretemps, en 1956, il avait passé à l'Université de Liège, l'agrégation à l'enseignement supérieur avec une thèse intitulée «*Pléthon et le platonisme de Mistra*».

Une formation aussi diversifiée et approfondie faisait de Fr. Masai un personnage hors série, aux connaissances très vastes embrassant les sujets les plus variés : théologie, philosophie, histoire de l'Eglise, histoire des ordres religieux, numismatique, paléographie, codicologie, histoire de Byzance et de ses rapports avec l'Occident, sans oublier la période de la Renaissance qui le fascinait. Ces matières si nombreuses il les dominait magistralement grâce à une intelligence pénétrante, réfléchie, qui alliait l'étude des faits à la pensée philosophique.

Il faudrait une science aussi polyvalente que la sienne pour le suivre dans tous les méandres des études où il a brillé. Je me limiterai ici au seul domaine byzantin.

Après l'accession à l'éméritat de Henri Grégoire, les études byzantines auxquelles ce maître avait donné tant d'éclat à l'Université de Bruxelles, connurent une éclipse d'une dizaine d'années. Ce n'est qu'en 1963 que Fr. Masai, déjà chargé des cours de Philosophie médiévale et de Droit canon, se voit confier l'Histoire de Byzance, la Critique historique appliquée aux textes byzantins et le Grec médiéval. Cette désignation qui marquait la résurrection du byzantinisme à l'Université de Bruxelles, amorce un nouveau tournant dans sa carrière : il abandonne ses fonctions à la Bibliothèque Royale et, devenu conservateur honoraire, se consacre avec enthousiasme à son enseignement. Ses connaissances multiformes trouvent l'occasion de se déployer à la Faculté de Philosophie et Lettres, à l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves et à l'Institut du Christianisme. A ce mandat à temps plein s'ajoute sa participation active à de nombreuses sociétés savantes et à la revue codicologique *Scriptorium*

qu'il avait fondée avec C. Gaspar et Fr. Lyna et qui absorbait beaucoup de son temps. Il faisait en outre partie du Conseil d'Administration de notre Revue, de celui du Centre d'Etudes et de Documentation byzantines et était membre de la Société belge d'Etudes byzantines. Il a été pour beaucoup dans le nouveau statut de notre salle à la Bibliothèque Royale et est arrivé, grâce à une diplomatie habile et efficace, à obtenir le local dont nous disposons maintenant et qui fonctionne à la satisfaction de tous.

Ces nombreuses activités, il les a menées de front jusqu'à ces derniers mois où sa santé, déjà chancelante depuis plusieurs années, se dégrada de façon brutale avec des améliorations passagères, sources de faux espoirs. Il s'est éteint le 12 septembre dernier, entouré de l'affection des siens. Ainsi s'achevait une existence riche en péripéties qui l'avaient entraîné dans des milieux aux idéologies diverses, étendant ses connaissances à d'innombrables matières qu'il domina toujours par l'ampleur de sa pensée et la hauteur de ses vues.

A. LEROY-MOLINGHEN.

L'œuvre de Fr. Masai, par son abondance et sa variété, reflète la multiplicité de ses centres d'intérêt. On trouvera une bibliographie complète de ses publications, due à la plume de M. Pierre Jodogne, dans les *Miscellanea Codicologica* qui avaient été préparés par la Revue *Scriptorium* pour fêter son soixante-dixième anniversaire, et qui, hélas ! constitueront un hommage posthume. Je me permettrai de renvoyer le lecteur à cette liste en me bornant à citer le titre de quelques travaux qui concernent plus spécialement notre discipline.

Le problème des influences byzantines sur le platonisme italien de la Renaissance. (Lettres d'Humanité, Paris, déc. 1953, pp. 82-90).

En collaboration avec R. MASAI-KOLLMAYER : *L'œuvre de Georges Gémiste Pléthon. Rapport sur des trouvailles récentes : autographes et traités inédits.* (Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5^e série, t. 40, 1954, 6, pp. 536-555, 3 pl.)

Pléthon et le platonisme de Mistra. Paris, Les Belles Lettres, 1956, 422 pp.

La restauration du paganisme par Georges Gémiste Pléthon (Atti del V Convegno internazionale di studi sul Rinascimento. Firenze, 2-6 sett. 1956. Florence, 1958, pp. 55-63).

La politique des Isauriens et la naissance de l'Europe. (*Byzantion*, 33, 1963, pp. 191-222).

Le «De fato» d'Alexandre d'Aphrodise attribué à Pléthon. (*ibid.*, pp. 253-256).

Pour une édition critique des Actes du Centurion Marcel. (*ibid.*, 35, 1965, pp. 277-290).

Pléthon, l'averroïsme et le problème religieux. (*Le Néoplatonisme.* Royaumont, 9-13 juin 1969, Paris, Editions du C.N.R.S. [= *Colloques internationaux du C.N.R.S., Sciences humaines*] 1971, pp. 435-446).

Renaissance platonicienne et controverses trinitaires à Byzance au XV^e siècle. (*Platon et Aristote à la Renaissance.* XVI^e colloque international d'Etudes Humanistes, Tours 9-21.VII.1973, Paris, J. Vrin, 1976, pp. 25-43 [= *De Pétrarque à Descartes*, 32]).

N.B. Parmi les abondants comptes rendus écrits par Fr. Masai, nombreux sont ceux qui touchent au byzantinisme, mais ils sont, la plupart du temps, envisagés sous un angle codicologique.

THE "JUSTINIANIC" PLAGUE

Interest in the plague, which appeared in the time of Justinian and reigned intermittently in the Byzantine empire for over two hundred years afterwards, lay dormant for more than a century after the publication of V. Seibel's monograph in 1857 ⁽¹⁾. Seibel attempted to uncover the geophysical conditions which facilitated the beginnings and spread of the plague, to diagnose its symptoms and to trace its progress, but he was at once too credulous, and unaware of John of Ephesus' eyewitness description of the pest. The study of Biraben and Le Goff, published in 1969, likewise ignored John of Ephesus, but provided useful data, especially statistics concerning the various occurrences of the pestilence ⁽²⁾. To rectify the omission of John of Ephesus' evidence is relatively simple, and that is part of the purpose of the present article. For the rest, this study is intended to be a general assessment of the plague and its effects based on written sources – something so far lacking – and a piece of groundwork, perhaps, for the ambitious historian who will one day take up the immense and complicated task of investigating the social and economic consequences of this pestilence through the media of archaeology and demography.

Since the detailed sources are eastern, our attention is perforce concentrated on the eastern part of the empire, for which there exist three full descriptions of the pandemic of 542 and its recurrences – those of Procopius, John of Ephesus and Evagrius Scholasti-

(1) *Die Grosse Pest zur Zeit Justinians I* (Dillingen, 1857).

(2) J.-N. BIRABEN and J. LE GOFF, *La peste dans le Haut Moyen Age*, *Annales*, 24 (1969), pp. 1484-1510. To the tables of recurrences on pp. 1494-7 add those of M. W. DOLS, *Plague in early Islamic history*, *Journal of the American Oriental Society* 94 (1974), pp. 375 ff. (for plague in Arab lands until the eighth century); W. BONSER, *Epidemics during the Anglo-Saxon period*, *Journal of the British Archaeological Association* 3rd ser. 9 (1944), pp. 52-3 (for epidemics in the British Isles in the sixth and seventh centuries); W. H. MC NEILL, *Plagues and Peoples* (Oxford, 1977), pp. 295-6 (for epidemics in China from the sixth to the eighth century).

cus⁽³⁾. Procopius' is the most systematic report of the symptoms, the Syriac historian John provides the most graphic and emotional account of the effects of the pestilence in Constantinople and Palestine, and Evagrius, who was attacked by plague as a school-boy, and later lost a wife, several children, a grandchild, and a good number of town and country servants, gives a personal picture of the suffering caused by the plague's random progress in and around Antioch. It is interesting to note that the *locus classicus* of ancient plague description, that of Thucydides, is imitated at several points by Procopius⁽⁴⁾, but not all by Evagrius. As far as the western empire is concerned, Gregory of Tours mentions the plague several times in his *historia francorum*, and we have a few brief notices from the Latin chroniclers, and later from Bede.

The way had been prepared for the plague by the large number of floods, earthquakes and famines throughout the empire from 513 onwards⁽⁵⁾. According to Procopius, the plague began in Egypt near Pelusium: Evagrius' assertion that it began in Ethiopia can be attributed to a traditional prejudice that diseases came from that region⁽⁶⁾. The pestilence had made its way to Constantinople by spring, 542, reaching Antioch and Syria later in the same year⁽⁷⁾.

(3) *De bello persico* (BP) II, 22-23; *Joannis Episcopi Ephesi Syri Monophysitae Commentarii de Beatis Orientalibus et Historiae Ecclesiasticae Fragmenta*, Latin trans. by W. J. VAN DOUWEN and J. P. N. LAND (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Nederland, Afdeling Letterkunde, 18) (Amsterdam, 1889), frgs II E-H, pp. 227-40; HE IV, 29, ed. J. BIDEZ and L. PARMENTIER, *The Ecclesiastical History of Evagrius with the Scholia* (London, 1898; repr. Amsterdam, 1964), pp. 177-9. John of Ephesus' account was copied extensively by MICHAEL THE SYRIAN, IX, 28, ed. J.-B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, vol. II (Paris, 1901), pp. 235-40.

(4) See H. BRAUN, *Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem*, diss. (Erlangen, 1885), pp. 31-5 (pace G. SOYTER, *Die Glaubwürdigkeit des Geschichtschreibers Procopios von Kaisareia*, *Byzantinische Zeitschrift* 44 (1951) (= *Festschrift Franz Dölger*, pp. 541-2). Like Thucydides, too (II, 48-9), Procopius sets out to give a 'scientific' description of the symptoms.

(5) Listed by H. HAESER, *Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der epidemischen Krankheiten* III (Jena, 1882³), pp. 37-43.

(6) BP II, 22, 6; EVAGRIUS, p. 177, 9. On the prejudice see H. ZINSSER, *Rats Lice and History* (London, 1935), p. 145; DOIS, *art. cit.*, pp. 372-3 on Ethiopia as plague endemic. But see pp. 19-20 below.

(7) See E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire* II, publié par J.-R. PALANQUE (Paris-Brussels-Amsterdam, 1949), p. 841 for the date.

Now considered the first great pandemic of history, it travelled across Europe to England, eventually devastating Britain and Ireland in 664 (8).

John of Ephesus and Procopius maintain that hallucinations preceded an attack of the plague. John claims that potential victims saw spectres, often of black, headless men (9)! On the first day of illness the victim had a fever, but no inflammation, and felt languid. On the same day, or on the day after, says Procopius, the bubonic swelling began, either in the groin, or the armpit, beside the ears or on the thighs (10). Evagrius confirms that the appearance of buboes was accompanied by violent fever (11). From his report, however, it appears that buboes were not a universal symptom: he claims that in some the pest began with bloody and swollen eyes, followed by an affected throat; others suffered from severe diarrhoea (12). After the appearance of buboes, continues Procopius, the plague took various courses. In some it induced a deep coma, in others violent delirium. Patients had difficulty ingesting. In still others a mortification of bubonic swelling set in. Procopius adds that other symptoms were black pustules (confirmed by John of Ephesus), which led to instant death (13). Both Evagrius and Procopius knew of cases where carbuncles had formed (14). Procopius recounts that in those victims who suffered swelling to an unusual degree, there was also a discharge of pus, which cleared the system and enabled them to survive (15). That the manifestation of buboes was not always fatal is proved by two cases of which we have knowledge: Evagrius himself, while still a schoolboy, was infected by buboes,

(8) On the plague in the British Isles see p. 15 and nn. 79-81 below. On the three pandemics of history, of which the second was the Black Death and the third that of the last decade of the nineteenth century which devastated India, in particular, see P. ZIEGLER, *The Black Death* (Harmondsworth, 1970), pp. 25-6; *pace* T. H. HOLLINGSWORTH, *Historical Demography* (London, 1969), p. 356.

(9) BP II, 22, 10; frg. II E, p. 229, 17-27; p. 230, 33 - p. 231, 1.

(10) BP II, 22, 17.

(11) HE IV, 29; BIDEZ and PARMENTIER, p. 178, 21-2.

(12) *Ibid.*, p. 178, 18-21.

(13) BP II, 22, 19-28; frg. II G, p. 234, 26-32.

(14) HE IV, 29; p. 178, 25-6; BP II, 22, 29 - a fact that was discovered by autopsy.

(15) BP II, 22, 37.

and Justinian, Procopius tells us, had a swelling of the groin⁽¹⁶⁾. Evagrius makes it clear that if the attack were fatal, death occurred within a few days⁽¹⁷⁾.

According to Evagrius, the ways in which the disease was communicated were various and unaccountable. It was enough, he says, to live with the infected, to touch them or to enter their room. In some cases, however, such contact rendered one immune. The most peculiar circumstance was that when the plague recurred, as it did in Antioch several times, it seized on those areas or people it had left uncontaminated the time before⁽¹⁸⁾. Unfortunately, for a description of the treatment of victims in the Justinianic plague we have no equivalent of the observations of Thucydides or Galen. All we have is the information given by Procopius that some doctors, when they were at a complete loss concerning the circumstances of the pest, lanced the buboes of corpses, to discover foul carbuncles⁽¹⁹⁾.

To judge from the symptoms given by Procopius and Evagrius, the plague of 542 was mainly bubonic, but of a strain particularly open to complications⁽²⁰⁾. From Evagrius' description it seems that the plague was often transmitted directly from person to person, which indicates a strong (highly contagious) pneumonic element. However, it is strange that none of the contemporary sources signals tightness in the chest, or rapid and shallow respiration – the textbook symptoms of pneumonic plague⁽²¹⁾. The black pustules mentioned by Procopius and John of Ephesus, known as plague boils, or black boils, are a classic effect of the plague on the

(16) HE IV, 29 ; p. 178, 2-6 , BP II, 23, 20.

(17) HE IV, 29 ; p. 178, 22-24.

(18) *Ibid.*, p. 178, 29 – p. 179, 9.

(19) BP II, 22, 24.

(20) J. CANTLIE, *Plague* (London, 1900), pp. 23-7 gives a useful list of possible types of plague to aid identification, based on cases in the Indian pandemic of the 1890's. See too R. POLLITZER, *Plague*, World Health Organisation Monograph Series, 22 (Geneva, 1954), ch. 6 on the general epidemiology of bubonic and pneumonic (pulmonary) plague.

(21) See W. E. JENNINGS, *A Manual of Plague* (London, 1903), who describes the symptoms of pneumonic plague (p. 81) and the case history of a pneumonic victim in the Indian pandemic (pp. 158-60).

cutaneous system⁽²²⁾, and the fact that they did not cover the whole body rules out the possibility of their being typhous exanthemata⁽²³⁾. The references by John of Ephesus and Procopius to hallucinations are not as far-fetched or improbable as they might seem : such intoxication of the nervous system, as Ziegler calls it, occurred during the Black Death as well⁽²⁴⁾. Malaise, delirium, coma and severe headaches are all classic general symptoms of plague⁽²⁵⁾, just as the withered thighs and tongues of survivors, mentioned by Procopius, are among the classic after-effects⁽²⁶⁾. The vomiting of blood, which Procopius says often accompanied the final throes of the victim, must have been one of the rare effects of bubonic plague on the digestive system⁽²⁷⁾, if it was not an indication of the presence of the pneumonic element. While bubonic cases have a mortality rate estimated between 68.6 % and 78 %⁽²⁸⁾, death is not necessarily rapid. The sixth century plague was, however, a particularly intense variety, for Evagrius says that victims could die in two or three days. Writing of another visitation of the plague to Constantinople in 558, Agathias recounts that even those who put up some resistance to the pest could scarcely last for five days, and that most victims died very suddenly, as if from apoplexy⁽²⁹⁾. The pestilence behaved similarly in the west. Gregory of Tours writes that after the manifestation of buboes, the victim breathed his last on the second or third day⁽³⁰⁾. The suddenness of death described in these accounts suggests that the sixth century plague had not only a pneumonic strain, but a septicaemic element as well. Septicaemic plague, like the bubonic variety, is insect

(22) *Ibid.*, p. 87.

(23) *Pace ZINSSER, op. cit.*, p. 147, who believes that smallpox of a very severe type was present in the plague strain of 542.

(24) *Op. cit.* (n. 8), p. 28.

(25) See JENNINGS, *op. cit.*, pp. 68-74 and BIRABEN and LE GOFF, *art. cit.* (n. 2), pp. 1486-8 for a description of the general symptoms of plague.

(26) See CANTLIE, *op. cit.* (n. 20), pp. 38-39.

(27) BP II, 22, 31 ; JENNINGS, *op. cit.*, p. 86. *Pace* BIRABEN and LE GOFF, *art. cit.*, p. 1487 and n. 3, who claim that digestive disorders accompanying plague were very common until the twentieth century.

(28) JENNINGS, *op. cit.*, p. 76.

(29) *Hist.*, V, 10, 3.

(30) *Historia francorum* IV, 31.

borne ; infection goes straight to the bloodstream, and the victim can be dead before the appearance of buboes⁽³¹⁾.

It is difficult to arrive at even an approximate figure for the overall mortality rate of the 542 plague because of the lack of demographical data. Even for Constantinople, a city about which we are relatively well informed, it is dangerous to draw conclusions. In itself, the population of Constantinople is a contentious issue⁽³²⁾, but it would seem reasonable to take 400,000 as a ceiling for permanent residents in 542. In addition, of course, there must have been a considerable floating population, composed of those who came to the capital for reasons of commerce, or of secular and ecclesiastical diplomacy. Mindful of G. F. Gilliam's caveat that descriptions of pestilence in any period are likely to be highly coloured and extravagant⁽³³⁾, we come to consider the figures given by John of Ephesus. The poor, he claims, were hit badly – a statement we can readily believe⁽³⁴⁾ – dying in public squares at the rate of 5,000, then 7,000, then 10,000 and even 16,000 a day⁽³⁵⁾. The men who stood at the gates of Constantinople counting the number of corpses taken outside for burial stopped their tally when they had reached 230,000, as they saw the rest of the dead were too numerous⁽³⁶⁾. While this last piece of information concerning the innumerable dead we can safely discard as being theatrical, it is interesting to note that the tables which Hollingsworth compiled in ignorance of John of Ephesus, but with the help of Procopius (who

(31) See ZIEGLER, *op. cit.* (n. 8), p. 29. The Black Death had all three elements of plague – bubonic, pneumonic and septicaemic

(32) See E. STEIN, *op. cit.*, pp. 759, 842 (who calculates a population of at least 571,429 in 542); J. L. TEALL, *The Grain Supply of the Byzantine Empire, 330-1025*, *Dumbarton Oaks Papers* 13 (1959), pp. 92, 134-5 (c. 500,000 in 400 A.D.); D. JACOBY, *La population de Constantinople à l'époque byzantine : un problème de démographie urbaine*, *Byzantion* 31 (1961), pp. 81-109 (a maximum of c. 375,000 by 542); J. C. RUSSELL, *Recent advances in mediaeval demography*, *Speculum*, 40 (1965), pp. 84-101 (a maximum of 250,000 by 542).

(33) J. F. GILLIAM, *The plague under Marcus Aurelius*, *American Journal of Philology* 82 (1961), p. 249.

(34) Cf now E. PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance 4^e-7^e siècles* (Civilisations et Sociétés, 48) (Paris, 1977), p. 91.

(35) *Ibid.*, p. 234, 1-3.

(36) *Ibid.*, p. 234, 3-10

maintains that the peak mortality rate was over 10,000 a day and that in Constantinople the plague lasted for four months⁽³⁷⁾), give the number of deaths as c. 244,000, out of a population of 508,000⁽³⁸⁾. On the face of it, John's figures would seem very high, but even if they are exaggerated, it can be argued that the exaggeration is not great. It is a commonplace that any kind of epidemic has severe effects on a virgin population⁽³⁹⁾. In a visitation to Arabia in 689 (where the plague arrived late), in the city of Shawwāl over a three day period the sources record 70,000, 71,000 and 73,000 victims⁽⁴⁰⁾. If an approximate total of 230,000 dead from a maximum population of c. 400,000 (c. 57%) in Constantinople seems excessive, we should remember that roughly three quarters of the infected died, and that the *insulae* of this city would have provided optimum conditions for the transmission of a bubonic plague which contained a strong pneumonic element⁽⁴¹⁾. Further weight is given to this supposition by another statement of John, who was travelling in Palestine and Asia Minor during the first outbreak, and was therefore in a position to make comparisons: he reports that the mortality rate in Constantinople was much higher than in any other city, even in Alexandria⁽⁴²⁾. Since pestilence is notoriously successful in centres or situations of population density, such as cities or armies, public baths or boats, we can assume that the mortality rate in the countryside was lower than the c. 57% postulated for Constantinople, that the rate in Alexandria and Antioch, for example, stood somewhere in between, while the lowest toll of lives would have occurred in semi-nomadic dry areas⁽⁴³⁾. Thus we can conjecture an overall mortality rate of about one third of the population, a figure comparable with the toll

(37) BP II, 23, 1; according to MALALAS (p. 482 Bonn edn), the plague lasted for only four months.

(38) *Op. cit.* (n. 8), p. 367

(39) The possible effect is well outlined by W. H. Mc NEILL, *op. cit.*, p. 127.

(40) M. W. DOLS, *art. cit.* (n. 2), p. 379.

(41) For a description of these premises see A. KRIESIS, *Über den Wohnhaustyp des frühen Konstantinopel*, *Byzantinische Zeitschrift* 53 (1960), pp. 322-327; cf. E. PATLAGEAN, *op. cit.*, p. 91.

(42) *Fr. II G*, p. 237, 24-25.

(43) See J. C. RUSSELL, *Late ancient and mediaeval population*, *Transactions of the American Philosophical Society*, N.S. 48, 3 (1958), pp. 41, 44-5, 88.

probably taken by the Black Death⁽⁴⁴⁾. Further precision would be hazardous in the absence of additional demographical data.

We have evidence from John of Ephesus that in Jerusalem and the cities of Palestine, and in the capital in 542, the most serious problem soon became the disposal of infected corpses. Proper burial was before long out of the question – in Constantinople bodies were often just thrown out into the streets or piled up along the waterside⁽⁴⁵⁾. Fear of being left unburied, and becoming prey to scavengers, both human and animal, was so great that no one ventured outside without an identity tag on a necklace or bracelet⁽⁴⁶⁾. Justinian finally decided on mass burials across the Golden Horn at Sycae (Galata). Pits were dug which could accommodate 70,000 bodies each, and a bounty was given to those who transported the fetid corpses for burial⁽⁴⁷⁾. All business ceased, no craftsman worked⁽⁴⁸⁾. In the countryside, too, the situation was grim, even if we allow for exaggeration in John of Ephesus' claim that in every field from Syria to Thrace the harvest was without a harvester⁽⁴⁹⁾. Public roads were deserted⁽⁵⁰⁾. In Palestine John knew of whole villages and cities where not a single person was left. "All the inhabitants, like beautiful grapes, were trampled and squeezed dry without mercy"⁽⁵¹⁾. With vivid pathos he describes how, as it grew dark each evening, he imagined that death would overtake him during the night; when dawn had broken, he spent the entire day in expectation of death⁽⁵²⁾.

No other plague in antiquity was so widespread or deadly. We are unfortunately unable to adduce figures for the Attic plague of the fifth century B.C., which was smallpox⁽⁵³⁾, but the average

(44) See ZIEGLER, *op. cit.*, pp. 232-9.

(45) JOHN OF EPHEBUS, frg. II E, p. 228, 7-22; frg. II, G, p. 235, 16 – p. 236, 12.

(46) *Id.*, frg. II G, p. 237, 30-32; MICHAEL THE SYRIAN IX, 28; II, p. 237.

(47) JOHN OF EPHEBUS, frg. II G, p. 236, 19 – p. 237, 5; MICHAEL THE SYRIAN IX, 28; II, p. 237.

(48) JOHN OF EPHEBUS, frg. II G, p. 234, 34 – p. 235, 15.

(49) Frg. II F, p. 232, 6-8.

(50) JOHN OF EPHEBUS, frg. II E, p. 228, 20.

(51) Frg. II E, p. 229, 27-9; p. 228, 4-5.

(52) Frg. II F, p. 231, 24-26.

(53) See R. J. and M. L. LITTMAN, *The Athenian Plague: Smallpox, Transactions of the American Philological Association* 100 (1969), pp. 261-278.

mortality rate in the Antonine plague described by Galen was only 7-10%, rising perhaps to 13-15% in cities and armies⁽⁵⁴⁾. Most plagues in modern times also had lower mortality rates, even in cities⁽⁵⁵⁾.

Although the pestilence kept recurring in the eastern empire until the end of the sixth century, as with most plagues its frequency and violence gradually abated, and the high mortality rate of its initial impact was not repeated. Evagrius relates that during its recurrences, the worst loss of life took place in the second year of each indiction, that is, 553/4, 568/9, 583/4⁽⁵⁶⁾. The tenth century Arabic history of Agapius of Menbidj records that in the year 26 of Justinian (552/3) cattle were so badly hit by the plague that work had to be done with mules or horses⁽⁵⁷⁾. Malalas reports a general outbreak towards the end of 555; Theophanes recounts that in this occurrence children in particular were attacked⁽⁵⁸⁾. From February, 558 the plague raged generally for six months⁽⁵⁹⁾. There was another outbreak in 560/1 in Cilicia, Anazarbus and Antioch⁽⁶⁰⁾. In the third year of Justin II (567/8) it occurred again, and in 572/3 it was once more in Constantinople⁽⁶¹⁾. In 580/1 and 585/6 it returned⁽⁶²⁾. The pestilence claimed Evagrius' daughter and her son

(54) See *idd.*, *Galen and the Antonine Plague*, *American Journal of Philology* 94 (1973), pp. 242-55 at pp. 254-55; cf. J. F. GILLIAM, *art. cit.* (n. 33).

(55) See the modern case-studies given by HOLLINGSWORTH, *op. cit.* (n. 8), pp. 367-73.

(56) HE IV, 29; p. 177, 31 – p. 178, 2.

(57) *Kitab al-ʿUnvan* (Universal History), ed. and trans. A. A. VASILIEV, *Patrologia Orientalis* 8 (1912), p. 432. Cf. MICHAEL THE SYRIAN IX, 29; II, p. 244; *Chronicon Iacobi Edessenii*, ed. and trans. E. W. BROOKS, *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (CSCO), Scr. Syr. III, 4 (*Chronica Minora III*) (Paris, 1905), p. 243.

(58) MALALAS, Bonn edn p. 488; THEOPHANES A.M. 6048. Cf. AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 433.

(59) MALALAS, p. 489; MICHAEL THE SYRIAN, IX, 32; II, p. 268.

(60) *Vita of Simeon Stylites*, ch. 126-9; THEOPHANES A.M. 6053. See too P. VAN DEN VEN, *La vie ancienne de S. Syméon stylite le Jeune (521-592)* (Brussels, 1962) (*Subsidia Hagiographica* 32) II, p. 140, n. 2.

(61) *Chronicon anonymum ad annum domini 846 pertinens*, ed. and trans. J.-B. CHABOT, CSCO Scr. Syr. III, 4 (*Chronica Minora II*) (Paris, 1905) p. 174; AGAPIUS, *loc. cit.*, pp. 435, 437; MICHAEL THE SYRIAN X, 8, II, p. 309

(62) AGAPIUS, *loc. cit.*, pp. 438, 439.

in 592 in Antioch⁽⁶³⁾, and reappeared in 598/9, first in Constantinople, then in Bithynia and Asia Minor. It also wiped out the Avar army in Thrace⁽⁶⁴⁾. Thereafter it seems to have recurred at greater intervals : we have records of its visit to Alexandria during the patriarchate of John the Almsgiver (612-617)⁽⁶⁵⁾, and the Syriac chronicles report that in the Arab year 18 (639 A.D.) the bubonic pest spread over all of Palestine, and that Abu Obaida, the emir and general, died from it⁽⁶⁶⁾. Towards the last quarter of the seventh century, however, the pandemic seems to have regained something of its former vigour, for in the year 673/4 Egypt and Palestine were attacked by pestilence, and Syria soon after⁽⁶⁷⁾. The year 687/8 was marked by both famine and pest, called by Arab sources the "Third Major Plague"⁽⁶⁸⁾, the year 697 by a vigorous attack of bubonic plague in Constantinople, where in four months there was great loss of life⁽⁶⁹⁾. Bubonic pest broke out again in Syria in 716/7⁽⁷⁰⁾. Thereafter we find references to plagues and epidemics – whatever their nature – every ten years or so in the eastern sources⁽⁷¹⁾, but we can conclude that, after two hundred years' activity, by the middle of the eighth century the "Justinianic" pandemic in all its various guises had burnt itself out. We might note here by comparison that the Black Death took approximately three centuries to run its full course.

(63) HE IV, 29 ; p. 178, 11-16 ; perhaps the same occurrence mentioned by AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 447.

(64) THEOPHYLACT *hist.* VII, 15 ; MICHAEL THE SYRIAN X, 13 ; II, p. 373-4.

(65) See the *Vita* of John the Almsgiver by LEONTIUS OF NEAPOLIS, ed. H. GELZER, *Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen* (Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellschriften I, V) (Freiburg i.B. – Leipzig, 1893) ch. 25 ; EUTYCHIUS, *Annales*, PG 111, 1092 A.

(66) *Chronicon anonymum ad annum domini 819 pertinens*, ed. and trans. J.-B. CHABOT, CSCO 109, Scr. Syr. 56 (Louvain, 1952), p. 200, 9-13 ; *Chronicon Iacobi Edesseni*, *loc. cit.*, p. 257, 17-18. M. W. DOLS, *art. cit.* (n. 1), p. 377 makes the interesting point that during the first onslaught of plague in Arabia, the Arabs believed that the pestilence was not contagious, because disease came directly from the Deity. The plague was a mercy and martyrdom for the faithful Muslim, and a punishment for the infidel.

(67) AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 492 ; THEOPHANES A.M. 6176

(68) AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 497 ; see DOLS, *art. cit.*, p. 379.

(69) THEOPHANES A.M. 6190.

(70) *Ibid.* A.M. 6218 ; AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 506 ; DOLS, *art. cit.*, p. 379.

(71) See DOLS, *art. cit.*, pp. 379-81.

In the western empire the pandemic was similarly unrelenting. After its first inroads in 542 and 543 (72), it visited Gaul in 551, and Arles, in particular, suffered (73). In Auvergne in 571 there were so many dead that it was impossible to count them, and for expediency's sake the corpses were piled into graves ten at a time (74). The plague returned to Gaul in 582, ravaging Narbonne, which was badly afflicted again two years later (75). As a result of disease-ridden cargo arriving from Spain, Marseilles was hit in 588, and on several later occasions (76). When the giant floodwaters abated in Rome in 590, an epidemic of buboes followed immediately, claiming among its victims Pope Pelagius, while Viviers and Avignon suffered from a similar outbreak at the same time (77). Marseilles was attacked again in 590/1, while simultaneously a serious famine occurred in Angers, Nantes and Le Mans. In Tours and Nantes in 591 the population was killed off by plague – the initial symptom, a slight headache, led to immediate death. Soon after, the land was troubled alternately by terrible droughts and incessant floods, resulting in poor grain harvests (78). The pandemic seems not to have reached Britain until sometime between 634 and 642, then in 664 there was a notable outbreak (79). This was followed by fairly continuous visitations of epidemics between the years 672 and 686 (80), which appear to have been relapsing fever rather than bubonic plague (81).

(72) VICTOR TUNONENSIS ad a. 542; MARCELLINUS COMES ad a. 543; *Chronicorum Caesaraugustanorum Reliquiae* ad a. 542, ed. Th. MOMMSEN, *Monumenta Germaniae Historica Chronica Minora* 2 (Berlin, 1894), p. 223.

(73) GREGORY OF TOURS, *historia francorum* IV, 5.

(74) *Ibid.* IV, 31.

(75) *Ibid.* VI, 14, 33; VII, 1

(76) *Ibid.* IX, 21-2.

(77) *Ibid.* X, 1, 23

(78) *Ibid.* X, 25, 30.

(79) See BEDE, *Opera Historica*, ed. C. PLUMMER (Oxford, 1896), vol. 2, pp. 194-5 for the evidence. On the identification of the epidemic as bubonic plague see W. P. MAC ARTHUR, *The identification of some pestilences recorded in the Irish Annals*, *Irish Historical Studies* 6 (1949), p. 177; *pace* J. F. D. SHREWSBURY, *A History of Bubonic Plague in the British Isles* (Cambridge, 1970), p. 13, who claims that the house-rat, the carrier of bubonic plague, was not domiciled in Britain until the fourteenth century.

(80) See C. PLUMMER, *op. cit.*, p. 195.

(81) On the identification of these epidemics (*pestis flava*, or 'yellow-stubble

The first effects of the plague in the east in 542 were famine and inflation. Justinian's legislation of price control in 544 seems to have been successful⁽⁸²⁾, but scarcity of food persisted, especially in the capital. In an economy that was largely agricultural, the lack of workers at harvest time had disastrous consequences. The shortage of labour caused by deaths of plague victims and by the protracted convalescence of survivors (Cantlie estimates that full recovery takes at least six months)⁽⁸³⁾ must have been acute. In 546 in Constantinople there was a shortage of grain and wine⁽⁸⁴⁾; in May, 556 after a recurrence of plague a scarcity of bread for three months in the capital led to a riot, which Justinian tried to quell by reminding the people that although there was a scarcity of grain and barley, there was still plenty of wine and salted meat, and other commodities⁽⁸⁵⁾. But the fear of being breadless was too strong to be explained away, and in 560/1, panicking because Justinian had been reported dead, the populace of the capital went about snatching bread⁽⁸⁶⁾. The fact that in 552/3 the pest attacked cattle – John of Ephesus reports that it would even affect reptiles and mice⁽⁸⁷⁾ – must have contributed greatly to food shortages and hindered agricultural and other work that depended on beasts of burden⁽⁸⁸⁾.

The pandemic contributed further to rural recession: the ease with which the Persians penetrated right to the coast in 573 was due

plague', as they are called by the chroniclers) as relapsing fever see W. P. MAC ARTHUR, *art. cit.*; W. BONSER, *art. cit.* (n. 2), p. 49 For their frequency see the tables of BONSER, pp. 52-3.

(82) *Nov.* 122. See E. STEIN, *op. cit.* (n. 32), II, pp. 760-1 on evidence for the efficacy of this ordinance.

(83) *Op. cit.* (n. 20), pp. 38-9.

(84) MALALAS, p. 482; THEOPHANES A.M. 6038.

(85) MALALAS, p. 488; THEOPHANES A.M. 6049

(86) THEOPHANES A.M. 6053.

(87) *Frsg.* II G, p. 234, 20-24. C. S. BARTSOCAS, *Two Fourteenth Century Greek Descriptions of the Black Death, Journal of the History of Medicine and Allied Sciences* 21 (1966), pp. 394-400, points out that during the plague in Constantinople in 1347 birds, rats and domestic animals were also affected (an exaggeration on the part of the sources, since rats, as carriers, would have been immune).

(88) For reports of the occurrence of bovine pest see JOHN OF EPHEBUS *frsg.* II G, p. 234, 20-24; *Chron. Iacobi Edesseni, loc. cit.*, p. 243; AGAPIUS, *loc. cit.*, p. 432; MICHAEL THE SYRIAN IX, 29; II, p. 245.

as much to the depopulation of the districts through which they marched as to the inefficient and understaffed Byzantine army. Lauding Maurice's successes against the Persians in the campaign of 579/80, Evagrius writes that the general took so many captives that islands, towns and districts which had been deserted could once again be populated, and that land which had long remained untilled could once again be cultivated⁽⁸⁹⁾. The rise in the number of deserted farms is not attributable solely to the effects of the plague, as the tendency was first noticeable during the reign of Anastasius. However, the concern was no doubt more pressing after 542, as expressed in the constitutions of Justinian (546 A.D.), Justin II (570) and Tiberius (582) which in various ways tried to tie cultivators and their families to their land⁽⁹⁰⁾. There is also evidence to suggest that the *ἐπιβολή* (*adiectio steriliūm*), or forced attribution of deserted lands, was enforced during the time of Justinian and Tiberius⁽⁹¹⁾.

The Byzantine army, too, must have been badly hit, especially if (as is probable) it had to sustain the maximum mortality rate. Plague works particularly fast in barracks. Procopius mentions in passing that the entire force of one of the sons of Chosroes I of Persia was wiped out in 542⁽⁹²⁾. Teall argues convincingly that the pestilence

"interfered directly with Justinian's [military] plans in 542 and 543, created a manpower shortage of considerable dimensions during the next two or three years, slowed down the process of recovery when it came, and favored further barbarisation of the imperial forces"⁽⁹³⁾.

The toll of plague on the Byzantine army would thus partially explain why Tiberius had to recruit heavily, and from far and wide, in 579.

(89) HE V, 19 : p. 215, 16-26.

(90) See Nov. 123, 17 ; *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*, Reihe A. *Regesten*, Abt. 1, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, ed. F. DÖLGER, Teil I, *Regesten von 565-1015* (München-Berlin, 1924) nos 16, 65 Cf. P. LEMERLE, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes*, *Revue Historique* 219 (1958), p. 48 with nn. 1-2.

(91) See J. DANSTRUP, *The state and landed property in Byzantium*, *Classica et Mediaevalia* 8 (1946), p. 247 : cf. p. 239

(92) BP II, 24, 8.

(93) J. L. TEALL, *The Barbarians in Justinian's armies*, *Speculum* 40 (1965), p. 319.

All this having been said, it must be repeated that the consequences of the outbreak in 542 were by far the worst. The transfer of the feast of the Presentation or Purification from October to 2 February in 543 is an indication of the impact made by the pest on its first manifestation⁽⁹⁴⁾. We must also remember the continuous and serious toll taken on populations in antiquity by other diseases, such as tuberculosis, malaria, smallpox, and even measles, not to mention periodic destruction caused by earthquakes and wars. In Antioch in 526, for instance, an earthquake which occurred during a festival claimed between 250,000 and 300,000 victims⁽⁹⁵⁾, while Evagrius reports that in the earthquake in Antioch in 588, which lasted only one night, 60,000 people lost their lives⁽⁹⁶⁾. Even though such destruction occurred periodically, a population could normally renew itself. It was the insistent reappearances of the plague, combined with a series of unusually serious famines⁽⁹⁷⁾, that brought the Mediterranean population to a low ebb by 600 A.D. E. Patlagean points to the insignificant number of monastic foundations after 550⁽⁹⁸⁾, and there is the additional evidence of Maurice's edict to Armenia in 602 to supply either 30,000 cavalry for frontier service, or 30,000 families to settle in Thrace⁽⁹⁹⁾. Byzantine cities did not, however, decline suddenly, as one might have expected after a reduction in population. Indeed, the archaeological evidence in Asia Minor suggests that they continued in a reasonably flourishing state until the first decade of the seventh century, when the Persians arrived⁽¹⁰⁰⁾. In Antioch in Syria, on the

(94) THEOPHANES A.M. 6034. Soon after, Romanos Melodes wrote a *kontakion* for the feast. See J. GROSDIDIER DE MATONS, *Romanos le Mélode et les origines de la poésie religieuse à Byzance* (Paris, 1977), p. 179, n. 102. The *kontakion* is no. XIV in the edition of GROSDIDIER DE MATONS, *Romanos le Mélode Hymnes II* (Paris, 1965).

(95) MALALAS, p. 420 ; PROCOPIUS BP II, 14, 6. Cf. G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest* (Princeton, 1961), p. 521 with n. 80.

(96) HE VI, 8 ; p. 227, 28-29.

(97) On the famines see E. PATLAGEAN, *op. cit.* (n. 34), p. 84, and. cf. pp. 78-9.

(98) *Ibid.*, p. 427.

(99) DOLGER, *Regesten von 565-1015*, *loc. cit.*, n° 137. Cf. DANSTRUP, *art. cit.*, p. 239 with n. 4.

(100) On this question see C. FOSS, *The Persians in Asia Minor and the end of*

other hand, the reduced circumference of the city wall, on which reconstruction began before 542, may hint at a shrinking population in that city even before the pest⁽¹⁰¹⁾. For a more comprehensive picture of the condition of cities in the late sixth century we need further archaeological data.

Where, in fact, did the pestilence come from? Bubonic illness was not unknown before the time of Justinian. The works of Rufus of Ephesus, a physician of the first century A.D., include a description of such illness in Egypt, Libya and Syria⁽¹⁰²⁾, but clearly it never reached epidemic proportions. In Justinianic times the disease pools – or those areas to which disease is endemic and from which it spreads – were in the foothills of the Himalayas between China and India, and in central Africa, near the Great Lakes⁽¹⁰³⁾. It is a fact that plague follows trade routes, and that there is an “exchange of infections as well as of goods”⁽¹⁰⁴⁾. It would seem highly likely that the plague travelled along the silk route between China and Byzantium (since it was not until 552 that Justinian began to import silkworm eggs⁽¹⁰⁵⁾), possibly to the Persian Gulf or the Red Sea, via Ceylon⁽¹⁰⁶⁾, or by ship from India, though it is always possible that it was conveyed to Constantinople through Ethiopia, given that the Ethiopians were well known in the Byzantine world as commercial middlemen⁽¹⁰⁷⁾. Once the pest had

Antiquity, English Historical Review 90 (1975), pp. 721-47; *Archaeology and the “Twenty Cities” of Byzantine Asia, American Journal of Archaeology* 81 (1977), pp. 469-86.

(101) See G. DOWNEY, *op. cit.*, pp. 548-9 and fig. 11. Unfortunately, no accurate estimate can be made of the population of Antioch in the fourth, fifth and sixth centuries. See DOWNEY, *The size of the population of Antioch, Transactions of the American Philological Association* 89 (1958), pp. 84-91.

(102) Rufus' works were epitomised by Oribasius. See *Oribasii Collectionum Medicorum Reliquae* vol. 3, ed. I. RAEDER (Amsterdam, 1964), pp. 131-2, esp. p. 132, 6-7.

(103) MC NEILL, *op. cit.*, p. 125.

(104) *Ibid.*, p. 114.

(105) PROCOPIUS, *De bello gallico* IV, 17.

(106) On Ceylon (Taprobane) as an important import-export centre at this time see COSMAS INDICOPLEUSTES XI, 15.

(107) See W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age* I (Leipzig, 1936²), pp. 6-9 on the trade routes, pp. 9-10 on the Ethiopians as traders.

arrived it apparently travelled by ship, seeing that it was confined in the main to the Mediterranean littoral⁽¹⁰⁸⁾.

Biraben and Le Goff have already pointed to the power vacuum caused by the decrease in population due to the plague, which facilitated the descent of the Slavs, the advent of Mohamet, and the gradual shift of power away from the Mediterranean towards the north of Europe⁽¹⁰⁹⁾. These events are the more noticeable in view of the relative political stability which prevailed internally in Byzantium in the late sixth century⁽¹¹⁰⁾. The reactions of the contemporary historians, none of whom attributed the advent of the pestilence to a particular group or nation within the empire, or saw the phenomenon as a presage of a general catastrophe, are instructive in this regard. Procopius and Agathias, like Thucydides before them, take an agnostic stance⁽¹¹¹⁾; ps. Zachariah and John of Ephesus interpret the phenomenon as a manifestation of divine justice and wrath – a call to general repentance of sin⁽¹¹²⁾; while Evagrius states blandly that the pestilence proceeds according to the will of the Deity, who knows the direction and cause of events⁽¹¹³⁾.

A final note : the fact that the worst outbreak of the plague, in 542, and at least five return visits took place in the reign of Justinian no doubt contributed to the universally unfavourable posthumous reputation of the emperor.

Katholieke Universiteit Leuven.

P. ALLEN.

(108) See JOHN OF EPHEBUS, frg. II F, p. 231. The plague moved towards the Arabs, for instance, relatively late, despite the close contact between the Ghassanid Arabs and their Byzantine allies.

(109) *Art. cit.* (n. 2), pp. 1499, 1508.

(110) J. F. HALDON, *Some remarks on the background to the iconoclast controversy*, *Byzantinoslavica* 38 (1977), pp. 161-184, esp. pp. 164, 166 discusses this political stability.

(111) BP II, 22, 1-5; *hist.* V, 10.

(112) HE X, 9 (frg.); ed. and trans. E. W. BROOKS, CSCO 83-84, 87-88, *Scr. Syr.* III, 5 (Louvain, 1924), 84 pp. 191-2 (text), 88, pp. 129-30 (trans.); JOHN OF EPHEBUS frg. II E, pp. 228, 22-36; p. 229, 30; frg. II G, p. 233, 7-20; p. 236, 12-18.

(113) HE IV, 29; p. 179, 12-14.

I am grateful to Drs. Averil Cameron, J. Munitiz, and B. C. Park for reading and criticising an earlier draft of this paper.

BIENS DES GRANDS COMNÈNES EN 1461 D'APRÈS UN REGISTRE OTTOMAN

I. INTRODUCTION

Un article précédent avait concerné les biens des deux monastères de l'ancien Empire de Trébizonde⁽¹⁾. Cette fois le registre *MM 828* conservé aux Archives de la Présidence du Conseil à Istanbul sera mis à contribution pour projeter quelque lumière sur la fortune de la dynastie des Grands Comnènes.

Le présent article contient une description sommaire des registres *MM 828* et *TT 52*, ainsi que quelques informations sur la conquête de Trébizonde. Il rappelle la structure du timar, les poids et les mesures de capacité en usage, de même que les monnaies en circulation. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous a semblé utile de donner les noms de

Sigles et abréviations

- BELDICEANU**, *Biens monastiques* = N. BELDICEANU, Biens monastiques d'après un registre ottoman de Trébizonde (1487). Monastères de la Chrysoképhalos et du Pharos, dans *Revue des études byzantines*, 35, Paris, 1977, pp. 175-213.
- BELDICEANU**, *Ville* = N. BELDICEANU, *Recherche sur la ville ottomane au XV^e siècle. Etude et actes*, Paris, 1973.
- JANIN** = R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins (Bithynie, Hellespont, Latros, Galésios, Trébizonde, Athènes, Thessalonique)*, Paris, 1975.
- MM** = Başvekalet Arşivi, Istanbul, fonds maliyeden mudevver.
- TT** = Başvekalet Arşivi, Istanbul, fonds tapu ve tahrir.

(1) BELDICEANU, *Biens monastiques*.

quelques-unes des personnes qui accompagnèrent David Comnène dans son exil. Le lecteur trouvera dans ce travail la liste des biens confisqués et le calcul de leur valeur en aspres (*aqçe*) et en florins. Les noms des localités où se trouvaient les biens enlevés à la maison impériale ; leur nature et leur valeur ont été placés en fin d'article, groupés en plusieurs tableaux (n^{os} I, II, III). Le tableau n^o IV contient les noms des couvents qui détenaient des biens dans les localités où la dynastie en possédait. Soulignons les difficultés rencontrées dans le déchiffrement de certains toponymes et de certains noms de monastères. Enfin, une annexe comprend la traduction de trois documents. Un acte concerne le village Qrşāblu où le *tekvur* (souverain) avait détenu toute la production vinicole et huilière de la réserve (*hāşsa*) ; le second, une part de la ville de Yomora (Géomora) où la production était possédée en indivision et, enfin, le troisième une part du village de Zükāni où Georges Amiroutzès avait joui d'une partie de la production vinicole avant 1461. Chaque traduction comprend en plus de la réserve timariale, des données statistiques sur la localité, ainsi que la liste des redevances (biens incorporels).

Le lecteur trouvera toutes les informations nécessaires sur les registres *MM 828* et *TT 52* dans un article paru en 1977 (2). Limitons-nous à préciser que le registre *MM 828* est le fruit d'un recensement antérieur au 5-14 mai 1487 (3), comme nous l'avons montré dans l'article cité. Quant à la date *post quem*, le recenseur Edhem et son secrétaire Mehmed, en résumant une attestation (*tezkere*), inscrivent *ğurre Muħarrem 889* (30 janvier 1484) (*MM 828*, p. 445). L'écriture du résumé est identique à celle du reste du registre. Les recenseurs ayant oublié de transcrire l'attestation, furent obligés de la placer au-dessus du terme timar. Il est permis de supposer qu'en janvier 1484 les opérations de recensement n'avaient pas encore commencé.

Le *MM 828* mesure 30,7 cm sur 11 cm et compte 749 pages. Le registre *TT 52* est de 921 H. (15 févr. 1515-04 févr. 1516). Il fournit également des informations sur la situation des réserves timariales à l'époque des Grands Comnènes (4). Le *TT 52* mesure 40,5 cm sur 16 cm et compte 828 pages. N'en possédant qu'en partie la reproduction, il nous est impossible, malheureusement, de l'utiliser à fond.

(2) *Art. cit.*, pp. 176-179, 182.

(3) *Art. cit.*, pp. 175-176.

(4) *Art. cit.*, pp. 179-180.

Suivant la législation relative aux recensements, la Porte devait mettre les registres antérieurs à la disposition des recenseurs (5). Edhem et son secrétaire durent forcément disposer du registre du dernier recensement du règne de Mehmed II (1451-1481). Il est probable que ce registre avait été rédigé par le recenseur Sa'dî secondé par son secrétaire Mehmed (6). Ce registre se basait nécessairement sur celui qui avait été composé après la chute de Trébizonde (1461) (7).

* * *

Que Trébizonde soit tombé le 15 août 1461 ou pendant la première moitié de septembre de la même année, la confiscation des biens par la Porte dut s'étaler sur plusieurs années. Le recenseur Edhem indique souvent, que des opérations de confiscation de biens et de déportation eurent lieu sous les *sanghaqbeğ* Qasım et Umur. La transformation des biens en timar prit donc plusieurs années (8). Les biens confisqués appartenaient, avant 1461, à des monastères, à des particuliers et, bien entendu, à la maison impériale (MM 828). Une note indique que des biens de l'empereur (*tekvur*) de Trébizonde furent confisqués et transformés en domaine impérial par Mehmed II (9).

Une précision s'impose : les auteurs du registre MM 828 fournissent

(5) Irène BELDICEANU-STEINHERR, N. BELDICEANU, Règlement ottoman concernant le recensement (première moitié du xvi^e siècle), dans *Südost-Forschungen*, XXXVII, Munich, 1978, p. 6-8.

(6) Hanna SOHRWEIDE, *Türkische Handschriften und einige in den Handschriften enthaltene persische und arabische Werke*, XIII, Wiesbaden, 1974, p. 298.

(7) Suivant les recherches de M. F. Babinger, Trébizonde aurait été occupée par Mehmed II le 15 août 1461 (F. BABINGER, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, I, Munich, 1962. Suivant un ouvrage récent, la ville ne serait tombée que dans la première moitié du mois de septembre 1461 : P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, II, Vienne, 1977, pp. 499-500.

(8) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 185-186 et p. 186, n. 55-57. *Sanghaqbeğ*, gouverneur d'une province : BELDICEANU, *Ville*, pp. 55-57.

(9) TT 52, p. 563 ; BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 179-180. Le vocable *tekvur* est d'origine arménienne. Il désigne dans les sources ottomanes aussi bien un empereur byzantin que de simples gouverneurs de citadelle ou encore le prince de Moldavie : R. F. KREUTEL, *Vom Hirtenzelt zur Hohen Pforte. Frühzeit und Aufstieg des Osmanenreiches nach der Chronik "Denkwürdigkeiten und Zeitläufte des Hauses 'Osman'" vom Derwisch Ahmed, genannt 'Aşik Paşa-Sohn*, Graz-Vienne-Cologne, 1959 ; cf. BELDICEANU, *art. cit.*, p. 182, n. 39.

des détails importants sur la situation, avant 1461, d'un nombre élevé de réserves timariales (*hâşşa*) (10). Ces notes nous permettent de connaître la valeur des biens possédés par les Grands Comnènes avant la chute de leur Etat.

Pour le lecteur peu familiarisé avec le système timarial ottoman quelques précisions sont absolument nécessaires. Le timar se divise en deux parties : réserve timariale (*hâşşa*) (11) ou *bien corporel* et droits versés par les raïas au détenteur de la cure, *biens incorporels* (12). Les notes, qui sont à la base de cet article, ne concernent que les *biens corporels* ; le recenseur passe sous silence la situation des *biens incorporels* avant la chute de Trébizonde. Donc forcément nous ne pouvons pas connaître tous les biens possédés par les Grands Comnènes, avant 1461. Nous reviendrons ci-dessous sur ce problème, en essayant de fournir quelques données là où la documentation semble le permettre. Enfin, rappelons que les propriétaires trébizondains ne possédaient, dans la majorité des cas, que la production des biens mentionnés par le registre *MM 828* (13).

* * *

Voici au préalable quelques informations sur les aspres et les pièces d'or qui circulaient entre la date de la chute de Trébizonde (1461) et la rédaction du registre *MM 828* (1487), de même que sur les mesures citées par le recenseur Edhem.

Les aspres de l'émission de 865 H. (1460-1461), arrivés à nos jours, pèsent 0,90 g. La pièce d'or (florin) pesait en principe 3,57 g. En 1462, cette pièce était changée contre 40 aspres. A l'époque de la rédaction de notre registre l'aspre pesait 0,75 g et la pièce d'or valait 49 aspres (14).

(10) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 186-187.

(11) N. BELDICEANU, *Le monde ottoman des Balkans (1402-1566). Institutions, société, économie*. Londres, 1976, chap. XIV, pp. 236-239 ; EADEM, *Le timar de Muşliḥ ed-Dîn, précepteur de Selîm şâh*, dans *Turcica*, VIII/2, Paris-Strasbourg, 1976, p. 97, 100-101.

(12) N. BELDICEANU, *Le monde ottoman des Balkans*, p. 236, 238-240. Sur le régime de la terre : Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Fiscalité et formes de possession de la terre arable dans l'Anatolie préottomane*, dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 19/3, Leyde, 1976, pp. 233-322 ; N. BELDICEANU, *Le timar de Muşliḥ ed-Dîn ...*, pp. 97-100.

(13) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 183-184, p. 183, n. 41.

(14) *Art. cit.*, pp. 189-190.

Le recenseur utilise quatre mesures pour chiffrer la production céréalière, vinicole et huilière : *kile*, *şomār*, *çabur* et *batmān*. Les deux premières mesures étaient employées pour les céréales ; le *çabur* servait pour le vin et le *batmān* pour l'huile d'olive (15).

II. LES BIENS DES GRANDS COMNÈNES EN 1461

Le Grand Seigneur, une fois l'Empire de Trébizonde occupé, procéda à la mise en place de sa propre administration et transplanta des habitants du territoire nouvellement annexé en Roumélie. Il fit venir des musulmans de fraîche date des Balkans, et des Turcs d'Asie Mineure (16). Mehmed II envoya, par mer, à Constantinople le souverain, des grands dignitaires et «des gens capables» (*yarar adamlar*). Dans les maisons abandonnées par les exilés, le sultan établit des musulmans déportés d'Anatolie et des 'azab qui les reçurent en pleine propriété (17), fait confirmé par le registre cité (MM 828) (18). Les

(15) Des détails sur les mesures : *art. cit.*, pp. 190-194.

(16) Cf. BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 184-189 ; EADEM, *L'empire de Trébizonde à travers un registre ottoman de 1487*, dans *Archeion Pontou*, 1978, sous presse ; H. W. LOWRY, *The Ottoman "Tahrir Defters" as Source for Urban Demographic History : the Case Study of Trabzon (ca. 1486-1583)*. Thèse de doctorat soutenu à l'Université de Californie, Los Angeles, 1977, pp. 8-79.

(17) F. GIESE, *Die altosmanische Chronik des 'Āşikpaşazāde*, Leipzig, 1929, pp. 153-154 ; NEŞRĪ, *Ġihannūmā. Die altosmanische Chronik des Mevlānā Mehmed Neschrī*, éd. T. MENZEL, F. TAESCHNER, I, Leipzig, 1951, p. 194. Sur le terme *yarar* : *Tarama sözlüğü*, VI, Ankara, 1972, pp. 4332-4333. P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, II, p. 400, 408. Sur les personnes transplantées par la Porte : TURSUN BEĠ, *Tārīh-i ebū-l feth* (Histoire du père de la conquête), éd. M. TULUM, Istanbul, 1977, p. 110. Cf. R. F. KREUTEL, *Leben und Taten der türkischen Kaiser*, Graz-Vienne-Cologne, 1971, p. 144. Sur l'établissement d'une garnison ottomane : F. GIESE, *op. cit.*, p. 154 ; NEŞRĪ, *op. cit.*, I, p. 194 ; IBN KEMĀL, *Tevārīh-i al-i Osman* (Histoire de la Maison ottomane), éd. Ş. TURAN, I, Ankara, 1957, p. 198. La présence de 'azab dotés de maisons dans la ville de Trébizonde est attestée par le registre MM 828, pp. 10-11 : «56» maisons. 'Azab, troupe attestée dans les pays turcs, avant la fondation de l'État ottoman. Les 'azab formaient une infanterie irrégulière utilisée à des travaux de mine et à des reconnaissances. Au XVI^e siècle, ils furent employés également dans les garnisons des forteresses : BELDICEANU, *Ville*, pp. 291-292.

(18) Sur la campagne de Mehmed II et l'empereur David Comnène : F. BABINGER, *Mehmed the Conqueror and his Time*, éd. W. HICKMAN, R. MENHEIM, Princeton, 1978, pp. 191-197 ; sur les Aqqoyunlu : J. E. WOODS, *The Aqqoyunlu Clan*.

registres *MM 828* et *TT 52* fournissent également les noms des quelques-unes des personnes qui accompagnèrent l'empereur dans son exil.

Étant donné que notre article concerne les Grands Comnènes, nous ouvrirons une courte parenthèse. Les registres *MM 828* et *TT 52*, dans les notes sur la situation des biens transformés en réserve, à la suite de la chute de l'empire, donnent les noms de plusieurs personnes qui comptaient parmi les familiers du souverain et qui partirent avec lui en exil. Citons en premier lieu Georges Amiroutzès. Son nom apparaît sous la forme Amirḩs *filos[ofos]* (*MM 828*, pp. 557-558), Amiruḩs *filosofos* (*MM 828*, p. 588) et Yorgi Amiruḩ (*TT 52*, p. 75). Rappelons que le philosophe G. Amiroutzès occupait la charge de *protovestiarior* ⁽¹⁹⁾ au moment de la conquête. Nous rencontrons un certain Yorgi *brtvstor* (Georges le protovestiarior) exilé en Roumélie (*MM 828*, p. 51), de même qu'un personnage qui détenait la charge de *protovestiarior* et qui accompagna David Comnène en exil ⁽²⁰⁾. Il est probable qu'il s'agit également d'Amiroutzès. Ses biens consistaient en un certain nombre de mesures de vin qui provenaient de plusieurs vignes situées dans diverses localités. De la suite du souverain déchu firent partie également Livs Qavazid ⁽²¹⁾, Nike Isqolar ⁽²²⁾, Qosta Moruz ⁽²³⁾, Şevastos Ğilmanos (*MM 828*, p. 503), Iskimid Qldqa (*MM 828*, p. 556), Yani Şamsos ⁽²⁴⁾, Miḩāl Şamso (*MM 828*, p. 378), Todoros Ğalyanos (*MM 828*, p. 558) et Qosta[n]din Ğürĝi (le

Confederation, Empire, coll. *Bibliotheca Islamica*, Minneapolis and Chicago, 1976, x p. + 6 p. non-num. + 348 p. + 16 pl. + 12 cartes.

(19) F. BABINGER, *op. cit.*, p. 195 ; E. TRAPP, R. WALTHER, H.-V. BEYER, H. HUNGER, *Prosopographisches Lexicon der Palaiologenzeit*, 1, Vienne, 1976, p. 75.

(20) *MM 828* : p. 531 : "prtvstār" ; *ms. cit.*, p. 542 : "prtvstār" ; *ms. cit.*, p. 664 : "prtvstār".

(21) *MM 828*, p. 198, 206, 271, 357, 363, 536, 556 ; *TT 52*, p. 73, 117. Il est fort probable qu'il s'agit d'un membre de la famille Kabazitès : cf. A. BRYER, *A Cadastre of the Great Estates of the Empire of Trebizond*, dans *Twelfth Spring Symposium*, 1978, Centre for Byzantine Studies, University of Birmingham, p. 5.

(22) *MM 828*, p. 362. Il s'agit, sans doute, d'un membre de la famille Scholarior : A. BRYER, *art. cit.*, p. 2.

(23) *MM 828*, p. 409, 676. Sur la famille Moruzi : D. Sk. SOUTZO, *Les familles princières grecques de Valachie et de Moldavie*, dans *Symposium-l'époque phanariote*, Inst. for Balkan Studies, Thessalonique, 1974, p. 246. Nous tenons cette information de notre collègue M. P. Năsturel du CNRS.

(24) *MM 828*, p. 687. Faut-il corriger en Sampson ? Cf. A. BRYER, *art. cit.*, p. 2.

géorgien) (*MM 828*, p. 626). Ajoutons la mention d'un Gürği *tekvur* (prince géorgien) propriétaire en indivision d'une partie de la production vinicole dans plusieurs vignes, en 1461 (*MM 828*, p. 91, 353, 511) et déporté en Roumélie quelques années après la chute de Trébizonde, par le gouverneur de la province, Umur beğ (*MM 828*, p. 511). Ce dernier est, sans doute, le successeur de Qasım beğ (*MM 828*, p. 44, 46, 132, 143, 213, etc.).

* * *

Nous passerons maintenant en revue les biens qui se trouvaient en possession de la famille impériale à la veille de la conquête (1461). Nous procéderons dans cet article de la même manière que dans celui sur les biens des deux couvents de la ville de Trébizonde⁽²⁵⁾. Une observation s'impose. En comparant les données chiffrées des registres *MM 828* et *TT 52* pour un même propriétaire et un même bien, il apparaît que les quantités ne sont pas identiques, ce qui est naturel pour une production vinicole ou huilière. Mais en procédant à des calculs pour savoir si les pourcentages restent les mêmes, nous constatons que souvent ceux-ci ne sont pas identiques dans les deux registres, ce qui est troublant. La cause en est-elle un manque d'information précise au moment du premier recensement ? Soulignons qu'au point de vue de l'administration ottomane cela n'avait aucune importance, les anciens propriétaires ayant perdu leurs biens sans espoir de rétrocession.

La nature des biens de l'empereur de Trébizonde était la suivante. Il jouissait, en partie ou en totalité, de la production de quarante-sept vignes, de deux oliveraies, de trois vergers (noyers et noisetiers), d'un pâturage, de même que des revenus de moulins et probablement de rizières. La répartition des vignes par *nāhiye* était la suivante⁽²⁶⁾ :

Aqğaabād	: 5	Rize	: 20
Atina	: 9	Sürmene	: 7
Of	: 1	Yomora	: 5

Les deux oliveraies et le pâturage en possession du souverain

(25) BELDICEANU, *Biens monastiques*, p. 196 et suiv.

(26) Les renvois aux registres se trouvent dans le tableau n° I qui accompagne l'article. *Nāhiye*, l'examen des registres de recensement du xv^e siècle conservés aux Archives de la Présidence du Conseil à Istanbul, montre que le vocable s'applique à une division administrative d'un gouvernorat (*sanğaq*) ottoman.

byzantin se trouvaient dans la région d'Aqğaabād (Platana) (*MM 828*, pp. 35-36, 513). Les vergers étaient situés dans les *nāhiye* suivants :

Rize : 1 (*MM 828*, pp. 385-388) ;
Sürmene : 2 (*MM 828*, p. 668, 684-685).

L'un des moulins se trouvait dans la ville de Rize (*MM 828*, pp. 385-387) et le second dans un village de la région (*MM 828*, pp. 346-347).

Les rizières de Trébizonde appartenaient-elles, avant la chute de l'empire, au souverain ? L'existence des rizières est attestée par le registre *MM 828*. Ces rizières, situées dans la région d'Aqğaabād, avaient appartenu, après la conquête ottomane, à la couronne qui finalement les avait concédées au gouverneur de la province de Trébizonde (*MM 828*, p. 27). La confiscation des biens des Grands Comnènes au bénéfice du sultan nous est connue pour une autre région (*TT 52*, p. 563) ; il est possible que les rizières en possession du *sanğaqbeğ* de Trébizonde, en 1487, aient appartenu en 1461 au souverain trébizondain.

Avant de calculer le montant des divers revenus, précisons que les notes du registre *MM 828* indiquent pour chaque vigne et oliveraie le nombre de pieds de vignes ou d'arbres, la production en *çabur* pour le vin et en *batmān* pour l'huile d'olive, de même que la valeur en aspres de la production. Pour les vergers (noyers et noisetiers) le scribe ne chiffre pas la production ; il se limite à n'indiquer que sa valeur. Notre article antérieur a souligné qu'il était impossible de calculer l'importance de la production si on ne connaît pas l'équivalence du *çabur* et du *batmān* ⁽²⁷⁾ dans le système métrique. Il ne nous reste qu'à évaluer la valeur de la production en prenant comme base de calcul les prix indiqués par le registre *MM 828*.

En faisant la moyenne des prix des *çabur* de vin par *nāhiye* d'après *MM 828*, les résultats sont les suivants ⁽²⁸⁾ :

Aqğaabād	: 12 aspres	Rize	: 8,60 ; 10,23 ; 12,20 ; 20,28 aspres
Atina	: 12,20 aspres	Sürmene	: 8 ; 10 ; 12 ; 20 ; 25 aspres
Of	: 15,50 aspres	Yomora	: 12 ; 15 ; 20 aspres

(27) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 190-194. Nous rappelons que l'étymon du vocable *çabur* est le vieil allemand *Zubar*, mais qu'à l'origine du terme ottoman est le serbe *çabar* : *art. cit.*, p. 191 et n. 80-83.

(28) Pour la production viticole et sa valeur voir *infra* le tableau I sur les vignes.

Si on compare ce tableau à celui de même nature de l'article sur les biens des deux couvents de Trébizonde⁽²⁹⁾, il appert que le vin des vignes impériales était d'une qualité supérieure à celui des monastères de Chrysoképhalos et de Pharos.

En 1487, la valeur de la production, par pied de vigne, variait suivant le vignoble et la région entre 0,22 et 13,33 aspres. Voici également la situation par *nāhiye*, mais il faut prendre en considération le fait que toute la récolte des vignobles n'était pas vinifiée.

Aqğaabād	: 0,22 (MM 828, p. 513) — 1,76 (MM 828, p. 656)
Atina	: 0,6 (MM 828, p. 467) — 13,33 (MM 828, p. 424)
Of	: 2,4 (MM 828, p. 278) ⁽³⁰⁾
Rize	: 0,55 (MM 828, p. 388) — 10,46 (MM 828, p. 44)
Sürmene	: 0,85 (MM 828, p. 260) — 5 (MM 828, p. 667)
Yomora	: 1 (MM 828, p. 217) — 7,5 (MM 828, p. 158)

La valeur annuelle du total de la production vinicole, dont avait joui la maison impériale des Comnènes en 1461, s'élevait en 1487 à 15298,48 aspres⁽³¹⁾, soit 312,21 pièces d'or. Mais toute la production ne revenait pas à l'empereur : un membre de la famille impériale, Qaloyān (Jean le Beau) *tekvur*⁽³²⁾ jouissait à titre personnel d'une partie de la production d'une vigne du village de Maqla de la *nāhiye* d'Of, soit 26 *čabur* d'une valeur de 403,44 aspres (MM 828, pp. 277-278). Kyr Miḥāl *tekvur* jouissait de 8 *čabur* de vin de la production d'une vigne située dans le village de Hiqāra (Rize), d'une valeur de 160 aspres (MM 828, pp. 685-687) et sa fille de 20 *čabur* de vin dans le village de Ruspa, d'une valeur de 400 aspres (MM 828, p. 334, 614). La valeur de la production vinicole dont disposait l'empereur David en 1461, s'élevait donc en 1487 à 14335,04 aspres⁽³³⁾, soit 292,55 florins. Rappelons que ce revenu était fourni uniquement par l'exploitation des *biens corporels*, mais que le registre MM 828 ne donne

(29) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 198-199.

(30) Dans la *nāhiye* d'Of, l'empereur ne possédait que la production vinicole d'une seule vigne en indivision avec des particuliers, deux monastères et le *tekvur* Qaloyān : MM 828, p. 278.

(31) Voir *infra*, tableau III. Le registre TT 52 note l'existence d'un village situé en Yomora, nommé Deruna, où l'empereur de Trébizonde jouissait de cinq *čabur* de vin, d'une valeur de 165,21 aspres : *ms. cit.*, p. 61.

(32) Sur le vocable *tekvur* voir *supra*, n. 9.

(33) Voir *infra* tableaux I et III.

aucun détail quant à l'appartenance des *biens incorporels* avant la chute de Trébizonde. Par contre, le registre de Selīm I^{er} indique que le village de Hōpa (Laz) avait appartenu à l'empereur de Trébizonde, mais que finalement le sultan avait concédé à un timariote, à titre de réserve aussi la contrevaletur de la production vinicole (*TT* 52, p. 563). Dans ces conditions on peut se demander si les revenus fiscaux des villages dont la totalité de la production vinicole revenait à David Comnène (1461) ⁽³⁴⁾ n'avait pas appartenu également à ce prince, avant l'arrivée des Ottomans. Dans ce cas le revenu fiscal aurait été de 55469 aspres ⁽³⁵⁾ soit 1132,02 pièces d'or. Ce revenu tiré des *biens incorporels*, ajouté à celui des *biens corporels* aurait atteint 69804,04 aspres, soit 1424,57 florins. Le même calcul appliqué au restant des villages où l'empereur disposait de la production vinicole en indivision, ne peut être qu'aléatoire : nous ne connaissons pas la répartition des biens incorporels entre les divers bénéficiaires des biens corporels ⁽³⁶⁾.

L'empereur ne possédait que la production de deux oliveraies transformées par la Porte ottomane en réserves timariales (*hāssa*). Toutes les deux étaient situées dans deux villages de la région d'Aqğaabād dont le vin revenait également en totalité à David Comnène. La valeur de la production huilière était de 800 aspres (*MM* 828, pp. 35-36), soit 16,32 florins. En 1487 la valeur de la production huilière, par olivier, variait suivant l'oliveraie entre 1,25 aspres (*MM* 828, p. 36) et 2 aspres (*MM* 828, p. 36), au plus. L'empereur bénéficiait en outre des revenus fournis par des noisetiers et des noyers situés à Rize et dans deux villages de Sürmene, soit 520 aspres (*MM* 828, p. 388, 668, 685) ou 10,61 florins. Un pâturage rapportait 25 aspres (*MM* 828, p. 513) et deux moulins, l'un à Rize et le second dans le village d'Oha (Rize), 315 aspres ⁽³⁷⁾, soit 6,42 florins. Si les rizières d'Aqğaabād, mentionnées ci-dessus avaient appartenu également au

(34) Cf. *infra*. tableau II.

(35) Cf. *infra*, tableaux II, III.

(36) Il existe un cas précis où le possesseur des droits fiscaux versés par les raias, avant 1461, ne possédait pas les biens transformés en réserve timariale à l'époque ottomane (*TT* 52, p. 474 ; cf. BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 182-183). Avant 1461, la réserve de l'époque ottomane avait appartenu au monastère Totoqos (*TT* 52, p. 474), c'est-à-dire de la Théotokos (JANIN, pp. 271-276). Cet exemple montre qu'une grande prudence s'impose.

(37) *MM* 828, p. 347, 387. Le moulin situé à Rize avait été transformé en timar (p. 387) et celui d'Oha en réserve timariale (p. 347).

souverain trébizondein, le revenu aurait été, en aspres de 1487, de 12000 (*MM 828*, p. 27), soit 244,90 florins. Précisons que les riziculteurs étaient chrétiens. Ils sont désignés par les documents passés dans le registre *MM 828* du terme de pelleteur (*kūrekği*) (*MM 828*, p. 27⁽³⁸⁾).

Le montant total des revenus retirés des *biens corporels* par le souverain byzantin, était, en aspres de 1487, de 15995,04⁽³⁹⁾, soit 326,42 pièces d'or et pour les trois membres de la famille des Grands Comnènes de 963,44 aspres, en tout 16958,48⁽⁴⁰⁾, soit 346,09 florins. Si à cette somme on ajoute celle des rizières et des *biens incorporels*, le total serait de 84427,48 aspres, soit 1723 florins. Enfin, il est probable qu'une partie des revenus fiscaux des villages où la maison des Grands Comnènes possédait la production vinicole en indivision, lui appartenait également. Quel que fût le statut des rizières d'Aqğaabād, les revenus impériaux devaient dépasser, en aspres de 1487, le montant de 100000 aspres, soit 2048,81 florins.

Nous ne reprendrons pas l'étude de la mise en valeur de la réserve timariale (*hāssa*), traitée antérieurement. Rappelons que le timariote disposait de trois moyens. Il pouvait s'y associer des raïas (*ortaqçi*), la donner à ferme ou l'exploiter lui-même grâce à la corvée due par les villageois⁽⁴¹⁾.

* * *

Concluons : cette recherche, sur les biens des Grands Comnènes s'ajoutant à celle sur les biens monastiques de deux couvents, montre l'importance des registres *MM 828* et *TT 52* pour la connaissance des structures socio-économiques de l'empire de Trébizonde à la veille de sa chute. Les registres ottomans nous découvrent le rôle joué par les moines dans l'activité économique. Ils tirent de l'oubli les noms de plusieurs des personnes qui accompagnèrent l'empereur David Comnène dans son dernier voyage et ajoutent quelques informations sur

(38) Sur les rizières et la riziculture dans l'empire ottoman : N. BELDICEANU, Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Riziculture dans l'empire ottoman* (xiv^e-xv^e siècle), dans *Turcica*, IX/2-X, Paris-Strasbourg, 1978, p. 9-28.

(39) Voir *infra*, tableau III.

(40) Voir *infra*, tableau III.

(41) BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 202-204.

Georges Amiroutzès, protovestiarios et possesseur en indivision de la production vinicole dans plusieurs localités. Les données réunies sur les biens des Grands Commènes fournissent une indication touchant l'importance de leur fortune. Enfin, tout une série de toponymes sortent de l'oubli.

TABLEAU I

Tableau de la répartition des vignes et des oliveraies selon les nâhiye et les localités. Les colonnes 1-6 contiennent les indications suivantes

1. Nombre des pieds de vigne ou nombre d'oliviers ;
2. Quantité de vin en *čabur* ou quantité d'huile d'olive en *batmân* ;
3. Valeur en aspres de la production ;
4. Quantité de vin en *čabur* ou d'huile d'olive en *batmân* allouée à l'empereur David Commène ;
5. Valeur en aspres de la production qui revenait à l'empereur ;
6. Prix du *čabur* ou du *batmân* en aspres (*aqče*).

I. VIGNES

Nâhiye	Localité	MM 828 page	1	2	3	4	5	6
Aqğaabād								
1.	Hāqnāqā	35-36	200	18	216	18	216	12
2.	Livādī	513	600	11	132	4	[48]	12
3.	Plātana ⁽⁴²⁾	89-91	270	35	420	5	[60]	12
4.	Qršāblu	36	76	7	84	7	84	12
5.	Qūğālā[i]	656-57	340	50	600	2	[24]	12
Total :			1486	121	1452	36	432	////
Atina								
6.	Ġudān ⁽⁴³⁾	466-67	100	5	60	5	60	12
7.	Hmrbt	451-52	350	20	400	20	400	12
8.	Mtoplan	54-56	625	49	980	9	[180]	20

(42) R. KIEPERT, *Karte von Kleinasien* (1/400000), Berlin, 1913, feuille A VI. Tirabzon.

(43) Godona : Th. OUSPENSKY, V. BÉNÉCHÉVITCH, *Actes de Vazelon*, Leningrad, 1927, p. CXL.

Nāhiye	Localité	MM 828 page	1	2	3	4	5	6
9.	Pāpāt	460-61	30	2	40	2	40	20
10.	Tāvagān	446-47	30	11	220	11	220	20
	..	448	30	11	220	11	220	20
	..	449	30	11	220	11	220	20
	..	450	90	11	220	11	220	20
	.. (44)	477-78	90	11	220	11	220	20
11.	Tāvālos	443-44	240	[19] (45)	380	16	320	20
12.	Vāqos	423-24	45	30	600	30	600	20
13.	Viçe (46)	465-66	40	5	60	5	60	12
14.	Vādie (?)	445-46	150	11	220	3	[60]	20

Total : 1850 196 3840 145 2820 ////

Of								
15.	Maqula	277-78	700	96 (47)	1800	26 (48)	403,44	[18,75]

Rize								
16.	Āmāda	40-44	600	314	6280	102	2040	20
17.	Bābāveri	634-35	290	28	568	28	568	[20,28]
18.	Bōtāmiya (49)	50-52	300	17	[340]	5	[100] (50)	20
19.	B.rpoli	687	200	20	400	2	40	20
20.	Ġodise	49-50	///	170	[1463]	170	[1463]	8,60
21.	Hādriye	641	60	3	60	3	60	20
22.	Hīqāra	685-87	650	50	1000	28 (51)	560	20
23.	Manoḥorda	309-10	50	4	80	1	20	20

(44) *MM 828*, pp. 477-478 : *nāhiye* de Lāz. Il est fort probable qu'il s'agit d'une erreur du scribe.

(45) *MM 828*, p. 444 : "14", or le total des *čabur* inscrits est de 19. L'emploi des chiffres *siyāqat* peut expliquer, dans ce cas, l'erreur du copiste.

(46) R. KIEPERT, *op. cit.*, feuille A VI, Tirabzon : «Vitse».

(47) Le scribe n'inscrit que «90» *čabur*, or l'addition des quantités de vin indiquées dans la note donne 96 *čabur*.

(48) Bien en indivision de Qaloyān *tekvur* avec d'autres bénéficiaires : *TT 52*, p. 151.

(49) *MM 828*, p. 392, 687 : «Pōtāmiya» ; *MM 828*, p. 414 : «Bōtāmiya». Potamia : Th. OUSPENSKY, V. BÉNÉCHÉVITCH, *op. cit.*, p. CXLIV.

(50) Le calcul a été fait en tenant compte du prix courant dans la région de Rize.

(51) *Tekvur*, 20 *čabur* et Kyr Miḥāl *tekvur*, 8 *čabur*. *MM 828*, p. 687.

Nāhiye	Localité	MM 828 page	1	2	3	4	5	6
24.	Māqora	637-38	120	10	120	1	12	12
25.	Mārnova	635	350	44	880	2	40	20
26.	Mavrāna ⁽⁵²⁾	640	///	13	[2]60 ⁽⁵³⁾	13	[2]60	20
27.	Mirfālo	367	250	20	400	20	400	20
28.	Mozara	331-32	455	27	540	10	200	20
	"	368-69	300	33	660	9	180	20
29.	Oha	345-46	250	16	320	1	20	20
	"	346-47	///	2	40	2	40	20
	"	638-39	50	2	40	1	20	20
30.	Qalāndavi	631	30	2	40	2	40	20
31.	Qalāta	361-62	300	20	400	10	200	20
32.	Rize ⁽⁵⁴⁾	385-88	800	43	440	26	266,04	10,23
33.	Ruspa ⁽⁵⁵⁾	334	150	10	200	10	200	20
	"	614	158	10	200	10	200	20
34.	Ruzi ⁽⁵⁶⁾	39-40	580	47	[940]	47	[940]	20
	... ⁽⁵⁷⁾	642	30	3	60	1	20	20
Total :			5973	908	15.531	504	7889,04	///
Surmene								
35.	Āḥo ⁽⁵⁸⁾	667	20	4	100	4	100	25

(52) Au sud d'Ophis existe une localité qui porte le nom de Mavrān : R. KIÉPERT, *op. cit.*, feuille A VI, Tirabzon.

(53) Le scribe n'a pas inscrit les centaines. La correction tient compte du prix courant du *čabur* de vin.

(54) Le monastère d'Ayos Foqas avait quatre quarts de *čabur*, c'est-à-dire un *čabur* (col. 2). Le scribe a corrigé 480 *čabur* en 440 aspres (col. 3).

(55) Deux localités portent ce nom : R. KIÉPERT, *op. cit.*, feuille A VI.

(56) Le scribe n'a pas inscrit la valeur du vin (col. 3). Le calcul tient compte de la valeur courante du *čabur* de vin de la région, 20 aspres.

(57) Le scribe ne donne pas le nom du village, timar de Šems ed-Dīn, *imām*, ainsi que des portiers de la forteresse de Brousse : MM 828, p. 273. *Imām*, personne qui dirige la prière ; elle était souvent chargée également de la surveillance des mœurs des habitants du quartier où se trouvait la mosquée : BELDICEANU, *Ville*, p. 297. Les portiers étaient chargés de la garde des portes d'une forteresse. Un portier pouvait soit recevoir un timar (MM 828, p. 557, 642), soit lever une taxe sur les marchandises (*qapu resmi*) : BELDICEANU, *Ville*, pp. 304-305.

(58) Une autre fraction du même village : MM 828, p. 273.

Nāhiye	Localité	MM 828 page	1	2	3	4	5	6
36.	Āviyān	223-24	30	5	100	5	100	20
37.	Ĥalānīki ⁽⁵⁹⁾	259-60	280	30	240	20	160	8
38.	Hāra ⁽⁶⁰⁾	230-31	65	15	150	2	20	10
39.	Maḥnoiḥlank	544-45	300	55	1100	35	700	20
40.	Misoḥor	668	200	40	800	35	700	20
	"	684-85	200	35	700	30	600	20
41.	Zarānīk ⁽⁶¹⁾	551-52	250	30	360	20	240	12

Total : 1345 214 3550 151 2620 ///

Yomora								
42.	Ġurat ⁽⁶²⁾	216-17	100	5	100	5	100	20
43.	Misuna ⁽⁶³⁾	546	325	52	780	2	30	15
44.	Varvara ⁽⁶⁴⁾	565-66	350	50	600	10	120	12
46.	Yomora	541-42	360	56	1120	11	220	20
47.	Zukāni	157-58	83	52	624	2	24	12
	"	536	480	65	1300	17	340	20
	"	556	500	100	2000	15	300	20

Total : 2198 380 6524 62 1134 ///

II. OLIVERAIES

Aqḡaabād								
48.	Hāqnāqā	36	300	15	600	15	600	40
49.	Qršāblu	36	160	5	200	5	200	40

Total : 460 20 800 20 800 ///

Note : Pour les localités n^{os} 3, 25, 29, 33, 35, 46, 47 : BELDICEANU, *Biens monastiques*, p. 208, 210, 211, 212, 213.

(59) Cf. MM 828, pp. 265-266. Le scribe semble avoir écrit 55 *çabur* (col. 2), mais le prix du *çabur* est trop bas pour être vrai. Il existe un village Chalanike : R. KIEPERT, *op. cit.*, feuille A VI ; cf. *Turkiye'de meskûn yerler kılavuzu* (Guide de localités de Turquie), I, Ankara, 1946, p. 464 : Halanik.

(60) Cf. *op. cit.*, I, p. 477 : Hara.

(61) Cf. *TT* 52, pp. 186-187.

(62) MM 828, p. 466 : une autre partie du même village.

(63) Mesana (?) : R. KIEPERT, *op. cit.*, feuille A VI.

(64) Varvara : R. KIEPERT, *op. cit.*, feuille A VI.

TABLEAU II

*Villages dont la totalité de la production vinicole
de la réserve revenait, avant 1461, à l'empereur David Comnène*

a	= aspres de 1487	C	= célibataires
Aq	= <i>nāhiye</i> d'Aqğaabād	M	= maisons
At	= <i>nāhiye</i> d'Atina	R	= <i>nāhiye</i> de Rize
Baş	= <i>baština</i> ⁽⁶⁵⁾	S	= <i>nāhiye</i> de Surmene
B.C.	= biens corporels	V	= veuves
B.C. + INC.	= biens corp. + incorp.	Y	= <i>nāhiye</i> de Yomora
B.INC	= biens incorporels		

Localités		M	C	V	Baş	B.C.	B.INC.	B.C. + INC.
Aḥo	(S)	11	0	1	0	100a	900a	1000a
Āviyān	(S)	37	1	2	0	100a	1678a	1778a
Bābāveri	(R)	32	2	2	0	568a	1699a	2267a
Godise	(R)	70	3	6	0	1463a	4733a	6196a
Ġudān	(At)	19	1	0	0	60a	1328a	1388a
Ġurat	(Y)	29	1	0	0	100a	1400a	1500a
Ĥādrīye	(R)	28	5	2	0	60a	1411a	1471a
Ĥāqnāqā	(Aq)	12	2	4	0	216a	1673a	1889a
Ĥmrbt	(At)	61	4	3	0	400a	2763a	3163a
Mavrāna	(R)	10	0	0	0	260a	420a	680a
Mirfālo	(R)	12	1	2	0	400a	917a	1317a
Oha	(R)	69	10	8	0	40a	3783a	3823a
Pāpāt	(At)	62	9	3	3	40a	3448a	3488a
Qalāndavi	(R)	15	0	1	0	40a	672a	712a
Qrśāblu	(R)	4	0	2	0	84a	719a	803a
Ruzi	(R)	71	5	16	0	940a	4364a	5304a
Tāvḡān	(At)	200	33	9	1	1100a	13608a	14708a
Vāqos	(At)	76	10	4	4	600a	4959a	5559a
Vīče	(At)	74	3	0	0	60a	5021a	5081a
Total :		892	90	64	8	6631a	55496a	62127a

(65) Sur la *baština* : N. BELDICEANU, *Le timar de Muşliḥ ed-Dīn, précepteur de Selīm šāh*, dans *Turcica*, VIII/2, Paris-Strasbourg, 1976, pp. 99-100.

TABLEAU III

*Récapitulatif de la valeur en aspres des biens corporels
et incorporels de David Comnène et de trois de ses parents*

a = aspres de 1487
B.INC. = biens incorporels
D.Com. = David Comnène

1 = fille de Kyr Miḥāl tekvur
 2 = Kyr Miḥāl tekvur
 3 = Qaloyān

Biens corporels					B.INC.	Totaux
	D.Com.	1	2	3		
Huile d'olive	800 a					
Moulins (deux-)	315 a					
Noisetiers et noyers	520 a					
Pâturages	25 a					
Vin	14335,04 a +	400 a +	160 a +	403,44 a +	////////////////////	= 15298,48
					////////////////////	
					55469 a	
Total	15995,04 a +	400 a +	160 a +	403,44 a	////////////////////	= 16958,48
Rizières	12000 a	////////////////////				
Total	27995,04 a	+ 400 a	+ 160 a	+ 403,44 a	+ 55469 a	= 84427,48

TABLEAU IV

Localisation des biens monastiques et impériaux en indivision ⁽⁶⁶⁾

Ašomatos	(St.-Michel : JANIN, p. 260)	: n ^{os} 16 ; 18 ; 29.
Aya Šofiya	(St.-Sophie : JANIN, pp. 288-291)	: n ^{os} 16 ; 18 ; 25 ; 28.
Aya Todora	(St.-Théodore : JANIN, p. 271)	: n ^{os} 5 ⁽⁶⁷⁾ ; 28.
Aya Qostandin	(St.-Constantin : JANIN, p. 280)	: n ^{os} 5 ; 16.
Ayos Filibos	(St.-Philippe : JANIN, pp. 292-293)	: n ^o 47.

(66) Les chiffres renvoient aux villages du *tableau I*.

(67) *MM* 828, p. 657 : «Tđḥri».

ayos Foqas	(St.-Phocas : JANIN, pp. 293-294)	: n ^{os} 16 ; 22 ; 24 , 28 (68) ; 32 , 40 (69) ; 46.
ayos Ğrigoros	(St.-Grégoire : JANIN, pp. 264-265)	: n ^{os} 2 ; 19 ; 29 ; 46.
ayos Manos		: n ^o 16.
ayos Oyanis	(St.-Jean : JANIN, p. 279)	: n ^{os} 2 ; 16 ; 39 ; 43 ; 44 , 47
ayos Randas	(St.-Orentios (70))	: n ^{os} 16 ; 29.
ayos Şavas	(St.-Sabas : JANIN, pp. 288-291)	: n ^o 47.
Faros (71)	(Pantocrator du Pharos : JANIN, p. 294)	: n ^{os} 3 ; 15 ; 23 ; 25 ; 29.
Īrisokefal (72)	(Panagia Chrysoképhalos : JANIN, p. 277)	: n ^{os} 3 ; 47.
stilyar/Istolyar	(Stylos ? : JANIN, p. 291)	: n ^{os} 16 ; 19.
ʔlāvša		: n ^o 16.
şebostos		: n ^o 15.
şumela	(Suméla : JANIN, pp. 274-276)	: n ^{os} 38 ; 43 ; 47.
Şuşkabaştos (73)	(Théosképastos : JANIN, pp. 272-274)	: n ^{os} 16 ; 43 ; 44.
Sutūra	(St.-Geroge de Choutoura : JANIN, pp. 263-264)	: n ^{os} 19 ; 37 ; 41 ; 47.

ANNEXE

Doc. n^o I

MM 828, p. 36

Le village de Qrşāblu de la région d'Aqğaabād domaine (*hāşşa*) du *mīrlivā'* (74) [de Trébizonde]

(Noms des villageois) (75)

Maisons : 4 ; veuves : 2.

Ispenĝe (76) : 112 [aspres]. Blé, 15 *şomār* (77) : valeur — 150 [aspres].

(68) MM 828, p. 369 : «Quas» (?).

(69) MM 828, p. 668 : «Ayos Foqas Ğāblās».

(70) Th. S. BROWN, A. BRYER, D. WINIFIELD, *Cities of Heraclius*, dans *Byzantine and Modern Greek Studies*, IV, Londres, 1978, p. 29 et n. 40.

(71) Cf. BELDICEANU, *Biens monastiques*, pp. 175-213.

(72) *Art. cit.*, pp. 175-213.

(73) Cf. TT 52, pp. 132-133.

(74) Terme arabo-persan équivalent de l'ottoman *sanĝaqbeĝ*, gouverneur d'une province : BELDICEANU, *Ville*, pp. 55-57. En 1487, la charge était occupée par Sinān, beĝ (MM 828, p. 61) qui jouissait d'un revenu annuel de 251316 aspres (p. 67), soit 5128,90 florins.

(75) La population était grecque. Anthroponymes : Kiryaqos, Yorgi, Yani, etc.

(76) *Ispenĝe*, droit versé par les non-musulmans qui labouraient la terre : BELDICEANU, *Ville*, pp. 298-299

(77) Sur le *şomār* : BELDICEANU, *Biens monastiques*, p. 194.

Orge, 6 *somār* : valeur — 40 [aspres]. Dîme sur le millet, 4 *šomār* : valeur — 16 [aspres]. Dîme sur le *lāzot* ⁽⁷⁸⁾, 4 *šomār* : valeur — 16 [aspres]. Dîme sur les oignons : 5 [aspres]. Dîme sur le lin : 45 [aspres]. Dîme sur les lentilles : 5 [aspres]. Dîme sur les potagers : 6 [aspres]. Droit sur les porcs : 4 [aspres]. Amendes sur les délits ⁽⁷⁹⁾ et [droit de] mariage ⁽⁸⁰⁾ : 8 [aspres]. Dîme sur le vin, 3 *čabur* : valeur — 36 [aspres]. Un moulin en pleine propriété (*mulk*) d'Androniḡos [et de] Vašiliḡos du village susdit ⁽⁸¹⁾ : revenu — 78 [aspres]. [Total : 520].

* * *

Oliveraie réserve timariale (*hāšša*) : 160 [arbres].

Huile d'olive, 5 *batmān* : valeur — 200 [aspres].

Vigne réserve timariale (*hāšša*) : 76 pieds de vigne.

Vin, 7 *čabur* : valeur — 84 [aspres]. [Total : 284].

A l'origine [avant 1461] celles-ci appartenaient au *tekvur* [David Comnène]. Par ordre de l'empereur [Meḡmed II] elles ont été transformées en timar.

Total : 803 (à corriger en 804 aspres).

Doc. n° II

MM 828, pp. 541-542.

Part de la ville de Yomora ⁽⁸²⁾ transmise de Maḡmūd Čelebi fils du secrétaire (*kātib*) Meḡmed.

(Noms des habitants).

(78) Redhouse traduit *lāzot* par mais ce qui est impossible à l'époque (1461) : N. BELDICEANU, *Le timar de Mušliḡ ed-Dīn ...*, p. 98, n. 37.

(79) Il faut entendre adultère, proxénétisme, fornication, racolage, coups et blessures, etc. : N. BELDICEANU, *Code de lois coutumières de Mehmed II*, Wiesbaden, 1967, fol. 2^o-9^o ; F. KRAELITZ, *Ḳānūnnāme Sultan Mehmeds des Eroberers*, dans *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, I, Vienne, 1922, pp. 19-21 ; N. BELDICEANU, Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Recherches sur la province de Qaraman au XVI^e siècle. Étude et actes*, Leyde, 1968, pp. 37-38.

(80) Droit de la catégorie des droits coutumiers : BELDICEANU, *Ville*, p. 306.

(81) Les deux noms ne se trouvent pas parmi ceux des villageois.

(82) Les revenus étaient concédés par la Porte à cinq soldats de la garnison de la forteresse de Trébizonde, appartenant à l'unité (*bōlūk*) de Qaragöz Qostandin : MM 828, p. 541. La ville de Yomora (Géomora) était divisée en plusieurs timars. Elle comptait 181 maisons, 29 veuves et 13 célibataires, une *baština* et 3 boutiques : MM 828, pp. 205-206, 215-216, 330, 522-523, 530-531, 541-542, 547-548, 659, 663-664.

Maisons : 29 ; veuves : 1. *Baština* ⁽⁸³⁾ : 2.

Ispenĝe : 781 [aspres]. Dîme sur le blé (*qapluĝa* = *triticum monococcum*), 35 *šomār* : valeur — 140 [aspres]. Dîme sur le millet, 35 *šomār* : valeur — 140 [aspres]. Potagers : 36 [aspres]. Dîme sur le lin : 135 (corrigé en 145) [aspres]. Dîme sur le vin, 15 *čabur* : valeur — 300 [aspres]. Droit sur les porcs : 15 [aspres]. [Droit de] mariage et amendes sur les délits : 50 [aspres]. Droit sur le vin ⁽⁸⁴⁾ : 20 [aspres]. Dîme sur les fruits : 25 [aspres]. [Total : 1652].

* * *

Vigne réserve timariale (*hāšša*) : 360 pieds de vigne.

Vin, 56 *čabur* : valeur — 1120 [aspres].

A l'origine [avant 1461] 15 *čabur* de ceux-ci appartenaient à titre de legs pieux (*vaqf*) au monastère d'Ayos Ğriĝoros ⁽⁸⁵⁾, 10 *čabur* au mécréant (*kāfir*) nommé *prtvshtar* (protovestiarios) [Georges Amiroutzès] ⁽⁸⁶⁾ qui est parti avec le *tekvur* (David Comnène), 14 *čabur* au mécréant Androniĝos Ťuralis qui a été déporté ⁽⁸⁷⁾ par Umur beĝ ⁽⁸⁸⁾ en Rumeli, 11 *čabur* au *tekvur* [David Comnène] et 8 *čabur* [à titre de legs pieux] au monastère d'Ayos Foĝas ⁽⁸⁹⁾. Par ordre de l'empereur [Meĝmed II] ceux-ci (c'est-à-dire les *čabur* de vin) ont été transformés en timar. [Total : 1120 aspres].

Total : 2776 (à corriger en 2772 aspres).

(83) Voir *supra*, n. 65.

(84) *Resm-i ĥamr*, il est probable que ce droit était prélevé sur des transactions concernant le vin. Il est mentionné dans plusieurs des timars qui se partageaient la ville de Yomora : *MM* 828, p. 206, 531, 542, 548.

(85) L'existence d'un couvent dédié à St. Grégoire de Nysse est attesté en 1222. Il était situé à Béréncia sur la Matzoukas : JANIN, pp. 264-265.

(86) Cf. *supra*, sect. II ; *TT* 52, p. 104. Dans les vignes de Yomora, G. Amiroutzès disposait en 1487 de 47 *čabur* d'une valeur de 940 aspres, soit 19,18 florins.

(87) Sur la déportation dans l'empire ottoman : Ö. L. BARKAN, *Osmanlı imparatorluĝunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak sürgünler* (Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'Empire ottoman. dans *Iktisat fakültesi mecmuası*, XIII, Istanbul, 1953, pp. 56-79 ; XV/1-4, 1955, pp. 209-237 ; N. BELDICEANU, *La Moldavie ottomane à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle*, dans *Revue des études islamiques*, XXXVII/2, Paris, 1969, pp. 247-248 et p. 243, n. 1 ; N. BELDICEANU, Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Deportation et pêche à Kilia entre 1484 et 1508*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XXXVIII/1, Londres, 1975, pp. 43-47.

(88) Il est probable qu'Umur beĝ remplaça dans la charge de gouverneur de Trébizonde, Qasım beĝ le premier *sanĝaqbeĝ* de la province. Son nom apparaît souvent dans le *MM* 828 : BELDICEANU, *Biens monastiques*, p. 186, n. 56.

(89) Le monastère de Saint-Phocas à Trébizonde est signalé en 980 : JANIN, pp. 293-294.

Doc. n° III

MM 828, p. 588.

Part du village de Zükāni de la région de Yomora transmise de Muṣṭafā originaire de Temürḫiṣārī⁽⁹⁰⁾.

(Noms des villageois).

Maisons : 30 ; veuves : 3.

Ispenĝe : 768 [aspres]. Dîme sur le blé (*qapluĝa* : *triticum monococcum*), 20 *ṣomār* : valeur — 80 [aspres]. Dîme sur le millet, 30 *ṣomār* : valeur — 120 [aspres]. Dîme sur le lin : 30 [aspres]. Dîme sur les potagers : 30 [aspres]. Miel : 6 [aspres]. Dîme sur les fruits : 10 [aspres]. Droit sur les porcs : 5 [aspres]. [Droit de] mariage : 15 [aspres]. Amendes sur les délits : 20 [aspres]. Dîme sur le vin, 20 *čabur* : valeur — 400 [aspres]. [Total : 1484].

* * *

Vigne réserve timariale (*hāṣṣa*) : 300 pieds de vigne.

Vin, 50 *čabur* : valeur — 1000 [aspres].

A l'origine [avant 1461] 20 *čabur* appartenait à titre de legs pieux (*vaqf*) au monastère d'Ayos Qostandin⁽⁹¹⁾, 20 *čabur* au monastère d'Ayos Oyanis⁽⁹²⁾, 10 *cābur* au mécène nommé Amirḫs⁽⁹³⁾ *filosofos*⁽⁹⁴⁾ qui est parti avec le [t]ekvur⁽⁹⁵⁾ [David Comnène]. A cause de cela (les *čabur* de vin) ont été transformés en timar. [Total : 1000 aspres].

Total : 2484 [aspres].

Paris.

Nicoară BELDICEANU.

(90) Temurḫiṣārī (Sidirokastron), ville en Macédoine : BISTRA A. CVETKOVA, VERA MUTAFČIEVA, *Fontes turcici historiae bulgaricae*, 1, Sofia, 1964, p. 234 ; cf. *Carte allemande de la Péninsule balkanique*, s.l.n.d., 1/250000, n° 11. La localité apparaît également sous le nom de Valovišta : *Carte de la Macédoine*, 1/200000, Vienne, K. und K. Militargeographisches Institut, 1904-1906, feuille Saloniki.

(91) Une église de ce nom existait en 1223 ; elle s'élevait sur le territoire de la paroisse de Saint Basile (Bazar-Agora) . JANIN, p. 280.

(92) Nous supposons qu'il s'agit d'une église nommée Saint-Jean. Une église portant ce nom s'élevait près du port de la ville de Trébizonde et une autre au S-E de Dikaisimon (Cevizlik) : JANIN, p. 279.

(93) Georges Amiroutzès (cf. *supra*, sect. II et *Doc. n° II*). Dans le registre du règne de Selīm I^{er}, la production vinicole, pour le même village, n'est pas identique à celle du *Doc. n° III* : *TT 52*, p. 115. Dans une autre note du registre *TT 52*, il est indiqué que Yorgi Amuruĝ possédait 10 *čabur* de vin dans le village Qvata de la région de Yomora : *TT 52*, p. 75. Retenons qu'il apparaît avec son nom et son prénom.

(94) Cf. E. TRAPP, R. WALTER, H.-V. BEYER, H. HUNGER, *Prosopographisches Lexicon der Palaiologenzeit*, 1, Vienne, 1976, p. 75.

(95) Le scribe a écrit «yekvur» au lieu de *tekvur* : *MM 828*, p. 588.

THE VIRGIN'S ROBE : AN EPISODE IN THE HISTORY OF EARLY SEVENTH-CENTURY CONSTANTINOPLE

When Norman Baynes wrote his standard articles on the beginnings of the Virgin's special cult in Constantinople⁽¹⁾, he focussed especially on the finding of the Virgin's robe and girdle in the fifth century, and their transference to the capital in the reign of Leo I. All the same, Baynes recognised, and other studies have emphasized⁽²⁾, that it was only from the early seventh century that the Virgin took her place as the tender protectress of her own 'humble city'. The siege of Constantinople by the Avars in AD 626 was, it has seemed, the moment when this special relationship was first fully realised, and confirmed by appearances of the Virgin herself to her people, as a veiled lady or as a warrior maiden fighting in the very battle⁽³⁾. It seems highly probable, however, that the year 626, climactic though it was for the self-consciousness of the city, merely focussed feelings of attachment to the Virgin which had been in operation in Constantinople already. I have tried in previous papers to give a context for this development and to suggest how it

(1) N. H. BAYNES, 'The Finding of the Virgin's Robe', *Mélanges Grégoire* (1949), pp. 87-95 (= *Byzantine Studies*, London (1955), pp. 240-247); 'The Supernatural Defenders of Constantinople', *AB* 67 (1949), pp. 165-177 (*ibid.*, pp. 248-266). See too A. FROLOW, 'La Dédicace de Constantinople dans la tradition byzantine', *Rev. de l'hist. des religions* 127 (1944), pp. 61-127.

(2) Averil CAMERON, 'The Theotokos in Sixth-Century Constantinople', *JTS* n.s. 29 (1978), pp. 79-108; C. BELTING-IBM, 'Sub matris tutela', *Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wiss., philosoph.-hist. Kl.* (1976); M. JUGIE, *La Mort et l'Assomption de la Sainte Vierge, Studi e Testi* 114 (Rome, 1944); A. WENGER, *L'Assomption de la Très Sainte Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle*, *Archives de l'Orient chrétien* 5 (Paris, 1955).

(3) See CAMERON, *art. cit.* (n. 2); also 'Images of Authority. Elites, Icons and Cultural Change in late sixth-century Byzantium' (forthcoming); for the tangled stories of the Virgin's apparitions during the siege see A. PERTUSI (ed.), *Giorgio di Pisidia, Poemi I, Studia Patristica et Byzantina* 7 (Ettal, 1960), p. 143.

might be connected with the exactly contemporary use of icons both in the private and the public cults of the city (4). I should now like to offer a translation and brief notes on a text quickly passed over by Baynes (5), which has nevertheless much important information to contribute to the whole question of the relation of the Virgin to her city of Constantinople in the early seventh century.

This text is a revision and extension of the story of the finding of the Virgin's robe, brought up to date by an addition describing events which took place in AD 619, and probably 620, in words which are clearly those of a contemporary – indeed, the author calls his fellow-citizens to witness to his narration of how the Virgin saved the city in their own time and their own experience (6). In AD 619 the Avars were raiding the outskirts of Constantinople, including even the Virgin's (unwalled) church at Blachernae (7). In the course of removing gold and silver from Blachernae for safe-keeping, the Virgin's robe was removed also, contrary to the original intentions, and kept until the danger was over in Hagia Sophia. It was then formally returned to Blachernae, as the text describes, and a feast was instituted thereafter to commemorate the deposition (8). During this time (the deposition probably took place

(4) See notes 2 and 3. For more examples of stories and beliefs about the Virgin in the later sixth century see H. CHADWICK, 'John Moschus and his friend Sophronius the Sophist', *JTS* n.s. 25 (1974), p. 65f

(5) And omitted in the valuable study by Belting-Ihm (*op. cit.*, n. 2).

(6) Ed. E. COMBEFIS, *Historia Haeresis Monothelitarum* (= *Bibliothecae Patrum Novum Auctuarium*), Paris, 1648, 751-88; more critically by C. LOPAREV, *Viz. Vrem.* 2 (1895), pp. 581ff. (with Russian translation. By far the best discussion of this text is that by WENGER, *op. cit.* (n. 2), pp. 111ff. The author's own experience – pp. 592, 608 Loparev, below, nn. 20, 29a.

(7) NICEPHORUS, *Breviarium*, p. 13.28f. de Boor, below, p. 49. These raids followed immediately after the ill-fated meeting of Heraclius with the Avar Khagan at Heraclea (*Chron. Pasch.*, p. 712.12f.; NICEPHORUS, p. 12.29f., THEOPHANES, p. 301 de Boor). The date of AD 623 given by the *Chronicon Paschale* seems impossible, and Baynes ingeniously argued for 617 ('The Date of the Avar Surprise', *BZ* 21 (1912), pp. 110ff.), but 619 (Theophanes) seems preferable, then followed closely by the peace of 620 (THEOPHANES, p. 302; *Anon. Mai*, p. 425 [for which see n. 19 below]).

(8) On 2nd July: below, p. 51 and see J. MATEOS, *Le Typikon de la Grande Eglise I* (Rome, 1962), p. 328. The annual procession went to the church of St. Laurence first (cf. below, p. 52). The Avar surprise at Heraclea was commemorated on 5th June – MATEOS, *Typikon*, I, p. 306

in the following summer, that is AD 620)⁽⁹⁾ the robe revealed itself as a wonder-working relic guaranteeing the intimate connection between the Virgin herself and the city which possessed it. Thus we have here a precious document, neglected up to now, which proves the importance of the cult of the Virgin's robe and her personal protection of the city *before* the events of AD 626 brought her fully to the fore as a city patron, and warranted both the contemporary reworking of the Akathistos hymn and the whole familiar development of Marian homiletic and hymnography from the eighth century on⁽¹⁰⁾. I think too that the language of this text makes it plain that the ground was very well prepared for these attitudes, and especially for the expression of the personal attachment of city and divine patron, or in Baynes's phrase, 'supernatural defender', well before even AD 619.

My object here is a modest one, simply to make this interesting text more readily available and to point out certain contributions it can make to the discussion so far. But first, the date and authorship. The context of the events mentioned in the text is clear⁽¹¹⁾; the Avars are attacking the suburbs of Constantinople, and our author refers to a plan of the emperor to meet the Khagan⁽¹²⁾. This meeting took place at Heraclea, with great pomp on the Byzantine side; Heraclius took with him the whole apparatus of the imperial court including the wherewithal to hold circus races⁽¹³⁾. Not surprisingly,

(9) WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 121, thinks the robe was returned within a month, i.e. on July 2nd, AD 619, but this seems impossibly short chronology. A peace treaty signed in 620 (n. 7) would on the other hand provide a good context for the deposition.

(10) For all of this see CAMERON, *art. cit.* (n. 2); JUGIE, *op. cit. (ibid.)*. The Akathistos hymn was given a new preface and used as the hymn of thanksgiving for the city's deliverance by the Virgin from the siege of AD 626 – E. WELLESZ, 'The Akathistos', *DOP* 9-10 (1955-56), pp. 143ff.; C. A. TRYPANIS, *Fourteen Early Byzantine Cantica*, *Wiener Byzantinische Studien* 5 (1968), pp. 17ff.

(11) Established by A. VASILIEVSKI, *Viz. Vrem.* 3 (1896), pp. 83-95; see too WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 123.

(12) Below, p. 49; see note 7 above.

(13) *Chron. Pasch.*, p. 712f.; NICEPHORUS, p. 13. See Alan CAMERON, *Circus Factions* (Oxford, 1976), p. 257. This surprise attack has been made the basis of an attempt to date the *Strategicon* ascribed to Maurice to the reign of Heraclius and indeed to ascribe it to Heraclius himself (E. DARKO, 'Influences Touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains et des Byzantins', *Byzantion*

our author quickly changes the subject after mentioning this meeting (14), for the Avars set an ambush and Heraclius escaped only by ignominious flight, carrying his crown under his arm (15). Immediately after this the Avars turned to attack the city outskirts, and entered the churches of SS. Cosmas and Damian at Blachernae and St. Michael at Promotus (16). Clearly this is the context for the decision to remove the treasures from the Blachernae church, as Vasilievski saw long ago (17). Reinforced by the excellent work of Wenger, Vasilievski's arguments have proved beyond all doubt that our text refers to AD 619. We need now only make two observations. First, this text clearly marks the *beginnings* of a cult, and the context for the 'take-off' of Constantinopolitan devotion to the Virgin's robe as a wonder-working relic we know (despite the fifth-century translation) to have been the early seventh century (18). Second, while numerous manuscripts preserve this text only anonymously, others specifically attribute it to one Theodore Syncellus, whom we know with a fair degree of certainty to have been both an emissary to the Avar Khagan in AD 626 and the author of the homily celebrating the city's deliverance from the Avar siege of that year (19). The stylistic and contextual arguments

12 (1937), pp 119ff), but cavalry, essential to Darkó's argument, are not mentioned in the sources for the Avar surprise

(14) Below, p. 49, and similarly *Anon. Mai.* p 425.

(15) NICEPHORUS, p 13

(16) *Chron. Pasch.*, p. 713.9f The church of SS. Cosmas and Damian was on the Golden Horn at Eyup (R. JANIN, *La Géographie ecclésiastique de l'empire byzantin I: Les Églises et les monastères*, 2nd ed. (Paris, 1969), pp. 286-87 – but the incident did not take place in AD 626) For St. Michael at Promotus, see JANIN, p. 344, cf. 339. Nicephorus, p. 14, says that the Avars reached the Hebdomon and the bridge over the Barbyssos.

(17) *Art. cit.* (n. 11), esp. p. 90f Loparev had wrongly identified the context as the siege of Constantinople in AD 860 (followed by Jugie, pp. 688f., but see WENGER, *op. cit.* (n. 2), p 112f., 119f.; A. A. VASILIEV, *The Russian Attack on Constantinople in 860* (Cambridge, Mass., 1946), pp. 105-106.

(18) BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2), pp. 42f., 46f. puts it too late (see n. 47 below) The late sixth and early seventh centuries saw a massive development in the cult of the Virgin in Constantinople – see my articles cited in nn. 2 and 3.

(19) WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 116f., F. BARISIĆ, 'Le Siège de Constantinople par les Avars et les Slaves en 626', *Byzantion* 24, (1954), p. 373, n. 2. The homily describing the siege of 626 is edited by A. MAI, *Nova Patrum Bibliotheca* VI. 2 (Rome, 1863), pp. 423ff., and L. STERNBACH, *Analecta Avarica* (Cracow, 1900),

for the supposition that the same Theodore wrote both texts have been set out with great cogency by Wenger, and although there are differences of manner between the two texts (the 626 text is far more rhetorical, flowery and emotional), I think the similarities are striking enough to show at least that a ninth-century date for our present one can be absolutely ruled out. It is still just conceivable that the two were written by different people, and that the name Theodore was attached to the 619 text on the analogy of the 626 homily, but both openly betray the vividness of eye-witness accounts⁽²⁰⁾ and must clearly be kept together chronologically.

The most important contribution of this text is to the history of the Virgin's robe in Constantinople. Our first testimony to the properties of the robe in fact comes from Gregory of Tours in the late sixth century⁽²¹⁾ – a fact not so surprising as it might seem when we remember that it is Gregory too who first testifies in the West (in the same work) to the story of the Virgin's Assumption⁽²²⁾. The recognition of the Virgin's dormition in Constantinople in the late sixth century and the development of a belief in her robe as a miraculous relic belong together, as part of a more generalised growth in her cult in the capital⁽²³⁾, which was after all but a special

pp. 2-24, and translated into French by F. MAKK, *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Antiqua et Archaeologica* 19, *Opuscula Byzantina* 3 (Szeged, 1975), with reprint of Sternbach's (very rare) text. The emissaries to the Avar Khagan – *Chron. Pasch.*, p. 721 ff.

(20) See WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 117f. Autopsy – below, n. 32; *Anon. Mai.*, p. 430 (the experiences of the envoys to the Khagan), p. 435.

(21) GREG. TUR., *De gloria martyrum*, I 10; see BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2), p. 38. Evagrius has the same story as Gregory, but minus the Virgin's robe (*HE* IV.36); see BELTING-IHM, and also CHADWICK, *art. cit.* (n. 4), p. 48. It belongs in the reign of Justinian because of the reference to the patriarch Menas, but recurs, misplaced to Justin II, in GEORGE MONACHUS, II, pp. 655-6 de Boor, and CEDRENIUS, I, pp. 686-7 Bonn. Gregory could well have derived his mention of the robe from Byzantine sources, as he did other contemporary Eastern stories. See Averil CAMERON, 'The Byzantine Sources of Gregory of Tours', *JTS* n.s. 26 (1975), pp. 421ff. One does not need to suppose a written source, either Greek or Latin (so BELTING-IHM, p. 39).

(22) *De gloria martyrum*, I.4; see JUGIE, *op. cit.* (n. 2), p. 108; WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 66, but cf. *JTS* n.s. 29 (1978), p. 93.

(23) *JTS* n.s. 29 (1978), pp. 79 ff. As the feasts here established add to the contemporary Eastern crystallisation of a calendar of the feasts of the Virgin – see R. LAURENTIN, *Court Traité de théologie mariale*, 4th ed. (Paris, 1959), pp. 48ff.

application of the widespread growth in the cult that was taking place in the rest of the empire. It was not only in AD 626, then, that the robe was imbued with a special power for the city's safety ; indeed, there is no contemporary evidence that the robe left Blachernae in 626, though the church was still unwalled, and references to it in the sources for that year are likely to be late retrojections into a situation where the function of the robe as a channel for the Virgin's saving powers had passed for the occasion to icons (24). But that is not to diminish the robe's importance or its meaning, which is what our text conveys. *Before* AD 626, then, the Virgin's robe at Blachernae served as the token of a special relation of the Virgin to the city, conceived in the language of belonging, and conveying the idea that the Virgin, come what may, would save her own city. This notion, which we do not yet find in the sixth century, can first be seen – and seen with the utmost vividness – in this text.

Unfortunately our text does not help us very much, however, to understand whether there was yet a famous icon at Blachernae in the mode later known as the Blachernitissa, in which the Virgin raises her arms and thus extends her protecting robe (25). That thanks were given after the siege of AD 626 to the Virgin at Blachernae (26) does not prove that a Blachernae icon was used in the

(24) Blachernae was walled after 626 – *Chron Pasch.*, p. 726. Icons in the siege of 626 – *art. cit.* (n. 3), and PERTUSI, *loc. cit. (ibid.)*. The robe in 626 – WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 122. Thus I would not follow TRYPANIS, *op. cit.* (n. 10), p. 87f., when he connects the allusion to the protection given to Constantinople by the Virgin's robe in the kontakion *On the Holy Fathers* (TRYPANIS, no. VII), str. 4é. 6ff., with the year AD 626 (see too p. 116) and uses this to date the hymn. I would agree that the canticum belongs to the seventh century (TRYPANIS, p. 88), but the allusion is to AD 619, not 626. However, the hymn does give further proof of the devotion which the robe had attracted in Constantinople well before the eighth century (below, n. 47).

(25) For this iconography see J. EBERSOLT, *Constantinople* (Paris, 1951), pp. 44ff. ; A. GRABAR, 'Remarques sur l'iconographie byzantine de la Vierge', *Cahiers archéologiques* 26 (1977), pp. 169-178 ; 'Une Source d'inspiration de l'iconographie byzantine tardive : les cérémonies du culte de la Vierge', *ibid.*, 25 (1976), p. 147f. The later iconography of the Virgin's robe : BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2) ; GRABAR, *Cahiers archéol.* 25 (1976), pp. 152ff. ; S. DER NERSESSIAN, 'The Illustrations of the Metaphrastian Menologium', *Late Classical and Medieval Studies in Honor of A. M. Friend, Jr* (Princeton, 1955), pp. 222ff

(26) GEORGE OF PISIDIA, *AP* I. 120-121 ; *Anon. Mai.*, p. 437. The final victory in 626 was won in front of the Blachernae church (cf. *Anon. Mai.*, p. 431), and this is

siege, or that if it was, it was of this type. Certainly icons of the Virgin were centrally important in the 626 siege, but the homily of Theodore suggests rather that they were specially painted for the occasion (27). Christa Belting-Ihm believes that the apse mosaic of the Blachernae church may already have carried a portrait of the Virgin of the type so familiar later (28). Yet the early history of the great church and its treasures remains curiously obscure, and I would hesitate to suppose that this iconography preceded literary allusions, especially at a time when the iconography of the Virgin in general still remained strictly limited (29). But our present text, firmly localising its description at the Blachernae church, allows us to see the first stages in the development of one of the longest-lasting and best-loved ways of representing the Virgin in Byzantine history, as it allows us also to weave another strand into the shadowy story of the growing recognition and acceptance of the feasts of the Virgin in the Eastern church in the late sixth and early seventh centuries, and to see a little more clearly again how with these religious ceremonies and commemorative occasions the emperors of that period were coming to be still more closely identified with the religious life and the religious calendar of the city of Constantinople.

TRANSLATION (30)

p. 592 (col. 774 Combefis) 1. These then were the miracles with which the
Loparev Theotokos at Blachernae (31) endowed the city ; but as for those that

quite enough to account for the special place of Blachernae in the memory of the siege.

(27) *Anon. Mai.*, p. 427.

(28) *Op. cit.* (n. 2), pp 49-50 : see too C IHM, *Die Programme der christlichen Apsismalerei vom vierten Jahrhundert bis zur Mitte des achten Jahrhunderts (Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie 5)* (Wiesbaden, 1960), pp 63, 65.

(29) See n. 47.

(30) The text translated is that given by LOPAREV, *Viz. Vrem.* 2 (1895), pp. 592-612, with minor alterations of punctuation only Jugie and Wenger both lament the lack of a critical edition (WENGER, p. 114), but Loparev knew a fuller range of MSS., including *Monac gr* 146, which attributes the text to Theodore Syncellus. Undoubtedly a new reading of the MSS. could improve the text in several places, but for the moment I have thought it best to translate Loparev's text as it stands : I give his page numbers in the margins.

(31) Only now perhaps did Blachernae come fully into its own as the

took place in our own day, which we all witnessed and saw ourselves⁽³²⁾, I will go on to narrate them.

2. There was a time when things were going well for us and there was no warfare to terrify us ; but the summit of prosperity, as they say, was changed through our carelessness, and tripped us up, for we were not able to maintain our prosperity unsullied. So there came upon us many just and different stings from God to reprove us and impel us to stop our sinfulness. But one dreadful glittering sword assailed us and attacked us, strong enough to destroy the whole world with its stroke. But 'who can utter your mighty acts, Lord, or who can shew forth your famous praises ?' ^(a) For you said to the wave which was then directed against your people 'Peace, be still' ^(b), and 'thus far shalt thou come and no further, and here shall your waves be stayed' ^(c). And it was decided, and the most pious emperor resolved, that the leader of those powerful peoples should go to see him face to face to confirm a peace treaty ⁽³³⁾. As for what followed, let other books ⁽³⁴⁾ tell it ; for our narrative was already directed towards a different object.

(a) Ps. 106.2
 (b) Mark 4.39
 (c) Job 38.11
 p. 594

3. When therefore that locust fell upon and devastated everything around the city ⁽³⁵⁾, the emperor left the palace and, prone on the ground and dressed as a private citizen in the church of the Theotokos called Jerusalem ⁽³⁶⁾, which is inside the gate called Golden (for it really is), struggled and laboured to his utmost, pouring forth tears ⁽³⁷⁾. And the patriarch too left his holy

emotional centre of the cult of the Virgin in Constantinople, and it seems as though the Virgin's powers were associated with her robe before they were linked to a special icon (BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2), p. 50). See WENGER, *op. cit.* (n. 2), p. 112, for the vagueness of our information about the early history of Blachernae, and pp. 113ff. for a convincing proof that this text is prior to the two other continuations of the finding story, which cannot therefore stand as evidence for devotion to the Virgin's robe in the sixth century (contra BAYNES, *art. cit.* (n. 1), p. 245f.). The phrase 'the Virgin at Blachernae' is a strikingly unusual (for this date) example of a strictly localised advocacy.

(32) *Anon. Mai.* p. 435 *αὐτόπται γὰρ καὶ θεῖοι* (the same phrase as here)

(33) At Heraclea (NICEPHORUS, pp. 12-13 - p. 45 above).

(34) 'Other books' - the story is told in the contemporary *Chronicon Paschale* (p. 712f.), and Theodore himself refers to it again (*Anon. Mai.* p. 425).

(35) *Chron. Pasch.*, p. 713 ; NICEPHORUS, p. 13.

(36) JANIN, *op. cit.* (n. 16), p. 185f

(37) Tears as a sign of piety - cf. pp. 602, 603, 606-7 LOPAREV.

residence⁽³⁸⁾ and joined in the emperor's agony in the same church
 ;95 with prayers and etreaties by day and night. And all the people left
 behind in the city, men and women and those who were still
 children⁽³⁹⁾, offered prayers and lamentations in churches of the
 Theotokos everywhere, desperately asking to escape the fate that
 was before their eyes.

4. And God did not fail to hear their entreaty, or withhold His
 mercy in the midst of His anger, nor remove His compassion from
 us. No, He showed us that everything is subject to Him and in His
 power, and that He directs everything by the power of His will. So,
 when the onslaught of that dread and deadly disease was still
 beginning, and no help was expected, in human terms, but our
 596 enemies were laying waste and overrunning everything in front of
 the city wall, churches as well as everything else, some of our people
 decided that it would be sensible to take the initiative and remove
 the gold and silver treasure in the church of Blachernae, lest our
 enemies should dare to overrun that too with their barbarian and
 greedy nature.

5. But those who were appointed to remove this holy treasure
 acted in a more warlike and impetuous spirit than they should have
 done ; for besides removing all the other gold and silver, breaking it
 down with picks and axes and other weapons of the kind, they
 p. 597 dared actually to lay hands on this divine casket⁽⁴⁰⁾, and to bring

(38) I.e. the patriarchal palace, rebuilt after a fire by John Scholasticus (patriarch AD 565-77) ; see JOHN OF EPHEBUS, *HE* II.34, cf. II.3, 13, 27 etc. See C. MANGO, *The Brazen House* (Copenhagen, 1959), p. 52f. ; R. CORMACK and E. J. W. HAWKINS, 'The Mosaics of St. Sophia at Istanbul : the rooms above the Southwest vestibule and ramp', *DOP* 31 (1977), pp. 177-251, esp. 247ff.

(39) A cliché of hagiography as of panegyric ; cf. p. 601 LOPAREV, and *Anon. Mai*, pp. 425, 426-7, 433.

(40) For the *soros* see WENGER, *op. cit.* (n. 2), pp. 132ff. It was a casket which could be used as an altar and compared to the Ark of the Covenant. But the word is also sometimes used for the chapel in which the reliquary stood – e.g. MATEOS, *Typikon*, I, p. 329, where Mateos glosses it with the words 'la chapelle de'. BELTING, *op. cit.* (n. 2), pp. 49-50, regards it as a martyrium, which would appropriately contain a mosaic of the Virgin. Both the Blachernae church and the Virgin's other main church of Chalkoprateia (where her girdle was kept) had recently been restored by Justin II and Sophia, who are said to have built a *soros* at Chalkoprateia (PREGER, *Patria CP* III, p. 263.5, cf. JANIN, *op. cit.* (n. 16), pp. 166f., 237f.). The chapel at Blachernae had been built by Leo I and contained

into the light then the wonder previously hidden from all. And inside the visible casket, which is made of gold and silver, was found a stone casket, shining with brightness, and inside this at the top ⁽⁴¹⁾ was found lying the divine treasure, preserved safe in another little casket.

p. 598 6. So those who had broken down the gold and silver treasure of the divine church dared precipitately to open this holy little casket and immediately encountered such a strong smell of perfume that the entire church was filled with it. They saw a tiny piece of imperial purple which they assumed was the robe of the Theotokos. And yes, yes, they actually cut off a piece of the purple, the robe as they thought, thinking to steal it. But when this divine cloth came into the holy hands of the patriarch, he at once revealed the matter to the pious emperor. And he ran outside in great fear and prostrated himself, clinging to him, and asked the patriarch to do what was fitting of his own initiative. And the patriarch placed secure seals upon it and deposited this sacred little casket in the holy church treasury of the Great Church of God with the appropriate honour and suitable awe.

p. 599 7. And when the sun of God's mercy rose again upon us and released us from the storm that had come upon us, then the worthy patriarch, again taking as his assistant our most pious emperor, again filled all the sacred place ⁽⁴²⁾ with greater care. He restored all the treasure contained therein, and appointing a fixed, or rather a named holy day ⁽⁴³⁾, on which he nobly decided to restore the holy treasure to its own place, he called together in a lofty decree all the assembly of patriarchs, the clergy and the laity, men and women and those holding offices and ranks, and all who lived in private life. 'Here, priests and people', he said, 'see the greatness of Christ our God. Come and see the treasure till now hidden; here, prostrate yourselves before the most holy gift which the Theotokos has given to the city for its safety'.

p. 600

a mosaic depicting an enthroned Virgin flanked by Leo and his family (WENGER, *REB* 10 (1952), pp. 54-59)

(41) Literally 'north'; cf. also p. 607 LOPAREV.

(42) I.e. the church of Blachernae. He restored all the gold and silver till it was even better than before.

(43) 2nd July (n. 8 above)

8. And when the decreed named day dawned, he performed the ceaseless holy singing of hymns throughout the whole night in this sacred shrine⁽⁴⁴⁾. And he caused the same to take place also in the church of the most holy martyr St. Laurence⁽⁴⁵⁾. For there when the sun set one day before the festival he brought forth the holy treasure for all to adore. It was covered and could not be seen by the eyes of men. And every age and all generations of men who dwelt in this capital city were judged fit to take part in such adoration throughout the night.

601

9. And when the day came and the sun lit up the sky with its rays, the Simeon of our⁽⁴⁶⁾ time took in his arms the grace given to our generation and with psalms and hymns and with all the company of the church proceeded to the most holy church of the Theotokos at Blachernae. All the people and the clergy and the company of the patriarchs preceded and accompanied him so that there was almost even felt to be danger from the pushing of the crowd that went along with him. But this too the Theotokos mercifully granted – she preserved safe all those who went along.

602

10. And when, with difficulty and in great danger, the patriarch, carrying in his hands the divine wonder was inside the most holy church, in which the divine casket stands even now, – for the people kept running up and pressing close and trying to tear off a scrap of the wonder, – the patriarch's passage < was made > easy⁽⁴⁷⁾. At once one common cry rose from the people at the right hour, as they cried 'Lord have mercy'. And the stream of tears, like a shower of rain⁽⁴⁸⁾ drenched the floor of the holy place.

603

11. So the the patriarch deposited the treasure which he held in

(44) Apparently Blachernae; but the patriarch himself and the procession go from St. Laurence to Blachernae only at dawn – p. 601.

(45) This vigil at the church of St. Laurence continued to be part of the annual celebration: MATEOS, *Typikon*, I, p. 328. PROC., *Aed.* I.6, says that Justinian restored a church of the martyr St. Laurence on the Golden Horn near to Blachernae; despite the arguments of Janin, *op. cit.* (n. 16), p. 300f., it does not seem likely that this was different from the martyrrium built by Pulcheria, which was also on the Golden Horn (JANIN, p. 301f.).

(46) I.e. the patriarch Sergius Cf. *Anon. Mai.*, pp. 426, 427, 428, etc.

(47) Either something has dropped out, or the construction has become interrupted in the speed of the narrative.

(48) CORIPPUS, *Iust.* I.161-162; III.44f.

the holy sanctuary, hidden from view. And throwing himself wholly on to the holy floor he spoke to God what was fitting and what his mind told him, asking and [entreating], and praying and beseeching, with a stream of tears. All the people were still chanting the 'Lord have mercy', and rising up from his prayer and lifting his hands up to heaven and again pouring out earnest supplication, he laid his trembling hands, himself bathed in sweat, on that holy wonder. Opening up the seals which he himself had placed there originally, he found imperial purple wrapped with myrrh and other perfumes. And opening that he found the robe of the true empress (49), the Mother of God, shining out with her own grace and power.

12. And see the divine miracles of the Word of God ! For there was seen at once the truth of the wonder and the manifest power of the Theotokos. For the imperial purple was totally destroyed and worn away, although silk cloth lasts a long time. But the divine robe, woven from perishable wool – both warp and woof the same wool of the same colour – had suffered no destruction at all, but was completely intact, whole and indestructible, evidence of the indestructibility and untouchability of the indestructibility and untouchability of the wearer, as one would fully expect.

13. For naturally, naturally, she who had a pure and indestructible soul and body and thought and character and words and ways and spirit itself, untouched by any dirt and free of every blemish, bestowed her indestructibility also on her garments. For if the shadow of Peter and the handkerchiefs and aprons that had touched the flesh of Paul drove away every disease and weakness from the sick (d) (50), how likely it was that this divine and holy garment should partake of grace, when we believe that it not only clothed the Mother of God, but that in it she actually wrapped the Word of God

(49) The Virgin as queen – *JTS* n.s. 29 (1978), p. 92 ; cf. p. 606 LOPAREV (the 'truly royal' robe). Cf. *Anon. Mai.*, p. 430 – Christ is asked to look down from His throne in heaven. In Romanos's *carm.* 11, str. β'.3 the Virgin says *τοῦ γὰρ κόσμου βασιλεύω*. The Virgin was often represented in visions as a woman in a purple robe – see CHADWICK, *art. cit.* (n. 4), p. 65, n. 5.

(50) *Acts* 19 12 'So that from his body (sc. Paul) were brought unto the sick handkerchiefs or aprons, and the diseases departed from them, and the evil spirits went out of them'. See AMMONIUS, *comm. ad loc.* (*PL* 85.1576), who explains the passage and also refers to the *σχίαι* of the Apostles, as here

606 Himself, when he was a little child and gave him milk⁽⁵¹⁾. Whence
 607 rightly this divine and truly royal garment is not only the cure for
 every illness, but justly is incorruptible and indestructible, proclaiming
 the indestructibility and incorruptibility of its wearer.

14. Seeing all of this then in his mind and with the eyes of the
 spirit⁽⁵²⁾ and as if inspired by joy, the patriarch did not conceal in
 himself the richness of the grace. He did not leave the matter
 unwitnessed, keeping its power to himself alone, but revealed the
 607 grace to the whole company of the church, trembling all over and
 weeping streams of tears, lifting the wonder with trembling hands,
 as the people again with cries and mingled chants cried without
 ceasing in unison the 'Lord have mercy'.

15. But when what pertained to that divine and dread hour and
 sight had been done with sufficient order and fitness, again in the
 sight of the priests, clergy and people, the patriarch wrapped the
 divine garment in the piece of imperial purple and as before placed it
 in the top part of the holy casket in the little casket where it lay.

608 16. When this had been done in this manner, the rest of the all-
 holy service took place and the accustomed reading of the Holy
 Scriptures and the divine reciting of the all-holy liturgy. Again the
 patriarch went forward into the very holy sanctuary of the casket,
 which he himself had renewed and sanctified, partaking of and
 sharing with all the all-body and life-giving mysteries of the
 bloodless sacrifice, of which he was the celebrant according to holy
 decree, and giving a blessing to the people, he dismissed them all,
 praising and proclaiming the greatness of God and His unknowable
 glory. And he decreed that this same fixed festival of festivals should
 take place in future years among the festivals and ceremonies of the
 Theotokos celebrated at Blachernae⁽⁵³⁾.

(51) The Virgin's milk : this is a theme that was to be more often developed later, as the relation of the Virgin and her Son could be perceived in more directly human and physical terms – see e.g. GERMANUS OF CONSTANTINOPLE (8th c.), *PG* 98.377, on the Virgin's girdle. In the sixth century the Virgin was shown giving the Child the breast at Saqqara and Bawit, but not yet outside Egypt (G. WELLEN, *Theotokos, Eine ikonographische Abhandlung über das Gottesmutterbild in frühchristlicher Zeit* (Utrecht/Amsterdam, 1961), p. 164.

(52) Cf. *Anon. Mai*, p. 427 ἡ δὲ πόλις ἐβόα πρὸς τὴν παρθενον, δακρύνουσα, στόματι χρωμένη νοερῶ, τοῦ ἱεράρχου τῷ πνεύματι.

(53) For these. see JANIN, *op. cit.* (n. 16), p. 169f.

17. This, then, is the account, according to my humble ability, of the divine mysteries, witnesses and participants, having as you know in itself a source and indication of great good, but altogether feeble and faint and pale, showing from afar the character and the rashness of the writer. But the divine mysteries will not be diminished by this, or be thought less than their own loftiness; they remain great and hard to describe, as though inseparable from their own nobility even when obscured under a clay pot – the present feebleness of the writer. For surely there will be another who really knows how to gild a tale, and who will be able, like the famous Bezalel⁽⁵⁴⁾, to adorn a holy tent that can contain and hold these divine mysteries.

18. But, O all-holy and immortal and pure lady, whom God the Father made holy and chose and judged worthy that his coeternal and consubstantial Word should take flesh through you, whom the Word of God Who existed in the beginning with the Father has truly made His mother after the flesh, in whom the holy and life-giving Spirit settled, preserve your grace eternally for your city and let not in future the eye of man behold the tottering of the divine church or the desertion of this your humble city⁽⁵⁵⁾. Turn away from it every barbarian of whatever race, who plots hostility against it, making manifest that the city is fortified by your power⁽⁵⁶⁾. And

(54) The architect of the Tabernacle – Exodus, 31.2f (cf. 'tent of meeting'). See too TRYPANIS, *op. cit.* (n. 10), p. 144 (no. XII) for the same image

(55) The sense of the city as belonging to the Virgin is already very strong here (see FROLOW, *art. cit.* (n. 1), p. 96, and her protection is symbolised by her robe. The 8th century is clearly too late as a starting point for this belief (BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2), p. 46 'schon im 8. Jahrhundert, sicher aber im 9. und 10. Jahrhundert in Konstantinopel': see too pp. 42ff. and above, n. 26). Its iconographical development as usual followed rather than preceded its literary expression and emotional acceptance. In the same way the cult of the Virgin as actually experienced in the sixth century allowed more differentiation than was yet admitted in the iconography, which until the late sixth century normally showed the Virgin only enthroned and with the Child (see the articles cited in notes 2 and 3).

(56) For the terminology of the Virgin as a wall of defence for the city of Constantinople see 'Images of Authority' (n. 3); BELTING-IHM, *op. cit.* (n. 2), p. 47. It is especially well developed in the 4th homily of Photius on the siege of Constantinople in AD 860 (trans. C. MANGO, *The Homilies of Photius* (Washington, D C., 1958), p. 102f); but already in the Akathistos the Virgin is

whatever souls and cities have been defeated by barbarians, raise them all and redeem them, for you have power to do anything. And direct lasting peace for those who dwell in your city, driving away all civil strife from it. Cleanse it from hunger and disease, lady, fire and earthquake and any other thing that has the power to harm, giving it the wealth of your protection for ever. Give a peaceful and long reign to our pious emperors⁽⁵⁷⁾. Preserve the holy patriarch to lighten his people for a long life. And to all of us, as we pray together and entreat you separately for ourselves, as the fountain of life, the treasury of salvation, bestow your kindness both on the living and the dead, for you have access⁽⁵⁸⁾ to Christ our God who took flesh through you, through Whom and with Whom glory is owed to His immortal Father and all-holy and life-giving Spirit now and ever and for all ages, Amen.

University of London, King's College.

Averil CAMERON.

the σκέπη τοῦ κόσμου (str. *ια'*, and see BELTING-ΙΗΜ, pp. 42-43), as she is τῶν ἀνθρώπων ἡ σκέπη in the troparion sung on 2nd July (ΜΑΤΕΟΣ, *Τυπικόν*, I, p. 328). Cf. *Anon. Mai*, p. 426 τὴν πόλιν ... ἦν ἡ πάρθενος τετειχίκεν. Cf. Germanus (8th c.) addressing the Virgin's girdle: 'you are our strength and our help, our wall and fortress ...' (PG 98.377). See also the seventh-century kontakion on the Assumption (Trypanis, *op. cit.* (n. 10), no. X, pp. 117ff., first addressing Christ with the words *τείχισον μου τὰς φρένας* and then referring to the Virgin as the *τεῖχος τοῦ κόσμου*.

(57) Cf. also pp. 593, 599 LOPAREV. In AD 629 Heraclius formally adopted the title *ὁ πιστός ἐν Χριστῷ βασιλεύς*; see I. SHAHID, 'The Iranian Factor in Byzantium during the Reign of Heraclius', *DOP* 26 (1972), pp. 295, 317-20; 'Images of Authority' (n. 3), p. 000. For *πιστοὶ βασιλεῖς* of Heraclius and his son Constantine see too TRYPANIS, *op. cit.* (n. 10), no. XIII, Proem. 3 (*On the Raising of the Holy Cross*, written between AD 614 and 628).

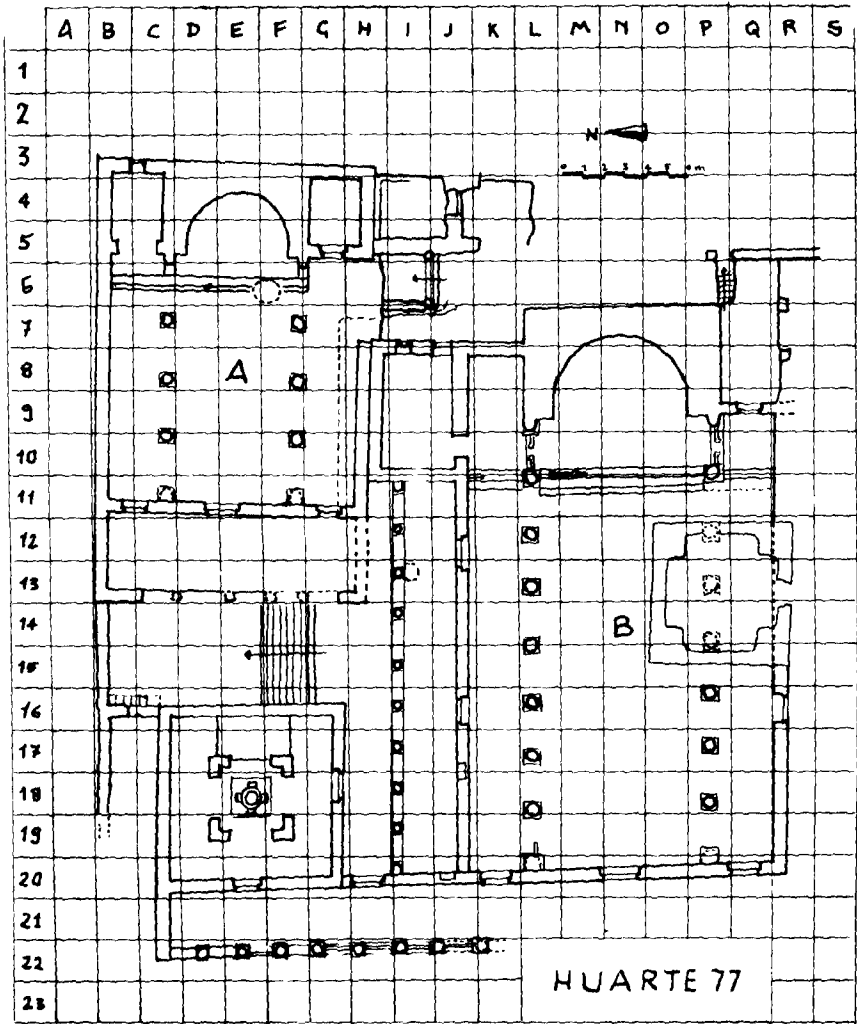
(58) *παρρησία* – the Virgin's direct access to God. Cf. Akathistos hymn, str. *γ'* and *ιη'*. Saints and holy men have *παρρησία* with God (e.g. JOHN OF EPHESUS, *Lives of the Eastern Saints*, I. PO 17.1, pp. 23, 34; II, PO 18.4, pp. 531, 533, 631, 639); thus the Virgin's powers of access will be the closest of all. See S. DER NERSESSIAN, 'Two Images of the Virgin in the Dumbarton Oaks Collection', *DOP* 14 (1960), pp. 73ff. Note that here the Virgin is the recipient of direct prayer herself (see too CORIPPUS, *Iust.* II 52f.) and credited with miraculous power (so too in *Anon Mai*), whereas in the account of the siege of 626 in the *Chronicon Paschale* the author is careful to ascribe the city's deliverance not to the Virgin directly but only to her intercession with God (*Chron. Pasch.*, pp. 716ff. – the *προσβεία* of the Virgin).

LA LICORNE DANS LES MOSAÏQUES DE HÛARTE-D'APAMÈNE (SYRIE) IV^e-V^e SIÈCLES)

L'ensemble ecclésial du v^e siècle qui a été mis au jour entre 1969 et 1977 dans le village de HÛarte, à quelque 15 km au Nord d'Apamée-sur-l'Oronte, comprend sur deux niveaux deux églises parallèles et un baptistère articulés entre eux par un escalier monumental et un portique, qui répondent à un programme homogène (fig. 1). La basilique inférieure, dite de Photios (B), au Sud, est datée par trois inscriptions, de 483, 484 et 485 ; la basilique supérieure ou *Michaelion* (A), au Nord, est contemporaine, à en juger par sa structure architecturale et son inscription sur mosaïque qui, partiellement détruite, permet néanmoins d'avancer, à partir de l'indiction subsistante, la date de 487. Le baptistère, édifié en même temps que les églises, aurait pu recevoir son pavement de mosaïque un peu plus tard, car les restitutions que nous opérons sur l'inscription gravement mutilée conduisent à la date de 517 environ⁽¹⁾.

Cet ensemble de trois édifices fut construit sur des bâtiments plus anciens. En effet, le *Michaelion* (A) repose sur un hypogée, tandis que la basilique de Photios (B) et le portique central du v^e siècle recouvrent une église ancienne flanquée au Nord d'un baptistère lui-même desservi par une antichambre. Aucune inscription ne permet de dater cet ensemble de façon décisive, mais la mosaïque qui

(1) P. CANIVET, «Fouilles de HÛarte d'Apamène», dans *CRAI* 1975, p. 153-166 ; J. LASSUS, «Les fouilles de HÛarte (Syrie). campagne de 1975», *ibid.*, 1976, p. 15-25 ; M.-T. et P. CANIVET, «L'ensemble ecclésial de HÛarte d'Apamène (Campagnes 1973-1976), à paraître dans *Syria* LVI (1979) ; P. CANIVET, «Un nouveau nom sur la liste épiscopale d'Apamée : l'archevêque Photius (483)», dans *Travaux et Mémoires* V (1973), p. 243-258 ; «Nouvelles inscriptions grecques à HÛarte d'Apamène», *ibid.* VII (1979), p. 349-362 ; J. et J.-Ch. BALTZ, «Apamée de Syrie, archéologie et histoire. I. Des Origines à la Tétrarchie», dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, II Principat*, Berlin-New York, 1977, p. 104, n. 4.



L'ENSEMBLE ECCLESIAL DE 483-487

FIG. 1. — HUARTÉ. Plan de l'ensemble ecclésiastique (F. Laroche-G. Ricci):
 A. Le Michaelion ; B. L'église de Photios (483).

recouvre la nef principale de la basilique ancienne offre un décor géométrique qui l'apparente à celle du *martyrium* de Qaūsiye, près d'Antioche, qui fut aménagée entre 381 et 387 (2) ; en outre, le narthex de la basilique ancienne est garni d'une mosaïque dont les motifs et la technique rappellent ceux des mosaïques du grand portique d'Apamée, qui appartiennent au milieu du v^e siècle (3) (fig. 2).

Tous ces édifices, églises et baptistères, étaient recouverts de mosaïques. A part la basilique ancienne dont les motifs étaient géométriques, la décoration était formée d'animaux qui passaient, se poursuivaient ou s'attaquaient sur un fond de montagnes, d'arbres ou de fleurs. Parmi les scènes représentées dans le *Michaelion*, deux sont particulièrement remarquables : l'une est consacrée à Adam nommant les animaux et l'autre développe une scène de portage (4).

Parmi les animaux dont les Anciens admettaient la réalité, nous notons le griffon, le phénix et la licorne. Le griffon et le phénix sont postés de part et d'autre d'Adam, répondant au lion et à l'aigle ; le phénix confère au premier homme la valeur typologique qui permet de voir à travers lui le Premier-né de la création nouvelle ; quant au griffon dont le symbole est complexe, on le retrouve dans le bas-côté sud du *Michaelion* où il égorge un taureau.

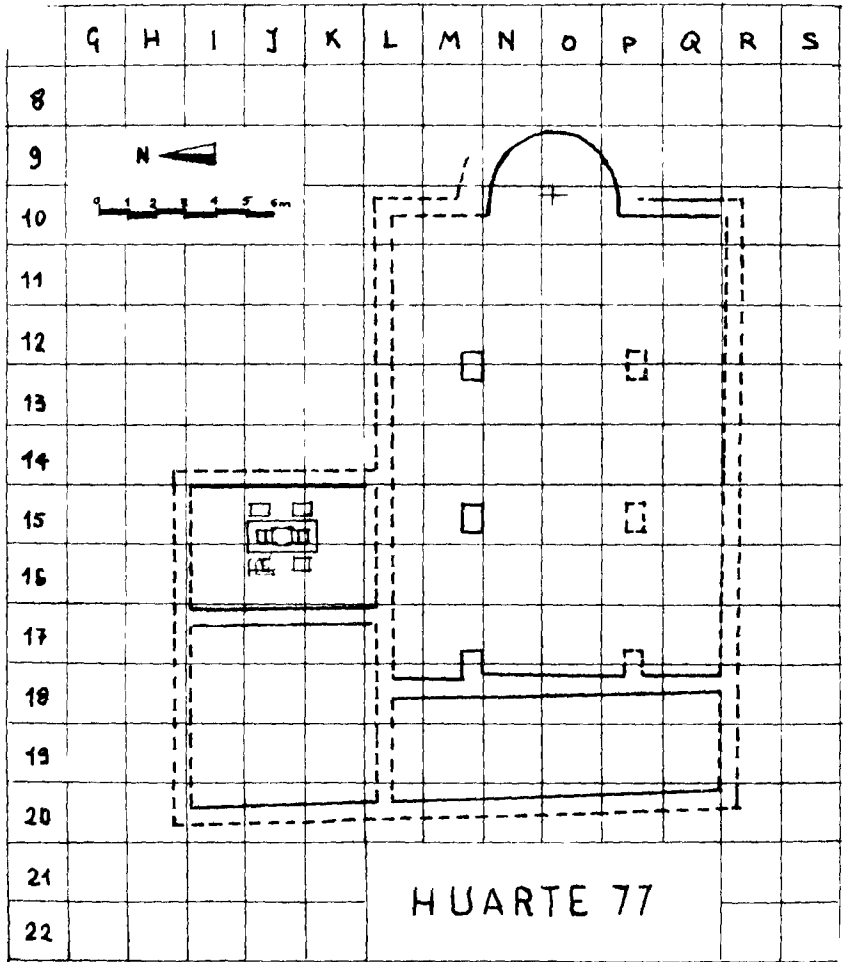
Si la représentation du griffon et du phénix est relativement fréquente dans la mosaïque, celle de la licorne est plus rare et les licornes de HÛarte pourraient être les premiers témoins iconographiques sur mosaïque de cet animal fabuleux.

Une première licorne avait été trouvée en 1976 à l'extrémité ouest du portique central. En cet endroit, la mosaïque avait été volontairement recouverte d'un enduit calcaire, car la construction du mur nord de l'église de Photios (B) avait entraîné la suppression du baptistère ancien et de son antichambre, pour céder la place au collatéral nord de cette église et au portique adjacent. Il ne restait

(2) Cf. J. LASSUS, dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, Princeton 1938, p. 21 ; E. KITZINGER, «Mosaics in greek East from Constantine to Justinian», dans *La mosaïque gréco-romaine*, I, Paris 1965, p. 343 et p. 347.

(3) C. DULIÈRE, *Mosaïques des Portiques de la grande colonnade (Les Fouilles d'Apamée de Syrie, Miscellanea*, fasc 3), Bruxelles 1974, p. 32, n. 4

(4) M.-T. et P. CANIVET, «La mosaïque d'Adam dans l'église syrienne de HÛarte (v^e s.)», dans *Cahiers archéologiques* XXIV (1975), p. 49-69



L'ÉGLISE ET LE BAPTISTÈRE ANCIENS

FIG. 2. — HUARTE Plan de l'église ancienne et de son baptistère (G. Ricci).

donc que la moitié de la mosaïque de l'antichambre qu'on date, pour les raisons que nous avons dites, de la fin du IV^e siècle ou du début du V^e siècle.

Une seconde licorne fut découverte en 1977, alors qu'on achevait le nettoyage de l'angle nord-ouest du baptistère nouveau. Postérieure à celle du portique, elle daterait du début du VI^e siècle.

*

**

La pièce qui précède le baptistère ancien, vraisemblablement carrée, de 5 m sur 5 m, a été détruite à l'occasion de la construction de la basilique de Photios : la moitié sud de la pièce fut incorporée dans le bas-côté septentrional de la basilique, tandis que la moitié nord était utilisée comme sol du portique central : la mosaïque fut recouverte, à cette occasion, par une couche calcaire de 2 à 3 cm.

Ainsi avons-nous pu retrouver et sauver la mosaïque. La scène figurée, encadrée d'une bordure d'octogones sécants, contenant des carrés et des feuilles d'acanthé doublées, au mouvement sinusoidal, se développe sur trois registres. A partir de l'Ouest, on ne voit plus que le train postérieur d'un bouc beige-jaune à grosse queue, puis celui d'un lion, tandis que dans le troisième registre la licorne a été conservée intacte. Le paysage est évoqué par un cyprès et un peuplier courbés par le vent, des fleurs longiformes rouges à tige noire ; l'espace libre du fond est rempli d'oiseaux.

La licorne est représentée immobile, les pattes légèrement écartées, sous la forme d'une antilope à la queue courte et aux sabots bifides, encore que le museau plutôt carré soit quelque peu hippopotamesque. Les deux oreilles sont dressées ; l'œil grand, rond ; les narines fortement marquées. Le pelage ras est réalisé en tesselles de couleur rose-rouge, sauf pour le contour du dos, profilé en noir ; le cou et la poitrine sont rendus par deux courbes. La longue corne torsadée part du milieu du front et se porte, droite, vers l'arrière ; elle est faite de tesselles roses et beiges (fig. 3).

Cet animal, avec son sabot fendu et sa corne torsadée, pourrait rappeler l'antilope *cervicaprida* de l'Inde, dont les longues cornes, chez le mâle, fines et annelées à pas serrés, sont si rapprochées qu'elles paraissent se confondre, quand on les voit de profil⁽⁵⁾.

(5) Cf. E. P. WALKER, *Mammals of the World*, Baltimore 1964, t. II, p. 1457. L'antilope Nilgau (*Boselaphus tragocamelus*), à date historique, ne dépassait pas le

La datation de cette mosaïque, même en l'absence d'une inscription datée, ne devrait pas soulever de véritable discussion. Il est évident que le pavement est antérieur à 483, date de la pose de la mosaïque de la basilique de Photios, qui a été construite, en partie sur l'emplacement de cette antichambre. La mosaïque offre aussi, tant du point de vue de la composition que de celui du style, des caractères communs avec les mosaïques du baptistère ancien et du narthex de la basilique ancienne, qui représentent des fauves bondissant, tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite. Le rapprochement est encore plus sensible dans la manière de représenter les animaux dont le corps est dépourvu de musculature : ils semblent sans volume et sont exécutés en profil net. Pour ces mosaïques, on peut proposer une date extensible, entre la fin du iv^e siècle et le milieu du v^e siècle (6).

Dans le baptistère nouveau, le promenoir est garni d'un ruban de mosaïque de 1,77 m de largeur, qui part de la porte ouest et se développe vers le Nord et le Sud pour buter contre le podium à l'Est (7). Le sujet consiste en une succession d'animaux : paons, gazelle, licorne, brebis, agneau, autruche, chien, coquillages, cheval. Les quadrupèdes, sauf le chien, sont en position statique. La licorne se trouve sur le côté nord, orientée vers l'Ouest, séparée des autres animaux par deux cyprès à large tronc. Elle a le corps d'une antilope, mais un peu alourdi. Le pelage ras est traité en rouge, moutarde, rose, noir, gris-vert, groupés par taches de couleurs ; des traces évidentes de feu accentuent la tonalité plus sombre du fond, entre le dos et la corne ; le cou, de teinte foncée, est souligné par un collier ou une ombre gris-clair ; le museau est gris foncé ; dans la bouche ouverte, les dents sont faites de tesselles blanches, comme le fond de la mosaïque, mais de dimensions différentes ; le cercle de l'œil noir est souligné par quelques tesselles blanches. Le contour de la licorne est marqué par un double filet de tesselles gris-vert.

Pendjab, vers l'Ouest. — Nous devons ces renseignements à M. Tranier, du Muséum National d'Histoire Naturelle ; nous le remercions de l'accueil qu'il nous a réservé ainsi qu'à Mme X. Muratova qui nous a aidés dans l'identification des animaux des mosaïques

(6) C. DULIÈRE, *o. c.*, p. 36.

(7) M.-T. et P. CANIVET, «L'ensemble ecclésial de Hûarte d'Apamène», cf. note 1

ponctué de noir, tandis que la poitrine et la panse sont indiquées par une double rangée de tesselles blanches. Les sabots sont bifides, la queue courte. La corne unie et de couleur sombre part du front et se développe vers l'arrière en un arc qui gagne presque l'extrémité du dos, accentuant encore l'allure écrasée de l'animal, comme si l'artisan avait dû le loger de force dans un espace trop étroit (fig. 4).

Cette image pourrait évoquer celle de l'oryx qui se caractérise par une corne mince et recourbée en arrière.

Quant à l'ensemble de la mosaïque qui recouvre le baptistère, la datation en était fixée par l'inscription de l'entrée sud : en partie détériorée, cette inscription n'a conservé, du nom de l'archevêque d'Apamée, que trois lettres et une indiction pour permettre de restituer une date. La lecture qu'on peut toutefois proposer s'accorde avec le contexte archéologique et l'analyse stylistique pour situer la composition de la mosaïque entre 510 et 520 (8).

À cette époque, les licornes de Hûarte, du moins la plus ancienne, pourraient être les premiers exemplaires, actuellement connus, de l'antilope unicolore. Il convient, pour avancer cette hypothèse, de réexaminer dans son ensemble le problème iconographique de cet animal, inconnu dans la mythologie ancienne, mentionné comme un animal rare mais réel par les naturalistes grecs, puis absorbé par l'art médiéval avec une signification symbolique.

L'interprétation des quelques témoins de l'art antique, qu'on présente comme des licornes, n'est pas évidente. Dans la grotte de Lascaux, les deux cornes sont vues de profil (9) ; de même sur les vases protocorinthiens où n'apparaît aussi qu'une seule oreille (10) ; dans la chasse royale des reliefs de Persépolis, l'auroch est encore vu de profil (11). Le petit bronze du Luristan, avec sa longue et grosse corne recourbée, est plus problématique (12). Ce sont en tout cas les seuls exemples qu'on puisse citer. La mosaïque de Palestrina n'offre pas un repère chronologique indiscutable et la controverse complexe

(8) P. CANIVET, «Nouvelles inscriptions grecques à Hûarte d'Apamène», p. 360

(9) G. BATAILLE, *La peinture préhistorique. Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève 1955, p. 30 et p. 62-63.

(10) L. BANTI, s.v. «Protocorinzi», dans *Enciclopedia dell'arte antica* VI (1965), p. 515, fig. 592, s.v. «Leoni araldici» : *ibid.* IV (1961), p. 568, fig. 667.

(11) G. CONTENAU, *Manuel d'Archéologie Orientale* (1927-1947), t. III, fig. 869.

(12) J. W. EINHORN, *Spiritualis Unicornis (Münstersche Mittelalter-Schriften 13)*, Munich 1976, p. 26, VI, fig. 1

qui se poursuit sur sa restauration et sa datation laisse des doutes sur la valeur de l'animal qui est représenté : d'ailleurs, avec sa corne plantée sur le nez, cette licorne tient plutôt du rhinocéros (13). Une figure de licorne se trouve dans le registre central de la mosaïque du Grand Palais de Constantinople : l'animal a le museau pointu, semblable à celui d'un loup, la bouche ouverte, les dents bien marquées ; la corne, courte et lisse, se dresse entre les deux oreilles ; la couleur est de noir, rouge et gris. Dans ce dernier cas où l'identité de l'animal ne fait pas de doute, l'iconographie est très différente de celle de Hūarte ; quant à la date, elle est une des plus discutées de ces dernières années, puisqu'elle oscille entre le III^e siècle et le milieu du VI^e siècle (14).

Mais il existe deux spécimens de licornes plus proches de celles de Hūarte. Il s'agit d'une licorne sur un fragment de mosaïque passé, ces dernières années, sur le marché d'antiquités de Londres, et celle de Tell el Awash qui nous a été signalée par M. et M^{me} Balty.

La licorne de Londres (15) se présente de côté, allant de la droite vers la gauche : elle a la forme d'une antilope, le museau plutôt rectangulaire, l'œil rond, les oreilles tendues et droites ; une courte barbiche sous le menton ; le cou est fort et allongé, la queue courte et garnie de poils en son extrémité, le sexe accentué ; le pied semble bifide, autant qu'on puisse en juger par la photographie ; la corne unie se tient droite entre les deux oreilles bien distinctes, réalisée en deux couleurs. Les tesselles du fond de la mosaïque qui affectent une disposition en éventail, une certaine manière de concevoir et de traiter l'animal nous invitent à rapprocher la licorne de Londres des animaux d'Apamée et d'Apamène, qui obéissent à une technique semblable, et à lui reconnaître la Syrie pour patrie, plutôt que la Cyrénaïque. Toutefois, son exécution plus rapide, son corps plus nerveux et les tesselles de fond en éventail suggèrent une date plus tardive que celle que nous retenons pour la licorne de l'antichambre du baptistère ancien de Hūarte : la licorne de Londres appartiendrait à la fin du V^e siècle, si nous la comparons avec les mosaïques

(13) G. GULLINI, *I mosaici di Palestrina*, Rome 1956, fig. 21.

(14) G. BRETT, *The mosaics of the Great Palace of the Byzantine Emperors*, Londres 1947, Pl. 33 Cf. J. BALTY, *La grande mosaïque de chasse du Triclinios* (Fouilles d'Apamée de Syrie, Miscellanea, fasc. 2), Bruxelles 1969, p. 32, n. 7 et 8.

(15) J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 65, n. 168, fig. 19

sûrement datées de la basilique de Photios à HÛarte, d'Apamée et de Sergilla.

La licorne de l'église de Tell el Awash ⁽¹⁶⁾ présente aussi les caractères de l'antilope, analogues à ceux de la licorne du baptistère nouveau de HÛarte. Le museau a disparu dans la cassure de la mosaïque, mais nous retrouvons la même position du corps et des pattes, les pieds bifides, la même ligne de profil arrondi pour le cou et la panse ; la corne mince se développe en arrière, presque jusqu'à l'extrémité du dos, courbée légèrement vers le haut.

Le type de la licorne se présente donc dans cette région de la Syrie septentrionale déjà bien défini, suivant un schéma qui, bien qu'il ne reproduise pas le même modèle, présente l'animal comme une antilope. La seule différence est dans la forme de la corne : torsadée, à pas court, très droite et dans le prolongement de l'axe du museau, pour la licorne de l'antichambre du baptistère ancien de HÛarte ; mince, longue, unie et courbée le long du dos pour l'exemplaire du baptistère nouveau. Dans le fragment de Londres, la corne est droite, mais malheureusement brisée, tandis qu'elle est mince et longue à Tell el Awash. Dans les Bestiaires médiévaux, ce type s'effacera devant les chèvres ou les chevaux unicornes, chargés de symbole.

*

**

Les licornes de HÛarte ont donc en commun un corps d'antilope et elles se distinguent par la forme de leur corne. La corne torsadée et droite appartient à la licorne la plus ancienne et n'a pas encore de précédent iconographique connu. Nous nous occuperons surtout de celle-ci.

Pour expliquer une image, un texte ne remplacera jamais l'image qui fournit un modèle iconographique qu'on répète avec fidélité, quitte à le modifier selon les interférences d'autres modèles ou sous l'influence de facteurs culturels. Ainsi, de l'image d'Orphée dérivent de multiples formes où le prototype se reconnaît toujours, même si le nom de la figure a changé, ou sa fonction, ou ses attributs. Dans le cas de la licorne de HÛarte, faute d'image, il n'est d'autre méthode pour tenter de l'expliquer que de recourir aux textes. En notant

(16) Tell el Awash se trouve à 5 km environ à l'E-N-E d'Apamée sur le Plateau nord ; c'est là que M. et M^{me} Balty ont découvert, en 1975, un pavement d'église avec la figure de la licorne

toutefois, qu'une image ne suit pas nécessairement le texte qui est en rapport avec elle, pas plus que le texte ne décrit strictement l'image. Or, pour la licorne, si les textes qui la décrivent sont relativement nombreux, celles de Hūarte trouvent difficilement dans un texte leur explication.

LA TRADITION CLASSIQUE

Une remarque s'impose. En suivant la plupart des auteurs qui ont établi l'inventaire des textes relatifs à la licorne⁽¹⁷⁾, nous ne retiendrons, à une ou deux exceptions près, que les textes antérieurs au vi^e s. ap. J.-C. ; en outre, nous distinguerons la tradition des textes classiques, qui appartiennent en général aux Histoires naturelles ou aux récits de voyages, celle des textes scripturaires, des textes hermétiques et enfin la littérature patristique. Ils ont pour point commun de considérer la licorne comme un animal réel, mais ils diffèrent pour le reste : si les premiers, par exemple, sont descriptifs et insistent sur les propriétés thérapeutiques de la corne, les écrits hermétiques décrivent plus sommairement l'aspect physique de l'animal pour insister sur des «vertus» qui ouvrent la voie à l'interprétation symbolique ; les textes patristiques sont généralement des commentaires de l'Ancien Testament et, pas plus que l'Écriture, ils ne prennent soin de décrire l'animal, mais passant par dessus l'explication littérale, ils dégagent immédiatement le sens spirituel, selon un principe d'exégèse qui s'applique lorsque l'explication littérale se heurte aux inconséquences du texte sacré, comme c'est le cas dans la version de la Septante, qu'utilisaient les Pères grecs.

Les licornes de Hūarte étant environnées et précédées par une tradition littéraire ainsi largement caractérisée, on cherchera d'une part une description qui réponde à nos images et, d'autre part, on tentera avec la réserve qui s'impose de les situer dans une tradition symbolique, puisqu'elles se trouvent dans des églises et près d'une piscine baptismale.

(17) Pour les sources littéraires, voir, en particulier, l'article très dense de H BRANDENBURG, s. v. «Einhorn», dans *Reallexikon für Antike und Christentum* IV (1959), c. 840-862 ; O. SHEPARD, *The lore of the unicorn*, Boston 1930. où les principaux textes anciens sont en partie traduits et analysés ; en dernier lieu, J W EINHORN, *o.c.*, p. 42-53

Prise dans sa totalité, la tradition littéraire classique est incohérente, mais on peut aisément y discerner plusieurs branches, selon que la licorne est considérée comme un équidé, cheval ou âne, ou comme un bovidé ; mais d'un animal exotique les Grecs tendront à faire un être monstrueux. La tradition littéraire remonte à la fin du v^e ou au début du iv^e. Nous ne tenons pas compte, en effet, d'un fragment mutilé d'Archiloque, dans lequel le taureau, privé d'une de ses cornes par Héraclès, est appelé *μονόκερας* (18). La première mention du *μονόκερως* figure dans les *Indica* de Ctésias qui fut médecin d'Artaxerxès Memnon. Le *μονόκερως* est, selon lui, un âne sauvage de l'Inde, dont la taille est celle d'un grand cheval, avec la robe blanche, la tête rouge et les yeux bleu ; mais ce solipède possède, à la différence des autres équidés, un astragale et une vésicule biliaire ; en outre, une longue corne d'une coudée, blanche, noire et rouge, se dresse sur son front ; très rapide à la course et dangereux, il est insaisissable vivant ; on le chasse au javelot ou à l'arc, non pour sa viande qui est in mangeable, mais pour sa corne dont on fait des coupes (*ἐκπώματα*), à cause de ses vertus prophylactiques contre les poisons, les convulsions et l'épilepsie (19).

Ctésias qui déclare avoir vu, non pas la licorne, mais un bel astragale de licorne, lourd comme du plomb, ne passait pas dans l'Antiquité pour un esprit critique, mais sa description rassemblait sans doute des traits communs à plusieurs animaux de l'Inde, ingénieusement combinés avec des superstitions orientales. L'antilope *cervicaprida* qui vit dans la plaine indienne, avec ses longues cornes droites, finement torsadées et si rapprochées qu'elles semblent se confondre, pourrait avoir été conjuguée avec une autre antilope, le Nilgau, dont la carrure, la queue asinée et la couleur de la robe ne sont pas sans évoquer un âne de forte stature (20). Il est possible aussi que cet animal composite ait été contaminé par le rhinocéros à une corne de l'Inde, sinon pour la morphologie et l'anatomie, du moins pour les propriétés thérapeutiques que, de tout

(18) ARCHILOQUE, fr. 182 Beck (*P.L.G.* II, p. 383) = éd. F. Lasserre et A. Bonnard, Coll. des Universités de France, Paris 1958, fr. 275-276, p. 74 et commentaire, p. 75.

(19) CTÉSIAS, fr. 688, ap. PHOTIUS, *Bibl.*, 72 = F. Jacoby, *F. Gr. H.* III C 1, p. 505-506.

(20) Cf. E. P. WALKER, *o.c.*, t II, p. 1457

temps et de nos jours encore, l'Orient attache à la corne de rhinocéros.

En tout cas, le *μονόκερως* de Ctésias prit place dans l'*Historia animalium* d'Aristote et dans son *De Partibus animalium*. Aucune mention chez Aristote des vertus de la corne, mais des observations scientifiques qui lui permettent de classer l'animal dans une espèce : un âne indien, donc solipède, qui possède, avec le sabot, les caractères d'un équidé, et, avec la corne et l'astragale, ceux d'un bovidé ; cette constitution amène Aristote à réfléchir sur la signification morphologique de la corne médiane qui illustre le principe selon lequel ce qui est au milieu participe aux extrêmes⁽²¹⁾.

Cette description, finalement sobre, d'un équidé armé d'une corne traverse l'Antiquité sans dommage, puisqu'on la retrouve presque intacte dans un passage d'Élien, à la fin du II^e siècle ou au début du III^e siècle de notre ère. En IV, 52 de son *De Natura animalium*, Élien reprend d'ailleurs le texte de Ctésias, en mentionnant expressément l'auteur, mais en enrichissant la description : il allonge la corne d'une demie coudée, dramatise le danger des ruades et des morsures auxquelles s'exposent chevaux et cavaliers et enjolive les coupes

(21) ARISTOTE, *H.A.* II 1, 499 b²⁰ (éd. trad. P. Louis, C.U.F. 1964) : «Certains animaux ont des cornes, d'autres n'en ont pas. Or la plupart de ceux qui ont des cornes, ont naturellement le pied fourchu, par exemple le bœuf, le cerf et la chèvre : on n'a jamais vu d'animal solipède avec deux cornes. Un petit nombre d'animaux ont une seule corne, par exemple l'âne de l'Inde» ; dans la note 3 *ad. loc.*, P. Louis pense qu'«il s'agit du rhinocéros» et renvoie à *P.A.* III 2, 663^a où, dans une note 3, il confirme cette identification (cf. encore P. Louis, «Les animaux fabuleux chez Aristote», dans *R.E.G.* LXXX (1967), p. 244 et n. 4) ; mais le rhinocéros est non pas solipède, mais périssodactyle avec ses trois doigts à sabot : cf. *H.A.* II 2, 8 ; VI 36. Après l'âne unicolore, Aristote mentionne l'oryx qui a «une seule corne et les pieds fendus» et dont nous parlerons plus loin. *P.A.* III 2, 663^a : «Chacune de leurs deux moitiés (chez les animaux) possède, pourrait-on dire, une corne : car le milieu est commun aux deux extrêmes. Il semblerait rationnel que le solipède eût une corne unique plutôt que l'animal à sabot fendu. En effet, le sabot, fendu ou non, est de même nature que la corne ; aussi les sabots et les cornes sont-ils divisés de la même façon et chez les mêmes animaux. De plus, la fissure du sabot n'est que le défaut de la nature ; aussi est-il rationnel que la nature, ayant accordé aux solipèdes un avantage dans la conformation de leurs sabots, les défavorise à la partie supérieure en ne leur accordant qu'une seule corne» – XÉNOPHON décrit l'âne de l'Inde en *Anabase*, I, 5, 2.

sculptées dans la corne d'anneaux colorés ; enfin aux maladies dont la corne préserve selon Ctésias, Elien en ajoute d'autres (22).

Philostrate, au III^e siècle, ne croit guère aux dires des prétendus témoins, mais dans la *Vie d'Apollonius* le *μονόκερως* est encore un âne sauvage de l'Inde, qui, à la chasse, se bat comme un taureau ; avec sa corne, on fait des coupes qui ne servent qu'au roi et protègent même du feu (23).

Mais tandis que se conservait ainsi la tradition originelle, la constitution du *μονόκερως*, dès le début du III^e siècle av. J.-C., avait subi de sérieuses altérations. On ne savait plus très bien s'il s'agissait d'un âne ou d'un cheval, sans doute parce que Ctésias avait écrit que le *μονόκερως* était un âne sauvage plus grand qu'un cheval, et on n'insiste plus sur les singularités qui retenaient l'intérêt de Ctésias et surtout d'Aristote, à savoir la présence d'une corne chez un solipède. A la fin du III^e siècle ou au début du II^e siècle, Aristophane de Byzance coupe court à toute hésitation entre l'âne et le cheval et affirme qu'en Inde il existait à la fois des ânes et des chevaux unicornes (24). Élien, qui a pourtant cité assez fidèlement le texte de Ctésias (IV, 52), reprend ailleurs la courte notice d'Aristophane (III, 41), tandis qu'en trois autres passages, il se prononce en faveur de l'âne *μονόκερως* (X, 40 ; XIII, 25 ; XV, 15), mais en lui accordant une taille inférieure à celle de la gazelle (XV, 15) (25).

Cheval ou âne, la licorne devient de plus en plus composite. Si la lecture est bonne, Antigone de Karystos lui reconnaît le corps d'un porc (ἄρ) (26). Avec Mégasthène, le cheval-licorne reçoit une tête de

(22) ÉLIEN, *N.A.* IV, 52, éd. R. Hercher, Leipzig 1864-1867, t. I, p. 272-274 ; cf. commentaire de O. SHEPARD, *o.c.*, p. 34-37. — Il n'y a pas lieu de faire état ici du passage des *Vies Parallèles* (*Périclès* 6) où Plutarque raconte la prophétie du devin Lampon, sur une tête de bélier unicolore qu'Anaxagoras fit couper en deux.

(23) PHILOSTRATE, *V. d'Apollonius*, III, 1 ; cf. O. SHEPARD, *o.c.*, p. 39.

(24) ARISTOPHANE DE BYZANCE, *Historiae animalium Epitome*, II, 612, éd. S. P. Lambros, Berlin 1855 (dans *Excerpta Constantini Porphyrog ...*), t. I, 1, p. 149, 19-22 ; cf. H. GARTNER, s.v. «Aristophanes 4», dans *Kleine Pauly* I (1964), c. 580 s.

(25) ÉLIEN, *N.A.*, IV, 52 (Hercher, t. I, p. 272-274) ; III, 41 (p. 200 H.) : le *φασί* du début de la description désigne Aristophane de Byzance ; X, 40 : ces ânes vivent en Scythie ; XIII, 25 : en Inde ; XV, 15 : on les voyait dans les combats d'animaux organisés en présence du Grand Roi, mais E. n'indique pas ses sources.

(26) ANTIGONE DE KARYSTOS, *Mirabilia*, LXVI (72), éd. O. Keller, *Rerum Naturalium Scriptores*, I (Leipzig 1877), p. 80, 6-10.

cerf (27). Pline l'Ancien attribue aussi une tête de cerf à ce cheval qui avait la taille d'un sanglier et des pattes d'éléphant, avec une corne qui atteint maintenant deux coudées (28). Philostrate rapporte avec scepticisme le récit de son voyageur en Inde : l'âne-licorne, à l'allure magnifique, n'est chassé que par le roi (29). En cours de tradition, on ne trouve plus seulement des licornes en Inde, mais on fixe leur habitat dans le Caucase, en Scythie (30) et même en Béotie où Oppien en fait une espèce de bœufs, sans oublier pourtant les couleurs, blanche, rouge et noire, que mentionnait Ctésias (31). Il arrive au contraire que l'on simplifie : la bête n'est plus que le rhinocéros à une corne d'Asie ; c'est le *καρτάζωνον* d'Élien, de la taille d'un cheval adulte, doté d'une queue de porc et de pattes d'éléphant (32) : les Romains et les Grecs en voyaient dans les cirques, dit Élien (XVI, 20) ; mais il assure aussi qu'un âne-licorne de Scythie avait été envoyé par Sopater à Alexandre de Macédoine (X, 40) et que des licornes étaient engagées dans des combats en présence du Grand Roi (XV, 15). Finalement, au III^e siècle ap. J.-C., avec Julius Solinus, le *μονόκερως* est chargé d'une si lourde hérédité qu'il devient un monstre dont l'habitat n'est plus précisé, avec sa tête de cerf où se dresse une splendide corne de quatre pieds, sa queue porcine et ses pattes d'éléphant ; il pousse d'effroyables mugissements ; depuis toujours redoutable à la course et dangereux pour les équipages, il est devenu avec le temps « atrocissimus » (33).

Si quelques auteurs, tels que Ctésias, Pline et Solinus, connaissent la longueur de la corne, sa couleur et ses propriétés thérapeutiques, Élien est le seul peut-être qui parle d'une corne torsadée (XVI, 20). Encore la place-t-il sur le front du *καρτάζωνον* : cette corne n'est pas lisse (*οὐ λείον*), mais comporte des spirales (*ἐλιγμούς εἶχον τινάς*) ; O. Shepard discute le sens de ce mot qu'on peut être tenté de rendre par

(27) MÉGASTHÈNE, ap. STRABON, XV, 710 (éd. T. E. Page, t. VII (1961), p. 92

(28) PLINE L'A., *H. N.* VIII, 33 ; cf. XI, 106 : Pline avait sans doute entendu parler de la valeur prophylactique de la corne, mais il n'en dit rien.

(29) PHILOSTRATE, *V. d'Apollonius*, III, 1.

(30) Caucase (Mégasthène, *l.c.*) ; Scythie (ÉLIEU, *N.A.*, X, 40).

(31) OPIEN, *Cynég.*, II, 96 ; cf. O. SHEPARD, *o.c.*, p. 39-40.

(32) Cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 45 ; H. BRANDENBURG, *o.c.*, c. 843.

(33) C. J. SOLINUS, *Coll.*, 55, cf. O. SHEPARD, *o.c.*, p. 38 ; à propos des jeux à Rome, S décrit le rhinocéros.

«spirales», mais qui peut aussi bien signifier «anneaux»⁽³⁴⁾. Une traduction précise devient importante en effet pour qui veut identifier des animaux dont la description repose en fait moins sur l'observation directe que sur des rapports multiples, concernant probablement des espèces ou des variétés rares dont on a fait un animal composite. En tout cas, lorsque, sans établir de liens entre les deux observations, Elien raconte dans le passage (IV, 52) qui est précisément une glose de Ctésias, que les coupes faites en corne de licorne sont ornées de cercles, il attribue aux artistes qui les fabriquaient ce qui était peut-être l'œuvre de la nature sur des cornes d'antilope ou même des dents de narval⁽³⁵⁾.

Il est remarquable que la tradition littéraire grecque classique sur la licorne demeure dans les limites des histoires naturelles et des récits de voyageurs et ne fasse à cet animal rare, mais dont on ne mettait pas l'existence en doute, aucune place dans la mythologie aux côtés du phénix ou du griffon. Il ne tient pas de place dans les légendes de la Grèce et, une fois admise l'exception qu'il présente dans le règne animal d'un équidé muni d'une corne, on attribue à sa corne des propriétés médicales⁽³⁶⁾ qui, sauf dans le roman de Philostrate, n'ont rien d'extraordinaire. Mais cette qualité, jointe à la vigueur prodigieuse de la licorne, la prédestinait à une destinée fabuleuse.

Dans cette tradition de six siècles où l'âne-cheval, mâtiné de rhinocéros, a maintenu l'intégrité de son espèce singulière, tout en produisant chez certains auteurs, de monstrueux bâtards, il est étonnant qu'on ne connaisse aucune descendance à l'oryx dont avait parlé Aristote. Après avoir parlé de l'âne sauvage de l'Inde, Aristote avait en effet signalé l'existence de l'oryx, naturellement bifide, mais muni d'une seule corne. Le nom d'oryx désigne aujourd'hui une

(34) Cf. O. SHEPARD, *o.c.*, p. 280, n° 19. S. JEAN DAMASCÈNE décrit aussi une sorte de «dragon» à une corne, *De draconibus et strygibus*, dans *PG* 94, 1601 A⁷⁻⁸.

(35) Aucun auteur classique ne connaît la dent de narval ; en revanche, les Védas connaissent le poisson de Manu qui semble avoir eu une corne ou une longue canine : cf. J. EGGEING, *The Shatapatha-Brahmana*, Oxford 1882, p. 216 ss. ce poisson sauvé du déluge correspond à l'Anthropos hellénistique ; cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 100 et p. 244 s ; Humphrey HUMPHREYS, «The Horn of the Unicorn», dans *Antiquity* 27 (1953), p. 115-19.

(36) Cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 44-47, 155-159, 241-247.

variété d'antilope d'Afrique et d'Arabie, dont les deux longues cornes, torsadées et renversées en forme de point d'interrogation, sont si rapprochées qu'elles donnent de profil l'impression de se confondre⁽³⁷⁾.

Dans la lignée des ruminants, on doit pourtant signaler la licorne que Philostorge, au début du v^e siècle ap. J.-C., décrit comme un cervidé : il la range parmi les phénomènes qu'on vit défilier lors du triomphe de Pompée, avec son corps de cerf monté sur des pattes de lion et sa tête de dragon, munie d'une barbiche, armée d'une corne assez courte et tendue au bout d'un long cou à l'aspect serpentin. Philostorge prétend avoir vu un *ἐκτύπωμα* de licorne à Constantinople⁽³⁸⁾. On a rapproché cet *ἐκτύπωμα* de la représentation figurée de la mosaïque du Grand Palais de Constantinople, qu'on ne peut mieux situer qu'entre le III^e et le VI^e siècle de notre ère⁽³⁹⁾. Mais cet *ἐκτύπωμα* appelle deux remarques. D'une part, on ne doit absolument pas le confondre avec un motif iconographique sur mosaïque, car un *ἐκτύπωμα* n'est rien d'autre qu'un relief. D'autre part, si l'existence d'un relief représentant une licorne n'est pas invraisemblable, comme on le verra plus loin, la leçon *ἐκτύπωμα* soulève quelque gêne. La description de Philostorge se situe mal dans la tradition littéraire où ni le corps, ni la tête, ni les pattes de l'animal ne présentent jamais les caractères de sa licorne ; il ne parle pas non plus des propriétés de la corne, alors que cinq textes anciens, pour le moins, vantent les vertus merveilleuses des *ἐκτώματα* en corne de licorne. La tradition manuscrite de l'*Histoire Ecclésiastique* est homogène et aucune variante ne permet de lire *ἐκτώματα* ; mais une très ancienne méprise de copiste aurait pu provoquer la substitution de *ἐκτύπωμα* à *ἐκτώματα*. Nous doutons donc de la présence d'un relief de licorne à Constantinople et nous nous

(37) ARISTOTE, *H.A.*, II 1, 499 b²⁰ ; cf. II 2, 8 ; VI, 36 ; *P. A.* III, 2, 663 a¹⁸ ; cf. P. LOUIS, «Les animaux fabuleux chez Aristote», *l.c.*, p. 243. «L'oryx d'Arabie (*Oryx leucoryx*) a les cornes droites, inclinées vers l'arrière ; le fond de robe est très clair avec quelques marques noires sur le museau, les joues, les membres ; il habitait toute la partie aride de l'Arabie jusque et non compris la Mésopotamie. L'oryx d'Afrique a les cornes droites (*Oryx beisa*) : c'est l'espèce sœur de celle d'Arabie ; il vit en Égypte, Éthiopie et Somalie ; le fond de la robe est crème ou brun» (cf. ci-dessus, note 5).

(38) PHILOSTORGE, *H.E.*, III, 11, p. 40, 10-12 Bidez (cf. ad loc. les *testimonia*).

(39) Cf. ci-dessus, n. 14.

demandons si Philostorge n'a pas simplement vu une de ces coupes d'ivoire ouvragé dont Élien avait lui-même entendu dire qu'elle servait aux riches Indiens pour absorber leurs breuvages⁽⁴⁰⁾.

Il existait pourtant des représentations en relief de la licorne. En effet, plus tard, au VI^e siècle, Cosmas Indicopleustès a décrit la licorne dont il assure avoir vu quatre statues de bronze, «exposées en Ethiopie dans la demeure royale aux quatre tours» et il accompagna son récit d'un dessin. Sa licorne ressemble à un lama, avec le poil long, barbiche au menton et grande corne droite sur un long cou dressé, pattes fissides. La corne n'a plus, dans le texte chrétien de Cosmas, de vertus prophylactiques, mais une force redoutable et l'étrange propriété d'amortir le choc, lorsque la bête se précipite d'un roc escarpé en se retournant sur elle-même : de quoi justifier, selon Cosmas, les passages de l'Écriture où l'on vante la licorne⁽⁴¹⁾. Mais on s'est désormais éloigné de la tradition classique.

L'ANCIEN TESTAMENT

La référence de Cosmas à l'Ancien Testament met en évidence chez un écrivain chrétien ancien le souci constant de tirer de la création une signification cachée, révélatrice de Dieu et utile pour l'homme⁽⁴²⁾. Les auteurs chrétiens ne mettent pas en doute l'existence de l'animal ni ne s'attardent à le décrire. Ils connaissent manifestement les textes et en ont peut-être en vue des images. Ils ne se préoccupent que de commenter les passages de l'Ancien Testament où il est parlé de la licorne, en recourant moins aux textes classiques qu'à une littérature de caractère hermétique qui met l'accent sur les qualités morales et le symbolisme de la licorne. C'est en suivant leurs réflexions qu'il faut maintenant considérer l'image des licornes de Hûarte.

L'Ancien Testament fait huit fois mention de la licorne ; *Nb* 23, 22 et 24, 28 ; *Dt* 33, 17 ; *Job* 39, 9-12 ; *Ps* 21, 22 ; 28, 6 ; 77, 69 ; 91, 11. En fait, le texte hébreu parle d'un *re' em* que la Septante a

(40) ELIEN, *N.A.* XVI, 20 (Herder, t. III, p. 288).

(41) COSMAS INDICOPLEUSTÈS, *Topographie Chrétienne*, XI, 7 (éd. W. Wolska-Conus, *Sources Chrétiennes* 197, p. 326-329).

(42) M.-T. et P. CANIVET, «La mosaïque d'Adam dans l'église syrienne de Hûarte (v^e s.)», dans *Cahiers archéologiques* XXIV (1975), p. 61-63.

uniformément traduit par *μονόκερως* et que la Vulgate latine a rendu par «rhinocéros» ou, *unicornis* (43). La version latine tranche assez arbitrairement la difficulté soulevée par le grec. Le mot *re' em* désigne un gros animal qu'on ne pouvait domestiquer, selon *Job l.c.*, mais qui se rangeait, selon *Is 34, 7*, dans la catégorie des animaux qu'on avait le droit de sacrifier ; en outre, les différents passages le mentionnent à propos de ses cornes, signes de sa force et, métaphoriquement, de la force morale suggérée par le contexte. Cet animal sauvage évoquerait assez bien l'aurochs qui vivait encore en Mésopotamie au début du premier millénaire, mais avait complètement disparu au III^e siècle av. J.-C. Les exégètes supposent, avec vraisemblance, que les lecteurs de la Bible avaient identifié cet animal prodigieux avec les aurochs qu'ils avaient pu voir gravés sur les cylindres babyloniens ou sculptés sur les reliefs assyriens où l'on représentait la chasse royale : l'animal, vu de profil, quand il fonce tête baissée, semble n'avoir qu'une seule grosse corne. De là la traduction de *re' em* par *μονόκερως* (44) et l'aura de mystère qui pouvait envelopper le puissant animal dont les textes talmudiques font une sorte de monstre antédiluvien, grand comme une montagne, en l'associant au lion comme signe des puissances de ce monde (45). Mais, dans les textes scripturaires, aucune description de

(43) *Nb 23, 22 et 24, 28* (oracles de Balaam) : *Θεός ὁ ἐξαγαγὼν αὐτοὺς ἐξ Αἰγύπτου ὡς δόξα μονοκέρωτος αὐτῶ.* «Dieu qui les a fait sortir d'Égypte est pour lui comme la gloire de la licorne» ; *Di 33, 17* (bénédition de Moïse) : *κέρατα μονοκέρωτος τὰ κέρατα αὐτοῦ.* «ses cornes sont comme les cornes de la licorne» ; *Jb 39, 9* : *βουλήσεται δέ σοι μονόκερως δουλεύσαι ἢ κοιμηθῆναι ἐπὶ φάτνης σου* ; «la licorne viendra-t-elle te servir ou couchera-t-elle auprès de ta crèche»? *Ps 21, 21* : *σῶσον... ἀπὸ κεράτων μονοκερώτων τὴν ταπεινώσιν μου.* «Sauve mon humilité des cornes de la licorne» ; *Ps 28, 6* : *ὁ ἠγαπημένος ὡς υἱὸς μονοκερώτων* «Celui qui est aimé comme le fils des licornes» (cf. *Is 34, 7*) ; *Ps 77, 69* : *ἠκοδόμησεν ὡς μονοκερώτων τὸ ἅγίασμα αὐτοῦ.* «Il se bâtit un sanctuaire comme (celui) des licornes» · *Ps 91, 11* : *ὑψωθήσεται ὡς μονοκέρωτος τὸ κέρας μου.* «Il fera relever ma corne comme (celle) de la licorne». Cf. H. LESÈTRE, s.v. «Licorne», dans *Dictionnaire de la Bible* IV 1, c. 244-245

(44) Cf. H. LESÈTRE, s.v. «Aurochs», *ibid.* I (1926), c. 1260-1264 ; J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 42-44.

(45) Cf. L. GOLDSCHMIDT, *Der babylonische Talmud*, Berlin 1967 (réed.), t. VII, p. 203 ; t. X, p. 359, p. 180-182 (*re' em* grand comme le mont Thabor) ; licorne associée au lion, dans *Midrash Tehilim* sur *Ps 21, 22*, éd. S. Buber, trad. allemande par A. Wünsche, Trèves 1892. Cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 89-90

l'animal : à la différence de l'âne-cheval unicolore dont Aristote relevait les caractéristiques pour le ranger parmi les espèces animales, l'Ancien Testament l'imposait comme un symbole, puisque la corne signifie la puissance de Dieu, de son peuple ou des Nations. Et c'est précisément un des aspects que retiendront les Pères de l'Église.

Encore faut-il préciser que leurs commentaires débordent le sens premier et métaphorique de l'unicorne dans l'Ancien Testament et dérivent moins de l'inspiration ou de la fantaisie de l'exégète que d'un courant de pensée qui trouve sa source dans l'hermétisme.

L'HERMÉTISME

Pour étranges que fussent les licornes, Aristote cherchait à les classer dans le règne animal. Ses successeurs perdaient de vue ce souci scientifique et, curieux d'insolite, ajoutaient à l'animal ce que les oui-dire et l'imagination leur suggéraient ; les propriétés singulières de la corne lui conféraient ce caractère médico-magique que l'Orient attribuait de longue date à la corne du rhinocéros. Or, dès la fin de la période hellénistique, dans la littérature révélée qui se couvre des noms prestigieux d'Orphée, des Mages, de Salomon ou de Toth-Hermès, la licorne manifeste des vertus secrètes qui la font entrer dans le jeu des sympathies et des antipathies qui règlent les rapports des êtres dans le cosmos et président aux opérations alchimiques (46).

A vrai dire, la licorne intervient rarement dans ces textes, et encore se confond-elle parfois avec le rhinocéros. Elle est esquissée plutôt que décrite. Il arrive même que les caractères physiques soient négligés, le nom seul suffisant à provoquer entre elles et les autres figures universelles une cascade d'analogies. C'est ainsi que la licorne trouve place en astrologie. A propos d'Hésiode, *Op.* 767, où le poète écrit : «Si tu veux observer les jours de Zeus exactement et comme il faut, fais savoir à tes serviteurs que le 30 est le meilleur jour du mois pour examiner les travaux et répartir les rations»,

(46) La meilleure introduction à cette littérature se trouve dans A.-J. FESTUGIÈRE, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. I (*L'astrologie et les sciences occultes*), Paris 1950, p. 19-88, et plus spécialement sur hermétisme et astrologie, p. 89-108.

Proclus cite dans son Commentaire un fragment des *Orphica*, qui est classé parmi les *Ἀστρολογικά* (47) : «Le premier (jour) qui est aussi appelé jour d'avant la nouvelle lune (ἐννῆ) est divin, en tant que commencement ; en effet, tout commencement est divin, dit Platon (*Phèdre* 245 d), et ce jour est appelé jour natal du mois. Le mois, en ce jour-là, porte chez Orphée le nom de taurillon-unicorne. En effet, le mois est naturellement appelé taureau, en tant que principe de génération, mais, en tant qu'il a alors la (première) excroissance de sa propre substance, (il est appelé) taurillon, et à cause de l'unicité, (on l'appelle) *μονόκερως*». L'analogie du premier du mois et du taurillon-unicorne se retrouve dans le Poimandrès. Si les cornes des bovidés sont les signes de la divinité fécondante, la corne est l'image de la lune : on sait qu'à Ur, le croissant lunaire sur le taureau est symbole de prospérité et que, dans le panthéon babylonien, le dieu-lune est comparé à un jeune taureau ou est appelé «le maître de la corne» (48). L'astre qui apparaît et disparaît est lui-même symbole ambivalent de mort et de renaissance : exprimant les aspects antinomiques de la réalité qu'on saisit par intuition, les symboles se superposent et se confondent sans craindre la contradiction ; ainsi l'animal unicorne peut-il signifier la mort, – comme dans l'histoire de Barlaam et Joasaph, qui reprend une vieille légende indienne (49) –, ou bien dans une tradition copte qui représente la licorne, gardienne du monde souterrain, essayant en vain de s'emparer du Sauveur, lors de sa descente aux Enfers (50). S. Augustin se servait des phases de la

(47) *Orphicorum Fragm.* 273 Kern, p. 276-277 (PROCLUS, *ad Hesiod. Op.*, 767) · Dans CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Str.* V, 8, 49, 3 que cite O. Kern, à propos du fr 273, il n'est pas question de la licorne.

(48) Cf. M. LAMBERT, «La lune chez les Sumériens» et M. LEIBOVICI, «La lune en Babylone» dans *La lune, mythes et rites (Sources Orientales 5)*, Paris 1962, p. 79-81 et p. 95-116 : A.-J. FESTUGIÈRE, *o.c.*, p. 203.

(49) *Vie de Barlaam et Joasaph*, XII (PG 976 A¹-977 A⁶) ; cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 219-231, sur la parabole de l'Homme dans le monde souterrain ; H. BRANDENBURG, *o.c.*, c. 853-854

(50) Cf. A. BOEHLIG et P. LABIB, *Die Koptisch-Gnostische Schrift ohne Titel aus Codex II von Nog Hammadi*, Berlin 1962, C G 2, 5, p. 105, ligne 8, à propos d'Is 34, 7 ; A. M. KROPP, *Ausgewählte Koptische Zaubertexte*, Bruxelles 1931, I (1931), p. 47 (Londres, Ms Or. 6796 (4)), lignes 17-18 et II (1931), p. 48 : après sa crucifixion et sa descente aux Enfers, Jésus rencontre la Licorne, gardienne du monde souterrain, qui essaie en vain de s'emparer de lui, «Ich blickte hinunter (c'est Jésus qui parle), ich sah den Einhönige hingeneigt auf eine goldene wiese,

lune pour montrer la vraisemblance de la résurrection. Mais ces rapprochements ingénieux ne nous autorisent pas, quelle que soit la qualité des textes qu'on puisse invoquer, à considérer la licorne comme un symbole constant de la lune et, par là, de la mort et de la résurrection⁽⁵¹⁾. Comme telle, la licorne ne prend pas cette signification dans les textes patristiques où l'on n'établit aucun lien entre la licorne et les astres. Pas plus qu'on ne retrouve la corne de taureau unicolore, associée au serpent et conçue comme «principe par qui tout subsiste et qui contient en lui quelque chose de toutes les choses», selon la croyance gnostique qu'Hippolyte de Rome prête aux Nasséniens⁽⁵²⁾.

Les *Physica* hermétiques, en revanche, offrent deux textes qui introduisent dans la tradition de la licorne des éléments assez nouveaux pour déterminer l'interprétation allégorique du *Physiologus* et la symbolique de la licorne au Moyen-Age⁽⁵³⁾. Au Livre I des *Cyranides* où, sous chacune des lettres de l'alphabet, sont associés une plante, un oiseau, une pierre, la première lettre de leur nom suffit à révéler leurs caractères et leurs «sympathies»⁽⁵⁴⁾. On lit en I,

der dagenannt wirch *sappthai*». Je dois ces références à l'obligeance de M Gérard Godron, du C.N.R.S.

(51) AUGUSTIN, *Sermo 361 de Resurr.*, dans *PL* 39, 1605

(52) HIPPOLYTE, *Elenchos*, V, 9, 12-15 Wendland (*GCS* 26, t. III). – On lira avec intérêt, M. ELIADE, *Traité d'Histoire des Religions*, Paris 1968, p. 139-164, le chapitre sur la lune et la mystique lunaire, ainsi que C. G. JUNG, *Psychologie et alchimie*, trad. H. Pernet-R. Cahen, Paris 1970, p. 548-593, sur les «conceptions du salut dans l'alchimie» et «le paradigme de la licorne» Comparatistes et psychanalistes apportent des réflexions très suggestives qu'on ne peut ignorer en étudiant les mythes et les symboles. Mais si d'un point de vue thématique leurs méthodes se justifient, il ne faut pas oublier que si l'on veut étudier les représentations conscientes qui correspondaient à tel ou tel signe, à un moment donné de l'histoire, seules les données antérieures ou contemporaines sont recevables. Et l'on se rappellera, lorsqu'il s'agit de l'antiquité tardive, qu'une analyse critique et positive ne permet d'atteindre l'intelligence historique des signes que dans la mesure où l'on essaye d'adopter le regard du passé. Or pour interpréter une image comme celle de la licorne, il faut tenir compte du principe, alors communément admis, selon lequel les êtres et les choses sont en communion et signifient l'invisible.

(53) Cf. A.-J. FESTUGIÈRE, *o.c.*, p. 187-238.

(54) Selon l'alchimiste ZOSIME (*Phys.*, p. 27, éd. M. Berthelot, *Coll. des anciens alchimistes grecs*, Paris 1888), cité par A.-J. FESTUGIÈRE, *o.c.*, p. 263-273), Hermès

17 : «La pierre-rhinocéros qui se dresse sur la crête nasale du rhinocéros, et qui est en forme de corne». Deux manuscrits, des xiv^e et xv^e siècles offrent une variante qui trahit la main du copiste byzantin : au lieu du génitif τοῦ ῥινοκέρωτος, on lit τοῦ λεγομένου μονοκέρωτος, avec, au lieu de la fin de la phrase, la substitution ἔστι γὰρ τὸ τοιοῦτον ζῶον ἀγριώτατον ἐν κέρασ ἐπὶ τοῦ μετώπου προθαλλόμενον, «car il existe un animal de ce genre, très sauvage, qui porte une seule corne sur le front», – transférant à la licorne classique le privilège du rhinocéros et confondant les deux animaux, comme on l'a déjà noté en d'autres occasions (55).

Le second texte des *Cyranides* (II, 34) ne parle, sans variante, que du rhinocéros : «Le rhinocéros est un animal quadrupède qui ressemble au cerf, avec une corne unique sur le nez, très grande. On ne le capture pas à la chasse, sinon avec le parfum et la beauté de femmes élégantes, car c'est un animal porté à l'amour. La pierre qu'on trouve à l'intérieur de son nez ou de sa corne a la propriété de chasser les démons ; ses testicules ou son membre, pris en breuvage, provoquent au plus haut degré les rapports sexuels entre les hommes et les femmes» (56). La tradition classique grecque mentionnait déjà l'impossibilité de prendre l'animal vivant et les vertus thérapeutiques de sa corne. Aux caractères physiques de l'unicorne, composites et même monstrueux, mais toujours conformes à la nature animale, les *Cyranides* ajoutent désormais une antipathie pour les démons ainsi que des impulsions érotiques qui établissent entre l'animal et l'homme de mystérieuses connivences et le prédisposent à sa destinée symbolique.

Vers la fin du II^e siècle ou au début du III^e siècle, le *Physiologus* grec révèle, à la manière des *Physica* hermétiques, les vertus des animaux, des plantes et des pierres, mais, en outre, il consacre par des textes scripturaires la valeur signifiante des créatures dont il fait des allégories des vertus ou des symboles de l'économie divine. En ce sens, le *Physiologus* est l'ἀνήρ φυσικός, au courant de tous les faits

n'est autre qu'Adam, «l'interprète de tous les êtres, qui donne un nom à toutes les choses matérielles».

(55) *Cyranides* I, 17, éd. D. KAIMAKIS, *Die Kyraniden (Beiträge zur Klass. Philologie)*, 76), Meisenheim am Glan 1976, p. 83 ; voir dans l'Introduction, p. 6-7, les observations sur «le texte d'Harpokration».

(56) *Cyranides* II, 34, p. 168 Kaimakis.

et rapports occultes dans la nature, mais l'ἀνήρ φουσιχός chrétien qui interprète l'Écriture et traduit dans les ordres de la création le mystère de la parole de Dieu. C'est pourquoi les notices du *Physiologus* commencent généralement par l'énoncé d'un texte scripturaire suivi de l'exégèse allégorique du *Physiologus* : «Le Psaume dit : «Et ma corne sera relevée comme celle de la licorne' (*Ps* 91, 11). Le *Physiologus* a dit de la licorne qu'elle possède cette nature : c'est un petit animal, semblable au chevreau, mais très féroce. Le chasseur ne peut l'approcher, à cause de sa force extraordinaire ; elle a une seule corne au milieu de la tête. Et alors, comment la chasse-t-on ? On place devant elle une vierge sans tache, et l'animal bondit dans le sein de la vierge ; elle l'allaita et le conduit au palais du roi. La licorne est une image du Sauveur ; en effet, «il a suscité une corne dans la maison de David, notre père» (*Lc* 1, 69), et il est devenu pour nous corne de salut. Les anges et les puissances n'ont pu exercer sur lui leur emprise, mais il a pris demeure dans le sein de la véritable et immaculée Vierge Marie, «et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous» (*Jn* 1, 14)» (57).

Le *Physiologus* n'insiste pas sur la description de la licorne, mais il s'écarte de la tradition classique qui ignore le capridé unicolore ; il souligne sa sauvagerie, comme le fait Solinus, et l'impossibilité de le prendre, à cause de sa force extraordinaire. La férocité de l'animal contraste avec la séduction qu'exercent sur lui, comme sur le rhinocéros des *Cyranides*, les parfums et le charme féminin, au point qu'il se précipite dans le sein de la vierge qui le charme. L'exégèse est insolite : la licorne, image du Verbe de Dieu, qui a pris demeure dans le sein de Marie, devient pour les hommes puissance de Dieu ; les derniers versets servent à dévoiler le sens du Psaume cité en tête de la notice.

Le *Physiologus*, dans sa version latine, fut attribué à Ambroise, mais le *Decretum Gelasianum* de 494 répudiait cette attribution et dénonçait le caractère hérétique du Bestiaire (58). En réalité, si l'on met à part des références à quelques apocryphes, comme l'*Enfance de Marie* ou les *Actes de Paul et Thècle*, l'exégèse est inoffensive et

(57) *Physiologus* 22, éd. F. Sbordone, Milan 1936 ; cf., sur ce bestiaire, J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 50-81.

(58) *Decretum Gelasianum* V, 6, 11, éd. E. v. Dobschütz (*TU* 38, 4), 1912, p. 55 et le commentaire, p. 309-310 ; cf. J. W. EINHORN, *o.c.*, p. 52.

souvent touchante. Tout au plus, pouvait-on lui reprocher d'avoir conservé de ses sources des relans magiques que l'on s'efforçait alors de dissiper, et une crédulité que partageaient bien des écrivains ecclésiastiques ou laïcs dans les vertus cachées des êtres et des choses.

Le chapitre du *Physiologus* sur la licorne devait inspirer les légendes et l'iconographie médiévales, mais chez les Pères il a suscité peu d'intérêt⁽⁵⁹⁾ et ne trouve sans doute guère d'échos en dehors des exemples suivants. Dans l'*Hexaéméron* attribué à Eustathe d'Antioche, le *μονόκερω* «est un petit animal sauvage très violent, qui ressemble à un chevreuil ou à un bouc. On le chasse de la manière suivante : on place sur son chemin une chaste jeune fille ; la licorne se précipite dans son sein ; la jeune fille la réchauffe et la conduit au palais du roi»⁽⁶⁰⁾. L'assimilation au chevreuil (ou au bouc), la violence et la férocité, ainsi que la manière de prendre la licorne, dénoncent l'influence du *Physiologus* ; mais l'absence de références scripturaires prive l'animal de la signification qu'il avait dans le Bestiaire. Chez Grégoire le Grand, l'animal unicolore est un rhinocéros, comme chez Isidore de Séville, mais on y trouve le texte du *Physiologus* sans références scripturaires⁽⁶¹⁾. De son côté, Cosmas Indicopleustès, dans sa *Topographie Chrétienne* que nous avons mentionnée plus haut pour sa description de la licorne, insiste sur la force redoutable de l'animal pour justifier les textes de l'Écriture qui font état de la licorne, mais sans établir aucun lien avec l'Incarnation du Verbe, donc sans référence même implicite au *Physiologus*⁽⁶²⁾.

Du moins peut-on conclure que le *Physiologus* qui se rattache à la tradition hermétique pour décrire la licorne, opère une sublimation

(59) O. SHEPARD, *o.c.*, p. 43 ss, estime que la littérature patristique a prodigué sur la licorne des inepties qui n'ont rien apporté au problème posé par l'animal. Le dernier point est indiscutable.

(60) EUSTATHE D'ANTIOCHE (Ps.-), *Hexaem.*, dans PG 18, 744.

(61) GRÉGOIRE LE GRAND, *Moralia in Job*, 31, 15 (sur *Jb* 39, 9), dans PG 76, 589 ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Etym.* 12, 2. Dans le commentaire sur Job du prêtre Philippe (éd. I. Fransen, Maredsous 1949), connu sous le nom de Ps.-Jérôme, mais qui a probablement conservé des idées ou des expressions d'Origène (PG 26, 770), à propos de *Jb* 39, 9-12, on lit : «la licorne, – rhinocéros ou *μονόκερω*, *unicornis* en latin – qui vit dans les déserts d'Orient et que personne n'a jamais vue ni prise»

(62) COSMAS INDICOPLEUSTÈS, *Topographie Chrétienne*, XI, 7, p. 326-329 Wolska-Conus ; cf. ci-dessus, note 41.

des vertus de l'animal, pour faire d'une bête érotique un symbole des opérations divines. Même si les Pères grecs ont vu dans la licorne une signification quelque peu différente, ils doivent au *Physiologus* d'avoir libéré l'étrange animal du contexte magique qui l'enveloppait dans la mentalité populaire.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

Les Pères grecs ne parlent donc de la licorne qu'à l'occasion de leur commentaire des passages de la Septante où il est question du *μονόκερως*. A quelques exceptions près, que nous avons relevées, ils ne s'attardent pas à décrire l'animal, ni ne s'intéressent aux bienfaits de sa corne. Leur attention se concentre sur le symbolisme de la corne qui déjà, dans l'Ancien Testament, est signe de puissance, – force divine et des amis de Dieu, force bestiale et des ennemis de Dieu –, mais qui, dans l'économie du Nouveau Testament, signifie en outre le Christ et la croix, ou encore l'unité de la nature divine et celle des fidèles. Les symboles se groupent facilement par thème ; il est plus mal aisé de rattacher les thèmes, selon les époques et les fluctuations des querelles théologiques, à tel ou tel aspect du dogme qu'on voudrait mettre en évidence, même si, à partir du iv^e siècle, l'unité de la nature divine trouvait dans l'image de la licorne une illustration sur laquelle on insistait moins avant le concile de Nicée.

En effet, au i^{er} siècle, où l'on trouve les premiers témoignages, les commentateurs de la Septante déchiffrent les textes sur la licorne comme des symboles du Christ et de sa croix qui ont définitivement affirmé leur suprématie sur les puissances du monde. «Personne, écrit S. Justin, à propos de *Dt* 33, 13-17, ne saurait dire ou montrer que les cornes du *μονόκερως* soient autre chose que la croix. En effet, la croix est composée d'une pièce de bois toute droite, dont la partie supérieure est faite en forme de corne, à laquelle on adapte une autre pièce de bois, et les extrémités apparaissent comme des cornes adaptées à la corne unique»⁽⁶³⁾, c'est-à-dire le Christ. Constant dans son exégèse, Justin ne saurait trouver un autre sens au *μονόκερως*, puisque, à propos de *Ps* 21, 20-23, il écrit encore : «Ceci indique par quel genre de supplice il, c'est-à-dire le Christ, devait mourir car

(63) JUSTIN, *Dial.*, 91, 1, p. 332 Otto.

l'expression ἀπό κεράτων μονοκερώτων indique la forme de la croix (σταυροῦ μόνου), comme je l'ai déjà expliqué» (64). L'interprétation s'impose à tel point que, quelques années plus tard, Tertullien néglige systématiquement le sens littéral de *Dt* 33, 17, pour s'en tenir à la même exégèse : il ne s'agit ni du rhinocéros, ni du minotaure, mais du Christ attaché à la croix dont les bras sont comme les cornes (65). On trouve la même interprétation chez Irénée (66). Elle se maintient chez Cyprien de Carthage : quand il veut expliquer comment l'homme et Dieu se sont unis dans le Christ pour qu'il puisse être médiateur entre le Père et nous, il accumule des citations parmi lesquelles *Nb* 24, 8 lui offre dans l'*unicornis* une figure du Christ (67). Dans la première moitié du III^e siècle, Hippolyte de Rome commente ainsi *Dt* 33, 17 dans les *Bénédictions de Moïse* : «C'est de lui (le Christ) que Moïse a dit 'Premier-né de taureau : la beauté lui appartient !' (*Dt* 33, 17). Parce que, comme «un taurillon sacré, en victime à Dieu offert' (*Ex* 29, 36), investi de ce qui, des deux Testaments, devait s'accomplir, il ruminait continuellement la puissance de l'Esprit. 'Cornes de l'unicorne (sont) ses cornes' (*Dt* 33, 17). Tu vois comment, ici, clairement, il a fait voir le signe de la croix : parce que cornes il y avait, droite et gauche (les deux extrémités de la traverse de la croix), à partir desquelles il (Moïse) a étendu les prémices du taurillon, pour que, victime sainte, au Père il fût offert, et, en odeur de suavité montât vers les cieux (*Ex* 29, 18). 'Cornes de l'unicorne (sont) ses cornes' (*Dt* 33, 17). L'unicorne est la pièce de bois perpendiculaire (de la croix), qui fut fichée en terre, laquelle (pièce de bois, i.e. la croix) d'une part, 'la génération incrédule' (*Mt* 17, 17 ; *Mc* 9, 19, une fois qu'elle l'a confondue, extermine ; d'autre part, ceux qui ont cru, en son royaume rassemblera» (68). Le *μονόκερως* est compris de manière soutenue. Si l'on veut imaginer une représentation de la corne pour supporter cette exégèse, l'interprétation symbolique suggère une corne qui se

(64) ID, *ibid.*, 105, I, p. 336 Otto.

(65) TERTULLIEN, *Adv. Jud.*, 10 (CSEL 70, p. 303).

(66) IRÉNÉE, *C. Haeres.*, II, 24, 4. Même interprétation chez CLAUDIUS APOLLINAIRE de Hiérapolis, fr IV, dans *Corpus Apol.*, IX, p. 487, n. 12 et p. 495.

(67) CYPRIEN DE CARTHAGE, *Testimonia ad Quirinum*, II, 10 (éd. R. WEBER, CCL 3, p. 42, 8)

(68) HIPPOLYTE DE ROME, *Sur les Bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse*, dans *PO XXVII*, Paris, 1954, p. 173 (trad. de L. Mariès).

dresse, droite, sur la tête et exclut une corne penchée ou recourbée en arrière.

Un court passage de Clément d'Alexandrie embarrasse justement les commentateurs de *Pédag.* I v, 17. Clément explique qu'une bonne pédagogie conduit de l'enfance à la vertu et conseille d'imiter les petits enfants : «Ce sont vraiment bien des enfants, ceux qui ne connaissent que Dieu pour Père, simples, tout petits, purs, amoureux des licornes». Les éditeurs, renvoyant à quelques manuscrits du texte de la Septante où il est parlé du *μονόκερως*, reconnaissent que «L'expression étrange dont use Clément nous invite à voir déjà en elle le symbole du Christ, comme dans le *Physiologus* ..., et toute la tradition médiévale»⁽⁶⁹⁾ ; à moins qu'il ne s'agisse, plus généralement, de Dieu, avec peut-être une réminiscence ou allusion implicite à *Ps* 28, 6⁽⁷⁰⁾.

Dans un passage de ses *Homélie sur les Nombres*, Origène reprend l'exégèse traditionnelle et étend le symbolisme à l'ancien Israël, et à travers lui au royaume de Dieu à venir : «C'est Dieu qui t'a tiré d'Égypte, sa gloire est comme celle de l'Unicorne' (*Nb* 23, 22). L'antique Israël a été tiré de l'Égypte terrestre, l'Israël spirituel de l'Égypte du monde et 'de la puissance des ténèbres ; et sa gloire est comme celle de l'Unicorne'. L'unicorne est, paraît-il, un animal dont le nom indique assez la forme. Nous le trouvons souvent dans les Écritures, mais c'est dans *Job* (*Jb* 39, 9) que Dieu lui-même montre le mieux sa puissance et sa force ; là, comme presque partout, il représente le Christ. D'autre part, dans les divines Écritures, nous trouvons souvent 'corne' au sens de royaume, comme chez le prophète : 'Les quatre cornes sont quatre royaumes'. Ainsi le nom d'unicorne, appliqué au Christ, signifie-t-il que tout ce qui est, est sa corne unique, c'est-à-dire un royaume unique qui lui appartient. 'Car le Père a tout mis sous ses pieds' (*I Cor* 15, 26-27), jusqu'à ce qu'enfin, 'dernier ennemi, la mort soit détruite 'et, sous le titre d'Unicorne, le Christ possède le royaume unique de tous les êtres, car il est écrit : 'Son royaume n'aura pas de fin' (*Lc* 1, 33). Il aura donc, – l'Israël spirituel aura –, 'une gloire comme celle de l'unicorne' (*Jn* 17, 21). En effet, le Seigneur a dit lui-même dans

(69) CLÉMENT D'ALEXANDRIE. *Pédagogie*. I, v 17 (éd. H.-L. Marrou et M. Harl. *Sources Chrétiennes* 70, p. 140, n. 1).

(70) Cf. ci-dessous, p. 86, où ce verset signifie les apôtres ou le peuple fidèle

l'Évangile : 'Père, donne-leur, comme toi et moi nous sommes un, d'être un en nous'. Aussi sera-t-il, donné à Israël une gloire semblable à celle de l'Unicorne, surtout 'lorsqu'il transformera notre corps d'humilité à la ressemblance de son corps de gloire' (*Phil* 3, 21)» (71). – De l'animal, il n'est pas question : il n'est plus qu'un prétexte à un développement où le Christ symbolisé prend les dimensions de l'Israël spirituel et universel.

Après le concile de Nicée, la licorne de la Septante est volontiers interprétée comme un signe de l'unité divine. Bien entendu, la corne continuait à représenter la puissance de Dieu et du Christ, ou celle de leurs ennemis, comme dans la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe de Césarée, où, d'après *Ps* 21, 21, les licornes, puissances du mal et adversaires de Dieu, s'opposent à «la licorne de Dieu, c'est-à-dire Notre Seigneur, – qui a le Père pour corne unique –, comme le lion et le chien qui le menacent dans le verset parallèle (20) du même Psaume (72). Dans *Ps* 28, 6, ὁ ἡγαπήμενος ὡς υἱὸς μονοκεράτων : ce fils des licornes, explique Eusèbe dans son Commentaire (73), ce taureau du Liban, ~ μόσχον... Λιβάνου –, c'est apparemment Jérusalem, et le fils des licornes, c'est le Fils bien-aimé ; et il ajoute qu'on donnait aux saints Pères le nom de licornes, parce qu'ils avaient considéré le Dieu unique comme leur corne. Athanase donnait du même Psaume une interprétation analogue : «Le cœur bien-aimé des apôtres est le fils des licornes, car les saints prophètes et les patriarches qui ont les apôtres pour fils sont des licornes puisqu'ils ont leur corne et leur force seulement en Dieu (74). Basile rassemble dans une exégèse synthétique les différents textes de l'Écriture sur la licorne en constatant qu'elle offre un symbole ambivalent, tantôt louée, tantôt blâmée, comme dans les *Psaumes* 21, 22 et 91, 11, qui évoquent la passion et la résurrection du Christ ; mais le Christ lui-même peut être dit μονόκερωσ, parce qu'il a une même et unique puissance avec le Père : quand le Monogène qui a donné sa vie au monde s'offre en sacrifice pour nos péchés, on

(71) ORIGÈNE, *Homélie sur les Nombres*, XVI, sur *Nb* 23, 22, trad. A. Méhat dans *Sources Chrétiennes* 29 (1951), p. 322-323

(72) EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Dém. Evang.*, X, 8, dans *PG* 22, 785. Cf CASSIODORE, *Expos in Ps.* 21, 22 (CCL 97, p. 203)

(73) EUSÈBE DE CÉSARÉE, *In Ps.* 28, 6, dans *PG* 23, 256 C⁴-257 A⁸

(74) ATHANASE, *In Ps.* 28, 6, dans *PG* 27, 152 D¹⁰-153 A⁴

l'appelle « agneau » (*ἀμνός*) avec *Jean* 1, 26 ; mais quand il doit détruire la puissance sauvage qui s'acharne contre le genre humain, on l'appelle « fils des licornes » (*Ps* 28, 6), parce que la licorne est insaisissable et indomptable, selon *Job* 29, 10⁽⁷⁵⁾. Sous le nom de Jean Chrysostome, on montre dans la licorne le symbole déjà ancien de la croix et du Christ, mais aussi celui de la foi des chrétiens dans le Dieu Un et l'image des justes⁽⁷⁶⁾. Cyrille d'Alexandrie identifie la licorne du *Psaume* 91, 11 « au peuple nouveau », c'est-à-dire « à ceux qui, par la foi, ont vaincu les Nations »⁽⁷⁷⁾.

Théodoret n'est pas toujours original, puisqu'il reprend presque littéralement deux passages d'Athanase pour expliquer *Ps* 77, 69 et *Ps* 91, 11. Pour le *Ps* 77, 69, Théodoret cite toutefois, en tête de son commentaire, le texte hébreu et mentionne les versions d'Aquila et de Symmaque, parce qu'il sent la difficulté de la péricope : « On dit que le *μονόκερως* est armé d'une seule corne : la Loi (nous) a appris à n'adorer qu'un seul Dieu. C'est donc à bon droit que l'on compare à la licorne le peuple unique, celui qui est consacré au Dieu Un »⁽⁷⁸⁾. Il commente encore avec Athanase le *Ps* 91, 11, « Ma corne sera élevée comme la corne de la licorne ». « Nous qui avons ta connaissance, qui nous nous réjouissons avec fierté de voir la ruine de tes ennemis, parce que nous avons été libérés de l'antique polythéisme, et t'adorons, toi, le Dieu qui existe vraiment (*un manuscrit ajoute* : « nous qui avons reçu la corne de la croix comme bouclier contre les passions et le démon »). En effet, la licorne est encore mentionnée ici, afin de faire voir le Dieu Un à travers la corne une (*deux manuscrits ajoutent* : « Quand tu entends dire Un, cher disciple, comprends la Trinité très pure, qui est adorée et comprise dans le Père, le Fils et le Saint Esprit »). Car, de même que cet animal a reçu une corne unique de la nature, de même les fils de la piété adorent une divinité qui est une (*un manuscrit ajoute* : « qui demeure sans division dans les hypostases »)⁽⁷⁹⁾. Les additions qui figurent ainsi dans la tradition

(75) BASILE DE CÉSARÉE, *Hom. in Ps.* 28, 6, dans *PG* 29, 296 B¹-297 A⁹.

(76) JEAN CHRYSOSTOME (Ps.-) *In Ps.* 91, 11, dans *PG* 75, 763-764.

(77) CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In Ps.* 91, 11, dans *PG* 69, 1229 C²⁻¹⁰.

(78) THÉODORET, *In Ps.* 77, 69, dans *PG* 80, 1501 C²⁻¹² ; cf. ATHANASE, *In Ps.* 77, 69.

(79) THÉODORET, *In Ps.* 91, 11, dans *PG* 80, 1620 B¹⁻¹² : reprise littérale d'ATHANASE, *In Ps.* 91, 11, dans *PG* 27, 405 A⁷.

manuscrite représentent des précisions au texte d'Athanase que reproduit Théodoret, la dernière en particulier supposant que le terme d'*ὑπόστασις* n'est plus synonyme d'*οὐσία*, mais sert à désigner chacune des personnes divines. Tributaire d'Athanase dans l'interprétation de ces deux Psaumes, Théodoret s'écarte sensiblement de lui quand il interprète *Ps* 28, 6, pour étendre, des apôtres à l'ensemble des fidèles, le symbole exprimé par les mots *ἡγαπήμενος ὡς υἱὸς μονοκεράτων* : «Le peuple qui a cru, une fois délivré de l'antique erreur, est appelé bien-aimé, et il sera invincible parce que, délivré du polythéisme, il vénère la divinité Une»⁽⁸⁰⁾. Enfin, dans le commentaire sur *Nb* 23, 22 qu'il rapproche de *Jb* 39, 9, Théodoret rappelle que la licorne qui ne porte qu'une seule corne sur la tête est forte et indomptable, puis il s'écarte de ses prédécesseurs : «Certains ont comparé le Seigneur Dieu à cet animal ; quant à moi, je pense qu'il s'agit du peuple, parce que, comme la licorne a une corne une, ainsi le peuple fidèle adore un Dieu Un»⁽⁸¹⁾. Théodoret est logique dans son exégèse : plutôt que de l'identifier avec le Christ, il préfère reconnaître dans la licorne un symbole des chrétiens dont l'unité de foi s'exprime dans la croyance au Dieu Un.

Il est assez remarquable que les exégètes des iv^e-v^e siècles aient peu à peu concentré le symbolisme du *μονόκερω*s sur le peuple fidèle qui trouve sa force dans l'adhésion au Dieu Un en trois personnes. Non pas que les autres significations soient oubliées, mais elles n'ont plus la prépondérance. Cette tendance est confirmée par le commentaire d'Olympiodore d'Alexandrie, qui, à vrai dire, ne porte que sur *Job* 39, 9-12 : «Par analogie, le saint est une licorne, parce qu'il ne voit que Dieu seul et ne croit qu'en lui, méprisant toutes les choses de la terre»⁽⁸²⁾. Beaucoup plus tard, Euthyme Zigabénos, au x^e siècle, dans un commentaire de *Ps* 21, 21-22, repris au xiii^e siècle par Nicéphore Blemmydès, explique que les licornes dont le Juste doit être délivré sont ceux qui croient qu'il n'existe qu'une seule hypostase en Dieu, c'est-à-dire les Juifs qui voient dans le dogme de la Trinité une atteinte au monothéisme⁽⁸³⁾.

(80) THÉODORET, *In Ps.* 28, 6, dans *PG* 80, 1068 A⁴⁻¹¹.

(81) THÉODORET, *Quaest. in Num.*, XXIV, *Interr.* 43 (sur *Nb* 23, 22), dans *PG* 80, 392 C⁴⁻¹¹.

(82) OLYMPIODORE D'ALEXANDRIE, *In Beat. Job.*, 39, 9-12, dans *PG* 93, 413 A^{7-B7}.

(83) EUTHYME ZIGABÉNOS, *In Ps.* 21, 21-22, dans *PG* 128, 284 C⁷⁻¹⁰ (et, avec

La conclusion peut se ramener à quelques points précis : Les écrivains ecclésiastiques connaissent assez bien la tradition classique de la licorne pour en parler parfois, en insistant surtout sur la force physique et la nature indomptable de l'animal dont la corne est le signe qui introduit dans les interprétations symboliques. Mais ils paraissent ignorer ou s'abstiennent de parler des puissances magiques et aphrodisiaques que révélaient les écrits hermétiques, c'est-à-dire que leur symbolique ne prend pas l'orientation qui, passant par le *Physiologus*, aboutit à celle du Moyen-Age. Ils se limitent à l'explication de l'Ancien Testament : quand la corne unique ne représente pas les forces adversaires de Dieu, elle signifie la croix ou le Christ, puissance du Père, et surtout, après le concile de Nicée, le peuple fidèle attaché à la croyance au Dieu Un.

C'est sans doute le sens qui pouvait venir à l'esprit des chrétiens qui voyaient des figures de licorne dans leurs églises. L'animal pouvait évidemment susciter toutes les images que la tradition classique ou hermétique avait pu déposer dans leur imagination, comme celle d'Adam, dans le *Michaelion* de HÛarte, pouvait déchaîner des associations d'idées où le gnosticisme trouvait encore son compte ; mais quand on se rappelle que les Psaumes étaient régulièrement chantés par les fidèles, on ne peut en séparer l'interprétation que les exégètes donnaient de la licorne et qui était d'autant plus saisissante que les versets de l'Écriture étaient plus obscurs.

À travers ses avatars, la licorne, avec sa corne droite ou penchée, évoquait parmi tous les phantasmes qui sommeillaient dans les esprits, la foi dans le Dieu Un. Et peut-être est-ce le début du Symbole de foi qu'elle rappelait aux fidèles qui entraient dans les baptistères de HÛarte.

Paris.

Maria-Teresa et Pierre CANIVET.

quelques légères variantes, NICÉPHORE BLEMMYDÈS, dans PG 142, 1424 D⁷⁻¹⁰) τοὺς αὐτοὺς (les Juifs) δὲ λέγει καὶ μονοκέρωτας, ὡς εἰς μίαν ὑπόστασιν θεοῦ πιστεύοντας · ζῶον δὲ ἄγριον ὁ μονόκερωτος, φερωνύμως ἐν φέρον ἐπὶ τοῦ μετώπου κεράτιον .. Cf. H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich 1959, p. 614-616 et 671-673.

A MINOR MATTER OF IMPERIAL IMPORTANCE IN THE *SPHRANTZES CHRONICLE*

As the record of a man who was the confidant successively of the three last Palaeologi and whose devotion to the last Emperor of Byzantium, Constantine XI Palaeologus, is beyond question, the *Chronicon Minus* of George Sphrantzes, Grand Chamberlain to Constantine, is necessarily of special importance for our knowledge of the events of that Emperor's reign. Unfortunately, the value of this chronicle has been somewhat obscured by the earlier credence given to the *Chronicon Maius*, formerly attributed to (S)Phrantzes but now shown to be the compilation of Macarius Melissenus⁽¹⁾, and by more recently problems associated with the relationship of the two chronicles to each other⁽²⁾. The credibility of the *Minus* has suffered to some extent by association with the *Maius*. This at least would seem to be the reason underlying the argumentation by R. J.

(1) For the line of research culminating in Loenertz' establishment of Macarius as the compiler of the *Chronicon Maius* see R. J. LOENERTZ, *Autour du 'Chronicon Maius' attribué à Georgios Phrantzes*, in *Miscellanea Mercati*, III, in *Studi e Testi Vaticani*, CXXIII, Rome, 1946. Further information on Macarius and his sources for the *Maius* has been brought to light by I. CHASLOTIS, *Μακάριος, Θεόδωρος και Νικηφόρος οί Μελισσηνοί (οί Μελισσοῦργοι)*, Institute of Balkan Studies, Thessalonika, 1966. Critical edition of both chronicles by V. GRECU, *Macarios Melissenos : Pseudo-Phrantzes Memorii*.

(2) See LOENERTZ and CHASLOTIS (*op. cit.*), and also M. CARROLL, 'Notes on the Authorship of the 'siege' section of the *Chronicon Maius* of Pseudo-Phrantzes'

1. Corresponding omissions in the *Maius* and *Minus*. (*Byzantion*, XLI, 1971, pp. 28-36)

2. Parallel treatment of references to the Megaduke Lucas Notaras (*Byzantion* XLI, 1971, pp. 37-44).

3. Comparison of interpolations. (*Byzantion* XLII, 1971, pp. 5-22).

4. The significance of discontinuity in the *Minus* (*Byzantion* XLIII, 1973, pp. 30-38) and 'Puzzling names in the *Chronicon Maius* of Macarius Melissenus. Pseudo-Phrantzes' in *Byzantion* XLIV, 1974, pp. 17-22.

Loenertz and J. Barker on the matter of a marriage referred to in both chronicles between a grandfather of Constantine XI and a Trapezuntine princess or noblewoman by the name of Eudocia⁽³⁾. The authorship of the *Minus* however, is established beyond any reasonable doubt as genuine and for that reason the information it offers us should not be discounted, I believe, without concrete evidence to the contrary.

The *Minus* records a conversation between the chronicler, George Sphrantzes, and the Emperor Constantine XI which took place in Constantinople in the year 1451. In the course of this conversation Sphrantzes discussed the possibility of a marriage alliance between Constantine and Mara, the Serbian born widow of the recently deceased Sultan Murad II. Sphrantzes tells us that he foresaw possible grounds of objection to the marriage, one of which would be the previous marriage of Mara to a Turk. He was therefore anxious to bring a precedent for such an alliance. In presenting his case to Constantine he refers to this possible objection and then proceeds to dismiss it on the grounds that this particular alliance would not create a precedent for Constantine as emperor since his grandfather had married the Lady Eudocia who had previously been married to a Turk, of a very minor principality, and had had children by him, οὐδὲν ἐν παράδοξον, ἐπεὶ καὶ ἡ δέσποινα κυρὰ Εὐδοκία ἄνδρα προεῖχε Τούρκον καὶ μικροῦ καὶ ὀλίγου τόπου αὐθέντην καὶ παιδία μετ' ἐκείνον ἐποίησεν · ἀπῆρε δὲ αὐτὴν εἰς γυναῖκαν ὁ πάππος σου⁽⁴⁾.

The problem here is : to which of Constantine's grandfathers does Sphrantzes refer ? Loenertz concludes that the reference must be to the emperor's maternal grandfather, the Empress Helena's father, Constantine Dragas, on the grounds that Constantine's paternal grandfather John V Palaeologus preceded the death of his empress, Helen Cantacuzenus⁽⁵⁾. It is a pity that Sphrantzes is not more explicit here, but the need would not have occurred to him. He was after all, conversing on a matter of common knowledge to

(3) R. J. LOENERTZ, *Une erreur singulière de Laonic Chalcocondyle in Revue des Etudes Byzantines*, 15, 1957, pp. 176-184 and J. BARKER, *Manuel II. Palaeologus* 1391-1425, N. Jersey, 1969.

(4) GRECU, *op. cit.*, p. 80, ll. 9-12.

(5) 'Une erreur ...' p. 179, '... il s'agit du grand père maternel'

Constantine and himself, having been on intimate terms with the family of the Palaeologi since his childhood.

The assumption that Constantine's maternal grandfather is the subject of this reference would seem to neatly dispose of the problem. Rather it raises two further problems, one of which is relatively significant. First there is the absence of evidence for a Serbian marriage with Eudocia⁽⁶⁾. More importantly, what *relevance* would a marriage on the Serbian side have for the case of a reigning Byzantine emperor?² Given the historical context of this conversation, very little relevance, I would suggest.

What is the evidence then for a possible marriage of John V with this Trapezuntine princess? Contemporary evidence is limited, as far as I know, to the *Turkish History* of Laonicus Chalcocondylas and the *Trapezuntine Chronicle* of Michael Panaretos⁽⁷⁾, both of whom mention a Eudocia of the Trapezuntine dynasty of the Comneni married to a Turkish emir. Only Chalcocondylas refers to a marriage between this lady and John V Palaeologus, 'gout ridden and with not long to live' who snatched the beautiful young widow from his son Manuel's grasp⁽⁸⁾. Panaretos mentions a princess Eudocia, daughter of Alexius III Comnenus and widow of a Turkish emir Tatziatinis, and in this context he goes on to refer to marriage negotiations between the imperial houses of Trebizond and Constantinople, but without specifying the names of the betrothed couple⁽⁹⁾.

Loenertz has mentioned the possibility that Chalcocondylas had access to the memoirs of Sphrantzes and thus he appears to accept the authenticity of the Minus at least, but at the same time he dismisses the story of Chalcocondylas as the result of that historian's confusion, asserting that, for the reason stated, John V *could* not have married Eudocia. Barker⁽¹⁰⁾, takes the view that Loenertz has

(6) I do not know of any findings or discussion on the possibility of the Serbian marriage subsequent to the publication of Barker's study.

(7) LAONICUS CHALCOCONDYLAS, *De origine ac rebus gestis Turcorum*, in MIGNE, *Patrologia Graeca*, vol. 159. MICHAEL PANARETOS, *περί τῶν τῆς Τραπεζούντος βασιλευσίων* ed S Lambros, in *Νέος Ἑλληνομνημίων* 4 (1907), pp. 257-295.

(8) *Op. cit.*, col. 88B

(9) *Op. cit.*, pp. 282-284.

(10) *Op. cit.*, pp. 474-478.

'finally exploded' the 'strange tale of Manuel's betrothal and deprivation'. He makes the point that Panaretos says nothing of a marriage between Eudocia and any member of the Palaeologan dynasty. He makes the further point that it is reasonable to expect that Panaretos, as court chronicler to the Comneni, would have mentioned any marriage that took place. But if it is reasonable to expect Panaretos to have mentioned a marriage that *did* take place between John V and Eudocia, it is surely inconceivable to expect that Sphrantzes, in his position of intimate knowledge and trust, would have openly referred in conversation with the current emperor himself, to a marriage that did *not* take place. Which brings us to the question of the *point* of Sphrantzes' reference. Why should he refer to a marriage by Constantine's maternal grandfather at all? The *whole* point, as I see it, is that in comparing the case of Eudocia with that of Murad's widow Mara, Sphrantzes is claiming that for Constantine to marry Mara would *not be creating a precedent* for a reigning emperor of Byzantium, a βασιλεὺς αὐτοκράτωρ. I would argue that the reference is only *relevant* if it relates to the paternal line of descent, to John V.

Loenertz also briefly discusses the possible import of the term *δέσποινα* as it occurs in Sphrantzes' passage and points to an extension of usage in the 14th and 15th centuries to include women other than a reigning empress of Byzantium, citing Sphrantzes as an example. A close examination of the *Minus* however, demonstrates clearly that Sphrantzes himself only applies the term to *either* a reigning empress *or* the wife of the co-opted heir. Where both are mentioned in the same context he distinguishes the former as *ἀγία δέσποινα* and the latter as *νέα δέσποινα* or *δέσποινα κυρά* (11). I would suggest that we possibly have an analogous case in the reference to Eudocia as *δέσποινα κυρά*. If, for arguments' sake, we assume that Sphrantzes is referring to a marriage with John V, then we *could*

(11) *Chronicon Minus*, *op. cit.*, p. 18, ll. 24-25 ἡ δὲ ἀγία δέσποινα ... ἡ δὲ νέα δέσποινα referring to the Empress mother Helena and the Empress Sophia, wife of John VIII, respectively; l. 35 ἡ δέσποινα κυρά Σοφία ... Sphrantzes' particularity in the use of *δέσποινα* is well illustrated by his reference (p. 84, l. 33) to a final attempt to negotiate a marriage for Constantine with the daughter of the King of Georgia. Referring to the singing of the chrysobull he says *ὅτι ἐκείνου μὲν ἡ θυγάτηρ γὰρ ἐν γυνῇ αὐτοῦ (Κωνσταντίνου) καὶ δέσποινα τῆς Κωνσταντινουπόλεως*

expect him to use this formula to implicitly distinguish Eudocia from John's first empress Helena Cantacuzenus, still living and still, as Barker points out, active among and deeply respected by, the population of Constantinople. That Sphrantzes should refer to Eudocia with this designation of imperial status while failing to make explicit the relationship between her and a repudiated Helena should not surprise us. We know enough of Sphrantzes' character and regard for the family of the Palaeologi to expect that he personally would *not* have approved of such a marriage by John V and would not have wished to allude to the episode in detail, whether in conversation with Constantine or in his memoirs, but given the urgency of the political and military situation in late 1451 and his view of the desirability of a marriage alliance at this time between Constantine and Mara Brankovich, the imperial precedent set by John's marriage with Eudocia would have assumed a significance he could not ignore in pressing his case to Constantine. The argumentation in the *Minus* preceding this reference to Eudocia supports such a view, I believe.

Again, we have the character of John V himself to consider. A further ground on which Loenertz rejects Chalcocondylas' reference to the marriage is that it is too incongruous. This would be a valid objection if all our evidence for John were to the contrary, but it is not. Barker ⁽¹²⁾ concedes that 'many sources, and Chalcocondylas in particular, give him a bad reputation indeed'. Even more damning is Ducas ⁽¹³⁾ who says that John was 'incapable of negotiating any issues except those dealing with beautiful and shapely women or involving problems such as to whom this one belonged and how to ensare her '! Now granted that neither Chalcocondylas nor Ducas were contemporary with the reign of John V and that an element of exaggeration exists in their accounts, they must necessarily have derived their impressions from some source close to the events of

(12) *Op. cit.*, p. 81, N. 214.

(13) DUCAS, *Historia Byzantina*, ed. V. Grecu, Bucharest, 1958. Unfortunately I do have access to this text at the time of writing, to check on my own notes made some time ago. I have therefore used H. Margoulias' translation of Ducas into English (*Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks*, Detroit, 1975), pp. 79-80 from which I have quoted here and which agrees in essence with my earlier notes from the Greek.

the time. We cannot *totally* discount such descriptions of John's character. They give some support, however minimal, to the argument that Sphrantzes, in his chronicle, is referring to a marriage with John V. The *Minus*, unlike the *Maius* of Macarius, is *not* characterised by gross exaggeration or incongruity. In the matter of chronology it is true, Sphrantzes is occasionally in error in regard to the dating of events that occurred during his younger years, but it has yet to be demonstrated, I think, that he anywhere fabricates evidence for events which did not occur. It would be inconsistent with the character of the *Minus* as a whole for Sphrantzes to have introduced a fabrication of evidence in relation to such an event in such a context. The hallmark of his chronicle is its factual integrity. It would, in any case, have been more than incongruous for Sphrantzes, in his special relationship to both Constantine and his father Manuel II, to have invented a non-existent marriage between Constantine's grandfather and this princess with her previous Turkish connections, and to have *introduced such a fiction into his conversation with Constantine himself*, his master, to whom as he sincerely attests, he had been devoted since his youth. Reason demands that we accept that Sphrantzes is referring to an actual marriage. Reason further demands, I believe, that we accept that the reference only has point as the citing of a precedent in the male of imperial descent. To demonstrate the possibility of some confusion on Chalcocondylas' part does not do away with the problem here, since we are still left with the evidence of Sphrantzes' chronicle, the integrity of which is not in question. The precise facts behind the reference are still to seek, but we cannot reasonably assume that Sphrantzes as well as Chalcocondylas is making a 'singular error' here. I think we cannot dismiss so easily the evidence of this source so close to the affairs of the family of the last emperor of Byzantium and of such demonstrable pertinence and integrity in respect to its treatment of other matters.

University of New England.
Armidale (Australia).

Margaret CARROLL.

ARABIC INFLUENCE ON THE AKRITIC CYCLE

The emergence of the Akritic cycle breaks with traditional Byzantine literature ; a new literary form appears closer to the language and the feelings of the people. This cycle has been heralded by modern scholars as a revival of Greek epic poetry, which had remained dormant for centuries. Unlike the Greek theater which dies almost instantly at the beginning of the Byzantine era, this literary genre was revived successfully (1).

(1) For the Akritic Cycle in general see : P. KAROLIDES, "Σημειώσεις κριτικά, ιστορικά και τοπογραφικά εἰς τὸ μεσαιωνικὸ ἔπος", *E.E.H.A.*, (1905-1906), 188-246 ; P. PAVOLINI, "L'epopea byzantina di Digenes Akritas", *Atene e Roma* 14 (1911), 319-332 ; N. POLITIS, *Περὶ τοῦ ἔθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, Λαογραφικὰ Σύμμεικτα* I (1920), 236-260, S. KYRIAKIDES, *Ὁ Διγενῆς Ἀκρίτας. Ἀκριτικά ἔπη. Ἀκριτικά τραγούδια. Ἀκριτικὴ ζωὴ* (Athens, 1926) ; A. CHATZES, *Εὐστάθιος Μακρρεμβολίτης καὶ Ἀκριτής*, *BNJ* 9 (1932), 256-292 ; S. IMPELLIZZERI, *Il Digenis Akritas, l'epopea di Bisanzio* (Florence, 1940) ; H. GRÉGOIRE, *Ὁ Διγενῆς Ἀκρίτας, ἡ βυζαντινὴ ἐποποιΐα στὴν ἱστορία καὶ στὴν ποίησιν* (New York, 1942) ; Grégoire wrote numerous articles most of which were published post-humously in a single volume under the title *Autour de l'épopée byzantine* (London, 1975) ; S. KYRIAKIDES, "Forschungsbericht zum Akritas-Epos", *Berichte zum XI Internationalen Byzantinisten-Kongress*, (Munich, 1958) ; Th. PIERIDIES, *Ὁ ἀκριτικὸς κύκλος τῆς Κύπρου, Probleme der neugriechischen Literatur* 3 (Berlin, 1960), 35-61 ; A. J. SYRKIN, *Digenis Akritas* (Moskow, 1964) (in Russian) ; H. F. GRAHAM, "The Tale of Dergenij", *Byzantinoslavica* 29 (1968), 55-58 ; A. PERTUSI, "La Poesia epica byzantina e la sua formazione : problemi sul fondo storico e la struttura letteraria del Digenis Akritas", *Atti del convegno internazionale sul tema : La Poesia epica e la sua formazione* (Accademia Nazionale del Lincei, Roma, 1970), 481-581 ; I. KARAJIANNI, *Ὁ Διγενῆς Ἀκρίτας τοῦ Ἑσχοριάλ, συμβολὴ στὴ γλωσσικὴ μελέτη τοῦ κειμένου* (Ioannina, 1976) ; For the text of the *Epic of Digenis*, see P. KALONAROS, *Τὰ ἔμμετρα κείμενα Ἀθηνῶν (πρώην Ἄνδρου, μετὰ συμπληρώσεων καὶ παραλλαγῶν ἐκ τῆς διασκευῆς Τραπεζούντος. Κρυπτοφέρης, Ἑσχοριάλ)* 2 vols. (Athens, 1941, reprinted in 1970) ; J. MAVROGORDATOS, *Digenes Akritas. Edited with an Introduction, Translation and Commentary* (Oxford, 1956) ; Erich TRAPP, *Digenes Akrites. Synoptische Ausgabe der Ältesten Versionen* (Vienna, 1971).

Nevertheless, some troublesome questions, which were first raised at the time of the discovery of this epic in the nineteenth century (though much progress has been made in this field) still remain unanswered.

The nature of the long narrative poem known as the *Epic of Digenis Akritas* studied under the new light of comparative oral poetry, first by Lord⁽²⁾ and Bowra⁽³⁾ and later more extensively by Morgan⁽⁴⁾ and Pertusi⁽⁵⁾, has been adequately deciphered. Along with it was examined the problem of the interrelationship among the various versions of this epic whose study was completed most recently by Linos Politis⁽⁶⁾.

Open to question still is the exact relationship between the Akritic folksongs and the long narrative poem of Digenis. The efforts to establish the time of composition, the main sources and the historical background of the *Epic of Digenis* still bristle with difficulties.

The pioneering work of Grégoire and his followers on these subjects has been repeatedly challenged, more recently by Pertusi, the author of the most comprehensive study of the *Akritic Cycle*. Unfortunately, although all these works do show a number of shortcomings peculiar to Grégoire, they also dismiss some of his valuable contributions.

The main weaknesses of Grégoire's school are two :

(a) Often general conclusions are drawn based simply on the similarities of isolated folkmotifs. The folkmotifs, however, are often common *topoi* or of limited scope and offer no definite evidence for any interrelationship of literary works in their entity.

(b) Grégoire forgets the nature of epic poetry when he tries to identify every single name in the Akritic Cycle with historical or geographical actual names and likewise with names of other literary works. False etymologies can easily be forged. Moreover, we should

(2) A. B. LORD, *The Singer of Tales* (Cambridge, Mass., 1959), 217-211.

(3) C. M. BOWRA, *Heroic Poetry* (London, 1952), 548-9.

(4) G. MORGAN, "Digenis in Crete", *Κρητικά Χρονικά* 14 (1960), 44-68

(5) See note 1

(6) LINOS POLITIS, "L'épopée byzantine de *Digenis Akritas* Problèmes de la tradition du texte et des rapports avec les chansons akritiques", *Atti del convegno internazionale sul tema : La poesia epica e la sua formazione* (Accademia Nazionale del Lincei, Roma, 1970), 551-581

always remember that the relationship between historical events and the episodes of any epic are rarely identical. A glaring example is to be found in the name *Χαρζανής*, the protagonist of the Akritic folk song. Grégoire (7) identified him with the Arab hero Sharkan while Bartikian (8) in a very recent article considers it an adoption of the *Χαρζάνη* which, as Canard (9) pointed out, is far beyond the battleground of the Arab-Byzantine struggle.

In spite of Grégoire's shortcomings his contribution to the study of the Akritic Cycle remains valuable. Remarkable is his ingenious theory that the first three cantos of the *Epic of Digenis*, are actually an Arabic saga. This is the part where Digenis' father's exploits are narrated. Such peculiarity can only be explained if we accept the theory that at least those cantos are simply an adoption of Arabic models. It is for this reason that I believe the Arabic influence on Akritic cycle is of unique importance. It betrays the origin itself of the Akritic cycle and, further more, offers important clues for the understanding of the relationship between the Akritic Epic and Akritic folk songs. Needless to say, the use of Arabic models did not deprive the Akritic Cycle of a flavor which is distinctly its own.

The Arabic element which forms the substructure of the Akritic cycle will be the focus of my inquiry because I believe that it offers the most important clue for the understanding of the complex problems of the cycle. Its significance has been ignored by the most recent scholarship and no proper distinction has yet been made between the real fusion of Arabic and Byzantine elements and the superficial juxtaposition of themes. The exact interchanges between the Byzantine epic cycle and the Arabic sources were never defined precisely and systematically (10).

(7) GRÉGOIRE, *Autour de l'épopée byzantine*, op. cit., p. 431

(8) See H. Bartikian's article published in the *Revue des Études Arméniennes* 3 (1966), which was translated in French by M. Canard in the collective edition of his work (note 9) under the title "Sur quelques questions relatives à l'épopée byzantine de *Digenis Akritas*", 295-313. the word *Χαρζανής* is discussed in the first section "La géographie de l'épopée", 295 ff.

(9) See M. CANARD, "Remarques sur l'article de M. H. Bartikian relatif à l'épopée byzantine de *Digenis Akritas*" in the collective edition of his work *L'Expansion arabo-islamique et ses répercussions* (London, 1974), 307 ff.

(10) In my previous work "An Arabo-Byzantine Novel, 'Umar b. al-Nu'mān compared with *Digenis Akritas*" *Byzantion* (Brussels, 1962) 559-604, I con-

A. *Arabic influence on the main structure of the "Epic of Digenis" and relevant Akritic folksongs.*

The Arabic element played an important role even in the creation of the very structure of the *Epic of Digenis*. Usually the long *Epic of Digenis* is considered to be a patching together of separate unrelated epic material loaded with literary pillaging from previous works. Its literary value has been repeatedly underrated particularly when compared with the Akritic folksongs whose freshness and unconscious grace was contrasted to the eloquent garrulity of the Epic.

Nevertheless, in spite of the laxity of structure and the weakness of the plot, the *Epic of Digenis Akritas* undoubtedly has its value and I believe that it can be put on an equal footing with other medieval epics, such as the *Song of Roland*, though of course, it is not a match for the Homeric masterpiece.

Actually, it seems that the poet knows what he wants and develops his subject according to a simple but definite plan, which was naturally contaminated with interpolation and improvisations through the centuries of transmission. Basically, there is a frame theme recycled in various forms within itself and enriched with echoes of a number of historical events which was finally stuffed with copied passages from the *mythistoriae* and other sources. This central theme appears also in many Akritic folksongs and consists of three main parts, sometimes appearing alltogether in an episode or a folk poem but more often only in part. These elements are :

1. Abduction of a girl in spite of family opposition.
- 2a. Duel between the hero and an amazon who falls in love with him.
- 2b. Duel between the hero and the girl's brother or father.
3. Conversion of the hero to the girl's religion.

Thus, in the *Epic of Digenis* the main plot in *Book I (G)* consists of :

1. Abduction of Digenis' mother by the Emir.
2. Duel between the Emir and the girl's brother.
3. Conversion of the Moslem Emir to Christianity.

centrated mainly on the folk motifs. I have somewhat modified my position on certain problems.

Book IV (G):

1. Abduction of Digenis' wife Eudokia in spite of parental opposition.
2. Duel between the hero and the girl's brothers.
3. Reconciliation with the girl's parents.

Book VI (G):

Duel between the hero and an amazone who falls in love with him.

It should be born in mind that all these elements in each book are not isolated folk motifs, but form the core of the narrative. We can add to those books the fifth one which is again another transformation of the same recycling enriched with a desert background reminiscent of Arabic literature. In this book, Digenis protects an Arab girl, daughter of an Emir, who was abducted by a Byzantine nobleman and later deserted. The couple finally weds and lives happily.

We meet the same main theme of the *Epic of Digenis Akritas* in some Akritic folksongs, again not simply as an isolated motif, but as an essential central core. It is difficult to arrange all these poems in well-defined categories, because they have been contaminated by others with similar themes.

In the first category we can place those Akritik folksongs which usually appear under the title : 'Η 'Αντρειωμένη Λυγερή or Τραγουόδι τοῦ "Αη Γιώργη" (11). Their main themes are :

- (a) Duel between a Christian amazon with a Moslem Arab.
- (b) Conversion of the Moslem Arab ; reconciliation and wedding of the two former rivals.

It is to be noticed that the Arab warrior as soon as he discovers that his rival is a woman, treats her with contempt and easily overcomes her.

In the secondary category we can put together those folk poems known as *Τῆς Λιογεννήτης-τοῦ Χαρζανῆ*. There is a considerable

(11) W J ENTWISTLE, in his article "Bride-Snatching and the Deeds of Digenis" *Oxf Slav Papers* 4 (1953), 1-16, limits the scope of the theme of Digenis to a mere "Bride-Snatching", but the elements of conversion and reconciliation give to it a wider dimension

change in these poems which puts them apart from those of the first category as well as from the other Akritic poems to be examined later. The eloquent heroic style yields considerably to the more fanciful style of a ballad. The Akritic folk songs of this cycle have been contaminated and fused in various degrees with the *παραλογαί*. Ample use from the vast treasury of folk superstitions and magic was added.

In the poem, *Χαρζανής* the hero, sometimes called Charzanis or Mauroudes or Digenis, overcomes the resistance of a girl who loves him and repulses him by using tricks⁽¹²⁾. He visits her at midnight and manages to seduce and rape her using a magic lute or various other tricks. The similarities of this folk song and the part of the Akritic epic where Digenis meets his would-be-wife at midnight has repeatedly been pointed out. There is not any reference to an actual "abduction in spite of parental resistance". Such a reference does exist in the twin folk poem *Ἡ κόρη τοῦ Λεβαντῆ τοῦ Βασιλέα* which treats the same subject of the midnight meeting framed with parents' opposition⁽¹³⁾. The poem "Charzanis" was probably originally more complete with the same frame, before it was reduced to its present form. Perhaps the allusions of a rivalry between Charzanis and a king, who is not the father of his beloved girl, is an altered remnant of parents' opposition.

Thus, it is evident that both the poets of the Epic of Digenis and the relevant Akritic folk-songs drew from a small inventory of themes with a rather predictable set of sequences. This can be naturally explained as a consequence of the originally oral basis of the Akritic cycle, because of which the laxity of structure and the repetitions were again created. But thematic limitation and predictability – as witnessed by the art of the pre-islamic Arab poems *qasida* – do not necessarily deprive a literary work of its value and the individuality of the poet.

Before we proceed to the analysis of the poetic characteristics of the *Epic of Digenis*, it is necessary to enter into the discussion of the Arabic model which inspired the Akritic Cycle. The Arabic sources provided the raw material recreated and reshaped in the Byzantine hands.

(12) D. PETROPOULOS, *Ἑλληνικά Δημοσικά Τραγούδια* (Athens, 1958), 3-5.

(13) *Ibid.*, 88 ff

The Arabic sources offered a twofold inspiration for the Akritic Cycle. The first is more fanciful and mythopoeic while the second is legendary reflecting historical events of the Arabo-Byzantine struggle. It was the first – as we will see – that lent the frame to the *Epic of Digenis* and its main theme. The second is more difficult to discern, because the same historical events were also recorded independently in the Byzantine folksongs and there was a fusion of two different traditions – Arabic and Byzantine – in the Epic of Digenis.

I. MYTHOPOEIC ARABIC SOURCE OF INSPIRATION

The main Akritic theme, i.e. antagonism between a male hero and an Amazon of different faith which ends up in conversion and reconciliation, appears in the Arabic *Story of 'Umar b. Nu'mān* (14).

I have shown in a previous work that the theme of Amazons appears in certain stories of the *Arabian Nights* and extensively in the sea-story of Hassan al Başri from which it was probably transmitted to the *Story of 'Umar b. al-Nu'mān* (15). In the latter story the simplicity of the exotic women warriors of the story of Hassan al Başri is transformed to something deeper and more complex. Now the chief-amazon Abriza appears as Christian, daughter of a Byzantine king, who fights against Sharkān, a Moslem prince. After a heroic duel between Abriza and Sharkān, which marks the culmination of their confrontation, they reconcile and wed.

In the Arabic source *Delhemma*, there is again an amazon who actually dominates the scene and excels more than any male hero.

(14) *Ibid.*, 7 ff.

(15) It is to be noticed that the Arab theme of a hero who weds with a girl of different country and religion (Arab Muslim-Byzantine Christian) and bears a hero of mixed culture (Sharkān-Abriza-Kanmakān) has its precedent – mixed races – in the pre-Islamic poetry. A characteristic example is the case of the famous 'Antara, who was the child of an Arab and a black slave woman. 'Antara takes pride of his dual ancestry and blackness.

لئن يعجبوا سوادى فمولى نسي
يوم التزل إذا ما ظننى النسي

Although Delhemma resembles closely the type of Abriza, she is nevertheless an Arab woman (16).

Unfortunately, the relationship between the *Story of 'Umar b. al-Nu'mān* and *Delhemma*, as well as the later Turkish source *Sayyid Battāl*, have never been thoroughly examined. Canard who studied carefully those sources has not accomplished this effort. His best contribution is his astute discovery that the first part of *Delhemma* and the *Story of 'Umar b. al-Nu'mān* are in reality a Syro-Ummayyad product of the VIIth-VIIIth century (17). I believe that both are from the oral and written repertoire of the Ummayyad period without any direct relationship between them (18).

Al-Masūdi informs us that during the time of the famous caliph Muawiyah, there was the habit in his court to dedicate part of the nights for recitation of the Akhbār, recitation of heroic deeds, which were later registered in the archives (daftār) (19). Naturally, history and legend were fused and confused in these accounts. It is probably from such sources that the compilers of both stories collected their material individually.

It is noteworthy that in both Arabic sources the Amazon heroine suffers grave humiliation. Both are raped with the use of narcotics ; Delhemma by her husband whom she dislikes and Abriza by her father-in-law, by whom she is at the end pitilessly murdered. While there is no reflection in the *Epic of Digenis* of such humiliations, we do meet similar events in the relevant Akritic folk-songs (*Τῶν Χαρζανῆ- ἡ κόρη τοῦ Λεβαντῆ τοῦ Βασιλέα*). The most striking of all those events in the Akritic folk-songs, clouded with magic, midnight sorceries, and brutal actions – like the cutting of the hands of the hero's mother-in-law – is the rape by the hero of his beloved, who loves and repulses him.

(16) See my article mentioned above (note 10), 556-557.

(17) See M. CANARD. "Les principaux personnages du roman de chevalerie arabe *Dat-al-Himma wa-l-Battāl*" *Arabica* 8 (1961), 163 ff. I could not obtain and read the text of *Delhemma*, therefore I based my remarks on Canard's summary of this work.

(18) See M. CANARD, "Delhemma, épopée arabe des guerres arabo-byzantines" in *Byzance et les musulmans du Proche Orient* (London, 1973), 284.

(19) MASŪDI, *Les Prairies d'or*, ed. and transl. by C. Barbier de Meynard and Pavet de Courteille 5 (Paris, 1889), 78

As I have pointed out, to try to trace the prototype of such a rape in remote classical sources is absurd while the next door Arabic stories were abundant with such types of rapes⁽²⁰⁾. Moreover, in a version of the *Song of Charzanis* there is the mention of the father of the girl as a Syrian, bringing it even closer to the Akritic Cycle in addition to the other elements discussed in the previous section⁽²¹⁾.

Thus, the Akritic folk-songs include elements from the Arabic tradition non-existent in the *Epic of Digenis*. Those known as 'H Ἀντρεπωμένη Λυγερή have preserved faithfully the Arabic prototype of the hero's beloved as a fierce amazon who duels with him ; while in the *Epic of Digenis* the amazon appears separately in an independent episode, simply as another rival. The folksongs of *Charzanis* have presented the brutal treatment of the Amazon and her rape by narcotics.

It is now clear that both parts of the Akritic Cycle – the Akritic Epic and the Folksongs – drew some of their basic elements independently from the Arabic sources. The thematic similarities found in both works are not the result of any mutual interaction but were instead created side by side under the Arabic influence. The Akritic Cycle has probably drawn its thematic sources from a now lost Arabic source (or sources), where elements found in both the "Story of 'Umar b. al-Numān" and "Delhemma" were included. The poet of "Digenis Akritas" and the creators of the Akritic folksongs drew their material according to their needs and taste, and naturally reshaped it in their own way.

There is only a particular part of the *Epic of Digenis* which strongly resembles an Arabic source, not simply in the theme, but moreover in its treatment. This is the episode of the duel between Digenis and the amazon Maximo with the similar episode in the "Story of 'Umar b. al-Numān" where Sharkān fights against Abriza. Although I have briefly described this episode before⁽²²⁾, which was also noticed by Grégoire, I believe that the presentations here of all relevant texts will illuminate much clearer the closeness of the sources.

(20) See my article (note 10), 655

(21) E. LEGRAND, *Trois chansons populaires grecques* (Paris, 1904), 15

(22) See my article (note 10), 590 ff.

Both Sharkān and Digenis fight first against the army of their rival amazons which they routed, and finally they engage in a duel. The duel is fierce and at the end the male heroes win and when they are ready to kill their rival amazons they are restrained after a plea by the amazons.

A. Preparation for the Duel

Arabic : The Story of 'Umar b. al-Nuḡmān

(The text of the edition of Beirut I (1888), 312-313, was used as a basis with occasional supplements from the editions of Bulaq, I, 216-217, and Calcutta, I, 3 (1840), p. 389.

Be Beirut, Bu Bulaq, C Calcutta.

كلما أصبح المياع خرج له الأفريقي وتزل في وسط
الميدان وأقبل عليه شركان ثم أخذ في القتال .

Translation : When the daylight was just breaking through, the Knight [the Greek amazon]⁽²³⁾ appeared moving towards him and rode down to the middle of the square and Sharkan advanced towards him [her] and they started fighting.

B. Preparation for the Duel

Greek : Epic of Digenis Akritas (ed. And. + Trap)
(Calonaros, I, p. 205)

Καὶ ὅταν ἡμέρα ἐγέλασε καὶ ἥλιος ἐφάνη,
καὶ τοῦ ἡλίου λάμπαντος ἐπὶ τὰς ἀκρωρείας,
ἰδοῦ μόνῃ ἢ Μαξιμῷ ἐφάνη εἰς τὸν κάμπον .

Translation :

And when the day broke into a smile,
and the sun shined on the top of the mountains,
behold ! Maximo alone appeared in the field.

Greek : Epic of Digenis Akritas (ed. Grotta Ferrata)
(Mavrocordato, p. 206)

Τῆς δὲ ἡμέρας τῷ φωτὶ ἄρτι διαυγαζούσης

(23) See the end of footnote 24.

καὶ τοῦ ἡλίου λάμποντος ἐπὶ τὰς ἀκρωρείας
 ἰδοῦ μόνῃ ἢ Μαξιμῷ ἐφάνη ἐν τῷ κάμπῳ.

.....

Ταύτης ἐγὼ πρὸς ἀπαντὴν ἐκίνησα εὐθέως,

.....

τῆς μάχης τε ἠρξάμεθα, λαλήσαντες τοὺς ἵππους,

.....

Translation : (Mavrocordato, p. 207)

I rode up to the plain, and stood waiting.
 and as the daylight was just breaking through,
 and the sun shining on the mountain tops,
 Maximo appeared in the field alone.

.....

To meet with her I moved forward at once,

.....

The we began the fight, urging our horses,

.....

B. Amazon's Appearance

Arabic : وهو لابس ثياباً أزرقاً من الخس
 ووجهه فيه كالقمر إذا أشرق. ومن
 فوقه زردية دقيقة الخيون وبه سيفا
 حديد وهو راكب على جواد أدم في وجهه
 نمر كالدم

Bu. * ثياب من الخس أزرق

Translation : He (the amazon) was wearing a blue **قباء** made of silk and his face was like the full rising moon, and over it a close-ringed coat of mail and he held an Indian sword. And he (the amazon) was riding on a black horse which had a blaze upon the forehead in the size of a drachma.

The exact meaning of the dress known as **قباء** is not clear. It was a kind of tunic used over or under another dress. It was also used for the Christian coat (See R. R. A. Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*. Amsterdam, 1845, p. 359).

C. *Amazon's Appearance*

Greek : *Epic of Digenis Akritas* (ed. Grotta Ferrata)
(Mavrocordato, p. 206).

Εἷς φάραν ἐπεκάθητο μαύρην, γενναιοτάτην,
ἐφόρει ἐπιλώρικον ὀλόσῃρον καστόριν
φακεωλίτζιν πράσινον, χρυσόν ῥεραντισμένον,
σκουτάριν ἔχον ἀετοῦ πτέρυγας γεγραμμένας,
κοντάριν ἀραβίτικον, καὶ σπαθὴν ἐζωσμένην.

Translation : (Mavrocordato, p. 207)

She sat upon a black a noble mare,
Wearing a tabard, all of yellow silk
and green her turban was, sprinkled with gold,
She bore a shield painted with eagle's wings,
An Arab spear, and girdled with a sword.

(The amazon's mare did not have any blaze on its forehead, instead Digenis' horse is described as *ἀστερᾶτος*).

D. *Plea of the Amazon*

(After the amazon's horse stumbled in the Story of 'Umar b. al-Numān and was killed by Digenis in the Greek Epic. In both sources the amazon made a plea in the name of her weakness as a woman (in the Byzantine sources), and reminds him of the duty of a real knight towards a woman, (in the Arabic sources).

Arabic : *The Story of 'Umar b. al-Numān*

يا شركان ما هكذا تكون النومان
فما هذا فعل المثلون بالنسوان

Translation :

On Sharkan this is not the way a gentleman knight behaves [towards women].

(C) These are not the deeds of a man overpowered by a women.

Greek : *Digenis* (ed. G., Mavrocordato, p. 208)

Ἄνδρῶν γὰρ ἔστι μωμητὸν οὐ μόνον τοῦ φανεῦσαι,
ἀλλ' οὐδὲ ὄλως πόλεμον μετὰ γυναικὸς στήσαι.

Translation : (p. 209)

In men it is blamed not only to kill but even to join battle at all with woman.

The scene of the duel brings closer the *Epic of Digenis* to the Arabic source of 'Umar b. al-Nuṣmān and adds to the thematic similarities. There is no doubt that the latter supplied the *Epic of Digenis* its main source of inspiration. Before we proceed to the examination of the molding of the Arabic material into the Byzantine casts, another part of the Digenis Cycle will be examined in connection with the Arabic sources, the historical-legendary part.

II. THE HISTORICAL-LEGENDARY ARABIC ELEMENT IN THE EPIC OF DIGENIS AND THE AKRITIC CYCLE :

Paradoxical as it may sound, there is almost nothing in the Arabic sources described above to link them with the historical-legendary part of the *Epic of Digenis*. The *Story of 'Umar b. al-Nuṣmān* and the first part of *Delhemma* as it has been said are in reality Syrian-Umayyad works where the only discernable historical elements are the unsuccessful attempts of the Arabs to conquer Constantinople. The only Byzantine emperor to appear clearly is Leo III during whose reign Maslama tried to conquer Constantinople. Perhaps later some interpolations were added reflecting, as asserted by some scholars, the later event of the Crusades and the conquest of Constantinople in 1204 by the Latins (24).

No allusions of any of these events appear in the Akritic Cycle which is centered in the events of the IXth-Xth century, i.e., the conquest of Amorium by the Arabs (838), which appears in the Akritic folksong *Τοῦ 'Αρμούρη* and the ensuing Byzantino-Arabic

(24) For the expeditions of Maslama against Constantinople see M. CANARD, "Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende", *Byzance et les musulmans du Proche Orient* (London, 1973), I, 80 ff. and R. GUILLAND, "L'expédition de Maslama contre Constantinople", *Al-Machriq* (1955), 89-112. For the geographical area mentioned in the *Story of 'Umar b. al-Nuṣmān*, see my article (note 10), 557-558. Among the later elements which were added to the original story of 'Umar is the use of the word Franc (الفرنجي) for the amazon who was Greek.

struggle till Euphrates which is mainly mirrored in the *Epic of Digenis*.

The second part of *Delhemma* refers to the same events, i.e., the activities of the Abbasid Khalifs. But there are no passages in the Akritic Cycle where the events are related in any similar sequence and/or manner. As it has been often said, the second book of the *Epic of Digenis* describes events in a definitely anti-Byzantine manner, betraying the copying of an Arab model, in addition to the use of Greek sources. *The discovery of such a model, usually thought to be created in Melitene* (25), *is still a desideratum and is definitely not to be identified with the Story of 'Umar b. al-Nu'mān and Delhemma which offered solely a mythopeic Arab frame for the Akritic Cycle.*

The Heroic Arabic and Byzantine Epic :

The Arabo-Byzantine Hero Forerunner of the Western Knight.

The marriage between Arabic and Byzantine heroic elements produced the type of Digenis Akritas who can be considered as the forerunner of the knights of the Western romances.

The existence of epics in Arabic literature has often been challenged (26); on one hand martial spirit, gallantry, protection of women frequently take place and on the other hand, there is no long and coherent epic. The *Story of 'Umar b. al-Nu'mān* and *Delhemma* particularly, which are included among the list of Arab epics by Fuentes, fall short of such definition (27). There are heavy loads of exotic, adventurous and brutally tragic episodes where the heroic

(25) CANARD, "Les principaux .." *op. cit.*, 159.

(26) See R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne* (Leiden, 1932), p. 9. Dozy's remark "La littérature arabe n'a point d'épopée; elle n'a même pas de poésie narrative .." was challenged by Alvaro Galmes de Fuentes (note 27), 196. See also H. PERES, "Le Roman historique dans la littérature arabe", *Annales de l'Institut des études orientales* 15 (1957), and ABDULLA EL TAYIB, *Heroes of Arabia* (Khartoum, 1976).

(27) ALVARO GALMES DE FUENTER, "Epica Arabe y Epica Castellana", *Atti del Convegno internazionale sul tema · La Poesia epica et la sua formazione*", *op. cit.*, pp. 195-260. See also G. CANONA, "Gli studi sull'epica popolare arabe" *Oriente Moderno* 57 (1977) 212-226.

elements are hopelessly drawn. Nevertheless whole episodes do exist with true heroic outlook. Sharkan's struggle against the army of Abriza is described in truly heroic terms. Sharkan himself behaves with delicate gallantry towards Abriza (including handkisses).

Likewise, Digenis Akritas, a hero of a romance-epic, moves on horseback carrying in one hand his weapon and in the other a lute. His father, the Emir, is closer to the strictly speaking heroic type, but less chivalrous (28).

The most important result of this Arabo-Byzantine fusion was the creation of an Epic of reconciliation, remarkably unique in world epic literature.

The first Byzantine heroic folksongs created before the *Epic of Digenis* among the early Akritai (VIIIth-IXth century), who fought vigorously against the Arabs, must have had an obvious hostile tone. We can get a general idea of the spirit of these poems from the *Song of Armouris*, though this was also later reshaped. After the triumph of John Curcuas, who conquered Melitene (933), the Arabo-Byzantine frontier was moved to the Euphrates. Continuous movements of population in this area between Byzantines and Arabs altered the spirit of the Akritai, among whom a good number of converted Arabs was added. It is through those converted Arabs that the Arabic sources were conveyed to the Byzantines (29). They were added to the accumulated Byzantine epic material to be used by the first compiler who lived among the later Akritai, in a milieu of reconciliation. He borrowed the frame of his poem, repeated often within it, from the Arabs. But in the Arabic sources the story of the hero's adventure with an amazone of different religion as well as their subsequent wedding is lost among myriads of other episodes. On the contrary, the Byzantine poet of the Epic of Digenis focuses his attention on the confrontation of a Moslem man with a Byzantine Christian woman. In general the Byzantine poet drew

(28) For true chivalrous spirit in the Epic of Digenis see J. B. BURY, *Romance of Chivalry on Greek Soil* (Oxford, 1911), 18-21.

(29) The Arab sources were transmitted to the Byzantines through oral channels. For this type of transmission see my article "Η άκτινοβολία του Βυζαντίου στις 'Αραβικές χώρες", *Μεγάλη Σοβιετική 'Εγκυκλοπαίδεια*, τομ. 'Ελλάς (1979)

from the Arabic sources a symbol to be used as a glaring example of reconciliation between the Byzantine and the Islamic world.

Finally, it should be emphasized, that in spite of the Arab influence, the Byzantine poet recreated in his own manner the Arab material. In particular, he reshaped the epic material, which appears sporadically in the Arabic sources, creating a true romance of chivalry ⁽³⁰⁾.

University of Salonica.

Vassilios CHRISTIDES.

(30) The book of Udo STEINBACH, *Dāt al-Himma Kulturgeschichtliche Untersuchungen zu einem arabischen Volksroman* (Wiesbaden, 1972) was unattainable to me.

L'ORNEMENT ET LA MINIATURE DANS LES MANUSCRITS BULGARES DU X^e AU XIV^e SIÈCLE

L'étude des problèmes que pose le codex manuscrit médiéval bulgare a fait découvrir les voies inconnues qu'il a suivies, les traits caractéristiques et les particularités originales qui le différencient du livre manuscrit médiéval byzantin et occidental. L'origine et le destin du manuscrit bulgare sont intimement liés à l'histoire du peuple et à son aspiration à l'indépendance. Le peuple bulgare a voulu également s'imposer comme une nation culturelle. À certaines époques les livres ont contribué à soutenir le sentiment de la conscience nationale plus que tout autre chose, grâce à la possibilité de les faire voyager et de les transporter. Contrairement au manuscrit occidental, le livre manuscrit bulgare est relativement plus pauvre en ce qui concerne les miniatures. Il faut néanmoins en excepter les manuscrits richement enluminés parus dans les *scriptoria* royaux. Par contre, il présente un intérêt incontestable grâce à la variété des caractères (écritures), à la composition de la page et à l'ornement. Cet aspect du manuscrit bulgare, jusqu'à maintenant peu étudié dans ses manifestations et traits caractéristiques, révèle l'âme du peuple et sa destinée historique tout autant que les autres arts.

L'art du livre est un art-artisanat complexe, dont le trait fondamental est la simplicité. Dans ce principe foncièrement paradoxal se situe le maximum fonctionnel, que renferment les éléments complémentaires, appelés plus tard éléments décoratifs, contribuant à la présentation artistique du manuscrit. Les vignettes, les encadrements, les lettrines, les initiales ornées, les miniatures sont étroitement liés au contenu du texte, à son interprétation et à sa présentation dans le but de le rendre plus compréhensible au lecteur. L'utilité fonctionnelle, fondamentale dans l'organisation du corps manuscrit pendant le Moyen âge, n'élimine cependant pas l'élément artistique et esthétique que portent en soi la période, l'école et la personnalité de l'artiste. Voilà pourquoi le manuscrit, de pair avec

les autres arts du moyen âge, témoigne du niveau culturel et des intérêts sociaux, des changements de goût et de style, en un mot, de l'esthétique de l'époque.

L'apparition de l'ornement dans le manuscrit s'explique par le désir de rendre le texte plus accessible au lecteur (¹). Le caractère

(1) H. GERSTINGER, *Die griechische Buchmalerei*, Wien, 1926 ; K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des IX. und X. Jahrhunderts*, Berlin, 1935 ; J. EBERSOLT, *La miniature byzantine*, Paris et Bruxelles, 1926 ; H. BORDIER, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883, P. BUBERI et H. GERSTINGER, *Die byzantinische Handschriften*, Leipzig, 1938 ; C. NORDENFALK, *Die spätantiken Kanonentafeln*, Goteborg, 1938 ; A. GRABAR, *Les manuscrits grecs enluminés de provenance italienne (IX^e-XI^e s.)*, Bibliothèque des Cahiers Archéologiques, Paris, 1972 ; H. HUNGER, *Studien zur griechischen Paläographie*, Wien, 1954 ; V. STASOV, *Slavjanskij i vostočnij ornament po rukopisjam drevnego i novogo vremeni*, Spb, vyp. I, 1884, vyp. II, 1887 ; G. GAGARIN, *Sbornik visantijskich i drevnerusskich ornamentov, sobrannich i risovannich Gr. Gagarinym*, SPb, 1887 ; V. BUTOVSKIJ, *Istorija russkogo ornamenta s X po XVI stoletija po drevnim rukopisjam*, Moskva, 1870 ; I. SREZNEVSKIJ, *Slavjanorusskaja paleographia XI-XIV v.*, Spb, 1885 ; A. SOBOLEVSKIJ, *Slavjanorusskaja paleographia s 20 paleographičeskimi tablizami*, isd. 2, Spb, 1908 ; E. KARSKIJ, *Slavjanskaja kirillovskaia paleographia*, Leningrad, 1928 ; V. ŠČEPKIN, *Russkaja paleographia*, Moskva, 1967 ; L. ČEREPIN, *Russkaja paleographia*, Moskva, 1956 ; F. BUSLAEV, *Slavjanskij i vostočnij ornament po rukopisjam drevnego i novogo vremeni. Rezensia na albom V V Stasova*, ŽMNP, 1884, mai, s. 54-104 ; F. BUSLAEV, *Istoričeskie očerky po russkomu ornamentu v ŠČEPKIN, Bolgarskij ornament epochi Joana Alexandra*, Sb «Statej po slavjanovedeniju, posvjaštunnich M. S. Drinovu», Charkov, 1904, s. 153-158 ; A. SVIRIN, *Drevnerusskaja miniatura*, Moskva, 1950 ; A. SVIRIN, *Iskusstvo knigi drevnej Russi XI-XVII v.*, Moskva, 1964 ; R. SCHMERLING, *Chudožestvennoe oformlenie gruzinskoj rukopisnoj knigi IX-XI v.*, Tbilissi, 1967 ; G. VZDORNOV, *Rol slavjanskich monastirskih pisma Konstantinopolja i Apona v razvitii knigopisanija i chudožestvennogo oformlenija rukopisej na rubeže XIV-XV v.*, TODRL, XXIII, Leningrad, 1968, p. 175-192 ; O. PODOBEDOVA, *Nekotore probleme izučenija rukopisnoj knigi, Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1972, s. 7-24 ; N. ROZOV, *Iskusstvo knigi drevnej Russi i bibliographia, Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1972, p. 24-52 ; T. UCHOVA, *Miniatury, ornament i gravjury v rukopisjach biblioteki Troice-Sergieva monastyrja, «Zapiski otdelja rukopisej GBL»*, vyp. 22, Moskva, 1960, p. 5-27, pll. 3-292 ; T. UCHOVA, *Ornament neovizantijskogo stili v moskovskich rukopisijach konca XIV, pervoj četverti XV v.*, v kn. «Andrei Rubljov i ego epocha», Moskva, 1972, p. 222-224 ; Sv. RADOJČIČ, *Stare srpske miniature*, Beograd, 1950 ; Sv. RADOJČIČ, *Umetnički spomenici manastira Hilendara, «Zbornik radova»*, kn. XLIV, SAN, Vizantološki institut III, Beograd, 1955, p. 163-194 ; Sv. RADOJČIČ, *Srpska miniatura XIII v.*, «Glas SAN, odel društvenih nauka», CCXXXIV, kn. 7,

conventionnel de la littérature pendant le Moyen Age a provoqué la création de schémas, qui ont été repris durant des siècles et sont devenus ainsi des canons, ce qui ne veut pourtant pas dire qu'ils restaient immuables. Dès la création de l'alphabet slave par les frères Cyrille et Méthode (855), dans les premiers manuscrits glagolitiques et cyrilliques, proches des prototypes byzantins, on peut découvrir un nouveau rapport entre les éléments de base composant la page. On tient compte de l'échelle plus grande des caractères slaves, ainsi que de l'emploi différent des éléments décoratifs. C'est un fait acquis par exemple, que l'ornement dans les manuscrits bulgares est beaucoup plus riche et élaboré de manière plus originale que ne l'est la miniature⁽²⁾. Les traditions orientales dans le domaine de la sculpture sur pierre, du travail du métal et de la céramique, dont nous découvrons les traces dans les anciennes capitales Pliska et Preslav, ont exercé une influence incontestable.

La décoration des premiers manuscrits bulgares – les manuscrits glagolitiques – est essentiellement graphique⁽³⁾ (pl. I). Les motifs principaux sont les motifs tressés, la bande, le cercle et le carré. La présentation géométrique des motifs de base et la stylisation des éléments ornementaux montrent l'influence des monuments créés dans les régions nord-ouest de l'Asie Mineure et de la Cappadoce, régions que Cyrille et Méthode avaient connues dans les premiers temps de leur activité, avant leur départ pour la Moravie. La plupart des manuscrits glagolitiques – l'Évangile d'Assémene (Rome, *Cod.*

Beograd, 1959, p. 55-69 ; V. MOŠIN, *Ornamentika neopvizantijskog i balkanskog stila, «Godišnjak»*, kn. I, Balkanološki institut, Sarajevo, 1956, s. 295-351 ; M. ŠČEPKINA, *Bolgarskaja miniatura XIV v (Issledovanie psaltiri Tomiča)*, Moskva, 1963 ; M. STOJANOV, *Ukrasa na slavjanskite rāpokisi v Bālgarija*, Sofia, 1973 ; V. LICAČEVA, *Iskusstvo knigi Konstantinopol XI v.*, Moskva, 1976 ; H. BELTING, *Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft*, Heidelberg, 1970, p. 6-10 ; K. WEITZMANN, *Studies in classical and byzantine manuscript illumination*, London, 1971.

(2) A. GRABAR, *Influences musulmanes sur la décoration des manuscrits slaves balkaniques*, *Revue des études slaves*, XXV, Paris, 1949, p. 128.

(3) V. STASOV, *Slavjanskij i vostočnij ornament po rukopisjam drevnego i novogo vremena*, SPb, vyp. I, 1884, vyp. II, 1887 ; V. IVANOVA-MAVRODINOVA, *Ukrasata na starobālgarskite glagoličeski rākopisi*, *Iskusstvo*, g. XIV, kn. 7, 1963, p. 10-16 ; V. IVANOVA-MAVRODINOVA, *Istoria na bālgarskoto izobrazitelno iskusstvo*, I, Sofia, 1976, p. 104-109 i cit. lit.

Vat. Slav. 3) et l'Évangile de Zographou (Léningrad, *GPB, Glag.*, I) du x^e siècle ; l'Évangile de Mariinsk (Moscou, *GBL, Grig.*, 6. M. 1689), le Psautier de Sinai (Sinai, mon. Ste Catherine), l'Euchole de Sinai (Léningrad, *GPB, Glag.*, 3) du xi^e s. sont décorés de vignettes occupant la moitié de la page ou d'étroits bandeaux tressés, séparant les chapitres du livre, ainsi que de nombreuses initiales ornées occupant parfois 15 lignes de la colonne de texte (4). Le rapport entre les manuscrits anciens cyrilliques et les manuscrits glagolitiques est incontestable et se révèle surtout dans l'ornementation, dans les vignettes et les initiales, dans leur stylisation où nous retrouvons les traces du style géométrique glagolitique, fondamental dans l'écriture des caractères, alors que dans les miniatures, les traditions sont visiblement différentes. Dans les manuscrits cyrilliques – le Livre de Sava (Moscou, *ZGADA*, f. 381, Nr. 14), le recueil de Souprasle (Léningrad, *GPB, Qn I.* 72), Apôtres d'Enina Nr. 5 (Sofia, *NBKM* Nr. 1144) du x^e-xi^e s., l'influence des manuscrits glagolitiques se sent surtout dans les initiales et les vignettes, dans les coudes des motifs tressés, dans la stylisation géométrique des motifs végétaux (5).

À la fin du ix^e et au début du x^e s. la littérature bulgare, suivie de près par les souverains bulgares – le prince Boris et le roi Siméon – vit son premier éclat, connu comme le «Siècle d'or de la littérature bulgare». Les manuscrits qui nous restent de cette période sont peu nombreux, mais nous pouvons juger de l'évolution et du niveau du livre bulgare d'après les copies plus tardives, faites surtout en Russie aux xi^e-xii^e siècles : l'Évangile d'Oastromirov (Léningrad, *GPB, Fn I* 5) et l'Évangile de Mstislav (Moscou, *GHM. Sin* 1023), l'Évangile du Maître de Constantin de Preslav, le Recueil de

(4) J. VAJS et J. KURZ, *Evangelarium Assemani, Codex Vaticanus*, Prague, t. I, 1929 ; t. II, 1955 ; V. JAGIČ, *Quattuor evangelium codex glagoliticus, olim Zographensis, nunc Petropolitanus*, Berolini, 1879, Repr. Graz, 1954 ; V. JAGIČ, *Pamjatnik glagoličeskoj pismennosti Mariinskoe evangelie*, Spb, 1883 ; S. SEVERIJANOV, *Sinajskaja psaltr, Glagoličeskij pamjatnik XI veka*, Petrograd, 1922 ; M. ALTBAUER, *Psalterium sinaïticum, An 11th Century Glagolic Manuscript from St. Catherine's Monastery, Mt Sinai, Skopje*, 1971 ; R. NAHTIGAL, *Euchologium sinaïticum*, Ljubljana, t. I, 1941 ; t. II, 1942.

(5) V. ŠČEPKIN, *Savina kniga*, Spb, 1904 ; K. Mirčev i Chr Kodov, *Eninski apostol, Starobălgarski pametnik ot XI vek*, Sofia, 1965 ; V. Mošin, *Ornament južnoslovenskih rukopisa XI-XIII veka Radovi VII*, kn. 3, Naučno Društvo Bosne i Hercegovine, Sarajevo, 1957, p. 5-79.

Sviatoslav de 1073 et celui d'Hippolyte de 1076 (6). Proches des manuscrits de la capitale byzantine pour quelques motifs iconographiques, leur origine est à chercher dans les provinces grecques orientales. Ces copies montrent le haut niveau de l'art du livre bulgare aux x^e-xi^e s. On peut considérer que les miniatures de l'Évangile d'Ostromir, introduites plus tard, sont les enluminures originales bulgares, sorties du prototype et ajoutées dans les copies russes, fait courant au Moyen Âge. L'Évangile d'Ostromir montre les personnages des quatre évangélistes, inscrits dans des cadres richement décorés, rappelant par la profusion du coloris les émaux et les objets d'orfèvrerie en filigrane d'argent. Les initiales, montrant la variante typique du style byzantin fleuri, passé en Bulgarie et ayant connu une évolution nouvelle dans les copies, constituent l'aspect le plus remarquable des évangiles d'Ostromir – 1056/1057 et de Mstislav – entre 1113 et 1117.

Le recueil de Sviatoslav de 1073 comprend différents articles traitant des problèmes de l'éthique chrétienne, de la logique, de la grammaire historique romaine et byzantine, etc... On pense que c'est le roi Siméon, lui-même, qui l'a composé, hypothèse que vient appuyer l'appel du roi dans un des récits du recueil. Un intérêt incontestable vient de quatre miniatures, où des groupes de moines et d'écrivains ecclésiastiques, auteurs éventuels des articles dans le recueil, sont réunis sous des arcs décoratifs, imitant des églises à nombreuses coupes. Les portraits des souverains bulgares, l'image de Siméon dans le manuscrit du «Sermon des jours de dimanche», connu aussi comme l'Évangile du Maître et l'image de Boris, dans le «Recueil d'Hippolyte» prouvent également que ces manuscrits sont des copies d'originaux bulgares.

Les quelques manuscrits restés aujourd'hui du *scriptorium* de la capitale du Premier Royaume bulgare – Preslav –, que nous étudions aujourd'hui sur des copies russes du x^e-xii^e s., telles que l'Évangile d'Ostromir de 1056-1057, l'Évangile de Mstislav de 1113-1117, l'Évangile du Maître de Constantin de Preslav et l'Éloge contre les Ariens du xii^e s., le Recueil de Sviatoslav de 1073 et le

(6) V. IVANOVA-MAVRODINOVA, *Za ukrasata na rākopisite ot Preslavskata knižovna škola*, Sbornik Preslav I, Sofia, 1968, s. 80-124; V. IVANOVA-MAVRODINOVA, *Istoria na balgarskoto izobrasitelno iskustvo*, p. 109-119 i cit. lit. : *Izbornik Svjatoslava 1073 g.*, Moskva, 1977.

Recueil d'Hippolyte de 1076, ainsi que le Recueil de Souprasle du x^e s., dont nous avons l'original, montrent dans l'ornementation et la miniature une tradition différente du courant glagolitique. Ils sont proches des manuscrits sortis de la capitale byzantine, malgré quelques réminiscences orientales, visibles dans le choix des sujets et dans la manière de styliser, imitant la technique des émaux orientaux. Les initiales tiennent compte des contours doux des caractères cyrilliques, proches de l'écriture onciale grecque. Dans les manuscrits sortis des régions sud-ouest de l'École littéraire d'Ochrid, où l'alphabet glagolitique connaît un sort plus durable, les éléments du style glagolitique géométrique et des traits précoces du style tétatologique seront présentées dans la tradition manuscrite des monuments du XII^e-XIII^e s.

Pendant les XI^e-XII^e s., on remarque dans l'écriture, le contenu, la langue et la décoration du livre bulgare un certain nombre de changements. Au moment de la domination byzantine (1018-1185) le livre se propage, acquiert un caractère plus populaire. Dans la décoration de l'«Apôtre» d'Enina (Sofia, *NBKM* Nr. 1144) et dans le livre de Sava (Moscou, *ZGADA*, f. 381 Nr. 14) du XI^e s., l'Évangile de Dombromir (Léningrad, *GPB*, *Qn* I 55), l'Apôtre de Slepčë, l'Apôtre d'Ochrid (Moscou, *GBL*, *Grig.* 13, M. 1695), le Parimejnik (Livre des Prières) de Grégoire (Moscou, *GBL*, *Grig.* 2 M. 1685), le Triodion de Bitolja (Sofia, *BAN*, Nr. 38), monuments de la fin du XI^e s., et du XII^e s., des éléments du style tétatologique, venant à l'encontre de la clarté raffinée, si caractéristique dans les manuscrits byzantins et bulgares de l'époque précédente, s'infiltrèrent de plus en plus souvent (7).

L'épanouissement du livre manuscrit pendant le Deuxième Royaume bulgare (1185-1396) est en rapport étroit avec les besoins de l'État restauré, qui a pour centre culturel et politique la nouvelle capitale de Tirnovo. Fruit d'une nécessité sociale, le manuscrit est

(7) M. AITBAUER, *Dobromirovo evangelie, Kyrillski spomenik ot XII vek*, t. I, Skopje, 1973. B. VEIČEVA, *Dobromirovo evangelie. Bălgarski pametnik ot načaloto na XII vek*, Sofia, 1975. G. ILINSKIJ, *Slepčanskij apostol XII veka*, Moskva, 1912. S. KULBAKIN, *Ochridska rukopis apostola konca XII veka – Bălgarski starini*, kn. III, Sofia, 1907. R. BRANDT, *Grigorovičev parimejnik v cličenii s drugimi parimejnikami*, vyp. I-II, Moskva, 1894; J. IVANOV, *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1931, p. 452-467.

intimement lié aux processus sociaux et culturels du pays. Il sert la cause de l'unité de l'État comme tout l'art de la capitale. La stabilité politique de la Bulgarie jusqu'au milieu du XIII^e s. et surtout après le rétablissement du patriarcat de Tirnovo en 1235, lorsque la capitale Tirnovo est reconnue officiellement par le monde chrétien, favorise l'évolution de l'art du manuscrit. Les monastères situés hors de la capitale connaissent un renouveau. Ce sont les monastères de Rila, de Bačkovovo, d'Ossogovo, de Vatopédi, de Zographou, de Chilandari, de Batochévo, etc. Mais pendant le règne long et relativement calme du roi Ivan-Alexandre (1331-1371), on observe une nouvelle concentration de la vie littéraire parallèlement au grand épanouissement des centres culturels comme Kilifarévo, Ivanono, Paroria et autres.

Sans unifier schématiquement la période de la fin du XII^e s. à la fin du XIV^e s. (en tenant compte des différences évidentes dans la vie socio-culturelle du pays à cette époque), les manuscrits qui nous restent représentent une source historique et artistique précieuse et peuvent nous faire connaître les lignes principales et les tendances marquant le développement culturel du pays. Ils font apparaître les influences, les orientations et la formation de nouveaux styles, dont le rôle est fondamental dans l'évolution de l'ensemble des arts de cette période. On y remarque aussi un développement, en partie étranger aux traditions que propose Byzance dans ce domaine, indépendamment de leur style moins raffiné. L'évolution culturelle et politique des pays slaves après la chute de Byzance en 1204 et la crise idéologique survenue dans l'Empire, l'arrivée d'artistes grecs et la prise comme butin de guerre de manuscrits précieux par les seigneurs slaves, tout cela contribue d'autre part à certains emprunts de traditions byzantines dans le domaine de la vie culturelle et socio-politique. Ces faits témoignent de la dissonance dans les traditions culturelles. En présence se trouvent, d'une part, un processus d'imitation et de copie, provoqué par la concurrence et la rivalité entre les seigneurs et, d'autre part, au contraire, un processus de désir de sauvegarder certaines traditions et écoles. Naturellement, cette dualité exerce une influence aussi bien sur le niveau des monuments composés dans différentes parties du pays, que sur les monuments, sortis d'un même *scriptorium* ou foyer littéraire.

Pendant cette période comprenant plus de deux siècles, l'ornement connaît un grand éclat aussi bien que la miniature

(l'illustration). Dans l'ornement, nous distinguons trois styles principaux – le style néobyzantin (pl. III et IV), le style tératologique (pl. II) et le style balkanique⁽⁸⁾ (pl. V). Le style néobyzantin continue la tradition du style connu comme «style byzantin», dont les éléments les plus précoces peuvent être décelés dès les manuscrits grecs du VI^e s. Il atteint le point culminant de son évolution et montre une image originale dans les manuscrits du X^e-XI^e s. Les motifs fondamentaux qu'il développe sont géométriques, tressés et végétaux ; le tracé est net et précis dans les vignettes et les initiales⁽⁹⁾. Dans les manuscrits byzantins, le fond d'or sur lequel les motifs sont

(8) IV. DUČEV, *Le grand tournant historique de l'an 1204*, Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, kn XVI, Beograd, 1975, p. 63-68 ; IV. DUČEV, *La crise idéologique de 1203-1204 et ses répercussions sur la civilisation Byzantine*, Cahier de Conférences, I série, *Christianisme byzantin et archéologie chrétienne*, Paris, 1976, p. 3-65 ; A. DJOUROVA, *Les manuscrits pendant le deuxième royaume bulgare (1185-1396)*, *Etudes de l'ornement*, p. 36-99, *Cyrrilomethodianum*, IV, Thessalonique, 1977 ; A. DJOUROVA, *Za ornamenta v bălgarskite rākopisi XIII-IV v.*, DJOUROVA, *Tenth to Eighteenth Century Bulgarian Manuscripts, Their Ornament and Illuminations*. London, Casel Edition (sous presse).

(9) A. LABOTTE, *Les manuscrits de l'art de les orner*, Ouvrage historique et pratique, Paris, 1893 ; V. MOŠIN, *Ornamentika neovizantijskog i balkanskog stila*, p. 295-351 ; T. PROTASIEVA, *Vizantijski ornament*, *Drevnerusskoe iskusstvo, Rukopisnaja kniga*, Moskva, 1974, p. 205-219 ; M. ŠČEPKINA, *Teratologičeskij ornament*, *Drevnerusskoe iskusstvo*, Rukopisnaja kniga, Moskva, 1974, p. 219-240 ; Z. ŽULGINA, *Balkanskij ornament*, *Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1974, p. 240-265 ; L. KOSTJUHINA, *Novovizantijskij ornament*, *Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1974, p. 265-296 ; T. UCHOVA, *Ornament vizantijskogo stilja*, *Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1974, p. 222-245 ; A. DJOUROVA, «*Tradicionalism*» *licevijh rukopisej XIV v. (O rukopisjah voznikšich vo vremja carstvovanija Ivana-Alexandra (1331-1371))*. Meždunarodnaja naučnaja konferencija «*Slavjanskite kulturni i Balkanite*», Sofia, I, 1978, p. 301-303) AL. FRANZ, *Byzantine Illuminated Ornament. The Art Bulletin and Illustrated Quaterly*, vol. XVI, Nr. 1, March, 1934, p. 43-76, pl. I-XXIV ; N. SVIRIN, *Drevnerusskaja miniatura*, Moskva, 1950, p. 142 ; V. IVANOVA-MAVRODINOVA, *Za ukrasata na rākopisite ot preslavskata knižovna škola*, Sb. «*Preslav*», Sofia, 1968, s. 91-92 ; S. DER NERSESSIAN, *Manuscrits arméniens illustrés des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1937, p. 2 et sv. ; G. VZDORNOV, *Neovizantijskij ornament u južnoslovenskich i russkich knigach do načala XV v.*, *Viz. vremennik*, 24, 1973, p. 217-243 ; T. PROTASIEVA, *Vizantijskij ornament*, *Drevnerusskoe iskusstvo*, Rukopisnaja kniga, Moskva, 1974, p. 205-219 ; M. HARISIJADIS, *Raskošni vizantijski stil u ornamentima južnoslovenskich rukopisa iz XIV i XV v.*, v «*Moravska škola i nieno doba*», Beograd, 1972, s. 211-227.

disposés et les tons étendus de manière continue, crée l'illusion d'une technique de l'émail avec un effet fortement pictural. Parallèlement à ce type d'initiales qu'on rencontre plus rarement, dans les manuscrits slaves on accorde une attention plus grande à la stylisation et au travail des tiges à nœuds, aux courbures des branches dans les vignettes et les lettrines.

À la limite du XIII^e et du XIV^e s., dans certains manuscrits on observe le développement poussé et la stylisation des branches végétales qu'on voit aux extrémités des lettres enluminées sous forme d'arabesques (pl. IV). Le schéma-même de la lettre ne présente pas d'ornement, parfois cependant une coupure par des nœuds et des points. Les initiales s'épurent, s'allongent en hauteur, la structure de la lettre représente une ligne simple et compacte, couleur de cinabre, les vignettes et les lettres majuscules enluminées se déploient en surface sur la feuille et l'on remarque plus d'air, de légèreté entre les ornements végétaux et les entrelacs ; les tons deviennent plus transparents. Ces éléments apparaissent dans les vignettes, et surtout les petites vignettes et les initiales sont caractéristique pour le groupe de manuscrits, connus comme les Recueils monacaux de Tirnovo⁽¹⁰⁾. Ce sont des manuscrits faisant partie de la littérature monacale : manuel du moine hésychaste, où les exposés mystico-religieux, philosophiques, ascétiques, théologiques et dogmatiques, ainsi que les traductions, trouvent une place primordiale, et traitent de l'organisation et de la structure du pouvoir laïque. On peut y ajouter aussi certaines traductions « corrigées » de la littérature liturgique : psautier, livres de prières, évangiles, synodiques. Les manuscrits composés en caractères alexandrins « du pape Guerassim » font également partie de ce groupe, groupe caractéristique de l'École littéraire de Tirnovo et connu surtout pour les sujets traités de l'époque d'Euthyme. D'après la graphie, ces manuscrits

(10) B. CONEV, *Opis na rakopisite i staropečatnrite knigi v Narodnata biblioteka*. II, Sofia. 1923. Nr. 672, 673 ; B. CONEV, *Istoria na bălgarskia ezik*, Sofia, 1940. p. 145 ; E. KOTZEVA, *Alexandrijsko popgerasimovo pismo v bălgarskite rāpokisi ot vtorata polovina na XIV v.*, «Starobălgarska literatura» (*Materiali i izsledvanija*). I. Sofia. 1971. p. 369-401 ; A. DJOUROVA, *Ukrasnite rākopisi ot XIV v.*, *izlezli ot Tārnovo i okolnostite mu. Vtori meždunaroden symposium «Tārnovska knižovna škola» (Učenic i posledovately na Evtimij Tārnovsky)*, 20-23 mai 1976. Veliko Tārnovo (sous presse).

présentent une écriture semi-normative, avec une tendance à l'écriture rapide, répondant aux exigences d'une norme inférieure.

Les manuscrits du Deuxième Royaume bulgare, qui présentent le plus d'intérêt sont ceux où nous découvrons les caractéristiques d'un nouveau style, appelé le «style tératologique» et dont l'origine se situerait dans la Bulgarie du sud-ouest (pl. II) (11). À la différence du style zoomorphe, traditionnel dans les manuscrits byzantins, le style tératologique se distingue par une configuration complexe des initiales et des vignettes et par l'introduction d'une série de nouveaux éléments de caractère animalier, végétal et anthropomorphique. Le nom de ce style vient du mot grec «τέρας», qui signifie monstre. Il tire son origine de la caractéristique des initiales, où s'interpénètrent de manière bizarre des éléments animaux et végétaux sans qu'il soit possible de délimiter de façon précise les motifs, de même qu'il est difficile d'identifier certaines des images avec l'oiseau et l'animal du monde naturel. Les premières manifestations de style tératologique sont visibles dès l'Évangile de Zographou, le Livre de Sava, «Apôtre» d'Enina et le Livre des Prières du Sinai du x^e-xi^e s. mais montrent un état encore incertain.

Entre le xii^e et le xiii^e s. dans certains manuscrits nous découvrons certains éléments tératologiques, qui au xiii^e s. se définiront comme les motifs d'un style indépendant. Au xii^e s. dans les lettres prédomine encore le contour géométrique, que l'œil ou la tête d'animal, dessinés aux terminaisons des lettres ne transforment pas encore en

(11) F. BUSIAEV, *Novosti russkol literaturi po cerkovnomu iskusstvu i archeologii*, «Sovremennaja letopis», 1863, Nr. 9, p. 11-14 ; *Istoričeskie očerki po russkomu ornamentu v rukopisjach*, Pg., 1917, p. 15-17 ; O. PODOBEDOVA, *Ornamentika russkich rukopisej XI-XIII v.*, *Drevnerusskoe iskusstvo*. Rukopisnaja kniga, p. 199. A. NEKRASSOV, *Očerki po istorii russkogo ornamenta*, Spb., 1913 ; W. BORN, *Das Tiergeflecht in der Nordrussischen Buchmalerei*, «Seminarium kondakovianum» V, Praha, 1932, p. 63-98 ; VI 1933, p. 98-108, VII 1934, s. 76 ; A. GRABAR, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*, Paris, 1931 ; V. LAZAREV, *Iskusstvo srednovkovnoj Russi i Zapad (XI-XV v.)*, Moskva, 1970, p. 60 ; N. RAJNOV, *Ornament i bukva v slavjanskite räkopisi na Narodnata Biblioteka v Plovdiv*, Sofia, 1925 ; SV. RADOJČIĆ, *Stare srpske miniature*, Beograd, 1955 ; SV. RADOJČIĆ, *Naslovna zastavica Hilendarskog Šestodneva iz 1263 godine, «Hilendarski sbornik»*, 2, 1971, s. 69-89, T. ILINA, *Za graphičnata ukrasa v bălgarskite, säbskite i ruskite räkopisi v sbirkite na Leningrad i Moskva*, BAN, III, V.

tératologie. Mais dans des manuscrits tels que l'Évangile de Boïana (Musée de Roumiantsev, Moscou), le Parimejnik de Chilandari (Moscou, *GBL, Roum.* 1685), l'Apôtre de Slepče, (Moscou, *GBL, Roum.* 1969), l'Apôtre d'Ohrid (Moscou, *GBL, Grig.* 13, M. 1695) etc., nous découvrons des éléments de ce style, style qui au XIII^e s. dominera dans les manuscrits de Bulgarie, par exemple : Triodion d'Orbele (Léningrad, *GBP, Fn I* 102), Psautier de Radomir (Monastère de Zographou, Nr. d'inventaire 47), Psautier de Norov (Moscou, *GHM, Uvar.* Nr. 285), Psautier de Bologne (Bologne, Bibliothèque de l'Université Nr. 2499), le Ménéé dit de Dragan de Zographou Nr. 85, le Psautier de Pogodine *GPB, Leningrad* Nr. 8.

En dehors des différentes variantes de vignettes que présente ce style, il est intéressant pour le grand nombre et la richesse de sujets des initiales. comprenant des motifs animaliers et végétaux, des entrelacs et parfois des figures humaines. On y découvre une fantaisie de combinaisons de l'artiste, mais ils font penser aussi à certaines influences ou origines possibles, non seulement grecques et orientales, mais aussi italienne (12).

Dans les manuscrits de la fin du XIII^e s. et surtout du XIV^e s., on remarque un développement des motifs tressés, des entrelacs au détriment des motifs végétaux et zoomorphes. Certains des manuscrits portent en eux, aussi bien des éléments de style tératologique que des éléments du style balkanique. On peut définir plus exactement ce phénomène, comme la décadence d'un style, se dissolvant peu à peu et qui se trouve remplacé par le jeu des entrelacs que l'on retrouve également dans les produits de l'artisanat. Des manuscrits, comme le Psautier Nr. 3, le Psautier Chope Nr. 454, le Psautier Nr. 456, l'Ochtoéchos Nr. 180, l'Ochtoéchos Nr. 559, tous de la Bibliothèque Nationale de Sofia, le Ménéé pour le mois de Janvier (Sofia, *BAN*, Nr. 19), le Taktikon de Nikon de la Forêt Noire I/16, la Scala paradisi de Rila 3/11, tous les deux du Monastère de Rila, le Psautier de Tomić (Moscou, *GHM*, Nr. 2752) montrent dans les initiales et les vignettes les entremêlements de deux styles.

Comment peut-on expliquer ce grand essor du style tératologique en Bulgarie juste au XIII^e s. ? Est-ce le fruit des traditions locales ou y

(12) A. GRABAR, *Les manuscrits grecs enluminés de provenance italienne.* (IX^e-XI^e siècles), Paris, 1972.

a-t-il un rapport avec l'évolution et les processus de l'art à Byzance et dans le reste des pays slaves et européens ? Aux XI^e-XII^e s. dans l'art slave et dans l'art de Byzance, mais surtout dans les pays européens occidentaux, les motifs animaliers connaissent une grande vogue. Les raisons de cet engouement ne peuvent pas s'expliquer uniquement par l'aire géographique, mais doivent plutôt être cherchées pour leur rôle et importance dans l'époque et dans la société, ou alors dans le contexte historique et culturel. Les conceptions, les idées de l'époque sont primordiales, car le symbolisme «zoologique» y joue un rôle non négligeable. Les bestiaires médiévaux sont une source inépuisable de symboles et d'allégories et les «bêtes de Dieu» ont été assimilées à certaines idées d'ordre général et à des symboles bien déterminés⁽¹³⁾. Ainsi le bestiaire byzantin est une synthèse d'éléments de différents genres. Certains d'entre eux se rapportent aux traditions de l'antiquité tardive : centaures, sirènes et autres êtres mythologiques, d'autres se rapportent à l'art musulman du Moyen et du Proche-Orient avec ses réminiscences sassanides (nous pouvons rappeler ici le motif des animaux et des oiseaux autour de «l'arbre de vie» ou alors le carnivore qui mange l'herbivore, le griffon à tête d'oiseau près de l'arbre de vie, le griffon marchant, etc.). L'influence des motifs orientaux a été favorisée par le parallélisme avec la

(13) J. IVANOV, *Balgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1970, p. 468-474 ; N. KONDAKOV, *Makedonija, archeologičeskoe putešestvie*, Spb., 1909 ; O. POPOVA, *Novgorodskie miniatjuri i vtoroe južnoslavjanskoe vlijanie, Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1968, s. 179-200 ; G. POPOV, *Ornamentacija rukopisi iz Moskovskogo Uspenskogo sobora, Drevnerusskoe iskusstvo*, Moskva, 1972, p. 243-244 ; N. KONDAKOV, *Zoomorfičeskie inciali grečeskich i glagoličeskich rukopisej X-XI stoletija v Bibl. Sinajskogo monastirja*, Spb., 1903, Obšt. Ljubitelej drevnej pismenosti, Nr CXXI, I-VIII, p. 8 ; J. BALTRUŠAITIS, *Le Moyen Age fantastique, Antiquités et exotismes dans l'art gothique*, Paris, 1955 ; J. BALTRUŠAITIS, *Cosmographie chrétienne dans l'art de Moyen Age*, Paris, 1939 ; A. GRABAR, *Influences musulmanes sur la décoration des manuscrits slaves balkaniques, Revue des études slaves*, XXV, Paris, 1949, p. 124-135 ; V. DARKEVIČ, *Svetskoe iskusstvo Vizantii. Proizvedenija vizantijskogo Khudožestvennogo remesla v Vostočnoj Evrope X-XIII veka*, M., 1975, p. 187 ; D. TALBOT RICE, *Irlandskie elementi v vizantijskom iskusstve. III Kongres po pražkom iskusstvu i archeologii*, Doklady, M.-L., 1939, pl. XC, XCI ; L. LELEKOV, *Iskusstvo drevnej Russi v ego svjzjah s Voztokom (O postanvke voprosa)*, Drevnerusskoe iskusstvo, Zarubežnie svjazi, M., 1975, s. 55-80.

culture artistique antique. En règle générale, tout se limitait à l'emprunt des schémas ornementaux orientaux, ainsi que l'ornementation décorative des personnages, rappelant la période avant le christianisme. En définitive, l'assimilation des motifs antiques et orientaux donne une nouvelle iconographie, dont il n'est pas toujours facile de suivre les origines.

Dans l'art musulman des XII^e-XIII^e s. les motifs zoomorphes sont travaillés de manière ornementale sous l'influence de l'esthétique islamique et se fondent presque entièrement dans les branches densément entrelacées. Dans l'art byzantin, les manuscrits qui nous restent, proposent une représentation réaliste des animaux réels et imaginaires ; toutes les parties sont liées logiquement et leur présence dans les manuscrits est limitée dans le temps, en rapport surtout avec l'art des IX^e-XII^e s. Les exemples d'époques plus tardives sont à classer parmi les exceptions.

Dans les Balkans, et surtout en Bulgarie, le style tétratologique, réunissant la symbolique complexe des schémas orientaux et antiques, connaît un grand épanouissement au XIII^e s. (pl. II). C'est dû peut-être aux réminiscences orientales dans l'esprit du peuple, qui, unies à la foi chrétienne, présentent dans les monuments de Pliska et Preslav, certains animaux du bestiaire médiéval. C'est la croyance qui attribue aux animaux des propriétés plus vertueuses qu'aux hommes. Pour cette raison ils sont représentés au fond des récipients, dans la sculpture sur le bois des portes des sanctuaires. Leur sens incantatoire a certainement joué aussi un rôle important.

Des éléments isolés du troisième style de cette époque, le style balkanique, se rencontrent dès le début du XIII^e s. Dans l'Évangile de Dobreycho, par exemple, alors que, comme nous l'avons vu, dans les initiales et les contours des miniatures nous remarquons certaines caractéristiques le rapprochant des monuments tels que l'Évangile de Prizren, l'Évangile de Zographou et des traditions coptes, dans les vignettes et les cadres dans lesquels sont disposés les évangélistes, nous découvrons les débuts de ce qu'on appelle «le style balkanique». Le motif principal est composé de l'entrelacement de deux bandes étroites, qui s'entrecroisent en carré, losange ou ellipse dans des compositions bien définies, d'habitude rectangulaires ou en forme de Π grec et se terminent aux extrémités par des motifs de couleurs.

Il est difficile d'adopter l'hypothèse selon laquelle le style

balkanique trouve son origine dans le style tératologique⁽¹⁴⁾. Les éléments communs aux deux styles, l'entrelacs et en partie les motifs végétaux, ne suffisent pas pour permettre de déclarer que l'un provient de l'autre. Ce qui est exact, c'est qu'on les rencontre parfois tous les deux dans le même manuscrit, et, dans les manuscrits les plus anciens il est parfois difficile de déterminer où commence le style tératologique et où le style balkanique. De la même manière, au xiv^e s. dans une grande partie des manuscrits de style balkanique, les motifs tératologiques tardifs, dans leur variante décadente, rappellent plutôt le style balkanique et annoncent déjà ses caractéristiques. Jusqu'à ce moment-là, les deux styles coexistent, aussi bien au xiii^e s. qu'au xiv^e s., mais alors que le style tératologique se perd au xiv^e s., l'épanouissement du style balkanique survit plus tard, à la fin du xiv^e s. et jusqu'au début du xv^e s.

Qu'est ce qui caractérise le style balkanique (pl. V) ? Quels sont ses principaux motifs ? Il est parfois défini comme composé d'entrelacs, de motifs tressés, ce qui est d'ailleurs l'élément principal, c'est-à-dire, le motif de l'entrelacs, introduisant différentes combinaisons, formées par des figures géométriques définies, qu'on rencontre également dans le style byzantin : cercle, polygone, carré, losange, rectangle et ellipse. L'entrelacs se termine aux extrémités de la vignette par des motifs végétaux stylisés.

Dans quelques anciens monuments, comme l' vangile de Dobreycho, (Sofia, *NBKM*, N^o 17), l'Hexa meron de Jean l'Exarque de Bulgarie de 1263 (Moscou, *GHM*), l' vangile Nr. 842, l' vangile Nr. 849, (tous les deux de la Bibliothèque Nationale de Sofia), l' vangile de Monastère de Rila 1/1, l' vangile Nr. 449 (Sofia, *NBKM*), l'Apôtre Nr. 880 (Sofia, *NBKM*), le Psautier Nr. 2 (Sofia, *BAN*), l'ornementation repose sur l'entrelacs et seulement par endroits apparaissent des éléments animaliers et végétaux. Dans les manuscrits plus tardifs, de la fin du xiii^e s. et du début du xiv^e s., nous voyons cet entrelacs dans des rapports et proportions plus complexes, en plus des éléments graphiques et des couleurs, ce qui permet de répartir ces manuscrits en trois groupes, en tenant compte des motifs les plus caractéristiques :

(14) V. MoŐIN, *Ornamentika neovizantijskog i balkanskog stila*, p. 208-299 ; E. SHULGINA, *Balkanskij ornament*, p. 264-275.

I. Manuscrits où la vignette est composée uniquement d'entrelacs en bandes et s'entrecroisant ;

II. Manuscrits où le motif principal est le cercle, repris fréquemment en hauteur et en largeur, isolé ou s'entrecroisant avec les autres motifs circulaires ;

III. Manuscrits où l'entrelacs s'organise d'après les formes citées ci-dessus. C'est le groupe où nous trouvons le plus de variantes de vignettes.

Les initiales se composent également par le jeu des entrelacs, qui dans de nombreux cas, efface la sévérité et la clarté de la lettre, ce qui la rapproche du style tératologique. Aussi bien les vignettes que les initiales présentent comme couleurs surtout le bleu, le vert, le rouge et plus tard, le jaune ; il n'est pas rare, surtout pour les initiales, qu'elles soient représentées directement sur le fond blanc du parchemin ou de la feuille, ou sur un fond couvert d'un seul ton. Les motifs alors se compliquent et s'affinent ; ils sont ajourés, ce qui rappelle les produits de l'artisanat de l'époque : la sculpture sur bois, le travail du métal, l'orfèvrerie. Il ne faut pas non plus mésestimer l'influence de l'Orient, qui avec sa stylisation innée et le caractère plat et en arabesques des motifs principaux enrichit et complique le style balkanique.

Définis par rapport à l'époque, les trois styles qu'on voit dans l'ornementation des manuscrits montrent un développement et une distribution différente. Les plus courants, au nombre de deux, sont le style néo-byzantin et le style tératologique. Le développement du style néo-byzantin se concentre surtout au *xiv*^e s. et même surtout dans la seconde moitié du siècle (pl. IV) (une évolution semblable se rencontre aussi dans les manuscrits serbes). La diffusion de ces styles est liée à certains centres et foyers culturels : la capitale Tirnovo, le Patriarcat et les grands centres monacaux comme les monastères de Zographou, de Kilifarévo et de Rila. Une partie de ces manuscrits, où nous découvrons une variante plus modeste du style néo-byzantin, montre les influences du Mont Athos et de Thessalonique. Les donateurs des manuscrits richement enluminés et présentant la variante la plus somptueuse du style néo-byzantin, font partie de la cour royale, du Patriarcat, des proches du métropolitain et des boyards (à la différence de l'autre groupe de recueils monacaux, faits pour et commandés par les moines). Par rapport aux éléments stylistiques, il

faut noter la quasi disparition des éléments géométriques, un emploi rare du motif circulaire à palmette et un développement important des éléments végétaux – motifs très stylisés de fleurs, de branches, de feuilles se transformant en arabesques.

Le style tératologique est caractéristique du XIII^e s. et se rencontre, mais dans une variante qui se perd, au XIV^e s., mêlé au style balkanique. Malgré les traditions et les parallélismes qu'il présente avec les monuments orientaux et occidentaux, la variété des initiales et des vignettes, la spontanéité et la liberté d'imagination témoignent de la naissance de traditions locales, d'un choix et d'une préférence. Ces traits transforment ce choix en un style caractéristique des manuscrits bulgares et surtout des manuscrits provenant des régions occidentales.

Le style balkanique apparaît dès le XIII^e s. et propose un développement plus lent, mais plus large. Son épanouissement se situe pendant les deux siècles suivants (pl. V) et se trouve lié en partie à l'évolution des métiers d'art.

Malgré une nette préférence pour le travail de l'ornement, l'art de l'enluminure dans certains monuments bulgares, comme les *Évangiles de Zographou* et de *Mariinsk*, l'*Évangile du pape Dobreycho*, le *Tétraévangile* du XIII^e-XIV^e s. (*NBKM* Nr. 22), la *Scala Paradisi* du XIV^e-XV^e s. (Léningrad, *GPB, Pogod.* 581) et surtout dans les trois codex très richement ornés de miniatures – la *Chronique de Manasses* de 1344-1345 (Rome, *Cod. Vat. Slav.* II), l'*Évangile de Londres* de 1356 (Londres, *Brit. Museum, Add. Ms* 39627), et le *Psautier de Tomič* de 1360 environ (Moscou, *GHM, Muz.* 2752) montre des traditions d'un haut niveau artistique. Parmi ces derniers manuscrits, les plus intéressants sont les codex enluminés pendant le règne du roi Ivan Alexandre, grâce aux illustrations du texte qui rivalisent pour la composition, la présentation et la richesse des couleurs avec les somptueux codex byzantins de la période des *Comnènes*, moment de plénitude de l'art du livre à Byzance (XI^e-XII^e s.).

Pendant le règne d'Ivan Alexandre (1331-1371) l'art du manuscrit atteint un tel niveau artistique qu'on a établi un parallèle avec le premier «âge d'or» du livre bulgare : le siècle de Siméon. De nouveau, la dualité et la contradiction des processus sociaux et culturels marquent l'époque et laissent leur empreinte sur la littérature. D'une part, sur commande personnelle du roi sont

enluminés de riches manuscrits, imitant certains prototypes byzantins de l'époque des Comnènes et, d'autre part, apparaissent des manuscrits dans la lignée d'esprit et de conception du nouvel art des Paléologues⁽¹⁵⁾. Les prototypes étrangers cèdent de leur importance et sont inclus dans la tradition locale. Certains éléments de l'illustration et de l'écriture, propres aux anciens prototypes du Mont Athos et d'autres centres culturels, sont redécouverts et repris.

Après la chute de l'empire byzantin en 1204, les pays slaves connaissent un épanouissement politique et culturel qui se prolonge aussi au xiv^e s. Leur désir de devenir des états puissants est doublé d'une concurrence culturelle avec Byzance. La conservation et la continuation de la tradition locale dans le domaine de la culture sont remplacées dans quelques cas précis, par l'imitation et la création d'un certain type d'œuvre artistique, répondant à l'idée que se faisaient alors les souverains bulgares de l'essor politique et culturel de Byzance à l'époque des Comnènes. Ces tendances sont nettement exprimées dans les manuscrits illustrés pendant le règne d'Ivan-Alexandre : la Chronique de Manasses de 1344-1345, l'Évangile de Londres de 1356 et le Psautier de Tomič des années 1360. Le désir de paraître, de patronner l'art, d'être donateur, perce dans les portraits des donateurs des peintures murales de cette époque. Chez le roi et les féodaux s'affirme un intérêt pour la généalogie et pour les faits historiques précis : par exemple les ajouts d'histoire bulgare

(15) S. DER NERSESSIAN, *Two slavonic parallels of the greek tetraevangelion Paris 74, Études byzantines et arméniennes*, t. I, Louvain, 1973, pp. 231-263 (= *The Art Bulletin*, IX, 1927, p. 1-52); S. DER NERSESSIAN, *Recherches sur les miniatures du Parisinus graecus 74, Jahrbuch der Österreichischen byzantinistik*, 21 Band. *Festschrift für Otto Demus zum 70. Geburtstag*, Wien, 1972, p. 109-117; S. DUFRENNE, *Rayonnement des psautiers byzantins chez les slaves du Sud, Actes XXII^e Congrès international d'histoire de l'art*, Budapest, 1969. Évolution générale et développements régionaux en histoire de l'art, I, Budapest, 1972, p. 151-163; I. ŠEVČENKO, *Society and Intellectual Life in the Fourteenth Century*, XIV^e Congrès International des Études byzantines, Bucarest 6-12 Sept., Rapports I, Bucarest, 1971, p. 21; J. MEYENDORF, *Society and Culture in the Fourteenth Century Religious problems*, XIV^e Congrès Intern. des Études byz., Bucarest 6-12 Sept., Rapports I, Bucarest 1971, p. 66; M. CHATZIDAKIS, *Classicisme et tendances populaires au XIV^e siècle*, Rapports, I, p. 111-112; J. MEYENDORF, *O vizantijskom isichasme i ego roli v kulturnom i istoričeskom razvitii voztčnoj Evropy v XIV v.*, *Voprosy istorii russkoj srednovekovnoj literatury*, TODRL, XXIX, Leningrad, 1974, p. 302-303

dans la Chronique de Manasses, les portraits en donateur du roi dans la même chronique et l'Évangile de Londres, les Vies écrites par le Patriarche Euthyme, etc. (16).

Les trois manuscrits illustrés : la Chronique de Manasses, l'Évangile de Londres et le Psautier de Tomič, des codex typiques servant à illustrer le texte, sont une rareté dans l'art byzantin tardif. Les derniers manuscrits byzantins enluminés sont ceux du groupe dit «de Nicée» faits pour l'Empereur de Nicée. La plupart des manuscrits de cette époque contiennent un nombre limité de miniatures, disposées habituellement en tête du codex et des différents chapitres. Celles-ci forment toujours un «ensemble d'images» sans qu'elles soient nécessairement en rapport avec les citations précises du texte qu'elles illustrent.

Le total des miniatures des trois manuscrits faits pendant le règne d'Ivan-Alexandre est de plus de 545. Elles montrent le haut niveau culturel de l'École artistique et littéraire de Tirnovo, d'où proviennent les trois codex, de même que le haut niveau culturel du cercle social pour lequel ou dans lequel ils ont été créés. Certaines des miniatures sont la seule source illustrant des événements de l'histoire de la Bulgarie. En examinant ces manuscrits il n'est pas rare qu'on accorde une trop grande importance à leur dépendance à l'égard des prototypes byzantins anciens. De cette manière, on isole ces œuvres des processus sociaux et culturels caractérisant les dernières années de l'existence de l'empire byzantin. Voilà pourquoi il faut faire une plus grande place à l'étude de ces nouveaux éléments et il faudrait distinguer les trois manuscrits par rapport à la commande, à l'endroit de leur apparition et aux nouvelles tendances qui s'y manifestent.

Le problème de la fidélité au prototype byzantin se pose surtout pour les deux manuscrits commandés personnellement par le roi Ivan-Alexandre : la Chronique de Manasses et l'Évangile de Londres. Il est établi aujourd'hui qu'ils ont imité des manuscrits byzantins plus anciens. La chronique de Manasses a été écrite en

(16) IV. DUJČEV, *Iz starata bālgarska knižnina*, Sofia, 1944, s. 69-70, 127, 129-130, 140-144, 136-137, 150-152 ; K. KŪEV, *Sādbara na Lovčānskija sbornik, pisan predi 1331*, v «Tārnovska knižovna škola 1371-1971», Sofia, 1974, p. 78-79 ; A. DJOUROVA, *Trāditija i novi momenti v iljustriranite bālgarski rākopisi ot XIV v.*, v «Trāditija i novi čerti v bālgarskoto iskusstvo», Sofia, 1976, s. 21-33.

1344-1345 sur commande du roi Ivan-Alexandre en empruntant le texte du chroniqueur byzantin Constantin Manasses (XI^e s.) auquel s'ajoutent les récits des événements de l'histoire bulgare (17). Tout comme les chroniques byzantines plus anciennes, traduites en ancien bulgare, telles la «Chronique de Skylitzes» et la «Chronique de Grégoire Hamartole», le manuscrit bulgare représente la seule chronique subsistant de nos jours et traitant des rapports entre Byzantins, Bulgares et Russes pendant ces siècles. Le codex comprend 69 miniatures ; disposées horizontalement dans le texte ou occupant toute la page 44 elles s'inspirent du prototype byzantin ; les 25 qui restent se rapportent au récit de la Guerre de Troie et à des événements de l'histoire de la Bulgarie, rajoutés dans la chronique. Dans deux scènes nous voyons le Roi Ivan-Alexandre, ses fils et le chroniqueur Manasses. Alors qu'on voit la mort du fils du roi Ivan Asen dans une troisième image, on suppose qu'à l'horizon se profilent le paysage réel de Tirnovo et les portraits de personnalités historiques connues. Ce manuscrit est un véritable trésor pour l'étude de la culture et de l'art bulgares grâce aux scènes, qui n'étaient pas dans l'original byzantin, aux compositions complexes des scènes de batailles, aux illustrations de la vie de la cour royale bulgare et aux représentations du donateur. La chronique, comme genre littéraire, autorise une liberté plus grande dans la représentation de certains tableaux et explique en partie le style plus primitif des images par rapport aux deux autres manuscrits qui contiennent des textes liturgiques.

L'Évangile de Londres a été également fait à la commande de Ivan-Alexandre en 1356. Il comprend le plus grand nombre de miniatures – 366 (352) disposées horizontalement dans le texte, ainsi que deux portraits de la famille royale. Le texte, tracé d'une grande écriture conventionnelle (celle de la langue liturgique de Tirnovo), avec de grands interlignes, est parsemé de nombreuses enluminures, parfois jusqu'à trois par page. Ce manuscrit frappe par son aspect somptueux et solennel. La profusion des fonds d'or et les vignettes néo-byzantines luxueuses, placées au début de chaque évangile, de

(17) A. DJOUROVA, *Les figures des donateurs dans le cod. Par. gr. 74, l'Évangélaire de Londres et l'Évangélaire de Sučeaava*, Symposium Sučeaava, 1975 (sous presse).

même que les riches enluminures y contribuent. Les attitudes des personnages sont majestueuses. Le paysage architectural et naturel est sobre. L'attention se porte sur les différentes représentations et sur les gestes rituels.

Le parallélisme établi entre l'Évangile de Londres et son prototype éventuel, l'Évangile de la Bibliothèque Nationale, *Paris, gr. 74*, laisse voir l'introduction dans le codex bulgare de nouvelles scènes, absentes de l'original byzantin. Il s'agit de scènes où apparaît le roi-donateur dans trois sortes de situations : dans les miniatures de donateur, occupant la page qui précède le texte (comme dans la chronique de Manasses), dans les miniatures insérées dans le texte et disposées à la fin de l'Évangile, où le roi reçoit l'Évangile des mains de l'évangéliste, et, enfin, dans des scènes-illustrations du texte évangélique, où le donateur (le roi) est confronté aux personnages du Nouveau Testament et est introduit de son vivant au paradis. Les deux premières miniatures, représentant la famille royale (f 2v^o et f 3) sont particulièrement intéressantes. Nous y voyons Ivan-Alexandre et sa femme, la reine Théodora-Sara, les filles, les fils et le beau-fils. Il s'agit d'un double portrait qui montre les membres de la famille royale et les rapports entre le roi et ses proches au moment où le codex a été enluminé.

Beaucoup des miniatures du donateur dans la Chronique de Manasses et dans l'Évangile de Londres rappellent les portraits des empereurs byzantins dans les manuscrits qu'ils avaient commandés. Dans les manuscrits bulgares, le roi-donateur n'est pas représenté priant dans la pose traditionnelle, mais dans la pose qu'il s'était choisie et qui est traditionnelle dans les codex impériaux byzantins – le roi est donateur du manuscrit et mécène des arts. Cette volonté de mécénat est une des raisons qui font que, pendant cette période, les souverains slaves prennent définitivement les titres et les insignes de l'empereur byzantin⁽¹⁸⁾. Ce phénomène s'exprime aussi

(18) B. ČONEV, *Opis na slavijanskite räkopisi v Bälgarska Akademia na Naukite*, sb. BAN, Inst. – philologičeski nauki, kn. VI, Sofia, 1916, p. 4-13, Nr. 1 ; A. ARCHANGELSKIJ, *Bolgarskij «Pesnivec» 1337 goda, Pochvala i otryvok psaltirnogo teksta*, Izv. ORJAS, II, kn. 3, 1897, s. 786-794 ; K. MIRČEV, *Istoričeska gramatika na bälgarskija ezik*, Sofia, 1963, p. 30-32 ; Chr. KODOV i M. STOJANOV, *Opis na slavijanskite räkopisi v bibliotekata na Bälgarskata Akademija na Naukite*, Sofia, 1969, p. 11-15, pll. III, IV, V, VI ; B. FILOV, *Miniatjurite na Manasievata chronika v Vatikanskata biblioteka*, S., 1927 ; IV. DUJČEV,

dans les inscriptions caractéristiques de l'époque qui accompagnent les scènes de donateur. Nous lisons : «Ivan-Alexandre, fidèle au Dieu le Christ, roi et souverain de tous les Bulgares et les Grecs» (f 3 de l'Évangile de Londres).

Le Musée historique de Moscou conserve le troisième manuscrit richement enluminé, écrit pendant le règne d'Ivan-Alexandre (pl. VI à XI). Le livre porte le nom de celui qui l'a découvert – le collectionneur slavisant Sima Tomič⁽¹⁹⁾. Il a été écrit vers 1360, probablement au Monastère de Kilifarévo, près de Tirnovo. Il comprend 109 miniatures et un grand nombre de vignettes richement décorées, de lettrines et d'initiales ornées dans les traditions du style néo-byzantin et du style tératologique. La richesse exceptionnelle de l'ornement confère à ce manuscrit une grande valeur et en fait un des manuscrits slaves les plus riches du XIV^e s., alors que l'iconographie complexe et le style des miniatures en font une des plus intéressantes œuvres de l'art des Paléologues dans la communauté byzantino-slave.

Certaines des discussions théologiques de l'époque, menées sous l'effet de l'intensification des mouvements hérétiques, sont reproduites dans quelques illustrations du Psautier de Tomič. Le codex est ainsi extrêmement précieux pour l'étude de l'esthétique de notre art dans les années ayant précédé la domination ottomane. Dans ce

Miniatjurite na Manasievata letopis, S., 1962 ; IV. DUJČEV, *Letopista na Konstantin Manasi. Fototipno izdanie na Vatikanskija prepis na srednobalgarskija prevod*, S., 1963 ; IV. DUJČEV, *K izučeniju miniatjur Manasievoj letopisi. Sbornik v čest V. N. Lazareva «Vizantija, Južnie slavjani i Drevnaja Russ, Zapadnaja Evropa»*, Moskva, 1973, p. 272-281 et cit. lit. ; IV. DUJČEV, *Le miniature bulgare medioevali, «Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina»*, Ravenna, 1968, p. 121-127 ; IV. DUJČEV, *Medioevo byzantino-slavo*, II, *Saggi di storia litteraria*, Roma, 1966, p. 7 sqq.

(19) B. FILOV, *Miniatjurite na Londonskoto evangelie na Ivan-Alexandre*, S., 1934 ; B. FILOV, *Londonskoto evangelie na zar Ivan-Alexandre i negovite miniatjuri*, Spisanie na BAN, XXXVIII (1929), p. 1-32 ; B. FILOV, *Starobalgarskata živopis prez XIII-XIV v.*, BIB, I, III (1930), p. 87 et s. ; IV. DUJČEV, *Iz starata balgarska knižnina*, II, p. 150-152 ; B. FILOV, *Geschichte der albulgarischen Kunst*, Berlin-Leipzig, 1932 ; B. FILOV, *Die Miniaturen des Evangeliums Ivan-Alexanders in London*, *Byzantium* IV (1927-1928), p. 313-319 ; R. SCHOLVIN, *Einleitung in das Johan-Alexander Evangelium*, *Archiv für slavische Philologie*, 7, 1884, 4, p. 1-57 ; L. SHIVKOVA, *Tetraevangeliar des Zaren Ivan-Alexander*, Recklinghausen, 1977 ; H. BEZITING, *Das illuminierte Buch ...*, p. 19.

sens, le style des miniatures est fort intéressant à étudier. Il réunit les nouveautés, caractérisant l'art des Paléologues : l'enrichissement du paysage architectural et naturel, l'introduction d'un plus grand nombre de personnages, leur représentation en raccourci hardi, leur mouvement avec draperies flottant au vent, leurs expressions et gestes impétueux et suggestifs.

Le renouveau culturel du xiv^e s. en Bulgarie a forcément marqué les monuments de l'École littéraire et artistique de Tirnovo. La concentration d'un grand nombre d'hommes de lettres et d'artistes autour de Tirnovo a favorisé la production d'œuvres où nous voyons le haut niveau de la culture d'alors et la manière dont sont ménagés les intérêts et la politique du pouvoir officiel et de l'Église.

Pendant cette dernière période, précédant immédiatement l'invasion et l'occupation ottomane, les trois manuscrits enluminés pendant le règne d'Ivan-Alexandre présentent toutes les caractéristiques de l'art des Paléologues, réunissant éléments traditionnels et innovations, partageant les contradictions de la communauté culturelle byzantine tardive, dont fait partie aussi la Bulgarie⁽²⁰⁾.

(20) M. ŠČEPKINA, *Bolgarskaja miniatjura XIV v. (Issledovanie psaltyri Tomiča)*, Moskva, 1963, et cit. lit. : J. STRZYGOWSKI, *Die Miniaturen des Serbischen Psalters der Königlichen Hof- und Staatsbibliothek in München, nach einer Belgrader ergänzt und im Zusammenhang mit der Syrischen Bilderredaktion des Psalters untersucht*, Wien, 1906, p. 124-128 ; V. N. LAZAREV, *Istoria vizantijskoj živopisi*, I, p. 241-242, p. 340, n. 27, p. 341, n. 38 ; N. MAVRODINOV, *Starobalgarskata živopis*, Sofia, 1946, p. 153 ; M. HARISIADIS, *Edna nedovolno objašnena scena u Mjunchenskom psaltiru i negovoj kopiju*, *Matica Srpska, Zbornik za likovne Umetnosti*, Novi Sad, 1969, p. 78-79 ; M. HARISIADIS, *Raskošni vizantijski stil u ornamentima južnoslovenskih rukopisa iz XIV i XV v. v «Moravska škola i njeno doba»*, Beograd, 1972, p. 211-217 ; Iv. DUJČEV, *Le miniature ...*, p. 129-130 ; Iv. DUJČEV, *Medioevo byzantino-slavo*, II, p. 8-10 ; H. BELTING, *Das illuminierte Buch ...*, p. 7, 39 (19, 129) ; R. STICHEL, *Studien zum Verhältnis von Texte und Bild spät- und nachbyzantinischer Vergänglichkeitsdarstellungen*, Wien, 1971 ; R. STICHEL, *Darstellungen des Trionfo della morte in der nachbyzantinischen Malerei*, *Byzantino-slavica*, XXII/2, 1971, p. 296-317 ; R. STICHEL, *Die Anfangminiaturen von Psaltern des XIV Jhs als Zeugnisse des byzantinischen Todegeföhls*, XIV Congrès Intern. des Études Byzantines, Bucarest 6-12 Sept. 1971, Résumés et Communications, p. 65-66 ; R. STICHEL, *Auberkanonische Elemente in byzantinischen Illustrationen des Alten Testaments*, *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und Kirchengeschichte*, Wien, 1974, p. 159-181 ; A. DJOUROVA, *Za njakoi osobenosti na iljustraciite v Tomičovija psaltir*, v «Tárnovska knižovna škola «1371-1971»», Sofia, 1974, p. 406-428 ; A. DJOUROVA, *Tomčovija*

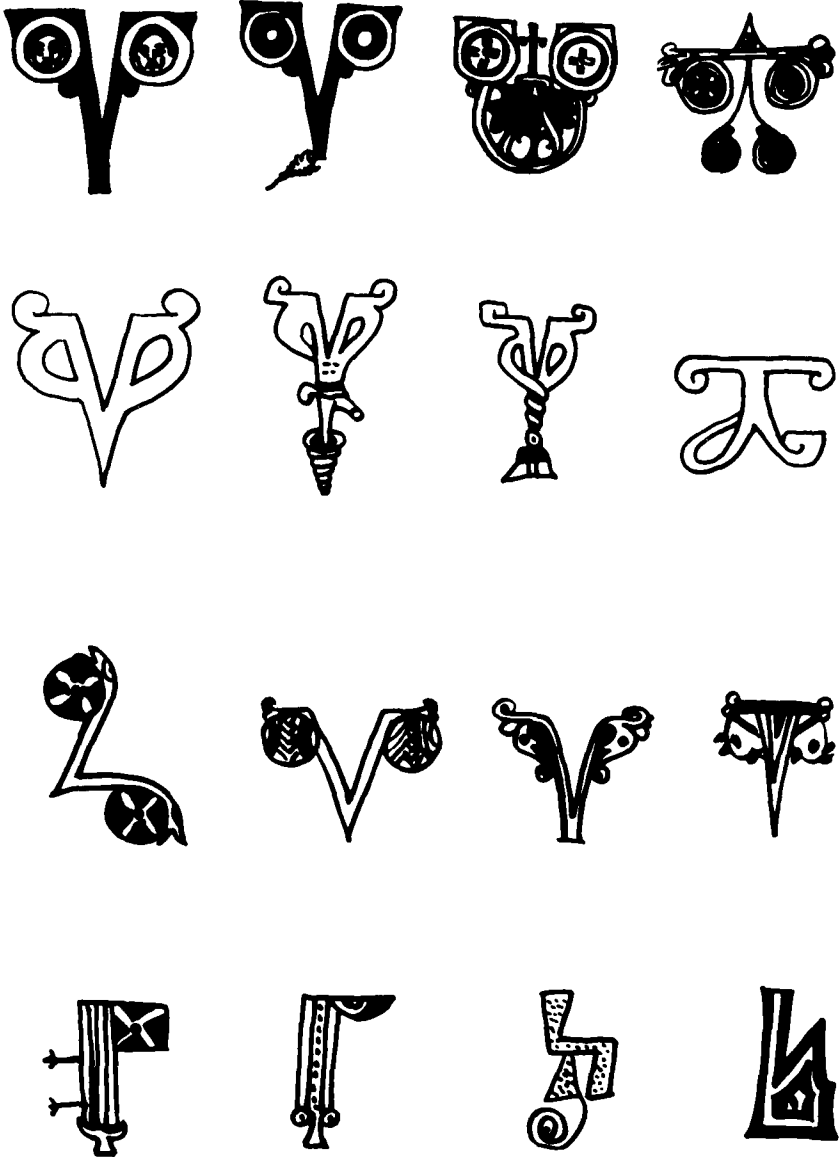
L'illustration du livre manuscrit bulgare est en rapport étroit non seulement avec le texte et son contenu, mais aussi avec les traditions artistiques, qui définissent notre patrimoine national – peintures murales et icônes, art de la sculpture sur pierre, travail du métal, tissage, etc. Voilà pourquoi, tout comme les autres genres artistiques pendant le Moyen Age, l'enluminure et l'ornement permettent de retrouver les sources, les traditions, les influences et l'originalité de l'art bulgare de cette époque.

Sofia.

Axinia DJOUROVA.

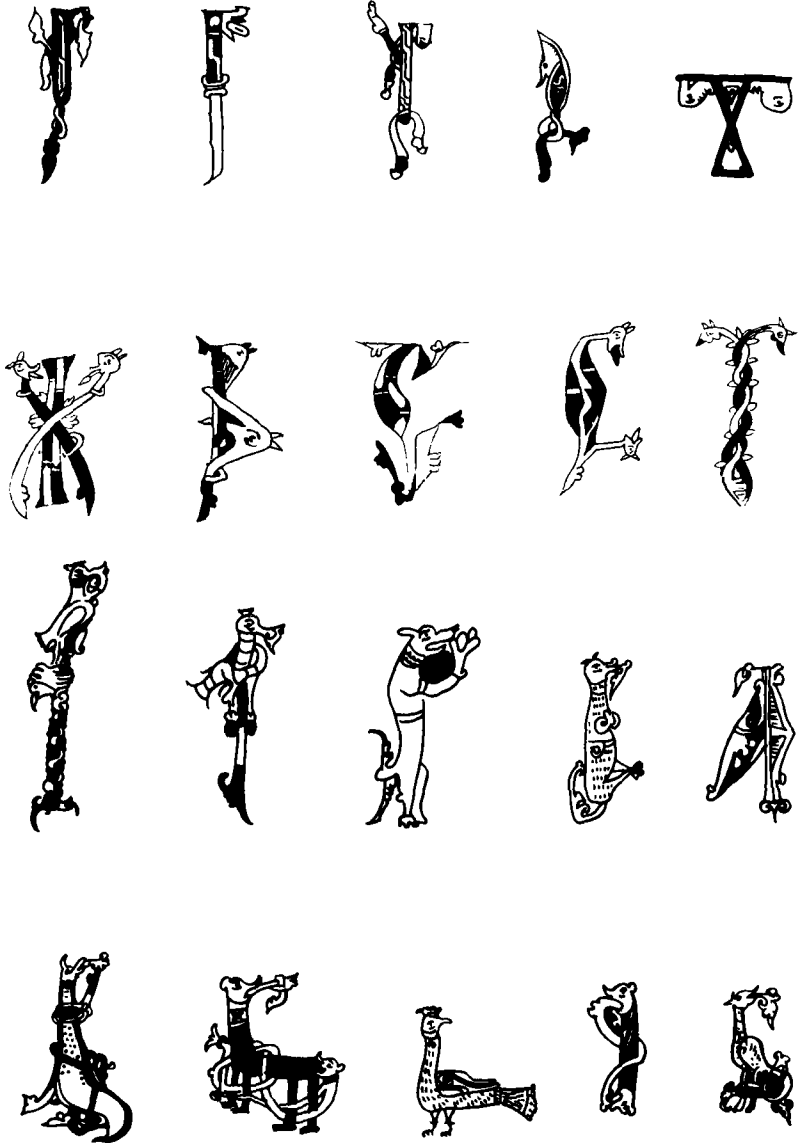
psaltir – sãotnošenie meždú tekst, iljustracii i tãlkuvane, v «Mirogled, metod i stil v iskussivoto», Sbornik ot naučni issledvanija i sãobštenija v čest na čl. kor. Al. Obretenov, S., 1975, p. 265-289 ; A. DJOUROVA, Mjastoto na Tomičovija psaltir sred ukrasnite s miniatjuri balgarski rakopisi ot XIV v., Iskustvo 1973, XXIII, § 10, p. 20-28 ; A. DJOUROVA, Miniatjurite na Tomičočija psaltir (Prinos kãk proučvane na ukrasnite s miniatjuri bãlgarski rãkopisi ot XIV v.), avtoreferat, Sofia, 1974.

- BAN = Bibliothèque de l'Académie des Sciences à Sofia
 GBL = Bibliothèque d'État «Lenine» à Moscou
 GHM = Musée historique de Moscou
 GPB = Bibliothèque publique d'État de Leningrad «Saltikov-Chtedrin»
 NBKM = Bibliothèque Nationale de Sofia
 ZGADA = Archive centrale d'État à Moscou

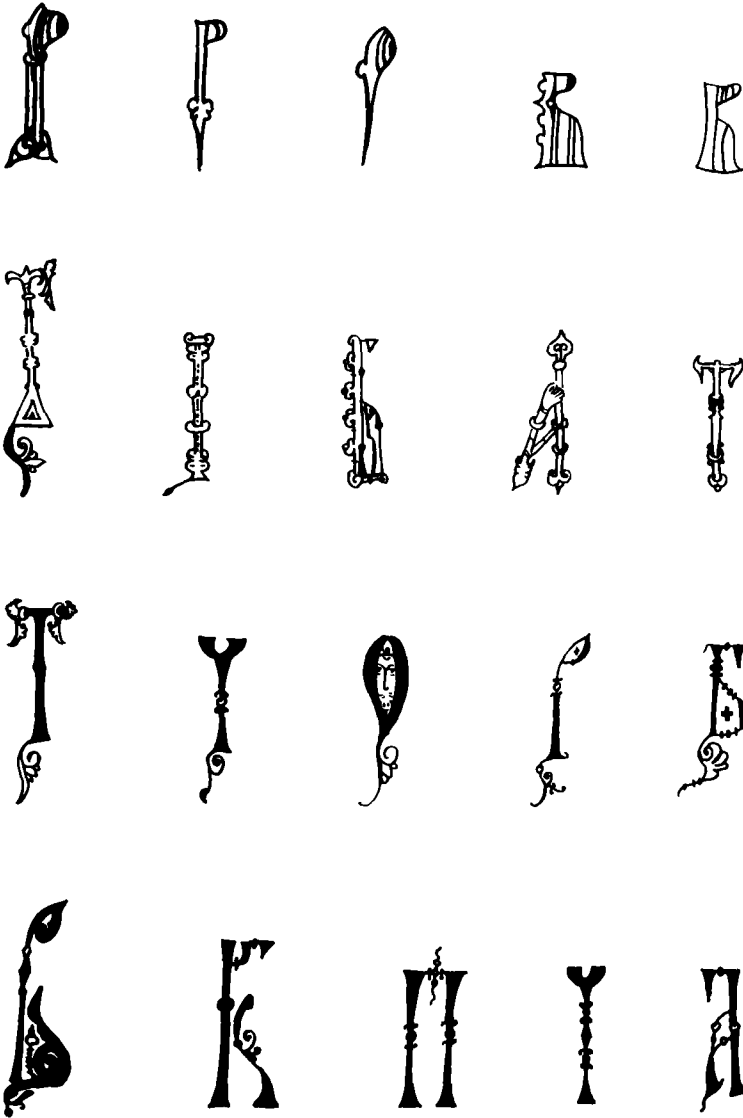


Initiales glagolitiques x^e-xi^e s.

PLANCHE II

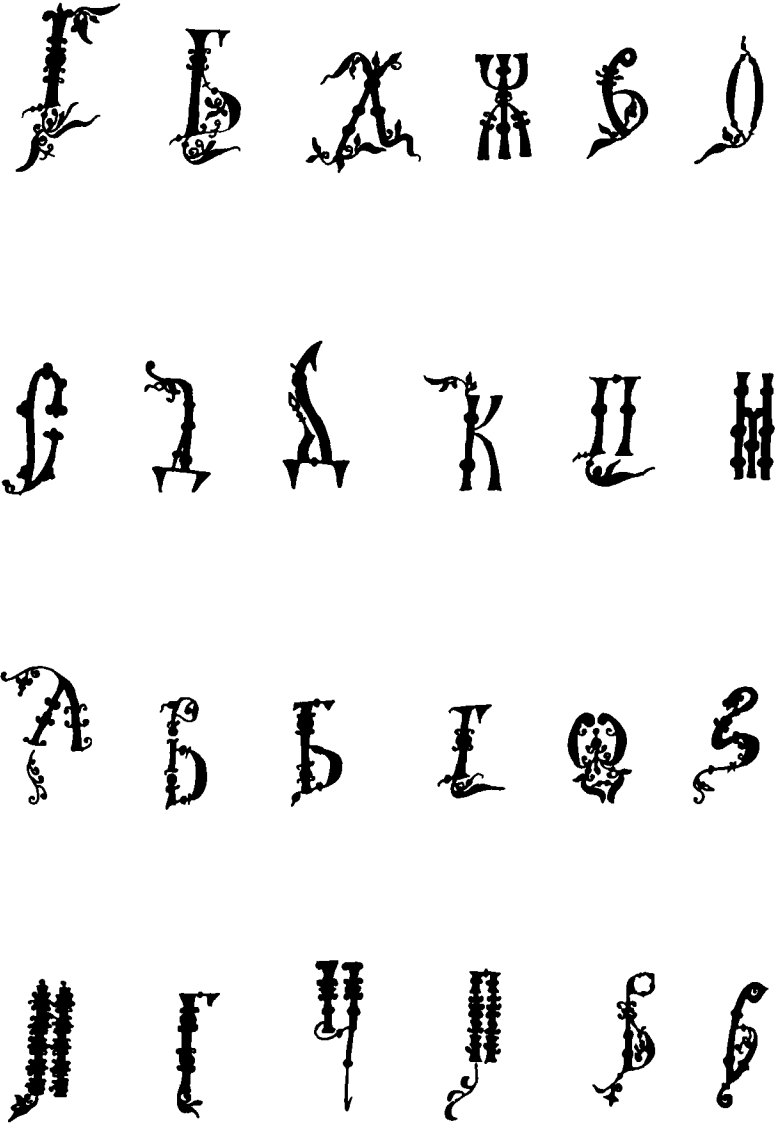


Initiales des XI^e-XIII^e s., style tératologique.



Initiales des XIII^e-XIV^e s., style néo-byzantin.

PLANCHE IV



Initiales du XIV^e s., style néo-byzantin.



Initiales des XIV^e-XV^e s., style balkanique.

THÉODORE DE GAZA,
INTRODUCTION À LA GRAMMAIRE,
LIVRE IV :

À LA RECHERCHE DES SOURCES BYZANTINES

Le quatrième livre de l'*εἰσαγωγή γραμματικῆ* de Théodore de Gaza concerne la *σύνταξις*, terme qui recouvre des notions aussi différentes que l'assemblage des lettres dans la syllabe, l'agencement des syllabes dans le mot et le comportement des mots entre eux. Les règles syntaxiques avoisinent donc, dans ce livre IV, les considérations phonétiques et morphologiques. Voici d'ailleurs comment se présente la succession des matières ⁽¹⁾ : classification des phonèmes, cas d'interversion de lettres dans certains mots, définition de la syllabe ⁽²⁾ ; viennent ensuite les définitions de la phrase et du mot, les cas de pléonasmе de lettres et de mots, l'ellipse, la métathèse, le solécisme ⁽³⁾ ; enfin l'auteur envisage les huit « parties du discours » : nom, verbe, participe, article, pronom, préposition, adverbe, conjonction ⁽⁴⁾.

Nous avons cru bon, dans le cadre des recherches que nous poursuivons sur l'histoire des grammaires grecques, de confronter le texte de Théodore avec les *Περὶ Συντάξεως* de la période byzantine. Deux noms se dégagent, qui peuvent à coup sûr passer pour les sources principales de notre humaniste : Michel le Syncelle et Maxime Planude. On perçoit l'influence du traité *Μέθοδος περὶ τῆς*

(1) Pour des raisons d'ordre pratique, nous nous référons à l'édition de Bâle, 1529, que possède la bibliothèque de l'U.C.L., après avoir vérifié la concordance du texte avec plusieurs éditions antérieures. L'*editio princeps* est une alpine de 1495. Sur les fréquentes rééditions de cette grammaire, voir, entre autres, E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages écrits en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e s.*, t. III, p. 500, 503 à 514 ; J. PAQUIER, *L'humanisme et la réforme. Jérôme Aléandre, de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes*, p. 69-70.

(2) Ff. 112^r à 114^r.

(3) Ff. 114^r à 120^r.

(4) Ff. 120^r et ss.

τοῦ λόγου συντάξεως de Michel le Syncelle au fil des chapitres traitant de la construction des «parties du discours» ; par contre, c'est dans les considérations préalables à ces chapitres que l'on trouve la trace du *Περὶ Συντάξεως* de Maxime Planude (5).

*

**

THÉODORE DE GAZA ET MAXIME PLANUDE

Suivant l'ordre du traité de Théodore de Gaza, envisageons d'abord les parallélismes qui s'établissent avec Planude. Certains d'entre eux portent sur quelques lignes seulement ; en voici deux échantillons :

Parmi les lettres (entendons les voyelles), il en est qui, étant longues, admettent la décomposition en deux brèves ; en sens inverse, on a le cas de deux brèves qui se contractent en une longue :

THÉODORE, f. 114^r, ll. 15 et ss.

MAXIME PLANUDE, p. 109, ll. 21-24.

Καὶ πάθη συμβαίνει τοιαῦθ' ἄττα, τὸ μὲν μακρὸν εἰς βραχέα διαλύεσθαι · ἦγε, ἔαγε · καὶ ἀνάπαλιν συναιρεῖσθαι · ἱερόν, ἱρόν · δῖος, δῖος.

Ἦν στοιχείων τὰ μὲν, μακρὰ ὄντα, εἰς δύο βραχέα διαλύεται, οἷον · ἦγεν, ἔαγεν. Ἔστι δὲ ὅτε καὶ δύο βραχέα ὄντα εἰς ἓν μακρὸν συναιρεῖται, οἷον · ἱερόν, ἱρόν · δῖος, δῖος.

Il arrive qu'un mot soit, dans la phrase, décomposé en deux éléments : la situation inverse existe également :

THÉODORE, f. 116^r, ll. 1 et ss.

MAXIME PLANUDE, p. 109, l. 32-110, l. 2.

Καὶ λέξεις <P 542> κατὰ ταῦρον ἐδηδώς, ἀντι · κατεδηδώς.

Ἦσαύτως καὶ λέξεις μία εἰς δύο διαιρεῖται, οἷον <P 542> κατὰ ταῦρον ἐδηδώς, ἀντι τοῦ · ταῦρον κατεδηδώς.

Κὰκ τοῦ ἐναντίου, λέξεις δύο εἰς μίαν · βαρυστενάχων καὶ δακρυχέων, ἀντι τοῦ · βαρὺ στενάχων, καὶ δάκρυ χέων.

Κὰκ τοῦ ἐναντίου, λέξεις δύο εἰς μίαν λέξιν συνέρχονται, οἷον · βαρυστενάχων, καὶ δακρυχέων, κείμεναι ἀντι τοῦ · βαρὺ στενάχων, καὶ δάκρυ χέων.

(5) Les références au traité du Syncelle renvoient à notre édition, qui doit paraître incessamment (collection : *Etudes de philologie .. de l'Institut historique belge de Rome*). Quant au *De Syntaxi* de Maxime Planude, il a été édité par L. BACHMANN, *Anecdota Graeca*, t. II.

Mais l'emprunt fait par Théodore à Maxime Planude ne se limite pas à de brefs extraits. Des exposés d'une longueur imposante sont également repris sans que l'emprunteur n'introduise de profondes modifications. Tout au plus prend-il soin d'écartier çà et là les répétitions superflues, de rendre à l'occasion le style moins lapidaire et de se livrer à de timides variations stylistiques. Contentons-nous, par souci de concision, d'invoquer en exemple les exposés relatifs à la métathèse, au pléonasmе et à l'ellipse :

On trouve (1) des métathèses concernant les lettres, (2) des métathèses concernant les syllabes, (3) des métathèses concernant la place respective des mots, (4) des métathèses concernant l'enchaînement logique des propositions :

THÉODORE, f. 114^r et 116^r.

(1) Γίνεται δὲ καὶ μετάθεσις τῶν στοιχείων · καρδία, κραδία · ἀτραπός, ἀταρπός · σφάγανον, φάσγανον · ὀλίγος, λοιγός.

(2) Καὶ μὲν δὴ καὶ συλλαβαὶ μετατίθενται τοῖς στοιχείοις ὁμοίως · κελάρυζα, λακέρυζα · κρυπτοκέφαλος, κεπτοκρύφαλος.

(3) Καὶ λέξεις, οἷον εἴ τις «θεᾶς σεμνάς», τὰς σεμνάς θεᾶς λέγοι, καὶ «ἄπυρον θεῖον» τὸ θεῖον ἄπυρον · ἔνθα μὲν γὰρ τὸ σεμνάς, ἔνθα δὲ τὸ θεῖον προτάττειν συνηθές.

(4) Καὶ λόγος, οἷον τὸ καλούμενον προθύστερον <Φ 537> οἱ ἄνεσάν τε πύλας καὶ ἀπῶσαν ὀχῆας.

MAXIME PLANUDE, p. 110, ll. 7-19.

(1) Ἔτι μετατίθενται στοιχεῖα, οἷον · καρδία, κραδία · ἀτραπός, ἀταρπός · σφάγανον, φάσγανον · ὀλίγος, λοιγός.

(2) ἀλλὰ καὶ συλλαβαί, οἷον · λακέρυζα ἢ κελάρυζα · καὶ κεκρύφαλος ὁ κρυπτοκέφαλος.

(3) Οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ λέξεις μετατίθενται, οἷον εἴ τις τὰς σεμνάς θεᾶς «θεᾶς σεμνάς» λέγει, καὶ τὸ θεῖον ἄπυρον «ἄπυρον θεῖον» · ἢ γὰρ καθωμιλημένη συνηθία ἐν ἐκείνῳ μὲν τὸ σεμνάς προτάττει, ἐν δὲ τούτῳ τὸ θεῖον.

(4) Τὸν ἴσον δὲ τρόπον καὶ λόγοι μετατίθενται ὡς τὸ καλούμενον σχῆμα προθύστερον, οἷον <Φ 537> οἱ δ' ἄνεσάν τε πύλας καὶ ἀπῶσαν ὀχῆας. Μετὰ γὰρ τὸ ἀπωσθῆναι τοὺς μοχλοὺς ἀνιένται, ἤτοι ἀνοίγονται, αἱ πύλαι.

De même le pléonasmе se vérifie (1) à propos des lettres, (2) à propos des syllabes, (3) à propos des mots ; (4) un cas particulier nous est fourni par les conjonctions explétives, (5) et une proposition entière fait parfois pléonasmе :

THÉODORE, f. 115^r, ll. 5 et ss.

(1) Ἔτι καθάπερ στοιχεῖόν ἐστιν οὐ πλεονάζει οὐ τὸ αὐτό · στάχυς, ἄσταχυς, πνοή, πνοή, τοῦτον, τουτο-νί.

(2) οὕτω καὶ συλλαβή · λοιπών, προλοιπών (sic), ἔτυμος, ἐτίτυμος, ἔφης, ἔφησθα.

(3) Καὶ λέξις, τοῦτο μὲν ἐν συνθέσει, τοῦτο δὲ ἐν παραθέσει <υ 235, φ 199> · βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνήρ · <Τ 247> χρυσοῦ δὲ στήσας Ὀδυσσεὺς δέκα πάντα τάλαντα, καὶ <Σ 12> · ἡ μάλα δὴ τέθνηκε Μενoitίου ἄλκιμος υἱός,

ἐνθα μὲν γὰρ τὸ πάντα, ἐνθα δὲ τὸ μάλα πλεονάζον · τοιοῦτο δὲ καὶ τὸ <Α 587, Σ 190> · ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι.

(4) Καὶ οἱ παραπληρωματικοὶ δὲ οὐθὲν πολλαχῆ εἰς ἔννοιαν συντελοῦσι.

(5) Καὶ λόγος <Ι 70> ἔοικέ τι, οὗτοι ἀεικές. Τὸ γὰρ οὗτοι ἀεικές παρέλκον. Καὶ <Υ 127-128> ἄσσα οἱ αἴσσα γινομένῳ ἐπένησε λίνῳ, ὅτε μιν τέχε μήτηρ.

πλεονάζει γὰρ «ὅτε μιν τέχε μήτηρ».

MAXIME PLANUDE, p. 106-107.

(1) Πλεονάζει γε μὴν καὶ στοιχεῖον οὐ τὸ αὐτό, οἶον · ἄσταχυς, ἀντὶ τοῦ · στάχυς · πνοή, ἀντὶ τοῦ πνοή, τουτο-νί, ἀντὶ τοῦ τοῦτον.

(2) Πλεονάζει καὶ συλλαβή, οἶον · προλοιπών, ἀντὶ τοῦ · λιπών · ἐτήτυμος, ἀντὶ τοῦ · ἔτυμος · ἔφησθα, ἀντὶ τοῦ · ἔφης.

(3) Πλεονάζει καὶ λέξις, τοῦτο μὲν ἐν συνθέσει, ὡς Ὀμηρος <υ 235, φ 199> · βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνήρ · τοῦτο δὲ ἐν παραθέσει, ὡς ὁ αὐτός.

<Τ 247> · χρυσοῦ δὲ στήσας Ὀδυσσεὺς δέκα πάντα τάλαντα. Καὶ αὖθις

<Σ 12> ἡ μάλα δὴ τέθνηκε Μενoitίου ἄλκιμος υἱός. Πλεονάζει γὰρ ἐν μὲν τῷ προτέρῳ τὸ πάντα, ἐν δὲ τῷ δευτέρῳ τὸ μάλα. Καὶ αὖθις <Α 587, Σ 190> ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι, παρέλκει τὸ ὀφθαλμοῖσιν · οὐ γὰρ ἔστι καὶ ἄλλῳ τινὶ ἰδεῖν.

(4) Ὅποτε καὶ οἱ παραπληρωματικοὶ σύνδεσμοι πάντες, μηδὲν τῆ ἔννοιᾳ συντελοῦντες, περιττῶς κεῖνται.

(5) Τὸν ἴσον τρόπον λόγος εὐρίσκειται περιττῶς κείμενος, ὡς Ὀμηρος <Ι 70> · δαῖνυ δαῖτα γέρουσιν, ἔοικέ τοι, οὗτοι ἀεικές. Τὸ γὰρ «οὗτοι ἀεικές» παρέλκει, μὴ πλέον δηλοῦν τοῦ ἔοικε.

Καὶ αὖθις

<Υ 127-128> ·

ἄσσα οἱ αἴσσα γεινομένῳ ἐπένησε λίνῳ ὅτε μιν τέχε μήτηρ.

Τὸ γὰρ «ὅτε μιν τέχε μήτηρ» περισσῶς κεῖται.

À l'opposé du pléonasmе, nous trouvons l'ellipse qui, elle aussi, peut porter (1) sur les lettres, (2) sur les syllabes, (3) sur les mots, (4) sur les propositions.

THÉODORE, f. 115^r, ll. 17 et ss.

(1) Ἔτι στοιχείου μὲν ἔλλειψις ·
γαῖα, αἶα · ἐκατέρωθεν, ἐκάτερθεν ·
πολλάκις, πολλάκι.

(2) Συλλαβῆς δὲ · ἀστράπτει,
στράπτει · ἀμφιφορεύς, ἀμφορεύς ·
Ἄπόλλωνα, Ἀπόλλω.

(3) Λέξεως δὲ
<M 243> εἰς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνε-
σθαι περὶ πάτρης.
Ἐνδεῖ γὰρ τὸ ἐστίν.
Καὶ τὸ Θεοκρίτου <Thal., 128-
129> · ὁ δέ μοι τὸ λαγωβόλον ἠδὺ
γελάσας, ὡς πάρος ἐκ Μοισᾶν ξυνήϊον
ᾧπασεν ἤμεν.
Ἐνδεῖ τὸ ὑπέσχετο.

(4) Λόγου δὲ ἔλλειψις
<Aristoph., Nuées, 226-227> ·
Κᾶπειτ' ἀπὸ ταρροῦ τοὺς θεοὺς
ὑπερφρονεῖς, ἀλλ' οὐκ ἀπὸ γῆς ·
εἶπερ ...
Ἐλλείπει τὸ · ἠβούλου ὑπερφρονεῖν.
Τοιοῦτο καὶ τὸ · εἰ μὲν κατέδυσάν
τινα, εἰ δὲ μὴ ἀνεκρούοντο, πρὶν εἰς
χεῖρας ἐλθεῖν · Ἐνδεῖ γὰρ τὸ · εὖ
εἶχεν.

Ἵμοιον δ' ἂν εἴη καὶ τὸ τὸν ἅπαξ
ῥηθέντα λόγον δις καὶ τρίς καὶ πολ-
λάκις λαμβάνοντα ἀπὸ κοινοῦ ἔνοεῖν,
οἶον · κόσμος ἀνθρώπων φρόνησις,
σωφροσύνη, δικαιοσύνη, ἀνδρεία. Πᾶσι

MAXIME PLANUDE, pp. 107-108.

(1) Στοιχείων μὲν ἔλλειψις ὡς τὸ
αἶα, ἀντὶ τοῦ γαῖα · ἐκάτερθεν ἀντὶ
τοῦ ἐκατέρωθεν · πολλάκι ἀντὶ τοῦ
πολλάκις.

(2) Συλλαβῆς δὲ, ὡς τὸ στράπτει,
ἀντὶ τοῦ ἀστράπτει, τεῦχεν ἀντὶ τοῦ
ἔτευχεν, ἀμφορεύς, ἀντὶ τοῦ ἀμφιφο-
ρεύς · Ἀπόλλω ἀντὶ τοῦ Ἀπόλλωνα.

(3) Λέξεως, δέ, τοῦτο μὲν ἐν συνθέ-
σει (6), τοῦτο δὲ ἐν παραθέσει, ὡς τὸ
<M 243> εἰς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνε-
σθαι περὶ πάτρης. Ἐνδεῖ γὰρ τὸ ἐστί.
Καὶ Θεόκριτος ἐν Θαλυσίοις <128-
129> ·
τόσσ' ἐφάμην · ὁ δέ μοι τὸ λαγωβό-
λον, ἠδὺ γελάσας, ὡς πάρος, ἐκ
Μοισᾶν ξυνήϊον ᾧπασεν ἤμεν.
Ἐνδεῖ τὸ ὑπέσχετο, ἢ ἢ «ὡς πάρος
ὑπέσχετο».

(4) Λόγου δὲ ἔλλειψις, ὡς Ἄρισ-
τοφάνης ἐν Νεφέλαις
<226-227> ·
κᾶπειτ' ἀπὸ ταρροῦ τοὺς θεοὺς ὑπερ-
φρονεῖς
ἀλλ' οὐκ ἀπὸ τῆς γῆς; εἶπερ ...
Ἐλλείπει γὰρ τὸ «ἠβούλου περιφρο-
νεῖν».

Τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ «εἰ μὲν κατέδυ-
σάν τινα, εἰ δὲ μὴ ἀνεκρούοντο, πρὶν
εἰς χεῖρας ἐλθεῖν». Ἐλλείπει γὰρ τὸ
«εὖ εἶχεν αὐτοῖς τὸ πρᾶγμα».
Ἵσαύτως κᾶν ἅπαξ ῥηθεῖς ὁ λόγος,
δις καὶ τρίς καὶ πολλάκις νοῆται,
οἶον · μεγάλη τοῖς ἀνδράσι δόξα ἐστίν
ἢ ἀνδρεία ἢ φρόνησις ἢ σωφροσύνη ἢ

(6) Le texte édité par Bachmann, p. 107, l. 27, se présente comme suit : ἐν συνθέσει, ὡς τό. mots suivis de quelques points de suspension indiquant que l'éditeur n'a pas pu lire son manuscrit.

γάρ τοι προσυπακούεται τὸ «κόσμος δικαιοσύνη. Πανταχοῦ γὰρ προσυπακούεται τὸ μεγάλη τοῖς ἀνδράσι δόξα ἐστίν».

δικαιοσύνη. Πανταχοῦ γὰρ προσυπακούεται τὸ μεγάλη τοῖς ἀνδράσι δόξα ἐστίν, ἅπαξ ῥηθέν.

Le cas nous paraît clair, et nous pensons que nos exemples peuvent convaincre. Théodore de Gaza s'est inspiré du traité de Maxime Planude. Voyons maintenant son autre source byzantine, le traité de Michel le Syncelle.

THÉODORE DE GAZA ET MICHEL LE SYNCELLE

L'influence de Michel le Syncelle pèse, nous l'avons dit, sur l'exposé relatif à la construction des «parties du discours». Elle ne s'affirme toutefois pas de manière égale dans les différents chapitres : plus marquée dans les chapitres *Du Nom, Du Participe, Des Prépositions, Des Adverbes et Des Conjonctions*, elle nous paraît discrète quand Théodore aborde les chapitres *Du Verbe, De l'Article, Du Pronom*. Cette constatation guidera l'ordre de la première partie de notre exposé : nous tirerons d'abord nos exemples des chapitres riches d'emprunts pour évoquer ensuite ceux qui leur font la part plus maigre. Toutefois nous pouvons nous dispenser de rendre compte d'emblée du chapitre *Des Prépositions* : celui-ci sera en effet suffisamment étudié dans une seconde partie, consacrée à l'étude comparative de plusieurs sources possibles.

Dans le chapitre *Du Nom*, Théodore aborde successivement les différentes espèces de noms que connaissait la grammaire ancienne depuis Denys le Thrace. Le survol de ces différentes rubriques nous laisse l'impression que le recours au traité de Michel le Syncelle est quasiment constant. Cette impression vaut tant pour de nombreux passages de dimension restreinte que pour quelques autres d'une belle longueur. Limitons-nous à quelques exemples, renvoyant pour le reste à notre édition qui comportera la mention des références de tous les parallélismes.

Voici d'abord deux brefs passages révélateurs d'une des attitudes qu'adopte Théodore vis-à-vis de son modèle : emprunt presque littéral mais explicitation de la terminologie grammaticale :

Les noms analogues aux noms de relation expriment des réalités qui s'excluent ; ils entraînent des constructions disjonctives :

THÉODORE, f. 123^r, ll. 11-13.

Τὰ δὲ ὡς πρὸς τι (οἷον τὰ ἀμέσως ἀντικείμενα) διεξευγμένως ἀλλήλοις συντάσσεται · ἦτοι ἡμέρα ἐστὶν ἢ νύξ · ἢ φῶς ἢ σκότος · ἢ ζωὴ ἢ θάνατος · ἢ νόσος ἢ ὑγεία.

MICHEL LE SYNCELLE, § 39.

Τὰ δὲ ὡς πρὸς τι ἔχοντα ... τὰς διεξευγμένας ποιούσι συντάξεις τοῖς διαζευκτικοῖς συμπαραλαμβανόμενα συνδέσμοις, οἷον · ἢ φῶς ἢ σκότος, ἢ νύξ ἢ ἡμέρα, ἢ ζωὴ ἢ θάνατος, ἢ ὑγεία ἢ νόσος.

Les patronymiques sont par nature des noms propres ; ils ont dès lors une construction semblable à celle des noms propres lorsqu'ils sont joints à des adjectifs :

THÉODORE, f. 125^r, l. 34-126^r, l. 4.

Τῶν δὲ κατὰ φωνὴν τὰ μὲν ἀπὸ πατρὸς καὶ προγόνων ἐσηματισμένα καὶ πατρωνυμικὰ διὰ τοῦτο καλούμενα κύρια τε δυνάμει ἐστὶ · ὅθεν δὴ καὶ σύνταξιν τὴν αὐτὴν τοῖς κυρίοις ἔχει πρὸς τὰ ἐπίθετα, οἷον · Πηλείδης γενναῖος.

MICHEL LE SYNCELLE, §§ 19-20.

Τὰ πατρωνυμικὰ δυνάμει κύρια εἰσι · ὅθεν καὶ σύνταξιν ἔχουσιν ὅμοιαν τῇ τῶν κυρίων τοῖς ἐπιθέτοις συντακτόμενα, οἷον · ὁ γενναῖος Πηλείδης ...

Quant aux exposés d'une certaine ampleur, qui trahissent l'influence du Syncelle, mentionnons plus spécialement la théorie des corrélatifs (*ἀναφορικά ὀνόματα*) et les règles particulières d'accord du verbe en nombre.

Voici donc, résumé au fur et à mesure, l'exposé des deux grammairiens sur les corrélatifs (Théodore, f. 124^r, l. 1 et ss. = Michel le Syncelle, §§ 48 à 50) :

Les anaphoriques s'emploient pour désigner une quantité ou un nombre, une dimension ou une grandeur, et une qualité. Comme les interrogatifs et les indéfinis, ils sont à trois genres ; ils s'accordent en genre et en cas avec les noms propres et les noms communs ; ils ont pour but de marquer la comparaison ou la désignation, et parfois même d'exprimer l'admiration. Ils sont appelés anaphoriques parce qu'ils servent à reporter la pensée des auditeurs sur du connu ... et l'anaphore est précisément la référence à du connu :

THÉODORE.

Τὰ δὲ ἀναφορικά καὶ αὐτὰ (ὡς τὰ πευστικά καὶ ἀόριστα) ἐπὶ τε ποσοῦ καὶ ποιῶ λέγεται, τοῖς τε κυρίοις καὶ προσσηγορικοῖς συντάσσεται ὁμοιο-

MICHEL LE SYNCELLE.

Τὰ δὲ ἀναφορικά καὶ αὐτὰ μὲν ἐπὶ ποσότητος εἶπουν πλήθους καὶ ἐπὶ πηλικότητος, εἶπουν μεγέθους, καὶ ἐπὶ ποιότητος λέγεται. Ὡς τὰ ἐρωτημα-

γενῶς καὶ ὁμοιοπτώτως · καὶ ὁμοιώ-
σεως ἢ δεΐξεως ἕνεκα.

Ἔστι δ' ὅτε καὶ θαυμαστικῶς προφε-
ρόμενα.

Καλεῖται δ' οὕτω διὰ τὸ τὴν διάνοιαν
ἐπὶ τι ἀναφέρεσθαι τῶν προεγν-
ωσμένων. Συμβαίνει γὰρ τὸ τοιοῦτο
ὅταν τις λέγῃ · τοιοῦτος ἦν Ἀχιλλεὺς
οἶος Αἴας.

Ταῦτα μὲν οὖν εἶη ἂν ἀναπολητικά
τούτων προεγνωσμένων καὶ ὁμοιω-
ματικά.

τικά τε καὶ ἀόριστα, καὶ τριγενῆ
ὑπάρχουσιν, ὁμοιογενῶς τε καὶ
ὁμοιοπτώτως τοῖς κυρίοις καὶ προση-
γορικῶς συντάσσονται, ἕνεκεν ὁμοιώ-
σεως ἢ δεΐξεως ·

ἔστι δ' ὅτε καὶ θαυμασμοῦ προφερό-
μενα.

Ἀναφορικὰ δὲ καλοῦνται ὅτι δι'
αὐτῶν τὴν τῶν ἀκρωμένων διάνοιαν
ἀναφέρομεν ἐπὶ τὰ προεγνωσμένα
πράγματα, ὡς ὅταν σοι ἐγνωκῶτι τὸν
Ἀχιλλέα εἶπω · οἶος ἦν ὁ Ἀχιλλεύς,
τοιοῦτός ἐστιν ὁ Αἴας. Ἐπαναφέρω
γὰρ σου τὴν γνώμην ἐπὶ τὸν προε-
γνωσμένον Ἀχιλλέα · ἀναφορὰ γάρ
ἐστὶν ἐγνωσμένου τινὸς ἀναπόλησις.

On les appelle également comparatifs parce qu'ils nous servent à exprimer la comparaison ; démonstratifs parce qu'ils servent souvent à montrer du doigt quand les éléments comparés sont dans notre champ de vision ; corrélatifs parce que chacun de ces éléments, qu'il précède ou qu'il suit, est en corrélation :

Ἐξέστω δὲ τοι ταῦτα καὶ δεικτικά
καὶ ἀνταποδοτικά ὀνομάξω, ὅτι πολ-
λάκις χρώμενοι τοῖς τοιοῦτοις δεικνύο-
μεν ὁρῶντές τι ὅμοιον, καὶ ὅτι πρὸς
ἄλληλα ἀνταποδίδονται ἡγούμενα καὶ
ἐπόμενα.

Καὶ ὁμοιωματικά δὲ λέγονται ὅτι δι'
αὐτῶν ποιούμεθα τὴν ὁμοίωσιν. Δεικ-
τικά δὲ ἐπειδὴ δι' αὐτῶν πολλάκις
δακτυλοδεικτοῦμεν ὁρῶντες τὰ ὁμοιού-
μενα. Ἀνταποδοτικά δὲ λέγονται ὅτι
προηγούμενα ἀλλήλων ἢ ἐπόμενα πρὸς
ἄλληλα ἀνταποδίδονται.

Au sens propre toutefois, l'appellation «corrélatif» s'applique aux éléments commençant par τ, à savoir τοῖος, τόσος, τηλίκος, qui peuvent être allongés par la particule δε ; ils se construisent avec l'article :

Κυρίως δ' ἀνταποδοτικά τὰ ἔχοντα τὸ
τ ἀρκτικόν · τοιοῦτος, τηλίκος,
τόσος, ἃ δὴ καὶ τῷ δὲ ἐπεκτείνεται ·
τοιοῦδε · καὶ ἄρθροις συντάσσεται.

Κυρίως μέντοι ἀνταποδοτικά καλεῖται
ὅσα ἀπὸ τοῦ τ ἀρχονται · ἐστὶ δὲ
ταῦτα · τοῖος, τόσος, τηλίκος, ἅτινα
καὶ διὰ τοῦ δὲ μορίου ἐπεκτείνονται
(...) καὶ ἄρθροις συντάσσονται.

Par contre les anaphoriques commençant par une voyelle ne se construisent pas avec l'article :

Τὰ γε μὴν ἀπὸ φωνήεντος ἀρχόμενα οὐ Τὰ μέντοι ἀπὸ φωνήεντος ἀρχόμενα

συντάσσεται ἄρθοις · οὐ γὰρ «ὁ οἶος» λέγομεν, οὐδὲ «ὁ ὅσος» ·

ἀναφορικὰ ἄρθροισι οὐ συντάσσονται · οὐ γὰρ λέγομεν «ὁ οἶος, ὁ ὅσος (...)» ἀλλὰ χωρὶς ἄρθρου (...).

Dans les constructions, les éléments des anaphoriques occupent, ainsi qu'il a déjà été dit, l'un par rapport à l'autre, une position antérieure ou postérieure :

Ἐγείνεται μὲν δὴ ἀλλήλων ἐν τῇ συντάξει καὶ ἐπιφέρεται, ὡς εἴρηται, οἶον <Π 722> · αἰθ' ὅσον ἦσαν εἰμί, τόσον σέο φέρτερος εἶην. Καὶ <Γ 190> ἀλλ' οὐδ' οἱ τόσοι ἦσαν ὅσοι ἐλίκωπες Ἀχαιοί.

(§ 50). Προηγούμεναι δὲ ἀλλήλων ἐν ταῖς συντάξεσι καὶ ἐπιφέρονται, ὡς προείπομεν, οἶον <Π 722> · αἰθ' ὅσον ἦσαν εἰμί, τόσον σέο φέρτερος εἶην · καὶ ἀνάπαλιν <Γ 190> · ἀλλ' οὐ τόσοι ἦσαν ὅσοι ἐλίκωπες Ἀχαιοί.

Quant aux règles particulières d'accord du verbe, elles permettent la confrontation suivante (Théodore, f. 124^r, l. 26-125^r, l. 16 = Michel le Syncelle, §§ 52 à 57) :

Les noms collectifs se construisent avec un verbe au singulier ou au pluriel ; le pluriel répond à un accord suivant le sens :

THÉODORE.

Τὰ δὲ περιληπτικὰ οἶον τὰ δι' ἐνικοῦ ἀριθμοῦ πλήθος σημαίνοντα, ἐνικοῖς καὶ πληθυντικοῖς συντάσσεται ῥήμασιν · ὁ δῆμος εἶπεν, καὶ · ὁ δῆμος εἶπον.

MICHEL LE SYNCELLE.

Τὰ δὲ περιληπτικὰ ... συντάσσονται δὲ ἐνικοῖς καὶ πληθυντικοῖς ῥήμασιν ... πληθυντικοῖς δὲ διὰ τὴν σημασίαν πλήθους σημαντικὴν οὖσαν, οἶον · ὁ δῆμος, εἶπεν, ὁ δῆμος εἶπον (...).

Les autres noms régissent un verbe au singulier, au duel ou au pluriel selon le nombre qui est le leur. Toutefois en attique, un nom neutre pluriel se construit avec un verbe au singulier :

Καίτοι τᾶλλα πάντα τῶν ὀνομάτων ἐνικῶς μὲν προφερόμενα ἐνικοῖς συντάσσεται ῥήμασι, δυϊκῶς δὲ δυϊκοῖς, πληθυντικῶς δὲ πληθυντικοῖς.

Τὰ δ' ἄλλα ὀνόματα πάντα ἐνικῶς μὲν λεγόμενα ἐνικοῖς ῥήμασι συντάσσονται, δυϊκῶς δὲ δυϊκοῖς, πληθυντικῶς δὲ πληθυντικοῖς συντάσσονται (...).

Πλὴν τῶν ἀττικῶς συντασσομένων ἐνικοῖς οὐδετέρων πληθυντικῶν. Ἀττικοὶ γὰρ τὰς πληθυντικὰς τῶν οὐδετέρων ὀνομάτων εὐθείας ἐνικοῖς συντάσσονται ῥήμασι · παίζει τὰ παιδία.

Ἀττικοὶ δὲ ἐπὶ τῶν πληθυντικῶν εὐθειῶν τῶν οὐδετέρων ὀνομάτων ἐνικοῖς χρῶνται ῥήμασιν, οἶον · τὰ παιδία παίζει.

Les noms qui morphologiquement sont au pluriel tout en impliquant par

leur signification le singulier ou le duel, se construisent avec un verbe au pluriel :

Κὰν ἦ δὲ ἅττα τῶ μὲν σχηματισμῶ πληθυντικά, τῇ δὲ σημασίᾳ ἐνικά ἢ δυϊκά, ταῦτα τῶ μὲν σημαινομένῳ ῥήμασιν ἐνικοῖς ἢ δυϊκοῖς οὐ χρή συντάττειν, τῶ δὲ σχηματισμῶ πληθυντικοῖς · Ἀθῆναι φιλοσοφίαν διέπρεπον οὐ «διέπρεπε», καὶ · ἀμφοτέροι γράφουσιν · οὐ «γράφετον».

Εἰσὶ δὲ καὶ πληθυντικοὶ ὀνομαστικοὶ χαρακτήρες, τινὲς μὲν ἐνικῆν σημασίαν ἔχοντες ὡς Ἀθῆναι, Θῆβαι, τινὲς δὲ δυϊκῆν ὡς ἀμφοτέροι, οἵτινες τῶ λόγῳ τῆς σημασίας ῥήμασιν ἐνικοῖς ἢ δυϊκοῖς συνταγῆναι οὐ δύνανται, ἀλλὰ τῶ λόγῳ τοῦ πληθυντικοῦ χαρακτήρος τῆς φωνῆς πληθυντικοῖς ῥήμασι συντάσσονται, οἶον (...) οὐκέτι οὖν λέγομεν · αἱ Ἀθῆναι τῇ φιλοσοφίᾳ λάμπει · ἀλλὰ (...) αἱ Ἀθῆναι τῇ φιλοσοφίᾳ λάμπουσιν · οὐδὲ · ἀμφοτέροι γράφετον, ἀλλὰ · ἀμφοτέροι γράφουσιν.

ἄμφω et δύο, qui évoquent le duel tant au plan morphologique qu'au plan sémantique, se construisent avec des verbes au duel et au pluriel ; le duel est commandé par la signification tandis que l'accord au pluriel tire justification de ce que le pluriel englobe en lui le singulier et le duel :

Τὸ δ' ἄμφω καὶ δύο δυϊκῶς ὡς τῇ σημασίᾳ οὕτω καὶ τῇ φωνῇ δυϊκοῖς τε καὶ πληθυντικοῖς συντάσσεται ῥήμασιν · τὸ μὲν διὰ τὴν φυσικὴν σημασίαν, τὸ δὲ διὰ τὸ ἐμπεριέχεσθαι τῶ πληθυντικῶ ἀριθμῶ τὸ ἓν καὶ τὸ δύο «ἄμφω οὖν τρέχεται» λέγομεν, καὶ «ἄμφω τρέχουσι».

Τὸ δ' ἄμφω καὶ δύο (...) δυϊκῶς μόνον ὡς τῇ σημασίᾳ οὕτω καὶ τῇ φωνῇ λεγόμενα, συντάσσονται δὲ δυϊκοῖς καὶ πληθυντικοῖς ῥήμασι · δυϊκοῖς μὲν διὰ τὴν φυσικὴν σημασίαν, πληθυντικοῖς δὲ ἐπειδὴ περιεκτικὸς ἐστὶν ὁ πληθυντικὸς ἀριθμὸς τοῦ ἐνικοῦ καὶ δυϊκοῦ καὶ παντός ἀριθμοῦ · ἐμπεριέχεται γὰρ τῶ πληθυντικῶ ἀριθμῶ ὁ εἷς καὶ ὁ δύο καὶ πᾶς ἀριθμὸς · διὸ λέγομεν · ἄμφω τρέχεται · καὶ · ἄμφω τρέχουσι.

Des raisons stylistiques entraînent parfois l'utilisation d'un nombre pour l'autre. Toutefois le duel ne s'emploie pas pour le singulier :

Καὶ μὲν δὴ καὶ περὶ ἅπασαν λέξιν ἐπιδεικτικὴν ἀριθμοῦ χρώμεθα τῶ πληθυντικῶ πολλάκις · ὁ γὰρ εἷς λέγοι ἂν · ἡμεῖς ἐγράφομεν. Ἀνάπαλιν γε μὲν ἐνικοῖς χρῆσθαι ἢ δυϊκοῖς ἀντὶ πληθυντικῶν φαῦλον · τὸ δ' Ὀμήρου

Καὶ χρώμεθα πολλάκις τῶ πληθυντικῶ ἀριθμῶ ἐπὶ δυϊκῆς τε καὶ ἐνικῆς σημασίας κατὰ πᾶσαν λέξιν ἐπιδεικτικὴν ἀριθμοῦ · εἶποι γὰρ ἂν ὁ εἷς · ἡμεῖς ἀσπαζόμεθα (...) ἀνάπαλιν δὲ χρῆσθαι ἐνικῶ ἀριθμῶ ἢ δυϊκῶ ἀντὶ

<E 487-488> Μήπως ὡς ἀψῖσι
 λίνου ἀλόντε πανάγρου, ἀνδράσι δυσ-
 μενέεσσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γένησθε.
 Σχῆμα ποιητικόν ἐστὶ καὶ τῷ πεζῷ
 λόγῳ ἄχρηστον. Οὐ μὴν ἀλλ' οὐδὲ
 δυϊκῶ πρὸς ἐνικὸν χρώμεθα · δυάδος
 γάρ τοι σημαντικὸν αἰετὸ δυϊκόν.

πληθυντικοῦ ἀριθμοῦ ἀδύνατον · σεση-
 μειωμένου τοῦ παρ' Ὀμηρῷ εἰρημένου
 <E 487-488> · μή πως, ὡς ἀψῖσι
 λίνου ἀλόντε πανάγρου, ἀνδράσι δυσ-
 μενέεσσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γένοισθε.
 (...) οὔτε μὴν δυϊκῶ ἀριθμῷ ἀντι ἐνικῷ
 χρώμεθα (...) ὁ γὰρ δυϊκὸς χαρακτήρ
 τῶν κλινομένων φωνῶν δυάδος σημαν-
 τικὸς ὢν αἰετὸ κωλύει τοῦτον ἐν χρήσει
 γίνεσθαι.

Dans le chapitre *Des Participes*, l'utilisation du traité de Michel le Syncelle se marque certes dans le choix de certains exemples ou dans de brefs passages tels que celui-ci :

THÉODORE, f. 142^r, 28 et ss.

MICHEL LE SYNCELLE, § 100.

ὡς ἔχει συντάξεως τὰ ῥήματα πρὸς
 ἀλλήλα τε καὶ πρὸς τὰ ὀνόματα, οὔτω
 καὶ αἱ μετοχαὶ πρὸς ἀλλήλας τε καὶ
 πρὸς τὰ ῥήματα καὶ ὀνόματα · ὡς γάρ
 φαμεν · γράφειν ἐθέλω, καὶ · τοῦ
 λέγειν ἐφίεμαι, οὔτω καὶ · γράφειν
 ἐθέλων, καὶ · τοῦ λέγειν ἐφιεμένος.

οἶαν δὲ σύνταξιν ἔχουσι τὰ ῥήματα
 πρὸς ἀλλήλα τε καὶ πρὸς τὰ ὀνόματα,
 τὴν αὐτὴν καὶ αἱ μετοχαὶ πρὸς ἑαυτάς
 καὶ πρὸς τὰ ῥήματα καὶ πρὸς τὰ
 ὀνόματα · ὃν γὰρ τρόπον φημί · θέλω
 γράφειν, ἐφίεμαι τοῦ πράττειν (...)
 τὸν αὐτὸν τρόπον λέγω · ὁ θέλων
 γράφειν, ὁ ἐφιεμένος τοῦ πράττειν
 (...).

Mais la preuve la plus décisive nous est fournie par ce passage relatif à l'accord du participe avec des mots de genre différent :

(1) Si l'on a, précédant le participe, des noms masculins et des noms féminins, le participe sera au masculin, car ce genre a la préséance ; (2) s'il s'agit de noms féminins et neutres, c'est le féminin qui l'emporte sur le neutre ; (3) si le participe est précédé de noms qui sont masculins ou féminins par la forme mais neutres par la signification, le participe sera au neutre ; (4) dans certains cas, l'accord du participe se fait avec le mot le plus proche.

THÉODORE, f. 144^r, 11 et ss.

MICHEL LE SYNCELLE, §§ 103-106.

(1)

Κἄν ὁμοῦ ἀρσενίχ' ἄττα καὶ θηλυκὰ
 προτάσσηται μετοχῆς, τὴν τοῦ ἐπικρα-
 τεστέρου γένους, τουτέστι τοῦ ἀρσενι-

Δεῖ δὲ εἰδέναι ὅτι προτάσσοντες τῶν
 μετοχῶν ἐν συντάξει λόγου ἀρσενικὰ
 ὁμοῦ καὶ θηλυκὰ ὀνόματα, ἀρσενικῶν

κοῦ, μετοχήν ἐπάγειν, οἷον ἄνδρες καὶ γυναῖκες καθήμενοι διαλέγονται.

μετοχήν ἐπιφέρομεν, τοῦ ἀρσενικοῦ γένους ἐπικρατεστέρου καὶ κυριωτέρου ὄντος, οἷον ἄνδρες καὶ γυναῖκες κάθηνται ὁμιλοῦντες.

(2)

Δῆλον οὖν ὅτι καὶ θηλυκῶν προτασομένων σὺν οὐδετέροις, τὴν τοῦ θηλυκοῦ ἐποίσομεν ἅτε προτέρου, οἷον τὸ Ὅμηρου <B 136-137> ἃί δέ που ἡμέτεραί τ' ἄλοχοι καὶ νήπια τέκνα εἶατ' ἐνὶ μεγάροις ποτιδέγμεναι.

εἰ δὲ προτάξομεν τῶν μετοχῶν θηλυκὰ καὶ οὐδέτερα ὀνόματα, θηλυκὴν μετοχήν ἐπιφέρομεν, τοῦ θηλυκοῦ γένους κυριωτέρου καὶ προτέρου ὑπάρχοντος τοῦ οὐδετέρου ὡς καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ <B 136-137> ἃί δέ που ἡμέτεραί τ' ἄλοχοι καὶ νήπια τέκνα εἶατ' ἐνὶ μεγάροις ποτιδέγμεναι.

(3)

ἦν δ' ἀρσενικά ὁμοῦ προταχθῆ κατὰ μετασηματισμὸν φωνῆς, ἀλλὰ μὴ κατὰ σημασίαν, τὴν οὐδετέραν ἀποδώσομεν μετοχήν, οἷον διη καὶ τὸ <GRÉG. DE NAZ., Oratio 38, 11> νοῦς μὲν ἤδη καὶ αἰσθησις ἀπ' ἀλλήλων διακριθέντα.

Εἰ δὲ προταγῶσιν ἀρσενικά τε καὶ θηλυκὰ κατὰ τὴν φωνήν, μὴ ὄντα δὲ κατὰ τὴν σημασίαν, οὐδετέραν μετοχήν ἐπάγομεν ὡς ὁ πολὺς ἐν θεολογίᾳ <Orat., 38, 11> νοῦς μὲν οὖν ἤδη καὶ αἰσθησις οὕτως ἀπ' ἀλλήλων διακριθέντα.

(4)

"Ἐτι ἐὰν διάφορα προτάσσηται γένη χωρὶς, ἢ μετοχὴ τοῦ ἐγγυτέρου ἔσται <P 398-399> οὐδέ κ' Ἄρης λαοσσόος οὐδέ κ' Ἀθήνη τὸν γε ἰδοῦσ' ὀνόσαιτο.

Εἰσι δὲ συντάξεις αἰτινες πρὸς τὸ προσεχὲς παραλαμβάνονται, οἷον <P 398-399> οὐδέ κ' Ἄρης λαοσσόος οὐδέ κ' Ἀθήνη τὸν γε ἰδοῦσ' ὀνόσαιτο.

Dans le chapitre *Des Adverbes*, nous trouvons de nombreux parallélismes portant sur des textes assez brefs et impliquant de fréquentes coupures par rapport au traité du Syncelle. Néanmoins l'emprunt nous paraît incontestable malgré l'éclectisme qui y préside. Ainsi ce passage relatif à la «syntaxe des adverbes» :

Les adverbes se construisent avec le verbe sauf les adverbes d'appellation qui s'alignent sur le vocatif du nom, les adverbes exprimant la plainte et l'admiration, qui régissent le génitif, et les «adverbes positifs» – ou adjectifs verbaux en tournure impersonnelle – qui se construisent avec le datif et l'accusatif.

THÉODORE, f. 156^r, ll. 27 et ss.

MICHEL LE SYNCELLE, § 153.

"Ἐχει μὲν οὖν τὰ ἐπιρρήματα τὴν

Τὰ ἐπιρρήματα (...) πρὸς τὸ ῥῆμα

σύνταξιν πρὸς τὸ ῥῆμα πλὴν τοῦ κλητικοῦ ἐπιφθέγματος καὶ τῶν σχετλιαστικῶν καὶ θαυμαστικῶν καὶ τῶν θετικῶν. Τὸ μὲν γὰρ τοι πρὸς κλητικὴν · ὦ φίλε Πῶλε · τὰ δὲ πρὸς γενικὴν · φεῦ τῶν κακῶν, ὦ τοῦ μεγέθους · τὰ δὲ πρὸς δοτικὴν ἢ αἰτιατικὴν · γραπτέον ἡμῖν, γραπτέον ἡμᾶς.

τὴν σύνταξιν ἔχει πλὴν τῶν κλητικῶν ἐπιρρημάτων ἅτινα πρὸς τὴν κλητικὴν πῶσιν τάσσεται · ἔστι δὲ τὰ κλητικὰ ἐπιρρήματα τάδε · ὦ, ὠή · οἶον · ὦ φίλοι (... ..) καὶ πάλιν χωρὶς τῶν σχετλιαστικῶν καὶ θαυμαστικῶν ἄπερ πρὸς γενικὴν ἔχει τὴν σύνταξιν, οἶον · φεῦ τῆς ἐμῆς ἀσθενείας (...) καὶ τὰ θετικὰ δὲ πρὸς δοτικὴν καὶ αἰτιατικὴν συντάσσεται, οἶον · γραπτέον ἡμῖν · καὶ · γραπτέον ἡμᾶς.

Il en va de même de la règle relative aux adverbes d'intensité :

Jointes aux adjectifs, ils remplissent la fonction de superlatif ; ils s'emploient aussi avec des constructions impliquant l'article :

THÉODORE, f. 158^r, ll. 5 et ss.

Τὰ δὲ ἐπιθετικά τοῖς τε ἐπιθέτοις ὀνομάτων συντάσσεται πᾶσιν ὑπερθετικῶν χρεῖαν ἀναπληροῦντα, οἶον · λίαν σοφός, πάνυ τίμιος · καὶ ἀναφορικῶς · ὁ λίαν σοφός.

MICHEL LE SYNCELLE, § 179.

Τὰ δὲ τῆς ἐπιτάσεως (...) τοῖς ἀπολύτως ἐπιθέτοις ὀνόμασι συντάσσονται καὶ ἀναπληροῦσι τὴν τῶν ὑπερθετικῶν χρεῖαν, οἶον · ἄγαν σοφός, λίαν τίμιος · καὶ μετὰ τοῦ ἄρθρου · ὁ πάνυ καλός, ὁ σφόδρα κακός.

Parmi les nombreux témoignages que nous pourrions encore produire, mentionnons ces extraits relatifs aux adverbes de temps :

nūn accompagne tous les temps du verbe sauf le plus-que-parfait .

THÉODORE, f. 157^r, ll. 1-3.

Τῶν δὲ χρονικῶν τὸ μὲν νῦν πᾶσι τοῖς τοῦ χρόνου μορίοις συντάσσεται πλὴν τοῦ ὑπερσυντελείου <B 193> · νῦν πειράται · <E 279> · νῦν αὐτ' ἔγχει πειρήσομαι · νῦν μὲν δὴ Μενέλαος ἐνίκησεν σὺν Ἀθήνῃ.

MICHEL LE SYNCELLE, § 154.

ΜΤῶν δὲ χρονικῶν ἐπιρρημάτων τὸ μὲν νῦν συντάσσεται πᾶσι τοῖς χρόνοις χωρὶς τοῦ ὑπερσυντελείου.

Ἐνεστῶτι μὲν οἶον <B 193> · νῦν μὲν πειράται, τάχα δ' ἔψεται υἱὰς Ἀχαιῶν.

Μέλλοντι δὲ οἶον <E 279> · νῦν αὐτ' ἐγχείη πειρήσομαι αἶ κε τύχοιμι. (...) Ἀορίστῳ δέ, οἶον · νῦν μὲν δὴ Μενέλαος ἐνίκησε σὺν Ἀθήνῃ.

THÉODORE, f. 159^r, ll. 2-4.

ἔξεστι δὲ καὶ τὸ πότε καὶ ποῦ ἐπ'

MICHEL LE SYNCELLE, § 178.

Ἴστέον δὲ ὅτι τὸ πότε καὶ τὸ ποῦ ἐν

ἔρωτήσῃ τῷ ἕως καὶ μέχρι καὶ ἄχρι ἔρωτήσῃ τῷ ἕως καὶ μέχρι καὶ ἄχρι
 ὑποτάσσειν, οἷον · ἕως πότε ; ἄχρι ὑποτάσσονται, οἷον · ἕως πότε ; μέχρι
 ποῦ ; μέχρι ποῦ ; ποῦ ; ἄχρι ποῦ ;

Le chapitre *Des Conjonctions* fourmille chez les deux grammairiens de citations d'Homère et, dans plusieurs passages, l'identité de ces citations et de l'ordre dans lequel elles se présentent attire de prime abord l'attention sur des parallélismes que le contexte vient confirmer. Dans certains cas, il est même possible d'obtenir quelques lumières sur la famille du manuscrit du Syncelle consulté par Théodore. Limitons-nous à présenter un seul exemple pour illustrer ces diverses considérations : il s'agit de l'exposé relatif à la particule *δέ*, que nous pourrions résumer comme suit :

Δέ, qui vient en seconde place par rapport au mot et par rapport au membre de phrase, est la particule «accompagnative» de μέν ; c'est également une particule transitive parce que nous réalisons par son intermédiaire la transition des raisonnements et des récits. Ἄτάρ et αὐτάρ de sens équivalent, se placent, eux, en tête de phrase. Ἄλλά se place en tête des seconds membres de phrase :

THÉODORE, f. 160^r, l. 33-161^r,
 l. 4.

Ἄτάρ δέ τοι δέ, ἐπιτακτικός ὢν καὶ
 λόγου καὶ λέξεως ἐπακολουθητικός
 ἔστι τοῦ μέν <B 1-2> · ἄλλοι μὲν ῥα
 θεοὶ εὐδον παννύχιοι.

<B 2> Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος
 ὕπνος.

Τυγχάνει δ' ὁ αὐτὸς καὶ μεταβατικός
 ὢν, ὡς δι' αὐτοῦ γινομένων τῶν περὶ
 τὸ νόημα καὶ διήγημα μεταβάσεων.

Ἄτάρ δ' ἄτάρ καὶ αὐτάρ ἀρχικοί,
 καίτοι τῷ δὴ ἰσοδυναμοῦντες <A
 469> · αὐτάρ ἐπ<ε>ὶ πόσις καὶ
 ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο, <E 483> ·
 αὐτάρ οὐ τί μοι ἐνθάδε τοῖον.

MICHEL LE SYNCELLE, §§ 187-
 188.

<B 1-2> · ἄλλοι μὲν ῥα θεοὶ τε
 καὶ ἀνέρες ἵπποκορυσταὶ εὐδον παννύ-
 χιοι.

Ἄτάρ δὲ οὐκ ἐν τοῖς πρώτοις λόγοις ἀλλ'
 ἐν τοῖς δευτέροις οὐ μέντοι ἐν τῇ ἀρχῇ
 τῶν λόγων ἀλλὰ μετὰ τὴν ἀρχὴν ·
 ἐπακολουθεῖ ὁ δὲ τῷ μέν, οἷον <B
 2> · Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος.
 Διὸ καὶ ἐπακολουθητικός καλεῖται.

Ἔστι δὲ καὶ μεταβατικός ἐπεὶ δι'
 αὐτοῦ ποιούμεθα μεταβάσεις νοημάτων
 καὶ διηγημάτων.

Ἰσοδυναμοῦσι δὲ αὐτῷ οἱ ποιητικοὶ
 σύνδεσμοι ἄτάρ τε καὶ αὐτάρ, ἀλλ' ἐν
 ταῖς ἀρχαῖς τῶν λόγων τάσσονται,
 οἷον ... <A 469> · αὐτάρ ἐπ<ε>ὶ
 πόσις καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο ...

<E 482-484> · ἀλλὰ καὶ ὡς ἐτά-
 ρους ὀτρύνω καὶ μέμον' αὐτὸς ἀνδρὶ
 μαχέσασθαι · ἄτάρ οὐ τί μοι ἐνθάδε

Ὁ δ' ἀλλὰ ἐστὶν ἐπιτακτικός <E 801> · Τυδεὺς μικρὸς μὲν ἔην δέμας ἀλλὰ μαχητῆς.

τοῖον, οἷόν κ' ἦε φέροιεν Ἀχαιοὶ ἢ κεν ἄγοιεν.

Ὁ ἀλλὰ ἐν ταῖς ἀρχαῖς τῶν δευτέρων λόγων ἀσσεται, οἷον <E 801> · Τυδεὺς τοι μικρὸς μὲν ἔην δέμας ἀλλὰ μαχητῆς.

La citation d'Homère A 469 est, dans la tradition du Syncelle, l'apanage d'une famille regroupant le *San Marco* 314 dont dérivent, outre les éditions imprimées au xvi^e s., l'*Ambrosianus* E 81 sup., le *Salmanticensis* M 242 et le *Vaticanus* 1826⁽⁸⁾, le *Venetus Marc.* 620 (890) qui a servi de modèle au *Vaticanus* 883, et le *Vossianus* Q 20. L'hypothèse du recours à un manuscrit de cette famille est confirmée par la suite immédiate du texte : on y voit figurer, à propos de ἡμὲν et de ἡδὲ, un exemple propre à cette seule famille : ἡμὲν ὅσοι ναίουσιν οὐρανὸν ἡδὲ ὅσοι κληρώσαντο χθόνα.

S'il n'est pas possible de démasquer à coup sûr le modèle de Théodore, on peut à tout le moins éliminer, pour des raisons chronologiques, les éditions imprimées et le *Vaticanus* 1826⁽⁹⁾. Pour le reste, les manuscrits d'Italie sont vraisemblablement ceux qui ont le plus de chances d'avoir été utilisés par notre humaniste.

Nous en resterons là pour le chapitre *Des Conjonctions* mais d'autres exemples interviendront dans la suite de notre exposé.

Nous avons dit que l'influence du Syncelle nous paraissait plus diffuse dans les chapitres *Du Verbe*, *De l'Article* et *Du Pronom*. Relevons cependant ces passages du chapitre *Du Pronom*, où il est dit en substance :

Les nominatifs des pronoms simples servent à marquer la distinction avec d'autres personnes ; il en va de même pour les cas obliques, s'il s'agit de formes accentuées ; en perdant la voyelle initiale, ces formes deviennent enclitiques : elles sont alors employées dans un sens absolu.

THÉODORE, f. 148^r, ll. 25 et ss.

MICHEL LE SYNCELLE, § 112.

Τῶν μὲν οὖν πρωτοτύπων αἰ εὐθεῖαι πρὸς ἀντιδιαστολὴν αἰεὶ ἐτέρων λαμ-

Ἰστέον δὲ ὅτι αἰ εὐθεῖαι τῶν πρωτοτύπων ἀνωνημιῶν, ὡς αἰε

(8) Nous traitons *in extenso* de cette famille dans *L'histoire du texte* préalable à notre édition du Syncelle. En attendant, voir *La tradition imprimée du traité de grammaire de Michel le Syncelle, Byzantion* XLII (1972), pp. 444-445.

(9) L'*editio princeps* est de 1515, et le *Vaticanus* 1826, de la fin du xvi^e s., voire plus tardif encore.

βάνονται «ἡμεῖς εἶπομεν, καὶ οὐχ ἕτεροι» · «ἐγὼ γέγραφα, καὶ οὐχ ἕτερός τις» · αἱ δὲ πλάγια, ἦν μὲν ὀρθοτονῶνται, καὶ αὐταὶ δὴ πρόσωπα διαστελλοῦσιν «ἐμοῦ ἤκουσας, καὶ οὐκ ἄλλου» · ἦν δὲ τὸ ἀρκτικὸν ἀποβάλλωσι φωνῆεν, ἀπολύτως λέγονται ἐγκλινόμενα «ἤκουσάς μου» καὶ «ἔδωκάς μου» καὶ «εὐφρανάς με».

ὀρθοτονούμενα πρὸς ἀντιδιαστολήν ἄλλων προσώπων παραλαμβάνονται ; αἱ δὲ πλάγια, εἰ μὲν ὀρθοτονηθῶσι, καὶ αὐταὶ ἀντιδιαστελλοῦσι πρόσωπα, οἷον «ἡμεῖς» εἶπομεν» τουτέστιν «ἡμεῖς εἶπομεν, καὶ οὐκ ἄλλοι», «ἐγὼ ἔγραφα», ἀντὶ τοῦ «ἐγὼ καὶ οὐκ ἄλλος». Ὅμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν πλαγίων «ἐμοῦ ἤκουσας», ἀντὶ τοῦ «ἐμοῦ ἤκουσας, καὶ οὐκ ἄλλου» · αὐταὶ δὲ ἢ ἐμοῦ καὶ ἐμοί καὶ ἐμέ ἐγκλινόμενα ἀποβάλλουσι τὸ κατ' ἀρχὴν φωνῆεν, καὶ ἀπολύτως λέγονται, οἷον «ἤκουσάς μου, ἔδωκάς μοι, εὐφρανάς με».

Les pronoms possessifs – ou dérivés – ont la même construction que les épithètes et les participes vis-à-vis des noms propres et des noms communs : ils s'accordent avec eux en genre, en cas (et en nombre)⁽¹⁰⁾ :

ΘΕΟΔΩΡΟΣ, f. 148^r, 1 *ab imo* – 149^r, 4.

(αἱ παράγωγοι ...) ὅλως τε σύνταξιν ἔχουσιν ἦν τὰ ἐπίθετα καὶ αἱ μετοχαὶ πρὸς τὰ κύρια τε καὶ προσηγορικά, ὁμοιογενῶς δὲ καὶ ὁμοιοπτῶτως καὶ ὁμοιαριθμῶς τοῖς κυρίοις τε καὶ προσηγορικοῖς συντάσσονται · ὁ ἐμός οἶκος, ἡ ἐμὴ οἰκία, τὸ ἐμὸν οἶκημα · ὁ ἡμέτερος πατήρ, ἡ ἡμετέρα μήτηρ, τὸ ἡμέτερον τέκνον.

ΜΙΧΗΛ ΛΕ ΣΥΝΥΕΛΛΕ, §§ 113 et 115.

Αἱ δὲ κτητικαί, ἡγουν αἱ παράγωγοι ἀντωνυμιαί, ἦντινα σύνταξιν τὰ ἐπίθετα ὀνόματα καὶ αἱ μετοχαὶ πρὸς τὰ κύρια καὶ πρὸς τὰ προσηγορικά ἔχουσιν, τὴν αὐτὴν καὶ αὐταὶ · (...) ὁμοιογενῶς καὶ ὁμοιοπτῶτως τοῖς κυρίοις καὶ προσηγορικοῖς συντάσσονται ὡς καὶ τὰ ἐπίθετα, καθὰ προέφημεν, οἷον · ὁ ἐμός οἶκος⁽¹¹⁾ ἡ ἐμὴ οἰκία (...) τὸ ἐμὸν οἶκημα (...) ὁ ἡμέτερος πατήρ (...) ἡ ἡμετέρα μήτηρ (...) τὸ ἡμέτερον τέκνον (...).

(10) Il est à noter que jamais le Syncelle ne fait état de l'accord en nombre . ὁμοιογενῶς καὶ ὁμοιοπτῶτως déclare-t-il. On pourrait se demander si pour lui, ὁμοιοπτῶτως ne vise pas la déclinaison aux différents nombres. De toute façon, Théodore de Gaza sentira le besoin à plusieurs occasions de compléter la formule par l'addition : ὁμοιαριθμῶς.

(11) Chez Michel le Syncelle, contrairement au texte de Théodore, la déclinaison est donnée complètement pour chaque exemple : τοῦ ἐμοῦ οἴκου, etc...

Nous avons jusqu'ici confronté Théodore de Gaza et Michel le Syncelle sans qu'aucun autre auteur n'intervienne dans la comparaison. Nous n'avons cependant pas borné notre enquête au rapprochement de textes qui, dès le premier coup d'œil, accusent des rapports de filiation : nous avons procédé à une plus large confrontation. Dans de très rares cas, et pour de brefs extraits seulement, nous restons indécis. Qui pourrait dire, par exemple, de qui Théodore s'inspire quand il illustre ainsi la construction, avec l'infinif, des verbes de volonté :

*βούλομαι ἢ θέλω γράψαι, προαιροῦμαι ἢ ἐφίεμαι φιλοσοφεῖν, ἐπιθυμῶ
ιατρεύειν (f. 141^r, ll. 23-24) ?*

de Michel le Syncelle qui utilise, dans le même contexte, les exemples :

*θέλω γράφειν, βούλομαι λέγειν, ἐφίεμαι τοῦ ἀναγινώσκειν, ἐπιθυμῶ τοῦ
ιατρεύειν (§ 91)*

ou de Georges Chérobosque, qui cite ⁽¹²⁾ :

βούλομαι ἀναγινώσκειν, προαιροῦμαι φιλοσοφεῖν, θέλω γράφειν ?

Cependant nous pouvons affirmer que, dans l'écrasante majorité des cas, la prise en considération de plusieurs auteurs pour des textes relativement proches conduit à une conclusion favorable au Syncelle. En voici quelques illustrations :

Ce texte de Théodore, relatif aux comparatifs :

*On peut leur adjoindre un adverbe d'intensité car ils ne marquent pas
l'intensité absolue :*

*τὰ δὲ συγκριτικά, ἄτε μὴ τὴν τελεωτάτην ἐπίτασιν ἔχοντα, ἔσθ' ὅτε
δευτέραν ἐπιρρηματικὴν προσλαμβάνει ἐπίτασιν, οἷον τὸ Ὅμηρου <P
364> · πολὺ παυρότεροι · καὶ <Ω 243> · ῥῆγίτεροι δὴ μᾶλλον ἔσεσθε
(f. 127^r, ll. 13-16),*

nous suggérerait de prime abord un rapprochement avec Apollonius Dyscole, chez qui nous lisons ⁽¹³⁾ :

(12) Édition de A. HILGARD, (*Grammatici Graeci*, IV, 2), p. 7.

(13) Nos références *Conj.* et *Synt.* correspondent respectivement au *Περὶ συνδέσμων* édité par R. SCHNEIDER (*Grammatici Graeci*, II, 1) et au *Περὶ συντάξεως* édité par G. UHLIG (*Grammatici Graeci*, II, 2).

ἐν συγκριτικοῖς ἔγκειται τὸ μᾶλλον · ἀλλὰ καὶ φαμεν · ταχύτερον μᾶλλον περιπατεῖ.

<Ω 243> ῥήτεροι γὰρ μᾶλλον (Conj., p. 226, ll. 7-9) ; ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς συγκριτικοῖς ἔγκειται τὸ μᾶλλον, καὶ πολλάκις συμπαραλαμβάνεται ἢ τοῦ μᾶλλον σύνταξις <Ω 243> · ῥήτεροι γὰρ μᾶλλον Ἀχαιοῖσι δὴ ἔσεσθε (Synt., A 98) ;

<Ω 243> · ῥήτεροι γὰρ μᾶλλον Ἀχαιοῖσι δὴ ἔσεσθε... δις γὰρ γενομένης ἐπιτάσεως (Synt., B 52).

Mais c'est finalement à Michel le Syncelle qu'il faut attribuer l'emprunt ; car son texte permet un rapprochement beaucoup plus précis :

τὰ δὲ συγκριτικά, ἅτε τὴν τελειοτάτην ἐπίτασιν οὐκ ἔχοντα, ἔστιν ὅτε δευτέραν ἐπιρρηματικὴν ἐπίτασιν προσδέχεται, ὡς καὶ παρ' Ὀμήρῳ <P 364> · πολλὸν παυρότεροι · καὶ <Ω 243> · ῥήτεροι δὴ μᾶλλον ἔσεσθε (§ 32).

Un exemple plus important nous est fourni par un exposé relatif à l'anastrophe des prépositions. Il s'agit de trancher entre Michel le Syncelle et Hérodien, dont le texte nous est parvenu par l'utilisation qu'en fait Jean Philopon dans son *Traité d'Accentuation* (14). Si la ressemblance est frappante entre le texte de Théodore de Gaza et celui de Michel le Syncelle, il en va de même entre l'exposé d'Hérodien et celui de Théodore. Le contraire d'ailleurs aurait de quoi surprendre puisque Michel le Syncelle s'inspire étroitement d'Hérodien (15). Mais nous pouvons trouver un argument de poids en faveur du Syncelle dans l'ordre que suit l'exposé chez les grammairiens concernés. Cet argument vaut tant au niveau de l'exposé général que pour les détails des points particuliers. Voici donc l'ordre suivi par Michel le Syncelle (16) :

- (1) cas des prépositions monosyllabiques en fin de vers.
- (2) anastrophe des prépositions dissyllabiques hormis ἀνά et διά.

(14) Ce traité, édité par G. DINDORF, Leipzig, 1825, a servi à la reconstitution des fragments d'Hérodien, effectuée par A. LENTZ, *Herodiani technici reliquiae*, t 1 (*Grammatici Graeci*, III, 1), pp. 480-487.

(15) Nous devons, une fois de plus, renvoyer à notre édition à paraître, section : commentaire et annotations.

(16) §§ 144 à 149 de notre édition.

- (3) impossibilité de l'anastrophe pour les prépositions à trois temps.
- (4) cas particulier de *ἐνί* par rapport à *ἐν*.
- (5) cas de la préposition insérée entre un nom, d'une part, et un verbe (ou un participe) d'autre part : elle subit ou ne subit pas l'anastrophe selon qu'elle se rapporte au substantif qui précède, ou à l'élément verbal qui suit.
- (6) cas de la préposition insérée entre deux éléments nominaux : un nom propre et un adjectif ou nom commun.
- (7) cas de la préposition insérée entre deux noms propres ou deux noms communs.
- (8) cas de la préposition insérée entre ces mêmes éléments mais précédée de *δέ*.
- (9) problème particulier posé par un texte de Platon.
- (10) cas des prépositions élidées.

L'exposé de Théodore de Gaza suit l'ordre que nous venons de décrire, si ce n'est que notre humaniste omet le point 9 du raisonnement⁽¹⁷⁾. Par contre, dans l'exposé de Jean Philopon, témoin d'Hérodien, les matières sont traitées dans l'ordre suivant : 5, 6, 7, 8, 9, 3, 2, 4, 1, 10⁽¹⁸⁾.

Comme nous ne pouvons rendre compte de façon exhaustive d'un exposé aussi long, nous limiterons nos exemples aux quatre premiers points traités par le Syncelle. La confrontation de son texte avec ceux de Théodore de Gaza et d'Hérodien via Philopon montre sans le moindre doute qu'il est bien la source de Théodore :

MICHEL LE SYNCELLE, §§ 144-145 :

- 1) *Αἰ μὲν οὖν μονοσύλλαβοι προθέσεις, ὅταν ἐν τέλει στίχου μόνον ᾶσιν, ἀναστρέφονται καὶ ὀρθοτονοῦσι τὴν ὀξεῖαν τάσιν ὅπως ἢ ἀναστροφῆ καταλαμβάνηται, οἷον <Ξ 472> · οὐ μὲν μοι κακὸς εἶδεται, οὐδὲ κακῶν ἔξ, καὶ πάλιν <ο 410> · ἐλθὼν δ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων Ἀρτέμιδι ξύν.*
- 2) *Τῶν δὲ δισυλλάβων αἰ μὲν δίχρονοι ἐν τε τοῖς πεζοῖς καὶ ἐν τοῖς ἐμμέτροις ἀναστρέφονται πάρεξ τῆς διὰ ἵνα μὴ συνεμπέση τῇ αἰτιατικῇ τοῦ Ζεὺς ὀνόματος, τουτέστιν τῇ Δία, καὶ τῆς ἀνά, ἵνα μὴ συνεμπέση τῷ ἄνα Λητοῦς υἱέ ·*

(17) L'ensemble du texte figure au f. 155'.

(18) L'ensemble du texte figure aux pp. 26-28 de l'édition de Dindorf.

- 3) αἱ δὲ τρίχρονοι οὐκ ἀναστρέφονται, ἢ τε ἀμφὶ καὶ ἀντί, ὅθεν οὐδὲ αἱ τὸ ἰ πλεονάζουσαι, οἶον καταί, παραί, ὑπείρ, ἄτε τρίχρονοι γενόμεναι, οὐκ ἀναστρέφονται.
- 4) Ἡ δὲ ἐν πρόθεσις δισυλλαβήσασα καὶ διχρονήσασα ἀναστρέφεται, οἶον <A 30> ·
 ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ,
 καὶ πάλιν <ζ 15-16> ·
 ὧ̄ ἐνὶ κούρη
 κοιμᾶτο.

THÉODORE DE GAZA, f. 155^r, ll. 13-23 :

- 1) Ἀναστρέφονται δὲ αἱ μὲν μονοσύλλαβοι ἐπὶ τέλει που τῶν ἐπῶν, ὡς ἐπὶ τῶν ὀμηρικῶν ἐκείνων <Ξ 472> · οὐ μέντοι καχὸς εἶδεται οὐδὲ κακῶν ἕξ, <ο 410> · καὶ ἦλθεν ἀργυρότοξος Ἀρτέμιδι ξύν.
- 2) Τῶν δὲ δισυλλάβων ἐν τε τοῖς πεζοῖς καὶ ἐν τοῖς ἐμμέτροις, πλὴν τῆς διὰ καὶ ἀνά, ἵνα μὴ συνεμπέση, ἢ μὲν τῇ Δία αἰτιατικῇ, ἢ δὲ τῇ ἄνα κλητικῇ · ὧ̄ ἄνα Λητοῦς νιέ · ὀρθοτονεῖσθαι γὰρ ἐπὶ τῆς παραληγούσης ὀρθεία τάσει ἀνάγκη ·
- 3) αἱ δὲ τρίχρονοι, οὐ, οἶον ἢ τε ἀντί καὶ ἀμφί, ὅθεν οὐδὲ αἱ τῶ ἰ πλεονάζουσαι, οἶον καταί, παραί, ὑπείρ, ἄτε δὴ γενόμεναι τρίχρονοι.
- 4) Ἡ δὲ ἐν προσλαβοῦσα τὸ ἰ, καὶ γινομένη ἐνί, καὶ δισυλλαβήσασα καὶ διχρονήσασα ἀναστρέφεται, οἶον <A 30> · ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, καὶ <ζ 15-16> ὧ̄ ἐνὶ κούρη
 κοιμᾶται.

JEAN PHILOPON, p. 27, l. 28 – 28, l. 4 (19) :

- 3) καθόλου δὲ αἱ ἀναστρεφόμεναι δισύλλαβοί τε εἶναι καὶ δίχρονοι · ὅθεν τριχρονοῦσαι ἢ ἀντί καὶ ἀμφί οὐκ ἀναστρέφονται, οὐδὲ αἱ τῶ ἰ πλεονάζουσαι, καταί, παραί, ὑπείρ.
- 2) Σημειούμεθα τὴν διὰ χώραν ἔχουσαν ἀναστροφῆς, καὶ μὴ ἀναστρεφομένην διὰ τὴν πρὸς τὸν Δία συνέμπτωσιν.
- 4) Ἡ δὲ ἐν πλεονάσασα τῶ ἰ ἀνεστράφη <ζ 15-16> ·
 ὧ̄ ἐνὶ κούρη
 κοιμᾶτο.

- 1) Καὶ τὰς μονοσυλλάβους δὲ ἐὰν ἐπὶ τέλει ὦσι στίχου, ἀναστρέφουσιν, οἶον <ο 410> ·
 ἐλθὼν δ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων Ἀρτέμιδι ξύν ·
 ῥώννυται γὰρ ὁ τόνος τῆς σὺν προθέσεως ἵνα νοηταὶ ἢ ἀναστροφή · τοιοῦτό ἐστι καὶ τὸ · <Ξ 472> οὐ μέν μοι καχὸς εἶδεται οὐδὲ κακῶν ἕξ.

L'établissement de la source de certains autres passages requiert une confrontation plus large encore. Pour ne développer qu'un seul

(19) Cf. LENTZ, *Herodiani* ... p. 480, lignes 10-22.

exemple, penchons-nous sur ce que dit Théodore des conjonctions disjonctives ; et nous faciliterons la suite de l'exposé en citant d'abord le texte de notre grammairien, dont l'énoncé se résume comme suit ⁽²⁰⁾ :

1. Les conjonctions disjonctives rassemblent, en les reliant dans l'expression, des éléments qui s'excluent, qu'il s'agisse d'action ou de personne.

2. *ἤτοι* se rencontre chez les poètes avec la valeur de *μέν* ; sa place est dans ce cas en tête de phrase.

3. Lorsque *ἤ* marque la disjonction d'une manière indéterminée, il faut le répéter explicitement ou mentalement ; lorsqu'il l'exprime de manière précise, il s'emploie seul, ce qui revient à un éclaircissement ; du reste, dans ce cas, l'appellation propre serait «éliminatif».

4. Il s'emploie en construction isolée pour marquer l'interrogation ou pour introduire l'explication qui répond à une interrogation. Mais, dans certains cas, *ἤ* équivaut à un adverbe d'affirmation.

1. *Οἱ δὲ διαζευκτικοὶ τὰ διεξευγμένα συντιθέασι, καὶ ἡ πράγμα ἀπὸ πράγματος ἢ πρόσωπον ἀπὸ προσώπου διαζευγνύντες, τὴν φράσιν ἐπισυνδούσιν ·*
 <O 502-503> · *νῦν ἄρκιον ἢ ἀπολέσθαι ἢ εἰ σωθῆναι.*

<A 144-145> · *εἰς δὲ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουλευφόρος ἔστω ἢ Αἴας ἢ Ἰδομενεὺς ἢ δῖος Ὀδυσσεύς.*

2. *Ὁ γοῦν ἦτοι (...) ἰσοδυναμῶν δὲ τῶ μὲν ἀρκτικός γίνεται λόγων τοῖς ποιηταῖς, ὡς εἴρηται ·* <A 68, etc...> *ἦτοι ὁ γ' ὡς εἰπῶν.*

3. *Διαζευγνύων μὲν τοίνυν ὁ ἢ ἀορίστως οὐκ ἄνευ ἐτέρου ἢ λέγεται, ἦτοι προσκειμένου ἢ νοουμένου, ὀρισμένως δὲ εἴτ' οὖν διασαφητικῶς μόνος κεῖται ·*

<A 117> · *βούλομ' ἐγὼ λαὸν σὸον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι ·*
σημαίνει γὰρ τὸ «καὶ οὐκ ἀπολέσθαι» · ὅθεν ἴσως καὶ ἀναιρετικὸς ἂν οἰκείως προσαγορεύοιτο.

4. *Μοναδικῶς δὲ συντάσσεται καὶ ἀπορηματικὸς ὢν ἢ λυτικὸς τις ·*
ἀπορηματικὸς <I 338-339> ·

τί δὲ λαὸν ἠγαγεν ἐνθάδε ... ἢ οὐχ' Ἐλένης ἔνεκ' ἠϋκόμοιο ; Τί δὲ ποτέ τις ἀγνοεῖ τὸ τοῦ ἢ σημαίνομενον ; ἢ ὅτι οὐδεπώποτε ἔμαθεν ; τὸ δὲ <Σ 12> · ἢ μάλα δὴ τέθηκε Μενoitίου ἀλκιμος υἱός,

καὶ τὰ ὅμοια ἐπιρρηματικὴν σύνταξιν ἔχει τῶν βεβαιωτικῶν οἶον δὴ καὶ τὸ

<B 73, etc...> *ἢ θέμεις,*

<καί> *τῶν ὁμοιωματικῶν.*

Apollonius Dyscole pourrait avoir inspiré, non certes la lettre, mais le contenu des points 2 et 3. Nous lisons en effet dans le *Περὶ Συντάξεως* et le *Περὶ Συνδέσμων*, respectivement :

<A 68> ἦτοι ὁ γ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο,
 ἐν ἰση γὰρ δυνάμει τοῦ μὲν παρείληπται, (*Synt.*, 1 12).
 <A 117> βούλομ' ἐγὼ λαὸν σάον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι.
 οὐ διαστᾶζομεν ὅτι ὁ ἦ νῦν διασαφητικός (*Conj.*, p. 223, 10-11).

Il en va de même d'Héliodore chez qui nous trouvons :

Ἄλλο μὲν μὲν συμπλεκτικὸς σύνδεσμος ... δύναμιν ἔχων τὴν αὐτὴν τῷ ἦτοι συμπλεκτικῷ ὄντι ... ὁ μὲν μὲν μέσος παραλαμβάνεται, ὁ δὲ ἦτοι κατ' ἀρχὴν τίθεται, οἷον ... <A 68> ἦτοι ὁ γ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο (*Scholia in Dionysii Thracis Artem grammaticam*, éd. de A. Hilgard, (*Gramm. Gr.*, I, 3), p. 103-104).
 ὁ ἦ ... καὶ διασαφητικός, ὡς ἐν τῷ <A 117> βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι (*ibidem*, p. 104-105).

Chez Jean Philopon au contraire, c'est le point 2 qui fait défaut : quant aux citations d'Homère, nous en trouvons quatre sur les sept qui figurent dans le texte de Théodore (O 502-503 ; A 117 ; I 338-339 ; Σ 12)⁽²¹⁾ ; de plus l'exposé suit un ordre différent et un passage, long d'une trentaine de lignes, s'intercale entre les matières correspondant aux points 3 et 4⁽²²⁾.

Et c'est finalement avec le traité de Michel le Syncelle que la confrontation s'avère la plus satisfaisante : on y lit toutes les citations d'Homère évoquées par Théodore de Gaza, et si d'une manière générale Théodore paraît plutôt résumer que reprendre le texte du Syncelle, son exposé observe le même ordre d'enchaînement. Pour être bref, disons que les matières désignées par les chiffres 1, 2, 3 et 4 correspondent respectivement aux §§ 189, 190, 191 et 192 de notre édition.

*

**

Les matériaux que nous avons rassemblés dans cet article viennent grossir un dossier dont nous poursuivons, depuis plusieurs années, la lente élaboration : ce sont des matériaux de première main concernant des sources non avouées par leur utilisateur. Puissent ces

(21) Respectivement p. 41, lignes 4, 12 et p. 42, lignes 9-10, et 13.

(22) P 41. l 13-42. l 7.

documents servir un jour à la rédaction de l'histoire des grammaires grecques !

La recherche des sources a certes un intérêt en soi, mais elle peut aussi ouvrir une perspective sur l'évolution des conceptions grammaticales : nous croyons en effet qu'une détermination rigoureuse et précise des ouvrages utilisés par les grammairiens permet de mieux situer l'apport de ces derniers aux anciens énoncés. Et certaines de leurs innovations sont autant de jalons dans la marche de la science linguistique au cours des siècles. Nous traiterons un jour, dans cette optique, le livre IV de l'εἰσαγωγή de Théodore de Gaza.

*Université de Louvain.
(Louvain-la-Neuve).*

Daniel DONNET.

LA LETTRE L DANS LES INSCRIPTIONS BYZANTINES D'AFRIQUE

La richesse de la documentation épigraphique conduit l'historien de la société byzantine d'Afrique à constituer le dossier des inscriptions que l'on peut dater de cette période (533-709). Mais cette enquête pose la question des critères retenus pour la datation des textes gravés. Ne faut-il retenir que les inscriptions datées par une formule de datation qui nous soit parfaitement intelligible, comme l'année d'un règne, ou accepter d'autres documents, datés par le formulaire employé, par les symboles qui accompagnent le texte ou par la paléographie ? Dans le premier cas on court le risque d'écarter une part importante de la documentation, surtout en Afrique où les inscriptions datées avec précision ne sont qu'une petite minorité dans la masse des textes gravés que l'on peut attribuer au début du haut Moyen Age. Dans le second on peut se laisser entraîner à attribuer à l'époque byzantine des documents antérieurs ou postérieurs si l'on n'a pas pris la précaution de vérifier la validité des critères de datation retenus.

C'est pourquoi il m'a paru de bonne méthode de dresser, dans un premier temps, une liste des inscriptions datées de manière rigoureuse soit par une formule de datation explicite, soit par la présence d'un titre ou de tout autre élément du formulaire qui permet d'attribuer avec certitude le texte gravé à l'époque byzantine, puis de procéder à leur étude critique pour savoir si elles présentent des caractères particuliers, communs à toutes et absents des inscriptions datées d'autres époques, dont l'existence permettrait de compléter la liste initiale.

J'ai été conduit, dans ces conditions, à examiner la possibilité d'une datation des inscriptions par des critères paléographiques : telle forme particulière de lettre est-elle caractéristique de l'époque byzantine, en Afrique ?

Mais alors un second problème se pose, celui de la méthode à employer pour analyser les formes de lettres, qui se ramène à celui de la nature des caractères gravés : sont-ils de même nature que les

lettres écrites avec le calame ou dessinées à la craie ou par tout autre moyen ? Dans ce cas il faut appliquer les mêmes méthodes pour l'étude des uns et les autres. Sont-ils de nature différente, ce qui imposerait d'élaborer une méthode adéquate ?

Comme la lettre L est particulièrement intéressante par la variété des formes rencontrées et par les problèmes qu'elles posent, c'est elle que je retiendrai ici, après avoir donné la liste des inscriptions africaines que l'on peut dater avec certitude de l'époque byzantine ⁽¹⁾.

*
**

I. LISTE DES INSCRIPTIONS DATÉES DE L'AFRIQUE BYZANTINE

Les inscriptions sont classées par grands thèmes historiques puisqu'il s'agit de rassembler une documentation destinée essentiellement à servir de base pour une histoire sociale de l'Afrique byzantine. Après un numéro d'ordre ⁽²⁾, je donne le titre de l'inscription puis les éditions en commençant par celle qui me semble la meilleure et la plus accessible, les autres suivant dans l'ordre chronologique de leur parution. Enfin j'indique ma lecture lorsqu'elle diffère sur des points importants des lectures précédentes ⁽³⁾.

1) DOCUMENTS RELATIFS À L'ADMINISTRATION CIVILE ET MILITAIRE :

a) *Documents fiscaux* :

1. Fragments d'un tarif sur la circulation des biens dans la cité de Carales, sous le règne de l'empereur Maurice (582-602) : *Ephemeris Epigraphica*, t. 10, 1899, p. 175 = *Notizie degli Scavi*, 1885, p. 409-411. L. 1-2 : *civitatis caralitjane secund(um) gesta/[municipalia*. L. 2 : *n(ostro) d(omi)no*. Fragment 2, l. 7 : *p(ro) sol(ido) uno num(mos) XX*.

2. Certificat sur ostrakon qui atteste la présence à Laudetum (Numidie) d'un trésorier de l'huile fiscale (1^{er} avril 542-31 mars 543) : E. ALBERTINI,

(1) Cette liste est celle des inscriptions que j'ai étudiées dans ma thèse de troisième cycle, préparée sous la direction de Monsieur le Professeur Guillou et soutenue en 1977 à l'Université de Paris I sous le titre «*Recherches sur l'histoire sociale de l'Afrique byzantine : le dossier épigraphique (533-709)*».

(2) Ce numéro reprend celui de ma thèse sauf pour deux inscriptions, éditées depuis la soutenance, et qui portent le numéro de l'inscription précédente suivi de la lettre a (17 a...).

(3) Pour les abréviations, voir l'*Année Philologique* et l'*Année Épigraphique*

Ostrakon byzantin de Négrine (Numidie), dans *Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger*, Alger, 1932, p. 53-62.

b) *Inscription triomphale* :

3. Inscription grecque de Turrus Libisonis (Sardaigne), commémorant la victoire du duc Constantin sur les Lombards et d'autres barbares, sous le règne de Constantin II, seul empereur (641-654) ou de Constantin IV, seul empereur (681-685) : A. SOLMI, *L'iscrizione greca de Porto Torres del secolo VII*, dans *Studi di Storia e diritto in onore di Enrico Besta per il XL anno del suo insegnamento*, t. IV, Milan, 1939, p. 337-349 ; *Studi cagliaritani di storia e filologia*, t. 1, 1927, p. 81-97 ; *Notizie degli Scavi*, 1928, p. 256-259 ; *Rivista di filologia e di istruzione classica*, t. 6, 1928, p. 118 ; *Notizie degli Scavi*, 1931, p. 114 ; *Epigraphica*, t. 2, 1940, p. 292-313.

c) *Dédicaces d'ouvrages de défense* (4) :

— *dédicaces d'ouvrages réalisés pendant la seconde préfecture du prétoire de Solomon (539-544)* :

— *en Proconsulaire* :

4. Dédicace d'une forteresse à Bordj Hellal : *I.L.C.V.*, n° 794 *adn.* ; *B.C.T.H.*, 1888, p. 196 et 1889, p. 360 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 14.547 ; *I.L.Tun.*, n° 1253.

5. Dédicace bilingue d'une forteresse à Bordj Hella : *I.L.C.V.*, n° 794 *adn.* ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 1.259 et p. 935 ; Ch. TISSOT, *Le bassin du Bagra et la voie romaine de Carthage à Hippone par Bulla Regia*, Paris, 1881, p. 33, *Id.*, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1888, p. 267 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 14.545.

6. Dédicace des murailles de Calama : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 276 ; *Journal des Savants*, 1837, p. 719 ; C. T. FALBE, *Relation d'une excursion de Bône à Guelma et à Constantine*, Paris, 1838, n° 34 ; E. GRELLOIS, *Ghelma*, Paris, 1852, p. 272, 281, 284 et pl. 7, n° 6 ; A. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique de l'Algérie. Archéologie*, Paris, 1850, pl. 184, n° 7 ; *I.R.Alg.*, n° 2746 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 5352 et p. 1658 ; *Carmina Epigraphica*, n° 297 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 193

7. Dédicace des murailles de Calama : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 277 ; *R.S.A.C.*, t. 17, 1875, p. 399 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 5.353 et 17.491 ; E. HUBNER, *Exempla scripturae epigraphicae a Caesaris dictatoris morte ad aetatem Justiniani, Auctarium Corporis inscriptionum latinarum*, Berlin, 1885, n° 704 ; *I.L.C.V.*, n° 803.

(4) Ce dossier fera l'objet d'une publication particulière.

8. Dédicace d'un ouvrage de défense à *Calama* : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 278 ; C. T. FALBE, *op. cit.*, n° 27 ; *I.R.Alg.*, n° 2.747 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 5.359 et 17.529.

9. Dédicace bilingue des fortifications de *Madaura* : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 2.114 ; *R. Afr.*, t. 1, 1856, p. 258 ; *I.R.Alg.*, n° 2.923 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 4.677 et 16.869 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 91. Texte grec, l. 3 : *στρα[τηλάτου]*.

10. Inscription trouvée à *Madaura* qui mentionne peut-être le nom de Solomon : *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, 1892, p. xxiv.

11. Dédicace de la forteresse de *Theveste* : *I.L.C.V.*, n° 806 ; *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. 177, 1844, p. 20 ; *R. Arch.*, t. 4, 1847, p. 370 ; *I.L.Alg.*, n° 3.089 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 1.863 et 16.507 ; *I.L.S.*, n° 831 ; O. FIEBIGER et L. SCHMIDT, *Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermanen*, dans *Denkschriften der kaiserl. Akademie der Wissenschaft* de Vienne, *Phil. Hist. Klasse*, t. 60, 1917, n° 57 ; Photographie de J. Marcillet-Jaubert, dans *Antiquités Africaines*, t. 3, 1969, p. 154.

12. Dédicace de la forteresse de *Theveste* : *C.I.L.*, t. VIII, n° 1.864 ; *I.R.Alg.*, n° 3.092 ; *Annuaire de la société archéologique de la province de Constantine*, t. 5, 1860/1861, p. 265.

13. Fragments de la dédicace de travaux de défense de *Thagura* : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 1.037 ; *Bulletin de Correspondance africaine*, t. 6, 1883, p. 295, n° 299 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 4.648 et 16.851 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 90.

— *En Byzacène* :

14. Dédicace de la forteresse d'Ain Bou Dries : *I.L.C.V.*, n° 797 *adn.* ; *R. Afr.*, t. 9, 1865, p. 278 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 2.095 et 10.663 ; *R.S.A.C.*, t. 18, 1876/1877, p. 376.

15. Dédicace de la forteresse de *Capsa* : *R. Tunisienne*, 1933, p. 244-248 ; *Jahresheft des österreichischen archäologischen Institutes*, t. 5, 1902, col. 51-52 qui publie une lecture faite en 1733 du fragment 4 ; T. SHAW, *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, Oxford, 1738, p. 210 ; G. T. TEMPLE, *Excursions in the Mediterranean, Algier and Tunis*, t. 2, 1835, p. 324, n° 87 ; *R. Arch.*, t. 4, 1847, p. 272 ; *R. Afr.*, t. 6, 1861, p. 288 ; V. GUÉRIN, *Voyages archéologiques dans la Régence de Tunis*, t. 1, Paris, 1862, p. 275, n° 46 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 101 et 23.169, et p. 925, 1.172 et 2.349 ; P. GAUCKLER, *Catalogue du Musée Alaoui*, Paris, 1897, p. 88, n° 407 ; *I. L. Tun.*, n° 290.

16. Dédicace de la forteresse de *Capsa* : *R. Tunisienne*, 1933, p. 244-248 ; G. T. TEMPLE, *op. cit.*, p. 324, n° 86 ; *R. Arch.*, t. 4, 1847, p. 272 ; *R. Afr.*, t. 6, 1861, p. 288-292 ; V. GUÉRIN, *op. cit.*, p. 272, n° 47, 48, 50 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 102, 116, 11.234 ; *I.L.Tun.*, n° 291.

17. Dédicace de la forteresse de *Sufes* : *C.I.L.*, t. VIII, n° 259, 11.423 et p. 926 ; V. GUÉRIN, *op. cit.*, p. 373, n° 147 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 85.

17a. Dédicace de la forteresse de *Cululis Theodoriana* : D. Pringle, *Six-century fortifications in Byzantine Africa : a archaeological and historical study* (thèse de doctorat non publiée, Oxford, 1978), p. 536, n° 4, pl. XI, a.

— *En Numidie* :

18. Dédicace de la forteresse de Baghai : *Antiquités Africaines*, t. 3, 1967, p. 152-155 ; *C.R.A.I.*, 1967, p. 106.

19. Dédicace de la forteresse de *Gadiaufala* : *I.L.C.V.*, n° 797 ; *I.R.Alg.*, n° 3.259 ; *R.S.A.C.*, t. 11, 1867, p. 212-213 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 4.799.

20. Dédicace de la forteresse de Ksar Bellezma : *B.S.N.A.F.*, 1934, p. 156-158.

21. Dédicace de la forteresse de *Thamugadi* : *I.L.C.V.*, n° 805 ; *B.C.T.H.*, 1911, p. cc ; *A. Ep.*, 1911, n° 118 (photographie dans L. LESCHI, *Algérie antique*, Paris, 1952, p. 124).

22. Dédicace de la forteresse de *Thamugadi* : *B.C.T.H.*, 1941/1942 (1944), p. 133-134.

23. Dédicace de la forteresse de *Thamugadi* : *Ibidem*, p. 134.

24. Dédicace de la forteresse de *Tigisis* : *M.E.F.R.*, t. 69, 1957, p. 251-253 (avec photographie).

25. Dédicace d'ouvrages de défense à *Sitifis* : *I.L.C.V.*, n° 807, *adn.* ; *I.R.Alg.*, n° 3.292 ; *R. Afr.*, t. 6, 1861, p. 203 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 8.483 et p. 1920.

26. Dédicace d'ouvrages de défense à *Zabi* : *I.L.C.V.*, n° 807 ; *R. Afr.*, t. 2, 1857, p. 324-325 et t. 3, 1858, p. 395-396 ; *I. R. Alg.*, n° 3457 ; *R. Afr.*, t. 5, 1861, p. 197 et p. 298 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 8.805.

— *Dédicace d'ouvrage réalisé sous le règne de l'empereur Justin II (565-574)* :

27. Dédicace de la fortification de *Thibursicu Bure* (Byzacène) par le préfet du prétoire Thomas (572-574) : *I.L.C.V.*, n° 27 ; Dureau de la Malle, *Peyssonnel et Desfontaines, voyages dans les Régences de Tunis et Alger*, Paris, 1838, t. 1, p. 133 ; N. Davis, *Ruined cities within Numidian and Carthaginian territories*, Londres, 1862, p. 388 ; Th. Shaw, *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, Oxford, 1738, p. 174 ; G. T. Temple, *Excursions in the Mediterranean. Algier and Tunis*, t. 2, Londres, 1835, p. 310, n° 31 ; *R. Arch.*, t. 4, 1847, p. 406 ; *R. Afr.*, t. 1, 1856, p. 377 ; V. Guérin, *Voyages archéologiques dans la Régence de Tunis*, t. 2, Paris, 1862, p. 110, n° 306 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 1.434 et p. 1.473 et 2.577 ; *I. L. Tun.*, n° 1.330.

— *Dédicace d'ouvrage de défense réalisé sous le règne de l'empereur Justin II, alors que Tibère était co-empereur (574-578):*

28. Fragment de dédicace bilingue d'un ouvrage de défense Byzacène : *I.L.C.V.*, n° 239 ; *R. Afr.*, t. 20, 1876, p. 503 ; *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. 2, 1878, p. 587 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 10.498 ; *I.L.S.*, n° 834 ; *Carmina Epigraphica*, n° 298 ; P. Monceaux, *Enquête*, n° 76 ; *I. L. Tun.*, n° 78.

— *Dédicaces d'ouvrages de défense réalisés sous le règne de l'empereur Tibère II (578-582):*

28a. Fragments d'inscription commémorant la construction d'une fortification à Henchir Sguidan, par le préfet du prétoire Thomas : D. Pringle, *op. cit.*, au n° 17a, p. 546-547, n° 32, pl. IV b.

29. Dédicace d'un ouvrage de défense à *Mascula* : *I.L.C.V.*, n° 795 ; *Archives des missions scientifiques*, t. 2, 1875, p. 453, n° 128 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 2.245 et 17.671 ; *B.S.N.A.F.*, 1895, p. 170-171 ; *R. Arch.*, t. 27, 1895, p. 189, n° 115 ; *M.E.F.R.*, t. 15, 1895, p. 336 ; *Carmina Epigraphica*, n° 1.807 ; P. Monceaux, *Enquête*, n° 197. L. 7 : *Gennad[i]o m(a)g(istro) m(i)l(itum) a[c] p[atri]ci(o), Bi[ct]or tr(i)b(u)n(u)s*.

30. Dédicace d'un *castrum* réalisé à Ain Ksar par les habitants du lieu : *I.L.C.V.*, n° 28 ; *Annuaire de Constantine*, t. 6, 1862, p. 129 ; *R.S.A.C.*, t. 13, 1869, p. 665 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 4.354 et 18.540. L. 2 : *p[ri]ssimis agu[s]tis [e]m[p]o[ri]bus Ge[n]n[ad]i(i)d(ii)*. L. 3 : *auxiliante D[eu]o perf[ect]i[n]tibus*. L. 5 : *p[ro]vid[e]de suis p[ro]p[ri]is laborib[us]*.

— *Dédicace d'ouvrage de défense réalisé sous le règne de l'empereur Maurice (582-602):*

31. Dédicace d'une tour construite par trois frères, à Ksar Lemsa (Byzacène) : *I.L.C.V.*, n° 793 ; *B.C.T.H.*, 1888, p. 344-346 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 12.035 ; *I. L. Tun.*, n° 605.

— *Dédicaces d'ouvrages de défense non datés :*

32. Dédicace des murailles de *Vaga* : *C.I.L.*, t. VIII, n° 14.399 ; *Bulletin d'Hippone*, t. 19, 1895, p. 26 ; *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3^e série, t. 12, 1895, p. 107 ; *Ephemeris Epigraphica*, t. 7, n° 217 ; *I. L. Tun.*, n° 1.227.

33. Dédicace d'un ouvrage de défense construit par Masticana sous l'épiscopat de l'évêque Faustinus à Henchir Bou Sboa (Proconsulaire) : *I.L.Alg.*, t. 1, n° 3.764 ; *R.S.A.C.*, t. 16, 1873/1874, p. 67 et pl. III, n° 6 ; *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3^e série, t. 2, 1875, p. 494, n° 228 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 2.079 et 16.684 ; *I.L.C.V.*, n° 802.

2) DOCUMENTS RELATIFS À L'ADMINISTRATION ECCLÉSIASTIQUE :

a) *Dédicaces de monuments religieux :*

34. Dédicace d'une mosaïque qui décore une cuve baptismale dans la région de Kélibia (Proconsulaire), offerte par Aquinius et sa famille sous l'épiscopat de l'évêque Cyprien : *Karthago*, t. 9, 1958, p. 260-262 (avec photographie) ; *B.C.T.H.*, 1953, p. 57 ; *Karthago*, t. 6, 1955, p. 116-123. Panneau 1, 1. 2 : *antist(an)te* (?)

35. Inscription sur deux tailloirs de la basilique I, dite de Melleus ou de Saint Cyprien, à *Ammaedara* (Byzacène) (539-vers 550) : *Recherches archéologiques à Haïdra*, I. *Les inscriptions chrétiennes*, Rome, 1975, p. 228-229, n° 300 et fig. 196 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 462 ; *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3^e série, t. 12, 1885, p. 229-230, n° 254 ; *Bulletin des Antiquités africaines*, t. 3, 1884, p. 216 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 11.644 ; *I.L.C.V.*, n° 2.463.

36. Dédicace d'une église à Thamugadi, construite par les soins du *dux* Jean, sous l'exarque Grégoire (avant 647) : *I.R.Alg.*, n° 1.518 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 2.389 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 17.822 ; *I.L.C.V.*, n° 1.852.

b) *Dépositions de reliques :*

37. Déposition des reliques de saint Julien par l'évêque Emilianus, pour réaliser le vœu du prêtre Floridus, à Ain Guigba (Numidie) (vers 544) : *B.S.N.A.F.*, 1934, p. 236-245.

38. Déposition des reliques de Saint Julien, à Henchir Akhrib (Numidie), le 11 septembre 544 : *I.L.C.V.*, n° 2.057 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 20 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 285.

39. Inscription rappelant que le prêtre Floridus a accompli un vœu à Henchir Akhrib (11 septembre 544) : *I.L.C.V.*, n° 1914, *adn.* ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 20 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 286.

40. Inscription sur un reliquaire trouvé à Henchir Akhrib, indiquant qu'il contient des reliques de Saint Julien (11 septembre 544) ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 284 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 19.

41. Déposition des reliques de saint Laurent pour accomplir le vœu du prêtre Floridus, à Henchir Akhrib (11 septembre 544 ?) : *I.L.C.V.*, n° 1914 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 17 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 282.

42. Déposition des reliques de saint Julien, saint Laurent et leurs compagnons, par Columbus, évêque de *Nicives*, et Donatus, prêtre, à Henchir Akhrib (6 octobre 580) : *I.L.C.V.*, n° 2055 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 12 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 279.

43. Déposition des reliques de saint Cassianus à Henchir Akhrib (544 ou 580) : *I.L.C.V.*, n° 2.080 ; *R.S.A.C.*, t. 37, 1903, p. 314 ; *M.E.F.R.*, t. 24, 1904, p. 365 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 287.

44. Déposition des reliques de saint Felix à Henchir Akhrib (544 ou 580) : *I.L.C.V.*, n° 2.081 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 17 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 283.

45. Inscription sur un reliquaire trouvé à Henchir Akhrib, indiquant qu'il contient des reliques de saint Pastor (544 ou 580) : *I.L.C.V.*, n° 2.083 ; *M.E.F.R.*, t. 23, 1903, p. 14-15 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 280-281.

46. Déposition des reliques de saint Cyprien à *Ammaedara* (Byzacène) (20 novembre 568-19 novembre 569) : N. DUVAL, *Recherches archéologiques à Haïdra*, *op. cit.*, n° 1, p. 20-22 et fig. 4-5 ; *C.R.A.I.*, 1934, p. 249-254 ; *I. L. Tun.*, n° 471.

47. Déposition par l'évêque Boniface à Sila, des reliques des martyrs Marc, Optat et de 108 autres martyrs (6 mai 585) : A. BERTHIER, *Les vestiges du Christianisme antique dans la Numidie centrale*, Alger, s.d., p. 42-43 ; *R.S.A.C.*, t. 63, 1935-1936, p. 254-260 (avec photographie) ; *A. Ep.*, 1937, n° 148 et 1946, n° 241.

48. Déposition des reliques de 108 saints à *Sila* (585) : *R.S.A.C.*, t. 63, 1935-1936, p. 260.

49. Inscription faisant mention, à *Sila* des saintes Foi, Espérance, Charité et des saints et saintes Ianuarius, Maxima, Secunda, Donatilla, Geminius (585 ?) : *R.S.A.C.*, t. 63, 1935-1936, p. 260-261.

50. Déposition des reliques des saints Stephanus, Focas, Theodorus, Bictor et Corona par divers évêques, à Telergma (Numidie) (10 mars ou 8 septembre 636) : *M.E.F.R.*, t. 81, 1969, p. 257-320 (avec bibliographie) ; *R.S.A.C.*, t. 58, 1927, p. 207-216 ; *C.R.A.I.*, 1927, p. 98-103 ; *A. Ep.*, 1928, n° 81 et 1970, n° 695.

51. Déposition des reliques des saints et saintes Maxima, Donatilla, Secunda, Vincens et Crispina, par l'évêque Faustinus, à Henchir Rouis (Proconsulaire) (9 janvier 595 ou 640 ?) : *I.L.C.V.*, n° 2.043 ; *C.R.A.I.*, 1906, p. 141-144 ; P. MONCEAUX, *Enquête*, n° 337 ; *I. L. Alg.*, t. 1, n° 3670 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 27.958 ; *B.A.A.*, t. 1, 1962-1965, p. 179-185 (avec photographie).

3) EPITAPHES :

a) *Épitaphes de clercs :*

52. Victorinus, évêque des Vandales, mort à *Ammaedara* (Byzacène) (début de l'époque byzantine) : N. DUVAL, *Recherches archéologiques à Haïdra*, *op. cit.*, n° 58, p. 87-88 et fig. 70-71 ; *C.R.A.I.*, 1968, p. 243 ; *A. Ep.*, 1968, n° 638 ; *Africa*, t. III-IV, 1969-1970, p. 204 ; *A. Ep.*, 1971, n° 502.

53. Melleus, évêque, mort à *Ammaedara* (Byzacène) (9 août 579, 594

ou 604) : N. DUVAL, *Recherches ...*, *op. cit.*, n° 3, p. 25-27 et fig. 8-9 ; *B.C.T.H.*, 1941-1942, p. 602-604 ; *A. Ep.*, 1946, n° 22 ; *Karthago*, t. 9, 1958, p. 139-149 ; *B.S.N.A.F.*, 1958, p. 147-150.

54. Paulus, métropolitain de Mauritanie, mort à Sidi Habich (Byzacène) (époque byzantine) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 23035 ; *B.C.T.H.*, 1905, p. CLII ; *Bulletin archéologique de Sousse*, 1906, p. 70.

55. Quintus, diacre de la seconde région de Carthage (époque byzantine) : *I. L. Tun.*, n° 1.185 ; *B.S.N.A.F.*, 1923, p. 197.

56. Ménas, notaire subrégionnaire de l'Église de Rome et recteur (du patrimoine de saint Pierre en Sardaigne), mort à *Carales* (Sardaigne) (époque byzantine) : G. SOTGIU, *Iscrizione latine della Sardegna*, I, Padoue, 1961, n° 114.

57. Pascasius, sous-diacre, mort à *Ammaedara* (Byzacène) (vers 550-vers 575) N. DUVAL, *Recherches archéologiques à Haïdra*, *op. cit.*, n° 4, p. 28 (avec photographie).

58. Reparatus, *clericus*, mort à *Ammaedara* (Byzacène) (9 juillet 560) : N. DUVAL, *Recherches ...*, *op. cit.*, n° 57, p. 85-86 (avec photographie).

b) *Épithaphes de militaires* :

59. Mauricius, *magister militum*, mort à *Rusguniae* (Maurétanie Césarienne) (vers 600) : *I.L.C.V.*, n° 234 a ; *B.C.T.H.*, 1900, p. 144 ; *I.L.S.*, n° 9.217.

60. Constantina, fille du *magister militum* Mauricius, morte à *Rusguniae* (1^{er} novembre 605) : *I.L.C.V.*, n° 234 b ; *B.C.T.H.*, 1900, p. 146 ; *I.L.S.*, n° 9.217.

61. Patricia, fille du *magister militum* Mauricius, morte à *Rusguniae* (vers 600) : *I.L.C.V.*, 234 c ; *B.C.T.H.*, 1900, p. 146 ; *I.L.S.*, n° 9.217.

62. Theodoricus, tribun, mort à Henchir Tachegga (époque byzantine) : *I. L. Tun.*, n° 1.199 ; *B.C.T.H.*, 1930-1931, p. 160-161.

63. Crescens, *magister militum*, mort à *Sufetula* (Byzacène) (époque byzantine) : *M.E.F.R.*, t. 83, 1971, p. 428-430 (avec photographie).

64. Pompeianus, *magister militum*, mort à *Sufetula* (époque byzantine) : *I.L.C.V.*, n° 233 ; *B.C.T.H.*, 1904, p. CLVIII-CLX ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 23.230 ; A. MERLIN, *Catalogue du musée Alaoui*, Paris, 1910, n° 1.047 et pl. LIII, 2 ; *I. L. Tun.*, n° 364.

65. Traianus, tribun, mort à *Sufetula* (époque byzantine) : *M.E.F.R.*, t. 83, 1971, p. 431-432 (avec photographie).

66. Ziper, tribun, mort à *Rusguniae* (Maurétanie Césarienne) après avoir été tribun pendant 12 ans (époque byzantine) : *I.L.C.V.*, n° 442 ; *R. Afr.*, t. 1, 1856, p. 59 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 20.849 ; *I.L.S.*, n° 2.812.

67. Jean, ex-tribun, mort à *Carales* (Sardaigne) (époque byzantine) : G. SOTGIU, *Iscrizione delle Sardegna*, *op. cit.*, n° 112.

68. Gaudiosus, *optio, draconarius, exducenarius*, mort à Carales (Sardaigne) (époque byzantine) : *Rivista di storia delle Chiesa in Italia*, 23^e année, 1969, p. 1-9. L. 6 : *b(ir) d(evotus)*. L. 7 : *exd(ucena)r(ius)* (pl. I).

69. Amabilis, *senator du numerus bis electorum*, mort à Hippo Regius (Proconsulaire) (époque byzantine) : *I.L.C.V.*, n° 495 ; *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, t. 21, 1886, p. 88 ; A. PAPIER, *Lettres sur Hippone*, Bône, 1887, p. 207 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 5.229 ; *I.L.Alg.*, t. 1, n° 82.

70. Buraido, soldat du *numerus Hipponensium Regiorum*, mort à Hippo Regius (époque byzantine) : *I.L.C.V.*, n° 549 ; A. PAPIER, *op. cit.*, p. 83 et 196 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 5.229 et 17.401 et p. 962 ; *I.L.S.*, n° 2.811 ; *I.L.Alg.*, t. 1, n° 81.

71. I Stefanus, mort à Sufetula (Byzacène) alors qu'il était depuis 3 ans dans la *militia* (époque byzantine) : *I.L.C.V.*, n° 1.593 ; *B.C.T.H.*, 1914, p. CLXV ; *R. Arch.*, 1914, p. 462, n° 52 ; *I. L. Tun.*, n° 380.

72. Pe ..., mort à Sufetula alors qu'il était depuis 3 ans dans la *militia* : *I.L.C.V.*, n° 1.593 b ; *B.C.T.H.*, 1914, p. CLXVI ; *R. Arch.*, 1914, p. 462, n° 53 ; *I. L. Tun.*, n° 381.

c) *Épithètes de laïcs dépourvus de titres :*

73. Restitutus, mort à Sufetula, le 21 janvier 543 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 277.

74. Budala, morte à Sufetula, le 24 janvier 543 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 279 et pl. VI, 3.

75. Ianuariana, morte à Sufetula, le 8 février 543 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 278-279 et pl. VI, 1.

76. Florentius, mort à Sufetula, en février 543 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 280 et pl. VI, 4.

77. Fortunata, morte à Sufetula, vers 540-545 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 280-281 et pl. VI, 2.

78. Matrona, morte à Sufetula, le 24 janvier 546 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 282-283.

79. Restitutus, mort à Sufetula, le 30 mars 563 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 281-282.

80. Secundianus, mort à Sufetula, le 18 mai 563 : *M.E.F.R.*, t. 68, 1956, p. 283-284.

81. Theodosius, mort à Hippo Regius, le 13 décembre 587 ou peut-être 602 : E. MAREC, *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin*, Paris, 1958, p. 97 et 101 (avec photographie) ; *Id.*, *Les nouvelles fouilles d'Hippone*, Bône, 1927, p. 21 ; *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, t. 36, 1930, p. 25 et 45-55 ; *B.C.T.H.*, 1929, p. 90-92 ; *Libyca*, t. 1, 1953, p. 215-230 ; *A. Ep.*, 1928, n° 35.

82. Spesindeu, mort à Belalis Major (Proconsulaire) : *Mélanges d'histoire ancienne offerts à W. Seston*, Paris, 1974, p. 314-315.

4) INSCRIPTIONS FRAGMENTAIRES, DOUTEUSES OU FAUSSES :

I. Dédicace de la porte de Carthago Nova (Espagne byzantine), éditée en dernier lieu par J. VIVÈS, *Inscripciones cristianas de la Espana romana y visigoda*, 2^e éd., Barcelone, 1969, n° 362, incluse dans le dossier à seule fin d'établir que l'Espagne byzantine n'a jamais fait partie du diocèse byzantin d'Afrique.

II. Marques sur des colonnes de la basilique I, dite de Melleus ou de saint Cyprien, à *Ammaedara* (début de l'époque byzantine) : N. DUVAL, *Recherches archéologiques à Haïdra*, *op. cit.*, n° 309 (avec photographies) ; *C.R.A.I.*, 1971, p. 159-160 (avec photographies).

III. Inscription qui se rapporte vraisemblablement à une déposition de reliques à Ksar Mahidjiba (Numidie) (613-641) : photographie dans *M.E.F.R.*, t. 81, 1969, p. 288.

IV. Dédicace d'un monument indéterminé à Henchir el Ksour (Proconsulaire) (610-626 ou 613-638) : *I.L.C.V.*, n° 32 ; *R.S.A.C.*, t. 18, 1876/1877, p. 360 ; *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, t. 17, 1882, p. 17-19 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 10.681, 10.682 et 16.727 ; *I.L.S.*, n° 838 ; *I.L.Alg.*, t. 1, n° 3.597.

V. Fragment d'inscription appartenant peut-être à une dédicace de la forteresse de *Thagura* (Proconsulaire), par le préfet du prétoire Solomon (539-544) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 16.856 ; *I.L.Alg.*, t. 1, n° 1.038.

VI. Fragment d'inscription appartenant peut-être à la dédicace d'un ouvrage de défense construit par le préfet du prétoire Solomon à *Thabudeos* (Numidie) (539-544) : E. ALBERTINI, *Ostrakon byzantin de Négrine*, cité au n° 2, p. 59.

VII. Autre fragment trouvé au même endroit, appartenant peut-être à une autre dédicace du même édifice que le n° VI : E. ALBERTINI, *op. cit.*, p. 59.

VIII. Fragment d'inscription commémorant une construction à *Tubernuc* (Proconsulaire) (578-582) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 949 et 12.437.

IX. Fragment d'inscription appartenant peut-être à la dédicace d'un ouvrage de défense à Henchir Negaschia (époque byzantine ?) : *I.L.C.V.*, n° 800 *adn.* ; *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, t. 19, 1884, p. 44-45 ; *Ephemeris Epigraphica*, t. VII, n° 1.231 ; *C.I.L.*, t. VIII, n° 14.439 ; *I. L. Tun.*, n° 1.222.

X. Fragment d'une inscription qui commémorait peut-être une construction d'ouvrage de défense dans la région d'El Ksour (Numidie) (582-602 ?) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 2.525.

XI. Inscription qui rappelait peut-être le souvenir d'une victoire de Solomon (534-536 ou 539-544) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 9.738.

XII. Inscription fautive : copie fortement résumée de l'inscription

gravée par l'exarque Smaragdus en l'honneur de l'empereur Phocas, à Rome (*C.I.L.*, t. VI, n° 1.200) : *C.I.L.*, t. VIII, n° 10.529 et 12.479.

**

II. LA LETTRE L DANS LES INSCRIPTIONS BYZANTINES D'AFRIQUE

La première remarque à laquelle conduit l'analyse des formes de la lettre L dans les inscriptions du dossier ci-dessus que j'ai pu étudier soit directement soit d'après des photographies⁽⁵⁾ tient dans le fait que toutes les formes recensées sont issues de formes banales des alphabets écrits les plus courants et que toutes se retrouvent dans des textes écrits.

Les formes les plus courantes de la lettre L sont celles qui dérivent directement de la capitale «classique»⁽⁶⁾, écriture solennelle utilisée pour les beaux livres et les actes administratifs importants aux deux premiers siècles de notre ère, qui est restée par la suite l'écriture des livres d'apparat ou des *incipit et explicit* de livres moins riches. Dans cet alphabet le L est formé d'un trait 1 vertical, droit et maigre, suivi d'un trait 2 qui part de la base du premier, gras et légèrement convexe vers le haut au début, qui descend généralement au-dessous du niveau de la ligne en formant une courbe légère, convexe vers le bas (fig. 1).

(5) Je tiens à remercier tout particulièrement Monsieur le Professeur P.-A. Février qui a bien voulu m'ouvrir libéralement son importante collection particulière de photographies d'inscriptions africaines ainsi que Monsieur Euzennat qui m'a permis de profiter de la photothèque de l'Institut d'Archéologie méditerranéenne. Quatre missions du Centre National de la Recherche scientifique m'ont en outre permis d'étudier les inscriptions byzantines de Sardaigne et de Tunisie. Les inscriptions que j'ai pu voir ou étudier d'après photographie sont les n° 1, 2 (mais il s'agit d'un texte écrit sur un ostrakon), 3 (mais c'est un texte grec), 4, 6, 7, 9, 11, 15 (photographie obligeamment communiquée par M^{me} L. Ennabli), 18, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 29, 34, 37 (simple dessin), 38, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 49, 50 (mais c'est une transposition sur une plaquette de plomb du texte écrit sur matière souple), 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 73 (simple dessin), 74, 75, 76, 77, 78 (simple dessin), 79 (simple dessin), 81, 82, II, III (simple dessin).

(6) J. MALLON, *Paléographie romaine (Scripturae monumenta et studia, III)*, Madrid, 1952, p. 17.

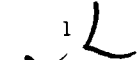

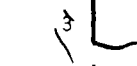

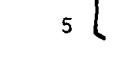
	1		68	D, fig. 54	
	2				<u>passim</u>
	3	<u>ICUR</u> 10232	11, 44, 48		<u>CLA</u> , 1268
	4	<u>L</u> , p. 55	18, 41, 67, 68	D, fig. 39	<u>Tours</u> , I, 15
	5	<u>ICUR</u> 551	6, 7, 11, 21, 22, 23, 24, 40 69		

FIG. 1. — Les formes de L directement dérivées de la capitale «classique» (7)

On note quelques variantes dans la représentation de ce L sur les inscriptions du dossier. Tantôt le trait 1 s'incurve (L 1), tantôt le trait 2 est presque rectiligne (L 4).

Le L 5 pose un problème intéressant, dans la mesure où son trait 2, nettement plus court que le trait 1, semble influencé par les écritures issues de la minuscule primitive dans lesquelles les graisses se portent sur les traits verticaux tandis que les traits horizontaux sont maigres et courts. Mais il faut noter qu'on rencontre des L de même forme que le L 5 dès le premier siècle. Quoi qu'il en soit ce L rappelle la capitale rustique utilisée dans les manuscrits de luxe contemporains.

Le L de la capitale épigraphique monumentale, apparue à l'époque augustéenne, et parfois appelée *capitalis quadrata*, c'est-à-dire

(7) La première colonne donne les formes des lettres étudiées ; la seconde donne des références à des inscriptions antérieures au VI^e siècle dans lesquelles on retrouve ces formes ; la troisième renvoie aux numéros du dossier africain, la quatrième donne des références à des inscriptions postérieures au VII^e siècle dans lesquelles on retrouve ces formes et la cinquième donne des références de manuscrits où ces formes sont utilisées. Abréviations. *C.L.A.* = E. A. LOWE, *Codices latini antiquiores*, 11 vol Oxford, 1934-1968. *D* = P. DESCHAMPS, *Étude paléographique des inscriptions lapidaires, de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle*, Paris, 1929. *I.C.U.R.* = *Inscriptiones christianae urbis Romae saeculo septimo antiquiores*, éd. A. Silvagni puis A. Ferrua, 4 vol., 1922-1969. *L* = J. LASSERRE, *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Afrique*, dans *Antiquités Africaines*, t. 7, 1973, p. 7-159. *P. R.* = *Paléographie romaine, op. cit.* *Tours* = E. K. RAND, *Studies in the Script of Tours, I : a Survey of the Manuscripts of Tours* (*The Mediaeval Academy of America Publications*, t. 3), Cambridge (Mass.), 1929

harmonieuse et bien proportionnée, n'est qu'une forme dérivée directement du L de la capitale classique dont les traits ont été régularisés, tracés avec une règle et une équerre, ce qui accroît la monumentalité de l'écriture au prix de l'élimination des imperfections inhérentes aux contraintes que le calame imposait au *ductus* (8). C'est la forme la plus fréquente, dans le dossier comme dans la plupart des séries épigraphiques (fig. 2).

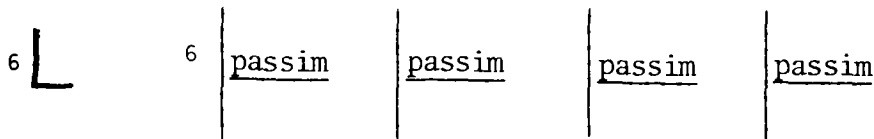


FIG. 2. — Le L de la capitale épigraphique monumentale.

On rencontre sur trois inscriptions de *Sufetula* un L généralement qualifié de L en forme de λ et qui, de ce fait, mérite une attention particulière. La comparaison minutieuse de sa forme avec celle du λ suffit à rendre douteuse l'hypothèse d'une influence de l'alphabet grec sur l'alphabet latin d'Afrique byzantine. En effet ce L est fait d'un long trait vertical, droit dans sa partie supérieure, affecté ensuite d'une courbure assez nettement prononcée, convexe vers la gauche et d'un petit trait incliné légèrement du haut à droite au bas à gauche. Ce n'est pas la forme du λ , dont le long trait est fortement convexe vers la droite dans sa partie supérieure et n'est que très légèrement convexe vers la gauche dans sa partie inférieure. En outre le Λ épigraphique est généralement un Λ capital dont le *ductus* est tout à fait différent (fig. 3).

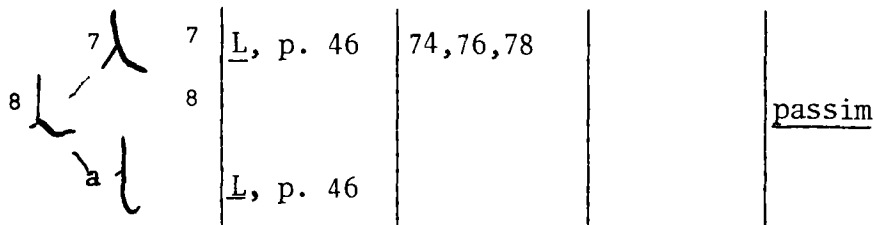


FIG. 3. — Le L «en forme de λ ».

(8) R. MARICHAL, *La scrittura*, dans *Storia d'Italia, V, I documenti*, Turin, 1973, p. 1268-1269. Monsieur le Professeur Marichal a bien voulu consacrer l'un de ses séminaires de l'année 1972-1973 à l'École Pratique des Hautes Études (4^e section) à l'étude paléographique des inscriptions. Qu'il en soit très vivement remercié

En fait, ce L, dont la forme est connue depuis le premier siècle au moins est un L capital dont le trait 1 et le trait 2 ont été tracés sans lever la craie ou le pinceau avec lequel on les a dessinés avant de les graver⁽⁹⁾ et qui a été pourvu d'un empattement destiné à marquer l'endroit où, dans le *ductus* normal, se faisait le passage du trait 1 au trait 2. Il n'est pas étonnant que le point de départ de cet empattement soit assez nettement au-dessus de la ligne puisque l'attaque du trait 2 du L se faisait souvent au-dessus de la ligne, ce dont témoigne encore, aux VI^e-VII^e siècles, la forme de certains L pris comme chiffres (voir ci-dessous) La forme L *a*, inconnue dans le dossier des inscriptions rigoureusement datées de l'époque byzantine, mais qui se retrouve sur des inscriptions de Carthage, que leur éditeur date de l'époque byzantine⁽¹⁰⁾, donne une forme extrême de cette déformation du L tracé d'un seul trait avec un empattement. Elle n'a rien à voir avec un λ. Toutes ces formes épigraphiques dérivent du L capital écrit dont le trait 2 est dans le prolongement du trait 1 et qui possède un empattement au point de jonction de ces deux traits.

Une dernière forme de L, encore plus étrange au premier abord, n'est elle aussi que la transposition sur la pierre de formes écrites. Le *ductus* commun à toutes ces formes est le suivant : le trait 2 ne part pas de l'extrémité du trait 1 mais le plus souvent du tiers inférieur de ce dernier et ne plonge pas sous la ligne. Les formes varient d'une inscription à l'autre, le trait 1 pouvant être plus ou moins penché (L 9), le trait 2 pouvant ne pas atteindre la ligne (L 14, L 15), être droit (L 10 à L 15) ou incurvé de diverses manières. La forme L 12 est celle des graffiti de Pompéi et si les études ultérieures permettent d'établir une série continue de L de cette forme du I^{er} au VI^e siècle il faudra l'isoler, ainsi que le L 14, des autres formes. Mais tant que cette continuité n'a pas été établie je préfère les faire dériver, comme les autres L de cette série, du L 10 (fig. 4).

(9) Voir, sur ces problèmes d'*ordinatio*, J MALLON, *op. cit.*, p 58-59.

(10) L. ENNABLI, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de la basilique dite de Sainte-Monique à Carthage (Recherches d'archéologie africaine publiées par l'Institut National d'Archéologie et d'Arts de Tunis, Collection de l'École française de Rome, 25)*, Rome, 1975, p. 44 et n° 88-108. Forme attestée, aux premiers siècles, dans J LASSERRE, *op cit.*, p. 46 et 68.








9		9	<u>L</u> , p. 68	73		
10		10				<u>passim</u>
11		11	L., p. 42	53		<u>CLA</u> , 1309
12		12	<u>P. R.</u> , <u>pI. IX</u> , 2	9, 34, 51, 63 58, 80, 81, 82	<u>MEC</u> , II, 2, VIII, 2	<u>Tours</u> , I, 2
13		13		73, 77	<u>D</u> , p. 72	
14		14		64		
15		15		64, 68		<u>Tours</u> , I, 2

FIG 4. - Les L dont le trait 2 ne part pas de l'extrémité du trait 1.

Ce L est une troisième forme parfaitement attestée dans l'écriture capitale classique qui se caractérise par le fait que le trait 2 commence par remonter brusquement et fortement le long du trait 1 jusqu'à se confondre avec lui dans de nombreux cas. Le L prend alors presque la forme d'un h actuel que l'on retrouve dans le L 11 et le L 13 mais ce dernier garde en outre le souvenir de la courbe concave vers la haut qui termine le L écrit. Il en est de même dans le L 15. C'est la présence de ces courbures du trait 2, inconnues des formes attestées à Pompéi, qui m'incite à rattacher toutes ces formes au L 10. Le fait que le trait long soit incliné de gauche à droite lorsqu'il est incliné et soit droit dans les autres cas prive de tout fondement le rapprochement que certains épigraphistes ont voulu faire avec le λ .

Utilisée comme chiffre la lettre L garde parfois la forme du L de la capitale épigraphique régularisée (L 16). Mais le plus souvent elle prend l'aspect d'un L de la cursive ancienne, avec un trait 1 plus court que le trait 2 et convexe vers la droite tandis que le trait 2 qui plonge sous la ligne est convexe vers le bas (fig. 5).

Les formes de détail sont très variées mais attestent la volonté de distinguer la lettre du chiffre, sur les inscriptions comme dans les textes écrits (11).

(11) Voir J. MALLON, *op cit.*, p. 124-125.




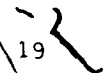


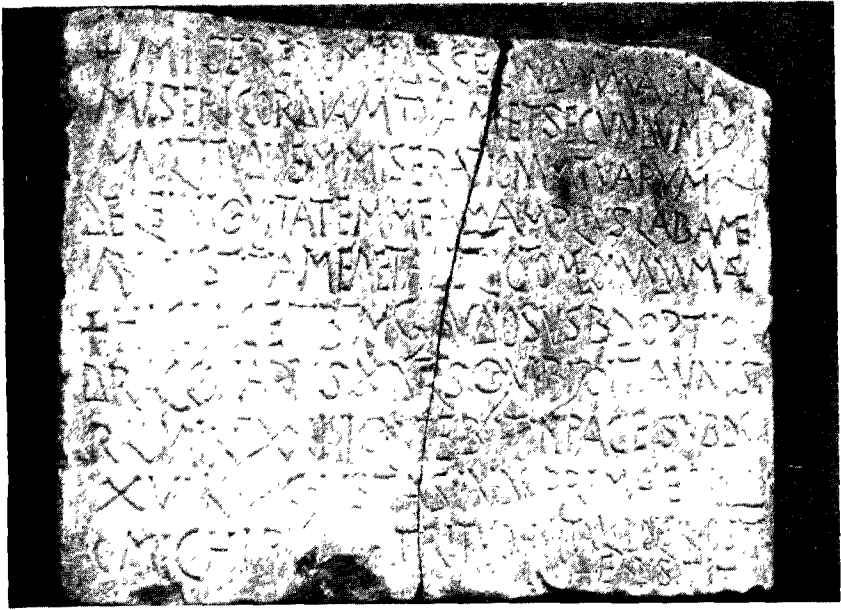
16		<u>passim</u>	<u>passim</u>	65	<u>passim</u>
	17 			63	
18				1	<u>passim</u>
	19 			64	
	20 			54	
	21 			77	

FIG. 5. — Le chiffre L

Les analyses qu'on vient de faire permettent donc d'établir que tous les L du dossier des inscriptions byzantines d'Afrique dérivent de formes écrites dont le prototype est à chercher dans les alphabets écrits les plus courants et dont les formes particulières se retrouvent à la fois dans les inscriptions et dans les *incipit* et les *explicit* des manuscrits, comme le prouvent les références données dans la colonne 5 de chaque tableau. La raison de ce parallélisme est simple : dans les deux cas nous avons affaire à des écritures décoratives dans lesquelles la lettre n'est pas tracée selon son *ductus* le plus rapide et le plus lisible mais se trouve affectée par des déformations qui, pensait-on, devaient produire un effet esthétique. Il faut aussi tenir compte de la maladresse des lapicides qui ont sans doute produit parfois des formes particulières faute de pouvoir reproduire une forme banale. Le dépassement vers la gauche du trait 2 du L 14 me semble en être une illustration. Donc le lapicide respecte dans toutes les formes qu'il choisit les contraintes essentielles du *ductus* écrit, bien qu'il n'y soit pas tenu puisqu'il dessine les lettres avec de la craie ou un pinceau avant de les graver et échappe de ce fait aux exigences du calame. En outre les formes qu'il choisit se retrouvent toutes dans les *incipit* ou les *explicit* des manuscrits. Les lettres gravées ne sont donc pas d'une nature différente de celles des lettres écrites et leur étude n'implique pas l'élaboration d'une méthode particulière. La paléographie des écritures «gravées» est



Cliché J. Durliat

a)

EXPK LIBER KEVICY
 VERSV NV HERO IDG
 AD TRIVM CAUDM NAXIM
 DONATIANCI FILICE SCUE
 INTERPRE TATIONUM
 UERGIUANARUM
 AENIIDOS LIB II INP
 INCP LIB III FELICIT

b)

c)

a) N° 68 : épitaphe de Gaudiosus

b) Ms. Paris, B.N., N A., Lat. 2.334 (n° 2), I, fol. 115 r. (d'après E. R. RAND, *op. cit.*, t. 1, pl II, 1)

c) Ms Florence, *Med. Laur.*, XLV, 15 (n° 8), fol. 11 v. (d'après E. R. RAND, *op.*

une partie de la paléographie générale de toutes les écritures, «écrites» ou «gravées» (12).

D'autre part nous avons vu que le λ n'a nullement influencé les formes du L que nous avons rencontrées. On pourrait en dire autant du Δ et du D qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, aux VI^e-VII^e siècles au moins. Le *ductus* des lettres grecques n'a donc eu, à cette époque, me semble-t-il, aucune influence sur celui des lettres latines correspondantes.

Les formes analysées présentent une dernière particularité remarquable. On ne constate qu'une influence minime, pour ne pas dire nulle, des formes dérivées de la minuscule primitive. Les seules modifications qu'elle a pu provoquer sont le raccourcissement du trait 2 du L 5 et la réduction de 2 à 1 du nombre des traits du L 7. Encore ces formes, qui sont attestées depuis le I^{er} siècle au moins, existaient-elles avant la grande mutation du III^e siècle. L'étude des autres lettres conduirait à nuancer cette remarque mais il n'en demeure pas moins vrai que les formes issues du *ductus* de la capitale rustique l'emportent nettement tant par leur nombre que par leur fréquence sur celles qui dérivent du *ductus* de la minuscule.

C'est ce qui explique l'ancienneté des formes attestées dans l'Afrique byzantine : une majorité d'entre elles remonte en effet au I^{er} siècle de notre ère. Les lapicides apparaissent donc très conservateurs à la fois parce que leur culture devait être limitée et que certains d'entre eux ne savaient peut-être pas écrire d'autres lettres que les capitales (13) et parce que ces capitales leur paraissaient davantage convenir au caractère monumental des textes qu'ils gravaient. La longue survie de plusieurs formes du dossier au-delà du VII^e siècle confirme ce conservatisme des lapicides.

De cela découle la nécessité d'être très prudent lorsqu'on veut tenter de dater une inscription uniquement à partir des formes des lettres. Certes il existe parfois des ressemblances frappantes entre le style de telle inscription datée et de telle autre qui ne l'est pas, ce qui permet de dater le seconde avec une certaine précision mais ces cas

(12) R. MARICHAL, *Paléographie latine et française*, dans *École Pratique des Hautes Études, Annuaire*, 1973-1974, Paris, 1974, p. 416.

(13) R. MARICHAL, dans *La paléographie grecque et byzantine (Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, n° 559)*, Paris, 1977, p. 531 (intervention dans la Table ronde animée par A. Guillou).

sont relativement rares. C'est pourquoi je n'ai retenu, dans mon dossier, qu'une seule inscription non datée dont la paléographie est si proche de celle d'une inscription datée qu'elle est manifestement sortie du même atelier. Ce qui permet cette datation ce n'est d'ailleurs pas le fait qu'on puisse dater telle forme de lettre d'une époque particulière mais que le style général de chacune et l'identité entre les deux alphabets imposent d'admettre qu'elles sortent d'un même atelier (14).

*

**

Au terme de cette enquête sur la forme de la lettre L dans le dossier des inscriptions byzantines d'Afrique on constate donc qu'elle s'est révélée décevante dans la mesure où le but initial n'a pu être atteint ; en effet il n'est pas possible d'établir une évolution de ces formes, connues depuis le 1^{er} siècle et choisies en fonction de critères qui nous sont inconnus. Cependant elle ouvre des perspectives intéressantes dans un domaine tout différent, celui de la paléographie des inscriptions. On a pu montrer, en effet, à travers l'étude de la lettre L, que les formes gravées ont leurs correspondants parmi les formes écrites, ce qui conduit à replacer la paléographie des inscriptions dans le cadre général de la paléographie de tous les signes graphiques sans accorder une importance excessive à la matière subjective qui les porte.

Ces remarques dépassent les limites de la seule technique paléographique pour ouvrir la voie à une interprétation sociale plus poussée des textes épigraphiques : quels rapports existaient entre les lapicides et les scribes qui recopiaient et ornaient les livres ? comment s'élaboraient et se diffusaient les modèles d'alphabets que l'on retrouve à la fois sur les pierres et dans les livres ? quelle est la part du fond commun hérité de l'Empire romain et la part des créations locales dans un monde qui se fractionne ? Autant de questions qu'on peut désormais poser mais auxquelles l'étude d'une seule lettre dans une région particulière ne permet pas de répondre.

Jean DURLIAT.

(14) N° 57 daté par sa ressemblance avec le n° 58 qui est daté de 560. Cette datation d'après le style ne peut cependant être faite à partir de l'analyse d'une seule lettre de l'alphabet choisi par le lapicide.

THE RUSSIAN PRIMARY CHRONICLE AND THE VLACHS OF EASTERN EUROPE (*)

From a strictly ethical point of view the Vlachs (Olahs, Blachs, Volokhs, Voloshans, Valati, Vlaques, Macedo-Rumanians, Moldavians, etc.) are considered to be the descendants of nearly all the Roman based population of Eastern Europe. They were born of a fusion of the Thracian tribes and the Roman conquerors, and of the multiplication of the old Latin or Latinized colonists introduced by the Roman Empire in Eastern Europe (1). The area inhabited by the Vlachs is very hard to pinpoint at any given time in history due to their mobility and a scarcity of reliable source material. The source material available is often fragmentary, contradictory, vague, and subject to heated debate.

The first chronicle in Europe to place the Vlachs in Eastern Europe, according to most of the historians, is considered to be the ancient Russian chronicle of Kiev known also as *The Chronicle of Nestor* or *The Russian Primary Chronicle* which was written toward the tenth century of the beginning of the eleventh century. Professor Anatole Mazour of Stanford University states :

Tale of Bygone Years (Povest' Vremenykh Lyet) is one of the best preserved written sources from the earliest Russian history. This chronicle includes the version of Sylvester, Prior of St. Michael's Monastery of Kiev, and the redaction by Nestor, the monk of the Crypt Monastery. The Nestor compilation dates to 1113 and is the

(*) I am greatly indebted to Professor Emeritus Peter Charanis and to Professor Angeliki E. Laiou for their suggestions, critical comments, and encouragement to pursue and develop this subject started in my dissertation at Rutgers – The State University.

(1) M. GYONI, "Les Volochs des annales primitives de Kiev", *Études Slaves et Roumaines* (Budapest, 1948), 2, pp. 56-92. See also my *The Origin and the Meaning of the Term – 'Vlach'*, *Romanian Folk Arts* (New York, Romanian Library, 1976), pp. 57-70.

nearest version of the Primary Chronicle that has reached modern historians (2).

The constant rivalries and territorial claims in Eastern Europe invariably involved lengthy references to chronicles which conveniently supported and even now are supporting certain territorial claims. The frequent translations of primary sources are not always true to the original and therefore reference must be made to the original in order to be able to evaluate the information based on the translations of the original. The original text of the *Russian Primary Chronicle* was published in Russian by D. S. Likhachev and a group of well known Soviet Russian historians :

Ляхове же, и пруси, чюдь преседять к морю Варяжьскому. Посему же морю седять варязи семо ко вѣстоку до предела Симова, по тому же морю седять к западу до земле Агнянски и до Волощски. Афетово бо и то колено : варязи, свеи, урмане, готе, русь, агняне, галичане, волѣхва, римляне, немцы, корлязи, веньдици, фрягове и прочи, ти же приседять от запада къ полуденью и сѣседятся съ племянемъ хамовымъ ...

Волхом бо нашедшемъ на словени на дунайския, и седшемъ в них насилящем им,, словени же ови пришедше седоша на Висле, и прозвашася ляхове ...

Въ лето 6396	888
Въ лето 6397	889
Въ лето 6398	890
Въ лето 6399	891
Въ лето 6400	892
Въ лето 6401	893
Въ лето 6402	894
Въ лето 6403	895
Въ лето 6404	896
Въ лето 6405	897

Въ лето 6406. Идоша угри мимо Киевъ горою, еже ся зоветь 898 ныне Угорьское, и пришедъше къ Днепру стаха вежами : беша бо ходяще аки се половци. Пришедше от вѣстока и устремившася чересь горы великия яже позвашася горы Угорьския, и почаша воевати на живушая ту волохи и словени. Седяху бо ту преже словени, и волохове прияша семлю словеньску. Посемъ же угри

(2) Anatole G. MAZOUR. *Modern Russian Historiography* (Princeton. N.J., 1958). p 4

прогнаша вольхи, и наследиша землю ту, и сефоша съ словены, покоривше я подъ ся, и оттоле прозвася земля Угорьска (3).

Rumanian historians are supporting their national claim to Transylvania by translating parts of *The Russian Primary Chronicle* dealing with the location of their ancestors, the Latin speaking Vlachs the following way :

Near this sea of the Varangians, live the Varangians, to the east, toward the land of Shem. They likewise live to the west, also near this sea, as far as the confines of the land of the Angles and of the Volochi. Among the descendents of Japhet are likewise numbered the Varangians, the Suevi, the Norwegians, the Goths, the Russians, the Angles, the Galicians, the Volochi, the Germans, the Carolingians, the Venetians, the Franks, and other tribes. They are settled from the west to the south and are neighbors of the peoples descendant from Ham...

And when the Volochi attacked the Slavs of the Danube and settled among them and oppressed them, the Slavs departed and settled on the Vistula, under the name of Leshi ... In 6396, 6397, 6398, 6400, 6401, 6402, 6403, 6404, 6405, and 6406 (888-897 A.D.), the Hungarians passed near Kiev, near the mountain which is still called today Ugers Koie, and when they had reached the banks of the Dnieper, they set up their tents there, for they were nomads, as the Polovitsi still are today. Coming from the east, they marched in haste over the high mountains which are called the mountains of the Ougri, and began to fight against the Volochi and the Slavs who inhabited these countries. The Slavs had been settled there before, and the Volochi had subdued the country of the Slavs. Later, however, the Hungarians drove out the Volochi, took possession of this country, and settled in the same places as the Slavs, whom they had subdued. Since then that region is called Hungary (4).

The same passages are translated slightly differently by the two American scholars, Samuel Hazzard Cross and Olgerd P. Sherbets-Wetzer :

The Lyakhs, the Prussians, and Chud' border on the Varangian Sea. The Varangians dwell on the shores of that same sea, and extend

(3) D. S. LIKHACHEV et al., *Povest' Vremennikh Let (Tale of Bygone Years)* (Moscow-Leningrad, 1950), First Part, p. 10, p. 11 and p. 21

(4) Remulus SEISANU, *Rumania* (Bucharest, 1939), p. 38 and p. 39.

to the eastward as far as the portion of Shem. They likewise live to the west beside this sea as far as the land of the English and the French. For the following nations also are a part of the race of Japheth : the Varangians, the Swedes, the Normans, the Gotlanders, the Russes, the English, the Spaniards, the Italians, the Romans, the Germans, the French, the Venetians, the Genoese and so on. Their homes are situated in the northwest, and adjoin the Hamitic tribes...

For when the Vlaxhs attacked the Danubian Slavs, settled among them, and did them violence, the latter came and made their homes by the Vistula, and were then called Lyakhs...

(25) 6396-6406 (888-898). The Magyars passed by Kiev over the hill now called Hungarian, and on arriving at the Dnieper, they pitched camp. They were nomads like the Polovcians. Coming out of the east, they struggled across the great mountains, and began to fight against the neighboring Vlaxhs and Slavs. For the Slavs had settled there first, but the Vlaxhs had seized the territory of the Slavs. The Magyars subsequently expelled the Vlaxhs, took their land, and settled among the Slavs, whom they reduced to submission. From that time this territory was called Hungarian ⁽⁵⁾.

A serious error committed by the American translators is that they place Romans and Italians together. From a chronological point of view, this does not make any sense. One of these terms must be translated as Vlachs.

Recently published history books in Rumania do not pay too much attention to *The Russian Primary Chronicle* and they are rather vague on this subject :

In 896, the Hungarians, a people of Finno-Ugric origin mixed with, and led by, Turkic groups, made their way towards the Hungarian plain of today from the steppes north of the Black Sea, being driven from there by the Pechenegs. For a short time during the ninth century, they resided in the so-called Ateljuz ("between rivers") in the eastern part of Dacia and skirted it to the north, as archeological finds have clearly proved. The Hungarians' military raids in the northwest and west of the Transylvanian plateau during the first half of the tenth century, after having wiped out the Moravian principality and the Proto-Bulgar-controlled political

(5) Samuel HAZZARD CROSS and Olgerd P. SHERBEWITZ-WETZER, *The Russian Primary Chronicle Laurentian Text* (Cambridge, Massachusetts, 1953), p. 52, p. 53 and p. 62.

organizations in Crişana and Banat, created a new situation in these regions, which was to terminate after 1001 with the gradual conquest of Transylvania and the implanting there of foreign colonies. The Magyars took little time to assimilate the Slavs they had found in the plains of the central part of their new homeland, and the political predominance of the Slavs on the Transylvanian plateau also came to an end at this time. In close connection with this situation is the wide expansion attested in the early years of the century, of the native population, bearers of the Dridu culture : on the Transylvanian plateau this culture reached the Mureş line (Blandiana, Sebeş, etc.)⁽⁶⁾.

A brief comment about the Russian source can be found in a contemporary Rumanian history book :

The mention made of the Vlachs (Romanians) in the Balkans by a Byzantine source of the eleventh century referring to developments in 976 A.D., and the fact that such remarks subsequently increased in number, is of outstanding significance when compared to the mentions made from the eight to the eleventh centuries on the Romanian population north of the Danube, designed as Blasi in the chronicle of King Bella's Anonymous Notary (early tenth century), Volohi in the Old Russian chronicle (late ninth century), and the country Balak in the Armenian geography (eight-ninth centuries)⁽⁷⁾.

This chronology in the inverse order is also repeated by a well known contemporary historian C. C. Giurescu when he states :

The chronicle of the anonymous registrar is not however, the only source mentioning the presence of the Romanians in Transylvania at the time the Hungarians came there. There is also another just as important source, namely, the ancient Russian chronicle of Kiev, the so-called Chronicle of Nestor. The latter points out that the Hungarians, after crossing high mountains – this refers to the Carpathians – “began to fight the Volochs (Wallachs, i.e. Romanians) and Slavs who lived there”⁽⁸⁾.

(6) Andrei OŢETEĂ ed., *The History of the Romanian People* (Bucharest, 1970), p. 156.

(7) *Ibid.*, p. 158.

(8) Constantine C. GIURESCU, *The Making of the Romanian National Unitary State* (Bucharest, 1975), p. 37. See also Constantine C. GIURESCU & Dinu C. GIURESCU, *Istoria Românilor (History of the Rumanians)* (Bucharest, 1975), Vol. 1, p. 133.

The Rumanian scholar Remulus Seişanu makes more detailed comments to his translation of *The Russian Primary Chronicle* (quoted in the beginning of this paper) :

The Russian chronicle known as the Chronicle of Nestor was written toward the end of the 10th century or the beginning on the 11th. Its author states that the country of the Varangians, situated on the shore of the sea of the same name, extends to the territory of the Angles and to that of the Volochi...

The significant point is that the author of this Chronicle, written soon after the Hungarians settled in Panonia, mentions the existence of the Rumanians at that time in the very regions where they live today. He recalls the struggles which took place between the Rumanians and the Slavs, on the one hand, and between the Rumanians and the Hungarians on the other (9).

A well qualified commentator of *The Russian Primary Chronicle*, a modern historian, a former Professor of Petrograd University in Russia and of the University of Jassy (Iaşi) in Rumania is Alexander V. Boldur. After a thorough examination of the original text, Professor Boldur arrives at the following conclusions :

Equally Schafarik's opinion is wrong when he tries to prove that by Volohi the chronicler means the Celts since this hypothesis does not rest on any serious evidence. More than that, the author faces a difficult situation translating the text of the Nestor chonicle about the Hungarians, the Slavs and the Volohi. Here he is forced to declare that Nestor (?) commits a confusion because of the resemblance of the name Vlach-Celts with Vlach-Dacians. 2) In the chronicle the date when the Volohs came over the Slavs is not clearly determined. Probably it deals only with a few incidents of territorial occupation which today is Hungarian and Bulgarian about which the chronicler might have heard. Any other interpretation would be a clear contradiction with everything we know about the Volohi (Daco-Romans) and Slavs and the sequence of their appearance on the Rumanian territory and the neighboring territories. 3) The story about the Hungarians does not contribute anything new concerning the Slavs but it is of great value concerning the Hungarian and Vlach relations. At the time of the Hungarian invasion of Transylvania the Vlachs were already established there. Being chased out by the

(9) SEIŞANU, *op. cit.*, p. 38 and p. 39.

Hungarians the Rumanians pointed their forced exodus in a North-East direction ⁽¹⁰⁾.

(My translation from Rumanian).

August Ludwig von Schlözer (1735-1809) at the Russian Academy of Sciences at St. Petersburg, Russia, maintained at first that the Vlachs mentioned in *The Russian Primary Chronicle* are Bulgarians, but later in 1805 he discovered his error and stated :

... these Vlachs of Nestor are not anybody else than those we now still in general call Vlachs... They are not Romans, not Bulgarians, not Wälsche ; but the Vlachs are the descendents of the ancient great national root of the Thracians, Dacians and Getae who even now have their own language and number about a million living under duress in Wallachia, Moldavia, and Transylvania ⁽¹¹⁾.

(My translation from German).

In another book by a German scholar named J. Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte der Östlichen Europäischen Völker* (Leipzig, 1774) the opinion is expressed that the Vlachs (the Romanized Thracian people) had fled before the Hungarian invaders up into the Carpathians and maintained themselves there as shepherds and farmers. Under the influence of Schlozer, Thunmann maintains that the "Volkhi" of the Nestor Chronicle are probably meant to be the Bulgarians, but at the same time in one of his notes he points out that these "Volokhi" could most probably coincide with the Vlachs mentioned in *Anonymus*, the chronicle of the secretary of King Bela II or King Bela III of Hungary ⁽¹²⁾.

The former Roman province of Pannonia included the western part of present day western Hungary and Yugoslavia. In its early history it became :

(10) A. V. BOLDUR, *Istoria Basarabiei Contribuții la Studiul Istoriei Românilor* (*History of Bessarabia Contributions to the History of the Rumanians*) (Kishinev (Chișinău), 1937). Vol I, pp. 76-77

(11) Ion HURDUBEȚIU, *Die Deutschen über die Herkunft der Rumänen* (*The Germans about the Origin of the Rumanians*) (Bucharest, 1977), p. 41, p. 60 and p. 71.

(12) *Ibid.*, p. 47. See also Charles U. CLARK, *Greater Roumania* (New York, 1922), p. 48

... a vast field for the interplay of cultural and ecclesiastical movements from east, south and west, and here the Moravian rulers tried to build up an independent position between the powers of their age, the Byzantine empire, the Carolingian empire in the west, and the Roman church⁽¹³⁾.

In this connection, the Rumanian historian Dimitrie Onciul (1856-1923) states :

During the Avar rule Pannonia was settled by Slavic tribes (Croats and Slovenes); in the southern part of the Drava, a Croatian state is organized, but in the northern part, a Slovene state dependent upon the Franks, which later on became united with the great principality of Svatopluk. In a struggle between Svatopluk and the east-frankish king, Arnulf seeks assistance from the Hungarians (892) who later occupy Pannonia⁽¹⁴⁾.

(My translation from Rumanian).

Starting from southern Russia, where they had been subjects of the Khazars, the Hungarians who have called themselves by the ethnonym "Magyar" (Mogeri, Mageri) a term of Ugrian origin, swept directly westward in the ninth century. By 863 they had reached Germany and by the end of the century northern Italy. Due to the armed attack of the Hungarians the Moravian principality ceased to exist in 906 and the centre of the state organizing activities of the western Slavs was shifted to Bohemia⁽¹⁵⁾. The Proto-Bulgar controlled political organizations in Crişana and Banat were wiped out and after gradual conquest of Transylvania after 1001 the Hungarians found a new home in Pannonia and the Carpathian Basin⁽¹⁶⁾. The Hungarians are considered to be the last of the conquering hordes to establish permanent settlements in Europe and some of their scholars claim that there were no Vlachs in Pannonia and Transylvania, and that the Vlachs arrived in this area three

(13) Karl Bosl, "Political Relations Between East and West" *Eastern and Western Europe in the Middle Ages* (London, 1970), pp 47-49.

(14) Aurelian SACERDOŢEANU, *Dimitrie Onciul Scrieri Istorice (Dimitrie Onciul Historical Writings)* (Bucharest, 1968), p. 446

(15) A. BARTHA, *Hungarian Society in the 9th and 10th Centuries* (Budapest, 1975), p. 7 and p 84.

(16) *Ibid.*, p. 8. See also OŢETEŢA ed., *op cit.*, p. 156.

centuries after the conquest of an empty and unpopulated area by the Hungarians.

Most of the Byzantine books translated into Slavonic in medieval Ruš (Russia) or imported from Bulgaria or Serbia were the work of priests or monks intended for the propagation of the Christian faith. A chronicler of the sixth century was an uneducated Syrian of Antioch, John Malalas, the author of a Greek chronicle of the history of the world which "represents a historical booklet for the people in the fullest sense of the term" (17). This chronicle exerted a considerable influence upon Byzantine, Eastern, and Slavonic chronography. Parts of this chronicle, together with an old Bulgarian chronicle dated before Christianity, was introduced in the area, and is included in an old Russian chronography entitled *The Hellenic Chronicle*. This chronograph supports *The Russian Primary Chronicle* of Nestor by placing the Vlachs in Pannonia much earlier during the time of Attila (434-453) by stating that during the funeral of Attila "his warriors taking his body carried it through the Vlachs and the Germans and placed it in the lands of the Hungarians" (18). (My translation from the Russian). This seems to be the first indication of a widespread belief that the Latin speaking Vlachs were in Pannonia and Eastern Europe during the time of Attila and it is quite interesting to note that it has been completely ignored by so many historians who continue to maintain :

The mention of the Volokhs (Vlachs) in the Kievan chronicle *Tale of Bygone Years* only thus could be explained. The chronicle in question was written between the years 1112-1118 on the basis of preceding historical tales from the eleventh century. The three passages where the Volokhs are mentioned are the oldest reference to the Rumanians north of the Danube in a historical source (19).

(17) A. A. VASILIEV, *History of the Byzantine Empire 324-1453* (Madison, Wisconsin, 1958), Vol. I, P. 184.

(18) O. V. TVOROGOV, *Drevne-Russkie Chronography (Ancient Russian Chronographies)* (Leningrad, 1975), p. 138. See also P. P. PANAITESCU, *Introducere la Istoria Culturii Românești (Introduction to the History of Rumanian Culture)* (Bucharest, 1969), p. 130.

(19) P. CONSTANTINESCU-IAȘI, *Relațiile Culturale Romino-Ruse din Trecut (Rumanian-Russian Cultural Relations in the Past)* (Bucharest, 1954), p. 55.

A contemporary young Rumanian scholar seems to support a similar opinion that *The Russian Primary Chronicle* is the oldest reference to the Vlachs in Pannonia and Transylvania by stating :

The first one to identify these nations and the Rumanians, Volokhs, is the Russian chronicler Nestor (deceased in 1112). The knowledge of these nations we gather also from the English chronicler Ranulphus Hugden ("monachus Cestrensis", approx. 1280 – approx. 1363) in his work *Polychronieon*, I, London, 1865, p. 172, describing Pannonia he knows this detail as well as the fact that these inhabitants were chased out by the newcomers. This knowledge could have originated with the Anonymous, who did pursue his studies in the West and did have close ties with the English intellectuals ; see Fest SANDOR, "Anonymys Angol Forrasai" ("English Sources of the Anonymous"), in *Egytemes Philologiai Kozlony*, LIX (1935), 4-6, p. 162-179 ⁽²⁰⁾.

The inclination is very strong to agree with the late Professor P. P. Panaitescu that even if the old Russian chronography entitled *The Hellenic Chronicle* was not recorded during the time of Attila the Hun, nevertheless, it could possibly qualify to be the first testimony about the earliest presence of the Vlachs (Rumanians) in Pannonia and Eastern Europe way before the appearance of the Hungarians in Europe.

The Hungarian historians are reluctant to recognize the Latin speaking Vlachs of Eastern Europe as the ancestors of present day Rumanians and some of them insist :

In historical literature a debate is going on about the question which nation is meant under the name of Volokh identified by the chronicler. Opinions are expressed that the chronicler meant them to be either Celts, or Romans, Langobards, Bulgarians, Getae, Goths or Rumanians. Now it is clear that the text of the ancient Russian chronicle does not give a clear answer to the question about the ethnic origin of the Volokhs mentioned in it. A gathering of all evidence known to science about the central Danubian area of the ninth and tenth century permits the advance of the Hypothesis

(20) Adolf ARMBRUSTER, *Romanitatea Românilor Istoria Unei Idei (The Romanity of the Rumanians the History of an Idea)*(Bucharest, 1972), p 31 n. See also the French version of the same book. *La Romanité des Roumains Histoire d'une Idée* (Bucharest, 1977), p 35 n.

according to which in popular tradition (and following it possibly also in written sources) by the name of Volokhs were named the romanized (neolatin) population (the ancestors of the French, Italians) of the Frankish March – the frontier region of the East-Frankish empire which did exist in the Danubian basin. The problem of the ethnic origin of the Vlachs in the ancient Russian chronicle is in need of further elaboration ⁽²¹⁾.

Contemporary Soviet scholars point out that a barbarian with a Latin name of Mundus, magister of Illyricum, might possibly be the first one to have tried to organize a state for the Latin speaking population of the Danubian basin :

And so in the form of a hypothesis one can admit that at the start of the sixth century, taking advantage of the struggle between the Goths, the Gepids and the Byzantine Empire over Sirmium, the romanized population residing on both sides of the Danube, in alliance with the "barbarians" under the leadership of a local leader Mundus did make an attempt to create an independent early state organization following the pattern of barbarian kingdoms ⁽²²⁾.

(My translation from Russian).

The survival of the Latin speaking Vlachs in Eastern Europe is explained in the following way :

On the Carpatho-Danubian territory and north of the Danube as well as south of it, the eastern Roman ethnic element avoided the process of de-ethnisation and assimilation by the Slavs and the Hungarians. This was due to a particular kind of Valachian type of pastoral activity. However, linguistic facts provide the basis to assume that close historical ties between the Vlachs and Slavs did exist during the period of Slavic migrations in the middle Danube area and in the Balkans. For the east Roman population along the

(21) V. P. SHISHARIN, R. A. AVERBUKH et al. eds., *Istoria Vengrii (A History of Hungary)* (Moscow, 1971), Vol. I, p. 103. See also GYONI, *op. cit.*, p. 68 and pp. 87-92, also V. D. KOROLYOUK, *Volokhi I Slaviane Russkoi Letopisi (The Vlachs and Slavs of the Russian Chronicle)* (Kishinev, 1971), pp. 10-11, p. 17 and p. 21.

(22) I. A. RAFALOVICH, "K voprosu o vremeni poiavlenia pervykh politicheskikh obrazovaniy romanizovanogo naselenia ne zemliakh k severu ot Dunaia" (Towards the Question About the Instance of Appearance of the First Political Entities of the Romanized Population on the Lands North of the Danube") *Yugo Vostochnoia Evropa V Epokhu Feodolisma (South East Europe in the Epoch of Feudalism)* (Kishinev, 1973), p. 47.

Danube and north of the Danube there is a basis to assume the existence of even two stages of Slavic-Vlach cultural synthesis. The second stage was caused by the transfer of the Vlach population to agriculture, the feudalization of Vlach society and the organization of Vlach and Moldavian statehood⁽²³⁾.

(My translation from Russian).

Any possibility of an independent Latin Vlach state in Eastern Europe was prevented by the numerical superiority of the Slavs who were involved with their struggle for survival against the medieval state of the Franks, the Byzantine Empire, and the Hungarian invasion in Pannonia and Transylvania. The Hungarian invasion in Eastern Europe manages to create a permanent wedge in the compact mass of the Slavs. The close relations and ethnic cooperation between the Latin speaking Vlachs and the Slavs offered a real possibility for the creation of a Vlach feudal state⁽²⁴⁾. The Latin element in Eastern Europe managed to survive due to a special underground process characterized by a pastoral and agricultural society and a special type of feudalism characteristic for the area of the Carpatho-Danubian territory⁽²⁵⁾. Protected by the Carpathian mountains, the Latin speaking Vlach element survived in Moravia, Pannonia, Transylvania, and was able to form the first independent feudal states of Wallachia and Moldavia around the fourteenth century⁽²⁶⁾. The Rumanian historians N. Iorga, N. Nandriş and N. Drăgan seem to agree with B. P. Haşdeu who maintains that some Vlachs were pushed into Moravia by the Hungarians who have invaded and conquered Pannonia and Transylvania⁽²⁷⁾. The Czech scholars deny any Rumanian substratum in the so-called "Moravian Wallachia". D. Krandžalov, however, cannot deny the fact that the movement of Vlach colonists

(23) Y. V. BROMLEI and V. D. KOROLYOUK, "Slaviane i Volokhi v velikom pereselenii narodov i feodolizatsia tsentral'noi i yougovostochnoi Evropy" ("The Slavs and the Vlachs Within the Great Migration of People and the Feudalisation of Central and South-Eastern Europe"), *Ibid.*, p. 26.

(24) *Ibid.*, p. 31.

(25) *Ibid.*, p. 32

(26) *Ibid.*

(27) N. G. GRATSJANSKAJA, *Etnograficheskie Grupy Moravii (The Ethnographical Groups in Moravia)* (Moscow, 1975), p. 81.

form the Slovakian part of the Carpathian range was caused by their persecution in Hungary. In connection with this he points out the fact that in 1574, according to a ruling of the Hungarian diet the Vlachs were required to pay only half of the state tax, but by 1600 both the Vlachs and the Carpatho-Russians (Ruthenians) lost their former privileges ⁽²⁸⁾.

In conclusion, the fact that the Russian primary sources are supported by Hungarian and other medieval sources places them in a new perspective and adds a great significance to them in the study of the different nationalities of Eastern Europe.

*Monmouth College,
West Long Branch,
New Jersey.*

Demetrius DVOICHENKO-MARKOV.

(28) *Ibid.*, p. 83.

UN NOUVEL INÉDIT D'ÉVAGRE LE PONTIQUE : SON COMMENTAIRE DE L'ECCLÉSIASTE

Évagre, ainsi que l'attestent les chaînes ⁽¹⁾, a commenté plusieurs livres bibliques, les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, *Job* et l'*Évangile de Luc*. Cette abondante œuvre exégétique est encore presque totalement inconnue, exception faite toutefois du *Commentaire des Psaumes* retrouvé par Marie-Josèphe Rondeau ⁽²⁾, et du *Commentaire des Proverbes*, édité à la fin du siècle dernier par Tischendorf ⁽³⁾. À ces deux commentaires, il est maintenant possible d'en ajouter un troisième, le *Commentaire de l'Ecclésiaste* que j'ai d'abord découvert sous forme d'extraits dans l'*Iviron 555* (xiv^e s.), puis sans doute en totalité dans le *Coislin 193* (xi^e s.).

Le codex *Parisinus Coislinianus gr. 193* ⁽⁴⁾ présente dans sa première moitié des textes exégétiques de provenances diverses. Aux folios 16^v-33^r apparaît une série de scholies anonymes à certains versets de l'*Ecclésiaste* sous le titre de : *Σχόλια εἰς τὸν Ἐκκλησιαστήν*. Le texte est écrit à pleine page et les lemmes bibliques sont en lettres d'or. Les scholies alternent avec des variantes hexaplaïres facilement repérables. À l'origine, quand pour un même verset on avait une leçon hexaplaïre et une scholie, la seconde était introduite par *ἄλλος* ; quelques *ἄλλος* ont subsisté (*ad Eccl.* 1,2. 6,9. 7,18) ; l'un deux (*ad Eccl.* 5,1-2) a été déplacé, scindant ainsi le texte de la scholie en deux, comme s'il s'agissait de deux exégèses d'auteurs différents ; la

(1) G. KARO-I. LIETZMANN, *Catenarum graecarum Catalogus*, in *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philol.-hist. Kl.*, Göttingen 1902, pp. 38. 300-301, 303, 305-306, 310, 312, 313, 319, 324, 327 et 578.

(2) Marie-Josèphe RONDEAU, *Le Commentaire sur les Psaumes d'Évagre le Pontique*. *OCP* 26, 1960, pp. 307-348.

(3) A. FR. C. TISCHENDORF, *Notitia editionis codicis bibliorum Sinaitici*, Leipzig 1860, pp. 74-122.

(4) R. DEVRESSE, *Le Fonds Coislin*, Paris 1945, p. 168.

plupart du temps, leçon hexaplaire et scholie se trouvent réunies (*ad Eccl.* 3,15. 4,5,14. 5,12. 7,15). Une fois les variantes hexaplaire identifiées, il reste soixante-treize scholies qu'il faut restituer à Évagre le Pontique, et qui constituent sans aucun doute la plus grande partie, voire la totalité, de son *Commentaire de l'Ecclésiaste*. De longueur variable, certaines n'ont qu'une ligne, la plus longue a quarante-cinq lignes de ma copie. Comme toujours, Évagre ne fait pas un commentaire suivi, mais se contente de gloser les termes ou les passages qui retiennent son attention. Selon la division moderne en chapitres, les scholies se répartissent ainsi : six commentent le chap. 1, huit le chap. 2, huit le chap. 3, douze le chap. 4, onze le chap. 5, sept le chap. 6, douze le chap. 7, quatre le chap. 8, deux le chap. 9 et trois le chap. 11. Les chap. 10 et 12 n'ont fait l'objet d'aucune exégèse.

Des extraits de ce commentaire se retrouvent dans le Cod. *Iviron* 555 [*Athous* 4675] (xiv^e s.). Le début du manuscrit est occupé par les livres sapientiaux, *Job*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique*, la *Sagesse*, le *Siracide* et les *Psaumes de Salomon*. La suite (ff. 246^r-272^v) offre un ensemble de textes exégétiques et dogmatiques anonymes qu'il est nécessaire de décrire avec précision pour pallier l'insuffisance de la notice de Lambros⁽⁵⁾. Soit :

1. (ff. 246^r-249^r) : choix de scholies d'ÉVAGRE SUR L'*Ecclésiaste*.

Titre : Σχόλια Ἐκκλησιαστοῦ.

Inc. : Ἐκκλησία ἐστὶν ψυχῶν...

Des. : ...τὸν κεκτημένον αὐτήν.

Il s'agit des scholies suivantes : sch. 1, 2, seconde partie des sch. 3, 5 et 15, sch. 18, début de la sch. 19, fin de la sch. 21, début de la scholie 27, fin de la sch. 35, début des sch. 36 et 42, sch. 44 et 45, fin de la sch. 60. Une variante hexaplaire d'*Eccl.* 5, 19 a été insérée entre les sch. 44 et 45⁽⁶⁾.

2. (ff. 249^r-259^r) : choix de scholies d'ÉVAGRE SUR LES *Proverbes*.

Inc. : Ἀγάθονον-εὐδοκίας σου (Ps. 50, 20a). Εὐχεται ὁ Δαβὶδ...

Des. : ...εἶναί φασι.

(5) Sp. P. LAMBROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, t II, Cambridge 1900, pp. 169-170.

(6) J'ai adopté pour plus de commodité une numérotation continue des scholies, qui est absente du manuscrit.

Ce choix suit sans séparation la première série et débute avec la citation de Ps. 50, 20a et la fin de la sch. 12. Il reproduit, partiellement ou en totalité, dans un ordre quelquefois bouleversé, quatre-vingt-cinq scholies d'Évagre. On relève dans cet ensemble quelques éléments étrangers : au f. 252^{r-v}, une mise en garde contre l'hérésie, dans laquelle l'âme hérétique est comparée à la femme étrangère ; au f. 253^r, une scholie inconnue d'autre part ; et enfin, au f. 253^v, une variante hexaplaire de *Prov.* 20,27.

3. (ff. 259^v-261^r) : Deuxième série de scholies d'ÉVAGRE sur l'*Ecclésiaste*. Les scholies viennent à la suite des lemmes bibliques d'*Eccl.* 1, 2, 13.

Inc. : Πονηρόν τὸ ἐπίπονον...

Des. : ἔθνη φησὶν ὁ κύριος.

Ce sont les sch. 4, le début de la sch. 5 et la sch. 38.

4. (ff. 261^r-263^r) : Fragment de chaîne sur le *Cantique des cantiques*, commentant le début du chap. 4.

Titre : Σχόλια εἰς τὸ ᾄσμα τῶν ᾄσμάτων.

Inc. : Θαλπιωθ...

Des. : ...τοῦ μυστηρίου πηγαί.

Cette chaîne n'est apparentée à aucune de celles qui sont connues ; un seul extrait de l'*Homélie VIII* de Grégoire de Nysse sur le *Cantique des cantiques* a pu être identifié.

5. (ff. 263^r-265^r) : Scholies d'HIPPOLYTE et d'ÉVAGRE sur *Prov.* 30, 15-20 et 25,5.

Inc. : Λέγε μοι...

Des. : ...τῶν ἀνθρώπων λέγεται.

Ces textes sont précédés du lemme biblique de *Prov.* 30,18-20 ; ce sont les fragments 52, 53, 54, 55, 56, la fin de 48, 46 et le début de 48 de l'édition de M. Richard (7). Les scholies 294 et 300 d'Évagre sont placées entre les n° 48 et 46 d'Hippolyte. Le début du n° 52 diffère notablement de l'édition : Λέγε μοι, ὦ Σολομών, πῶς ἀγνοεῖν φαίης τὰ ὑπὸ σοῦ προφητευθέντα · ἐν αὐτοῖς γὰρ τοῖς ῥητοῖς διδάσκεις

(7) M. RICHARD. Les fragments du Commentaire de S. Hippolyte sur les Proverbes de Salomon, *Le Muséon* 79, 1966, pp. 86-88. article repris dans *Opera minora*. t I, Louvain 1976, n° 17

ἡμᾶς τὰ τοῦ Χριστοῦ μυστήρια. Λέγεις γὰρ «ἄχνη ἀετοῦ πετομένου» τίνος, ἀλλ' ἢ τοῦ ἐπουραίου...

6. (ff. 265^r-267^r) : Extrait d'une chaîne sur *Prov.* 8,22-9,5 (type I de Karo-Lietzmann) (8).

Inc. : Οὐσία οὐσα...

Des. : ...διαβαίνει.

7. (f. 267^{r-v}) : Extrait de la même chaîne sur *Prov.* 30,30-31.

Inc. : Σκύμνος ὁ Χριστός...

Des. : ...οἱ γραμματεῖς.

8. (ff. 267^v-268^r) : Court extrait du commentaire d'OLYMPIODORE sur l'*Ecclésiaste* (*P.G.* 93,481-484), venant après le lemme biblique d'*Eccl.* 1,5.

Inc. : Ἀνατέλλει...

Des. : ...καταυγάζων.

9. (f. 268^{r-v}) : Extrait de la chaîne de type I sur *Prov.* 9,9-10,1.

Inc. : Τὰς τῆς δικαιοσύνης...

Des. : ...χρήσεται.

Cet extrait suit le lemme biblique de *Prov.* 9,9.

10. (f. 268^v) : Fragment doctrinal. Ce fragment, semble-t-il, réunit deux textes qui n'ont aucun rapport entre eux : le premier n'a pu être identifié : *Εἰ πάντα τὰ τῆ οὐσία συμβεβηκότα καὶ ἐν αὐτῇ ὅτι ποτέ εἰσι τοῦ εἶναι ἀνευρισκόμενα ἀνάγκη τὴν ποιότητα πρὸ τοῦ πο<σ>οῦ εἶναι καὶ πῶς τὸ ἑτεροῦπόστατον πρὸ τὸ (sic) ὑφιστάντος καὶ τί εἴη τὸ γινόμενον ὡς ἀνυπόστατον χωρὶς τῆς τοῦ ὑποκειμένου φθορᾶς.* Le second qui débute par *καὶ μίαν καλὴν* et se termine par *ἀρχὰς δογματίζειν* correspond à la fin du premier paragraphe d'un petit traité antimanichéen : *Pamphlet du manichéen Photin et réponse de Paul le Perse* (9). Le passage ici présent se lit en *P.G.* 88, 553 B 5-8.

11. (ff. 268^v-271^r) : Traité antimanichéen de ZACHARIE DE MITYLÈNE.

Inc. : Εἰ κατὰ πάντα ἐναντία...

Des. : ...τῆ μὴ οὐσῆ κακία.

(8) KARO-LIETZMANN, *op. cit.*, pp. 299-305.

(9) Sur ce texte et les manuscrits qui le contiennent voir M. RICHARD-M AUBINEAU, *Iohannis Caesariensis . opera quae supersunt* [= *Corpus Christiano-rum*, ser. gr. 1], Louvain 1977, pp. xxxi-xxxii.

Ce texte a été édité, d'après le Cod. *Januensis* 27 (ff. 301-303), par J.-B. PITRA, *Analecta Sacra*, V, 1, Rome 1888, pp. 67-70. Le texte de notre manuscrit omet le dernier paragraphe de l'édition, tout comme le Cod. *Monacensis* 66 dont Pitra signale en note les variantes.

12. (ff. 271^r-272^v) : Nouveau choix de scholies d'ÉVAGRE sur les *Proverbes*.

Inc. : Παροιμία ἐστὶ λόγος...

Des. : ...αἰρέσεως πονηρᾶς.

Ce nouvel extrait présente quinze scholies d'Évagre et se termine par le début de la mise en garde rencontrée au f. 252^{r-v}.

La description sommaire de Lambros ne laissait pas prévoir la découverte de textes aussi intéressants. L'ordre dans lequel apparaissent les scholies d'Évagre est difficile à expliquer ; le désordre pourrait résulter de la confusion des feuillets dans un manuscrit antérieur. Mais quatre scholies aux *Proverbes* sont communes aux deux séries et présentent de si notables différences qu'il faudrait admettre deux sources. Ce manuscrit, s'il n'apporte pas que des lumières sur la transmission des œuvres exégétiques d'Évagre, est tout de même pour seize scholies un précieux témoin du *Commentaire de l'Ecclésiaste*.

La tradition indirecte des chaînes n'est pas négligeable, quatre types de chaînes ont connu et utilisé les scholies évagriennes du *Coislin* 193. C'est le type I de Karo-Lietzmann⁽¹⁰⁾ qui les reproduit avec le plus de fidélité. Il est représenté par deux témoins parisiens le *Parisinus gr.* 151 (XIII^e s.), ff. 78^v-100^r, et le *Coislinianus gr.* 194 (XIII^e s.), ff. 67^v-93^r ; le premier utilise une cinquantaine de nos scholies, le second une quarantaine⁽¹¹⁾. Les attributions sont souvent fausses et le nom d'Évagre n'est jamais mentionné. Le *Parisinus gr.* 151 attribue la sch. 10 à Eustathe d'Antioche ; cela lui vaut de figurer sous le n^o 79, parmi les fragments d'Eustathe rassemblés par M. Spanneut⁽¹²⁾. L'erreur résulte probablement d'une mauvaise

(10) KARO-LIETZMANN, *op cit.*, pp. 310-312. Le *Coislin* 193 n'est pas, comme le croient Karo-Lietzmann, un extrait de ce type de chaîne, mais une des sources, utilisée conjointement avec Grégoire de Nysse, Olympiodore et le Pseudo-Grégoire de Nazianze (*P.G.* 10, 987-1018).

(11) Le *Coislin* 194 est en effet une recension abrégée de ce type de chaîne.

(12) M. SPANNEUT, *Recherches sur les écrits d'Eustathe d'Antioche*, Lille 1948.

interprétation du sigle *Εὐαγρίου*, quelquefois réduit à ses premières lettres. Une confusion du même ordre entre Évagre et Eusèbe est fréquente dans certaines chaînes aux *Proverbes*.

La chaîne du *Vaticanus gr.* 1694 (année 1203), ff. 1-70^r, ne commente que les sept premiers chapitres de l'*Ecclésiaste*. Elle cite presque toutes les scholies du *Coislin* 193, mais sous une forme parfois légèrement paraphrasée et avec des interpolations édifiantes. Le nom d'Évagre n'apparaît nulle part.

Le cod. *Marcianus* 22 (xii^e s.), ff. 67^v-83^r, contient en marge du commentaire d'Olympiodore une chaîne tronquée, attribuée à Procope de Gaza. Elle vient d'être éditée dans le *Corpus Christianorum* par S. Leanza d'une façon qui n'est pas très satisfaisante⁽¹³⁾. Son édition est prématurée : une étude plus complète des chaînes aurait permis de faire une meilleure critique des attributions et de distinguer sous un même sigle des textes de provenances diverses. Les deux textes qui sont affectés du sigle *Εὐαγρίου* (éd. Leanza, pp. 25 et 38) n'ont aucun rapport avec ceux qui, dans le *Coislin* 193, commentent les mêmes versets. Comme le second de ces textes est suivi d'un texte anonyme d'Évagre, il y a sans doute eu un déplacement du sigle vers le haut. Si ces deux textes ont toute chance de ne pas être d'Évagre, on en trouve en revanche trois authentiques sous d'autres attributions, et deux parmi les fragments anonymes :

1. *Διδύμου*, p. 8, ll. 26-32 : ἀλλὰ – οἱ λόγοι est un extrait de la scholie 2, reproduite plus bas.

2. *Τοῦ Νύσσης*, p. 12, l. 115 : ἐπίπονον γὰρ τοῦτο, et peut-être plus loin, l. 123 : ἀλλ' οὐκ αἴτιος τούτου θεός, proviennent vraisemblablement de la sch. 4 *ad. Eccl.* 1,13 (*Coislin* 193, f. 17^v).

3. Anonyme, p. 17-18, ll. 73-76 : πνεῦμα – τὸ πνεῦμά μου provient de la sch. 10 *ad. Eccl.* 2,11 (*Coislin* 193, f. 19^r).

4. Anonyme, p. 39, ll. 50-51 : καὶ τῶν – ἐμπιπλάμενος correspond à la fin de la sch. 26 *ad. Eccl.* 4,5 (*Coislin* 193, f. 22^r).

5. *Νείλου*, p. 39, ll. 55-56 : la citation du *Ps.* 36,16 vient sans doute de la sch. 27 *ad. Eccl.* 4,6 (*Coislin* 193, f. 22^r).

pp. 81-82 et 124. Le fgt 80 est un extrait de la 4^e *Homélie sur l'Eccl.* de Grégoire de Nysse.

(13) S. LEANZA, *Procopii Gazaevi Catena in Ecclesiasten* [= *Corpus Christianorum, ser. gr.* 4], Louvain 1978, pp. 1-50

La chaîne du *Vaticanus Barberinianus* gr. 388 (XIII^e s.) attribuée à Évagre quinze fragments que vient d'éditer A. Labate (14). Ces textes, à l'exception de deux (*ad Eccl.* 4,1,4) et de la fin de quatre autres (15), ont leur correspondant dans le *Coislin* 193. Ils sont assez courts, et forment doublets avec le texte intégral des scholies, également présent :

- f. 3^{r-v} – *Εὐαγγρίου* : doublet de la sch. 6.
– ἄλλως : sch. 6.
- f. 10^{r-v} – anonyme : sch. 11.
- f. 11^r – *Εὐαγγρίου* : doublet de la sch. 11.
- f. 15^v – anon. : sch. 14.
- f. 17^r – *Εὐαγγρίου* : doublet de la sch. 14.

Ce type de chaîne a donc utilisé deux sources contenant des états différents du texte d'Évagre. La source qui contenait les textes brefs, peut-être apparentée à la chaîne de Procope, avait assez bien conservé les sigles d'attribution.

Il ressort de cet examen rapide que la tradition caténique sera précieuse pour l'établissement du texte, car si l'on met à part les doublets du *Barberinianus* 388 et les bribes du *Marc.* 22, les scholies du *Coislin* 193 ont été fort peu remaniées par les caténistes.

Hans Urs von Balthasar, dans un article excellent (16) où il dressait un inventaire de l'œuvre exégétique d'Évagre, avait cru reconnaître dans le commentaire d'Olympiodore sur l'*Ecclésiaste* un certain nombre de textes de saveur évagrienne. Malheureusement aucun d'eux n'a de correspondant dans le *Coislin* 193. En dépit de l'apparence de chaîne que lui donnent les nombreux ἄλλως, cette œuvre est vraisemblablement un commentaire original à exégèses multiples. Cependant, des textes étrangers ont pu y être insérés, et le

(14) A. LABATE, L'esegesi di Evagrio al libro dell'Ecclésiaste. in *Studi in onore di A. Ardigioni*, Messine 1979, pp. 485-490

(15) Sch. *ad. Eccl.* 3,18 : ἡ καὶ ἐννοιῶν est un extrait du Commentaire d'Olympiodore (*PG* 93, 521 A4-8) ; sch. *ad. Eccl.* 6,8 : le texte qui vient après ἡγοῦν n'est pas d'Évagre, sch. *ad. Eccl.* 7,15 la fin à partir de διαμένουσι est d'un autre auteur ; sch. *ad. Eccl.* 7,17 : σπούδαξε - καμάτων vient du Comm. d'Olympiodore (*PG* 93, 568 D7-12 - 569 A1-2).

(16) H. URS VON BALTHASAR, Die Hiera des Evagrius Pontikus, *Zeitschrift für katholische Theologie* LXIII, 1939, pp. 203-204.

Parisinus gr. 153 (XI^e s.)⁽¹⁷⁾ en donne un bon exemple. Au f. 133^v, apparaît l'attribution *Εὐαγγλίου* qui signale l'insertion du début de la sch. 30 *ad Eccl.* 4,12 d'Évagre au cœur du commentaire d'Olympiodore. Dans le *Marcianus* 22 (XII^e s.), au f. 85^r l'attribution marginale a disparu et le texte d'Évagre est définitivement intégré. Dans le même article, le théologien allemand signalait, à la suite de Zöckler⁽¹⁸⁾, un texte arabe, attribué à Évagre et intitulé : *ad imitationem Ecclesiastae, Cantici canticorum et Proverbiorum Salomonis*. Il était permis d'espérer qu'il s'agissait d'une version arabe des commentaires d'Évagre sur la trilogie salomonienne. Ce texte est présent dans le *Parisinus arab.* 157 et s'avère n'être qu'une suite de trois courts pastiches des œuvres salomonniennes⁽¹⁹⁾. Le texte concernant l'*Ecclésiaste* se trouve au f. 163, introduit par

وَكَمْ أَيُّهَاً مِنْ قَوْلِ الْكُنَّاثُسِيِّ

Les sentences commencent par des expressions telles que :

إِذَا رَأَيْتَ ، وَفَلْتِ ، وَتَمَدَّتْ وَرَأَيْتَ

qui correspondent au grec *εὖν ἰδῆς, εἶπα ἐγώ, ἐπέστρεψα ἐγὼ καὶ εἶδον*.

L'authenticité évagrienne de la collection du *Coislin* 193, admise au début de cette étude, demande à être justifiée. Certes, le voisinage des scholies aux *Proverbes* dans l'*Iviron* 555, l'attribution des doubles à Évagre par le *Barberinianus* 388, l'attribution isolée du *Parisinus gr.* 153 invitent à conclure dans ce sens. Ces indications seraient toutefois insuffisantes si la terminologie des scholies n'était bien évagrienne, et si les points de contact avec le reste de l'œuvre d'Évagre n'étaient nombreux.

Les trois premières scholies qui seront citées plus bas ne tromperont personne : chacun pourra y reconnaître la hiérarchie évagrienne des diverses contemplations. Le livre de l'*Ecclésiaste* est le livre de la contemplation naturelle (*ἡ φυσικὴ θεωρία*), appelée également science des éons et des mondes, du jugement et de la

(17) Ce manuscrit contient aux ff 117^v-161^v le commentaire d'Olympiodore sur l'*Ecclésiaste*. La scholie d'Évagre est absente de l'édition de P.G. 93, 477-628

(18) O. ZÖCKLER, *Evagrius Pontikus*, Munich 1893, p. 42.

(19) Cf. la description de G. TROUPEAU, *Catalogue des Manuscrits arabes, Manuscrits chrétiens*, t 1, Paris 1972, p. 133

providence, ou encore contemplation des êtres (ή θεωρία τῶν γεγονότων). À la suite d'Origène et de Grégoire de Nysse, Évagre⁽²⁰⁾ voit dans les trois livres de Salomon les trois étapes de la vie spirituelle : les *Proverbes* se rattachent à l'éthique, l'*Ecclésiaste* à la physique et le *Cantique des cantiques* à la théologie. Livre de la «contemplation physique», l'*Ecclésiaste* proclame ainsi les limites et la vanité d'une telle contemplation, quand l'intellect, au terme de son aventure spirituelle, parvient à la contemplation suprême, celle de Dieu. C'est ainsi qu'Évagre a habilement réussi à tourner la difficulté posée par les propos les plus désabusés de l'*Ecclésiaste* (notamment ceux qui sont dirigés contre la connaissance). Une phrase de la sch. 2 résume toute son interprétation : «Tout cela est vanité de vanités face à la connaissance de Dieu lui-même».

ad. Eccl. 1,1

Sch. 1. Ἐκκλησία⁽²¹⁾ ἐστὶ ψυχῶν καθαρῶν γνῶσις ἀληθῆς αἰώνων καὶ κόσμων καὶ τῆς ἐν αὐτοῖς κρίσεως καὶ προνοίας. Ἐκκλησιαστῆς δὲ ἐστὶν ὁ ταύτης τῆς γνώσεως γεννήτωρ Χριστός · ἡ ἐκκλησιαστῆς ἐστὶν ὁ διὰ τῶν ἠθικῶν θεωρημάτων καθαιρῶν ψυχὰς καὶ προσάγων αὐτὰς τῇ φυσικῇ⁽²²⁾ θεωρίᾳ.

ad Eccl 1,2

Sch. 2. Πρὸς τοὺς εἰσελθόντας εἰς τὴν νοητὴν ἐκκλησίαν καὶ θαυμάζοντας τὴν θεωρίαν τῶν γεγονότων, ὁ λόγος φησὶ · μὴ νομίσητε τοῦτο εἶναι τὸ ἔσχατον τέλος, ὃ οὗτοι, τὸ⁽²³⁾ ταῖς ἐπαγγελίαις ὑμῖν ἐναποκείμενον. Ταῦτα γὰρ πάντα ματαιότης ἐστὶ ματαιότητων ἐνώπιον τῆς γνώσεως αὐτοῦ τοῦ θεοῦ. Ὡσπερ γὰρ μάταια μετὰ τὴν τελείαν ὑγείαν τὰ φάρμακα, οὕτω μετὰ τὴν γνῶσιν τῆς ἀγίας Τριάδος μάταιοι τῶν αἰώνων καὶ κόσμων οἱ λόγοι.

(20) Dans la sch. 247 ad *Prov.* 22,20 : Πᾶσα γὰρ ἡ κατὰ τὴν γραφὴν πραγματεία τέμνεται τριχῶς εἰς ἠθικὴν καὶ φυσικὴν καὶ θεολογικὴν · καὶ ἀκολουθεῖ τῇ μὲν πρώτῃ αἰ Παροιμίαι, τῇ δὲ δευτέρᾳ ὁ Ἐκκλησιαστῆς, τῇ δὲ τρίτῃ τὰ Ἐπιστολάκια τῶν ἁγίων

(21) Ἐκκλησία *Iviron* 555 · ἐκκλησιαστῆς *Coislin* 193.

(22) φυσικῇ *Iviron* 555 : φυσικῇ *Coislin* 193.

(23) τὸ *Iviron* 555 · om *Coislin* 193

ad Eccl. 1,11

Sch. 3. *Εἰ 'οὐκ ἔστι μνήμη τοῖς πρώτοις', πῶς ὁ Δαβὶδ φησι : «ἐμνήσθη ἡμερῶν ἀρχαίων»⁽²⁴⁾ καὶ «ἔτη αἰώνια ἐμνήσθη»⁽²⁵⁾ ; ἢ τὸ τηλικαῦτα λήθη τούτων πάντων γενήσεται ὀπηνίκα ἂν ἡ λογικὴ φύσις ὑποδέξηται τὴν ἁγίαν Τριάδα · τότε γὰρ ὁ θεὸς ἔσται⁽²⁶⁾ τὰ πάντα ἐν πᾶσιν⁽²⁷⁾. Εἰ γὰρ τὰ νοήματα τῶν πραγμάτων ἐν τῇ διανοίᾳ γινόμενα εἰς ἀνάμνησιν ἄγει τῶν πραγμάτων τὸν νοῦν ·⁽²⁸⁾ πάντων δὲ τῶν νοημάτων χωρίζεται νοῦς θεὸν θεασάμενος · πάντων ἄρα τῶν γεγονότων ἐπιλανθάνεται νοῦς ὑποδεξάμενος τὴν ἁγίαν Τριάδα.*

Après la présentation de ces trois scholies, quelques parallèles avec le reste de l'œuvre d'Évagre suffiront à confirmer l'authenticité évagrienne de la série du *Coislin* 193 :

Sch. 13 ad Eccl. 2,25 : *Τίς γὰρ χωρὶς Χριστοῦ δυνήσεται φαγεῖν τὰς σάρκας αὐτοῦ ἢ πιεῖν τὸ αἷμα αὐτοῦ, ἅπερ ἀρετῶν⁽²⁹⁾ σύμβολά ἐστι καὶ γνώσεως (Coislin 193, f. 19^r), et Sentences aux moines 118-119 : Σάρκες Χριστοῦ πρακτικαὶ ἀρεταί... Αἷμα Χριστοῦ θεωρία τῶν γεγονότων...⁽³⁰⁾.*

Sch. 34 ad Eccl. 4,17 : *Οὐκ οἶδασι πῶς προσκόπτουσι μηδ' αὐτὸ τοῦτο εἰδότες ὅτι παρανομοῦσιν (Coislin 193, f. 23^v), et Sch. 50 ad. Prov. 4,19 : Οὐδὲ τὸν τρόπον πῶς ἀμαρτάνουσι οἱ ἀσεβεῖς ἐπίστανται · οὐδὲ τὴν αἰτίαν γινώσκουσι πόθεν προσκόπτουσι, ἀλλ' οὐδ' αὐτὸ τοῦτο ἴσασιν ὅτι παρανομοῦσιν, ὅπερ ἐστὶ γνῶρισμα τῆς ἐσχάτης ἀνοίας⁽³¹⁾.*

Sch. 72 ad Eccl. 11,10 : *'Εντεῦθεν γινώσκομεν ὅτι τὸ μὲν θυμικὸν τῇ⁽³²⁾ καρδίᾳ συνέξευκται · τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν τῇ σαρκί (Coislin*

(24) Ps. 142,5.

(25) Ps. 76,6

(26) ἔσται *Iviron* 555 . ἔστι *Coislin* 193

(27) πᾶσιν *Iviron* 555 : ἅπασιν *Coislin* 193. Cf I Cor. 8,28

(28) τὸν νοῦν *Iviron* 555 : om. *Coislin* 193.

(29) ἀρετῶν trad. cat. . ἀφეტῶν *Coislin* 193

(30) Édition de H. GRESSMANN, *Nonnenspiegel und Monchspegel des Evagrius Pontikos*, TU 39,4, p. 163.

(31) TISCHENDORF, *op cit*, p. 82

(32) ἐν τῇ καρδίᾳ *Coislin* 193.

193, f. 33^r), et *Centurie gnostique* VI, 84 : La partie colérique de l'âme est jointe avec le cœur, où est aussi son intelligence ; et sa partie concupiscible est jointe avec la chair et le sang, s'il nous faut «éloigner du cœur la colère et de la chair la malice» (*Eccl.* 11,10) (33).

Sch. 41 *ad Eccl.* 5,14 : ... ἀλλ' ὁ Ἰώβ ὡς δίκαιος γυμνὸς ἄπεισι κακίας τε καὶ πονηρίας... (*Coislin* 193, f. 26^v), et une scholie inédite à *Job*, attribuée à Évagre dans le *Parisinus* 151 (f. 130) : Ὁ Ἰώβ ὡς δίκαιος γυμνὸς ἄπεισι κακίας καὶ ἀμαρτίας.

Après avoir indiqué dans le sch. 42 *ad Eccl.* 5, 17-18 sous quels noms l'*Ecclésiaste* désigne la «gnose», il poursuit en ces termes : ...καὶ πολλὰ ἕτερα ὀνόματα τίθησι τῇ γνώσει τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἄπερ νῦν καταλέγειν οὐ δύναται, μὴ συγχωροῦντος τοῦ τῶν σχολίων κανόνος (*Coislin* 193, f. 26^v).

Pareillement, dans la sch. 317 *ad Prov.* 25,26, après avoir répertorié les différentes dénominations de l'âme (ou de l'intellect) et de ses pensées dans les *Proverbes*, il ajoute : ...καὶ ἄλλα πλείονά ἐστιν ὀνόματα τῆς ψυχῆς ἢ οὐ δυνατόν νῦν παραθέσθαι διὰ τὸ εἶδος τῶν σχολίων πολυλογίαν μὴ ἐπιδεχομένων (34)... Ces deux textes concordants présentent l'intérêt supplémentaire d'indiquer à quel genre littéraire se rattachent les œuvres exégétiques d'Évagre : ce sont des scholies, brèves notes qui ne supportent pas les longs développements.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les rapprochements qui, comme on l'a vu, sont parfois littéraires : l'authenticité évagrienne des scholies du *Coislin* 193 est bien établie. En revanche il est difficile de dire si ce manuscrit nous livre la totalité du commentaire. Seule une étude précise des chaînes du *Vaticanus* 1694 et du *Barberinianus* 388 permettra de dire si cette série de soixante-treize scholies doit être enrichie. Il est en tout cas dès maintenant établi que les chaînes du type I (*Paris. gr.* 151 et *Coislin* 194) n'en ont pas connu d'autres.

Paris.

Paul GÉHIN.

(33) Traduction de A. GUILLAUMONT, *Les six centuries des «Kephalaia gnostica» d'Évagre le Pontique* [= *P.O.* 28,1], Paris 1958, p. 253

(34) TISCHENDORF, *op. cit.*, p. 115

THE ATTITUDES OF BYZANTINE CHRONICLERS TOWARDS ANCIENT HISTORY

The writing of histories was the most significant contribution to secular literature made in the byzantine world. Almost without interruption events were recorded, ordered and discussed by a sequence of writers, who can be conveniently classified into the broad categories of historians and chroniclers. Those who might be described as historians adopt an analytical approach in their narrative, while a chronicler lists events by years and usually in outline form only. One looks for a more thoughtful attitude in a historian, and for signs of his personality affecting the presentation of material. One might expect a more neutral attitude from a chronicler, though his selection of what is worth recording must inevitably reflect his prejudices as well as the tradition in which he works ⁽¹⁾.

Byzantine historians would include such diverse writers as Agathias, Genesisios, Anna Comnena, Nicephoros Gregoras. These authors have chosen to describe what happened during their lifetimes and in the immediate past. Their introductory remarks become a *topos* : stirred by the momentous events through which they had lived, it seemed profitable to set down as accurately as possible the dramas they had witnessed, as an example to future generations ⁽²⁾. In style and content these histories are as varied as are the personalities and circumstances of their authors. Even so it

(1) Cf. H.-G. BECK, "Zur byzantinischen Monchschronik", *Speculum Historiale* (Festschrift K. Adler, 1965), 188-197.

(2) See, for example, AGATHIAS, *Historiarum Libri Quinque*, ed. R. Keydell (Berlin, 1967), 3.1-4.11 ; ANNA COMNENA, *Alexias*, ed. B. Leib (Paris, 1937), Preface, 1 ; GENESIOS, *Historia de Rebus Constantinopolitanis*, Bonn ed. (1834), 1 ; LEO DIACONOS, *Historia*, Bonn ed. (1828), 1 , JOHANNES KINNAMOS, *Historiarum Libri Septem*, Bonn ed. (1836), 1 ; NICETAS CHONIATES, *Historia*, Bonn ed. (1835), 1-7 ; GEORGIOS PACHYMERES, *De Michaele Palaeologo*, Bonn ed. (1835), 11-12 ; NICEPHOROS GREGORAS, *Historia*, Bonn ed. (1829), 3-13

would be a valuable exercise to assess the methods and attitudes they have in common, in order to appreciate more clearly the contributions made by each individual to the development of the genre⁽³⁾. Generally historians are well aware of their predecessors : to emulate, if not surpass, their classical and more recent forbears in style and presentation is a goal understood by both author and reader. But one wonders how large was the public reached by these books. The comparative rarity of the manuscripts of many historians suggests that once composed, the volumes lingered untouched in libraries, though plainly, as quotations indicate, they could be ferreted out on occasion⁽⁴⁾.

However the second category of writers, the chroniclers, are our present concern. Like the historians, the chroniclers come from all areas of the Byzantine world and appear at all phases of its development. But the copious copies surviving of, for example, George Monachos or Manasses' *Σύνοψις Χρονική* are sufficient witness that their works were read⁽⁵⁾. The aim of these chronicles was usually to record the chief events of world history from a specifically Christian standpoint ; Synkellos and Theophanes, among others, occupied ecclesiastical positions. Since there were no precedents from the 'best period' of classical literature for exactly this type of historical survey, the chroniclers were freed from pressure to aim at fine writing. Their products are for the most part written in an unpretentious language that can only have increased their circulation.

(3) An excellent example is R. H. JENKINS, "The Classical Background of the *Scriptores post Theophanem*", *DOP* 8 (1954), 11-30

(4) E.g. for the *Alexiad* two main manuscripts survive, with three apographs and three epitomes, and perhaps some manuscripts lost in the more recent past. B. LEIB, *op. cit.*, clxiii-clxxv. for the *Chronographia* of Psellos there exists one manuscript only. F. RENAULD, *Chronographia* I (Paris, 1926), lxi. On the whole question see N. PANAYOTAKIS, "Λέω ὁ Διάκογος", *ΕΕΒΣ* 34 (1965), 42.

(5) Twenty-nine manuscripts (at least) for George Monachos ; see C. DE BOOR (ed.), *Chronicon* (Leipzig, 1904), xiii-lxi. More than seventy manuscripts for Manasses, see O. LAMPSIDES, "Ἱστορία τῆς κριτικῆς τοῦ κειμένου καὶ τῶν ἐκδόσεων τῆς Χρονικῆς Συνοψείως τοῦ Κ. Μανασσῆ", *Ὁ Βιβλιόφιλος* 13 (1959), 3-8 and "Notes sur quelques manuscrits de la Chronique de Manasses", *Akten des XI Internationalen Byzantinistenkongresses, München, 1958* (Munich, 1960), 295-301. On the other hand Malalas, the most influential of the popular chroniclers, survives directly in only one manuscript (see note 84 below)

Surveys of world history cannot avoid covering the same ground. Many of the chroniclers found the most straightforward solution was to copy their predecessors, frequently word for word : hence, in part at least, the plagiaristic tangle of the Logothete Chroniclers, masquerading under the guises of Leo Grammaticus, Theodosios Melitenos and Julius Pollux⁽⁶⁾. But with frequent repetitions changes and distortions occurred. The choice of topics and the alterations made can be significant both for the authors' state of mind and for that of their readers. I propose to consider here some aspects of one major block of repeated material : the introductory sections that deal with ancient history, with the legendary history of the Jews, Greeks and Romans from the Creation of the World to the beginnings of the Roman principate. This represents a popular interpretation of the past – that is, one that must have been widespread among those Byzantines who were literate without being learned. We shall be particularly concerned with the attitude shown towards the antecedents of the Empire, by noting what is included or omitted in the narratives. Material that was passed on through a number of writers must have had some significance, or fulfilled some need. One can perhaps observe in these areas the functioning of some Byzantine reflexes in their attitudes towards themselves. Here the ideas of the *'Ρωμαῖοι* on the nature of their Empire and its role in world affairs are reflected at an almost unconscious level.

It will be clearest to begin toward the end of the tradition, with the *Σύνοψις Χρονική* of Constantine Manasses. The underlying

(6) The Logothete chroniclers come only incidentally into the present discussion. For an analysis of their interrelationships see particularly, F. HIRSCH, *Byzantinische Studien* (Leipzig, 1876), 89-115 ; A. SERRUYS, "Recherches sur l'Épitomé", *BZ* 16 (1907), 1-52 ; M. WEINGART, *Byzantské kroniky v literatur e cirkevneslovanske I* (Bratislava, 1922), 63-83 ; G. A. OSTROGORSKY, *Seminarium Kondakovianum* 5 (1932), 17-37, now reprinted in V. I. SREZNEVSKII, *Slavjanskij perevod chroniki Simeona Logotheta* (London, 1971) ; G. MORAVCSIK, *Byzantino-turcica I* (Berlin, 1958) (hereafter MORAVCSIK), 515-8 (Symeon), 500-2 (Pseudo-Symeon), A. P. KAŽDAN, "Khronika Simeona Logofeta", *Viz. Vrem* 15 (1959), 124-43 ; R. H. JENKINS, "The Chronological Accuracy of the 'Logothete' for the years A D 867-913", *DOP* 19 (1965), 89-112 ; and most recently the survey provided by A. MARKOPOULOS in his thesis, a prolegomenon to an edition of Pseudo-Symeon (Ioannina, 1978)

patterns in his choice of material have evolved for many centuries from their origins in earlier chronicles and now stand out in exaggerated form. Despite the sophistication of his language and the range of his reading Manasses' Chronicle met with an interested response from many levels of society. It was copied frequently, used by Glykas, paraphrased in prose, cited in the popular verse romances and translated into Bulgarian (7).

Manasses, who in all probability died in 1187 as Metropolitan of Naupaktos (8), was a man of education and literary sensibility who wrote in both prose and verse (9). He had connections with the court circle in Constantinople. He was sent, for example, on diplomatic missions (10) and addressed some of his surviving prose works to Manuel I (11). The Chronicle, too, shows Manasses' association with the court: it is dedicated to the Sevastocratorissa Irene, wife of Andronicos and sister-in-law of Manuel I. Perhaps because of his imperial patroness, and perhaps also because of the educational slant implied in the preface (12), Manasses wrote the Chronicle in political verse, a metre for which many of his contemporaries felt

(7) See notes 166-7 *infra*.

(8) N. A. BEES, "Manassis, der Metropolit von Naupaktos ist identisch mit dem Schriftsteller Konstantins Manassis", *BNJbb* 7 (1930), 119-130, especially 121. O. MAZAL, *Der Roman des Konstantins Manasses: Überlieferung, Rekonstruktion, Textausgabe der Fragmente* (Wien, 1967), 1.

(9) Prose: Letters and orations, *e.g.* ed. E. KURTZ, *Viz. Vrem.* 7 (1900), 621-645, 12 (1906), 69-98; 17 (1910), 302-322. Verse: *e.g.* Iambics, ed. K. HORNA "Das Hodoiporikon des Konstantins Manasses", *BZ* 13 (1904), 313-355; Leo STERNBACH, "Constantini Manassae Ecphrasis inedita", *Odbitka z knjezi Pamiatkovej dla Prof. Ludwika Ćwiklińskiego* (1902), 1-10; *idem*, "Beitrage zur Kunstgeschichte. Konstantins Manasses", *Jahresheften des österreichischen Archäologischen Instituts* 5 (1902), 65-94; *idem*, "Analecta Manassae", *Eos* 7 (1902), 180-194; *idem*, "Constantini Manassae versus inediti", *Wiener Studien* 23 (1901), 473-477. Political verse. Romance, see O. MAZAL, *op. cit.*; E. T. TSOLAKIS, *Συμβολή στη μελέτη του ποιητικού έργου του Κωνσταντίνου Μανασσή και χριτική έκδοση του μυθιστορηματος «Τά κατ' Ἀρίστανδρον καὶ Καλλιθέαν»*, (Thessaloniki, 1967). Chronicle, Bonn ed. (1837) — hereafter MAN. — edition forthcoming by O. Lampsides. See KRUMBACHER, 376-380 and MORAVCSIK, 353-356.

(10) Cf. K. HORNA, *op. cit.*

(11) *E.g.* E. KURTZ, *Viz. Vrem.* 12 (1906), 88-98.

(12) MAN 7-9. "Since you have desired, as a foster-child of learning, that a clear and comprehensible treatise should be written for you, giving plain teaching in ancient history. . ."

distaste⁽¹³⁾. Manasses was apparently less than enthusiastic about undertaking the task proposed to him, though the labour of reconciling the many and contradictory sources seems to be amply compensated by the size and frequency of his reward⁽¹⁴⁾.

There follows now a summary of the first section of Manasses' Chronicle, to demonstrate the type of material contained in these surveys of world history.

Manasses begins his narrative with the Creation : in six days the Lord created the heavens and earth, the firmament and all living creatures, culminating in Adam and Eve, who were expelled from Paradise through Satan's temptation (27-341). Adam's descendants fell into depravity : at the time of the Flood only Noah and his family were saved (342-439). Noah's descendants multiplied ; the Tower of Babel was built and Seruch invented statuary. Abraham and Sarah migrated to Egypt (440-533). At this time, while Sesostris was powerful in Egypt, Belos (or Kronos) ruled in Assyria to be succeeded ultimately by Sardanapalus (534-644). The Chaldaeans overcame the Assyrians and Nebuchadnezzar took the Jews into captivity. Daniel interpreted Balshazzar's vision, before Darius the Mede (also known as Astyages) swept into power (645-723). Astyages was in turn superseded by his grandson Cyrus, who, in accordance with the prophecies of Daniel, was victorious over Croesus of Lydia, descendant of Gyges (724-846). Cyrus released the Jews from bondage and was succeeded by Cambyses and Darius, among whose expeditions was the invasion of Greece (847-905). Alexander of Macedon destroyed Persia ; at his death his own Empire was divided, leaving Egypt under the Ptolemies until Rome intervened (906-965).

Having pursued his narrative in this direction Manasses now proposes to revert to Greek and Jewish affairs (966-970).

(13) See M. J. JEFFREYS, "The Nature and Origins of the Political Verse", *DOP* 28 (1974), 143-195. It is not clear why Manasses chose to write his romance in political verse : none of the surviving fragments discuss his motives.

(14) MAN 12-17. "I shall accept the onus of the task, though it is a difficult and burdensome matter, and involves much work. For my efforts in this writing are encouraged by the size of your presents and by your generosity, and the thirst which come from my toil and labour is slaked by your frequent gifts".

On Irene as a sponsor of literary activity, see F. CHALANDON, *Les Comnènes II* (Paris, 1912), 212-3

Jacob's sons lived in Egypt, at first welcomed but later resented and oppressed : Moses induced Pharaoh to release the Jews, and led them into Palestine. After Moses departed this life, the Jews were led by a succession of Judges until they demanded a king : Saul was followed by David (971-1106).

During the reign of David war broke out between the Greeks and Trojans. Manasses asks his readers' pardon for not following the familiar version, for Homer's sweet tongue can distort the story (1107-1117).

Hekabe, wife of Priam, while pregnant with Paris, dreamt that she gave birth to a fire-brand. Priam resolved to destroy the child, who was thus exposed in a place called Parion and rescued by shepherds. Paris was eventually recalled by Priam, but he inadvertently killed a relative and was sent to Menelaos in Sparta. There he met the lovely Helen and abducted her in Menelaos' absence. They sailed first to Phoenicia, then to Egypt, where a temple of Herakles at the mouth of the Nile offered asylum. King Proteus learnt of Paris' misconduct and sent him back to Troy, keeping Helen in Egypt (1118-1209). Menelaos discovered the abduction and organized a joint expedition of the Greeks against Troy. News came that Helen was held by Proteus, but the rumoured wealth of Troy kept the expedition in being. The Trojans prepared their defences. A stalemate ensued until anguish over the death of Palamedes caused Achilles to withdraw from battle (1210-1283) : Odysseus had resented Palamedes' popularity and had contrived his death by stoning, through false charges of treachery. Achilles could only be induced to return to the battle by the death of Patroklos (1284-1353). When Hektor was killed by Achilles, Priam summoned help from the Amazons, King David and Tantanos of India : only David refused (1354-1376). During a truce in the fierce fighting Achilles fell in love with Polyxena, and was murdered by Deiphobos and Paris while negotiating a marriage (1377-1412). Pyrrhos came to Troy, but the city could only be taken by means of the wooden horse. Once captured, the land was ravaged and its inhabitants killed (1413-1452). But Fate had not finished with Menelaos : storm-tossed, he recovered Helen from Egypt, but found his brother dead when he finally returned home (1453-1471).

Manasses announces as his next subject Rome and how she acquired universal dominion (1472-1475).

Following the fall of Troy, Aeneas journeyed to Italy (for whose name there are two etymologies), where oracles dictated the site for a new city : Laurentum was the final choice and the city of Lavinia

was built, to the accompaniment of portents (1476-1559). Aeneas was succeeded by Ascanius (who founded Alba) and then by Amulius. Amulius' niece, Nemetor's daughter, bore twin sons, Remos and Romulos, to Ares. They were rescued by a wolf and then a shepherd (though Manasses reports that there are other interpretations). On reaching manhood, they restored Nemetor to his rightful position and Romulos, with due rituals, founded a city they called Rome (1560-1637). Kings succeeded Romulos : among them Tarquinius Superbus who bought the Sibylline Books. The rape of Lucretia by Tarquin's son put an end to the monarchy : consuls took the place of kings (1638-1699). The first consuls were Lucius Tarquinius, and L. Iunius Brutus who feigned madness to escape death and alone understood the Delphic oracle (1700-1750). Manasses dismisses the Roman Republic with a two-line list of consuls and a generalization about increasing strength. Finally came Caesar who adopted imperial authority (1751-1779).

Thus Manasses deals first with the Creation and Jewish history, which leads him to discuss the Kingdoms of Egypt, Assyria, Persia and of Alexander of Macedon. He returns to the Jews, the Exodus from Egypt and the eventual establishment of the Kings of Israel. Greek history is covered by a disproportionately long account of the Trojan War, from which Aeneas emerges to establish a new kingdom in Italy, and ultimately the City of Rome.

Like other chroniclers, Manasses writes from a Christian standpoint, and so his account of the Creation is couched in terms of the *Genesis* story⁽¹⁵⁾. Man's Fall and Redemption also become an essential element in the Chronicle as a whole, though this is not fully apparent from the first sections. Christ's Life on earth is one of the pivots of the narrative, though the Gospel story is reduced to emotive statements about the Crucifixion and takes up only a very small part of the Chronicle⁽¹⁶⁾. The history of the Jewish people, on

(15) Rather than in a quasi-scientific rationalizing manner, as in e.g. DIODORUS SICULUS I, 77 ff. Even so, see MAN. 144-8 on the earth being caused to give birth and cf. LUCRETIVUS V, 783-820 or EMPEDOCLES in *Die Fragmente der Vorsokratiker* I (ed. H. Diels and W. Kranz, Dublin and Zurich, 1961), 276 ff. for similar ideas

(16) MAN. 1980-90 ; cf. 1981-2 :

τὸν Ἰησοῦν μου τὸν γλυκύν, τὸν τῆς ζωῆς ταμίαν,
ἐπὶ σταυροῦ καθήλωσαν Ἑβραῖοι καὶ Πιλάτος.

Cf. MAN. 2328-36, on Constantine's adoption of Christianity.

the other hand, the background to Christ's Life on earth, receives fuller treatment, partly at least as a transition to the histories of other peoples and empires.

It is in terms of empires that Manasses views the past. Every power that he discusses – except the Jews – had wide territorial dominions, and was ruled by a monarch. This perhaps reflects Manasses' own circumstances, as a subject of the Byzantine Emperor. The attitude is also part of the literary heritage he received from former chroniclers where the eschatology developed from the *Book of Daniel* has led to an emphasis on the succession of Empires. How central was this idea that monarchies and empires alone were worth consideration can be judged from the programme set out in the prologue⁽¹⁷⁾, where the topics to be discussed are expressed in terms of reigns and rulers⁽¹⁸⁾. Manasses then is here showing the reactions of a Byzantine influenced by his background both political and literary.

The modern reader will none the less be surprised to discover that Manasses omits some topics which might seem to be of prime importance. For the history of Rome, for example, he gives some of the legends associated with Aeneas, the founding of the city by Romulus and a few stories connected with the early kings. The Republic, however, is passed over with extreme haste⁽¹⁹⁾, in order to come from the first of the consuls to Julius Caesar, who re-established a monarchy. As for Greece, a modern historian, writing a similar survey, would dwell at some length on the city-states in the fifth century. He would discuss the personalities they threw up, their literature, their constitutional experiments and constant warfare. There is nothing of this in Manasses' account. There is complete silence on the affairs of the Greek communities from the end of the

(17) *καὶ τίνες ἤρξαν ἀπ' ἀρχῆς καὶ μέχρι τοῦ προῆλθον
καὶ τίνων ἐβασίλευσαν, ἐτῶν δὲ μέχρις πόσων.*

MAN. 10-11.

(18) Cf. E. BARKER, *Social and Political Thought in Byzantium* (Oxford, 1957). F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy* (Washington, D.C., 1966), II, 611-58, 724-850; H-G BECK, *Res Publica Romana: vom Staatsdenken der Byzantiner*, SBBay Phil. Hist. Kl. (1970), Hft. 2 On the eschatological elaborations from *Daniel*, see note 101 below.

(19) See E. PATZIG, *Johannes Antiochenus und Johannes Malalas*, AbhThomasschule (Leipzig, 1892), 22

Trojan War until the rise of Alexander of Macedon – both of which are periods of Greek imperialism⁽²⁰⁾. There is however one exception. The unsuccessful invasion of mainland Greece is mentioned during Manasses' survey of Darius' and Xerxes' imperial ventures⁽²¹⁾.

One should perhaps feel no surprise at these omissions : both can be explained in similar terms. A city state, such as Athens or Rome of the early Republic, represents a form of government whose transitory authorities and scale must have been almost incomprehensible when viewed from the centre of the Byzantine world-empire in the twelfth century. Yet Manasses is writing in Greek, aiming, like most of his contemporaries, at a form of the language whose style and conventions took shape in Greece during the period he ignores⁽²²⁾. The education and linguistic training he received was intended to reinforce an ideal Attic purity whose standards were first set by Greek authors of the fifth and fourth centuries B.C. Manasses demonstrates here a total lack of curiosity about the origins of his cultural heritage.

When one examines the sources of his Chronicle, it is immediately obvious that he is dependent on the chain of chronicle writers who stretch back to Malalas. The passages, for example, dealing with Kronos⁽²³⁾, Ninus⁽²⁴⁾, Sardanapalus⁽²⁵⁾, Seth⁽²⁶⁾, each have a long history in the tradition. Accurate discussion of sources

(20) For a general comment on the Byzantines' blindness to their Greek heritage, see N. JORGA, *Histoire de la vie byzantine* I (Bucarest, 1934), 238.

(21) MAN. 906, 909-915.

(22) G. BÖHLIG, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner* (Berlin, 1956), especially 1-17 ; R. BROWNING, "The Patriarchal School at Constantinople in the Twelfth Century", *Byzantion* 32 (1962), 167-202 and 33 (1963), 11-40 ; P. LEMERLE, *Le Premier Humanisme Byzantin* (Paris, 1971), 242-65.

(23) MAN. 534-546 Cf. GEORGE MONACHOS (ed. C. de Boor, I, 11) ; Malalas (ed. V. Istrin, *Mémoires Acad. St. Pétersburg* I, 3 (1897), 5-19) 14 ; *Chronicon Paschale* (Bonn ed. 1832), I, 65 ; LEO GRAMMATICUS (Bonn ed. 1842), 15 ; CEDRENOS (Bonn ed. 1838), 28.

(24) MAN. 552-559. Cf. GEORGE MON. 12 ; Mal. 14 ; *Chron. Pasch.* 67 ; CEDR. 29.

(25) MAN. 585-634 Cf. GEORGE MON. 13 ; Mal. 16 ; *Chron. Pasch.* 68.

(26) MAN. 113-120, 373-374. Cf. GEORGE MON. 10 ; Mal. 6 ; LEO GRAM. 9 ; CEDR. 16.

within this tradition will only be possible when critical editions exist for all the chroniclers and the general structure of their interrelationships has been established.

The framework which Manasses uses appears not to be derived from any extant chronicle. He seems to know parts at least of Johannes Antiochenus, especially his section on Troy, but the fragmentary state in which this author survives makes it difficult to assess the extent of the debt (27). Manasses' work also shares several structural similarities with those of George Monachos and Cedrenos (28). The emphasis on Seruch, the first man to make an idol, and the abrupt switch back to Jewish history after a discussion on Alexander of Macedon are common to George Monachos and Manasses (29). Detailed narrative of the Trojan War is included by Cedrenos and Manasses, though not by George Monachos (30). Manasses, however, adds new points to the traditional elements. In the case of Sardanapalus he remarks that different versions are available (31); for the Trojan War he refuses to follow Homer (32); elsewhere he seems to have emended without comment (33).

In the prologue Manasses claims to have consulted a number of authorities whose accounts did not always agree (34). A cursory examination of his material shows that this is no mere *αὐξήσις* of his

(27) Cf. note 59 below and E. PATZIG, Johannes Antiochenus und Johannes Malalas, (as in note 19 above), 5; *idem*, "Die Hypothese in Dindorfs Ausgabe der Odysseescholien", *BZ* 2 (1893), 423-4.

(28) Cf. the passages noted above. Cedrenos is, of course, largely a reworking of Pseudo-Symeon (*Par. Gr.* 1712); see K. PRAECHTER, *Quellenkritische Studien zu Kedrenos*, SBBay Phil.-Hist. Kl. (1897), Bd. 2, Hft. 1, 1-107.

(29) Seruch: MAN. 484-496, cf. GEORGE MON. 57 ff. Alexander and his successors: MAN. 966-970 switches back to Biblical history, cf. GEORGE MON. 240.

(30) CEDR. 216-238 (derived from Malalas); GEORGE MON. 200, at the equivalent point, makes no mention of Troy

(31) MAN. 623-624.

(32) MAN 1110-1116.

(33) *E.g.* at MAN. 664 begins material based ultimately on the *Book of Daniel*: Nebuchadnezzar and Shadrach, Meschach and Abednego (*Daniel* 1 and 2), Balshazzar's Feast (*Daniel* 5): into this (at MAN. 724 ff.) is inserted matter on Darius/Astyages, Cyrus, Gyges which is derived from Herodotos (see note 58 *infra*) The narrative from *Daniel* provides the context for Persian history.

(34) MAN 21-26

method. Although he was working within a traditional genre, and one for which he probably did not have a high regard, Manasses was not content simply to retell in his own words the information collected by previous chroniclers.

The combination of passages dealing with Greek mythology and Eastern history inserted into a narrative derived from the Old Testament is an arrangement that has many precedents⁽³⁵⁾. But Manasses has reworked the Old Testament material. In retelling the story of the Creation and Adam's first descendants he appears to have gone directly to the Septuagint, and followed the opening chapters of *Genesis* with some closeness⁽³⁶⁾. But he has also paid considerable attention to the quality of his language: the Creation story has been turned into an extended *ἔκφρασις*, of a type well-known in Byzantine literature⁽³⁷⁾. Many parallels can be found for the lists of birds, plants, trees⁽³⁸⁾, but some of the descriptive phrases seem to be unique to Manasses⁽³⁹⁾. An image from cheese-making, however, which should enable the readers to visualize the separation of earth from water, is taken from a not entirely appropriate Homeric context⁽⁴⁰⁾. Again, Manasses devotes a certain

(35) Cf. CEDR 28-46: mythological history; 47-101: biblical history; 101-3 Orpheus; 104: Herakles and the Argonauts; 105 ff.: biblical history.

(36) MAN 26-71, cf. *Gen.* I, 1-12; MAN 100-115, cf. *Gen.* I, 13-18; MAN 144-145, cf. *Gen.* I, 20-21; MAN 231-251, cf. *Gen.* II, 15-20; MAN 277-285, cf. *Gen.* II, 21-25; MAN 298-332, cf. *Gen.* III, 1-17; MAN 338-341, cf. *Gen.* III, 16-18; MAN 342-351, cf. *Gen.* III, 21-23; MAN 346-374, cf. *Gen.* IV, 1-15; MAN 385-435, cf. *Gen.* VI, 13-22, VII and VIII.

(37) E.g. MAN 72-99: plants; MAN 149-173: animals; MAN 181-230: garden; MAN 252-276: animals. Cf. O. SCHISSEL, *Der byzantinische Garten*, SB Wien Phil.-Hist. Kl. (1942), Bd. 221, Abh. 2; O. LAMPIDES, "Φιλολογικά εἰς τὴν Χρονικὴν Σύνοψιν Κωνσταντίνου Μανασσῆ", *ΕΕΒΣ* 21 (1951), 163-73.

(38) E.g. at the head of the tradition, ACHILLES TATIUS (ed. E. Vilborg, Göteborg, 1955 and 1962), I, 15. See O. SCHISSEL, *op. cit.*

(39) O. LAMPIDES, "Τὸ Λεξιλόγιον τοῦ Κωνσταντίνου Μανασσῆ ἐν τῇ Χρονικῇ Σύνοψει", *Πλάτων* 23 (1971), 254-77; *idem*, "Τὰ ῥήματα ἐν τῷ Λεξιλογίῳ τῆς Χρονικῆς Σύνοψεως Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ", *Βυζαντινά* 5 (1973), 190-268.

(40) MAN 51-59, especially 55-56.

ὡς εἴ τις γάλακτος λευκοῦ νοτίδα γλυκυχύμου
ὁπῶ συμπίηξει καὶ τυροῦ κύκλον ἀποτορνεύσει

This is drawn from *Iliad* 5, 903-5 (where however it refers to the wounded Ares).

amount of space to material based on the *Book of Daniel*. This too is traditional, but once more he has altered what seems to be the expected version (41).

It is possible to point to a number of other sources. Manasses must, for example, have known the historical compilation of Zonaras, an older contemporary (42). The stories of Romulus and the early kings of Rome, the Sibylline books and the first consuls as given by Manasses share some turns of phrase and many sequences of action with Zonaras (43). Zonaras himself was here borrowing

ὡς δ' ὅτ' ὀπὸς γάλα λευκὸν ἐπειγόμενος συνέπηξεν
 ὑγρὸν ἔόν, μάλα δ' ὥκα περιτρέφεται κυκίωντι,
 ὡς ἄρα καρπαλίμως λήσατο θοῦρον Ἄρηα.

For a few other Homeric parallels, see G. SPADARO, "Reminiscenze omeriche e sofoeclee in Constantino Manassis", *Siculorum Gymnasium* n.s. 25 (1972), 212-218.

(41) Cf. note 33 above and the Herodotean insertions listed in note 58 below. The material from *Daniel* appears in, e.g. CEDR. 204, 207-8 and GEORGE MON 220.

(42) On Zonaras, see MORAVSČIK, 344-348 *Histories*. Bonn ed. (M. Pinder, I-XII, 1841-4; T. Buttner-Wobst, XIII-XVIII, 1897). On Manasses and Zonaras, see O. LAMPSIDES, "Ἡ Χρονικὴ Σύνοψις Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ καὶ ἡ Ἐπιτομὴ Ἰωάννου τοῦ Ζωναρᾶ", *Νέον Ἀθήναιον* 4 (1963), 3-20. See also F. MILLAR, *A Study of Cassius Dio* (Oxford, 1964), 1-5; K. ZIEGLER, *RE* 10.1 (1972), cols. 718-732

(43) Romulus: MAN. 1560-1610, cf. ZONARAS, VII, 4.14-7.2. Some phrases are close, e.g. MAN. 1569-1572:

...τὴν δέ γε θυγατέρα
 ἱέρειαν πεποίηκε ναοῦ τοῦ τῆς Ἑστίας.
 νενομοθέτητο δ' ἀγνάς τὰς ἱερείας μένειν,
 παρθενικὰς καὶ καθαρὰς καὶ γάμων ἀπειράτους.

Cf. ZON. VII, 6.6-7, 9-10: θυγατρός δὲ τῷ Νομίτορι οὔσης... ἱέρειαν τῆς Ἑστίας ἐκείνην ἀπέδειξεν, ἄγαμον διὰ τοῦτο καὶ παρθένον διὰ βίου μέλλουσαν ἔσσεθαι; MAN. 1604-5: ..ἑταίρα...λυκαίαν...λοῦπαν; cf. ZON VII, 6.22 λυκαίαν... (6.24) λούπας...ἑταίρας A number of the thoughts in Man however (e.g. the existence of Numitor's sons: MAN. 1569; the licking of the children's faces: MAN. 1591. Faustulus' wife's still-born child: MAN. 1595) are not present in Zonaras' account. Cf the account of the building of the walls: MAN 1620-38, ZON. VII, 9.16-10.4 where in particular the distinction between men and women is not in Zonaras (see note 45 for the question of Cassius Dio).

Sibylline books: MAN. 1657-71, cf. ZON. VII, 38.1-13 (the purchase of the books): MAN. 1672-83, cf. ZON VII, 38.20-39.19 The sequence of material is followed though there are few close phrases (MAN. 1675 νεοσφαγοῦς, cf. ZON VII, 39.2 νεοθνήτος; MAN. 1683 καποῦτ γὰρ ἡ κεφαλὴ κατὰ Ῥωμαίων γλώσσαν. cf. ZON.

from a variety of sources to which Manasses could also have had access⁽⁴⁴⁾, and probably did, especially in the case of Cassius Dio⁽⁴⁵⁾. But in view of the identical selection of material, one must suppose that the younger man started from the work of the elder.

Even more difficult to tie down is Manasses' relationship with Tzetzes' writings. The two share a number of recondite pieces of information : one wonders which of them produced these first. Both Manasses and Tzetzes, for example, discuss the blinding of Belisarius as an instance of the workings of envy, a historical distortion which was developed later in similar terms in the popular romance ; this version may have been previously known in the *Patria*⁽⁴⁶⁾. In his

VII, 39.2 *καπίτα γάρ γῆ Ῥωμαίων διαλέκτω ἡ κεφαλή ὀνομάζεται*. Man. is the more accurate). But again see note 45.

First consuls. MAN. 1700-50 (and 1683-99). Brutus, son of the wronged Marcus, who pretended madness to escape death and alone understood the Delphic oracle, took action on hearing of the crime committed against Lucretia ; Cf. ZON. VII, 40.8-41 2 and 41 3-43.9 where the material follows in exactly this order, though with few convincing similarities in phrasing (e.g. ZON VII, 41.1 ὁ Βροῦτος ὡς τυχαίως καταπεσὼν τὴν γῆν κατεφίλησεν, cf. MAN. 1743-4 Βροῦτος... /πρηγῆς πεσὼν ἐπὶ τῆς ἐκείνην κατεφίλει).

(44) E.g. PLUTARCH, *Romulus* (esp. chaps. 3-6, 10) ; DIONYSIUS OF HALICARNASSUS (e.g. II, 13) ; Dio CASSIUS. All of these were also used by Tzetzes, with whose reading matter Manasses seems to have been acquainted.

(45) Cassius Dio bedevils the situation. His first books are extant only in the quotations of Zonaras and Xiphilinos, and so it is not easy to decide whether Man. is following Zonaras or Dio. Zonaras seems later to preserve a fuller text of Dio than that which survives (E. SCHWARZ, *RE* 3, cols 1684-1722) Could not the difference between Zonaras and Man. be explained by the fact that the latter was using a different text of Dio ? For the Romulus story there survives a separate fragment which seems to confirm this possibility : U. P. BOISSEVAIN, *Cassii Dionis Cocceiani historiarum romanarum quae supersunt* (Berlin, 1895-1931), fr. 1, discussed at I, CXXI-CXXIV (cf. III, 791, Excerpta maiana e Planude Florilegiis Suida petita) : cf. MAN. 1620-36. Boissevain, on a delicate balance of probabilities, attributes this Planudean fragment to Johannes Antiochenus. TZETZES, however, in the Commentary to Lycophron's *Alexandra* at line 1232 (ed. E. Scheer, *Lycophronis Alexandra*, reprinted 1958, 354) describes the founding of Rome within the terms of Zonaras' text of Dio, but includes some of the details common to Manasses and the Planudean fragment. For similar problems, cf. BOISSEVAIN, *ibid.*, fr. 2 and MAN. 1672 ff. on the Tarpeian hill.

(46) MAN. 3229-47 ; cf. TZETZES, *Historiae* (ed. P. A. M. Leone, Naples, 1968) III, 339-358 (= Hist. 88) and *ibid.* IV, 750-8 : *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως*, ed. Th. PRAGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum* II (Leipzig, 1907), 159 17-160.14 : however the earliest manuscript of the *Patria* in which this story appears

section on Troy, Manasses stresses that Palamedes' unjust death was a factor in Achilles' withdrawal from battle. This corresponds to Tzetzes' vehement remarks about that hero, who seems in some way to have become a symbol of Tzetzes' own persecution, real or imagined⁽⁴⁷⁾. One suspects that some of Manasses' points (like Paris' involuntary murder of a relative) are owed to Tzetzes⁽⁴⁸⁾. But although Tzetzes had collected much supplementary information on the heroes and stories of the Trojan War in his extensive forays into the byways of Greek literature, one of the texts he used was the Trojan section of Malalas⁽⁴⁹⁾. As this also fed the main chronicle tradition, Manasses' possible debt here to Tzetzes is obscured.

It is no surprise that Manasses was acquainted with the work of his contemporaries and with the Old Testament, but he had also consulted at least two historians from earlier periods. He has turned to Dionysios of Halicarnassos' history of Rome for the story of Aeneas' settlement in Italy, for the oracles that accompanied it, and for the etymologies of some Latin words⁽⁵⁰⁾. Written in Greek and concerned with Roman antiquities, Dionysios' work would be an obvious source for extra information. There is a little evidence from

is dated to the early twelfth century. See E. FOILLIERI, "Il Poema Bizantino di Belisario", in *La Poesia Epica e la Sua Formazione, Accademia Nazionale dei Lincei, Anno CCCLXVII*, 1970 Quad. No. 139, 583-615, especially 610-11.

(47) TZETZES, *Allegories on the Iliad* (ed. J. F. Boissonade, Paris, 1851). *Prolegomena* 927 ff.; *Historiae* III, 176 ff.; cf. MAN. 1284-1332.

(48) MAN. 1148-9, cf. TZETZES, *Exegesis ad Iliadem* (ed. G. HERMANN, *Draconis Stratonicensis Liber de Metris Poeticis*, Leipzig, 1812), p. 42 as well as the scholion to *Iliad* E. 64. See E. M. JEFFREYS, "The Judgement of Paris in Later Byzantine Literature", *Byzantion* 48 (1978), 127-8.

(49) E. PATZIG, "Malalas und Tzetzes", *BZ* 10 (1901), 385-93.

(50) MAN. 1475-94, cf. DION. HAL. I. 35 (ed. C. JACOBY, *Dionysii Halicarnassei antiquitatum Romanarum quae supersunt* I, Leipzig, 1885, reprinted 1967). *E.g.* MAN. 1484-7:

εἰς οὖν ἐκεῖνων δάμαλις τῶν ἀπὸ τῆς ἀγέλης,
ἀποσκιρτήσας, ὡς φασιν, ἀπὸ τοῦ βουκολίου,
τὸ μεταξύ νηξάμενος πέλαγος τῆς θαλάσσης
εἰς Ἰταλίαν ἴσχυσε διαπεραιωθῆναι...

DION. HAL. I. 35.2: .. ἐπειδὴ τις αὐτῶν δάμαλις ἀποσκιρτήσας τῆς ἀγέλης ἐν Ἰταλίᾳ ἐόντι ἤδη φεύγων διῆρε τὴν ἀκτὴν καὶ τὸν μεταξύ διανηξάμενος πόρον τῆς θαλάσσης εἰς Σικελίαν ἀφικετο. Cf. MAN. 1495-1559: DION. HAL. I. 55, eating of parsley, I. 56, pregnant sow: I. 59, further portents on the founding of Lavinium.

his prose works that Manasses was acquainted with Dionysios' history⁽⁵¹⁾. Although Tzetzes also cites Dionysios frequently, in this case the closeness of wording as well as the hasty references to this material made by Tzetzes⁽⁵²⁾ make it almost certain that Manasses had gone back for himself to Dionysios' original text.

The other historian to whom Manasses turned was Herodotos, the father of rational history. Here again, though Tzetzes made extensive use of the *Histories* for material which was sometimes taken up by Manasses⁽⁵³⁾, the way in which Manasses' phrasing and sequence of thought reflects that of Herodotos makes it plain that he was not relying on an intermediary, nor on a series of excerpts⁽⁵⁴⁾. Quotations from Herodotos also appear in his prose works⁽⁵⁵⁾. Manasses is well aware that Herodotos' main theme was the conflict between Greece and the Persian barbarian, for he seems to summarize it briefly in connection with the Persian invasions of Mainland Greece⁽⁵⁶⁾. But the material he chose to borrow indicates the extent to which he was alienated from the Greek world in which

(51) E.g. E. KURTZ, *Viz. Vrem.* 12 (1906), 92.

(52) E.g. TZETZES, *Lycothr. Alex.* ad lin. 1232 (ed. E. Scheer), 353.17-25, with a very brief reference to the eating of parsley. This material does not appear in the *Historia*, though Dionysios of Halicarnassus is cited there several times by name.

(53) E.g. TZETZES, *Historiae* I, 49 (Cambyses and Mandane), I, 48 (Gyges). Tzetzes draws on material from all the periods and areas covered by Herodotos.

(54) See the account of the flight of Paris and Helen at MAN. 1170-85. E.g. MAN. 1176-9 :

μόλις εἰς ἓν ὀρμίσατο στομάτων τῶν τοῦ Νείλου,
Κανωβικὸν ὀνομασθὲν ἐν χρόνοις τοῖς ὑστέροις,
ἔνθα δεδόμετο νεῖως ἥρωος Ἑρακλέος,
τοῖς πρόσφυξι δωρούμενος ἀνθρώποις ἀσουλίαν

Cf. HDT. II, 113 : ...ἀπικνέεται... ἐς(τε) τὸ νῦν Κανωβικὸν καλεόμενον στόμα τοῦ Νείλου... Ἦν... Ἑρακλέος ἱρόν, ἐς τὸ ἦν καταφυγίων οἰκίτης ὅτεο ὦν ἀνθρώπων ἐπιβαλήται στίγματα ἱρά, ἑωυτὸν διδοῦς τῷ θεῷ, οὐκ ἔξεστι τοῦτου ἄψασθαι. MAN. 1186-9. cf. HDT. II, 114 ; MAN. 1190-1204, cf. HDT. II, 115 ; MAN. 1209-21, cf. HDT. II, 118 ; MAN. 1461-6, cf. HDT. II, 119. Man.'s comments at 1112-6, on the seductive inaccuracies of Homer, should perhaps be connected with Herodotos' remarks at II, 116-7 and 120. On the availability of the text of Herodotos, see G. PASQUALI, *Storia della Tradizione e Critica del Testo* (Florence, 1962 ; 2nd ed.), 306-18.

(55) E.g. E. KURTZ, *Viz. Vrem.* 7 (1900), 634 ; HDT. I, 7ff ; *Viz. Vrem.* 12 (1906), 81 ; HDT. VI, 31 ; 89 ; HDT. I, 6 etc.

(56) MAN. 911-6, cf. HDT. I, 1.

Herodotos lived. Manasses uses Herodotos for stories from Persian history⁽⁵⁷⁾: the references to Cyrus and Darius, Astyages, Gyges of Lydia that are part of the chronicle tradition are amplified with lurid detail from the *Histories*⁽⁵⁸⁾. Other borrowings occur in the section on the Trojan War. Like Herodotos, Manasses, with ill-concealed scepticism for the poet's veracity, refuses to follow Homer's account⁽⁵⁹⁾. He borrows Herodotos' story of the Egyptian Helen. On no occasion however does Manasses take over any material that deals with the internal affairs of the Greek communities: he rejects the reality of fifth century history for the legendary world of Paris and Helen.

One element that must be partly involved in Manasses' choice of episodes is his evident preference for a good story. After all, to describe the downfall of the Roman kings in terms of the rape of Lucretia (as do Zonaras and Dio Cassius) is more exciting than to discuss Etruscan oppression. This approach would probably have appealed to his patroness. But there are equally good stories in Herodotos on the golden age of the city-states⁽⁶⁰⁾. Manasses has made no use of them.

Here then the paradox of Byzantine attitudes towards the past can be observed in its most acute form. Manasses was writing a survey of world history for a member of the Imperial household. His intention, one must assume, was to deal with those events of the past which had had an important effect on the development of the state he knew. He was writing in Greek with a well-developed

(57) In this, cf. the practice of Zonaras (note 157 *infra*)

(58) Cyrus · MAN. 713-805 (Mandane's dream, rescue of Cyrus by Harpagus, Astyages' vengeance, Cyrus' coming to power), cf. HDT I, 107-119, 129, 130; Smerdis: MAN. 855-70, cf. HDT. III, 30; Darius (and his horse): MAN. 882-905, cf. HDT III, 85-6; Gyges · MAN. 813-36, cf. HDT I, 8-12.

(59) MAN. 1110-6. Manasses' debts in the Trojan section (MAN. 1107-1471) are complex. He has used HDT II, 113-20 (cf. note 54 *supra*) at MAN. 1106-15, 1174-1221, 1461-6; JOHANNES ANTIOCHENUS (C. MULLER, *Fragmenta Historica Graecorum* IV, Paris, 1851), fr. 23 at MAN. 1118-40, fr. 24.3 at MAN. 1357-73 (see too A. HEINRICH, *Die Chronik des Johannes Sikeliota der Wiener Hofbibliothek. Jahrb. ersten Staatsgymn. Graz* (1892), 4, 7), there are possible debts to Tzetzes at MAN. 1147, 1284-1353 (see note 48 *supra*) Whether Manasses is using Johannes Antiochenus or Malalas as his basis for the rest of the narrative is hard to say: the former seems the more likely

(60) E.g. on the fall of the Peisistratids, HDT V, 55-6.

awareness of the use to be made of the language. He claimed to have worked carefully to reconcile conflicting authorities. Yet he paid no attention to the political history of the Greek lands whose communities had set his linguistic standards. He read Herodotos, but not for his discussions of Greek history : on the contrary, these were rejected in favour of anecdotes about the East. He read some of the historians of Rome who wrote in Greek, and ignored what they had to say about any event in Roman history between the expulsion of the kings and Julius Caesar. How was it that in this work Manasses acquired such mental blinkers, and how did they come to be so firmly fixed ? To begin an answer to this question one must turn to the tradition of chronicle writing on which Manasses drew, and to the fountain-head of that tradition.

Its first extant representative is the chronicle of John Malalas. Malalas compiled the work in the latter part of the sixth century in Antioch, though the writing was possibly completed in Constantinople ⁽⁶¹⁾. The chronicle is written in prose, in a simple style which makes little demand on a reader's powers of comprehension. It sheds light on the more popular forms of the language current at the period ⁽⁶²⁾ : the audience which Malalas assumed must have been relatively unsophisticated. The chronicle, however, became the most influential example of the genre as well as the earliest to survive in a virtually complete form. Julius Africanus had set the precedent of a history that combined all known areas of the world and which was written with a Christian bias ⁽⁶³⁾. In this he was carrying further the example of the historians of the church, who had made a Christian viewpoint acceptable in the writing of history ⁽⁶⁴⁾. Eusebius

(61) Bonn ed. (1831). hereafter MAL. ; and also A. SCHENK VON STAUFFENBERG, *Die Römische Kaisergeschichte bei Malalas* (Stuttgart, 1931). See KRUMBACHER, 325-334 ; MORAVCSIK, 329-334 ; G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria* (Princeton, 1961). 38.

(62) See A. RUGER, *Studien zu Malalas : Präpositionen und Adverbien* (Bad Kissingen, 1895) ; K. WOLF, *Studien zur Sprache des Malalas* (Munich, 1911-2) ; K. WEIERHOLT, *Studien zum Sprachgebrauch des Malalas* (Symbolae Osloenses, Fasc. Suppl. 18, 1965) ; R. HELMS, *Die konjunkionalen Nebensätze bei Johannes Malalas und Georgios Sphrantzes in ihrem sprachhistorischen Zusammenhang* (Berlin, 1968)

(63) On Africanus, see the indispensable H. GELZER, *Sextus Julius Africanus und die Byzantinische Chronographie* (2 vols., Leipzig, 1885-1898).

(64) See the essay on Eusebius by A. MOMIGLIANO included in *The Conflict*

continued the process begun by Africanus, by producing his convenient chronological tables, which correlated events occurring in different regions in an easily understood form. Eusebius' influence is inestimable, in both the Greek tradition and in the West, through the work of Jerome⁽⁶⁵⁾. From a modern point of view Malalas' narrative puts a little flesh onto the lost skeleton of Africanus and the bare bones of Eusebius⁽⁶⁶⁾.

A comparison between the contents of Malalas' and Manasses' chronicles is not simple. In the first place Malalas' work proceeds at a more leisurely pace with extensive quotations from some of his sources⁽⁶⁷⁾. Then too he covers much more ground than Manasses attempts⁽⁶⁸⁾. Malalas, for example, devotes a considerable amount of space to Oriental history; he also goes into great detail over the mythological history of Greece – which, apart from the section on Troy, Manasses omits entirely. Malalas is attempting to present a

between Paganism and Christianity in the Fourth Century (ed. A. Momigliano, London, 1963).

(65) On Eusebius, see e.g. E. SCHWARZ, *RE* 6 1 (1907), cols. 1370-1439; D. S. WALLACE-HADRILL, *Eusebius of Caesarea* (London, 1960); J. SIRINELLI, *Les vues historiques d'Eusèbe de Césarée avant la période prénicéenne* (Dakar, 1961). On Jerome, see J. K. FOTHERINGHAM, *Eusebii Pamphili Chronici Canones* (London, 1923). For the texts, see A. SCHOENE, *Eusebi Chronicon Libri Duo* (Berlin, 1875; reprinted 1967).

(66) Synkellos, of course, is a more trustworthy witness to Africanus' text than Malalas (cf. GELZER, *op. cit.*, II, 176 ff. and the edition of the surviving portions of Africanus in *PG* 10, cols. 63-93).

(67) E.g. Palaiphatos (cf. MAL., 24, 33, 41, 53, 63, 83 etc.); Orpheus (MAL. 74); Euripides (MAL. 31, 34, 43, 49, 53, 84, 86, 88, 117, 137, 166); Dictys of Crete and Sisyphos of Kos (with support from Pheidaios of Corinth) provide most of the narrative for Bk. V.

(68) Thus Bk. I would seem to have dealt with Adam's descendants till the Flood, the division of the earth under Noah's sons, and Assyria, Bk. II covered Egypt, Herakles of Phoenicia, Picus of Italy, Perseus, Kepheus, Thebes and Seruch; Bk. III · Abraham, Joseph, Persephone, Moses; Bk. IV: the Argive, Sicyonian and Athenian kings with Jewish comparative chronology, Orpheus, the Argonauts, Thyestes, Bellerophon, Minos, Phaedra; Bk. V. the Trojan War, Orestes, Jewish history; Bk. VI Assyrian history, Nebuchadnezzar and Croesus, Aeneas and Alba Longa; Bk. VII foundation of Rome and the kings; Manlius and the Gauls, Augustus' calendar reforms, Philip of Macedon; Bk. VIII. Alexander and his successors, Pyrrhus and Hannibal; Bk. IX · Julius Caesar and Augustus.

comparative chronology in his narrative ; while this is relatively easy both to organize and to assimilate when set out in the form of tables, as in Eusebius' Canons, it is much more difficult when presented as a continuous narrative. Partly as a result of this chronological approach and partly, one suspects, from his own cast of mind, Malalas appears to suffer from a grasshopper mentality as he leaps from one area to another, and from one personality to another, with relatively few absolute dates. Nevertheless his choice of topics foreshadows most of the broad areas which Manasses covers, and tends to share the same omissions.

Thus the introductory material on Oriental history – on, for example, Egypt and Assyria⁽⁶⁹⁾ – is motivated by its connection with Jewish, and thus Biblical history. Manasses used the same arrangement, from the same Christian standpoint. Greek history in Malalas is dealt with by brief lists of kings for a variety of states – Sicyon, Argos, Corinth, Athens, Sparta⁽⁷⁰⁾ – and stories of legendary heroes⁽⁷¹⁾. Manasses ignores not only the lists, which were hardly suitable for a verse chronicle, but also the heroic narratives. Malalas' acknowledgement of the achievements of the city-states is confined to lists of 'famous men', who are strewn intermittently on the narrative with little historical sense and no details : thus, Dracon, Solon, Thales of Miletus and King Aeschylus of Athens are all strung together⁽⁷²⁾. There are none of these lists in Manasses. But Malalas and Manasses both give disproportionately long accounts of the Trojan War⁽⁷³⁾. Both deal, though at different points in their surveys, with Alexander of Macedon. Again Malalas treats Roman history in a series of stories on the founding of the city

(69) Assyria : MAL. (16.20) 150.1-158.6 ; Egypt . MAL. (21.4) 23.1-27.18.

(70) *E.g.* Sicyon : MAL. 68.9 ; Argos : MAL. 68.1, 83.9, 85.13 ; Corinth : MAL. 90.11 ; Athens . MAL. 70.16, 72.11 ; Sparta . MAL. 90.4.

(71) *E.g.* Perseus : MAL. 34.15-38.16 , Kepheus and Andromeda : MAL. 38.17-39.11 ; Cadmos of Thebes : MAL. 39.12-45.10 ; Dirke : MAL. 45.11-49.17 ; Oidipous . MAL. 49.18-53.14.

(72) MAL. 72.6. Cf MAL. 161.7. (in the time of Philip of Macedon) Sophocles, Herakleides, Euripides, Herodotos, Sokrates, Pythagoras : MAL. 169.7 . Hippasios the Pythagorean, Isocrates, Perikles, Thucydides, Pheidias, Stesichorus, Bacchylides, Demosthenes, Aristophanes.

(73) MAL. 91.1-135.12 (or 143.3 if the Orestes section is included) ; cf MAN. 1107-1471

and the early kings ⁽⁷⁴⁾, on the Gallic invasions ⁽⁷⁵⁾, the Carthaginian Wars ⁽⁷⁶⁾, and gives a brief nod towards the consuls and the Republic before launching into an account of Julius Caesar ⁽⁷⁷⁾. This cavalier attitude towards Republican Rome is intensified by Manasses. The paradox, therefore, that was observed in Manasses is present, though in a less pronounced form, in Malalas: political history for the city-states of Greece and for Republican Rome is virtually ignored.

But before this question is discussed further, a number of notorious problems which surround the text of Malalas must be briefly considered. In the first place the text itself is elusive. The chief witness is a manuscript of the late eleventh or early twelfth century, *cod. Barocc.* 182, preserved in Oxford. This has lost its opening pages and lacks an ending; there are, too, lacunas in the body of the text ⁽⁷⁸⁾. The beginning can be reconstructed, to a certain extent ⁽⁷⁹⁾, but the ending has been lost completely ⁽⁸⁰⁾. Of the internal lacunas, some can be filled from later excerptors; the portrait list of Greek and Trojan heroes, for example, can be supplemented from Isaac Porphyrogenetos ⁽⁸¹⁾; the Constantinian excerpts, *De insidiis* and *De virtutibus*, provide further material ⁽⁸²⁾, whose omission from the extant text is not always glaringly apparent. This is not the end of

(74) Aeneas: MAL. 162.9; Romulus: MAL. 171.1; Tarquinius: MAL. 180.20

(75) MAL. 183.12.

(76) MAL. 209.10.

(77) Consuls: cf. MAL. 187.14 *Μετὰ δὲ τοῦ διοικῆσαι τοὺς ὑπάτους ἔτη πολλὰ πάλιν ἐβασίλευσε πρῶτος Ὀκταβιανὸς Αὐγουστος* (in connection with the naming of the month of February); MAL. 214.1 *Τὰ οὖν Ῥωμαίων πράγματα πρώην διωκεῖτο ὑπὸ τῶν ὑπάτων ἐπὶ ἔτη υἕδ' ἕως Καίσαρος Ἰουλιου τοῦ δικτάτορος.*

(78) *E.g.* after MAL. 103.10 and at MAL. 490.12. See the discussion by L. JEFF. "Die Lucken in der Chronik von Malalas", *RhM* 36 (1881), 351-361

(79) From *Par. Gr.* 682, ed. V. ISTRIN (as in note 23 *supra*) and A. WIRTH, *Chronographische Späne* (Frankfort, 1894), 1-10 (as Johannes Antiochenus); cf. *Par. Gr.* 1336, ed. J. A. CRAMER, *Anecdota Graeca Parisiensia* II (Oxford, 1839), 231-42.

(80) But see J. B. BURY, "Johannes Malalas. the text of the codex Baroccianus", *BZ* 6 (1897), 221, n. 1, agreeing with NEUMANN (*Hermes* 15, 1880, 356-60) that the copyist has squeezed up the text of the last page.

(81) MAL. 103.10: cf. ISAAC PORPHYROGENETOS, *Περὶ τῶν καταλειφθέντων ὑπὸ τοῦ Ὀμήρου* (ed. H. HINCK, *Polemonis Declamationes*, Leipzig, 1873, 57-88).

(82) Ed. C. DE BOOR, *Excerpta de Insidiis* (Berlin, 1905), 159-60 (nos. 14-23), 168 (39), 175-6 (51-2); *De virtutibus* (Berlin, 1906), 161 (no. 7), 162 (12).

the question, however. It is generally agreed that the Oxford codex represents an abbreviation of the original⁽⁸³⁾. If this is the case, then our attitude towards the text must be one of suspicion; are we dealing with a fair representation of the chronicle as written by Malalas, or with a later redaction? The answer to this question will govern, for example, attitudes towards the authors ostensibly quoted by Malalas, for his quotations must sometimes be used to reconstruct otherwise lost works. The evidence for the nature of the surviving text must come from a comparison with the material to be found in the later excerptors⁽⁸⁴⁾. The problem is a complex one and this is not the place to suggest solutions. A detailed study of the

(83) E.g. KRUMBACHER, 329, MORAVCSIK, 330.

(84) The Constantinian extracts (already mentioned) show knowledge of a fuller text not to be accounted for by the physical failings of the Oxford manuscript: most passages, however, are identical. Theophanes also sometimes seems to have used a fuller text of Malalas (e.g. THEOPH. ed. de Boor, 226 · MAL. 484.11). The witness that is physically the earliest, the palimpsest Tusculan fragment, is close to the Oxford Malalas, but with the addition of extra paragraphs (ed. A. MAI, *Spicilegium Romanum* II (Rome, 1839), Appendix; A. ROCCHI, *Codices Cryptenses* (Rome, 1884), 461-2, considers the hand later than the sixth century). The Tusculan fragments confirm in part the *De virtutibus* quotation from Malalas (MAL. 161 = *De virt.* 12). On the other hand, John of Damascus' quotation (PG 94, col. 1369, *De imaginibus* III *περί τῆς αἰμορροῦσης* = MAL. 236.10-239.17) indicates that he was using a text very little different from that extant. The same is true, for example, of many of the extensive quotations to be found in the *Chronicon Paschale*: the order of the material may change substantially, but the content usually varies very little from that of Malalas (*Chron. Pasch.* PG 92, cols 145-9, cf. MAL. 17-20; cols. 150-7, cf. MAL. 34.15-39.11; cols. 157-63, cf. MAL. 28.1-33.10; cols. 289 ff. cf. MAL. 177 ff.) Again the text used by Cedrenos (or Pseudo-Symeon) seems to have been very little different from the Oxford codex. Evidence from translations is also conflicting. The *Chronicon Palatinum*, for example, (ed. Th. MOMMSEN, *Laterculus Imperatorum Romanorum Malalianum* in *MGH Auctores Antiquissimi* 13, *Chronica Minora* 3, 424-37, probably to be dated in the first half of the eighth century and apparently using Malalas for the historical context of the Gospel narrative) gives a version identical to the Oxford codex for the narrative, but incidentally confirms in the list of emperors some of the additions found in the Constantinian excerpts (*ibid.* 436; cf. DE BOOR, *De insidiis*, 159, no. 22). The Slavic version, however, shows many variants, but as the nature of the translation has still to be fully worked out, its witness for the Greek is of mixed value (published piecemeal by V. ISTRIN, 1897-1914; see MORAVCSIK, 331, for references; M. SPINKA and G. DOWNEY, *Chronicle of John Malalas Books VIII-XVIII* (Chicago, 1940), 4-7 discuss the problems and shortcomings of Istrin's edition)

blocks of material quarried from Malalas and a new edition are both vital⁽⁸⁵⁾. Meanwhile it is probably reasonable to assume that the Oxford manuscript does not represent a systematic précis of the original, but that the text has suffered patchily from the vagaries of copyists. It is surprising that a work which had so much subsequent influence should have survived in such a haphazard way : perhaps the enthusiasm with which Malalas' material was absorbed by later compilers discouraged the recopying of the source.

Other problems concern the date of composition, the identity of the author, and the original length of the chronicle. The work at present breaks off in the year 563, but the Oxford manuscript is plainly mutilated. The abrupt change of focus in the last book, from Antioch to Constantinople, also leads to the suspicion that it was tacked on at a later stage of the chronicle's circulation⁽⁸⁶⁾. If not, at the very least, it represents a considerable alternation in the author's outlook. It has been suggested that the author could be the Patriarch John Scholastikos⁽⁸⁷⁾, whose movements and interests correspond quite well with that can be deduced about the otherwise unknown John Malalas. There are also suggestions that traces of Monophysite sympathies exist in the text⁽⁸⁸⁾. All this makes for uncertainty over the exact date of composition.

The remaining major point of discussion in connection with Malalas concerns his sources, and the use he made of them. Unusually for a Byzantine writer, Malalas apparently attributes most of his quotations to their authors by name. In the first nine books he refers to sixty-seven different authorities in an impressive display of ill-assimilated learning. He plainly does not know all these at first hand. On Roman topics, for example, he cites a number of writers who used Latin : Brunichius, Bruttius, Florus, Fortunatus, Licinius, Livy, Lucan, Pliny, Ovid, Sallust, Servius, Suetonius, Vergil. But it is exceedingly doubtful whether he had much

(85) In preparation by K. Weierholt-I. Thurn

(86) See W. WEBER, "Studien zur Chronik des Malalas", *Festsgabe A Deissmann* (Tubingen, 1927), 22-66.

(87) J. HAURY, "Johannes Malalas identisch mit Patriarchen Johannes Scholasticus ?", *BZ* 9 (1900), 337-56.

(88) E.g. E. PATZIG, "Der angebliche Monophysitismus des Malalas", *BZ* 7 (1898), 111-128. E. GLEYE, "Über Monophysitische Spuren im Malalaswerke", *BZ* 8 (1899), 312-27.

acquaintance with Latin literature, or could even read Latin. Eutropius, for instance, is cited specifically from the Greek translation; Cicero is classed as a poet, as is Sallust, who is simultaneously treated as a respectable historian; Malalas has no idea when Vergil wrote⁽⁸⁹⁾. The statements attributed to them must have been available to him through some secondary collection of material. It is thus all the more likely that much of Malalas' knowledge of other authorities came to him second-hand. It has been suggested that he used only four basic sources, at least in the first fourteen books⁽⁹⁰⁾: Domninos, Timotheos, Nestorianos and an unnamed source. As these are all now lost the hypothesis cannot be satisfactorily verified, particularly in view of the inadequacy of our text of Malalas. It is probably too extravagant a position, though, for example, it is undeniable that the citations from Pausanias are derived through Domninos⁽⁹¹⁾. Groups of quotations found in Malalas have also been observed elsewhere in circumstances suggesting a common source rather than direct contact⁽⁹²⁾. When references can be checked, they are often accurate, though this does not, of course, rule out an intermediary. In one case at least, that of Dictys, a summary of whose romance is intermingled with that of Sisyphos of Kos (now lost)⁽⁹³⁾, Malalas' version has been vindicated by papyri as a fair representation of the lost Greek original, known otherwise only in Latin⁽⁹⁴⁾. Here, and with the quotations from

(89) E.g. MAL. 209.6: *Εὐτρόπιος ὁ συγγραφεὺς Ῥωμαίων ἐν τῇ μεταφράσει αὐτοῦ*; MAL. 212.18-19: *Ἐν τοῖς αὐτοῖς οὖν χρόνοις ἦν ὁ Κικέρων καὶ ὁ Σαλλούστιος, οἱ σοφώτατοι Ῥωμαίων ποιηταί* (cf. ref. to Sallust, MAL. 209.2); MAL. 216.3: Vergil is dated to the dictatorship of Julius Caesar (MAL. 162.9-13: *Aeneid* IV is inaccurately summarized).

(90) H. BOURRIER, *Über die Quellen der ersten vierzehn Bücher des Johannes Malalas*, AbhSt. Stephan Gymnasium (Augsburg, 1899)

(91) H. BOURRIER, *op cit.*, 9 ff.; cf. A. DILLER, "The Authors named Pausanias", *TAPA* 86 (1955), 268-79.

(92) J. BIDEZ, "Sur diverses citations et notamment sur trois passages de Malalas retrouvés dans un texte hagiographique", *BZ* 11 (1902), 288-94; S. CONSTANZA, "Sull'utilizzazione di alcune citazioni teologiche nella cosmografia di Giovanni Malala e in due testi agiografici", *BZ* 52 (1959), 247-52.

(93) E. PATZIG, "Das Trojabuch des Sisyphos von Kos", *BZ* 12 (1903), 231-57.

(94) E. PATZIG, "Das griechische Dictysfragment", *BZ* 17 (1908), 382-8; W. EISENHUT, *Dictys Cretensis. Bellum Troianum* (Leipzig, 1973; 2nd ed.), 134-9 and *idem*, "Zum neueren Diktys-Papyrus", *RhM* N.F. 112 (1969), 114-9.

Euripides, for instance ⁽⁹⁵⁾, it seems an unnecessary complication to deny that Malalas had access to the texts themselves. Once again the question needs a thorough re-examination, one result of which would be a fuller understanding of the literary resources of sixth century Antioch ⁽⁹⁶⁾.

There are two methods of treatment to be observed in Malalas' chronicle. The narratives, which are of varying lengths and are often ascribed to an authority, contrast with staccato items of information (lists of rulers or famous men, for example). The latter should perhaps be attributed to the chronological source on which Malalas was drawing; in many instances it looks as though Malalas had collected together in one haphazard paragraph names that were spread over several columns of a chronographer ⁽⁹⁷⁾, thus presenting a misleading series of statements. The former, the narratives, seem to be inspired by a variety of motives not unconnected with Malalas' own personality and tastes. Between the narrative sections, however, can be perceived the chronological framework which must ultimately depend on the work of Eusebius and Africanus ⁽⁹⁸⁾, that is, an attempt to correlate Jewish history with Greek ⁽⁹⁹⁾.

(95) MAL. 136 9-139 4 cf. *Iphigeneia in Tauris* 69-70, 238-60, 759-82 (though the recognition tokens are reported incorrectly).

(96) Cf. E. BICKERMANN, "Les Maccabées de Malalas", *Byzantion* 21 (1951), 63-88

(97) Cf. MAL. 72 6 ff. Inserted into the partial Athenian king-list (MAL. 71 23 *Κέκροψ*... *Κραναός*... *Φορβονεύς*, και ἄλλοι ἕως *Κοδρῶνος*, cf. *Χρονογραφείον Σύντομον* ed. E. SCHOENE, *Eusebi Chroniconum Libri duo* (Berlin, 1875), I, App. II, col. 87) are references to Draco and the law-making of Solon (cf. JEROME, *ibid.*, 91, Anno Abrahamis 1395 : 93, A.A. 1425) and Thales of Miletus as law-giver rather than philosopher (cf. JEROME, *ibid.*, 81, A.A. 1269 : 89, A.A. 1376); the king-list is resumed with Aeschylus, Akmaion, Arexion (cf. *Χρον. Σύν.*, *loc. cit.*) A drama on Akmaion is attributed to Euripides. The whole farrago is ascribed to Africanus.

(98) Both are cited Eusebius, e.g. MAL. 53 17 (Seruch); 57 9 (Tharra); 70 9 (Deucalion); 150 11 (Nebuchadnezzar), 190.19 (Kings of Macedon); 197 16 (Ptolemies), 207.15 (second capture of Jerusalem) and in *Par. Gr.* 682 (ed. Istrin as in note 23 *supra*), 5, I (list of sources), 9, X (ark on Ararat), 11, XII (lands inhabited by Noah's sons); the first three references seem to be false. Africanus, e.g. MAL. 53.14 (Theban kings), 62 6 (Ogyges' flood); 69.3 (Kings of Sicily) 72 14 (Kings of Athens); 90 7 (Kings of Sparta); 90.16 (first Olympic games) and in *Par. Gr.* 682, 5, I (list of sources). See H. GELZER, *Sextus Julius Africanus*, 129-138 for the accuracy of these citations.

(99) Cf. J. SIRINELLI, *op. cit.* (as in note 65 *supra*), 112.

However great Malalas' debt to his sources, he has, even if only through the act of selection, imposed his own attitudes on his borrowings. From the content of the chronicle one can develop an opinion on the author's interests⁽¹⁰⁰⁾.

Thus, like all Byzantine chroniclers, he is Christian; he uses a chronology from Adam, he emphasizes Jewish history and includes the narrative of Christ's life. His Christian background moulds his interest in the history of Egypt, Assyria and Persia, for Egypt is connected with the migrations of the Jews, Assyria with invasions and exiles. The use Malalas makes of the *Book of Daniel* shows how the process can work. Since the prophecies it contained were capable of constant re-interpretation, *Daniel* became an important vehicle for prophecy and eschatological speculation⁽¹⁰¹⁾. As the rebuilding of the Temple became important for Christian allegory on the New Temple and the New Jerusalem, so the connection of *Daniel* with the rebuilding of the Old Jerusalem enhanced its relevance. Malalas devotes considerable space to the narrative based on *Daniel*, and to the figures connected with it: Nebuchadnezzar, Darius, Cyrus. He introduces Alexander of Macedon in this connection, as the destroyer of Darius' kingdom.

Malalas' Christianity has also formed his attitude towards Greek mythology. He uses the stories in which the ancient gods appear, but not once does he describe an Olympian deity as a divine being. The gods' names are used, attached to figures who are rationalized into mortals and usually of royal descent. Thus, for example, Zeus has become Picus; he, his son and his wife have been woven into the structure of Assyrian and Italian history⁽¹⁰²⁾. This demythologizing

(100) Cf. Z. V. UDAI' COVA, "La chronique de Jean Malalas dans la Russie de Kiev", *Byzantion* 35 (1965), 575-591, *eadem*, "Mirovozzrenie vizantijskogo chronista Joanna Malaly", *Viz. Vrem.* 32 (1971), 3-23.

(101) Cf. JEROME, *Commentarium in Danielen*, PL 25, cols 513-610; CHRYSOSTOM, PG 56, cols 193-246; THEODORETUS OF CYR, PG 81, cols. 1256-1549. See R. DEVRESSE, "Chaines exégétiques", in *Dictionnaire de la Bible* (Paris, 1895 ff.), Suppl I, 1084-1123; H. H. ROWLEY, *Darius the Mede and the Four World Empires in the Book of Daniel* (Cardiff, 1935); M. DELCOR, *Le Livre de Daniel* (Paris, 1971); L. RYDEN, "The Andreas Salos Apocalypse: Greek text, translation and commentary", *DOP* 28 (1974), 197-261.

(102) *Par Gr* 682 (ed. Istrin as in note 23 *supra*), 12, XV ff

process dates back at least to Xenophanes of Colophon⁽¹⁰³⁾, though the authority Malalas cites for most of such views is Palaiphatos⁽¹⁰⁴⁾. The important fact, however, is that Malalas' rationalizing attitude has affected all the Greek legendary history that he retells. He chooses sources that avoid the intervention of the Olympian deities in any action that demands the miraculous. Even so, while the Judgement of Paris, for example, is carefully explained away in allegorical terms that deny the existence of the goddesses⁽¹⁰⁵⁾, the implication is that his readers will be well aware of that version of the story.

Though frequently he confines himself to a hasty note of an event or a few names, Malalas is prepared to recount some portions of Greek legendary history at length. The Trojan War is the most conspicuous example, but he also writes fully on the Theban legends, on Orestes of Argos, on Perseus, Orpheus and Bellerophon⁽¹⁰⁶⁾. This fullness is in marked contrast to the brevity of the lists of famous historical figures, and one is led to speculate on possible reasons for the different treatments. It is in fact striking that the majority of the stories are connected with the more famous works of Greek verse literature that were likely to be read in the course of a standard education⁽¹⁰⁷⁾. Thus the section on Troy amplifies – as well as corrects – Homer. The material on Perseus and Bellerophon was

(103) See F. BUFFIÈRE, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque* (Paris, 1956, reprinted, 1973).

(104) E.g. MAL. 24.17 (Ares and Aphrodite); 33.9 (purple cloth); 41.18 (Semele); 53.11 (Oidipous); 63.2 (Persephone); 83.4 (parentage of Helen); 209.7 (Perseus of Epirus). For Palaiphatos, see N. FESTA, *Palaephati Peri àπιστων* (Leipzig, 1902).

(105) MAL. 92.12-93.3.

(106) Troy: MAL. 91-133.2; Thebes: MAL. 39.12-53.14; Orestes: MAL. 133.3-143.3; Perseus: MAL. 34.15-39.11; Orpheus: MAL. 72.16-76.9; Bellerophon: MAL. 83.9-84.17.

(107) Cf. G. BUCKLER, "Byzantine Education", in *Byzantium: an Introduction to East Roman Civilization* (ed. N. Baynes and H. St. L. B. Moss, Oxford, 1948), 200-220; R. BROWNING, "Byzantinische Schulen und Schulmeister", *Das Altertum* 9 (1963), 105 ff.; M. L. CLARKE, *Higher Education in the Ancient World* (London, 1971); P. LEMERLE, *Le Premier Humanisme Byzantin* (Paris, 1971), 242-266; P. SPECK, *Die Kaiserliche Universität von Konstantinopel* (Byz. Archiv 14, Munich 1974).

dealt with in plays by Euripides⁽¹⁰⁸⁾. The contents of the section on the legends of Thebes are drawn from Sophocles⁽¹⁰⁹⁾ as well as Euripides. The one figure who does not fit so well into this pattern is Orpheus, in connection with whom Malalas quotes liberal quantities of verse; Malalas is perhaps here acknowledging Orpheus as the prophet and symbol of Christ rather than as a literary figure⁽¹¹⁰⁾. This apart, he seems to be recognizing those Greek legends which had the greatest literary circulation. He is aware of the distinction between the outlook and methods of a historian and a poet, for he often draws attention to the nature of the source he follows⁽¹¹¹⁾. Nonetheless he as frequently gives the poetic version of the story in question⁽¹¹²⁾. This attitude is not dissimilar to that observed in his treatment of the pagan gods, where he seems to be rejecting the subject of his narrative. One may contrast his discursiveness in mythological stories with his references to Thucydides, who is but one name in a list, followed by a brief comment on the subject of his history⁽¹¹³⁾.

The reasons for another part of his narrative are much more obvious. The Christian chronology may be the constant frame-

(108) For a discussion of the lost plays, see T. B. L. WEBSTER, *The Tragedies of Euripides* (London, 1967): e.g. *Siheneboia*, 80-4; *Danae*, 94-5; *Bellerophon*, 109-111. For the transmission and availability of the plays, see W. S. BARRETT, *Euripides Hippolytus* (Oxford, 1964), 50-3, discussing Wilamowitz' views on the selection of plays in later antiquity (*Analecta Euripidea*, 1875, 137-43). Cf. G. ZUNTZ, *An enquiry into the Transmission of the Plays of Euripides* (Cambridge, 1965), 249 ff.

(109) Though not particularly accurately, cf. MAL. 40.12 on Tiresias according to Sophocles; MAL. 49.17-53.14 on Oidipous, with a debt to Sophocles, though the passage is ascribed to Palaiphatos, Euripides and Africanus.

(110) On the Orphic poetry, see K. ZIEGLER, *Orphische Dichtung*, *RE* 18.2 (1942), cols. 1321-1417; ed. O. KERN, *Orphicorum Fragmenta* (Zurich, 1922; reprinted, 1972). On Orpheus as Christ symbol, cf. K. ZIEGLER, *Orpheus*, *RE* 18.2 (1942), cols. 1313-6; H. LECLERQ, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, 12.2 (1936), cols. 2735-55.

(111) Cf. MAL. 30.16 *τὴν δὲ Εὐρώπην οἱ ποιηταὶ ἐξέθεντο θυγατέρα εἶναι τοῦ Φοίνικος... μὴ ὁμοφωνήσαντες τοῖς χρονογράφοις*

(112) E.g. in connection with Homer, MAL. 24.14 (Ares and Aphrodite); MAL. 119.23 (Kirke).

(113) MAL. 169.10 *καὶ Θουκυδίδης ὁ συγγραψάμενος τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων*.

work⁽¹¹⁴⁾ but plainly the chief purpose of the narrative is secular, to explain how the political circumstances of Malalas and his fellow-citizens developed. The Chronicle for about half its length deals with Rome of the Principate and the Empire⁽¹¹⁵⁾. Writing under Justinian, who was attempting to make good his claims to the former imperial territories of Western Europe⁽¹¹⁶⁾, Malalas would have had his attention drawn to the central role of Rome as the predecessor of Constantinople.

He would also have viewed this Empire as an inhabitant of one of its great cities. Malalas is an Antiochene who brings Antioch into the narrative on every possible occasion, and on some unlikely ones too. He includes material simply for its references to Antioch, or for its explanations of local features. Thus the story of Io is dealt with because it provides a foundation legend for Antioch⁽¹¹⁷⁾. The story of Iphigeneia and Orestes, taken largely from Euripides' *Iphigeneia in Tauris*, is also part of local history⁽¹¹⁸⁾. A reference to an otherwise unremarkable statue and altar is justified with the comment that it could still be seen in his day⁽¹¹⁹⁾. Malalas would seem to feel considerable pride in both the appearance and the history of the city with which he was connected⁽¹²⁰⁾.

Here then can be seen four aspects of Malalas' mental background which have affected the structure and content of his chronicle : he is a Christian from the Graeco-Roman city of Antioch. Whatever his Syrian connections⁽¹²¹⁾ they seem to have been swamped by the

(114) With the Life of Christ as a major fixed point, cf. MAL. 227 1-229.12, 229.17-231.11 : 240.3-242 7.

(115) MAL. 214-496 (Bks IX-XVIII).

(116) See, e.g., B. RUBIN, *Das Zeitalter Justinians* (Berlin, 1960), 122 ff.

(117) MAL. 28.5-30.3 : Io fled εἰς τὸ Σίλπιον ὄρος· εἰς ὅπερ Σέλευκος ὁ Νικάτωρ ὁ Μακεδῶν ἔκτισε πόλιν μετὰ χρόνου· καὶ ἐκάλεσεν εἰς τὸ ὄνομα τοῦ ἰδίου αὐτοῦ υἱοῦ Ἀντιόχειαν τὴν μεγάλην (28.22-29.2); the story of Io accounts for several buildings as well as Antiochene customs.

(118) MAL. 140.19-142 20 Orestes' wanderings end at τὸ Σίλπιον ὄρος, accounting en route for the foundation of Scythopolis.

(119) MAL. 139.20-21 : cf the statue of Orestes discussed at MAL. 141.21

(120) E.g. MAL. 232 6 ; 243.10 ; 246 13 ; 260.2 ; 267 15 etc., on the building record of each Emperor. Cf., e.g., G. DOWNEY, "The Wall of Theodosius at Antioch", *AJP* 62 (1941), 207-13.

(121) Cf J HAURY, "Johannes Malalas..", (as in note 87 *supra*).

greater cultural force of Graeco-Roman society. In his preferences for personalities rather than abstractions, anecdotes rather than constitutional analyses, and his pedantic insistence on his authorities, one can perhaps discern the man's own personality: a fussy gossip with a liking for the tangible. It is ironical that he was to exercise greater influence over popular levels of Byzantine historical belief than any of the more competent and learned men who preceded and succeeded him. But all this can go some way toward explaining the imbalance of his material that was noted earlier – the virtual omission of any discussion of the Greek city states and Republican Rome.

For Malalas the reality of the Imperial might must have made meaningless any state which operated at less than an imperial level. Even though he lived in a major city with a tradition of independence⁽¹²²⁾, Malalas perhaps could not visualize that city functioning as an independent unit. Athens and Sparta would be too small, their elected magistracies too alien to make any impact on his historical imagination. But this is not the whole reason: it is not only the scale of imperial power that is important, it is the fact of monarchy. In spite of his general neglect of the political history of Greece, Malalas does include lists of the kings who ruled in each state but abandons separate references for that state on the institution of democratic forms of government⁽¹²³⁾. It is impossible to tell how far this represents a conscious choice or simply reflects his sources. Eusebius' Canons, to which Malalas is ultimately indebted, listed out the kings of the Greek city-states – from Sicyon on to Athens – but made no mention of the democratic magistracies that followed. With the end of the kings comes an end to the independent listing of that state⁽¹²⁴⁾. Malalas follows the same

(122) G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria* (Princeton, 1961); J. H. W. G. LIEBESCHUTZ, *Antioch: city and imperial administration in the later Roman Empire* (Oxford, 1972)

(123) See note 70 *supra*.

(124) Though the notes that accompanied the tables refer to events, statesmen, writers, philosophers etc. from the later periods Eusebius however comments (I.3; from the Armenian version): "De Graecorum ab omnibus longis temporibus exclusione non est quod mireris, qui variis exitiosis corruptelis semetipsos injecerunt, et longo tempore usque ad Cadmi gentem litteris prosus caruerunt". His feelings about the Greek past were ambivalent

practice. Either none of his other sources supplemented this information, or he felt no need to seek it out.

Many of the same factors must have operated to remove almost all reference to the Roman Republic. Malalas discusses the founding of the city and its first kings, but has virtually nothing to say about the consular period until Julius Caesar reintroduced the monarchy⁽¹²⁵⁾. He cannot have lacked possible sources, either in full or in excerpted form⁽¹²⁶⁾. Eusebius' Canons did after all list the consuls, and could have provided a framework for such additional material as might be felt necessary. But Malalas seems to have seen no need to supplement or even record this information, if it reached him: the annual magistracies and the activities of the growing city-state under their control had no relevance for him.

One can perhaps see now why Malalas should choose to treat the Trojan War at such length. The material he covers here answers to several of his interests. It deals with a portion of Greek legendary history which is the subject of the most widely read Greek authors, Homer. The Greek communities are shown engaged in a major undertaking of aggressive imperialism under royal leaders. From this conflict emerges Aeneas, the founder of the future city of Rome. This network of stories then represents the link in legend between the two halves of Malalas' Graeco-Roman world, between the Greek world of literature and the Roman world of political reality.

Enough has now been said to demonstrate that despite the differences of scale in their work and the different milieux in which they lived, Malalas and Manasses share certain attitudes towards world history. This does not appear to be because Manasses was drawing directly on Malalas. Tzetzes indeed knew and used Malalas' Chronicle: he cites it as *Ἰωάννης Ἀντιοχεύς* as well as *Ἰωάννης Μαλέλας*⁽¹²⁷⁾. But although Tzetzes' literary researches seem to have influenced Manasses at some points in his selection of material⁽¹²⁸⁾,

(125) See notes 74-7.

(126) He is aware, for example, of at least the names of Livy, Lucan and Plutarch and has an idea of the material they covered

(127) *Historiae* I, 321; II, 37; V, 835; VI, 576; *Allegories on the Iliad*, Prolegomena 246 *ὡς Ἰωάννης χρονικός Ἀντιοχεύς που γράφει*: Schol. ad loc. *τοῦ ἐπικλήν ὁ Μαλέλης* Cf. E. ΡΑΤΖΙΓ, "Malalas und Tzetzes", (as in note 49 *supra*)

(128) See notes 46 and 48 *supra*.

Manasses does not seem to have been inspired to go directly to the earlier chronicle. There is, for example, no trace in the *Σύνοψις Χρονική* of some of the distinctive mythological material of the sort which Tzetzes took over from Malalas⁽¹²⁹⁾.

There were, however, a host of intermediaries through whom both the material included by Malalas and the emphases he gave it came through to the twelfth century. Malalas' text was quarried by generations of subsequent chroniclers, who came seeking material for some very different structures. Some took only occasional bricks to build into their edifices, others borrowed the entire ground plan. Among the former were Evagrius⁽¹³⁰⁾ and Theophanes⁽¹³¹⁾, neither of whom were writing chronicles from the Creation. They used Malalas as one of a number of sources for their respective works, and so were not much influenced by his selection or omission of material.

The author of the final form of the *Chronicon Paschale*⁽¹³²⁾, however, worked in dimensions similar to those of Malalas. He seems to have been particularly concerned to correlate the history of the Old and the New Testament with a secular chronological framework. His methods of computation are complex⁽¹³³⁾. One result has been to retain the dating system of Olympiads, consul lists and indictions while at the same time using the Christian concept of dating from the Creation. The author has drawn on a variety of sources, both for the chronological data and the narratives which

(129) E.g. on Theban legendary history (MAL. 45, TZETZES, *Historiae* I, 319 ff.); on Dionysius (MAL. 43, TZETZES, *Historiae* VI, 556 ff.). Manasses' version of the Judgement of Paris, for example, which is indebted to Tzetzes' researches, does not include the hymn which is a prominent feature of Malalas' account (even though it appears in Tzetzes' *Allegories*). But cf. MAL. 214.2, MAN 1757-8 where both agree that consular rule in Rome lasted 464 years.

(130) Born 536 : MORAVCSIK, 257-9 ; KRUMBACHER, 245-7. Ed. J. BIDEZ and L. PARMONTIER, *The Ecclesiastical History of Evagrius*, (London, 1898)

(131) Died 818 : MORAVCSIK, 531-7 ; KRUMBACHER, 342-7. Ed. C. DE BOOR, *Theophanis Chronographia* (Leipzig, 1883-5). Most recently on the date of composition, see C MANGO and I. ŠEVČENKO, "Some Churches and Monasteries on the Southern Shore of the Sea of Marmara", *DOP* 27 (1973), 264-5.

(132) Final version compiled c. 628 : MORAVCSIK, 241-3 ; KRUMBACHER, 337-9. Ed. Bonn (1832).

(133) See V GRUMEL, *Traité d'Études Byzantines I : La Chronographie* (Paris, 1958).

give them substance. Among these is Malalas, who has been consulted for the legendary history of Greece and Rome⁽¹³⁴⁾. As in Malalas, some of the famous Greek names from the period of the city-states are retained, here scattered under Olympiads. No narrative has been added to amplify the references⁽¹³⁵⁾. The exception, as always, is for Alexander the Great and the successors to his Empire, where a little explanatory material was included. Roman consuls – not listed by Malalas – are here given similar treatment to the prominent Greek names; narrative is only added with the appearance of Julius Caesar⁽¹³⁶⁾. Thus this author too finds it difficult to envisage a state without a monarch.

Johannes Antiochenus, on the other hand, seems to have taken over not only Malalas' scale but also the plan of his history, so far as can be judged from the surviving portions of his work⁽¹³⁷⁾. Both Greek and Roman legendary history have been retained and even amplified⁽¹³⁸⁾, especially passages dealing with the Roman kings. Because of the fragmentary nature of the work it is rash to make assumptions about what might have been omitted, but in all likelihood Johannes Antiochenus did not deviate from the overall pattern of Malalas' Chronicle. Indeed the two writers have been confused⁽¹³⁹⁾.

(134) *E.g. Chron. Pasch.* 68, cf. *MAL.* 34; Pegasus and Danae; *Chron. Pasch.* 204-213, cf. *MAL.* 171-80; Romulus and the founding of Rome

(135) *E.g. Chron. Pasch.* 214; death of Thales of Miletus; 267; Simonides, Chilon of Sparta, Pythagoras, Xenophanes of Colophon, Croesus and Gyges, Thales of Miletus again.

(136) Alexander. *Chron. Pasch.* 319, 321, 326; Julius Caesar. *Chron. Pasch.* 354 ff.

(137) Early 7th century: MORAVCSIK, 313-5. The Constantinian Fragments (edd. C. DE BOOR, Th. BUTTNER-WOBST, etc. *Constantini Porphyrogeneti Excerpta Historica* (Berlin, 1905 ff)) and the Salmasian Fragments (ed. J. A. CRAMER, *Anecdota Graeca Parisiensia* (Oxford, 1840), II, 383-401): their interrelationship and the accuracy with which they represent the original are discussed by *e.g.* E. PATZIG, "Die *ἕτερα ἀρχαιολογία* des Excerpta Salmasiana", *BZ* 9 (1900), 357-69

(138) *E.g.* Orestes: *De insidiis* § 3, cf. *MAL.* 133 ff. But comparison is difficult: Malalas' text is abbreviated and Johannes Antiochenus survives only in excerpts.

(139) See E. PATZIG, "Johannes Antiochenus und Johannes Malalas" (as in note 21 *supra*), *idem*, "Die Abhängigkeit des Johannes Antiochenus von Johannes Malalas", *BZ* 10 (1901), 40-52

Other writers who incorporated material from Malalas into their own chronicles were Bishop John of Nikiu⁽¹⁴⁰⁾ and the anonymous compiler of the *'Εκλογή Ἱστοριῶν*⁽¹⁴¹⁾. The former, though he used Greek, was writing in Egypt; he had no impact on the later stages of the tradition. The latter is another link in the chain which handed on Malalas' material, especially in the mythological portions. Neither did anything to remedy the imbalances that existed in their sources, whether Malalas himself or those under his influence.

A more sophisticated approach may be observed in the work of George Synkellos, friend of the Patriarch Tarasios⁽¹⁴²⁾. It was his unfinished chronicle which Theophanes took up and continued. Synkellos' reading was extensive, as his citations indicate. Many derive from authors no longer fully extant and enhance the value of his work⁽¹⁴³⁾. His attention, however, was focussed on ecclesiastical history and theology rather than on secular history. Thus he rejects material on the legendary history of Greece and Rome in favour of detailed treatment of biblical history. Synkellos was particularly concerned with the establishment of an accurate chronology; hence, although he quotes extensively from some authorities on questions of dating, he adds very little narrative to the bare facts he has collected⁽¹⁴⁴⁾. He has returned, however, to Eusebius and Africanus, who bear considerable responsibility for Malalas' emphasis on kings and empires and his inability to record in any detail the history of non-monarchical periods. Thus it is not surprising to find in Synkellos' more thoughtful work omissions similar to those observed in Malalas.

(140) Late 7th century KRUMBACHER, 395. Ed. H. ZOTENBERG, *Notices et Extraits* 24 (1883), 125-605.

(141) KRUMBACHER, 395. Ed. J. A. CRAMER, *Anecdota Parisiensia* (Oxford, 1840), II, 166-230.

(142) Died c. 810; KRUMBACHER, 339-42; Bonn ed. (1829).

(143) Synkellos is especially useful for what he preserves of Eusebius' *Chronicon* and Africanus; cf. H. GELZER, *Sextus Julius Africanus* II, 176-249; LAQUEUR, *RE* 4.2 (1932), cols. 1388-1410.

(144) Thus most of the material on legendary history is collected into short sections entitled *Σποράδην* (e.g. 236, 289 etc.), with king lists set out separately. On the other hand, the Trojan War, which was an important point in the chronologies of all previous writers, is discussed carefully (e.g. 295, 309, 314, 317; at 320 is a survey of the events that caused the fighting; cf. 325).

In the Chronicle of George Monachos (¹⁴⁵) one sees a similar but less reasoned narrowing of focus from Malalas' wider perspectives. The writer's interests are concentrated on biblical history, and, for the secular past, on the Roman Empire after the appearance of Julius Caesar. The Greek and Roman legends are represented by summaries based on Malalas, a preliminary as it were to the real subject (¹⁴⁶). Thus, for the early history of Greece there are, as mentioned earlier, scraps dealing with Picus Zeus and the naming of the planets; Alexander of Macedon is included (¹⁴⁷), though there is nothing on the Trojan War. For Roman history, the founding of the city, the activities of Romulus and Remus and the institution of the Brumalia are mentioned (¹⁴⁸); but then there is nothing more until the appearance of Julius Caesar (¹⁴⁹). George Monachos does in fact make explicit his reluctance to deal with things Greek (¹⁵⁰): he shows a monastic suspicion of everything pagan.

George Cedrenos' Compendium (¹⁵¹), for these early sections at least, appears to be based almost exclusively on the unpublished chronicle of Pseudo-Symeon. This, drawing as it does on many sources, makes extensive use of Malalas' material on ancient history. Sections are found, for example, on Ninus, Sardanapalus, Troy, Alexander and the foundation of Rome (¹⁵²). Nothing, however, has

(145) Second half of 9th century: MORAVCSIK, 277-80; KRUMBACHER, 352-8. Ed. as in note 23 *supra* and PG 110.

(146) He treats secular history in BK. I only; the method is stated in the Proemium (GEORGE MON. 4, 3-4): 'Από μὲν γὰρ τοῦ Ἀδάμ ἀρξάμενοι καὶ μέχρι τῆς Ἀλεξάνδρου τελευτῆς ἐλθόντες ἐν συντόμῳ, πάλιν ἀνάπαλιν ἀπὸ τοῦ Ἀδάμ...

(147) GEORGE MON. 25-43.

(148) GEORGE MON. 21-23.

(149) GEORGE MON. 293: τὰ δὲ Ῥωμαίων πράγματα ἐδιωκεῖτο πρώην ὑπὸ ὑπάτων ἐπὶ ἔτη τξδ' ἕως Ἰουλίου Καίσαρος.

(150) E.g. GEORGE MON. 61, 12-16: *Εἶτα τοίνυν καὶ οἱ τῶν τοιούτων ψευδοθῆων κήρυκες καὶ μάντιες ποιηταὶ τε καὶ συγγραφεῖς οὐχ ἀπλῶς εἶναι θεοῦ μόνον ἔγραψαν, ἀλλὰ μὲν καὶ τὰς πράξεις αὐτῶν πρὸς ἐλεγχόν τε ἀθεότητος καὶ αἰσχροποιοῦ πολιτείας ἀνέγραψαν.* See GEORGE MON. 57-92; his discussion ends: *Τοσαύτη γοῦν πάλαι πλάνη κατεῖχε τὸν κόσμον· ἀλλὰ ταύτην ἄρδην ἠφάνισε καὶ ἀμύπαν ἐξήλασε προδηλῶς ὁ παρ' ἡμῶν προσκυνούμενος Κύριος.*

(151) Late 11th century; MORAVCSIK, 273-5; on Pseudo-Symeon (*Par Gr.* 1712) as a source for Cedrenos, see K. PRAECHTER, *Quellenkritische Studien* (as in note 28 *supra*), and A. MARKOPOULOS (as in note 6 *supra*).

(152) Cf notes 23-26 *supra*.

been added to deal with the intervening periods ; the structure of the past is still for Cedrenos and Pseudo-Symeon essentially what it had been for Malalas.

The examples given so far indicate how little was the independence of outlook shown by the writers in the chronicle tradition. One major group of chroniclers nevertheless stands outside the material derived from Malalas. In the nexus of the Logothete chronicles can be traced the remnants of two recensions of an epitome of world history that dates back to the Justinianic period⁽¹⁵³⁾. This distinct tradition does nothing to fill the gaps that have been noted in accounts deriving from Malalas. The main emphasis for the early period is on the Bible⁽¹⁵⁴⁾. References to the legendary past of Greece and Rome, to the Greek city-states and Rome of the Republic are scanty and brief⁽¹⁵⁵⁾.

Thus the early sections of the chroniclers – whether derived from Malalas or not – show few significant changes from a fairly uniform basic pattern. Periods and states which were omitted or treated sketchily by Malalas are rarely given fuller discussion by his successors. But significant changes in detail may be observed. The Greek nuances which were originally present to modify the Roman picture gradually fade. The purpose of these introductory sections was to lead up to the history of the Roman Empire, now established at Constantinople. Already for Malalas the Greek element of the Byzantine heritage is subordinate to the Roman. The subordination is increasingly simplified into a rejection.

In Zonaras' historical writings one can see the logical outcome of his pattern. He had plainly explored with some care the literary

(153) Cf. A. SERRUYS, *op. cit.*, as in note 6 *supra*.

(154) E.g. Leo Grammaticus (ed. Bonn, 1842), 1-24 deals with biblical history, with passing references to the naming of the planets (11) and Picus Zeus (15) ; 25 refers to Inachos and Phoroneus of Argos, the flood under Ogyges, and Picus Zeus of Assyria before returning to a narrative dealing with Joshua. Cf. JULIUS POLLUX (ed. J. Hardt, Leipzig, 1792) 1-102 on biblical history ; THEODOSIOS MELITENOS (ed. T. L. F. TAFEL, *Monumenta Saecularia* III, Munich, 1859), 1-25

(155) E.g. LEO GRAMMATICUS 28 : Kekrops of Attika, Kadmos of Thebes (and Tiresias) ; 36 : Thales of Miletus and the Erythraian Sibyl ; 48 : Plato and Aristotle ; 35 : a reference to the birth of Romulus and Remus leads on to the aristocracy and consuls who preceded Julius Caesar (cf. MELITENOS, 31) ; 49 : with Alexander of Macedon and his successors the narrative becomes fuller.

resources available to him⁽¹⁵⁶⁾. He makes use, for example, of Dio Cassius and Plutarch, who deal largely with Roman matters. He also uses Herodotes and Xenophon who concentrate on Greek affairs⁽¹⁵⁷⁾. But Zonaras has looked afresh at the history of the state in which he lived. For him Greek history has become completely irrelevant. The only features of Byzantine civilization that emerge from his account are its Christian character and its Roman past: the information which he provides concentrates on biblical history and the Roman Emperors⁽¹⁵⁸⁾. The exclusion of the Greek element – again despite the language that both he and his sources employ – goes so far as to remove all discussion of the Trojan War. Aeneas, a Trojan refugee from the Greek world, is nevertheless still the founder of Alba Longa and thus ultimately of the city of Rome⁽¹⁵⁹⁾.

So we return to the attitudes observed in Manasses' Chronicle, one of the last links in the chain that stretches back to Malalas⁽¹⁶⁰⁾.

(156) Cf. the material recorded by the contents of his *Lexicon*, ed. J. A. H. TITTMAN (Leipzig, 1808).

(157) For Plutarch and Dio Cassius see notes 42-5 *supra*. Xenophon: e.g. *Annals* III, 15-26 on Cyrus: Herodotos: *Annals* IV, 1-4 on Cyrus and Persian history.

(158) See the Preface to the *Annals* (I, 9-15): Alexander the Great is included chiefly because of the chronological connection with the rebuilding of the Temple in Jerusalem.

(159) *Annals* VII: Zonaras gives his account of the origins of Rome only after dealing with Jewish history until the sack of Jerusalem under Titus – by which time the narrative is inextricably involved with Roman affairs.

(160) And stretches on to include, e.g. GLYKAS (mid 12th century: KRUMBACHER, 380-5; ed. Bonn, 1836), a contemporary of Manasses who seems to have known his Chronicle. His own account was written to edify his son. He retains a high moral tone and is chiefly concerned with the implications to be drawn from the Old Testament. He touches on some points of legendary and ancient history (Sardanapalus, Herakles of Tyre, Croesus, Romulus, Alexander) but adds nothing to the structure. Joel (mid 13th century: KRUMBACHER, 385-8; ed. Bonn (1836); O. MAZAL, "Zur Überlieferung der Chronik des Joel", *JÖB* 16 (1967), 127-32) gives a very condensed account (derived from George Monachos) which touches on the conventional points (naming of the planets, Ninus, Herakles of Tyre, Daniel, founding of Rome, Alexander and biblical history from Abraham), but includes scarcely any Greek history (not even the Trojan War). Also worth nothing are Theodoros Skoutariotes (ed. K. SATHAS, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη* VII, 1896, 1-556), or the scraps in the *Βραχεία Χρονικά* (cf. P. SCHREINER, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, Vienna, 1975, n^o 14). Perhaps the last representative of the line is the

Manasses, as might be expected, has added emphases of his own to the traditional attitudes.

He was writing at the court of Manuel I, who took many diplomatic and even military initiatives towards the recovery of imperial lands in Western Europe⁽¹⁶¹⁾. References to Rome Old and New which were always frequent in Byzantine court poetry reach a crescendo in Theodore Prodromos, who wrote of the victories of John and Manuel Comnenos⁽¹⁶²⁾. Old Rome is called in with increasing frequency to provide both a contrast to the vigour of the New Rome that is Constantinople, and a goal for its expansion⁽¹⁶³⁾.

Manasses contributed to the renewed interest in this theme⁽¹⁶⁴⁾. His Chronicle, which inevitably concentrated on Rome and its Emperors, stresses the glories of the city. After his account of the sack of the Old Rome by Gieserich he inserts a striking passage lamenting its passing, showing how strongly he perceives the connection between the Old and the New⁽¹⁶⁵⁾. Just how significant

compilation attached to the name of Dorotheos of Monemvasia and described as *Βιβλίον ιστορικὸν περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ἱστορίας ἀρχόμενον ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῆς ἀλώσεως Κωνσταντινουπόλεως...* (Venice, 1684).

(161) See F. CHALANDON, *Les Comnènes II : Jean II Comnène et Manuel I Comnène* (Paris, 1912), especially 555-608 ; P. LAMMA, *Comneni e Stauffer* (Rome, 1955-7), H.-G. BECK, "Byzanz und der Westen im 12. Jahrhundert", *Vorträge und Forschungen* 12 (1969), 227-241.

(162) W. HORANDNER, *Theodoros Prodromos : Historische Gedichte*, Wiener Byzantinische Studien XI (Vienna, 1974).

(163) E.g. W. HORANDNER, *op. cit.*, I, 105 ; XVI, 172-182 ; XVIII, 97-100 ; XX, 14-15. Such clichés were used from the foundation of the city : cf. E. FENSTER, *Laudes Constantinopolitanae*, Miscellanea Byzantina Monacensia 9 (Munich, 1968), especially 20-8, 55-96 and G. DAGRON, *Naissance d'une Capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451* (Paris, 1974), 43-7. For the use made in the West of similar terminology, see W. HAMMER, "The Concept of the New or Second Rome in the Middle Ages", *Speculum* 19 (1944), 50-62.

(164) See F. DÖLGER, "Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner", *Byzanz und die Europäische Staatenwelt* (reprinted Darmstadt, 1953), 70-115, especially 96, note 4.

(165) Lament on Old Rome. MAN. 2523-52 ; on the connection between the Old and the New .

. . . στρέφει τὴν γνώμην ὄλην
ἐπὶ τὴν πανευδαίμονα πόλιν τῶν Βυζαντιῶν,
καὶ πόλιν ὀλβιόπολιν αὐτῇ προσανεγείρει,
πόλιν τὴν μεγαλόπολιν, πόλιν τὴν νέαν Ῥώμην,

this passage was to his readers becomes clear in the Slavic translation and adaptations⁽¹⁶⁶⁾. There the passages glorifying the Old Rome are expanded and made to refer to the successive empires which embody the mystic role of that which had perished⁽¹⁶⁷⁾. The section on the Trojan War that leads up to the founding of Rome is also adapted and expanded⁽¹⁶⁸⁾. A rhetorical response to the ambitions of a twelfth century ruler became one of the bases of a political theory that was to dominate Eastern Europe for centuries.

It is interesting to note that despite its learned language Manasses' Chronicle seems to have had a considerable impact on the more popular literature of Byzantium. The point of view it presented was felt to be sufficiently worth while to justify redactions and adaptations in prose⁽¹⁶⁹⁾. There are also a number of vernacular poems dealing with the Trojan War, all composed in the fourteenth century or later and all showing an awareness of the Trojan sections at least of Manasses' Chronicle⁽¹⁷⁰⁾. These reflections of the

Ῥώμην τὴν ἀρρυτίδωτον, τὴν μήποτε γηρῶσαν,
Ῥώμην αἰεὶ νεάζουσαν, αἰεὶ καινιζομένην,
Ῥώμην ἀφ' ἧς προχέονται χαρίτων αἱ συρμάδες,
ἣν ἠπειρος προσπίπτσεται, θάλασσα δεξιούται,
ἠπίως ἀγκαλιζονται παλάμαι τῆς Εὐρώπης,
ἀντιφιλεῖ δ' ἐτέρωθεν τὸ τῆς Ἀσίας στόμα.

(MAN. 2348-55)

Cf. MAN. 3837-9.

(166) J. BOGDAN, *The Chronicle of Manasses*, Slavische Propylaen 12 (Munich, 1966); H. BOISSIN, *Le Manassès moyen-bulgare: Étude linguistique* (Paris, 1946); K. PRAECHTER, "Das griechische Original der rumanischen Troika", *BZ* 4 (1895), 519-46.

(167) H. SCHAEFER, *Moskau das dritte Rom: Studien zur Geschichte der politischen Theorie in der Slawischen Welt* (Darmstadt, 1957; 2nd ed.), especially 12-20; D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth* (Oxford, 1971), 245-6, 414.

(168) Discussed in studies on the illustrations to Manasses by I. DUJČEV, *Miniaturite na Manasievata Letopis* (Sofia, 1962); A. HEISENBERG, "Über den Ursprung der illustrierten Chronik des Konstantin Manasses", *Münchener Jahrbuch der bildende Kunst* 5 (1928), 81-100.

(169) Cf. Th. PRÉGER, "Chronicon Georgii Codini: zur Vulgarparaphrase des Konstantin Manasses", *BZ* 4 (1895), 515-8.

(170) E.g. Hermoniakos (c. 1320) uses Tzetzes' *Allegories on the Iliad* and Manasses: cf. E. LEGRAND, *La Guerre de Troie* (Paris, 1890) and E. M. JEFFREYS, "Constantine Hermoniakos and Byzantine Education", *Dodone* 4 (1975), 82-109. *The War of Troy* (ed. in preparation by E. M. Jeffreys and M. Papatomopoulos) 9478-9 (lament for Achilles: cf. MAN. 1406-7), 12,348 (Palamedes: cf. MAN.

Chronicle in the least pretentious poetry preserved from Byzantium are an indication of the wide circulation of the political and historical ideas which the work contained.

At the end of this brief survey, however, several questions still present themselves. Did the chroniclers' view of ancient history have any influence in Byzantium outside their own pages, as the Slavic translation of Manasses was to be used in the imperial ideology of Eastern Europe⁽¹⁷¹⁾? Can one suggest whether the chroniclers' historical perspectives on the nature of the Byzantine Empire were accurate reflections of educated opinion? We have seen that the traditional view discussed here owed a great deal to the framework established by Africanus and Eusebius, and to the idiosyncratic insertion of episodes by Malalas; its development was affected by the simplifications likely in any story which is told too often. Did these individuals and the mechanisms of their tradition have any influence on the Byzantine view of themselves, or were they simply reflecting a conventional attitude? Chroniclers came to write ancient history in terms of the Bible and Rome; in their view the past seems to have been unaffected by Greece except for the forced migration of Aeneas after the sack of Troy, and for the conquests of Alexander. Did they have a positive role to play in the rejection of the Hellenic identity in Byzantium?

The internal evidence of the chronicle tradition suggests that the chroniclers were following opinion rather than guiding it, writing Roman and Christian history for a public who thought of themselves entirely in Roman and Christian terms. The erosion of the Greek element in their picture of ancient history is steady, and is never reversed. Not one of the very different writers who chose the chronicle frame for their history decided to add to the trivial role

1325). The *Achilleis*, MS N (ed. D. C. HESSELING, *L'Achilleide Byzantine*, Amsterdam, 1919), 1764, 1765-8 (cf. Hesselings' comments on 141). *Troas* (*Suppl. Gr* 926) 957-8 reflects *Ach. N* 1789-90 (cf. D. MICHAELIDES, "Palamedes Rediens: La Fortuna di Palamede nel Medioevo Ellenico", *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, N S. 8-9 (XVIII-XIX) (1971-2), 279)

(171) D. STRÉMOUKHOFF, "Moscow, the Third Rome. Sources of the Doctrine", *Speculum* 28 (1953), 84-101, esp. 86, 96, F. DOLGER, "Die mittelalterliche Kultur auf dem Balkan als byzantinisches Erbe", in *Byzanz und die europäische Staatenwelt* (Darmstadt, 1953), 261-81.

traditionally assigned to Classical Greece ; equally Republican Rome was progressively ignored. Those chroniclers who had read most widely and thought most carefully about what they were doing – particularly Synkellos and Zonaras – removed Greek legend and history almost completely from their narrative. At a period when others were beginning for the first time in Byzantium to use "Ἕλληνες in a geographical and even nationalistic sense⁽¹⁷²⁾, Manasses was reading Herodotos for Persian history. A wider revival of Hellenic consciousness only came when the mystique of the New Rome was shattered by the Fourth Crusade⁽¹⁷³⁾.

Sydney.

Elizabeth M. JEFFREYS.

(172) See S. RUNCIMAN, *The Last Byzantine Renaissance* (Cambridge, 1970), 17-23, 77-8 and the review by R. BROWNING in *JHS* 91 (1971), 214-5 adding examples from Tornikes and Chrysoberges of a twelfth century pride in the Hellenic past A. ΒΑΚΑΙΟΠΟΥΛΟΣ, *Ἱστορία τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ, Α'* : *Ἀρχές καὶ διαμόρφωση του* (Thessaloniki, 1961), 45-6, 66-77 (on thirteenth and fourteenth century usages) and IDEM, *Origins of the Greek nation : the Byzantine period 1204-1453* (trans. I. Moles, New Brunswick), 126-35 (but cf. reviews by C. MANGO, *JHS* 88 (1968), 256-8 and D. M. NICOL, *JHS* 92 (1972), 257). For a discussion of the meanings attached to the term 'Hellene' at different periods, see J. JÜTHNER, *Hellenen und Barbaren* (Leipzig, 1923) ; K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner* (Munich, 1954) ; P. CHARANIS, "Hellas in the Greek sources of the Sixth, Seventh and Eighth Centuries", *Classical and Mediaeval Studies in Honour of Albert Mathias Friend Jr* (Princeton, 1955), 172 ff. On the later periods, see H. DITTEN, "Βάρβαροι. Ἕλληνες und Ῥωμαῖοι bei den letzten byzantinischen Geschichtschreibern", *Actes du XIII^e Congrès International d'Études Byzantines II* (Belgrade, 1964), 273-99 ; D. M. NICOL, "The Byzantine Church and Hellenic Learning in the Fourteenth Century", *Studies in Church History* 5, ed. G. H. Cuming, (Leiden, 1969), 23-57.

(173) On the developing use of 'Hellene' by the fourteenth century, cf. H.-G. BECK, "Reichsidee und Nationale Politik im Spätbyzantinischen Staat", *BZ* 53 (1960), 86-94 ; S. RUNCIMAN, "Byzantine and Hellene in the fourteenth century", *Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου* (Thessaloniki, 1952) See too, I. ŠEVČENKO, "The decline of Byzantium seen through the eyes of its intellectuals", *DOP* 15 (1961), 169-86 ; D. J. ALEXANDER, "The Strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes", *Speculum* 37 (1962), 339-357.

H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner* (Munich, 1978), I, chap. 4, discusses historians and chroniclers : this reached me too late to be incorporated here. His conclusions have little relevance to the argument of the present paper, but he provides full recent bibliographies for most of the authors mentioned

LE NOVELLE GIUSTINIANEE E LA TRADUZIONE DELL'AUTENTICO

A proposito del *Legum Iustiniani
Imperatoris Vocabularium*

Nel corso di questo secolo le *Novelle* — l'insieme delle leggi di Giustiniano emanate, prevalentemente in greco, dopo la pubblicazione del secondo *Codice* (16 nov. 534) — sono state una sorta di Cenerentola all'interno del *Corpus Iuris Civilis* giustiniano. Nell'Ottocento, esse hanno attratto l'interesse della grande filologia giuridica in misura non minore del *Codice* o del *Digesto*; e uno dei risultati maggiori di quell'intensa stagione di ricerca, che ha visto fra l'altro la storia delle *Novelle* di Biener⁽¹⁾ e le edizioni di Heimbach e di Zachariae von Lingenthal⁽²⁾, è stata l'edizione Scholl-Kroll, inserita nel *Corpus Iuris Civilis* berlinese di Mommsen-Krüger⁽³⁾, che resta tuttora, con i suoi meriti e i suoi difetti, il testo canonico di quest'opera giustiniana.

La prima metà del Novecento ha prodotto al riguardo una sola opera di largo respiro, quella di Noailles sulla formazione delle collezioni⁽⁴⁾, e qualche contributo importante ma limitato. Le ragioni del destino un po' particolare di quest'opera di gran mole sono molteplici: a cominciare dal fatto che le *Novelle* si situano in un territorio di confine, fra

(1) F. A. BIENER. *Geschichte der Novellen Justinians*, Berlin, 1824 (rist. Aalen, 1970).

(2) G. E. HEIMBACH. *Authenticum. Novellarum constitutionum Iustiniani versio vulgata*, Lipsiae, 1846-51; K. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL. *Imperatoris Iustiniani Novellae quae vocantur sive constitutiones quae extra Codicem supersunt ordine chronologico digestae*, 1 e 2, Lipsiae, 1881 (Appendix, 1884).

(3) *Corpus Iuris Civilis*. III. *Novellae*. Recognovit R. Scholl. Opus ... absolvit G. Kroll, Berolini, 1895 (più volte ristampata, con qualche aggiunta). Ogni riferimento alle *Novelle* sarà qui fatto sempre con la pagina e le righe di questa edizione.

(4) P. NOAILLES. *Les collections des Novelles de l'empereur Justinien*. I. *Origines et formation sous Justinien*. II. *La collection grecque des 168 Novelles*, Paris, 1912-14

il dominio dello studioso di diritto romano e la competenza del bizantinista; e si sa che opere del genere rischiano spesso di essere trascurate su entrambi i versanti.

Per quel che riguarda i romanisti, uno dei motivi del disinteresse è stato certo un persistente classicismo, per cui il meglio dell'esperienza giuridica romana si sarebbe consumato nell'età classica, i cui materiali sono confluiti nel *Codice* e nel *Digesto*; inoltre, il definitivo tramonto della vigenza del diritto romano con la pubblicazione del *Gesetzbuch* tedesco, e l'emergere in talune correnti del moderno pensiero giuridico di un interesse prevalente per il diritto giurisprudenziale, hanno contribuito ad allontanare l'attenzione degli storici dalle opere legislative.

Si aggiunga — *pace van der Wal* ⁽⁵⁾ — che il greco non è oggi la lingua meglio nota ai romanisti; e che fino ad oggi, o all'altro ieri, mancava, per navigare nel gran mare delle *Novelle*, quella indispensabile serie di strumenti (repertori sistematici, indici e così via) di cui si dispone invece da tempo per le altre parti del *Corpus Iuris*.

Negli ultimi anni si è notata una certa inversione di tendenza: anche se non si può supporre che il diritto bizantino possa attirare un interesse di massa ⁽⁶⁾, un'attenzione rivolta, ad esempio, agli aspetti politico-costituzionali della «nuova» legislazione giustiniana ⁽⁷⁾ può restituire un interesse a testi che dopo tutto non regolamentano solo le condizioni della Paflagonia, o degli ortolani di Costantinopoli (per servirci degli esempi di uno studioso che non se ne lasciava certo scoraggiare) ⁽⁸⁾.

Si aggiunga che ultimamente sono comparsi, o stanno comparando, due strumenti destinati ad agevolare in modo decisivo le future ricerche su questa parte del *Corpus Iuris*: il *Manuale Novellarum* di van der Wal ⁽⁹⁾, con una esposizione sistematica del loro contenuto e una comoda serie di indici tavole riferimenti; e il vocabolario delle

(5) *Op. cit.*, alla n. 9, p. 7: «Je ne veux point insinuer que mes collègues romanistes n'aient plus envie de lire des textes grecs ...».

(6) Cf. la prefazione a H. J. SCHELTEMA, *L'enseignement de droit des antecesseurs*, Leiden, 1970.

(7) Si veda in proposito R. BONINI, *Note sulla legislazione giustiniana*, in AA. VV., *L'imperatore Giustiniano. Storia e mito*, Milano, 1978, pp. 161 ss., in part. a p. 162 e n. 3 per una bibliografia sui recenti lavori di diritto bizantino.

(8) N. TAMASSIA, *Per la storia dell'Autentico*, già in «Atti Istituto Veneto», Serie VII, IX, 1897-98, ora in *Scritti di storia giuridica*, Padova, 1967, Vol. II, p. 147.

(9) N. VAN DER WAL, *Manuale Novellarum Iustiniani. Aperçu systématique du contenu des Novelles de Justinien*, Groningen-Amsterdam, 1964.

costituzioni giustiniane, di cui sono stati pubblicati recentemente tre volumi: *Legum Iustiniani Imperatoris Vocabularium. Novellae. Pars latina*, G. G. Archi moderante curavit A. M. Bartoletti Colombo, T. I. *A-competo*. T. II. *Competo-dudum. Indices*, Milano, 1977.

Prima di venire a parlare per l'appunto del vocabolario che ha suggerito le considerazioni che seguiranno, vorrei ricordare che questa iniziativa dell'Istituto di diritto romano dell'Università di Firenze si inserisce in una lunga e articolata attività di ricerca sull'età giustiniana⁽¹⁰⁾, il cui frutto più recente è il volume di AA. VV., *L'imperatore Giustiniano. Storia e mito*, Milano, 1978, che raccoglie le relazioni di un convegno ravennate del 1976 organizzato per l'appunto da G. G. Archi, e che in una serie di contributi di alto interesse offre un quadro molto aggiornato dello stato della ricerca in Italia (e non solo in Italia).

Per tornare all'iniziativa ormai in fase di concreta attuazione del *Vocabularium* giustiniano, essa si articolerà in varie parti, comprendenti⁽¹¹⁾:

- a) il *Codice* limitatamente alla parte giustiniana, con l'aggiunta delle costituzioni introduttive alle varie parti della compilazione;
- b) le *Novelle* greche e latine;
- c) gli scritti *extravagantes* di Giustiniano. Per questi, con un'iniziativa collaterale a quella del vocabolario, si è provvisto a un lavoro di raccolta e di riedizione in tre volumi di *Subsidia*, e precisamente: *Subsidia I. Le costituzioni giustiniane nei papiri e nelle epigrafi*, a cura di M. Amelotti e G. I. Luzzatto; *II. Drei dogmatische Schriften Iustinians*, von E. Schwartz, 2a ed. a cura di M. Amelotti, R. Albertella e L. Migliardi; *III. Scritti teologici ed ecclesiastici di Giustiniano*, a cura di M. Amelotti e L. Migliardi Zingale, Milano, 1972-73-77.

L'eccezionale interesse di un vocabolario delle costituzioni giustiniane si commenta, in certo modo, da sé. Se per i testi del *Codice* si dispone del vocabolario di Mayr-San Nicolò⁽¹²⁾, già modernamente

(10) Un primo elenco nel *Vocabularium* stesso. Vol. I, p. ix, n. 6.

(11) Una descrizione più articolata *ivi*, p. x.

(12) R. MAYR-M. SAN NICOLÒ, *Vocabularium Codicis Iustiniani*, Pragae, 1923-1925. Una rassegna dell'attività lessicografica concernente le fonti romanistiche è stata fatta da A. M. BARTOLETTI-COLOMBO, in *Vocabularium*, I, p. viii, n. 4, e ancora da G. G. ARCHI in una relazione tenuta nel convegno su *Gli sviluppi della lessicografia*

impostato, ma che presenta i dati giustiniani frammisti a una massa di materiale precedente, e non può quindi adempiere le funzioni di un lessico speciale, per le *Novelle* (limitatamente alla parte latina) si avevano solo due strumenti infelici o molto incompleti: il vocabolario di Carlo Longo⁽¹³⁾ e gli spogli eseguiti per il *Thesaurus Linguae Latinae*, con tutti i limiti del caso. Qualche iniziativa passata o recente — fra cui una che portava il nome prestigioso di Wenger — non è mai andata al di là della progettazione, o di una attuazione molto limitata⁽¹⁴⁾.

La disponibilità di concordanze complete delle *Novelle* latine (la pubblicazione degli altri sei volumi previsti sarà verosimilmente completata nel 1979), ed, entro un tempo ragionevole, anche delle greche⁽¹⁵⁾, va quindi salutata in modo molto positivo non solo dai romanisti, ma anche dai bizantinisti, dai medievalisti, dagli studiosi di latino tardoantico, medievale e cristiano, da quanti si interessano alla storia delle istituzioni e del pensiero politico e giuridico tardo-antico e bizantino. E' parso quindi opportuno presentare con una certa ampiezza a questi possibili utenti delle concordanze giustiniane almeno due problemi che le riguardano.

La compilazione è avvenuta, secondo una prassi ormai sempre più frequente, con il sussidio di strumenti elettronici: ed il complesso di problemi tecnici e scientifici che essa ha comportato è esposto dalla Curatrice in una prefazione tanto affabile quanto serrata, che si legge con estremo profitto. Ma non sarà forse inutile aggiungere qualche considerazione su questo tipo di imprese, per poter situare quella che ci interessa nel panorama della lessicografia latina contemporanea.

politica e giuridica nel campo delle scienze dell'antichità classica, Torino, 28-29 aprile 1978, i cui atti saranno pubblicati prossimamente dall'Accademia delle Scienze di Torino.

(13) C. LONGO, *Vocabolario delle costituzioni latine di Giustiniano*, in *Bullettino dell'Istituto di diritto romano*, 10, 1897-98, che tiene conto delle costituzioni latine del Codice, delle costituzioni programmatiche, delle *Novelle* latine e delle Istituzioni. Il nudo elenco di lemmi e luoghi, accanto ad altri difetti messi in luce in *Vocabularium*, I, p. ix, lo rendono praticamente inutilizzabile.

(14) Si vedano le notizie fornite in *Vocabularium*, I, pp. viii-ix con le relative note. Dell'indice dell'Authenticum preparato da R. Reggi e ivi ricordato è uscita ora anche la parte riguardante la seconda *Collatio*, in *Studi Parmensi*, 19, 1977, pp. 85-226.

(15) Secondo una relazione della curatrice Bartoletti Colombo al convegno di cui sopra alla n. 12, anche i testi greci sono già trasferiti su schede meccanografiche e registrati su nastri magnetici, in corso di elaborazione.

In secondo luogo, sembra importante mettere in guardia il lettore non romanista sull'eterogeneità dei testi latini contenuti nell'edizione Scholl-Kroll delle *Novelle*, edizione che ovviamente e necessariamente ha servito da base al vocabolario. Si tratta — i romanisti l'hanno subito compreso — di quel vecchio, spinoso e insoluto problema che si chiama l'origine dell'Autentico. Tentare di darne una breve, e quindi inevitabilmente riduttiva esposizione, mi sembra una premessa indispensabile per comprendere l'utilità di queste concordanze.

Il vocabolario giustiniano si presenta, abbiamo detto, sotto forma di concordanze elettroniche di un certo tipo. In questi tardi anni settanta, il ricorso alle tecniche dell'informatica nel campo delle scienze umane non costituisce certo più una novità o una pratica rivoluzionaria⁽¹⁶⁾. Ovunque si riveli opportuna o necessaria una quantificazione di dati, una loro elaborazione, una rilevazione statistica, una conservazione in «banche di dati» o «banche di testi» registrati su carte perforate o su

(16) Per questa parte della mia esposizione ringrazio in modo particolare i colleghi Daniele CONSO, dell'Università di Besançon, e Pierre PEITMENGIN, dell'École Normale Supérieure di Parigi, per la comunicazione di importante materiale bibliografico.

Nel campo dell'antichità classica, si dispone di almeno tre pubblicazioni periodiche specifiche attraverso cui ottenere un'informazione aggiornata:

Calculi. Notes and current bibliography on the use of computer in classical studies, edited by S. V. F. WHITE, publ. by the Dept. of Classics, Dartmouth University, Hanover, N. Y., USA;

Computer and the Humanities, Queens College of the City University of New York, Flushing, N. Y., USA;

Revue de l'Organisation internationale pour l'étude des langues anciennes par ordinateur, 110 Boulevard de la Sauvenière, Liège, Belgio.

Un'ottima bibliografia essenziale aggiornata al 1973, a cui devo molto, è quella di P. PEITMENGIN, *Informatique et langues anciennes*, in *Actes du VI^e congrès de l'Association de professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur (A.P.L.A.E.S.)*, Rennes, 1-2 giugno, 1973, pp. 63-70, integrata da una nota bibliografica cortesemente fornitami dall'Autore. Dell'uso dei calcolatori nel campo della linguistica si è discusso in un congresso a Cambridge nel 1970: cf. R. A. WISBEY (ed.), *The computer in literary and linguistic research*, Cambridge, U. P., 1971. Una serie di importanti discussioni sulle applicazioni dell'informatica alla lessicografia, con la partecipazione della maggior parte degli studiosi europei interessati, e resoconti dettagliati sui programmi in corso, si può leggere in I^o *Colloquio Internazionale del Lessico Intellettuale Europeo*, Atti a cura di M. FATTORI e M. BIANCHI, Roma, 1976; II^o *Colloquio* ecc. c. s., Atti c. s., Roma (in corso di stampa).

nastri magnetici, l'uso del calcolatore sembra imporsi per le garanzie di esattezza e di rapidità che offre al ricercatore (17).

Se mai, la discussione è aperta fra quanti caldeggiavano il ricorso alle tecniche elettroniche da un punto di vista puramente strumentale, con qualche eventuale punta di allarme per l'eccesso di dati che esse possono fornire al ricercatore, e comunque con il chiaro intento di esorcizzare ogni ipotesi azzardosa sulle capacità autonome delle «machines à penser», e chi, in una prospettiva totalmente post-gutenberghiana, vede il ricercatore impegnato in un colloquio preferenziale con lo schermo catodico, nella convinzione che l'informatica applicata possa apportare delle modifiche sostanziali alla natura stessa del messaggio (18).

A prescindere dalle questioni di carattere generale, è chiaro che l'impostazione della ricerca e l'elaborazione dei programmi si pongono in modo molto diverso nelle diverse discipline e in rapporto ai diversi oggetti della ricerca. Per limitare l'attenzione a quel vasto aggregato di discipline che fanno capo all'«antichità classica», possiamo constatare che l'uso del calcolatore è stato proposto, ed effettivamente adottato, per la critica testuale (19), per l'analisi di materiali archeologici (20), di problemi metrici (21), di dati linguistici, di elementi stilistici e così via, con vario successo e a diverso livello di elaborazione tecnica e metodologica.

Certo, a tutt'oggi l'impiego più collaudato dell'informatica si è avuto in campo lessicografico: fra i centri europei che si occupano in modo

(17) Anche qui si possono citare almeno una pubblicazione periodica, *Informatique et sciences humaines*, Paris, Institut des Sciences humaines appliquées, 17, rue Richer, e a titolo di esempio per quanto riguarda la storia «quantitativa», alcuni saggi raccolti in E. LE ROY LADURIE, *Le territoire de l'historien*, Paris, 1973.

(18) Si veda in proposito ad esempio la discussione fra E. GARIN e A. ROBINET (autore, fra l'altro, di *Le défi cybernétique. L'automate et la pensée*, Paris, 1973), in *Atti del I° Colloquio ecc. cit.*, pp. 3-19; 65-80, 89-96.

(19) Si veda DOM J. FROGER, *La critique des textes et son mutomatization*, Paris, 1968 e l'importante contributo di B. FISCHER, *The use of computer in New Testament studies with special reference to textual criticism*, in *Journal of Theological Studies*, N.S. 21, 1970, pp. 297-308.

(20) Si veda ad esempio J. C. BORILLO (ed.), *Raisonnement et méthode mathématique en archéologie*, Paris, 1977.

(21) Si veda, negli atti del VI° Congresso dell'A.P.L.A.E.S. cit. sopra alla n. 16, la relazione di Hellegouarc'h (pp. 83-88), con il rimando a «L.A.S.L.A.», 1967, 3, pp. 1-30 (N. Greenberg); 1971, 1, pp. 1-7 (P. Tombeur), o a *Informatique et sciences humaines*, 14, 1972, pp. 49-50 (S.V.F. White).

particolare di lingue classiche, e segnatamente del latino, ricorderemo almeno il L.A.S.L.A. (Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes) di Liegi⁽²²⁾, che si occupa prevalentemente di autori latini del I-II secolo, in modo particolare di Seneca; il CE.TE.DOC (Centre de Traitement Electronique des Documents de l'Université Catholique de Louvain en collaboration avec le Centre de Wulf-Mansion), che tratta soprattutto testi medievali⁽²³⁾; e la divisione linguistica del C.N.U.C.E. (Centro Nazionale Universitario di Calcolo Elettronico) di Pisa⁽²⁴⁾ che collabora a diverse iniziative, fra cui per l'appunto il *Vocabularium* giustiniano. Questo per parlare solo dei centri che hanno realizzato imprese analoghe a quella in esame.

Per i testi latini classici, e per documentare l'ampiezza del lavoro già svolto, ricordiamo a titolo di esemplificazione e senza pretesa di completezza alcune delle realizzazioni più importanti: innanzitutto la prima impresa del genere, la monumentale *Concordance to Livy* di D. V. Packard (Harvard U. P., 1968); poi i vari *Indices verborum et relevés statistiques* curati dal L.A.S.L.A. e pubblicati da Mouton per Seneca (*Consolatio ad Polybium, ad Helviam, ad Marciam; de constantia sapientis; de clementia*, ecc.), per il *Corpus Tibullianum*, per Sallustio, per Virgilio; o ancora la serie di indici o lessici o concordanze preparati in varie sedi ed editi da Olms, come l'indice di Giovenale (M. Dubrocard, 1976) e di Curzio Rufo (J. Therasse, 1976), o il lessico inverso di Plauto (A. Maniet, 1969) o le *Concordantiae Senecanae* (R. Busa s. j. — A. Zampolli, 1975).

Altri progetti sono in cantiere: ad esempio, in Italia sono state annunciate delle concordanze per Macrobio, per Simmaco, per i grammatici latini, con programmi abbastanza ambiziosi⁽²⁵⁾. Comunque, nella prefazione a quasi tutte le opere lessicografiche testé ricordate, nonché in parecchi numeri della rivista L.A.S.L.A., chi lo desidera potrà trovare illustrati nei particolari i procedimenti attraverso i

(22) Che dispone di una propria rivista, «L.A.S.L.A.», a cui si potrà ricorrere per ogni informazione concernente i programmi, i metodi e l'attività di questo centro.

(23) Cf. P. TOMBEUR-A. STEINIER, *Les méthodes et les travaux du CE.TE.DOC*, in *Bulletin de Philosophie Médiévale*, 10-12, 1968-70, pp. 141-74.

(24) Cf. A. ZAMPOLLI, *La section linguistique du CNUCE*, in AA. VV., *Linguistica, Matematica e Calcolatori* (a cura di A. Zampolli), Firenze, 1973, pp. 133-99.

(25) Un annuncio è comparso in *Atene e Roma*, N.S. 17, 1977, pp. 89-90.

quali si passa dal testo alla trascrizione su carte meccanografiche e così via, fino alla stampa, con tutti i problemi relativi. Qui, per i non addetti ai lavori, sarà forse opportuna qualche precisazione sui termini «indice» e «concordanza», nel senso corrente in questo tipo di lavoro.

Con «indice» si designa abitualmente una lista di tutte le parole ricorrenti in un dato testo o in un dato autore (le «parole-forma» o «forme») di solito ricondotte al «lemma», ossia al vocabolo corrispondente come è registrato in un dizionario standard (per il latino di solito il lessico di Forcellini); sotto i vari lemmi alfabeticamente ordinati sono indicate, sempre in ordine alfabetico, le forme, corredate di riferimento numerico al luogo in cui occorrono nell'edizione prescelta. Gli indici elettronici sono spesso accompagnati da tavole statistiche di frequenza e di distribuzione delle occorrenze secondo le varie categorie grammaticali.

Per «concordanza» s'intende una lista alfabetica, anch'essa corredata di riferimenti topografici, di forme (e/o di lemmi) circondate da un mini-contesto di ampiezza costante, meccanicamente determinato in base al numero di segni contenuti in una riga di tabulato⁽²⁶⁾. La parola in questione potrà essere evidenziata al centro della riga, con due porzioni uguali di contenuto a sinistra e a destra: è il procedimento più semplice (per il lessicografo!) e meccanico, quello adottato ad esempio nelle concordanze liviane di Packard. Oppure, con procedimenti più sofisticati, si può ottenere che il calcolatore isoli una porzione di contesto, sempre, com'è ovvio, di ampiezza costante, ma determinata dai segni d'interpunzione che ricorrono prima o dopo la parola, la quale risulterà così sulla riga spostata ora più a destra ora più a sinistra, ma circondata da un contesto, frase o parte di frase, più significativo.

Rispetto agli indici o alle concordanze eseguiti «manualmente», il calcolatore offre il vantaggio della grande rapidità di elaborazione dei dati adeguatamente preparati, e della massima precisione nella stampa. Ma anche quando, per il latino, secondo programmi già parzialmente messi a punto, gran parte dell'analisi morfologica e della lemmatizzazione⁽²⁷⁾ avverrà meccanicamente, un'operazione che il calcolatore non

(26) Il calcolatore può essere programmato anche per dimensioni del contesto diverse: frase, verso, gruppo di versi ecc.

(27) Con «lemma», «lemmatizzazione», qui si intende sempre parlare di lemmatizzazione morfologica, e non di lemmatizzazione semantica, ossia di raggruppamento articolato di forme polisemiche, con o senza attribuzione di significato. Comunque,

potrà eseguire in modo autonomo resterà la distinzione tra forme omografe. Si pensi che una forma *malis* può essere riconducibile a un lemma *malo*, vb. ; a un lemma *mālus*, agg. (e potrà trattarsi di dat. o ablat., maschile o femminile o neutro) ; a un lemma *mālum*, sost. (e potrà trattarsi di dat. o ablat.) ; a un lemma *mālum*, sost. (come sopra) ; a un lemma *māla*, sost. (come sopra). Si tratta, se contiamo bene, di tredici possibilità, su cui deve naturalmente operare il lessicografo. Ancora, una forma come *eris* (da *sum*), se non lemmatizzata, in una successione alfabetica di forme fa serie con *eris* (da *erus*) e viene a trovarsi separata da *fuera*m, o *sunto*, con cui è apparentata morfologicamente ; e via elencando.

Una concordanza puramente alfabetica di forme non lemmatizzate, specie per un testo di grande ampiezza, causa quindi all'utente un notevolissimo dispendio di tempo. Si pensi, oltre a tutto, all'altissima frequenza di quelle che i lessicografi chiamano le «parole grammaticali», come certe congiunzioni, preposizioni, ecc. (in latino *et*, *in*, *ad*, ecc.). Una concordanza in cui tutte le occorrenze di queste parole siano registrate in puro ordine alfabetico e topografico rischia di diventare un labirinto senza possibile filo di Arianna.

Certo una concordanza del genere si ottiene abbastanza rapidamente (quattro anni per Livio), e buon senso vuole, allo stato attuale della ricerca, che una concordanza purchessia sia meglio di nessuna concordanza ; ma in chiunque abbia dovuto destreggiarsi fra i quattro grossi volumi di Packard, o misurarsi con i due tomi delle concordanze senecane (in cui i caratteri del tabulato sono oltre a tutto di non facile lettura), al riconoscimento non puramente d'occasione per la fatica degli autori si accompagna inevitabilmente il desiderio di disporre di uno strumento di più agevole consultazione. La Bartoletti Colombo, come vedremo in dettaglio più avanti, con impegno non indifferente, alle prese com'era con un testo non breve e irto di difficoltà, è stata assai più pietosa per il lettore.

Le concordanze totali di un testo, o di un autore, possono presentare un altro inconveniente : sono inevitabilmente molto ingombranti (e costose da stampare, e da acquistare). La prospettiva degli ottanta

anche nel caso della lemmatizzazione morfologica, ricondurre una forma a lemma presuppone spesso un atto interpretativo che non tutti i lessicografi ritengono lecito : si veda tutta la discussione in *Atti del I° Colloquio* ecc., cit. (alla n. 16), pp. 218 ss. ; 257 ss.

volumi formato enciclopedia che dovrebbero contenere i dieci milioni e mezzo di parole dell'*Index Thomisticus* di Padre Busa, un pioniere di questi studi⁽²⁸⁾, è stata definita «lievemente terroristica»⁽²⁹⁾; e la polemica fra «indicisti» e «concordantisti»⁽³⁰⁾ ha infuriato anche a proposito della mole dei prodotti di questi ultimi.

Può darsi che, in un futuro ancora non del tutto chiaro, ci si orienti verso l'organizzazione di «banche di testi»; ma, al momento attuale, si deve riconoscere che una concordanza, con tutti i suoi inconvenienti (il contesto, secondo taluni, è sempre troppo, o troppo poco), permettendo di giudicare situazioni d'insieme, anche di natura sostanziale, senza un continuo ricorso al testo, è preferibile all'indice quando il testo è problematico, o quando il ricercatore deve porgli molte domande problematiche: due ipotesi che naturalmente non si escludono ma si presuppongono vicendevolmente.

Questo è, come vedremo qui di seguito, per l'appunto il caso delle *Novelle*; per cui la scelta di realizzare delle concordanze «soccorse»⁽³¹⁾ è stata, pensiamo, molto opportuna.

Per comprendere il perché, dobbiamo ora affrontare una seconda questione preliminare: quella della lingua originale delle *Novelle*. Tralascio le considerazioni di ordine generale sul bilinguismo nell'Impero romano d'Oriente in età giustiniana, negli ambienti ufficiali e religiosi, nelle scuole e nelle varie province⁽³²⁾. Il problema più limitato, ma non per questo di facile soluzione, è quello della lingua (o delle lingue) in cui furono originariamente redatti i provvedimenti

(28) Si veda l'articolo *Rapida e meccanica composizione e pubblicazione di Indici e concordanze di parole mediante macchine elettrocontabili*, in *Aevum*, 25, 1951, pp. 479-93.

(29) Da E. GARIN, in *Atti del I° Colloquio ecc.*, cit., p. 19.

(30) Scoppiata, com'è noto, in occasione di una recensione di Delatte (direttore del L.A.S.L.A.) a Grimal: vedi L. DELATTE, *A propos d'une Concordance*, in *Antiquité Classique*, 34, 1965, pp. 534-541; P. GRIMAL, *Index et concordances*, in *Revue des études latines*, 44, 1966, pp. 108-116; L. DELATTE, *Index ou concordance*, in *L.A.S.L.A.*, 1967, pp. 97-121.

(31) Vedi *Vocabularium*, I, p. XIV.

(32) In proposito si veda da ultimo G. DAGRON, *Aux origines de la civilization byzantine. Langue de culture et langue d'état*, in *Revue historique*, 241, 1969, pp. 23-56, che ha anche una sezione sulle *Novelle* basata per altro quasi esclusivamente sull'articolo di Stein cit. più avanti n. 48.

legislativi di Giustiniano a partire dal 534⁽³³⁾, e quello concomitante delle raccolte in cui tali provvedimenti ci sono stati tramandati. Ogni acquisizione su uno di questi piani è destinata a reagire anche sull'altro. L'esposizione schematica e forzatamente riduttiva che si tenta qui di seguito intende solo mettere in luce alcuni punti nodali della ricerca.

Che la lingua originaria delle costituzioni giustinianee posteriori al 534 fosse, prevalentemente, il greco, è un dato acquisito su cui non pare necessario insistere. D'altra parte, in almeno due casi è lo stesso Giustiniano che attesta la redazione bilingue di due sue costituzioni. Si tratta, nel primo caso, del *liber mandatorum* (Nov., 17), come apprendiamo dalla costituzione (unicamente latina, come dirò meglio in seguito)⁽³⁴⁾ con cui esso viene inviato a Triboniano: *librum mandatorum composuimus, qui subter quidem per utramque linguam adnexus est, ut detur administratoribus nostris, secundum locorum qualitatem, in quibus romana vel graeca lingua frequentatur, scire eorum sanctionem* (Nov., 17, a. 535, p. 117, 25-29). Questo passo sembra autorizzare la convinzione di parecchi studiosi secondo cui delle costituzioni indirizzate all'Occidente, o comunque a territori di lingua latina, si sarebbero *sempre* apprestate versioni latine ufficiali. Ma di ciò più avanti.

Più interessante è un passo della Nov., 66, che oltre a tutto la dice lunga sui problemi di redazione, pubblicità e diffusione dei testi legislativi *anche* in età giustiniana. In questa costituzione del 1° maggio 538 Giustiniano constata che alcune disposizioni del *Codice* in materia testamentaria (il riferimento è a *CI*, 6. 23. 29) non vengono sempre rispettate, probabilmente, suppone, perché la diffusione del *Codice* è tuttora insufficiente (*ἐπεὶ μήπω γενέσθαι ταύτας καταφανείς συνέβαινε*, Nov., 66, Cap. I, p. 341, 31-32). Egli predispone perciò una sanatoria, destinata per altro, come afferma con una certa impazienza, ad essere l'ultima in proposito, perché non si può pretendere che l'imperatore ritorni quotidianamente a legiferare sulla stessa materia, e

(33) Non si considerano quindi le costituzioni del *Codice* e le bilingui emanate in occasione della compilazione: oltre a *Tanta/Δέδωκεν* (di cui si veda in part. il Cap. 22), cf. *Omnem*, Praef. Sarà proprio tutto il vocabolario giustiniano nel suo complesso che permetterà di ricomporre il problema.

(34) Vedi più avanti, p. 254 e n. 49; e in generale, sulle costituzioni 17 e 66, G. G. ARCHI, *La legislazione di Giustiniano e un nuovo vocabolario delle costituzioni di questo imperatore*, in *Studia et Docum. Hist. et Iuris*, 42, 1976, pp. 20-21.

sarebbe anche l'ora che il *Codice* fosse conosciuto un po' meglio (*χρόνου γὰρ συχνοῦ διελθόντος ... καὶ τοῦ ἡμετέρου κώδικος πανταχόσε πεμφθέντος οὐκ ἂν εἰκότως ἀγνοοῖτο*, *Nov.*, 66, Cap. I, p. 341, 40-42). A quattro anni dalla pubblicazione ufficiale, e nonostante i massicci invii di copie, la conoscenza del secondo *Codice* giustiniano restava dunque piuttosto aleatoria.

Per ovviare agli inconvenienti relativi, e per fissare definitivamente il momento a partire dal quale un atto legislativo doveva ritenersi valido, Giustiniano detta alcune disposizioni riguardanti *due* esemplari di una legge da lui promulgata (e precisamente la *Nov.*, 18); e qui converrà citare il testo per esteso: *γενομένων ἡμῖν ἰσοτύπων διατάξεων περὶ τοῦ μέτρου τῆς ἐνστάσεως τῶν παίδων, τῆς μὲν τῇ Ἑλλήνων φωνῇ γεγραμμένης διὰ τὸ τῷ πλήθει κατάλληλον, τῆς δὲ τῇ Ῥωμαίων ἠπερ ἔστι καὶ κυριωτάτη διὰ τὸ τῆς πολιτείας σχῆμα, ἣ μὲν καλάνδας Μαρτίας ἔχει, γραφεῖσα μὲν τότε, οὐκ ἐμφανισθεῖσα δὲ τηνικαῦτα εὐθύς, ἣ δὲ τῇ Ῥωμαίων φωνῇ γεγραμμένη πρὸς Σολομῶντα τὸν ἐνδοξότατον τῶν ἐν Ἀφροῖς ἱερῶν ἠγούμενον πραιτωρίων καλάνδας Ἀπριλλίας προσγεγραμμένας ἔχει· διόπερ οὐδὲ ἣ τῇ Ἑλλάδι φωνῇ γραφεῖσα γέγονε παραχρῆμα καταφανής, ἕως καὶ ἣ τῇ Ῥωμαίων συντεθεῖσα γλώττη γέγονέ τε καὶ ἐξεπέμφθη κτλ.* (*Nov.*, 66, Cap. I, 2-3, p. 342, 3-15).

In questo interessantissimo testo, che permette di osservare da vicino l'attività della cancelleria giustiniana, vorrei sottolineare alcuni dati, senza alcun intento di estrapolarne delle regole generali.

a) La redazione greca è quella originaria.

b) La stesura della redazione latina ha richiesto un mese: non si capisce però se questi fossero i «tempi tecnici» normali per gli *scrinia* costantinopolitani⁽³⁵⁾. Giustiniano non descrive una vera e propria attività di traduzione, ma la conformità dei due testi è garantita dal termine *ἰσότυπον*⁽³⁶⁾.

c) L'opportunità di una doppia redazione è sentita non solo nel caso di grossi interventi di riforma dello stato, di emanazione di vere e proprie «leggi-quadro»⁽³⁷⁾ come la *Nov.*, 17, ma anche per provvedimenti di diritto privato.

(35) Sui *sacra scrinia* cf. NOAILLES, *Collections*, I, pp. 9 ss.; STEIN, *art. cit.* alla n. 48, pp. 388-89 = 382-83.

(36) Per *ἰσότυπον* nel senso di «copia conforme», cf. ad es. *Nov.*, 6, *Epil.*, 2, p. 47, 29; *Nov.*, 7, *Epil.*, p. 63, 35; *Nov.*, 22, *Epil.*, p. 186, 33 ss., ecc.

(37) Così le definisce R. BONINI, *Introduzione allo studio dell'età giustiniana*, Bologna, 1977, pp. 68-9.

d) La redazione latina non è giustificata in base alla situazione linguistica della riconquistata provincia d'Africa, al cui prefetto al pretorio è indirizzata, ma in base ad una affermata superiorità intrinseca del latino nella struttura dello stato bizantino. Il maggior prestigio attribuito al latino non è un dato costante nella politica linguistica di Giustiniano, sulla quale hanno pesato vari elementi: in alcuni casi l'influenza di Triboniano è stata determinante nel far inclinare la bilancia dalla parte del latino, in altri la decisione di Giustiniano è stata di segno esattamente opposto: οὐ τῇ πατρίῳ φωνῇ τὸν νόμον συνεγράψαμεν, ἀλλὰ ταύτῃ δὴ τῇ κοινῇ τε καὶ ἐλλάδι, ὥστε ἅπασιν εἶναι γνώριμον διὰ τὸ πρόχειρον τῆς ἐρμηνείας (*Nov.*, 7, a. 535, Cap. I, p. 52, 32-35) (38). Si tratta, si noti bene, di una costituzione indirizzata anche a territori di lingua latina, all'Africa e all'Illirico (p. 52, 8 ss.): a riprova del fatto che non sempre era il destinatario che determinava la lingua di un provvedimento legislativo.

Altre Novelle — per inciso, tutte quelle indirizzate a Triboniano — erano poi unicamente latine, come si può dedurre con certezza, pur mancando esplicite indicazioni testuali in proposito, dalla struttura delle due principali raccolte attraverso cui esse sono tramandate: la cosiddetta Collezione delle 168 Novelle, detta anche collezione Marciana, e il cosiddetto Autentico.

La Collezione Marciana — così detta dal *Cod. Marcianus Graec.* 179 (M) che, assieme al *Laur. Plut.* LXXX, 4 (L), è il testimone più importante ancorché incompleto della Collezione delle 168 Novelle — conteneva in origine per l'appunto 168 Novelle prevalentemente giustinianee (39), per la maggior parte greche, ma anche latine. Tanto M quanto L conservano soltanto le costituzioni greche; ma la presenza originaria delle latine nella collezione è garantita dal fatto che, ai numeri corrispondenti, si trovano quasi sempre annotazioni scoliastiche del tipo: ἡ (segue il numero) νεαρὰ οὐχ εὐρέθη, οὐχ ἐγράφη ὡς ῥωμαῖα οὕσα γεγραμμένη (40), e si trovano talora inserite delle brevi epitomi greche.

(38) Secondo DAGRON, *art. cit.*, alla n. 32, p. 44 e n. 7, *πάτριος φωνή* sarebbe da intendere come «lingua storica dell'impero» in contrapposizione alla lingua vivente (*κοινή*).

(39) Eccetto le *Novv.*, 140, 144, 148, 149 di Giustino II; 161, 163, 164 di Tiberio II; e le *Novv.*, 166, 168 che sono in realtà editi di prefetti al pretorio.

(40) Questi scoli sono sempre riportati nell'edizione Schöll-Kroll.

Evidentemente il prototipo o i prototipi di M e di L furono trascritti in un' epoca e in un ambiente in cui il latino non era più conosciuto.

Una seconda garanzia della presenza di testi latini e solo latini originali nella Collezione delle 168 Novelle è fornita dal fatto che Atanasio, autore di una Epitome di Novelle composta forse sotto il regno di Giustino II ⁽⁴¹⁾, conserva all'inizio dei singoli riassunti l'*inscriptio* e le parole iniziali delle rispettive costituzioni, e le mantiene in latino quando l'originale era latino. In base ad almeno uno di questi criteri si identificano come originariamente e unicamente latine le *Novv.*, 9, 11, 23, 33, 34, 35, 36, 37, 41 ⁽⁴²⁾, 62, 65, 75 = 104, 111, 114, 143 = 150.

E' interessante notare che la 34 figura nella Collezione delle 168 Novelle anche in una redazione greca con il n. 32. L'esemplare greco era indirizzato ad Agerochio, ἀρχων di Emimonte in Tracia; quello latino conservato dall'Autentico doveva essere indirizzato a Dominicus, *praef. praet.* dell'Illirico, come dimostrano la *inscriptio* della lettera di accompagnamento, *Nov.*, 33, e le rr. 7-8 della 34 (*in Mysia secunda provincia quam administras*), anche se, per un errore tuttora non spiegato, la *inscriptio* reca, come nella 32, *Agerochio v. c. praesidi Haemimontis*. Anche in questo caso il testo originale era il greco (*quam primo quidem in Thraciam ... direximus*, *Nov.*, 33, p. 240, 23-24). Se si riuscisse a giustificare in modo più convincente di quanto non si sia fatto sinora perché la Collezione delle 168 Novelle accogliesse un doppione greco-latino, e come si sia prodotta la confusione delle *inscriptiones*, probabilmente si arriverebbe più vicino alla soluzione dei problemi che veniamo esponendo.

La seconda importante raccolta è quella detta dell'Autentico ⁽⁴³⁾. Essa comprende 134 Novelle, tutte, eccetto una (la 121 nella numerazione dell'Autentico) ⁽⁴⁴⁾ figuranti anche nella Collezione Marciana. La numerazione solo parzialmente coincidente, la parziale diversità delle rubriche ed altri elementi dimostrano che la collezione del-

(41) Per i problemi di datazione cf. NOAILLES, *Collections*, I, p. 184.

(42) Della *Nov.*, 41, che non era compresa nell'Autentico, restano solo le parole iniziali, *Recte nobis*, conservate da uno scolio di M; il testo che si trova in Schöll-Kroll è quello dell'*Epitome Iuliani*.

(43) Si veda l'edizione di HEIMBACH, *cit.*, sopra alla n. 2.

(44) Nell'edizione SCHÖLL-KROLL è pubblicata alle pp. 768-772, a fronte dell'editto VIII (greco), che non è entrato nella Collezione delle 168 Novelle.

l'Autentico si è formata su una compilazione in parte analoga ma non identica a quella delle 168 Novelle, in parte indipendente da essa (45). Comunque, la principale caratteristica dell'Autentico è che *tutti* i testi in esso contenuti sono latini. Evidentemente, per quelli numerati più sopra si tratta degli originali giustiniani; per gli altri si pongono i seguenti problemi.

a) Per le costituzioni espressamente indicate come bilingui, ossia, come dicevamo sopra, la 17 e la 18, il testo accolto nell'Autentico è l'originale della cancelleria, oppure è una qualche traduzione del testo greco ?

b) E' possibile identificare altri originali (solo latini, o bilingui) con criteri diversi da quelli sopra indicati ?

c) Per tutti i testi non contemplati nelle ipotesi precedenti, si deve ovviamente pensare a delle traduzioni : eseguite come, quando, da chi, perché, in quali ambienti, su quali originali ecc. ?

In rapporto a questi problemi, l'edizione Schöll-Kroll può trarre, talora, in inganno : le Novelle latine dell'Autentico sono stampate a fronte delle greche corrispondenti, quasi che la collezione latina fosse una traduzione della Collezione delle 168 Novelle nella sua versione Marciana ; mentre le cose, come sopra si diceva, stanno diversamente. Inoltre in un caso, ossia per la *Nov.*, 140 (di Giustino II, a. 566), Schöll-Kroll stampano a fronte del greco una traduzione latina sicuramente antica e condotta secondo criteri analoghi a quelli dell'Autentico, ma ad esso estranea (46). Per farsi un'idea chiara dell'Autentico è pur sempre necessario rivolgersi all'edizione heimbachiana.

Per quanto riguarda il punto *a*, le opinioni degli studiosi moderni sono confliggenti. L'ipotesi che il testo latino sia quello originario della bilingue non è avanzata, di solito, per la *Nov.*, 18, ma trova sostenitori autorevoli, come Schöll-Kroll o Noailles (47), per quanto riguarda la 17 ; invece secondo Stein, che ha ristudiato ex-professo tutta la materia (48), l'attuale *Nov.*, 17 sarebbe composta di due testi distinti, e

(45) Vedi NOAILLES, *Collections*, I, pp. 164 ss.

(46) E' conservata in appendice ad alcuni codici dell'*Epitome Iuliani*. V. in proposito anche TAMASSIA, *Per la storia dell'Autentico*, cit. (a n. 8), p. 144.

(47) SCHÖLL-KROLL, p. v ; NOAILLES, *Collections*, II, p. 33.

(48) E. STEIN, *Deux questeurs de Justinien et l'emploi des langues dans ses Nouvelles*, in *Bulletin de la classe de Lettres de l'Académie de Belgique*, 23, 1937, ora in *Opera minora selecta*, Amsterdam, 1968, pp. 373-75 = 367-69.

precisamente la lettera d'invio a Triboniano, *solo* latina e conservata solo nell'Autentico, ed il *liber mandatorum* ad essa unito nella tradizione manoscritta, in cui però il testo latino dell'Autentico non sarebbe quello originale (49).

Alle questioni sollevate al punto *b*, si può rispondere e si è in effetti risposto in due modi :

1) cercando di inferire quale fosse la lingua originaria di una costituzione sulla base del destinatario. Così ad esempio secondo Noailles (50) è un originale latino l'*adiectio* alla *Nov.*, 8 conservata solo nell'Autentico (contraddistinta nel *Vocabularium* con la sigla ADL), indirizzata a Dominicus prefetto al pretorio dell'Illirico; mentre secondo Stein (51) anche in questo caso il latino dell'Autentico sarebbe solo una cattiva traduzione *κατὰ πῶδα* ;

2) utilizzando le testimonianze dell'*Epitome Iuliani* (52). Questa collezione di brevi *summae* latine di Novelle giustinianee, composta da un Giuliano *antecessor* a Costantinopoli (53), consta di 124 testi (in realtà, 122 più 2 ripetuti), tutti compresi in almeno una delle altre due, anche se in un ordine e con una numerazione diversi da entrambe. Essa non ha molta importanza dal punto di vista testuale; ma *inscriptions*, *subscriptions*, scoli, appendici spesso forniscono dati e testi non altrimenti noti. Così, per la *Nov.*, 112 (105 nella numerazione dell'*Epitome*) uno scolio alla *summa* di Giuliano, *latina est constitutio tota* (54), ci fa avvertiti che esisteva una redazione latina originale, che potrebbe essere quella conservata dall'Autentico (55); e per la *Nov.*, 138, non inclusa nella silloge dell'Autentico, che manca in M, e di cui L ha solo l'epitome di Teodoro (il testo quindi nella Collezione delle 168 Novelle doveva essere latino) l'*Epitome Iuliani* conserva in appendice

(49) Dello stesso avviso era già BIENER, *Geschichte*, cit., p. 19.

(50) *Collections*, I, p. 71; II, pp. 33 s.

(51) *Art. cit.*, pp. 373-74 = 367-68

(52) Edizione di G. HAENEL, *Iuliani Epitome latina Novellarum Iustiniani*, Lipsiae, 1873 (rist. anast. Osnabruck, 1965).

(53) Sulla figura e sull'attività di Giuliano è tornato recentemente SCHELTEMA, *L'enseignement de droit*, ecc., cit., pp. 47-52. L'*Epitome* sarebbe il frutto di un corso tenuto nel 556/57.

(54) In HAENEL, *ed. cit.*, p. 122.

(55) Era già l'opinione di BIENER, *Geschichte*, cit., p. 19, n. 44, e ora di STEIN, *art. cit.*, p. 383 = 377 e n. 5. Sono assenti, nella *Nov.*, 112, alcuni dei costrutti più tipici della vulgata, come ad es. *ut + infin.*

un testo latino mutilo che ancora una volta potrebbe essere quello originale ⁽⁵⁶⁾.

Oltre a questo, alcuni codici dell'*Epitome Iuliani* riportano in appendice un certo numero di testi latini non conservati altrove e non citati da altra fonte ⁽⁵⁷⁾ che nell'edizione Schöll-Kroll sono pubblicati nell'*Appendix constitutionum dispersarum* sotto i numeri 1, 2, 3, 6, 7, 9 e nel *Vocabularium* sono contraddistinti con la sigla APL. Anche qui, il problema è di stabilire se si tratta di originali, o di traduzioni, o anche — vista la particolare natura dei testimoni — di epitomi. Mentre quest'ultima ipotesi è la più probabile per quanto riguarda *App.*, 7 (la famosa *Pragmatica sanctio pro petitione Vigilii*) ⁽⁵⁸⁾, Stein si pronuncia per l'originalità di *App.*, 1, 2, 3, ma non di 6, che sarebbe una mediocre traduzione di un originale greco ⁽⁵⁹⁾; per contro, secondo Honoré ⁽⁶⁰⁾ avremmo qui non solo un originale latino, ma un testo la cui stesura andrebbe fatta risalire personalmente a Giustiniano, come del resto quella di *App.*, 3 e 9.

Il problema, evidentemente, è tutto da rivedere: ma, provvisoriamente, un elenco delle costituzioni in cui l'edizione Schöll-Kroll (base del *Vocabularium*) presenta un originale latino può essere stabilito come segue (un punto interrogativo segnala i casi solo probabili, dubbi o comunque discussi):

8, *adiectio* (?); 9; 11; 17 (?); 23; 33; 34; 35; 36; 37; 62; 65; 75 = 104; 111; 112 (?); 114; 138 (?); 143 = 150; *App.*, 1, 2, 3, 6 (?), 7 (?), 8, 9.

Lo scopo di questa sorta di bilancio dello *status quaestionis* sulla lingua originaria delle *Novelle*, in rapporto al *Vocabularium*, è duplice: indicare da un lato agli utenti non romanisti i testi dell'Autentico di cui

(56) Testo in HAENEL, *ed. cit.*, p. 197, che parla di una *summa*. La 138 è di solito annoverata fra le *Novelle* latine originali senza alcun cenno alla complessità della tradizione manoscritta (che ovviamente era ben nota a Biener, *Geschichte*, cit., p. 469). Che l'originale fosse latino è indubbio, come dimostra anche l'annotazione che nell'*Appendix Iuliani* si trova in calce al testo: *similis huic constitutioni graeca subsequitur*, etc. Si tratta di vedere se, ed eventualmente quanto, il testo dell'*Appendix* giuliana sia stato manipolato.

(57) Vedi in proposito NOAILLES, *Collections*, I, pp. 240-44.

(58) Vedi ad es. TAMASSIA, *Per la storia dell'Autentico*, cit., p. 129.

(59) STEIN, *art. cit.* p. 373 = 367, n. 2.

(60) A. M. HONORÉ, *Some Constitutions composed by Justinian*, in *Journ. of Roman Stud.*, 65, 1975, pp. 120-22.

si può documentare o supporre con maggiore o minore verosimiglianza una stesura latina originale, visto che l'elenco fornito da Scholl-Kroll alla p. v della loro edizione è incompleto e non del tutto affidante (61); segnalare dall'altro lato ai romanisti l'importanza delle concordanze in questione per un nuovo approccio al problema della latinità di questi testi, sia di quelli usciti dalla cancelleria di Costantinopoli, sia di quelli volti in latino successivamente e di cui si diceva al punto c.

Da quando, nel 1531, Aloandro pubblicò la famosa *editio princeps* di 137 Novelle greche, accompagnate da una sua versione in latino umanistico (62), pochi traduttori sono stati tanto vituperati quanto il *vetus interpres* che ha dato la veste latina vulgata al greco delle *Novelle giustiniane*. La traduzione è, in effetti, singolare: è una sorta di interlineare, un *κατὰ πόδα* alla rovescia (63), un calco in cui, per rispettare fin nei minimi particolari il numero e la disposizione delle parole nell'originale, si è creato un latino artificioso, pieno di costrutti grecizzanti (64), spesso anacolutico, talora francamente incomprensibile. Il traduttore talvolta ha letto male il suo originale (ad es. *Nov.*, 159 Praef., p. 740, 11, dove *sapientem* corrisponde a un *σαφῆ* evidentemente confuso con *σοφῆν* o sim.); in certi casi sembra non averlo assolutamente compreso (ad es. *Nov.*, 145 Praef., p. 712, 1-2, dove *τὰ μὲν πρώην ἀμαρτανόμενα κατ' αὐτὰς παύσασθαι λέγοντες* è reso con *ut ea quae pridem commissa sunt in eis compesceantur* (sic); in moltissimi casi sembra essersi comportato non si sa se con più superficialità o rozzezza.

I tentativi per individuare l'epoca e la nazionalità di questo traduttore sono stati naturalmente numerosissimi: si è parlato di un orientale con scarsa conoscenza del latino, di un occidentale con scarsa conoscenza del latino, di un occidentale con scarsa conoscenza del greco, di uno

(61) Fra l'altro, LXII-LXV è un errore per LXII, LXV.

(62) Cf. H. E. TROJE, *Graeca leguntur*, Köln-Wien, 1971, pp. 55 ss.

(63) Cf. *Tanta*, Cap. 21. *nisi tantum si velit eas in Graecam vocem transformare, sub eodem ordine eaque consequentia, sub qua et voces Romanae positae sunt (hoc quod Graeci κατὰ πόδα dicunt)*. La qualità media delle traduzioni a Costantinopoli, qualche decennio più tardi, non era molto diversa: *hodie in Constantinopolitana civitate qui de latino in graeco dictata bene transferant non sunt, dum enim verba custodiunt et sensus minime attendunt, nec verba intellegi faciunt et sensus frangunt* (GREG. MAGN., *Epist.*, VII, 27, a. 597).

(64) Fra i più notevoli, il genitivo assoluto e l'*ut* consecutivo + infin., in corrispondenza del greco *ὡς, ὥστε* + infin.

o più traduttori ufficiali della cancelleria di Costantinopoli, o di quella di Ravenna, o di quella del prefetto al pretorio dell'Illirico; di un privato; di un professore; di un medievale, *monachus quidam*, come si esprimeva Agustín (65). Indagini linguistiche, condotte con una abbondanza di dati talora quasi inversamente proporzionale all'esiguità dei sussidi a disposizione, hanno cercato di avvalorare ora questa, ora quella tesi, individuando nella lingua del *vetus interpres* l'incidenza dei grecismi (66), degli «occidentalismi» (67) e così via. Per ora senza risultati definitivi.

L'unica cosa che si può affermare senza esitazioni su basi testuali sicure è che la traduzione fu compiuta entro il VI secolo. L'ipotesi contraria, che si debba scendere fino al X o all'XI, è da scartare, anche se piaceva a Mommsen (68), e anche se, come si diceva del grande Scaligero, spesso sia preferibile avere torto con Mommsen che ragione con altri. Ma è indubbio che nel 603, in una lettera a Giovanni *defensor*, Gregorio Magno cita vari passi della *Nov.*, 123 in una versione che è sicuramente quella dell'Autentico (69): il 603 può quindi valere come

(65) Cf. TROJE, *Graeca leguntur*, p. 63. La stessa convinzione era attribuita a Imerio da Odofredo: vedi BIENER, *Geschichte*, cit., pp. 260-1.

(66) Bibl. in TROJE, *Graeca leguntur*, p. 64, n. 44.

(67) Cf. TAMASSIA, *Per la storia dell'Autentico*, cit., p. 129.

(68) *Das theodosische Gesetzbuch*, in *Zeitschr. d. Savigny-Stift.*, Rom. Abt., 21, 1900, p. 155 n.

(69) GREG. MAGN., *Epist.*, 50 (45), in MGH, *Epistulae*, I, pp. 414 ss., con le citazioni da *Nov.*, 123, Capp. 8, 19, 21, 22; le piccole varianti rispetto alla vulgata sono normali in una tradizione indipendente. Nella stessa lettera Gregorio cita anche la *Nov.*, 90, 9 in una traduzione diversa e migliore rispetto a quella dell'Autentico. Di traduzioni latine antiche di questo genere ce ne è rimasta più d'una. Una della *Nov.*, 5, conservata in vari mss. (vedi F. MAASSEN, *Geschichte der Quellen und der Literatur des Canonischen Rechts*, Graz, 1870, p. 337) e pubblicata per la prima volta da Savigny, in *Ztschr. f. gesch. Rechtswiss.*, 2, 1816, pp. 128-36, si può leggere comodamente nell'edizione Kriegel del *Corpus Iuris*, III, pp. 743-45, assieme a un frammento di traduzione del proemio della 123, pubblicato per la prima volta da Pithou (cf. MAASSEN, *op. cit.*, p. 338). Una traduzione diversa da quella dell'Autentico della *Nov.*, 42 era inclusa negli atti del concilio costantinopolitano del 536, ed è stata ripubblicata più volte, fra l'altro da Scholl-Kroll, pp. 263-69, e ultimamente da AMELOTTI, *Subsidia*, III, cit., pp. 47-55. La collezione di *Novelle* di cui disponeva Gregorio Magno evidentemente conteneva traduzioni di varia origine, e anche sotto altri aspetti era diversa da quella che conosciamo. Gregorio cita le *Novelle* non con il numero, ma con la rubrica, e anche la numerazione dei capitoli è diversa. Si trattava, probabilmente, di una collezione ad uso ecclesiastico.

terminus ante quem, anche in base a questa sola citazione, perché nel suo complesso, con eccezioni di cui si dirà subito dopo, la traduzione vulgata può essere considerata un'opera unitaria (70).

Per quanto riguarda tutte le altre ipotesi, il *Vocabularium* costituirà senz'altro lo strumento indispensabile per indagini finora inevitabilmente incomplete o settoriali. Per ottenere risultati interessanti sul piano dell'attribuzione, è necessaria una microanalisi del testo che individui e raggiunga, oltre alle grandi scelte semantiche e stilistiche, anche ad esempio le minute preferenze morfologiche, la distribuzione dei tempi e dei casi, l'ordine delle parole, gli scarti dalla norma, e così via; e che soprattutto dia di tutti i fenomeni una rilevazione statistica non approssimativa (71).

E' la strada che, fra i romanisti, batte da tempo A. M. Honoré, che recentemente, come sopra si accennava, ha creduto di poter individuare in talune costituzioni del *Codice* e anche per l'appunto delle *Novelle* la mano stessa di Giustiniano (72). Per un approccio del genere, è indispensabile poter disporre di concordanze dove, come in quelle di cui si riferisce, la lemmatizzazione di tipo morfologico consenta accertamenti rapidi, completi e impregiudicati, così da giungere — sperabilmente — a individuare con certezza tutti gli originali, e magari a distinguere all'interno di essi quel che è di Giustiniano, o di Triboniano, o della cancelleria; e per impostare — e augurabilmente risolvere — in modo rigoroso alcuni almeno dei problemi riguardanti l'Autentico: tanto per cominciare, se in qualche sua parte debba riconoscersi la mano di traduttori diversi, giacché le caratteristiche negative cui sopra si accennava sembrano concentrarsi in modo particolare in alcuni testi o gruppi di testi (73).

(70) Vedi da ultimo SCHELTEMA, *L'enseignement de droit*, ecc., cit., p. 53 e bibl. ivi citata. TROJE, *Graeca leguntur*, p. 64. ipotizza che nell'undicesimo secolo un glossatore, e precisamente Bulgaro, abbia conferito alla traduzione del sesto secolo una certa patina medievale.

(71) Un'analisi statistica di questi dati quantitativi per risolvere problemi di attribuzione è stata tentata per il *Corpus Tibullianum* da S. GOVAERTS (*Le Corpus Tibullianum. Index verborum*, ecc., La Haye, 1966), che alle pp. 271-327 affronta gli aspetti teorici del problema in un saggio di metodologia statistica. Vedi anche L. DELATTE, *Analyse thématique automatique*, in *Atti del I° Colloquio*, ecc. cit., pp. 45 ss.

(72) Vedi l'articolo cit. alla n. 60. Del recentissimo *Tribonian* dello stesso Honoré (London 1978) purtroppo ho potuto prendere visione solo dopo aver licenziato per le stampe la presente nota

(73) Alle manchevolezze della traduzione può aver contribuito anche lo stato del

Irta di errori di ogni genere, *interpretis novicii inscitia multifariam deformata*, come si esprimono Schöll-Kroll *ad. l.*, è tanto per citarne una la *Nov.*, 13 ; e una serie impressionante di rese bizzarre, stravaganti, erronee si trovano ad esempio nella *Nov.*, 145, o nella 159. Si può rilevare, senza trarne per il momento conclusioni stringenti, che queste due Novelle nell'Autentico si trovano non lontane l'una dall'altra, con i nn. 123 e 126, all'interno di un gruppo (*Auth.*, 116-127) che secondo Noailles (74) ha un'origine omogenea.

A questo gruppo appartengono, per buona parte, anche le Novelle su cui si fonda Scheltema (75) per documentare la sua tesi secondo cui l'Autentico sarebbe un *κατὰ πόδα* ad uso scolastico, in cui inizialmente la traduzione latina era tramandata assieme al testo originale greco nell'interlinea ; quando poi il latino fu trascritto isolatamente, il copista per disattenzione in alcuni casi ricopiò entrambe le traduzioni alternative che trovava scritte sopra un termine greco (*Nov.*, 6 = *Auth.*, 6, Cap. 4, p. 42, 14 : *ἐπιστήμονας scientes eruditos* (76), oppure lasciò penetrare nel testo qualche parola greca accanto alla corrispondente latina (ad es. *Nov.*, 146 = *Auth.*, 124, Cap. 3, p. 717, 11 : *ἀναγκαϊότερα necessiora*) (77).

Quest'ultima caratteristica non sembra, in realtà, esclusiva dell'Autentico, perché anche la traduzione latina diversa dalla vulgata della *Nov.*, 42 (78), Cap. 1, 1, p. 264, 58, porta *cyriam propriam* ; inoltre, per l'Autentico, essa è documentata da Scheltema nelle *Novv.*, 88 + 124, 125, 126, ossia un testo isolato più un gruppo limitato da cui non so se si possano trarre conclusioni generali ; e ancora, Scheltema segnala una doppia traduzione ad esempio anche in *Nov.*, 112 = *Auth.*, 107 (Cap. 2, p. 526, 25 : *ῥοπῆς maiestate divinitate*) che in base ad altre

testo greco (così già K. E. ZACHARIAE VON LINGENHAL, *Zur Geschichte des Authenticum*, ecc., in *SBAW.* 1882, ora in *Kleine Schriften zur römischen und byzantinischen Rechtsgeschichte*. II, Leipzig, 1973, p. 996 = 120) si veda in proposito ad es. la *Nov.*, 159, Praef. La mano di traduttori diversi era avvertita da esperti come BIENER, *Geschichte*, cit., p. 260, o Heimbach, *ed. cit.*, I, pp. CCCXXXI-VII.

(74) *Collections*, I, p. 114.

(75) *Das Authenticum*, in *Tijdschrift voor Rechtsgeschied.* 31, 1963, pp. 275-84, sostanzialmente riprodotto in *L'enseignement de droit*, ecc., pp. 53 ss.

(76) *Ivi*, p. 278 = 56

(77) *Ivi*, p. 276 = 55. In entrambi i casi *Auth.*, 123 è da correggere in *Auth.*, 124

(78) Vedi sopra la p. 257 con la n. 69. Per quelle che Scheltema chiama «doppie traduzioni» altri hanno pensato a glosse marginali penetrate nel testo.

considerazioni è stata invece indicata come un originale latino ⁽⁷⁹⁾. A questo punto, in cui l'esposizione del problema sembra richiudersi su se stessa, è chiaro che la parola dev'essere lasciata al vocabolario, se, interrogato in modo opportuno, è in grado di dare delle risposte affidanti.

Per uno scopo del genere è ovviamente necessario disporre delle concordanze complete, anche di quelle delle costituzioni giustinianee del *Codice*; ma qualche spunto di riflessione emerge anche da un esame sommario dei tre tomi apparsi fino a questo momento.

In proposito è doveroso sottolineare innanzitutto che la compilazione di concordanze delle *Novelle* latine ha richiesto al lessicografo il coraggio di superare alcune aporie paralizzanti. In primo luogo, il problema del testo. E' chiaro che a ottant'anni e più dalla sua comparsa l'edizione berlinese, forse non del tutto soddisfacente fin dall'inizio ⁽⁸⁰⁾, non può essere considerata rispondente alle esigenze della moderna critica testuale, anche a causa del carattere eccezionalmente anomalo della lingua. D'altronde, l'editore di testi considera oggi la concordanza uno strumento indispensabile della propria attività ⁽⁸¹⁾; ed è quindi del tutto giustificata, anche di là dal caso particolare, la convinzione espressa dalla Bartoletti Colombo secondo cui nella situazione data il lavoro lessicografico è «preliminare a quello filologico e non viceversa» ⁽⁸²⁾.

Il *Vocabularium* intende quindi, e giustificatamente, rispecchiare fino al minimo segno diacritico l'edizione Schöll-Kroll; il che si è verificato non senza qualche inconveniente, forse inevitabile. Si veda ad esempio il lemma *a, ab* al codice III (*delendum*) dove, negli esempi registrati a p. 4, si tratta dell'espunzione della sola preposizione, mentre in quello registrato a p. 5 l'espunzione coinvolge una sezione più vasta del testo (*ab aliquibus*).

Una seconda decisione coraggiosa era quella di sottrarsi al *raptus* totalizzante di registrare *tutte* le occorrenze, anche quelle di voci ad

(79) Vedi sopra n. 55.

(80) Vedi per tutti TAMASSIA, *Per la storia dell'Autentico*, cit., p. 133, n. 54.

(81) P. PETITMANGIN, *Informatique et langues anciennes*, cit. alla n. 16, p. 68, è categorico su questo punto: «Tout éditeur d'un texte latin qui ne dispose pas d'une concordance complète de celui-ci devrait être renvoyé dans ses foyers».

(82) *Vocabularium*, I, p. XIII.

altissima frequenza come congiunzioni o preposizioni. La soluzione giudiziosa è stata quella di dare per queste voci un elenco completo dei soli luoghi senza contesto, «soccorrendoli» per altro con un'analisi molto articolata dei costrutti e della fraseologia (si vedano, a titolo di esempio, lemmi come *autem* o *de*): analisi che ha indubbiamente richiesto un impegno molto strenuo, e il rischio calcolato di non soddisfare tutti con le soluzioni adottate.

Una terza decisione riguardava l'analisi morfologica. In primo luogo, la terminologia e le classificazioni da adottare; e qui la Curatrice, evitate tutte le dispute teoriche, si è avvalsa senza sopravvalutarli degli strumenti della grammatica tradizionale: una scelta di buon senso che probabilmente si imporrà anche per il progettato *Thesaurus mediae et recentioris latinitatis* ⁽⁸³⁾. In secondo luogo, i limiti entro cui contenere o il punto fino a cui spingere l'analisi, insomma il difficile equilibrio tra descrizione e interpretazione; e anche qui la Bartoletti Colombo ha cercato di ascoltare, più che le Sirene della teoria, i suggerimenti concreti dell'ingrato testo che doveva trattare.

Così, ad esempio, ha evitato di distinguere le forme omofone del futuro anteriore e del congiuntivo perfetto (si veda per tutte la forma *egerit* al lemma *ago* oppure il lemma *donec*, C), e la decisione sembra corretta: si pensi, ad esempio, ad *App.*, 7, 11, p. 800, 40-41: *constitutiones iubemus ... ex eo tempore, quo ... vulgatae fuerint, etiam per partes Italiae obtinere*, dove, a seconda che il *fuerint* si intenda come congiuntivo perfetto o come futuro anteriore, il riferimento risulta a una pubblicazione di *Novelle* già avvenuta, o ancora da farsi, con tutte le conseguenze del caso per quanto riguarda l'invio in Italia, la formazione delle collezioni ecc. ⁽⁸⁴⁾.

In altri casi (specie per i lemmi per cui sono registrati unicamente i luoghi) la Curatrice ha creduto più opportuno guidare l'utente e metterlo di fronte a una propria interpretazione. Così il lemma *absque* Praep., I B (*cum gen.*) fa avvertito il lettore che nella *Nov.*, 129, Praef., p. 647, 16: *neque horum defuncti absque cognatis* ecc., *absque* non regge *cognatis*, che è dativo, come risulta dal confronto con il testo greco, ma è in anastrofe con *horum* (τούτων ... χωρίς) ⁽⁸⁵⁾.

(83) A quanto emerge da una relazione di T. Gregory al Convegno di Torino di cui alla n. 12.

(84) Cf. in proposito BIENER, *Geschichte*, cit., p. 72.

(85) Il caso è stato messo in evidenza dalla stessa Curatrice nella sua relazione di cui alla n. 15.

Uno dei punti in cui a mio avviso è rimasta qualche contraddittorietà e dove gli esiti non mi trovano sempre consenziente è quello riguardante la registrazione dell'uso sostantivale di aggettivi o participi: per esempio, al lemma *denuntio* non mi pare che *denuntians* di *Nov.*, 1, Cap. 10, p. 39, 39 sia veramente *pro subst.*; il contrario mi sembra confermato dal greco che ha *προσαγγείλας* e non *ὁ προσαγγείλας*. Per converso, al lemma *dolens*, *dolentem* di *Nov.*, 145, Praef., p. 711, 19, è da intendersi *pro subst.*, e non *adi.*, come invece è registrato. Vero è che questo è uno dei tanti casi in cui l'Autentico ha frainteso l'originale, *μέχρι μόνου τοῦ πεπονηκότος*, dove il participio sostantivato è sicuramente neutro.

Va detto, per capire in concreto le difficoltà di questo lavoro lessicografico, che la *Nov.*, 145 presenta un testo veramente disperato, pieno di *monstra vocabulorum* come *compesceantur* (Praef., p. 712, 2) o *compescita* (p. 712, 3), *hapax* non solo delle *Novelle*, ma di tutti i testi spogliati per il ThLL, e così via. L'edizione berlinese, che in un solo caso rileva in apparato l'incomprensibilità del testo⁽⁸⁶⁾, stampa poi tranquillamente, a tacer d'altre, un'espressione del tutto priva di senso come *et quae non sunt dici in eis agi* (p. 712, 13). Cercando lume nel testo greco, si trova che esso porta: *καὶ . . . τὰ μὴ δίκαια σφίσιν αὐτοῖς καταπράττεσθαι*; e allora, rilevando come anche alla riga precedente (p. 712, 12) si è insinuata nel latino una parola del greco, *περιβολῆ*, penosamente traslitterata in *perhiuole*, nasce il fondato sospetto che anche in *dici* si celi una maldestra traslitterazione di *δίκαια*. Ovviamente, in mancanza di ogni segno diacritico nell'edizione base, nel vocabolario il *dici* in questione è registrato, e non può che essere registrato, con tutti gli altri infiniti presenti passivi di *dico*⁽⁸⁷⁾.

La *Nov.*, 145, che, si badi, nell'Autentico ha il n. 123, fa quindi serie con *Auth.*, 124, 125, 126, in cui Scheltema, come sopra si diceva⁽⁸⁸⁾, pur senza evidenziare l'omogeneità del gruppo e con intento diverso dal mio, rileva singolari caratteristiche della traduzione; e non sarà forse un caso che in questa stessa *Novella* si trovi ancora, ad esempio, un altro *hapax* delle *Novelle*, un caso di *contentus* con il genitivo (*contenti . . . tam Lycaoniorum quam Lydorum*, p. 713, 7-8). L'ablativo è di regola per il

(86) *Ad* 712, 15 · *sensu cassa non expedit*.

(87) Sarà interessante, a vocabolario completato, poter disporre di quella lista di parole greche nel latino che è annunciata nel vol. I, p. xvi.

(88) Vedi sopra p. 259.

traduttore dell'Autentico, come si può constatare rapidamente esaminando le trentasei occorrenze registrate sotto il lemma *contineo*: e questo, sia detto per inciso, è uno solo dei moltissimi casi in cui, per un testo come il nostro, si constata la superiorità di una concordanza rispetto a un *index*, e l'utilità degli indici delle forme e degli indici di frequenza contenuti nel tomo finale.

Ecco dunque delinearci, pure attraverso sondaggi molto limitati, la possibilità di rettificare talune ipotesi, di trovare delle conferme per altre, persino, in qualche caso, di fare giustizia al bistrattato traduttore dell'Autentico.

Che la traduzione sia stata fatta in Italia non è un'ipotesi da scartare: ma qualche termine già ritenuto tipico della cancelleria occidentale a un esame completo si rivela comune anche a quella orientale, e qualche «italianismo» non è poi così sicuramente tale. E' il caso di *cingulum-cingulus* = ἀρχή, che Tamassia⁽⁸⁹⁾ riteneva tipicamente occidentale, e che invece, a un esame del lemma corrispondente, risulta occorrere⁽⁹⁰⁾ anche nella *Nov.*, 62 (Praef., p. 332, 30, e Cap. 2, p. 333, 23, 24, 25), prodotto latino originale della cancelleria costantinopolitana⁽⁹¹⁾. Ancora nella *Nov.*, 62 ricorre l'espressione *curiosae conversationis remedium*, «rimedio a un genere di vita pieno di preoccupazioni, di impegni» (Cap. 1, p. 332, 29), che attesta anche per il latino della cancelleria giustiniana un'accezione di *conversatio* come equivalente di δίαίτα, ἀναστροφή, o semplicemente βίος, o ancora πολιτεία, πολιτεύμα nel senso scolorito che assumono nel greco tardo e bizantino: un termine che a prima vista può suggerire uno stadio del latino in qualche misura preromanzo⁽⁹²⁾ aveva quindi piena cittadinanza nel latino

(89) *Per la storia dell'Autentico*, cit., p. 115.

(90) Oltre che in *Nov.*, 33, p. 240, 29, dove però l'accezione è diversa.

(91) Anche il neutro plurale *constituta*, detto della legge, che secondo A. FRIDH, *Terminologie et formules dans les Variae de Cassiodore*, Stockholm, 1956, p. 80, nei secoli V-VI sarebbe usato esclusivamente dalla cancelleria ravennate, ricorre una volta sola, ma proprio in un originale latino (*Nov.*, 112, Cap. 1, p. 525, 13).

(92) «Conversazione» nel senso riferito sopra è entrato nell'italiano arcaico (cf. S. BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, sub v.); d'altronde, *conversatio* al tempo di Giustiniano aveva già una buona cittadinanza nel latino giuridico, negli scrittori ecclesiastici ecc.: cf. *ThLL*, sub v., 2. E' caratteristico in questa Novella l'impasto lessicale, in cui si affiancano arcaismi come *curiosus* (nel senso di *anxious*, *nimis diligens* recuperato anche altrove dal latino tardo, cristiano, giuridico) e quel che mi sembra uno schietto volgarismo come *laborare* (*neque semper laborare neque semper vacare*, ecc., p. 333, 30).

giustiniano, e a forziori in quello dell'Autentico, che è del tutto giustificato quando traduce (per ricordare un solo caso significativo) *Nov.*, 6, Cap. 8, p. 47, 5 : ἐν ὁποῖα δήποτε τάξει ... καὶ σχήματι con *cuiuscumque officii vel conversationis* ⁽⁹³⁾.

Per finire, spezziamo una lancia per il *vetus interpres*. Una delle grosse accuse che gli sono state rivolte è quella di essersi comportato in modo troppo rigido e uniforme di fronte a termini dell'originale la cui polisemia avrebbe richiesto una maggiore finezza e duttilità. L'accusa è giustificata ; ma ci sono dei casi in cui la coerenza del *vetus interpres* sembra preferibile alla *variatio* dei traduttori moderni.

Si esaminino, ad esempio, i lemmi *concordia* e *congruentia* : confrontando le occorrenze ivi registrate con i rispettivi originali greci, si constata che il primo termine, anche giustiniano (*Nov.*, 75 = 104, originale latino), è usato costantemente per tradurre *ὁμόνοια*, il secondo altrettanto costantemente per tradurre *ἄρμονία*, due termini che certo appartengono alla stessa area semantica, ma non possono essere considerati equivalenti ; nella traduzione moderna di Schöll-Kroll si trova *concordia* per *ὁμόνοια*, ma *ἄρμονία* è reso variamente con *concordia*, oppure *concentus*, o *aequabilitas*, o anche *congruentia*. Lo stesso può dirsi di *avaritia*, che nell'Autentico si troverà sempre corrispondere ad *ἀπληστία*, mentre Schöll-Kroll hanno ora *insatietas*, ora *cupiditas* (con la variante *cupiditas inexplebilis*), ora *aviditas*. Si tratta, per tutti i casi esaminati, di termini del lessico politico di notevole rilievo : la coerenza degli usi vi ha quindi molta importanza, e si direbbe che in questi casi il *vetus interpres* abbia utilizzato in modo opportuno il linguaggio politico della sua età, perché se, come sopra si è detto, *concordia* è giustiniano, anche *congruentia* ha buone attestazioni nel lessico politico, ad esempio in quello di Agostino, in un passo interessante del *de civitate dei* in cui alterna significativamente con *concordia* ⁽⁹⁴⁾. E vorrei ancora rilevare la scelta differente del traduttore della *Nov.*, 140, diverso dall'Autentico, come dicevo sopra ⁽⁹⁵⁾, e che nel caso di *ὁμόνοια* ha optato per *unanimitas* (*Nov.*, 140, Praef., p. 702, 4).

(93) Su questo passo si veda D. HOLWERDA, *Fouten in het Authenticum*, in *Flores Legum H. J. Scheltema obliti*, Groningen, 1971, pp. 116-7, contro cui però è da osservare che, come documentano le concordanze, *conversatio* è anche equivalente di *ἀσκησις* nel senso tecnico di «vita ascetica».

(94) *Aug., de civit. dei*, XIX, 23, CC, XLVIII, p. 678.

(95) Cf p. 253.

Molti altri aspetti della lingua delle *Novelle* latine potranno essere messi in rilievo da studiosi di diverse competenze ; per quanto mi riguarda, vorrei concludere questo lungo discorso con un particolare un po' frivolo. Durante il periodo in cui ho utilizzato, con una certa assiduità, questi tre grossi tomi, mi è capitata un giorno la cosa imprevedibile, trovare il quadrifoglio nel prato, raccogliere un briciolo di sfida cibernetica, individuare insomma un errore : al lemma *cingulum-cingulus*, forma *cingulo*, 2, Vol. I, p. 393, alla quinta occorrenza, dovrà leggersi non 333.24, ma 333, 23 ! Se anche il calcolatore, o i lemmatizzatori «umani», avessero compiuto più di una svista del genere ⁽⁹⁶⁾ fra le decine di migliaia di dati esaminati, credo che nessuno potrebbe onestamente negar loro il diritto intero alla nostra gratitudine.

Università di Genova.

Giuliana LANATA.

(96) Qualche inconveniente si è verificato al momento dell'impaginazione : si veda il II volume alle pp. 618-19 per i lemmi *culmen-culpa*.

TOPONOMASTICA BIZANTINA NEL BRUZIO : SICRÒ

La recente pubblicazione ad opera del Guillou di 47 pergamene greche relative alla diocesi di Oppido in Calabria ⁽¹⁾ ha apportato un rilevante contributo alla conoscenza di un periodo fra i più nebulosi della storia bruzia ed ha permesso di datare con una qualche sicurezza intorno all'anno 1050 la fondazione di una diocesi, che erroneamente da alcuni si stimava di origine normanna. Quando si dice la fertilità dell'ingegno critico ! Nell'ingarbugliata vicenda si era ormai rasantato l'assurdo ! Oppido e Bova, diocesi di pretto rito greco, dovevano l'istituzione della cattedra episcopale a quei Normanni che, all'opposto, risulta in modo chiaro andassero progressivamente eliminando ogni diocesi greca, che trasformavano tranquillamente in una di rito latino. Ma tutto può essere a questo mondo e certi bizantinologi volevano vedere nella pretesa operazione normanna un modo di tacitare, per le più gravi spoliazioni subite, l'elemento greco, che, preponderante in Calabria, non doveva certo andare in sollucchero nell'assistere alla continua e massiccia latinizzazione della regione. Quando non si posseggono documenti probanti, ogni illazione, pure se illogica, diventa purtroppo legittima !

Le pergamene pubblicate dal Guillou, che non hanno permesso soltanto di stabilire l'epoca esatta dell'istituzione di una diocesi, hanno spinto i ricercatori a rivedere, alla luce dei dati offerti, antichi toponimi mai precisamente localizzati o rivelati soltanto dai famosi Bioi di santi basiliani, nei quali la precisione toponomastica fa spesso a pugni con la logica geografica. In questo nostro intervento intendiamo soffermarci, appunto, su uno di quei tanti toponimi, che, collocato sempre fuori dell'ambito della diocesi oppidana, è dalle nuove documentazioni compreso proprio all'interno di questa millenaria circoscrizione ecclesiastica : Sicrò.

(1) Andre GUILLOU, *La Théotokos de Hagia-Agathè* (Oppido) (1050-1064/1065), Citta del Vaticano, 1972

Nel 1053-55 (2) il nome di Sicrò apparteneva ad un villaggio della Valle delle Saline, l'odierna Fiana di Gioia (3) e nelle sue immediate pertinenze erano localizzabili alcuni beni fondiari, che abitanti, quasi tutti di Oppido, devolvevano alla Cattedrale di quest'ultimo paese. Abbiamo in particolare: Leone, figlio di Teodoro Berbikarès, donava campi, vigne e alberi fruttiferi, già di suo zio Abakalétos e prima ancora appartenuti al proprio genitore, che ricadevano nell'ambito del «chôrion» di Sicrò; il prete Leone di Plagia, in uno col figlio Niceta, offriva, tra l'altro, i beni detti di Kolorga o dei Kolorgoi a Sicrò e lo stesso faceva il monaco Antonio Katarès con la vigna di Nomikisès, vicino San Nicola, pur essa compresa nell'ambito di Sicrò (4); altri beni fondiari siti nei pressi di Sicrò li donava alla Cattedrale di Oppido Kallistos, figlio di Sikennapo, con l'accordo di Teodoro Berbikarès. Da tenere presente che nel 1188, da altra documentazione, figuravano viventi in Oppido i figli di un Berbicario o Berbicaro (5). Tra la fine del sec. X e gl'inizi dell'XI si

(2) *Ibidem*.

(3) Dai documenti greci si rileva una «eparchia Salinon» o «Salenon» = provincia delle Saline, che il Guillou equipara a «tourma delle Saline», il cui capoluogo è Oppido, città fortificata. Nell'eparchia delle Saline, secondo gli stessi, si ritrovano Buzzano (Castellace), Lakoutzana (?), Oppido, Dapedalbon (Pedavoli) e Trion (Tresilico ?).

Che Sicrò si trovasse ubicato nella regione delle Saline è detto espressamente in una vita di S. Nicodemo composta nel 1308 (V. SAETTA, *Vita inedita di S. Nicodemo di Calabria dal cod. messan XXX*, Roma, 1964, p. 87)

(4) Per due di questi toponimi, che possono essere stati anche cognomi, non ci resta alcun possibile riferimento, ma per San Nicola abbiamo che nel 1310 era notevole un Abate di S. Nicola di Tresilico dell'ordine basiliano (Domenico VENDOLA, *Rationes Decimarum Italiae Apulia Lucania Calabria*, Città del Vaticano, 1939, p. 273) e che nel '6-700 parecchi possedimenti fondiari delle istituzioni chiesastiche tresilicesi erano ubicati in contrada S. Nicolò (CALDARONE, grosso volume manoscritto, che si conserva nella Biblioteca del Seminario di Oppido Mamertina, per maggiori notizie, vedi LIBERTI, *L'Ospedale di Oppido Mamertina*, Cosenza, 1975), p. 10 e nota 3). Questa contrada sarà la medesima che quella chiamata San Nicola, ricadente nel territorio di Castellace, nella quale nel '6-700 (CALDARONE) era possibile scorgere, tra l'altro, «di mura diroti» di una chiesa dedicata a tal santo ?

Riscontriamo negli atti parrocchiali di Polistena, alla fine del '500, un «gamba nomicisi». Questo potrebbe avere origine dall'antico Nomikisès ? E' assai probabile !

(5) Fr. TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum*, etc Napoli, 1865, CCXXV, p. 297

parlava di Sicrò come di un villaggio sito in una località prossima al monastero di Aulinas (S. Elia, presso Palmi) e anche di un villaggio posto al termine di una grande pianura ⁽⁶⁾. Nei pressi di Sicrò, nella seconda metà del IX secolo, aveva corso il ruscello omonimo ⁽⁷⁾. Sono questi i dati salienti che conosciamo intorno ad un paesello effettivamente esistito in Calabria nei secc. IX-XI ed in seguito scomparso senza lasciare la minima traccia. Dove mai si trovava un tale raggruppamento umano? E' quanto cercheremo di appurare servendoci dei pochi dati a nostra disposizione.

Sicrò doveva essere ubicato certamente nell'ambito della diocesi di Oppido e, segnatamente, in luogo non molto distante dallo stesso capoluogo. Non sembra esserci ombra di dubbio al riguardo ed a fornirci una risposta in tal senso sono proprio le donazioni, di cui abbiamo testé riferito. I beni fondiari offerti alla Cattedrale di Oppido, ricadenti nel territorio di pertinenza del «chôrion» di Sicrò e posseduti in gran parte da cittadini oppidesi, non avrebbero potuto trovarsi a parecchia distanza dal centro diocesi per molteplici e comprensibilissimi motivi. Non si può ammettere che in piena età medievale tali beni potessero essere conservati e curati da gente, che non vi abitasse in loco o quantomeno nelle vicinanze ed è lapalissiano credere che a fare le donazioni fossero persone che avevano eletto il loro domicilio nella cittadina dell'altopiano delle Melle. Ci si collocherebbe, infatti, fuori di ogni logica a voler supporre che abitanti di un'altra diocesi elargissero le loro proprietà ad un'istituzione ecclesiastica che non fosse quella che li racchiudeva nel suo ambito. Non solo, ma se la cattedra episcopale oppidese venne realmente fondata verso il 1050, dobbiamo per forza arguire che le persone menzionate nei documenti greci siano state tra le prime a compiere un atto di donazione in favore di essa. Assai verosimilmente, quei munifici cittadini avranno voluto contribuire alla dotazione del neo vescovato orgogliosi del nuovo titolo di prestigio che veniva ad acquistare il loro paese, che, dopo la distruzione di Tauriana, era divenuto l'unico baluardo in grado di tenere alta nella Valle delle Saline la bandiera della grecità e di offrire alle derelitte popolazioni il suo aiuto contro le violenze dei predoni di

(6) SALETTA, S. NICODEMO, *op cit.*, p. 26.

(7) *Ibidem*

ogni razza. Comunque sia, su 41 donazioni presentateci dal Guillou, ben 12 risultano relative a fondi localizzabili nei pressi di Buzzano (Castellace) ⁽⁸⁾, 5 a Sicrò, 8 a Oppido, 4 a Dapidalbon (Pedavoli), 2 a Skidon (Scido), 1 a Spitzanon (Sitizano) ⁽⁹⁾, 1 a Radikena (Radicena), 1 a Trois (Tresilico ?), 1 a Cannavaria (Cannamaria) ⁽¹⁰⁾, 2 a Sinopoli a pochi altri in località, di cui s'è perso ogni ricordo. Vale a dire che,

(8) Dalle carte greche pubblicate dal Guillou si apprende che Boutzanon si trovava nella tourma delle Saline, era un «chòrion» (comunità rurale e circoscrizione fiscale), possedeva un «pyrgos» (torre di difesa), formava un «droungos» (circoscrizione amministrativa all'interno della tourma) e nei pressi vi scorreva un «potamos» (il Boscaino o Calabrò)

Nel '6-700 (CALDARONE) nella località Campo di Buzzano si ritrovavano, oltre ai resti di una chiesa di S. Nicola, di cui abbiamo già riferito, anche «li mura della chiesa diruta di S. Gioanne», certamente residui dell'antico paese. In verità, Buzzano, del quale si hanno notizie fino al 1325, anno in cui risultava «casale» (VENDOLA, *op cit.*, pp. 274-276), scomparve in epoca imprecisata e i superstiti abitanti probabilmente trovarono riparo nella vicina Castellace, un nucleo urbano sito in posizione assai più felice e difendibile. Castellace, prima edizione, si ritrovava su di un'altura che si affaccia sul Boscaino e venne totalmente distrutto dal terremoto del 1783. I suoi abitanti abbandonarono presto il luogo sconvolto, nel quale è ancora possibile rintracciare qualche rudere e riedificarono il paese in zona più interna e pianeggiante, forse nei pressi dell'antico Buzzano, comunque in un sito assai vicino ai Campi di Buzzano, la cui estensione raggiungeva e raggiunge tuttora perfino Gambarella (nel 6-700 questa era chiamata anche «il Morgo di Santo Silvestro») e Quarantano. Per maggiori notizie su Buzzano-Castellace, ved LIBERTI, *Le terre e i paesi della Piana di Gioia Tauro nel periodo di transizione bizantino-normanno*, Estr. dal *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* N.S., vol. XXXII-1978

(9) Desta somma meraviglia che il Guillou (*op cit.*, p. 155, nota 2), riferendosi a Spitzanon, compreso in un medesimo documento assieme a Dapidalbon e Skidon, dica: «Toponyme d'origine grecque, non identifié». L'identificazione del toponimo invece si presenta in modo così lampante, che non mette conto dilungarsi a spiegarne i motivi.

(10) Cannavario o Kannabareio o Cannavaria era un chòrion situato in contrada dirimpettaia all'antica Oppido e il suo nome è forse derivato da cannabos, equivalente di canapa, una pianta coltivata in abbondanza nella zona.

Dell'antico paesetto nulla è rimasto in piedi, ma dal solito Caldarone, una vera miniera di notizie, si apprende che nel '6-700 esisteva presso la Cattedrale di Oppido un Canonicato di Santo Niccolò di Cannavaria, il cui ricordo si perpetua ancora ai nostri giorni.

Il toponimo Cannavaria, ricordato anche nel documento del 1188 riportato dal Trincherà e dai registri parrocchiali di Oppido dell'anno 1763, col tempo è stato mutato dal volgo in Cannamaria

eccetto i due casi di Sinopoli e l'unico di Radicena, tutti i fondi si trovavano ubicati nel ristretto ambito della diocesi di Oppido ⁽¹¹⁾.

Dopo aver compiuto un ampio giro d'orizzonte sulle località della diocesi di Oppido e sui relativi toponimi, vecchi e nuovi, abbiamo convenuto che l'erede di Sicrò debba ricercarsi unicamente in Crisoni (nel '600 territorio di Castellace), una contrada distante appena un paio di chilometri da Tresilico e, quindi, dalla nuova Oppido, ove un tempo esistette un paesetto dall'identico nome, che sparì in circostanze non chiare, pare per un incendio, probabilmente alla fine del '500 ⁽¹²⁾. Sicrò, in greco idioma «Sicron», sicuramente sarà stato volgarizzato dal popolo in «Sicroni» e questo, per un non infrequente fenomeno di métatesi, si sarà trasformato facilmente in «Crisoni». A tal proposito, si ponga mente a Cotrone-Crotone, a S. Maria degli Uccellatori, prima divenuta S. Maria Cellatori e, quindi, S. Maria Ceratolli (Palmi) ⁽¹³⁾ e ai tantissimi altri casi del genere, i quali tutti non fanno che confermare ad usura l'ipotesi. A convincerci della vetustà di Crisoni ed a farci presumere di trovarci, nel caso, di fronte ad una deformazione del toponimo bizantino Sicrò è stato, oltre allo stesso nome, soprattutto il fatto che nel '6-700 erano visibili nel paese scomparso le mura di S. Cono, evidentemente i resti di una chiesa dedicata a tale santo, le quali testimoniano in

(11) Il Pignataro, che nel 1933 esclude l'origine normanna della diocesi oppidese, avrebbe accertato in un documento vaticano che anche S. Martino, Sinopoli e S. Eufemia sarebbero appartenuti un tempo (1309) a Oppido. Se, nel caso, non si è trattato di una svista del Fisco papale, quanto riferito non fa, comunque, che dare una maggiore conferma all'ipotesi dell'ubicazione di Sicrò nell'ambito della diocesi aspromontana (Giuseppe PIGNATARO, *Appunti di Storia Oppidese*, Terranova S. M., 1933, p. 6). Per la precisione dei fatti, però, l'anno è il 1310 e le documentazioni, che riportano la notizia di cui sopra, si ritrovano anche nel Vendola (*op. cit.*, 274-75)

Gli agglomerati urbani facenti parte tradizionalmente della diocesi di Oppido ed ancora esistenti sono: S. Cristina, Varapodio, Tresilico, Messignadi, Terranova, Oppido, Castellace, Cosoleto, S. Giorgia, Scido, Scroforio, Lubrichi, Sitizano, Zurgonadio, Pedavoli e Paracorio

(12) Domenico CARBONE, *Amalia di Castelli*, Napoli, 1859, p. 81, in nota; Domenico Carbone GRIO, *I terremoti di Calabria e di Sicilia nel secolo XVIII*, Napoli, 1884, p. 168; C. ZERBI, *Della Città, chiesa e diocesi di Oppido Mamertina e dei suoi vescovi*, Roma, 1876, p. 140.

(13) LIBERTI, *Archivio parrocchiale di Palmi*, in *Studi Meridionali*, Roma, 1968, a I fasc. I, p. 62

modo abbastanza chiaro esservi stato un tempo colà un culto omonimo, certamente un residuo d'indubbia marca bizantina⁽¹⁴⁾. Invero, scomparso Crisoni, che nel '6-700 risulta appellato variamente Crosoni, Crosone, Crusone⁽¹⁵⁾ e tramontato il culto, abbiamo che il titolo di S. Cono di Crisoni è rimasto appiccicato ad un Canonicato della Cattedrale di Oppido. Come si rileva dal Caldarone, infatti, nel '6-700 era «Canonico Precettore sotto il titolo di S. Cono di Crosone» un D. Francesco di Grana⁽¹⁶⁾, mentre in uno scritto del 1865, firmato dal vescovo del tempo Mons. Teta e inserito in una cornice appesa ad una parete della Sala Capitolare di Oppido, si legge: «Messe cantate delle quali porta il peso il R.mo Capitolo della Città di Oppido-Messe cantate nel corso della Quaresima: Pel Sac. D. Gian Domenico Cosoleto (S. Cono), etc.; Per i defunti secondo Monsign. Cesonio, etc., Altra Messa per decisione dello stesso (S. Cono)». A tal proposito, non è inutile ricordare che Mons. Cesonio fu vescovo di Oppido dal 1609 al 1629⁽¹⁷⁾.

(14) CALDARONE, *doc cit.*

(15) *Ibidem*

(16) *Ibidem*

(17) Il culto basiliano di S. Cono a Crisoni non rappresentava una rarità per il Meridione. Da documenti vaticani si ricava, infatti, che nel 1375 era riscontrabile un Monastero di S. Cono nella diocesi di Policastro e che nel 1403 si avvertiva in quel di Reggio una chiesa di S. Cono di Calopinacio (P. F. Russo, *Regesto Vaticano*, Roma, 1975, vol. II, pp. 59, 113). Una località San Cono esisteva nelle pertinenze di Gerace sul finire del 1500 (Carmelo TRASELLI, *Lo Stato di Gerace e di Terranova nel Cinquecento*, Reggio C. 1978, pp. 166-67) e ancora oggi una frazione di Briatico (CZ) si nomina S. Cono.

Di San Cono si conosce ben poco e tutto quanto vi si riferisce è avvolto nella leggenda. Tale santo sarebbe nato a Teggiano, nella provincia di Salerno e sarebbe vissuto nel periodo a cavallo dei secoli XI e XII. Altro santo omonimo, nato a Naso (Messina) nel 1139 e morto nel 1236, fu Abate dell'ordine basiliano e risulta venerato in Sicilia (Aldo PERONACI, *I Choni della Sirtide e del Vallo di Diano*, in *Studi Meridionali*, Roma, a. VI-1973, fasc. 4, pp. 411 e segg.). Il Fiore (Giovanni FIORE, *Della Calabria Illustrata*, Napoli 1691, vol. II, libro II, cap. III, p. 373) riferisce ch'eravi in Fiumara di Muro un convento benedettino dedicato a Santo Cono ed eretto dal Conte Ruggero il Normanno e riporta il nome di un S. Conone, monaco basiliano.

Per S. Cono di Crisone traiamo ancora parecchi dati dalle fonti documentarie. Dall'*Archivio Segreto Vaticano*: nel 1519 D. Nicola Cananzi (non Camangi o Caminiti o Gammiti, come P. Russo, *op. cit.*, vol. III, 1977, pp. 239, 312, 317, 339), Canonico della chiesa di S. Nicola del Campo extra moenia, risulta curatore della chiesa di S. Cono del casale Cotrone (non Catone, come P. Russo, *op. cit.*).

Il Minasi, che s'interessò a Sicrò, affermò in una sua nota opera che quel chòrion andava ricercato nell'odierno Sicari, nome di una contrada nei pressi di Sinopoli ⁽¹⁸⁾, mentre il Saletta va sostenendo da parecchio tempo che tale toponimo debba avere invece riscontro in Scrisi, villaggetto esistente sui Piani della Corona e assai accosto alla sua Palmi ⁽¹⁹⁾. In verità, a seguito del rinvenimento delle pergamene greche, le due affermazioni non si possono più sostenere ed occorre rivolgersi altrove se si vuole identificare con precisione il sito in cui l'antico paesello poté un tempo prosperare.

Che il Minasi e il Saletta abbiano cercato altrove quanto andava invece cercato nell'ambito della diocesi di Oppido non deve destare soverchia meraviglia. I documenti, di cui ci si poteva servire all'atto della formulazione delle due ipotesi, erano quelli che erano, non esistevano precisi riferimenti a Oppido e, nel caso, era d'uopo procedere a tentoni. Ma che, malgrado quanto abbiamo detto, lo stesso Guillou si pronunzi a favore della tesi Sicrò = Sicari e contesti solo l'affermazione della Arco Magri, che da parte sua situa Sicrò a Sigrà presso Palmi, è proprio il colmo. Scrive lo storico francese

casale che in un documento dell'anno successivo è erroneamente indicato quale «Cortori» (non Cartoni, come P. Russo, *op. cit.*) (ASV, Resignat 25, f. 53r: *idem.*, f. 129). Dal CAI DARONE: gli eredi del D. Marcantonio Racanati pagano per il beneficio di S. Cono sopra una possessione di Crosoni: il Canonicato di S. Cono possiede terre aratorie nelle contrade Campo di Buzzano, S. Gioanne, Crosoni e Vasilicò: vi è la contrada «li Santi carcati in Crusone limiti li muri di Santo Cono»

L'antico toponimo «Santi carcati», oggi «Chiese calcate», ci offre da pensare al fine di stabilirne l'origine. In dialetto calabro «carcato» vuol dire «calpestato», ma anche «confitto nel suolo». Si tratterebbe, nel caso, di statue di santi provenienti dalle antiche chiese di Sicrò e rinvenute sepolte nel terreno e il cui dispeppellimento ha dato origine al nome della contrada? O non piuttosto il toponimo ha a che fare con le «carcàre» (calcare = forni da calce) esistenti nella zona?

Si ricorda che in contrada «Chiese calcate» venne rinvenuta la celebre Tazza di Tresilico o Coppa Cananzi, un piattello vitreo ellenistico decorato con scene di caccia a mezzo di lamine d'oro, che si conserva al Museo Nazionale della Magna Grecia in Reggio Cal. Dopo quanto abbiamo detto su Crisone e su Sicrò, la presenza di un simile manufatto nelle pertinenze di quell'antico centro non può più rappresentare causa di meraviglia.

(18) G. MINASI, *Lo Speleota ovvero S. Elia di Reggio Calabria, monaco basiliano del IX e X secolo*, Napoli, 1893, p. 241.

(19) V. SALETTA, *Il Mercurio e il Mercuriano*, Roma, 1960-61, p. 39, nota 73. La mètatesi Sicrò = Scrisi è improponibile.

della Vaticana : «L'identification avec Sigrà près de Palmi, retenue par l'éditrice de la Vie de saint Nicodème, me paraît devoir être écartée. D'après notre document, en effet, il me paraît sûr que Sikron est proche de Sinopoli, c'est en tout cas vraisemblable, et Sicari donc convient» (20). Il Guillou si dichiara a favore della tesi del Minasi forse perché in una donazione il prete Leone di Plagia ed il proprio figlio Niceta offrivano alla Cattedrale di Oppido i beni da loro posseduti, parte al chòrion di Sinopoli e parte a quello di Sigrò. Che i due offerenti avessero proprietà a Sinopoli e a Sigrò non è affatto una prova che i due chòria citati fossero tra loro vicinissimi e quei tali potevano benissimo risiedere a Oppido o in un paese ugualmente equidistante da Sinopoli e da Sigrò. Invero, un toponimo Plaga, riscontrabile alla fine del '700 (21) è quello di una contrada ricadente nelle pertinenze di Pedavoli. Se esso è effettivamente quello cercato, tutto indica come Leone potesse

(20) GUILLOU, *op cit.*, p 124, nota 2 ; Melina ARCO MAGRI, *Vita di S. Nicodemo di Kellerana*, Roma, 1969, p 96, l. 73

(21) DE BONIS, *Liste di carico, presso la Biblioteca del Seminario Vescovile di Oppido Main*

Nella *vita di S. Elia Speleota* (V. SALETTA, *La vita di S. Elia Speleota, secondo il cod. Crypt. B B XVIII*, Roma, 1972, p 109) si nomina Plagia, una contrada facente parte «del territorio di Sivelliano», altro toponimo sconosciuto e si narra di Leonta, figlia di Licasto, che abitava ivi (*ib.*, p. III). A tale proposito, è assai curioso che il Saletta in un primo tempo dica che Plagia si trovasse nel territorio delle Saline unitamente a Seminara, S. Cristina, S. Martino, Tauriana, Sivelliano, Bruzzano (*sic ! è Buzzano !*) (*ib.*, p 80) e che poi si contraddica affermando ch'essa, con l'equivalente di Placa, dovesse esistere «in territorio della Diocesi di Gerace» (*ib.*, p 122)

Invero, Plagia, conosciuta come Plaga subito dopo il terremoto del 1783 (DE BONIS, *doc. cit.*), era nota come Plachi o la Placa anche nel '6-700 (Caldarone) ed era ubicata nelle pertinenze di Pedavoli. Una conferma in questo senso ci viene anche dalla paternità della suddetta Leonta. Licasto divenuto col tempo «Licastro» (e questo è accettato pure dal Saletta, *ib.*, p. 123), è, in verità, uno dei cognomi tradizionali di Delianuova, il Comune originato dall'unione di Pedavoli con Paracorio.

Il Guillou (*op cit.*, p. 123) è assai lontano dal vero quando afferma che Plagia è l'equivalente di Plajj o Praji, frazione del Comune di Bova o di Ferruzzano, in ciò seguendo il Rohlf's, che nei suoi pur benemeriti studi, non essendo del posto e non conoscendo le vicende storiche particolari della nostra terra, commette giocoforza svariati errori (G. ROHLF'S, *Dizionario toponomastico e onomastico della Calabria*, Ravenna, 1974, alla voce).

appartenere ad un paese della diocesi di Oppido parimenti distanziato e da Sinopoli e da Sicrò = Crisoni.

E' completamente erronea la pretesa del Saletta di considerare come territorio delle Saline anche i Piani della Corona e, quindi, d'identificare Sicrò con Scrisi. I motivi addotti dallo scrittore palmese per affermare il suo assunto sono che nel Bios di S. Elia Speleota si parla di Sicrò, una prima volta, «come di un villaggio posto in una località molto vicina al monastero di Aulinas» e, un'altra, come di un villaggio sito al termine di una grande pianura. Facendo presente che ai tempi di S. Elia le distanze non erano considerate alla stessa stregua di oggi e che Crisoni poteva benissimo essere stimato nelle vicinanze del monastero di Aulinas, è una forzatura bella e buona affermare che il villaggetto Scrisi, alquanto distante dalla «grande pianura» (è indubbio che si tratti della regione delle Saline, odierna Piana di Gioia), potesse trovarsi al limite della stessa. Nel '6-700, per come abbiamo potuto rilevare dal Caldarone, esisteva ancora il termine «Campo di Crusoni» e Crisoni, che si trovava effettivamente alla fine della «grande pianura» e abbracciava una vasta estensione di territorio pianeggiante, avrà potuto assai più a buon diritto di Scrisi far parte della regione delle Saline. D'altronde, «al termine della pianura» vuol significare sì «alla fine della stessa», ma pure «entro i confini della stessa» e non si può certo far riferimento per tale proposizione ad un colle situato al di là della pianura, per come l'intende l'amico Saletta (22). Considerando, inoltre, che ai lati di Crisoni scorrono due fiumare, il Rosso o Porcello a Est e il Boscaino o Calabrò a Ovest, potremmo orientarci su una delle due anche per stabilire il sito di quel ruscello omonimo fluente nei pressi di Sicrò (verosimilmente, dovrebbe trattarsi del Boscaino) e ricordato nel Bios di S. Elia Iuniore (23).

In realtà, tutta la zona compresa tra Sicrò = Crisoni, Buzzano = Castellace, Pedavoli, S. Cristina e Oppido si rivela, ad un

(22) SALETTA, *Il Mercurio e il Mercuriano*, op. cit.

(23) E' assai probabile che il fiumicello Sicrò sia stato l'odierno Boscaino o Calabrò, quel corso d'acqua che divideva Sicrò = Crisoni da Buzzano, Pedavoli, Seminara e da tutti i romitaggi basiliani esistenti nella zona. Non ha alcun fondamento la pretesa del Pagano (L. PAGANO, *Studi sulla Calabria*, Napoli, 1892, I, p. III - e non Storia della Calabria, come il Minasi), il quale identifica il fiume Sicro col Jerapotamo presso Cinquefrondi

attento esame toponomastico, particolarmente dotata, potendosi rintracciare in essa i toponimi relativi a parecchi centri abitati bizantini, dei quali s'è perso ogni ricordo oppure la relativa identificazione è stata fatta in modo del tutto erroneo. Si veda, ad esempio, il caso di Castello e Castellano, due toponimi citati nella Vita di S. Nilo. Il Minasi, nella sua nota opera su questo santo monaco⁽²⁴⁾, si sbraccia a più non posso per identificare la località Castellano, ove esisteva il monastero presso il quale un tempo S. Nilo condusse il B. Giorgio (il Saletta erra chiamandolo Gregorio), in Seminara, mentre il Saletta pretende che tale centro sia da riscontrare in Tauriana⁽²⁵⁾. In verità, entrambi i due illustri storici si ritrovano in errore perché una contrada «Castellano» od anche «La valle di Castellano seu Santo Elia» la toponomastica la configurava nel '6-700 nelle pertinenze di Castellace⁽²⁶⁾, il centro, che ben a ragione doveva essere il summenzionato Castello. Il Minasi, che per quest'ultimo toponimo in un primo momento prende in considerazione l'ipotesi Castellace, la esclude subito dopo sia perché – a suo dire – quel centro è abbastanza distante dal monastero di Mercurio⁽²⁷⁾ e sia perché esso, pur fortificato, doveva rivestire in periodo bizantino «poca importanza». A tali singolari affermazioni ci corre l'obbligo di contrapporre invece che Castellace, la cui etimologia è spiegabile con «piccolo castello», non era poi così lontana dal monastero di S. Fantino, già detto di Mercurio, che la stessa esisteva in età bizantina forse come Buzzano e che all'interno della «tourma» formava un «droungos», era sede, vale a dire, di una circoscrizione amministrativa. L'appellativo di «S. Elia» aggiunto al monastero del Castellano ci fa pensare che in esso dovette abitarvi per qualche tempo uno dei vari santi monaci Elia, il cui nome venne a confondersi con lo stesso fino a soppiantarlo. Nel 1188 una contrada di S. Elia era localizzabile in agro di Oppido⁽²⁸⁾, mentre nel

(24) G. MINASI, *S. Nilo di Calabria*, Napoli, 1892, p. 291 ss., nota 12.

(25) SALETTA, *Il Mercurio e il Mercuriano*, op. cit., p. 76.

(26) CALDARONE, *doc. cit.* Si trovava più precisamente nel Campo di Buzzano

(27) MINASI, *S. Nilo*, op. cit.

(28) Vedi nota 3.

(29) Se il Minasi e il Saletta sbagliano spostando i due centri dalla zona di Castellace, ma comunque ubicandoli nella medesima provincia, esce completamente fuori dal seminato il Giovanelli, che rifiuta la testimonianza del Terracina a proposito di un monastero di S. Mercurio nei pressi di Seminara e ubica

'6-700 era data nel comprensorio Pedavoli-Scido (da tenere presente che prima del terremoto del 1783 Oppido si trovava assai vicino ai territori di Pedavoli e Scido), quindi in località abbastanza vicina a Castellace. Nota anche al De Bonis, una contrada con siffatto nome si trova registrata anche oggi nel Catasto Comunale di Oppido, che però la pone nel versante montano di questo centro abitato.

Per terminare veniamo in ultimo ad un altro caso. La toponomastica secentesca ci offre ancora un toponimo riferibile ad un antico abituro esistente nei pressi dell'antica Oppido. Si tratta di Bonvicino, un sito, il cui ricordo è perpetuato nell'elenco delle Messe capitolari compilato al tempo di Mons. Teta. Nel 6-700 D. Giuseppe Racanati era «Canonico Beneficiato sotto il titolo di S. Michele di Bonvicino», mentre nel 1865 si faceva riferimento a tale canonicato per la celebrazione di messe cantate. Il toponimo Bonvicino, che nel De Bonis è detto Bombicino, rifletterebe l'antico Bambico del 1188⁽³⁰⁾? Considerando per tutte le tre lezioni date una medesima matrice, bombyx = seta o bombycinus = serico, possiamo supporre che attorno allo sparuto paesello o alla chiesetta rurale che riguardava il titolo canonico un tempo fosse stata assai sviluppata la coltura del baco da seta, donde l'origine del nome⁽³¹⁾.

ROCCO LIBERTI.

nientemente nelle pertinenze di Laino Castello i due centri di Castello e Castellano (G. GIOVANELLI, *S. Nilo di Rossano fondatore di Grottaferrata*, Badia di Grottaferrata, 1966, pp. 145-146, nota 70, p. 152, nota 94). Anche il Cappelli, purtroppo, pur non approvandola del tutto, si rifà alla tesi del Giovanelli (B. CAPPELLI, *Il Monachesimo basiliano ai confini calabro-lucani*, Napoli, 1963, pp. 206, 212, 231, 283; il Giovanelli aveva già pubblicato in precedenza altri lavori, in cui prospettava la tesi su esposta, ved. *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, a. XV (1961), pp. 121 ss.).

(30) TRINCHERA, *op. cit.*; nel '6-700 la contrada Bonvicino era detta anche Puzura (Caldarone)

(31) In un documento del 1532 si fa menzione di una cappella di S. Michele di Bonvicino, in diocesi di Oppido (P. Russo, *op. cit.*, III, p. 418)

CARTHAGE - PRIMA JUSTINIANA - RAVENNA : AN ASPECT OF JUSTINIAN'S *KIRCHENPOLITIK*

“Justinian I as the Lord of the *Reichskirche* completed the plan drawn up for its construction by Constantine the Great at the time of its foundation” (1). Few historians would dispute Caspar's judgement on Justinian's part in rounding off the work of his predecessors among Christian emperors since the time of Constantine, of integrating the Church fully into the official structure of the Empire. An important fact of this rounding-off is Justinian's systematisation of the Church's hierarchical structure. The five patriarchates upon which his legislation (2) set the seal were the outcome of a long development in the grouping of bishoprics into metropolitan provinces and larger constellations ; developments whose roots reach back to the Council of Nicaea (325) and even into a pre-Nicene past. They have been frequently described (3), and their details do not concern us here.

The neat pyramidal structure described by Isidore of Seville early in the seventh century (4) represents the final crystallization of the hierarchical order very largely as this had been laid down by Justinian. Isidore speaks of a fourfold order of bishops (5) : first, of patriarchs, of whom he mentions, by way of example, three of Justinian's five ; then

(1) E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, 2 (Tubingen, 1933), 215 ; cf. also L. BRÉHIER, in A. FLICHE and V. MARTIN, *Histoire de l'Eglise*, 4 (Paris, 1948), 439 f. ; L. DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle* (Paris, 1925), 261 f. ; K. VOGT, *Staat und Kirche von Konstantin den Grossen bis zum Ende der Kaiserzeit* (Stuttgart, 1936), 44.

(2) *Cod. Just.*, I.1.7 ; ed. P. Krueger (Berlin, 1877) and *Nov.*, 131 ; ed. R. Schoell and G. Kroll (Berlin, 1869). References throughout are to these editions.

(3) Cf. H. FUHRMANN, 'Studien zur Geschichte mittelalterlicher Patriarchate, I', *ZRGG, Kan. Abt.*, 70 (1953), 112-176 ; *DDC*, VI.1225-1265 ; *LThK*, VIII.174 f. (also *ibid.*, VII.373 on 'Metropolit') ; K. BAUS *et al.*, *Handbuch der Kirchengeschichte*, II/2 (Freiburg, 1975), 23 f. The best account is in H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (Munchen, 1959), 27-35, 60-98.

(4) *Etym.*, VII.12.

(5) *Ibid.*, VII.12.4-7.

archbishops, who hold *vicem apostolicam* and preside over both metropolitans and other bishops; third come metropolitans, in charge of ecclesiastical provinces and the bishops within them; finally, ordinary bishops. It is the second of the four grades, that of 'archbishops', where Isidore's systematization leads to a spurious simplification when we seek to apply it to the time of Justinian. In a law of 530, in which the jurisdiction of patriarchs, metropolitans and bishops is regulated (6), archbishops are not mentioned. It is evident that the archiepiscopal dignity did not fit as easily into the bishop-metropolitan-patriarch structure as Isidore suggests.

The history of the title is untidy, and closely linked with that of 'patriarch'. From the fourth century it had become attached to a number of great sees, such as Rome and Alexandria, and by the sixth the occupants of the patriarchal sees were regularly accorded the title; but *archiepiscopus* and *patriarcha* were not exact synonyms, and a few great bishops other than the patriarchs were also given the title (7). (Its later history, in the course of which its use became extended to metropolitan bishops, does not concern us here). In Justinian's time *archiepiscopus* was a title which, jurisdictionally, still retained a wide margin of uncertainty.

The purpose of the present study is to examine Justinian's treatment of three major bishoprics, those of Carthage, Prima Justiniana and Ravenna, which did not fit readily into any of the three basic grades of simple bishopric, metropolitan, or patriarchal see. As we shall see, the archiepiscopal title could be used to introduce a degree of untidiness into the unambiguous hierarchical structure, and to disguise the anomalous status in the scale of ecclesiastical authority of specially favoured sees. The aim of this investigation is to consider Justinian's use of the title for this purpose, and, in doing so, to examine the underlying principles — if there were such principles — of his policies in the three cases.

The three sees which form the subject of the study have one thing in common: a certain anomaly of jurisdictional status in the officially recognised ecclesiastical hierarchy. In other respects they differed from

(6) *Cod. Just.*, I.4.29, especially 11-12. The ἀρχιερατικὸς θρόνος (= *archiepiscopal-sedes*) in clause 9 is evidently the patriarchal see.

(7) The best summary is *DDC*, I.927-934; cf. also *LThK*, III.1066 f., and A. TESTI-RASPONI, 'Archiepiscopus', in *Arch. lat. med. aevi.* (1927), 5-11.

each other in important ways. Carthage and Ravenna were ancient churches with their own traditions, real or mythical, and their own — very different — standing among neighbouring sees which had emerged over long periods ; much longer in the case of Carthage than in that of Ravenna, a relative newcomer among major churches. Prima Justiniana was a church of a different kind : a place without a history until the accident of the emperor's birth in it and his subsequent decision to reward it suitably raised it from obscurity to metropolitan status and its bishops to the rank of an archbishop. I begin with the most ancient of the three, Carthage.

1. CARTHAGE AND THE AFRICAN PROVINCES

The African Church's organisation had developed along lines significantly different from those that had elsewhere led to the emergence of the 'normal' pattern of dioceses grouped into metropolitan provinces⁽⁸⁾. At the time of the Council of Nicaea (325) when the main outlines of this pattern became discernible, the Western churches had not, in general, advanced as far as the East in creating a regular network of episcopal sees grouped into provinces, corresponding, by and large, to the secular administrative geography. In Africa, such provincial groupings of churches as existed at this time were of very recent origin. In the time of Saint Cyprian, in the 250s, there were no distinct provinces in the African Church. The Churches of Numidia and Mauretania, no less than those of the Proconsular province, acknowledged the primacy of the see of Carthage⁽⁹⁾. Separate ecclesiastical provinces only began to appear early in the fourth century (Numidia by 305 ; Byzacena and the Mauretaniae by the fifth century). These provinces received their own provincial organization, councils, and bishops with quasi-metropolitan rights to preside over them. These

(8) Cf. *DDC*, I, 293 and especially *DHGE*, I, 847-852 and now *TRE*, I, 640-700, at 641-642 and 671, for good summaries.

(9) This seems to be the clear implication of Cyprian's language — cf. the survey in *DHGE*, I, 848. M. Sage, in his *Cyprian (Patristic monographs series, 1 ; Cambridge, Mass., 1975)*, 220, n. 2 remarks, however, that *Ep.*, 48.3 'shows that Cyprian considered Numidia and Mauretania as *attached* to his province rather than as *a specific part of it*' (my emphases). It is difficult to attach any clear meaning to this distinction. The fact in any case appears to be that Cyprian is here referring to the civil provinces

bishops were referred to in a variety of ways, as *primas*, *primae sedis episcopus* or *senex*. There were no metropolitan sees (other than Carthage in the Proconsular province) and succession in the primacy was determined by seniority among the co-provincial bishops⁽¹⁰⁾. It was an anomalous arrangement, and African churchmen were aware of the peculiarity of their organisation. They put up with the inconveniences that flowed from it, such as the need for keeping duplicate sets of official lists and records so that archives should be available both at the see of the primate for the time being and at the (fixed) civil metropolis⁽¹¹⁾. Neither consciousness of anomaly nor inconvenience, nor, at the end of the sixth century, external pressure, could induce them to abandon their traditions, kept green in their memories by frequent repetition of their ancient canons.

From the first moment of any visible ecclesiastical organization in Africa, therefore, Carthage remained the only metropolitan see. But in relation to the other ecclesiastical provinces, as they became distinct from the Proconsular province, Carthage always retained some unspecified pre-eminence. It was always more than the metropolitan see of its own province. Its 'pan-African' status was generally accepted. As its bishop Aurelius put it at a council in 397: "As you know, brethren, I, by the grace of God, have the care of all the churches ..." (*cunctarum ecclesiarum ... sollicitudinem sustineo*)⁽¹²⁾. It must be a matter of speculation why Carthage did not, like the analogous sees in Egypt or Syria, become recognized as a patriarchal see. Perhaps the development of this form of ecclesiastical organization owed something to the peculiar blend of the unrivalled pre-eminence of Carthage (enhanced by Cyprian's episcopate) and of African hostility to hierarchical subordination of bishops among themselves (discouraged by Cyprianic theology). Whatever the reasons, the organization of the African Church as it had crystallized long before the Vandal conquest (430-) retained this primitive anomaly throughout its history. The bishop of Carthage was metropolitan of his own province; and the other

(10) Cf. P. BATIFFOL, *Le primae sedis episcopus en Afrique*, *RSR*, 3 (1923), 425-432; also C. COURTOIS, *Les vandales et l'Afrique* (Paris, 1955), 142, n. 8.

(11) See the council of Milev, 402, in *Reg. eccl. Carth. exc.*, 86, ed. C. Munier in *Concilia Africae*, 345-525 (CC, cxlix, Turnhout, 1974), 207 (for Numidia). References to African Councils are given throughout in Munier's masterly edition.

(12) *Reg. eccl. Carth., exc.*, 55, ed. Munier, 192.

provinces, each with their own primate, recognized the primacy of Carthage among them. In the seventh century Carthage would still be remembered in distant Alexandria as *μητροπόλις μεγάλη τῆς Λιβύης τῆς δυτικῆς* (13).

The period of Byzantine rule did not, however, leave the relations of the African ecclesiastical provinces among themselves entirely untouched. The reconquest of Africa was quickly followed by a settlement restoring normality to the African provinces (*Cod. Just.*, I, 27, of 534). These measures provided for the re-establishment of the civil administration (I.27.1) and for the military defence (I.27.2) of the provinces. The first law to make provisions for ecclesiastical matters in the newly re-conquered province is Novel 36 of the following year. It deals with the restoration of property usurped by Vandals and other irregularities in land-holding that had arisen during the Vandal occupation (14). Novel 37 followed quickly, after an embassy had been received from the Church of Carthage, and completes the dispositions with regard to property initiated in the previous law, as well as prescribing treatment of Jews, heretics and converts from heresy. Problems of the latter kind had also been discussed at the African Church's recent council held at Carthage (15). A second part of the law goes on to concede (*condonamus*) 'to our holy Church of Carthago Iustiniana all the privileges which metropolitan cities and their bishops are known to have', with an explicit reference to the specification of these rights in Book I of Justinian's Code (16); "so that", it runs on, "the city which we have thought it right to adorn with the surname of our divinity (*nostri numinis cognomine*: Carthago Iustiniana) should also flourish endowed with imperial privileges" (17).

(13) Cf. H. GELZER, 'Ungedruckte und ungenugend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum', in *BZ*, 1 (1892), 245 ff. and 2 (1893), 22 ff. on Africa, see the second part, p. 26 and Gelzer's comments on pp. 30 f. On the *Thronos Alexandrinus*, cf. E. HONIGMANN, *Trois mémoires posthumes d'histoire et de géographie de l'Orient chrétien*, Soc. des Bollandistes (Bruxelles, 1961). In the third of these Honigmann has seriously undermined the historical value of the document.

(14) On this see Ch. SAUMAGNE, 'Etude sur la propriété ecclésiastique à Carthage d'après les nouvelles 36 et 37 de Justinien', in *Byzantion*, 22 (1913-14), 77-87.

(15) C. Avell., 85-87 (ed. O. Guenther, *CSEL*, 35, Vienna, 1895).

(16) Cf. above, n. 6

(17) *Nov.*, 37.9.

What special rights are here being conceded to Carthage? The only specific rights mentioned in the rest of the law are those of asylum and property rights, and as these refer to all the churches they do not come into our question. The language of the law suggests that the emperor wishes to be seen as the giver of a new privilege; but its substance does not seem in any way distinct from the metropolitan rights traditionally claimed by and accorded to the see of Carthage. The special rights of the see do, however, seem to have been a matter on which much attention was centred at the time the law was issued, in the summer of 535. Pope Agapetus I, following the African embassy which had reported on the council held at Carthage in the spring of 535, laid some stress in his letter to bishop Reparatus of Carthage on 'restoring' (*reparantes*) his metropolitan rights, "so that endowed with metropolitan authority, you should inform all [the other churches] of the Apostolic See's dispositions" (18). The pope is only reasserting the traditionally accepted standing of Carthage, in traditional language. Why should both pope and emperor go out of their way to re-assert what has always been accepted? It is tempting to see these somewhat laboured affirmations of Carthage's old privileges as the pope's and the emperor's response to some special request taken to them respectively by each of the two embassies despatched in the summer of 535. It may even be the case that these embassies had been the culmination of a long-prepared campaign: it is not unlikely that the ground had been prepared by the embassy which went from Africa to Rome in pope Boniface II's time (530-532) (19).

The Carthage church's preoccupation with its own rights becomes comprehensible if it is placed in the context of what is known about the African churches on the eve of the reconquest. René Massigli has drawn attention (20) to the Council held at Carthage in 525. That council, made possible by renewed toleration under Hilderic, had been concerned with the unity of the African Church, and particularly, with the jurisdictional relations of the provinces of Numidia and —

(18) *C. Avell.*, 87.4 (*CSEL*, 35, 333).

(19) *Lib. pont.*, LVII (ed. L. Duchesne, Rome, 1886, I, 281).

(20) In his unduly neglected article, 'Primat de Carthage et métropolitain de Byzacène: un conflit dans l'Eglise africaine au VI^e siècle', in *Mélanges R. Cagnat* (1912), 427-440, at 431 I shall indicate my reservations on much of Massigli's argument in the sequel.

especially — of Byzacena with the see of Carthage. In the records of the council there is heavy and recurrent stress on the unity of the African Church and on Carthage's special rights which, while entirely in line with the African canonical tradition, is ominous, but explained by the nature of the Council's business. It is evident that this was, in effect, to consider and to re-assert the rights of the see of Carthage. In the preliminaries of the Council the correspondence between Boniface, bishop of Carthage, and Missor (or Messor), primate of Numidia, was read out. Boniface had made some dark allusions to "open opposition and hidden plots" (21) and to breaches of the order of precedence among bishops by some "who have presumed, in the name of an undifferentiated equality, to claim precedence over others and to scorn the precedence of those higher than themselves (22)". Nothing here suggests that the offenders were from the Numidian province, and Boniface's relief (23) at hearing the deferential reply of the Numidian primate read out suggests that the latter had either decided to support Carthage or had been its ally, from the start, against more determined opposition to Carthaginian claims from the province of Byzacena, whose bishops boycotted the council (24). The whole panoply of the African canonical tradition was now deployed in justification of Carthage's claims (25), before the bishops adjourned and reconvened to consider the case of a conflict of jurisdiction over a monastery in Byzacena, in the absence of legates from that province. Massigli has noticed that Boniface used the Council of 525 as an opportunity for reasserting the prerogatives of the see of Carthage (26). This is in fact an understatement, for the sole concern of the first session's business was with matters of jurisdiction and precedence among the African bishops. As for its second session, the *Acta* give the impression of an unforeseen contingency being

(21) The *Acta* of the council are edited by Munier in *Concilia Africae* (see n. 11 above), 254-282. Boniface's remark : 256.58-59.

(22) *Ibid.*, 256.63-65.

(23) *Ibid.*, 259.182-186.

(24) *Ibid.*, 260.229 f. An interesting sidelight on Boniface's high-handed attitude seems to be cast by his request to the primate of Numidia that he send three *named* bishops of his province as legates to the council ; a request which the primate, not unnaturally, regarded as presumption (p. 258.144). In the event the three bishops asked for did attend, but with three others, chosen, presumably, by the primate.

(25) E.g. at 262.305 f. ; 267.490-270.

(26) *Loc. cit.* (above, n. 20), 432.

brought to the bishops' attention through the representations of an abbot about the rights of his community ; but the documentation that follows quickly reveals a long-standing quarrel between the primate of Byzacena and the bishop of Carthage over jurisdiction in abbot Peter's monastery. The Council in fact had no other business. We must conclude that it had only one item on its agenda, the precedence and jurisdiction of the see of Carthage, which it treated in general terms on its first session, and in the specific conflict before it in the second.

It is difficult to be precise about what lay behind these 'trivial disputes about precedence' (27) in the African Church on the eve of the reconquest. Perhaps Carthage was seeking an extension of its rights and meeting with resistance ; perhaps it was seeking to recover ancient privileges which had lapsed in the conditions of Vandal rule. It is, at any rate, easy to understand that in this situation the terms of Novel 37 should have failed to pour oil on troubled African waters. Justinian's law — and the same may be said of pope Agapetus's letter to Reparatus of Carthage — is impeccably traditional in its reassertion of Carthage's metropolitan rights. In failing to mention the rights of the other African primates, however, it might well have seemed "to authorise the intervention of Carthage in all the provinces irrespective of the prerogatives of local primates and to permit the bishop of the imperial city [sc. Carthage] to communicate without intermediary with all the dioceses of which it had become the direct head ... (28)". Here, Massigli thought, lay the novelty of the privileges accorded to Carthage in 535. Whether this had been the emperor's (and, it might be added, the pope's) intention or not can only be conjectured. The terms of Novel 37 leave Carthage's privileges open to be construed as no more than its ancient prerogatives.

It was not long before the emperor was forced to clarify his intentions and to state explicitly that no interference with traditional African ecclesiastical jurisdictions had been intended. Predictably, perhaps, it was protests from Byzacena, brought by an embassy in 541 that led Justinian to answer that province's request by confirming its ancient privileges (29). Another constitution followed a year later, again ad-

(27) C. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, 2 (Paris, 1896), 409. For an earlier case, see FERRANDUS, *Vita Fulgentii*, XXIX, 60 (*PL*, 65, 147-8).

(28) MASSIGLI, *loc. cit.*, 430.

(29) *Quaecumque igitur ad privilegia vestra vestrique concilii pertinent, iuxta*

dressed to the 'metropolitan' of Byzacena, but confirming the ancient rights of all the African provinces. The emperor disclaimed any intention of innovating and affirmed his desire to vindicate ancient tradition (*illa volumus reservari quae antiquitas statuit ...*); let none of the provincial primates therefore usurp any privilege not rightfully his, nor let any of them use imperial rescripts obtained at the submission of any of them to further his ambition. Whatever posterity has preserved of the enactments of the councils, if they assign any rights to the metropolitan of Carthage or to the primates of Numidia or Byzacena which custom has sanctioned, let that be what each should desire to keep or to recover for himself, and let him hope for imperial confirmation only of such rights. *Nos tutores tantum sumus vetustatis et vindices*, the emperor triumphantly concludes⁽³⁰⁾. There could be no clearer way of seeking to allay Byzacenian fears that the legislation of 535 had altered the hierarchical relationships between the see of Carthage and other African provinces. Whatever privileges had then been granted to Carthage were not intended — so the emperor now asserts — to alter existing canonical relationships. Whether the conduct of the bishop of Carthage had given any grounds for Byzacenian fears must remain unknown.

There is one further law, of 545, entitled *De ecclesiasticis titulis* (*περί ἐκκλησιαστικῶν κανονῶν καὶ προνομῶν*) which completes the dossier. This Novel (131) was not enacted in response to representations from any aggrieved party. It contains a systematization of the privileges of the major sees after Justinian's grants during the preceding ten years. Having mentioned the privileges of the sees of Rome and Constantino-

veterem firmamus disciplinam: *App. Const. disp.*, II. The embassy had come "not only on ecclesiastical matters, but concerning the well-being of the whole province". Cf. E. STEIN, *Deux questeurs de Justinien*, in *Bull. d. Cl. d. Lettres de l'Acad. de Belg.*, 23 (1937), 365-390, at 378-382; repr. in his *Opera minora selecta* (Amsterdam, 1968), 359-384.

(30) *Const. disp.*, III. On the strength of the law being addressed (like the previous one) *Daciano metropolitano Byzacii* R. DEVREESSE, "L'église d'Afrique durant l'occupation byzantine", in *Mél. d'arch. et d'hist. de l'Ecole française de Rome*, 57 (1940), 143-166, has suggested that the primate of Byzacena had assumed (temporarily) metropolitan status. This cannot be maintained. It is evident that the title in the address merely reflects standard usage in the *scrinium* and not fact. The fact is clear in the careful way in which the *metropolitan* of Carthage is distinguished from the *primates* of Numidia and Byzacena in the text of the law.

ple (c. 2) and of Prima Justiniana (c. 3 ; on this, see section 2, below), Justinian confirms the 'pontifical rights' (*τὸ δίκαιον τῆς ἀρχιεροσύνης*) which he has conceded to the bishop of Carthage. Other cities and their bishops who have metropolitan rights are to enjoy these in perpetuity, as indeed are all churches and holy places to enjoy whatever rights imperial munificence or other agency has bestowed on them (c. 4). This law has been interpreted both as confirming the privileges granted to Carthage in 535 ⁽³¹⁾ and as re-asserting the ancient rights of the other African provinces in 541/2. Thus Massigli writes : in this Novel "Justinian remains faithful to the principles enunciated in 542 : to uphold the *δίκαιον τῆς ἀρχιεροσύνης* accorded to Carthage, and at the same time to respect the traditional privileges of the primates and councils of the other provinces ; this was to concede nothing to Reparatus of [Carthage] other than a title to content his vanity, while giving satisfaction to Dacianus [of Byzacena]" ⁽³²⁾.

The problem is pin-pointed in the tantalising 'pontifical rights' mentioned in this law, but mentioned neither in 535 nor in 541/2. In the present law this distinguishes the see of Carthage, and places it above other metropolitan sees, though after the see of Prima Justiniana, whose bishop was given not only metropolitan status but also the title of 'archbishop', as were the occupants of the patriarchal sees ranking above him. This title seems to be studiously avoided by the emperor in reference to Carthage. In his privilege for the see of Prima Justiniana the title of 'archbishop' had come to assume a definite connotation for the emperor : from henceforth it was to carry with it the notion that its bearer exercised authority not only within his own province (as did a metropolitan bishop) but also over some other provinces. The same usage clearly underlies the present law. The archbishop of Prima Justiniana (in ch. 3) has other provinces under him ; whereas the bishop of Carthage, though given special mention and the 'pontifical right', is grouped with other metropolitans in ch. 4. The wording of the law does not make it absolutely clear whether this 'pontifical right' is one that he shares with the metropolitan bishops, or not ; it looks as if it were distinct from and additional to their *μητροπολιτικὸν δίκαιον* (*metropoliticum ius*). If it is a unique right conceded only to the bishop of Carthage, its content is left entirely obscure. The emperor had clearly

(31) Cf the references given by MASSIGLI, *loc. cit.*, 434-435.

(32) MASSIGLI, *loc. cit.*, 436-437.

drawn back, in the face of opposition from Byzacena (and perhaps elsewhere in Africa) from granting any privilege to the church of Carthage which could be construed as undermining the standing of other metropolitans and primates. He seems now to equate it with other metropolitan sees, merely giving it pride of place among them. Its 'pontifical right' may simply be a special coinage to mark this precedence.

However its status was understood by Justinian, there is some evidence — slight, to be sure — that the bishops of Carthage were beginning to see their status in a new way. We have already noticed their preoccupation with their precedence⁽³³⁾ from 525 onwards. Even in 525 the language in which the traditional claims of Carthage were being heavy-handedly re-emphasised hovers on the edge of giving its bishop the archiepiscopal title. He was addressed as *venerande pontifex*⁽³⁴⁾, and, despite the old African prohibitions of titles such as *princeps sacerdotum, aut summus sacerdos aut aliquid huiusmodi*⁽³⁵⁾, his standing with regard to the other African provinces was stressed in language⁽³⁶⁾ which has rightly been seen as giving him patriarchal status without the name⁽³⁷⁾. It may well be that the short step between Carthage's anomalous historical standing in Africa and claims to jurisdiction analogous to that of a Patriarch was taken by assuming the title of 'archbishop'. It is striking that Victor of Tonnenna, himself an African, regularly refers to Reparatus of Carthage as *archiepiscopus*⁽³⁸⁾, despite his avoidance of the title where it would have been undoubtedly proper⁽³⁹⁾. Similarly Liberatus, another African, who regularly uses the

(33) Cf. above, pp. 282-284.

(34) Notably in the letters of Abbot Peter, read out at the Council: cf. *Conc. Afr.*, 273.29, 275.128, 279.255.

(35) *Brev. Hipp.*, 25, *Conc. Afr.*, 40.

(36) E.g. at the council of 525 Boniface asks for a recitation of the privileges bestowed by the canons on his see *quae est omnium in Africanis regionibus prima* (*Conc. Afr.*, 267.494). Among the canons one allegedly of a Council held at Hippo in 393 was read out, in which two bishops acknowledged that the church of Carthage had *primae sedis episcopum omnium prouinciarum Africanarum* (*Conc. Afr.*, 269.575-7). Old prerogatives, but re-stated, now, with ominous stress on Carthage's pre-eminence over the other African provinces.

(37) Cf. FUHRMANN, *loc. cit.* (above, n. 3), at 140.

(38) *Chron.*, s.a., 551, 552, 554, 563 (ed. MOMMSEN, *Chron. min.*, 2, *MGH. Auct. ant.*, 11, 202, 203, 205).

(39) E.g. for the bishop of Prima Justiniana, s.a., 549.1 (*Chron. min.*, 2, 202).

title for the patriarchs, also uses it in reference to bishop Capreolus of Carthage at the time of the Council of Ephesus (40). Such a slip would be easily comprehensible if the usage 'archbishop of Carthage' had become widely established, at least in its own province, at the time he was writing, soon after the middle of the sixth century. It may be that in common usage Justinian's 'pontifical right' was taken as synonymous with archiepiscopal standing (41).

To summarise the results of this somewhat inconclusive discussion of the evidence : it is clear that on the morrow of the reconquest Justinian wished to reward the city which he had dignified with his own name, which became the residence of Solomon, *magister militum* and praetorian prefect simultaneously, and which was the scene, as the current excavations are disclosing, of a remarkable programme of urban renewal, with appropriate ecclesiastical privilege in keeping with its new civil dignity. It is all part of a familiar pattern of Justinian's plan for the provinces "which God has deigned to restore to us, that he may keep them firm and unharmed and cause us to govern them according to his will and design ..." (42). What precise rights the original grant of 535 conferred is unclear. Subsequent elucidation in his legislation indicates that whatever was first intended, the emperor had not intended, or had subsequently drawn back from any intention, of encroaching on the rights of the other African provinces. It does not follow from this that the bishop of Carthage did not seek to extend his jurisdiction at the expense of the primates of other provinces. Their determined defence of their traditional rights suggests that something like this had been taking place (43). Finally, we cannot be certain whether the bishops of Carthage were now known as 'archbishops' or not, though it seems likely that they assumed this titlature, probably going beyond the intention of the privileges conceded to them by the imperial legislation.

(40) *Brev.*, 5 (PL. 68.977).

(41) A striking example is that of Procopius who calls the archbishop of Prima Justiniana ἀρχιερέα — *Aedif.* IV.i.25 This may, however, be no more than an example of Procopius's reluctance to use ecclesiastical terminology; cf. Averil CAMERON, 'The scepticism of Procopius', in *Historia*, 15 (1969), 466-482.

(42) *Cod. Just.*, I.27, I (8).

(43) No inference for our problem, however, can be made, *pace* Massigli (*loc. cit.*, 438-440) from Justin II's legislation in 566-568. In view of the importance of that legislation and the fact that it has been either ignored or misinterpreted, I append a Note on it at the end of this paper.

Their canonical status, both as seen in Africa and elsewhere, notably at the Court, remains uncertain ; in any case it is more than likely that the main substance of imperial favours shown to the see were not of a canonical, but of an even more tangible kind. We know that land and property rights were important in the legislation of 535 ; we shall consider later their importance in creating a 'special relationship' between the government and a church which became the beneficiary of such favours. What Justinian's treatment of the see of Carthage displays most strikingly is the subtlety of his attempts to combine a grandiose vision of a universal order, hallowed by tradition, with a flexible response to changing situations, mediated by carefully exploited and deliberately unresolved ambiguity of language. It is worth considering his treatment of the African ecclesiastical provinces in the wider context of his *Kirchenpolitik*.

2. PRIMA JUSTINIANA

Unlike Carthago Justiniana, Prima Justiniana, Justinian's birthplace in Dardania, had been raised from the dust by imperial munificence. The former may have seen extensive re-urbanisation in the sixth century ; the latter was built to be a "great and populous city, blessed in every way" (44). In 535 Justinian gave its bishop metropolitan rights and, in addition, the title of archbishop (45). It now became the metropolitan see of its own province as well as the archbishopric over a number of Illyrian provinces, carved out of the jurisdiction of the see of Thessalonica, to which they had been hitherto subject (46). In

(44) From Procopius's description, *Aedif.*, IV.i.15-27, at 24. On Prima Justiniana see, among the more recent studies, V. R. PETKOVIĆ, 'Les fouilles de Tsaritchin Grad', in *Cahiers arch.*, 3 (1948), 40-48 ; A. GRABAR, 'Les monuments de Tsaritchin Grad et Justiniana Prima', *ibid.*, 49-63 ; and R. F. HODDINOTT, *Early Byzantine churches in Macedonia and southern Serbia* (London, 1963), 94, 188. Some caution, however, is still needed in identifying its site : cf. HODDINOTT, 200. I have not been able to consult *ILIRIA II : La ville illyrienne Colloque des études illyriennes* (Tirana, 1972).

(45) *Nov.*, 11.

(46) On the ecclesiastical organisation of the Illyrian provinces, see J. ZEILLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain* (*Bibl. des Ecoles franç. d'Athènes et de Rome*, 112, Paris, 1918) ; L. DUCHESNE, *Autonomies ecclésiastiques*, 2^e ed (Paris, 1905), V · L'Illyricum ecclésiastique, 229-279 ; and D. GRANIĆ, 'Die Grundung des autokephalen Erzbistums von Prima Justiniana, in *Byzantion*, 2 (1926), 123-140

justification of this innovation Justinian alluded in this law to a need for an administrative re-alignment of the praetorian prefecture of Illyricum by moving its seat to the North of the area (47). The axiom that civil and ecclesiastical administrative geographies must coincide is assumed in every line of the law.

Whether the administrative reform of the prefecture was ever carried out remains doubtful ; it was certainly not long-lived enough to leave any trace in the surviving evidence. On the face of it, the ecclesiastical re-organisation is simply the obverse of the intended administrative re-organisation and part of Justinian's plan to enhance the standing of his native village. If there was a further and specifically ecclesiastical purpose served by it, it is not immediately obvious. The provinces now allocated to the jurisdiction of the new archbishop — roughly, the provinces of the Dacian diocese — had been under the archbishop of Thessalonica, and Thessalonica was the seat of a papal vicariate. The new archbishopric was a great wedge driven into the vicariate of Thessalonica and it is natural to assume that its foundation was intended, from the start, to curb papal authority to Illyricum (48). Pope Agapetus's immediate reaction does not, however, read so much like a protest as an announcement of his intention to reserve his vicarial rights under the new arrangements, the details to be settled by his legates (49). In the codification in Novel 131 (ch. 3 of 545) these rights are safeguarded, though it may be that they were only recently conceded to pope Vigilius.

As the new archbishopric, though removed from the sphere of a papal vicariate, became itself the seat of a new papal vicar, the anti-Roman orientation of Justinian's measures cannot be taken for granted. The realities of papal influence in the area are vividly illustrated by a case which came before a Roman synod in 531 (50). What the case — whose details do not concern us — shows is that many of the clergy within the orbit of the Thessalonican vicariate were in practice more

(47) On the real situation and the element of propaganda involved, see E. STEIN, *Untersuchungen zur spätromischen Verwaltungsgeschichte*, in *Rhein. Mus.*, 74 (1925). 347-394 (repr. in *Opera minora selecta*, 145-193)

(48) Thus, for instance, CASPAR, *op. cit.* (n. 1 above), II, 209.

(49) *C. Avell.*, 88.13 (CSEL. 35, 338).

(50) Cf. MANSI, *Concilia*, VIII.739-772 ; for a good brief account, see CASPAR, *op. cit.* (n. 1, above), II.206-208.

prepared to owe loyalty to the patriarch of Constantinople than to the pope, whose influence in this area had become attenuated during the Acacian schism, when Thessalonica and the Greek-speaking provinces under its authority had drifted increasingly into alignment with Constantinople. Justinian's creation of a new archbishopric for, effectively, the Latin-speaking provinces need not be interpreted as a direct attack on Roman influence precisely where it retained most of its greatly attenuated substance. Its autocephaly gave Prima Justiniana a degree of independence from Constantinople as much as from Rome ; and its subsequent recognition as a papal vicariate restored whatever degree of subordination these provinces had previously owed to the papacy. From the ecclesiastical point of view the reorganisation can be seen as nothing more than the creation of a new jurisdiction, more in accordance than the old with cultural, political and ecclesiastical realities in the area.

As in the case of Carthage, then, the ecclesiastical privileges of Prima Justiniana were linked directly with its civil status (intended in the latter case), and designed to create a special relationship between its bishops and the government. The value of that special relationship as well as, to be sure, its limitations would be manifested in 549, when the Illyrian episcopate solidly opposed the court's theology and Justinian could count only on Benenatus, the archbishop of Prima Justiniana⁽⁵¹⁾. Neither in Africa nor in Illyricum were the links forged with the court strong enough to withstand the crisis of the Three Chapters controversy ; but there is no doubt that in both cases the emperor expected to treat the privileged sees as pivots for the exercise of his own control in their regions.

In these respects the two cases we have so far considered are precisely parallel. The difference between them, from our point of view, lies in the unambiguous designation of Prima Justiniana as an archbishopric with clearly enumerated ecclesiastical provinces under its authority, as against the indefiniteness of the 'pontifical rights' assigned to Carthage. As we saw in the previous section, the emperor's original intention

(51) VICTOR TONN., *Chron. s.a.*, 549 (*Chron. min.*, 2.202) and *s.a.* 559 (204). Already in 536 Justinian had to exert pressure on recalcitrant Illyrian clergy — cf. VICTOR TONN., *s.a.* (198). This suggests that the new arrangements might have been intended, from their start, to give the emperor a fulcrum for deploying his control in a troublesome ecclesiastical area.

might have been to bestow on Carthage a supremacy in Africa analogous to that of Prima Justiniana in Western Illyricum; we cannot be sure. If it was, ancient traditions of independence and African suspicions of such claims to super-provincial authority forced him to retract and to content himself, and the bishop of Carthage, with ecclesiastically less offensive rights and an ambiguous status disguised by ambiguous terminology. There were no similar jealousies to inhibit him in the ecclesiastical reorganisation of Illyricum.

3. RAVENNA

Neither in Africa nor in Illyricum was the jurisdiction of the Roman see directly at stake (provided, in the second case, that its vicarial rights were safeguarded) in the privileges accorded by the emperor. It was very different with Ravenna. This had been a minor see in the province of Flaminia until the transfer of the imperial court to the city in the opening years of the fifth century. Its secular importance rose rapidly thereafter, as an imperial, and from the later fifth century, a royal residence. The corresponding rise in its ecclesiastical status can be dimly discerned behind the legends which came to befog its history. It has been the subject of a wealth of scholarly investigation, and a brief summary will meet our purposes here⁽⁵²⁾. The rise in its ecclesiastical status did not lag far behind the scintillating wealth with which imperial patronage, especially in the time of Galla Placidia, endowed it. It began during the episcopate of Peter Chrysologus (432-450), when Ravenna was given jurisdiction over a number of churches in the province of Emilia, previously under the authority of the see of Milan. Ravenna remained subject to Rome as one of the sees of Flaminia. The encroachment on the orbit of Milan cannot have been unwelcome to the Roman see; but the popes were sensitive to any hint that Ravenna

(52) For general accounts, with reference to other work, see: A. TESTI-RASPONI, 'Annotazioni sulla storia della chiesa di Ravenna dalle origini alla morte di San Gregorio Magno', *Felix Ravenna*, 33 (1929), 29-49; R. MASSIGLI, 'La création de la métropole ecclésiastique de Ravenne', in *Mél. d'arch. et d'Hist. de l'Ecole franç. de Rome*, 31 (1911), 277-290; A. SIMONINI, *Autocefalia ed esarcato in Italia* (Ravenna, 1969), and now the magisterial synthesis by F. W. DEICHMANN, *Ravenna: Hauptstadt des spätantiken Abendlandes* (Wiesbaden, 1969-1976). The history of the see is summarised in I.11-19.

might be on the way to shaking off its subjection to Rome as its metropolitan see⁽⁵³⁾. Ecclesiastically, therefore, Ravenna remained in an anomalous position. Even as more sees were added to the sphere of its jurisdiction, it remained, in Roman eyes, an ordinary bishopric subject to Roman metropolitan jurisdiction, endowed, however, with unique, 'quasi-vicarial' rights over a number of churches in Northern Italy. Rome had acquiesced in the extension of Ravenna's rights: but it had not conceded any new status to the see on that, or any other, account. At the time of Justinian's accession, thus, Ravenna was a see with some metropolitan functions, but without full metropolitan rights generally conceded. In the 540s it was transformed from this anomalous not-quite metropolitan to an equally anomalous super-metropolitan status.

The imperial armies under Belisarius reconquered Ravenna in 540. For the remaining years of the Gothic war, during its final phase, it remained a base of the imperial reconquest. It is probably soon after 540 that we should date a grant made to bishop Victor (537-544) by the emperor. The garbled report given by Agnellus⁽⁵⁴⁾ fails to make the exact nature of the grant clear, but it is evidence of imperial favour shown to the church from the moment of reconquest. There is no unambiguous evidence to suggest that even before the reconquest Justinian had lavished special favours on and fostered links with the see⁽⁵⁵⁾. There can be no doubt, however, that from the 540s, Ravenna

(53) As late as 495 pope Gelasius could refer to Ravenna as one among the sees which had had an imperial residence in the city but not used this fact as a pretext for usurping ecclesiastical rights: cf. *Ep.*, 26.10 (ed. A. THIEL, *Epistolae romanorum pontificum genuinae*, I, 1867), p. 405-406.

(54) AGNELLUS, *Lib. pont. eccl. Rav.*, XXV.66 (ed. O. Holder-Egger, *MGH. Scr. rer. langob.*, 324; ed. A. TESTI-RASPONI, *Rer. Ital. script.*, 11/3, 181). On Justinian's grant, cf. L. M. HARTMANN, *Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien, 540-750* (Leipzig, 1889), 87. On the subject of ecclesiastical property, see pp. 84-89. I return to this important theme below, pp. 300-301.

(55) The programme of church building financed by Julianus the *argentarius* must be regarded as the work of a wealthy private benefactor, albeit one of (probably) Eastern origin and imperial sympathies. The suggestion made by Testi-Rasponi (*loc. cit.*, p. 162, n. 6) that Julianus was Justinian's "long arm" cannot be maintained: cf. F. W. DEICHMANN, 'Giuliano Argentario', in *Felix Rav.*, 56 (1951); G. BOVINI, 'Giuliano l'argentario, il munifico fondatore di chiese ravennati', *ibid.*, 101 (1970), 125-150, and most recently, DEICHMANN, *Ravenna* ..., 11/2, 16-17 and 21-27. Most

was one of the sees which the emperor singled out for forging a special relationship. The most dramatic turning point in the history of the see occurred in 546, when Maximian was appointed to succeed bishop Victor on 14th October, more than two and a half years after Victor's death, during which time the see had been kept vacant⁽⁵⁶⁾. Justinian had gone over the heads of the local clergy and appointed an outsider, a native of Pola in Istria, who had been resident in Constantinople and moved in circles close to the emperor — perhaps patronised by the empress Theodora, — and ordered pope Vigilius, now on his journey to Constantinople, at Patras, to consecrate the new bishop. Stories were circulating in Ravenna, still remembered in Agnellus's time, to account for an outsider from court circles being appointed to the see. Wealth strangely obtained, it was said, had paved his way to Justinian's favour; imperial favour secured his appointment, and wealth of obscure origin seems to have helped to smooth his way when the citizens of Ravenna were unwilling to receive him. His tactful conduct, if we may rely on Agnellus's narrative, helped to get him accepted. Thereafter Ravenna had cause to remember his pontificate with gratitude. One of the great builders and adorners of the city, he was also the channel for the continued flow of imperial benefactions: property rights, building materials, relics from Constantinople and no doubt many other benefits, tangible and intangible.

Among them seems to have been the title of 'archbishop'. Maximian is the first occupant of the see known to have used the title⁽⁵⁷⁾. In later years the see's newly enhanced status would be projected back into a more remote past. Agnellus, the ninth century historian of the see, could only see its early history through the distorting medium of the legends that had come to surround it, principally in the seventh century.

of the building work on San Vitale was, in any case, probably carried out after 540. cf. DEICHMANN, *Ravenna*, I.226-7, II/2.48-9.

(56) AGNELLUS, *Lib. pont.*, XXVI.70-71 (*MGH.* p. 326-7; TESTI-RASPONI, p. 187-9). On the dates I have followed DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 10. On Maximian, see G. BOVINI, 'Massimiano di Pola, arcivescovo di Ravenna', in *Felix Rav.*, 74 (1957), 5-27. and M. MAZOTTI, 'L'attività edilizia di Massimiano di Pola', *ibid.* (1956); cf. DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 187.

(57) Cf. above, note 52. The inscription found in Classe reported by AGNELLUS (*Lib. pont.*, XVIII.26, *MGH.*, 291, TESTI-RASPONI, 74) referring to 'Archbishop Peter' and attributed by Agnellus to Peter I probably refers to Peter II and originated in the late sixth century. Cf. TESTI-RASPONI, *ad. loc.*

Although much remains obscure about the long process which had led to the gradual building up of Ravenna's claim to something like metropolitan jurisdiction between the time of Peter Chrysologus and Maximian, it is clear that by some time not later than 553⁽⁵⁸⁾ *archiepiscopus* had become the normal official title of its bishop. The precise date of its adoption must remain in doubt, but the sequence of distinctions bestowed by Justinian on Maximian in the years following his appointment to the see is worth considering.

Agnellus tells us that Maximian received the *pallium* — whether from the emperor or from the pope on the emperor's orders is not clear but scarcely matters — at the time of his consecration in October 546⁽⁵⁹⁾. He also says⁽⁶⁰⁾ that the electors of Ravenna had applied to the emperor for the bestowal of the *pallium* on the person elected to succeed bishop Victor : on the occasion of the election quashed by the emperor's decision to keep the see vacant and, eventually, to nominate Maximian. The implication of this aside in Agnellus' account is that the use of the *pallium* by the bishops of Ravenna had already been established before Maximian's accession. This is possible, but it is more likely that Agnellus, always prone to read later glory back into earlier days, is assuming that the symbol of Maximian's dignity had also belonged to his predecessors (whom he also assumed, of course, to have had the same standing). We may at any rate accept his statement that the *pallium* was worn by Maximian from the time of his accession, for he is represented wearing it in the famous mosaic in San Vitale, executed after his accession in October 546⁽⁶¹⁾. The stress that now

(58) On the date, cf. TESTI-RASPONI, 'Annotazioni ...' (above, n. 52), 43. Testi-Rasponi's, and all subsequent, attempts to date this are based on the occurrence of the title in a papyrus of 553, which gives a secure *terminus ante* ; the *terminus post quem* is normally taken to be the last recorded use of *episcopus* in inscriptions. DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 12-13 and 15 has, however, pointed out that the conventions of titulature in inscriptions would allow an archbishop to call himself *episcopus*, and that, indeed, later archbishops of Ravenna are known to have done so. On the question of date, see further below, and note 64

(59) AGNELUS, *Lib pont.*, XXVI.70 (MGH, 326 ; Testi-Rasponi, 187).

(60) *Ibid.*

(61) On the date of consecration (547), see DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 6. The mosaic need not have been completed before this date. The other well-known mosaics showing Saint Apollinaris and bishops of Ravenna with the *pallium* are, of course, all products of the years immediately following Maximian's accession. On the dates, see DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 189, 234.

came immediately to be laid on the *pallium* in mosaic representations of Ravenna's bishops and patron saint strongly suggests that it was not only a valued, but also a recently acquired, distinction.

The precise nature of this privilege is, however, far from clear ⁽⁶²⁾. It could be the token of special favour bestowed by emperors on high officials and high-ranking ecclesiastics, including patriarchs : from the papal side it could be seen as the token of a papal vicar's jurisdiction. In Rome the position of the bishops of Ravenna could easily have been rationalised, since the middle of the fifth century, as that of papal vicars of Emilia. It seems much less likely that the *pallium* now mentioned by Agnellus and depicted by Ravenna mosaicists had originated in a papal gift to mark this vicariate, than that it was recently bestowed on the bishops of Ravenna — perhaps on Maximian for the first time — and bestowed on the emperor's initiative. It could still be construed in Rome as the sign of vicarial authority, and, as such, be allowed to pass without protest.

What, however, was the intention of the emperor who, as we may assume, bestowed it (or on whose orders pope Vigilius bestowed it) on bishop Maximian ? We cannot rule out the possibility that it was linked with Maximian's new title, though there is no definite evidence that Maximian adopted that as early as 546 ; and, as I shall suggest shortly, there are grounds for believing that Maximian did not receive his new rank as archbishop until sometime between May 548 and May 549. If Maximian was 'archbishop' from 546, we need no further explanation for the gift of the *pallium* at the time of his appointment. If he did not become 'archbishop' until some later date, we must conclude that even before that time he, and the see of Ravenna, had been singled out for special imperial favour. If Agnellus's suggestion (see above) that the use of the *pallium* had been conceded to one of Maximian's predecessors is accepted, we would have to see this privilege as one of the grants made to mark out the see for special imperial favour since 540. It is hardly likely to be earlier, and I am inclined to think that it was first granted to Maximian in 546.

The sequence of imperial grants to the see will then be something like this : financial benefactions starting in the time of bishop Victor,

(62) On the *pallium* in general, J. BRAUN, *Die liturgische Gewandung* (Freiburg-i B., 1907), pp 620-76 ; *DACL.* XIII/1, 931-940 ; see also TESTI-RASPONI, 'Annottazioni' (above, n 52), 37-40.

probably in the early 540s ; the *pallium* for its bishops probably in 546 (possibly a few years earlier) ; no new canonical status at any rate at the time of the codification of ecclesiastical jurisdictions in Novel 131 (545), but archiepiscopal status following in 546 at the earliest, though, more probably, not until 548/9.

This slow accumulation of imperial grants over perhaps as long as nearly a decade following the re-establishment of imperial control over the city calls for some comment. We may assume that from the start, Justinian had wished to bestow suitable distinction on the reconquered city which was to become the spearhead of imperial re-unification and the eventual administrative centre of the province. It is easy to appreciate the reasons the emperor would have for restricting such marks of distinction to measures which stopped short of raising its ecclesiastical status. To attempt making Ravenna an archbishopric, as he had done at Prima Justiniana, or even to acknowledge its metropolitan status, as he had done at Carthage, would have been possible only at the cost of provoking serious conflict with Rome (and perhaps the other great Italian sees, Milan and Aquileia). The emperor could hardly have relished such a prospect during the years when he was moving heaven and earth to secure the compliance of the pope, above all, as well as that of the other great Western churches, Milan among them, for his policy in the matter of the Three Chapters. He is unlikely, therefore, to have taken any step that might have seemed provocative, at least until pope Vigilius was effectively within his power, 546 at the earliest⁽⁶³⁾. It was when the pope had just crossed into Greece, on his journey to the capital, that Justinian appointed Maximian to the see of Ravenna and bestowed on him the *pallium*. He could, conceivably, have given him the title of 'archbishop' at this moment : he could certainly not have given it to any of his predecessors before this. But it seems more likely that Justinian held back for another two years.

F. W. Deichmann has recently studied the titulature of the bishops in Ravenna inscriptions, and concluded that their juridical exactitude, originating in the bishops' chancery, must reflect the increasing precision with which imperial legislation was now defining titles of

(63) Vigilius had been kidnapped from Rome in November 545 ; crossed to Greece, after his stay in Sicily, in the autumn of 546 ; arrived at Constantinople early in 547. The suggestion has been made that Vigilius lent himself willingly as an instrument of the emperor's designs ; this possibility cannot be ruled out.

hierarchical rank. The adoption of the title *beatissimus* for Maximian, for the first time in the inscription recording the consecration of Sant'Apollinare in Classe in May 549, can therefore be taken as marking a new status. *Beatissimus* (= μακαριώτατος) was now the conventional epithet given to patriarchs, archbishops and metropolitans. We know that at any rate by 553 Maximian was officially using the title of 'archbishop'. It seems likeliest, unless we are to interpolate a phase during which he was only given full metropolitan status, that he had been conceded archiepiscopal status sometime after his accession in October 546 and before May 549 (64).

If the emperor had previously had good reasons not to bestow any favour on Ravenna that might alienate Rome and other Western sees, all that had changed by now. Ravenna's moment arrived with pope Vigilius's *Judicatum* on Holy Saturday, 548. After months of intense pressure to which he had been subject in Constantinople, the pope now endorsed the emperor's condemnation of the Three Chapters (65). Despite his determined efforts to safeguard the Council of Chalcedon, Vigilius's decision was generally seen in the Western churches as a betrayal of Chalcedonian orthodoxy. Revolt against the imperial theology and against the pope who had endorsed it was widespread; the Western churches were virtually united in resistance. In Italy the two great Northern sees of Milan and Aquileia took the lead in opposition to court and papacy. Ravenna had been the spearhead of the imperial reconquest of Italy; it would now have to be the spearhead of its spiritual re-unification as well, with Maximian its instrument. With a discredited pope in Constantinople virtually as the emperor's prisoner and the West in full revolt against his authority, Roman opposition to any plans the emperor might have for Ravenna was no longer a decisive consideration. It may well be, as Otto von Simson has argued (66), that it was precisely at this moment, on the occasion of a journey Maximian made to the capital between May 548 and May 549 (67), that the title of

(64) See DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 13-15.

(65) The best general account is still that of L. DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle* (Paris, 1925), ch. V.

(66) In his *Sacred fortress. Byzantine art and statecraft in Ravenna* (Chicago/London, 1948), 14. I think this book, despite its inaccuracies and idiosyncrasies, still more right than wrong.

(67) On Maximian's two journeys to the capital, cf. Testi-Rasponi's note in his edition of AGNELUS, *Lib. pont.*, 192, n. 17.

archbishop was bestowed on him by the emperor. However that may be, there can be no doubt that the new status given to the see of Ravenna was designed to make it the wedge which the emperor tried to drive into the solid front of Italian opposition to his programme of spiritual unification. And that is precisely what it became, during the tri-capitoline schism in Italy. During this period the archbishops of Ravenna carried out non-schismatic ordinations to bishoprics over much of Northern Italy and became a mainstay of imperial religious policies in Italy⁽⁶⁸⁾.

For over a century Ravenna had been edging slowly toward something like metropolitan status. Now it had achieved not only full metropolitan status, but that of an archbishopric: a status which in imperial legislation carried with it authority over other metropolitans as well as over bishops within its own province. What these provinces were was never specified. In practice, much of Northern Italy, during the period of the tri-capitoline schisms, seems to have come, as we have noted, within the orbit of Ravenna's 'archiepiscope'. The popes seem to have acquiesced in the exercise by the bishops of Ravenna of their new powers, but they refused to concede them their new title. The eventual establishment in Ravenna of the Exarch as the supreme imperial official in Italy, with his staff, both civil and military, gave new impetus to the further development of the see, a development which lies beyond the limits of the present study.

4. CONCLUSION

We have considered Justinian's grants to three sees which he singled out for special treatment in one way or another. We have seen that in each of the three cases the axiom that the city's ecclesiastical status should match its civil importance lay at the roots of Justinian's actions. Carthage and Ravenna were both centres just reconquered from barbarian occupation; Prima Justiniana, too, was represented in imperial propaganda as the centre of an administrative area set up to

(68) For details, see TESTI-RASPONI, *Annotazioni* (above, n. 52), 44-45 and *Archiepiscopus* (above, n. 7), 10-11; also SIMONINI, *op. cit.* (above, n. 52), 57-58. For the exercise of Ravenna's authority in Istria, see A. TORRE, *Ravenna: storia di 3000 anni* (Ravenna, 1967), 45-47. I shall discuss the position at the end of the sixth century elsewhere.

include within its boundaries lands wrongfully held by the Goths (69). Thus, though not exactly the 'capital' of a reconquered province, it, too, was seen as part of an overall programme of reconquest. The privileges conceded to their bishops must be seen as an important part of Justinian's arrangements for the administration of the three areas.

We have investigated the titles of ecclesiastical rank conferred on the bishops of the three sees. Among the imperial grants, however, grants of land must also have been of particular importance. We have noticed them playing a part in Africa and in Ravenna; it is beyond question that the archbishopric of Prima Justiniana must also have been generously endowed at its institution. Dr. T. S. Brown has drawn attention (70) recently to the very large extent of the government's reliance in post-conquest conditions on rents and taxes from Church lands for its revenue, and the kind of political leverage and control that land-grants enabled the emperor to exercise through churches thus favoured. It is very likely that property grants played at least as large a part in raising the status of these churches as did more specifically ecclesiastical privileges conceded to them. In the nature of the case, such grants, revealed only fragmentarily by the surviving evidence, will not be reflected in the canonical status of the see. They may, nevertheless, play a considerable part in enhancing not only its wealth and prestige, but also its political importance in virtue of the nexus between church and administration created through the medium of land-holding. The closeness of this nexus and its practical operation are beyond the limits of the present study; nor is this the place to pursue the powerful alignments that had come into being, by the end of the sixth century, between the churches of Carthage and of Ravenna and the respective Exarchal administrations (71).

(69) Cf. above, n. 47.

(70) In his forthcoming paper, 'Pallia, patrimonies and politics: the Church of Ravenna in the seventh century'. I gratefully acknowledge what I owe to Dr. Brown's paper, as well as to further generous advice and suggestions received from him in connection with this study.

(71) It has been studied, for Ravenna apart from T. S. Brown (see n. 70) by A. GUILLOU, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VII^e siècle. L'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie* (Roma, 1969). For Africa, I have touched on this question in my paper 'The imperial administration and the Church in Byzantine Africa', in *Church history*, 36 (1967), 18-23 and hope to return to a fuller discussion elsewhere.

We may be fairly certain that considerations of this kind formed a vital part of Justinian's plans in singling out individual churches for the creation of a 'special relationship'. Our study has, however, also shown that they were not in every case the only considerations. The emperor's programme of religious unification also contributed powerful reasons for favouring some sees with special privileges, most notably, as we have seen, the see of Ravenna, perhaps also the see of Prima Justiniana. Carthage, in this respect, seems the exception. When he issued Novel 37, in 535, Justinian seems to have had no other definite reason for favouring the church of Carthage than to match its new civil and military importance and civic splendour. And again in 541/2, when Byzacenan fears for their traditional rights were assuaged, the stability of a province soon to be exposed to serious military threat ⁽⁷²⁾ may have been very much in Justinian's mind.

Reasons of religious policy, however, combined with considerations of linking the church with secular administration in the case of Ravenna and, almost certainly, also in that of Prima Justiniana. In both cases ecclesiastical politics seemed to dictate a re-grouping of ecclesiastical jurisdictions and the creation of new hierarchical structures. The still somewhat indefinite title of 'archbishop' was now adopted as the title of a metropolitan bishop who had extended jurisdiction in provinces additional to his own, and used to create the new ecclesiastical jurisdictions required by imperial policy. Adroit ecclesiastical improvisation, exploitation of a looseness in the hierarchical structure, thus gave the emperor the means of deploying his grand strategy in the plan for religious re-unification. It was also during these very years that the hierarchy of ecclesiastical titles of rank became systematised and more precise ⁽⁷³⁾. As part of the imperial programme of linking the higher church dignitaries with the hierarchy of the secular administration, ecclesiastical titlature and rank came to be more closely defined, without, however, reaching quite the same degree of rigidity as the titles of secular rank. Justinian's expedient, the archbishop, devised to give

(72) For the situation, see C. DIEHL, *L'Afrique byzantine* (Paris, 1896), 2, 333-343. On the purpose of the embassy of 541, cf. above, n. 29.

(73) I here summarise DEICHMANN, *Ravenna*, II/2, 13-14. A great deal of untidiness, however, survived, and even developed, in Gaul in the later sixth and seventh centuries.

the holder of the dignity precedence and control over other metropolitans, had become, by the time of Isidore of Seville⁽⁷⁴⁾, a distinct hierarchical grade between patriarchs and metropolitans. The foundations of Isidore's system were laid by Justinian.

The University, Nottingham

R. A. MARKUS.

(74) Cf. above, p. 277 and n. 4-5.

ADDITIONAL NOTE ON JUSTIN II'S PRIVILEGES FOR THE ECCLESIASTICAL PROVINCE OF BYZACENA

Two enactments in regard to the Province of Byzacena survive from the reign of Justin II. In view of the far-reaching inferences that have been drawn from them — or, more precisely, from the second of them — they deserve careful scrutiny.

The first ⁽¹⁾ is an imperial *iussio* issued through the praetorian prefect, dated 5 December 566 ⁽²⁾. It seeks to safeguard the rights of ecclesiastical personnel and ecclesiastical property against interference (... *si aut earum* [sc. *sanctarum ecclesiarum*] *ministri vel res ad eas pertinentes illegitime vel contra iustitiam quibuslibet molestiis agitentur*). It grants the right to the primate of the province, or the province assembled in council, to send a representative, or any bishop, (*responsalem aut quemlibet episcopum*), to the capital in connection with matters concerning ecclesiastical property which requires appeal to imperial jurisdiction (*si tam difficile negotium ecclesiasticis rebus emerit ut sedis huius iudicium et decisionem excedat*). Hänel, its editor, has brought this *iussio* into relation with Justinian's measures for the restoration of Church property in Africa and particularly with the two enactments concerning Byzacena given in 541 and 542 ⁽³⁾ (which, indeed, immediately precede the present law in the Udine MS edited by Hänel) and suggested that the difficulties envisaged by Justin II had arisen from resistance which the execution of the earlier measures may have met ⁽⁴⁾. This is very likely. It is clear, at any rate, that the right conceded to the primate or the provincial council to send a representative or a bishop to the court is related to property cases.

The second enactment ⁽⁵⁾ is dated 1 May 568, and is addressed by the emperor to the Primate of Byzacena. It bears the title *pro privilegiis concilii Vizaceni et ut nullus episcoporum audeat navigare sine consensu*

(1) Edited, with commentary, by G. F. HÄNEL, in *Ber. d. sächs. Ges. d. Wiss., Phil.-Hist. Kl.*, 1857, 1-21.

(2) On the date, cf. HÄNEL, pp. 284-285.

(3) On these cf. above, pp. 8-9.

(4) HÄNEL, pp. 3-4.

(5) ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Ius graeco-romanum*, III (Leipzig, 1857), pp. 9-10.

primatis. The preamble indicates that the law is being given in response to a petition made by the deacon Evarius, the primate's representative at the court, — presumably sent in pursuance of the right granted in the previous enactment — to the effect that any accusations made against clergy in ecclesiastical matters (*quae pertineat ad divinas regulas*) should be heard not by civil or military authorities but by the primate, in accordance with Justinian's legislation. The first clause simply confirms this right of the primate to jurisdiction in matters of religion over bishops and clergy under his authority.

The second clause refers to a further request made by the primate : that when it is necessary to send representatives to the court, they should not be hindered in their journey (*nullus eos prohibeat nauigare*). The request is, again, granted, and the right (conceded in the previous *iussio*) to despatch a representative who is to be allowed to travel to the capital without hindrance is reaffirmed. A final provision is added, granting other bishops of the province (*illius provinciae*) the right to visit the court or to send their representatives if necessity should arise, only with the permission of the primate (*cum voluntate primatis faciant*).

Hanel saw ⁽⁶⁾ this new rescript as a confirmation of the permission previously granted, together with a reminder of its limitation, which is given added stress in the title : *ut nullus episcoporum audeat navigare sine consensu primatis*. He conjectured that the previous law had probably led to abuse, that other bishops had gone to or had been sending their representatives to the court without authorisation by the primate or the provincial council. This has all the appearance of verisimilitude, and it is only too likely that the primate's interests were at stake in the re-affirmation of the restriction on free access to the court. But the law also indicates that emissaries — the primate's ? — needed protection from being hindered from free travel to the capital. It would be allowing speculation too free a rein to hazard any conjecture as to who hindered free travel and why, though there are well-documented examples not many years later in the sixth century of local officials of the imperial administration siding with one section of the African episcopate and preventing the free travel of emissaries from the other ⁽⁷⁾.

(6) Pp. 4-5.

(7) On a significant instance, see my paper referred to above, n. 71.

In summary, therefore, this second law of Justin's seems clearly to arise from the situation created by the first. That had been concerned with matters of ecclesiastical property and clerical rights; this, more specifically, regulated the rights of unhindered access to the court, by properly accredited representatives, either of the primate of the Byzacenan province, or of individual bishops if given the primate's authorisation.

René Massigli⁽⁸⁾ has rightly rejected interpretations of this law as nothing more than a confirmation of the privileges granted by Justinian. He noted the two requests to which Justin II's law is a response, one for a reassertion of Justinian's grant of privilege to ecclesiastical jurisdiction, the other for the grant of a further favour. Massigli, however (like Diehl, whose view he rejects) seems not to have been aware of Justin II's own previous legislation on this matter, thus missing the clear reference in the whole affair to the question of property rights. Massigli interprets Justin's law of 568 as the final defeat of Carthaginian claims to African primacy: "in granting the right to the primate of Byzacena of sending directly to Constantinople his complaints and his representations — and that is the right which Dacianus had usurped for himself in 541 — Justin rendered him truly independent of Carthage; in authorising him to grant or to refuse leave to the bishops of his province for visiting the court, he endowed him with an authority unheard of for an African primate"⁽⁹⁾.

The contrary is in fact the case. What the emperor grants in this law is nothing more than what the whole African canonical tradition had upheld consistently: that no bishop be allowed to travel across the sea without authorisation from the primate of his own province. The title of Justin's law (*ut nullus episcoporum audeat navigare sine consensu primatis*) is an echo — to the very words — of the African church's insistence from the late fourth century onward, that no African churchman should seek admission to the *comitatus* except with due authorisation from the primate of his province⁽¹⁰⁾. An exception was made at a Council held in Carthage in 407, which provided that anyone authorised to go to Rome by his primate who *there* discovered

(8) *Art. cit.* (above, n. 20), p. 438.

(9) *Ibid.*, 438-9.

(10) Cf. *Can. in causa Apiarii*, 23 and 28, in *Concilia Africae*, ed. C. Munier (CC, cxlix, 1974), pp. 108, 125: *Reg. eccl. Carthag. exc.*, IV, *ib.*, 193.

unforeseen necessity to go on to the court might receive authorisation from the bishop of Rome. Normally he would need his primate's permission for his journey both to the Church of Rome and to the Court (11). The African Church's traditional opposition to un-licensed travelling overseas was reaffirmed by the Council held on the morrow of the reconquest, in 535 ; on this occasion, by the bishop of Carthage and the primates of Numidia and Byzacena writing together, on behalf of the 220 bishops gathered at Carthage (12). This was no more an assertion of a unique right claimed by the Church of Carthage on this occasion than it had been on any previous occasion, when the individual primates were specifically referred to.

There were instances when the court itself sought to restrict free access to the *comitatus*. The precautions against a mass-invasion of the capital by ecclesiastics within the jurisdiction of the patriarch of Constantinople (13) is a case in point. This restriction does, to be sure, indirectly, heighten the authority of the patriarch, resident as he was in the capital. Never, so far as I know, did either Carthage claim similar privileges over the other African provinces, or did the court offer them to Carthage ; nor had Dacianus usurped any rights in dispatching his embassy to the court in 541.

Justin's law of 568 cannot, therefore, be interpreted in the context of Carthaginian claims over other African provinces, and resistance to these claims by the primate of Byzacena. The affair seems to have arisen from difficulties over ecclesiastical property (very possibly the restoration of church property after the reconquest), undergone some subsequent complication in consequence of unauthorised African clergy apparently turning up to pursue their litigation at the court, and accredited representatives of the primate of Byzacena being hindered in the pursuit of his appeal. The whole matter refers to difficulties within the Province of Byzacena, and there is no reference to any other ecclesiastical province. There may be evidence of tension between the see of Carthage and the primate of Byzacena in the later sixth century (14). In these laws there is none.

R. A. MARKUS.

(11) *Reg eccl Carthag. exc.*, 106, *ed. cit.*, pp. 218-9.

(12) *C Avell.*, 85, 7 (ed. Guenther, *CSEL*, 35, pp. 329-30).

(13) *CJ*, 1.3 42. Cf. the titulus *De legationibus*. in *CJ*, X.65 and *CTh*. XII.12.

(14) For some indications see my paper referred to in n. 7 above. I intend to treat this subject more fully elsewhere.

TRENTE-SIX GRANDS FOLIOS ONCIAUX PALIMPSESTES (AVEC UN FRAGMENT INÉDIT) DE PAUL D'ÉGINE

En 1967, grâce à M. Martin Wittek, qu'intéresse toujours l'acquisition d'un bon ms. grec, la Bibliothèque Royale de Bruxelles a acquis un codex imposant : 156 folios mesurant, sauf exceptions, 30 × 24,5 cm.; 100 de ces folios sont palimpsestes. Pour sa plus grosse partie, le volume a été écrit ou récrit à Messine dans les premières années du xiv^e s. par Daniel, skeuophylax du Saint-Sauveur.

Nous avons donné une description quasi complète du ms. dans les *Analecta Bollandiana*, t. 95 (1977), p. 101-117. Pour 36 des 100 folios palimpsestes, nous nous contentions cependant de dire que l'écriture sous-jacente contenait un texte médical non encore identifié. L'identification étant désormais chose faite, nous pouvons donner ici la description détaillée des 36 folios.

Il s'agit des f. 6-11, 39-40, 43-44, 85, 88, 91-94, 104-105, 108-109, 111, 113-116, 118-121, 124-130 de l'actuel ms. Copié sur deux colonnes, ayant chacune environ 100/105 mm. de largeur, à 34 ou 35 lignes par page, le ms. ancien avait des dimensions qui dépassaient nettement celles du volume actuel ; on peut estimer qu'il faisait 35 × 28 cm. Les folios réemployés ont donc dû être rognés et de ce fait le texte de la colonne extérieure a toujours été quelque peu entamé ; de même, il arrive qu'une ligne ait disparu au haut ou au bas d'un folio.

L'écriture est une onciale penchée, habituellement sans accents ni esprits ; je suis tenté de la dater, avec toute la prudence qui s'impose lorsqu'on se hasarde à dater des mss onciaux, du viii^e s. Les titres sont en petites onciales droites.

Nous avons conservé des fragments de 9 cahiers consécutifs. La plupart de ces cahiers étaient, comme il est normal, des quaternions réguliers. Par contre, le 3^e cahier est un quaternion à la fin duquel on a adjoint un folio supplémentaire. Et le dernier cahier dont nous avons quelque chose semble bien n'avoir été qu'un trinon.

Dans le tableau ci-après, les lettres A, B, C, D, D', C', B', A', représentent les 8 folios d'un quaternion régulier ; les lettres A, B, C, C', B', A', les 6 folios d'un trinion régulier.

	A	B	C	D	D'	C'	B'	A'
Quat. I	m η	6 ^{rv}	m η	m η	m η	m η	11 ^{rv}	m η
II	m η	m η	m η	43 ^{rv}	40 ^{rv}	m η	m η	m η
III	m η	119 ^{vr}	m η	111 ^{vr}	118 ^{vr}	m η	126 ^{vr}	m η 120 ^{vr}
IV	129 ^{rv}	m η	m η	10 ^{rv}	7 ^{rv}	m η	m η	128 ^{rv}
V	116 ^{vr}	m η	127 ^{rv}	93 ^{vr}	92 ^{vr}	130 ^{rv}	m η	113 ^{vr}
VI	114 ^{rv}	91 ^{vr}	105 ^{rv}	m η	m η	108 ^{rv}	94 ^{vr}	115 ^{rv}
VII	8 ^{vr}	m η	44 ^{rv}	104 ^{rv}	109 ^{rv}	39 ^{rv}	m η	9 ^{vr}
VIII	m η	124 ^{rv}	m η	m η	m η	m η	121 ^{rv}	m η

	A	B	C	C'	B'	A'
Trin. IX	125 ^{rv}	85 ^{vr}	m η	m η	88 ^{vr}	m η

Voici maintenant les fragments conservés par le palimpseste de Bruxelles (1). Avec des lacunes, ils s'échelonnent depuis le livre IV, 18, 1 jusqu'au livre VI, 63, 2 de la *Πραγματεία* (2) de Paul d'Égine, un médecin ayant pratiqué à Alexandrie au milieu du vi^e s.

Pour la commodité, nous renvoyons à l'édition de Heiberg (3).

F. 6^{r-v}. Inc. | τας ἐμβαλλομένη (t. I, p. 336¹⁰). Des. τόπος ἐπίκαιρος (p. 338¹⁵) suivi de cinq lignes illisibles.

F. 11^{r-v}. Inc. κατασχίσας ἔψε ἐν ὄξει (p. 347¹⁰). Des. περὶ οἰδήματος (p. 349¹⁸).

FF. 43^{r-v}, 40^{r-v}. Inc. κριθαὶ (p. 358¹⁷). Des. τὸ ἴσον τῷ ἰῶ πρόσμιγξε (p. 363⁶).

F. 119^{v-r}. Inc. Ἡ περὶ τῶν (p. 372²¹). Des. καὶ ἀντι λιβα | (p. 374³¹).

(1) Dans la description qui suit, nous ne tenons évidemment pas compte des petites lacunes provoquées par la réduction du format des feuillets : 1 ligne, un début de ligne, une fin de ligne par-ci par-là, qui ont péri lors de la rognure.

(2) Sans l'aide précieuse de ma femme, Marie-France, qui m'a épargné le labeur éprouvant de passer sans cesse du ms., qu'on lit souvent avec peine, à l'édition, l'identification du contenu exact de chaque folio aurait exigé beaucoup plus de temps et de fatigue ; je tiens à la remercier publiquement.

(3) I. L. HEIBERG, *Paulus Aegineta*, 2 vol., Leipzig, 1921-1924 (= *Corpus Medicorum Graecorum*, IX, 1 et 2).

écriture minuscule qui fut lavée lorsqu'on copia le ms. actuel ; je doute qu'on puisse jamais lire ce texte.

**

Le hasard a voulu qu'en cherchant l'incipit et le *desinit* de chaque folio je dusse m'apercevoir que le f. 44^r commençait par neuf lignes qui n'avaient pas leur correspondant dans l'édition de Heiberg. A la dixième ligne de la première colonne, on lit le titre du chapitre $\overline{\kappa\delta}$ du livre VI : *περὶ τῶν ἐμπιπτόντων εἰς τὸν ἀκουστικὸν πόρον* (des objets tombant dans le conduit auditif) ; ce qui précède, par contre, ne correspond nullement à la fin du chapitre $\overline{\kappa\gamma}$, *περὶ ἀκουστικῶν πόρων ἀτρήτων* (des conduits auditifs imperforés) (5).

Voici d'abord une transcription diplomatique de ces lignes ; on trouvera ensuite leur édition et leur traduction.

ΘΕΝΤΟΥΩΤΟΣΜΗΝΟΕΙΔΗΣΔΙΔΟ^T
 ΤΟΜΗΑΛΛ'ΕΠΙΜΕΝΤΗΣΛΙΠΑΝΣΕ
 ΩΣΞΥΣΑΝΤΑΤΕΚΑΙΚΑΥΣΑΝΤΑΤΟ
 ΟΣΤΕΟΝΑΦΟΥΛΟΥΝΠΡΟΣΗΚΕΝ
 5 ΕΠΙΔΕΤΟΥΤΕΡΗΔΟΝΙΣΜΟΥΟΛΟΝ
 ΤΕΤΟΔΙΕΦΘΟΡΟΣΟΣΤΟΥΝΤΡΥΠΑ
 ΝΟΙΣΚΑΤΑΤΡΗΣΑΝΤΑΤΟΙΣΣΜΙΛΙ
 ΩΤΟΙΣΠΕΡΙΑΙΡΕΙΝΕΚΚΟΠΕΥΣΙΝ
 ΕΠΙΤΟΠΡΟΣΗΚΟΝΤΟΣΘΕΡΑΠΕΥΕΙ-

< ὄπισθ>θεν τοῦ ὠτός μνηοειδῆς δίδοται τομῆ, ἀλλ' ἐπὶ μὲν τῆς λιπάνσεως ξύσαντά τε καὶ καύσαντα τὸ ὀστέον ἀφουλοῦν προσήκεν, ἐπὶ δὲ τοῦ τερηδονισμοῦ ὄλον τε τὸ διεφθορὸς ὄστουν τρυπάνοις κατατρήσαντα τοῖς σμυλιωτοῖς περιαιρεῖν ἐκκοπεῦσιν ἐπὶ τὸ προσηκόντως θεραπεύειν.

2 προσήκεν] forsan scribendum est προσήκει || 4. ἐπὶ τῷ] forsan scribendum est ἔπειτα.

TRADUCTION

< derrière > l'oreille, on fait une incision semi-circulaire ; mais si l'os a un aspect grasseux, après l'avoir râclé et cautérisé, il convenait (convient ?) de le cicatriser ; en cas de carie par contre, après avoir perforé l'os nécrosé avec des trépan, l'enlever tout entier avec les

(5) J'ai consulté, au f. 114^r, l'index qui précède le livre VI, pour voir si, d'aventure, dans notre ms., le chapitre 23 ne traitait pas d'un autre sujet. Le passage est peu lisible, mais il ne semble pas que, sur ce point, le ms. de Bruxelles s'écarte de l'édition de Heiberg.

instruments à exciser en forme de scalpels, pour (ensuite ?) soigner comme il convient.

La première question qui se pose est celle de l'authenticité de ces neuf lignes.

Pour l'édition des chapitres 23 et 24 du sixième livre, M. Heiberg a utilisé dix manuscrits, dont deux, le *Paris, Suppl. gr. 446* et le *Vatopédi 621* (jadis 535) seraient du x^e s. (6) et quatre (les *Paris. gr. 2205*, *2206* et *2216/17*, ainsi que le *Lavra Γ 90*) seraient du xi^e. Les 9 lignes transcrites ci-dessus constituent-elles un passage interpolé – c'est la solution à première vue la plus probable – ou bien s'agit-il d'un texte remontant réellement à Paul d'Égène et qui aurait disparu de l'ensemble d'une tradition manuscrite pourtant bien fournie ? A mon corps défendant, je dois bien dire que ce texte a de bonnes chances d'être authentique. En effet, on y retrouve plusieurs caractéristiques du vocabulaire et du style qui sont ceux de Paul d'Égène dans le reste du sixième livre. Les voici :

Nous lisons (ligne 4) le verbe *ἀφουλοῦν*, qui semble bien caractéristique de notre auteur. Tandis qu'en grec, on dit normalement *ἀπουλοῦν*, *ἀπουλωτικός*, etc., Paul d'Égène dit régulièrement *ἀφουλόω* (cf. éd. de Heiberg, t. II, p. 79¹³, 87¹⁷, 124⁵ et ²¹, 135³⁻⁴), *ἀφουλωτικός* (p. 48²⁶, 52²⁹, 65⁸, 113²⁵, 124³¹), *ἀφούλωσις* (p. 45¹⁹, 54⁵ [*τὴν ἀφούλωσιν ποιῆσθαι προσήκει*], 72¹³, 97²⁴, 124²⁰, 145¹), *δυσάφουλωτος* (p. 79⁸), et le dictionnaire de Liddell et Scott ne répertorie des formes supposant un verbe simple *οὔλωω* que chez Paul d'Égène, à l'exclusion de tout autre auteur.

Le fait d'utiliser indifféremment *ὄστέον* (ligne 4) et *ὄστοῦν* (ligne 6) se retrouve ailleurs chez Paul d'Égène (cf. éd. de Heiberg, t. II, p. 45¹⁵ et ¹⁶, p. 47²⁶ et 141²⁴).

D'autres passages de Paul d'Égène offrent également des parallèles frappants avec ce que nous avons déchiffré : *διδούμεν ... διαίρειν ... μνηοειδῆ* (éd. de Heiberg, t. II, p. 51^{24-52¹}), *διδούντα τὴν μνηοειδῆ τομήν* (p. 54²¹⁻²²), *μνηοειδῆ ... τομήν ... δόντες* (p. 86^{27-87¹}) ; *ξύσαντες*

(6) Dans le *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mount Athos* (= *Harvard Theological Studies*, 11) Cambridge, 1924, p. 122, les auteurs, à savoir S. Eustratiadès et Arcadios de Vatopédi, datent le *Vatopédi 621* du xi^e s.

τὸ ὁστέον (p. 47²⁶), ζύοντες τὸ ὄστουν (p. 141²⁴); ἔκκοπεῦσι τὸ περικείμενον περιελόντες ὄστουν ἢ καὶ τρυπάνοις πρότερον περιτρυπήσαντες (p. 132²⁰⁻²²), ἀντιθέτοις ἔκκοπεῦσι τοῦτο περιέλωμεν πρῶτον τοῖς κυκλισκωτοῖς ... κάπειτα τοῖς σηλιωτοῖς (p. 139¹⁷⁻¹⁹), τῶν σηλιωτῶν ἔκκοπέων (p. 140⁸), εἰ δὲ εἰς ὄστουν ἢ σῦριγξ καταλήγοι, ἀπαθὲς μὲν ὄν τοῦτο ζύσομεν μόνον, τετερηδοσιμένον δὲ ἢ ἄλλως πως διεφθορότος αὐτοῦ, τὸ πεπονθὸς ὄλον δι' ἔκκοπέων ἀντιθέτων περιέλωμεν, εἰ δέοι, πρότερον τρυπάνῳ περιτρυπήσαντες (p. 119²⁶⁻²⁹); καὶ ἔπειτα ... κατέχειν (p. 116²), εἶτα ἔλκειν (p. 116⁶), ἔπειτα πειράσθαι (p. 116¹⁹).

A côté de ces éléments de critique interne, un autre fait doit être rappelé ici : il semble que certains passages du texte de Paul d'Égine (dont le nôtre ?) aient péri dans tous les manuscrits de son œuvre, fussent-ils une bonne dizaine, qui ont été collationnés. Au chapitre 43 du même livre VI, Paul d'Égine affirme en effet αὐτό τε τὸ ὁστέον τῷ ἔκκοπεῖ διακόπτοντες ἢ πρίσει αὐτὸ ἀφαιροῦντες, ἐν δὲ τῇ θεραπείᾳ ζέοντες καὶ ἀφουλοῦντες αὐτά, ὥσπερ καπὶ τῶν ἐν τοῖς ὄστοις τραυμάτων ἐλέγομεν (p. 84²⁰⁻²³). Or Heiberg n'a pu trouver dans toute l'œuvre du médecin alexandrin le passage auquel il fait ici allusion ; et je n'y vois pas plus clair que lui.

Nous pouvons donc, avec prudence certes, jusqu'à plus ample informé considérer nos neuf lignes comme authentiques.

Un dernier contrôle s'imposait cependant. Le mot *τερηδοσιμός* (ligne 5) est extrêmement rare : de tous les dictionnaires grecs que je connais, seul celui de Liddell et Scott (7) le mentionne, avec une seule référence, à savoir le titre du chapitre 22 du livre XLVI des *Medicæ collectiones* d'Oribase (milieu du IV^e s.) ; ce dernier dit d'ailleurs reprendre ce chapitre à Héliodore (8) (2^e moitié du I^{er} s. après J.-C.).

Il nous fallait évidemment aller voir ce passage.

Il parle de la carie des os du crâne et on ne constate aucun contact littéraire direct entre ce texte d'Oribase et les neuf lignes nouvelles du palimpseste de Bruxelles. Par contre, la similitude de contenu est étonnante. Oribase parle de la carie crânienne mais il étend ce qu'il dit aux autres os (9) : Τὴν τοῦ κρανίου φθορὰν καὶ τῶν ἄλλων ὁστέων

(7) Et, en dépendance de lui, le *Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης* de D. Dimitrakos (Δημητράκος).

(8) *ᾠβ.* Ἐκ τῶν Ἡλιοδώρου. Περὶ τερηδοσιμοῦ κρανίου.

(9) Nous donnons les pages et les lignes de l'édition *Oribasii Collectionum*

συνήθως οἱ ἰατροὶ τερηδόνα προσηγόρευσαν (Oribase, XLVI, 22, 1 ; p. 232¹⁹⁻²⁰). Il distingue lui aussi deux stades de gravité dans la maladie de l'os : ἢ λιπαίνεται τὸ ὀστέον μελλούσης γίνεσθαι τῆς φθορᾶς ἢ φθείρεται κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν τερηδονίζομενον (Oribase, XLVI, 22, 1 ; p. 232²⁴⁻²⁵) ; et plus loin, λιπασμοῦ μὲν ὄντος ... τερηδόνας δ' οὐσης (Oribase, XLVI, 22, 4 ; p. 233⁴⁻⁷). Enfin, il donne, les remèdes : ce sont les mêmes que ceux préconisés deux siècles plus tard par Paul d'Égine : λιπάσματος μὲν οὖν ὄντος ... ἐγκρινέσθω ξύσις ... ἐπὶ δὲ τῆς κατ' ἀνάβρωσιν τερηδόνας ..., πάλιν δεῖ ... ὁμοίον τι ξύσει δρᾶσαι διὰ τῶν σμιλιωτῶν ἐκκοπέων ... ὅταν δ' ὅλον τὸ πάχος τοῦ ὀστέου φθαρῆ, ἐπὶ τὴν ἀνάτρησιν ὀρμησαι δεήσει (Oribase, XLVI, 22, 14 et 16-17 ; p. 233³⁶⁻³⁷ et p. 234³⁻⁸). Si enfin la partie des os nécrosée en profondeur entoure une partie restée saine, il faut enlever la partie saine avec la partie nécrosée, celle-ci ne pouvant en aucun cas demeurer dans l'organisme : ἐπὶ δὲ τῆς κυκλικῆς τερηδόνας ... βαθείας ... ἐπὶ τὴν ἔκτρησιν τοῦ πεπονθότος ὀστέου ὀρμᾶν καὶ διδόναι δύο στίχους τρημάτων κυκλοτερεῖς, τὸν μὲν ἔξω, τὸν δ' ἔνδον, καὶ συναναιρεῖν τὰ κατὰ φύσιν τῷ παρὰ φύσιν (Oribase, XLVI, 22, 18 ; p. 234⁸⁻¹⁴).

Comment Paul d'Égine en est-il arrivé à parler de ces cas de dégénérescence osseuse dans un chapitre traitant des conduits auditifs imperforés, voilà qui reste un mystère. Le passage est-il déplacé ? N'avons-nous pas là la raison pour laquelle il a disparu du reste de la tradition manuscrite ? Autant de questions auxquelles il faudra un jour tenter de répondre.

Pour l'instant, il suffit de souligner que, malgré son aspect fragmentaire – il ne nous a gardé qu'un peu plus de 8% de la *Πραγματεία* de Paul – le ms. de Bruxelles a le mérite d'être la plus ancienne copie connue de cet ouvrage ; un siècle seulement environ le sépare de la rédaction de l'œuvre. Si, dans l'ensemble, le texte de ce palimpseste bruxellois est largement conforme au texte de l'édition, il arrive qu'il s'en éloigne notablement.

Jacques NORET.

INTERPRETAZIONE DELLA CRIPTA DEL DUOMO NORMANNO DI GERACE IN CALABRIA (*)

Dal braccio sinistro del transetto, per un'ampia scala seicentesca a due rampe, si scende nel soccorpo della cattedrale geracese (1), chiamato localmente col nome di *Catacombe* per il gran numero di antiche sepolture vescovili e gentilizie ivi un tempo esistenti (2).

(*) Sono grato al Soprintendente ai Monumenti e Gallerie della Calabria, architetto Giuliano Greci, per avermi consentito di accedere alla documentazione ed ai disegni afferenti al duomo geracese, conservati presso la Soprintendenza cosentina. Analogo tributo di gratitudine va espresso al Cancelliere della Curia vescovile di Gerace-Locri, Mons. Vincenzo Nadile, per avermi fatto consultare i libri e le carte di quell'archivio storico.

(1) Gli studi scientifici sulla cripta geracese mancano quasi del tutto. Tranne il rapido accenno e gli schizzi dello Schulz (E. W. SCHULZ, *Denkmäler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien nach dem Tode des Verfassers herausgegeben von F von Quast*, Dresden, 1860, vol II, p. 354) e le brevi note del Martelli (G. MARTELLI, *La cattedrale di Gerace*, in «Palladio», VI (1956), pp. 117-126) e del Bozzoni (C. BOZZONI, *Calabria normanna Ricerche sull'architettura dei secoli XI e XII*, Roma, 1974, p. 155 e seg.), non esiste altra letteratura in proposito. Lo Schwarz, che fu il primo a studiare il problema cronologico e stilistico del duomo (H. M. SCHWARZ, *Die Baukunst Kalabriens und Siziliens im Zeitalter der Normannen, I Teil (Die lateinischen Kirchengründungen des II. Jahrhunderts und der Dom von Cefalù)*, in «Romischer Jahrbuch für Kunstgeschichte», Wien, VI (1942-44, pubbl. 1946), pp. 31-40), la ignora; il Kubach (H. E. KUBACH, *Architettura romanica*, trad. it., Milano-Venezia, 1972, p. 98) le dedica un breve cenno. Il lavoro dello scrittore locale, A. OPPEDISANO (*Le catacombe della cattedrale di Gerace*, Chiaravalle, 1940), ha soltanto scopo divulgativo e va corretto ed integrato in più punti. Nessuna relazione di scavo venne pubblicata dopo i restauri degli anni 1937-1939, condotti dall'ingegner Armando Dillon; solo una breve nota, adespota, apparve su «Le Arti» nel 1939 («Le Arti», II (1939), n. 1, p. 51). Il presente lavoro è perciò frutto di ricerche e di osservazioni personali, in cui non piccola parte ha la documentazione consultata presso la Soprintendenza di Cosenza.

(2) Ora se ne conservano solamente le lapidi terragne; le tombe invece, per essere divenute pericolose, sono state colmate di sabbia in occasione dei generali lavori di restauro già ricordati (A. OPPEDISANO, *op. cit.*, p. 85).

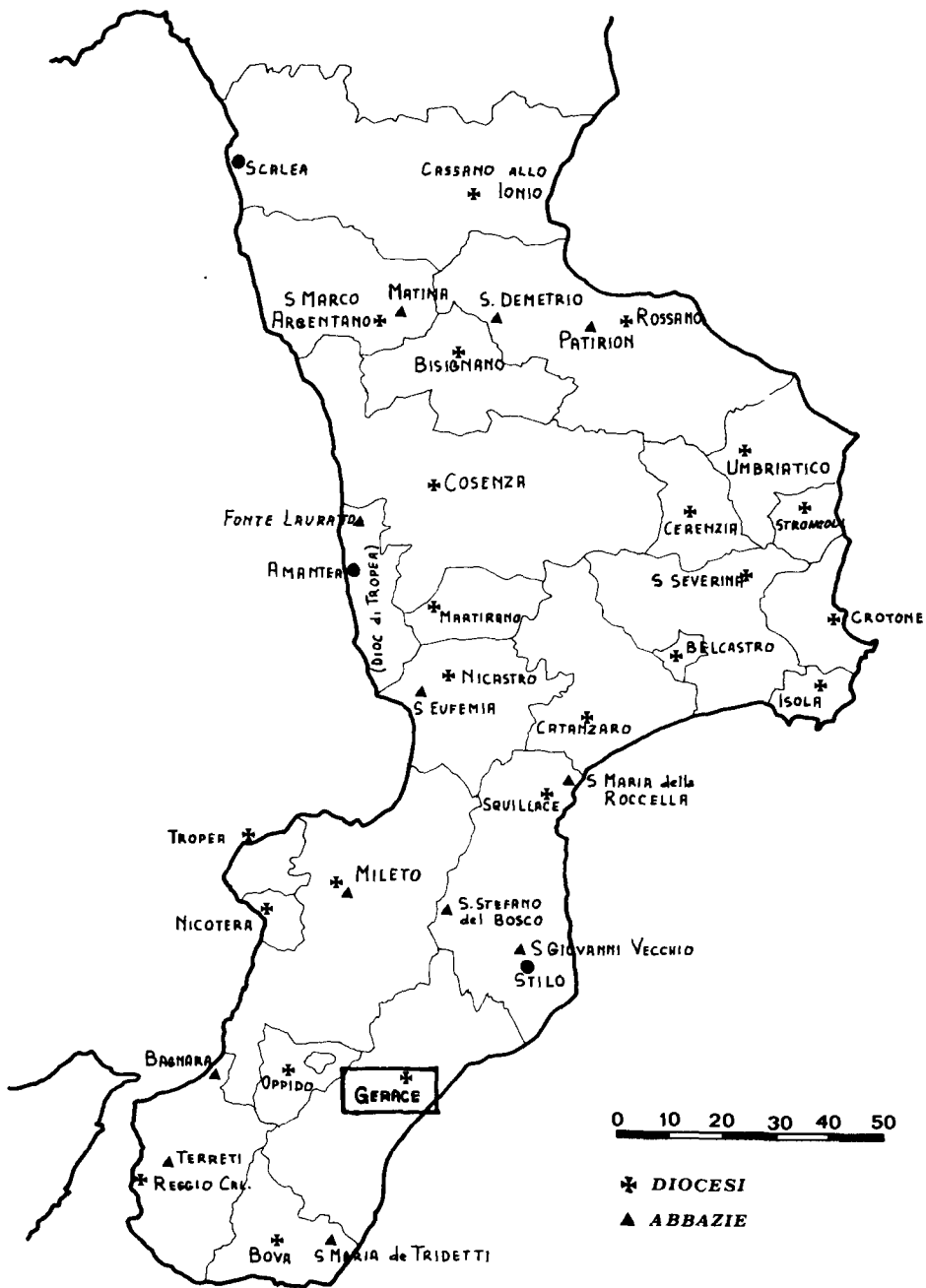


Fig. 1. - La Calabria. Centri monumentali medioevali

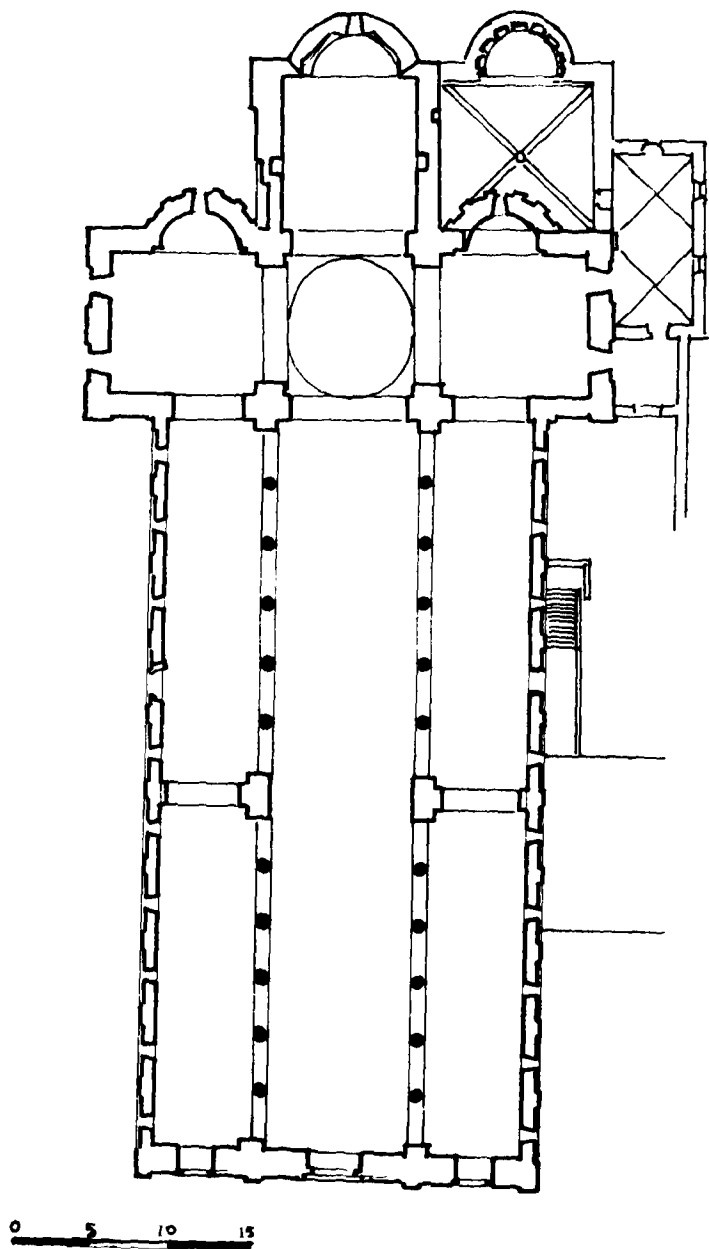


FIG. 2. - Gerace, cattedrale
La pianta dell'intero complesso monumentale (Dal Martelli)

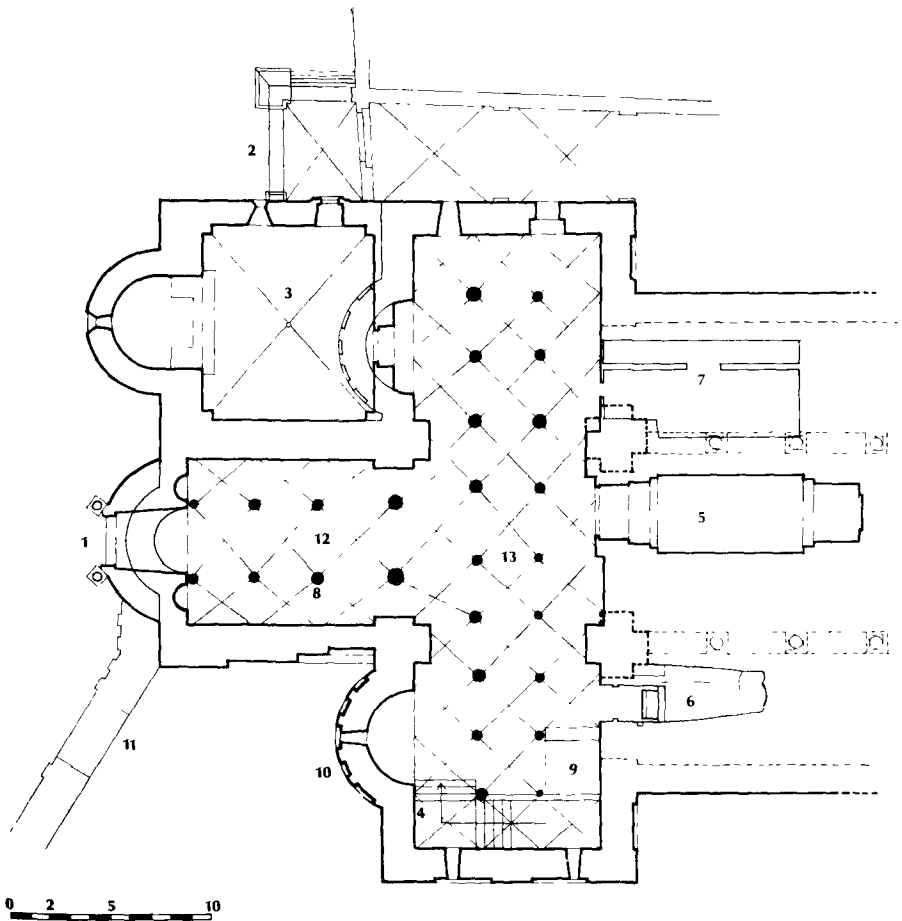


FIG. 3. — Gerace, cattedrale

Pianta dell'intero soccorpo (Disegno dell'autore)

1. Ingresso alla cripta
2. Sottopassaggio alla sacrestia inferiore.
3. Sacrestia inferiore.
4. Scala di accesso alla cattedrale.
5. Sacello dell'*Itria*.
6. Scavi nave sinistra.
7. Scavi nave destra.
8. Colonna con capitello corinzio.
9. Vano con voltina a botte.
10. Abside originale.
11. Arco dei Vescovi.
12. Braccio longitudinale della cripta.
13. Braccio trasversale.

Mentre la cattedrale è posteriore alla conquista normanna e può esser fatta risalire agli anni fra il 1090 ed il 1120 (3), la zona ipogeica, pur nel suo intimo rapporto spaziale e morfologico con la chiesa superiore (Fig. 2), ha tuttavia una genesi ed una storia diverse che le conferiscono un significato ed un valore del tutto particolari.

Questa ha assunto la sua attuale configurazione (Fig. 3) al termine della campagna di restauri, durata circa un triennio, che l'ha quasi restituita al suo pristino aspetto. Ad un primo sguardo, si presenta come un aggregato di piccole volte a vela sostenute da una selvetta di esili colonne (4) molto varie per qualità e dimensioni, poggianti quasi tutte direttamente sul pavimento costituito da quadretti in cotto (Foto 1 e 2). In realtà, essa è rappresentata da un complesso architettonico differenziato in numerosi ambienti, quale si è venuto configurando nel corso dei secoli, e che, per la coesistenza di reliquie pagane e cristiane custodite nei suoi recessi, simboleggia la perennità di quel colloquio sacrale che l'uomo ha sempre intrecciato sull'acrocoro geracese con la divinità.

Ne fanno parte :

La cappella di S. Giuseppe, o sacrestia inferiore, ubicata in corrispondenza della soprastante cappella del Sacramento, alla quale è coeva (5) ;

il sacello della Madonna dell'*Itria*, scavato nella roccia al di sotto della nave mediana del duomo e separato dal resto della cripta mediante una pregevole cancellata in ferro battuto ;

due vani, a destra ed a sinistra del predetto sacello, risalenti ad epoca imprecisata, ma comprendenti alcuni manufatti indubbiamente anteriori alla edificazione della chiesa superiore ; i due ambienti vennero individuati in occasione dei saggi operati dall'architetto Gaetano Nave in questa parte nel soccorpo, nel 1930, cioè molto prima dei lavori di restauro condotti da A. Dillon (6) ;

(3) Per la collocazione temporale del duomo geracese, cf. C. BOZZONI, *op. cit.*, pp. 117-169, e G. OCCHIATO, *Sulla datazione della cattedrale di Gerace*, in «Quaderni dell'Istituto di Storia dell'Arte dell'Università di Messina», I (1975), pp. 7-14.

(4) Le colonne sono ventisei, di cui ventiquattro antiche e due del Seicento.

(5) Entrambi i vani risalgono ai primi del '400 (forse al 1431), e sono opera dei conti Caracciolo, feudatari di Gerace (cf. C. BOZZONI, *op. cit.*, p. 143, nota 25)

(6) Cf. G. OCCHIATO, *Per la storia del ripristino della cattedrale normanna di Gerace*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», XLI (1973-74, pubbl.

la testata orientale, o braccio longitudinale, suddivisa in tre navatelle da due filari di quattro colonne ciascuno e dislocata in corrispondenza del coro soprastante, la cui genesi va ricercata in un preesistente oratorio bizantino di dimensioni alquanto più ampie del solito ;

infine, il braccio trasversale, molto allungato e sostenuto da diciotto colonne, al quale fa riscontro superiormente il transetto della cattedrale, alla cui costruzione è contemporaneo (7).

Tralasciando per il momento di parlare delle origini della cripta e dei suoi vari ambienti, si farà brevemente cenno dei principali momenti della loro vicenda cronologica recenziore.

La cappella di S. Giuseppe (8) è un interessante vano quadrangolare, molto ampio (tanto da venir comunemente detto il *Cappellone*), coperto da una volta a crociera dalle vele basse, desinente nell'abside che, costruita dai Caracciolo nel 1431 (9), si allinea a quella centrale. In quest'abside si apre una finestra a doppio strombo (10), al di sopra di un altare, sovrastato da una voltina a spicchi e capitelli penduli, che si innesta alla crociera della cappella. Secondo il Nave, tale voltina è posteriore alla erezione del corpo di fabbrica in cui è inserita, e risale alle prime ricostruzioni compiute tra la fine del '400 e l'inizio del '500 (11). La cappella comunica con l'esterno tramite un leggiadro portale goticeggiante (Foto 3) che immette nell'ombroso sottopassaggio dei Vescovi (12).

1975), pp. 87-111. Molto importante è la *Relazione* di Gaetano Nave sugli assaggi da lui compiuti nella cattedrale di Gerace, scritta nel mese di dicembre del 1930 : comprende 20 cartelle dattiloscritte ed è conservata presso la Soprintendenza di Cosenza ed in copia presso la Curia di Locri.

(7) L'intera cripta, comprendente anche la cappella di S. Giuseppe, occupa un'area di ben 500 mq : le ventisei colonne scandiscono complessivamente dieci navatelle, la cui copertura è costituita da trentacinque volteiccie a crociera – senza cordonature – molte delle quali di forma irregolare.

(8) La cappella era un tempo dedicata a San Sebastiano : in essa i canonici di Gerace usavano riunirsi per trattare gli affari capitolari.

(9) Intorno a questa data, il duomo venne fatto oggetto, ad opera dei conti Caracciolo, di numerose sostanziali modifiche che ne alterarono le forme originarie, soprattutto nella zona presbiteriale (cf. G. OCCHIATO, *Per la storia del ripristino cit.*).

(10) Un'altra finestra, con uno strombo ancora più pronunciato, si apre nella parete di destra.

(11) G. NAVE, *Relazione, cit.*, p. 11.

(12) Il Nave, in altra *Relazione* conservata presso la Soprintenza cosentina, fa

Ancora più interessante di questo è, per diversi aspetti, il vano adibito a sacello della Madonna dell'*Itria* (13). E' una piccolissima cappella, di pochi metri quadrati, molto stretta e profonda, che si allunga entro la roccia che fa da basamento al corpo longitudinale del duomo; il vano, dalle pareti rivestite di marmi policromi con intarsiature varie, è coperto da una volta a botte illeggiadrita da rosette di stucco contenute entro lacunari, mentre il pavimento è costituito da piastrelle in maiolica (Foto 4).

Incerto è l'anno della sua edificazione; alcuni autori locali (14) citano una doppia datazione - il 1261 ed il 1454 - senza propendere per l'una o per l'altra, non essendovi documenti a favore di nessuna delle due tradizioni; nè, d'altra parte, la cappellina è in grado di offrire elementi tali da poter essere riferiti al XIII od al XV secolo. Tutto ciò che in essa si nota è posteriore ad entrambe le date traddite:

risalire tale cappella, unitamente alla superiore cappella del Sacramento, al XIV secolo, molto prima cioè dei documentati lavori del Caracciolo: «Un primo ampliamento dovette subirlo nel Trecento con la costruzione di un cappellone in luogo dell'abside occidentale che andò distrutta, con volta a crociera in basso al piano della cripta su quattro pilastri angolari di peducci; nell'abside primitiva scoprimmo i due nascimenti del catino; rilevammo l'arcata trecentesca di accesso alla cappella dalla cripta: la monofora ampiamente strombata all'interno; la severa porta occidentale. Sopra, fra il tetto e le volte attuali, identificammo i nascimenti angolari di quella che dovette essere la crociera trecentesca, poi crollata. Nel quattrocento il cappellone bisognoso probabilmente di essere consolidato, fu anche per lo spirito dei tempi e munificenza di Signori, abbellito. Infatti nel soccorpo il catino dell'abside trecentesca fu raccordato alla crociera maggiore con una volta a spicchi e peducci penduli e fu praticato un nicchiotto trilobo da noi rinvenuto nella parete di sinistra» (*Gerace, Cattedrale: Studio analitico per il restauro conservativo*, p. 11).

(13) *Itria* è corruzione popolare del termine Hodegitria (da Haghia Hodeghetria, titolo della Vergine che significa «guida della via»). Il sacello attesta le tradizioni religiose della bizantina gerace; ma l'antica icona basiliana dell'Odegitria è scomparsa, ed al suo posto vi è un modesto quadro di epoca incerta. Il culto dell'*Itria* è ancora molto diffuso in Calabria, a Bova, a Sbarre (rione di Reggio), a Gallico Marina, a Rosali, a Polistena, a Cinquefrondi, a Castrovillari, a Corigliano, a Morano, a Cirò, ecc., ed in molti paesi della Sicilia (cf. G. MUSOLINO, *Calabria bizantina*, Reggio C., 1966, pp. 161-178).

(14) Cf. P. SCAGLIONE, *Storie di Locri e di Gerace*, Napoli, 1856, vol. II, p. 22; A. OPPEDISANO, *Le catacombe ... cit.*, p. 50. Per il vescovo scrittore Ottaviano Pasqua, essa è del XIII secolo (O. PASQUA, *Vitae Episcoporum Ecclesiae Hieracensis*, in «Constitutiones et acta Synodi Hieracensis» del vescovo Cesare Rossi, Napoli, 1755, p. 285).

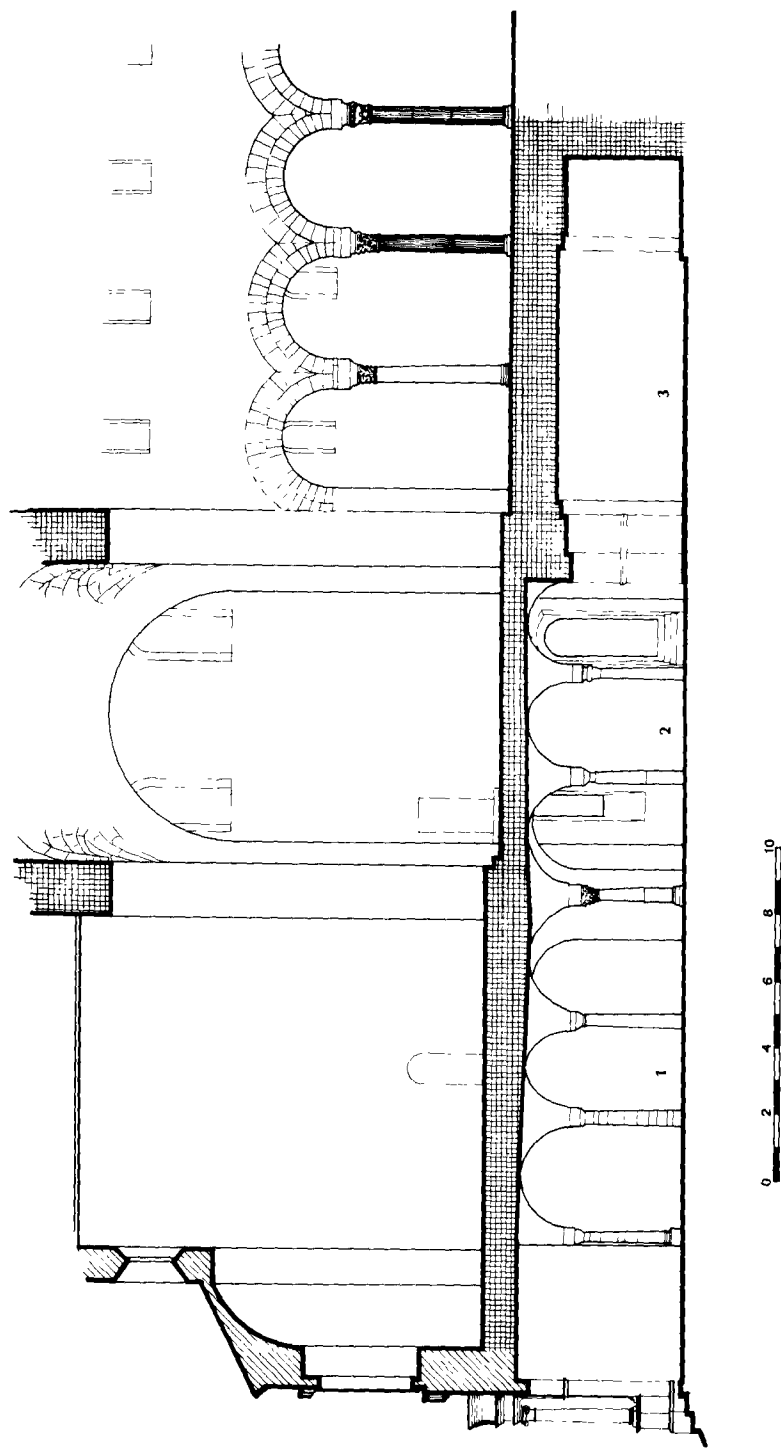


FIG. 4. — Gerace, cattedrale
Sezione longitudinale mediana. Particolare (Dal Martelli)
1. Braccio longitudinale della cripta 2. Braccio trasversale. 3. Cappella dell'Itria.

i particolari più antichi ivi esistenti non risalgono oltre i primi anni del XVI secolo. Fu in tale epoca, infatti, che il sacello venne abbellito una prima volta dal vescovo Bandinello De Saulis (1509-1517)⁽¹⁵⁾; ed una seconda volta lo fu un secolo dopo, e precisamente nel 1613, ad opera del vescovo Orazio Matteo (1601-1622)⁽¹⁶⁾, il quale le conferì l'aspetto attuale. I marmi intarsiati – che oggi appaiono molto guasti – con le finissime decorazioni raffiguranti i titoli attribuiti alla Vergine nelle litanie, e la pavimentazione maiolicata appartengono pure a questo periodo, mentre il rivestimento lapideo dell'altare è quello voluto dal vescovo Cesare Rossi (1750-1755), il quale probabilmente restaurò quello del Matteo dopo che la mensa, un tempo addossata al muro di fondo, venne fatta spostare in avanti dal vescovo Idelfonso Del Tufo (1730-1748)⁽¹⁷⁾. La fine ed elegante cancellata in ferro battuto è opera di artigiani serresi, e venne ordinata dal vescovo Vincenzo Vincentino (1650-1670), il cui stemma è al centro della cancellata⁽¹⁸⁾. Gli stucchi della volta a pieno sesto invece risalgono al 1853 circa, ossia all'epoca in cui l'arcidiacono della cattedrale e vicario capitolare Michele Sirgiovanni fece adornare la volta della cappella superiore del Sacramento e tutte le voltine della cripta⁽¹⁹⁾; ma, contrariamente a queste – che, come si dirà poco appresso, sono state scrostate per ripristinare l'antica semplicità degli ambienti – quella ben si intona con l'ornamentazione generale del sacello, in cui la policromia degli intarsi, le maioliche del pavimento, i giragli della cancellata, per quanto di epoche differenti, si fondono in un insieme di gusto tardo

(15) «Sacellum Conceptionis B. Mariae in Catacumbis pulchriorem reddidit» (O. PASQUA, *op. cit.*, p. 298).

(16) «Horatius Matteus Hieracensis Episcopus devotionis ergo Deiparae Virginis honori ita hoc templum exornari iussit 1613» è l'iscrizione che corre intorno all'altare e che testimonia l'intervento del Matteo Antonio Parlà, nella continuazione delle «Vitae» del Pasqua, dice: «Sacellum Deiparae Virginis in catacumbis Cathedralis Basilicae anno MDCIII eleganti opere vario marmore ornavit» (O. PASQUA, *op. cit.*, p. 237).

(17) Cf. A. OPPERISANO, *Le catacombe ...*, cit., p. 63

(18) IDEM, *ibidem.*, pp. 52-53.

(19) «La volta di detta Catacombe, e della Cappella, venne da poco ornata di stucco, con indoratura, e pittura, a cura, ed a spese in parte dell'Archidiacono della Chiesa Cattedrale don Michele Sirgiovanni, Procuratore della Cappella» U (P. SCAGLIONE, *op. cit.*, p. 22, nota 1).

rinascimentale unito ad elementi ottocenteschi, nel complesso di piacevole effetto.

I due ambienti colonnati della cripta, ossia il braccio longitudinale e quello trasversale, si presentano non nel loro aspetto originario, per quanto i restauri restitutivi vi si siano notevolmente avvicinati, ma quali vennero ricostruiti e riadattati alla fine di una serie di vicissitudini cui andarono soggetti in uno con la chiesa superiore.

I momenti più avventurosi furono quelli verificatisi nel 1744 e nel 1783, quando i due violenti terremoti che si abbatterono sul sacro edificio coinvolsero nella rovina anche il corpo ipogeico. In sèguito alla prima vicenda, crollarono le voltine e le colonne del solo braccio longitudinale; mentre durante il secondo e più grave episodio quasi tutte le volte e le colonne dell'intera cripta vennero abbattute dal rovinio del pavimento del soprastante presbiterio⁽²⁰⁾. L'asimmetria che attualmente si riscontra nella disposizione delle colonne e delle volte al punto di incrocio dei due bracci, se non trova la sua ragion d'essere nel concetto simbolico della *inclinatio capitis*, potrebbe avere probabilmente origine nella reintegrazione delle parti crollate effettuata nel 1823 ad opera del vescovo G. M. Pellicano (1819-1833), il ricostruttore della cattedrale⁽²¹⁾.

L'anno 1853 registrò un altro evento luttuoso per la bellezza e l'armonia della cripta, la cui arcaica semplicità venne alterata e mascherata, secondo i gusti del tempo, da una chiassosa veste decorativa del tutto inadatta al significato profondamente interiore del luogo sacro (Foto 5). Promotore e finanziatore di tali lavori fu il già menzionato arcidiacono Michele Sirgiovanni, il quale si servì di maestranze di Serra S. Bruno. Le snelle colonne furono camuffate da uno strato di calce, «quasi fossero state indegne del loro aspetto antico»⁽²²⁾; i capitelli, di cui quattro bizantini e la maggior parte classici, vennero vandalicamente scalpellati per esser resi uniformi⁽²³⁾ ed essere così inseriti – imprigionati in uno spesso strato di

(20) Alcune delle voltine originali si trovano ancora *in situ*; ce ne dà testimonianza il Nave, che osserva: «Nè sembra – per quanto le cronache vi insistano – che le volte, tutte, siano state rifatte dopo il crollo del 1783; i pochi assaggi, sia pure incompleti ed insufficienti, mostrano volte primitive in conci di pietra» (G. NAVE, *Relazione, cit.*, p. 10)

(21) Cf G. OCCHIATO, *Per la storia dei restauri ... cit.*, p. 107

(22) A. OPPEDISANO, *Le catacombe ... cit.*, p. 107.

(23) Cf P. SCAGLIONE, *op. cit.*, p. 22

stucco – nella decorazione pseudo-toscana che rivestì interamente le arcaiche volticciole della cripta, di cui pure venne abbassata l'altezza generale dal livello di calpestio.

In tale stato la vide, qualche anno prima del 1860, uno studioso tedesco, lo Schulz, il quale ce ne lasciò una breve descrizione ed alcuni disegni, per la verità alquanto imprecisi ⁽²⁴⁾. Così, pochi anni dopo, la vide il Salazar ⁽²⁵⁾, ed in tale stato la vide nel 1930 il Nave, il quale, non essendo a conoscenza della mutilazione subita dai capitelli, tuttavia ne intuì la triste verità, per quanto non osasse pensarla: «... e per quanto alcuni elementi in vista inducano a crederlo, il pensiero rifugge dal supporre che i capitelli frammentari siano stati scalpellati per dar luogo agli attuali» ⁽²⁶⁾. La verità doveva venire alla luce più tardi, in occasione dei lavori di restauro che, eliminando le mascherature ottocentesche, misero a nudo lo scempio subito dai capitelli, dei quali uno soltanto, di marmo pario ed a fogliame corinzio, non finito, si era salvato dalla mania orpellatrice del Sirgiovanni.

Intanto i vari assaggi compiuti dal Nave nel 1930 in più punti della cripta, e in particolare nel pavimento, avevano ridotto il soccorpo in uno stato di generale scompiglio; i resti dello sventramento della pavimentazione, mescolati alle macerie ed ai calcinacci causati dai saggi in altre zone della cripta, formavano un cumulo ingombrante che rimase tale per circa un decennio, finché la Soprintendenza alle Antichità e Belle Arti di Reggio Calabria, allora diretta da Gioacchino Mancini, non decise di far eseguire finalmente quei lavori di sistemazione e di restauro così a lungo sollecitati dal vescovo Giovanni Battista Chiappe (1922-1951).

I lavori si svolsero, sotto la direzione dell'ingegner Armando Dillon, entro un arco di tempo che va dal 1937 al 1939, richiedendo un totale di oltre quattrocento giornate lavorative, durante le quali la cripta vide, man mano che cadevano le insignificanti decorazioni, restituite le suggestive strutture originali, e poté riacquistare, con il ripristino dell'altezza delle volte, un senso di maggior respiro. Altri lavori, quali «la demolizione di numerosi altari posticci, il

(24) E. W. SCHULZ, *op. cit.*, pp. 353-354, figg. 121, 123, 124.

(25) D. SALAZAR, *Studi sui monumenti dell'Italia meridionale*, Napoli, 1871-77, vol. II, p. 53.

(26) G. NAVE, *Relazione ...*, *cit.*, p. 10

risarcimento delle strutture murarie, il rinnovamento della pavimentazione in quadretti di cotto» (27), si rivelarono di tale entità da far recuperare al monumento quasi per intera la sua primitiva espressione. Cosicché questo fu pronto per la riconsacrazione e per l'ufficiatura del primo solenne rito religioso il 29 giugno 1939, festività di S. Pietro ; rito celebrato da Mons. Chiappe alla presenza delle autorità civili e religiose e di tutto il popolo geracese.

*

**

Non molte sono le cripte di età normanna presenti in chiese calabresi nè, quelle esistenti, si presentano con caratteri omogenei tali da indurci a classificarle in una famiglia identificabile per l'impiego d'un identico linguaggio tipologico ed iconografico ; ognuna ha una fisionomia propria ed originale e si differenzia dalle altre per un proprio atteggiamento stilistico ed organizzativo dello spazio e per un proprio rapporto con la chiesa superiore. Nessuna di queste consegue quegli effetti di persuasione interiore e di incanto mistico suggeriti dalla cripta geracese ; la sola cripta di Umbriatico, pur diversa nella disposizione planimetrica (28) (Fig. 5), le si accosta per il gusto ingenuo e pittoresco dell'affollarsi dei sostegni, sottili e variati, cui inoltre contribuisce il medesimo effetto conseguito dalla rozza mutilazione dei capitelli.

(27) *Restauri alla cripta della Cattedrale di Gerace Superiore*, in «Le Arti», II (1939), n. 1, p. 51.

(28) La cripta dell'ex-cattedrale di Umbriatico ha una disposizione a pianta rettangolare, essendo ubicata in corrispondenza del solo transetto, e si articola in tre navate regolari coperte da ventun volte a crociera, sostenute da pilastri addossati alle pareti e da dodici colonne isolate. L'articolazione delle pareti, dovuta agli aggetti dei pilastri, il rigoroso ordine geometrico che regola l'organismo rettangolare dell'ambiente, ed in più la presenza di sottarchi nelle crociere indurrebbero a datare la cripta di Umbriatico ad età molto più tarda di quella geracese ; ed infatti il Martelli la giudica posteriore alla costruzione della chiesa superiore, attribuendola al XIII secolo (G. MARTELLI, *Prime ricerche sull'ex Cattedrale di Umbriatico*, in «Calabria Nobilissima», III (1949), n. 2, p. 209-212). Ma non è escluso che possa essere invece riferibile ad epoca più antica, trattandosi di una struttura che offre precisi riferimenti con il protoromanico europeo, e che possono metterla in relazione con le costruzioni normanne dell'XI secolo (cf. C. BOZZONI, *op. cit.*, p. 176-179).

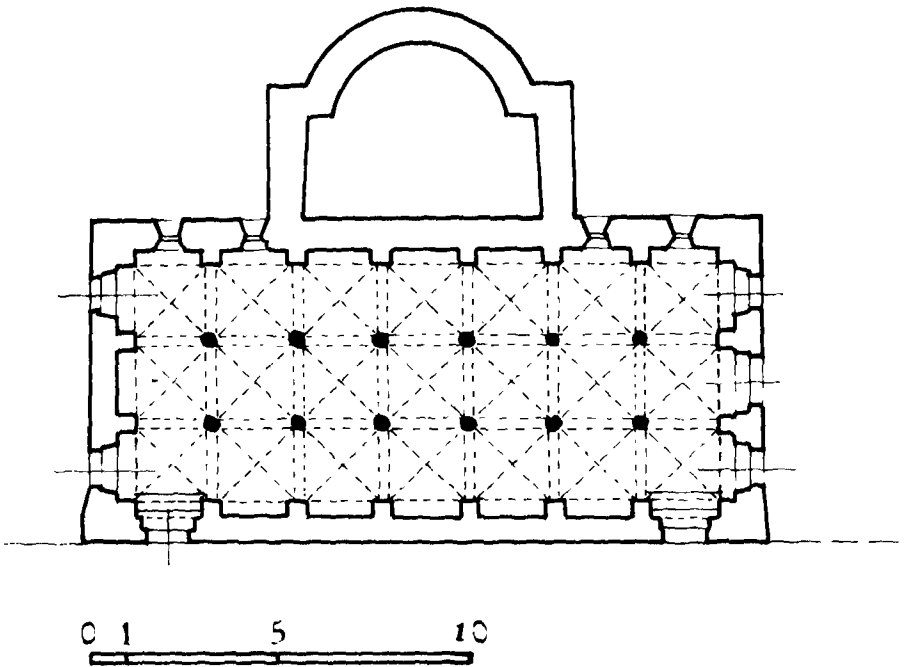


FIG. 5. – Umbriatico, ex cattedrale
Pianta della cripta (Dal Bozzoni)

Le cripte delle chiese di Calabria riferibili ad epoca normanna potrebbero essere però raggruppate in un primo tipo, assai semplice, senza sostegni intermedi, come nella Roccelletta, o solo con due colonne centrali, come nella cattedrale di Cassano allo Jonio⁽²⁹⁾, ed in un secondo tipo, più complesso, a navate e con volte a crociera, come in S. Marco Argentano, in S. Nicola in Plateis di Scalea e in quella di Umbriatico. Le prime raffigurano un modello strutturale che non può confrontarsi con quello di Gerace; ma nemmeno le seconde possono esser messe in relazione con la cripta geracese.

(29) La cripta della Roccelletta è in parte seppellita nel terreno e in parte colma dei detriti delle volte semicrollate, quella di Cassano allo Jonio è l'unica struttura antica che si conserva dell'intera costruzione normanna, ed è formata da sei crociere poggianti su due colonne, mentre una settima crociera è nel vano absidale (cf. B. CAPPELLI, *La cripta di Cassano allo Jonio*, in «Fede e Arte», VI (1958), p. 164-166).

compresa quella di Umbriatico : oltre alla tipologia della pianta che in nessuna di queste chiese ha la forma a T accolta dalla cripta geracese, la differenza più rilevante è nella diversità dei sostegni e delle volte. La cripta di S. Marco Argentano è di forma rettangolare, con le crociere in laterizio sostenute da tozzi pilastri su cui poggiano archi tufacei ogivali ed è suddivisa in quattro navate absidate ⁽³⁰⁾. La cripta di Scalea è pure rettangolare con basse e pesanti volte a crociera distribuite in tre navate, e con sostegni costituiti da colonnine e da pilastri poligonali su cui si impostano dei capitelli assai semplici ⁽³¹⁾; intorno a quella di Umbriatico bastino le poche considerazioni già espresse. E' evidente quindi come la cripta geracese appaia tipologicamente isolata dalle altre cripte calabresi, pur essendo apparentata con esse per una comune adesione ai moduli linguistici della romanizzazione, per trovare una più pertinente rispondenza nelle esperienze dell'architettura settentrionale, particolarmente di quella centro-europea, di cui costituisce una variante di gusto ingenuo e popolare.

Essa, difatti, pur nel suo linguaggio dimesso, è espressione compiuta di adesione al lessico protoromanico, nella sua forma a navate, quale, secondo il Kubach ⁽³²⁾, venne elaborata attorno al

(30) La cripta di S. Marco Argentano è una creazione unica in Calabria per la vivace policromia delle crociere e per l'aspetto che richiama da vicino le subcostruzioni di un tempio romano, essa presenta, in luogo di colonne, dodici massicci zoccoli di pietra molto bassi, sui quali gravano le crociere in cotto e gli archivolti leggermente ogivali, costruiti a strati alternati di conci e di mattoni. E la più vasta della Calabria dopo quella di Gerace (misura m 20,30 per 17,60, occupando un'area di 360 mq). La soprastante cattedrale è stata interamente rifatta nel Novecento; rispetto a questa, la cripta si presenta come una chiesa autonoma.

(31) La cripta di S. Nicola in Plateis di Scalea è l'unica struttura superstite della costruzione normanna (dat 1167), come per Cassano e S. Marco Argentano. L'edificio soprastante, riedificato in età angioina, è stato ulteriormente rimaneggiato nel Settecento; ma anche la cripta ha dovuto subire ritocchi e modifiche che ne hanno frantumato l'organicità originaria, per cui ora si presenta suddivisa in diversi brani: cinque navatelle di tre volte sotto la navata superiore, una di tre crociere dietro l'altare ed un'altra crociera che sovrasta la scala di accesso. Le crociere inoltre sono tuttora appesantite dalla solita trita decorazione a stucchi ottocentesca: esse poggiano gravi e massicce sui brevi sostegni e, per la mancanza di archivolti, assumono un aspetto ancora più opprimente.

(32) Cf. H. E. KUBACH, *op. cit.*, p. 98.

Mille. Questi suddivide le cripte a navate in due tipi : quello più antico è dato da cripte di tre per tre campate sottostanti il quadrato del coro. Il partito cui appartiene Gerace è costituito da cripte occupanti il coro e l'intero transetto, le quali più che dare maggiore spazialità al vano ipogeico sembrano voler creare come un «palco» per la chiesa superiore. Queste cripte appartengono tutte a chiese della prima metà dell'XI secolo : Spira I, Acqui in Piemonte, S. Salvatore al Monte Amiata ; nel Mezzogiorno invece esse sono più tarde (Gerace, Otranto) ⁽³³⁾.

L'affinità di Gerace con Spira notata dal Kubach, osservando le due piante, sembrerebbe a tutta prima stringente : la cripta geracese si estende infatti sotto il coro ed il transetto con un impianto a T capovolta, e si inserisce in uno stretto rapporto spaziale con la chiesa superiore, come avviene nella cripta di Spira. Fra le due realizzazioni vi sono però delle notevoli differenze : la cripta delle chiesa tedesca (Fig. 6) è un ambiente caratterizzato da un severo rigore geometrico, sottolineato dalle arcate a pilastri che inquadrano la campata centrale corrispondente alla crociera soprastante e dalla presenza dei sottarchi che individuano le campate ; in Gerace tale rigore non si registra affatto, ed inoltre mancano i sottarchi, sia trasversali che longitudinali ; anche i sostegni fra i due complessi sono del tutto differenti : a Gerace viene usato materiale di recupero greco e romano, per cui vi è molta varietà fra le colonne, mentre a Spira compaiono uniformi colonne cilindriche, tali da accentuare quel senso di solidità e di ordine geometrico già evidenziato.

Il collegamento fatto dalla Dattola-Morello ⁽³⁴⁾ con le cripte lombarde e con quelle pugliesi non è che una coincidenza d'impostazione nell'ambito del tipo protoromanico già esaminato ; gli stessi rimandi sono possibili anche per Salerno, per Otranto, per Taranto e, nella stessa Calabria, per la ex-cattedrale di Umbriatico. In tutte queste cripte risulta una identica spazialità ambientale originata dalla esilità e dalla varietà dei sostegni impiegati, che

(33) Nel tardo XI e nel XII secolo, questa soluzione diventa normale in Italia (Modena, Venezia, San Zenò di Verona, Salerno, Bari, etc.).

(34) R. DATTOLA-MORELLO, *Importanza della cattedrale di Gerace*, in «Bruttium», XXXIII (1954), n. 5-6, p. 7-8 ; IDEM, *Sulla datazione della cattedrale di Gerace*, ivi, 1962, n. 1, pp. 7-8 ; IDEM, *Antiche costruzioni della Calabria in una pubblicazione di Schwarz*, ivi, XLIII (1964), n. 3, p. 5-6.

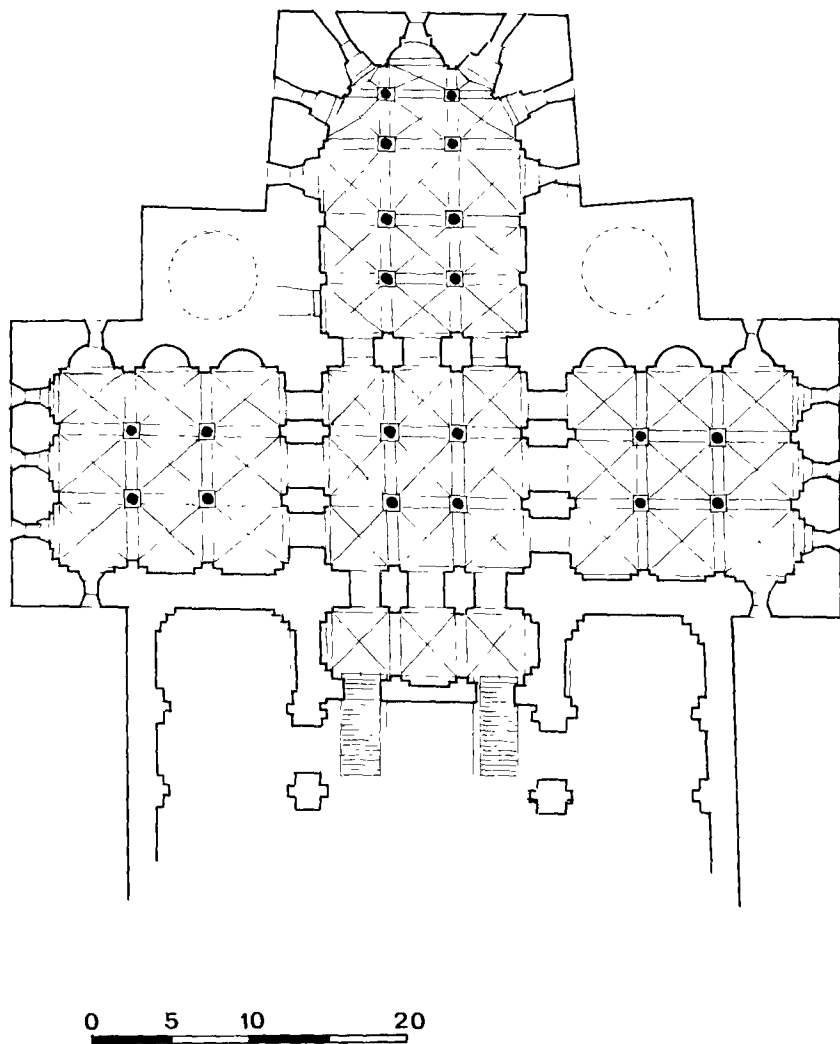


FIG. 6. - Spira, cattedrale
Pianta della cripta (Dal Kubach)

sfumano e si perdono nell'atmosfera densa di ombre ; tuttavia il tipo geracese manca completamente di sottarchi nella struttura delle volte, sicchè qui lo spazio risulta ancor più indefinito e mutevole che in quelle, dove le volte sono sistemate in ordinate campate a crociera. Si ha l'impressione di vedere nel corpo ipogeico geracese, soprattutto per quell'affollarsi di colonne disuguali, per la morbidezza delle ombre, per lo svanire dei muri perimentrali, per l'assenza di archivolti dalle crociere (Foto 1 e 2), l'affermarsi di un gusto tipicamente popolare, coloristico, che non sembra partecipare delle esperienze colte del superiore presbiterio. L'impressione è confermata dalle crociere oggi imbiancate a calce, e da quella loro disposizione quasi capricciosa, come lasciata al caso, che nulla ha del rigoroso ordine delle altre cripte sopra ricordate.

Anche rispetto alle vicende della propria genesi, la cripta di Gerace si discosta da tutte le altre cripte calabresi precedentemente menzionate : sorte, queste, contestualmente al corpo chiesastico di cui fanno parte ; quella, invece, ha una origine ed uno sviluppo estremamente complessi e particolari, cui è connessa una serie di incertezze interpretative e quindi di problemi che, in gran parte, hanno finora eluso gli sforzi degli studiosi.

La sua stessa singolare conformazione planimetrica comprendente diversi ambienti è tale da suggerire deduzioni e teorie non esattamente rispondenti alla realtà. La più comune e gratuita di tali teorie è quella che postula la forma primitiva della cripta come impostata su uno schema planimetrico a croce greca ⁽³⁵⁾. In effetti, il distribuirsi degli ambienti in tutta l'area ipogeica del duomo geracese potrebbe suggerire, anche se con un certo sforzo ricostruttivo, l'idea di un impianto a croce greca : questa risulterebbe composta dal lungo vano svolgentesi al di sotto del transetto, il quale formerebbe il braccio trasversale della croce, e dal capocroce che con il sacello dell'*Itria* costituirebbe il braccio longitudinale. Ma appare subito chiara la forzatura di una tale restituzione, la quale non trova sostegno nè sul piano della discussione storico-artistica nè dello sviluppo temporale dei vani stessi accolti nella cripta.

(35) A titolo di esempio, si veda . G. INCORPORA, *Locri e Gerace*, Roma, 1970, p. 31 ; E. BARILLARO, *Locri e la Locride*, S. Giovanni di Gerace, 1970, p. 37 ; IDEM., *Calabria Dizionario corografico*, Cosenza, 1972, p. 282 ; G. SANTAGATA, *Calabria Sacra*, Reggio Calabria, 1974, p. 202

Per poterla concepire con un andamento a croce greca, dovremmo considerarla o come originariamente compresa entro un perimetro quadrato, ora scomparso, nel qual caso si avrebbe uno schema bizantino a croce inscritta, riprodotto in grande la pianta della Cattolica di Stilo e del S. Marco di Rossano; oppure come priva fin dall'origine di tale perimetro esterno, cioè come una vera e propria croce, costituita da due corpi molto allungati (almeno quanto l'attuale braccio trasversale) normali fra loro al centro.

Scartiamo subito la seconda ipotesi, secondo la quale ci troveremmo di fronte ad una creazione unica davvero inconcepibile non solo in terra di Calabria ma anche in tutto il Meridione, al di fuori di ogni schema tipologico quivi presente, giacché non si conoscono altri esempi del genere (ed in effetti non ve ne furono). Se invece ammettiamo come possibile la prima ipotesi, ossia un edificio bizantino a croce greca inscritta, anche in questo caso saremmo in presenza di un *unicum*, non per l'impossibilità di riscontri, bensì per le enormi dimensioni di cui tale fabbrica sarebbe dovuta essere dotata. Data la straordinaria ampiezza dei due bracci della croce, accresciuta ancor più dalle mura perimetrali del quadrato esterno, si sarebbe avuto in Gerace un esemplare di mole maestosa, paragonabile non alle piccole realizzazioni consimili della Calabria, ma piuttosto ai modelli della grande architettura bizantina di Costantinopoli. Ma le costruzioni deutero-bizantine calabresi a sistema centrico non raggiunsero mai tale vistosità di proporzioni, né prima né dopo l'avvento dei Normanni; quando si volle imprimere un senso di maggiore respiro agli edifici sacri venne sempre adottata la pianta basilicale.

La morfologia della cripta, a sua volta, ci dà dimostrazione di come in origine tale impianto non esistesse, non rispondendo ad alcun piano concettivo da parte dei costruttori. Il sacello dell'*Itria*, infatti, che dovrebbe costituire la metà del braccio longitudinale, è una struttura caratterizzata da una forte asimmetria rispetto al capocroce di cui dovrebbe essere l'ideale continuazione. Osservando infatti il disegno dalla pianta del piccolo sacrario (Fig. 3), saltano agli occhi due particolarità: la prima è che questo vano non si trova in asse con il capocroce, ma spostato più a sud; in secondo luogo, la sua ampiezza è ridotta di oltre la metà rispetto a quella del capocroce e del braccio trasversale. Entrambe le circostanze ci fanno certi che il vano non è sincrono al resto della cripta, o almeno che esso non

venne concepito come parte integrante di quella croce che ne avrebbe dovuto costituire l'iconografia, poichè in tal caso sarebbe dovuto essere portato alle medesime dimensioni delle sue altre parti.

Ma anche per quanto riguarda il sacello dell'*Itria* si è costretti a brancolare nel buio quando si indaga sulle sue vere origini. Il piccone del Nave, giunto di fronte a questo vano, si è purtroppo arrestato, quasi non osasse neppure sfiorarlo per timore di alterarne l'antica venustà⁽³⁶⁾; se avesse osato, avrebbe forse sollevato il velo di questo mistero, la cui soluzione non ci interessa tanto in se stessa, quanto perchè coinvolge l'intero e più generale problema della genesi della cripta.

Come era, infatti, in origine la cripta? Sorse contemporaneamente alla cattedrale o era una costruzione precedente? Ebbe fin dal principio la conformazione attuale, oppure incorporò un nucleo preesistente? A che epoca rimontano i vani recentemente scoperti ed a che uso erano destinati? Dove erano situate le antiche scale di accesso alla chiesa superiore? Sono, questi, i più pressanti interrogativi ai quali bisogna dare una risposta se si vuole chiarire il mistero che circonda le strutture ipogeiche della cattedrale geracese; ed è a questi interrogativi che si tenta in questa sede di rispondere, al fine di dare una interpretazione il più possibile coerente ai numerosi problemi da queste sollevati.

*

**

La parte del soccorpo che si stende sotto il transetto, il coro e le absidi è, come si può notare dai disegni, ricavata dal forte dislivello del terreno su cui sorge la cattedrale ed alla quale fa quasi da palco⁽³⁷⁾; mentre la piccola cappella della Vergine Deitria si pro-

(36) «Nessun particolare assaggio è stato praticato per ora nel sacello di S. Maria Deitria a conferma della tradizione che lo fa rimontare al vescovo Paolo II del 1261, abbenchè ciò che si vede risalga al Cardinale Bandinello Saulio dei primi del Cinquecento od al Vescovo Matteo di un secolo dopo ed al Vescovo Vincentino» (G. NAVE, *Relazione ... cit.*, p. 10)

(37) Il livello del piano di pavimento della cattedrale è, dal lato della facciata occidentale, più basso di quello del piano stradale (la strada, in salita, asseconda il pendio naturale della collina) mentre dalla parte della tribuna, ad oriente, si innalza sul piano della piazza di oltre 6 metri

tende in uno scavo profondo, praticato nella roccia sottostante al piano di pavimento della nave mediana.

Ma altri vani – dei quali si è fatto cenno al principio di questo scritto – le si affiancano a destra ed a sinistra, ricavati pure in gran parte entro la roccia e situati al di sotto delle navate laterali. Questi ambienti (Figg. 7, 8), dopo essere stati murati ed occultati in epoca incerta e per ignoti motivi, sono inaspettatamente venuti alla luce durante i lavori di ricerca compiuti dal Nave nel 1930⁽³⁸⁾; la loro

(38) Non dal Dillon, come invece afferma il Bozzoni (cf. C. BOZZONI, *op. cit.*, p. 155). Si trascrive qui il testo interessantissimo del Nave «A destra del fornice di questo sacrario [= il sacello dell'*Itria*] oltre il pilastro maestro di transetto, dopo aver scoperto in un bassofondo rozzamente tracciata ad affresco del Seicento la scena di S. Giorgio, è stata perforata la parete puramente di riempimento in questo punto e mercè il foro praticato è venuto in luce un vano di cui si erano perdute le tracce e la memoria, ma che meglio studiato con mezzi adeguati potrebbe forse rivelare elementi di particolare orientamento sull'ubicazione della cripta in rapporto alla Cattedrale e stabilirne con maggiori argomenti la cronologia del suo sviluppo

«Da quanto si può arguire dall'attuale stato di cose, un primo arcosolio voltato in pietre conce è stato ampliato: la volta ingrandita, direttamente scavata nella roccia, male si raccorda coi piedritti delle pareti; nella parete di fondo un tempo era fissato un quadro di cui si precisano le dimensioni per le tracce lasciate sull'intonaco; sotto il quadro vi era forse sistemato un altare; il muro di fondo già bucato sopra il presunto altare, divide da un ossario non perlustrato ed il foro fu trovato occluso con pietrame tufaceo a secco. Ci si domanda per quali ragioni il luogo sia stato abbandonato e simulato, perchè l'altare sia stato rabbiosamente distrutto e sepolto in un cumulo di materiali. Che un tempo, abbastanza tardo, questa sia stata una cappella sembra indubbio; ma originariamente l'arcata di accesso proteggeva un sarcofago od invece immetteva nella scala che saliva in Cattedrale? Quanto rimane dell'arco in pietra è decorato verso l'interno, come per esser veduto scendendo, con un fregio cinabro del XIII secolo su esile intonaco, la lunetta in muratura più tarda conserva tracce appena visibili di colore ed è sostenuta da un grossolano architrave in legno; il blocco di muratura che servi per l'altare potrebbe – data appunto la sua configurazione che a tutta prima non si spiega bene come avanzo di una mensa – essere invece l'ammasso di muratura degli ultimi gradini della supposta scala in pietra anzidetta.

«Simmetricamente, a sinistra del sacello centrale della Madonna dell'*Itria*, è ricavato nel muro un altro arco sorretto da due colonnine romaniche sporgenti con capitelli a fogliami e basi ben intagliate. L'altare posticcio in legno è stato rimosso e sfondata la muratura di bassofondo che occlude l'arco per indagare se si trattasse di un arcosolio o di un accesso ad una presuppuesta scala come si tentò di definire per la corrispondente arcata scoperta a destra. Ma i mezzi insufficienti

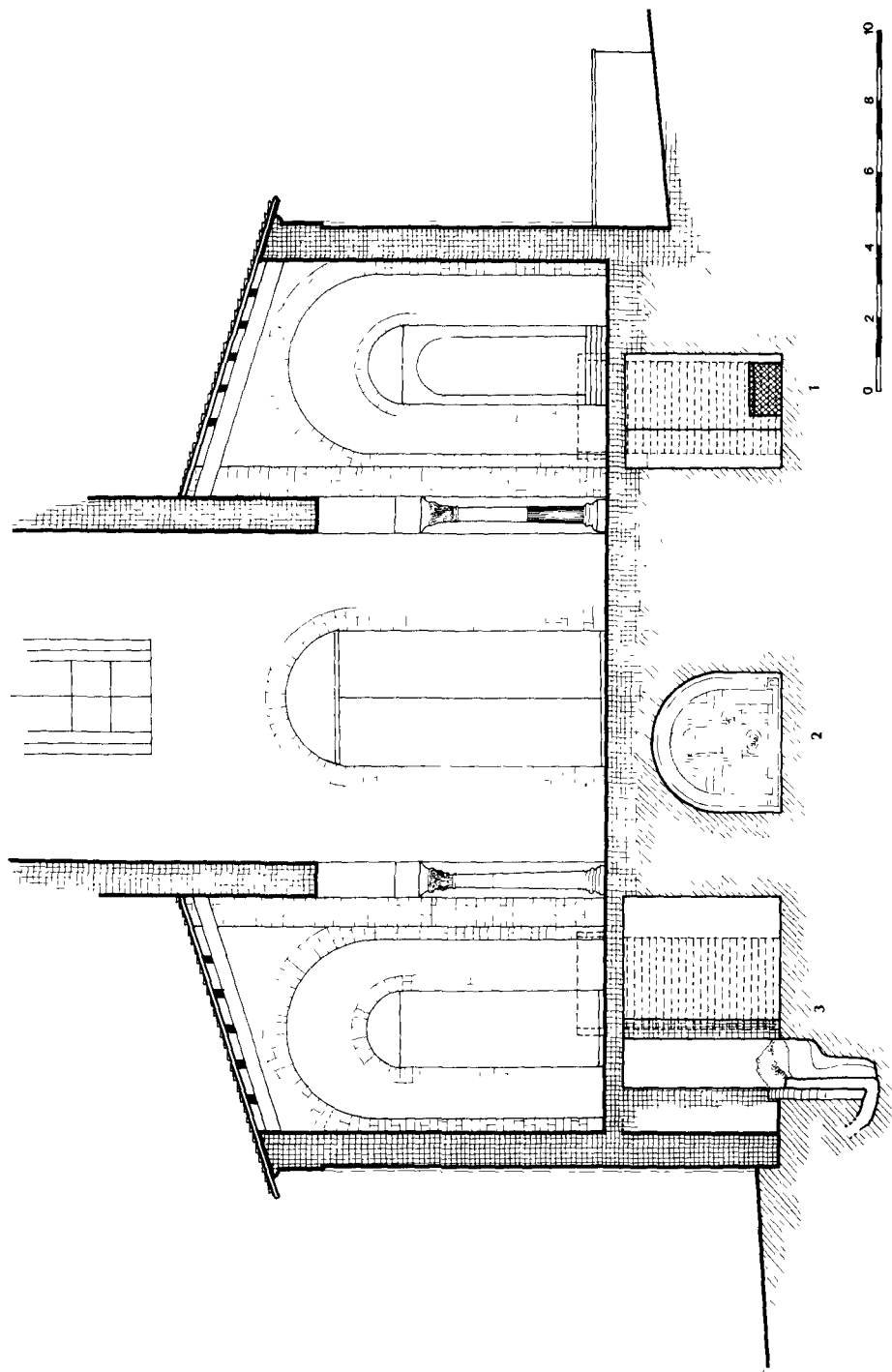


Fig. 7. – Gerace, cattedrale

Sezione trasversale verso ovest e localizzazione dei vani ubicati al di sotto delle navate, con schizzo restitutivo delle antiche scale di accesso alla cripta (Disegno dell'autore)

1 Cappella nave destra 2 Cappella nave sinistra 3 Scavo nave sinistra

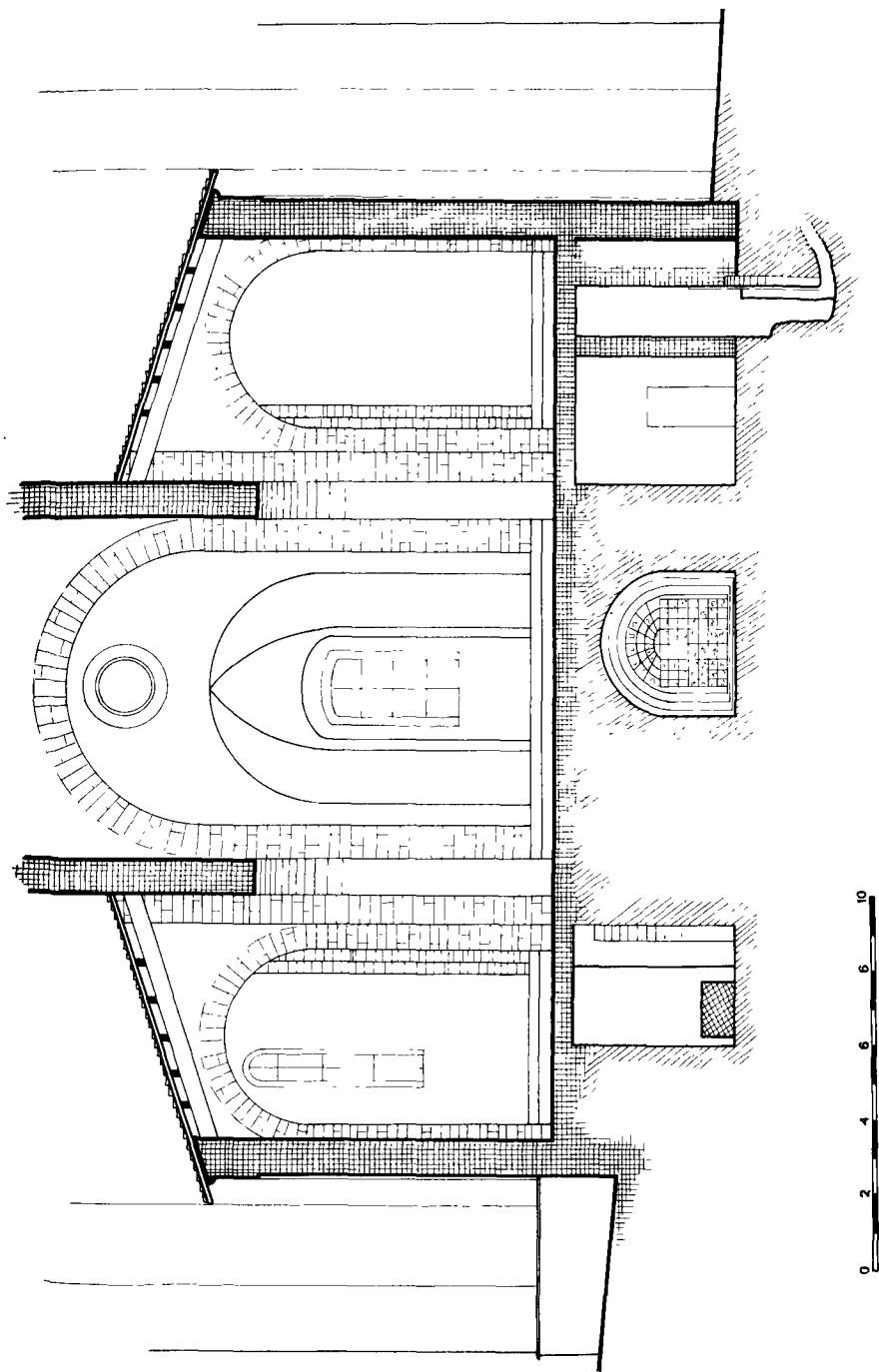


Fig. 8. - Gerace, cattedrale
Sezione trasversale verso est (Disegno dell'autore)

esplorazione, interrotta dal Nave per la consueta insufficienza di mezzi finanziari, venne ripresa saltuariamente nel 1930, durante il restauro della cripta, e nel 1954, dopo i lavori di ripristinamento e restauro del Martelli all'edificio superiore (39), ma senza convinzione, tanto è vero che vennero presto abbandonati senza che si fosse approdato a nulla di conclusivo, e non sono stati più ripresi fino ad oggi.

Sono proprio questi vani che custodiscono, secondo noi, il segreto delle prime origini e del successivo costituirsi della vasta subcostruzione geracese; soltanto questi, se esplorati fin nelle più riposte profondità della roccia, consentirebbero di gettare una luce su tante incognite e potrebbero, per ripetere le parole del Nave, «rivelare elementi di particolare orientamento sull'ubicazione della cripta in rapporto alla cattedrale e stabilire con maggiori argomenti la cronologia del suo sviluppo» (40).

Il più interessante di questi ambienti sotterranei è quello che si apre, a destra del sacello dell'*Itria*, con un'arcata di accesso decorata internamente da un fregio cinabro, eseguito su esile intonaco (Figg. 9, 10). E' interamente scavato nella roccia, tranne che per il cielo costituito dal pavimento della cattedrale; a sinistra, si nota della muratura tufacea condotta fino ad una certa altezza e degradante sulla roccia del fondo. Ma l'elemento più notevole di questa piccola struttura è senz'altro quello che sembra essere un ammasso calcareo situato nel mezzo, isolato per tre lati e aderente da tergo ad un residuo frammento di muro (Foto 6 e 7).

Attorno al misterioso elemento si è subito formata una ridda di ipotesi e di congetture, nessuna delle quali però confortata da valide argomentazioni; esso è stato variamente spiegato come avanzo di cippo d'altare cristiano, come residuo di scala d'accesso al presbiterio, come ara pagana d'età classica ed infine come ara

non consentirono di esaminare gli assaggi in galleria sul terreno di riempimento incontrato, e solo vennero in luce l'inizio delle due pareti laterali a conci squadrati insufficienti ad esaurire l'argomento. se infatti si tratti di due tombe con sarcofago, o mense d'altare; o se invece si tratti di due accessi a vere e proprie scale consuete nelle maggiori basiliche del tempo di pretto stile romanico» (G NAVE, *Relazione* . . . cit ., pp. 10-12)

(39) Per i lavori di restauro di Gisberto Martelli, si veda G OCCHIATO, *Per la storia dei restauri* . . . cit

(40) G NAVE, *Relazione* . . . cit ., p 11

preclassica. L'ipotesi che sembra prevalere, e che senz'altro è la più suggestiva, è che si tratti effettivamente di una antica ara pagana, di cui ha tutto l'aspetto e le caratteristiche fondamentali (41).

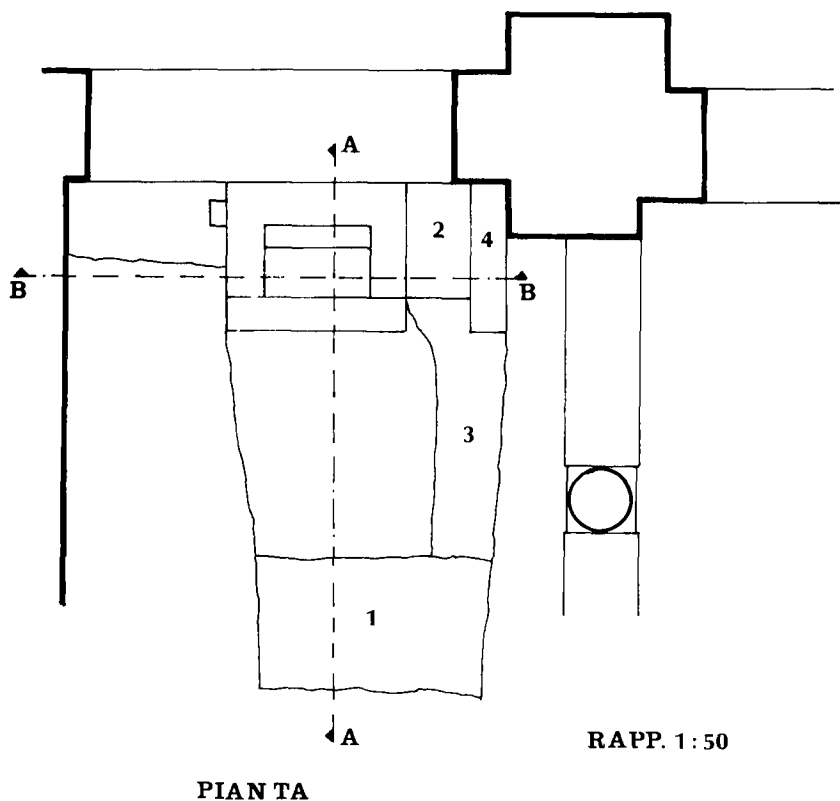


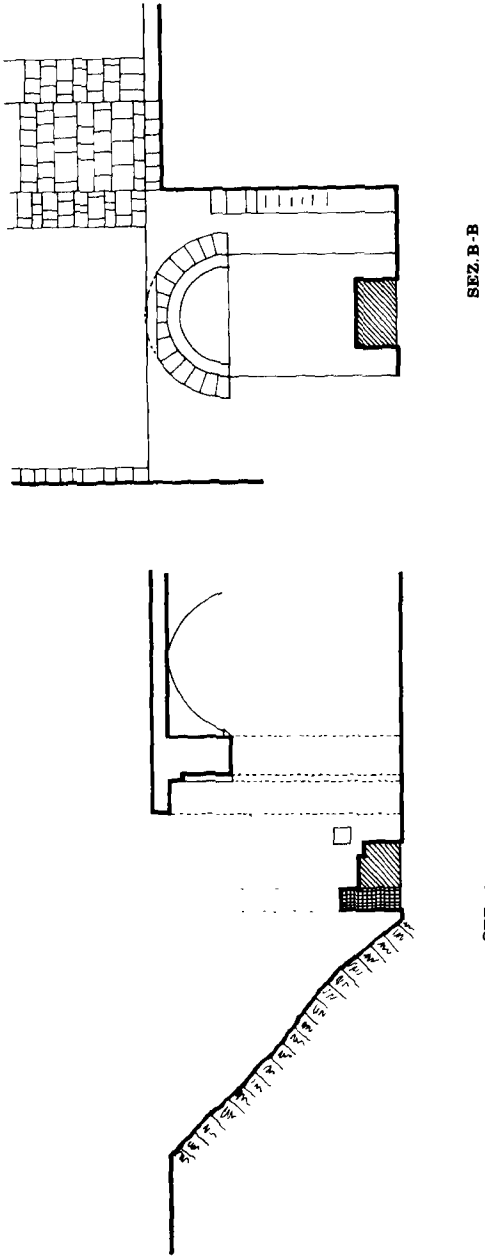
FIG. 9. - Gerace, cattedrale

Ritrovamenti : scavo nave sinistra (Disegno di Franco Carelli) Pianta

1. Terreno di riporto 2. Muratura tufacea degradante su 3. 3 Roccia 4. Muratura tufacea

Le peculiarità del reperto archeologico predicherebbero tutte a favore di questa tesi. Ne renderebbero testimonianza un canale di scorrimento (emodotto), praticato diagonalmente sul piano del

(41) Cf. A. OPPEDISANO, *Le catacombe...*, cit., p. 55 ; C. BOZZONI, *op. cit.*, p. 155



RAPP. 1 50

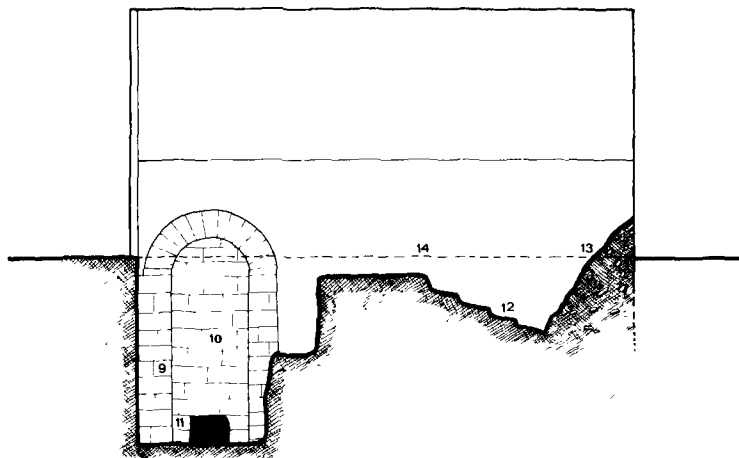
FIG. 10. - Gerace, cattedrale
Ritrovamenti - scavo nave sinistra. Sezioni
(Disegno di Franco Carelli)

manufatto, destinato a ricevere il sangue delle vittime sacrificali ed a convogliarlo verso il *bothros*, visibile alla base del frontespizio del blocco tufaceo ⁽⁴²⁾ e, a destra della presunta ara, ricavata nella parete di roccia, una nicchia quadrata, poco profonda, nella quale verosimilmente venivano appoggiati o conservati gli elementi di culto necessari per i sacrifici.

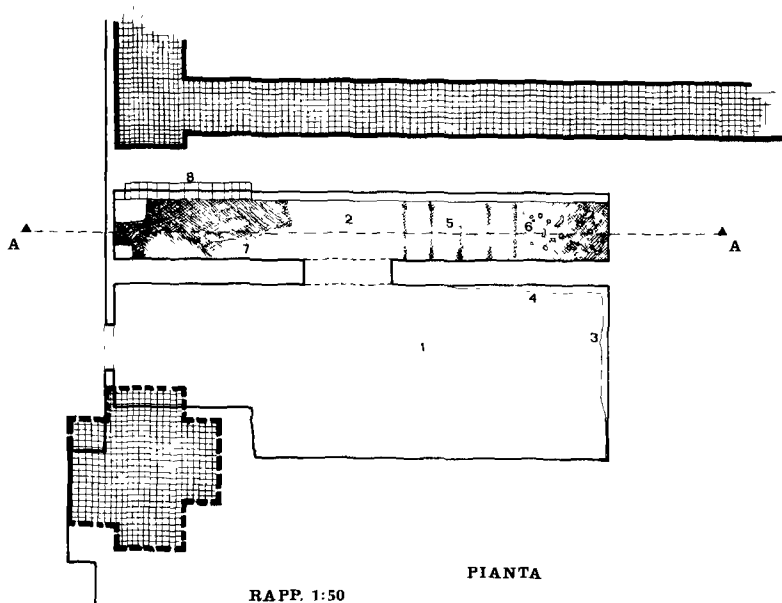
L'altro ambiente (Fig. 11) sorge a sinistra del sacrario dell'*Itria*, e vi si accede per una porta simmetrica e identica alla prima. Questo è più complesso di quello or ora descritto, essendo suddiviso in due vani di disuguali dimensioni da un muro e intercomunicanti attraverso una normale apertura priva di imposta. Il locale più ampio, dalle pareti a conci squadrate, reca qua e là i segni di una decorazione ad affresco – tracce di fregi cinabro – scomparsa insieme con l'intonaco. Molto più interessante è il vano minore, profondo quanto il primo, ma molto più angusto, simile ad un corridoio; lo scavo praticato nel terreno di riempimento che qui serviva da pavimentazione ha condotto alla scoperta nell'estremità orientale di un'apertura murata simile ad una nicchia ad arco, voltato a pieno sesto in pietre conche su piedritti dello stesso materiale, la quale nella sua zona più bassa si apre in un cunicolo orientato verso l'Episcopio, di cui però non si conoscono nè la lunghezza nè la destinazione; dal punto mediano fino all'estremità occidentale di questo corridoio è stata portata alla luce, pure sotto il piano di calpestio, una gradinata in terra battuta i cui scalini più profondi giacciono ancora inesplorati sotto il terreno di riempimento, chè a questo punto le ricerche esplorative sono state sospese.

Entrambe le subcostruzioni fin qui considerate sollevano una quantità infinita di interrogativi, suscitando perplessità sia per la loro particolare ubicazione che per il loro corredo; incertezze che l'interruzione dell'opera di perlustrazione non aiuta certo a risolvere. A quale epoca rimontano? Sono coevi fra loro? A che uso erano destinati? E in che rapporto stanno con la cattedrale? Perchè, infine, dopo un loro uso largamente documentato, come ci dimostra la *Relazione* del Nave, sono stati abbandonati, interrati e simulati?

(42) Fra l'ara ed il *bothros* è possibile notare sul pavimento la prosecuzione del canale di scolo. Il *bothros*, o pozzetto sacrificale, è occultato da una pietra quadrangolare.



SEZIONE A-A



RAPP. 1:50

PIANTA

FIG 11 - Gerace, cattedrale

Scavo nave nord Pianta e sezione (Disegno dell'autore)

1 e 2 Ambienti intercomunicanti attraverso l'apertura A 3 e 4 Residui di intonaco con tracce di affresco 5. Gradini in terra battuta degradanti su 6 6 Terreno di riporto 7. Fossa 8. Vano rettangolare in conci squadriati sormontato da arco di scarico 9 Piedritto d'imposta 10 Vano rettangolare sormontato da arco di scarico 11 Cunicolo 12 Gradini in terra battuta. 13. Terreno di riporto 14 Piano di alpestio della cripta

Prima di tentare una qualsiasi interpretazione dei problemi sollevati da questi due ambienti e prima di dare una lettura cronologica della cripta nella sua stesura architettonica, e sempre con l'intento di individuarne il *substratum* più antico ed i processi evolutivi da esso subiti attraverso età e culture diverse, è bene però condurre a termine l'esplorazione di tutto il plesso edilizio ipogeico, con l'esame di un ulteriore ambiente che le indagini e gli assaggi hanno indicato come meritevole di particolare considerazione. Oltre ai due vani precedentemente descritti vi è, infatti, un'altra zona nella cripta che per molteplici aspetti si prospetta molto interessante ai fini della nostra ricerca e che, al contrario dei primi, ci offre finalmente qualcosa di concreto su cui basare le nostre deduzioni.

Si tratta del braccio longitudinale, o *caput*, della cripta, nel quale il Nave durante le indagini di scavo portò inaspettatamente alla luce alcuni particolari molto significativi, di cui nulla si sospettava perchè occultati dalle successive strutture. In primo luogo venne identificato all'estremità orientale di questo braccio, in corrispondenza dell'abside centrale fortemente modificata nel 1669 per l'apertura della porta maggiore prospiciente la piazza⁽⁴³⁾, ed a filo con le pareti dell'edificio, un completo nucleo absidale minore, molto antico, nascosto nella muratura d'epoca più tarda, comprendente una piccola abside centrale e due nicchie o absidi minori laterali (Fig. 12); della prima «è apparsa scavata nella roccia la cavea»⁽⁴⁴⁾, ossia soltanto il tracciato originale; le seconde, invece, si sono presentate «tuttora intatte, costruite nella muratura antica e comprese nel dia-

(43) Nel 1669 l'abside venne forata in basso per ricavarne una apertura di ingresso alla cripta dal vicario Andrea Pilastrio («Hic anno MDCLXIX ut a platea ante absidem Cathedralis Basilicae ad Catacumbas, et B Virginis sacellum pateret aditus, muro effosso, portam aperuit » Così O PASQUA, *op. cit.*, p. 327) L'apertura, più tardi, venne decorata da un bel portale di stile baroccheggianti ad opera del vescovo L. M. Pellicano (1818-1833). La data del 1823, incisa sul frontoncino, corrisponde alla costruzione del portale stesso, nonostante l'opinione contraria espressa dal Nave (*Relazione . . . cit.*, p. 2) e dal Martelli (*La cattedrale di Gerace. cit.*, p. 125, nota 9) Lo stesso Pellicano ce ne offre la testimonianza: «Ianuam orientem versus in tribuna aperuit Andreas Pilastrius 1669 Vicarius Apostolicus, quam grandiosem et magnificentissimo opere lapideo ego ipse extruxi anno 1823» (*Bollario dei vescovi Barisani-Pellicano, 1798-1833*, ms. nell'archivio della Curia vescovile di Locri).

(44) G. NAVE, *Relazione . . . cit.*, p. 9.

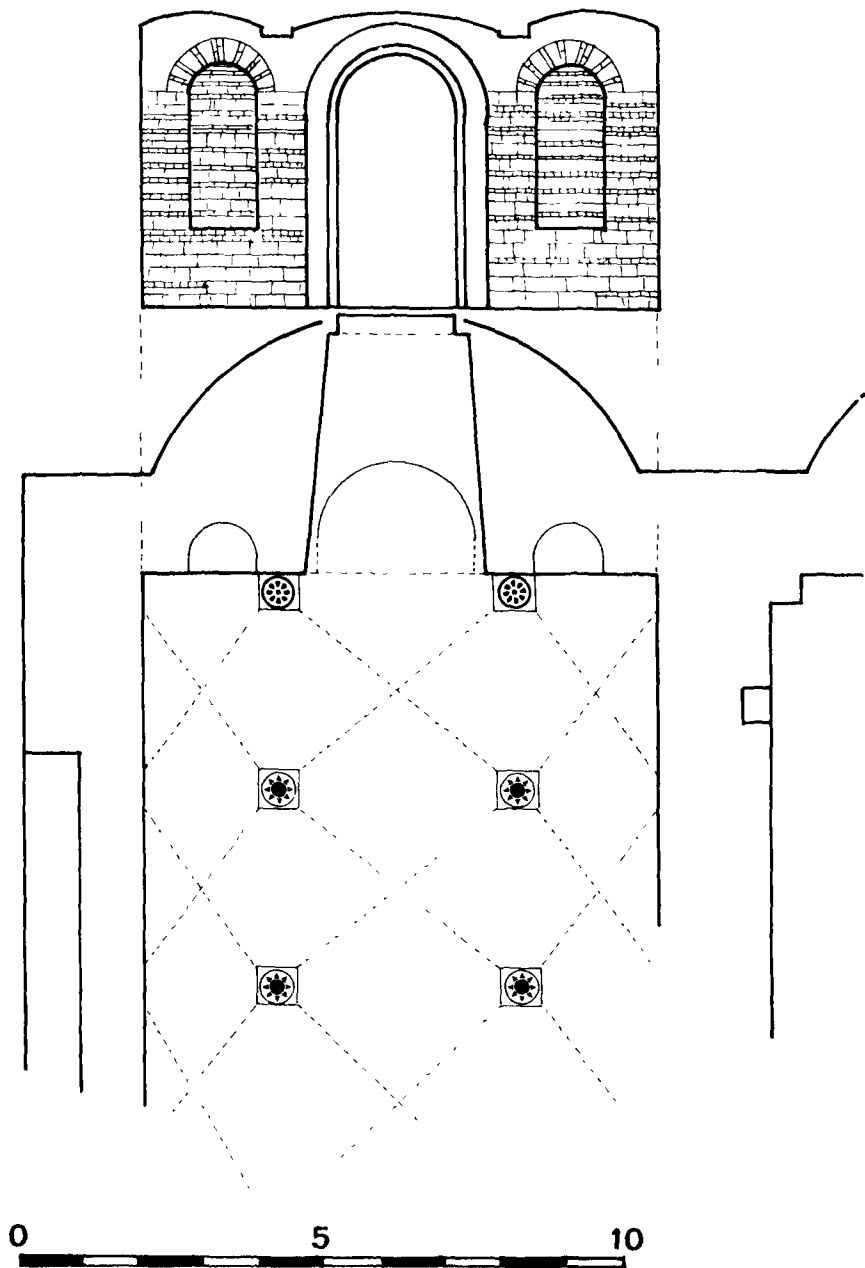


FIG. 12. - Un particolare del disegno dell'architetto Gaetano Nave, riproducente il braccio longitudinale della cripta con i ritrovamenti relativi alla prisca basilichetta basiliana

metro dell'abside maggiore soprastante» (45). L'altra scoperta, pure di grande valore, concerne l'esistenza di una cisterna ricavata nella roccia del monte, e compresa essa pure entro questa stessa area di esplorazione (46).

Siamo dunque in presenza di elementi tali che ci consentono di individuare con alta attendibilità e verisimiglianza l'ambiente nella sua essenza e nel suo significato originario, successivamente trasformato e decaduto dall'uso cui era adibito ; lasciamo però la parola allo stesso Nave, il cui discorso su tale argomento è molto chiaro e preciso : «La loro [= delle absidette laterali] diligente e forte struttura, con la presenza di mattoni tra concio e concio di pietra nella ghiera esterna dell'arco e filari ad anelli di mattoni nella calotta ; la ubicazione rispetto al catino centrale, fa ritenere che con questo le due nicchie costituissero un primitivo sacello bizantino del XI secolo incorporato nella concezione della vastissima Cattedrale e compreso poi nell'ampia cripta che ne nacque. L'absidula di mezzo ricorda il presbiterio centrale con l'altare ; la nicchia di sinistra è la traccia corrispondente alla *prothesis* e quella di destra all'altra absidiola canonica costituente il *diakoneion* secondo il rito greco» (47).

E' una scoperta veramente eccezionale, la quale trova conferma nel fatto che nella stessa Gerace esistono altri due esempi simili alla struttura emersa nel *caput* della cripta : il *San Giovannello* e la

(45) IDEM, p. 9. Ognuna di queste nicchie sorge a m 1,35 dal livello di calpestio, e misura in altezza m 2,70 ed in larghezza m 1,09.

(46) «All'inizio occidentale del semicerchio che segna il tracciato di quella che era l'abside tra le due nicchie, è scavato nella roccia un pozzo che si amplia in profondità, non potuto per ora scandagliare» (G. NAVE, *Relazione . . . cit.*, p. 9).

(47) G. NAVE, *Relazione . . . cit.*, p. 9. Davvero non si riesce a capire quale criterio abbia seguito il Dillon nel ricoprire le superfici delle due nicchie con uno strato di intonaco a calce, come attualmente si presentano. L'interpretazione del vano quale oratorio bizantino è ulteriormente confermata dall'altra relazione del Nave. «La costruzione in quel sito della Cattedrale, trova ragione della scoperta degli avanzi del VII-VIII sec messi in luce nelle difficili ricerche delle fondazioni del catino dell'abside maggiore che non si rintracciavano in linea con le absidi minori ; avanzi che si possono ritenere della *prothesis* e del *diakoneion* di un preesistente e venerato oratorio ; della nicchia centrale, si è rinvenuto lo scavo di fondazione nella roccia, ma vi è una fossa o pozzo proprio lì che non si è ancora avuto mezzo di esplorare ; l'antico sacello è diventato il bema rispetto alla vasta cripta ed il coro rispetto alla chiesa superiore». (Si veda : *Studio analitico per il restauro conservativo, cit.*, p. 5).

Nunziatella, due chiesette basiliane ad aula rettangolare desinenti in analoghi motivi absidali. L'identificazione con un oratorio bizantino formulata dal Nave appare ancor più rinsaldata dall'analogo impiego di conci lapidei alternati a materiale fittile nel profilo delle absidi minori riscontrabile nel *San Giovannello* (Fig. 13), dove, ad ulteriore conferma, venne pure scoperta una cisterna all'interno dell'aula, la cui presenza «che apparisce già in altri tipi di costruzioni bizantine più remote, si ricollega alla tradizione delle laure eremitiche abitate da monaci solitari» (48).

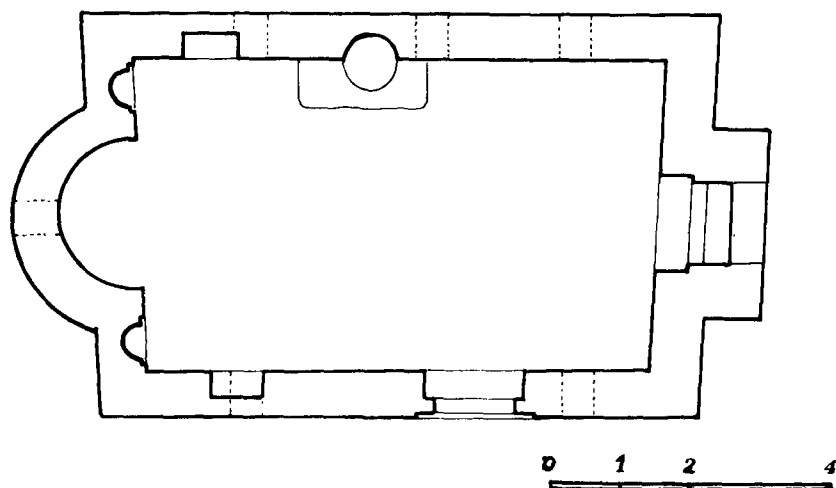


FIG. 13. – Gerace, *S. Giovannello*. Pianta (Da Paolini)

Ad una certa perplessità potrebbero però dare adito le dimensioni di questo recuperato organismo edilizio basiliano, le quali risultano più ardite di quanto non sogliano avere gli analoghi edifici sia coevi che anteriori. Tutte le chiesuole tipologicamente imparentate con tale oratorio si presentano infatti con proporzioni molto modeste: il *San Giovannello* misura, ad esempio, m 7,60 per m 4,40; il *San Nicola di Amendolea*, m 4,75 per m 3,75; parimenti, costruzioni

(48) P. PAOLINI, *La chiesa basiliana di S. Giovannello in Gerace dopo l'intervento di consolidamento e restauro*, in «Atti IV Congresso Storico Calabrese», Cosenza, 1966, p. 304

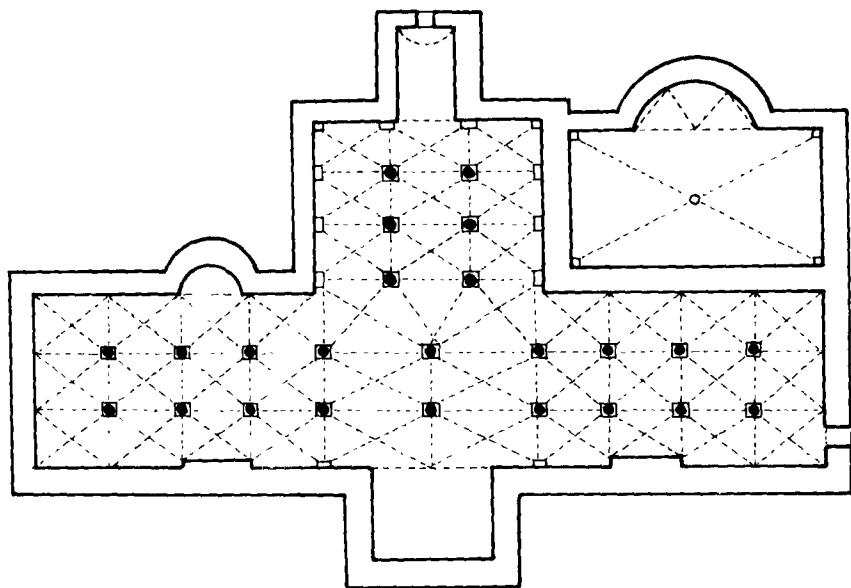


FIG. 14 - Gerace, cattedrale
La pianta della cripta nel disegno di E. W. Schulz

molto piccole sono la *Nunziatella*, la chiesetta sul Monte San Marco a Cassano allo Jonio e la chiesetta suburbana di Santa Severina ; la più ampia è la *Panaghia* di Rossano con i suoi m 9,00 per 4,00 (49). E' difficile poter stabilire le dimensioni primitive dell'antico sacello basiliano geracese, che quasi sicuramente dovevano essere maggiori, anche se non di molto, si quelle odierne. Attualmente la sua larghezza - m 8,40 circa - è minore rispetto a quella che doveva essere in origine, poichè, come ci si può rendere conto osservando il disegno dello Schulz (Fig. 14), alcune colonne sembrano essere state murate o divelte (forse nel 1853, in occasione dei lavori voluti dal Sirgiovanni), e le volticelle laterali, più piccole di quelle centrali, poggiano ora per mezzo di peducci pensili sulle pareti ; la sua

(49) Invece il tipo di fabbriche basiliane che si presentano con la sola abside centrale esternamente denunciata, ma senza le due absidule laterali, offre delle costruzioni di maggiore sviluppo. Fra queste, l'esempio più ampio ci è dato dalla chiesa di San Giovanni sopra Fossato, che misura m 16,50 per m 7,00 (cf. D. MINUTO, *Di alcune chiesette poco note nella Jonica reggina*, in «Atti del IV Congresso Storico Calabrese», Cosenza, 1966, pp. 309-318)

profondità sarebbe potuta essere pure molto maggiore di quella contenuta nell'attuale braccio longitudinale (di oltre m 11,30), e giungere ad occupare anche parte dell'area compresa nel punto d'incrocio con il braccio trasversale, potendosi spingere così anche fino ai 19 metri⁽⁵⁰⁾.

La maggiore ampiezza di questo oratorio rispetto agli altri modelli tipici basiliani trova una sua valida giustificazione e nel particolare clima politico-religioso che la cittadina in quel lasso di tempo viveva⁽⁵¹⁾, e nella destinazione cui venne impiegato. Quasi certamente, infatti, l'edificio portato alla luce dal Nave corrisponde a quell'impianto chiesastico ipotizzato dal Martelli⁽⁵²⁾, costruito tra i baraccati locresi rifugiatisi sul munito fortilizio di San Jejunio, sulle cui pendici già da tempo i monaci basiliani avevano fissato la loro dimora. Le sue inusitate dimensioni indicano che esso doveva distinguersi da quelli solitamente in uso e che perciò era destinato ad uno scopo particolare. La sua funzione dovette essere quindi quella di sostituire nel modo più degno la cattedrale di Santa Ciriaca abbandonata sul litorale dell'antica Locri, ormai spopolata per le incursioni degli arabi⁽⁵³⁾, e di consentire l'officiatura delle sacre

(50) Il Bozzoni non è d'accordo con questa ipotesi, sostenuta peraltro dal Martelli (*La cattedrale di Gerace, cit.*, p. 122 e seg.), soprattutto per la considerazione che «le strutture murarie di una chiesetta a nave unica, piuttosto modesta (...) sarebbero risultate del tutto inadeguate al grandioso sviluppo verticale previsto dal nuovo progetto...» (C. BOZZONI, *op. cit.*, p. 156). L'obiezione del Bozzoni è facilmente aggirabile, supponendo che i costruttori normanni, mentre hanno potuto conglobare l'intero lato est della chiesetta nell'emiciclo absidale (conservando in tal modo le due nicchie laterali, anche se debitamente rinzaffate ed occultate), hanno però ricostruito ex novo le pareti laterali, che in effetti non avrebbero potuto sopportare l'enorme peso della costruzione normanna.

(51) Cf. a tal riguardo, G. OCCHIATO, *Sulla datazione della cattedrale di Gerace*, in «Quaderni dell'Istituto di Storia dell'Arte dell'Università di Messina», I (1975), pp. 7-14.

(52) G. MARTELLI, *La cattedrale di Gerace, cit.*, p. 122 e seg.

(53) La costa locrese, nei secoli X e XI, fu spesso presa d'assalto dai mussulmani di Sicilia: nel 915 l'abitato di Palepoli, erede dell'antica Locri, venne assalito e saccheggiato, ed i suoi abitanti fuggirono verso l'interno, trovando rifugio sull'acrocoro geracese. Fu probabilmente in seguito a tale episodio che i locresi «una cum Cathedra episcopali in montem dictum Hieracium se transtulerunt», come afferma il Pasqua, che però non specifica alcuna data (O. PASQUA, *op. cit.*, p. 235).

cerimonie non ad uno dei tanti igumeni o presbiteri, ma ad un patriarca, cioè all'*episcopos* della diocesi locrese. Fu in vista di tale ufficio che vennero adottate delle proporzioni insolite a questo tipo di edifici triabsidati, ma non insolite all'attività costruttiva dei basiliani, per consentire cioè al vescovo ed al collegio dei canonici di svolgere le celebrazioni liturgiche senza avvertire i disagi di una chiesa troppo angusta.

Il nuovo impianto dovette quasi certamente sorgere nei pressi di una comunità basiliana che qui doveva essersi stabilita fin dai tempi delle migrazioni dall'Oriente o dalla vicina Sicilia. Di due monasteri e di un convento femminile si ha notizia quasi certa che sorgessero in epoca normanna sull'altura e sulle falde del San Jeiunio ; ma fra il VII e il X secolo quasi certamente, fra anacoreti, eremiti e lauriti, tutto l'acrocoro geracese doveva pullulare di colonie religiose. E' noto come, man mano che il tipo di vita cenobitico si sostituiva a quello eremitico, le *laure* venissero trasformandosi in veri e propri monasteri. A volte i monaci lauriti abbandonavano le loro grotte ; altre volte invece queste venivano comprese entro l'area del monastero, dove restavano a far parte, anche se disertate, del nuovo organismo religioso. E' quello che, secondo noi, accadde in Gerace riguardo alla zona che ci interessa : e il nuovo edificio sacro sorse quasi a fronte di alcuni residui di antiche grotte scavate entro la roccia, grotte che erano state incorporate entro il plesso costituito dalla comunità basiliana che si era andata sostituendo agli anacoreti ed ai monaci che si raggruppavano loro intorno. Si vennero pertanto a trovare in correlazione, tramite la mediazione basiliana, le grotte eremitiche risalenti a qualche secolo prima e l'impianto chiesastico di recente costruzione. Quando più tardi si scelse proprio quel luogo per edificarvi la cattedrale, si volle mantenere e gli uni e l'altra, includendoli in modo organico nella vasta subcostruzione : quasi si volesse dare un solido fondamento fatto di secolare misticismo e di autentica forza religiosa al grandioso organismo culturale che doveva sorgere, affinché questo, nutrito della fede cui per secoli avevano attinto innumerevoli generazioni di religiosi e di geracesi, fosse capace di nutrirne altrettante lungo i secoli avvenire. I costruttori del sacro edificio avvertirono l'interiore esigenza di conservare quanto la pietà ingenua e intensa dei lauriti e la ferma ortodossia basiliana avevano creato fin là, e fusero mirabilmente strutture appartenenti ad età diverse, ricavandone una soluzione straordinariamente

armonica nella sua originale complessità. Appunto in ciò consiste principalmente il nesso stabilito tra il vano ipogeico ed il presbiterio soprastante : in questo profondo rapporto spirituale che si risolve in rapporto strutturale e spaziale, il quale rende i due corpi rigorosamente ed intimamente rispondenti, muovendo le origini dell'uno dalle esigenze dell'altro. In tale intimo legame, la nave inferiore si precisa quale archetipo di quella superiore, alla quale dà l'intera configurazione planimetrica, organizzando i ruoli dei suoi vari membri in una stesura architettonica di monumentale grandiosità.

Gli ambienti venuti alla luce al di sotto del corpo basilicale altro dunque non sarebbero che gli avanzi di antiche *laure*, risalenti al VII-VIII secolo ⁽⁵⁴⁾, che già i monaci basiliani avevano risparmiato ed incluso nel loro organismo architettonico. Sicchè, in virtù di simili incidenze, non dovrebbe sembrare azzardata la congettura che anche la cappella dell'*Itria* fosse in origine uno dei tanti vani scavati nella roccia da quegli anacoreti : successivamente, questo venne abbellito e trasformato in sacello dedicato alla Vergine Odegitria, il cui culto venuto dall'Oriente si era diffuso dappertutto nel mondo mediterraneo : tale trasformazione avvenne però dopo l'erezione della cattedrale, per cui potremmo assumere per buona la prima fra le due date che la tradizione ci ha conservato quale anno di nascita per il sacello, e cioè il 1261. Quanto agli altri due ambienti laterali, parecchi indizi fanno ritenere che non vennero chiusi tanto presto : anzi i già notati residui di affreschi esistenti sulle arcate in pietra degli ingressi e che sono riferibili, secondo il Nave, al XIII secolo, ed altre testimonianze di epoca più tarda (quale l'affresco con la scena di S. Giorgio ⁽⁵⁵⁾), fanno ritenere che i vani restarono a lungo, anch'essi trasformati, aperti alla pietà dei fedeli. Ma quanto a conoscere le ragioni per le quali in séguito furono chiusi ed occultati, allo stato

(54) Gli studiosi fanno risalire a tale età le reliquie lauriose della cripta geracese. Così il Nave (*Studio analitico* . . . cit., p. 5) ; così F. Schettini (Soprintendente a Cosenza dal 1956 al 1961) nella sua *Relazione* del 18-1-1956, conservata presso la Soprintendenza cosentina, e A. Degani (Soprintendente dal 1968 al 1970) in altra *Relazione* senza data, conservata pure presso la medesima Soprintendenza

(55) Detto affresco venne murato per ordine della Soprintendenza reggina nel 1939, ma tra esso e il muro di chiusura fu lasciato uno spazio di isolamento necessario alla sua conservazione. Cf. A. OPPEDISANO, *Le catacombe* . . . cit., p. 55.

delle attuali conoscenze non è dato sapere, né la mancanza di ulteriori indizi permette di formulare ipotesi accettabili.

*
**

Di fronte a questi ambienti che la pietà basiliana ha voluto proteggere e serbare per le generazioni future, si stende ora la cripta vera e propria, ossia il vano trasversale che fu costruito contestualmente alla cattedrale e che servì da struttura di congiunzione fra le grotte eremitiche da una parte e l'oratorio basiliano triabsidato dall'altra, adibito a *caput* della cripta.

Grandi furono dunque l'abilità e la perizia di quei costruttori e di quelle maestranze che qui lavorarono nell'innalzare quel mirabile complesso edilizio variamente articolato che è il soccorpo della basilica geracese, riuscendo ad amalgamare in una perfetta struttura volumetrica ambienti tanto diversi, ed attuando così, con una sovrapposizione di luoghi sacri, un caso unico di perennità religiosa spiritualmente profonda e vitale.

In tale straordinario esempio di stratificazione religiosa si inserirebbe il già ricordato blocco calcareo, identificato da qualche studioso⁽⁵⁶⁾ quale antica ara sacrificale, scoperto nel vano che si apre a destra della cappellina dell'*Itria*. Ma, in ordine a tale identificazione, che pur sembrerebbe la più plausibile per via dei numerosi elementi che contraddistinguono il manufatto, sono tuttavia molti gli interrogativi che non troverebbero una risposta adeguata. In che modo il relitto si è conservato fino a noi? Per quali oscure circostanze l'arcaica reliquia sarebbe riuscita a mantenersi quasi intatta in un ambiente improntato ad una spiritualità ostile ai fasti di un mondo pagano e idolatra? Perché, in luogo di venire rimossa, sarebbe stata addirittura innestata in una suppellettile che la nuova religione considerava come il più sacro fra gli arredi di culto?

Per dare comunque una risposta a tali quesiti potremmo avanzare infinite supposizioni, ma tutte alla fin fine non sarebbero che chimeriche fantasie e quindi facilmente ripudiabili anche dalla critica meno sottile. Perciò, piuttosto che addentrarci in un groviglio di congetture sia pure suggestive, ma non documentabili, tentiamo delle argomentazioni che possano condurci all'ipotesi più concreta, e

(56) Cf nota 41

perciò prossima a quella che potrebbe essere stata la realtà dei fatti. Ciò ci induce a dover affrontare uno dei problemi più sentiti proposti dalla cripta geracese, mai tentato e quindi mai risolto⁽⁵⁷⁾, ossia il problema concernente l'originaria ubicazione delle scomparse scale di accesso alla chiesa superiore.

A tal riguardo, lo stesso Nave, nel corso delle sue indagini condotte nel soccorpo, tentò il ritrovamento di qualche indizio che potesse condurlo alla soluzione del problema, ma senza approdare ad alcun risultato tangibile, anche perchè, per insufficienza di mezzi, non gli fu consentito di allargare le indagini in tal senso⁽⁵⁸⁾. Egli è però incline, nella sua *Relazione*, a spiegare il blocco residuo quale «avanzo di una mensa»; la stessa interpretazione ne dà, a distanza di tempo, un tecnico della Soprintendenza cosentina, il geometra capo Franco Carelli, il quale ce lo descrive definendolo «altare basilicale monolitico di natura tufacea» (Figg. 9, 10). Per questi, come per il Nave, l'ambiente dove si conserva il relitto è una cappella, di cui ci resta «l'accesso originario, integro in tutti in suoi elementi architettonici armonicamente fusi»⁽⁵⁹⁾: quei medesimi elementi pre-

(57) Nella più ampia relazione del Nave *Studio analitico per il restauro ... del 1931*, vien pure posto il problema delle scale in questi termini: «Come si accedeva primieramente nella cripta? Erano progettate due scalee dall'interno della Cattedrale dove nella cripta si sono messi in vista due arcosoli non ancora potuti identificare con le prime insufficienti indagini? Certo un così vasto e ricco insieme doveva essere intenzionalmente praticabile ed ospitabile, i profondi scivoli delle finestre che squartano i muri e le dimensioni delle finestre stesse dicono dello sforzo per darvi luce: la scala odierna è seicentesca per un più comodo accedere alla marmorea cappella cinquecentesca della Vergine Deitria, e contemporaneo o subito dopo deve essere l'ingresso coraggiosamente ricavato, tagliando la tribuna e distruggendo l'absidiola fra le due nicchie di quello che era da secoli il sacro bema e che dalla costruzione dell'Oratorio dell'Itria, voluto dal rinnovellato fervore riteniamo per il rito latino, doveva essere ormai tenuto in minor conto» (p. 8)

(58) G. NAVE, *Relazione*, cit. p. 11 e p. 12. Cf. nota 38.

(59) Si riporta qui si seguito la relazione del geometra Carelli, del 4 dicembre 1954, conservata presso la Soprintendenza: «Oggetto: Ritrovamenti nella Monumentale Cattedrale di Gerace. - Come da ordine ricevuto, ho effettuato un sopralluogo nella Monumentale Cattedrale di Gerace, nella quale si vanno conducendo importanti lavori di ripristino e restauro ad opera della Soprintendenza ai Monumenti, che si propone di riportare ai suoi primieri splendori questo importante Monumento d'Arte, onore e vanto della Calabria tutta. Durante i lavori di scavo, nelle immediate adiacenze del transetto del Monumentale Edificio, e venuto alla luce un altare basilicale monolitico di natura tufacea. Lo scavo,

cedentemente descritti dal Nave nella sua *Relazione* più volte citata. In effetti, sulla base della descrizione del Nave e dell'affermazione del Carelli (60), non possiamo che concordare con la tesi avanzata da costoro e considerare anche noi il vano in esame come una piccola cappella ed il manufatto tufaceo come un residuo plinto d'altare. Ma è possibile stabilire a quale epoca rimonta tale edificazione ? è coeva all'impianto della cattedrale o è una aggiunta seriore ? O non si tratta forse piuttosto di un ambiente destinato in origine a tutt'altro uso (ad esempio a vano di scala) e poi tramutato in sacello ?

Dalla *Relazione* del Nave e da quanto sappiamo delle vicende cronologiche del monumento geracese, l'epoca cui si riferisce la cappella in questione può esser compresa fra il XIII secolo (età supposta dal Nave per il fregio cinabro ivi scoperto) (61) ed il XVII (epoca dell'affresco con la scena del S. Giorgio) (62); dopo tale data, infatti, il vano, insieme con quello simmetrico a sinistra dell'*Itria* (anch'esso per un certo tempo adibito a cappella, come ci indica il

condotto con perizia ed accortezza, è stato praticato sotto il piano di pavimento della navata sinistra e presenta agli occhi ammirati dell'osservatore l'accesso originario della cappella, integro in tutti i suoi elementi architettonici armonicamente fusi. I materiali di riempimento sono stati rimossi pazientemente e diligentemente ed i conci accuratamente puliti appaiono ben conservati e connessi; in alto, solo pochi conci dell'estradosso dell'arco rinvenuto presentano lievi deturpazioni. Sono stati leggermente tagliati per dar luogo in un tempo lontano all'alloggiamento dell'attuale piano di pavimento del transetto, che sarà, ora, sensibilmente rialzato e portato all'antica quota che è quella dell'appoggio del piccolo monumento ubicato nella parete destra. L'altro scavo di rinvenimento, praticato in misura meno rilevante del precedente nella navata di destra, presenta le stesse caratteristiche di quello di sinistra: l'arco infatti si presenta integro e ben amalgamato, tanto che si sono potuti misurare accuratamente tutti i conci costituenti l'arco stesso. Sotto l'attuale scavo è ubicata la tomba del venerando e compianto Vescovo di Gerace, Mons. Chiappe, per cui ulteriori lavori di sgombrò sono subordinati al trasloco in altro sito della Cattedrale delle spoglie mortali del Presule defunto e dopo il sopraluogo del Medico Provinciale di Reggio Calabria. Si accludono alla presente relazione i disegni dei su menzionati ritrovamenti L'Impiegato Franco Carelli».

(60) Il luogo si presenta ora diversamente da come lo vide il Nave per la prima volta; è stato eliminato il materiale d'ingombro, le pareti sono state stonacate, sono stati occultati gli affreschi e rimessi a nudo i conci tufacei delle strutture murarie superstiti.

(61) Cf. nota 38.

(62) Cf. nota 38.

Nave), venne chiuso al culto ed occultato, dopo essere stato messo a soqqadro.

Sappiamo dunque che per un certo periodo, fra il XIII ed il XVII secolo, tale vano costituì una cappella. Ma a cosa era adibito precedentemente? Qual era, cioè, l'uso cui fu destinato quando venne costruita la cattedrale? Per trovare una risposta a tale quesito, riferiamoci ancora una volta al Nave, il quale ce ne suggerisce la probabile soluzione laddove egli stesso si chiede se le superstiti arcate di accesso ai due vani laterali non possano piuttosto essere state gli ingressi alle scale che salivano in cattedrale⁽⁶³⁾.

Siamo così entrati nel vivo della questione. Pur senza pretendere di affermare alcunchè di definitivo e di certo – chè ciò non potrebbe essere suffragato per ora da prove documentarie – tuttavia si offrono alla nostra considerazione alcuni elementi di giudizio che sarebbero in grado di condurci se non alla soluzione del problema, almeno ad una ipotesi accettabile, prossima a quella che dovette in realtà costituire la funzione originaria sia del vano posto a destra dell'*Itria* che di quello ad esso simmetrico: proprio questi stessi ambienti (Fig. 15), infatti, prima di essere adibiti a cappelle, potrebbero, ed a ragion veduta, essere stati i locali di ubicazione delle due scale di accesso alla chiesa superiore (locali che un tempo, prima cioè dell'epoca di erezione della fabbrica normanna, potrebbero essere state delle grotte eremitiche e perciò quasi predisposte per l'ambientazione delle scale)

Predicherebbero a favore di tale ipotesi alcuni indizi, che qui di seguito vengono esposti.

Innanzitutto, la presenza di una delle due scale originarie – non documentata ma solo testimoniata – esistita fino al Seicento. È l'Oppedisano che ce ne dà notizia, informandoci che essa era situata nella navata sinistra presso l'antico altare del Crocefisso: questa, dopo essere stata trasformata in ossario, venne murata nel sec. XVII, quando fu costruita quella attuale⁽⁶⁴⁾. L'altare del Crocefisso non

(63) Cf. nota 38

(64) «L'antica scala di accesso che immetteva nelle catacombe era situata nella navata sinistra della Cattedrale, presso l'altare del Crocefisso. È difficile conoscere il motivo per cui, murata quella, dopo averla colmata di ossa umane, si fosse aperta la scala attuale» (A. OPPEDISANO, *Le catacombe ... cit.*, p. 40). L'autore purtroppo non cita la fonte da cui ricava tale preziosa informazione, ma gli si deve fu credito avendo egli avuto l'opportunità, in quanto Cancelliere della Curia

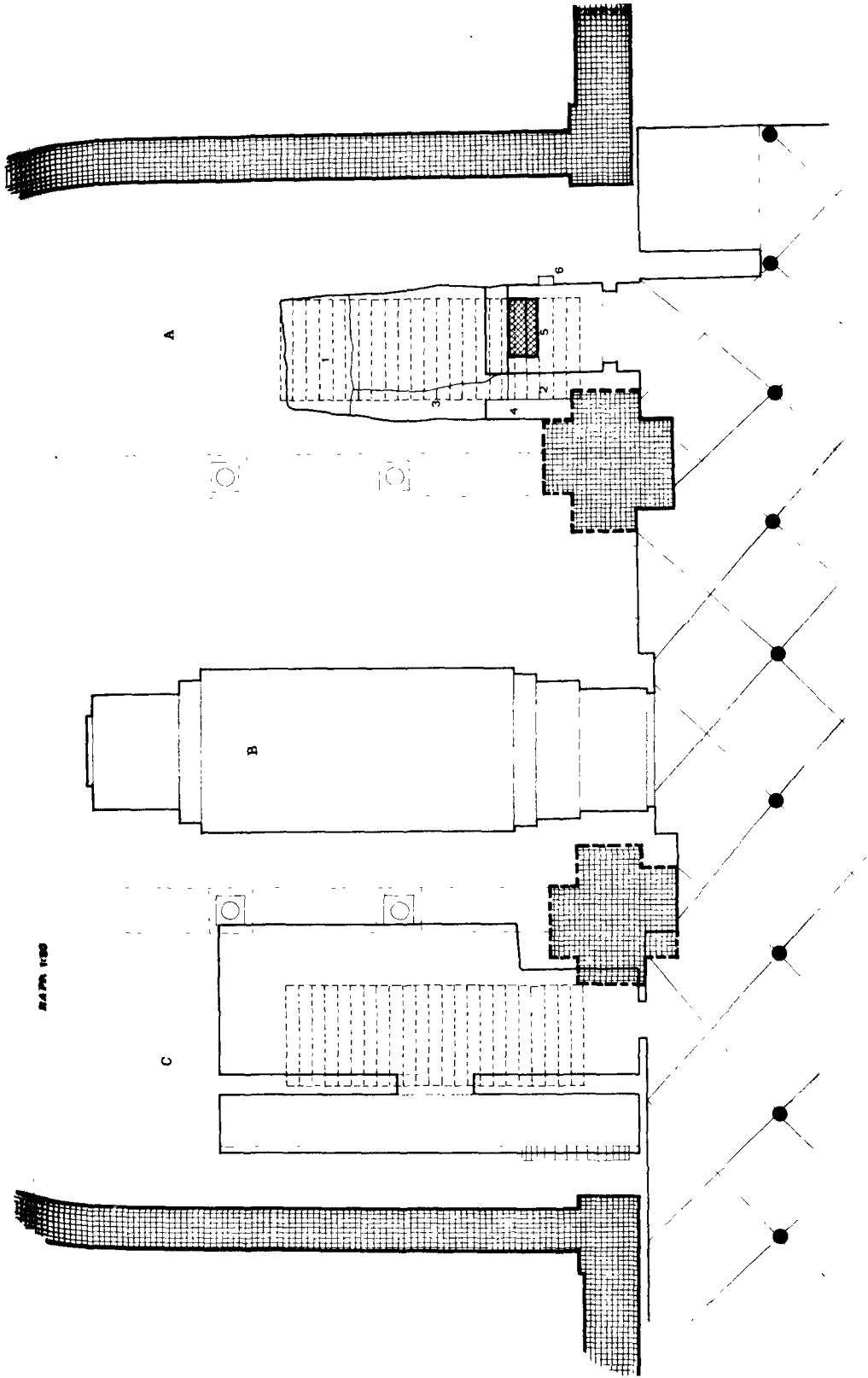


FIG. 15 - Gerace, cattedrale
Ritrovamenti nella cripta e schizzo delle scale originarie
Pianta (Disegno dell'autore)

esiste più perchè rimosso, all'epoca dei restauri del Martelli, unitamente a tutti gli altri altari che ingombavano con le loro ottocentesche impalcature le navate e le testate del transetto ; ma il suo sito corrispondeva alla zona compresa fra le ultime due colonne al termine della navatella sinistra, ossia propria là dove era consuetudine che vi fosse la scala, in corrispondenza con quella della navata destra, di cui però non si sa nulla.

La presenza della scala sinistra presuppone infatti anche quella della navata destra. Cosa è stato di questa ? Come mai l'Oppedisano tace in proposito ? Nulla è possibile rispondere a tali interrogativi ; possiamo solo congetturare che, date le vicissitudini (mutilazioni e ricostruzioni) cui andò incontro la regione prebiteriale del duomo all'epoca dei conti Caracciolo, o forse anche prima, molto probabilmente la scala di quella nave andò demolita, e l'Oppedisano non ne raccolse alcuna notizia. Non ci è consentito pertanto avanzare ulteriori supposizioni, se non quella, confortata dalla notizia del medesimo autore, che le antiche scale d'ingresso alla cripta quasi sicuramente rispettavano l'ubicazione canonica al punto d'innesto delle navate con il transetto (Fig. 16).

Ciò, sarebbe, d'altra parte, comprovato dal fatto che proprio in quei due punti dove sarebbero dovute essere ubicate le scale fanno riscontro quasi esattamente nella zona sottostante i due vani messi in luce di recente. Si può constatare anche come il misterioso blocco calcareo custodito nel vano di destra corrisponda all'insieme dei gradini più bassi della scala supposta (Fig. 17), per cui la congettura proposta in primo luogo dal Nave⁽⁶⁵⁾ verrebbe ad essere esatta. D'altro canto, se ammettiamo che le scale fossero due e che queste fossero dislocate al termine delle due navatelle, la conseguenza non potrà essere che una soltanto, ossia quella già evidenziata ; e pertanto il blocco, apparentemente monolitico, non sarebbe in realtà che il

vescovile di Gerace, di consultare carte e documenti d'Archivio ; ricerche che egli dovette certamente fare quando attendeva alla stesura della sua voluminosa *Cronistoria della Diocesi di Gerace* (Gerace Superiore, 1934), tutta basata su documenti e fonti archivistiche. La scala esistente attualmente rimonta, come s'è detto, al XVII secolo, e precisamente al 1641. Tale data fu rinvenuta durante i lavori di restauro del Dillon, incisa sull'arco, poi murato, sopra gli ultimi tre gradini (cf. A. OPPEDISANO, *Le catacombe* .. cit., p. 45)

(65) « potrebbe .. essere invece l'ammasso di muratura degli ultimi gradini della supposta scala in pietra » (G. NAVE, *Relazione* .. cit., p. 11)

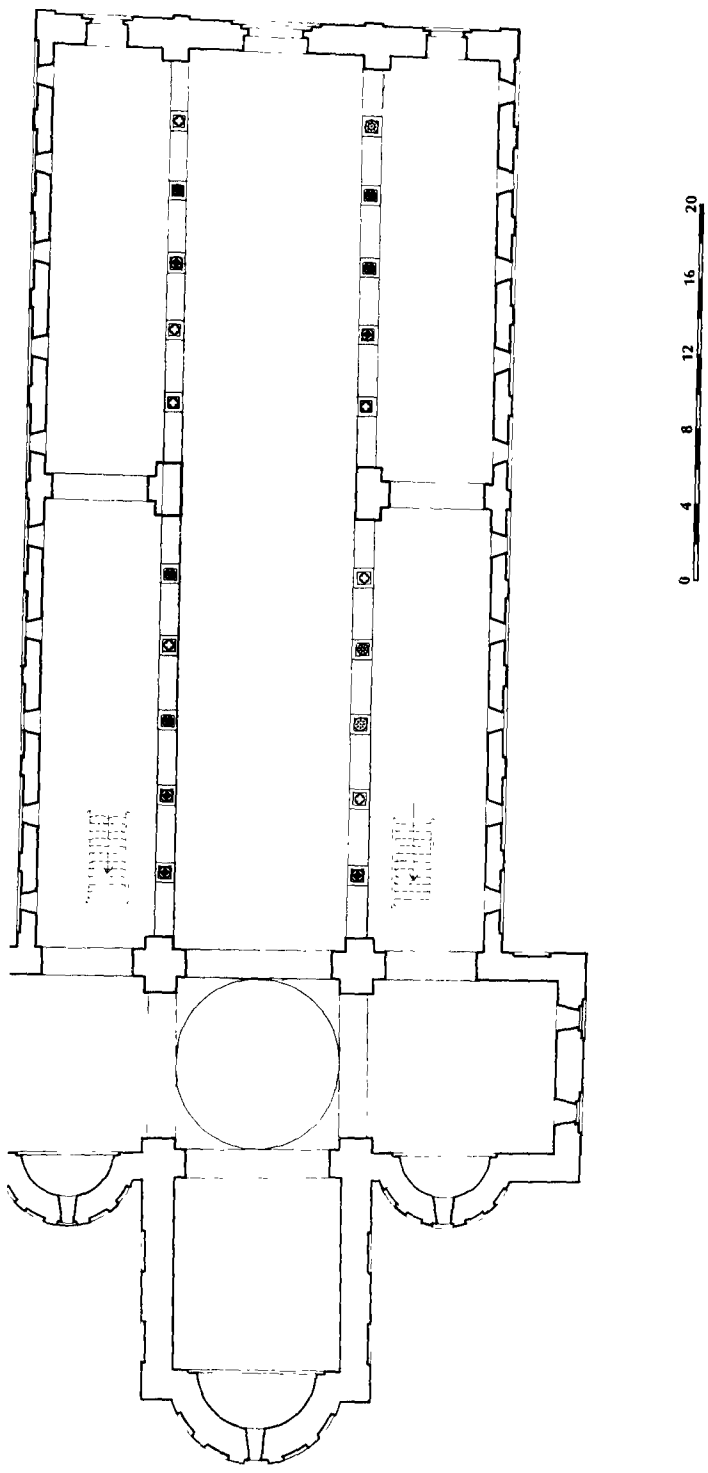


Fig. 16. - Gerace, cattedrale
Restituzione grafica dell'impianto originario, con l'ambientazione delle scale di
accesso alla cripta (Disegno dell'autore)

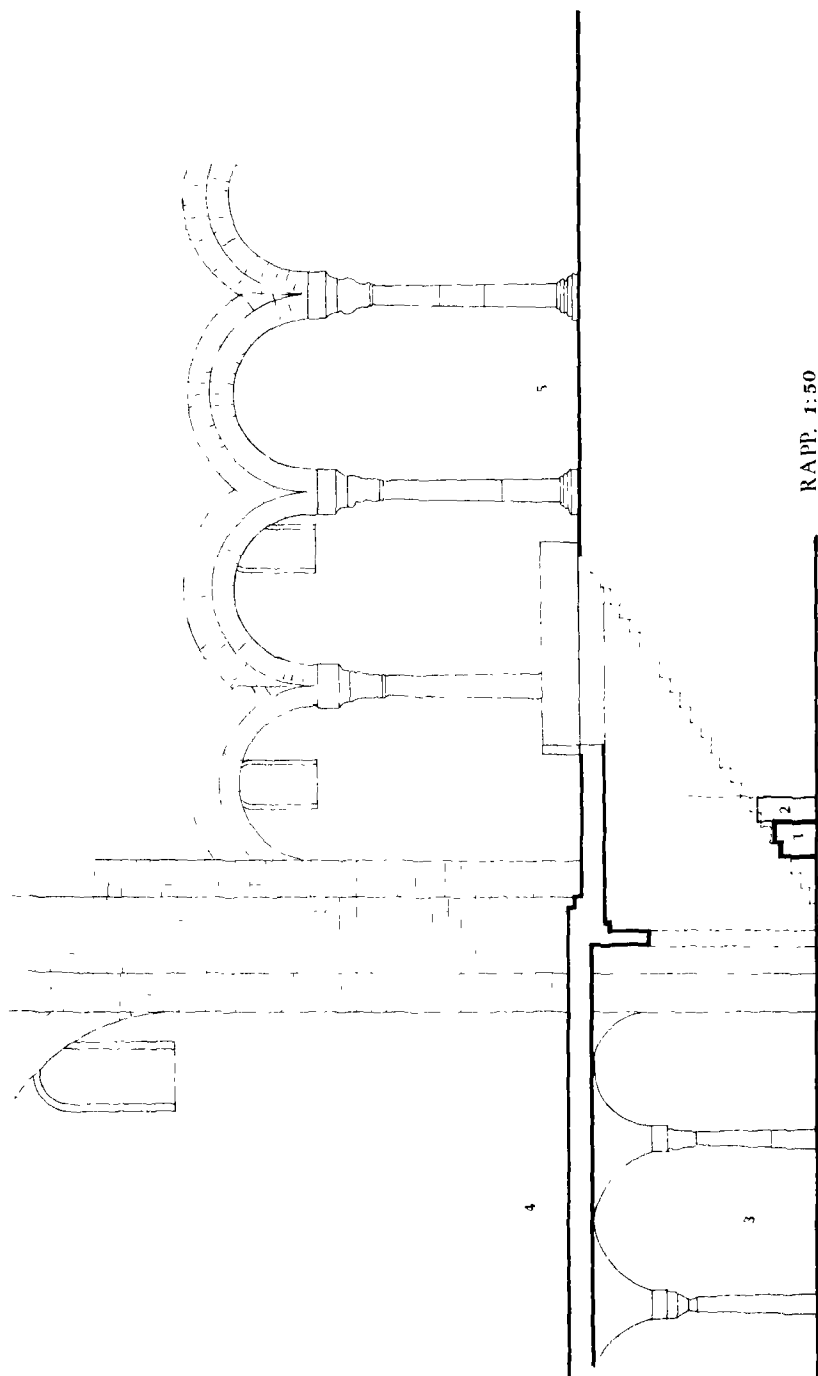


Fig 17 -- Gerace, cattedrale

Saggio di restituzione grafica della scala di accesso alla nave meridionale
(Disegno dell'autore)

- 1 - Blocco tufaceo residuo 2 - Tratto di muro, probabilmente del XVIII secolo 3 - Cupola 4 - Presbiterio 5 - Nave sud

risultato della coesione dei conci tufacei di cui in origine erano composti i gradini, ed i due ambienti inferiori, per avere un tempo ospitato le scale di accesso alle navi superiori, in regola con le norme costruttive correnti, troverebbero la loro interpretazione più appropriata. Una volta demolite in epoca non precisabile le scale, entrambi i vani – ci è già noto – furono tramutati in cappelle, come confermano i resti degli altari e degli affreschi scoperti dal Nave; ma anche queste, in sèguito, vennero distrutte, chiuse e simulate.

Due interrogativi resterebbero però ancora aperti: se l'enigmatico manufatto litico va inteso quale ammasso di muratura residua di scala, come spiegarne allora le caratteristiche precedentemente descritte, che lo farebbero ritenere un'ara pagana, ossia l'emodotto, il pozzetto sacrificale ed il loculo per gli attrezzi? E, per quanto concerne l'altro ambiente, dei due vani in cui è suddiviso, uno, il più ampio, potrebbe aver costituito da locale di ubicazione di una scala; ma come intendere l'altro, quello stretto e allungato, contenente la porta sormontata dall'arco in pietra, il cunicolo sotterraneo e la scala seminterrata? Se, in ordine a quest'ultimo quesito non può essere avanzata alcuna congettura allo stato attuale delle nostre conoscenze (si ricordi che le indagini esplorative sono da tempo sospese), relativamente al primo, nell'ipotesi che il reperto sia in effetti un'ara pre-cristiana, possiamo tentare una risposta, e cioè supporre che questa, dopo essere stata forse reimpiegata dai monaci lauriti in funzione di plinto d'altare, sia stata più tardi (quando cioè le grotte lauritiche vennero destinate ad ospitare le scale di accesso alla chiesa superiore) volutamente inglobata nella parte inferiore della scala stessa. Diversamente non ci si spiegherebbe come tale arcaica reliquia, nonostante il capovolgimento della confessione religiosa e le vicende costruttive del monumento, si sia potuta conservare fino a noi. Si ricordi, d'altro canto, che anche in tempi a noi più vicini tale ammasso calcareo fu usato ancora come mensa d'altare, ed in tale funzione, sebbene sepolto sotto un cumulo di macerie, lo vide il Nave la prima volta: abbattuta la scala in epoca imprecisata, il vano fu trasformato in cappella e per mensa d'altare ci si servì degli ultimi gradini della scala stessa che si presentavano come un blocco compatto e perciò adatti al nuovo ufficio⁽⁶⁶⁾.

*
**

(66) L'impronta del quadro rimasta sull'intonaco, notata dal Nave proprio al di sopra della mensa, ne sarebbe la conferma (cf nota 38)

Sulla scorta di tutti gli elementi fin qui acquisiti dovremmo essere in grado ora di dare un assetto coerente alle ipotesi ed alle teorie prese in considerazione nei precedenti paragrafi, tentando nello stesso tempo di tracciare, molto schematicamente e col beneficio del dubbio, una cronologia della cripta geracese il più possibile aderente al ritmo delle sue vicende.

Alla domanda fondamentale di come fosse originariamente la cripta, se questa sia sorta contemporaneamente alla cattedrale e se accolga elementi di costruzioni precedenti, si è già risposto sufficientemente. Il fatto essenziale che essa abbia inglobato un *substratum* preesistente, composto di un insieme di vani appartenenti ad epoche diverse, ha condizionato la sua formulazione planimetrica, facendole assumere una configurazione suscettibile di erronee interpretazioni; tuttavia le false congetture sono state ricondotte nei loro limiti, e la leggibilità della pianta è stata chiarita nei suoi termini autentici. Fra le parti costitutive di questo *substratum*, il nucleo più antico è rappresentato da quel complesso di vani che si inseriscono sotto il corpo delle navate, sacello dell'*Itria* compreso.

Pertanto, sulla base di quanto detto fin qui, può essere indicata, relativamente alle fasi di sviluppo della cripta, la seguente probabile sequenza cronologica:

1. Fondazione di antiche laure basiliane, risalenti al VII-VIII secolo, con probabile costruzione di grotte e di chiesa a caverna.
2. Edificazione di un grande oratorio o basilichetta (X secolo), per le celebrazioni di culto da parte della gerarchia episcopale geracese transfuga da Locri.
3. Erezione della cripta sulla platea della basilichetta basiliana e degli avanzi delle laure (fine XI secolo).
4. Trasformazione in epoca incerta (XIII o XV secolo) del vano centrale delle grotte basiliane in sacello dedicato alla Vergine Odegitria.
5. Sfondamento dell'abside sud e costruzione, intorno al 1431, da parte dei Caracciolo della sacrestia inferiore o Cappella di S. Giuseppe. Abbattimento della scala sud.
6. Abbattimento della scala nord (XVI secolo?) e trasformazione dei due vani collaterali in cappelle.
7. Chiusura dei due vani collaterali, probabilmente nel XVII secolo (1641?), per imprecisati motivi.

Il resto delle vicende subite dalla cripta ci è noto, e non è il caso qui di ripeterci. In origine esistevano dunque questi vani, grotte scavate nella roccia, avanzi di laure trasformate in un successivo cenobio basiliano ; e un sacello, o basilichetta ad aula rettangolare, di cui si servirono i vescovi geracesi dopo l'abbandono della vecchia Locri in attesa che si presentassero tempi più propizi per l'edificazione di un grande tempio da dedicare alla Vergine Assunta. Quando questi giunsero, all'incirca un secolo più tardi, e si volle dar mano ad un'opera architettonica concepita come una delle più vaste e più belle basiliche erette fino allora in terra bruzia (Foto 8), non si credette di operare miglior scelta che eleggere per la sua ubicazione quel sito che a memoria d'uomo era sempre stato reso come un faro di spiritualità dalla pietà e dalla fede degli uomini.

Cosicchè, se la cripta può suscitare la sensazione di essere sorta con lo scopo di fare semplicemente da «palco» al superiore presbiterio, ossia per colmare il dislivello del rupestre pendio, è solo una supposizione che non tiene conto delle più profonde cause storiche e religiose che condussero alla scelta di quel luogo ; in realtà, questa è soltanto una apparenza esteriore, l'aspetto sensibile, fenomenico, di una realtà ipostatica più intimamente connessa con la remota sacralità del colle geracese, di una esigenza spirituale che postulava l'erezione del duomo esclusivamente in quella zona e non in altra. E la cattedrale venne innalzata in quel punto perchè quell'area santificata da secoli di pratiche culturali, definitivamente consacrata alla divinità dal volere degli uomini, continuasse ad essere tale per sempre. Là si erano succedute genti di età diverse, là si erano avvicendate generazioni di sacerdoti di riti diversi ; là si era fino allora celebrato, nell'oratorio basiliano, là si era pregato nel chiuso delle laure eremitiche : era quindi legittimo che il nuovo tempio sorgesse in quel punto nel quale si era concentrata una così ricca eredità spirituale, perchè non venisse spezzato il flusso finora ininterrotto del dialogo fra l'umano e il divino, tra il finito e l'infinito, fra il transeunte e l'eterno, ma lo perpetuasse nei secoli avvenire : affinchè si facesse più intimo e saldo il legame costituito fra l'uomo e il dio, corrispondenza che fa dell'uomo non più materia bruta soltanto, nè del divino pura trascendenza, ma li rinsalda in una alleanza che esalta lo spirito dell'uomo, liberandolo dalle sue inquietudini, fino alla divinità.

Grotte ed oratorio vennero più tardi incorporati in un unico

plesso edilizio che assunse una disposizione tale da riflettersi nel superiore santuario. Questo, se accolse per esigenze intrinsecamente stilistiche influenze settentrionali nell'articolazione del coro e delle absidi⁽⁶⁷⁾ (Fig. 16), strutturalmente venne in parte anche condizionato dal sottostante edificio per il quale si era venuto a determinare un impianto planimetrico a T rovesciata per l'inserzione, fra l'oratorio del x secolo e le grotte più antiche, di un vasto corpo trasversale, che facesse da organico coordinamento fra tutti gli ambienti recuperati. Questi non vennero dunque occultati, ma adibiti agli usi liturgici, trasformati in cappelle, o, più pertinentemente, accolsero le scale di accesso alla cattedrale; uno di essi, quello centrale, dedicato alla Madonna dell'*Itria* forse fin dal 1261, venne fatto oggetto delle particolari attenzioni da parte di molti presuli geracesi, che lo abbellirono e lo portarono al decoro del quale ancora fa sfoggio. Ma in epoca imprecisata e per ragioni non conosciute i due ambienti laterali vennero chiusi ed occultati, sicchè in sèguito se ne smarri perfino il ricordo.

Ora sono tornati nuovamente alla luce, quasi ad invitarci a scrutarne il mistero con la lusinga che solo inesplorati segreti posseggono. Ed in effetti la loro inquietante presenza costituisce uno stimolo a ricercare quella verità che essi ben nascondono; un pressante richiamo a indagare ancor più a fondo nelle viscere della roccia che li circonda, un irresistibile invito ad esplorare l'ignoto. Il fascino che promana da questi ambienti è unico ed invincibile; la suggestione prodotta da tutta la cripta lascia un durevole ricordo nell'animo di chi vi si accosti anche per una sola volta; ma non appena si coglie l'impossibilità di afferrarne il senso recondito, all'incanto non tarda a subentrare il disagio giacchè si avverte netta la sensazione che non se ne potrà forse mai decifrare interamente il messaggio.

E il punto più affascinante della cripta sembra essere costituito da quell'indecifrabile blocco calcareo, vero cuore del monumento, quel parallelepipedo così arcano ed enigmatico, ma così seducente. Qual'è la sua essenza segreta, a quale mondo e a che tempo appartiene, qual è il suo significato profondo? Ara pagana, sulla quale i sacerdoti dei

(67) Sul problema delle influenze francesi sulla zona presbiteriale del duomo, si veda G. OCCHIATO, *La SS. Trinità di Mileto e l'architettura normanna meridionale*, Catanzaro, 1977 p. 80

gentili fecero scorrere il sangue delle vittime in onore degli dèi «falsi e bugiardi», o sacra mensa su cui il Cristo rinnovellò per più secoli il sacrificio del Golgotha? Oppure, più semplicemente, prosaico, umile residuo di ordinaria struttura edilizia?

Sono, queste, domande destinate a restare per sempre senza una risposta, a meno che non nasca un novello Tiberio Alfarano cui toccherà il privilegio di penetrare più addentro ai segreti di questa nave ipogeica, di individuarne il linguaggio, di investigarne la storia e di stabilirne l'esatta cronologia così come l'illustre cittadino geracese ebbe modo di compiere per i sotterranei del Vaticano (68). Certamente, uno studioso di genio potrebbe far molto, ma solo avendo la possibilità di lavorare su elementi concreti, quali possono essere i risultati di nuove indagini, di ricerche esaustive condotte in ogni punto della cripta, di esami compiuti sui reperti di recente e di antica data con criteri sofisticati, da laboratorio, alla luce delle tecniche scientifiche e metodologiche più avanzate, tali da porre i ricercatori in condizione di risolvere i dubbi e di svelare i segreti (69). La questione intorno alla presunta ara resta ancora aperta, ed è senza dubbio destinata a restare tale per molto se non verrà deciso di

(68) Tiberio Alfarano nacque a Gerace nel 1525, da giovinetto lasciò il paese natale e si recò a Roma, dove fu chierico della Basilica Vaticana dal 1544, nel 1567 venne nominato chierico beneficiato e nel 1571 revisore nella Congregazione dei Chierici. Si dedicò all'esplorazione archeologica dei sotterranei del Vaticano e alle ricerche della tomba dell'Apostolo Pietro, scrivendo parecchie opere ed eseguendo due grandi tavole illustrative delle piante della vecchia e nuova costruzione, lavori che, morendo nel 1596, lasciò al Capitolo di S. Pietro «A lui si deve», scrive l'anonimo recensore di «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania» (anno XXVI, n. I-II, p. 180), «un'opera di capitale importanza per la conoscenza della vecchia struttura della basilica costantiniana di S. Pietro, alla quale hanno attinto a piene mani tutti gli storici del massimo Tempio della Cristianità, facendosi belli di un'opera che raramente hanno citato. Quest'opera intitolata *De Basilicae Vaticanae antiquissima et nova structura*, si contiene in 10 codici, etc». Oltre a questa, che è la più importante, lo studioso geracese lasciò altre opere di studio sulla basilica di S. Pietro, le quali giacciono inedite negli archivi vaticani. Si legga inoltre, F. Russo, *Tiberio Alfarano di Gerace storico ed archeologo*, in «Brutium», XXXIII (1954), n. 1-2, pp. 8-10.

(69) Potrebbero dirci qualcosa i metodi di datazione (ormai universalmente accettati e sperimentati sia da geologi, paleontologi ed antropologi che da storici ed archeologi) basati sulla radioattività naturale e sulla composizione isotopica di determinati elementi, ad esempio, un esame dell'ara fatto in base alla radioattività del carbonio 14 potrebbe darci un risultato concreto e forse definitivo.

riprendere quelle indagini ormai da troppo tempo interrotte. Giacchè è ormai da abbandonare per sempre l'idea che possa saltar fuori dagli archivi una testimonianza risoltrice, una scoperta che faccia luce improvvisa e definitiva nel buio di tanti misteri. Il suo segreto, così come tutti gli altri nei quali ci siamo imbattuti finora, giace nei sotterranei della cripta ; laggiù sta sepolta la soluzione di tante incognite che oggi sembrano insondabili, ma che forse un mezzo soltanto – il piccone – potrà portare alla luce.

Mileto, nov. 1977 – marzo 1978.

Giuseppe OCCHIATO.

LA CHAPELLE DANS LA TOUR DE KHRELJU AU MONASTÈRE DE RILA

La chapelle aménagée au dernier étage de la Tour de Khrelju, érigée en 1335 dans le monastère de Rila et dédiée à la Vierge Ossenovica et à saint Jean de Rila (1), comporte un naos et un narthex surmontés de calottes ; elle fut naguère complètement décorée de fresques. Celles-ci ayant été endommagées par un incendie grave quelques siècles auparavant, puis recouvertes d'une mince couche de plâtre, restent toujours dans un état peu satisfaisant, malgré les travaux de conservation effectués ces dernières années (2). D'après ce qui reste à l'heure actuelle, on peut reconstituer l'ensemble qui présente d'ailleurs un intérêt particulier par les thèmes et les sujets introduits dans le programme iconographique.

Les images et les scènes sont réparties ainsi dans le naos : l'abside contient les deux Pères de l'église s'inclinant devant la table de l'autel, et, au-dessus, la Vierge Platytera ; sur les murs, dans la zone inférieure, se tiennent les saints moines en pied. Les conques des deux niches latérales au Nord et au Sud, ainsi que la lunette au-dessus de la porte d'entrée à l'Ouest, sont décorées des scènes de la vie de David. A la base de la coupole, dans l'axe de l'abside, est figuré le Mandylion ; le Keramion lui fait face à l'Ouest, tandis que les quatre évangélistes sont représentés sur les pendentifs. La calotte comporte la composition réservée aux parties hautes des églises, la Sagesse Divine.

Dans le narthex, sur toutes les surfaces murales, se déroulent les illustrations des psaumes de David 148-150 qui expriment les louanges

(1) V. GRIGOROVIČ, *Očerk putešetstva po Evropejskoj Turcii*, Moscou, 1877, 2^e éd., p. 126. K. IREČEK, *Pátuvanja po Balgarija*, Plovdiv, 1899, p. 637. E. SPROSTRANOV, *Materiali po istorijata na Rilskija manastir*, Sofia, 1937. J. IVANOV, *Sveti Ivan Rilski i negovijat monastir*, Sofia, 1917, p. 32-33.

(2) Le dégagement, la conservation et le nettoyage des fresques de la chapelle dans la Tour de Khrelju ont été entamés en 1958 par le regretté M. L. TORVIRT, professeur polonais. Les travaux de restauration ont été repris par l'équipe de l'Institut pour la Protection des Monuments

adressées au Seigneur. Le Pantocrator, apparaît au sommet de la calotte, accompagné de la suite des puissances célestes : séraphins et archanges répartis sur une large bande à la périphérie de la coupole.

Évidemment, les scènes se regroupent autour des deux thèmes généraux : le cycle des psaumes de David et la Sagesse Divine. Comme dans tous les ensembles décoratifs, les points principaux de la doctrine chrétienne sont mis en évidence, laissant néanmoins la prépondérance aux sujets eschatologiques et notamment au salut des âmes et à la récompense des élus, qui se manifeste à travers ces peintures qui, d'autre part, reflètent les influences des offices et des psalmodies.

L'ensemble décoratif a été l'objet de plusieurs études. Les fragments de fresques dans le narthex ont été publiés par C. Krăstev⁽³⁾ avant les travaux de conservation (1949). Dans l'œuvre collective sur le Monastère de Rila⁽⁴⁾, les dessins de la Tour occupent une place considérable tandis que les fresques sont vaguement mentionnées (1958). Nous avons aussi consacré quelques pages à la chapelle de Khrelju dans les *Peintures murales bulgares du XIV^e siècle*⁽⁵⁾, le dégagement des fresques dans le narthex étant déjà en cours (1964). Or, Božkov⁽⁶⁾ annonce la découverte des scènes situées dans le naos de la chapelle. En même temps, Praškov⁽⁷⁾ publie son rapport préliminaire sur l'ensemble, en tant que membre de l'équipe qui travaille à la conservation du monument. Or, nous continuons nos études sur les peintures de Rila : notre communication au XIV^e Congrès International des Études Byzantines en 1971, porte sur le Christ Logos, Sagesse et Lumière, sujet majeur de la coupole dans le naos de la chapelle⁽⁸⁾. Praškov présente, lui aussi, au même Congrès à Bucarest une

(3) C. KRĂSTEV, *Srednovekovni stenopisi v Khreljovata kula na Rilskija manastir. Izvestija na Instituta za Izobrazitelni izkustva*, t. I, Sofia, 1956, pp. 181-230.

(4) Khr. KHRISTOV, G. STOJKOV, Kt. MIJATEV, *Le Monastère de Rila*, Sofia, 1958.

(5) D. PANAYOTOVA, *Peintures murales bulgares du XIV^e siècle*. Sofia, 1966, pp. 102-106.

(6) A. BOŽKOV, *Die bulgarische Malerei von den Anfängen bis zum 19 Jahrhundert*. Recklinghausen, 1969, pp. 77-79, fig 61, 62, 92.

(7) L. PRAŠKOV, *Novootkritite freski v Khreljovata kula v Rilskija Manastir*. Izkustvo. Sofia, 1968, fasc 2, pp. 34-40.

(8) D. PANAYOTOVA, *Le Christ Verbe, Sagesse et Lumière sur les fresques de la Tour de Khrelju au monastere de Rila*, Communication au XIV^e Congrès International des études byzantines à Bucarest en 1971 ; *Actes du XIV^e Congrès des Etudes Byzantines* Bucarest, 1975, t II, pp. 223-228

communication sur ces fresques. En 1973, apparaît «Khreljovata kula», où il reprend ses conclusions (9).

Pendant les travaux de conservation des fresques, on lance l'idée de la découverte d'un cycle illustré de la vie de saint Jean de Rila. Cette identification des scènes se retrouve chez Praškov. Celui-ci apprécie l'importance du cycle de saint «Ivan Rilski» à tel point qu'il crée une théorie sur ce thème. Il reconnaît différents épisodes sur les deux conques creusées dans les murs Sud et Nord et sur la lunette au-dessus de la porte d'entrée, à savoir : a) la rencontre de saint Jean avec le roi bulgare Pierre 1^{er} ; b) le roi envoie deux personnes à saint Jean ; c) les soldats de la suite royale chez saint Jean (10). De plus, Praškov insiste sur le fait que le personnage qui se tient à droite de la porte d'entrée, serait le saint éponyme (11).

A notre avis, les faits contredisent la présence d'un cycle hagiographique dédié à saint Jean de Rila, et aucun élément ne fait la preuve que le portrait indiqué soit le sien. Certes, une révision des données archéologiques et historiques s'impose. Notre objectif est d'identifier les scènes et les personnages en pied dans le naos, en corrigeant les erreurs admises par les auteurs précédents, puis de faire une étude exhaustive des moines qui sont rangés tout autour, afin de reconnaître parmi eux la véritable image du saint éponyme, et, ensuite, de relever le lien direct entre celui-ci et les autres, enfin de déterminer son rôle d'intercesseur auprès du Christ Logos qui veille dans la coupole.

D'autre part, l'analyse des peintures murales nécessite une étude comparative avec les ensembles décoratifs de ce genre, une interprétation approfondie du programme iconographique adopté pour les chapelles aménagées dans les tours, afin de signaler les rapports entre les sujets eschatologiques et les offices célébrés dans ce type de sanctuaire, et de montrer la destination liturgique du local examiné, compte tenu des circonstances historiques et des règles imposées par les *typica* à la vie monastique.

Ainsi devient indispensable une description détaillée des scènes, interprétées d'une manière erronée, comme des épisodes de la vie de saint Jean de Rila.

(9) L. PRAŠKOV, *Khreljovata kula*. Sofia. 1973.

(10) PRAŠKOV, *op. cit.*, p. 53-58, p. 122 dessins 21, 22, 23.

(11) PRAŠKOV, *op. cit.*, p. 60, fig. 45.

On discerne sur la conque creusée dans le mur Nord, David vêtu d'un habit royal, parsemé de rosettes, une couronne sur la tête, nimbé, chaussé de bottes, se prosternant devant le prophète Nathan. Celui-ci fait le même geste et rend hommage au roi. Derrière David, on aperçoit déjà abandonné le trône en forme de tabouret. La partie supérieure de la composition est réservée au palais. A gauche, derrière cette construction, apparaît la personnification de la pénitence, Métanoïa, vêtue d'une robe aux manches longues, les cheveux serrés sur la nuque par un ruban dont les pans flottent au vent ; de la main droite, elle fait le geste de la confirmation. Sur la façade du palais, la peinture est détruite, mais en la comparant avec d'autres monuments, on peut penser que Bethsabée y était représentée dans l'encadrement d'une fenêtre partiellement conservée. Une autre figure, dont la tête a disparu, fait pendant à la Pénitence, du côté droit du palais ; elle est habillée de la même manière que Métanoïa, et on peut supposer que c'est une autre personnification, très probablement Sophia.

Nul doute, la fresque représente la Pénitence de David (psaume L, titre 6), ce que les restes de l'inscription corroborent. Évidemment, on a eu tort d'y reconnaître l'épisode de la vie de saint Jean de Rila, et notamment la rencontre avec le roi bulgare Pierre I^{er} qui n'est figurée nulle part au xiv^e siècle⁽¹²⁾. Au contraire, les illustrations de la Pénitence de David qui ont subsisté sont nombreuses dans la peinture murale et dans les miniatures. Elles portent sur le péché de David qui a fait tuer Uric pour épouser sa femme, et sur son repentir à l'apparition du prophète Nathan. L'étude iconographique déjà faite⁽¹³⁾ sur une vingtaine de miniatures et d'objets d'art nous aide à examiner les monuments inédits et à définir les deux formes principales sous lesquelles apparaît l'illustration du psaume L, titre 6 : a) les Reproches du prophète Nathan adressés à David sont représentés avec le Repentir de David, et b) le Repentir de David est traité séparément. La fresque de la chapelle de Khrélju s'inscrit dans la seconde catégorie⁽¹⁴⁾.

(12) PRAŠKOV, *op. cit.*, pp 50-60, 80, ainsi que la description détaillée de la page 122. L'auteur consacre à tort une longue étude à l'identification de la vie de Saint Jean de Rila. Aussi, les légendes des photos sont-elles incorrectes, ces photos figurent, en réalité des épisodes largement connus du cycle de David. Voir ill. 33, 43, 44.

(13) H. BUCHTHAL, *The Miniatures of the Paris Psalter*, Londres, 1938, p 28

(14) Au même groupe appartiennent les miniatures des psautiers de Bristol au British Museum (S. DUFRÈNE, *L'illustration des Psautiers grecs du Moyen Age*, I,

La scène du Psautier de Bristol fournit l'exemple le plus ancien (XI^e s.) dont se rapproche l'iconographie adoptée par le peintre de Rila.

L'attitude et les gestes de David qui exprime sa pénitence en proskynésis, sont conformes à l'iconographie courante. Mais le comportement du prophète face au roi n'est pas connu par ailleurs. Partout Nathan, qui confesse, se tient debout.

En résumé, les psaumes sont introduits dans le décor peint des églises au début du XIV^e siècle, et leur iconographie se réfère aux miniatures. Or, les peintres prennent l'initiative de leur donner des interprétations plus libres, de varier les attitudes des personnages en tenant compte de la surface murale à décorer, ou bien d'ajouter des détails souvent en rapport avec un thème qui apparaît dans le voisinage. Ainsi, les attitudes des deux figures bibliques, David et Nathan, deviennent analogues à Rila, et la pénitence s'exprime par la présence, non seulement de Métanoia mais aussi de Sophia. Celle-ci se retrouve sur la fresque du narthex de Sainte-Sophie à Ohrid (1317) (15), laquelle offre un exemple analogue sur ce point. On y reconnaît le trône vide, David prosterné devant le prophète, l'ange debout, tenant le glaive à la main, après avoir transmis le message divin au roi, et la petite figure ailée, personnification de la Sagesse.

Il faut rappeler qu'à côté de la Pénitence de David à Rila, ainsi qu'à Ohrid, apparaît la scène de la Sagesse Divine, ce qui fait penser aux rapprochements entre celle-ci et la personnification de Sophia. Dans les deux cas, la présence de Sophia est soumise à une pensée théologique

pl. 52, fol. 82 v.), de la Bibliothèque Marciana à Venise (*Marcian. Gr.* 17, fol. IV, J. EBERSOLT, *La Miniature byzantine*, Paris, 1926, p. 28), de Grégoire Nazianze de la Bibliothèque Nationale de Paris (H. OMONT, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VI^e au XIV^e siècles*, Paris, 1926, pl. XXXIII, Ms. Grec, 510, fol. 143 v. pp. 20-21), de Zurich (A. GOLDSCHMIDT, *Die deutsche Buchmalerei*, I, Berlin 1928, pl. 77), de Paris Arsenal 5211 (A. GOLDSCHMIDT, K. WEITZMANN, *Die Byzantinische Elfenbeinskulpturen*, Berlin, 1930. II. Pl. 224a), ainsi que l'ivoire d'Egherton (BUCHTHAL, *The Illustrations of Paris Psalter*, p. 28, pl. VII, Ms. grec. 139, fol. 136 v. pl. XXII, fig. 51, *Vaticanus Regens MS*; pl. XXII, fig. 52, *Paris Arsenal Bibl.* 5211, fol. 46, pl. XXII, fig. 53, *Pantocrator Psalter*; pl. XXII, fig. 55, Zurich Psalter). H. OMONT, *Les miniatures des manuscrits les plus anciens de la Bibliothèque Nationale du VI^e au XIV^e siècles*, Paris, 1928, pl. XXXII, Ms. gr. 510, fol. 443 v.

(15) Sv. RADOJČIĆ, *Freska pokajanja Davidovog u Ohridskoj Svetoj Sofii*, in *Starinar*, IX-X, Belgrade, 1959, pp. 134-136, fig. 2.

qui transcrit le psaume en accord avec le thème principal du décor. Ainsi, le sujet biblique est intentionnellement rapproché de la Sagesse Suprême qui évoque le Logos incarné du Nouveau Testament.

En ce qui concerne Sophia et Métanoïa, elles sont depuis longtemps connues des manuscrits des IX^e-XI^e siècles (16).

Les deux images de Métanoïa et Sophia sur la fresque de Khrélju révèlent la reprise d'un ancien motif iconographique. Ces personnifications sont des survivances de la mythologie classique, laquelle avait pénétré dans le cycle de la vie de David (17). Souvent, elles sont représentées d'une manière identique : une inscription mise à côté d'elles précise d'habitude leur identité. La ressemblance apparente entre Métanoïa et Sophia sur la fresque examinée dérive de la même iconographie. Cependant les textes qui les accompagnent ont disparu comme la plupart des titres sur les peintures de la chapelle.

On retrouve la Pénitence de David dans la peinture murale d'Alaverdi en Géorgie, de la prothèse des Saints-Apôtres à Peć, de l'église de la Vierge, de Studenica, de la Tour Nord de Sainte-Sophie d'Ohrid (18). Il faut signaler encore la miniature du Psautier Tomić (19) qui comporte néanmoins les deux épisodes : les Reproches adressés à David par l'archange, et la Pénitence de David devant le prophète Nathan. Une iconographie semblable est mise en œuvre dans le Psautier de Munich (20). Évidemment, les deux miniatures appartiennent au premier type de la Pénitence de David (Psaume L, titre 6), auquel

(16) N. KONDAKOV, *Minijaturi grčeskoj rukopisi psaltiri IX veka, iz sobranija Chludova*, Moscou, 1878, pl IX, 4, fol. 50r ; K. WEITZMANN, *The Psalter Vatopedi 761, The Journal of Walter Art Gallery*, Baltimore, 1947, fig 3 ; H. BUCHTHAL, *op. cit.*, pl. 1, 2, 4 ; J. EBERSOLT, *La miniature byzantine*, Paris, 1926, p. 28 ; voir les nombreux exemples sur les miniatures des plus anciens manuscrits, pp. 26-29 ; cependant, les personnifications sont absentes dans le *Cod. Marcianus Gr.*, 17, exécuté sur l'ordre de Basile II (976-1025).

(17) WEITZMANN, *The Psalter Vatopedi*, 761, p. 46. Selon l'auteur, la source la plus ancienne qui a fourni les personnifications aux miniatures n'est pas déterminée. Les personnifications n'existent pas dans le cycle de base utilisé pour le Livre des rois, ni dans les psautiers « aristocratiques » considérés comme les plus proches du prototype du Livre de la vie de David.

(18) J. RADOVANOVIĆ, *L'iconographie des fresques des Saints Apôtres à Peć*, dans *Zbornik za likovne rimetnosti*, Novi-Sad, t 4, pp 43-46. Sv. RADOJČIĆ, *Freska pokorjanja Davidovog u Ohridskoj Svetoj Sofiji*, in *Starinar*, IX-X, p 135, note 7.

(19) SČEPKINA, *Bolgarskaja minijatura XIV^o veka*, Moscou, 1963, pl XII.

(20) STRZYGOWSKY, *op. cit.*, pl. XVII, fol 66r.

s'ajoutent les nombreux exemples déjà relevés des psautiers : *Par. graec.*, 139, *Jérusalem Taph.*, 51, *Cod. Vat. gr.*, 333, *Pantocrator*, 49, *Sérail de Constantinople, Vat. graec.*, 1927, *Vat. graec.*, 752, *B. M. Add.*, 36.928, *Cod. Barberini* (21).

Parfois, sont représentés seuls les Reproches de Nathan (22).

En face de la Pénitence de David, au fond de la conque Nord, est illustré le psaume LI (LII). On distingue un personnage nimbé assis sur un trône. Sans aucun doute, c'est un roi biblique qui a sur la tête une couronne ; il porte un long vêtement décoré de rosettes brodées en fil d'or ; de la main, il fait le geste de l'allocution. Derrière lui, se tient un garde du corps chaussé de bottes, vêtu d'une tunique courte et d'un manteau agrafé sur l'épaule. La fresque, très endommagée, ne permet pas une étude détaillée, mais les fragments conservés laissent deviner deux personnages devant le roi lui adressant la parole. Ils sont habillés à la manière de gardes du corps, bottés, casqués et armés de glaives. Il n'est pas difficile d'y reconnaître la Dénonciation de Doëg à Saül, de la cachette de David chez Akhimélekh, ce que le fragment du texte sur la fresque corrobore. L'action se passe dans le palais, une construction dont les deux ailes s'avancent symétriquement et encadrent la scène, comme dans la Pénitence de David.

Le psaume LI est illustré dans de nombreux manuscrits. Seuls Saül et Doëg sont représentés sur les miniatures des psautiers du XI^e siècle : *Barberini, Bristol, Londres* (23). Ce schéma laconique semble provenir

(21) BUCHTHAL, *op. cit.*, pp. 27-29, ou la plupart de ces exemples sont déjà mentionnés : voir le diagramme p. 28. Patriarcat grec, Hagion Taphon, 51, A. BAUMSTARK dans *Oriens Christianus*. N.S. II, 1912, p. 107 ; *Cod. Vat. gr.*, 333, fol. 50v ; J. LASSUS, *L'illustration byzantine du Livre des rois*, Paris, 1973, fig. 92 ; BUCHTHAL, *op. cit.*, pl. XXIII, fig. 51 ; A. MUNOZ, *Tre codici miniati della Biblioteca del Seraglio a Constantinopoli*, dans *Studi byzantini, Pubblicazioni dell'Istituto per Europa Orientale*, 2 série, 5, 1925, pp. 199-205, fig. 8 ; E. DE WALD, *The Illustrations of the Manuscripts of the septuagint, Vat. Gr.*, 752. Londres, 1942, fol. 163v et *Vat. Gr.*, 1927, fol. 93r. S. DER NERSESSIAN, *Les Illustrations des Psautiers grecs du Moyen-Age*, II, Londres 19352, Paris, 1970, fol. 63v, fig. 102

(22) Psautier Chludov, Paris, *Bibl. Nat. suppl. gr.*, 1335, *Hamilton, Utrecht*, mais les scènes contiennent des éléments propres à la pénitence et, pour cette raison, on peut les considérer comme des variantes du premier groupe BUCHTHAL, *op. cit.*, pp. 28-29, notes 2, 5, 17. DE WALD, *The Illustrations of the Utrecht Psalter*, pl. XLII, fol. 292.

(23) DER NERSESSIAN, *op. cit.*, Londres 19352, fol. 65v, fig. 106 ; ps. Barberini, fol. 84r, fig. 328 et fig. 329 ; S. DUFRENNE, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen-Age, I, ps. de Bristol (Br. Mus. 40731)*, fol. 84r, 86r, pl. 52.

d'un type iconographique dont l'équivalent est attesté au IX^e siècle sur la page du psautier Chludov (24). Il est mis en œuvre également dans le Codex *Vat. Gr.*, 1927 (25). Souvent, cette iconographie s'enrichit, et un groupe d'assistants apparaît dans la scène : sur la miniature du psautier d'Utrecht (26), s'ajoutent trois officiers assis à la gauche de Saül ; dans le Psautier Tomić (27), deux personnages viennent d'abandonner le roi ; enfin, dans le psautier serbe de Munich (28), les officiers sont placés devant Saül, comme sur la peinture murale de Rila, mais le garde du corps est remplacé par Doeg. Le groupement des personnages sur la fresque est en accord avec l'iconographie adoptée par les miniatures signalées. Mais, dans tous ces exemples tirés des psautiers, Doeg se détache par la place qu'on lui donne dans la composition. Sur la fresque, cette distinction n'est pas faite, mais il se peut que Doeg fasse partie du groupe placé devant Saül.

La miniature qui illustre la réunion à l'appel de Saül dans le Livre des Rois (29) (XIII^e) (*Cod. Vat. Gr.*, 333) fournit un cas analogue dans la disposition des personnages : deux gardes du corps sont représentés derrière Saül. Celui-ci s'adresse aux officiers, parmi lesquels se trouve le chef des coureurs Doeg, qui lui fait son rapport. Cependant, le peintre de Rila s'exprime d'une manière plus laconique que le miniaturiste.

La troisième scène consacrée à la vie de David occupe la lunette au-dessus de la porte d'entrée sur la paroi Ouest. La partie centrale de la fresque est complètement détruite, mais on discerne à gauche deux personnages en tenue militaire qui s'avancent vers le centre. Ils portent des tuniques courtes, des manteaux et des bottes, ont le casque sur la tête et le glaive attaché à la ceinture. Avec des gestes animés, ils s'adressent à un personnage maintenant disparu. Leur attitude révèle l'arrivée des Ziphéens chez Saül pour dénoncer David qui se cache dans leur ville. La scène s'explique par le titre du psaume LIII (LIV) et se réfère aux événements racontés dans le 1^{er} Livre de Samuel (XXIII, 19-28). Comme partout dans le naos, une bande blanche sert de fond au texte qui identifie l'image.

(24) DER NERSESSIAN, *op. cit.*, ps. Chludov, fol. 51r, fig. 327

(25) DE WALD, *op. cit.*, *Cod. Vat. Gr.*, 1927, fol. 93r.

(26) DE WALD, *The Illustrations of Utrecht Psalter*, pl. XLVIII, fol. 30r.

(27) SČEPKINA, *op. cit.*, pl. VII.

(28) SIRZYGOWSKY, *op. cit.*, fol. 67v, pl. XVIII.

(29) J. LASSUS, *Le livre des rois. cod. vat. gr.*, 333, fol. 29r, fig. 53b

La plupart des scènes déjà connues obéissent au schéma iconographique qui contient deux Ziphéens s'approchant de Saul, la tête levée et en faisant le geste de la parole ; c'est le cas dans les psautiers Chludov, de Londres, de Bristol⁽³⁰⁾. Le nombre des Ziphéens devient plus important au XIV^e siècle, comme le montrent les illustrations des psautiers Tomić et de Munich⁽³¹⁾. De toute évidence, le peintre de Rila a choisi un modèle plus dogmatique, au nombre de personnages plus restreint, ce qui est conforme à l'iconographie de la scène des IX^e-XI^e siècles.

Parfois, ce schéma iconographique adopte David caché ou en prière (Tomić, Londres). Il n'est pas exclu que celui-ci fût représenté sur la fresque dans sa partie droite, car les restes d'un toit en dos d'âne révèlent une construction qui, compte tenu de son orientation, pourrait abriter un personnage.

En conclusion, les scènes dans le naos ne révèlent aucun épisode de la vie de saint Jean de Rila. D'autre part, les rectangles blancs sur lesquels sont identifiées les images contiennent partout des versets tirés de la Sainte Écriture. Les peintres ne furent jamais autorisés à composer des vers et à les ajouter sur leurs peintures, soumises au canon. Il faut rappeler que les textes appliqués à une scène expliquent l'événement représenté et font référence à la Bible et à l'Évangile, ou bien sont des expressions tirées des commentaires des défenseurs de la vraie foi, ainsi que de la poésie et du chant liturgique. On a tort de chercher les légendes des épisodes avec le tsar Pierre I^{er} sur les *tituli* des illustrations qui ne représentent pas le cycle de saint Jean, mais celui de David.

Les données littéraires sur la vie de saint Jean de Rila sont nombreuses, mais aucun ouvrage illustré ne nous est parvenu⁽³²⁾. A l'heure actuelle, les sources iconographiques se limitent au portrait du fameux saint. Celui-ci apparaît parmi les saints en pied au premier registre des peintures murales de Boiana. C'est donc l'effigie la plus ancienne de saint Jean de Rila (1259)⁽³³⁾. Toujours représenté en

(30) DER NERSESSIAN, *op. cit.*, fol. 67r, fig. 108. DUFRENNE, *op. cit.*, Bristol, fol. 86r, pl. 52.

(31) SČEPKINA, *op. cit.*, pl. VIII. STRZYGOWSKY, *op. cit.*, fol. 69v, fig. 40.

(32) Voir la vie de Saint Jean de Rila rédigée par le Patriarche Euthyme. Jord. IVANOV, *Zitija na Sveti Ivan Rilski in Godišnik na Sofijskija Universitet, Filologičeski Fakultet*, tome XXXII, fasc. 13.

(33) Kt. MIJATEV, *Peintures murales de Bojana*, Sofia, 1961, fig. 1, 13.

moine, on le retrouve à Zemen⁽³⁴⁾. Sans aucun doute, son type iconographique était déjà établi au temps de Khrélju, et le maître de la chapelle pouvait donc s'en servir. L'excellente icône provenant du monastère de Rila que l'on date du début du xiv^e siècle en est un exemple.

Certes, on doit chercher saint Jean de Rila figuré dans la Tour selon l'iconographie en usage aux xiii^e-xiv^e siècles. Étant donné que la chapelle fut consacrée à la Vierge Ossenovica et à lui-même, on a toute raison d'attendre son effigie peinte sur les parois. Bien entendu, son emplacement, ainsi que son identité parmi les saints isolés posent des problèmes, les noms des figures étant effacés et les fresques étant délabrées.

Or, le programme iconographique établi par les églises attribue au saint éponyme la place d'honneur près du sanctuaire, le plus souvent sur la paroi Sud, toujours dans la première zone des images. Cette constatation faite naguère au sujet de saint Pierre à Berendé⁽³⁵⁾ est valable pour les ensembles de fresques nouvellement découverts et peu connus. Ainsi se présente le saint Protecteur dans l'église de Saint-Démétrius à Ohrid, des Saints-Cosme-et-Damien (Mali Sveti Vračī) à Ohrid⁽³⁶⁾, de Saint-Nicéas près de Čučer⁽³⁷⁾, de Saint-Clément Stari à Ohrid, de la Sainte-Vierge à Dolna Kamenica près de Knjaževac⁽³⁸⁾, de Saint-Georges de Staro Nagoričino⁽³⁹⁾ et à Bjela crkva de Karan⁽⁴⁰⁾.

Cet emplacement du saint éponyme reste invariable dans les chapelles annexes des églises. Saint Nicolas est peint sur le paroi Sud au

(34) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 193, 118.

(35) GRABAR, *op. cit.*, 251.

(36) Les fresques de Saint Démétrius et des Mali Sveti vrači ne sont pas publiées ; pour Saint-Clément, voir : M. ČOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Crkva Stari Sveti Kliment u Ohridu*, dans *Starinar*, XV, p. 95.

(37) MESSENEL, *Zivopis crkve Sveti Nikite*, dans *Zbornik Filozofskog fakulteta*, 1, Skopje, 1930, pp. 139-154 ; MILLET-FROLOW, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, fasc. III, Paris, 1962, pl. 37-2, 47-4.

(38) D. PANAYOTOVA, *L'église de Dolna Kamenica et l'art de son temps*. Thèse de doctorat du 3^e cycle, Université de Paris, 1969, p. 73.

(39) VI. PETKOVIĆ-P. POPOVIĆ, *Nagoričino, Psača, Kalenic*, Belgrade, 1953, pl. XXIX².

(40) M. KAŠANIN, *Bjela crkva Karanska*, dans *Starinar*, IV, Belgrade, 1928, pp. 162-181 ; GRABAR, *Deux notes sur l'histoire de l'iconostase*, dans *L'Art de l'Antiquité et du Moyen Age*, I, pp. 407, 410-411

rez-de-chaussée de la prothèse de l'église du Saint-Sauveur à Kučeviće près de Skopje⁽⁴¹⁾, saint Paul sur le mur Nord, toujours près du sanctuaire dans la chapelle des Vlatades érigée sous le vocable des Saints-Pierre-et-Paul (saint Pierre sur le mur Sud a déjà disparu)⁽⁴²⁾, saint Nicolas, au Sud de l'absidiole du diaconicon à Sopočani⁽⁴³⁾.

Sans nul doute, le peintre de Rila obéit aux mêmes règles canoniques concernant la répartition des sujets et des images dans l'ensemble décoratif. Au premier registre tout autour du naos, se rangent les saints en pied. Ils sont réunis par deux, de manière que deux groupes se tiennent sur le côté Nord et deux sur le côté Sud, tandis que le cinquième encadre la porte d'entrée. Le premier groupe situé à l'extrémité orientale de la paroi Nord comporte un personnage dont le turban caractéristique et le texte sur le phylactère déployé révèlent Saint Jean Damascène. Il est tourné de trois quarts vers son compagnon, qui a une attitude similaire. Celui-ci bien que proche du sanctuaire, n'est pas en rapport avec les saints Pères officiant, figurés dans l'abside. En comparant avec d'autres monuments, on peut admettre qu'il s'agit de Saint Cosme de Maiouma, frère adoptif de Saint Jean Damascène. Étant compositeurs des hymnes chantés pour le salut des âmes des défunts, ces deux saints sont représentés sur les pendentifs de la chapelle funéraire de l'église de Chora⁽⁴⁴⁾, où les sujets traités sur les murs soulignent le caractère commémoratif des offices exécutés dans le local. Ces deux hymnographes qui glorifient la Vierge escortent souvent la Dormition⁽⁴⁵⁾.

Dans le second groupe sur la même paroi, on discerne saint Joseph le Mélode de Jérusalem ; les restes des caractères sur le titulus blanc font partie de son nom. A côté de lui, apparaît saint Paul de Thèbes, le seul qui se distingue par son vêtement d'ermite. Praškov avait tort de croire que c'était saint Ephraïm le Syrien⁽⁴⁶⁾. Selon l'iconographie courante, celui-ci est figuré en soutane et manteau, le capuchon sur la tête et

(41) G. BABIĆ, *Les chapelles annexes des églises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques*, Paris, 1969, p. 138.

(42) G. BABIĆ, *op. cit.*, p. 162.

(43) V. DJURIĆ, *Sopocani*, Belgrade, 1963, p. 235.

(44) P. UNDERWOOD, *Kariye Djami*, t. III, pl. 426, 427, 428, 429 ; T. VELMANS, *Le portrait dans l'art des Paléologues*, dans *Art et Société à Byzance*, Venise, 1970, p. 138.

(45) GRABAR, *La peinture religieuse*, p. 79.

(46) PRAŠKOV, *op. cit.*, pp. 56, 60.

jamais les bras nus. Au contraire, saint Paul de Thèbes est connu depuis longtemps sous un aspect analogue à celui de Rila, par exemple dans le diaconicon de Saint-Nicétas près de Čučer et sur le mur Ouest du diaconicon de Sopočani (47). Ici, les lettres conservées peuvent être déchiffrées, comme la terminaison du mot «tiveiski» (de Thèbes).

Il est difficile de se prononcer sur l'identité des deux figures qui se tiennent de part et d'autre de l'entrée, parce qu'on manque de données littéraires et archéologiques. Mais on ne saurait reconnaître en celui qui est peint sur la paroi Sud, saint Jean de Rila (48). En ce qui concerne le groupe suivant, situé sur la partie Ouest du même mur, il en subsiste un saint moine, mais de son collègue il ne reste que le phylactère.

Les saints qui font partie de ces quatre groupes sont tournés de trois quarts l'un vers l'autre ; leur attitude révèle un lien intérieur entre eux, et on peut admettre qu'ils participent ensemble à un office. Ils tiennent à la main le rouleau déployé qui passe parfois au-dessus de leur bras, tendu en un geste de prière. Malheureusement, les intempéries ont rendu illisibles les textes dont ils sont les auteurs, à l'exception de celui de saint Jean Damascène. Les saints en pied sont tous (sauf saint Paul de Thèbes) en habit monacal : manteau agrafé qui libère les bras, sticharion blanc, et tablinon, et la plupart d'entre eux ont la tête découverte.

Un seul moine est représenté frontalement. Il occupe la place d'honneur qui côtoie l'abside, sur la paroi Sud. Son compagnon, tourné de trois quarts, ne porte plus de phylactère, mais, les bras tendus, lui adresse la prière. Certes, le comportement de ces deux figures se détache de l'ensemble. Le saint vu de face tient la croix dans la main droite et un petit rouleau dans la main gauche. Il a une barbe longue et pointue, la tête nue, et on discerne la mèche qui lui tombe sur le front. Une comparaison avec l'icône déjà signalée de saint Jean de Rila (49) s'impose : le contour de l'effigie, les vêtements, la tête, la chevelure, les gestes et les attributs, en un mot le type iconographique peint sur l'icône est reproduit chez le saint en pied dans la chapelle de la Tour. De plus, une inscription en toutes petites lettres, placée discrètement en haut et à

(47) MILIĆIĆ et FROLOW, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, fasc. III, pl. 48-3.

(48) PRAŠKOV, *op cit.*, p 60, fig. 45

(49) K. WEILZMANN, M. CHADZIDAKIS, Kt. MIJATEV, Sv. RADOJIĆ, *Icônes*, 1964, fig 108, p LXXXVIII.

droite du nimbe, et qui laisse déchiffrer «bienheureux», vient souligner l'importance du personnage. Annonce-t-elle un extrait des paroles qu'on lui adresse, ou bien s'agit-il d'une épithète ? Cela n'est pas clair. Mais, selon toutes les apparences, ce moine doit avoir un rang prépondérant dans la hiérarchie hagiographique pour qu'on lui transmette des prières et qu'on lui rende hommage en le plaçant près du sanctuaire. Cette considération de la supériorité du personnage, d'une part, et le rapprochement déjà fait avec l'icône, d'autre part, permettent d'y reconnaître le saint éponyme de la chapelle, saint Jean de Rila. Le fait qu'il reçoit la prière évoque son rôle d'intercesseur. Avec la Vierge Ossenovica, il intercède auprès du Christ Logos qui bénit des deux mains du haut des cieux.

Le saint protecteur qui reçoit les prières a été depuis longtemps adopté dans le programme iconographique des églises. Son image est déjà connue au XI^e siècle : dans la crypte de Saint-Luc de Phocide⁽⁵⁰⁾, un higoumène s'adresse en prière au saint patron qui, au lieu de lui répondre, tend les bras vers le Pantocrator peint au-dessus, dans un pan du ciel. Cette transmission des prières au Christ par l'intermédiaire du saint éponyme devient fréquente dans le décor des chapelles à fonction commémorative. La fresque votive de la chapelle Sud-Est des Saints-Théodores à Mistra (XIV^e s.) en est un exemple : on aperçoit sur la paroi Sud près du sanctuaire, un donateur conduit par les saints patrons Théodore Tiron et Théodore Stratilate, et présenté à la Vierge trônant, escortée par un ange et un évêque⁽⁵¹⁾.

Ainsi on peut classer dans la même catégorie iconographique la fresque de la chapelle de Rila. Le moine qui demande l'intercession de saint Jean de Rila auprès du Christ, doit avoir aussi certains mérites à l'égard du monastère pour qu'on lui attribue ce rôle essentiel. Dans ce cas, deux versions sont possibles : il s'agit soit d'un évêque d'un rang important dans l'ordre ecclésiastique et qui prie pour le salut des âmes du donateur et des frères morts, soit du fondateur de la Tour, le moine Chariton (kesar Khrélju) déjà assassiné.

(50) G. SOTIRIOU, *Peintures murales byzantines du XI^e siècle dans la crypte de Saint-Luc de Phocide*, dans *Actes du III^e Congrès d'Etudes byzantines*, III, Athènes, 1930, pp. 289-300 ; Ch. DIEHL, *L'Eglise et les mosaïques du couvent Saint-Luc en Phocide*, Paris, 1889, pp. 8-15 ; R. W. SCHULTZ and S. H. BARNESLEY, *The Monastery of Saint Luke of Stiris in Phocis*, Londres, 1901, pp. 33-35, pl. 3.

(51) G. MILLET, *Mistra*, pl. 91, 4

Les textes inscrits sur les phylactères des saints moines sont prononcés pendant l'office. Celui-ci comprend l'appel adressé à Saint Jean de Rila d'intercéder auprès du Christ pour tous ceux qui prient ensemble dans la chapelle. La Vierge, en qualité de sainte éponyme, assiste à cette prière. L'épithète qu'elle porte est très rare : *осѣновица* (ossenovica). L'interprétation qu'on en a donnée résulte de *сѣнка* (senka) qui signifie l'ombre ; ainsi, *осѣновница* (ossenovica)⁽⁵²⁾ est-elle considérée comme celle qui jette l'ombre, autrement dit qui protège par son ombre. Cette définition, cependant, est en contradiction avec les principes de la doctrine chrétienne. Les ténèbres sont réservés à l'Enfer, tandis que les personnages célestes sont toujours lumineux ; du moins, la Vierge est-elle comparée au cierge qui irradie la lumière. Aussi est-elle appelée *осѣнена*, *νεφέλη* (Ossenena), ce qui a le même sens que *осѣновница* (ossenovica), sur l'icône du Mont Athos (XIV^e siècle) encadrée d'illustrations de l'hymne acathiste⁽⁵³⁾. Kondakov a bien défini la signification de cette épithète qui signifie «entourée d'une auréole nuageuse» ; c'est le nuage de la gloire céleste, et il se traduit picturalement par une mandorle lumineuse. Il s'agit donc de la luminosité de la Vierge, exprimée dans les strophes de l'hymne acathiste adressées à la Mère de Dieu : «... gloire céleste, auréole nuageuse, au-dessus d'elle, le ciel s'ouvre...»⁽⁵⁴⁾.

L'épithète *осѣновица* (ossenovica) a un sens actif, ce qui permet de traduire par «celle de qui émane la lumière». Elle est lisible sur le mur extérieur de la tour. L'inscription en briques enserrée dans la maçonnerie mentionne les saints sous le vocable desquels la chapelle fut érigée, à savoir ... «la Vierge Ossenovica et saint Jean de Rila».

La Sagesse Divine, les psaumes à la louange du Seigneur, les moines compositeurs des hymnes et des prières font penser à un décor qui correspond aux offices exécutés dans la chapelle. Le Salut des âmes, la promesse de la Résurrection, la récompense des élus obéissent à un désir de figurer la vie parfaite dans le royaume de Dieu. Le Christ Lumière et les anges représentent le septième jour de la semaine de la Genèse, le jour de Sabaoth et font l'appel au Dimanche, jour de la Résurrection.

(52) IV. ДУЏЕВ, *Rilskijat svetec i negovata obitel*, Sofia, 1947, p. 245, IV. ДУЏЕВ, *Ossenovica-Asenovica*, dans *Recueil Théodore Balan*, Sofia, 1955.

(53) N. KONDAKOV, *Pamjatniki christijanskogo iskustva na Atone*, Saint-Petersbourg, 1902, pp 97-98.

(54) KONDAKOV, *op cit.*, p 99

L'iconographie du Dimanche contient le repos de Dieu et révèle la réalisation du Salut⁽⁵⁵⁾. Le maître de l'Univers se repose, mais il pense au bonheur des hommes et s'occupe de l'œuvre du Salut qui est la Résurrection, la victoire du Christ sur la mort. Bref, la Création s'associe à la Résurrection qui ouvre la voie vers le Paradis, vers la vie éternelle⁽⁵⁶⁾. Ainsi, le thème principal du décor du naos — Christ Logos Sagesse et Lumière — suggère une dédicace de la chapelle au culte commémoratif. Bien entendu, la messe quotidienne n'y était pas célébrée, l'église principale lui étant consacrée⁽⁵⁷⁾.

D'autre part, le cycle des psaumes appelés glorifiant, contient l'illustration du verset 9, du psaume 148, que l'on chante pendant l'office des défunts. A notre connaissance, les psaumes 148-150 ne font pas partie du décor de la nef principale de l'église, mais sont réservés aux annexes latérales et au narthex où la messe régulière n'est pas célébrée. Leur présence dans la Tour de Khrélju témoigne d'un programme iconographique proche de celui des parties secondaires de l'église⁽⁵⁸⁾. Évidemment, la chapelle située au sommet d'un donjon qui reçoit la même catégorie de sujets est chargée d'une fonction équivalente aux annexes. La figuration des psaumes à Rila et notamment dans le petit narthex, suppose un office accompagné de psalmodies, ce qui n'est pas rare dans le rite orthodoxe. Les psaumes, louanges du Seigneur, sont chantés pendant la célébration des deux grandes commémorations annuelles des morts. Ils font partie aussi de la liturgie des matines.

Le Royaume de Dieu, le Paradis, le Jugement dernier, la Désis, la Résurrection sont les sujets préférés pour le décor des chapelles vouées au culte funéraire⁽⁵⁹⁾. La crypte ossuaire de Bačkovo en est un exemple

(55) GRABAR, *L'Iconographie du dimanche, principalement à Byzance*, dans *L'Art de l'Antiquité et du Moyen Age*, pp. 563-565

(56) GRABAR, *L'Iconographie du dimanche*, p. 564.

(57) La distinction entre l'église principale et les chapelles secondaires est établie dans la pratique liturgique dès la fin du IV^e siècle. Les renseignements d'Éthérie à ce sujet sont précieux. ETHERIE, *Journal de voyage*, éd. A. Pêtré, Paris, 1948, p. 29. N. T. KRASNOSELCÉV, *O drevnih liturgičeskikh tolkovanijah*, dans *Letopis istoriko filologičeskogo Obštstva, Novorosijskago Universiteta*, IV, Odessa, pp. 178-257.

(58) N. KRASNOSELCÉV, *K istorii pravoslavnago bogoslužénija po povodu nekotarih služb i obrjadov nine ne upotrebljajuištisja*, Kazan, 1889, pp. 198-203 ; G. BABIĆ, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, pp. 162, 171, 172.

(59) G. BABIĆ, *op. cit.*, pp. 164, 168, 173 ; S. DUFRENNE, *Les programmes iconographiques des églises de Mistra*, pp. 44-47.

frappant ⁽⁶⁰⁾. Le Champ d'Ossements est peint sur les parois et va de pair avec les tombes des moines, creusées dans le sol. La Vision d'Ézéchiel ainsi que le Jugement Dernier représentés à côté de ces tombes attestent la concordance parfaite entre les peintures murales et la destination de la chapelle. Ces images reflètent le symbolisme des offices exercés dans l'ossuaire pour le repos des moines morts.

Les visions christologiques font aussi partie du programme iconographique des églises funéraires ⁽⁶¹⁾. A Bačkovo, elles apparaissent comme symbole de la liturgie glorifiant les théophanies. Or, la Sagesse Divine est considérée comme une vision christologique, et son bénéficiaire temporaire est Salomon ⁽⁶²⁾. Ainsi conçue, elle fait de nouveau appel du décor d'un local où les services commémoratifs pouvaient avoir lieu.

Les *typika* des XIII^e-XIV^e siècles prescrivent la célébration de la messe funéraire dans les cryptes en sous-sol ou les annexes des églises ainsi que dans les chapelles installées aux étages des tours attenant au narthex ou aménagées au sommet des donjons monastiques ⁽⁶³⁾. La variété de ces constructions réservées à la commémoration des morts est issue, d'une part, des nuances du culte funèbre ⁽⁶⁴⁾, et, d'autre part, des exigences d'ordre architectural. Notre objectif est de relever les équivalences du décor examiné parmi les chapelles incorporées dans les tours.

La chapelle contiguë à l'étage de l'exonarthex de Sainte-Sophie à Ohrid datant de 1313/14, fournit des sujets liés à la mort et à la vie eschatologique ainsi que des portraits des donateurs ⁽⁶⁵⁾. Le despote Olivier et sa femme accompagnés de leurs fils, figurés sur la paroi de l'escalier, sont conduits à la chapelle par «Nikon», l'archevêque de tous les Bulgares, comme l'indique l'inscription sur la fresque. L'intercession

(60) GRABAR, *La peinture religieuse*, p. 59.

(61) GRABAR, *Les sources des peintres byzantins des XIII^e-XIV^e siècles ; Les images des visions théophaniques dans le narthex*, dans *CA*, XII, 1962, pp. 378-381.

(62) GRABAR, *ibid.*, p. 379.

(63) A. DMITRIEVSKIJ, *Drevneštie patriaršie tipikoni, Svjatogrobskij Jerusalimskij velikoj Const. Cerkvi*, Kiev, 1907. I, XIII, pp. 214-276 ; I. MANSVETOV, *Cerkoinij ustav*, Moscou, 1885, pp. 12-14.

(64) Voir G. BABIĆ, *op. cit.*, pp. 33-58, où sont mentionnés et résumés les nombreux ouvrages des savants russes qui ont traité le problème en détail.

(65) OKUNEV, *Fragments de peintures de l'Église de Sainte-Sophie d'Ohrid*, dans *Mélanges Ch Diehl*, I, vol. II, Paris, 1930, pp. 130-131, fig. 6, 7.

de ce personnage ecclésiastique souligne le sens commémoratif de la scène, qui s'associe à l'ensemble des peintures murales : un Christ assis, représenté dans une niche, appelé «Juge juste» sur le livre qu'il tient à la main, annonce le Jugement Dernier. Devant lui, la Vierge intercède pour le salut des ressuscités, en adressant une longue prière inscrite sur son rouleau. Deux groupes d'apôtres escortés par un jury d'archanges y siègent. Un second Christ Emmanuel trônant, entouré de milices célestes, repousse les pécheurs et reçoit les élus. Il apparaît sur la paroi où sont représentés les donateurs, qui s'avancent vers lui du côté gauche.

Une autre série d'images se rattache à la même pensée eschatologique. De nombreux petits tableaux réunis ensemble illustrent la mort des moines justes et des moines injustes (66). Sans aucun doute, ce sujet va de pair avec le canon des agonisants chanté pendant la messe funéraire.

Ainsi, le programme iconographique adopté pour les fresques de Sainte-Sophie révèle le lien direct avec la liturgie célébrée naguère dans ce compartiment de la «tour».

L'ensemble des scènes relatives à la mort des moines justes et injustes apparaît sur les parois de la chapelle dédiée à saint Georges, installée au sommet de la tour faisant corps avec les constructions d'enceinte du monastère de Chilandari (67). La tour fut érigée au temps de Milutin et les fresques remontent probablement à la seconde moitié du XIV^e siècle (68). Malheureusement, une grande partie des peintures a été renouvelée.

La chapelle de saint Georges représente un équivalent parfait de celle de Saint-Jean de Rila au point de vue architectural. Le plan est composé de deux pièces, un narthex et un naos, surmontés de calottes et entourés

(66) OKUNEV, *op. cit.*, p. 129.

(67) Dj. BOŠKOVIĆ, *Svetogorski pabrirci, I., Manastir Hilandar*, dans *Starinar*, XIV, p. 71, M. ŽIVOJNOVIĆ, *Svetogorske kelije i pirgovi u srednjem veku*, Belgrade, 1972, p. 106.

(68) P. USPENSKIJ, *Pervoe putešetstvie archimandrita nyne episkopa Porfirija Uspenskago v 1846 godu*, Kiev, 1877, pp. 25-28 ; Sv. RADOJČIĆ, *Monuments artistiques à Chilandar*, dans *Zbornik Radova*, 3, Belgrade, 1953, p. 180 ; Sv. RADOJČIĆ, *Čin bivajemi na razlučenje duši od tela u monumentalnom slikarstvu XIV veka*, dans *Zbornik Radova*, 7, pp. 39-52 ; V. DJURIĆ, *Fresques médiévales à Chilandar*, dans *Actes du XII^e Congrès International d'Etudes Byzantines*, Belgrade, 1964, t. III, p. 65, fig. 8, 10, 11, 12.

d'un couloir recouvert de voûtes d'arêtes. Cette ressemblance suppose la même fonction liturgique des deux locaux.

D'autre part, le même choix des sujets à Sainte-Sophie d'Ohrid et à Saint-Georges à Chilandari fait allusion à un programme déterminé pour ce genre de chapelle. L'illustration du canon des agonisants annonce la commémoration des frères morts.

La mort et la résurrection sont les thèmes qui se retrouvent dans la chapelle située au deuxième étage de la tour Nord-Ouest, contigue au corps principal de l'église d'Afendiko à Mistra⁽⁶⁹⁾. C'est un exemple extrême du rapport entre peintures murales et fonctions liturgiques. L'ensemble des fresques représente une illustration de la prière inscrite sur l'arc de l'abside, prière qui fait partie de l'office des défunts⁽⁷⁰⁾. Sur les parois, se suivent les chœurs des saints introduits par la Vierge et saint Jean le Précurseur auprès du Pantocrator. La présence de ces trois personnages évoque la Déisis. Les anges, les chandeliers à la main, participent à la messe desservie en mémoire des défunts.

Ici comme à Sainte-Sophie d'Ohrid, les portraits des donateurs, Théodore I Paléologue (1383-1407)⁽⁷¹⁾ et d'autres non identifiés, traduisent leur souhait d'obtenir la grâce divine par les prières adressées pour le salut de leurs âmes. Les tombeaux installés auprès de la tour rendent témoignage des offices commémoratifs célébrés à cet endroit en l'honneur des fondateurs.

Les rapprochements dans le programme iconographique de l'Afendiko et de Saint-Jean de Rila résultent du thème majeur du Salut des âmes et du séjour éternel au Royaume de Dieu. D'autre part, les données archéologiques et les sources écrites révèlent certaines analogies dans l'emplacement des tombes des fondateurs.

L'higoumène du monastère de Rila Néophyte Rilski, qui a vécu au siècle dernier, est l'auteur de «La description du Saint Monastère bulgare de Rila»⁽⁷²⁾. Cet ouvrage important renseigne sur les travaux

(69) G. MILLET, *Mistra*, pl. 96-97 ; 99, 1, 2, 7 ; MILLET, *La Dalmatique du Vatican*, Paris, 1945, pp. 31, 32, 86, 97.

(70) MILLET, *La Dalmatique du Vatican*, pp. 30-31 ; MILLET, *Mistra*, pl. 96-2 ; S. DUFRENNE, *Les programmes iconographiques de Mistra*, pp. 60-61.

(71) MILLET, *Portraits byzantins*, dans *Revue de l'Art chrétien*, LXI (1911), pp. 445-451, fig. 2 et pl. en couleurs ; D. ZAKYTHINOS, *Le Despotat grec de Morée*, I, Paris, 1932, p. 165 ; S. DUFRENNE, *op. cit.*, p. 45-46.

(72) N. RILEC, *Opisanie na bolgarkija svešten Rilski monastir*, Sofia, 1879.

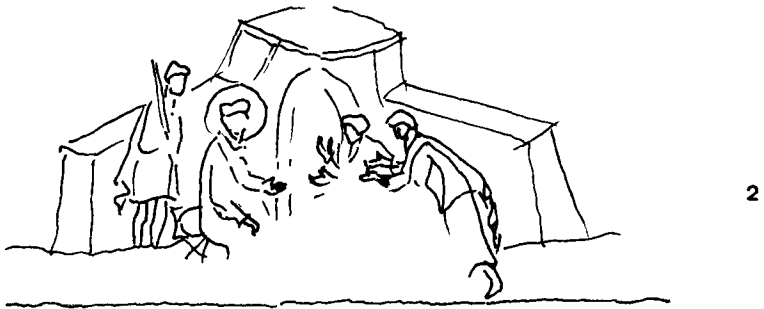
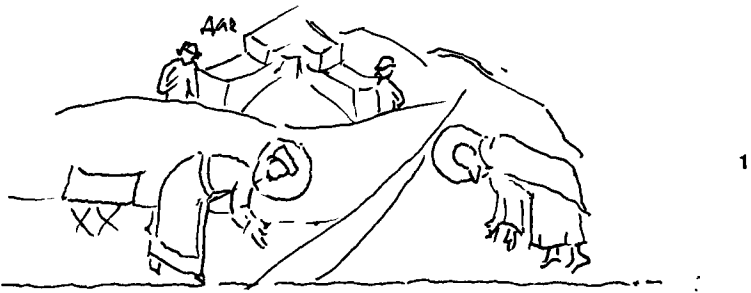


FIG. 1. — Pénitence de David.

FIG. 2. — Dénonciation de la cachette de David chez Akhimelekh par Doeg à Saul.

FIG. 3. — Arrivée des Ziphéens chez Saul pour dénoncer David.

PLANCHE II



FIG. 4. — Paroi Sud (de gauche à droite) : Saint Jean de Rila et le moine qui lui adresse la prière, Saints non identifiés.

FIG. 5. — Paroi Nord (de droite à gauche) : Saint Cosme de Maiouma, Saint Jean Damascène ; Saint Joseph le Mélode de Jérusalem, Saint Paul de Thèbes.

FIG. 6. — Paroi Ouest : Saints non identifiés de part et d'autre de l'entrée.

de reconstruction de l'ensemble monastique ayant eu lieu dans les années trente : l'ancienne église de Khrélju fut démolie et, à sa place, fut érigée la nouvelle, beaucoup plus spacieuse, pour abriter les foules de pèlerins qui fréquentaient ce lieu saint. La nouvelle construction a atteint la tombe de Khrélju (73).

N. Rilski nous informe que Khrélju fut enseveli auprès de l'ancienne église, et, quand celle-ci fut élargie au Sud, du côté de la Tour, la tombe s'est trouvée sous l'abri de la nouvelle partie (74). Cinq siècles après la mort du fondateur, en 1835, quand l'œuvre de celui-ci fut détruite pour des causes déjà expliquées, la dalle funéraire avec l'inscription fut enlevée : brisée en trois morceaux, elle est restée longtemps adossée au pied de la Tour, jusqu'à ce qu'elle fût transportée au nouveau musée du monastère il y a quelques années.

Bien entendu, la tombe qui se trouvait entre l'église et la tour exigeait des offices funéraires et commémoratifs en l'honneur du fondateur des deux édifices principaux du monastère, qui, devenu moine sous la contrainte des événements, prit le nom de Khariton (75). Malgré tout, il fut victime de ses activités d'indépendance face au roi serbe Dušan qui le fit assassiner. Sur l'inscription de la dalle funéraire, Khariton (le kesar Khrélju) est à la fois loué pour ses activités nobles et braves, sa générosité, et pleuré pour sa mort violente. Sans aucun doute, la pannychis pour le repos de son âme avait eu lieu soit dans le narthex de l'église, soit dans la chapelle de la tour.

Malheureusement, le typikon médiéval du monastère de Rila ne nous est pas parvenu. Les coutumes décrites par Néophyte Rilski se rapportent à une époque plus récente, où la chapelle n'était plus utilisée. Cependant, d'autres typika des XII^e-XIV^e siècles des monastères orthodoxes ont survécu et les règles déterminant les rites et les offices selon les cas précis sont connues. Ainsi, les références aux typika des monastères de Constantinople, du Mont Athos ou de Serbie s'imposent, en ce qui concerne les fonctions liturgiques des chapelles incorporées dans les tours.

Au temps des Paléologues, les tours munies de chapelles se répandirent partout dans les Balkans (76). Néophyte Rilsky énumère,

(73) N. RILEC, *op. cit.*, p. 23.

(74) N. RILEC, *op. cit.*, p. 24.

(75) LORD. IVANOV, *Sveti Ivan Rilski i negovijat manastir*, Sofia, 1917, p. 29

(76) A. DEROCO, *Srednovekovni gradovi u Staroj Srbiji, Crnogoriji i Makedoniji*,

outre celle de Khrélju, trois tours datant de la même époque dans les pays bulgares⁽⁷⁷⁾. Une autre, de Matočina, plus ancienne, dans les Rhodopes, subsiste encore en ruines, mais sa chapelle, au dernier étage, a perdu complètement le décor peint. Au Mont Athos, presque chaque monastère aux XIII^e-XIV^e siècles possède un donjon dont la fonction défensive est depuis longtemps connue⁽⁷⁸⁾. Une comparaison avec la tour érigée dans la cour de Chilandari et plus particulièrement avec la chapelle de saint Jean⁽⁷⁹⁾ aménagée au dernier étage de celle-ci, s'impose. Les fresques ont disparu à cause du remaniement, mais les sources littéraires sur les services commémoratifs dans cette chapelle sont d'une grande importance pour préciser l'usage liturgique d'une construction de ce type.

La vie de Saint Siméon, le roi serbe Etienne Némanja, rédigée vers le milieu du XIII^e siècle par Domentijan⁽⁸⁰⁾, fournit un document exhaustif à ce sujet. L'auteur décrit les offices qui avaient lieu le 13 février, à la mémoire de saint Siméon, le fondateur du monastère et de la tour de Chilandari, mort ce jour-là en 1199 et canonisé plus tard par l'Église orthodoxe. A la veille du jour de l'anniversaire de sa mort, les frères du monastère, conduits par Sabas son fils, après les vêpres célébrées dans le narthex, sortaient de l'église et montaient les escaliers de la tour pour se rendre à la chapelle de saint Jean. Là, ils commençaient la pannychis, la vigile accompagnée des psalmodies. Ils veillaient toute la nuit et célébraient la mémoire du défunt canonisé. Ainsi devient clair le rôle cultuel des chapelles logées dans les tours au temps de Domentijan vers l'an 1243.

Les analogies avec le donjon de Chilandari autorisent à admettre une fonction liturgique similaire pour la chapelle de Rila. Ainsi, peut-on

Belgrade, 1950, tabl. VII, XXIX, fig. 62, 67, 131, 132 ; M. ŽIVOJNOVIĆ, *Svetogorske kelije i pirgove u srednjem veku*, Belgrade, 1972, pp 103-128.

(77) N. RILEC, *op. cit.*, p. 39.

(78) V. G. BARSKIJ, *Stranstvovanja Vassilija Grigorjeviča Barskago po svjatym mestam vostoka s 1723 po 1747, Vtoroe poseščenje Svjatoj Afonskoj gory (1744)*, III. Saint Petersburg, 1887, p. 40 ; J. TATIĆ, *Tragom velikom prošlosti*, p. 31.

(79) Dj. BOŠKOVIĆ, *Svetogorski pabirci*, dans *Starinar*, XIV, pp. 82, 83, fig. 14-15 ; S. NEČADOVIĆ, *Konzervacija pirga kralja Milutina u Chilandaru*, in *Zbornik zaštita spomenika Kulture*, 16 (1965), pp. 175-181.

(80) DOMENIJAN, *Životi svetoga Simeona i Svetoga Save, napisao Domentijan*, éd. B. DANIČIĆ, Belgrade, 1865, p. 86 ; L. MIRKOVIĆ, *Skitski ustavi svetoga Save*, Belgrade, 1934.

croire qu'une messe solennelle à la mémoire du fondateur du monastère se déroulait dans l'église principale ainsi que dans la chapelle de la tour, selon un rite défini. En fait, deux services furent rédigés spécialement pour les deux fêtes d'«Ivan Rilski»⁽⁸¹⁾ : l'un officié le jour de l'anniversaire de sa mort, le 18 août, l'autre associé à la translation de ses reliques et célébré le 19 octobre. La partie essentielle du service du 18 août fut constituée au x^e siècle et, ensuite, modifiée et enrichie de textes et de stichaires, rajoutés à l'occasion des événements importants liés à la vie religieuse et politique de l'époque. La première messe est connue grâce à la copie de 1451 dans les Menées à l'archevêché de Skopje.

Le service du 19 octobre relève le culte des reliques de saint Jean de Rila, vénérées également en Bulgarie, à Byzance, en Serbie et même en Hongrie. Celles-ci furent transférées en plusieurs lieux et chaque translation fut l'objet de rédactions de stichaires, d'oraisons, de chants qui développèrent la messe de base ; en outre, une vie du saint fut intégrée après le sixième chant du canon, et de plus, les paramenika furent inclus. La version bulgare du service du 19 octobre rédigée après le transfert des reliques sur l'ordre du tsar Asen I en 1195, se trouve dans les Menées dites Draganov du xiii^e siècle au monastère de Zographou au Mont Athos.

A part les grandes messes célébrées dans les églises principales, il y a encore un office réduit en l'honneur de la Dormition, le 18 août ; il est réservé aux chapelles et aux annexes (kelii). Les Menées N^o 109 au monastère de Zographou, datant du tsar Jean Sišman (1371-1393), contiennent la variante la plus ancienne qui nous soit parvenue de la messe basse de Saint-Jean de Rila.

Souvent, la commémoration d'un fondateur de monastère comporte des offices à la fois auprès de sa tombe et dans le compartiment d'un donjon. Selon les typika médiévaux, une liturgie funéraire pour la glorification d'un fondateur ou bien pour le salut des âmes des défunts peut être célébrée dans une chapelle éloignée de leur tombe⁽⁸²⁾. Cela

(81) J. IVANOV, *Balgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1970, 3^e éd., Service du 18 août, p. 347-358 ; Service du 19 octobre, p. 359-367 ; Obit pour la Dormition de saint Jean de Rila, p. 368. Pour tous les services du xv^e au xix^e siècles, voir du même auteur, *Sveti Ivan Rilski i negovijat monastir*, p. 124. I. DUJČEV, *Rilskijat svetec i negovijat monastir*, Sofia, 1947, p. 79-84.

(82) DMITRIEVSKIJ, *Tipika*, I, pp. 240-248.

justifie une messe commémorative pour saint Jean de Rila, quand ses reliques n'étaient pas encore transférées au monastère.

On attribue un rôle très important au culte funéraire à l'époque des Paléologues partout dans les Balkans. Nicodème qui a réglé le typikon pour les monastères de Rascie en Serbie vers 1319, a rédigé des sermons commémoratifs et établi des pannychis pour le salut des moines morts, et cela le samedi de chaque semaine⁽⁸³⁾. Les pèlerins russes qui ont visité les monastères du Mont Athos dès le xvii^e siècle parlent du même rite strictement observé et suivi de l'office des collyves accompli dans les narthex ou dans les chapelles⁽⁸⁴⁾. Sans aucun doute, les Bulgares obéissaient à la même règle de commémoration et célébraient l'office du samedi matin, après lequel on distribuait du blé pour la nourriture des âmes des frères défunts, ce qui a subsisté jusqu'à nos jours dans certains monastères, et notamment à Saint-Jean de Rila.

L'office du samedi consacré aux moines morts s'associe à la matine. Celle-ci comporte une liturgie accompagnée obligatoirement des psaumes qui glorifient Dieu, à savoir les versets du psaume 148 au psaume 150, et qui correspondent exactement aux illustrations du narthex, dont on a déjà parlé. Ainsi, ces images évoquent d'une manière indirecte le rite commémoratif qui avait lieu dans la chapelle de Rila.

Paris, 1974.

Dora PIGUET-PANAYOTOVA.

(83) DANILO, *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih, napisao arhiepiskop Danilo*, ed. B. DANIČIĆ, Zagreb, 1866, p. 49. G. BABIĆ, *op. cit.*, p. 173.

(84) G. BARSKIJ, *Stranstvovanija ...*, III, Moscou, 1887, pp. 95-97, 155 ; BABIĆ, *op. cit.*, pp. 42-45.

LES PREMIÈRES RÉACTIONS HOSTILES À ALEXIS I COMNÈNE (1081-1083)

La carrière d'Alexis Comnène commence, avant son arrivée au pouvoir, par des campagnes menées contre divers conspirateurs ⁽¹⁾ ; lui-même monte sur le trône grâce à une rébellion, et enfin, quand il se trouva à l'article de la mort, un complot aulique était ourdi autour de son lit par les membres de sa propre famille ⁽²⁾. Il faut ajouter à cela les vagues sans cesse renouvelées de complots et de trahisons auxquelles il eut à faire face pendant toute la durée de son règne : toute l'*Alexiade* reflète ce climat particulier d'intrigues, d'insécurité et de soupçons permanents ⁽³⁾. Tous les groupes sociaux mis en scène dans cette œuvre littéraire se trouvent mêlés à divers complots : famille régnante ⁽⁴⁾, anciennes familles impériales ⁽⁵⁾, ecclé-

(1) Comme Domestique des Scholes, Alexis fit campagne 1^o contre Oursel : *Alex.*, I, 1, 1 (éd. LEIB, I, p. 10, 1-3) ; Nic. BRYENNIOUS, II, 20 (éd. P. GAUTIER, p. 185, 1-30) , 2^o contre Nicéphore Bryennios l'ancien . *Alex.* , I, 4, 4 (éd. LEIB, I, p. 18, 7-10) ; Nic. BRYENNIOUS, IV, 2 (éd. GAUTIER, p. 259, 16-18) . ZONARAS, XVIII, 19 (éd. DINDORF, IV, p. 228, 29-32) ; 3^o contre Nicéphore Basilakios : *Alex.*, I, 8, 1 (éd. LEIB, I, p. 28, 21-25) ; Nic. BRYENNIOUS, IV, 18 (éd. P. GAUTIER, p. 285, 1-14) ; ZONARAS, XVIII, 19 (éd. DINDORF, IV, p. 230, 11-18) Au sujet des personnages qui interviennent dans les sources, nous renvoyons à notre ouvrage intitulé *Les personnages byzantins de l'Alexiade. Analyse prosopographique et synthèse* (Travaux de philologie et d'histoire Faculté de Philosophie et Lettres), Louvain (actuellement sous presse).

(2) ZONARAS, XVIII, 19 (éd. DINDORF, IV, p. 256, 18-32) . CHONIATES (éd. VAN DIETEN, p. 6, 29-43)

(3) Pour ce qui regarde les complots à Byzance cf. B. LEIB, *Complots à Byzance contre Alexis I^{er} Comnène (1081-1118)*, dans *Byzantinoslavica* 23 (1962), p. 250-275

(4) Jean Comnène, neveu d'Alexis . *Alex.*, VIII, 8, 3 (éd. LEIB, II, p. 147, 17-20) Michel Taronite, beau-frère d'Alexis . *Alex.*, IX, 6, 5 (éd. LEIB, II, p. 174, 26-29).

(5) Nicéphore Diogène : *Alex.* , IX, 5, 2 (éd. LEIB, II, p. 169, 23-27) ; ZONARAS, XVIII, 23 (éd. DINDORF, IV, p. 242, 20-30)

siastiques ⁽⁶⁾, militaires byzantins ⁽⁷⁾ ou d'origine étrangère ⁽⁸⁾ en service dans l'armée byzantine, dignitaires de l'administration ⁽⁹⁾ ou de la cour ⁽¹⁰⁾, gens doctes ⁽¹¹⁾ ou obscurs ⁽¹²⁾ prennent part à des mouvements hostiles à Alexijs, ou complotent. Il arrive que la participation du peuple de Constantinople ou des provinces se manifeste à travers la mise en scène de l'*Alexiade* ⁽¹³⁾. Toutes ces conjurations, conspirations, révoltes et trahisons, racontées par Anne Comnène, sont connues par les noms de leurs auteurs ⁽¹⁴⁾, à l'exception d'une seule. Celle-ci se produisit deux ans et quelques mois après l'avènement d'Alexis ; Anne Comnène raconte l'affaire d'une

(6) Léon, év. de Chalcédoine *Alex.*, V, 2, 4 (éd. LEIB, II, p. 11, 28-12, 7).

(7) Les Exazenes, Doukas et Yaleas *Alex.*, XII, 5, 4 (éd. LEIB, III, p. 69, 18).

(8) Constantin Humbertopoulos et Ariébès *Alex.*, VIII, 6, 1 (éd. LEIB, II, p. 146, 28-147, 6) ; ZONARAS, XVIII, 23 (éd. DINDORF, IV, p. 242, 8-17)

(9) L'éparque Xeros *Alex.*, XII, 5, 5 (éd. LEIB, III, p. 70, 20-21).

(10) Michel l'Échanson *Alex.*, VIII, 9, 6 (éd. LEIB, II, p. 154, 14-15)

(11) Jean Italos *Alex.*, V, 9, 4 (éd. LEIB, II, p. 38, 21-25).

(12) Le Pseudo-Diogène *Alex.*, X, 2, 2 (éd. LEIB, II, p. 190, 10-12) : *καὶ γὰρ ἀνθρωπῶς τις οὐ τῶν ἐπιφανῶν, ἀλλὰ τῆς κάτω τύχης ...*

(13) *Alex.*, X, 2, 2 (éd. LEIB, II, p. 190, 25-27)

(14) On peut relever 1^o la révolte de Traulos (1084) *Alex.*, VI, 4, 3 (éd. LEIB, II, p. 48, 26-49, 25), 2^o le complot d'Humbertopoulos et d'Ariébès (1091) *Alex.*, VIII, 7, 1 (éd. LEIB, II, p. 146, 28-30) ; et ZONARAS, XVIII, 23 (éd. DINDORF, IV, p. 242, 8-10), 3^o le complot ambigu de Jean Comnène (1091) : *Alex.*, VIII, 7, 3 (éd. LEIB, II, p. 115, 20-27) ; 4^o celui de Grégoire Gabras (1091-1092) *Alex.*, VIII, 9, 6 (éd. LEIB, II, p. 154, 7-21) ; 5^o l'apostasie de Karykès (1092) : *Alex.*, IX, 1, 9 (éd. LEIB, II, p. 161, 22-31, p. 162, 9) ; ZONARAS, XVIII, 22 (éd. DINDORF, IV, p. 239, 11-18) ; *Vie de s. Mélétios le jeune* (éd. VASILJEVSKY, dans *Pravoslavnii Palestinskii Sbornik*, 17 (1886), p. 27, 27-28, p. 28, 8) ; 6^o l'apostasie de Rapsomatès (1092) *Alex.*, IX, 2, 1-4 (éd. LEIB, II, p. 162, 11, 164, 20), ZONARAS, XVIII, 22 (éd. DINDORF, IV, p. 239, 22) ; EPHRAIM, *Caesares*, 3526 (P.G., 143, col. 140) ; 7^o le complot de Nicéphore Diogène (1094) : *Alex.*, IX, 5, 1-9, 6 (éd. LEIB, II, p. 169-184) ; ZONARAS, XVIII, 23 (éd. DINDORF, IV, p. 242, 20-31), 8^o la rébellion du Pseudo-Diogène (1095) *Alex.*, X, 2, 2-7 (éd. LEIB, II, p. 190, 10, 194, 20), ZONARAS, XVIII, 23 (éd. DINDORF, IV, p. 244, 6-10), GLYKAS (éd. de Bonn, p. 621, 13-19) ; SKOUTARIOTES (éd. SATHAS, p. 184, 12), *Chronique dite de Nestor* (éd. LEGER, p. 190, 1-3), 9^o le complot des frères Anemas (entre 1095 et 1102) *Alex.*, XII, 5, 4-6 (éd. LEIB, III, p. 69, 12-71, 3), ZONARAS, VIII, 24 (2d DINDORF, IV, p. 244, 32-245, 14), GLYKAS (éd. de Bonn, p. 622, 2) ; 10^o l'apostasie de Grégoire Taronite (1103) *Alex.*, XII, 7, 1 (éd. LEIB, III, p. 75, 18-22), 11^o le complot d'Aaron (1107) *Alex.*, XIII, 1, 5-10 (éd. LEIB, III, p. 86-91), 12^o l'apostasie de Michel d'Amastris (1111) : *Alex.*, XIV, 3-5 (éd. LEIB, III, p. 159, 19-20)

manière peu claire, mais on y devine néanmoins l'aboutissement d'une série de mouvements subversifs qui s'opposent à Alexis à partir du moment où il prend le pouvoir⁽¹⁵⁾. L'objet du présent article est d'examiner les premières réactions hostiles à Alexis Comnène, qu'il est possible de saisir à travers l'*Alexiade*, spécialement ce complot anonyme dont l'auteur nous parle sans nous livrer les noms des meneurs responsables.

Une telle analyse présente un intérêt évident, car en fouillant avec soin les caractères particuliers de ces premières manifestations d'hostilité à l'égard d'Alexis, nous nous trouvons à même de voir plus clairement divers aspects d'une série de complots marquant le règne de ce prince, de jeter quelque clarté sur la mentalité qui les inspire et de mieux comprendre des mobiles qui nous échappent encore. Nous posons la question suivante : quels mobiles faisaient agir les meneurs des premiers mouvements subversifs hostiles à Alexis Comnène⁽¹⁶⁾ ? Et pour y répondre, nous commencerons par présenter les textes de l'*Alexiade* relatifs à ce sujet, nous les situerons dans leur contexte immédiat, nous en montrerons la composition générale et nous analyserons les éléments de réponse qu'ils nous fournissent ; les données fournies par ces analyses nous permettront ensuite de donner une réponse générale à la question, fondée sur une synthèse des éléments partiels que nous aurons recueillis.

Immédiatement après l'avènement d'Alexis (avril 1081), apparaît une discordance entre la famille des Doukas, qui venait de collaborer avec Alexis dans sa rébellion contre Nicéphore Botaniate, d'une part, et la famille des Comnènes, d'autre part. Affaire de familles, au sujet de laquelle Anne Comnène écrit :

(15) *Alex.*, VI, 4, 1 (éd. LEIB, II, p. 48, 15-25).

(16) Jusqu'à présent, à part les références plutôt littéraires faites par F. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène* (Mémoires et Documents, 4), Paris, 1900, p. 53-54, et par Georgina BUCKLER, *Anna Comnena*, Oxford, 1929, p. 279-288, nous ne connaissons que le P. B. LEIB (cf. plus haut note 3) qui ait touché systématiquement le problème des complots sans cesse renaissants pendant le règne d'Alexis Comnène, mais son travail se limite à décrire les divers mouvements subversifs en laissant de côté le véritable problème, celui de l'interprétation des faits et la recherche des mobiles profonds par lesquels on peut les expliquer.

«Les Doukas ... parce qu'ils connaissaient depuis longtemps l'hostilité déclarée de la mère des Comnènes contre eux, se tenaient sur leurs gardes et se méfiaient» (17).

Cela se situe chronologiquement tout juste après l'avènement d'Alexis (1^{er} avril 1081) et le passage se rapporte au fait qu'Irène Doukaina, l'épouse légitime d'Alexis, n'avait pas été couronnée comme basilissa en même temps que son mari recevait la couronne impériale (18). Le texte souligne que les Doukas, qui avaient aidé si réellement Alexis à prendre le pouvoir, soupçonnaient Anne Dalassène et considéraient cette dernière comme leur ennemie (19) ; il est aussi fait mention des vives réactions de la famille Doukas contre les plans d'Anne Dalassène : ces plans visaient à écarter Irène Doukaina du trône. Mais la famille Doukas n'était pas sans appuis dans sa «guérilla» mondaine contre les Comnènes. Le premier à soutenir les Doukas était un militaire illustre. Voici ce qu'en dit Anne Comnène :

«Ainsi lorsque Georges Paléologue, arrivé avec la flotte, commençait l'acclamation, ceux du parti des Comnènes, se penchant du haut des remparts, voulurent le faire taire, pour qu'on ne joignît pas les noms d'Irène et d'Alexis dans l'acclamation et qu'on ne les acclamât pas ensemble. Mais, lui, se mit en colère et leur cria d'en bas : «Ce n'est pas à cause de vous que j'ai entrepris un tel travail, mais à cause de cette Irène dont vous parlez». Et, là-dessus il commanda aux matelots d'acclamer Irène en même temps qu'Alexis» (20).

Georges Paléologue était le beau-frère d'Irène Doukaina, dont il avait épousé la sœur ; il était aussi un proche collaborateur d'Alexis, avec qui il venait de faire réussir la rébellion dirigée contre Botaniate. Il jette ici tout le poids de son influence du côté des Doukas et, en qualité de maître de la flotte, il réussit à influencer la situation d'une manière favorable à la cause d'Irène Doukaina, sa belle-sœur. Le texte nous montre donc des partis opposés se formant

(17) *Alex*, III, 2, 1 (éd. LEIB, I, p. 106, 7-11) Les traductions de l'Alexiade sont celles de l'édition B LEIB

(18) *Alex*, III, 2, 6 (éd. LEIB, I, p. 109, 15-16). Cf LEIB, *Le rôle des femmes dans la révolution des Comnènes à Byzance*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 204 (1977), p. 1-15 (Collectanea byzantina)

(19) *Alex*, II, 7, 1 (éd. LEIB, I, p. 84, 23, 85, 5)

(20) *Alex*, III, 2, 1 (éd. LEIB, I, p. 106, 12-19)

d'une part autour des Comnènes (*οἱ περὶ τοὺς Κομνηνοὺς*) et de l'autre autour des Doukas, ainsi qu'un Paléologue n'hésitant pas à pousser ses matelots dans le camp hostile aux partisans d'Alexis. Par ailleurs ce même Paléologue déclare ouvertement que, s'il a été mêlé à la rébellion contre Botaniate, c'est dans l'intérêt d'Irène, non pour servir les intérêts propres des Comnènes.

La famille des Doukas n'a pas seulement recours à l'armée, mais aussi à l'Église pour faire pièce aux Comnènes. Voici les propos attribués par Anne Comnène au patriarche Cosmas :

«Par Cosmas, à moins qu'Irène ne reçoive la couronne de mes propres mains, je ne renoncerai pas au trône patriarcal»⁽²¹⁾ !

Le patriarche jouissait d'une grande influence auprès du peuple à cause de sa réputation de sainteté ; ce texte le présente comme un bastion de la cause des Doukas. Ainsi l'*Alexiade* montre une profonde division des forces principales qui avaient contribué au renversement de Nicéphore Botaniate et au triomphe des Comnènes ; et cette division apparaît dans le récit d'Anne Comnène tout de suite après l'avènement d'Alexis. D'un côté, on trouve le clan des Doukas avec des appuis dans l'armée et dans l'Église. Le peuple de Constantinople inclinait du même côté. Ce peuple, Anne Comnène nous le montre pris de compassion pour Irène et injuriant ouvertement la basilissa Maria, ci-devant épouse de Michel VII, puis de Nicéphore Botaniate et, pour l'heure, favorite d'Alexis Comnène⁽²²⁾. Le clan d'en face est celui de la famille des Comnènes, soudé par la possession du pouvoir, et ses alliés, avec à leur tête Anne Dalassène. Le fait que sept jours s'écoulèrent entre le couronnement d'Alexis et celui d'Irène⁽²³⁾ montre que la lutte entre les deux clans fut sérieuse. Le triomphe des Doukas en cette affaire est dû surtout au fait que le rapport des forces leur était favorable : Alexis se vit contraint de sacrifier la basilissa Maria, de consentir au couronnement d'Irène et de renoncer à toute idée de divorce ; il céda

(21) *Alex.*, III, 2, 7 (éd. LEIB, I, p. 110, 10-12).

(22) *Alex.*, III, 2, 1 (éd. LEIB, I, p. 106, 19-22) Au sujet de la basilissa Maria, cf. B. LEIB, *Nicéphore III Botaniatès et Marie d'Alanie*, dans *Actes du VI^e Congrès International d'Études byzantines*, I, Paris, 1950, p. 129-140

(23) *Alex.*, III, 2, 7 (éd. LEIB, I, p. 110, 15-17). ZONARAS, XVIII, 21 (éd. DINDORF, IV, p. 236, 21-22)

au réalisme et à son intérêt personnel⁽²⁴⁾. Cette première réaction hostile à Alexis s'était donc manifestée au sein même de la nouvelle classe dirigeante : elle avait pour mobile le partage du pouvoir entre les deux clans principaux du parti au pouvoir. Aussi aboutit-elle assez naturellement à un compromis entre ces clans.

Mais ces premiers grincements constatés dans le fonctionnement du mécanisme de la nouvelle équipe installée au pouvoir allaient donner l'occasion à des adversaires du régime des Comnènes de se manifester à leur tour. Anne Comnène nous renseigne sur ce point :

«Il (= Alexis) part lui-même de Constantinople ... laissant Isaac dans la capitale pour y maintenir l'ordre, pour couper court aux mauvaises nouvelles que des gens hostiles ont l'habitude de répandre»⁽²⁵⁾.

Ainsi, d'après ce passage, le basileus Alexis en partance pour l'Illyrie, où il va affronter Robert Guiscard (août 1081), environ quatre mois après son avènement, se garde contre les tentatives de révolte venant du côté de ses adversaires ou de ses ennemis et il charge le sébastocrator Isaac de réprimer tout désordre éventuel : indication qu'il existe une certaine opposition contre Alexis quelque temps après la prise du pouvoir. Ceci révèle qu'à ce moment déjà des cercles hostiles aux nouveaux maîtres de l'Empire commençaient à s'organiser.

L'évolution de ces réactions hostiles à Alexis allait aboutir à un mouvement de révolte contre l'autorité impériale. Celui-ci se manifesta à l'occasion de la confiscation des biens ecclésiastiques opérée par le sébastocrator Isaac, pendant l'absence d'Alexis⁽²⁶⁾. On lit à ce sujet dans l'*Alexiade* :

«Métaxas pourtant faisait opposition et présentait des arguments spécieux tout en se moquant d'Isaac lui-même ... ceci devint le sujet d'une très grave accusation contre les basileis ... A cette époque, il y avait sur le siège épiscopal de Chalcédoine un certain Léon ... au moment où l'on enlevait l'or et l'argent qui se trouvaient sur les

(24) *Alex*, III, 2, 6 (éd. LEIB, I, p. 109, 5-15).

(25) *Alex*, IV, 4, 1 (éd. LEIB, I, p. 150, 27, 151, 2).

(26) *Alex*, V, 2, 3 (éd. LEIB, II, p. 11, 10-12) ; ZONARAS, XVIII, 22 (éd. DINDORF, IV, p. 240, 1-2) ; SKOUTARIOTES (éd. SATHAS, p. 173-176). Cf. V. GRUMEL, *Les Régestes des Actes du Patriarcat de Constantinople* (Le Patriarcat byzantin. Série D) 1, 3, Paris, 1947, p. 32-33, n° 921

portes de la Chalchoprateia, il survint en plein travail et s'exprima fort librement, sans du tout se soucier ni des nécessités financières, ni des lois relatives aux objets sacrés» (27).

Ce texte est peu clair sans doute, mais, il parle nettement d'une opposition ouverte contre les mesures prises par Isaac, opposition voilée sous un aspect religieux. Indirectement le peuple anonyme est mêlé à cette réaction puisque c'est, semble-t-il, à lui que s'adressent les meneurs de ce mouvement, l'évêque Léon, prélat peu cultivé mais fameux par sa réputation de vertu, ainsi qu'un certain Métaxas, dont on ne sait rien de plus. Les deux ecclésiastiques auraient eu le courage de se moquer d'Isaac et de s'en prendre verbalement aux Comnènes. Ce mouvement d'hostilité à l'égard des Comnènes doit avoir pris une certaine ampleur puisque le basileus, dès son retour à Constantinople (février-mars 1082), se vit obligé de convoquer dans le palais des Blachernes un synode réunissant des ecclésiastiques, des militaires et des sénateurs et d'expliquer devant eux les raisons qui avaient poussé son frère à prendre les mesures litigieuses (28). A ce sujet, Anne écrit :

«Alexis revint dans la reine des cités. Il ne fut pas sans apprendre ce que l'on chuchotait contre lui dans les carrefours et aux coins des rues ; mais de l'entendre, lui blessait le cœur, parce que, bien qu'il n'eût pas commis un si grand crime, ceux qui ouvraient la bouche pour le calomnier se multipliaient» (29).

Ici l'historienne byzantine est plus claire et au-delà de la réaction des ecclésiastiques, elle nous livre un écho du mécontentement populaire, qui prend des proportions dangereuses. Or ici, dans ce second mouvement de réaction hostile aux Comnènes, se trouvent d'un côté l'Église et le peuple, de l'autre la famille des Comnènes. Ce mouvement d'opposition va créer les circonstances favorables à l'organisation du premier complot dirigé contre Alexis. On lit à ce sujet dans l'*Alexiade* :

(27) *Alex.*, V, 2, 4 (éd LEIB, II, p 11, 22, 12. 7). Cf. J. STEPHANOU, *Le procès de Léon de Chalcedoine*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 9 (1943), p. 5-64 ; P. GAUTIER, *Le Synode des Blachernes (fin 1094). Étude prosopographique*, dans *R.E.B.*, 29 (1971), p. 275-276 (Métaxas).

(28) *Alex.*, VI, 3, 2 (éd LEIB, II, p. 46, 11-17) ; SKOUTARIOTES (éd. SATHAS, p 175, 10-15)

(29) *Alex.*, VI, 3, 1 (éd LEIB, II, p. 45, 24, 46. 3).

«Sur ces entrefaites, on découvrit une conjuration ourdie contre l'autocrator par les premiers des sénateurs et les chefs de l'armée : la nouvelle en fut aussitôt rapportée à l'empereur. Les accusateurs comparurent et convinquirent les fauteurs de ce complot. Quand le dessein des conjurés apparut évident, et que ceux-ci furent sous le coup de la peine rigoureuse prescrite par les lois, l'autocrator s'opposa à ce que ce châtement leur fût infligé ; il prononça seulement contre les meneurs la confiscation des biens et la relégation, bornant à ces mesures la répression de la conjuration»⁽³⁰⁾.

Ce complot eut lieu le 1^{er} décembre 1083, selon Anne, le jour du retour du basileus vainqueur des Normands⁽³¹⁾. Zonaras donne, lui aussi, des échos de cette affaire :

«Aussitôt que le basileus fut de retour à Constantinople, un complot contre lui fut découvert. Alors les meneurs de ce complot, qui tous appartenaient à l'élite de l'armée et au Sénat, furent arrêtés. On a prétendu qu'une multitude d'archontes participaient à ce complot, mais cela n'était pas vrai. La seule raison à cause de laquelle ils furent arrêtés, c'est que le basileus désirait confisquer leurs biens»⁽³²⁾.

Les deux sources s'accordent sur trois points relatifs à ce complot. Premièrement elles le présentent comme une tentative de la classe sénatoriale et des plus hauts dignitaires de l'armée en vue de renverser la dynastie, encore nouvelle, des Comnènes. Deuxièmement elles s'abstiennent de citer les noms des chefs du mouvement. Troisièmement elles notent qu'Alexis réussit à étouffer le mouvement et qu'il condamna les responsables à la confiscation de leurs biens. Mais pour sa part, la princesse byzantine voit dans ce complot un réel danger pour la dynastie, tandis que Zonaras parle des mesures de confiscation en refusant d'accepter que tous les «archontes» arrêtés fussent des conspirateurs – alors qu'il accepte néanmoins l'existence du complot sans la contester – ; et il pense qu'Alexis mêla l'élite de l'armée et du Sénat à l'affaire en vue d'ouvrir la voie à des confiscations. Zonaras ajoute encore que les Comnènes, immédiatement après avoir pris le pouvoir s'étaient

(30) *ALEX.*, VI, 4, 1 (ed. LEIB, II, p. 48, 15-25).

(31) *ALEX.*, VI, 8, 1 (éd. LEIB, II, p. 60, 23-27)

(32) ZONARAS, XVIII, 22 (ed. DINDORF, IV, p. 239, 1-7)

montrés hostiles envers les membres du Sénat⁽³³⁾. Ainsi les sénateurs ne manquaient pas de raisons d'être mécontents d'Alexis. D'autre part, plusieurs dignitaires de l'armée étaient aussi peu satisfaits d'Alexis à cause de la manière autoritaire avec laquelle il gouvernait l'Empire⁽³⁴⁾. Ces deux éléments inspirés par des intérêts différents firent une alliance provisoire en vue de renverser l'ennemi commun, Alexis. Le mécontentement populaire, né de la mesure de confiscation prise à l'encontre des biens des églises, avait créé un climat qu'ils pouvaient considérer comme favorable à la réalisation de leurs plans subversifs⁽³⁵⁾. Ainsi la classe sénatoriale et une partie de l'armée se trouvent mêlées dans cette affaire. Mais, il est évident qu'une grande partie de l'armée restait fidèle à Alexis et que ce facteur lui donna l'avantage et la victoire. Il semble aussi que les hauts dignitaires et les grandes familles qui s'étaient trouvés aux côtés des Comnènes dans leur rébellion restèrent fidèles à Alexis.

En effet, Anne Comnène et Zonaras, comme nous l'avons constaté plus haut, omettent de donner les noms des chefs du mouvement. Si des noms illustres avaient été mêlés au complot, ces écrivains n'auraient sûrement pas manqué de nous les livrer ; alors que toutes les autres conjurations évoquées dans l'*Alexiade* sont marquées par une personnalité puissante⁽³⁶⁾, celle de l'an 1083 garde ainsi un caractère anonyme et collectif.

Ainsi l'*Alexiade* fait apparaître, dès le prime début du règne d'Alexis Comnène, des éléments essentiels qui fourniront des cadres

(33) ZONARAS, XVIII, 20 (éd DINDORF, IV, p. 234, 6-9) · *Και ὄσοις δὲ τῆς γερουσίας συνήντων, κατασπῶντες τῶν ἡμῶνων αὐτοῦς, ἐνίοις δὲ γε καὶ ἀποδύοντες, ἐν μέσαις ταῖς ἀγριαῖς εἶον ἡμιγύμνουσ τε καὶ πεζοῦς. Καὶ ταῦτα καθ' ὅλην τὴν ἡμέραν ἐπράττετο*

(34) ZONARAS, XVIII, 29 (éd DINDORF, IV, p. 259, 24-26) · *Καὶ ἑαυτὸν οὐκ οἰκονόμον ἠγήτο τούτων, ἀλλὰ δεσπότην καὶ οἶκον οἰκείον ἐνόμιζε καὶ ἀνόμιζε τὰ βασιλεία · ...* Au sujet du mécontentement des classes dirigeantes qui n'appartenaient pas au clan des Comnènes et qui se scandalisaient du gaspillage des trésors de l'Empire auquel se livraient les membres de la famille régnante et leurs alliés ZONARAS, XVIII, 29 (éd DINDORF, IV, p. 260, 1-8).

(35) Selon Anne Comnène, elle-même, le basileus Alexis fait état du mécontentement populaire dans son discours prononcé devant le Synode des Blachernes · *Alex.*, VI, 3, 4 (éd LEIB, II, p. 47, 18-19)

(36) Voir la note 14, plus haut.

à l'organisation des mouvements de réaction hostiles au nouveau basileus. L'armée, le Sénat, l'Église et même le peuple de Constantinople ont été accoutumés pendant une longue période, à la faiblesse du pouvoir central ; ils sont mal disposés à supporter que le trône soit occupé par un basileus puissant et décidé à s'imposer⁽³⁷⁾. Divers clans, surtout au sein de la classe sénatoriale, qui tenait les affaires en mains à l'époque des «rois fainéants de Byzance», devaient regarder Alexis Comnène comme un ennemi mortel. Dans leur opposition et leur lutte contre lui, ils cherchèrent des appuis tantôt dans l'armée, tantôt dans les milieux ecclésiastiques ou populaires, tantôt même parmi les proches d'Alexis. Cette opposition ne prit pas fin avec l'étouffement du complot du 1^{er} – décembre 1083. Tous les mouvements subversifs qui se manifesteront au cours du règne d'Alexis ne sont pas autre chose que des phases ultérieures du même antagonisme.

Le Pirée.

Basile SCOULATOS.

(37) *Alex.*, III, 4, 3 (éd. LEIB, I, p. 114, 20-115, 1)

THE BRIDE-SHOWS OF THE BYZANTINE EMPERORS (*)

Five times between 788 and 882, the consort of the Byzantine emperor or of the heir to the Byzantine throne was chosen in a competition of beautiful women from all over the Empire. The custom, which is well attested by a variety of sources, is unquestionably historical; but many historians seem to have trouble taking it seriously. Modern studies of the shows have been primarily concerned with their influence on folklore⁽¹⁾. In one of the few surveys of Byzantine history to mention bride-shows at all, Romilly Jenkins seems to dismiss their historical importance with the remark, "Needless to say, the election was nearly always rigged, the result being arranged beforehand"⁽²⁾.

The results of the shows, however, whether arranged beforehand or not, had political impact. When Constantine VI repudiated the winner of his show and married again, the resulting controversy soon caused his fall from power. The next show, held by Nicephorus I, was itself the cause of some scandal. Another show left the iconoclast Theophilus with an iconophile wife, Theodora, who repudiated iconoclasm soon after he died. Her son, Michael III, ignored the wife who won his bride-show and kept a mistress, with dynastic consequences that are still difficult to untangle. Finally, Leo VI made the first of his four disastrous marriages with St. Theophano, who was selected in a bride-show. In this article, I propose to consider each of these five shows in turn, reviewing in passing the other imperial marriages of the period as a context.

(*) An earlier version of this article was written in a seminar at Harvard University under Professor Ihor Ševčenko, who made a number of helpful comments on it

(1) See Photeine P. BOURBOULIS, *Studies in the History of Modern Greek Story-Motives (Hellenika suppl 2, Thessalonica, 1953)*, and Herbert HUNGER, "Die Schönheitskonkurrenz in 'Belthandros und Chrysantza' und die Brautschau am byzantinischen Kaiserhof", *Byzantion*, 35 (1965), 150-158.

(2) *Byzantium The Imperial Centuries, A D 610-1071* (New York, 1966), 98.

In the middle of the year 788, Charlemagne decided to break a pledge he had given some years before to marry his young daughter Rotrud to the Emperor Constantine VI, by then eighteen years old⁽³⁾. Charlemagne's motives seem to have been personal, not political: he was so much attached to all his daughters that he could never bring himself to marry any of them off, even to his own nobles, much less to a foreign ruler at the other end of Christendom⁽⁴⁾. But the Empress Irene, who had requested the match for her son in the first place, took political offense. Breaking off her alliance with Charlemagne, she sent a Byzantine army to attack his ally, the Lombard Duke of Benevento. Then she took measures to find a wife for her son elsewhere⁽⁵⁾.

Such is the story that follows from the Eastern and Western sources. Though some have thought that Irene was the one who broke the engagement, the *Annals* of Einhard record that in 788 the Emperor Constantine (by whom we should understand the Byzantine government, run by his mother) sent an army against Benevento because he was angry at being refused Charlemagne's daughter⁽⁶⁾. The *Chronographia* of Theophanes records that in 788 Irene broke "the treaty with the Franks" (τὴν πρὸς τοὺς Φράγγους συναλλαγὴν), arranged another marriage for her son, and sent the army against Benevento⁽⁷⁾. Thus both chroniclers agree that it was the Byzantines who broke the peace; the Frankish source says that the Franks were the ones who broke the engagement, while the Byzantine source does no more than imply the contrary by using the ambiguous word *συναλλαγή*, which could mean "marriage contract". No doubt Irene, and her partisan Theophanes, did not want to publicize that she had been snubbed by the Franks. But her anger at the snub is the only apparent reason for her attack on Benevento.

(3) Cf. EINHARD, *Annales*, MGHSS, 1, 175. On the pledge, see THEOPHANES, *Chronographia*, ed. Karl de Boor (Leipzig, 1883), 455. Constantine was born on January 14, 770 (THEOPH., 445), and Rotrud could hardly have been born before 773 (cf. EINHARD, *Vita Karoli Magni*, ed. Louis Halphen, 4th ed. [Paris, 1967], 54 and n. 5, and 56).

(4) EINHARD, *Vita*, 62.

(5) THEOPH., 463.

(6) EINHARD, *Annales*, 175.

(7) THEOPH., 463-464.

Disappointed in her project to make a brilliant match for her son in the West, Irene decided to make a brilliant match for him in Byzantium. To that end, she sent out a delegation of judges headed by the Protospatharius Theophanes to search the whole Empire for women worthy of Constantine's hand, and to bring them back for a final judging in Constantinople⁽⁸⁾. In this period of scanty sources, only one source mentions the event, but it is a good one : the *Life of St. Philaretus the Almsgiver*, written in 821 or 822 by Nicetas of Amnia, the cousin of the winning contestant⁽⁹⁾. Since no source mentions an imperial bride-show before 788, it was probably Irene who inaugurated the custom as an assertion of imperial pride and self-sufficiency, to show that her son could marry well without help from the untrustworthy and barbaric Franks.

Though Photeine Bourboulis, followed by Jenkins, conjectured that the bride-show was a Khazar custom transmitted to Byzantium by Irene's mother-in-law, Irene the Khazar, this conjecture is too rickety to stand⁽¹⁰⁾. In the first place, there is no evidence that the Khazars held bride-shows. On the contrary, an Arab who wrote in 922 notes that the Khazar Khagan was polygamous, making dynastic marriages with the daughters of all the kings subject to him⁽¹¹⁾. In the second place, as Bourboulis admits, Irene the Khazar was probably dead by the time her son Leo IV married the later Empress Irene, so that the "custom" could not have been passed on directly. The conjecture of J. B. Bury, favored by Bourboulis, that Leo married Irene in 768 as the result of a show, is not supported by Theophanes, who says that Irene arrived at Constantinople in pomp, accompanied by a regatta and welcomed by the principal men of the city⁽¹²⁾. This sounds like treatment for an affianced imperial bride, not for one of several bride-show contestants. Bourboulis' suggestion that Irene the Khazar may have told her son Leo who may have told his wife Irene about the bride-shows that may have

(8) The source for Theophanes' name is THEOPH., 463.

(9) See M.-H. FOURMY, and M. LEROY, "La vie de S Philarète", *Byzantion*, 9 (1934), 98

(10) BOURBOULIS, *Studies*, 35 ; cf JENKINS, *Byzantium*, 98

(11) D M DUNLOP, *The History of the Jewish Khazars* (Princeton, 1954), 109-110 ; cf. 100 for the date

(12) J B BURY, *A History of the Eastern Roman Empire* (London, 1912), 81 ; THEOPH., 444.

been held by the Khazars is neither convincing nor necessary. The idea of choosing the best and most beautiful wife for an emperor through a competition is not so ingenious that Irene and her advisers could not have thought it up for themselves, perhaps inspired by the bride-show of Ahasuerus in the Book of Esther (2 : 24).

So it happened that, according to the *Life of Philaretus*, Irene's judges searched "all the West, South, and North" of the Empire without finding any suitable young ladies. This left them with no place to look but the East, where they accordingly began with the region of the Pontus. Passing through inland Paphlagonia, they arrived at the village of Amnia, near the town of Gangra. The envoys do not appear to have extended their search to the lower classes, but made straight for the magnificent old mansion of Philaretus, a local magnate who had recently ruined himself by extravagant almsgiving. Though they were warned by the villagers that Philaretus was poor, the envoys assumed that this was a story he was circulating to keep them from lodging at his house at his expense. Philaretus received them warmly and, with the help of the principal villagers, managed to entertain them sumptuously. The envoys then got down to business, asking Philaretus if he had any daughters. Though naturally the saint kept the women of his household confined to the women's quarters, he granted the judges permission to see them there.

When they saw Philaretus' daughters and granddaughters, the judges were dazzled by their beauty, and particularly by their modesty. Since the daughters were married, the panel turned to the three granddaughters, Maria, Myranthia, and Euanthia. In accordance with the Empress's instructions, the judges put them to three tests, measuring their height against an ideal measure, comparing their faces to an ideal portrait, and measuring their shoes against an ideal shoe size, presumably a small one. All three granddaughters qualified as finalists, and their family accompanied them to Constantinople for the show. The judges seem to have had better luck finding candidates who met their tests after they met Philaretus, because ten other finalists were also chosen. They included a rich and beautiful girl identified only as "the daughter of Gerontianus", who spurned Maria's suggestion for a friendly agreement among the contestants, observing, "I know for sure that I am the richest, best-born, and best-formed, and the Emperor will choose *me*".

In the competition itself, the Empress Irene, the Logothete Stauracius, and Constantine VI considered each finalist in turn. The *Life* says,

When the Imperial envoys arrived in Byzantium, they first presented the daughter of Gerontianus. When the Emperor and his mother the Empress saw her, they said to her, "You are good and beautiful, but you will not do for the Emperor". Giving her gifts, they sent her away. Similarly, when they looked at the rest one by one, they were not satisfied. Giving them gifts as well, they sent them away. Last of all, the daughter of the old Almsgiver entered with her three daughters. When they saw them, the Emperor, his mother, and Stauracius, the head of the government, were ecstatic at their beauty and delighted by their dress, intelligence, and grace. Then and there the Emperor was betrothed to the eldest [Maria], and one of his greatest courtiers, a patrician named Constantinacius, himself handsome and very well-formed, was betrothed to the second [Myranthia] ⁽¹³⁾.

Theophanes records that the marriage of Constantine and Maria took place in November of 788 ⁽¹⁴⁾. Some time later, the third daughter, Euanthia, was married to Grimoald, the Duke of Benevento, as part of a new alliance between Byzantium and the Lombards ⁽¹⁵⁾. St. Philaretus was given the rank of consul, and his whole family were provided with riches and houses in Constantinople ⁽¹⁶⁾.

Although Theophanes does not mention that Constantine married Maria as the result of a show, he gives two pieces of information

(13) FOURMY and LEROY, "Vie", 135-143. I do not agree with the editors' first addition to their text (143.6-7) from the later, classicizing version of the *Life* edited by A. A. VASILIEV, *IRAİK*, 5 (1900), 77 17-18, because this requires a further change in the text, making Stauracius the one who did the judging; but at 143 14-15 their addition of the mention of Stauracius from Vasiliev's text seems likely to be right. At 143 16, read *εὐσχημιον* (cf. VASILIEV, 77.25) for *σύσχημιον*.

(14) THEOPH., 463, a variant says November 12, but this is presumably a corruption of November of the twelfth indiction, the date given in the other MSS.

(15) ERCHEMPERT, *Historia Langobardorum Beneventanorum. MGHScriptRer-Langob* (Hannover, 1878), 236, where Euanthia is called Wantia. For a discussion of this marriage, which is misreported somewhat by both Eastern and Western sources, see Hans BELTING, "Studien zum Beneventanischen Hof im 8. Jahrhundert", *DOP*, 16 (1962), 148.

(16) FOURMY and LEROY, "Vie", 143-151.

about the marriage that Nicetas, as Maria's cousin, understandably suppressed. Theophanes says that Irene forced Constantine to marry Maria much against his will, because of his "love" (*σχέσις*) for Charlemagne's daughter Rotrud⁽¹⁷⁾. This is not very difficult to reconcile with Nicetas' story, which makes Irene and Stauracius principals in the judging. While Constantine had never seen Rotrud, she had been taught some Greek and could have written him letters; the support that her powerful father could have given him against his domineering mother may have encouraged his passion⁽¹⁸⁾. Maria's family had no power of their own and owed everything to Irene.

Constantine came to hate Maria, though she bore him two daughters⁽¹⁹⁾. The second fact that Theophanes mentions but Nicetas suppresses is that in 895, four years after the deposition of Irene and Stauracius and three years after the death of St. Philaretus, Constantine repudiated Maria and relegated her to a convent with her daughters⁽²⁰⁾. According to Theophanes, Irene actually encouraged her son to divorce Maria in the hope that it would make him unpopular⁽²¹⁾. That it did. His excuse that Maria had been trying to poison him met with general disbelief⁽²²⁾. When he remarried the next year, he outraged the Church and people by his adultery, starting the so-called Moechian Controversy that led to his downfall the following year. The controversy dragged on for years longer as an ecclesiastical dispute. Such was the unhappy ending of the first brideshow marriage.

Irene, who ruled by herself from 797 to 802 after deposing her son, held no bridegroom-show, but briefly considered marrying Charlemagne⁽²³⁾. In 802, she was overthrown by Nicephorus I.

(17) THEOPH., 463

(18) A Byzantine tutor had been teaching Rotrud to write and speak Greek since her engagement (THEOPH., 455).

(19) Euphrosyne, who is mentioned below, and Irene (CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De Ceremoniis*, Bonn, ed. [1829], 647).

(20) See THEOPH., 466, on the deposition of Irene and Stauracius, and FOURMY and LEROY, "Vie", 98, on the death of Philaretus.

(21) THEOPH., 469.

(22) IGNATIUS THE DEACON, *Vita Tarasii*, ed. I. A. Heikel, *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, 17 (1891), 408-409

(23) THEOPH., 475.

Because the chroniclers do not mention his wife and the lists of imperial tombs do not mention a tomb for her, it seems safe to conclude that she died before he became emperor⁽²⁴⁾. Nicephorus, who already had a son and heir, does not seem to have felt the need of a new wife for himself, but in 807 he held the second known bride-show for his son Stauracius.

Theophanes, by now a contemporary, tells the story in words that can hardly be improved upon :

On December twentieth, after Nicephorus had made a wide selection of girls from all the Empire under his rule so that his son Stauracius might marry, it was Theophano of Athens, a relative of the blessed Irene, although she was engaged to another man and had slept with him many times, whom, having separated her from him, Nicephorus married to the pitiful Stauracius, for Nicephorus broke laws shamelessly in this as in all other cases. The rascal, having selected along with her two other girls who were more beautiful, openly debauched them during the very days of the wedding. He was laughed at by all⁽²⁵⁾.

Since Theophanes did not like Nicephorus very much, we do not have to put quite as unfavorable a construction on this bride-show as he does. It is improbable that a man who was carrying on with two of the most beautiful girls in the Empire would have been laughed at by anyone. It does seem likely, however, that the father, not the son, was the one who chose the winner ; as Irene had done for Constantine. It is also reasonable to suppose that Nicephorus chose Theophano because she was a relative of the deposed Empress Irene, with whom he wanted to connect his new dynasty. Irene, after all, was not only a member by marriage of the Isaurian Dynasty, which had ruled for eighty-six years with considerable military success, but was (and still is) revered by the Eastern Church as a saint for her restoration of the veneration of icons. If Theophano was engaged to someone else, or was no better than she

(24) Her name was Procopia according to the *Necrologium* translated by Philip GRIERSON, "The Tombs and Obits of the Byzantine Emperors", *DOP*, 16 (1962), 55. Grierson thinks that this is a confusion with Nicephorus' daughter Procopia, the wife of Michael I, but since the compiler did know that Michael I's wife was named Procopia, I am inclined to think that the daughter was named after her mother

(25) THEOPH., 483.

should have been, these would have been secondary considerations for Nicephorus. Some have argued that he saw them as positive advantages, either because he was eager to defy the Church by breaking an engagement or because he was trying to put some spirit into the timid Stauracius by marrying him to the free-loving Theophano⁽²⁶⁾. But these rather fanciful ideas become superfluous as soon as Nicephorus' dynastic motive is admitted.

After the brief reign of Stauracius in 811, Michael I Rhangabe became emperor because he had already married Nicephorus' daughter Procopia. (Theophano was frustrated in her hopes to succeed her husband, who had been fatally wounded in battle.) Leo V the Armenian, who overthrew Michael in 813 and was himself murdered in 820, had also married before his accession. Michael's and Leo's sons, probably because of their youth, were still unmarried when their fathers fell⁽²⁷⁾. Although Michael II the Stammerer, Leo's murderer, was already married on his accession, his wife died during his reign and he decided to take another. He did not, however, hold a bride-show for himself, probably because he did not want to make a spectacle of a second marriage, which was disapproved but not forbidden by the Church. He married Euphrosyne, a daughter of Constantine VI by Maria of Amnia. Though Euphrosyne, like her mother, had been made a nun in a convent on the island of Principo, the Patriarch released her from her vows so that this dynastic union could take place⁽²⁸⁾.

When Michael II died in 829, his young son Theophilus, who ruled together with his stepmother Euphrosyne, was still unmarried. Euphrosyne, whose mother Maria had won the first bride-show, herself held a show for Theophilus in 830, when he was seventeen. As the chronicler Symeon the Logothete tells the story, she,

(26) The agnostic Bury (*Eastern Roman Empire*, 15) likes the first idea: FOURMY and LEROY ("Vie", 103) and BOURBOULIS (*Studies*, 13-14) prefer the second.

(27) The eldest of Michael's sons was twenty in 813, when he and his brothers were castrated (THEOPHANES Continuatus, Bonn. ed. [1838], 20). Leo's sons were castrated in 820; his eldest son Constantine was still a little boy when he was crowned on Christmas 813 (SCRIPTOR INCERTUS, Bonn. ed. with LEO GRAMMATICUS [1842], 346)

(28) Bury, *Eastern Roman Empire*, 110-111

having sent out into all the themes, summoned beautiful girls so that her son [actually stepson] Theophilus might marry. Escorting them into the Palace, to the triclinium called the Pearl, she gave Theophilus a golden apple, and said, "Give this to whichever one you like". Among the girls of noble birth was an extremely beautiful girl named Cassia. Seeing her and admiring her greatly for her beauty, Theophilus said, "Yet

Through a woman evils came to man".

She, though modestly, replied, "But

Through a woman better things began".

He, wounded in his heart by her reply, passed her by and gave the apple to Theodora, a Paphlagonian girl.

Cassia, undaunted by the unfavorable reception her poetic sally had received, founded a convent and became a poetess; her hymns and epigrams still survive. Theophilus married Theodora on Pentecost (June 5, 830). After her stepson's marriage, Euphrosyne too founded a convent and retired to it, leaving Theophilus to rule alone⁽²⁹⁾.

In contradiction to the evidence of the sources, many historians have adopted the conjecture that this bride-show was held in 821, not 830, and by Theophilus' mother Thecla, not his stepmother Euphrosyne. Recently I have argued that this theory is impossible, and that there is no reason not to accept the story as the Logothete tells it⁽³⁰⁾. In particular, the circumstances leave little doubt that Euphrosyne not only held the show, continuing the tradition that had elevated her mother, but discreetly rigged it.

The circumstantial case is this. Theophilus was an enthusiastic iconoclast, who began martyring iconophiles the year after his marriage⁽³¹⁾. But Theodora, the wife he chose, was an equally devoted iconophile, who used to venerate icons even during her husband's reign and had iconoclasm condemned soon after his

(29) The text of Symeon is given by LEO GRAMMATICUS, Bonn, ed (1824), 213-214; cf. the PSEUDO-SYMEON ("Symeon Magister"), Bonn, ed (1838), 624-625. See also n. 30.

(30) See Warren T. TREADGOLD, "The Problem of the Marriage of the Emperor Theophilus", *GRBS*, 16 (1975), 325-341, for a full discussion of the marriage and the problem.

(31) He martyred St. Euthymius of Sardis on December 26, 831, according to J. GOUILLARD, "Une œuvre inédite du Patriarche Méthode", *BZ*, 53 (1960), which should also have been cited in TREADGOLD, "Problem", 336, n. 47.

death⁽³²⁾. Furthermore, Cassia, the only other contestant named in the sources, was also an iconophile, as her hymns show⁽³³⁾. How had these iconophile women come to appear in the bride-show of the iconoclast Theophilus? They had been selected by Euphrosyne, who was the descendant of the iconophile saints Philaretus and Irene, the product of an iconophile convent, and a correspondent of St. Theodore of Studium, the leader of the iconophiles. Even during Theophilus' reign Euphrosyne taught her stepson's little daughters to venerate icons. The almost inescapable conclusion is that she deliberately chose iconophiles for the show. Before the show she may also have advised Theophilus to choose Theodora, who, like Euphrosyne, came from the provincial gentry of Paphlagonia. The thing was so subtly done that not even the iconophile chroniclers, writing long after the fact, noticed that, while ostensibly giving Theophilus a free choice, his stepmother had arranged for him to marry a woman of the religious party opposed to his own⁽³⁴⁾.

After Theophilus died in 842, Theodora ruled in the name of her two-year-old son, Michael III. Michael was a problem child. By 855, when he was fifteen, he already had a mistress, Eudocia Ingerina, who, to make matters worse, seems to have come from an iconoclast family⁽³⁵⁾. In these circumstances, Theodora decided to hold a bride-show for him. The *Life of St. Irene the Younger*, which is anonymous but probably early, tells the story.

She and her son Michael, whom she considered the heir to the Empire, decided that he should take a wife from the ranks of the illustrious and respectable, of a family pious and famous for its orthodox faith – a girl distinguished by the quality of her virtue and eminent for both the nobility of her soul and the beauty of her body, and surpassing the other girls of her age. On this account, proclamations were sent throughout all the land that was subject to the Empire of the Romans.

(32) On her veneration of icons during Theophilus' reign, see PS.-SYM., 629-630, and THEOPH. CONT., 91-92

(33) On Cassia, see Ilse ROCHOW, *Studien zu der Person, den Werken und dem Nachleben der Dichterin Cassia* (Berlin, 1967), though Rochow's discussion of the bride-show of 830 (*Cassia*, 6-10) has gone astray.

(34) See TREADGOLD, "Problem", 338-340

(35) Cyril MANGO, "Eudocia Ingerina, the Normans, and the Macedonian Dynasty", *ZVI*, 14-15 (1973), 17-21.

The emphasis in the qualifications on a pious and orthodox family, and on virtue in general, may well have been added by Theodora to disqualify Eudocia.

“Therefore”, the *Life* continues,

while various people from various places who were bringing up young women prepared them and sent them to the capital, the parents of the wonderful Irene, because she was so famous for the beauty of her soul and the attractiveness of her body, sent her from her native Cappadocia, outfitting her very expensively and appropriately, to Constantinople, and with her her sister ...

Though she was from the provinces, Irene was of a noble and wealthy family, the Guberii, and when she and her sister arrived in the capital they were met by a number of prominent relatives who lived there, some of them high government officials. At least among her relatives, Irene was considered the leading candidate for Michael's hand⁽³⁶⁾. Perhaps because Michael had some influence over the selection process, Eudocia Ingerina was allowed to compete. No less knowledgeable a source than her son Leo VI says of her that, when Michael was old enough to marry, “women distinguished in beauty were brought from every place, among whom she too was chosen ...”⁽³⁷⁾.

Exactly how the show was held is not recorded, but Symeon the Logothete says that Theodora and her co-regent, the Logothete Theoctistus, forced the rejection of Eudocia Ingerina “because of her shamelessness” (*δι' ἀναίδειαν*) and forced the choice of another Eudocia, the daughter of an otherwise unknown Decapolites⁽³⁸⁾. If Bury is right that Theodora and Theoctistus chose Eudocia Decapolitissa because they thought she would be easy to control, they judged her shrewdly⁽³⁹⁾. During the twelve years of her marriage with Michael, she never did anything to cause any of our sources so much as to mention her name. Among the defeated contestants, Irene Guberina became a nun, abbess of the Convent of Chrysobalantum, and finally a saint, while her sister married

(36) *Vita Irenes*, *ActaSS* July VI, 603-604.

(37) A. VOGT and I. HAUSHERR, “Oraison funèbre de Basile I”, *OCP*, 26 (1932), 54

(38) LEO GRAMM. (= SYMEON THE LOGOTHETE), 229-230; cf. *Ps.-SYM.*, 655.

(39) BURY, *Eastern Roman Empire*, 156

Bardas, Michael's uncle⁽⁴⁰⁾. As for Eudocia Ingerina, Michael continued his affair with her as if his marriage had never happened. He had Theoctistus murdered later the same year and deposed Theodora early in the next⁽⁴¹⁾; it is hard to believe that resentment over the marriage they had imposed upon him was not one of his reasons for doing away with them. Though they had been able to rig the show itself, its result rebounded upon them.

In 866, according to a persuasive argument put together by Cyril Mango, Michael arranged for his first child by Eudocia Ingerina to be legitimate and imperial by marrying the pregnant Eudocia to Basil the Macedonian, whom he made co-emperor⁽⁴²⁾. Consequently, when Basil murdered Michael in 867 and became sole emperor, he was already married to Eudocia. Though he had had a son by an earlier marriage, this son died in 879, leaving Leo the Wise, actually a son of Michael's by Eudocia, the heir to the throne. Eudocia had no particular reason to like bride-shows, since Theodora had tried to separate her from Michael III by means of one; but by this time the custom seems to have taken firm hold, and in 882 she held a show for Leo, who was soon to turn sixteen⁽⁴³⁾.

The only source for this show is the *Life of St. Theophano*, which purports to be, and probably was, written by a friend of an uncle of the winning contestant⁽⁴⁴⁾. The account in the *Life* is worth repeating at some length:

... A search was made for attractive girls, brilliant in their virtues, in order to select one of them for an harmonious union with the

(40) *Vita Irenes*, 604. Though the *Vita* states that on the way to Constantinople Irene had met St Joannicius, who prophesied that she would become abbess of this convent, here the hagiographer seems to have got carried away, because Joannicius had died nine years earlier, in 846 (*BHG*³, II, 35).

(41) Theoctistus was murdered on November 20, 855, and Michael was proclaimed sole emperor in March of 856, according to Henri Grégoire (*CMH*² IV.1, 108 and n. 2).

(42) MANGO, "Eudocia Ingerina", 22-24

(43) For the date of the marriage, see Romilly JENKINS, "The Chronological Accuracy of the 'Logothete' for the Years A.D. 867-913", *DOP*, 19 (1965), 101 and n. 46. The show was held not long before, see Eduard KURTZ, *Zwei griechische Texte über die Hl. Theophano, die Gemahlin Kaisers Leo VI* (*Zapiski imp. Akademii Nauk* 8, Series 1st-filol. otd. III/2 [St. Petersburg, 1898]), 6

(44) KURTZ, *Zwei Texte*, 21

Emperor Leo the Wise, [Basil's] first son and co-ruler. ... Archons, satraps, and exarchs of the Secret Bedchamber were sent out by the Emperor [Basil] to every city and district to seek a girl worthy of the most handsome Emperor [Leo]. They brought various girls from various places to the capital. One had fault found with the beauty of her appearance, and another had fault found with the bloom of her youth, for there was another who was chosen by God, even though she was kept hidden for a short time. Eudocia, the most pious Augusta and the consort of the great and glorious Emperor [Basil], decided also to choose some young and beautiful girls from her own country for this purpose, among whom the excellent Theophano was also selected. It happened that of all these only twelve were chosen, and they assembled in a certain imperial apartment of the famous Magnaura [Palace], stayed there, and waited for the arrival of the Emperor [Basil] and the Augusta (45).

At this point the *Life* reports that one of the contestants, a girl from Athens who had been taught divination, prophesied that the one who put on her shoes first when the Emperor and Empress arrived would be the winner. Naturally, Theophano was first.

The Augusta, seeing her and being pleased with the alacrity of her spirit, and also noticing the beauty of her face from a distance, left all the rest and came up to her and to her alone. When she came near to her, she discovered her beauty, her family, and her birth-place. Since she knew her to be born of imperial blood, she separated her from all the rest and, taking her hand, brought her to the Emperor [Basil]. Making a trial of the others also, she took another two besides her, the one from Athens and one known to be the daughter of a tribune. And, having presented all the rest with gifts and much money, she told them to return to their homes. Then she took only those three with her to the Palace and made a trial of them in the bath. When she saw that the beauty of the saint greatly surpassed the others', she clothed her in imperial garments and, taking her by the right hand, went before Basil, the emperor and her consort. Casting her at his feet, she pronounced her a worthy bride for his son. And the Emperor [Leo], himself also amazed by the enexceptionable beauty of the girl, took from the fold of his robe his little ring fashioned from jasper and put it on the young lady's hand. From that time, the new

(45) KURTZ, *Zwei Texte*, 5

empress-elect, taking the pledges of betrothal, lived with her most pious Augusta and mother-in-law as with a mother (46).

The wedding took place soon afterward.

If this story is basically correct – and it is impressively circumstantial – Leo did not even see Theophano until his mother and father had already selected her. Though perhaps it was too much for him to expect to have a look at the candidates when they were naked in the bath (*γυμνάσιον*), he could reasonably have expected to see more of them than the fully chosen and fully clothed Theophano. In fact, he later told St. Euthymius, “All the senators know that I did not marry her of my own free will, but out of fear of my father, and greatly distressed” (47). Evidently the choice was made by Eudocia and enforced by Basil. Eudocia seems to have seen in Theophano a reliable supporter of her own, not least because Theophano was a member of Eudocia’s own family, the illustrious Martinacii (48). Eudocia died soon after the wedding and Basil died in 886 (49); but Leo had to suffer through fifteen years of marriage with the saint. After Theophano finally died in 897, he married his mistress of long standing (50). When she and another wife also died, the unfortunate Emperor married a fourth time, starting the Tetragamist Controversy, because the Church forbade fourth marriages. Leo’s bride-show of 882 is the last one recorded in the sources.

Bourboulis, again with the support of Jenkins, conjectured that Leo held another show for his third marriage in 900 (51). She based her conjecture solely on this statement of Theophanes Continuatus about Leo’s third wife: “The Emperor brought a young and very beautiful girl from the Opsician Theme; her name was Eudo-

(46) KURTZ, *Zwei Texte*, 6. The author uses *βασιλεύς* and *ἀναξ* indiscriminately to mean both Basil and Leo. I have deduced my bracketed identifications from the assumption that the emperor who gave Theophano the engagement ring must be Leo, who was amazed at her beauty as if he had never seen her before, therefore the emperor who went to see the contestants earlier with Eudocia must have been Basil.

(47) *Vita Euthymii*, ed. and trans. P. KARLIN-HAYTER (Brussels, 1970), 41.

(48) Cf. THEOPH. CONT., 121, and GENESIUS, Bonn., ed. (1834), 70.

(49) KURTZ, *Zwei Texte*, 7.

(50) See JENKINS, “Chronological Accuracy”, 104.

(51) BOURBOULIS, *Studies*, 37; cf. JENKINS, *Byzantium*, 215

cia" (52). Bourboulis went on to conjecture that, because third marriages were condemned by canon law, this bride-show so shocked Byzantine sensibilities that the custom was discredited and never used again. But these two conjectures create an unnecessary paradox. Leo the Wise knew as well as anyone else that third marriages were controversial, a subject for strict penance and certainly not for the spectacle of a bride-show. Even if he had done something so imprudent, and caused a scandal notorious enough to have ended bride-shows for good, we may be sure that it would have been mentioned in some of the documents we possess that concern the Tetragamy. In any event, the words of Theophanes Continuatus prove nothing, since an emperor does not need a bride-show to find a beautiful woman to marry, or to bring her from a province not far from his capital.

If the conjectural shows are left out of account, the five bride-shows attested in the sources show a number of common characteristics. First, all were held either for a reigning senior emperor or for the heir to the senior imperial power. Basil I held a show only for Leo, the eldest survivor of his supposed sons, not for the younger ones, Stephen and Alexander. Second, all five shows were held for the first marriage of an emperor who had recently reached marriageable age. Constantine VI was eighteen, Theophilus seventeen, and Michael III and Leo VI fifteen; though Stauracius' age is not recorded, he is unlikely to have been much older. Third, all the shows were held by the young emperors' parents, who were also their co-regents. Four shows were held by mothers, if we count Theophilus' stepmother; since Stauracius' mother seems to have been dead, his father had to hold his show. Further, in every case the parents' wishes prevailed in the choice of the bride, though their wishes were at least partly different from their sons' in every case but that of the passive Stauracius.

The contestants, of whom the sources give only a partial picture, had several things in common also. Beauty, of course. But moral character was also considered in the selection process. It is no coincidence that most of the source material for the shows comes from hagiography. Two of the winners, Theodora and Theophano, were later canonized, and two more were related to saints, Maria of

(52) THEOPH. CONT., 364.

Amnia to St. Philaretus and Theophano of Athens to St. Irene the Empress ; St. Irene the Younger and the future nun and hymnodist Cassia were also strong contenders. In the shows of 855 and 882 a pious and virtuous life was a stated qualification. In the first of these, Theodora did not allow her son's mistress Eudocia Ingerina to be chosen ; in the second, when Eudocia examined her own three finalists in the bath, she was probably checking on their moral qualifications as well as their beauty. The only show that was not morally edifying was that held by the Emperor Nicephorus, which may have been considerably misrepresented by our biased source.

With a candidate's sanctity went her religious orthodoxy, though naturally this meant the imperial parents' idea of orthodoxy, not the bridegroom's. According to probable conjectures, Euphrosyne wanted Theophilus to marry an iconophile, and Theodora wanted to keep Michael III from marrying an iconoclast. Finally – and no surprise – noble birth was necessary. Most of the contestants were demonstrably of the nobility, and none is known to have been low-born. The lowest-born, like Maria of Amnia and Theodora, were the daughters of provincial magnates, while the highest-born, the two Theophanos, were from imperial families. In Michael III's show noble birth was a stated qualification. But wealth, never mentioned as a requirement, does not seem to have been one : Maria of Amnia's family was noble but impoverished, and none of the winners seem to have had particularly rich or powerful parents. Probably the emperor's parents saw no reason to have a daughter-in-law with independent political power. If she would modestly enhance the prestige of their thrones and dynasties, the shows served their purpose.

A bride-show, after all, is a piece of showmanship – a way of advertising all over the Empire that only the best and most beautiful woman is fit to marry the emperor of the Romans. For every show, the sources specify that candidates were brought from all parts of the Empire, and the distribution both of contestants and of winners really was a wide one, covering Athens, Paphlagonia, and Capadocia as well as Constantinople⁽⁵³⁾. The empresses and emperors,

(53) The contestants included two Athenians, four Paphlagonians, two Capadocians, two Constantinopolitans, and others from unspecified other places, the winners were two Paphlagonians, an Athenian, a Constantinopolitan, and

and sometimes their highest-ranking advisers, judged the candidates with ceremony in the Palace. In 830, the Triclinium of the Pearl seems to have been built especially for Theophilus' show, and the golden apple, an inspired prop, was provided to recall the Judgement of Paris⁽⁵⁴⁾. The defeated contestants could receive cash prizes or other gifts and make good matches elsewhere. In 855, St. Irene the Younger refused many good proposals, while her sister married the Caesar Bardas⁽⁵⁵⁾. In general, the bride-shows encouraged the nobility to enter their daughters in competition for the emperor's hand, a salutary reminder that he was more important than they; among the people, the arrival of the traveling judges caused more good feeling toward the government than the arrival of the tax-collector; and news of the show made a better impression than news of the latest palace revolt. Chronicles, hagiography, and eventually folklore reflect the popularity of the whole spectacle⁽⁵⁶⁾.

By contrast, foreign marriage-alliances, to which the Empress Irene apparently invented the bride-show as an alternative, seemed demeaning to the emperors of the ninth and tenth centuries. In the mid-tenth century, Constantine Porphyrogenitus told his son Romanus II to claim that Constantine the Great had forbidden any of his successors to make a marriage alliance "with a nation of customs differing from and alien to those of the Roman order, especially with one that is infidel and unbaptized, unless it be with the Franks alone ..."⁽⁵⁷⁾. Although the Porphyrogenitus had to make an exception of the Franks because Romanus II had married a Provençal princess, even that marriage was a humiliating one, forced upon him by Romanus Lecapenus. Constantine also admits that Leo III had arranged a marriage with a Khazar princess, but he declares this to be the unlawful act of a notorious heretic⁽⁵⁸⁾. He also

one of uncertain origin (Eudocia Decapolitissa; could her father Decapolites have come from the Cilician Decapolis?).

(54) On the Triclinium of the Pearl, see TREADGOLD, "Problem", 329.

(55) *Vita Irenes*, 604.

(56) See BOURBOULIS, *Studies*, 37-39, HUNGER, "Schonheitskonkurrenz", and ROCHOW, *Kassia*, 73-81

(57) CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De Administrando Imperio*, ed. Gy Moravcsik and trans. R. J. H. JENKINS (Washington, 1967), 70-77 I quote from Jenkins' translation

(58) Though Constantine says that Leo made the marriage for himself, he actually made it for his son, Constantine V.

condemns Romanus Lecapenus for marrying his granddaughter to Peter of Bulgaria. Despite what Constantine VII says, the Byzantines do not seem to have been quite as strongly opposed to giving princesses in marriage as they were to receiving them: later in the tenth century, John Tzimisce married his niece Theophano to the Western Emperor Otto II (a Frank, to be sure), and Basil II married his sister Anna to Vladimir of Kiev⁽⁵⁹⁾. Nevertheless, from Constantine V (741-775), for whom Leo III made the Khazar marriage, to Michael VII (1071-1078), whose wife was probably an Alan, every marriage of a senior emperor or the heir to the senior imperial power was made with a Byzantine.

Why then was the bride-show of 882 the last one? Between 788 and 882, a show was held for every first marriage of a senior emperor or heir to the throne. How and why did the custom die out?

Alexander (912-913), the brother and successor of Leo VI, was already married on his accession, and childless. The next emperor, Leo's son Constantine VII (913-959), was forced to marry the daughter of Romanus I (920-944) to make Romanus' rule legitimate. Romanus himself, and his first son, were already married when Romanus became emperor. The first marriage of Romanus II (959-963), mentioned above, was made when Romanus I did not consider him the first heir to the throne. Though Charles Diehl suggested that Romanus II may have married his second wife Theophano as a result of a bride-show not recorded in the sources, this seems unlikely in view of the Byzantines' feelings about second marriages⁽⁶⁰⁾. Nicephorus II (963-969) had to marry Theophano to connect himself with the legitimate dynasty, and John I (969-976) had to marry Constantine VII's daughter Theodora for the same reason. Basil II (976-1025) never married at all, by his own choice. His brother Constantine VIII (1025-1028) had married before he became senior emperor, and had no sons. From 1028 to 1055, all the emperors had to marry Constantine's daughter Zoe to become emperors in the first place, except for Michael V, who was adopted

(59) On Theophano's identity, see George OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State* (rev. ed., New Brunswick, 1969), 296 and n. 2.

(60) Charles DIEHL, *Figures byzantines*², I (Paris, 1906), 219. Theophano's low birth would also be untypical of bride-show contestants

by Zoe and did not marry. Michael VI (1056-1057), Isaac I (1057-1059), and Constantine X (1059-1067) had already been married before they became emperors.

Constantine X did have a son and heir, Michael VII, but we need not trouble ourselves much to find reasons for him not to hold a bride-show. Of course, the custom cannot have been entirely forgotten, because the chronicles, saints' lives, and folklore survived as records of it. But a custom that has not been used for some 175 years is no longer a custom. Any new bride-show would have been a deliberate revival, under conditions in many ways unlike those of the ninth century; for example, now that the emperor was not so clearly preeminent over the aristocracy and foreign rulers, regular alliances with them were more appropriate. In any event, we might better ask why Constantine should have revived the custom than why he did not.

In the cases in which bride-shows were held, emperors and empresses were succeeded by their sons without the intervention of non-dynastic rulers. Left free to marry their sons as they chose, these empresses and emperors made use of the custom to make marriages that conformed to their wishes, but at the same time made as brilliant an impression as possible. Though the dynastic complications of the tenth and early eleventh centuries presented no opportunities for shows, in their time bride-shows generally served the imperial parents well, even if they served the imperial bridegrooms rather less well. Admittedly, the shows were nearly always rigged, but that does not mean that they have no place in political history.

*University of California,
Los Angeles.*

Warren T. TREADGOLD.

THE CAREER AND WRITINGS OF NICOLAS CABASILAS

LIST OF ABBREVIATIONS

BIRC	= Bulletin de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople.
PG	= Migne Patrologia Graeca.
P.O.	= Patrologia Orientalis.
DHGE	= Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastique.
LThK	= Lexikon für die Theologie und Kirche.
<i>Byz</i>	= Byzantion.
BZ	= Byzantinische Zeitschrift.
DV	= Dieu Vivant.
EO	= Echos d'Orient.
<i>EphL</i>	= Ephemerides Liturgicae.
OCP	= Orientalia Christiana Periodica.
<i>Pap.-Ker.</i>	= Papadopoulos-Kerameus.
RAM	= Revue d'Ascétique et de Mystique.
REB	= Revue des Etudes Byzantines.
RHR	= Revue de l'Histoire des Religions.
RScP	= Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques.

1. BIOGRAPHICAL SOURCES

Among the numerous manuscripts of Nicolas Cabasilas' writings, the principal and oldest source on his life is that of the "Bibliothèque Nationale" of Paris (*Graec.* 1213) of XV century described in details by S. Lambros (1).

This codex with that of *Burneianus* 75 of the British Museum's Library copied by the same obviously hand and including the letters of Demetrius Cydones, constitute the basic source of a future critical edition of all the writings of Nicolas Cabasilas (2).

(1) *Nέος Ἑλληνομνημιον*, v. II (1905), p. 299 f.

(2) *Ibid.*

The first codex was copied by Joasaph, a monk of the monastery of Saints Xanthopouloi, according to a metrical note with red ink on folio 153b (3). This also codex is consisted of 428 pages, of which a shorter description was later made by Omont (4).

To these, the *Coislin* 315 (5) of XVII century; the *Vindob. theolog. grec.*, 272 and, for the philological quality, the *Meteor. Barlaam*, 202 described by V. Laurent (6), should be added.

Of valuable information also are the sources as follows :

a) NICEPHOROS GREGORAS, *Byzantinae Historiae*, L. XXI, c. V, n. 6; L. XXII, c. IV, n. I; L. XXIV, c. II, n. 4.

b) JOHN CANTACUZENOS, *Historiae*, L. III, c. LXXIII, XCIX-C, XCIV; L. IV, c. XVI, XXXVII; *PG.*, 153, 1131-1132; 1259-1262; 1293-1296; v. 154, col. 125-126; 281-286.

c) SIMEON OF THESSALONICA, *Dialogus contra Haereses*, c. 31; *PG.*, 155, 145-146.

d) GEORGE SPHRANTZÈS, *Chronicon Maius*, L. II, c. V; *PG.*, 156, 751-752.

2. OUTLINE OF LIFE

A summary of the Life of Nicolas Cabasilas can be given only in the form of a sketch. Born at Thessalonica, Nicolas Cabasilas came from one of the aristocratic families of that city. We learn from the historian Sphrantzès (7) that the mother of Nicolas was a pious person, who later in her life retired in the monastery of Saint Theodora in Thessalonica. Nicolas was taught by his mother the true meaning of piety (8). On his mother's side, he was a nephew of Nilus Cabasilas later archbishop of Thessalonica (9). Nicolas speaks of himself as ἀδελφιδούς to Nilus (10).

(3) *Ibid.*

(4) J. OMONT, *Inventaire Sommaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Nationale*, v. A', p. 266 ff.

(5) MONTFAUCON, *Bibl. Coisl.*, fol. 426 f.

(6) *Ἑλληνικά*, IX (1936), 185-205.

(7) G. SPHRANTZÈS, *Annal. (Chronicon Maius)*, L. II, c. V; *PG.*, 156, 751 A.

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*

(10) In his Preface in the great anti-Latin writing of Nilus on the Procession of the Holy Spirit; *PG.*, CXLIX, 578. Cp. A. DEMETRAKOPOULOS, *Ἐρθόδοξος Ἑλλάς*, Leipzig, 1872, p. 78.

The manuscripts ⁽¹¹⁾ refer to him as : ὁ Καβάσιλας ἢ ὁ καὶ Χαμαετός (Cabasilas and Chamaetos). The latter (Chamaetos) is a patronymic, i.e. his father's name ⁽¹²⁾. On the other hand, the name "Cabasilas" was a distinguished one ; it was borne by more than one of our author's contemporaries, and Nicolas evidently preferred to be known by it. His mother's family name was "Cabasilas" also ⁽¹³⁾.

In the books III and IV of the *Historiae* of John Cantacuzenos, where quite often Nicolas Cabasilas is mentioned, we find a mention of another also "Cabasilas the Sacellion", Σακελλίων ⁽¹⁴⁾. Because of this our Nicolas Cabasilas was confused with the "Cabasilas the Sacellion", who certainly is "Michael Cabasilas, the Sacellion and Archdeacon", the signatory under both these titles in the dogmatical "Tomos" of the Palamist Council in 1351 ⁽¹⁵⁾. Another also confusion was easily made concerning the position of our Nicolas Cabasilas towards "Palamism" and Hesychasm. Thus, he was considered as Barlaamist, or adherent of Barlaam the Calabrian-opponent to Hesychasm before he became Palamist. This was due to another Cabasilas, old friend of Nicephoros Gregoras who had the long discussion with the latter reported in Books XXII-XXIV of the *Byzantinae Historiae* ⁽¹⁶⁾. But the portrait that Gregoras makes of his interlocutor ⁽¹⁷⁾ indicates that the probable persons in this case are : Michael Cabasilas or Nilus ⁽¹⁸⁾, and in most probability Michael Cabasilas ⁽¹⁹⁾. It should be noted that the Emperor John Cantacuzenos supported Palamas and the Athonite monks ⁽²⁰⁾,

(11) *Paris*, 1213, fol. 1r^o ; *Coislin*, 315, fol. 3r^o, etc.

(12) See V. LAURENT, in *EO*, 35 (1936), 342.

(13) *Ibid* Cp. S. SALAVILLE, *Quelques précisions pour la biographie de Nicolas Cabasilas*, in *Πεπραγμένα τοῦ θ' Διεθνoῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου*, v. III (Athens, 1958), pp. 217-218.

(14) J. CANTACUZENOS, *Historiae*, L. III, c. LXXIII and XCIX, L. IV, c. XXXVII ; *PG.*, 153, 1132 B and 1296 A ; v. 154, 281 C.

(15) *PG.*, 151, 763 B ; cf. S. SALAVILLE, "Cabasilas le Sacellaire et Nicolas Cabasilas", in *EO*, 35 (1936), 424-425.

(16) N. GREGORAS, *Byzantinae Historiae*, *PG.*, 148, 1328-1436 ; cf. col. 1260 D.

(17) *Ibid.*, col. 1328 C and 1300 B.

(18) S. SALAVILLE, *Brevis Notitia de N. Cabasilas* ..., in *EphL.*, 1936, 326-328. Cf. A. ANGELOPOULOS, in *Makedonika*, 17 (1977), 373

(19) R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 39, note 8

(20) For a suggestion of the reasons for this see H. GRÉGOIRE, in *Byzantium*, eds. N. H. Baynes and H. St. L. B. Moss, Oxford, 1948, p. 115. The best study on Hesychasm and on Palamas is by J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, English transl. by G. Lawrence, London, 1964.

and presided over the Council of St. Sophia (1351). And it was here that the sympathies of Nicolas Cabasilas with John Cantacuzenos lay (21). It is not, however, clear what had been the attitude of Cabasilas towards the hesychastic controversy since nowhere in his writings does he mention or develop this theory itself, except in the *De vita in Christo*, where he makes only one and this a reserved allusion to the "Light of Thabor" (22).

Neither his birth nor his death can be dated with precision. The majority of scholars date his birth, according to the few biographical facts available, about the year 1300, but recently a case has been made for putting it in the twenties of the fourteenth century and making him a contemporary of Demetrius Cydones (23). In any case, Cabasilas was living at the time when the Byzantine Empire was convulsed by civil war between the Cantacuzenes and the Palaeologans (24). Nicolas Cabasilas was a devoted adherent and a close friend of the Emperor John VI Cantacuzenos, who being himself a contemporary historian mentions Cabasilas more than four times (25). It is in this way that we learn that in 1345 Nicolas Cabasilas was one of the two ambassadors sent by Anna the Empress and the Patriarch John Calecas to John Cantacuzenos to Thessalonica in order to force him to give up the imperial throne (26). In the next year (1346) we find Cabasilas at Thessalonica again. This was the home of the troublemaker Zealots, partisans of Anna the Empress and backed by Manuel, the second son of John Cantacuzenos, whose cause he was defending at a time when his father had been driven from the throne. The details of this war need not

(21) J. M. HUSSEY and P. A. McNULTY, *Nicholas Cabasilas: A Commentary on the Divine Liturgy*, London, 1960, S.P.C.K., Foreword, p. x.

(22) Nicolas CABASILAS, *De Vita in Christo*, Book II; PG., 150, 525 CD.

(23) See I. ŠEVČENKO, *Nicholas Cabasilas 'Anti-Zealot' Discourse*, in *Dumbarton Oaks Papers*, No. 11 (1957), 85-86. Also P. LOENERTZ, in *BZ.* 1954, 116.

(24) After the death of Andronicus III Palaeologus (June 15, 1341), John Cantacuzenos, a close family friend of Andronicus, under the regency of Anna and John V Palaeologus — the respectful wife and son of Andronicus III — in the beginning, was later proclaimed by the part of aristocrats Emperor of Constantinople. His reign (1347-1355) was constantly troubled by the intrigues of John V Palaeologus ended to a revolution.

(25) J. CANTACUZENOS, *Historiae*, L. III, c. LXXIII; PG., 153, 1132 BC, 1296 AB. *Ibid.*, L. IV, PG., 154, 125 B, 281 CD and 285 C.

(26) *Ibid.*

be followed here (27). We confine ourselves only to note that Cabasilas succeeded in that mission and the people of Thessalonica were satisfied from the restored peace (28). In 1347 Nicolas is again the mediator and peace-maker between John Cantacuzenos and the people of Constantinople (29). After John VI Cantacuzenos was forced to abdicate, at the end of the year 1354, he became a monk in mount Athos — an idea no new to him since half a dozen years earlier he has planned to retire to a monastery. This is very interesting, for part of the plan was that Nicolas was to be one of the “two friends” who were to accompany the Emperor because of their very great wisdom and chastity in the unmarried state (30). It is not known, however, with certainty whether, finally, Cabasilas went with the Emperor to the monastery or not. S. Salaville (31) is of the opinion that he did.

A Patriarchal act of September 1350 mentions that Nicolas Cabasilas was appointed to the task of reconciling the hieromonk Niphon with the acting Patriarch Callistus I. The latter speaks of Cabasilas as “one of the family persons and advisers of the Emperor” (32).

On the occasion of Matthew (son of John) Cantacuzenos’s elevation to the imperial throne in 1354, Cabasilas delivered an eulogy which is still extant (33). Callistus, the Patriarch of Constantinople, refused to consecrate Matthew. Thus, Cabasilas was again sent by the Emperor as an ambassador and peacemaker to the Patriarch, who resided at the monastery of St. Mamas in Constantinople. But he could not convince him, and as a result the latter was deposed (34). When the bishops assembled to choose a new Patriarch, they submitted three names to the Emperor. Two of the candidates were the Metropolitans : Philotheus of Heraclea and Macarius of Philadelphia, and the third was Nicolas

(27) The best short account of the Byzantine Empire in the 14th century is in G. OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, Oxford, 1968, p. 515 ff.

(28) J. CANTACUZENOS, *Historiae*, PG., 153, 1260-1261.

(29) *Ibid.*, col. 1296.

(30) *Ibid.*, L. IV ; PG, 154, 125 AB.

(31) S. SALAVILLE, *Explication de la Divine Liturgie*, Paris, 1943, Intr., p. 9.

(32) F. MIKLOSICH and J. MULLER, *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi*, Vienne, 1860, v. I, p. 298 ; cf. PG, 152, 1310 A : τῶν οἰκείων τῷ κρατίστῳ καὶ ἁγίῳ μου ἀθέντῃ καὶ βασιλεῖ . . . κῆρ Νικολάου τοῦ Καβάσιλα.

(33) Edited by M. Jugie, in the *Bulletin de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople*, XV (1911), 112-121 ; cf. *EO*, XIII (1910), 338-341.

(34) J. CANTACUZENOS, *Historiae*, L. IV, PG, 154, 281 CD.

Cabasilas, who, the Emperor tells us, was still a layman, ὄντα ἐτι ἰδιώτην (35). The Emperor's choice, however, did not fall upon his personal friend, and Philotheus of Heraclea became the new Patriarch (36). Our candidate, however, was not mortified by this action since he later pronounced the eulogy upon the new crowned prince, as previously mentioned.

There is nothing to show that Cabasilas ever attained a high ecclesiastical office, nor indeed that he was ever ordained at all. Only Sphrantzes (37) tells us informally that Cabasilas became Archbishop of Thessalonica succeeding his uncle Nilus Cabasilas, who was appointed to the Archbishopric as successor of Gregory Palamas, in 1361, and died in 1363 without ever having been able to take possession of his see (38). Since, however, the official documents are silent, this once widely held view is no longer acceptable (39). Until evidence to the contrary is discovered it must be assumed that Cabasilas remained a layman (40). Unfortunately, this legend of the episcopate of Cabasilas is adherent to even by Krumbacher (41) as well as by G. Cammelli (42), Lot-Borodine (43), H. Engberding (44), S. Broussaleux (45). Moreover, it should be noted that Petit himself, in his first treatise on the Bishops of Thessalonica (46) lists Cabasilas among them in note 69. Anyhow, he

(35) *Ibid.*, col. 285 Cf.

(36) *Ibid.*

(37) G. SPHRANTZĒS, *Chronicon Maius*, L. II, c. V; *PG*, 156, 751 A.

(38) SIMEON OF THESSALONICA, *Dialogus contra Haereses*, ch. 31; *PG*, 155, 145 A; cf. L. PETIT, *Le Synodicon de Thessalonique*, in *EO*, XVIII (1918), 254.

(39) See H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 700 ff.; L. PETIT, *op. c.*, in *EO*, XVIII (1918), 24, 249; cf. G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone*, Rome, 1931, p. 57, n. 1.

(40) But cf. ŠEVČENKO, *op. c.*, pp. 86-87, for evidence that he may have joined a "holy community", τῆς καθ' ἡμᾶς ἱερᾶς φρατρίας. Cf. G. THEOCHARIDES, in *Makedonika*, 16 (1976), 393-5.

(41) K. KRUMBACHER, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, 2nd ed., Munich, 1897, p. 158.

(42) G. CAMMELLI, *Demetrius Cydones, Correspondance*. Collection Budé, Paris, 1930, p. 205.

(43) M. LOT-BORODINE, *Initiation a la Mystique Sacramentaire de l'Orient*, in *RScP*, XXIV (1935), 675.

(44) H. ENGBERDING, *Nicolas Cabasilas*, in *LThK*, VII (1935), 579.

(45) S. BROUSSELEUX, *La Vie en Jésus-Christ*, Amay-sur-meuse, 1932, p. 9, Intr.

(46) *EO*, V (1901-1902), p. 94.

later corrected himself⁽⁴⁷⁾. The confusion stems from the fact that Nicolas published and prefaced his uncle's treatise on the Procession of the Holy Spirit⁽⁴⁸⁾.

The date of Nicolas Cabasilas' death is also uncertain. Scholars have usually placed it about the year 1371⁽⁴⁹⁾. S. Salaville⁽⁵⁰⁾ extends it to the year 1380. And G. Theocharides to 1391-1397⁽⁵⁰⁾.

Of special importance is the correspondance⁽⁵¹⁾ of Nicolas Cabasilas regarding his youth and education. We are informed that "the love of science and of his admirable uncle" brought him to Byzantium⁽⁵²⁾. In the letters to his father⁽⁵³⁾ we notice the ardent love and devotion of Nicolas to science, as well as how he suffered because of the separation from his father, his fatherland and friends. It is, moreover, possible to understand his character from what we know about his contemporaries. We know that Cabasilas's character⁽⁵⁴⁾ and personality was highly esteemed by the Emperors⁽⁵⁵⁾. Thus, John Cantacuzenos writing about him and Demetrius Cydones says :

“... σοφίας μὲν εἰς ἄκρον τῆς ἐξωθεν ἐπειλημμένοι, οὐχ ἦττον δὲ καὶ ἔργοις φιλοσοφούντες, καὶ τὸν σώφρονα βίον, καὶ τῶν ἐκ τοῦ γάμου κακῶν ἀπηλλαγμένοι ἤρημένοι. Δι’ ἧ καὶ πολλῆς αὐτοῦς ὁ βασιλεὺς ἠξίου εὐμενείας, καὶ ἐν τοῖς πρώτοις μάλιστα τῶν φίλων ἦγε καὶ τῶν ὀμιλητῶν”⁽⁵⁶⁾.

He elsewhere characterizes Nicolas Cabasilas as one of the most prominent members of the Byzantine Church clergy : “τῶν ἐπιφανεσ-

(47) L. PETIT, *Le Synodicon de Thessalonique*, in *EO*, XVIII (1918), 249.

(48) See this Preface in A. DEMETRAKOPOULOS, *Ὁρθόδοξος Ἑλλάς*, Leipzig, 1872, pp. 78-80 : cf. L. ALLATIUS, *Diatriba de Niliis*, Rome, 1668, reprint, in *PG*, 149, 678-680. Also S. SALAVILLE, *in art.*, in *Πεπραγμένα ...*, pp. 220-226

(49) U. CHEVALIER, *Répertoire des Sources Historiques du Moyen Age*, Bio-bibliographie, 2nd ed., col. 739

(50) S. SALAVILLE, *Explication de la Divine Liturgie*, Paris, 1943, Intr., p. 12. G. THEOCHARIDES, in *Makedonika*, 16 (1976), 386.

(51) Cf. R. GUILLAND, *La Correspondance inédite de Nicolas Cabasilas*, in *BZ*, XXX (1930), 96-102. P. ENEPKIDES, in *BZ*, 46 (1953), 18-46.

(52) *Ibid.*, cf. *Paris. gr.* 1213, fol. 393r^o.

(53) *BZ*, XXX (1930), 97, 100.

(54) Cf. R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926. *La formation intellectuelle de Nicéphore Gregoras*, pp. 54-90.

(55) J. CANTACUZENOS, *Andronicus III. and Michael IX. Parisinus graecus*, 1213, fol. 295v^o

(56) J. CANTACUZENOS, *Historiae*, L. IV, *PG*, 154, 125 B

τέρων τοῦ κλήρου τῆς Βυζαντίων ἐκκλησίας” (57). Simeon of Thessalonica writes: “τοῦ τὴν καλὴν νίκην (the victory against the heresy of Barlaam) ἐπ’ εὐσεβείᾳ καὶ ἀγνότητι βίου συστησαμένου, Νικολάου κατὰ τὴν κλήσιν” (58). And George Sphrantzès considers Cabasilas as the “most wise”, “... σοφωτάτου Καβασίλα Νικολάου” (59).

From his early youth Nicolas Cabasilas practiced rhetoric. He sent a “Paean” to his father in honour of St. Demetrius, the patron saint of Thessalonica (60). His uncle Nilus, however, criticized him for placing St. Demetrius higher than St. John the Baptist (61). About that time Nicolas Cabasilas also composed a eulogy upon Byzantium (62). We are, moreover, informed about his inclination towards Astronomy and his fervent study of the Great *Syntaxe* of Ptolemy (63). Another of his letters speaks of his intellectual fervor (64). We especially note two other letters of Nicolas Cabasilas, edited by Papadopoulos-Kerameus (65), which are very interesting because of their details of the school years and generally of the education of Cabasilas — years for which presently we do not know anything from any other source.

3. WRITINGS : EDITIONS AND TRANSLATIONS

a) *Correspondance* : It includes a score of letters all in the *Parisinus graecus* 1213, and many more in the other Codices. There are six letters of Nicolas Cabasilas addressed to his father, which had been edited by Papadopoulos-Kerameus and P. Enepekides (66); two to Anna Palaeologus, one on the manner of corresponding with people (67), and

(57) *Ibid.*, L. IV ; PG, 154, 281 CD

(58) Simeon of THESSALONICA, *Dialogus contra Haereses*, c. 31 ; PG, 155, 145 B.

(59) G. SPHRANTZES, *Chronicon Maius*, L. II, c. V ; PG, 156, 751 A.

(60) *Par. gr* 1213, fol. 294r^o.

(61) See the letter of Nilus to Cabasilas edited by S. Lambros in *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1905), 305-308.

(62) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1905), 305-308.

(63) *Par. gr* 1213, fol. 294v^o.

(64) *Ibid.*, fol. 297.

(65) PΑΡΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-KERAMEUS, in *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικός φιλολογικός Σύλλογος. Παλαιογραφ. Δελτίον*, Constantinople, 1881-1882.

(66) *Ibid.*, p. 48. Cp. P. ENEPEKIDES, *op. c.*, BZ 46 (1953), 18-46

(67) Edited by M. JUGIE, in *Bulletin de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople*, XV (1911), 118-121 ; completed by V. LAURENT, in *EO*, XXXV (1936), 202-204.

another on usury⁽⁶⁸⁾; one to the "Basileus"; two to Demetrius Cydones⁽⁶⁹⁾; one to Dositheos Karantenos, edited by Papadopoulos-Kerameus⁽⁷⁰⁾; one to Doukopoulos Manikaites; one to Tarkaneiotas; one to the great "Sacellarius" Pasidones; two to Synadenos, of which one was edited almost integrally by Tafrali⁽⁷¹⁾; one to a "secretary", and one last-anepigraph⁽⁷²⁾.

The letters of Nicolas Cabasilas are very important since they contain certain details relative with the civil history and the religious situation of his times⁽⁷³⁾.

b) *Philosophical and scientific writings*: Among the first writings that have been edited only an anti-Pyrrhonian opusculum is: *KATA TΩN ΛΕΓΟΜΕΝΩΝ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΚΡΙΤΗΡΙΟΥ ΤΗΣ ἈΛΗΘΕΙΑΣ ΕΙ ΕΣΤΙ ΠΑΡΑ ΠΥΡΡΩΝΟΣ ΤΟΥ ΚΑΤΑΡΑΤΟΥ*⁽⁷⁴⁾. Cabasilas wrote this against the Pyrrhonian *Hypotyposes* in order to show man's incapability to establish a criterion of truth. A treatise *ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ* is attributed to Cabasilas by many manuscripts⁽⁷⁵⁾. It is much more certain that he was the author of *De Syllogismo* so indicated by Fabricius in his *Bibliotheca Graeca*, or of *ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΦΥΣΙΚΗΣ ἈΚΡΟΑΣΕΩΣ ἈΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ἈΡΧΗΝ ΤΑΥΤΗΣ*, which goes without any formula of attribution in the *Meteor. Barlaam*, 202, fol. 63 vo.-64⁽⁷⁶⁾. As to the opuscula on Free Will reproduced by Migne⁽⁷⁷⁾, it is the translation of

(68) Edited by R. Guiland, *Eis Mnēmyn Σ. Λάμπρου* (Athens, 1935), pp. 274-277 and collation of V. Laurent on the *Meteor.* 202, in *EO*, XXXV (1936), 200-201. Reed. by D. ΖΑΚΥΘΙΝΟΣ, *Byz. Texts ...*, Athens, 1957, 303-7.

(69) Edited by Boissonade, *Anecdota Graeca Nova*, pp. 326-27, 399, XV and XVI. Reed. by ΕΝΕΠΕΚΙΔΕΣ, *op. c.*, 41-42.

(70) ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, Κ., *op. c.*, p. 48 ff. Reed. by ΕΝΕΠΕΚΙΔΕΣ, *op. c.*, 37-8.

(71) Ο. ΤΑΦΡΑΛΙ, *Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1913, pp. 153-154.

(72) *Ibid.*

(73) See R. GUILLAND, *La Correspondance inédite de N. Cabasilas*, in *BZ.* XXX (1929-1930), 96-102. Also S. SALAVILLE, *Quelques précisions pour la biographie de Nicolas Cabasilas*, in *Πεπραγμένα τοῦ Θ' Διεθνoῦς Βυζαντινολογ. Συνεδρίου*, v. III (Athens, 1958), p. 215 ff. Cp. P. ΕΝΕΠΕΚΙΔΕΣ, *op. c.*

(74) Edited by A. ELTER and E. RADEMACHER, *Analecta Graeca*, in *Bonner Universitätsprogram*, 1899; cf. R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 207.

(75) *Paris. gr.* 1873, 1389 Ed FABRICIUS-HARLES, *Bibliotheca Graeca*, v. X (Hambourg, 1807), pp. 25-30.

(76) V. LAURENT, *m. art.*, p. 193.

(77) *De Vita in Christo*; *PG*, 150, 635-640.

a Latin Scholastic article due undoubtedly to Prochoros Cydones⁽⁷⁸⁾. A brief treatise in defense of the scientific knowledge disposed in questions and answers: ΛΟΓΟΙ ΤΩΝ ΒΟΥΛΟΜΕΝΩΝ ἈΠΟΔΕΙΚΝΥΕΙΝ ὅτι ἡ περὶ τὸν λόγον σοφία μάταιον... ἈΥΣΕΙΣ ΤΩΝ ΤΟΙΟΥΤΩΝ Ἐπιχειρημάτων⁽⁷⁹⁾, could be numbered among his philosophical writings. The letter, published by Tafrafi⁽⁸⁰⁾ shows together with the above treatise that the man who is ingorant, even if he is virtuous, lacks one element of perfection. Cabasilas does not absolutely debate the imperfection of angels, as Guiland writes⁽⁸¹⁾.

Cabasilas's scientific work is above all represented by a Commentary on the third and fourth Book of the *Great Syntax* of Ptolemy. The first part of this Commentary was edited at Bâle, in 1538, according to the text of Ptolemy himself and the Commentary of Theone. The second part is found in the *Ottobon gr.* 26, fol. 183-319. Many manuscripts of Milan⁽⁸²⁾ refer to the titles: ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΕΤΡΑΓΟΝΙΚΗΣ ΠΛΕΥΡΑΣ *ex Barlaamo, Theone et Nicolao Cabasila* and the *Meteor. Codex* one folio on a geometric subject: ΔΥΟ ΚΥΚΛΩΝ Ἀνισῶν Δοθέντων⁽⁸³⁾, which may be attributed to our author⁽⁸⁴⁾.

c) *Circumstantial Writings*: To this category belong: the previously mentioned letter of how to correspond with people, which was addressed to Anna Palaeologina; a monody to the Emperor, who is probably Andronicus II or III⁽⁸⁵⁾; the eulogy for Matthew Cantacuzenos and Anna Palaeologina⁽⁸⁶⁾; the Discourse with the Athenians on the "altar of pity" located in their city⁽⁸⁷⁾; the "Libellus", *KATA ΤΩΝ*

(78) Cf. G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone* ..., Città di Vaticano, 1931, p. 35, note I.

(79) *Paris. gr.* 1213, fol. 286v^o. See ed. A. A. ANGELOPOULOS, *Nicolas Cabasilas Chamaetos*..., Thessalonica, 1970, 111 ff.

(80) O. TAFRALI, *op. c.*, 153-154.

(81) R. GUILLAND, *m. art.*, in *BZ*, XXX (1930), 99.

(82) *MS* 292, fol. 108.

(83) *Ibid.*, fol. 11r^o-v^o.

(84) See J. GOUILLARD, art. *Cabasilas*, in *DHGE*, XI (1949), 17.

(85) *Coislin* 192, fol. 100v^o-105r^o: Theodore Pediasimos also makes an allusion to that monody in a letter to Cabasilas (M. TREU, *Theodori Pediasimi Eiusque Amicorum Quae Exstant*, Potsdam, 1899, pp. 31, 56-57).

(86) Edited by M. JUGIE, in the *Bulletin de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople*, v. XV (1911), 112-121; cf. LAURENT, *loc. cit.*, 201-202.

(87) Edited by A. A. ANGELOPOULOS, *op. c.*, 116-118.

ΤΟΥ ΓΡΗΓΟΡΑ ΛΗΡΗΜΑΤΩΝ⁽⁸⁸⁾ and finally the metrical funeral inscription in the case of Nilus's death (1363)⁽⁸⁹⁾.

4. EDIFYING AND THEOLOGICAL WRITINGS

1) Secondary: We include in this category the exegetical and liturgical orations. The word "orations" means that these compositions had been really delivered. They form therefore homilies rather than treatises. Among these there are: three sermons on the Nativity, Annunciation and Dormition of the Holy Virgin⁽⁹⁰⁾; two homilies on the Passion and the Ascension of Christ⁽⁹¹⁾; one Eulogy of St. Demetrius⁽⁹²⁾; the "Paean" still unedited⁽⁹³⁾; one Encomium in honor of St. Theodora⁽⁹⁴⁾; one Encomium in honor of St. Andrew the Younger of Jerusalem⁽⁹⁵⁾, and the Panegyric Encomium in honor of the Three Hierarchs⁽⁹⁶⁾. A homily against usurers, which replies to the petition of Anna Palaeologina for the prohibition of usury and its lawful limits, should be added to this category⁽⁹⁷⁾. This is an important document on the ravages of usury in the Byzantine Empire and particularly in the Thessalonica of that time⁽⁹⁸⁾. Instructive also is the address: ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΠΑΡΑΝΟΜΩΣ ΤΟΙΣ ἈΡΧΟΥΣΙ ἘΠΙ ΤΟΙΣ ἹΕΡΟΙΣ ΤΟΛΜΩΜΕΝΩΝ⁽⁹⁹⁾. This attacks, in the name of the laws

(88) *Paris. gr.* 1213, fol. 282r^o-284v^o; cf. *PG*, 148, 61. Ed. by A. GARZYA, *Byz* 24 (1954), 521-32

(89) Reed. by A. A. ANGELOPOULOS, *op. c.*, 99.

(90) Edited by JUGIE, in *PO*, XIX (1925), 456-510. Reed. by P. NELLAS (Athens, 1974).

(91) *Paris. gr.* 1212, fol. 22r^o-35v^o. Ed. by B. PSEFTONGAS (Salonica, 1976).

(92) Edited by Theophilos ΙΟΑΝΝΟΥ, *Μνημεία Ἀγιολογικά*, Venice, 1884, pp. 67-114. Reed. by B. PSEFTONGAS (Salonica, 1976).

(93) *Paris. gr.* 1213, fol. 194v^o-108v^o.

(94) *Acta Sanctorum*, Aprilis v I, pp LV-LIX; *PG*, 150, 753-772

(95) *Paris. gr.* 1213, fol. 83-89v^o. Ed. by Pap.-Ker., (Petersburg, 1907), 173-185.

(96) Edited by K. ΔΥΟΒΟΥΝΙΟΤΕΣ, in Ἑπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντιν. Σπουδῶν. XIV (1938), 157-162.

(97) *PG*, 150, 727-750. Edited in fragments, for the first time, by David HAESCHEL, Augsburg, 1595. Reedited by M. JUGIE, in *BIRC*, 15 (1911), 118-21

(98) See TAΦΡΑΛΙ, *op. cit.*, pp. 112-117

(99) *Paris. gr.* 1213, fol. 245r^o-268v^o. From a 14th manuscript found by S. ΖΕΡΒΟΣ, in 1912, on the island of Kalymnos (*Actes du III^e Congrès International des*

overlooked and destroyed by them, the administrative politics of the Zealots, their interference in the ecclesiastical and monastical matters, their violation of the ecclesiastical laws, etc. At the same time, this informs us about the precious collections of Law used at that time; the principles of the Zealots of the same epoch and the opposition between their conception of legality and that of the "nobles" or "aristocrats" in whose class Cabasilas belonged⁽¹⁰⁰⁾. Three small exegetical essays on the visions of Ezekiel: that of animals (Chapter I), that of the desiccated bones (Ch. XXXVII), and a third commentary on other Scriptural passages⁽¹⁰¹⁾ could be classified here. Moreover, a certain number of metrical pieces of liturgical type; one funeral oration for Nilus⁽¹⁰²⁾; another for Patriarch Isidorus; on the passages of Luke, XXIV, 30, Psalm CXIX, 5; on the return of the relics of St. Theodora; on St. Demetrius, St. Eudocime — the neo-martyrs of Jerusalem, St. Palamas, on the divine Commandments, the beautiful prayer to Christ⁽¹⁰³⁾, and, finally the already mentioned⁽¹⁰⁴⁾ Preface in the writing of his uncle on the Procession of the Holy Spirit should be classified here.

2) Principal: The theological importance of Nicolas Cabasilas is defined especially by his two monumental writings: *ἙΡΜΗΝΕΙΑ ΤΗΣ ΘΕΙΑΣ ΛΕΙΤΟΥΡΓΙΑΣ* (*Divinae Liturgiae Interpretatio*), and *ΠΕΡΙ ΤΗΣ ἘΝ ΧΡΙΣΤΩ ΖΩΗΣ* (*De Vita in Christo*), which made him one of the most remarkable spiritual writers of Byzantine theology and literature.

The first⁽¹⁰⁵⁾ is an exposition of the symbolism of the ceremonies and prayers of the Byzantine Liturgy and at the same time a doctrinal

Etudes Byzantines, Athens, 1932, p. 130; edited in *Dumbarton Oaks Papers*, No. 11 (1957), 81-171.

(100) See TAFRALI, *op. cit.*, esp. pp. 261-272.

(101) *Paris. gr.* 1213, fol. 69^v°-83^r°. Edited by B. PSEFTONGAS, Salonica, 1976.

(102) See TAFRALI, *op. cit.*, p. 300.

(103) Edited by S. SALAVILLE, in *EO*, XXXV (1936), 43-50.

(104) See page 5 of this study.

(105) Edited by Fronton Du Duc, in *Auctarium Bibliothecae Veterum Patrum*, v. 11 (Paris, 1624), p. 200 f., reprint, in the *Bibliotheca Morelliana*, v. XII, and then in MIGNÉ, *PG*, 150, 367-492. English translation by J. M. HUSSEY and P. A. McNULTY, *Nicholas Cabasilas: A Commentary on the Divine Liturgy*, London. S.P.C.K., 1960, 120 p. French translation with introduction and notes by S. SALAVILLE, *L'Explication de la Divine Liturgie*, Paris, Cerf ed., 1943. For most recent critical editions see R. BORNÉ, et al. (French), and R. N. CRAIG (English).

study of the nature, value and fruits of the Liturgical Sacrifice". It contains an *ιστορία* and a *θεωρία* in the same precise way as the Explication of the Life of Moses by Gregory of Nyssa" (106). It should be noted here that the title of another opusculum of our author: *Explication of the sacred ornaments implying to the liturgy* marked by Fabricius (107) seems to complete rather the title of his principal work, *Divinae Liturgiae Interpretatio*.

The second principal writing of Nicolas Cabasilas — ΠΕΡΙ ΤΗΣ 'ΕΝ ΧΡΙΣΤΩ ΖΩΗΣ (*De Vita in Christo*) (108), much more remarkable than the first one, deals with the so called "Internal Life" or the Christian life in its highest effort — in terms of the Pauline conception of the Church as the Mystical Body of Christ considered under a dual aspect: 1) of its Sacramental sources, the instruments of our communication with the Life of Christ, and 2) of our own cooperation with the spiritual discipline and sanctification of the free will. It consists of seven Books or Orations, of which the first deals with the supernatural life, essentially identical with that of the present state of the soul as well as in eternity; the second with the Sacrament of Baptism; the third with the Sacrament of Confirmation; the fourth with the Sacrament of Holy Eucharist; the fifth with the purpose and role of the Sacred Table — basis of the Sacraments; the sixth and seventh with the role and cooperation of man in the work of his salvation.

"Both these principal treatises of Cabasilas, although differentiated as to their subject, reveal an identical inspiration: the glorification of the mystery of our salvation grafted on the living Person of the Redeemer" (109). In all his writings", declares Scholarius, "he (N. Cabasilas) is eminently distinguished not only by his piety and his theological knowledge, but he also competes in his literary art and grace

(106) J. DANÉLOU, *Platonisme et Théologie Mystique*, Paris, 1944, p. 173, n. 1.

(107) Cf. *Paris. gr.* 1361.

(108) W. GASS, *Die Mystik des Nikolaus Cabasilas vom Leben in Christo*, ed. with a general long introduction, Griefswald, 1849, 2nd Part, pp. 1-209; reprint. in *PG.* 150, 493-925. French translation with Introduction by S. BROUSSALEUX, *La Vie en Jésus-Christ*, ed. of *Irenikon*, IX (1932); Amay, 1934. Transl. in Modern Greek by the Brotherhood "Zoe", *Ἡ Χριστιανικὴ Ζωή*, Athens, 1954. English transl. by St. Vladimir's Seminary Press (Crestwood, N. Y.). Ital. transl. by U. NERI, Torino, 1971.

(109) M. LOT-BORODINE, *Un Maître de la Spiritualité Byzantine au XIV^e Siècle, Nicolas Cabasilas*, Paris, 1958, *Introd.*, p. 2.

with even the early Greek writers” (110). Bossuet recognized in the person of Nicolas Cabasilas “one of the most solid theologians of the Greek Church after three or four hundred years” (111). And Basil Tatakis, confesses that “in Cabasilas’s writings we inhale the fresh inspiration, the optimism and the religious feeling, the simplicity and lyricism of the apostolic times” (112).

Both these writings of Nicolas Cabasilas have been justly held in high esteem, not only by the writer’s fellow Orthodox, but also by the West in spite of the “anti-Latin polemic” in chapters 29 and 30 of the *Divinae Liturgiae Interpretatio* concerning the words of Consecration and Epiklesis. Salaville, in the Introduction to his French translation (113), refers to the use made of it and the high value attached to it by the Council of Trent.

Unification Theological Seminary, Barrytown, New York.

Constantine N. TSIRPANLIS, Ph.D., Th.D.
Professor of Church History and Patristics.

(110) Cited by A. K. DEMETRAKOPOULOS, in *Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία τῆς Ὀρθόδοξης Ἑλλάδος*, p. 83.

(111) Translated from BOSSUET, *Explication de quelques difficultés de la messe*, ed. L. Guérin, 1870, p. 463.

(112) B. TATAKIS, *La Philosophie Byzantine*, Paris, 1949, p. 277. Also see the article by J. M. HUSSEY, *Symeon the New Theologian and Nicolas Cabasilas: Similarities and Contrasts in Orthodox Spirituality*, in *Eastern Churches Review*, IV (1972), 131-140.

(113) S. SALAVILLE, *Explication de la Divine Liturgie*, Paris, Sources Chrétiennes, 1943, pp. 13-16.

ST. THORLAC'S IN CONSTANTINOPLE, BUILT BY A FLEMISH EMPEROR

In his comprehensive study of the churches and monasteries in Constantinople, R. Janin omits to mention the churches belonging to the Scandinavian community ⁽¹⁾. He does not mention the church dedicated to Saint Olaf, the national hero-saint of Norway. The building of this sanctuary took place after a miracle performed by the saint in the remote Byzantine empire ⁽²⁾. The reason why Janin did not mention this church is not very clear. He may have doubted the historicity of saga-literature ; hagiographic sources, however, also tell about a church of St. Olaf in Constantinople ⁽³⁾. From the various sources one may even conclude there were two churches dedicated to this Norwegian saint.

The fact that he does not mention the other Scandinavian church, the one dedicated to saint Thorlac, can be more easily explained. This church is mentioned in only one source, the *Miracles* of St.

(1) R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Les églises et les monastères*, Paris 1969².

(2) Harald Hardrada built a church in Constantinople, cf. *Heimskringla, History of the Kings of Norway by Snorri Sturluson*, transl. with Introd. and Notes by Lee M. Hollander, Austin (Texas), 1964, *Saga of Harald Sigurtharson*, ch. 14, p. 588 (also *Harald's Saga*, transl. M. Magnusson and H. Palsson, Harmondsworth 1966, ch. 14, p. 61). Another (?) church was built by the Varangians after a victory over heathen invaders, *Heimskringla, Saga of Hákon the Broadshouldered*, ch. 20 and 21, p. 786-788. Cf. R. M. DAWKINS, *An Echo in the Norse Sagas of the Patzinak War of John II Komninos*, in *Mélanges E. Boisacq*, Brussels 1937 = *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, V, 1937, p. 243-249. The conclusion of H. R. ELLIS DAVIDSON, *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976, p. 205, concerning the location and identification of a church of St. Olaf with the Varangiotissa church in Constantinople seems to be drawn too hastily, cf. below p. 445.

(3) DAWKINS, *Ibidem*, p. 247, n. 1 ; J. LANGEBEK, *Scriptores rerum Danicarum medii aevi*, II, Copenhagen 1773, p. 535 and 539 ; G. STORM, *Monumenta historica Norvegiae*, Kristiania, 1880, p. 135-136 = F. METCALFE, *Passio et Miracula B. Olavi*, Oxford 1881, p. 77.

Thorlac⁽⁴⁾. These miracles, written in Icelandic (Old Norse), have never been translated so far. References to the church and a few comments on it were made by Finnus Johannaes, J. Langebek, P. E. Riant and E. O. G. Turville-Petre⁽⁵⁾. S. Blöndal and B. S. Benedikz (in his revision and translation of Blöndal's work) are more detailed in their comments⁽⁶⁾.

It was not uncommon for Varangian and other foreign communities in the Byzantine empire (and especially in Constantinople where foreigners lived in fairly large numbers), to have their own church and clergy. We have already mentioned the church of St. Olaf, built by the Norwegian king Harald Hardrada when serving in the Byzantine empire from ±1034 to 1042⁽⁷⁾. The

(4) *BHL* 8273-8274. The Latin *Vita* of St. Thorlac has gone lost, cf. LANGEBEK, *Ibidem*, IV, 1776, p. 623-630.

(5) FINNUS JOHANNAES, *Historia Ecclesiastica Islandiae*, I, Copenhagen 1772, p. 298, n. b: "imo etiam Constantinopoli templum in ejus honorem a Baldvino Imperatore, circa annum 1204 exstructum fuisse, ...": LANGEBEK, *op. cit.* (n. 4), p. 623 almost repeats him: "Imo etiam circa 1204 templum in ejus honorem Constantinopoli a Balduino Imperatore exstructum est in usum forte Barangorum"; J. SIGURDSSON and G. VIGFÚSSON, *Biskupa Sögur*, I, Copenhagen 1858, p. 363, n. 1 (they are the first publishers of the text: "Allusion is made here to Baldwin of Flanders, who was elected emperor in 1204, or to his brother Henry who was emperor from 1206 to 1216" (in Icelandic). P. E. RIANT, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*, Paris, 1865, p. 68: "Le même honneur [i.e. to have a church in CP], et pour la même cause [i.e. after victory over the heathen], devait, dès les premières années du XIII^e siècle, être rendu à un évêque d'Islande, saint Thorlak". E. O. G. TURVILLE-PETRE, *The Origins of Icelandic Literature*, Oxford 1953, p. 211: "A few of the miracles are of a grander kind. The Varangian guards once promised to dedicate a church to S. Þorlákr in Constantinople in return for victory over heathen invaders. They were following the example of earlier Varangians, who had made the same bargain with S. Ólafr".

(6) S. BLÖNDAL, *Vaeringjasaga*, Reykjavik 1954 (in Icelandic), p. 300-303, is more detailed in his comments. Below, p. 431 and 441-442 we will try to refute some of his opinions, as there are the approximate date of the tale, its provenance, the identity of the emperor involved and the identification of the church (or rather the view it was part of another Varangian church). Mr. Benedikz's book is due to appear very shortly (Cambridge 1978). He considers the tale as pure fiction (personal communication).

(7) B. WASSILIEWSKY and V. JERNSTEDT, *Cecaumeni Strategicon et Incerti Scriptoris De officiis regis libellus*, St. Petersburg 1896, p. 97, 2 s. (the new edition of G. G. LITAVRIN, *Sovety i rasskazy Kekavmena*, Moscow 1972, is not accessible

English Varangians, who settled in the country after 1066, had their own church to celebrate mass ; their church was dedicated to St. Nicholas and St. Augustine of Canterbury, and was probably built by a certain Coleman, a refugee ⁽⁸⁾. In 1200 we hear about a Russian church of St. Boris and St. Gleb ; although Antonius of Novgorod does not say so explicitly, we may assume that the church had been built by and for Russian Varangians and merchants ⁽⁹⁾.

The church of St. Thorlac seems to have been the last Varangian church that was built. After the restoration of the Byzantine empire in 1261, the history of the Varangian guard is rather obscure. This period we shall not go over again.

St. Thorlac, an Icelandic bishop, was canonized in 1198. According to a *Miracle*, a church in his honour was built in Constantinople only a few years later. Whether this new church served only the Icelandic or Norwegian community (it was built by Norwegians according to the tale) is an unanswered question. It is likely that the Scandinavians shared their churches. The Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders may all have worshipped together in one and the same church. Maybe the Icelanders having a church named after their national patron saint showed a certain preference for this specific church.

For some time there had been a Scandinavian community in Constantinople, consisting mainly of Varangians, mercenaries serving the Byzantine emperor often as a body-guard. The arrival of Englishmen did not put an end to the coming of these Northmen to Byzantium. It is known from history that Scandinavian pilgrims en route to the Holy Land often stayed in Constantinople for some time

to us) ; *King Harald's Saga*, *op. cit.* (n. 2), ch. 3, p. 579 s. (= transl. Magnusson/Pallson, p. 48 s.) He arrived in Byzantium in ± 1034 , cf. J. SHEPARD, *A Note on Harold Hardrada : the date of his arrival in Byzantium*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, XXII, 1973, p. 145-150.

(8) *Acta Sanctorum*, Mai VI, 406 ; K. N. CIGGAAR, *L'émigration anglaise à Byzance après 1066. Un nouveau texte en latin sur les Varangues à Constantinople*, in *Revue des Etudes Byzantines*, XXXII, 1974, p. 321 and 326 s. (published also in revised form under the title *Byzance et l'Angleterre*, thesis Leiden, 1976, p. 37 and 49.

(9) *Le Livre du pèlerin*, transl. B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*. Genève, 1889, p. 107 = M. EHRHARD, *Le Livre du pèlerin d'Antoine de Novgorod*, in *Romania*, LVIII, 1932, p. 62. JANIN, *op. cit.* (n. 1), p. 65.

and did homage to the Byzantine emperor, or did so before going back to their native lands. Nicholas "Thingeyrensis", an Icelandic abbot, is an example of an Icelander who on his way home from Jerusalem visited Constantinople, although he did not serve there, being a clergyman. He was there in the early fifties of the 12th century and has left a description of the most important churches and relics ⁽¹⁰⁾.

But who was St. Thorlac ? He was bishop of Skálholt (one of the two bishoprics in Iceland, in the southern part of the country) ; after having performed many miracles in Iceland, he was locally canonized and was venerated as far as the Low Countries ⁽¹¹⁾. In the *Saga* of St. Thorlac these miracles are recorded at the very end of the tale. Two of these *Miracle Books* exist : the former collection was written at the end of the twelfth century, it is the so-called *First Miracle-Book* ; the latter only a few years later, it is the so-called *Second Miracle-Book*. The *Miracle* which we will deal with and in which the saint offered help on the battle-field in far-away Byzantium, is part of the *Second Miracle-Book* ⁽¹²⁾.

Let us first have a closer look at the text of this *Miracle*, taken from the manuscript *AM 379*, dating from the middle of the seventeenth century ⁽¹³⁾ :

(10) P. E. Riant, *Exuviae Sacrae Constantinopolitanae*, II, Genève, 1878, p. 213-216. He does not mention an Icelandic church in Constantinople, so we may conclude that the Icelandic people held services together with the other Scandinavians. Among Byzantine students he is usually referred to as Nicolaus Thingeyrensis, who visited Constantinople in 1157. For his real identity see ALFRAEDI ÍSLENZK (*Íslandsk encyklopaedisk Litteratur*), I, Cod. Mbr. AM 194, 8^{vo}, STUAGNL 37, ed. Kr. Kålund, Copenhagen 1908, p. xix, 37.

(11) *Kulturhistorisk Leksikon för Nordisk Middelalder*, t. 20, s.v. Thorlak (Jön Helgason) ; *Butler's Lives of the Saints*, edited, revised and supplemented by H. Thurston and D. Attwater, IV, London, 1956, p. 602-603 ; (*The Penguin Dictionary of Saints*, D. Attwater, Harmondsworth 1965, s.v. Thorlac). Some 50 churches were dedicated to him in Iceland, *Lexikon für Theologie und Kirche*, X², c. 168 ; J. HELGASON, *Íslands Kirke*, I, Copenhagen 1925, p. 101-114 (not accessible to us) ; cf. note 50.

(12) TURVILLE-PETRE, *op. cit.* (n. 5), p. 206-211.

(13) *Afnamagnaean Collection of Manuscripts*, Copenhagen. For manuscripts and their relationships, cf. O. WIDDING, H. BEKKER-NIELSEN and L. K. SHOOK, *The Lives of the Saints in Old Norse Prose, A Handlist*, in *Mediaeval Studies*, XXV, 1963, p. 336-337.

Not very long after the sanctity of the blessed Bishop Thorlac became known, Phillip of Flanders was chosen as king of Micklegarth. Then Norwegians thronged from Norway to Micklegarth to join the Varangian Guard, and they were able to tell those who were already in Micklegarth the joyful news of the sanctity of the holy Bishop Thorlac and of his power to perform miracles, and then they went to church and gave thanks to God for His glory. And when men heard of this marvel they told it to the king, and he sent for some Varangians* and asked what it was that he had been told. He* gave the clearest account of what was best known about the life and conduct of the blessed Bishop Thorlac and where he was born and what his destiny had been and how his holiness had come to be known and those miracles he was able to give a true report of. The king was receptive to all this and gave it a favourable hearing, and a little later the Varangians had to fight against heathens who had attacked the kingdom, and when battle was joined there was great loss of life, and this was much greater on the Varangians' side, and it ended with them fleeing into a castle, and it gave little protection, and the others set up camp around it and planned to attack them immediately the next morning. The Varangians were greatly concerned that night and expected to have to meet their deaths in a short while. Then one of the Varangians said, "We can still win a noble victory through trust in the blessed Bishop Thorlac, even though the difference in forces is overwhelming, if he wishes to strengthen and support us. Let us invoke him with all our hearts and our situation will improve somewhat". They vowed to build a church for the blessed Bishop Thorlac if it were granted them to return home. And as soon as they had made the vow all their fear left their minds, and they longed to come to blows with the heathens. And when there was scarcely light enough for battle they prepared to come down out of the castle and first said their prayers diligently and crossed themselves mindfully. They rush against them to the sounding of trumpets and great tumult and said, "Let us now go forward boldly with our trust in the blessed Bishop Thorlac and win a sudden victory or die every man of us with honour". And when the heathens hear the name of the blessed Bishop Thorlac they were struck down with fear and did not know what they were doing. They hewed at each other, and most of them fled, but many were taken prisoner and had their hands tied behind

* One of the Varangians. The change from plural to singular is due to a lapsus in the text.

their backs together with all their weapons and clothes, and they went home with their plunder to Micklegarth and themselves recounted the event to the king and his men, and the prisoners told what had happened to them. The king was pleased and himself took the first stone and carried it to the church that was made for Bishop Thorlac, and himself provided builders and all the materials and later had the church that was built consecrated to the blessed Bishop Thorlac, and those who come from it say that it is the site of many miracles ⁽¹⁴⁾.

The Icelandic text gives a date *post quem* : 1204. The Norwegians who told their kinsmen in Byzantium and the Latin emperor about the miracles done by St. Thorlac, came to Constantinople in the early years of the Latin empire which lasted from 1204 to 1261 ⁽¹⁵⁾. The name of the Latin emperor is wrongly given but this happens more often in saga-literature as far as Byzantium is concerned. A Latin emperor called Philip of Flanders did not live in Constantinople in the beginning of the thirteenth century ⁽¹⁶⁾ ; one must admit, however, that all the Latin emperors in Byzantium were of Flemish origin ⁽¹⁷⁾.

The Norwegians came to serve in the Varangian guard, joining those of their compatriots who had arrived earlier. Not long after their arrival and after telling about events in Iceland, the saint

(14) SIGURDSSON and VIGFÚSSON, *op cit* (n. 5), p. 363-364 ; dipl. edition *Byskupa Sögur*, 2 hæfte. Editiones Arnarnagæanae, ed. Jón Helgason, Copenhagen 1978, p. 392-393. The English transl. is by Mr. Christopher Sanders, to whom we are very grateful.

(15) J. LONGNON, *L'empire latin de Constantinople*, Paris, 1949 ; *The Cambridge Mediaeval History*, IV, *The Byzantine Empire*, Part 1 : *Byzantium and its Neighbours*, Cambridge 1966, ch. VII, The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires, 1204-1261, p. 275-330 (D. M. Nicol)

(16) Philip of Alsace, count of Flanders (1168-1191) took part in the third crusade and died of a disease near Acre in 1191. It is not unlikely that Scandinavian pilgrims may have known him there and that so a confusion of names took place : our thesis, however, is a different one. cf. p. 440. Earlier, in 1177, Philip left on a pilgrimage and, before returning home to Flanders, visited Constantinople where he was received by the emperor Manuel Comnenus (1143-1180). F. CHAILANDON, *Les Comnène*, Paris, 1912, p. 605 (Repr. New York 1971). Philip of Courtenay (1273-1283) and Philip of Tarente (1313-1331) were titular emperors of Constantinople. For obvious reasons we must exclude them.

(17) It is interesting to know that in Saga literature mention is made of Flemish mercenaries in Byzantium. Shortly we hope to do a paper on this subject.

performed another miracle, this time in the far distant land of Byzantium, as St. Olaf did before.

In an earlier publication we have emphasized the importance of the English element in the Varangian guard⁽¹⁸⁾, but one cannot deny the presence of Scandinavians all along the eleventh and twelfth centuries. As we have said before they often came on a pilgrimage to the Holy Land and, before returning home, visited Byzantium and enrolled to serve the Byzantine emperor. In doing so they followed the example of such famous kings as Harald Hardrada, Erik the Good of Denmark and Sigurd the Crusader. Sometimes they were even sent for by the Byzantine emperor himself. When Alexius Angelus (1195-1203) felt threatened by the German emperor Henry VI, he sent messengers, carrying golden bulls, to the Scandinavian kings, asking them to send him soldiers. To king Sverri of Norway (whose brother Erik had served the emperor Manuel, 1143-1180)⁽¹⁹⁾ he sent a certain Reidar, a Norwegian Varangian leader, to ask for some 1200 men (the sources give both 1200 and 1000)⁽²⁰⁾. We do not know if Alexius met with immediate success. Help may have been sent, since Danes were defending the walls of Constantinople in 1204, as we will see. The term 'Danes' is probably to be regarded here as referring to Scandinavians in general, as is the case with the term 'Danish tongue'⁽²¹⁾.

(18) Cf. n. 8.

(19) *The Saga of King Sverri of Norway*, transl. J. Sephton, London, 1899, ch. 59, p. 75; Riant, *op. cit.* (n. 5), p. 263.

(20) *Ibidem*, ch. 127, p. 157 s.: "Hreidar was the name of a Vikman [Old Norse 'vikverskr', i.e. who comes from Vik, the area around Oslo], who had long been absent from the land, and had travelled far and wide. He came this summer to Norway, bringing a letter, and a seal, called the Golden Bull Scroll; this seal was sent by Kirialax, king of the Greeks, to king Sverri, and in the letter it was written that King Sverri should send him ten hundred good warriors, ... Hreidar Sendiman often spoke to the king of his message, and the king at first took kindly to it, saying that he would think of it ...", cf. Riant, *Ibidem*, p. 309 s.; R. M. DAWKINS, *The later history of the Varangian Guard: some notes*, in *The Journal of Roman Studies*, XXXVII, 1947, p. 39-40. Reidar had gone on a pilgrimage to the Holy Land in 1191. He may have arrived in Constantinople in \pm 1193, Riant, *Ibidem*, p. 293.

(21) S. BLONDAL, *Nabites the Varangian*, in *Classica et Mediaevalia*, II, 1939, p. 159 s.

The role of the Varangians during the crusader's attack in 1203/1204 and during the Latin empire is not very clear. From Robert of Clari and Geoffrey of Villehardouin we learn that in 1204 English and Danish soldiers were fighting on the walls near the Manganapalace⁽²²⁾. After the capture of the town they came out, together with their clergy, to offer peace to the crusaders, i.e. the Latins who, instead of going to Palestine had made a detour and conquered Constantinople ! What happened to the Varangians, who had served the Byzantine emperors, is not known. It is likely that a certain number of them fled from the city to follow the Greek emperor to Nicaea⁽²³⁾, or were even driven out⁽²⁴⁾. Others may have stayed, willing to serve new masters⁽²⁵⁾.

Reidar, the above-mentioned envoy of the emperor Alexius Angelus, had decided to stay on in Norway. After some time however his nostalgia for the East made him decide to go on a pilgrimage to the Holy Land. He left in 1210 with a party of Scandinavian leaders, among whom Pétr Steypir (cf. n. 60). On his way home (in 1211/1212) he lingered on in Constantinople where

(22) ROBERT OF CLARI, *La Conquête de Constantinople*, ed. P. Lauer, Paris 1956, ch. LXXIV, 41 (p. 73) and ch. LXXX, 3 (p. 79) ; GEOFFREY OF VILLEHARDOUIN, *La Conquête de Constantinople*, ed. E. Faral, Paris 1938 (also modern french transl.), ch. 171 (p. 172) and ch. 185 (p. 188) ; A letter of Count Hugues of Saint Paul, in : G. L. F. TAFEL and G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I, Vienna 1856, p. 306.

(23) D. J. GEANAKOPOLOS, *The Emperor Michael Palaeologus and the West, 1258-1282, A Study in Byzantine-Latin relations*, Cambridge, Mass., 1959, p. 43, n. 57 (Repr. Hamden, Conn., 1973). For a more positive statement about Varangian presence in Nicaea, M. ANGOLD, *A Byzantine Government in exile*, Oxford 1975, p. 187.

(24) The rather neglected chronicle of Novgorod (cf. C. HOPF, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, p. 97 (repr. Athens 1961), D. FREYDANK, *Die altrussische Erzählung über die Eroberung Konstantinopels 1204*, in *Byzantinoslavica*, XXIX, 1968, p. 343), tells that the remaining Greeks and Varangians were expelled from the city by the Latins. As far as the Greeks are concerned this is highly improbable. The majority of them stayed where they were. Some of the Varangians, who had resisted the besiegers, may have had to leave.

(25) In a letter of March 1208 the Pope speaks of English and Danes living in Constantinople who refused to pay the Tithe, *Migne PL*, II, 1353 ; cf. W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant*, Leipzig 1885, I, p. 295. LONGNON, *op. cit.* (n. 15), p. 133 concludes they were Varangians, once serving the Greek emperor.

he took service with the new emperor, Henry of Flanders (1206-1216), who was then in great need of mercenaries: many Westerners had left and even deserted him⁽²⁶⁾. Reidar died in Constantinople in 1214⁽²⁷⁾. He or his companions may have played a role in conveying the story of St. Thorlac's miracle(s) back to Scandinavia. We will see, however, that they could not possibly have participated in the events told in the *Miracle*. But since Reidar was a Varangian leader he may have been told about the adventures in the guard, even about those that happened during his absence. Reidar, sent on an embassy by a Greek emperor, came back to serve the Latins, joining his compatriots who had arrived there before and whom he himself had recruited!

Let us return to the Icelandic text. Once again the Scandinavians had to fight heathen invaders by whom, once again, they were outnumbered, as was the case before when St. Olaf performed his miracle⁽²⁸⁾. In the end the Varangians succeeded in routing the heathen troops.

During the first years of the Latin empire there were numerous invasions in Thrace by the Bulgars and the Vlachs⁽²⁹⁾. But although the Bulgars had the reputation of being extremely cruel, they were Christians as were the Vlachs. So the term 'heathen' does not apply to them. We also have to identify the battle in which Varangian troops seem to have been so successful. In doing so we may be able to understand more fully the name of the Latin emperor: Philip of Flanders.

(26) J. LONGNON, *La campagne de Henri de Hainaut en Asie Mineure en 1211*, in *Académie Royale de Belgique, Bulletin de la Classe des Lettres et des sciences morales et politiques*, 5^e série, 34, 1948, p. 445; J. RICHARD, *An account of the battle of Hattin referring to the Frankish mercenaries in Oriental Moslem states*, in *Speculum*, XXVIII, 1952, p. 171-172 (Repr. IDEM, *Orient et Occident au Moyen Age: contacts et relations (XII^e-XV^e s.)*, London, 1976, ch. XIII, p. 171-172).

(27) The references in RIANT, *op. cit.* (n. 5), p. 312, are not very precise. We have to read for Peter CLAUSSE, *Norske Kongers Saga*, Copenhagen, 1633, p. 579 and *Inga Bárðarsonar Saga, Fornmanna Sögur*, IX, Copenhagen 1835, p. 192-193; cf. *Antiquités Russes*, ed. C. C. Rafn, II, Copenhagen 1852, p. 18; *Annálar og Nafnaskrá Guðni Jónsson bjó til prentunar. Íslendingasagna útgáfan*, Reykjavík, 1962, Konungsannáll 1175, 1211, 1214; Logmannsannáll 1175.

(28) Cf note 3.

(29) LONGNON, *op. cit.* (n. 13), Baldwin of Flanders, p. 49-80; Henry of Flanders, p. 81-152.

Western sources of the Latin empire are far and few between and mainly record events that took place in the first years of its existence. This is the period referred to by the Icelandic text. Although in these sources no mention is made of Varangian soldiers, the omission can be easily explained. The emphasis on the great deeds of the Latin barons and knights may have prevented the Latin authors from mentioning any victory or contribution to such a victory by those foreign mercenaries⁽³⁰⁾.

The first emperor, Baldwin of Flanders (1204-1205), reigned for a very short period. We do not learn from the sources of any direct confrontation with heathen people. Baldwin was in constant trouble with Ioannitsa (1197-1207), king of the Bulgars and Vlachs, in whose army was a great number of heathen Comans⁽³¹⁾. Baldwin was captured by the Bulgars during the battle of Adrianople. It is assumed that he died or was killed in prison. He had left Constantinople in the early spring of 1205 and was never to return to his capital. His fight against the invaders was not very successful; he cannot have laid the first stone of St. Thorlac's church since he never returned home to Constantinople⁽³²⁾.

His successor, his brother Henry (1206-1216), was far more successful in his wars against the numerous invaders. In the battle of Philippopolis (in the summer of 1208), Henry broke the resistance of a combined force of Bulgars, Vlachs and heathen Comans. After this

(30) The main sources are ROBERT OF CLARI, *op. cit.* (n. 22), GEOFFREY OF VILLEHARDOUIN, *op. cit.* (n. 22) (english transl. by M. R. B. Shaw, *Joinville and Villehardouin*, Harmondsworth, 1963); HENRY OF VALENCIENNES, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, ed. J. Longnon, Paris 1948 (modern french transl. in N. de Wailly, *Histoire de la conquête de Constantinople par Geoffroi de Villehardouin, avec la continuation de Henri de Valenciennes*, Paris 1870). See also the bibliography in the *Cambridge Mediaeval History*, *op. cit.* (n. 15).

(31) ROBERT OF CLARI, *op. cit.* (n. 22), ch. LXV, 7, 11 (p. 63-64), ch. CVI, 4, 13, 31 (p. 101-102), ch. CXII, 12, 16 (p. 106, the battle of Andrinople), ch. CXVI, 5, 7, 18, 25 (p. 107-108). VILLEHARDOUIN, *op. cit.* (n. 22), ch. 352, II, p. 160-162 (battle of Andrinople), and *passim*. See for the Vlachs and Comans, E. STĂNESCU, *La population valaque de l'empire byzantin aux XI^e-XIII^e siècles. Structure et mouvement*, in *XV^e Congrès international d'études byzantines*, Athens 1976; P. S. NĂSTUREL, *Valaques, Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, in *Byzantina*, I, 1969, p. 167-186.

(32) LONGNON, *op. cit.* (n. 15), p. 79. Nicetas Choniates, *Historia*, ed. J. L. van Dieten, Berlin 1975, p. 616 (= ed. Bonn, p. 814).

very important victory, Henry was able to concentrate upon the internal affairs of the empire, where peace and order prospered from now on (33).

Let us now have a closer look at the events that took place at Philippopolis. Henry of Valenciennes tells us about the battle and how chaplain Philip (!) had exhorted the Christian army to fight the heathen people (34). Such an exhortation must have been very welcome to these ex-crusaders who in the end could fight for the Christian cause ! After a long and brave fight of the Christian army, the Bulgars, Vlachs and Comans were slain. Many must have been made prisoners and taken to Constantinople.

In the army of Henry of Flanders at Philippopolis were several barons among whom Renier of Trit (35), a nobleman who in 1204 had become duke of Philippopolis (36). Renier of Trit had not been very successful in keeping his fief ; Villehardouin tells us how at a certain moment most of his barons and even his son had deserted him ; he was almost left alone among the Greek population (37). Soon he was betrayed by some of the inhabitants of the town, the so-called Paulicians (considered sometimes as heathen people) (38).

(33) The victory was of such importance that Henry informed the Pope about his success. *Recueil des Historiens de France*, XIX, p. 514 (Boril, the Bulgarian king, is called in this letter the 'iniquissimus persecutor Ecclesie Dei'. Could such a qualification have led the Scandinavians, who were not well informed about the internal situation in the Byzantine empire, to believe he was a heathen ?).

(34) HENRY OF VALENCIENNES, *op. cit.* (n. 30), ch. 522-524 (p. 37-38) and ch. 536-539 (p. 43-44).

(35) *Ibidem*, ch. 515 (p. 34) and n. 3 ; ch. 518 (p. 35).

(36) VILLEHARDOUIN, *op. cit.* (n. 22), ch. 304 (II, p. 112), ch. 311 (II, p. 118-120)

(37) *Ibidem*, ch. 345-347 (II, p. 154-158)

(38) LONGNON, *op. cit.* (n. 15), p. 44, n. 1. The Paulicians ('Popelicans') were a heretic sect coming from Armenia ; N. G. GARSOIAN, *The Paulician heresy*, The Hague-Paris 1967, p. 15, says that in the East they were numbered among the heathen people by the chroniclers of the crusades, in the Balkans, however (where they lived after their deportation by the Greek emperor John Tzimiscas (969-976)), they were numbered among the heretics. The Scandinavian Varangians may have considered them heathens after some of their principles (they would not partake of the Sacrament, they did not assign any value to the Cross, nor did they have any reverence to the Virgin Mary, cf. *Ibidem*, ch. IV, p. 151-185 ; S. RUNCIMAN, *The Medieval Manichee*, Cambridge 1947, ch. III, The Paulicians, p. 26-62), or by their former encounters with these Paulicians in the East or on the Balkans. T. E. VESCE, *On identifying the Popelican(t)*, in *Mediaeval Studies*, XXXII, 1970, p. 353.

These Paulicians had contacted the Bulgarian king Ioannitsa and were willing to submit the town to him. Renier of Trit was able to take refuge in the nearby castle of Stenimachos, where he had to stay for more than a year before being freed in July 1206 by a small band of men sent by the regent Henry (39). After the disappearance of Baldwin of Flanders, his brother Henry had been nominated *moderator*/regent by the barons and was to be crowned emperor on August 20th, 1206 (40).

Whether Renier of Trit had Varangians in his suite (they had the reputation of being very loyal, and may not have deserted him) we do not know, but it is not impossible. They may have helped him to retreat to the castle of Stenimachos and may have contributed, in one way or another, to his release from the fortress. As we have said before, information on these events is very scarce.

During the battle of Philippopolis in 1208 we meet Renier of Trit again, maybe with a band of Varangians. It may be here that the Varangians kept alive the memory of their victory in the past and performed new achievements. The presence of a Varangian regiment at the battle of Philippopolis is very likely (41). In March of that very same year the Pope, in a letter, speaks of the presence of

is wrong when he says that the 'Popelican' helped Renier of Trit to conquer Philippopolis: such information does not exist. The Paulicians tried to betray Renier of Trit to the Bulgarian king and in revenge the Latin baron burnt their quarters.

(39) A few kilometers south of Philippopolis (Plovdiv), cf. the map in HENRY OF VALENCIENNES, *op. cit.* (n. 30). In Old French it was called Estanemach(h) (= Stanimaka). See also VIIIEHARDUIN, *op. cit.* (n. 22), ch. 399 (II, p. 210); ch. 400 (II, p. 210-212); ch. 402 (II, p. 212); ch. 435 (II, p. 248); ch. 437-438 (II, p. 250-252) Nicetas CHONIATES, *op. cit.* (n. 32), p. 642, 70-71 (= Bonn, p. 846-847). In a letter to Pope Innocent III (*Historiens de France*, XVIII, p. 527) Henry of Flanders mentions the liberation of Renier of Trit; this leads us to the conclusion that the event was most important and had impressed the Latins very much. An anonymous French chronicle says that Henry himself came to Stenimachos, but this should be a mistake, cf. *Istorie et Croniques de Flandre*, ed. K. de Lettenhove, I, Brussels 1880, p. 99.

(40) The Varangians may not have noticed the difference between Henry acting as regent or as elected emperor.

(41) Henry was short of soldiers all the time, cf. B. HENDRICKX, *A propos du nombre des troupes de la quatrième croisade et l'empereur Baudouin I, in Byzantina*, III, p. 40 s. For the situation in 1208, cf. *Historiens de France*, XVIII, p. 343 and 713

Danes in Constantinople (cf. note 25). The *Miracle* tells us that the emperor was not present at the battle in which the Scandinavians played such an important role, and that he was told about it in Constantinople. In 1208 Henry of Flanders was present on the battlefield. But his presence there does not necessarily exclude that some event took place in which the Varangians were victorious. We certainly should not pay too much attention to such a minor detail, which hardly influences the story.

In short we may resume the facts : refuge in a castle, a miraculous rescue, a victory over heathen troops, the name Philip (derived from Philippopolis (?), the town where so many events took place in such a short space of time). These various elements must have been put together to make a more coherent story. It does not really matter whether Varangians served Renier of Trit or rather helped in the rescue-operation from Stenimachos. All events point in one direction : Philippopolis. Henceforth this name may have lingered on in the Scandinavian minds and served to nominate the Latin emperor of that time.

After the battle of Philippopolis, Henry of Flanders was very popular both with the Latins and with the Greeks⁽⁴²⁾. And by granting certain favours to his Varangians (his permission to build a new church in honour of St. Thorlac and even to lay the first stone himself) Henry, a Flemish emperor, won the praise of the Scandinavians. And so his name, although in a distorted form, lived on in the Saga literature of the North.

The later history of the Latin empire is not of much interest to us. The dating of the *Miracle-Books* prevents us from dwelling too long on this subject. After the death of Henry (1216) the situation deteriorated quickly. No longer were victories won by the Latin barons. Henry's successor, his brother-in-law Peter of Courtenay,

(42) Georgios ACROPOLITES, ed. A. Heisenberg, II, Leipzig 1903, p. 28, 12 s. : 29.7 s. and 30, 12 s. For more references cf. R. L. WOLFF, *A History of the Crusades*, II, Philadelphia 1962, p. 210-211. Henry is named in some Greek songs, cf. H.-G. BECK, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München 1971, p. 110 s. (instead of Henry, the name Alexander of Flanders is sometimes given : an emperor with such a name never existed. The name of the emperor was more often mutilated : in a Serbian chronicle we find Filandre (derived from Flanders) and Jerisse Filandre, cf. M. DE BORCHGRAVE, *Compte-rendu des séances de la Commission Royale d'Histoire*, 5^e série, V, Brussels, 1895, p. 364 and 369.

was crowned by the Pope but never arrived in Constantinople : he was captured by Theodore, Despot of Epirus (1215-1224) and died in prison. The throne was then offered to his son Philip of Courtenay, marquis of Namur, who preferred to stay in France, and refused the imperial throne. His younger brother Robert accepted, however. Blöndal, who identified the Philip of Flanders in the Icelandic text with Philip of Courtenay may have emphasized too much the fact that Philip was actually asked to become emperor of Constantinople and had already been elected as such⁽⁴³⁾. As we have seen there are two arguments against Blöndal's thesis : 1. the internal situation of the Latin empire does not allow the heroic and victorious setting of such a tale ; 2. the *Miracle-Book* has to be dated earlier than the election of Philip of Namur.

There are still a few minor problems to be solved. When the Varangians returned to Constantinople their promise was to be kept : to build a church for St. Thorlac. We do not believe with Blöndal that there was a simple chapel or altar for the saint in the church of saint Nicholas and saint Augustine of Canterbury⁽⁴⁴⁾. This church was meant for the Anglo-Saxon community. Nothing is known about the relations between the Scandinavians and Anglo-Saxons within the Varangian guard. There is no evidence they were on bad terms. But such an argumentum *e silentio* is hardly a proof that both groups worshipped together in the same sanctuary. Moreover Blöndal's thesis is hardly compatible with the *Miracle*, in which we are told about the construction of a *new* place of worship.

We neither agree with Blöndal on his theory that the tale of St. Thorlac's church was an adaptation of the story of the building of St. Olaf's church in Constantinople⁽⁴⁴⁾. The differences between the

(43) LONGNON, *op. cit.* (n. 15), p. 158-159. For the election of the emperors, cf. B. HENDRICKX, *Les Institutions de l'Empire latin de Constantinople (1204-1261) : le pouvoir impérial*, in *Byzantina*, VI, 1974, p. 85-154. BLÖNDAL, *op. cit.* (n. 5), p. 302. In a letter written by the Venetian podestà of Constantinople, Philip is referred to in the following terms : "... pro certo dicunt, quod habent pro domino et Imperatore Philippum, filium eiusdem dominae Imperatricis; et ipsum expectant venturum ad Romaniam usque ad primum venturum festum nativitatis Joannis Baptistae ..." (Tafel-Thomas, *op. cit.* (n. 22), II, p. 220).

(44) BLÖNDAL, *Ibidem*, p. 303 His thesis is that St. Thorlac was venerated in a number of places in England. It may be true that for some time Thorlac was a student in Lincoln (cf. the *Saga of St. Thorlac*, SIGURDSSON and VIGFÚSSON, *op. cit.*

two stories are remarkable : 1. saint Thorlac did not appear on the battlefield as did saint Olaf ; 2. in the *Miracle* of St. Thorlac the Varangians were besieged, and were not attacking heathen troops as did their predecessors in the time of saint Olaf in the eleventh century ; 3. the emperor 'Philip' of Flanders was very willing to fulfil the promise. His attitude is in sharp contrast with that of the Comnenian emperor ; 4. the Latin emperor was a Roman Catholic and not an Orthodox as his Byzantine colleagues. This element is not explicitly given in the text, but may be deduced from it⁽⁴⁵⁾.

According to the Icelandic tale the emperor himself laid the first stone for the church of St. Thorlac. Later the emperor provided workmen and materials and finally he had it dedicated to the Northern saint. Henry of Flanders was very helpful as we see, more helpful than Alexius Comnenus (1081-1118) or John Comnenus (1118-1143) had been⁽⁴⁶⁾. Several reasons may explain this more positive attitude of Henry. First of all the Scandinavians adhered to the Roman church⁽⁴⁷⁾. For an Orthodox emperor the non-Orthodoxy of the Scandinavians may have presented a problem ; such problems with the clergy of Varangians had arisen before⁽⁴⁸⁾.

(n 5), p. 92 and 267) and was venerated in England, *Ibidem*, p. 124 and 312, but neither F. ARNOLD-FORSTER, *Studies in Church dedications or England's patron saints*, London 1889, 3 vols., nor F. BOND, *Dedications and Patron Saints of English churches*, Oxford, 1914, lists any dedication to him. We only hear of a statue or an image of the saint (the Icelandic *líkneskja*) is used in Lincolnshire. SIGURDSSON and VIGFUSSON, *Ibidem*, p. 357, cf. E. MAGNUSSON, *Rolls Series* 65, pp. 10-11, and J. C. F. HOOD, *Icelandic Church Saga*, London 1946, p. 71

(45) For bibliographical references on St Olaf's church, cf. DAWKINS, *op cit* (n 2)

(46) DAWKINS, *Ibidem*, p. 246 ; *Fornmanna Sögur*, VI, Copenhagen 1831, p. 144-146 = *Scripta Historica Islandorum*, VI, Copenhagen 1835, p. 137 (in Latin).

(47) There is no need to suppose (S. BRONDAI, *The last exploits of Harold Sigurdsson in Greek service*, in *Classica et Mediaevalia*, II, 1939, p. 13, P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des "Conseils et Récits" de Kekauménos*, in *Académie Royale de Belgique, Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 54, Brussels 1960, p. 63) that the Varangians adhered to the Orthodox church, cf. CIGGAAR, *op cit.*, (n. 8), p. 160, n 270. Those who came to Constantinople were loyal to the Church of Rome.

(48) The English Varangians did not submit to the Orthodox church according to the *Chronicle of Laon*. "Angli Orientales, nolentes Grecorum patriarche subesse, miserunt clericos suos ad Hungariam in episcopos consecrandos, qui

The coming of the Latin emperors certainly favoured the construction of 'Roman' churches⁽⁴⁹⁾. Henry may also have heard about saint Thorlac when he was still in Flanders, because the saint was venerated even as far as in the Low Countries⁽⁵⁰⁾. Contacts between Flanders and the Northern countries seem to have been rather frequent⁽⁵¹⁾. But why did not the emperor simply give one of the former Greek churches? Here we touch upon a difficult problem. After the Greek exodus many churches were abandoned and taken over by the Latins⁽⁵²⁾. Soon, in December 1204, even the Pope urged the ex-crusaders to do so⁽⁵³⁾; at least 20 churches and 14 monasteries came into Latin hands, of which 30 of the best were occupied by the French party (the Venetians had been less fortunate)⁽⁵⁴⁾. Henry of Flanders was very tolerant and flexible in dealing with the Greeks. It may be true that by 1208 the situation within the Latin empire had stabilized and that the emperor did not want to stir up hostile feelings and frustrations among the Greek

sunt sub iurisdictione Romani pontificis, que res multum displicuit imperatori et Grecis, cf. CIGGAAR, *op. cit.* (n. 8), p. 40, 141-145, and p. 65 (= *art. cit.*, p. 323, 89-91 and p. 337).

(49) It is curious how elsewhere in the Latin 'Romania' a Varangian church was closed down. We hope to give more details in the near future.

(50) FINNUS JOHANNAEUS (= F. JÓNSSON), *op. cit.* (n. 5), p. 298, n. b, and LANGEBEK, *op. cit.* (n. 4), p. 623. Both authors simply state that he was venerated as far as in Holland ('veneratio ejus se per ... Hollandiam ... diffudit'). Langebek refers to LUDOVICUS DE HARBOE, *Historia Reformationis in Islandiam introductae*, in *Acta Societatis Hafniensis*, V, p. 290-293 (Altona 1796, but this article does not throw any light on the matter neither). THURNSTON, *op. cit.* (n. 11), only mentions Iceland and Norway in this respect. In the Miracle-tale the ignorance of the emperor may have been introduced to enliven the story.

(51) Hallr Teitsson, bishop of Skálholt, died in Utrecht in 1150, cf. *Hungrvaka*, XVI, 4 (ed. B. Kahle, Altnordische Saga-Bibliothek, XI, Halle 1905); according to L. MUSSET, *Les peuples scandinaves au Moyen Age*, Paris 1951, p. 77, n. 2, there was trade at the time between Flanders and Norway, as referred to by the Saga of St. Olaf: 'il est à craindre qu'il ne s'agisse d'une arbitraire projection dans le passé des faits des XII^e-XIII^e siècles'.

(52) R. JANIN, *Les sanctuaires de Byzance sous la domination latine*, in *Etudes Byzantines*, II, 1944, p. 134-184; E. DALLEGGIO D'ALESSIO, *Les sanctuaires urbains et suburbains de Byzance sous la domination latine*, in *Revue des Etudes Byzantines*, XI, 1953, p. 50-61.

(53) JANIN, *Ibidem*, p. 135.

(54) *Ibidem*, p. 136.

population by annexing one of their sanctuaries. There is still another aspect to be considered : the relations between the secular power, i.e. the emperor Henry, natural leader of the French, and the Latin Venetian patriarch. The first Latin patriarch of Constantinople was Thomas Morosini (1204-1211), who represented the Venetian interests. The rivalry between the two parties was very great. Numerous conflicts were the result of the bad feelings between the French and the Venetians, and more than once the Pope had to intervene to settle the conflicts. The emperor depended more or less upon the Patriarch when he wanted to expropriate one of the existing churches ; we may be sure that he did not consider to cede to the Varangians one of the already existing 'Roman' churches. Especially in the years 1208-1209 Henry and Morosini (who was a very passionate and quarrelsome person) had many conflicts, amongst other things on church property⁽⁵⁵⁾. The orders, in particular the Cistercians, were given monasteries long after 1204⁽⁵⁶⁾, but here political ambitions of the Holy See played a decisive role, and had nothing to do with a promise made to a local Scandinavian saint !

Information on the history of most religious buildings during the Latin empire is scarce. It is not uncommon to find only one single reference to a specific building, giving no clue when and why it passed into Latin hands. So it need not surprise us that neither in Latin nor in Byzantine sources, mention is made of St. Thorlac's church.

There is one more curious element in the Icelandic tale : the building activities of a Latin emperor. In general the Latin emperors did not undertake the construction of new buildings ; they simply took over existing churches, palaces etc. Instead of being builders they rather had the reputation of destroying and dismantling things, as Runciman has pointed out⁽⁵⁷⁾.

(55) R. L. WOLFF, *Politics in the Latin Patriarchate of Constantinople, 1204-1261*, in *Dumbarton Oaks Papers*, VIII, 1954, p. 232, 239, 255s (Repr. in Idem, *Studies in the Latin Empire of Constantinople*, London 1976, ch. IX)

(56) JANIN, *op cit* (n. 52), p. 178, 180, 181, 182 Cf B. M. BOLTON, *The Cistercians in Romania*, in *Studies in Church History*, XIII, 1976, p. 175.

(57) S. RUNCIMAN, *Byzantine style and civilization*, Harmondsworth 1975, p 166 Baldwin II seems to have been an exception to the rule. Shortly we hope to give more details

We cannot give any definite solution as far as the location of the church is concerned. Under the Byzantine emperors the foreign communities were concentrated in the concessions along the Golden Horn. We hear of a Varangian church located almost next to Saint-Sophia. This is the church or chapel of Saint-Mary-Varangiotissa⁽⁵⁸⁾. The first known reference to this small church dates from the middle of the thirteenth century, it is then an Orthodox chapel. It is not unthinkable this was the church built by the Scandinavians in the early thirteenth century. Would the Byzantines (before 1204) have permitted the construction of a 'Roman' church neighbouring their Mother church, Saint-Sophia? In an earlier publication we have tried to explain why Saint-Mary Varangiotissa could not have been the church of the Anglo-Saxon community⁽⁵⁹⁾. After the restoration of the Byzantine empire in 1261 or even before the church may have been converted into an Orthodox sanctuary for some unknown reason. Since the Icelandic source does not give us any clue to the whereabouts of St. Thorlac's church, we have to wait for new material to be discovered.

As far as the transmission of the tale back to Iceland or Norway is concerned, we are, here again, in the darkness. During the Latin empire pilgrims and crusaders from the North passed through Constantinople, although there were not many of them at the beginning of this century. In 1204 the Scandinavians had not participated in the Fourth Crusade⁽⁶⁰⁾. This narrows down

(58) JANIN, *op cit.* (n. 1), p. 158. John Alexis, son of Michael Alexis, is otherwise unknown (we are very grateful to Dr. R. WALTHER, *Prosopographisches Lexikon*, Vienna, for confirming this) Cf also E. DALLEGRO D'ALESSIO, *Recherches sur l'histoire de la latinité de Constantinople*, in *Echos d'Orient*, XXVII, 1924, p. 458 (n° 15). DAWKINS, *op cit.* (n. 1), p. 249, and ELLIS DAVIDSON, *op cit.* (n. 1), p. 192 and 205 (there is no congruence between opinions expressed on both pages) tried to identify the church of St. Olaf with the church of St.-Mary Varangiotissa. Dawkins overlooked the fact that St.-Mary Varangiotissa is first referred to in the middle of the thirteenth century. For some unknown reason Ellis DAVIDSON, *Ibidem*, p. 205, locates the church of St. Olaf 'behind the chancel of the church of Hagia Sofia' and presumes that 'it may have been destroyed in the sack of the city in 1204'. One can hardly believe that two Varangian churches, St Olaf's and St.-Mary Varangiotissa, were neighbouring St.-Sophia.

(59) CIGGAAR, *op cit.* (n. 8), p. 49 s., and 58 = *art. cit.*, p. 327-328 and 333.

(60) RIAANT, *op. cit.* (n. 5), ch. VII (period from ± 1200 to 1230), p. 301-338. On p. 307 one should read 'XIII^e siècle'.

considerably those who are likely to have brought back home the tale of the building of the church and of the miracles still worked by the saint in far-away Micklegarth. In particular one would think of the companions of Reidar, the above-mentioned ambassador of Alexius Angelus Comnenus, although he himself stayed behind in Constantinople and entered the service of the Latin emperor. Some of his fellow-travellers, among whom there certainly were Icelanders ⁽⁶¹⁾, may have returned home after having visited Constantinople and its Varangian Icelandic church.

Unfortunately we know nothing about the later destiny of this Norse church, built by a Flemish emperor in Constantinople. Dawkins was right when he said, speaking of St. Olaf's church: "It is a misfortune that these wandering Northmen did not concern themselves more with the affairs of their patrons at Micklegarth" ⁽⁶²⁾.

Eindhoven/Leiden,
June 1978.

Andrea VAN ARKEL-DE LEEUW
VAN WEENEN and Krijnie CIGGAAR.

(61) *Ibidem*, p. 313, 353.

(62) DAWKINS, *op. cit.* (n 2), p. 249.

GERMA, GERMOKOLONEIA ET GERMIA

Nous avons déjà mis en évidence dans cette revue, il y a quelques années, la valeur topographique d'un texte hagiographique byzantin⁽¹⁾. Il s'agit de la Vie de Théodore de Sykéôn⁽²⁾, évêque d'Anastasioupolis et archimandrite de Sykéôn en Galatie Première. La Vie du saint qui mourut en 613 ap. J.-C., a été rédigée par un disciple, Géorgios Eleusios, prêtre et higoumène du monastère de Sykéôn⁽³⁾. Le fait que Géorgios fut le témoin oculaire de plusieurs événements qu'il décrit⁽⁴⁾, et qu'il connût bien les lieux, qui en avaient été la scène⁽⁵⁾, ne fait qu'augmenter l'importance de ses informations touchant la topographie.

C'est ainsi que son récit nous permet de reprendre un problème topographique, jadis traité dans cette revue⁽⁶⁾, et d'identifier le site d'une ville épiscopale de la Galatie Seconde. Il s'agit de τὰ Γέρμια souvent mentionnée dans des sources byzantines⁽⁷⁾. Il faut la distinguer d'une autre ville épiscopale de la Galatie, à savoir

(1) M. WAELKENS, *Byzantion*, XLI (1971), p. 349-373.

(2) Cf. l'édition excellente par le père A.-J. FESTUGIÈRE, *Vie de Théodore de Sykéôn I Texte grec. II Traduction, commentaire et appendice*, Bruxelles 1970 (*Subsidia hagiographica*, n° 48).

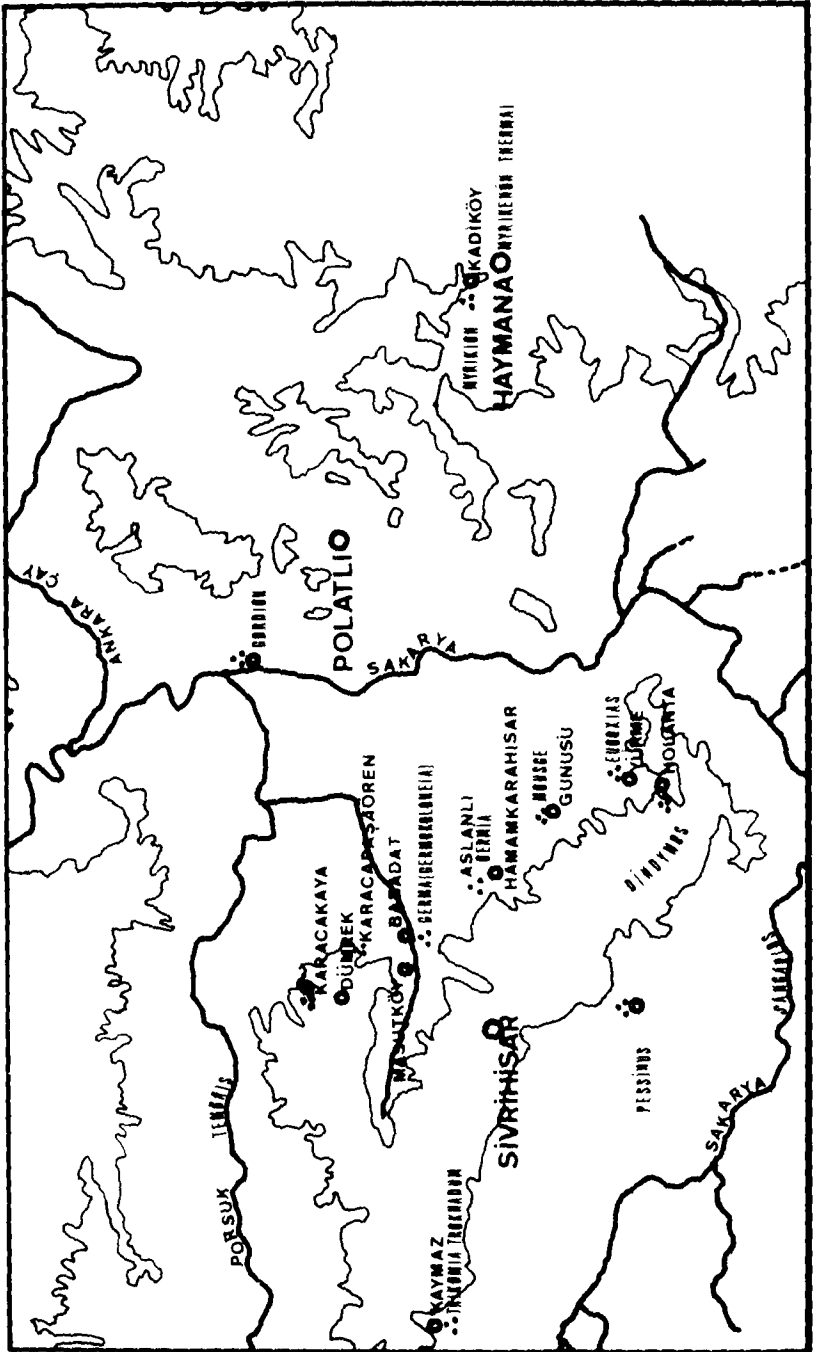
(3) O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur V.*, Darmstadt, 1962 (reprint Freiburg im Breisgau, 1932), p. 141; F. HALKIN, *Bibliotheca hagiographica graeca*, Bruxelles, 1957, n° 1748; H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959 (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, XII, II, 1), p. 459.

(4) Cf. A. J. FESTUGIÈRE, *op cit.*, I, p. VI-VII.

(5) Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927³ (*Subsidia hagiographica*, n° 18), p. 212; M. WAELKENS, *op cit.*, p. 352, 370.

(6) E. HONIGMANN, *Byzantion*, XI (1936), p. 541-553. *Pour l'atlas byzantin I Germia*

(7) *La Vie de Théodore de Sykéôn*, 1 71, 100, 108. HIEROKLES, *Synekdemos*, 698, 4. THÉOPHANÈS, *Chronographia* (éd. C. de Boor), p. 240, 12, le concile de Nicée en 787 ap. J.-C. (W. M. RAMSAY, *The historical Geography of Asia Minor* (ici *HGAM* en abréviation), London, 1890, p. 224-225, E. HONIGMANN, *op cit.*, p. 550, n. 1), le synode de 879 ap. J.-C. (MANSI, XVII, 373); les *Notitiae Episc.*, I, II + III, VI + IX, VII, VIII, X (E. HONIGMANN, *op cit.*, p. 542).



Γέρμα ⁽⁸⁾, l'ancienne Colonia Julia Augusta Felix Germanorum, plus tard appelée *Γερμοκολών(ε)ια* ⁽⁹⁾.

En effet, certains l'ont identifiée à cette localité. Ainsi, W. M. Ramsay ⁽¹⁰⁾ voudrait nous faire croire que la double mention de *τὰ Γέρμα* et de *Γερμοκολώνεια* dans chaque *Notitia ecclesiastica*, qui cite l'une des deux villes, était due à une certaine négligence. On aurait oublié de barrer le nom de la ville parmi les évêchés suffragants de Pessinonte, après qu'elle était déjà devenue un évêché autocéphale. Il faut noter cependant que Ramsay n'exclut pas la possibilité qu'il faille distinguer la Germia des *Notitiae* de la ville homonyme des autres sources byzantines. Elle serait alors à identifier à celle du synode de 692 ap. J.-C., auquel participa un *ἐπίσκοπος τῆς Θεοδοριατῶν ἤτοι Γερματῶν τῆς Βιθυνῶν ἐπαρχίας* ⁽¹¹⁾.

W. Ruge était d'avis que la Germia de la *Notitia* VII était située en Galatie Première, de sorte qu'il finit par distinguer de même la ville des *Notitiae* de l'évêché du même nom des autres sources byzantines, qu'il identifia à Germokoloneia ⁽¹²⁾.

Et pourtant rien ne justifie leurs conclusions. Tout d'abord, les *Notitiae* désignent les villes toujours par un nom différent, à savoir Germia et Germokoloneia, ce qui est difficile à expliquer sim-

(8) Il est exact que les deux inscriptions, qui font mention de la colonie, n'ont pas conservé la dernière partie de ses titres. Il est vrai encore que les monnaies de la ville portent toujours le génitif Germanorum ou une forme abrégée.

On comprend fort bien alors que certains savants prononcent le nom de cette ville comme *Γέρμη* au lieu de *Γέρμα* (E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 541-542 ; L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1962, p. 180 ; T. R. S. BROUGHTON, *Roman Asia Minor. An economic Survey of ancient Rome IV* (ici *ESAR* en abréviation), Paterson, 1959, p. 703). Et pourtant, le seul auteur de l'époque impériale, qui cite le nom de la ville, à savoir Ptolémée (V, 4, 7), le prononce comme *Γέρμα ἢ Θέρμα κολωνία*. Il en est de même dans *l'Itinerarium Antonini* (ed. Wesseling, p. 202). Ainsi cette prononciation montre que le nom de la ville était plutôt *Γέρμα*. Voir entre autres D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor to the End of the third Century after Christ I*, Princeton, 1950, p. 464 ; H. VON AUOOCK, *Istanbul Mittelungen*, XVIII (1968), p. 222.

(9) Cf. W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 224 ; E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 542, 550.

(10) W. M. RAMSAY, *op. cit.*, p. 224, 322-323

(11) MANSI, XI, 992 C. Cf. W. M. RAMSAY, *op. cit.*, p. 322-323 ; E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 549.

(12) W. RUGE dans P.-W., *RE*, XVI A 1 (1933), col. 1091-1092 s.v. *Myriangeloi-Germia*. Accepté aussi par A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, II, p. 216

plement par un changement du statut ecclésiastique et par une négligence du scribe. Même après la révision des listes vers 900 ap. J.-C., on continua à les appeler par ces deux noms (13).

De plus, Germia et Germokoloneia avaient des représentants différents au synode de 879 ap. J.-C. (14).

D'autre part Germokoloneia est toujours restée un évêché suffragant de Pessinonte, tandis que Germia était un archevêché autocéphale dans chaque *Notitia*, sauf dans la dernière (X, 69), où elle est déjà devenue métropole. Enfin, E. Honigmann a prouvé que la septième *Notitia* ne situe point l'évêché de Germia en Galatie Première (15). En définitive, il semble bien, d'après cette enquête, qu'il ne faut pas hésiter à accepter la distinction des deux villes, déjà proposée et prouvée par E. Duchesne et E. Honigmann (16).

Quant aux sites des deux évêchés, celui de Germa fut longtemps cherché à Yürme (17), un village situé à une trentaine de kilomètres au sud-est de Sivrihisar, où il y a en effet des ruines d'époque byzantine, parmi lesquelles une belle église (18). Il ne fait pas de doute qu'il y ait une certaine ressemblance entre les toponymes antique et

(13) Voir E. DUCHESNE dans *Strena Helbigiana*, Leipzig, 1900, p. 54-56 E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 552.

(14) MANSI, XVII, col. 373 D. *Νικίητα Γερμίων* et 377 E. *Εὐσταθίου Δεριοχόλχων* à corriger en *Γερμοκολ(ων)ίας*. Cf E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 550.

(15) E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 545 et note 1.

(16) E. DUCHESNE, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1895, p. 124, n. 2 ; E. DUCHESNE, *Germia et Germokolonia* dans *Strena Helbigiana*, Leipzig, 1900, p. 54-59 ; E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 541-553 ; E. HONIGMANN, *Journal of the American Oriental Society*, LXIV (1944), p. 149.

Cf. H. VON AULOCK, *op. cit.*, p. 222 ; J.-L. ROBERT, *Bull. ép.*, 1970, p. 462, n° 598.

(17) Ainsi J. MACDONALD KINNEIR, *Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan in the Years 1813 and 1814*, London, 1818, p. 47 et 49 (Ghermah) ; W. M. LEAKE, *Journal of a Tour in Asia Minor*, London, 1824, p. 25 (Yerma) ; J. A. CRAMER, *A geographical and historical Description of Asia Minor*, II, Oxford, 1832, p. 88-89 (Yerma) ; J. FRANZ, *Fünf Inschriften und Fünf Städte in Kleinasien*, Berlin, 1840, p. 19-20 (Ghermah) ; W. J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia, II*, London, 1842, p. 442 (Yerma) ; A. D. MORDTMANN, *SBBAW*, 1860, p. 1860 (Gjörme) ; W. M. RAMSAY, *BCH*, VII (1883), p. 22 (Yerme)

(18) Voir K. HUMANN-O PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin, 1890, p. 32 ; W. M. RAMSAY, *op. cit.*, p. 23 ; J. W. CROWFOOT, *ABSA*, IV (1898), p. 86-92, fig. 5

moderne, mais le dernier est assez fréquent en Turquie⁽¹⁹⁾. Signalons ensuite que deux inscriptions latines⁽²⁰⁾, copiées en 1554 par H. DERNSCHWAMM près d'un village qu'il appelait «Masut Kiew»⁽²¹⁾, faisant état d'une colonie romaine, ne pouvaient se rapporter qu'à Germa⁽²²⁾. La localisation de ce village posa d'abord beaucoup de problèmes⁽²³⁾. Finalement J. G. C. ANDERSON l'assimila au çiftlik Masutköy, appelée aussi Mesud, à environ trois kilomètres à l'ouest de Babadat⁽²⁴⁾. Son identification de Germa à un site à trois kilomètres au nord-nord-ouest, et à une quinzaine de minutes au sud-est de Dümrek, s'appellant Karacapaşaören, eut beaucoup de succès⁽²⁵⁾. Elle fut mise en doute toutefois par S. F. STARR, qui en 1961 avait découvert la jonction des routes Dorylée-Ancyre, et Pessinonte-Ancyre – localisée à Germa –, de même que les restes

(19) W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 237-238.

(20) *CIL*, III, 284-285.

(21) Le nom est prononcé Masut Kiew par H. DERNSCHWAMM (F. BABINGER, *Hans Dernschwamm's Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien*, München-Leipzig, 1923, p. 177), mais Masothoy par ses deux compagnons de voyage, Belsus et de Busbecq. Voir H. KIEPERT, *Mitteilungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1863, p. 317 ; H. KIEPERT, *Globus*, LII (1887), p. 219, n. 1.

(22) Cf. W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 224, 238-239 ; W. WROTH, *Catalogue of Greek Coins of Galatia, Cappadocia and Syria. A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, London, 1899, p. XXI ; W. M. RAMSAY, *RA*, 5^e sér., XVIII (1923), p. 228.

(23) Voir H. KIEPERT, *Mitteilungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1863, en face de p. 322 (au nord de Mülk et d'Oğlakci) ; H. KIEPERT, *Spezialkarte vom westliche Kleinasien*, Berlin, 1892 (au nord-ouest de Biçer dans la vallée de la Tembris). Contrairement à ce qu'en dit J. G. C. ANDERSON, *JHS*, XIX (1899), p. 85, le village n'est pas situé dans la vallée de la Tembris par H. KIEPERT, *Globus*, LII (1887), p. 219, n. 1, mais y figure sur son emplacement exact.

(24) J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 70 ; *id.*, *JHS*, XIX (1899), p. 85 (Masut keui ou Mas'ud) ; H. VON AULOCK, *op. cit.*, p. 225-26 (Masut Koy ou Mesud) Voir aussi F. FRITZ, *Codex Kultur-Atlas*, Gundholzen, 1965, feuille 39/31 (Mesudiye Çiftlik)

(25) J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 70 ; *id.*, *JHS*, XIX (1899), p. 86 ; W. RUGE dans P-W., *RE*, VI (1909), col. 926 s.v. *Eudoxias* ; B. V. HEAD, *Historia Nummorum*, Oxford, 1911², p. 748 ; W. RUGE dans P-W., *RE*, VII (1912), col. 1250, s.v. *Germa n° 1* ; E. HONIGMANN, *Byzantion*, XI (1936), p. 545 ; B. LEVICK, *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, Oxford, 1967, p. 198, n. 2 identifie ce site à tort à celui découvert par S. F. STARR au sud de Babadat.

d'une ville, à un kilomètre au sud de Babadat (26). Après s'être rendu sur les lieux, H. von Aulock accepta cette nouvelle identification, quoiqu'il n'ait plus trouvé de traces des routes antiques, et qu'il ait découvert seulement quelques fragments de constructions et de poterie du bas-empire. N'ayant pas retrouvé Karacapaşaören, il supposa cet endroit identique à Karacakaya, une colline parsemée de tessons hellénistiques et romains, à environ six kilomètres au nord-ouest de Babadat et trois kilomètres à l'est-nord-est de Dümrek. C'était, selon lui, plutôt un point de refuge qu'une ville (27). Or du récit du J. G. C. Anderson il ressort clairement que Karacapaşaören et Karacakaya sont deux sites différents (28). Puisque les restes du premier étaient déjà insignifiants en 1898, il se peut qu'ils aient complètement disparus depuis lors. Si la surface de Karacakaya est en effet limitée et si ses pentes sont très escarpées, une information fournie par le maire du village, selon lequel on y aurait découvert un tombeau rupestre avec le relief d'un cavalier, suggère cependant que Karacakaya était plus qu'un simple lieu de refuge.

Étant donné que l'endroit s'accorde parfaitement avec l'*Itinerarium Antonini* (29), nous acceptons, cependant, sans réserve l'identification de Germa avec le site localisé au sud de Babadat.

Il y a eu longtemps des controverses sur la question de savoir sous quel empereur la *Colonia Julia Augusta* avait été fondée. Les opinions se partageaient entre Octavien et Domitien. Les tenants d'Octavien employaient à ce sujet l'épithète *Julia Augusta* (30). Or les

(26) S. F. STARR, *Illustrated London News*, CCXLIII, n° 6486 (23 nov. 1963), p. 859. Cf. S. MITCHELL, *JRS*, LXIV (1974), p. 31, n. 25.

(27) H. VON AULOCK, *Istanbuler Mitteilungen*, XVIII (1968), p. 224, 226-233, 235

(28) J. G. ANDERSON, *JHS*, XIX (1899), p. 87, n° 65.

(29) Cf. H. VON AULOCK, *op cit.*, p. 223-225. J. et L. ROBERT, *Bull. ép.*, 1970, p. 462, n° 598 ont interprété abusivement l'étude de H. von Aulock. En effet ils écrivent : «A. a identifié plus précisément le site à 6 km du village, sur la colline de Karacakoy» Vu la distance, c'était certainement le site de Karacakaya qu'ils avaient en vue.

(30) W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 224, 456 ; M. GRANT, *From Imperium to Auctoritas*, Cambridge, 1946, p. 239, 249, 302 ; T. R. S. BROUGHTON, *AJPh*, LXII (1941), p. 107 ; *id.* *ESAR*, IV, p. 703 ; P. VITTINGHOF, *Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik unter Caesar und Augustus*, *Abh Mainz*, N° 14 (1951), p. 132, n° 7 ; D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor*, I, Princeton, 1950, p. 464 Cf aussi S. MITCHELL, *op cit.*, p. 29.

défenseurs d'une fondation sous Domitien mettaient celle-ci en rapport avec Julie, fille de l'empereur Tite et maîtresse de Domitien. Les derniers renvoyaient de même au fait que quelques monnaies frappées sous Domitien furent considérées comme les exemplaires les plus anciens de Germa. Elles portent au revers la légende GERM et une représentation du fondateur avec une charrue tirée par une paire de bœufs⁽³¹⁾. Ils invoquaient de même l'absence de Germa parmi les colonies d'Octavien, mentionnées dans ses *Res Gestae* (XV, 28). Toute la controverse a été reprise récemment par I. W. Macpherson, H. von Aulock et S. Mitchell⁽³²⁾, qui plaident en faveur d'une fondation sous Octavien. Selon H. von Aulock, dont S. Mitchell accepte l'interprétation, les monnaies de Domitien n'étaient pas frappées à Germa, mais à Parion, une colonie romaine fondée par Octavien sur l'Hellespont. On y trouve en effet sous Domitien, et même avant, des monnaies semblables, sans légende mentionnant le nom de la ville. Il faut remarquer cependant, que même si ses autres arguments semblent probants, son explication des lettres GERM, qui figurent isolées au revers, comme une abréviation de Germanicus et une partie des titres de Domitien, attestés sur d'autres monnaies de Parion, ne nous convainc pas tout à fait. H. von Aulock affirme aussi que l'absence d'une allusion au statut colonial de la ville, exclut que l'on complète GERM en Germa ou Germanorum. En fait le type de la monnaie démontre déjà suffisamment qu'il s'agit d'une colonie. Une mention supplémentaire n'était plus nécessaire. Les monnaies les plus anciennes de Parion ne portent même aucune indication du lieu⁽³³⁾. Une monnaie de Germa, frappée sous Commode, porte seulement la lettre G⁽³⁴⁾.

(31) J. G. C. ANDERSON, *JHS*, XIX (1899), p. 87 ; B. V. HEAD, *op. cit.*, p. 726 ; W. M. RAMSAY, *Revue numismatique*, 1894, p. 169 ; *id.*, *A historical Commentary on St Paul's Epistle to the Galatians*, London, 1900, p. 160 ; A. H. M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, p. 61 ; *id.*, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford, 1971², p. 123 ; B. LEVICK, *op. cit.*, p. 34, 198-199.

(32) I. W. MACPHERSON, *Türk Arkeoloji Dergisi*, VI (1956), p. 32 ; H. VON AULOCK, *op. cit.*, p. 233-234 ; I. W. MACPHERSON, *AS*, XXII (1972), p. 218-219 ; S. MITCHELL, *op. cit.*, p. 27-33, *id.*, *CQ*, N.S. XXVI (1976), p. 298, n. 2.

(33) Voir H. VON AULOCK, *op. cit.*, p. 233-234.

(34) Voir T. E. MIONNET, *Description de médailles antiques grecques et romaines. Supplément VII*, Paris, 1835, p. 642, n° 56

Un autre argument invoqué est que Germa serait incluse dans les colonies pisidiennes des *Res Gestae* d'Octavien, fondées afin de pacifier la Pisidie. Quoique la ville fût distante d'environ deux cents kilomètres de la frontière pisidienne, cette hypothèse ne nous paraît pas impossible. Comme deux autres colonies d'Octavien, qui ne figurent pas non plus dans les *Res Gestae*, Iconium en Lycaonie et Ninica en Cilicie ⁽³⁵⁾, la fondation de Germa peut avoir été envisagée dans le même but que celui des colonies proprement pisidiennes, à savoir de pacifier l'intérieur du pays, menacé par les tribus pisidiennes et isauriennes.

D'autre part von Aulock croit que des monnaies de Germa avec la représentation du fondateur de la colonie, datant du règne de Commode, furent frappées en 183 ap. J.-C. pour commémorer le deuxième centenaire de la fondation de la colonie, dans ce cas en 17 av. J.-C., ce qui n'est pas décisif. Il est possible aussi de supposer une émission destinée à célébrer le centenaire de la fondation. Cela nous mènerait en 83 ap. J.-C., donc sous le règne de Domitien.

H. von Aulock, de même que S. Mitchell et I. W. Macpherson, s'appuient aussi sur une inscription latine honorifique, copiée par ce dernier à Babadat ⁽³⁶⁾. Elle fut érigée par un certain L. Cornelius Proculus pour M. Plancius Varus, gouverneur du Pont et de la Bithynie, sous Vespasien. Sa dernière fonction que l'inscription mentionne, est celle de *legatus pro praetore* de la province d'Asie, un poste qu'il a rempli avant son proconsulat de la Bithynie. L'inscription prouverait que la colonie de Germa existait déjà à cette époque, et, selon Macpherson, qu'elle se situait alors en Asie, et qu'elle figurerait parmi les colonies d'Asie des *Res Gestae*.

S. Mitchell a démontré depuis lors, par des arguments épigraphiques convaincants, que Germa faisait toujours partie de la Galatie ⁽³⁷⁾. Il a établi ensuite que les Plancii avaient une propriété au nord de Germa, entre le cours supérieur des fleuves Tembris et Sangarios, acquise vers le milieu du premier siècle ap. J.-C. au plus

(35) Voir à ce sujet S. MITCHELL, *CQ*, N S XXVI (1976), p. 298, n. 2

(36) I. W. MACPHERSON, *New Evidence for the Historical Geography of Galatia* (thèse de doctorat non publiée), Cambridge, 1958, inscr. n° 35, *id.*, *AS*, 22 (1972), p. 217, n° 1; H. VON AULOCK, *op. cit.*, p. 231, n° 4; S. MITCHELL, *JRS*, LXIV (1974), p. 27-28, n° 1

(37) S. MITCHELL, *op. cit.*, p. 30-31.

tard, et orientée vers Germa, plus que vers n'importe quelle autre ville⁽³⁸⁾. Quoique l'inscription de Babadat ne fasse pas mention d'une colonie, la présence d'une inscription latine, érigée par un citoyen romain, — si l'on en croit son nom probablement d'origine occidentale, — offre en effet un argument solide pour la mettre en rapport avec l'existence à cette époque de la colonie romaine de Germa. L'interprétation fort probable de S. Mitchell est que L. Cornelius Proculus aurait appartenu à la *clientela*, que le riche propriétaire M. Plancius Varus avait trouvée parmi les habitants de la jeune colonie voisine, qui devait alors son existence à Octavien.

Passons à présent à la question de la localisation de Germia. Il faut d'abord rappeler que celle-ci dépend largement de l'identification des ruines importantes de Yürme. Beaucoup de savants les ont assimilées aux restes supposés de la ville d'Eudoxias⁽³⁹⁾. Ils font valoir comme argument un passage de la Vie de Théodore de Sykéôn et un monogramme gravé sur un chapiteau de Yürme. Il est exact que, selon ce passage, les villes de Germia et d'Eudoxias étaient limitrophes. On y lit en effet : «le très bienheureux Aemilianus, l'évêque de la ville de Germia, avait grand désir de saluer Théodore et de recevoir la bénédiction de ce très saint homme. Il lui écrivit donc, et, après maintes invitations, finit par le recevoir en sa ville. Quand le saint eut prié dans la vénérable église de l'Archange, l'évêque l'accueillit en ami fidèle. Toute proche à ce moment était la fête de Notre-Dame la Mère de Dieu qu'on honore au village de Mousgé, et, chaque année, les deux villes de Germia et d'Eudoxias se rendaient là en procession et célébraient la fête. Le temps de cette rencontre étant donc venu, les évêques des deux villes se rendirent, comme d'habitude, en procession du peuple entier au dit village de Mousgé»⁽⁴⁰⁾.

(38) S. MITCHELL, *op. cit.*, p. 31-33.

(39) W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 217, 225 ; J. W. CROWFOOT, *ABSA*, IV (1897-98), p. 90-91 ; J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 72 ; *id.*, *JHS*, XIX (1899), p. 88 ; R. KIEPERT, *Formae Orbis Antiqui*, VIII, Berlin, 1908, p. 14 b ; BÜRCHNER dans P.-W., *RE*, VII (1912), col. 530 s.v. *Galatia* ; W. M. RAMSAY, *RA*, 5^e sér., XVIII (1923), p. 228 ; A. H. M. JONES, *Cities*, p. 410, n. 16 ; W. M. CALDER, G. E. BEAN, *A Classical Map of Asia Minor*, Ankara, 1958.

(40) *Vie de Théodore de Sykéôn*, chapitre 71 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 58) Traduction . A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, II, p. 61.

On comprend fort bien alors que ceux qui ne distinguaient pas les villes de Germia et de Germa, et cherchaient la dernière aux environs de Masutköy, aient situé la ville épiscopale d'Eudoxias à Yürme. Il est vrai encore que le monogramme en question pourrait être expliqué éventuellement comme une combinaison du nom du Christ et de celui d'Eudoxia, la mère ou la fille de Théodose II (41), d'après laquelle la ville a reçu sa dénomination.

Et pourtant le point de départ, à savoir l'assimilation de Germia à Germa, était faux. Ensuite, le monogramme s'explique plus facilement comme une abréviation du nom de l'impératrice Théodora (42). Ce nom pourrait même être mis en rapport, selon E. Honigmann, avec le texte déjà cité du synode de 692 ap. J.-C. L'autre nom de l'évêché de 692 ap. J.-C., *Θεοδοριάς*, s'expliquerait aisément par l'existence du monogramme de l'impératrice à Yürme. Dans ce cas, on devrait corriger *τῆς Βιθυνῶν* du texte en *τῆς (δευτέρας) Γαλατῶν*. Il y aurait alors à l'origine de tout cela une lacune ou un déplacement de mots.

La localisation d'Eudoxias à Yürme a déjà été mise en doute par W. Ruge (43). H. Grégoire, et E. Honigmann, développant des arguments du premier, crurent pouvoir prouver que les ruines de Yürme étaient celles de Germia (44). Voici leurs arguments : une inscription funéraire de Yürme (45) nous parle d'un certain Soterichos qui s'était fait enterrer près de l'*ἀρχιστράτηγος* (saint Michel). Il est exact que la Vie de Théodore mentionne à plusieurs reprises un *ναὸς τοῦ Ἀρχαγγέλου* à Germia, où l'on conservait des reliques de saint Georges (46).

Il est certain aussi qu'une inscription copiée à Holanta, un village situé environ trois kilomètres au sud-ouest de Yürme, fait mention

(41) J. W. CROWFOOT, *op. cit.*, p. 90-91, fig. 6.

(42) E. HONIGMANN, *Byzantion*, XI (1936), p. 549-550 ; M. H. BALLANCE, dans *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, II (1969), col. 613 s.v. *Galatia*.

(43) W. RUGE, dans P.-W. *RE*, VI (1909), col. 927 s.v. *Eudoxias* ; W. RUGE dans P.-W., *RE*, XVI, I (1933), col. 822 s.v. *Musgeia* ?.

(44) H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, XI (1936), p. 538 ; E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 541-553.

(45) W. M. RAMSAY, *BC'H*, VII (1833), p. 23 ; A. VON DOMASZEWSKI, *AEMO*, VII (1904), p. 188, n° 64.

(46) *Vie de Théodore*, chapitres 71 et 100 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 58 et 80 ; II, p. 61 et 83).

d'un évêque ⁽⁴⁷⁾, ce qui prouve la présence d'une ville épiscopale aux alentours.

Il est vrai encore qu'il y a une correspondance entre les noms Germiā et Yürme. Le premier nom signifiait à peu près «sources thermales», de sorte que la ville devait son nom certainement à l'existence de sources chaudes sur son territoire ⁽⁴⁸⁾.

Certes il n'y a que des sources d'eau froides à Yürme ⁽⁴⁹⁾, mais il y aurait des sources chaudes dans les environs. Dans une note H. Kiepert essaie d'expliquer alors le nom ancien de Yürme. En effet, il signale qu'assez souvent, des noms de lieux anciens ont été transférés après la destruction et le déplacement de ces établissements au site nouveau ⁽⁵⁰⁾.

Il est toujours exact que l'emplacement de Yürme correspond à peu près avec les données de la *Vie*. Celle-ci parle trois fois de Germiā. D'abord elle raconte la guérison d'une possédée, effectuée par le saint homme lors d'un pèlerinage à Notre-Dame de Mousgê ⁽⁵¹⁾. Deux autres miracles se situent à Pessinonte, dont les habitants avaient emmené Théodore du monastère d'Aligète, où il était l'hôte de l'évêque Emilien de Germiā, quand il y vint chercher les reliques de saint-Georges, conservées dans l'église de l'Archange ⁽⁵²⁾. Enfin la *Vie* décrit un voyage du saint, qui, de son couvent de Sykéôn, se rend à Sozopolis en Pisidie. Les étapes de ce voyage sont le pont Tautaendia du fleuve Sangarios (Sakarya), Amorion, Sozopolis, Amorion, Germiā, le pont Tautaendia ⁽⁵³⁾. Vu la localisation de Sykéôn dans un site appelé Eskişehir, situé au confluent du Siberis (Aladağçay) et du Sangarios (Sakarya) ⁽⁵⁴⁾, ce

(47) A. VON DOMASZEWSKI, *op. cit.*, p. 186.

(48) Cf. W. M. RAMSAY, *BCH*, VII (1883), p. 22; *id.*, *HGAM*, p. 224; E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 542; *id.*, *Le synecdemos d'Hierokles et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1939, p. 23, n° 663, 2.

(49) Voir K. HUMANN-O. PUCHSTEIN, *op. cit.*, p. 33, n. 1.

(50) H. KIEPERT chez K. HUMANN-O. PUCHSTEIN, *op. cit.*, p. 33, n. 1.

(51) *Vie de Théodore*, chapitre 71 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 58; II, p. 61).

(52) *Vie de Théodore*, chapitres 100-101 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 80; II, p. 83).

(53) *Vie de Théodore*, chapitres 106-109 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 84-87; II, p. 87-90).

(54) Voir J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 68; *id.*, *JHS*, XIX (1899),

pont peut être cherché sur le cours inférieur de la Sakarya près de Sykéôn même ou bien sur le cours supérieur. Dans ce dernier cas Germia devrait être cherchée au sud du cours supérieur de la Sakarya, entre ce fleuve et Amorion, aujourd'hui Hisar, près d'Emirdağ⁽⁵⁵⁾ ; dans l'autre cas, entre le cours inférieur du fleuve et la ville de Pessinonte, dont le territoire était limité au sud par la Sakarya. La première hypothèse, quoiqu'acceptée par A. J. Festugière⁽⁵⁶⁾, nous semble peu probable, puisque les autres mentions de Germia situent la ville plutôt au nord de Pessinonte. En effet, la *Vie* de Théodore laisse présumer qu'elle se situait et sur la route d'Amorion à Sykéôn⁽⁵⁷⁾, et sur celle de Pessinonte au même endroit⁽⁵⁸⁾. Selon le texte, le monastère d'Aligète était distant de 15 milles ou 22,5 kilomètres de Pessinonte. Or, à vol d'oiseau Yürme se trouve exactement à cette distance de Pessinonte. On comprend alors, que certains auteurs, parmi lesquels nous-mêmes, aient accepté l'identification de H. Grégoire et de E. Honigmann⁽⁵⁹⁾. Et pourtant leur théorie a de nombreux défauts. Tout d'abord la dévotion à l'archange saint Michel n'était pas limitée à Yürme. Il y a d'autres traces de ce culte en Galatie⁽⁶⁰⁾. De plus, l'inscription copiée à Holanta, ne mentionne pas le nom de l'évêché et il est peu probable

p. 65 ; E. HONIGMANN, *Byzantion*, XI (1936), p. 547 ; A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, II, p. 168.

(55) Cf. H. KIEPERT, dans J. FRANZ, *Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien*, Berlin, 1840, p. 38 ; W. J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, I, London, 1842, p. 451-455 ; W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 230 ; G. HIRSCHFELD, dans P.-W., *RE*, I (1894), col. 1876 s.v. *Amorion* ; J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 71 ; W. M. CALDER, *MAMA*, I, London, 1928, p. XXVII.

(56) A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, II, p. 239.

(57) Chapitre 109 (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 87 ; II, p. 90).

(58) Chapitre 101 b (édition A. J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, I, p. 82, II, p. 84-85). En effet, dans ce chapitre Théodore se rend de Pessinonte à Émilien, l'évêque de Germia, pour y recevoir les reliques de St. Georges, se hâtant vers son monastère de Sykéôn.

(59) E. HONIGMANN, *Le synecdemos ...*, p. 35, n° 698, 4 ; H. VON AULOCK, *Istanbul Mitteilungen*, XVIII (1968), p. 225 ; J.-L. ROBERT, *Bull. ép.*, 1970, p. 462, n° 598 ; M. WAELKENS, *Byzantion*, XLI (1971), p. 350, n. 2.

(60) Par exemple dans la montagne près de Mihalliçik. Voir E. HONIGMANN, *Byzantion*, XVI (1936), p. 551. Ancyre (Ankara) possédait une église des archanges, au plus tard au sixième siècle. Voir G. DE JERPHANION, *MUB*, XIII (1928), p. 289, n° 63. Cf. H. GREGOIRE-P. ORGELS, *Byzantion*, XLIV (1951), p. 182.

que celui-ci se situât à Holanta même, village qui n'a conservé que de rares traces de l'époque byzantine. Or, nous avons découvert en 1972, sur les pentes du mont Dindymos au-dessus de Holanta, tout un système d'escaliers souterrains menant à des réservoirs d'eau (61). Sur le sommet de la montagne il y a les restes de ce qui était probablement un poste de guet byzantin (62). Tout cela pourrait s'allier merveilleusement à l'identification que propose H. Grégoire (63) pour Holanta, à savoir Goéleon ou Goileon (accusatif Goléonta ou Γωηλέοντα), la forteresse byzantine où Léon Phocas, qui s'y était réfugié en 929 ap. J.-C., fut fait prisonnier. Elle figure seulement dans quelques sources grecques ou slaves (64), et dans le «Géographe de Ravenne» (65).

Cependant, il n'est pas exclu non plus qu'il s'agisse en réalité du village des Ὀκωνδιανοί, mentionné sur la borne, trouvée à Holanta, dont nous parlerons plus loin. En tout cas, l'évêque en question était de toute évidence celui de la ville limitrophe byzantine, située à Yürme.

D'autre part la théorie de H. Kiepert concernant le transfert de «Germia», des sources chaudes dans «les environs» de Yürme, à Yürme même, impliquerait plutôt qu'il faut chercher Germia là-bas, surtout parce qu'il y aurait aussi, selon E. Honigmann, «des ruines, qu'on identifie, d'habitude, avec le χωρίον Μουσγή, où les habitants de Germia et d'Eudoxias célébraient chaque année une fête ecclésiastique» (66). Par ailleurs, la distance à vol d'oiseau ne correspond pas avec la distance réelle qu'il faut franchir pour se rendre de Yürme à Pessinonte et qui est beaucoup plus grande. En effet, il y a deux possibilités : par la route de la plaine, ou plus directement, par un sentier de montagnes (Musluk Boğaz) en passant par Holanta (67) : même par le dernier chemin la distance est d'environ

(61) Voir P. LAMBRECHTS, *De Brug*, XV (1971), p. 261-264, pl. 10-13.

(62) Voir P. LAMBRECHTS, *De Brug*, XIV (1970), p. 269-270.

(63) H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, XI (1936), p. 537.

(64) LÉON DIACRE, p. 122, 19 ; LÉON GRAMM, p. 303 ; THÉOD. MELIT., p. 213, CONT. THÉOPH., p. 396, 20, LOGOTHETE SLAVE éd. SREZNEVSKIJ, p. 128, 130 ; GEORG. MON. éd. Istrim

(65) GEOGR. RAVENNAS (éd. M. PINDER-G. PARTHEY), p. 111, 8-11 (Colleion).

(66) E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 549

(67) Cf. W. M. RAMSAY, *BCH*, VII (1883), p. 23.

quarante kilomètres⁽⁶⁸⁾. Enfin, il y a quelques années, I. W. Macpherson copia une inscription, qu'on venait de découvrir au cimetière d'Holanta. Il s'agit d'une borne d'époque byzantine, indiquant les «*ἄροι Οκωνδιανῶν κ[ε] τῆς περὶ τ[ῆν] πόλιν Εὐδοξιάδα χώρας ?*»⁽⁶⁹⁾. Les villages de Holanta et de Yürme ne sont distants l'un de l'autre que d'environ trois kilomètres, et il n'y a aucun autre site sur les pentes du Dindyme, qui entourent Holanta à l'ouest, au sud et à l'est, digne d'une ville épiscopale. L'emplacement de Holanta est complètement orienté vers le site de Yürme, certainement celui d'une ville épiscopale, de sorte que toute communication entre Holanta et les autres villages dans la direction de Sivrihisar devait passer par Yürme. Tout cela exclut une localisation d'Eudoxias avec le site proche de Hamamkarahisar, dont nous parlerons tout de suite. C'est pourquoi on ne peut qu'applaudir à l'identification de Yürme à Eudoxias, proposée par I. W. Macpherson et M. H. Ballance⁽⁷⁰⁾.

Venons-en à présent à la question de la localisation de Germia, qui est toujours à résoudre. Pour cela, nous revenons aux sources d'eau chaude déjà citées plus haut, «dans les environs de Yürme». Elles se trouvent plus exactement à Hamamkarahisar, un village situé sur la route de Sivrihisar à Yürme, à vol d'oiseau à dix-sept kilomètres à l'est de Sivrihisar, dix-huit au nord-est de Pessinonte, et seize au nord-ouest de Yürme. Ces sources sont connues depuis longtemps⁽⁷¹⁾. Actuellement on les a incorporées dans un bain turc, où la population des villages voisins vient passer ses dimanches. Une vieille mosquée tombée en ruine près des bains, trahit l'importance

(68) Voir K. HUMANN-O. PUCHSTEIN, *op. cit.*, p. 31

(69) I. W. MACPHERSON, *AS*, XXII (1972), p. 223, n° 6.

(70) I. W. MACPHERSON, *op. cit.*, p. 223 ; M. H. BALLANCE, dans *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, II (1969), col. 608, s.v. *Galatia*. J.-L. ROBERT, *Bull. ép.* 1973, p. 180, n° 471.

(71) Voir J. MACDONALD KINNEIR, *Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan in the Years 1813 and 1814*, London, 1818, p. 47 (Human Aida) ; A. D. MORDTMANN, *Anatolien. Skizzen und Reisebriefe aus Kleinasien (1850-1859) von A. D. Mordtmann d. Ä. Eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von Franz Babinger*, Osnabruck, 1925, p. 367 (Hammam Garizari) ; W. M. RAMSAY, *BCH.* VII (1883), p. 22 ; K. HUMANN-O. PUCHSTEIN, *op. cit.*, p. 225 ; W. M. RAMSAY, *HGAM*, 225 ; J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1895), p. 71 ; W. RUGE, dans *P.-W. RE.* XVI. 1 (1933), col. 1093, s.v. *Μυριχιδών* ; E. HONIGMANN, *Byzantion*, XI (1936), p. 549 (Hammam Karahisar).

du lieu au début de l'empire turc. En 1969, nous avons découvert dans le village plusieurs antiquités romaines et byzantines, parmi lesquelles un lion funéraire. A deux kilomètres environ à l'ouest de Hamamkarahisar, des deux côtés de la route vers Sivrihisar, la configuration du sol trahit les vestiges d'une agglomération importante, actuellement disparue. C'est certainement un site décrit par W. J. Hamilton, qui le visita en 1836, et qui s'appelait alors Aslanli (72) ou Arslanli (73). D'après le récit de Hamilton, il s'agissait d'un village ou d'une ville turque, complètement ruinée, dont les maisons étaient construites avec les restes d'une ville antique. H. Kiepert proposa l'identification de cette ville à Eudoxias (74), mise en doute par A. D. Mordtmann (75) ; K. Humann songea à Germa (76). Depuis lors, on a pu localiser l'emplacement exact des deux villes. Selon W. Ruge, Aslanli pourrait être un autre évêché de la Galatie, à savoir *Μυριχιών*, qui avait de même sur son territoire des sources chaudes, appelées les *Μυριχηνῶν Θερμαί*, qu'il situa alors à Hamamkarahisar (77). Cela correspondrait mieux avec l'ordre des évêchés donné par Hierokles (*Synekdemos* 698, 3), que la localisation traditionnelle de *Μυριχιών* près de Haymana. Or, l'ordre géographique de Hierokles a plusieurs défauts (78), et W. Ruge ne distinguait pas encore Germia de Germa. Nous préférons alors l'identification traditionnelle de *Μυριχηνῶν Θερμαί* avec la ville de Haymana, appelée parfois Yapan Hamam, où il y a en effet des

(72) W. J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, I, London, 1842, p. 436-437. Contrairement à ce qu'en dit W. RUGE, dans P.-W., *RE*, XVI, I, 1933, col. 822, s.v. *Musge(a ?)* la distance à Hamamkarahisar n'est pas de neuf kilomètres.

(73) J. G. C. ANDERSON, *op. cit.*, p. 71.

(74) H. KIEPERT, dans J. FRANZ, *op. cit.*, p. 39, note.

(75) A. D. MORDTMANN, *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1860, p. 192.

(76) K. HUMANN-O. PUCHSTEIN, *op. cit.*, p. 33.

(77) W. RUGE dans P.-W., *RE*, XVI, I (1933), col. 1093 s.v. *Μυριχιών* ; W. RUGE, dans P.-W., *RE*, XVI, I (1933), col. 822 s.v. *Musge(a ?)*

(78) Il situe ainsi Klaneos entre Amorion (Hisar) et la *βεγῶν Τροχνάδιον* (Kaymaz), au nord-ouest d'Amorion, tandis qu'on cherche la ville au sud de cette ville. Si *Μυριχιών* est en effet le même évêché que celui de *Ῥεγεμαυρέκιον*, situé par Hierokles entre Pessinonte et Pitinissos, alors il aurait dû citer au même endroit les évêchés d'Eudoxias et de Germia, qu'il cite de nouveau dans un ordre géographique inverse après la *βεγῶν Τροχνάδιον*.

sources chaudes, et de *Μυρικιών* avec Kadiköy, un site antique situé quelques kilomètres plus au nord⁽⁷⁹⁾. Parfois l'agglomération antique près de Hamamkarahisar a été considérée comme étant le village de Mousgé déjà cité plus haut⁽⁸⁰⁾. Or nous croyons qu'il s'agit en réalité des restes de Germia. En premier lieu le récit de la procession annuelle de la population d'Eudoxias (Yürme) et de Germia à Mousgé, indique que c'étaient des villes limitrophes. Puis il y a à Hamamkarahisar des sources chaudes, qui peuvent expliquer le nom antique de Germia, de même qu'elles expliquent le nom turc «Hamamkarahisar» (hamam : bain chaud, thermes). Enfin la position géographique correspond avec les données de la Vie de Théodore. Hamamkarahisar se situe en effet au nord-est de Pessinonte dans la direction de Sykéôn. Le monastère d'Aligète se trouvait certainement sur le territoire même de Germia, parce que Théodore y fut l'invité de l'évêque de la ville⁽⁸¹⁾. La distance entre Pessinonte et ce monastère, qui était, selon la Vie de Théodore, de quinze milles ou 22,5 kilomètres, correspond exactement à la distance réelle de la route ancienne de Pessinonte à Hamamkarahisar, qui, à cause des contreforts du Dindyme, est plus grande que la distance à vol d'oiseau (18 km.). Vu la présence de ruines turques dans chacun des deux endroits, il n'est plus possible de localiser la ville à Hamamkarahisar même ou bien à Aslanli. En tout cas, leurs ruines romaines et byzantines provenaient de Germia.

Quant à Mousgé, nous proposons de l'identifier à Günüsü, une petite ville à mi-chemin entre Hamamkarahisar et Yürme. La petite ville, appelée aussi Gezek, était auparavant le chef-lieu d'un ar-

(79) Cf. W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 226 ; J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 63 ; J. W. CROWFOOT, *ABSA*, IV (1897-98), p. 94 ; J. G. C. ANDERSON, *JHS*, XIX (1899), p. 95 ; W. M. RAMSAY, *JHS*, XXXVIII (1918), p. 101 ; E. HONIGMANN, *Le synecdèmos d'Hierokles* ..., p. 35, n° 697, 5 ; W. M. CALDER-G. E. BEAN, *A classical Map of Asia Minor* ; A. H. M. JONES, *Cities* ..., p. 410, n. 16 ; M. H. BALLANCE, *op. cit.*, col. 609-610

(80) W. M. RAMSAY, *HGAM*, p. 225 ; J. G. C. ANDERSON, *ABSA*, IV (1897-98), p. 71, *id.*, *JHS*, XIX (1899), p. 89 ; BURCHNER dans P.-W., *RE*, VII (1912), col. 530 s. v. *Galatia* ; W. M. CALDER-G. E. BEAN, *op. cit.* Cf. E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 549

(81) *Vie de Theodore*, chapitre 101 : *Μαθόντες δὲ οἱ τῆς αὐτῆς μητροπόλεως ὅτι παρὰ τῷ ἐπισκόπῳ Αἰμιλιανῷ ξενίζεται εἰς Ἀλιγέτην ὁ τοῦ Χριστοῦ θεράπων Θεόδωρος ἔσπευσαν πρὸς αὐτόν κ.τ.λ.*

rondissement, de même que le Dindyme (Günüsü Dağ) nommé d'après lui (Günüsü)⁽⁸²⁾. A. von Domaszewski y copia quelques inscriptions⁽⁸³⁾. Nous y avons découvert, nous aussi, en 1970, quelques débris d'une agglomération byzantine, entre autres probablement l'emplacement d'une église. Le site antique de Günüsü, situé à mi-chemin entre Hamamkarahisar et Yürme, à une dizaine de kilomètres de chacun des deux villages, cadrerait merveilleusement avec celui du lieu de pèlerinage, où se rassemblait chaque année, la population de Germia et d'Eudoxias.

L'hypothèse émise par E. Duchesne⁽⁸⁴⁾, que Germia, qu'il situa encore à Yürme, aurait fait d'abord partie du territoire de Germa, n'est pas impossible. Les deux villes n'étaient distantes que d'environ quatorze kilomètres. Cela expliquerait d'ailleurs l'origine du nom de Germa, qui a la même signification que celui de Germia, de même que la mention chez Ptolémée (V, 4, 7) : *Γέρμα ἢ Θέρμα κολωνία*. En effet, il n'y a pas de sources chaudes aux environs de Babadat. L'auteur byzantin Théophane, dont la théorie fut acceptée par E. Duchesne, identifia Germia à *Μυριαγγέλοι*, où Justinien se rendit en pèlerinage un an avant sa mort⁽⁸⁵⁾. Le lieu aurait été nommé d'après une église. On sait déjà qu'il y avait une basilique de l'archange saint Michel à Germia, à l'époque de Théodore. Au concile de 553 ap. J.-C. un évêque signa en ces termes : «Menas episcopus de Myriangelis»⁽⁸⁶⁾. Selon E. Duchesne c'était le même endroit que la *civitas* de la Galatie, où il y avait, selon Grégoire de Tours, dès l'année 590, une basilique «*quae Ad sanctos archangelos vocitatur*» et qui était alors en possession d'une sainte tunique⁽⁸⁷⁾.

(82) K. HUMANN-O. PUCHSTEFN, *op. cit.*, p. 32

(83) A. VON DOMASZEWSKI, *op. cit.*, p. 185-186, n^{os} 62-63.

(84) E. DUCHESNE, dans *Strena Helbigiana*, Leipzig, 1900, p. 54-56.

(85) THÉOPHANE, *Chronographia* (édition C. DE BOOR), Leipzig, 1885, p. 240, 12-13 (*ἐν τοῖς Μυριαγγέλοις, ἦγον ἐν Γερμίσις, πόλει τῆς Γαλατίας*) ; E. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 54-56 ; *id.*, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, LXI (1895), p. 123. Cette identification fut mise en doute par E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 546

(86) MANSI, IX, col. 176 C

(87) *MGH. Hist. Script. rer. Meroving. I*, Hannover, 1885, p. 493. Cf. E. DUCHESNE, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, LVI (1895), p. 123-124. Cf. E. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 553

Ainsi cette enquête montre de nouveau l'importance de la Vie de Théodore de Sykéôn pour la connaissance de la topographie antique ou byzantine de l'Anatolie. On peut espérer qu'un meilleur emploi des sources hagiographiques byzantines, trop souvent négligées au profit des auteurs classiques, contribuera à la solution d'autres problèmes topographiques.

M. WÆLKENS.

Aangesteld Navorser N.F.W.O.

NOTES ET INFORMATIONS

PAUVRETÉ À BYZANCE À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

La publication de la thèse d'E. Patlagean constitue un événement attendu (1). Elle nous vaut un important volume débordant de très loin l'exposé littéral de son titre, embrassant de très nombreux aspects de l'histoire byzantine. Ce livre intelligent, novateur, paraît quelquefois «incomplet» ou contestable. On doit cependant avouer que la première de ces impressions naît moins de l'ouvrage en lui-même que de l'exigence et de l'ampleur de la problématique choisie par l'auteur. Celle-ci ne pouvait résoudre toutes les questions qui se posent à l'historien de Byzance. Mais son livre incite à la recherche dans tous ces domaines. Que certaines vues soient contestables, n'est-ce pas un reproche somme toute secondaire devant les marques évidentes de la fécondité et du caractère stimulant du livre de M^{me} Patlagean ?

Le plan de l'ouvrage en révèle les idées importantes mais aussi éclaire sur la méthode de l'auteur qui semble refuser nettement l'analyse d'une société ancienne à partir de critères et d'idées propres à notre société, ou même à partir de critères qui ne sont pas mis en avant par cette société. Certes, pareille méthode peut éviter des anachronismes dangereux et malheureux. Il n'en demeure pas moins que l'analyse, à partir de critères parfois extérieurs à une société, peut se révéler extrêmement féconde et éclairante. Le livre de W. Kula, que cite M^{me} Patlagean, est très caractéristique à ce sujet. D'autre part, l'explication qu'une société donne d'elle-même, l'image de marque qu'elle se choisit ou se fabrique peut plus ou

(1) E. PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IV^e-VII^e siècles*. Paris, La Haye, Mouton, 1977 ; 1 vol. in-8°, xii-482 p., 23 ill., 37 tableaux, 4 cartes (Civilisations et Sociétés 48). ISBN 2-7193-0835-8 (Paris) ; 90-279-7933-2 (La Haye).

moins volontairement dissimuler certains aspects de sa vie. Là se situent les limites de la méthode de M^{me} Patlagean.

Sept chapitres donc à cet important volume : 1 – Pauvres et riches dans le langage des textes ; 2 – Conditions matérielles et condition sociale ; 3 – Mortalité et morbidité ; 4 – Affirmations et négations des structures familiales ; 5 – La ville, l'échange, le don ; 6 – La terre et la société ; 7 – Moyens et mesures des paiements. Une substantielle conclusion complète l'ouvrage.

Le chapitre *Conditions matérielles et condition sociale* (pp. 36-72) présente deux études très neuves et fondamentales : celle des régimes alimentaires et celle de l'habitat. Dans ce domaine difficile qu'est l'histoire de l'alimentation, l'auteur apporte une contribution de toute première importance. Renonçant très sagement à traduire ses sources en termes de calories, M^{me} Patlagean se livre à une très pénétrante analyse des régimes alimentaires et les «niveaux de préparation» qu'elle distingue font bien ressortir l'opposition du cru et du cuit (p. 38, 47). Particulièrement utiles apparaissent les conclusions sur les régimes, les carences, les processus de substitution, ainsi que les paragraphes consacrés à la viande et au pain. Quant à l'habitat, l'apport de l'auteur se révèle tout aussi enrichissant. On remarquera tout particulièrement une série d'activités économiques, les boutiques provisoires installées ainsi dans les portiques, qui apparaissent comme précaires, soumises aux réactions des propriétaires et de l'État, mais qui constituent également pour ceux-ci une source intéressante de revenus et de prélèvements fiscaux. Il est un point cependant où l'analyse de M^{me} Patlagean ne me semble pas définitive. Il s'agit précisément de ces boutiques en matériaux dits précaires. L'auteur conclut, p. 61 : «Il y a en un mot difficulté structurelle pour les villes à admettre un élargissement de leur activité économique au niveau d'un négoce pauvre et peu qualifié, alors que ce dernier y est désormais implanté pour des raisons économiques et démographiques». Je crois que cette conclusion vient d'un désir de concilier toutes les sources sans les opposer. Ce sont les prescriptions légales, et spécialement la loi d'urbanisme de Zénon, qui amènent M^{me} E. Patlagean à cette idée. Mais ce faisant, l'auteur sous-estime la loi de 400 et celle de 439 (CJ VIII XI 20) ainsi que les autres textes qu'elle mentionne p. 60 et tout spécialement la réaction indignée de Libanios à l'idée d'une destruction possible des boutiques d'Antioche. La loi de Zénon témoigne d'un urbanisme de représentation. Avant de la considérer comme traduite dans les faits parce que sans cesse répétée, il est bon de la comparer aux ordonnances médiévales sur l'usage des matériaux, la

démolition des maisons trop fragiles et inflammables. Ces ordonnances sont, elles aussi, sans cesse répétées. Mais, elles restent lettre morte. Elles aussi émanent d'un pouvoir, aux mains de personnages très riches dont les ressources n'ont rien à voir avec les possibilités de thésaurisation d'un particulier et se situent à un niveau très éloigné de celui de l'activité économique journalière. Et cependant, jamais le pouvoir urbain ne parviendra à imposer ses ordonnances en ce domaine. On peut se demander si la situation n'est pas semblable ici. Les marques d'intérêt des grands (CJ VIII XI 20), le texte de Libanios incitent à le croire. Et l'archéologie le confirme pleinement. Je suis fort surpris de ne pas trouver ici référence aux travaux de J. SAUVAGET qui apparaissent pourtant dans la bibliographie de l'auteur et de ne voir qu'évoqué très rapidement le nom de R. MARTIN (p. 59, n. 96). Une très claire et stimulante vue sur le rôle de ces boutiques et leur importance a été donnée récemment par R. MARTIN avec des comparaisons suggestives (R. MARTIN, *Formation et développement de l'habitat en Gaule romaine*, dans *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident*, Strasbourg, 1971, Colloque C.N.R.S. 542, Paris, 1977, pp. 173-182). On y verra toute l'importance dans l'évolution sociale et économique de la ville qui s'attache à ces boutiques. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse d'un négoce pauvre et peu qualifié. Bien au contraire, on se trouve devant une des marques de l'activité économique des villes la plus éclatante. Et dès lors, il importe de s'interroger sur les raisons de l'opposition que lui marque le pouvoir impérial.

Mortalité et morbidité (pp. 73-112). Voilà, en effet, deux concepts qui doivent être soigneusement distingués. Les ouvrages anciens, et même les meilleurs parmi eux (cf. Curshmann), ont contribué à répandre largement l'idée d'une société précaire, régulièrement abattue par les disettes et les épidémies. M^{me} Patlagean a certes raison de dresser la liste impressionnante des calamités et épidémies qui frappaient le monde byzantin du IV^e au VII^e siècle. Mais, dans ce domaine on ne saurait négliger l'apport comparatif des médiévistes occidentaux. Des études de plus en plus nombreuses (Biraben, Bois, le Roy Ladurie, Jacquart) montrent que l'on ne peut considérer disettes et épidémies comme des «causes» de désastres structurels. Il apparaît que l'impact de ces fléaux se compense assez facilement là où les structures économiques et sociales sont dynamiques, tandis qu'il est dramatique là où ces structures présentaient déjà des failles. On a remarqué que souvent la famine ne devenait catastrophique qu'à la seconde année. M^{me} Patlagean est plusieurs fois amenée à faire cette même constatation, à montrer un certain nombre de cas où la ré-

cupération alimentaire est assez rapide (cf. pp. 78-79). Et c'est là, peut-être, le témoignage d'une certaine vigueur structurelle de la société byzantine dans ses éléments les moins favorisés. C'est aussi une indication précise, quoique non quantitative, sur les niveaux de production possibles de l'économie byzantine. On comprendra dès lors que l'étude consacrée aux espérances de vie revête une importance historique considérable. Les chiffres, avancés par l'auteur, proviennent d'un traitement de sources fragmentaires et parfois difficiles à manier. Ils constituent, pour l'instant, une intéressante base de travail : mortalité infantile inchiffable, forte mortalité au-dessous de quinze ans et disparition de la moitié du groupe des jeunes adultes avec une importante surmortalité féminine. Il est à espérer que les travaux de M^{me} Patlagean susciteront ici de nouvelles recherches et comparaisons. Signalons ici l'intéressant article de J. VERDON, *La gynécologie et l'obstétrique aux IX^e-XI^e siècles*, dans *Revue française de gynécologie*, 71, 1976, 1, pp. 39-47 et les interprétations quelque peu osées qu'en a donné R. Fossier à l'occasion du Colloque consacré à la Femme (ix^e-xi^e s.) (cf. ici même, XLVIII, 1978, 2, pp. 538-540). J'avoue qu'un bilan par trop négatif semble assez difficilement acceptable. D'une part, il y a maintien de villes importantes où l'activité ne semble pas si négative qu'on l'a parfois dit (cf. ci-dessus les travaux de Sauvaget, Martin, Lassus à Antioche). Mais, il semble bien acquis, notamment après les travaux de R. MOLS, que la ville «consomme» beaucoup d'hommes. Il ne faut pas perdre ce fait de vue. Nous savons aussi que les proxénètes achetaient aux paysans leurs filles. Si nous tenons compte d'une surmortalité féminine, de l'âge minimum pour se livrer à la prostitution, on est tenté de conclure soit à l'existence d'un solde démographique suffisant pour fournir les épouses nécessaires, soit à une attitude mercantile des parents. Ces faits méritent donc de retenir encore l'attention des savants.

Le chap. 4 *Affirmations et négations des structures familiales* complète très utilement le précédent, même si la part qui y concerne directement les pauvres n'est pas nécessairement la plus importante. L'auteur constate une tendance au renforcement du mariage et à la légalisation des fiançailles. Par contre, la cohabitation de fait reste admise et est pleinement légalisée pour les niveaux sociaux et économiques inférieurs. Il y a ici un clivage social qui est capital. Mais l'acceptation dans le droit d'une différenciation, basée précisément sur une justification économique, constitue d'une certaine manière une atténuation des effets de la pression économique dans le but précis d'assurer le renouvellement des couches de la popu-

lation soumises à cette pression (JNovelle 94, N74). On souscrit donc pleinement aux conclusions de l'auteur, p. 117, qui définit la famille pauvre comme «toute entière accrochée à sa situation de fait», menacée par toutes les attaques de la conjoncture» et n'existant que «dans la mesure où elle reste sur place». M^{me} Patlagean observe les premières traces d'une évolution qui s'accomplira sous les Isauriens et qui voit l'Église insister sur la bénédiction nuptiale pour stabiliser le mariage et s'opposer à la dissolution de celui-ci (cf. les recherches des collaborateurs de D. SIMON dans *Fontes Minores*, I, II, et de J. BEAUCAMP dans CCM, XX, 1977, 2-3). Une remarque toutefois, quant au remariage des veuves. M^{me} Patlagean se contredit aux p. 115 et 131, affirmant à cette dernière page que non seulement l'Église, mais aussi la société le considèrent avec réticence. C'est une affirmation bien peu étayée par des sources et qui, en tout cas, ne concerne pas les couches pauvres de la société. On remarquera que les dispositions qui traitent surtout des veuves sont typiques d'une société à surmortalité féminine. Ici, il importe de réinsérer la veuve dans le circuit des mariables. L'auteur nous donne des pages très intéressantes sur l'évolution des structures de parenté, l'importance de l'oncle maternel et donc sur le rôle de la ligne maternelle dans la structure familiale. Peut-être y a-t-il ici aussi des liens à tisser avec l'Occident ? On connaît à ce sujet les travaux d'Herlihy contestés notamment par Toubert. Ici également, l'ouvrage de M^{me} E. Patlagean se révèle particulièrement suggestif. Le mouvement de soustraction au mariage, bien décrit par l'auteur, touche-t-il vraiment les pauvres ? N'est-il pas une caractéristique des classes aisées ? Certains exemples de dissolution de la communauté après naissance d'un fils ne témoignent-ils pas d'une attitude très différente d'une «soustraction» au mariage ? M^{me} Patlagean consacre des pages importantes à l'attitude des hérésies vis-à-vis du mariage. Elle a le grand mérite de renouveler la question en s'attachant davantage à l'étude structurelle des comportements des hérétiques plutôt qu'aux rapports des sectes hérétiques avec la tradition manichéenne et gnostique. Elle montre de manière très convaincante que l'attitude des hérétiques consiste à présenter une société qui nie complètement le modèle existant et se veut symétrique de celui-ci. On pourrait se poser très longuement la question de savoir si le symétrique d'un modèle en est fondamentalement différent, s'il ne s'agit pas de «l'autre du même» pour utiliser une expression du philosophe J. Sojcher. Car, la construction d'un modèle symétrique est moins l'élaboration d'un modèle différent qu'un travail radical de redistribution du modèle. Certes, on a bien conscience de ce que ces

désignations peuvent avoir d'abstrait et d'artificiel, mais à partir du moment où l'on passe de la description des faits à l'interprétation, pareille réflexion sur les concepts n'est pas dépourvue de sens. Dans le cadre de cette explication, l'attitude hérétique de certains riches s'explique parfaitement. M^{me} Patlagean doute du caractère nettement social des hérésies en remarquant que certains personnages aisés y jouent un rôle non négligeable. Ce raisonnement appelle une mise au point. Le caractère social des hérésies a été affirmé avec une force particulière par E. WERNER dans ses *Pauperes Christi. Studien zu Sozial-religiösen Bewegungen im Zeitalter des Reformpapsttums*, Leipzig, 1956 et dans les travaux postérieurs du même et de ses disciples. A. Grundmann a violemment combattu cette thèse en montrant que souvent parmi les hérétiques, ou les adeptes de la pauvreté volontaire, se trouvent des personnes de rang social élevé. C'est encore cette thèse que l'on voit apparaître dans le volume dirigé par M. MOLLAT sur la pauvreté (1974). En fait, ces remarques ne sont pas dirimantes dans la mesure où un mouvement populaire peut rester diffus et ne se cristalliser qu'autour d'une formulation qui ne doit pas émaner nécessairement du milieu populaire. K. Marx en est un excellent exemple que citait d'ailleurs H. Janne à l'appui de son adaptation de la théorie de l'in-group et de l'out-group. Ce sont souvent des membres de classes sociales plus élevées qui font prendre conscience aux masses populaires que leur sort malheureux résulte d'une oppression et non de l'ordre normal des choses. L'objection de Grundmann, marquée d'un antimarxisme primaire, ne résiste donc pas à une critique non marxiste. Particulièrement important au plan social me paraît le refus des groupes hérétiques de conserver l'opposition claire entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent, la volonté de disposer de l'aumône à l'intérieur du groupe et suivant des critères propres à celui-ci. Il s'agit ici de refuser le classement social établi par l'Église et qui lui sert de base à l'attribution des aumônes. Se considérant par définition comme saints, les hérétiques nient l'existence même de la structure de domination morale de l'Église mise au service d'une forme de société, mais affirment aussi leur droit à l'«aumône». Celle-ci cependant étant distribuée par le groupe dans le groupe perd son caractère «charitable» et la distribution devient, en fait, celle de revenus normaux du groupe, de ses «recettes ordinaires» sans qu'il s'y attache encore une idée de subordination sociale comme dans l'aumône. Les précisions apportées sur l'âge du mariage et spécialement sur le mariage relativement tardif des hommes confirment les déductions tirées des textes sur le remariage des veuves. L'intervalle entre les naissances fait l'objet, p.

148, de renseignements quelque peu vagues : certes, M^{me} Patlagean dispose de peu de textes et encore ceux-ci ne donnent-ils que des approximations. Les documents, cités p. 148, donnent deux ans de différence entre les enfants, ce qui suppose une conception à peu près quinze mois après la première naissance. On sait qu'il existe un intervalle intergénésiq ue sur lequel la durée de l'allaitement exerce une certaine influence. Un intervalle d'un an entre les naissances supposerait des conceptions très proches des naissances précédentes et s'accorderait mal avec la période de stérilité de la mère. Par contre, il témoignerait d'une conception nataliste évidente qui s'inscrirait en faux vis-à-vis des tendances démographiques définies par l'auteur. Un intervalle de deux ans implique une conception grosso modo quinze mois après la naissance précédente, donc un certain temps après la fin de l'intervalle intergénésiq ue même allongé par l'allaitement. Cette attitude cadrerait d'ailleurs mieux avec ce que l'on sait de certaines pratiques, notamment le refus du devoir conjugal ou du devoir conjugal fécond après la naissance d'un fils. Quant aux problèmes de l'allaitement, la vie de Siméon le Stylite montre qu'ils pouvaient être dramatiques, ce qui suppose également des problèmes de subsistance très aigus pour les femmes en question.

Le chap. 5 «*La ville, l'échange, le don*» (p. 156-235) constitue par son ampleur une des clefs de l'ouvrage. Par son titre, il traduit toute l'ambition de l'auteur. Mais, peut-on actuellement apprécier le rôle économique de la ville byzantine et innover en 80 pages ? On se sent mal à l'aise devant certaines pages consacrées à «la production urbaine et ses possibilités de croissance». Ainsi, p. 157, que penser des «chefs de croissance économique urbaine auxquels on peut reconnaître une validité de principe universelle ?».

$$\begin{array}{l} \text{Si Valeur} \nearrow \\ \text{Volume} = \end{array} \left. \vphantom{\begin{array}{l} \text{Si Valeur} \nearrow \\ \text{Volume} = \end{array}} \right\} \Rightarrow \text{Croissance.} \qquad \text{Si Valeur} = \left. \vphantom{\text{Si Valeur} =} \right\} \begin{array}{l} \nearrow \\ \nearrow \\ \nearrow \end{array} \Rightarrow \text{Croissance.}$$

$$\begin{array}{l} \text{Si Bénéfice} \nearrow \\ \text{Charges} \searrow \end{array} \left. \vphantom{\begin{array}{l} \text{Si Bénéfice} \nearrow \\ \text{Charges} \searrow \end{array}} \right\} \Rightarrow \text{Profit accumulé} \nearrow \Rightarrow \text{Croissance.}$$

Qui soutiendra ces trois propositions sur les quatre mises en avant par M^{me} Patlagean ? C'est une analyse de la situation économique de Korykos qui doit fonder les commentaires de l'auteur. Cette dernière utilise 408/410 inscriptions funéraires réparties sur deux à trois cents ans et espère «que le hasard a été bon statisticien». Sur ce matériel, elle se livre à des calculs. Peut-on raisonnablement se livrer à une étude mathématique sur pareil matériel ? Poussons le raisonnement à l'absurde. M^{me} Patlagean

totalise les fonctions de service. Elle répère un danseur dans un chœur. Où restent les autres ? Exemple absurde, soit, mais démonstratif du caractère quantitativement inadéquat de la méthode employée. Ajoutons que 72 (74) prestataires de services sur 103 (105) appartiennent à l'Église. Que devient la part du secteur « tertiaire » si on fait abstraction de ceux-ci, ce qui, économiquement parlant, peut se justifier ? Comment expliquer les considérations sur la prédominance des activités touchant à la consommation alimentaire lorsque toute l'histoire urbaine jusqu'à la fin des Temps Modernes se caractérise par une importance considérable accordée aux activités de ravitaillement ? L'école allemande, depuis von Schmoller, l'a assez montré (Getreidepolitik). Il semble dès lors très difficile de souscrire sur ces bases au jugement de l'auteur, p. 169, et à la manière dont elle utilise les travaux de Lopez. N'était-ce pas dans le cadre d'une pareille analyse qu'il fallait tenir compte des résultats des fouilles concernant les boutiques urbaines, résultats que M^{me} Patlagean semble avoir négligés ? Car ces activités nouvelles témoignent, comme le montre bien R. Martin, de relations précises entre la ville et la campagne. Ces relations ont été fondamentales dans toutes les sociétés préindustrielles et la cité antique s'est toujours définie comme la ville et ses environs. C'est le tort de l'auteur, p. 156, de s'accrocher à « un modèle urbain » qui sacrifie trop un aspect des choses, à savoir la dynamique des rapports entre la ville et ses campagnes ; pourtant, certaines de ses analyses sont séduisantes. Particulièrement importante me semble sa conclusion, p. 177. « l'échange sur le marché urbain est trop faible et trop intermittent, globalement, pour fournir le gros de l'accumulation collective ». Il en résulte automatiquement que le marché urbain ne peut être considéré comme un moteur économique, donc que le centre de gravité de la société est ailleurs, donc que la ville ne joue plus dans cette société un rôle économique actif et directement productif (la ville devient un lieu de services comme à Korykos, et, qui plus est, de services qui n'ont aucun effet d'accélération sur l'économie urbaine). Le centre de gravité s'étant déplacé, on comprend mieux l'évolution concomitante de la famille, du système d'alliances naturelles qui tend à supplanter le système de relations sociales antérieur. Dans cette perspective, l'extension territoriale des villes, souvent matérialisée d'ailleurs par la construction de quartiers pauvres, tend à transformer la ville en dépotoirs, en sortes de lieux de refuges pour pauvres déshérités, dissociés de toute structure de production, véritable prolétariat n'ayant que sa force musculaire à vendre. P. 177, l'interprétation de Basile de Césarée et de Grégoire de Nysse ne semble pas aussi défavorable au

prêt à intérêt que l'auteur l'affirme. L'exode vers les villes semble considérable suite à une pression des grands propriétaires appuyés par les gouverneurs. La ville risque alors de se trouver dans un état de surpeuplement relatif et cela à cause d'une sous-production. Car il faut bien s'entendre sur la notion de «travaux d'intérêt public» dans la mesure même où l'afflux de pauvres crée des problèmes d'approvisionnement et de rentabilité. On se trouve devant un de ces «services» improductifs dont M^{me} Patlagean soulignait l'importance dans l'analyse des activités urbaines de Korykos. La construction porte moins, semble-t-il, sur des programmes d'utilité publique que de grand prestige. On songe ici au débat engagé par R. S. Lopez, qui voyait dans la réalisation des grandes cathédrales un coup très dur à l'équilibre financier des cités. Par contre, rien dans cette politique de construction qui n'annonce un raisonnement du type New Deal. Ces travaux nécessitent l'investissement de sommes considérables (auxquelles il faut encore ajouter les frais de collecte) qui sont alors dispersées entre des producteurs dont l'existence est totalement tributaire de ce genre de chantier. Dès lors, ces sommes servent à des dépenses primaires, dont l'effet sur la croissance de l'économie est très faible, ou éventuellement à financer la reconversion professionnelle des producteurs du secteur du bâtiment. Mais pareille reconversion ne signifie pas forcément un progrès des techniques de production alors qu'elle amène une augmentation de l'offre et que la demande solvable ne bouge pas. On a dès lors l'impression très nette d'une structure économique où une grande partie des producteurs potentiels est non employée, sous-employée, ou encore employée à des tâches d'une productivité très faible, donc, d'une structure aussi où les moyens de production sont aux mains de quelques-uns. Il importe de rechercher quelles relations ceux-ci entretiennent avec les représentants de l'État. Des relations pas trop mauvaises, semble-t-il, à certaines occasions puisque l'exode rural est provoqué par la collusion des grands propriétaires et des gouverneurs, puisque Procope accuse Justinien de se livrer à des manœuvres de monopole parallèles à celles des grands. M^{me} Patlagean est alors amenée à retracer l'évolution de l'évergétisme antique à la charité chrétienne. Particulièrement important dans l'évergétisme est le critère d'appartenance à la cité, la volonté de favoriser les rapports de sociabilité entre citoyens. Ceux-ci diffèrent alors par la quantité des ressources mais non par la qualité sociale : ce sont toujours, en principe, des citoyens (cf. p. 188). On se trouve très près de l'opposition *potens-pauper* de Bosl, où celui-ci fait de *pauper* non pas l'*egenus* (πτῶχος), mais le *minus potens*. Et

somme toute, ce modèle n'est pas fondamentalement opposé à celui des hérésies qui prétendent «gérer» et distribuer en leur sein les aumônes et non subir une distribution selon des modalités imposées du dehors. On retiendra aussi l'importance du rôle que l'auteur attribue au christianisme dans la transformation de la cité, aussi bien au niveau social qu'économique, et en particulier le rôle du monachisme au *v^e* siècle (p. 184) débouchant sur la mise en circulation de conceptions économiques «dont la nouveauté consistait dans l'émergence de rapports extrêmement archaïques, comme la rééolution de l'échange en don bilatéral». M^{me} Patlagean considère cependant que «sous cette diversité à laquelle s'arrêterait l'histoire culturelle et politique, l'histoire économique retrouve un seul et même système, qui utilise le don comme soutien et relais de l'échange à deux moments distincts de la circulation des biens, lorsqu'il permet d'accroître ici le nombre des producteurs, et là celui des consommateurs». On peut se demander jusqu'à quel point cette phrase ne contredit pas la précédente et même les démonstrations de l'auteur sur l'évolution de l'évergétisme et sur les modifications de la vie économique urbaine, notamment les passages où elle montre le caractère parfois forcé de la «charité» chrétienne de certains grands personnages. L'évergétisme a toujours semblé être une nuance très différente de cette charité adressée non plus au *πένης* mais au *πτῶχος*. M^{me} Patlagean montre très bien comment «le don vient relayer l'échange dans le domaine de la consommation» et s'adresse «à un *démós* sans ressources, que l'absence de fonction économique et sociale réduit à n'être que l'ombre et la caricature du *démós* traditionnel». Le don antique est devenu insuffisant devant la masse des pauvres à aider, car les villes ont vu leur population s'accroître considérablement. La participation individuelle libre au don semble se raréfier (p. 186), l'intervention du pouvoir étant constante dans les achats de blé (p. 187) et perturbant jusqu'à un certain point le fonctionnement général du marché. Dans la description du mécanisme des distributions, l'auteur, p. 188, parle d'«un mode de répartition ... d'un surplus». J'avoue ne pas comprendre ce qu'elle veut dire par là. Le terme surplus désigne, pour les économistes, une quantité invendable, si ce n'est en amenant les prix en dessous d'un niveau acceptable pour les producteurs. Si le terme surplus est employé correctement et à dessein par l'auteur, on se trouve alors dans une situation de surproduction sans que les besoins ne soient satisfaits parce que non solvables. Or, nous nous trouvons dans une société où l'exode rural a été accéléré, où on a donc liquidé tout un secteur d'économie agricole de subsistance. Un marché a été créé et concentré sur

un espace faible. Très curieusement, c'est un marché composé essentiellement de non-solvables ou d'occasionnellement solvables. La conséquence est soit d'amener une congestion du marché agricole, soit de provoquer des mesures dirigées, comme le sont les achats de grains par l'«État» byzantin. Le problème réside alors dans la manière dont se constituent les prix pratiqués entre l'État et ses fournisseurs, c'est-à-dire dans le rapport de force entre l'«État» et ceux-ci. A ce point, la pratique spéculative de Justinien d'une part, la pression exercée d'autre part par les commotions et émeutes populaires diverses constituent des éléments particulièrement importants. Il faudrait aussi savoir comment l'État finance ses achats, et plus spécialement quelle est la part que les producteurs de blé cèdent de leur «bénéfice» à l'État sous forme de contribution ou de service. Et, dans ce cas, il importe de savoir si ces contributions ne renferment pas un côté de participation au pouvoir qui constituerait finalement un des objectifs des «producteurs» en question. On arriverait à un système qui, par certains aspects, présenterait des similitudes avec une société contemporaine où le poids des services a crû, où, en quelques années, l'importance des allocations sociales de chômage ou de prépension a augmenté de manière considérable par rapport aux autres allocations sociales, où, en conséquence, la charge supportée par les finances publiques atteint un poids difficilement supportable, tandis que les bénéfices réalisés par certaines sociétés ne cessent de croître et ne sont distribués que dans un très petit cercle, et que ces sociétés disposent de moyens de pression considérables sur l'État en utilisant d'ailleurs à ce sujet leur personnel dont l'emploi est menacé. On peut très bien se demander s'il n'y a pas une marge importante entre l'affirmation du principe de l'éminence du don (p. 190) et l'importance effective de ce dernier par rapport aux revenus. De même (p. 190), on comprend mal comment l'auteur peut écrire «l'innovation chrétienne consiste à le (=don) déterminer par les besoins individuels et matériels des pauvres», alors qu'elle a montré qu'en opposition à l'évergétisme le don devenait inter-individuel et que ses modalités étaient entièrement fixées par le donateur en fonction de ses critères propres. On notera d'ailleurs que le principe de l'éminence du don oblige les autorités, et particulièrement les autorités impériales, à participer au système et à y occuper un rang éminent, ce qui favorise évidemment les mouvements d'une production contrôlée par les grands propriétaires. Et la réaction étatique de Justinien exercée sur la production de la soie ne serait que l'application exacte du même procédé de raisonnement, de la même tendance monopolistique, particulièrement

exemplaire, à cause de certaines caractéristiques de production de la soie à l'époque. Faut-il d'ailleurs attribuer une trop grande importance à l'«entreprise d'un individu, qui achète au préalable ce qu'il va distribuer», ou la distribution n'émane-t-elle pas au moins aussi souvent de productions propres à cet individu ? Dans le premier cas même, ne se trouve-t-on pas dans le contexte de surproduction – surplus –, et les mesures en question ne constituent-elles pas plutôt des mesures de décongestion que de stimulation réelle ? La redistribution totale effectuée par Mélanie me paraît devoir être nuancée dans la mesure même où le ch. 20 (*Sources Chrét.*, 90, p. 170) fait part des objections de saint Augustin à cette redistribution.

Dans cette optique, on lira avec beaucoup d'attention les pages sur les diaconies, leur caractère laïc, leurs liens avec l'hérésie monophysite. Leur structure est fort différente des hôpitaux qui deviennent la caractéristique des villes. M^{me} Patlagean met (p. 195) en évidence l'accroissement des biens des monastères, mais le problème est alors de savoir quelle est la part des biens et des revenus qui est redistribuée (p. 196).

Dans la description des effets du don, il faut tenir compte d'un effet de décongestionnement qui n'est pas une stimulation durable et profonde du mouvement commercial. M^{me} Patlagean attire justement l'attention sur le processus de construction par recours au travail des pauvres, producteurs occasionnels, de monastères et hospices qui abritent des travailleurs permanents dont la présence réduit encore les possibilités des travailleurs occasionnels. Les monastères et les églises deviendront les lieux de socialisation unique dans les campagnes, ce qui leur vaudra une importance économique considérable. L'activité de construction se christianise toujours davantage et les programmes changent, délaissant les travaux publics pour les édifices religieux. Avec les programmes, changent également les donateurs. La spontanéité du don a disparu. «Le don monumental est devenu en réalité une contrainte, officielle et collective à la fois, qui pèse sur les gouverneurs comme sur les évêques». Les récupérations à partir de monuments plus anciens se multiplient. Le rôle impérial dans cette politique de construction se révèle très important. Pour l'appréciation de cette activité de construction et surtout de son influence en surface ou en profondeur, pour juger de son importance structurelle, les études de Tchalenko apparaissent comme fondamentales, même si elles sont consacrées à un espace limité et si l'auteur n'en dégage pas de conclusion générale. La conception d'activités de construction comme complément saisonnier à des activités agricoles qui se caractérisent par des

périodes de «chômage» ou de «sous-emploi» peut se révéler un élément d'activation économique important, dans la mesure précisément où se trouve ajouté dans le circuit économique une masse de moyens de paiement qui ne sont pas automatiquement destinés à pourvoir à des besoins de subsistance. Il y a là une possibilité d'accumulation dont l'importance a été quelque peu négligée par M^{me} Patlagean (p. 202), qui semble aussi, p. 202, confondre les grands et les petits chantiers plus ou moins privés, lesquels échappent à son propos, à savoir le rôle de la politique de construction de l'État sur l'emploi.

L'auteur se pose alors la question primordiale des «Aspects politiques de la pauvreté urbaine». Elle aborde ainsi un domaine extrêmement complexe et controversé. Elle reconnaît (p. 206, n. 391) n'avoir pu prendre connaissance des travaux de G. DRAGON, *Naissance d'une capitale* (P. 1974) et d'A. CAMERON, *Porphyrius the Charioteer* (Oxf., 1973), et donc encore moins du très important *Circus Factions* du même, qui porte des coups très durs, si pas décisifs à la théorie de la signification politique très tranchée et presque institutionnalisée des factions du cirque. M^{me} Patlagean reste certes tributaire des idées antérieures aux travaux de Cameron mais s'en dégage suffisamment pour insister sur d'autres «mouvements urbains dépourvus de cette forme spéciale» (de faction) (p. 206). Elle s'attardera longuement à ces autres mouvements, à ces différentes «commotions» et à ces «émois» populaires qui secouent Constantinople et les grandes villes de l'Empire. Ce type d'analyse, qui montre la violence comme un état concomitant à la pauvreté urbaine plutôt que comme une manifestation structurée et nettement pensée d'une opposition cohérente, a le grand mérite d'insister sur les caractéristiques de cette violence, mais aussi de lui restituer un sens. Ce dernier semblait quelque peu oblitéré chez Cameron par un «positivisme» parfois exagéré qui débouchait sur la théorie d'une violence purement gratuite. Les ouvrages de M^{me} Patlagean et d'A. Cameron gagnent à se lire en corrélation et à se tempérer l'un par l'autre. C'est ainsi que M^{me} Patlagean met en valeur tous les endroits investis de fait d'une fonction d'assemblée : ceux-ci ne se limitant pas au théâtre ou à l'hippodrome. Portiques, bains, échoppes, cabarets sont les lieux «où l'effervescence populaire s'entretient». L'église, elle-même, n'est pas un lieu plein de calme et de recueillement : l'émeute y gronde. L'importance du théâtre reste considérable. L'analyse du théâtre et de l'hippodrome, p. 212, est particulièrement bien venue et riche de perspectives. La conclusion (p. 213) dépasse singulièrement le cadre étroit des factions du cirque, tout comme

l'aperçu sur la vénération des images de toutes sortes éclaire bien des choses. On retiendra aussi (p. 215) la reconnaissance d'un certain caractère institutionnel à la victoire et du jeu dialectique entre élites et peuple à propos de cette violence.

Les véritables émeutes économiques sont rares et sont le fait également de toute la couche artisanale. De même, les réactions fiscales émanent également des milieux artisanaux. Il faut, à ce sujet, se rappeler que de tout temps, ce ne sont pas les travailleurs les plus misérables et les plus exploités qui ont été à la pointe du combat revendicatif, mais bien des catégories plus favorisées. On aurait une distinction à faire entre des commotions passagères, même si elles sont violentes, d'une populace désœuvrée et des mouvements de résistance, plus organisés, de catégories sociales actives acharnées à se défendre. Dans ce cadre, les partis du cirque jouent le rôle de porte-parole de la population «sans présenter aucune revendication sociale spécifique» (p. 217). Sans tendre à renoncer entièrement à voir des antagonismes d'ordre économique dans les émeutes urbaines, comme l'auteur s'y résout peut-être un peu rapidement (p. 217), on peut admettre avec lui qu'elles représentent «la manifestation extrême ... du protocole politique», manifestation qui se maintient dans le cadre antique de la ville mais qui n'a peut-être plus une signification urbaine. Charge de violence latente prête à exploser à chaque prétexte, l'émeute doit-elle pourtant se définir par «un élément personnel» qui «est trop général» pour que l'on puisse essayer la définition d'un type (p. 218-219)? Au-delà des oppositions ethniques, religieuses (arianisme, monophysisme, antisémitisme), du brigandage isaurien, au-delà de l'agitation au cirque, n'est-il pas possible de caractériser l'émeute, de lui restituer un sens? Ce qui revient à se demander s'il ne faut pas dépasser les termes de l'auteur, p. 224. Certes, M^{me} Patlagean a raison de dire que l'on court à l'échec si l'on veut faire des émeutes des «conflits sociaux» clairement lisibles à notre regard, parce que fondés sur des inégalités économiques et par conséquent sociales. Cela supposerait dans le chef des émeutiers une conscience claire et nette d'un «programme» de revendications. Or, l'auteur distingue très bien entre l'émeute et un mouvement de résistance plus durable. Pourquoi alors adopter un raisonnement qui suppose un développement économique et social inexistant à l'époque, et implicitement une notion de lutte des classes? Les commotions populaires médiévales ne se laissent pas ramener à un processus de lutte des classes, comme le montrait F. Graus dans un article que l'auteur cite d'ailleurs sans en épuiser les leçons. Elles ressortent aux différentes manifestations

de la relation out-group/in-group. Et il ne faut pas oublier que l'abandon de la conception de la cité et du citoyen pour un critère nettement économique a signifié la fin de la structure où toute la population pouvait se rencontrer. Ces commotions ne sont rien d'autre que les soubresauts d'une masse exclue des fonctions sociales valorisantes et qui en souffre profondément, et qui cherche à s'intégrer ou à réintégrer le groupe valorisé. Celui-ci n'est pas exposé à la destruction en tant que telle mais à un élargissement. Ce type de conflit se termine toujours par une convention entre vainqueurs et vaincus. La dialectique de cette relation sociale est cependant telle qu'elle permet des manœuvres de récupération et de manipulation. Des éléments du groupe supérieur peuvent par calcul politique dans les conflits qui les opposent se servir de la charge agressive du groupe inférieur ou d'une fraction de celui-ci. D'où les variations dans les «positions» défendues par les factions et mises en évidence par A. Cameron, variations qui ne sont pas à imputer à un manque de cohérence du système, car cette cohérence se situe à un autre niveau. D'où tout l'intérêt de l'intervention de Justinien dans les oppositions de factions. Il semble qu'il ait été le premier empereur à pratiquer cette politique. Pourquoi ? En réponse à quelle menace, venant de qui, ou bien pour menacer et attaquer qui ?

Dès lors, le sens de l'émeute, c'est le désir d'équivalence et il en découle que l'émeute est toujours prête à éclater dans n'importe quelle direction. Dans cette optique, l'émeute reste au plus haut point une manifestation sociale. P. 228, M^{me} Patlagean note la similitude de comportement de certains brigandages urbains avec les attitudes hérétiques. Nous savons que celles-ci constituent une remise en cause très fondamentale de la société. Les deux contestations se rejoignent ainsi. Dans la description de Procope (p. 228), on trouve de nombreux traits caractéristiques de l'in-group/out-group (fils de famille) et les références à l'âge font songer aux travaux de G. Duby sur les «jeunes» dans la société médiévale.

Le chap. 6 : «*La terre et la société*» constitue assurément un des plus importants et des meilleurs du livre. Il traite un sujet fondamental, on s'en doute. D'emblée, l'auteur oppose ville et campagne, marché de consommation et aire de production. D'emblée aussi, elle souligne que la plupart des études sur la paysannerie byzantine ont porté davantage sur des problèmes juridiques, qui risquent quelquefois d'être un peu théoriques, que sur des situations sociales. Ainsi, l'auteur s'attachera-t-elle à mettre en avant d'autres sources littéraires, hagiographiques et surtout archéologiques dans le but «que l'on retrouve l'unité du fardeau paysan sous la

diversité des formes légitimes ou illégitimes, la rente au maître du sol, l'impôt à l'État, l'offrande à l'Église, les versements abusifs au patron». Habitat, solidarité fiscale, institutions villageoises, productions sont tour à tour étudiés. Remarquons l'importance des cultures de céréales, même en des endroits peu propices à ces végétaux, signe caractéristique d'une économie de subsistance plutôt que d'échanges. Les chiffres de rapport semence/récolte (p. 247-248) présentent un intérêt évident, encore que leur interprétation soit difficile. Il y a, en effet, une certaine discordance entre le rendement 5 : 1 du texte hagiographique et ceux plus élevés du compte de Nessana. Par contre, p. 248, les calculs de M^{me} Patlagean me semblent sujets à caution. Elle tire, en effet, ses indications de rendement d'un chiffre de récolte et d'un chiffre de quantité à semer, donc de deux quantités qui n'appartiennent pas à la même année-récolte. On ne peut donc être assuré ni de ce que la quantité à semer le sera sur des terres de même qualité et de même surface que celles qui ont porté la récolte connue, ni surtout du rapport attendu de cette quantité de semence, rien ne permettant d'affirmer que la quantité minimum attendue soit égale à celle récoltée l'année précédente. On ne peut donc, à partir de ces chiffres, se livrer à un quelconque calcul de rendement. Signalons aussi la lacune presque générale à l'époque, mais qu'il eût été bon de rappeler, de l'ignorance où nous sommes de la superficie emblavée pour obtenir ces résultats. C'est pourquoi les valeurs obtenues restent très aléatoires et il est difficile d'en tirer des conclusions, à preuve la polémique qui oppose actuellement G. Duby, et ceux qui ont repris ses vues, à R. Delatouche sur la question des rendements de l'agriculture carolingienne. L'importance des rendements pourrait être abaissée compte tenu des nombreux emprunts contractés pour se procurer les grains nécessaires aux semailles, sans négliger les prélèvements fiscaux particulièrement lourds sur le secteur agricole (p. 251). La propriété et l'organisation des terres, le problème des contraintes communautaires font l'objet de pages pénétrantes, notamment quant aux prêts de semailles, aux déviations de la loi du marché par les réquisitions, aux solidarités. J'avoue, cependant, ne pas saisir, p. 256-257, l'utilisation de P. Ness. 16 pour montrer «des limites apportées en fait à l'autonomie des propriétaires paysans par la pratique d'une certaine indivision». Le problème est fondamental. Combien de temps une pareille indivision peut-elle se maintenir ? Quand la surcharge devient-elle intolérable ? Car, il ne faut pas oublier que la division peut singulièrement compliquer les problèmes d'exploitation et contribuer à abaisser considérablement la rentabilité d'une exploitation. Une terre de

trois ha n'est pas équivalente à trois terres d'un ha, les paysans le savent encore bien. Dans certaines sociétés, on constatera que la sortie d'indivision amène la constitution d'unités de production invivables, sans que les propriétaires ne disposent d'un capital suffisant pour remembrer les parts des autres ayants droit. Il s'ensuit alors une ruine rapide et la vente, parfois immédiate, des biens partagés. Cette procédure est-elle à exclure dans l'espace byzantin ? L'exemple du maintien de l'indivision pour une canalisation (p. 258) est peu démonstratif de la thèse de M^{me} Patlagean, mais indique à merveille l'importance des équipements et leur caractère vital. On notera d'ailleurs que la conclusion (p. 259) corrige nettement la phrase énoncée des p. 256-257, et que le commentaire du même acte (p. 263) montre l'extension d'un des copropriétaires qui dispose d'un capital lui permettant une sorte d'achat de certaines terres des autres propriétaires, ce qui accroît les inégalités de capacité de production mais suppose déjà, au moment de la sortie d'indivision, des fortunes personnelles différenciées, question bien développée par l'auteur (p. 264 sv.). Puis, M^{me} Patlagean aborde le délicat problème de l'outillage. Les exemples cités, sa remarque «que l'usage de l'outil par son propriétaire pouvait constituer un service rétribué» nous introduisent dans un domaine très intéressant : celui de la qualité et de la propriété de certains moyens de production. On sait qu'en Occident, pendant longtemps, une série d'instruments aratoires étaient en bois durci et non en métal. R. Fossier a développé et amplifié une théorie sur l'extension du fer, sur la généralisation de son emploi dans les outils. C'est également poser le problème très préoccupant des investissements agricoles, de leur volume et de leur nature. Reprenons le cas des partages exposés aux p. 256-257, 263. On constate que l'un des propriétaires accroît ses biens par un investissement en terre, c'est-à-dire dans un capital d'exploitation qui n'est pas réalisable sans cesser l'exploitation en directe pure. Tout le problème est de savoir s'il n'existe pas d'autres modes de jouissance de la terre que la pleine propriété moins onéreux que celle-ci, ou du moins qui n'immobilisent pas tant de ressources dans une société, où, comme le remarque M^{me} Patlagean, les possibilités d'accumulation et de reproduction du capital sont limitées. Quelles sont les clauses exactes des baux cités par l'auteur ? L'autre propriétaire quitte le sol, mais il ne le quitte pas entièrement. Il maintient une certaine assiette dont on ne sait, malheureusement, si elle est suffisante ou non. En échange, il reçoit du numéraire, c'est-à-dire une somme globale qui peut se situer loin au-dessus de ses possibilités d'accumulation (l'auteur note très justement que même dans les

monastères et les chantiers impériaux, les questions d'organisation du budget se posent souvent de manière épineuse), avec lequel il peut éventuellement se procurer ces outils si précieux (p. 217). Bien sûr, il s'agit de questions plus ou moins théoriques, vu l'état de sources, et il n'est pas dans notre propos de faire, à ce sujet, le moindre grief à l'auteur.

La manière de considérer l'artisanat (p. 268) doit être quelque peu revue. Pourquoi affirmer que la demande villageoise en produits artisanaux «se satisfaisait sans doute dans le meilleur des cas sur le marché citadin»? Pourquoi cet a priori contre l'artisanat rural? Le cas du forgeron de la Vie de Théodore de Sykéon n'est pas entièrement démonstratif lorsque l'on se rappelle la rareté de l'usage du métal dans les campagnes (cf. la théorie de Fossier). On s'attachera aux développements très importants apportés par l'auteur sur les métiers de construction et leur complémentarité avec les activités agricoles.

Les charges qui pèsent sur les paysans revêtent une importance capitale tant pour l'étude de l'économie que de la société byzantine. M^{me} Patlagean en fournit une analyse magistrale. Elle montre très clairement que «les campagnes fournissent le contingent essentiel des ressources qui seront dépensées dans le circuit général de la société toute entière» (p. 272). Les limites légales de la pression fiscale sont toujours dépassées, a fortiori à partir de la suppression du chrysargyre. Source de revenus primordiale de l'État byzantin, les campagnes subissent une exploitation fiscale considérable qu'aucune difficulté (famines, épidémies) ne peut réduire parce que l'État, affecté par ces difficultés, serait menacé dans ses rentrées. On a donc l'impression que toute la société repose sur l'activité économique de la campagne. L'autorité politique parvient à imposer à ces campagnes des charges de plus en plus lourdes et il semble en résulter un épuisement, non pas tant de la campagne que de ses possibilités de croissance. Le caractère artificiel d'une grande partie des transactions économiques bloque autant la croissance artisanale et économique que celle de l'agriculture. M^{me} Patlagean décrit soigneusement les différents mécanismes mis au point pour exploiter les campagnes et souligne pertinemment les conséquences de l'introduction d'une fiscalité d'Église. La rente foncière, le rôle du maître du sol entre le paysan et l'État introduisent l'auteur dans le problème de la seigneurie. Elle souligne avec force comment une seigneurie a pu se développer et limiter les prérogatives de l'État. Très justement, elle trace les parallèles avec l'Occident, montre l'annulation de fait de certaines prestations dues à l'État au profit des puissants (p. 290). Cette notion de *potentes* doit particulièrement être mise en relief depuis les

féconds travaux de K. Bost., *Potens und Pauper*. L'État trouvera cependant assez de force pour ne jamais légitimer cette évolution vers la seigneurie. Mais M^{me} Patlagean montre bien que les empereurs acquièrent, eux aussi, de grands biens, et d'une manière telle, me semble-t-il, que l'empereur devient lui aussi un seigneur et peut-être le premier de tous. Cette situation lui permet de combattre ses « concurrents » dans l'exercice du pouvoir grâce à leurs propres armes, mais aussi en utilisant la puissance impériale traditionnelle (cf. p. 295). Les « concurrents » sont cependant aussi attachés au système impérial et à la structure sociale et économique qui se met en place. Dès lors, on peut se demander si, dans ces conditions, un conflit réel peut surgir entre le pouvoir impérial et les *potentes*, ou si tout conflit ne devient pas ipso facto une querelle limitée dans un système dont les grands traits sont la continuité. Somme toute, une situation qui ne se distinguerait pas fondamentalement de l'analyse des conflits urbains d'Yves Barel. Par là même, on serait fort loin de la conception traditionnelle de l'État byzantin opposé aux royaumes barbares, tout en restant malgré tout assez éloigné de la situation de ceux-ci. Quels que soient les résultats de cette lutte pour le pouvoir, la charge paysanne demeure maximale. Les campagnes financent entièrement l'État et sa politique (p. 295), mais certains mouvements paysans, un antagonisme général marqué de façons diverses par les campagnes vis-à-vis des villes, l'insoumission permanente des campagnes plus ou moins perceptible, les très importantes manifestations de brigandage – notamment celles des Isauriens – montrent que la pression atteint vraiment une limite parce que dès qu'un incident y éclate, dès qu'une sédition se fait jour, l'ordre « gouvernemental » est prompt à se défaire (p. 299). L'exemple de la Samarie est particulièrement démonstratif. M^{me} Patlagean pose alors le problème de l'hérésie dans les campagnes. On peut considérer que le facteur religieux et « national », qui amène les révoltes de Samarie et les mouvements hérétiques, cristallise les griefs d'ordre social et économique des déshérités et leur donne la cohérence nécessaire qui manquait à leur expression. L'origine sociale assez élevée de certains meneurs a toujours servi d'argument aux opposants à la thèse marxiste interprétant l'hérésie comme un mouvement de lutte des classes. Cet argument est peu fondé si l'on veut raisonner suivant les notions d'in-group et d'out-group. Celles-ci, définies en langue française par H. Janne, permettent d'éclairer de manière très intéressante les tensions sociales. Et dans les cas qui occupent l'auteur ici, cette méthode semble particulièrement adaptée. La cohésion du sentiment hérétique et ethnique va ici suffisamment loin pour constituer une menace grave pour le pouvoir

établi et tend même à dépasser la notion d'in-group/out-group pour arriver à une opposition totale de deux sociétés. On est exactement à l'opposé du type de lutte défini par Barel quant au patriciat urbain ou suggéré entre l'empereur et les *potentes*, lutte qui doit se conclure par un compromis. Ici, il doit y avoir vainqueur et vaincu.

Le ch. s'achève par le «Mouvement des hommes», pages parfois séduisantes, mais aussi troublantes. L'auteur se fait l'écho des vues nouvelles, celles de Charanis, quant à la démographie byzantine. Mais elle les associe étroitement aux recherches de Tchalenko. Quelle valeur d'exemple possède le cas du Massif Calcaire ? Il me semble qu'il y a là une situation tout à fait remarquable où l'existence d'une ville très importante développe de manière considérable une économie agricole dans ses environs. Celle-ci atteint un point tel que sa croissance n'est plus entièrement liée au sort de la ville (Massif Calcaire : très largement exportateur). La régression qui frappe la ville ne se répercute pas de manière égale sur cette campagne et ce pour deux raisons. Tout d'abord, il y a cette économie largement exportatrice qui libère la campagne de la ville. Ensuite, il y a aussi un fait que les historiens du Bas Moyen Age occidental commencent à mettre en relief. Même en phase de régression, la demande urbaine atteint assez rapidement un seuil d'incompressibilité. On constate alors que les campagnes proches de la ville, souvent spécialisées, résistent mieux au plan démographique que la ville et que les campagnes plus lointaines dont l'économie est moins sophistiquée. En ce sens, le cas du Massif Calcaire est remarquable, mais il faut se garder d'en tirer des conclusions démographiques trop générales. L'opposition ville-campagne est trop simpliste : il faut tenir compte du degré d'éloignement de la ville. De même, l'auteur se fondant sur un travail de Duby, en 1965, tend à négliger les recherches plus récentes (Le Roy Ladurie, Neveux, Bois) qui montrent non seulement l'ampleur des phénomènes, mais aussi leur très longue durée et la lenteur, en général, des mouvements de récupération. Par contre, les remarques sur la désorganisation de la structure provinciale thrace sont pleines de sens. Quant aux procédés de comptage des sites archéologiques et des églises débouchant sur des pourcentages, des évaluations et non sur une simple indication générale, la plus grande réserve me semble être de rigueur et les conclusions de l'auteur à ce sujet paraissent quelque peu hâtives. On nous permettra de rappeler que la prospection archéologique se fait souvent d'après des hypothèses de travail parfois cruellement démenties. Les théories sur l'implantation des villas romaines, sur l'habitat gallo-romain marginal ont

beaucoup évolué en très peu de temps. La sécheresse de l'été 1976 a permis à R. Agache de donner à ce sujet de remarquables leçons de modestie et de méthode, particulièrement quant à l'habitat marginal. Les pages consacrées au rôle des monastères, à la définition du monastère comme groupement de producteurs pauvres échappant à leur pauvreté individuelle, sont remarquables. On notera aussi que grâce aux donations, les monastères acquièrent un capital suffisant pour leur permettre des opérations d'une ampleur interdite aux particuliers. Ces monastères deviennent eux-mêmes des rentiers du sol pratiquant à leur tour vis-à-vis des pauvres la méthode traditionnelle des propriétaires fonciers, ne consentant qu'à une redistribution très limitée.

Le dernier ch. de l'ouvrage, *Moyens et mesure des paiements*, n'est certes pas le moins important ni le moins complexe. M^{me} Patlagean s'y attache à analyser le rôle des monnaies d'or et de bronze, les rapports qui les unissent, à préciser leur fonction spécifique dans les échanges et la vie économique. Elle établit une typologie des échanges : échanges naturels, naturels apparents, mixtes et purement monétaires et définit la part des pauvres dans ces différents échanges. Tentant une estimation chiffrée de la pauvreté à l'époque envisagée, elle se livre à une étude plus ou moins détaillée des monnayages d'or et de bronze. Ce chapitre de l'ouvrage se révèle quelquefois surprenant tant y alternent des remarques intelligentes et judicieuses d'une part, des affirmations contestables de l'autre. Dans l'énoncé du problème posé, p. 341, quel sens donner au mot «accumulation»? Celui-ci revient à plusieurs reprises, chaque fois, semble-t-il, dans des acceptions différentes et d'ailleurs étrangères au vocabulaire économique utilisé par l'auteur. Mais ainsi l'auteur n'aborde pas le problème de l'accumulation qui est fondamental dans l'appréciation du développement économique (je conçois certes que ce soit très difficile, voire même impossible vu l'état des sources) et écrit : «l'échange était à lui seul incapable de produire une accumulation suffisante pour alimenter efficacement la consommation et la production elle-même», entendant par là que les échanges commerciaux se révélaient insuffisants pour approvisionner la population et aussi pour susciter la production. Comme il s'agit d'une demande de produits de première nécessité, et sauf cas d'auto-consommation, la demande est relativement inélastique et ce n'est pas la faiblesse du secteur des échanges qu'il faut incriminer, mais bien la déficience de moyens de paiement des biens souhaités, et donc en premier lieu la faiblesse du niveau des ressources. C'est donc à une proposition inverse de celle de l'auteur que l'on arrive à propos d'un problème

fondamental qui touche non seulement les échanges urbains, mais aussi les échanges qui tendent à la commercialisation des produits de la campagne (cf. aussi p. 345-346). M^{me} Patlagean (p. 346) considère l'aumône et le salaire en nature comme l'équivalent exact d'un paiement en espèces (transaction naturelle apparente) et leur oppose le salaire en nature du moissonneur qui «ignore l'existence même d'une médiation monétaire» (transaction naturelle vraie). Ces distinctions semblent quelque peu curieuses. En effet, l'auteur établit elle-même à plusieurs reprises que les aumônes ne sont jamais distribuées en argent aux bénéficiaires. Se trouve-t-on ici devant une ignorance de la médiation monétaire ou plutôt devant les marques d'une espèce de truck-system qui se place à un autre niveau que la médiation monétaire ? Le paiement en nature, calculé sur les besoins minima du salarié, tend à une stabilisation des charges de l'employeur au niveau le plus bas, tandis qu'il bénéficie des mouvements du marché «commercial» tout en niant l'existence d'un «marché du travail». D'autre part, en excluant l'usage monétaire de la rétribution minimale accordée, l'employeur exclut toute possibilité de convertir des biens donnés en salaire et donc toute potentialité d'utilisation de ce salaire à d'autres buts que la subsistance. Le système est pleinement favorable à l'employeur.

«D'un autre côté, l'accumulation convertible n'est pas propre aux avoirs importants» (p. 349). Le récit de Procope sur les événements d'Edesse en 539 doit appuyer cette affirmation. Les prostituées vendaient leurs bijoux, les paysans leurs animaux. Mais en quoi y a-t-il ici accumulation ? Le terme ne peut sûrement pas être utilisé au sens économique propre, ni dans son acception courante. Car s'il est déjà difficile d'admettre que le don exceptionnel des prostituées représente autre chose qu'une partie de leurs parures professionnelles, les dons des paysans ne constituent pas le sacrifice d'économies d'une accumulation au sens économique du terme, mais bien le sacrifice des produits de la ferme, voire même du capital circulant, vu le faible taux de commercialisation des produits qui caractérise le secteur primaire jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Par conséquent, ce texte ne peut être invoqué (p. 354) pour prouver une rareté de la circulation monétaire. Par contre, les remarques de M^{me} Patlagean (p. 350) sur la volonté d'épargner en or, même chez les pauvres, sont d'un haut intérêt. Faut-il admettre aussi facilement que l'auteur la théorie du don bilatéral développée par les moines (p. 351 sv.) ? Dans ces échanges, la notion d'estimation est-elle aussi absente que l'auteur le suppose ? A mon sens, d'autant moins que nous voyons les monastères thésauriser

assez systématiquement (voir aussi p. 355 sv.). Contrairement aux vues de M^{me} Patlagean, les dépenses incriminées (p. 353) ne sont pas des dépenses d'équipement des campagnes mais elles concernent le capital de roulement indispensable à l'exploitation et préalable à toute possibilité d'investissement dans des équipements ultérieurs. Quand nous tombons sur des dépenses d'équipement, accroissement de terres, etc., on constate, en général, qu'elles supposent la possession d'une somme importante. Cela étant, le problème des investissements agricoles, du recul des seuils technologiques, d'une application éventuelle de la loi des profits décroissants se pose d'une manière tout à fait différente de celle envisagée par M^{me} Patlagean. On a la très nette impression que les prélèvements fiscaux et seigneuriaux empêchent tout progrès technologique, sauf dans des cas bien précis comme celui des maraîchers de Constantinople. Ainsi, on retombe sur la dynamique des échanges ville-campagne que nous évoquions à propos du Massif Calcaire. La base de cette dynamique doit se rechercher dans les possibilités de résistance des «producteurs» par rapport aux propriétaires dans certains cas où la pression de la demande est très forte. Les indications sur le paiement en bronze des salaires, à l'exception des salaires de religieuses et de personnages très spécialisés qui reçoivent de l'or, est très caractéristique d'une sorte de volonté de limiter au maximum la zone de recouvrement or-bronze et de maintenir la plus grande partie de la population au niveau du bronze. La même chose vaut pour les aumônes (p. 363-364), avec cependant une certaine incertitude pour quelques aumônes stipulées en tiers de sou. M^{me} Patlagean analyse avec beaucoup de rigueur la fiscalité et ses excès. La stabilisation artificielle du prix d'achat des produits par l'État (p. 371) n'est pas sans rappeler le «truck-system» décrit p. 346 (voir ci-dessus). Le rôle de l'État pour influencer le marché en sa faveur est particulièrement bien évoqué (p. 370-371) et on souscrit entièrement à la conclusion (p. 373) : «la partie la plus importante de la population productrice, c'est-à-dire les campagnards doit alimenter en moyens monétaires un circuit dans lequel son propre accès demeure subalterne et partiel».

Soucieuse de logique dans sa démarche, M^{me} Patlagean s'est essayée à retrouver «les éléments monétaires d'une conjoncture, iv^e-vii^e siècles», ce qui, quant à la pauvreté, revient essentiellement à repérer les variations du cours du sou d'or d'une part, celles des monnaies de bronze d'autre part. Cette tâche n'est évidemment pas aisée. L'auteur a parfaitement raison d'insister (p. 410) sur l'importance de la grosse monnaie de bronze, sur son rôle de substitut de l'or dans une certaine frange d'échanges.

Cependant, pour certaines questions très complexes, je le reconnais, elle adopte une position qui n'est pas toujours clairement intelligible. A propos du monnayage de Julien (p. 411), elle établit la valeur des pièces de bronze par le poids. C'est également au poids qu'elle a recours pour les équivalences avec le sou, tout en indiquant que pour le bronze, les empereurs ont frappé «des pièces de plus en plus légères pour une valeur nominale inchangée». Et le grand succès des *minimi* semble bien indiquer que le poids ne serait pas le seul critère de valeur de la monnaie de bronze. Dès lors, le commentaire de la loi de 396 sur l'équivalence sous-bronze à 25 lb et de CJ, X, XXIX, la ramenant à 20 lb ne me semble pas définitif. Faut-il bien considérer qu'il y a déflation de l'or ? J'avoue que le terme «déflation» me surprend. Car je ne vois pas que la circulation des espèces d'or ait été réduite entre les dates indiquées par l'auteur, ni qu'il y ait eu à cette période une mesure quelconque dont la définition recouvre un des aspects de la déflation. L'usage de «déflation», p. 413, est à nouveau des plus curieux. On se demande même si l'auteur ne veut pas dire «dévaluation. ou «dépréciation» des espèces de bronze, ce qui pose tout le problème de la «valeur» des monnaies divisionnaires.

Les raisons invoquées pour justifier la dépréciation des monnaies de bronze mériteraient d'être sérieusement examinées par un numismate. Ainsi, à première vue, il est surprenant de voir lier une dépréciation du bronze et une diminution des émissions. Cette idée constituerait la négation du principe que la mauvaise monnaie chasse la bonne. Et dans le système byzantin, c'est évidemment l'État qui peut manipuler les monnaies. En ce sens, les refrappes systématiques à partir de Phocas sont caractéristiques. Les tableaux, donnant les pourcentages de fréquence des pièces de bronze, sont intéressants certes, mais il ne faut pas les interpréter trop strictement. Des trésors montrent, en effet, et M^{me} Patlagean aurait dû davantage y insister, que les pièces peuvent circuler très longtemps après leur frappe. Par contre, ce qui méritait de plus amples explications et des commentaires, c'est la signification de cet abandon de la frappe par l'État alors que la plupart des transactions n'atteignent pas au niveau de l'or. On aurait cependant tort, toute l'histoire de l'Occident le montre, de lier trop rapidement la stagnation monétaire à la stagnation économique. Il est cependant permis de s'interroger sur les conceptions profondes d'un État qui entretenait en son sein un véritable bimétallisme, organisé de manière à exclure la plus grande partie de la population de l'accès à un moyen monétaire autre que le billion, autre qu'une monnaie n'ayant par elle-même aucune valeur intrinsèque.

C'est alors aussi que l'on songe aux transformations dans le vocabulaire de la pauvreté notées par M^{me} Patlagean. On se départit mal de l'idée d'une conception civique du pauvre mais producteur, et dans une certaine manière responsable caractérisant la société antique, évoluant vers l'idée d'un pauvre secouru, assisté tant bien que mal, mais déraciné complètement dans la cité chrétienne. Il ne peut être question d'établir de trop faciles liens de cause à effet, mais devant une transformation économique aussi profonde, et qui par certains aspects semble bien résulter d'une véritable destruction d'une structure économique au profit de certaines parties des *potiores*, il est permis de se demander dans quelle mesure le christianisme a pu constituer une idéologie facilement acceptable pour les *potentes*. Il a été beaucoup parlé ces dernières années des textes apostoliques et patristiques concernant la pauvreté. Ce mouvement «historique» est né d'abord des soucis de l'Église contemporaine et on a, peut-être, trop négligé le point de vue défendu par certains catholiques conservateurs (cf. P. CHRISTOPHE, *Les devoirs moraux des riches. L'usage du droit de propriété dans l'Écriture et la tradition patristique*, Paris, 1964) qui mettent en valeur chez les Pères l'idée du riche dispensateur de biens aux pauvres, ce qui s'accorderait très bien avec la constitution des clientèles par les distributions d'aumônes aux pauvres.

L'idée générale de la pauvreté byzantine qui semble se dégager est surtout celle d'une paupérisation de parties importantes de la population, d'une dévitalisation d'une série de secteurs économiques dont les activités sont désormais soustraites au jeu économique normal. Un des secteurs où le jeu économique est faussé étant le secteur agricole, il devient évident que l'on évolue vers un blocage de la société, car on ne connaissait pas à l'époque de société qui pût croître sans un secteur primaire actif et prospère. Les perspectives d'accumulation – c'est-à-dire d'investissements productifs – étant le plus souvent annulées dans l'agriculture, c'était la base indispensable à la croissance qui disparaissait. L'exemple du Massif Calcaire est remarquable du phénomène de symbiose ville-campagne. La paupérisation des villes rend dans une certaine mesure compte de la stagnation générale qui n'est pas incompatible avec le développement des grands domaines et l'activité d'un État aux mains des *potentes*.

C'était presque une gageure que de traiter un sujet aussi vaste et de vouloir aller au fond des choses comme M^{me} Patlagean s'est attachée à le faire. Son entreprise a nécessité des recherches extrêmement vastes. Elle lui a imposé de maîtriser ou tout au moins de se familiariser avec de nombreuses disciplines historiques d'une grande complexité. Si certaines

analyses n'emportent pas toujours la conviction, jamais on ne peut reprocher à l'auteur d'avoir cherché à esquiver un problème. Le livre de M^{me} Patlagean peut susciter la contradiction, il suscitera sûrement la recherche. Courageux et honnête, il ne manquera pas d'être fécond.

Michel DE WAHA.

REMARQUES SUR LE XI^e SIÈCLE BYZANTIN À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT DE PAUL LEMERLE (*)

Les cinq études sur l'histoire byzantine au XI^e s. réunies en un volume par M. Paul Lemerle, peuvent se répartir en deux groupes inégaux selon leur structure et leur objectif. La première partie associe trois chapitres consacrés de prime abord à l'étude de sources importantes : le testament de Boilas (p. 13-63), la diataxis de Michel Attaliatè (p. 65-112) et le typikon de Grégoire Pacourianos (p. 113-191). Chaque étude commence par la description des manuscrits et présente aussi le contenu des textes respectifs. Le testament de Boilas est réédité (p. 20-29). Sur le texte de la diataxis P. Lemerle propose de nombreuses remarques, qui l'améliorent sensiblement et plusieurs fois y introduisent des corrections importantes (p. 71-76). Le texte du typikon de Pacourianos peut maintenant être consulté dans l'édition de S. G. Kauchtschischwili, dans laquelle (selon P. Lemerle) (p. 124) les erreurs «sont peu nombreuses et de minime importance», – c'est pourquoi le savant français se limite à indiquer les principales corrections, que la collation des mss. de Chios et de Bucarest invite à apporter à l'édition géorgienne (p. 125 sq., n. 25-26), et aussi les divergences les plus remarquables qui séparent la version géorgienne du typikon (utilisée en traduction latine publiée par M. Tarchnišvili) et le texte grec (p. 120). Dans chacune des trois études, l'auteur discute des problèmes de chronologie, de prosopographie et de topographie, et chaque étude se termine par une description des fortunes et des domaines de Boilas, d'Attaliatè et de Pacourianos ainsi que de l'économie des fondations. Dans ces études, P. Lemerle a notablement utilisé l'aide de ses collaborateurs, tels Ch. Astruc (p. 15-19), D. Lecco (p. 35-37), C. Asdracha (p. 176-179) et autres.

La deuxième partie du livre comprend deux études plus générales. L'une caractérise le développement socio-économique et politique de Byzance, pendant la période que P. Lemerle appelle «le tournant de son

(*) *Cinq études sur le XI^e siècle byzantin*, Paris, 1977. Un compte rendu fait par M. de Waha a paru dans *Byzantion* t. XLVIII (1978), pp. 531-534.

destin» (p. 249-312). L'autre est consacrée à l'enseignement byzantin du XI^e siècle (p. 193-248).

Comme on le sait, l'analyse du testament de Boilas comporte certaines difficultés dont la première est la localisation des villages qui avaient constitué la fortune foncière de Boilas. Boilas, comme il l'a dit lui-même, quitta le thème de Cappadoce et arriva, après un voyage d'une semaine et demie, dans une région peuplée par des tribus qui étaient «étrangères» par leur foi et par leur langue (p. 20, 8-9). Ces terres servaient de demeure aux «serpents et scorpions» (allusion à *Luc.* 10. 19) et aux bêtes sauvages, c'est pourquoi les Arméniens, qui habitaient le voisinage, perdirent leur quiétude à cause de la peur (1) (p. 22.50-51). P. Lemerle constate à juste titre (p. 45) que Boilas était installé au milieu des Arméniens, mais il ne se décide pas à conclure que la fortune de Boilas était située en Arménie ou en Cappadoce. Sp. Vryonis et Hr. M. Bartikian ont localisé les biens de Boilas dans le Taiq ou dans le district de Klardjia, mais P. Lemerle (p. 46) trouve cette localisation «impossible», parce que Boilas et sa famille n'avaient pas pu faire un voyage aussi long (500 km en ligne droite) en une semaine et demie ; qui plus est, les Arméniens de Taiq étaient chalcédoniens, tandis que Boilas dit qu'il s'est installé en milieu hétérodoxe. Certes, Bartikian a émis la supposition, que le district de Klardjia était infesté par les hérétiques Tondrakiens et qu'ils étaient justement qualifiés de serpents, scorpions et bêtes sauvages, comme le dit Boilas, – mais P. Lemerle (p. 46, n. 65) conteste le bien fondé de cette thèse ; il faut encore prendre en considération, que l'image évangélique de «serpents et scorpions» est trop vague pour être liée avec quelque hérésie concrète, – Boilas a pu parler de fourrés au sens littéraire du terme, de fourrés qu'il était nécessaire de déblayer «par la hache et le feu» (p. 22-52).

Le deuxième problème soulevé par le testament est prosopographique. L'essentiel serait de savoir qui furent le «seigneur» (*αὐθέντης*) de Boilas, le duc Michel, et son fils le magistros Basile. P. Lemerle, contrairement à Bartikian, rejoint l'opinion de Vryonis, qui les a identifiés avec les membres de la grande famille d'Edesse Apokapès/Aboukhap et son fils le magistros Basile. L'identification, proposée par Vryonis et soutenue par P. Lemerle ne s'appuie, en fait, que sur la coïncidence du titre et du prénom

(1) P. Lemerle y accepte tacitement la conjecture de Hr. M. BARTIKIAN (*Kritičeskie zamečki o zaveščanii Evstafija Voily*, *Viz. Vrem.* 19 (1961) 27) L'attitude de l'auteur envers les autres conjectures de Bartikian n'est pas spécifiée elle non plus.

de ces deux Basiles, mais elle est contredite par le fait que, selon le testament, le frère du magistros Basile était le vestarque Pharesmanès et que, selon les historiens byzantins, le vestès Pharesmanes Apokapès était un contemporain de l'empereur Romain Diogène (1068-1071). Cependant, on ne sait pas si le vestès Pharesmanès était le frère de Basile Apokapès ; il est peu probable aussi que le vestarque de 1059 ait porté, dix ou douze années plus tard, le titre inférieur de vestès ; donc, l'identification du vestarque Pharesmanès au vestès Pharesmanès Apokapès reste assez contestable. Ensuite, le père du magistros Basile se nomme Michel, tandis que le nom du père de Basile d'Edesse était Apokapès. P. Lemerle présume (p. 49) que Mathieu d'Edesse n'a point donné son prénom et qu'il s'appelait quand même Michel, mais, il serait plus admissible de suggérer une autre solution. On sait qu'une série de noms patronymiques byzantins tiraient leur origine du prénom du fondateur de la famille, par exemple les Rogérios, Pacourianos, Kassianos, Phokas, Théodorokanès, Agallianos, Polyektos. Selon Matthieu d'Edesse, le père de Basile était Apokapès, comme Grégoire s'appelait le fils de Pacourianos. Le prénom de Michel ne semble pas obligatoire, il est peut-être superflu. Enfin, le Michel du testament est décédé avant avril 1059, tandis que l'Apokapès de Matthieu retourna à Edesse en 1065. P. Lemerle résoud cette contradiction (p. 52) en affirmant que l'indication de Matthieu est « certainement fausse ». Je pense que, dans le cas présent, il s'est départi de sa prudence habituelle, car il n'y a pas de raisons suffisantes pour identifier les deux Basiles (2). Or il va plus loin encore et identifie le Basile du testament au magistros Basile mentionné dans la notice chronologique du hiéromoine Théodoulos (p. 39.17). La mention

(2) Outre l'article de BARTIKIAN, « *Otnositsja li prozvišče Παραδούναβις k magistru Vasiliju v pamjatnoj zapiske monacha Feodula* » (Izvestija AN Arm. SSR. Obsč. nauki (1959) N° 8, p. 82-84), duquel P.L. ne tient pas compte, voir maintenant aussi V. A. ARUTJUNOVA, *Vizantijskie praviteli Edessy v XI v., Viz. Vrem.* 35 (1973) 141-144. Acceptant, dans les grandes lignes, l'idée de Bartikian, Arutjunova pense que Michel, Basile et Pharesmanès étaient parents d'Apokapès et que les prénoms de Basile et Pharesmanès étaient héréditaires dans la famille Apokapès. Cf. aussi A. P. KAZHDAN, *Armjane v sostave gospodstvjuščego klassa Vizantijskoj imperii v XI-XII vv.* Erevan, 1975, p. 67-71. Contrairement à P.L. je ne pense pas que Vasil fils d'Aboukhap, qui gouvernait Edesse en 1077-1083, ait pu être le fils d'Aboukhap, qui se trouvait au service de David Curopalate encore la fin du x^e siècle. Il faut comparer les considérations de P. L. à l'égard de la parenté de Bakouran et Grégoire Pakourianos.

de Basile dans cette notice soulève à son tour certaines difficultés, dont l'une a été signalée par P. Lemerle lui-même : Basile, qu'il considère comme le duc de Paradounavis, surgit dans la notice dans un contexte géographique étrange, c'est-à-dire parmi les gouverneurs des provinces *orientales* : Edesse, Antioche, Mésopotamie, Ibérie, Vaspourakan. Le savant français (p. 43 sq.) essaye d'expliquer cela par une raison particulière : l'existence de liens de dépendance étroits qui attachaient Boilas au magistros Basile, le scribe Théodoulos étant prêtre du principal domaine de Boilas. Le caractère artificiel de cette explication apparaît évident, si l'on prend en considération, que «Paradounavis» occupe dans la notice une place très stricte – entre des thèmes euphratésiens et caucasiens, c'est-à-dire justement dans la région, où il serait naturel de localiser les villages de Boilas. Ensuite Basile Apokapès commanda une armée sur le Danube seulement en 1064-1065, or à Byzance il n'était pas habituel d'occuper une poste de gouverneur dans la même province durant cinq ou six années.

Il existe encore un autre obstacle que P. Lemerle ne semble pas prendre en considération : les noms des cinq provinces apparaissent dans la notice sans article, et seul Basile est nommé *μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι*. Certes il serait excessif d'exiger d'un scribe peu compétent comme Théodoulos une stricte observance des normes grammaticales, mais, dans le cas présent, la particularité consistant dans l'emploi de l'article coïncide avec une difficulté dans le manuscrit dont l'encre rouge s'est décolorée juste à la fin de l'article en discussion : l'on ne peut être sûr que la lecture *τοῦ* soit la seule possible, *τα* aussi ne pouvant pas être absolument exclu. Alors, deux solutions seraient admissibles : ou bien Paradounabis n'était pas un nom géographique, mais patronymique, introduit par un article (dans ce cas-là, Basile Paradounabis diffère apparemment de Basile Apokapès), ou bien «l'article» et le nom propre doivent être unis en un mot, en formant un toponyme inconnu, qui désignerait le district gouverné par le magistros Basile. En tout cas, même si l'on tient le Basile de la notice pour le gouverneur de Paradounabis, on ne peut être sûr que son identification avec le Basile de testament soit valable.

La troisième difficulté, engendrée par l'analyse du testament, concerne la chronologie des événements. Le testament de Boilas est rédigé en avril 1059, indiction XII, – c'est la date strictement établie, qu'on peut prendre comme point de départ. En dehors de cela, le testament indique qu'Anne, la femme de Boilas, mourut au début de la IX^e indiction, et leur fils Romanos âgé de trois ans – dans la VI^e, ce qui donne, selon P. Lemerle,

respectivement 1055/56 et 1052/53. P. Lemerle tient (mais non sans réserves – v. p. 30, n. 22) pour certain que le voyage de Cappadoce se situe après la naissance de Romanos et en conséquence il le date de la période située entre 1049/50, naissance de Romanos, et 1052/53 (p. 48). Laissons de côté comme légèrement suspecte la divisibilité par trois de toutes les dates du testament : XII^e, IX^e et VI^e indictions (comme aussi la mort de Romanos à trois ans) ; on sait que la divisibilité par trois était prise pour base du calcul du temps liturgique de jour, et ce principe pouvait s'être imposé à la mémoire du testateur. Mais nous devons examiner si «la chronologie d'indictions» coïncide bien avec une autre série chronologique insérée dans le testament : après la mention de son départ Boilas remarque qu'il a servi pendant quinze ans «sous la protection diligente» du duc Michel, et puis qu'il est resté huit ans au repos. Après la mort de Michel, le fils de ce dernier, le magistros (Basile) le combla de bienfaits (p. 20, 9-15). On peut se demander à quel moment de la vie de Boilas appartiennent ces périodes de quinze et de huit ans ?

P. Lemerle admet que ces huit années étaient celles qui se sont écoulées depuis le tournant décisif de la vie de Boilas, sa cessation de service et son départ de Cappadoce. Soustrayant huit du moment où le testament fut établi, il date le départ de Boilas des environs d'avril 1051, ce qui doit coïncider avec la datation s'appuyant sur la chronologie par indictions (p. 48 sq.). Il me semble, cependant, que le raisonnement de P. Lemerle est en contradiction avec le texte du testament. D'abord, la période de repos forcé de Boilas dura jusqu'à la mort de Michel ; après cela, Boilas continua à profiter quelque temps des bienfaits de Basile, ce qu'il mentionne, en parlant de biens innombrables qu'il a reçus «du duc, mon maître défunt» et aussi «de ce qu'après lui» son successeur et fils, le magistros Basile a fait (p. 21, 31-34). Nous ne savons, combien d'années Boilas a vécu sous le commandement de Basile, mais si l'on admet même un chiffre minime – une ou deux années, – il faudrait déplacer le déménagement de Boilas en 1050 ou même en 1049 ; dans ce cas-là, la coïncidence avec la chronologie d'indictions s'effondrerait, et Boilas serait «obligé» de quitter la Cappadoce avant la naissance de Romanos. Mentionnons à ce propos, que, selon P. Lemerle le magistros Basile est Basile Apokapès qui séjourna en 1059 sur les bords du Danube et qui par conséquent devait partir d'Asie Mineure au plus tard 1058 : nous devrions soustraire huit ans de cette date et non de celle de l'établissement du testament. Si l'identification proposée par P. Lemerle était valable (ce dont je doute), le départ de Boilas remonterait à une date encore antérieure.

Il y a de plus une autre circonstance qui attire l'attention : selon le testament, Boilas tomba « sous la protection diligente » de Michel encore après son déménagement. Tel est le sens direct du texte : «...ayant résidé au milieu de peuplades étrangères par (leur) foi et se distinguant (le participe grec ne coïncide point avec le substantif, ce qui se rencontre souvent dans ce monument) par (leur) langue, étant tombé (*ἐντυχών*) sous la protection diligente de Michel ... l'ayant servi pendant quinze ans, quand il exécutait les ordres impériaux (de nouveau, l'accord en genre et en cas est rompu dans l'original !) ensuite il est resté huit ans au repos. Mais quand celui-ci décéda ... » etc. Suivant le texte, nous n'avons pas seulement une date différente pour le déménagement de Boilas, mais aussi une image un peu différente des relations Boilas et Michel : Boilas ne l'a pas servi en Cappadoce, comme le pense P. Lemerle, mais il est passé sous l'égide de Michel après son départ, qui se place, vraisemblablement, aux environs de 1035.

La compréhension du texte du typikon de Grégoire Pacourianos n'engendre pas d'obstacles aussi insurmontables. La biographie de Grégoire est bien étudiée, et on peut remarquer seulement certaines bizarreries dans la façon dont l'a traitée P. Lemerle. L'auteur l'appelle géorgien d'origine, en notant par ailleurs que la distinction entre les Arméniens et les Géorgiens n'était pas alors aussi nette que nous l'imaginons : sa langue maternelle était l'arménien et dans sa parenté on trouvait des gens qui ne confessaient pas la religion chalcédonienne, mais bien l'arménienne (p. 158). P. Lemerle présume que le père de Grégoire, l'archonte des archontes Pacourianos doit être distingué du « prince des princes » Bakouran (Pakourianos), le contemporain de Basile II (p. 160) – supposition assez bien fondée, si l'on prend en considération que Bakouran était déjà en fonction en 988 et que Grégoire succomba seulement en 1086. Cependant quelques thèses de P. Lemerle devraient être quelque peu revues. Ainsi il estime sans réserves que Pakourianos (le contemporain de Basile mentionné par Skylitzès), était le frère de Phebdatos et Phersès (p. 159 sq.), tandis que Skylitzès appliqua le terme *αὐτάδελφοι*, les frères, seulement à Phebdatos et Phersès, mais non à Pakourianos. Le fils de Phebdatos ne s'appellait pas Tzitzikios, comme il est nommé dans l'édition de Cedrenus, mais Tzotzikios (cf. le géorgien Djodjiq) ce qui était déjà indiqué par Gy. Moravcsik. Au *curriculum vitae* de Grégoire, établi en détail par P. Lemerle (p. 164-175), on peut ajouter que l'« Histoire de David l'Edificateur » mentionne le *zoravar* de l'Orient Grégoire, le fils de Bakourian, maître (souverain ?) de Oltissi, Théodo-

sioupolis et Kars (3). Ce témoignage – soit dit en passant – rend caduque la thèse de P. Lemerle (p. 167) selon laquelle Grégoire fut d'abord duc de Kars et que c'est seulement ensuite qu'il retourna en Orient comme duc de Théodosiopolis.

La portée du livre ne se limite nullement aux aperçus consacrés à l'histoire caucasienne. L'auteur donne du xi^e siècle byzantin une appréciation absolument nouvelle qui diverge des points de vue traditionnels et adoptés par la plupart des savants contemporains. L'idée est très répandue (et en particulier, dans la classique *Geschichte des byzantinischen Staates* de feu G. Ostrogorsky) que, après son essor sous la dynastie Macédonienne, Byzance souffrit, dès le xi^e siècle, d'une crise profonde, qui se manifesta par son déclin économique (dévaluation de la monnaie), par des changements sociaux (refus de protection de la paysannerie et capitulation devant les forces féodales), par le désarroi de l'appareil étatique et par les échecs militaires. P. Lemerle s'appuyant sur une série de conférences présentées à la Table ronde parisienne en septembre 1973, refuse de considérer le xi^e siècle simplement comme une période de déclin. Il constate «le progrès de l'économie monétaire» (p. 272), le remplacement des taxes par des versements en espèces et – à titre d'hypothèse – «l'augmentation de la production» (p. 286). Il souligne, en particulier, que les propriétés de Boilas représentaient un capital considérable (p. 60) (4), ainsi que celles d'Attaliat (p. 105-111). Il nie, ensuite, que l'Empire connut, au xi^e siècle, «la ruine progressive de la petite propriété, fondement social, économique et militaire de Byzance» (p. 264). La structure sociale du domaine lui semble immuable, fondée sur l'emploi du fermage – «ce qui correspond au régime normal dans l'empire» (p. 60).

(3) Sur la famille de Pacourianos v. aussi A. P. KAZHDAN, *Armjane ..*, p. 58-65 et maintenant V. A. ARUTJUNOVA-FIDANIAN, *Tipik Grigorija Pakuriana*. Erevan, 1978, p. 34-46.

(4) P. L. ne cite pas le travail de G. G. LITAVRIN, *Otnositel'nye razmery i sostav imuščestva provincial'noj vizantijskoj aristokratii vo vtoroj polovine XI v.*, *Viz. očerki* 2 (1971) où se trouve entre autres choses l'analyse détaillée des biens de Boilas. La conclusion la plus importante de Litavrin est la suivante : «L'économie féodale n'était pas la source de la richesse pécunière des magnats terriens de province, plus exactement elle n'en était pas la source principale». Cette opinion coïncide en un certain sens, avec les considérations de P. L., en dépit de quelques divergences (p. ex Litavrin est d'avis que Boilas «sans doute» possédait des parèques). Sur l'article de Litavrin v. aussi le compte-rendu par G. WEISS, *Byzantina* 6 (1974), 472-474.

Bien plus, il souligne – et cela me semble le plus novateur dans sa conception novatrice – le développement et l'enrichissement d'une bourgeoisie (p. 287), qu'il appelle aussi «une classe dynamique de producteurs et de marchands» (p. 293). Les représentants de cette classe pénétrèrent, au milieu du XI^e siècle, au *synkletos*. Il introduit donc la notion d'«ouverture du Sénat» (p. 290) comme significatif de cet événement ; et de ce milieu proviennent d'«excellents administrateurs» (p. 263), dont le dernier fut Niképhoritzès (p. 300 sq.)⁽⁵⁾.

La conception de P. Lemerle peut paraître paradoxale, et cependant elle correspond, probablement, mieux à la réalité que les vues traditionnelles. En sa faveur, on peut citer non seulement les monuments numismatiques, revus récemment par C. Morrison (P. Lemerle tient compte de ses résultats p. 285 sq.), mais aussi des données archéologiques accessibles, qui montrent que les villes provinciales n'étaient pas en train de déperir (ce que pense Vryonis)⁽⁶⁾, mais connaissaient un certain essor après le profond déclin des VII^e-IX^e siècles⁽⁷⁾. Production de céramique, industrie du verre, tissage et autres métiers, y compris la production de livres se seraient développés au XI^e siècle⁽⁸⁾, comme aussi les travaux de construction⁽⁹⁾.

En même temps que le livre de P. Lemerle a paru la monographie de G. Litavrin, qui est consacrée à la même période et pose des problèmes semblables⁽¹⁰⁾. Il faut remarquer que Litavrin a une vision du XI^e siècle

(5) La plupart de ces administrateurs étaient des eunuques. Les conclusions de P. L. trouvent une certaine confirmation dans mes observations concernant le changement du rôle des eunuques à Byzance à partir de la fin du XI^e siècle ; voir A. P. KAZHDAN, *Sostav gospodstvujuščego klassa v Vizantii XI-XII vv. Anketa i častnye vyvody, č. VI : Evnučhi, Antičnaja drevnost' i srednie veka 10* (1973), 184-194.

(6) S. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and Process of Islamization from the XIth through the XVth century*. Berkeley, Los Angeles, London, 1971, p. 78-80, 145-168.

(7) V. A. P. KAZHDAN, *Vizantijskie goroda v VII-XI vv.*, Sovetskaja archeologija 21 (1954), 164-188. L'hypothèse de l'essor des villes provincielles au XI^e siècle trouve maintenant une confirmation dans les résultats de fouilles faites à Sardes et dans les villes du Bas-Danube.

(8) Voir aussi les données sur l'artisanat byzantin, non utilisées par P.L. : A. P. KAZHDAN, *Derevnja i gorod v Vizantii IX-X vv* Moscou, 1960, 190-249.

(9) C. MANGO, *Les monuments de l'architecture du XI^e siècle et leur signification historique et sociale*, Travaux et Mémoires 6 (1976), 351-365.

(10) G. G. LITAVRIN, *Vizantijskoe obsčestvo i gosudarstvo v XI-XI vv.*, Moscou, 1977

qui semble opposée à celle de P. Lemerle. Selon la formule de Litavrin, «la grande propriété foncière, dont le fondement était le travail des paysans dépendants, des parèques, jouait le rôle le plus important dans la vie sociale du village» (p. 95) ; la propriété foncière privée s'accroissait «aux dépens des terres communales et des petits propriétaires, ainsi que des biens d'état» (p. 288) ; l'intervention du pouvoir étatique fut cause «des traits de plus en plus évidents d'extinction de l'activité artisanale et mercantile» (p. 153) ; la population urbaine d'artisans et de commerçants fut transformée «en un état taillable, privé de droits, dont l'activité de production était entièrement sous le contrôle rigoureux et vigilant de l'appareil fiscal et policier de l'Empire» (p. 289). Le processus de féodalisation, datant des x^e et xi^e siècles, affaiblit l'Empire, parce que «le système routinier du pouvoir à Byzance entra en contradiction avec le cours historique régulier du développement social et économique» (p. 196). En conformité avec cela, Litavrin constate l'existence «d'une crise profonde du système impérial d'administration» (p. 261). «La crise grave, qui affecta l'Empire dans les années vingt et trente du xi^e siècle», était causée par le fait que «le développement progressif des rapports de production féodaux» n'était pas suivi par des «changements adéquats de la structure sociale et politique de la société» (p. 289).

Pour P. Lemerle le xi^e siècle se caractérise par un essor économique et social de la bourgeoisie, tandis que le village conservait l'ancien ordre économique et social ; selon lui, l'appareil étatique commença à se transformer en conformité avec l'intérêt de la bourgeoisie ; pour Litavrin, au contraire, on trouve le progrès justement dans le développement des rapports féodaux, tandis que le système étatique se conservait et que l'activité artisanale et commerciale était supprimée. En ce qui me concerne je ne comparerai pas maintenant en détail et je ne vérifierai pas en retournant aux sources ces deux conceptions (cette tâche nécessiterait, probablement, un livre entier) – je me risque seulement à exprimer une supposition : la contradiction entre P. Lemerle et Litavrin, n'est-elle pas spécieuse, ne peut-elle être expliquée par le fait que les deux savants ont mis l'accent sur des côtés différents de la réalité byzantine du xi^e siècle ? Autrement dit, ne peut-on pas admettre qu'au xi^e siècle les villes connaissaient un grand épanouissement (il saute aux yeux que les conclusions de Litavrin concernant le destin des villes provinciales des x^e et xi^e siècles sont basées sur les matériaux provenant d'un seul petit centre, Lampsaque, et qui, de plus, se rapportent au commencement du xiii^e siècle) et que les forces féodales se trouvaient en état de développement progressif, bien que celui-ci pût rester latent ?

P. Lemerle s'écarte en deux points de sa conception novatrice sur le xi^e siècle progressiste : premièrement, dans son appréciation du développement culturel de Byzance, et deuxièmement, dans son estimation des événements de la fin du siècle.

L'idée traditionnelle d'une Byzance déclinant au xi^e siècle se trouvait en contradiction avec un fait remarqué depuis longtemps : l'essor culturel de l'Empire à cette époque. P. Lemerle n'examine pas tous les aspects de la vie culturelle de l'Empire, mais, se borne à une partie de celle-ci, à savoir le niveau de l'enseignement. Cependant, s'il a de toute manière souligné de progrès social et économique de ce siècle, il reste, au contraire, beaucoup plus sceptique en ce qui concerne l'état de l'enseignement. Il pense, que dans ce domaine il n'existait aucun changement notable par rapport à la période précédente : l'école élémentaire restait la même ; pour l'enseignement «moyen» on ne peut pas constater de changements notables, bien qu'il y eût plus d'écoles qu'au x^e siècle (p. 241 sq.) ; il n'y avait pas non plus de changement radical dans le contenu du savoir (p. 245). Pour corroborer cette idée, P. Lemerle essaie de montrer que l'école de droit, créée à Constantinople aux environs de 1047, ne fut point un établissement «universitaire» (p. 210), et que le titre d'hypatos des philosophes ne désigne pas un titulaire d'une chaire d'État de philosophie (p. 224 sq.). Il me semble que cette idée, si peu conforme à la conception générale de l'auteur, doit subir un contrôle sérieux. C'est justement à P. Lemerle que l'on doit une formule parfaite exprimée en une autre occasion : «Se représenter Byzance comme immuable pendant onze siècles serait tomber dans le piège qu'elle a elle-même tendu» (p. 251). Je crains bien qu'en soulignant l'immuabilité du système d'enseignement à Byzance, il se tombe dans ce même piège, contre lequel il a lui-même mis en garde. Byzance était beaucoup plus routinière en paroles qu'en actes, et il faudrait rendre justice aux témoignages modestes relatifs aux changements dans le domaine de l'enseignement au xi^e siècle. La relation même envers l'héritage antique changeait : les ix^e et x^e siècles sont des époques de copies et d'extraits (P. Lemerle lui-même, dans un livre précédent, a parfaitement montré l'étroitesse de l'encyclopédisme du x^e siècle), tandis qu'à partir du xi^e siècle commence la période des commentaires et interprétations⁽¹⁾. La personnalité même de Psellos

(1) V. J. IRIGOIN, *Centres de copie et bibliothèques*, Byzantine Books and Bookmen. Washington, 1975. 25 sq. Irigoïn affirme, cependant, qu'une attitude nouvelle envers l'héritage antique est née seulement à partir du xii^e siècle, mais il

serait inimaginable au x^e siècle. La tendance répandue dans l'historiographie contemporaine qui consiste à «neutraliser» le rationalisme de Jean Italos (p. 247) me semble discutable : il y a un lien direct entre Italos et les rationalistes du xii^e siècle, Eustathe de Nicée et Soterichos. L'école de droit fut un établissement unique : elle posséda une charte octroyée par le souverain (ce qui est un des indices formelles les plus importants pour les universités en Occident médiéval), elle donna une formation professionnelle, et non une culture générale, ses élèves reçurent des diplômes d'État. Si nous considérons que le titre d'hypatos des philosophes appartenait, au xi^e siècle, à des gens tels que Psellos et Italos, il est peu plausible de considérer son enseignement comme vide de sens. Il est possible que derrière la discussion concernant la schédographie se cache quelques choses de plus significatif que ne le pense P. Lemerle (p. 235-241)⁽¹²⁾, et le système des concours des écoliers a dû être une nouveauté radicale. Il est probable, enfin, que Mauropous a joué un rôle plus notable dans le développement de l'éducation que ne le suggère la compréhension littérale des formules stéréotypées (p. 197-201, 221-223)⁽¹³⁾.

Si l'on faisait la comparaison entre le niveau du développement littéraire au temps de Constantin VII et au milieu du xi^e s. où naît une nouvelle manière d'envisager la situation de l'écrivain et de traiter les personnages, à ce moment qui connaît un grand essor de la rhétorique et le culte de l'amitié entre savants, peut-être alors se rendrait-on compte que la thèse de P. Lemerle (p. 246) qui refuse au xi^e s. byzantin le titre d'«aube d'une renaissance» ne rend pas un son tout à fait convaincant.

À la différence du milieu du xi^e s., la fin de celui-ci est considéré par P. Lemerle comme une période de déclin qui se manifeste par l'abandon des

ne prend pas suffisamment en considération l'activité de Psellos. P. L. a raison, en remarquant (p. 244) qu'un des mérites de Psellos était d'être retourné aux sources.

(12) Une tentative pour comprendre le contenu social de discussions à propos de la schédographie voir A. GARZYA, *Storia e interpretazione di testi bizantini*. London, 1974, Pt. VII, p. 3-6.

(13) P. L. n'a pas cité les travaux de Ja. N. LJUBARSKIJ sur Mauropous : *K biografii Ioanna Mavropoda*, *Byzantinobulgarica* 4 (1973) 41-51 ; *Psell v otnošenijach s sovremennikami (Ioann Mavropod, Ioann Ksiflin, Konstantin Lichud)*, *Palestinskij sbornik* 23 (1971), 129-136. Il faut noter une tentative intéressante faite par Ljubarskij de dater la mort de Mauropous après 1075 ou même après 1081. Contrairement à P. L., Ljubarskij lie la lettre N° 122 de Mauropous avec «l'ouverture de la soi-disant université de Constantinople». V. maintenant Ja. N. LJUBARSKIJ, *Michail Psell. Ličnost' i tvorčestvo*. Moscou, 1978, p. 40-48

ressources économiques (p. 305 sq.), par la grave dévaluation monétaire (p. 307 sq.), la défaite de la bourgeoisie et l'établissement d'un régime aristocratique, d'une «société bloquée» (p. 309 sq.), par l'extension du mercenariat (p. 302 sq.) etc. Si les biens de Boilas ont été donnés à ferme ou labourés par des esclaves et affranchis, Pacourianos, à la fin du XI^e siècle, a exploité des parèques, c'est-à-dire des paysans dépendants, à côté des salariés (p. 188 sq.). Son typikon reflète un vocabulaire de vasselage, bien que P. Lemerle réfute l'existence d'une féodalité byzantine : selon lui, dans le typikon il s'agit d'une féodalité géorgienne, qui existait vraiment dans «cette micro-société géorgienne, installée en Thrace» (p. 187) ⁽¹⁴⁾. Il croit que «le nouveau régime de la *pronoia* n'est pas encore institué» (cf. plus bas, la n. 15), mais que le système d'apanages est en train de croître (p. 310). En rapport avec cela une observation de P. Lemerle est digne d'une attention spéciale : au XI^e siècle, le rôle de l'Église se renforçait dans tous les domaines (p. 247). L'Église établit le contrôle sur l'enseignement (p. 247 sq.); les fondations pieuses eurent une bonne occasion de s'accroître (p. 111) : l'auteur fait un récit particulièrement détaillé sur la signification de la maison des Manges (p. 273-283) ⁽¹⁵⁾. On pourrait noter, en complément, l'intensification de la construction monastique : selon les données de J. Koder et F. Hild ⁽¹⁶⁾, dans l'Hellade et la Thessalie la première mention d'un monastère peut être datée : au IX^e siècle – 1 ; au X^e – 2 ; à la fin du X^e – 3 ; au XI^e – 2 , aux XI^e-XII^e – 7 ; au XII^e – 10, à la fin du XII^e – 6 ; les premiers d'entre eux furent construits autour de centres administratifs, comme Athènes et Thèbes, tandis que aux XI^e et XII^e siècles la construction se répandit en Eubée, en Thessalie et dans d'autres régions. On peut ainsi affirmer que la divergence entre les conceptions de P.

(14) P. L. ne touche point la question des allusions à des relations de vassalité dans les autres sources byzantines, par ex le testament de Boilas. le duc Michel fut le «seigneur» de Boilas et celui-ci, à son tour, eut des «gens proches» (*οἰκεῖτοι*) (p. 26, 246)

(15) Au nombre des administrateurs des Manges, cités par P. L., il faut probablement ajouter Constantin, le proêtre, mystique et (?) grand trophaiophore, mentionné dans une inscription vague du soi-disant petit Sion – v. V. S. ŠANDROVSKAJA, *Grečeskaja nadpis' «Malogo novgorodskogo siona»*, *Viz. Vrem.* 38 (1977), 157-160. Sur la soi-disant *pronoia* des Manges (p. 280-282) voir aussi A. P. KAZHDAN, *Agrarnye otnošenija v Vizantii XIII-XIV vv.* Moscou 1952, 212 sq. Comme P. L., je refuse de tenir les Manges pour un domaine foncier.

(16) J. KODER, F. HILD, *Hellas und Thessalia, Tabula Imperii Byzantinae*. I. Wien, 1976 (les chiffres sont de moi)

Lemerle et de Litavrin touche plus à la chronologie qu'au fond. P. Lemerle situe le progrès de la grande propriété foncière (les apanages) et de la dépendance paysanne (l'exploitation des parèques) à la fin du xi^e siècle, tandis que Litavrin attribue ces processus déjà aux x^e et xi^e siècles.

Cependant, il y a une nuance importante dans cette divergence de conceptions. Litavrin voit dans le développement de la féodalité un processus progressiste. Selon lui, la crise était causée non par la féodalité comme telle, mais par une collusion des forces féodales contre le système de l'État routinier, par une collusion, dans laquelle l'ordre traditionnel fut victorieux, en éliminant les éléments féodaux et les villes. Au contraire, P. Lemerle considère l'aristocratie comme un élément pernicieux et démoralisant, qui a détruit les germes de la bourgeoisie et l'administration byzantine pourtant solide. Alors, nous touchons un problème, dont la solution est à rechercher dans l'histoire postérieure, celle du xii^e siècle : P. Lemerle est-il dans le vrai, en tenant le règne des Comnènes pour une période de déclin économique et politique, ou bien les Comnènes arrivèrent-ils à stabiliser la situation ? Il me semble que Byzance, aux xi^e et xii^e siècles, a connu un grand essor de l'économie urbaine et aussi un développement progressif des éléments féodaux. L'un et l'autre minaient la centralisation byzantine et le monopole constantinopolitain. Au xi^e siècle la centralisation et Constantinople restaient encore fortes, mais les administrateurs menèrent l'Empire à la catastrophe des années soixantedix. Pour ma part, à la différence de P. Lemerle, je préférerais rester sur la réserve en ce qui concerne leur appréciation si élogieuse. En fait, le temps des échecs politiques fut de brève durée, et les Comnènes, s'appuyant sur les «clans» aristocratiques et sur les villes provinciales, purent remonter le courant.

Le travail de P. Lemerle possède un double mérite. Il offre une analyse exemplaire des monuments historiques et, en même temps, une conception nouvelle et originale. Et même si l'analyse circonspecte et la vue d'ensemble entrent parfois en conflit en raison de certaines inconséquences, il faut dire que, après la lecture de ce livre, on commence à mieux comprendre le xi^e siècle byzantin et les problèmes qu'il soulève pour l'historien.

L'AMBIGUÏTÉ DES DATES GRECQUES DE L'ÉPOQUE POST-BYZANTINE EXPRIMÉES DANS L'ÈRE DU MONDE

Dans une note parue l'an dernier dans la présente revue (1), j'ai déjà soulevé le problème des dates exprimées, aux xvi^e, xvii^e, xviii^e siècles, voire plus tard encore, dans l'ère du monde, alors que cette ère n'était plus employée par les autorités politiques et que l'usage commun était de dater soit dans l'ère chrétienne soit d'après l'hégire.

En 1973, M. Politis avait recueilli plusieurs exemples montrant à l'évidence que le calcul de la date dans l'ère du monde avait été effectué sommairement, c'est-à-dire en ajoutant simplement 5508 au chiffre de l'année de l'ère chrétienne, même s'il s'agissait d'un mois de l'année où il aurait fallu ajouter 5509 (2).

Ma précédente note avait eu pour but de prouver qu'au début du xvii^e s. encore, il arrivait que, en dehors du monde des érudits, certains moines appliquassent correctement la règle classique de conversion d'une date de l'ère chrétienne dans l'ère du monde. Et, en note, je terminais en donnant un autre exemple dans lequel il était clair que le calcul avait été fait de manière sommaire, mais cette fois en ajoutant 5509 au chiffre de l'année de l'ère chrétienne.

La plus grande prudence semblait donc être de rigueur. Le calcul peut être exact ; il peut aussi être erroné, et ce de deux manières, les uns ajoutant uniformément 5508, les autres uniformément 5509.

Un nouvel exemple de cette dernière manière de faire vient de me tomber sous les yeux : il a été recueilli par M. Kurt Treu dans le tétraévangile *Eing. 1973/531* du Deutsches Buch- und Schriftmuseum de Leipzig (3). Au f. 242^r de ce ms., on lit dans la marge inférieure : *ἐλαβᾶ την*

(1) *Byzantion*, t. 48 (1978), pp. 277-278.

(2) *Παλαιογραφικά*, 8 : *Ἡ χρονολογία ἀπὸ κτίσεως κόσμου στὴ μεταβυζαντινὴ ἐποχὴ*, dans *Ἑλληνικά*, t. 26 (1973), pp. 321-324.

(3) *Die griechischen Handschriften des deutschen Buch- und Schriftmuseums in Leipzig*, dans *Revue d'Histoire des Textes*, t. 6 (1976), p. 330.

ὑεροσύνη εν μῆ αὐγουσθος εἰς κ ἡμερα ε ετους .ζρμδ. Le sens de cette note rudimentaire est clair : celui qui a écrit cela a voulu noter qu'il avait été ordonné prêtre le 20 août 7144 (de l'ère du monde), un jeudi.

M. Treu se contente de commenter : «20. August 1636 jedoch nicht Freitag, sondern Mittwoch». Il a donc commis une première faute – de distraction – en croyant que *ἡμερα ε* devait se traduire par «vendredi» : chacun sait que dans la semaine byzantine *ἡ πέμπτη* est le jeudi. – Supposant le calcul de l'année conforme à la règle classique, il a essayé de vérifier quel jour de la semaine était le 20 août 1636 : il s'est trompé en croyant qu'il s'agissait d'un mercredi ; en fait, dans l'Église grecque qui, à cette époque, n'avait nulle part encore accepté la réforme grégorienne, le 20 août 1636 était un samedi.

Comment concilier cela avec ce que dit la note ?

La chose est simple si, au lieu de retirer 5508 à 7144, on retire 5509. En effet, dans le calendrier julien, le 20 août 1635 est bien un jeudi. Nous avons donc un nouvel exemple de calcul sommaire par adjonction de 5509 sans égard au mois de l'année.

Il me semble désormais suffisamment prouvé que la plus grande prudence doit être de règle dans la conversion des dates exprimées dans l'ère du monde à l'époque post-byzantine ; je ne reviendrai plus sur le sujet.

Mais qu'il soit permis de remarquer en terminant que, devant des notes personnelles telles que celle d'un prêtre notant le jour de son ordination, il ne faut pas trop vite croire à une erreur : ce sont là des souvenirs assez nets pour que, normalement, on doive faire confiance à celui qui les a couchés sur le papier.

Jacques NORET.

CHRONIQUE

LA BYZANTINOLOGIE SOVIÉTIQUE EN 1974-75

Historiographie

G. L. KURBATOV, *Istorija Vizantii (istoriographija)* – «Histoire de Byzance (historiographie)», L, 1975, 256 p. Le développement de la byzantinologie du xv^e siècle à nos jours. Le livre contient 7 chapitres : 1) Historiographie de l'époque de l'humanisme, 2) Historiographie érudite, 3) Historiographie du siècle des lumières, 4) Historiographie de la première moitié du xix^e siècle, 5) La byzantinologie de la deuxième moitié du xix^e siècle et du commencement du xx^e siècle, 6) La byzantinologie en 1917-45, 7) La byzantinologie après la seconde guerre mondiale. A l'intérieur des chapitres le matériel est réparti selon les différents pays (Byzantinologie française, etc.). Ces chapitres sont précédés par l'indication des caractères généraux de la byzantinologie de telle ou telle période ; l'auteur éclaire le changement des opinions historico-philosophiques, l'élargissement des sources, le reflet des problèmes politiques dans la byzantinologie.

Z. V. UDAL'COVA, K. A. OSIPOVA, *Sovetskoje vizantinovedenije* – «La byzantinologie soviétique», *Razvitije sovjetskoj istoričeskoj nauki*, 1970-1974, M, 1975, 154-167.

A. V. URUŠADZE, *Klassičeskaja filologija i vizantinovedenije v Sovetskoj Gruzii* – «Philologie classique et byzantinologie dans la Géorgie soviétique», *Problems in ancient culture*, Tbilissi, 1975, 5-16.

Sujets traités aux conférences. Thèses

G. Je. LEBEDEV, *Naučnaja sessija po vizantinovedeniju v Leningrade* – «Conférence scientifique de Léninegrad consacrée à Byzance», VV, 36, 1974, 214-218.

Antičnosť i antičnyje tradicii v kul'ture i iskusstve Sovetskogo Vostoka, M, 1974, 45 p. Thèmes des rapports : certains concernent des sujets de byzantinologie.

Antičnyje, vizantijskie i mestnyje tradicii v stranach vostočnogo Černomor'ja – «Traditions antiques, byzantines et locales dans les pays situés sur la côte orientale de la Mer Noire», Tbilissi, 1975, 120 p., Thèmes des rapports. La byzantinologie a fait l'objet, des rapports suivants : S. S. AVERINCEV, *La structure de la métaphore chez le Pseudo-Aréopagite et Nonnos de Panopolis* ; M. D. LORDKIPANIDZE, *De l'utilisation des sources écrites antiques et byzantines dans l'historiographie géorgienne* ; Je. P. METREVELI, *Les monuments liturgiques géorgiens et les problèmes de l'hymnographie géorgienne et grecque* ; T. A. MILLER, *Topique de la vie courante dans les lettres d'exil de Jean Chrysostome* ; R. S. MIMINOŠVILI, «Le guide» d'Euthyme l'Ibère, *une source du roman grec «Barlaam et Ioasaph»* ; S. G. KAUCHČIŠVILI, *Byzance et la culture géorgienne des XI^e-XII^e s.* ; A. D. ALEKSIDZE, *Le texte géorgien du traité polémique antilatín par Eustratios de Nicée* (v. ci-dessous) ; A. V. BANK, *Les relations Byzance-Orient d'après l'argenterie* ; Hr. M. BARTIKJAN, «Chronographie» de Mathieu d'Edesse et politique de Byzance en Arménie ; N. Z. VAČNADZE, «La vie et le martyr de S. Costanti Kartveli» en tant que source pour l'histoire des relations byzantino-géorgiennes, V. A. GVACHARIA, «Symbolique des nombres», et «harmonie cosmique» dans la musique byzantine et géorgienne ; L. M. GRIGOLAŠVILI, «Le grand canon» d'André de Crète et «L'hymne de repentance» par David le Bâtitseur ; S. P. KARPOV, *La formation de l'Empire de Trébizonde et le rôle de la Géorgie (1204-1215)* ; T. G. KUKAVA, *La philosophie grecque et la pensée philosophique géorgienne des X^e-XI^e siècles* ; I. M. NODIA, *Sources géorgiennes concernant l'impératrice byzantine Marthe-Marie* ; T. V. POPOVA, *Contribution sur la renaissance de l'antiquité hellène dans la littérature byzantine du XII^e siècle* ; R. G. SIRADZE, *L'inscription en vieux Géorgien récemment découverte dans l'église ossuaire de Batchkovo* ; L. A. FREIBERG, *Nicétas d'Héraclée, écrivain et instituteur du XI^e siècle* ; E. G. CHINTIBIDZE, *La question de la paternité de «Barlaam et Ioasaph» dans la byzantinologie moderne* ; M. A. ŠANIDZE, «Le commentaire sur les psaumes» d'Ephraïm Mcire et ses sources.

A. A. ČEKALOVA, *Thèses sur l'histoire de Byzance soutenues en 1968-1972*, VV, 36, 1974, 218-221.

Travaux concernant les byzantinistes

P. O. AKOPJAN, *Iz pisem Nikolaja Adonca* – «La correspondance de Nicolas Adontz», VON (1975), n° 11, 82-111. P. A. BELECKIJ, A. I.

Beleckij comme byzantiniste (1884-1961), Ant. Viz., 399-409. R. A. GUSEJNOV, *N. V. Pigulevskaja i tjurkologija (k 80-letiju so dnja roždenija)* – «N. V. Pigulevskaja et la turcologie (pour son quatre-vingtième anniversaire)». Sovetskaja tjurkologija (1974), N° 1, 52-57.

Problèmes généraux d'histoire byzantine

Ju. M. KOBISČANOV, *Tipy i sistemy feodal'nych obščestv* – «Types et systèmes de sociétés féodales», Konferencija «Tipologija razvitogo feodalizma v stranach Vostoka» (tezisy dokladov i soobščenij), M, 1975, 40-45. Chaque système féodal formait une structure consistant en un centre et une périphérie : les trois empires centraux (Byzance, Califat et Chine) étaient encerclés par une zone d'états de second ordre (Empire de Charlemagne, Khaghanat khazare, etc.) ; cette zone était entourée d'une zone de troisième ordre, etc. Le féodalisme fut un système hétérogène et dynamique qui se développa par à-coups. A. P. NOVOSEL'CEV, *Genezis feodal'nych otnošenij v stranach Bližnego i Srednego Vostoka*. – «La genèse de la société féodale dans les pays du Proche-Orient et du Moyen-Orient», *ibid.*, 20-23. Cette région doit être divisée en deux parties : le territoire romano-byzantin et celui de l'Iran. La formation de la société féodale dans le premier est le résultat de la synthèse complexe des relations esclavagistes, du régime ancien des communautés locales et des différentes structures qui existaient chez les peuplades barbares.

Z. V. UDAL'COVA, *Problemy tipologii feodalizma v Vizantii* – «Problèmes de la typologie du féodalisme byzantin», *Problemy social'no-ekonomičeskich formacij*, M, 1975, 124-157 ; Z. V. UDAL'COVA, K. A. OSIPOVA, *Otličitel'nyje čerty feodal'nych otnošenij v Vizantii (postanovka problemy)* – «Traits caractéristiques des relations féodales à Byzance. Aperçu du problème», *VV*, 36 (1974), 3-30 ; Z. V. UDAL'COVA, K. A. OSIPOVA, *Osobennosti feodalizma v Vizantii* – «Les traits caractéristiques du féodalisme byzantin», *VI* (1974), n° 10, 98-117 (Résumé en anglais – p. 222) ; Z. V. UDAL'COVA, K. A. OSIPOVA, *Tipologičeskije osobennosti feodalizma v Vizantii* – «Les traits typologiques du féodalisme à Byzance», *Problemy social'noj struktury i ideologii srednevekovogo obščestva*, L. 1974, 4-28. La société féodale s'est constituée à Byzance par suite de la synthèse de la formation esclavagiste en décomposition et des relations féodales, qui se développaient chez les peuplades barbares, tandis que les principes antiques restaient prédominants. Les conditions naturelles ne se prêtaient en rien au développement d'une société du type asiatique

s'appuyant sur l'économie d'irrigation. A Byzance il y avait co-existence de la pleine propriété privée, provenant du Bas-Empire romain, de la propriété d'état (qui ne présentait pas de caractère patrimonial) et de la propriété des paysans organisés en communautés agraires. La propriété conditionnée de la terre et la structure hiérarchique de la domination terrienne (et aussi le système de vassalité) ne s'y développaient que lentement : c'est à partir du XII^e s. seulement que commence à apparaître la donation conditionnée des droits des pronoiars. La conservation d'une couche spéciale de parèques d'état et de la rente publique est un trait particulier de la paysannerie byzantine tandis que les domaines des féodaux byzantins restaient sous le contrôle du gouvernement. La dégradation de la vie urbaine du VII^e jusqu'au commencement du IX^e siècle y fut plus faible qu'en Occident, sa régénération se manifesta plus tôt. La capitale de l'empire, Constantinople, joua un rôle hypertrophié. La structure sociale se caractérise par la place assez grande de la bureaucratie dans la classe dominante, par l'influence de la couche supérieure des artisans et des marchands, par la faiblesse relative de la noblesse provinciale, par l'instabilité de la noblesse tant que l'organisation des ordres resta inachevée. Dans la sphère de l'administration on trouve la centralisation étatique combinée avec le principe théocratique.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Zakonomernyj perechod k feodalizmu i sintez* – «La passage régulier vers le féodalisme et le problème de synthèse», ADSV, 12 (1975), 33-53. Critique de la théorie de synthèse pendant la genèse du féodalisme (v. ci-dessus). Selon Sjuzjumov, la synthèse est une confusion mécanique des principes romains et germaniques. Il pense que les Germains ne furent pas porteurs de tendances féodales, mais empruntèrent la même voie de développement que les Romains autrefois au temps de Romulus et des Lois des Douze Tables. Cependant, ils agirent dans une situation différente, quand la formation esclavagiste eut atteint son point culminant, en réalisant la *Pax Romana*, et en établissant les conditions nécessaires à l'intégration économique. Les guerres contre les envahisseurs barbares amenèrent la tension des forces de l'Empire. La société fit un énorme saut en arrière, ce qui s'exprima en Occident par le renforcement de l'esclavage, l'abolition de la bureaucratie, la réorganisation de la justice, tandis que Byzance ne connut pas ce saut en arrière, elle subit seulement le choc culturel. Plus tard, particulièrement comme résultat de la prise du pouvoir par les masses en 602, à Byzance eut lieu «une translation grandiose de propriété», qui se manifesta dans l'accroissement des communautés agraires et dans la dissolution des

formes préféodales déjà en train de naître dans l'Empire romain. L'Église chrétienne, en défendant les traditions romaines (la petite famille, le droit romain, la propriété privée), contribua au renforcement des principes féodaux.

Relations agraires

I. F. FIKHMAN, *Krupnyje zemlevladel'cy i municipal'naja organizacija v pozdnerimckom Egipte (po oksirinčskim papyrusam)* – «Grands propriétaires terriens et organisation municipale dans l'Égypte du Bas-Empire (selon des papyrus d'Oxyrhynchus)», VDI (1975), N° 1, 49-67 (avec résumé en anglais). L'organisation municipale continua à exister jusqu'au vi^e s., époque où sa vie devint purement nominale et où elle fut transformée en appendice de grands domaines.

X. V. CHVOSTOVA, *K voprosu o metodike izmerenija stepeni social'no-ekonomičeskogo neravenstva v istoričeskich sovokupnostjach* – «La méthode permettant de mesurer le degré d'inégalité dans les ensembles historiques». *Matematičeskije metody v issledovanijach po social'no-ekonomičeskoj istorii*. M, 1975, 45-74. L'analyse quantitative des *praktika* byzantins, provenant de la Macédoine du Sud au xiv^e siècle, montre une intégration plus poussée que l'évolution. Ceci signifie que durant les 40 années étudiées la proportion de richesse et de pauvreté dans le milieu paysan n'avait pas changé essentiellement.

La ville et le commerce à Byzance

I. F. FIKHMAN, *Social'no-ekonomičeskije otnošenija v jegipetskom gorode IV-serediny VII v. (po papyrusam g. Oksirinča)* – «Les relations économiques et sociales dans la ville égyptienne du iv^e au milieu du vii^e siècle (selon des papyrus d'Oxyrhynchus)». Thèse de doctorat, L, 1974, 34 p. Les traits distinctifs de cette époque étaient un fort recul des terres publiques, l'essor temporel de la petite propriété et la poussée irrésistible de la grande propriété foncière. La production artisanale ne baissa pas. Les papyrus confirment la tendance à la substitution de la main d'œuvre libre au travail servile dans la production à partir du iv^e s. Le rôle des curiales diminua, ils furent remplacés dans toutes les sphères d'activité par les grands propriétaires fonciers (v. plus haut). La population libre de la ville devint dépendante de l'aristocratie terrienne. Cf. aussi I. F. FIKHMAN, *Oksirinč i Ermupol' v vizantijskoje vremja (sopostavlenije arendnych*

dogovorov) – «Oxyrhynchus et Hermoupolis à l'époque byzantine (comparaison des baux)», *Drevnij Vostok*, I : K semidesjatipjatiletiju akad. M. A. Korostovceva. M., 1975, 184-191.

Rapports sociaux

G. Je. LEBEDEVVA, *Kodeksy Feodosija i Justiniana ob istočnikach rabstava* – «Codes de Théodose et de Justinien à propos des sources de l'esclavage», suite (v. *Byz.*, XLVIII (1978), p. 290). A partir du IV^e s., le rôle des sources internes de l'esclavage s'accroît bien que la guerre reste parmi les sources principales. Dans le même temps, les formes atypiques de l'exploitation des esclaves se sont répandues. Selon Lebedeva, ce furent les traits de la crise croissante de l'esclavage, reflétés aussi dans le processus de l'évolution et de l'unification de la terminologie appliquée aux esclaves. Mais les tendances esclavagistes ne disparurent pas, et la période du Bas-Empire ne connut pas l'abolition active des relations esclavagistes. Cf. aussi G. L. KURBATOV, G. Je. LEBEDEVVA, *K voprosu a caractere balkanskogo goroda IV-V vekov* – «Étude sur la caractère de la ville balkanique des IV^e et V^e siècles», *Srednevekovyj gorod*, 2 (Saratov, 1974), 46-52 : la loi *Cod. Théod.*, XII, 1, 96 (a. 383) témoigne de l'utilisation du travail des esclaves sous différentes formes ; G. Je. LEBEDEVVA, *Rannevizantijskoje zakonodatel'stvo o gorodskich i gosudarstvennych rabach* – «La législation du Bas-Empire sur les esclaves des villes et de l'état», *Srednevekovyj gorod*, 3 (Saratov, 1975), 22-33 : la réduction du rôle des esclaves des villes à partir de la fin du V^e s. ; les ateliers d'état des IV^e-V^e siècles furent d'origine municipale, exploitant les anciens esclaves des villes, passés aux mains de l'état ; G. Je. LEBEDEVVA, *Evoljucija terminov, oboznačavšich rabov v rannevizantijskom zakonodatel'stve* – «Évolution de la terminologie appliquée aux esclaves dans le droit du Bas-Empire» – *Problemy social'noj struktury i ideologii srednevekovogo obščestva*, I (L., 1974), 95-106.

A. B. KOVEL'MAN, *Paramonarii-najemnyje rabotniki greko-rimskogo Egipta* – «Les paramonarii, travailleurs salariés dans l'Égypte gréco-romaine», *Narody Azii i Afriki* (1974), N^o 4, 134-140. Cette analyse basée particulièrement sur des papyrus du Haut-Empire, est valable aussi pour l'Égypte byzantine. Les paramonarii, travaillant du matin au soir, ont possédé le statut de demi-esclaves ; leur condition était héréditaire.

I. F. FIKHMAN, *Ἐκ δικαίου τετραμοιρίας*, *Palestinskij sbornik* 25 (1974), 115-118. La phrase, citée dans le titre, se trouve dans *P. Flor.*, III, 325.8

(a. 488) et peut-être dans *P. Oxy.*, XVI, 1910.24 (s. VI) ; elle est liée à la *pars quarta* du curiale celle qu'il était obligé de transmettre à la *curia*, si son héritier n'était pas membre de celle-ci ou n'était pas marié à un curiale.

A. P. KAŽDAN, *Social'nyj sostav gospodstvujuščego klasa Vizantii XI-XII vv.* – «La structure de la classe dominante à Byzance aux XI^e et XII^e siècles». M., 1974, 293 p. L'exposé détaillé fait en français par I. SORLIN, *Travaux et mémoires*, 6 (1976), 367-380 nous autorise à ne pas parler de ce livre. V. aussi l'exposé en russe : M. A. POLJAKOVSKAJA, *RŽ. Obščestvennyie nauki v SSSR, Sér. 5 : Histoire* (1975), N^o 2, 240-248 et compte-rendu : Ju. L. BESSMERTNYJ, *IFŽ* (1976), N^o 2, 236-242, où l'on discute si l'on peut admettre la méthode utilisée par Každan. A. P. KAŽDAN. *Armjane v sostave gospodstvujuščego klasa Vizantijskoj imperii v XI-XII vv.* – «Les Arméniens dans la structure de la classe dominante de l'Empire byzantin aux XI^e et XII^e siècles», Erevan, 1975, 190 p. L'auteur signale dans la classe dominante à Byzance 14 familles d'origine arménienne incontestable, 4 familles d'origine soi-disant arméno-ibérienne et 20 familles, dont l'origine arménienne reste discutable (entre autres les Phokas, les Skléroï, les Dalassène). Un chapitre particulier est consacré aux Arméniens nobles au service de Byzance, qui n'ont pas laissé après eux de familles dans le cadre de l'aristocratie byzantine. Dans la conclusion on montre la proportion approximative des familles arméniennes dans la noblesse byzantine (10-15%), la spécialisation de leurs fonctions (emploi de préférence dans l'armée), le changement de leur rôle pendant les XI^e et XII^e siècles (diminution de ce rôle à partir du commencement du XII^e siècle), la répartition territoriale des régions où ils faisaient leur service (de préférence les régions frontalières), leur pénétration relativement faible dans le «clan» des Comnènes et la participation active de la noblesse arménienne au mouvement d'opposition.

Relations sociales et économiques chez les Slaves méridionaux

Je. P. NAUMOV, *Dinamika serbskogo feodalizma i problema tipologičeskich sdvigov na Balkanach (v epochu tureckoj ekspansii)* – «Le dynamisme de la féodalité serbe et le problème des changements typologiques dans la péninsule Balkanique (à l'époque de l'invasion turque)», *Karpatodunajskije zemli v srednje veka*. Kichinev, 1975, 53-69. Le dynamisme de

la propriété féodale sur le territoire de la Serbie et de Zeta de la fin du xiv^e à la première moitié du xv^e siècle ne se borne pas seulement à l'extension des grands domaines ecclésiastiques et laïcs ; on observe aussi des phénomènes contraires : tendance à freiner l'accroissement de la propriété ecclésiastique, restriction de l'immunité fiscale.

Je. P. NAUMOV, *Gospodstvujuščij klass i gosudarstvennaja vlast' v Serbii XIII-XV vv.* – «La classe dominante et l'État dans la Serbie aux xiii^e-xv^e siècles», M., 1975, 336 p. La lutte entre forces centrifuges et centripètes dans l'État serbe. Naumov pense que les tendances centripètes ont toujours trouvé l'appui de formes économiquement progressistes, tout d'abord des villes. Il distingue quatre étapes dans cette lutte : 1) Fin du xii^e-commencement du xiii^e s. : le particularisme se manifeste dans le maintien des principautés séparées, la centralisation dans l'apparition de réunions d'états, 2) xiii^e s. : augmentation des tendances centripètes, 3) Fin du xiii^e-première moitié du xiv^e s. : renforcement des tendances centrifuges, décentralisation féodale et formation de la hiérarchie féodale, particularisme idéologique du clergé orthodoxe, constitution de *baština*. La consolidation temporelle de l'état était liée à l'essor politique d'Étienne Dušan, 4) milieu du xiv^e-milieu du xv^e s. : le démembrement de l'État serbe ne doit pas masquer l'existence de certains traits centripètes : la consolidation de la classe dominante, la suppression d'une ébauche de hiérarchie, la sécularisation de la propriété ecclésiastique, la diminution de l'immunité fiscale de l'Église.

Organisation de l'État

K. N. JUZBAŠJAN, «*Eskurial'skij taktikon*» – *novyj vizantijskij istočnik po istorii Armenii* – «Le tacticon de l'Escorial» – une nouvelle source byzantine pour l'histoire de l'Arménie», VON (1975), N° 5, 91-98.

K. N. JUZBAŠJAN, *Zaveščanije Jevstafija Voily i voprosy femnoj administracii «Iverii»* – «Le testament d'Eustathe Boilas et les problèmes d'administration du thème d'Ibérie», VV, 36 (1974), 73-82. Polémique contre Hr. M. Bartikjan à propos de la notice chronologique de l'hiéromoine Théodoulos liée au testament de Boilas. Selon Juzbašjan, le duc Michel du testament ne fut pas gouverneur de l'Ibérie ; le magistros Basile, fils du duc Michel, est peut-être à identifier avec le magistros Basile, duc de Paradounabis ; Basile Apokapes et Basile, fils de Michel, furent des personnes différentes ; l'appartenance de Michel au lignage des Apokapes doit être exclue.

Hr. M. BARTIKJAN, *O feme Iverija* – «A propos du thème d'Ibérie», VON (1974), N° 12, 68-79. Polémique contre l'article par V. Arutjunova-Fidanjan (v. *Byz.*, XLVIII (1978), p. 292).

V. A. ARUTJUNOVA-FIDANJAN, *Fema Vaspurakan (territorial'nyj sostav)* – «Le thème de Vaspourakhan (son territoire)», VON (1974), N° 9, 92-99. Les frontières de Vaspourakhan en 1034.

V. A. SMETANIN, *Raschody Vizantii ne armiju i flot (1282-1453 gg.)* – «Les dépenses de l'État byzantin pour l'armée et la marine (1282-1453)», ADSV, 12 (1975), 117-125. Les dépenses de Byzance pour l'armée et la marine aux XIII^e-XV^e s. furent irrégulières, leurs formes diverses : salaire, entretien de mercenaires, donation de terres byzantines aux mercenaires, achat d'armes à l'étranger, paiement aux Turcs, formation de l'armée féodale des pronoïaires.

V. V. KUČMA, *Iz istorii vizantijskogo vojnogo iskusstva na rubeže IX-X vv. (struktura i čislennost' armejskich podrazdelenij)* – «Éléments d'histoire de l'art militaire à Byzance à la limite du IX^e et X^e s. (structure et effectif des unités militaires)», ADSV, 12 (1975), 79-85. La structure interne complexe, l'existence d'unités nombreuses et différenciées ont permis à l'armée byzantine de mener à bien ses combats.

Droit

V. M. KATRYČ, *Deržava i pravo starodavn'ogo Rima* – «État et droit de la Rome ancienne», Kiev, 1974, 113 p. (en ukrainien). Ce livre contient entre autres les chapitres «Régime politique de l'Empire Romain» et «La chute de l'Empire Romain d'Occident». O. S. JOFFE, V. A. MUSIN, *Osnovy rimskogo graždanskogo prava* – «Cours élémentaire de droit romain civil», L., 1974, 156 p.

Je. E. LIPŠIC, *Vizantijskoje pravo v period meždu Eklogoj i Prochironom (Častnaja rasprostranennajy Ekloga)* – «Le droit byzantin entre l'Ecloga et le Procheiron (Ecloga privata aucta)», VV, 36 (1974), 45-72. L'*Ecloga privata aucta* parut au IX^e s., avant le Procheiron. L'auteur anonyme, dans ses suppléments à l'Ecloga de 726, a utilisé la législation de Justinien, qui resta en vigueur aux VIII^e-IX^e s. Selon Lipšic, les suppléments à l'Ecloga témoignent du développement des relations monétaires pendant le IX^e s.

Mchitar Goš, SUDEBNIK – «Le Code de Mekhitar Goch». Texte critique, préface et commentaire par Kh. TOROSJAN, Erevan, 1975, 118 + 643 p.

Ja. N. ŠČAPOV, *Vizantijskoje i južnoslavjanskoje pravovoje nasledije na Rusi (kormčije knigi) v XI-XIV vv.* – «L'héritage juridique byzantin et slave

du Sud en Russie (nomocanons) aux XI^e-XIV^e s.». Thèse de doctorat. M., 1975, 46 p. Classification des manuscrits de *Kormčii knigi* (nomocanons slaves). La première rédaction fut faite sur la base du *Syntagma* en 14 titres (III^e rédaction) avec certaines additions du Nomocanon en 14 titres. La seconde version s'appuie sur la *Synopsis* des canons par Étienne d'Éphèse (avec un commentaire d'Aristéno) et le *Syntagma* en 14 titres avec un commentaire de Zonaras. L'auteur distingue 6 sous-groupes parmi les manuscrits de cette version.

R. G. PICHOKA, *Vizantijskij monach – russkij mitropolit Ioann II kak kanonist i diplomat* – «Jean II, moine byzantin, métropolit de Russie comme canoniste et diplomate», ADSV, 11 (1975), 133-144. Deux œuvres de Jean II : l'épître adressée au pape Clément III et le canon ecclésiastique adressé à Jacob à la chasuble noire. Pichoja suppose que la traduction du Nomocanon primitif (préphotien) est liée à l'activité de Jean.

Histoire politique

G. L. KURBATOV, *K probleme tipologii gorodskich dvizenij v Vizantij* – «La typologie du mouvement urbain à Byzance», *Problemy social'noj struktury i ideologii srednevekovogo obščestva*, 1. L., 1974, 44-61. L'auteur distingue la période «municipale» du mouvement urbain (IV^e siècle) et «l'époque de la lutte des partis du cirque» (de la fin du IV^e s. jusqu'au VI^e s.). La fin de la seconde étape se caractérise par la disparition définitive des formes et des traditions antiques dans la vie politique de la ville. La nouvelle étape ne commence qu'aux IX^e-X^e s. G. L. KURBATOV, *Ješče raz o vizantijskich dimach* – «Encore une fois à propos des dèmes byzantins», *Srednevekovyj gorod*, III (Saratov, 1975), 3-21. Polémique contre A. CAMERON, *Demes and Factions*, dans *B.Z.*, 67, 1974, 74-91).

A. S. KOZLOV, *Političeskaja opozicija pravitel'stvu Vizantii v konce IV-načale VI vv.* – «Opposition politique contre le gouvernement de Byzance de la fin du IV^e jusqu'au commencement du VI^e s.». Thèse. Sverdlovsk, 1975, L, 19 p. ; A. S. KOZLOV, *Osnovnyje čerty opozicii pravitel'stvu Feodosija I v vostočnoj časti Rimskoj imperii* – «Les principaux traits de l'opposition contre le gouvernement de Théodose I^{er} à l'Est de l'Empire Romain», ADSV, 12 (1975), 66-78 ; A. S. KOZLOV, *Soderžanije konfliktika Aspara i L'va I* – «Le contenu du conflit entre Aspar et Léon I^{er}», ADSV, 11 (1975), 110-123. L'histoire des conflits politiques à Byzance de Théodose I^{er} jusqu'à Anastase I^{er}. Selon Kozlov, l'opposition de la noblesse byzantine reflétait la lutte pour obtenir une part des profits

provenant de l'intégration économique dans la Méditerranée orientale. La noblesse du capital lutte pour la centralisation, contre les tendances centrifuges, la noblesse provinciale était liée aux centres municipaux, qui s'appuyaient sur le développement de la petite production, tandis que certains groupes utilisaient les phénomènes transitoires d'économie. Cependant, la faiblesse des phénomènes transitoires incita ces groupes à en appeler aux masses populaires, ce qui en fait porta un coup au système des relations esclavagistes d'époque tardive.

B. I. KANDELAKI, *Petriconskaja obitel' v Bolgarii* – «Le monastère de Petritzos en Bulgarie», Tbilisi, 1975, 45 p. (en géorgien et en russe, avec résumés en français, allemand et anglais) ; B. I. KANDELAKI, *Afon, Petroni i Džvari* – «Mont Athos, le monastère de Petritzos et l'église de Džvari» Tbilisi, 1975, 78 p. (en géorgien). Le monastère de Petritzos fut construit par le prince géorgien Grégoire Pakourianos (= fils de Pakourian) ; son typikon fut rédigé en trois exemplaires, dont un en géorgien et deux en grec. Dans l'église de Saint Nicolas fut installée une académie.

U. N. ZAVRAŽIN, «*Mesoi*» v *pozdnevizantijskom gorode po dannym «Istorii» Ioanna Kantakuzina* – «Les mesoi dans la ville byzantine de la basse époque selon l'Histoire de Jean Cantacuzène», *Srednevekovyj gorod III* (Saratov, 1975), 224-230. Selon Cantacuzène, les *μέσοι* furent un groupe de marchands et d'usuriers, attaché au commerce local, et non une bourgeoisie naissante. A l'appui de cette thèse il met en lumière la communauté d'intérêts des *mesoi* et de l'aristocratie féodale.

Histoire ecclésiastique

M. RAPAFA, *Antimonofizitskij traktat neizvestnogo avtora* – «Traité contre les monophysites par un auteur inconnu», *Vestnik AN Gruz. SSR. Sér. de langue et littérature* (1975), n° 1, 17-31 (en géorgien).

G. Ja. DRESVJANSKAJA, «*Oval'nyj dom christiankoj obščiny v Starom Merve*» – «La maison «ovale» de la communauté chrétienne à Saryj Merv», *Trudy Južno-Turkmenkoj archeologičeskoj kompleksnoj ekspedicii*, XV (Achkhabad, 1974), 155-181. Des fouilles ont été faites dans l'édifice de forme ovale construit en brique crue à Gjaur-kala à la fin du iv^e-commencement du v^e siècle et reconstruit plus tard ; on y a trouvé l'effigie de la croix et quelques autres objets d'origine chrétienne (ampoule portant une image de lion). L'édifice fut habité par des chrétiens-anachorètes de Merv.

G. G. MANUČARJAN, *Pagos Taronaci o tondrakijskom dviženii* – «Pagos

Taronaci sur le mouvement tondrakite», IFŽ (1974), N° 4, 115-122 (en arménien avec résumé en russe). Un auteur arménien du XI^e-XII^e s. décrit l'hérésie tondrakite. La lutte des tondrakites contre l'église dominante s'étendit aussi à la seconde moitié du XI^e s.

Relations internationales de l'Empire byzantin

V. T. SIROTENKO, *Istorija međunarodnyh otnošenij v Jevrope vo vtoroj polovine IV-načale VI v.* – «Histoire des relations internationales dans l'Europe pendant la seconde moitié du IV^e-commencement du VI^e s.», Perm' 1975, 281 p. Relations de l'Empire romain avec des peuplades barbares à partir de 350 jusqu'au commencement du VI^e s. décrites du point de vue de l'historiographie anti-germanique : selon Sirotenko, les barbares (tout d'abord les Huns et les Vandales) menèrent contre l'Empire des guerres de rapines, suivies de la destruction des forces productives. Ils ne furent pas alliés aux masses populaires, mais au contraire, ils furent utilisés par la classe dirigeante pour supprimer le mouvement des colons, des esclaves, des citadins pauvres, qui s'opposèrent en règle générale aux incursions des barbares. Ce n'est qu'après l'établissement des barbares sur le territoire romain que commence le processus de rapprochement des paysans germains avec les descendants des propriétaires romains.

A. M. REMENNIKOV, *Vzaimootnošenija Rimskoj imperii i plemen Podunav'ja v 324-337 g.n.e.* – «Les relations de l'Empire romain et des peuplades du bord du Danube en 324-337», Učenyje zapiski Kazanskogo ped. instituta 136 (1974), 144-163. Les succès militaires et diplomatiques de Constantin dans sa lutte contre les barbares des bords du Danube.

D. P. LYS, *Rost političeskoj roli rimskoj cerkvi v period pontifikata Grigorija I (590-604)* – «L'augmentation du rôle politique de l'Église romaine pendant le pontificat de Grégoire I^{er} (590-604)», Social'no-ekonomičeskie problemy istorii drevnego mira i srednich vekov, M., 1974, 79-121. Entre autres, il y est traité du conflit de Grégoire avec l'empereur Maurice, en particulier à propos du titre «œcuménique» adopté par le patriarche Jean le Jeûneur.

P. I. ŽAVORONKOV, *Nikejskaja imperija v sisteme međunarodnyh otnošenij XIII veka (osnovnyje problemy)* – «L'Empire de Nicée dans le système des relations internationales au XIII^e s.», Thèse, M., 1975, 23 p. ; P. I. ŽAVORONKOV, *Nikejskaja imperija i Zapad (Vzaimootnošenija s gosudarstvami Apenninskogo poluoostrova i papstvom)* – «L'Empire de Nicée et l'Occident (Les relations avec les états de la péninsule italique et la

papauté)», VV, 36 (1974), 100-121. L'auteur distingue 4 périodes d'activité internationale de l'Empire de Nicée (1204-1214, 1215-1225, 1226-1247, 1248-1260) et souligne la puissance de l'Empire et l'ampleur de son activité diplomatique de Novgorod jusqu'à l'Égypte, de la France jusqu'à la Mongolie.

S. P. KARPOV, *Trapezundskaja imperija i gosudarstva Jevropy v XIII-XV vv.* – «L'Empire de Trébizonde et les états européens aux XIII^e-XV^e s.», Thèse, M., 1974, 23 p. ; S. P. KARPOV, *Trapezund i Konstantinopol' v XIV v.* – «Trébizonde et Constantinople au XIV^e siècle», VV, 36 (1974), 83-99. Trébizonde était une cité-*emporium* médiévale, où les tendances du capitalisme primitif ne s'étaient pas encore développées. Les relations entre Trébizonde et Byzance tendirent vers l'établissement de rapports équitables. Les contacts avec Venise et Gênes se sont avérés plus favorables à Trébizonde qu'à Constantinople. L'auteur suit les péripéties de la lutte et les variations du commerce, en s'inspirant des données concernant les sommes d'*incanti*, que les entrepreneurs vénitiens ont payé au Sénat. Karpov décrit aussi les relations entre Trébizonde et la papauté, la Russie Ancienne, Pise, Florence, la France, l'Angleterre, la Castille, le royaume de Sicile et le duché de Bourgogne.

Les Voisins de l'Empire byzantin

V. D. KOROLJUK, *Osnovnyje problemy formirovanija kontaktnoj zony v Jugo-Vostočnoj Jevrope i bessinteznogo regiona v Vostočnoj i Central'noj Jevrope* – «Les problèmes principaux liés à la formation de la «zone de contacts» du Sud-Est européen et de la région «sans mélange» dans l'Europe orientale et centrale», *Problemy social'no-ekonomičeskich formacij*, M., 1975, 158-184 ; V. D. KOROLJUK, *Kontaktnaja zona v Jugo-Vostočnoj i Central'noj Jevrope epochi rannego srednevekov'ja i problemy jeje etničeskoj istorii* – «La zone de contacts dans l'Europe du Sud-Est et dans l'Europe centrale du haut moyen âge et son histoire ethnique», *SovSlav* (1974), N° 1, 53-57. L'intérêt de Koroljuk pour ladite «zone de contacts» a déjà été noté. V. *Byz.*, XLVII (1977), p. 505.

S. A. BELJAJEV, *O senatorach «Istorii» Viktora iz Vity* – «A propos de sénateurs dans l'histoire de Victor Vitensis», *Srednije Veka*, 38 (1975), 250-259. Comme il n'y avait pas de sénateurs dans le royaume vandale. Genséric a arrêté et exilé les membres du sénat urbain, les *curiales*.

J. A. DVORECKAJA, *Ocenka charaktera i značenija langobardskogo zavojevanija Italii v buržuaznoj istoriografii XIX-pervoj poloviny XX v.* –

Appréciation du caractère et du rôle de la conquête lombarde en Italie dans l'historiographie «bourgeoise» du XIX^e s. et de la première moitié du XX^e s.), *Problemy ekonomičeskogo i političeskogo razvitija stran Jevropy v antičnuju epochu i srednje veka*, M, 1975, 98-178. Aperçu d'historiographie.

A. G. MKRTUMJAN, *Bor'ba Chalifata za ovladenije glavnymi Kavkazskimi prohodami* – «La lutte du califat pour les principaux passages du Caucase», *IFŽ* (1975), 209-214 ; A. N. TER-GEVONDJAN, *Pravovoje položenije armsjanskogo naroda pod vladyčestvom Chalifata* – «Situation juridique du peuple arménien sous le joug du califat», *VON* (1975), N° 4, 74-88 (en arménien avec résumé en russe).

L. A. SEMENOVA, *Iz istorii fatimidskogo Jegipta* – «Éléments d'histoire de l'Égypte fatimide», M, 1974, 264 p. Ch. 1 : Les relations des Fatimides avec Byzance et les croisés ; ch. 3 : Comparaison du développement des institutions dans l'Égypte fatimide et à Byzance aux X^e-XII^e s. ; le commerce égypto-byzantin (très important est le témoignage de Mustancir concernant la promesse de Constantin IX d'expédier du blé à l'Égypte). Ch. 4 : Ressemblances de l'ordre social en Égypte et à Byzance, en particulier, existence de la propriété foncière d'État dans les deux pays.

R. A. GUSEJNOV, *Sovremennoje sostojanije i bližajšije zadiči izučenija sel'džukskoj problemy* – «L'état actuel des recherches sur les Seldjukides et leurs tâches immédiates», *Tjurkologičeskij sbornik 1973*, M, 1975, 24-37. Aperçu historiographique, incluant les travaux des historiens turcs, ignorés en général par les byzantinistes. Parmi les problèmes posés on citera : «L'Asie Mineure et les Seldjukides», «Byzance et les Seldjukides», «La Transcaucasie et les Seldjukides», «Les croisés et les Seldjukides».

Les peuples Slaves

V. P. NEROZNAK, *Slavjanskaja toponimija v Albanii i Grecii* – «La toponymie slave en Albanie et en Grèce», *Issledovanija po toponimike. Materialy toponimičeskoi komissii 1972/73 gg.* M, 1974, 5-11. Les traits de toponymie slave communs à l'Albanie et à la Grèce proviennent de la source commune, c'est-à-dire de l'existence d'une population de langage slave, du groupe bulgare-macédonien et serbe, établis dans ces régions pendant des siècles.

O. N. TRUBAČEV, *Rannije slavjanskije etnonimy-svideteli migracii slavjan* – «Le reflet de la migration slave dans les ethnonymes slaves primitifs», *Vjaz* (1974), N° 6, 48-67. Analyse d'ethnonymes *Βελοχρώβατοι*,

Σέβερεις, Κρυβιτζοί, Σέρβοι, Δραγοβίται, Σμολένοι, Ἐξερῖται, etc. comme témoignages de la migration slave.

E. A. RIKMAN, *Etničeskaja istorija naselenija Podnestrov'ja i prilagajuščego Podunav'ja v pervych vekach našej ery* – «L'histoire ethnique de la population dans la région du Dniestr et du Danube voisin aux premiers siècles de notre ère», M., 1975, 336 p. La culture de Černjakhovo a pris naissance dans une situation ethnique très complexe, résultant de la fusion des Sarmates et des Gètes avec des peuplades agricoles de Thrace au moment de l'invasion germanique et slave. M. B. ŠČUKIN, *O nekotorych problemach Černjachovskoj kul'tury i proischoždenija slavjan* – «Quelques problèmes concernant la culture de Černjakhovo et l'origine des Slaves», SA (1975), N° 4, 57-70. Polémique contre les articles de E. A. RIKMAN, I. S. VINOKUR et V. V. SEDOV, publiés dans SA (1972), N° 4 (voir *Byz.*, XLVII (1977), p. 504 et 505 où Sedov a été erronément orthographié Sadov). E. A. RIKMAN, *Pamjatniki sarmatov i plemen černjachovskoj kul'tury* – «Les monuments des Sarmates et des peuplades de Černjakhovo», Kichinev, 1975, 169 p. L'auteur souligne l'influence des artisans grecs sur la poterie Sarmate dans la région du Dniestr et du Prut, l'existence de découvertes de monnaies romaines des III^e-IV^e siècles et de sépultures de type chrétien.

G. F. ČEBOTARENKO, *Raskopki na poselenii Etulija VI* – «Les recherches archéologiques dans la localité Etoulie VI», Arch. otkr., 1974, g. M, 1974, 449-450. Dans la localité d'Etoulie VI en Moldavie, on a découvert une habitation de l'époque romaine avec des céramiques du IV^e s. et des monnaies de bronze de la fin du IV^e s. et 4 habitations creusées dans la terre datant de l'époque du premier empire bulgare. I. B. KLEJMAN, A. A. KRAVČENKO, *Raskopki Tiry i Belgoroda* – «Les recherches archéologiques à Tyras et Belgorod», Arch. otkr., 1974, M. 1975, 288-289. Certains monuments de Tyras datés de la période suivant l'invasion des Goths, notamment un édifice de la seconde moitié du IV^e siècle, témoignent que la construction y a continué même après le départ des Romains.

G. B. FEDOROV, G. F. ČEBOTARENKO, *Pamjatniki drevnich slavjan (VI-VIII vv.)* – «Les monuments des Slaves anciens des VI^e-VIII^e s.», Kichinev, 1974, 134 p. I. A. RAFALovič, *K voprosu o stepeni vlijanija Vizantii na material'nuju kul'turu naselenija Karpato-Dnestrovskich zemel' v VI-IX vv.* – «L'importance de l'influence byzantine sur la culture matérielle de la population dans les Carpathes et le Dniestr aux VI^e-IX^e s.», Karpato-Dunajskije zemli v srednije veka, Kichinev, 1975, 7-19. On a découvert des monnaies byzantines, des amphores, des objets en métaux précieux et

non ferreux et aussi en verre dans la région du Dniestr, du Prut et du Seret. La fin de la civilisation sédentaire de Černjakhovo provoqua la rupture des relations commerciales et culturelles entre la population des Carpathes et du Dniestr et les centres de commerce et d'artisanat de la basse Antiquité. Ces relations reprirent après le peuplement de la région par les Slaves au VI^e s., mais à cette époque la zone des contacts immédiats se borna au bas-Danube. Après l'incursion des Slaves au delà du *limes* danubien ces relations commencèrent à diminuer, et elles furent interrompues à la fin du VII^e s. pour ne reprendre qu'après la chute du premier empire bulgare. G. F. ČEBOTARENKO, *Kalfa-gorodišče VIII-X vv. na Dnestre* – «Kalfa, localité fortifiée sur le Dniestr aux VIII^e-X^e s.», Kichinev, 1973, 116 p. (1). Deux niveaux ont été découverts dans la localité de Kalfa en Moldavie : un niveau slave des VIII^e-IX^e s. et l'autre de la période du premier empire bulgare (seconde moitié du IX^e-X^e s.). Sous la pression de Petchénègues la population de Kalfa se retira dans le Paristrion.

A. T. SMILENKO, *Slov'jani ta ich susidi v stepovomu Podniprovi (II-XIII vv.)* – «Les Slaves et leurs voisins dans les steppes du Dniepr aux II^e-XIII^e s.», Kiev, 1975, 211 p. (en ukrainien) ; O. M. PRICHODNJUK, *Slov'jani na Podilli (VI-VII st.)* – «Les Slaves dans la Podolije aux VI^e-VII^e s.», Kiev, 1975, 155 p. (en ukrainien).

Je. P. NAUMOV, *Slavjanskije strany v zapadnojeropejskoj publicistike XIV v.* – «Les terres slaves dans la littérature publiciste occidentale du XIV^e s.», *Slavjane i Zapad*, M, 1975, 215-226. Les renseignements sur la Serbie, la Bulgarie, Byzance et la Russie ancienne fournis dans l'œuvre anonyme «*Descriptio Europae orientalis*» et dans le projet de Croisade du Pseudo-Brocardus (Guillaume Adam) en 1332.

La Russie ancienne et Byzance

D. L. TALIS, *Rosy v Krymu* – «Les Ros en Crimée», SA (1974), N^o 3, 67-99 (résumé français). Les toponymes comportant la racine «ROS» en Crimée se trouvent sur le territoire où le matériel archéologique atteste depuis la deuxième moitié du premier millénaire la présence d'une population ethniquement proche de celle du bassin du Don et de celle située en bordure de la Mer d'Azov rattachée à la population de l'antiquité classique. V. aussi chronique précédente (*Byz.*, XLVIII (1978), p. 301).

(1) La chronique précédente avait omis de signaler ce livre.

E. I. ČANPIRA, *«Razvedka ob Achillese», ili nesostojavšejesja otkrytije* – «Les renseignements sur Achille, ou la découverte qui n'a pas eu lieu», Sovetskaja etnografija (1974), N° 4, 187-189. A propos du livre par A. JUŖOV, *«Dumy o russkom slove»* – «Considérations sur le mot russe» (M., 1972), où l'auteur s'efforçait de démontrer qu'Achille était «un prince russe». Čanpira reconsidère les passages de Malalas, Léon le Diacre et Attaliates relatifs à Achille et pose la question de la genèse de la légende byzantine concernant l'identité des Russes et des Myrmidons antiques.

G. S. LEBEDEV, *Put' iz varjag v greki* – «La voie qui mène des Varègues aux Grecs», Vestnik Leningradskogo univ. (1975), N° 20, fasc. 4, 37-43 ; G. N. KARAJEV, *O maršrute vodnogo puti «iz varjag v greki» na učastke oz. Ilmen'-r. Zap. Dvina.* – A propos de l'itinéraire suivi par la voie «des Varègues aux Grecs» entre le lac Ilmen et la Dvina Occidentale», Izvestija Usesojuznogo geografičeskogo obščestva, 107 (1975), N° 2, 154-159 ; G. S. LEBEDEV, V. A. BULKIN, V. A. NAZARENKO, *Drevnerusskije pamjatniki bassejna r. Kaspli i put' iz varjag v greki* – «Les monuments russes anciens dans le bassin du fleuve Kaspla et la voie qui mène des Varègues aux Grecs», Vestnik Leningradskogo univ. (1975), N° 14, fasc. 3, 166-170. Travail fait d'après les recherches archéologiques de 1966.

M. B. SVERDLOV, *Skandinavcy na Rusi y XI v.* – «Les Scandinaves en Russie au XI^e siècle», Skandinavskij sbornik 19 (1974), 55-68. Ils s'intéressent entre autres, à l'achat de marchandises byzantines à Novgorod. M. B. SVERDLOV, *Izvestija Švedskih runičeskich nadpisej o skandinavach na Rusi i v Vizantii* – «Les données des inscriptions runiques suédoises concernant les Scandinaves en Russie et à Byzance». Archeografičeskij ježegodnik za 1972 g., M., 1974, 102-109.

A. G. KUZ'MIN, *Ob etničeskoj prirode varjagov* – «L'origine ethnique des Varègues», VI (1974), N° 11, 54-83 (résumé en anglais p. 223). Les Varègues furent une peuplade d'origine celtique, habitant sur la côte Sud de la Mer Baltique et dans les îles. Au moment de leur apparition en Europe Orientale ils avaient déjà adopté la langue slave.

A. N. SACHAROV, *Kij : legenda i dejstvitel'nost'* – «Kij : légende et réalité», VI (1975), N° 10, 133-141. Les événements, mentionnés dans la légende de Kij (éponyme de Kiev), en particulier son expédition contre Constantinople, sont à dater du VI^e et du commencement du VII^e s. A. N. SACHAROV, *U istokov russkoj diplomatii* – «Aux sources de la diplomatie russe», Istorija SSSR (1975), N° 5, 148-160. Les traits de la diplomatie de la Russie ancienne reflétés dans les vies de Saint Étienne de Surož et de Saint Georges d'Amastris. A. N. SACHAROV, *Russkoje posol'stvo v Vizantiju*

838-839 gg. – «L'ambassade russe à Byzance en 838-839», *Obščestvo i gosudarstvo v feodal'noj Rossii*, M., 1975, p. 247-261. Historiographie du problème. Selon l'auteur, le fait que les ambassadeurs du *chacanus* sont nommés dans les *Annales Bertiniani* des Suédois ne concerne pas le caractère ethnique de l'état qui les avait envoyés.

I. B. GREKOV, *Vostočnaja Jevropa i upadok Zolotoj Ordy (na rubeže XIV i XV vv.)* – «L'Europe Orientale et le déclin de la Horde d'Or (à la limite du XIV^e-XV^e s.)», M., 1975, 519 p. A notre thème se rapporte le chapitre «L'église russe et Cargrad entre les années 70 et 80 du XIV^e s.».

Alains, Huns, Petchénègues, Valaques

V. A. KUZNECOV, *Alanskaja kul'tura Central'nogo Kavkaza i ee lokal'nyje varianty v V-XIII vv.* – «La culture des Alains dans le Caucase Central et ses variantes locales aux V^e-XIII^e s.», *Materialy po archeologii i drevnej istorii Severnoj Osetii*, III. Ordjonikidzé, 1975, 21-34 ; V. A. KUZNECOV, *Alany i tjurki v verchovjach Kubani* – «Les Alains et les Turcs dans le haut Kouban», *Archeologo-etnografičeskij sbornik*, 1. Naltchik, 1974, 76-94. L'auteur analyse entre autres la phrase sur les Alains de Jean Tzetzes.

V. B. VINOGRADOV, *Alany v Jevrope* – «Les Alains en Europe», VI (1974), N° 8, 111-121 ; V. A. KUZNECOV, A. P. RUNIČ, *Pogrebenije alanskogo družinnika IX v.* – «Sépulture d'un guerrier alain du IX^e s.», SA (1974), n° 3, 196-203 (résumé en français). Dans la région de Karatchaev-Tcherkessk.

A. V. GADLO, *Novyje mater'jaly k etničeskoj istorii Vostočnogo Predkavkaz'ja* – «Nouvelles données concernant l'histoire ethnique de la région précaucasienne de l'est», *Drevnosti Dagestana, Makhatchkala*, 1974, 140-153. L'auteur réfute la thèse de V. A. Kuznecov, qui a cru que la deuxième couche de la localité fortifiée Kazar-kala est due aux Alains ; selon Gadlo, elle est due aux Sabirs, mentionnés par Procope.

A. P. SMIRNOV, *K voprosu o gunnskich plemenach na Srednej Volge i Prikaspii* – «A propos des peuplades hunniques sur la Volga Moyenne et en bordure de la Mer Caspienne», *Archeologičeskije issledovanija na Juge Vostočnoj Jevropy*, M., 1974, 65-71. Critique de la théorie concernant l'origine hunnique des Bulgares ; selon Smirnov, les Bulgares furent d'origine sarmate.

I. O. MOLODČIKOVA, *Geografične rozmiščennja pečenigiv u IX-XII st.* – «Où habitèrent les Petchénègues aux IX^e-XII^e s. ?» *Ukrain. istor. žurnal* (1974), N° 8, 105-107 (en ukrainien).

M. M. FREJDEBERG, *Gorod i vlahi v Dalmacii (XIV-XVI vv.)* – «La ville et les Valaques en Dalmatie aux XIV^e-XVI^e s.», *Karpato-Dunajskije zemli v srednjie veka*. Kichinev, 1975, 198-213. Caractéristique de la tournure d'esprit du Valaque : la fidélité, le goût de la liberté personnelle, l'art d'assurer sa défense, la mobilité économique, la solidité des liens avec les proches parents ou la communauté.

Transcaucasie et Byzance

N. LOMOURI, *Očerki iz istorii Kartlijskogo (Iberijskogo) carstva v III-načale IV vv. n. e.* – «Études sur l'histoire du royaume de Kartli (Ibérie) au III^e et au commencement du IV^e s.», Tbilissi, 1975, 107 p. (en géorgien avec résumés en russe et en anglais). Le premier roi de Kartli ne fut pas Bakur, mentionné dans la fameuse version syrienne de la Vie de Pierre l'Ibérien, mais Mirian, nommé par toutes les chroniques géorgiennes. La christianisation officielle de Kartli se situe entre 325 et 330. G. GOZALIŠVILI, *Problema obrašćenija Kartli i car' Bakur* – «Le problème de la christianisation de Kartli et le roi Bakur». Tbilissi, 1974, 99 p. N. Ju. LOMOURI, *K vyjasneniju nekotorych svedenij Notitia Dignitatum* – «A propos de quelques données de la Notitia Dignitatum», *Trudy Tbilisskogo univ.* 162 (1975), 65-78 (en géorgien avec résumés en russe et en anglais). Les campements romains, énumérés dans la *Notitia Dignitatum* : Pithiae, Valentia, Ysiporto, Caene parembole, Sebastopolis, Ziganne, Mochora, sont à localiser non dans la Lazique (Egrisi), mais dans le Pont et dans l'Arménie Mineure. Lomouri nie l'existence de campements romains dans Egrisi aux IV^e-V^e s.

M. V. COCELLJA, *Iz istorii vzaimootnošenij Kartli s Sasanidskim Iranom (po pamjatnikam material'noj kultury)* – «Histoire des relations entre Kartli et l'Empire Sassanide (selon des monuments de la culture matérielle)», Tbilissi, 1975, 41 p. Coupes d'argent, gemmes, monnaies iraniennes de III^e-VII^e s., trouvées sur le territoire de Kartli. L'auteur constate aussi la diffusion du manichéisme en Transcaucasie.

B. A. ULUBANJAN, *K voprosu ob administrativno-političeskom položienii Severo-Vostočnoj Armenii v domarzapanskij period* – «Situation administrative et politique de l'Arménie du Nord-Est dans la période précédant la venue au pouvoir des marzpan», *Vestnik Jerevanskogo univ.* (1975), N^o 2, 149-164 (en arménien avec résumé en russe). Après le partage de la Grande Arménie entre Byzance et l'Empire Persan en 387. V. M. VARDANJAN, *Vaspurakan vo vtoroj polovine VII veka* – «Le Vaspourakan

dans la seconde moitié du VII^e s.», IFŽ, N° 2 1974, 113-123 (en arménien avec résumé en russe). La traité entre Théodore Rštuni, régent de l'Arménie, et Mu'âwiya en 652 comme cause de l'invasion byzantine en Arménie. V. M. VARDANJAN, *Političeskoje ob'jedinenje Vaspurakana* (VIII v.) – «Réunion politique du Vaspourakan au VIII^e siècle», VON (1974), N° 2, 62-70. V. M. VARDANJAN, *Političeskaja orientacija Vaspurakanskogo knjažestva v seredine IX veka* – «Orientation politique de la principauté de Vaspourakan au milieu du IX^e s.», IFŽ (1975), N° 2, 146-158 (en arménien avec résumé en russe). Concentration de forces contre les Abbâsides autour de la principauté de Vaspourakan et conclusion d'un traité entre le Vaspourakan et Taron.

V. M. VARDANJAN, *Vaspurakanskoje knjažestvo v 850-ch godach* – «La principauté de Vaspourakan dans les années cinquante du IX^e s.», VON (1975), N° 9, 78-87. La reconnaissance de la principauté de Gourgèn Apoupeltch par le califat arabe visait à affaiblir les forces probyzantines au Vaspourakan.

G. S. GRIGORJAN, *Političeskoje položenije Taron v VIII veke* – «La situation politique de Taron au VIII^e s.», VON (1975), N° 9, 38-48 (en arménien avec résumé en russe).

Š. A. BADRIDZE, *O političeskom i ekonomičeskom aspekte Taoisskoj problemy* – «Aspects politique et économique du problème de Tao», Soobščeniya AN Gruz. SSR, 73 (1974), N° 2, 505-508 ; Š. A. BADRIDZE, *Taoisskoje carstvo i nasledstvo Davida Kuropalata* – «Le règne de Tao et l'héritage de David le Curopalate». Thèse de doctorat. Tbilissi, 1975, 47 p. Les relations byzantino-géorgiennes à la fin du X^e s. et au commencement du XI^e s. : la région de Karin est possédée par la Géorgie dès le commencement du X^e s.. Tao s'est établi comme unité administrative sous la domination de David dans les années soixante. Dans sa polémique contre N. Adontz Badridze défend l'authenticité de la légende de Jean et Euthyme, témoignant de la participation de David dans la répression de l'insurrection de Bardas Sklèros.

K. N. JUZBAŠJAN, *Armenija «epochi Bagratidov» v meždunarodno-pravovom aspekte* – «L'Arménie à «l'époque des Bagratides» du point de vue du droit international», IFŽ (1975), N° 1, 33-53 (en arménien avec résumé en russe). Établissement de la structure de l'État arménien aux IX^e-XI^e s. Le rôle de Byzance dans la formation de la titulature royale arménienne. K. N. JUZBAŠJAN, *Neizvestnyj adresat Romana Lakapina* – «Le destinataire inconnu d'une épître de Romain Lécapène». VON (1974), N° 1, 35-44. L'épître, datée de 929-943, fut adressée à un prince arménien, qu'il est impossible d'identifier.

V. P. STEPANENKO, *Političeskaja obstanovka v Zakavkaz'je v pervoj polovine XI v.* – «La situation politique en Transcaucasie dans la première moitié du XI^e s.» ADSV, 11 (1975), 124-132. L'annexion de terres arméniennes par l'empire byzantin au XI^e s. resta sans suites. V. P. STEPANENKO, *Gosudarstvo Filareta Varažnuni (1071-1084/85 gg.)* – «La principauté de Philarète Varažnuni (1071-1084/85)», ADSV, 12 (1975), 86-103. Philarète s'appuyait sur l'armée et l'administration de thèmes byzantins.

V. S. ŠANDROVSKAJA, *Ermitažnyje pečati Filareta Vrachamija (Varažnuni)* – «Les sceaux de Philarète Brachamios (Varažnuni), conservés à l'Ermitage», VON (1975), N° 3, 36-49. Publication des sceaux et description de la carrière de Philarète.

V. S. ŠANDROVSKAJA, *K istorii armjano-vizantijskich otnošenij XII v. (po dannym sfragistiki)* – «Histoire des relations arméno-byzantines au XII^e s. (selon les données sphragistiques)», VON (1974), N° 4, 36-42. Deux sceaux figurent dans la collection de l'Ermitage, dont l'un avait appartenu à Toros I Rubénide. L'attribution de l'autre à Théodore Roupenios reste contestable.

A. G. TURŠJAN, *Vozvyšenije i padenije Pachtlavunidov v XI-XIII vekach* – «Essor et chute des Pahlavides aux XI^e-XIII^e s.», IFŽ (1974), N° 1, 147-161 (en arménien avec résumé en russe). La lutte des Pahlavides et des Rubénides pour la domination sur l'Arménie cilicienne.

Š. A. MESCHIA, *Didgorskaja bitva* – «La bataille de Didgorie». Tbilissi, 1974, 124 p. La victoire de David le Bâtitteur sur les Turcs en 1121. Un chapitre spécial est consacré aux relations byzantino-géorgiennes, un autre, aux relations de la Géorgie et des Croisés.

A. GALSTJAN, *Arabo-armjanskije otnošenija vo vtoroj polovine XIV v.* – «Les relations arabo-arméniennes dans la seconde moitié du XIV^e s.», *Arabskije strany. Istorija, ekonomika*, 1974, 41-49. L'Arménie cilicienne fut le seul état chrétien du Proche-Orient, qui se maintint jusqu'au XV^e s. – en particulier, grâce à sa diplomatie. S. POGOSJAN, *O padenii armjanskogo Kilikijskogo carstva* – «La chute de l'État arménien de Cilicie», *Vestnik Jerevanskogo univ.* (1974), N° 1, 148-168 (en arménien avec résumé en russe).

D. KACIADZĖ, *Gruzija na rubeže XIV-XV vekov (po dannym persidskich i persojazyčnych istočnikov)* – «La Géorgie à la limite des XIV^e et XV^e s. (selon les sources persanes et en langue persane)». Tbilissi, 291 p. (en géorgien avec résumé en russe); K. G. TABATADZĖ, *Bor'ba gruzinskogo naroda protiv inozemnych zavoevatelej na rubeže XIV-XV vekov* – «La

lutte du peuple géorgien contre les conquérants étrangers à la limite des XIV^e et XV^e s.». Thèse. Tbilissi, 1975, 39 p. Sous le même titre a paru une ample monographie en géorgien (Tbilissi, 1974, 260 p.) traitant entre autres de l'invasion de Timur en Géorgie et de la bataille d'Angora en 1402, importante pour le destin de Byzance.

S. A. VARDANJAN, *Sirijskije vrači v Armenii (XI-XIII vv.)* – «Les médecins d'origine syrienne en Arménie aux XI^e-XIII^e s.». *Arabskije strany. Istorija, ekonomika*, M., 1974, 29-34. Ils furent particulièrement nombreux dans l'État arménien de Cilicie.

La Crimée

I. A. BARANOV, *O vosstanii Ioanna Gotskogo* – «L'insurrection de Jean le Goth», *Feodal'naja Tavrika*, Kiev, 1974, 151-162. L'insurrection anti-khazare de 787 comme tournant dans l'histoire de la Crimée médiévale. Après la répression on assiste au développement intensif des relations féodales, dont le signe, selon Baranov, fut la construction des «isars» : châteaux et monastères, datés des VIII^e-X^e s.

M. K. STAROKADOMSKAJA, *Salchat i Kaffa V XIII-XIV vv.* – «Salkhat et Kaffa aux XIII^e-XIV^e s.», *Feodal'naja Tavrika*, Kiev, 1974, 162-173.

La culture et la vie à Byzance

Je. M. ŠTAJERMAN, *Krizis antičnoj kul'tury* – «La crise de la civilisation antique», M., 1975, 183 p. La dégénérescence de la civilisation antique ne fut pas causée par l'influence funeste du christianisme, ni par la diminution de la liberté politique. La civilisation antique resta forte tant que resta viable le système socio-économique, qui lui avait donné naissance, tant que subsista le système antique des valeurs. A mesure que la crise du système esclavagiste et de la cité antique augmenta, le système dominant des valeurs commença à être en contradiction avec la réalité, et il perdit ses partisans. L'État essaya d'obliger par la force les gens à avoir des croyances, qui étaient déjà en contradiction avec leur foi. La résistance des masses populaires à la pression idéologique causa la ruine du vieux système des valeurs et l'apparition d'un nouveau système, donnant un sens nouveau à la vie et à l'activité. Des éléments de la pensée antique se sont conservés, mais revêtus dans ce système de valeurs d'une fonction différente.

B. A. STAROSTIN, *Vizantijskaja nauka v kontekste srednevekovoj kul'tury*

– «La science byzantine dans le contexte de la civilisation médiévale», *Ant. Viz.*, 386-398. Les aspects typologiques de la science byzantine comparés non seulement avec les civilisations occidentale et arabe, mais aussi avec celle de la Chine. V. K. ČALOJAN, *Prejemstvennost' v razvittii filosofii neoplatonizma (Vostok-Zapad)* – «Des traditions dans le développement de la philosophie néoplatonicienne (Orient et Occident)», *IFŽ* (1975), N° 3, 173-190 (en arménien avec résumé en russe). Le néoplatonisme s'était répandu dans le monde culturel arabo-persan et dans les milieux de la Transcaucasie et de Byzance.

S. S. AVERINCEV, *Porjadok kosmosa i porjadok istorii v mirovozzrenii rannego srednevekov'ja* – «L'ordre du kosmos et l'ordre de l'histoire dans la pensée du haut moyen âge». *Ant. Viz.*, 266-285. La conception de l'ordre fut très importante pour la pensée grecque ancienne ainsi que pour le christianisme ; mais selon la philosophie grecque le monde possède son ordre propre, tandis que dans le christianisme l'ordre est octroyé au monde par Dieu. Cependant, dans les deux cas le monde est compris comme un ordre spatial, tandis que l'idée du développement historique reste en dehors de cette conception. Au contraire, la pensée biblique est traversée par une conception d'historisme, qui fut réduite peu à peu dans l'idéologie du haut empire byzantin. La différence entre ces deux tendances – celle de l'ordre spatial et celle de l'historicisme – a engendré deux écoles d'exégèse biblique : l'école alexandrine et l'école antiochienne, la première s'appuyant sur l'ontologisme et le cosmologisme platonicien, la seconde sur l'historiographie orientale. Cependant, l'historiographie byzantine a refusé un eschatologisme historique, substituant le présent politique (le règne de Constantin chez Eusèbe) à l'avenir eschatologique. En Occident, où l'empire était condamné à périr, l'historicisme mystique obtint une place plus grande.

S. S. AVERINCEV, *EYΣΠΛΑΓΧΝΙΑ*. *Istoriko-filologičeskiye issledovanija*. *Sbornik statej pamjati N. I. Konrada*, M, 1974, 161-171. Développement du mot *εὐσπλαγχνος*, miséricordieux, comme exemple de la synthèse de la culture du Proche-Orient et de la culture gréco-païenne.

S. S. AVERINCEV, *Predvaritel'nyje zametki k izučeniju srednevekovoj estetiki* – «Notices préalables pour l'étude de l'esthétique médiévale». *Drevnerusskoje iskusstvo. Zarubežnyje svjazi*, M, 1975, 371-397. Pour l'homme du moyen âge, le «beau» (sujet de l'esthétique moderne) ne fut pas séparé de «d'être». La chose était pensée en trois sens différents : 1) en relations de cause à effet avec les autres choses situées au-dedans du flux du temps ; 2) comme une structure repliée sur elle-même et séparée des

relations de cause à effet ; 3) comme «l'être» même. L'*universum* du moyen âge se composait de trois parties : le monde des choses terrestres, les anges – sphère de la phénoménologie pure ; Dieu – «mer sans bornes de l'être» (Jean Damascène). A la différence de la civilisation antique portée sur le «visible», le moyen âge était attiré par ce qui se trouvait en dehors de l'image et de la forme.

V. A. SMETANIN, *O tendencijach ideologičeskoj i social'noj dinamiki pozdne-vizantijskogo obščestva v period permanentnoj vojny* – «Tendances de la dynamique idéologique et sociale dans la société byzantine tardive à l'époque de la guerre permanente», ADSV, 11 (1975), 99-109. L'idéologie impériale, conservée à Byzance à la basse époque, ne fut pas réaliste. Elle rencontrait une résistance de la part de certains membres de la classe dominante. La guerre permanente a renforcé le mouvement de migration des paysans déclassés, tandis que la dynamique sociale verticale était bloquée.

V. K. ČALOJAN, *Razvitije filozofskoj mysli v Armenii (drevnij i sred-nevekovyj period)* – «Développement de la pensée philosophique en Arménie ancienne et médiévale», M., 1974, 293 p. L'influence byzantine est prise en considération.

G. G. LITAVRIN, *Kak žili vizantičcy* – «Comment les Byzantins, ont-ils vécu ?», M., 1974. S'inspirant particulièrement des sources des IX^e-XII^e s., l'auteur décrit la structure sociale, l'État, l'Église, la guerre, les insurrections, la famille et le mariage, l'éducation, les relations avec les étrangers, les fêtes, les spectacles et les divertissements. Il souligne l'influence de l'État et de l'Église sur l'organisation entière de la société byzantine.

L. A. JEL'NICKIJ, *Vizantijskij prazdnik brumalij i rimskije saturnalii* – «La fête byzantine des *brumalia* et les *saturnalia* dans la Rome ancienne». Ant. Viz., 340-350.

Archéologie byzantine

P. F. LYSENKO, *Goroda Turovskoj zemli* – «Les villes de la région de Tourov» Minsk, 1974, 199 p. ; Ja. G. ZVERUGO, *Drevnij Volkovysk. X-XIV vv.* – «L'ancien Volkovysk. X^e-XIV^e s.», Minsk, 1975, 143 p. ; G. V. ŠTYCHOV, *Drevnij Polock* – «L'ancienne Polotsk», Minsk, 1975, 135 p. Recherches archéologiques dans les villes biélorusses modernes, où quelques objets d'origine byzantine ont été trouvés. Zverugo décrit en détail les objets byzantins, trouvés à Volkovysk, notamment une monnaie

de Jean II Comnène. tandis que Štychov a tendance à souligner l'origine russe de bracelets en verre, mosaïque, émaux, trouvés à Polotsk. Cependant, il mentionne le sceau d'un évêque de Polotsk avec une légende grecque.

M. V. FECHNER, *Nekotoryje dannyje o vnešnich svjazjach Kieva v XII v.* – «Quelques données concernant les relations extérieures de Kiev au XII^e s.», *Kul'tura srednevekovoj Rusi*, L., 1974, 66-70. Fragments de soie byzantine du XII^e s., trouvés dans le trésor appartenant au monastère de l'archange Michel, à Kiev.

R. M. DŽANPOLANDJAN, *Srednevekovoje steklo Dvina IX-XIII vv.* – «Le verre médiéval de Dvin. IX^e-XIII^e s.», Erevan, 1974, 76 p. + XX tabl. Entre autres le verre byzantin trouvé à Dvin. Cf. K. G. KAFADARJAN, *Srednevekovoje steklodelijsje v Dvine* – «La production de verre à Dvin au moyen âge», *IFŽ* (1975), N^o 4, 76-84 (en arménien avec résumé en russe).

K. SKALON, *Stekljannyje sosudy iz Bosporskogo nekropolja* – «Vases de verre dans la nécropole de Bosporos», *Soobščenijsja Gos. Ermitaža*, 38 (1974), 44-48. Les vases des régions orientales de l'Empire romain des IV^e-V^e s. V. Ju. ŠČAPOVA, *Nouyje materialy k istorii mozaik Uspenskogo sobora v Kieve* – «Matériaux nouveaux pour l'histoire des mosaïques de la cathédrale de la Dormition à Kiev», *SA* (1975), N^o 4, 209-222. Les traditions byzantines de fabrication du verre et du smalt à Kiev. T. I. MAKAROVA, *Peregorodčatyje emali v Drevnej Rusi* – «Les émaux cloisonnés dans la Russie ancienne», M., 1975, 135 p. T. I. MAKAROVA, *Venec s peregorodčatoj emal'ju iz Ljubeča* – «La couronne d'émail cloisonné de Lubetch», *Kul'tura srednevekovoj Rusi*, L., 1974, 160-162. Les traditions byzantines dans la production des émaux dans l'ancienne Russie.

A. Ja. KAKOVKIN, *Pamjatniki chudožestvennogo serebra Kilikijskoj Armenii* – «L'argenterie ancienne de l'Arménie cilicienne», *IFŽ* (1975), N^o 2, 192-208. Les vases, les reliures d'évangiles, etc. des XII^e-XIII^e s.

Archéologie de la Crimée

Chersones Tavričeskij – «La Chersonèse Taurique», Simferopol, 1975 (v. *Byz.* 47, 1977, p. 509 sq). M. V. PJATYŠEVA, *Raskopki Gosudarstvennogo istoričeskogo muzeja v Chersonese v 1946 i 1948 gg.* – «Recherches archéologiques en Chersonèse organisées par le Musée historique d'état en 1946 et 1948». *Archeologičeskije issledovanija na juge vostočnoj Jevropy*, M., 1974, 72-83. En appendice la description par L. N. Belova-

Kud' (p. 84-86). des monnaies trouvées en 1948. V. aussi les rapports concis dans Arch. otkr. 1973 g. (M, 1974) et 1974 g. (M, 1975). *Chersones Tavričeskij. Remeslo i kul'tura* – «La Chersonèse Taurique. Artisanat et culture». Kiev, 1974, 103 p. Recueil d'articles.

L. P. IVAŠUTA, *Nepolivnaja keramika pozdnesrednevekovogo Chersona* – «La céramique non vernie dans la Chersonèse du bas moyen âge», ADSV 11 (1975), 14-22 ; A. I. ROMANČUK, *Sloi VII-VIII vv. V portovom rajone Chersonesa* – «Les couches des VII^e-VIII^e s. dans le quartier du port de Cherson», ADSV, 11 (1975), 3-13. V. DANILENKO, R. TOKAREVA, *Bašnja Zenona* – «La tour de Zénon». Simferopol, 1974, 79 p. ; A. I. ROMANČUK, *Keramičeskij kompleks XI-XII vv. iz raskopok portovogo rajona Chersonesa* – «L'assortiment de céramique des XI^e-XII^e s. provenant de fouilles dans le quartier du port de Cherson», ADSV 12 (1975), 7-19 ; L. G. KOLESNIKOVA, *Pogrebenije voïna na nekropole Chersonesa* – «La sépulture d'un guerrier dans la nécropole de Cherson», SA (1975), N^o 4, 264-267. Sépulture du X^e s. Selon l'auteur, le guerrier pouvait appartenir aux troupes du prince Vladimir.

D. L. TALIS, *Oboronitel'nyje sooruženija Jugo-Zapadnoj Tavriki kak istoričeskij istočnik* – «Les constructions défensives dans le Sud Ouest de la Tauride en tant que source historique», Archeologičeskije issledovanija na Juge Vostočnoj Jevropy, M, 1974, 89-113 ; O. I. DOMBROVSKIJ, *Srednevekovyje poselenija i «isary» Krymskogo poberež'ja* – «Les bourgs médiévaux et les «isars» du littoral sud de la Crimée», Feodal'naja Tavrika, Kiev, 1974, 5-55. Discussion concernant la date de la construction des places-fortes défensives dans le sud-ouest de la Crimée. Selon Talis, il y avait trois types de constructions défensives ; le premier fut introduit par les ingénieurs byzantins dans la deuxième moitié du V^e s. contre l'invasion des Huns ; le second, les *refugia*, furent construits par la population locale à la même époque ; le troisième appartient à une date plus tardive, c'est-à-dire à la période de la domination byzantine dans la Crimée aux XI^e-XII^e s. Selon Dombrovskij la plupart de ces bourgs furent construits aux VIII^e-IX^e s. La différence entre ces forteresses s'explique non par le moment de leur construction, mais seulement par leurs fonctions (monastères, châteaux, villages fortifiés).

O. DOMBROVSKIJ, A. STOLBUNOV, I. BARANOV, *Aju-dag – «svjataja» gora* – «Ayudag la sainte montagne», Simferopol, 1975, 135 p. Une localité des VIII^e-X^e s., résidence de Jean, évêque de la Gothie de Crimée. Je. A. PARŠINA, *Srednevekovaja keramika Južnoj Tavriki* – «La céramique médiévale de la Tauride du Sud». Feodal'naja Tavrika, Kiev, 1974, 56-94.

L. V. FIRSOV, *Archeologičeskije razvedki na Isar-Kaja i Šajtan-Merdven v 1967 g.* – «Les fouilles de prospection sur Isar-Kaya i Chaytan-Merdven en 1967», Feodal'naja Tavrika, Kiev, 1974, 94-108. Un petit site des IX^e-X^e s. dans le sud de la Crimée. A. L. JAKOBSON, *O rannesrednevekovykh krepostnykh stenach Čufut-kale* – «Les remparts de Tchoufout-kale», KSIA 140 (1974), 110-114. À dater du VI^e s. (à la différence de Je. V. Vejrnarn, qui les a attribués à la fin du X^e s.). Selon Talis (v. ci-dessus), construits dans la seconde moitié du V^e s. V. Je. RUDAKOV, *Issledovanije Baklinskogo gorodišča v 1971-1972 gg.* – «Les recherches archéologiques dans le site de Bakla en 1971-72», ADSV 11 (1975), 23-29 ; D. L. TALIS, *Novyje materialy po istorii Jugo-Zapadnogo Kryma* – «Matériaux nouveaux pour l'histoire de la Crimée de sud-ouest», KSIA, 140 (1974), 103-109 ; Je. RUDAKOV, *Materialy XII-XIII vv. iz raskopok posada Baklinskogo gorodišča* – «Matériaux des XII^e-XIII^e s. provenant des fouilles dans la région suburbaine du site de Bakla», ADSV 12 (1975), 20-30 ; A. I. ROMANČUK, V. Je. RUDAKOV, *Keramičeskij kompleks IX-X vekov Baklinskogo gorodišča*, – «L'assortiment de céramique des IX^e et X^e s. dans le site de Bakla», SA (1975), N^o 2, 217-222 (avec résumé en français). Sur les fouilles de Bakla v. aussi Arch. otkr. 1973 g. M, 1974, 346sq. ; Archeologičeskije otkrytija 1974 g. M, 1975, 347 sq. Bakla fut une forteresse sur la route des steppes à Cherson. Selon Rudakov, elle a été édifée aux III^e-IV^e s. comme *refugium* et est devenue le centre de défense de toute la région au VI^e s. Elle a existé jusqu'aux XI^e-XIII^e s. (selon Talis, jusqu'au XIV^e s.).

I. I. LOBODA, M. Ja. ČOREF, *Vnov' otkrytyj v Bel'bekskoj doline rannesredne vekovyj mogil'nik* – «La nécropole du haut moyen âge récemment découverte dans la vallée de Belbek», KSIA 140 (1974), 100-102. Discussion concernant la date d'origine de la forteresse de Suren (dans les montagnes de la Crimée). Les auteurs défendent une date relativement ancienne tandis que I. A. Baranov a proposé les VIII^e-IX^e s. et D. L. Talis (v. ci-dessus) a même suggéré les XI^e-XII^e s.

M. A. FRONDŽULO, *Raskopki v Sudake* – «Les fouilles de Sougdaia», Feodal'naja Tavrika, Kiev, 1974, 139-150. Entre autres le trésor des monnaies byzantines d'or de Michel VIII et d'Andronic II.

Je. V. VEJRNARN, I. I. LOBODA, I. S. PIORO, M. Ja. ČOREF, *Archeologičeskije issledovanija stolicy knjažestva Feodoro* – «Les recherches archéologiques de la capitale de la principauté Théodoro». Feodal'naja Tavrika, Kiev, 1974, 123-139. V. aussi les rapports concis sur les fouilles de Mangup dans Arch. otkr. 1973 g. (M, 1974) et 1974 g. (M, 1975). K. K.

KOGONAŠVILI, O. A. MACHNEVA, *Srednevekovaja Funa* – «Funa au moyen âge», *Feodal'naja Tavrika*, Kiev, 1974, 111-123. La forteresse Funa dans le système défensif de la principauté Théodoro.

A. AJBABIN, *Antropomorfnaja prjažka iz Eski-Kermenskogo mogil'nika* – «La boucle anthropomorphe de la nécropole d'Eski-Kermen», *Soobščeniya Gos. Ermitaža*, 40 (1975), 42-46. Le prototype des boucles de Crimée appartient à la production byzantine du VII^e s. Cf. I. A. BARANOV, *Rannesrednevekovaja prjažka iz Jalty* – «La boucle du haut moyen âge, trouvée à Yalta», *SA* (1975), N^o 1, 271-275. La boucle présente des motifs zoo- et anthropomorphes du V^e s.

K. V. KOSTIN, *Nachodki ostatkov nefiti v archeologičeskich pamjatnikach Severnogo Pričernomor'ja* – «Les restes de naphte trouvés au cours de fouilles sur les bords septentrionaux de la Mer Noire», *SA* (1975), N^o 3, 206-210. Le naphte des régions de Kertch et Taman était aussi exporté à Byzance.

Archéologie de la région de la Mer d'Azov

V. S. DOLGORUKOV, *Issledovanija beregovoj časti Fanagorii v 1971-1972 gg.* – «Les recherches sur le littoral de Phanagorie en 1971-72», *KSIA* 143 (1975), 54-59. V. aussi *Arch. otkr.* 1974 g. (M., 1975), 107-109. Dolgorukov constate l'essor économique et culturel de Phanagorie aux VII^e-X^e s.

G. F. KORZUCHINA, *Ješče raz o Tmoutarakanskom bolvane* – «Nouveaux éléments sur le «bolvane» de Tmoutarakan», *Kul'tura srednevekovoj Rusi*, L., 1974, 25-29. Le «bolvane» de Tmoutarakan», mentionné dans la Geste d'Igor, était un phare ancien, conservé jusqu'au XII^e s., comparable aux phares constantinopolitains, dont un, le Roumeli-phanar, fonctionna jusqu'au XVI^e s.

Archéologie du Caucase

M. M. TRAPŠ, *Trudy* – «Œuvres», t. IV : Matériaux archéologiques pour servir à l'histoire de l'Abkhasie médiévale. Soukhoumi, 1975, 258 p. ; Ju. N. VORONOV, *Tajna Cebel'dinskaj doliny*, «Le mystère de la vallée de Tsebelda», M., 1975, 160 p. La culture de Tsebelda dans les montagnes d'Abkhasie fut créée par les Apsiles, peuple connu de Procope et des autres auteurs byzantins. Trapš la date des II^e-VI^e s., Voronov – des II^e-VII^e s. Selon Voronov, les Apsiles ont soutenu Byzance dans sa lutte contre les

Arabes, et leur culture fut détruite par ces derniers. Trapš parle aussi de la forteresse médiévale d'Anacopie, où des monnaies et de la céramique byzantine ont été trouvées.

Velikij Pitunt – «Pityount la Grande», I. Tbilisi, 1975, 582 p. (en géorgien, avec résumés en russe). Recueil d'articles consacrés aux recherches archéologiques dans la Pityount-Bitchvinta (Abkhasie littorale). L'essor de Pityount dura jusqu'au IV^e s. Selon les données numismatiques, la ville fut économiquement liée à Antioche et aux cités d'Asie Mineure. Son rôle diminua aux V^e-VI^e s. Il n'y a pas de couches postérieures au VI^e s. dans la partie centrale de la forteresse. Cependant, Pityount resta un centre ecclésiastique.

V. DŽAPARIDZE, *Archeologičeskoje izučenje gorodišča Vardciche* – «Les recherches archéologiques du site de Vardtsikhe», *Archeologičeskije pamjatniki feodal'noj Gruzii*, II. Tbilissi, 1974, 84-105. A identifier à la Rhodopolis des sources byzantines (à partir du VI^e s.). Les fouilles ont mis au jour des murs monumentaux et de la céramique des IV^e-V^e s.

P. P. ZAKARAJA, V. A. LEKVINADZE, *Archeologičeskije raskopki v Gudave v 1971 g.* – «Les fouilles de Goudava en 1971», *Archeologičeskije ekspedicii Gos. Muzeja Gruzii III* (1974), 148-152. La localité de Goudava en Géorgie de l'ouest est l'ancienne Ziganis. C'était un campement romain aux IV^e-V^e s. et un centre épiscopal aux VII^e-IX^e s. Les fouilles ont mis au jour un baptistère, les ruines de fortifications romaines, des monnaies de Constantin et Licinius, de la céramique d'origine microasiatique.

Archéologie de l'Asie centrale

B. Ja. STAVISKIJ, *O kul'turnych svjazjach drevnej Srednej Asii s domusul'manskim Jegiptom.* – «Les relations culturelles entre l'Asie centrale et l'Égypte pré musulmane», *Drevnij Vostok*, I, M., 1975, 299-307. Un petit vase (ampoule) en terre glaise, orné de l'image de S. Ménas, trouvé à Samarkande, témoigne des relations internationales de l'Asie centrale : ce vase devait avoir été fabriqué au monastère de S. Ménas, près d'Alexandrie.

Numismatique

I. G. SPASSKIJ, *Nakanune tysjačeletija monetnoj čekanki Drevnej Rusi* – «Pour le millième anniversaire de la frappe en Russie ancienne». *Numizmatika i sfragistika*, 5. Kiev, 1974, 31-49. Notes sur l'histoire de la

numismatique russe, particulièrement sur I. I. Tolstoj, le problème de l'influence de l'iconographie byzantine sur la monnaie kiévienne.

I. SOKOLOVA, *Monety i pečati vizantijskogo Chersona (datirovka i atribuzija)* – «Monnaies et sceaux de la Cherson byzantine (datation et attribution)», Thèse. L., 1975, 22 p. S'appuyant sur l'analyse des monnaies et des sceaux, l'auteur dégage certains traits de la vie économique et de l'administration de Cherson. Elle explique la fin de l'émission monétaire au VII^e s. par le fait que l'empire a centralisé le droit d'émission et elle nie la décadence économique de Cherson au commencement du moyen âge. Sokolova souligne aussi le rôle de l'administration locale.

A. M. GILJEVIČ, *Klad chersono-vizantijskich monet iz okrugi Chersonesa* – «Le trésor des monnaies chersono-byzantines de la région de la Chersonèse». Numizmatika i sfragistika, 5. Kiev, 1974, 91-94. Les monnaies de bronze, trouvées à Sébatopol en 1964. Le trésor contient des monnaies depuis Basile I^{er} jusqu'aux premières années du règne de Basile II. L'auteur constate l'essor économique de Cherson à partir du milieu du IX^e s., qui se traduit par une émission intensive des monnaies sous le règne de Basile I^{er}.

I. V. SOKOLOVA, *Trapezundskije aspry i kirmaneuli s imenami Manuila I i Ioanna II Komninov* – «Les aspres et kirmanéouli de Trébizonde portant les noms de Manuel I^{er} et Jean II Comnène», Numizmatika i epigrafika 11 (1974), 129-143. Attribution et systématisation des monnaies de Trébizonde.

I. SOKOLOVA, *Neskol'ko zamečanj po povody vizantijskich prototipov drevnerusskich monet* – «Quelques remarques sur les prototypes byzantins des monnaies de l'ancienne Russie», Soobščeniya Gos. Ermitaža, 40 (1975), 67-72. Les ciseleurs russes ont copié non les détails mais la composition principale des prototypes.

A. A. NUDEL'MAN, *Monety iz paskopok i sborov, 1972-1973* – «Les monnaies découvertes au cours des fouilles de 1972-73», Archeologičeskije issledovanija v Moldavii. Kichinev, 1974, 188-229. Monnaies d'argent et de bronze de Constantius II, solidi de Théodose I et d'Arcadius, pièces de bronze d'Anastase et Justinien, une monnaie perforée de bronze de Constantin IX, trouvés en Moldavie. En généralisant l'auteur souligne que les monnaies byzantines sur le territoire de la Moldavie peuvent être réparties en deux groupes : le premier groupe atteint le VII^e s. et le second est daté des X^e-XII^e s.

N. Z. VAČNADZE, «*Žitije Serapiona Zarzmeli*» kak istoričeskij istočnik – «La Vie de Sérapion Sarsmeli» comme source historique. Tbilissi, 1975,

251 p. (en grégorien avec résumé en russe). Du point de vue de la numismatique byzantine on notera la mention dans la *Vie* des 305 drachmes d'or que l'auteur considère comme des monnaies byzantines à l'effigie d'empereurs.

I. L. DŽALAGANIJA, *Numizmatičeskije nachodki tbilisskich archeologičeskich ekspedicij* – «Les trouvailles numismatiques des expéditions archéologiques organisées à Tbilissi», *Archeologičeskije pamjatniki feodal'noj Gruzii II*. Tbilissi, 1974, 106-119 (en géorgien avec résumé en russe). Entre autres une monnaie de bronze de Constantin X. A. P. RUNIČ, *Mogil'nik 2 u Lermontovskoj skaly okolo Kislovodska* – «La nécropole 2 près de la roche de Lermontov à proximité de Kislovodsk», *Arch. otkr.* 1973 g. M, 1974, 125 sq. L'indication du solidus de Constantin II (641-668) (sic !) trouvée dans une des sépultures.

T. S. JERNAZAROVA, *Denežnoje obraščenije Samarkanda po archeologo-numizmatičeskim dannym (do načala IX v.)* – «La circulation monétaire de Samarkande selon les données archéologiques et numismatiques (jusqu'au commencement du IX^e s.)», *Afrasiab*, 3. Tachkent, 1974, 155-237 ; E. V. RTVELADZE, Š. S. TAŠCHODŽAJEV, M. N. FEDOROV, *Numizmatičeskije etjudy* – «Études numismatiques», *ibid.*, 145-154. Il s'y trouve entre autres des monnaies d'or et de bronze que les auteurs considèrent comme des imitations de monnaies émises par Justinien I.

T. V. RAVDINA, *Bolševskije nachodki i odna kollekcionnaja ošibka* – «Les trouvailles à Bolchevo et une erreur de collectionneurs», *KSIA*, 144 (1975), 54-59. Une monnaie d'argent byzantine émise en 945-959 a été trouvée près de Moscou. E. D. PLJUSNIN, *K voprosu o nachodkach vizantijskich monet na territorii g. Kirova* – «A propos de trouvailles de monnaies byzantines sur le territoire de la ville de Kirov», *Numizmatika i epigrafika*, 11 (1974), 144-147. Falsification de monnaies byzantines.

Sphragistique

V. A. GAVRILENKO, *Vizantijskaja sfragistika v dorevoljucionnoj istoriografii Rossii* – «La sphragistique byzantine dans l'historiographie russe avant de la révolution», *Numizmatika i sfragistika*, 5. Kiev, 1974, 49-56. Travaux de I. I. TOLSTOJ, B. A. PANČENKO, N. P. LICAČEV et autres. Le sort de la collection des molybdo-bulles de Lichačev, maintenant à l'Ermitage et au Musée historique, à Moscou.

V. S. ŠANDROVSKAJA, *Vizantijskije pečati v sobranii Ermitaža* – «Les sceaux byzantins dans la collection de l'Ermitage», L, 1975, 15 p. Un guide pour l'exposition «L'art de Byzance dans les collections de l'URSS».

P. P. TOLOČKO, Ja. Je. BOROVSKIJ, K. N. GUPALO, G. Ju. IVAKIN, M. A. SAGAJDAK, *Kievskaja ekspedicija* – «L'expédition archéologique à Kiev», Arch. otkr. 1974, g. M, 1975, 364-366. Entre autres trois sceaux, notamment celui du protoproèdre Eustathe à l'image de S. Théodore.

V. JANIN, *K voprosu o chronologii pečatej Vsevoloda Jaroslaviča* – «Au sujet de la chronologie des sceaux de Vsevolod Jaroslavitch», Soobščeniya Gos. Ermitaža, 40 (1975), 64-66. Sceaux à l'image de l'apôtre André dont la légende est en grec. Ju. Ju. MORGUNOV, *Novyj variant pečati Vladimira Monomacha* – «Une variante des sceaux de Vladimir Monomaque», KSIA, 144 (1975), 104 sq. Bulle stylistiquement proche du groupe des sceaux à légende grecque.

Épigraphie

E. I. SOLOMONIK, *Neskol'ko neizdannyh nadpisej Chersonesa i jeho okruzi* – «Quelques inscriptions inédites de Cherson et de sa région», Numizmatika i epigrafika, 11 (1974), 33-47. Entre autres fragment du vase en marbre portant une partie de l'inscription adressée à l'empereur Justin ou Justinien. V. G. Pučko, *Grečeskaja nadpis' iz Voinja* – «Inscription grecque de Voin», Numizmatika i epigrafika, 11 (1974), 209-214. Croix à l'effigie de s. Georges portant une inscription grecque pleine de fautes provenant de la ville russe ancienne de Voin. La croix ayant appartenu à un certain Léon, l'auteur suppose que son possesseur pourrait être un Léon pseudo-Diogènes.

S. A. VYSOCKIJ, *Dejaki pitannja istoričeskoj interpretacii sofijs'kich graffiti* – «Certaines questions d'interprétation des graffiti de Ste Sophie», Archeologija, 14 (1974), 3-14 (en ukrainien avec résumé en russe). S. A. VYSOCKIJ, *Letopis' na drevnich stenach* – «Les annales sur les murs anciens», Russkaja reč' (1975), N° 6, 104-109 ; S. A. VYSOCKIJ, *Avtograf chudožnika iz Sofijskogo sobora v Kieve* – «L'autographe du peintre de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev», Kul'tura srednevekovoj Rusi, L, 1974, 122-126 ; S. A. VYSOCKIJ, *Graffiti i vremja sooruženija Sofijskogo sobora v Kieve* – «Les graffiti et le problème de l'époque de la construction de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev», Starodavnij Kyiv, Kiev, 1975, 171-181 (en ukrainien). Les inscriptions murales dans la cathédrale de Ste Sophie à Kiev, notamment l'inscription au nom d'un certain Georges. Selon l'auteur, ce fut un peintre participant à la décoration de Ste Sophie.

M. A. SAGAJDAK, *Novaja nachodka enkolpiona* – «Trouvaille nouvelle d'un encolpion», Starodavnij Kyiv, Kiev, 1975, 206-208. Une croix avec

une image d'orante et une inscription grecque datant du x^e s. ou de la première moitié du xi^e s.

Codicologie et paléographie

Je. E. GRANSTREM, I. N. LEBEDEVA, *Mirovoj fond grečeskich rukopisej* – «Les fonds mondiaux de manuscrits grecs», *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M., 1974, 194-199 ; Je. E. GRANSTREM, I. N. LEBEDEVA, B. L. FONKIČ, *Perspektivy opisanija grečeskich rukopisej sovetskich chranilišč* – «Les tâches de la description des manuscrits grecs conservés dans les collections de l'URSS», *Archeografičeskij ježegodnik za 1973 g. M.*, 1974, 253-255 ; V. D. LIČAČEVA, *Zadači kataloga illjuminovannyh vizantijskich rukopisej sobranij Sovetskogo sojuza* – «L'établissement d'un catalogue des manuscrits grecs dans les collections de l'URSS», *Archeografičeskij ježegodnik za 1973 g. M.*, 1974, 23-25.

Z. G. SAMODUROVA, *Ob izučenii grečeskogo rukopisnogo nasledija v SSSR (1945-1971)*, č. 2 – «A propos de l'étude de l'héritage des manuscrits grecs en URSS (1945-71), 2^e partie», *Archeografičeskij ježegodnik za 1972 g. M.*, 1974, 71-81. Aperçu bibliographique avec brèves notices.

B. L. FONKIČ, *Zametki o grečeskich rukopisjach sovetskich chranilišč* – «Notices sur quelques manuscrits grecs des collections soviétiques», *VV*, 36 (1974), 134-138. 1. L'autographe de Théodora Raoulèna du xiii^e s., 2. La copie de la *Notitia episcopatum* de Leningrad datant de la seconde moitié du xvi^e s., 3. Les notes grecques du x^e s. sur l'évangile de Korideti, 4. La copie du typikon du monastère de Petrizos conservée à Kiev est une traduction néogrecque, peut-être de 1792.

E. V. SAPUNOV, *Knižnaja kul'tura Drevnej Rusi (XI-XIII vv.)* – «Le livre dans la culture de l'ancienne Russie aux xi^e-xiii^e s.». Thèse, L., 1975, 34 p. Application de la méthode statistique à l'histoire du livre. Selon l'auteur, la quantité des livres liturgiques dans l'ancienne Russie devait être d'environ 80 à 90 mille, tout le fonds d'environ 130 mille. Sapunov examine aussi le rôle du livre dans les relations russo-byzantines et pose le problème de «l'explosion informatique» de la fin du xi^e s. et du xii^e s.

L. A. ATANELIŠVILI, *Gruzino-grečeskije kriptogrammy v gruzinskich rukopisjach X v.* – «Cryptogrammes gréco-géorgiens dans les manuscrits géorgiens du x^e s.», *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M., 1974, 403-408. L'influence byzantine sur la cryptographie géorgienne.

Diplomatique

I. P. MEDVEDEV, *Vizantijskije i postvizantijskije kopijnyje knigi* – «Les dossiers de reproduction byzantins et postbyzantins», *Vspomogatel'nyje istoričeskije discipliny*, VI (1974), 307-318. L'auteur suppose que les dossiers de reproduction ont pris naissance au XIII^e s. en rapport avec la conquête latine. Il analyse le dossier du monastère du Taxiarque, en Béotie (manuscrit du XVII^e-XVIII^e s.), dont il publie l'acte de vente de 1613.

B. L. FONKIČ, *Grečeskije gramoty sovetkich chranilišč* – «Les actes grecs, dans les collections soviétiques». *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M., 1974, 242-260. Il s'agit des actes des XVI^e-XIX^e s.

Hr. M. BARTIKJAN, *Armjanskaja podpis' prota Velikoj Lavry Feoktista* – «La signature arménienne du protos de la Grande Lavra Théoctistos», *Vestnik Matenadarana XI* (1973), 68-72. L'existence de la signature en arménien sous l'acte grec de Lavra (1035) comme preuve de l'authenticité de la signature arménienne de Grégoire Pacourianos sous le typikon du monastère de Batchkovo. A. P. KAŽDAN, *Esphigmenskaja gramota 1037 g. i dejatel'nost' Feoktista* – «L'acte d'Esphigmenou de 1037 et l'activité de Théoctistos», *Vestnik Jerevanskogo univ.* (1974), N^o 3, 236-238. Identification de Théoctistos, qui a signé l'acte de 1035 (v. ci-dessus), avec son homonyme connu par l'acte d'Esphigmenou de 1037. L'auteur constate la présence de moines arméniens à Esphigmenou et la participation du monastère à l'activité missionnaire sur les frontières orientales de l'Empire.

S. M. KAŠTANOV, *Russkije knjažeskije akty X-XIV vv. (do 1380 g.)* – «Les actes des princes russes des X^e-XIV^e s. (jusqu'en 1380)», *Archeografičeskij ježegodnik za 1974 g.* M. 1975, 94-116. Entre autres le formulaire des traités russo-byzantins de 911, 944 et 971 comparés avec les chrysobulles byzantins.

Littérature de la basse époque romaine (en grec et en syriaque)

Z. V. UDALČOVA, *Idejno-političeskaja bor'ba v rannej Vizantii (po dannym istorikov IV-VII vv.)* – «La lutte idéologique et politique dans la haute période byzantine (selon les données des historiens des IV^e-VII^e s.)», M., 1974, 351 p. La lutte de deux idéologies, celle du monde esclavagiste en recul et celle de la société féodale naissante se reflète dans l'historiographie de la basse époque romaine. L'opposition païenne ne

résistait pas seulement au christianisme, mais aussi au pouvoir impérial. Peu à peu l'opposition perdit sa couleur païenne, remplacée par l'indifférence religieuse. Tous les historiens des IV^e-VII^e s., aristocrates de naissance ou «aristocrates d'esprit», firent preuve de mépris à l'égard des masses populaires. A partir du VII^e s. l'idéologie chrétienne influença toujours d'avantage les œuvres des historiens laïcs.

S. S. AVERINCEV, *Zapadno-vostočnyj genezis literaturnych kanonov vizantijskogo srednevekov'ja* – «La genèse des canons littéraires du moyen âge byzantin sous l'influence de l'Occident et de l'Orient», *Tipologija i vzajmosvjazi srednevekovykh literatur Vostoka i Zapada*, M, 1974, 152-191. Version augmentée de l'article «Au carrefour des traditions littéraires», déjà signalé dans *Byzantion (Byz., XLVIII (1978), p. 304-306)*.

T. A. MILLER, *Mefodij Olimpskij i tradicija platonovskogo dialoga* – «Méthode d'Olympos et les traditions du dialogue platonicien», *Ant. Viz.*, 175-194. Les modifications de l'élément antique dans le «Symposion» sont envisagées par comparaison avec la pratique des contemporains de Méthode. Les chapitres de son traité ne contiennent pas seulement une accumulation d'arguments pour glorifier la virginité, mais ils envisagent différents aspects du sujet : la virginité et le mariage sont traités au sens littéral (physique), symbolique (social) et psychologique.

N. V. BRAGINSKAJA, *Αἰών* v «*Pochval'nom slove Konstantinu*» *Evseviija Kesarijskogo* – «*Αἰών* dans l'éloge à Constantin par Eusèbe de Césarée». *Ant. Viz.*, 286-306. Les sources des idées d'Eusèbe concernant l'*αἰών* (Philon et Origène), le caractère de ces idées et leur place dans le système de la conception historique d'Eusèbe, qui allie deux notions du temps : la notion hellénique (circulaire) et la notion judaïque (linéaire).

T. V. POPOVA, *Allegoričeskoje tolkovantije antičnoj mifologii v sočinenijach imperatora Juliana* – «L'exégèse allégorique de la mythologie antique dans les œuvres de l'empereur Julien», *Problems in ancient culture*, Tbilissi, 1975, 447-454.

N. F. KAVRUS, *Moskovskaja rukopis' sočinenij Libantija* – «Le manuscrit des œuvres de Libanius conservé à Moscou», *VDI (1974), N° 4, 125-131* (résumé en anglais). Le manuscrit du Musée historique N° 489 (du XIV^e s.) a été écrit à Thessalonique et les trois copistes ont appartenu à l'entourage de Démétrius Triclinius.

F. A. PETROVSKIJ, *Vizantijskije epigrammy* – «Les épigrammes byzantines», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 159-180. Traduction de quelques épigrammes par Grégoire de Nazianze, Palladios, Paul le Silencieux, Macédonios, Agathias avec de brèves explications.

K. M. MURADJAN, «Šestodnev» *Kesarijskogo-istočnik kosmografičeskich sočinenij Širakaci* – «L'Hexaéméron de Basile de Césarée comme source des œuvres cosmographiques d'Ananias de Shirak» VON (1975), N° 3, 95-114 (en arménien avec résumé en russe); K. M. MURADJAN, *Obščije otryvki i korrektyvy v trudach Kesarijskogo i Širakaci* – «Fragments communs et correctifs dans les œuvres de Basile de Césarée et d'Ananias de Shirak», VON (1975), N° 1, 55-72 (en arménien avec résumé en russe). La confrontation du texte de l'Hexaéméron avec les œuvres d'Ananias de Shirak, qui l'a cité, et avec la traduction géorgienne et certaines corrections du texte d'Ananias.

V. G. PUCKO, *Antičnyje motivy v gomilijach Grigorija Nazianzina i ich otzvuki v vizantijskoj illjustracii* – «Les motifs antiques dans les homélies de Grégoire de Nazianze et leur répercussion sur la miniature byzantine», Ant. Viz., 326-339. Les sujets mythologiques traités par Grégoire de Nazianze ne sont pas connus de ses illustrateurs byzantins, sauf quelques réminiscences antiques dans la description de la renaissance printanière de la nature, ce qui doit être expliqué par les goûts chrétiens des destinataires et des peintres.

Je. E. GRANSTREM, *Ioann Zlatoust v drevnej russkoj i južnoslavjanskoj pis'mennosti (XI-XIV vv.)* – «Jean Chrysostome dans la littérature russe et dans celle des Slaves du Sud aux XI^e-XIV^e s.», TODRL, 29 (1974), 186-193. Parmi les œuvres, traduites sous le nom de Jean Chrysostome, l'auteur distingue trois catégories : les œuvres authentiques, les œuvres qui lui sont attribuées et celles dont on n'a pas retrouvé l'original grec.

D. Š ZUMBADZE, *Dionisij Areopagit i Dante Alig'eri* – «Denys l'Aréopagite et Dante Alighieri», Thèse. Tbilissi, 1975, 36 p. Comparaison de leurs catégories conceptuelles.

A. B. DITMAR, O. D. ŠABROVA, *Otraženije nekotorych geografičeskich idej antičnogo vremeni v trydach srednevekovyh avtorov* – «L'expression de certaines idées géographiques de l'Antiquité dans les œuvres d'auteurs médiévaux», VON (1974), N° 5, 98-102. A la différence de Cosmas Indicopleustes les auteurs arméniens et occidentaux ont conservé les traditions géographiques de Ptolémée.

L. A. FREJBERG, «*Apologija mimov*» *Chorikija* – «L'apologie des mimes par Choricus» Ant. Viz., 319-326. Le discours de Choricus est indépendant de l'œuvre de Libanius «Sur les danseurs».

A. A. DERJUGIN, *Vergilij v drevnem slavjanskom perevode Chroniki Ioanna Malaly* – «Virgile dans la traduction vieux-slave de la Chronique de Jean Malalas», Ant. Viz., 351-362. Les sujets de l'Énéide, empruntés par Malalas et connus par la traduction slave.

A. V. PAJKOVA, *Otraženije nekotorych pravovych norm v sirijskoj chudožestvennoj literature* – «L'expression de certaines normes juridiques dans les belles-lettres syriennes», *Palestinskij sbornik*, 25 (1974), 129-135. «*Kalila va Dimnah*» sur les stipulations commerciales, le récit d'Euthymie et le guerrier Goth (vi^e s.) sur la cour épiscopale.

L. A. TER-PETROSJAN, *Dva sirijskich agiografičeskich pamjatnika, izvestnych po armjanskomu perevodu* – «Deux monuments hagiographiques syriens, connus par la traduction arménienne», *Palestinskij sbornik*, 25 (1974), 144-151. Les passions de Iazdandukht et Bardicho, inconnues dans la littérature syrienne et byzantine, sont conservées dans la traduction arménienne du recueil de Maruta de Maipherqat.

Littérature byzantine en général

L. A. FREJBERG, *Antičnoje literaturnoje nasledije v vizantijskuju epochu* – «L'héritage littéraire de l'Antiquité à l'époque byzantine», *Ant. Viz.*, 5-52. Un aperçu général. L. A. FREJBERG, *Vizantijskaja poezija IV-X vv.* – «La poésie byzantine aux iv^e-x^e s., *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 24-76. De Grégoire de Nazianze à Christophore de Mitylène.

T. V. POPOVA, *Vizantijskaja epistolografija* – «L'épistolographie byzantine», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 181-230. On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire de l'épistolographie byzantine : elles se différencient par l'attitude adoptée face aux traditions antiques : dominantes aux iv^e-v^e s., elles ont diminué aux vi^e-ix^e s. puis se sont renforcées à nouveau aux x^e-xiv^e s. pour assimiler, à la fin du xiv^e s. et au xv^e s., l'héritage antique comme un tout.

F. A. PETROVSKIJ, *Vizantijskij roman* – «Le roman byzantin», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 231-244. Le contenu de «Drosilla et Charicles», «Kallimachos et Chrysorrhoeé», «Belthandros et Chrysantza». N. A. POZDNIJKOVA, *Novyj vzgljad na istoriju antičnogo romana* – «Nouvelles considérations sur l'histoire du roman antique», *VDI* (1974), N^o 4, 150-160. En connection avec le livre de B. E. PERRY, «*The ancient romances*» (Berkeley and Los Angeles, 1967). A Byzance l'histoire d'amour et le récit d'aventures ne furent plus cultivés et ils furent remplacés par la légende hagiographique. Selon cette thèse le roman de Chariton ne date pas des v^e-vi^e s., mais bien du i^{er} s.

T. V. POPOVA, *Vizantijskij narodnyj i knižnyj epos* – «La poésie épique populaire et savante à Byzance», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 77-121. Trois étapes se marquent dans l'évolution de la poésie épique byzantine :

au VI^e s. et dans la première moitié du IX^e s. naissent des œuvres folkloriques, par exemple le poème sur Bélisaire (hypothétiquement reconstruit par l'auteur) ; du milieu du IX^e s. au X^e s., c'est l'époque où l'on note les récits populaires sous l'influence de la poésie savante (exemple «typique» : le poème de Digénis Akritis) ; à l'époque finale (XIV^e-XV^e s.) des épopées héroïques artificielles font leur apparition, partiellement sous l'influence de la poésie courtoise de l'Occident.

T. V. POPOVA, *Antičnaja biografija i vizantijskaja agiografija* – «La biographie antique et l'hagiographie byzantine». *Ant. Viz.*, 218-266. Deux tendances se marquent dans l'hagiographie byzantine : tendance populaire, c'est-à-dire anonyme, et tendance savante, c'est-à-dire portant le nom de l'auteur. L'hagiographie évoluait vers le genre des belles-lettres.

Z. G. SAMODUROVA, *Grečeskije rukopisi, soderžaščije malyje vizantijskije chroniki* – «Les manuscrits grecs contenant des chroniques byzantines mineures», *VV.* 36 (1974), 139-144 ; Z. V. SAMODUROVA, *Grečeskije rukopisnye sborniki, soderžaščije malyje vizantijskije chroniki, i ich klassifikacija* – «Les recueils manuscrits grecs contenant des chroniques byzantines mineures et leur classification», *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M., 1974, 200-241.

Littérature byzantine. Périodes isolées

E. G. CHINTIBIDZE, *Grečeskaja redakcija «Varlaama i Ioasafa» – agiografičeskoje proizvedenije metafrastičeskogo stilja* – «La version grecque du «Barlaam et Ioasaph», œuvre hagiographique à la manière de Métaphrastes», *Trudy Tbilisskogo univ.*, 162 (1975), 125-136 (en géorgien avec résumé en russe et en anglais). Ayant des traits caractéristiques de l'hagiographie métaphrastique, la version grecque du roman de «Barlaam et Ioasaph» ne peut pas être attribuée à Jean Damascène, parce que le style métaphrastique n'est apparu qu'au X^e s., au temps d'Euthyme l'Athonite.

I. S. ČIČUROV, *Mesto «Chronographii» Feofana (načalo IX v.) v rannevizantijskoj istoriografičeskoj tradicii (IV-nač. IX vv.)*. – «La place de la «Chronographie» de Théophane (commencement du IX^e s.) dans l'historiographie byzantine de la haute époque (IV^e s.-commencement du IX^e s.)». Thèse, M., 1975, 16 p. ; I. S. ČIČUROV, *K probleme avtorskogo samosoznanija vizantijskich istorikov IV-IX vv.* – «A propos du problème de la conscience de l'auteur dans les œuvres des historiens byzantins (IV^e-IX^e s.)», *Ant. Viz.*, 203-217. Traits caractéristiques de Théophane en tant qu'écrivain. Son refus de reconnaître des droits d'auteur ne signifie

pas une absence réelle de relation active avec l'historiographie précédente : cela ne fut qu'un nouveau procédé publiciste, qui devient évident lorsqu'on compare le préambule de Théophane avec ceux de Procope, Agathias, Eusèbe de Césarée et d'autres historiens des IV^e-VI^e s. La comparaison de la «Chronographie» avec ses sources et avec le *Breviarium* de Nicéphore permet de souligner les composantes principales de la conception de Théophane : la critique des empereurs (par opposition à l'image paradigmatique de Constantin le Grand), le particularisme constantinopolitain et la perte d'intérêt pour la topographie des provinces. Čičurov analyse les principes du remaniement stylistique des sources par Théophane.

Je. K. PIOTROVSKAJA, *K izučeniju «Letopisca vskore» konstantinopol'skogo patriarha Nikifora* – «Étude sur le «Letopisec vskore» du patriarche Nicéphore», *TODRL*, 29 (1974), 170-177. Trois rédactions de la version en vieux-russe du «Chronographicon syntomon» de Nicéphore.

M. M. JELIZAROVA, *Svedenija o jessejach i terapevtach v «Chronike» Georgija Amartola* – «L'information concernant les esséniens et les thérapeutes fournie par la Chronique de Georges Hamartolos», *Palestinskij sbornik*, 25 (1974), 73-76. Georges Hamartolos pouvait utiliser une rédaction perdue de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Vspomogatel'nyje istoričeskije nauki i vnutrennjaja kritika istočnika pri datirovke sobytij* – «Les disciplines historiques auxiliaires et la critique interne de la source pour la datation des événements», *Vspomogatel'nyje istoričeskije discipliny*, I. Sverdlovsk, 1974, 4-8. Datation des événements de l'histoire byzantine de la fin du X^e s., en se basant principalement sur Léon le Diacre. La guerre contre Svjatoslav fut achevée en 971. La dernière bataille eut lieu le 21 juillet.

T. M. SOKOLOVA, *Vizantijskaja satira (Tri vizantijskich «putešestvija v zagrobnoje carstvo»)* – «La satire byzantine : trois voyages dans le royaume de l'au-delà», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 122-158. Le *Philopatris*, le *Timarion* et le récit de Mazaris, ont été écrits par des auteurs qui ont emprunté à Lucien peu de traits individuels, mais des caractères génériques, typiques pour le genre même. Les trois satires diffèrent entre elles.

Ja. N. LJUBARSKIJ, *Literaturno-estetičeskije vzgljady Michaila Psella* – «Les conceptions littéraires et esthétiques de Michel Psellos», *Ant. Viz.*, 114-140 ; Ja. N. LJUBARSKIJ, *Vnešnij oblik gerojev Psella* – «L'apparence des héros de Psellos», *Vizantijskaja literatura*, M, 1974, 245-262. Les conceptions littéraires et esthétiques de Psellos, bien qu'éclectiques et

contradictaires, forment un système, qui n'était pas dominant dans la pensée esthétique de Byzance, mais qui distinguait les plus grandes œuvres des XI^e-XII^e s. La statique du portrait s'oppose au dynamisme de l'image interne, caractéristique de la «Chronographie». Dans certains cas Psellos dépasse les traits normatifs de l'apparence, en créant des portraits affectifs et individuels.

T. A. MILLER, *Michel Psell i Dionisij Galikarnasskij* – «Michel Psellos et Denys d'Halicarnasse», *Ant. Viz.*, 140-170. Les traits caractéristiques de la méthode de critique littéraire de Psellos, vues à travers son discours au vestarque Pothos.

O. P. LICHACHEVA, *O nekotorych osobennostjach Sinodal'nogo spiska drevnerusskoj perevodnoj povesti «Stefanit i Ichnilat»* – «Quelques traits distinctifs de la copie synodale du récit vieux-russe *Stephanites et Ichnelates*», *Archeografičeskij ježegodnik za 1972 g. M.*, 1974, 110-112.

A. P. KAŽDAN, *K voprosu o social'nych vozzrenijach Kekavmena* – «Les idées sociales de Kékaumenos», *VV*, 36 (1974), 154-167 ; G. G. LITAVRIN, *Otvét recenzentu* – «La réponse au critique», *ibid.*, 167-177. Discussion des idées exprimées par Litavrin dans son introduction à l'édition de Kekaumenos (voir *Byz.*, XLVII (1977), p. 515). Cf. aussi Hr. M. BARTIKJAN, *Nekotoryje zamečanija o «Sovetach i rasskazach» («Strategikone») Kekavmena* – «Quelques remarques concernant «Les conseils et les récits» («Strategikon») de Kekaumenos», *VON* (1974), N° 2, 70-88 ; Hr. M. BARTIKJAN, *Neskol'ko kon'ektur k sočineniju Kekavmena «Sovety i rasskazy» («Strategikon») – «Quelques conjectures concernant l'œuvre de Kekaumenos «Les conseils et les récits» («Strategikon»)», *VON* (1975), N° 6, 55-61.*

V. ŠANDROVSKAJA, *Oдно utočnenije teksta chroniki Skilicy po materialam sfragistiki* – «Une précision sur le texte de la Chronique par Skylitzès fournie par les données sphragistiques», *Soobščenija Gos. Ermitaža*, 40 (1975), 46-48. Le protospathaire et stratège Barasbatzé (*Skyl.*, p. 403.33) doit être identifié au protospathaire et stratège Tornikios Barasbatzé et au protospathaire et stratège d'Edesse Tornikios, dont les sceaux sont conservés à l'Ermitage.

A. D. ALEKSIDZE, *Sochranivšesja na gruzinskom jazyke antilatinskoje polemičeskoje sočinenije (Traktat Jevstratija Nikijskogo)* – «Une œuvre polémique anti-latine (le traité d'Eustrate de Nicée), conservée en géorgien», *Trudy Tbilisskogo univ.*, 162 (1975), 111-123 (en géorgien avec résumé en russe et en français). Le traité polémique antilatine, conservé dans quelques manuscrits géorgiens, est désigné, à partir du XIII^e

s. comme une œuvre d'Eustrate, métropolitain de Nicée. L'original grec n'est pas identifié.

I. V. ŠTAL', T. V. POPOVA, *O nekotorych prijemach postrojenja chudožestvennogo obraza v poemach Gomera i vizantijskom epose XII v.* – «Certains procédés de la structure de l'image poétique dans les poèmes d'Homère et dans la poésie épique byzantine au XII^e s.», *Ant. Viz.*, 53-90. La transformation des motifs épiques dans les œuvres de Manasses et Tzetzes, ce dernier restant plus proche de l'Iliade que Manasses.

M. L. GASPAREV, *Prodrom, Cec i nacional'nyje formy geksametra* – «Prodrome. Tzetzes et les formes nationales de l'hexamètre», *Ant. Viz.*, 362-385. L'utilisation de l'hexamètre par Prodrome et Tzetzes fut le résultat d'une stylisation consciente. Tous deux recréèrent l'hexamètre, sans tenir compte de l'évolution de la basse époque romaine : il existe entre eux et leurs prédécesseurs une rupture apparente.

I. S. ČIČUROV, *Moskovskij spisok «Katomyomachii» Feodora Prodroma* – «La copie de la «Katomyomachie» de Théodore Prodrome, conservée à Moscou», *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M, 1974, 261-266. La copie du Musée historique doit être datée à la limite des années 80 et 90 du XIV^e s. L'écriture du manuscrit peut être rapprochée de l'écriture crétoise à la limite des XV^e et XVI^e s.

M. V. BIBIKOV, *Moskovskaja rukopis' kommentarijev Jevstafija Solunskogo k «Iliade» Gomera* – «Le manuscrit du commentaire de l'Iliade d'Homère, par Eustathe de Thessalonique», *Problemy paleografii i kodikologii v SSSR*, M, 1974, 267-272. C'est la copie la plus ancienne du commentaire d'Eustathe, dont le lemme désigne l'auteur comme un maître des requêtes.

T. M. SOKOLOVA, *Ješče odno vizantijskoje «podražanje» Lukianu* – «Une autre imitation byzantine de Lucien», *Ant. Viz.*, 195-202. Remarques préalables à propos d'un dialogue anonyme, publié par O. Karsay. En appendice la traduction du dialogue.

M. A. POLJAKOVSKAJA, *Eschatologičeskiye predstavlenija Alekseja Makrembolita* – «Les conceptions eschatologiques d'Alexis Makrembolites», *ADSV*, 11 (1975), 87-98. Analyse du thrène sur la destruction de Ste Sophie en comparaison avec le «Dialogue des riches et des pauvres». Poljakovskaja constate une augmentation des tendances eschatologiques résultant de la complication des conditions sociales durant les années 40 du XIV^e s.

M. A. POLJAKOVSKAJA, *Političeskiye idealy vizantijskoj intelligencii serediny XIV v. : (Nikolaj Kavasila)* – «Les idéaux politiques des

intellectuels byzantins du milieu du XIV^e s. : Nicolas Kabasilas», ADSV, 12 (1975), 104-116. Défense de la propriété privée contre les abus des «archontes» et appel à la destitution des souverains indignes. L'image de l'empereur idéal, remontant à Platon, comprend des traits, tels que le souci des sujets et de la culture. L'idéal d'un souverain puissant et cultivé répondait aux espoirs de larges cercles vivant au milieu des révoltes féodales. En même temps il se distinguait de l'image du prince de Machiavel, parce que le souverain de Kabasilas était tenu par les principes éthiques et religieux, qui ne concernaient pas le prince de Machiavel.

L. A. FREJBERG, M. Je. GRABAR'-PASSEK, *Vizantijskaja poema ob Aleksandre Makedonskom XIV v.* – «Poème byzantin d'Alexandre de Macédoine du XIV^e s.», Ant. Viz., 90-113. Traduction des fragments de la Vie d'Alexandre de 1388.

S. K. KRASAVINA, *K voprosu o vizantijskoj istoriografii XV veka* – «A propos de l'historiographie byzantine du XV^e s.», Naučnyje trudy Kubanskogo univ., 192 (1975), 111-125. La bibliographie concernant les historiens du XV^e s. de K. Krumbacher à C. J. G. Turner.

S. K. KRASAVINA, *Bitva na Kosovom pole* – «La bataille de Kossovo», *Ibid.*, 173-177. Traduction du fragment, inséré par le traducteur anonyme en vieil italien, de Doukas, décrivant la bataille de Kossovo en 1389.

I. P. MEDVEDEV, *K voprosu ob istočnikach «Žizneopisanija Ioanna Kantakuzina»* – «A propos des sources de la Vie de Jean Cantacuzène», VV, 36 (1974), 145 sq. La Chronique du Pseudo-Dorothee en tant que source de la Vie dans le récit concernant les privilèges octroyés à Thessalonique et Monembasie.

Littérature orientale

R. A. GUSEJNOV, *Sirijskije istočniki po istorii Zakavkaz'ja X-XIV vv.* – «Les sources syriennes de l'histoire de la Transcaucasie des X^e-XIV^e s.», IFŽ (1974), N° 2, 47-54. Notamment Michel le Syrien. Cf. *Byz.*, XLVII (1977), p. 516.

V. M. BEJLIS, *K ocenke svedenij arabskich avtorov o religii drevnich slavjan i russov* – «Appréciation sur les données des auteurs arabes concernant la religion des anciens Slaves et des Russes», Vostočnyje istočniki po istorii narodov Jugo-Vostočnoj i Central'noj Jevropy, III, M, 1974, 72-89 (résumé en français). Les données de Yahya d'Antioche et d'Abu Shuja ar'Rudravari concernant les relations entre la Russie et Byzance en 987-989.

V. DEMIDČIK, *Opisanije šestogo i sed'mogo Klimatov v «Āsār al-bilād va aḥbār al-'ibād» Zakarijā al-Kazvini* – «Description des VI^e et VII^e Klīmata dans «Āsār al-bilād va aḥbar al-'ibād» par Zacharie al-Kazvini», *Vostočnaja filologija*, III, Douchanbé, 1974, 26-68. Traduction de fragments de l'œuvre du géographe arabe du XIII^e s. relatifs à l'histoire de Byzance (y compris la description de Constantinople), des Russes et des Khazars.

A. P. GRIGOR'JEV, «*Kniga putešestvija» Evlii Čelebi-istočnik po istorii Kryma XIII-XVII vv.* – «Le livre de route» d'Evliya Čelebi comme source de l'histoire de la Crimée aux XIII^e-XVII^e s.», *Istoriografija i istočnikovede-nije istorii stran Azii i Afriki*, III, L, 1974, 19-28.

Littérature caucasienne

S. G. KAUCHČIŠVILI, *Gruzinskije istočniki po istorii Vizantii* – «Les sources géorgiennes de l'histoire byzantine», I. Tbilissi, 1974, 171 p. Fragments de textes géorgiens (avec traduction en russe) concernant l'histoire de la Grèce et de Byzance à partir d'Alexandre jusqu'au XIII^e s. Dans le livre sont aussi insérés des fragments de l'Alexiade d'Anne Comnène.

I. V. ABULADZE, *Trudy* – «Œuvres», Tbilissi, 1975, 230 p. (en géorgien avec résumé en russe). Certains articles sont consacrés aux traductions géorgiennes d'œuvres byzantines (Jean Chrysostome, légendes hagiographiques).

V. I. ČAČANIDZE, *Petr Iver i archeologičeskije raskopki Gruzinskogo monastyrja v Ierusalime* – «Pierre l'Ibérien et les recherches archéologiques dans le monastère géorgien de Jérusalem», Tbilissi, 1974, 125 p. (en géorgien avec résumé en russe et en anglais). Le monastère géorgien de la région de bir el-Kutt fut construit avec la participation de Pierre l'Ibérien, qui plus tard y fut enterré, ainsi que son maître Jean Lazos. L'auteur discute le problème de l'identification de Pierre avec le pseudo-Denys l'Aréopagite.

I. LOLAŠVILI, *K voprosu o ličnosti avtora metafrastičeskoj redakcii «Žitija sv. Niny»* – «L'auteur de la version métaphrastique de la vie de Ste Nina», *Vestnik AN Gruz. SSR. Sér. de langue et littérature* (1974), N^o 4, 7-17 (en géorgien); M. DOLAKIDZE, *Drevnije redakcii «Žitija Illariona Gruzinskogo»* – «Versions anciennes de la Vie d'Hilarion le Géorgien», Tbilissi, 1974, 179 p.

N. N. ŠENGEIJA, *Gruzinskije istoriki XI-XIII vv. o sel'džukach* – «Les

historiens géorgiens des XI^e-XIII^e s. concernant les Seldjukides», *Tjurkologičeskij sbornik* 1973, M, 1975, 38-52.

M. ABEGJAN, *Istorija drevnearmjanskoj literatury* – «Histoire de la littérature arménienne ancienne», Erevan, 1975, 606 p. Édition nouvelle inchangée du livre paru en 1944.

G. B. ABGARJAN, *Ješče raz o poeme Arata iz Sol* – «Nouvel essai sur le poème d'Aratos de Soles», *IFŽ* (1974), N° 3, 206-218 ; Hr. M. BARTIKJAN, *Poslednij raz ob armjanskom perevode truda Arata* – «Dernier rapport sur la traduction arménienne de l'œuvre d'Aratos», *IFŽ* (1974), N° 3, 193-205 ; A. G. ABRAMJAN, *Meteorologičeskije teksty v drevnearmjanskich rukopisjach* – «Les textes météorologiques dans les manuscrits arméniens anciens», *Armenovedčeskije issledovanija*, I. Erevan, 1974, 177-193. Discussion concernant le traité météorologique anonyme «Sur les nuages et les signes», que Abgarjan considère comme une œuvre d'Ananias de Shirak, Bartikjan comme une traduction d'Aratos de Soles, et Abramjan comme un fragment traduit des «Géoponiques».

P. M. MURADJAN, *Chronologija sistem letosćiclenija po armjanskim istočnikam. «Era po R. Ch.»* – «Le système chronologique selon les sources arméniennes. L'ère après la naissance du Christ», *VON* (1975), N° 10, 77-94. Le système chronologique fondé par Denys le Jeune s'est répandu non seulement en Occident, mais aussi en Orient, particulièrement dans la Laure de S. Sabbas. L'application de ce système à la Transcaucasie témoigne des contacts culturels des Géorgiens et des Arméniens avec Byzance et en particulier avec la Laure de S. Sabbas.

A. N. TER-GEVONDJAN, *Vopros redakcij Agatangelosa (Agafangela) po dannym Chorenaci* – «Les versions d'Agathange selon Moïse de Khorène», *IFŽ* (1975), N° 4, 129-139 (en arménien avec résumé en russe). Deux versions de l'œuvre d'Agathange, dont la plus ancienne, maintenant perdue, était connue par Moïse de Khorène, l'autre étant établie au milieu du V^e s.

A. S. MARKARJAN, *Povtornoje utočnenije* – «Nouvelle mise au point», *Vestnik Jerevanskogo univ.* (1974), N° 3, 206 sq. (en arménien avec résumé en russe). Explication du texte de l'Histoire de l'Arménie par Fauste de Byzance.

V. D. ARAKELJAN, *Jazyk i stil' Chorenaci* – «La langue et le style de Moïse de Khorène», *IFŽ* (1975), N° 2, 105-120 (en arménien avec résumé en russe) ; Ž. G. ELČIBEKJAN, *Iosif Flavij kak istočnik (Istorii Armenii) Movsesa Chorenaci* – «Flavius Josèphe comme source de l'Histoire de l'Arménie par Moïse de Khorène», *VON* (1975), N° 5, 71-82.

F. DŽ. MAMEDOVA, *Problema datirovki «Istorii alban»* – «Problème de la datation de l'Histoire du pays albanais», *Izvestija AN Azerb. SSR, Ser. istorii, filosofii i prava* (1974), N° 3, 52-60, N° 4, 38-46. L'«Histoire d'Aluanak» de Moïse Kagankatvacı est une œuvre de contenu complexe, dont le commencement fut écrit par un contemporain des événements. Š. V. SMBATJAN, *Zemovrija, Zenobija ili Emoria ? – «Zémovrie, Zénobie ou Emorie ?»*, *VON* (1975), N° 7, 85-88. Une correction à la traduction du récit de Moïse Kagankatvacı concernant l'invasion arabe à Byzance en 838. Cf. *Byz.*, XLVII (1977), p. 518.

ARISTAKES LASTIVERCI, *Istorija – «Aristakès de Lastivert, Histoire»*. Tbilissi, 1974, 215 p. Traduction géorgienne par E. V. CAGAREJŠVILI. Compte-rendu : P. A. MURADJAN, *VON* (1975), N° 2, 108-112. K. N. JUZBAŠJAN, «*Povestvovanije Aristakesa Lastiverci i zakat «epochi Bagratidov»* – «Le récit d'Aristakès de Lastivert et la fin de l'époque des Bagratides». Thèse de doctorat. L., 1975, 38 p. La conception historique d'Aristakès : haine des Seldjukides, loyauté envers les empereurs byzantins, appréciation de la vie urbaine, vision pessimiste de la réalité.

Smbat SPARAPET, *Letopis' – «Smbad le Connétable, Annales»*. Erevan, 1974, 199 p. Traduction par A. G. GALSTJAN de cette source importante aussi pour l'histoire de Byzance.

Littérature slave

G. S. BARANKOVA, *Opyt lingvo-tekstologičeskogo analiza spiskov «Šestodneva» Ioanna ekzarcha bolgarskogo, chranjaščichsja v GBL – «Contribution à l'analyse linguistique et textuelle des copies de l'Hexaéméron de Jean l'exarque de Bulgarie, conservées à la Bibliothèque Lénine»*, *Zapiski Otdela rukopisej GBL*, 35 (1974), 104-121.

A. DAVIDOV, *Statističeskije nabljudenija nad «Besedoj» Koz'my Presvitera – «Observations statistiques concernant l'Homélie de Cosmas le Prêtre»*, *Voprosu slovoobrazovanija i leksikologii drevnerusskogo jazyka*, M., 1974, 285-303. Analyse du fonds lexical.

Littérature en vieux-russe

V. F. DUBROVINA, *Grečeskije originaly drevnerusskich pampatnikov i istoričeskij slovar' XI-XIV vv. – «Les originaux grecs des monuments vieux-russes et le lexique historique des textes des XI^e-XIV^e s.»*. *Problemy slavjanskoj istoričeskoj leksikologii i leksikografii*, M., 1975, fasc. 3, 68-70.

V. A. GRICHIN, *Problemy stilja drevnerusskoj agiografii XIV-XV vv.* – «Les problèmes stylistiques de l'hagiographie en vieux-russe des xiv^e - xv^e s.», M, 1974, 64 p. L'auteur aborde aussi la question de l'influence byzantine sur l'hagiographie russe ancienne.

A. G. KUZ'MIN, *Skazanije ob apostole Andreje i jego mesto v Načal'noj letopisi* – «La légende de l'apôtre André et sa place dans les Annales primitives russes», *Letopisi i chroniki*, M, 1974, 37-47.

A. G. KUZ'MIN, *Vojennaja tema v literature Drevnej Rusi* – «Le thème militaire dans la littérature de l'ancienne Russie». *Istoriko-filologičeskije issledovanija*, M, 1974, 151-160. L'auteur aborde aussi les œuvres traduites du grec et les sources importantes pour l'histoire byzantine, p. ex. le récit de Nestor-Iskander consacré au siège de Constantinople.

O. A. BELOBROVA, «*Kniga Palomnik*» *Antonija Novgorodskogo (K izučeniju teksta)* – «L'itinéraire d'Antoine de Novgorod. Étude du texte», *TODRL*, 29 (1974), 178-185.

O. V. TVOROGOV, *Drevnerusskije chronografy* – «Les chronographes vieux-russes», L, 1975, 320 p. ; O. V. TVOROGOV, *O sostave i istočnikach chronografičeskich statej Licevogo svoda* – «La composition et les sources des chapitres chronographiques du Recueil Enluminé», *TODRL*, 28 (1974), 353-364 ; O. V. TVOROGOV, *Povest' vremennyh let i Chronograf po velikomu izloženiju* – «La chronique primitive russe (Le récit des années passées) et le Chronographe de la grande narration», *TODRL*, 28 (1974), 99-113. Histoire des chronographes russes des xv^e - xvi^e s.

G. M. PROCHOROV, *Kelejnaja isichastkaja literatura (Ioann Lestvičnik, Avva Dorofej, Isaak Sirin, Simeon Novyj Bogoslov, Grigorij Sinait) v biblioteke Troice-Sergievoj lavry c XIV po XVII v.* – «La littérature hésychaste pour lecture pieuse (Jean Climax, l'abbé Dorothée, Isaac le Syrien, Syméon le Nouveau Théologien, Grégoire le Sinait) conservée à la bibliothèque de la laure de Troitse-Sergievo, du xiv^e jusqu'au $xvii^e$ s.», *TODRL*, 28 (1974), 317-324. La tradition hésychaste dans un monastère russe.

I. S. ČIČUROV, *K voprosu o formirovanii ideologii gosподstvujuščego klassa Drevnej Rusi v konce XV-XVI v.* – «La formation de l'idéologie de la classe dirigeante dans l'ancienne Russie de la fin du xv^e s. et du xvi^e s.», *Obščestvo i gosudarstvo v feodal'noj Rossii*, M, 1975, 125-132. L'image de Constantin le Grand comme paradigme de l'empereur idéal et le rôle de l'héritage byzantin dans la formation de l'idéal impérial russe.

A. L. GOL'DBERG, *Istoriko-političeskije idei russkoj knižnosti XV-XVII vekov* – «Conceptions historiques et politiques de la littérature russe des

xv^e-xvii^e s.», Istorija SSSR (1975), N° 4, 62-77. Théorie de l'origine romaine des princes russes et représentation de Moscou comme la Troisième Rome. Cf. A. L. GOL'DBERG, *Tri «poslanija Filofeja» (opyt tekstologičeskogo analiza)* – «Trois épîtres de Philothée (étude du texte)», TODRL, 29 (1974), 68-97.

A. S. BELONENKO, *Skazanije «O bogoglasnom penii ot grek» i jego letopisnaja istorija* – «Le récit «Sur le chant divin emprunté aux Grecs» et sa tradition dans les annales», Drevnerusskaja knižnost'. Režjume dokladov na konferencii molodych specialistov. Ijun' 1975. L, 1975, 3-5.

N. A. KAZAKOVA, *Maksim Grek i ideja soslovnoj monarchii* – «Maxime le Grec et la conception de la monarchie des états», Obščestvo i gosudarstvo v feodal'noj Rossii, M, 1975, 151-158 ; N. V. SINICYN, *Etičeskij i social'nyj aspekty nestjažatel'skich vozzrenij Maksima Greka* – «L'opposition à la cupidité chez Maxime le Grec : ses aspects éthiques et sociaux», Obščestvo i gosudarstvo v feodal'noj Rossii, M, 1975, 159-170 ; D. M. BULANIN, *Maksim Grek – kommentator Grigorija Bogoslova* – «Maxime le Grec, commentateur de Grégoire le Théologien», Drevnerusskaja knižnost'. Režjume dokladov na konferencii molodych specialistov. Ijun' 1975. L, 1975, 5 sq. Sur Maxime le Grec v. aussi L. S. KOVTUN, *Leksikografija v Moskovskoj Rusi XVI – načala XVII v.* – «La lexicographie dans la Russie moscovite au xvi^e s. et au commencement du xvii^e s.», M, 1975, 351 p.

Dumbarton Oaks.

A. P. KAZHDAN.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- | | |
|------------|---|
| ADSV | – Antičnaja drevnost' i srednije veka (Sverdlovsk). Antiquité classique et moyen âge. |
| Ant. viz. | – Antičnost' i Vizantija (M, 1975) – Antiquité et Byzance. |
| Arch otkr. | – Archeologičeskije otkrytija – Découvertes archéologiques (M) |
| IFŽ | – Istoriko-filologičeskij žurnal (Erevan) – Revue d'histoire et de philologie. |
| KSIA | – Kratkije soobščeniya Instituta archeologii – Bulletin de l'Institut d'archéologie. |
| L | – Leningrad |
| M | – Moscou |
| SA | – Sovetskaja archeologija – Archéologie soviétique |
| Sov Slav. | – Sovetskoje slavjanovedeniye – Slavistique soviétique. |

- TODRL – Trudy otdela drevnerusskoj literatury (Leningrad) – Travaux de la section de littérature vieux russe
- VDI – Vestnik drevnej istorii – Revue d'histoire ancienne.
- VI – Voprosy istorii – Questions d'histoire
- Vjaz – Voprosy jazykoznanija – Questions de linguistique.
- VON – Vestnik obščestvennyh nauk – Revue des sciences sociales (Acad. des sciences d'Arménie).
- VV – Vizantijskij vremennik – Annales byzantines.

COMPTES RENDUS

Lexique du Moyen Age

Lexikon des Mittelalters. Erster Band, Zweite Lieferung (*Ägypten-
Almohaden*). Munich-Zurich, Artemis Verlag ; 1 fasc. cc. 225-448.
Prix : 32 D.M.

Le deuxième fascicule du vol I du *Lexikon des Mittelalters* vient de paraître. Nous avons déjà dit, ici même (*Byzantion*, XLVIII, 1978, 1, p. 315) ce que nous pensions de cette intéressante initiative et de ses mérites. Ce second fascicule (cc. 225-448) couvre la matière d'*Ägypten à Almohaden*. Ces deux termes constituent un symbole de l'universalité à laquelle s'efforce cet ouvrage. Le byzantiniste notera particulièrement les articles consacrés à l'Égypte (Histoire économique par S. Y. LABIB, Histoire religieuse par C. D. G. MÜLLER, art copte par K. WESSEL), à une série de notions intéressant l'Islam (Aḥī, Ahl al-Kitāb, utiles pour l'étude du statut de l'étranger en territoire islamique), le royaume de Chypre, les Lombards (Aistulf), et bien sûr à Byzance même. Parmi celles-ci, citons Énée de Gaza, le schisme Acacien, Acace de Bérée, Acace de Césarée, Acace de Mélitène, l'hymne acathiste, Aquilée, Georges Akindynos, le thème des acclamations, les Akrites, Georges Akropolites, les Acémètes, les Alains et Alamans, un long article consacré à l'Albanie, une substantielle dissertation sur l'alchimie, une autre sur le personnage d'Alexandre le Grand dans l'art et dans la littérature, Alexandre Nevskij, Alexandre d'Alexandrie, Alexandre de Lykopolis et bien entendu Alexandrie font l'objet de notices, sans oublier les nombreux Alexis. Des savants très connus ont prêté leur concours à cet intéressant fascicule qui ramasse sous une forme concentrée et synthétique certes, mais avec les principales indications bibliographiques récentes, l'essentiel des connaissances acquises aujourd'hui sur des sujets parfois très complexes.

M. DE WAHA.

Kriaras et l'orthographe du grec

Ἐμμανουὴλ ΚΡΙΑΡΑΣ, *Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημόδους γραμματείας 1100-1669*. Tome V, 1.333-421 pp., tome VI, 348-387 pp. Thessalonique, 1977-1978.

Les volumes V et VI de cet inestimable trésor de la langue populaire byzantine viennent de paraître à un an d'intervalle, rythme qui fait bien augurer de la suite de l'entreprise. Ces tomes couvrent la seconde partie de la lettre δ et la lettre ε au complet : on peut ainsi estimer qu'on en est arrivé à plus du tiers de l'ensemble. C'est, étant donné les difficultés matérielles qui assaillent inévitablement le directeur d'une œuvre aussi considérable (rémunération de collaborateurs qualifiés, frais d'impression, ...) une performance remarquable dont il faut créditer notre actif confrère de Thessalonique ainsi que toute son équipe. Le volume VI est dédié à la mémoire de deux linguistes grecs récemment disparus, N. Andriotis, l'auteur d'un très bon dictionnaire étymologique du grec moderne, et St. Kapsomenos bien connu notamment par ses études sur la langue des papyrus.

Nous avons précédemment détaillé ici-même (t. XLII, 1972, p. 281-284 et t. XLVII, 1977, p. 522-523) les principes de la description lexicologique, nous avons remarqué la richesse des données et nous avons loué l'excellence de la méthode : ces qualités, on les retrouve dans les volumes sous rubrique. Notons qu'en tête de chacun d'eux figurent des additions à la bibliographie, aussi bien en ce qui concerne les sources que les travaux d'érudition ; on jugera de la richesse de ce relevé en constatant que jusqu'à présent le nombre des documents répertoriés s'élève à 2580. La clé des nombreuses abréviations bibliographiques et autres, chaque fois complétée par les publications récentes, est répétée en fin de la préface, ce qui est fort commode pour le consultant.

La lecture et la consultation de ces deux nouveaux volumes constituent cependant pour le lecteur une surprise ; alors que, dans les quatre tomes parus jusqu'ici, M. Kriaras utilisait la graphie courante du grec, voici que brusquement, rompant avec la tradition, il adopte une orthographe réformée dont le résultat le plus visible est que les conjonctions et prépositions ainsi que l'article n'ont plus d'accent, que dans les mots «pleins» les accents (aigu, grave ou circonflexe) sont remplacés par un point qui surmonte la syllabe accentuée, et que les initiales vocaliques ne portent plus d'esprit. On lit donc désormais des formes qui, pour un

helléniste classique, paraissent aussi barbares que *εἶπεν ο θεός, επιφοβούμαι, ευρίσκω, δῶμα*, etc.

La réforme de l'orthographe est une question qui a été soulevée en Grèce parallèlement à la «démotocisation» de la langue. Depuis l'époque impériale, les anciens tons de hauteur ayant été remplacés par un accent d'intensité, certains modernistes veulent se contenter de marquer la syllabe accentuée par un signe qui serait – car ils ne sont pas tous d'accord à ce sujet – soit l'accent aigu, soit un point, soit un triangle tête en bas (curieusement, Kriaras qui semble s'être rallié au point emploie l'aigu sur les lemmes imprimés en caractères gras !); l'aspiration initiale ayant d'autre part disparu depuis la même époque, on tend à supprimer l'indication des esprits.

Loin de nous l'idée de prendre parti dans un problème qui intéresse les Grecs d'aujourd'hui, bien que cette façon de faire constitue une rupture avec une tradition de grand prestige ; il n'en reste pas moins que les byzantinistes et les néo-grecistes non grecs, qui ont le plus généralement été initiés à ces états de langue par le grec classique, se trouvent ici quelque peu désorientés. Certes, répétons-le, nous n'avons pas à nous immiscer dans les positions adoptées par des littérateurs et journalistes contemporains.

Mais, lorsqu'il s'agit de philologie et d'histoire de la langue, nous croyons pouvoir protester. Les textes écrits à l'époque que décrit ce dictionnaire (1100-1669) respectaient l'orthographe traditionnelle héritée de l'Antiquité et c'est en quelque sorte les travestir que leur imposer cet uniforme moderne. Il y a plus grave : lorsque le mot existait déjà en grec classique – ce qui est le cas le plus fréquent – Kriaras indique à juste titre cet étymon ; mais lorsque nous voyons l'étymologie de mots médiévaux comme *ἔξι, ἐπτά, ευρίσκω* (orthographe Kriaras), par exemple, présentée comme suit : «*το αρχ. ἔξι*», «*το αρχ. ἐπτά*», «*το αρχ. ευρίσκω*», nous estimons nous trouver en face de véritables incorrections. En effet, en attique et dans la *κοινή* (et c'est de ces dialectes qu'il s'agit ici), l'aspiration est restée bien stable jusqu'à l'époque impériale ; n'est-ce pas Aristophane de Byzance (III^e siècle avant J.-C.) qui passe pour avoir inventé l'esprit rude afin de noter cette aspiration dont le signe ancien *H*, encore utilisé dans les alphabets occidentaux et à Athènes même jusqu'à la réforme d'Euclide en 403/402, avait été détourné de sa valeur première et était employé comme signe de la longue *ē*. Ajoutons que, sur le plan linguistique, cette graphie erronée efface aussi la comparaison avec les autres langues indo-européennes, tels lat. *septem*, skr. *saptá*, got. *sibun*, etc. en face de gr. *ἐπτά*.

Et à propos de δῶμα – le lemme étant orthographié δῶμα(ν) – il est tout aussi incorrect d'indiquer «το αρχ. δῶμα» ce qui semble impliquer que la longue était intonée sur la finale alors que le ton portait sur le début de la tenue : δῶμα.

Répétons en terminant que ces remarques sur l'orthographe révolutionnaire adoptée *in medio operis* par notre excellent confrère de Thessalonique – pourquoi changer d'attelage au milieu du gué ? – ne vise en rien la valeur intrinsèque, tout à fait remarquable, de l'entreprise, mais il ne nous a pas paru possible de passer sous silence l'étonnement qu'elle a provoqué chez nous et le regret que nous en avons éprouvé.

Maurice LEROY.

Bibliographie linguistique du grec

Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the years 1975 and 1976. Δελτίο βιβλιογραφίας τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας γιὰ τὰ ἔτη 1975 καὶ 1976. Vol. 3 édité par George ΒΑΒΙΝΙΟΤΙΣ. Athènes, 1978, 86 pp. in-8°. Prix : 250 drachmes.

Voici le numéro 3 d'un répertoire fort utile dont la publication est dirigée par notre collègue athénien G. Babiniotis. Cette bibliographie ne fait double emploi ni avec *L'Année Philologique* ni avec la *Bibliographie Linguistique* : d'une part, en effet, elle est restreinte à l'étude du grec et, étant d'un volume beaucoup plus réduit, paraît beaucoup plus rapidement (le vol. 1, 1973 est sorti de presse en 1974, le vol. 2, 1974 en 1976) ; d'autre part, elle s'efforce d'être complète en ce qui concerne les travaux publiés en grec. La matière, c'est le grec envisagé dans toute son histoire ; le contenu de chaque étude recensée est brièvement décrit en deux ou trois lignes et la période à laquelle elle se rapporte indiquée par des sigles : *P* préhellénique, *M* mycénien, *A* grec classique, *B* grec byzantin, *N* grec moderne. Les travaux sont répartis par matières en 22 chapitres à l'intérieur desquels ils sont rangés par ordre alphabétique. Pour des raisons de commodité bibliographique, le nom des auteurs grecs modernes est translittéré et non transcrit ; c'est ainsi que dans l'index des auteurs qui termine le volume, c'est à la lettre M qu'il faut chercher le nom du directeur de l'entreprise sous la forme Mpampiniōtēs (*Μπαμπινιώτης*).

Maurice LEROY.

Emprunts français en grec moderne

Nicolas G. CONTOSSOPOULOS, *L'influence du français sur le grec. Emprunts lexicaux et calques phraséologiques*. Athènes, 1978. Un vol. 217 p. in-8° et 15 planches hors-texte.

Bien que ce travail concerne essentiellement le grec moderne, nous ne croyons pas inutile de le signaler aux byzantinistes. Comme le souligne l'auteur, «les péripéties historiques du peuple grec, des Croisades à nos jours, ont eu une grande répercussion sur la langue hellénique». Grecs et Français ont été en contact direct au Moyen Age aussi longtemps que subsistèrent, notamment dans le Péloponnèse et dans certaines îles, des états francs, séquelles des Croisades ; à Chypre, par exemple, les Lusignans, originaires du Poitou, se maintinrent pendant quelque trois siècles. Toutefois, des emprunts lexicaux au français qui ont dû être faits à cette époque et que l'on relève dans des textes médiévaux du type de la *Chronique de Morée*, il ne subsiste que quelques rares termes, surtout dialectaux, comme *τρέβα* «trêve» dans le Magne ou *παρλαμάν* «parlement» encore connu aujourd'hui en Achaïe dans le sens de «conversation animée dans un café de village».

En revanche, à partir de 1830, l'influence de la civilisation française s'est faite prépondérante et un très grand nombre de mots français, le plus souvent d'origine livresque, sont entrés dans la langue. M. Contossopoulos analyse avec beaucoup de soin les conditions et les modalités de ces emprunts et de ces calques, leur adaptation phonétique, morphologique et sémantique et s'inquiète aussi des variétés dialectales ; il ne manque pas non plus de signaler que la concurrence anglaise se fait actuellement sentir (on voit par exemple un mot comme *κονιάκ* remplacé par *μπράντυ*). Il termine en donnant en appendice le répertoire des mots français entrés dans la langue (il en a relevé quelque 1700) en n'omettant pas de faire la distinction entre les emprunts non grécisés (comme *γκισέ* «guichet», *μπεσαμέλ* «béchamel», *πουρμπουαρ* «pourboire»), les emprunts grécisés (comme *γραβιέρα* «gruyère», *ματιέρα* «matière», *τραϊνο* «train») et les calques phraséologiques (comme *εἶμαι τῆς γνώμης* «je suis d'avis», *ἐν πάσῃ περιπτώσει* «en tout cas», *κοινὴ γνώμη* «opinion publique»).

L'auteur a eu enfin l'excellente idée d'insérer en fin de volume quinze planches qui constituent une amusante incursion photographique dans les rues d'Athènes : il s'agit d'enseignes, de panneaux publicitaires, de titres lus dans la presse ; on y trouve de savoureux mélanges de graphies

(*MONTEAIST STYLIST*), des singularités orthographiques (*ΧΡΩΤΕΧ* où le *X* vaut *kh* à l'initiale et *ks* en finale), des traces d'indécision (on trouve côte à côte 'Ο βασιλιᾶς Ούμπού et 'Ο βασιλιᾶς Υμπύ comme transcription de «Le Roi Ubu»).

M. Contossopoulos, qui est Rédacteur du Dictionnaire Historique du grec moderne, nous livre ici un *subsidiūm* précieux de cette grande entreprise.

Maurice LEROY.

Le droit et la justice à Byzance du IV^e au VIII^e s.

Elena Emmanuilovna LIPSHITS, *Pravo i sud v Vizantii v IV-VIII vv.* Ed. Nauka, Leningrad, 1976, 230 p.

On perd trop souvent de vue que le droit romain qui s'est répandu en Europe occidentale et centrale à partir du XI^e siècle sur la base de la codification justinienne constitue en réalité déjà le système juridique de l'Empire romain d'Orient, en d'autres termes du droit *byzantin*. C'est cette constatation qui sert de point de départ à l'ouvrage de M^{me} Lipshits ; elle souligne d'emblée que le champ d'investigation en matière de droit byzantin est si vaste, grâce à la multitude des sources dont beaucoup attendent d'ailleurs encore d'être publiées, que toute synthèse actuelle ne pourrait être que provisoire et à bien des égards hypothétique. La situation est toutefois quelque peu meilleure quant aux étapes initiales du droit byzantin, qui coïncident avec la fin de la période postclassique du droit romain. On peut étudier cette période d'un point de vue rétrospectif, mais alors on y verra avant tout une manifestation de décadence par rapport au droit romain classique et postclassique. L'aborder au contraire du point de vue du moyen âge naissant ouvre des perspectives beaucoup plus prometteuses parce que cette approche permet de situer vraiment le droit byzantin dans le contexte économique, social et ethnologique qui lui est propre.

En partant de ces prémisses M^{me} Lipshits a construit un ouvrage qui me paraît extrêmement précieux tant par la solidité de l'information que par la clarté de l'exposé. Lorsqu'on lit les nombreux renvois et notes dont son livre est émaillé, on acquiert l'impression qu'aucun ouvrage ou article paru tant en U.R.S.S. qu'à l'étranger ne lui a échappé ; le papyrologue Fikhman l'a fait bénéficier de sources extrêmement intéressantes, découvertes en Égypte, se rapportant à la période allant du IV^e au VII^e siècle ;

enfin l'ouvrage est écrit dans un style qui en rend la lecture accessible à quiconque, sans pour autant être byzantiniste, manifeste de l'intérêt pour cette tranche importante et encore insuffisamment étudiée de l'histoire du droit.

En six chapitres qui combinent heureusement la richesse du contenu et la concision de l'expression l'auteur nous parle successivement de la science juridique et de ses représentants à Byzance du IV^e au VI^e siècle, des tendances principales de l'évolution du droit byzantin (surtout en matière civile) pendant la même période, de la procédure civile du IV^e au VI^e siècle et du droit civil des VII^e et VIII^e siècles. L'ensemble est couronné par deux pages reflétant en sept paragraphes l'essentiel des conclusions de l'auteur, par un index des abréviations et des sources juridiques ainsi que par un «index rerum» alphabétique rendant l'ouvrage d'une consultation très aisée.

N'étant ni byzantiniste ni spécialiste du droit romain il serait aventureux pour moi de vouloir entrer dans les détails de cet ouvrage. Je m'en tiendrai donc à un bref résumé des conclusions de M^{me} Lipshits :

1. à partir du III^e siècle le droit romain subit un processus de «vulgarisation» sous l'influence conjuguée des conditions de vie de l'époque et des coutumes et des systèmes juridiques des différentes composantes ethniques de l'Empire d'Orient ;

2. ce droit romain «vulgarisé» favorisa une profonde transformation sociale liée à l'effondrement de la société esclavagiste antique et aux débuts de la féodalité. Le concept de féodalité manié ici est bien sûr le concept marxiste, axé exclusivement sur certaines formes de la propriété terrienne, telles le colonat, et d'attachement des paysans à la glèbe ;

3. à côté de phénomènes de décadence la science juridique connut aussi des développements positifs, notamment la renonciation à de nombreux aspects formalistes du droit de l'époque antérieure ;

4. la fin du V^e siècle inaugure une nouvelle étape, marquée par une renaissance ne fût-ce qu'extérieure de certaines institutions du droit romain classique, qui trouva son apogée dans la codification justinienne. Cette renaissance n'empêcha cependant pas les processus mentionnés plus haut de se poursuivre, quoique d'une manière moins intense ;

5. la publication des Basiliques au VI^e siècle donna l'impulsion à la rédaction des premiers recueils de lois officiels en langue grecque. Le droit coutumier des peuples «barbares», en particulier des peuples slaves, commence à jouer un rôle dans le développement de la législation ;

6. l'Éclogue du VIII^e siècle est l'expression d'une réforme judiciaire

rendue nécessaire par les défauts de l'organisation judiciaire et de la procédure, préjudiciables surtout aux classes non privilégiées. L'Éclogue n'apporte rien de fondamentalement nouveau dans le domaine du droit civil. Elle fut utilisée par les juges en même temps que d'autres recueils basés sur les codifications du VI^e siècle, et des Lois Foncière, Maritime et Militaire dont l'origine n'est pas encore complètement élucidée ;

7. L'Éclogue et la Loi Foncière étaient très répandues dans les provinces périphériques de l'Empire. Elles continueront à être utilisées après la chute de ce dernier, ainsi que l'attestent les nombreux manuscrits en langue grecque de même que les traductions en langues slaves et roumaine. Le *Prokhiron*, publié dans les années 70 du IX^e siècle constituera une nouvelle étape du développement du droit byzantin.

Voilà donc l'essentiel des conclusions de M^{me} Lipshits. Je suis convaincu que, présentées isolément comme je l'ai fait, elles ne reflètent qu'imparfaitement l'authentique valeur scientifique de cet ouvrage. Celle-ci réside avant tout dans le trésor d'informations et d'idées, fondées sur une érudition de tout premier ordre, que M^{me} Lipshits développe brillamment. Je ne puis que former le vœu qu'il se trouve suffisamment de byzantinistes et d'historiens du droit lisant la langue russe pour que cet ouvrage acquière dans le monde scientifique toute l'audience qu'il me paraît mériter.

Frits GORLÉ.

A. HILHORST, *Sémitismes et latinismes dans le Pasteur d'Herma*, Nimègue, Dekker é Van de Vegt, 1976 (Coll. *Graecitas Christianorum Primaeva*, dirigée par Christine Mohrmann, vol. 5).

L'ouvrage concerne un sujet du plus grand intérêt, et pourtant trop négligé : les interférences et les emprunts, tant sémitiques que latins, dans le grec dit récent ou tardif. Même à propos d'Herma, où ils interviennent pourtant pour une part non négligeable dans les questions d'origine et de composition de l'œuvre, ces problèmes n'avaient jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble.

L'auteur est conscient des implications théoriques d'une recherche de ce type : il est loin de négliger les considérations méthodologiques (malheureusement un peu dispersées : cf. p. 11-12, 36-56 et *passim*), d'autant plus nécessaires que les travaux de Weinreich ou de Juhasz sur les contacts de langues et les interférences ne tiennent pas compte des caractères spécifiques des langues anciennes (cf. p. 37).

La question est donc de savoir si un certain nombre de traits de la langue d'Herma peuvent être considérés comme des sémitismes ou des latinismes, et amener à penser que l'auteur du *Pasteur* savait l'hébreu, l'araméen ou le latin.

Les *sémitismes* du grec biblique ont, comme on sait, fait l'objet de nombreuses études ; l'auteur rappelle le « caractère exotique » (p. 40) de la LXX, due à une volonté délibérée de littéralisme (l'ordre même des mots du texte sacré ayant son importance, comme le répétera saint Jérôme). Ces tournures d'origine sémitique, devenues des « biblismes », peuvent évidemment se trouver chez des auteurs qui n'ont eux-mêmes aucune connaissance directe de l'hébreu – de là la difficulté de tirer, de l'emploi d'expressions comme λέγων (pour לֵאמֹר, p. 78), ὄνομα δόξης (« génitif hébraïque », p. 110), πᾶς... οὐ... (pour οὐδεὶς ; calque de ...לָא ...בִּלְבָב, cf. p. 132-3), θανάτω ἀποθνήσκειν (infinitif absolu de l'hébreu, cf. p. 150), etc., une preuve quelconque de la connaissance de l'hébreu par Herma. Ce sont bien les conclusions de l'auteur : comme il n'y a pas chez Herma d'hébraïsme qui ne provienne (directement ou indirectement) de la LXX (cf. p. 184-5), comme, d'autre part, il n'y a pas chez lui d'aramaïsme qui ne soit en même temps un hébraïsme, on ne peut tirer du *Pasteur* la moindre preuve que son auteur ait connu l'une ou l'autre de ces deux langues. La langue maternelle d'Herma est bien le grec – mais, évidemment, un grec plein de tournures sémitiques d'origine biblique.

A propos des *latinismes*, l'auteur adopte une position tout aussi négative, et critique notamment la thèse de Chr. Mohrmann (cf. p. 6-7), selon laquelle Herma connaissait bien le latin, – peut-être même mieux que le grec (cf. *Études sur le latin des chrétiens*, III, p. 74-78). Qu'Herma ait vécu à Rome (ce que l'auteur considère comme établi, cf. p. 31-2) ne prouve pas qu'il ait su le latin, car (p. 48) « la langue que parlaient les Juifs et les Chrétiens de Rome était le grec ».

Il me paraît cependant difficile d'imaginer qu'un habitant de Rome n'ait pas su au moins un peu de latin ; mais surtout, ce grec, parlé, comme dit l'auteur (p. 49), par de nombreuses personnes qui avaient le latin comme langue maternelle, devait être singulièrement riche en latinismes – qui ont pu influencer Herma même si ses propres connaissances en latin étaient médiocres. De même, aujourd'hui, les anglicismes les plus nombreux ne se trouvent pas chez les anglicistes les plus distingués. Considérer qu'Herma ne savait pas, ou savait mal, le latin, ne doit donc pas nous amener à refuser systématiquement d'interpréter ses faits de langue comme des latinismes.

C'est pourtant l'attitude adoptée par l'auteur, devant qui trouve grâce le seul terme technique *σπατίων* (p. 168-179) ; ce scepticisme systématique appelle quelques remarques.

La méthode employée par l'auteur pour vérifier les latinismes (celle du groupe témoin, cf. p. 52-53) paraît excellente dans son principe. Il est certain qu'une expression bien attestée chez Platon a peu de chances d'avoir été influencée par le latin (mise à part la question des latinismes de fréquence – dits par l'auteur «secondaires» ou «partiels», p. 54). Mais l'application de la méthode est pour le moins discutable. Passons sur la présence, dans ce groupe témoin, d'un auteur comme Plutarque (Hilhorst ne connaît pas, semble-t-il, l'étude de Sickinger sur les latinismes de cet historien) ; mais comment peut-il y faire figurer le livre XII d'Appien alors que l'ouvrage de J. Hering (*Lateinisches bei Appian*, 1935) est cité dans sa propre bibliographie ? (On peut d'ailleurs regretter l'absence, dans celle-ci, d'ouvrages comme ceux de Viereck sur les latinismes du grec de traduction ou d'Ulrich sur le latin de Dion Cassius, et en général une représentation très insuffisante de la littérature sur les latinismes.)

L'auteur dit (p. 59) : «Le parfait aoristique est employé si tôt et si fréquemment qu'il n'est plus nécessaire d'envisager une influence latine». Or le plus ancien des exemples cités à ce propos est un passage de Polybe (p. 58) : est-ce à dire que cet historien de Rome, qui ne figurait pas dans le groupe témoin cité plus haut, soit d'assez haute époque pour être considéré d'office comme exempt de tout latinisme ? Que faire alors des listes d'interférences dressées par Luettge, Stich, Goetzeler et Hahn (ce dernier seul cité dans la bibliographie), et reprises récemment dans les *Recherches sur la langue et le style de Polybe* de J.-A. de Foucault (p. 57-62) ? Quant à la fréquence des exemples, l'auteur, qui n'en cite que quatre, renvoie à ce propos à plusieurs études ... dont la première est celle de Meuwese sur les *Res gestae* d'Auguste, texte, comme on sait, tout à fait exempt de latinismes (!).

De même, à propos de l'emploi du plus-que-parfait, Polybe et même Appien sont, tout comme Xénophon, utilisés pour exclure la possibilité d'un latinisme (p. 61-2), ce qui, quelle que soit la conclusion qu'on adopte sur la question, est au moins une faute de méthode. L'auteur n'est d'ailleurs pas toujours à l'abri de la contradiction : s'il reconnaît avec raison, p. 69, qu'à propos de Polybe «on ne peut exclure sans plus une éventuelle influence latine», pourquoi, comme nous l'avons vu, cite-t-il cet auteur comme s'il n'avait «subi aucune influence latine» (p. 123) ?

L'attitude purement négative de l'auteur à l'égard des latinismes semble

donc insuffisamment fondée. S'il a raison, à mon sens, de ne voir aucune influence latine dans l'absence d'optatifs (p. 62-66), et si plusieurs de ses «latinismes supposés» (p. 122-126 et 160-163) me paraissent effectivement tels (ainsi le datif de relation ou la faute *τι αγαθοῦ* en 56, 3), d'autres cas sont trop hâtivement tranchés. *Τὸ ἰκανὸν ποιεῖν* (p. 162) apparaît certes dans un grand nombre de passages ; mais le nombre n'est pas un argument dès lors que chacun d'entre eux est susceptible d'avoir subi isolément une influence latine, ce dont on se convaincra rapidement en en reconstituant la liste (qui n'est pas donnée par l'auteur) d'après les dictionnaires et les index.

On se gardera donc d'attribuer la même valeur aux conclusions toutes négatives d'A. Hilhorst à propos des sémitismes et à propos des latinismes : dans ce dernier cas, en effet, elles apparaissent fondées sur un traitement insuffisant de la question. L'ouvrage sera ainsi plus utile aux spécialistes d'Hermas (qui y trouveront notamment, p. 19-31, une discussion fouillée des problèmes de composition, aboutissant à prouver l'unicité de l'œuvre), qu'aux linguistes et aux philologues intéressés par les interférences, surtout latines.

Regrettons d'autre part que l'auteur n'ait pas, comme son sujet le lui permettait, divisé son livre en deux parties ; le plan choisi désoriente quelque peu le lecteur. Signalons enfin, à titre anecdotique, que le français, par ailleurs excellent, d'A. Hilhorst, n'est pas toujours lui-même exempt d'interférences : ainsi, p. 123, «Mais allons parler maintenant de ...».

Liège.

Michel DUBUISSON.

Le Dit de l'Empereur Nicéphore Phocas

Émile TURDEANU, *Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano*. Thessalonique, Association Hellénique d'Études Slaves, 1976, in-8°, 99 p., 6 fasc.

En mars 1958, Henri Grégoire demandait au distingué slavisant et savant connaisseur de la langue et de la littérature roumaines anciennes qu'est le professeur Turdeanu, d'entreprendre l'édition critique et la traduction du *Dit de l'Empereur Phocas*, tandis que lui-même se réservait l'établissement des «correspondances historiques et littéraires que le récit slave pouvait suggérer à un byzantiniste». La mort l'empêcha de mener ce travail à bien.

Le texte est précédé d'une copieuse introduction consacrée à l'analyse des différentes versions slaves de ce récit épique dont l'original grec a disparu, à l'auteur, à son milieu culturel et surtout à la diffusion de la légende en Macédoine occidentale, en Moldavie et en Russie (notons aussi quelques lignes à propos de cinq dramaturges grecs qui ont porté sur la scène le conflit de Phocas et de son épouse entre 1903 et 1965 ...).

Le texte slave proprement dit est publié avec une acribie remarquable dans ses deux versions serbo-macédonienne et moyen-bulgare d'une part, et dans sa rédaction serbe d'autre part.

Une traduction française et quelques commentaires fort judicieux terminent fort heureusement ce livre qui, il faut le dire, inaugure bien la collection digne d'éloges. L'excellente revue *Cyrrillomethodianum* de Salonique nous y avait, il est vrai, depuis quelques années, habitués.

Marcel PIRARD.

Michel Psellos, l'homme et l'œuvre

JA. N. LJUBARSKIJ, *Michail Psell-Ličnost' I Tvorčestvo*, Ed. Nauka, Moscou, 1978, 282 p. in-16°.

L'étude de Ja. N. Ljubarskij débute par une mise au point sur les diverses éditions de l'œuvre de Psellos et un résumé des jugements émis sur sa personnalité dans la littérature scientifique en Union Soviétique et à l'étranger.

Pour mieux comprendre Psellos, l'auteur l'approche à partir de ses rapports avec ses contemporains, surtout grâce à sa volumineuse correspondance.

Une dizaine de pages relate la biographie de Psellos et analyse les discussions autour de la date présumée de sa mort. L'auteur penche pour l'année 1097, mais les arguments qu'il invoque sont exprimés au conditionnel.

Vient ensuite un long chapitre sur les liens épistolaires de Psellos. Ja. N. Ljubarskij déplore l'absence de classification de cette correspondance, qu'il appelle «la Comédie Humaine» de Byzance. Après avoir consacré un paragraphe au moins à chacun des principaux destinataires, il conclut que les lettres de Psellos, selon un code bien précis, sont dominées par le sentiment de la *φιλία* – amitié raffinée entre intellectuels, bienveillance condescendante ou, tout simplement, relations éphémères –. Bref, un Byzantin se sert de la *φιλία* pour arriver à ses fins. L'attitude de Psellos se situe dans un cadre général horatien teinté d'épicurisme.

La seconde partie, consacrée à l'œuvre, est de loin la plus importante. L'auteur estime que la littérature byzantine n'a pas été suffisamment étudiée du point de vue strictement littéraire. Comme pour la première partie, il passe d'abord en revue les différents jugements émis sur l'œuvre épistolaire, rhétorique et historique de Psellos, et étudie en détail sa manière stylistique, dont il apprécie le charme et l'élégance, le mélange de tradition et d'originalité. A ses yeux, Psellos est un esthète, représentant la basse antiquité christianisée, tempérée par certains traits typiques de la conscience médiévale.

L'analyse des œuvres rhétoriques et historiques de Psellos comprend une introduction préliminaire, exposant les dernières découvertes en matière de datation et de sources. La composition et les images sont étudiées de manière détaillée ; des titres, «à la manière de La Bruyère», sont proposés pour les portraits des héros : «L'homme actif et strict» (Basile II), «L'homme peu sérieux et oisif» (Constantin IX), «L'hypocrite (Michel V), etc. Tout un chapitre est consacré à l'aspect physique des personnages.

En addendum, nous trouvons un classement des œuvres rhétoriques de Psellos, une bibliographie, une liste des titres et fonctions à la cour de Byzance et un index des noms propres.

Bruxelles.

Marie ONATZKY-MALIN.

«**Traité des Idées**» par Michel Psellos

Michel PSELIOS, *Περὶ τῶν ἰδεῶν ἃς ὁ Πλάτων λέγει*. Introd., éd., et trad. en grec moderne par Linos G. BENAKIS dans *Φιλοσοφία*, V-VI, 1975-1976 (Athènes), p. 393-423.

Cet écrit de Psellos, dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute, est ici édité pour la première fois de manière critique. Quatre manuscrits sont pris en compte, à savoir Florence, *B. Laur.*, 58.29, *Conv. soppr.*, 103 (date : 1358), *Vatican, Urb. gr.*, 78, *Upsala* 47, alors qu'auparavant seul était connu le dernier cité qui est aussi le plus récent. Il faut savoir gré à l'éditeur, non seulement d'avoir amélioré la forme de ce texte, mais surtout d'avoir grandement contribué à une meilleure intelligence de son contenu. L. G. Benakis a en effet repéré la source de ce traité des Idées et établi que Psellos est directement tributaire de Plotin (*Ennéade*, V, 9) dont il reprend des phrases entières. La découverte de ces citations textuelles est particulièrement heureuse car elle achève de prouver, s'il en était encore

besoin, que Psellos a eu une connaissance directe de l'œuvre de Plotin. L'éditeur joint à ce traité d'autres textes de Psellos qui ont trait aux Idées. Il les présente en deux séries selon que Psellos y expose la doctrine de Platon ou qu'il livre son interprétation personnelle, celle-ci souvent accompagnée de la critique d'autres commentateurs. La réunion de ces extraits est précieuse car ils sont disséminés dans des ouvrages de Psellos qui sont souvent d'un accès difficile. Ils donnent une vue plus complète de ce qu'a été sa compréhension des Idées platoniciennes et offrent même un panorama de cette problématique au XI^e s.

La question fondamentale, que L. G. Benakis met en lumière, est celle du rapport entre les Idées et l'Intelligence, celle-ci correspondant chez Plotin et Psellos au Démonstrateur de Platon. Selon le *Timée*, le Démonstrateur contemple les Idées comme des modèles distincts de lui et premiers par rapport à lui. Platon avait ainsi posé l'Intelligible avant l'Intelligence. Plotin avait fortement nuancé cette affirmation. Il avait admis la réalité de cette distinction lorsqu'il s'agit de notre intelligence mais son inexistence pour l'Intelligence parfaite. Dans le cas de notre intelligence, on doit admettre, sous peine de tomber dans le subjectivisme d'une intelligence qui créerait ses objets, que les objets sont nécessairement antérieurs à elle et qu'ils ne peuvent tirer leur existence du seul fait d'avoir été pensés. Mais il serait erroné, selon Plotin, de transposer ce «morcellement» au niveau de l'Intelligence parfaite. En elle, cette dualité objet pensé et sujet pensant n'existe pas. Car, parmi d'autres raisons, il n'est pas possible que l'Intelligence, toujours en acte, acquière un objet du dehors qui lui aurait donc manqué. En conséquence, il y a identité entre l'Intelligence et son objet. Et, puisque les Idées sont les objets de sa pensée et que ceux-ci s'identifient au sujet pensant, les Idées sont des Intelligences, c'est-à-dire des sujets actifs et dynamiques et non plus de simples prototypes inertes. Telle est la thèse que Psellos hérite de Plotin. L. G. Benakis remarque justement (p. 406), mais sans y insister davantage, que Psellos, tout en suivant de très près Plotin, s'en écarte lorsqu'il reprend l'affirmation, rejetée par son maître (*Ennéade*, V, 9, 7, 14-18), selon laquelle les Idées sont les Pensées de l'Intelligence. L'explication pourrait en être que cette dernière formule n'a pas le même sens chez Plotin et chez Psellos. Pour le premier, les Idées ne peuvent être les Pensées de l'Intelligence parce qu'elles seraient sans consistance réelle, n'existant que dans la mesure où elles sont pensées. Tandis que pour Psellos, le fait que les Idées soient les Pensées de l'Intelligence ne les empêche pas d'être des Intelligences en raison de l'identité établie à ce niveau entre l'objet et le sujet, c'est-à-dire entre les Pensées et l'Intelligence.

Psellos pouvait donc maintenir cette affirmation sans être infidèle à Plotin. Il gardait ainsi une formule répandue dans le néo-platonisme depuis Philon, semble-t-il, reprise par Albinus et d'autres mais il n'en déduisait pas – bien au contraire – comme le faisaient ces philosophes, que les Idées sont subordonnées à et dépendantes de l'Intelligence divine.

L. G. Benakis saisit l'occasion pour s'interroger sur l'origine de cette interprétation des Idées comme Pensées de Dieu. A cet effet il reprend à son compte l'article de A. N. M. Rich, *The Platonic Ideas as the Thoughts of God*, dans *Mnemosyne*, 7, 1954, p. 123-133, dont il transcrit les passages essentiels. Cet auteur se demande ce qui a amené les néo-platoniciens à interpréter ainsi les Idées. Différents facteurs ont pu jouer, mais une constante apparaît. L'équation Idées-Pensées de Dieu surgit toujours dans le contexte d'une comparaison entre l'intelligence divine et l'intelligence humaine, ou, entre l'activité du Dieu-Démiurge et celle de l'homme-artisan. De même qu'un artisan fabrique un objet selon un plan qu'il a conçu auparavant dans son esprit, de même le Démiurge crée le monde selon un modèle intelligible, l'Idée, qu'il a pensé d'avance dans son esprit. Et cette assimilation de l'Idée, Pensée du Démiurge, au plan, conception de l'artisan, aurait été, toujours selon A. N. M. Rich, utilisée en réponse à une objection d'Aristote selon laquelle les Idées sont inutiles pour expliquer le devenir des choses (Cf. ARISTOTE, *Méta.*, A, 9, 991 a 9-11). Car, explique Aristote, pour engendrer un être de même espèce, il suffit que le père ait en lui la forme de l'homme. De même pour réaliser une maison, il suffit que l'artisan ait en lui la notion de maison. Inutile de faire appel à une Idée. Pour sauver les Idées de ce coup qui leur était ainsi porté, certains néo-platoniciens auraient imaginé de les assimiler à ces formes immanentes d'Aristote, croyant ainsi en faire de véritables causes, et c'est de cette façon qu'elles seraient devenues, selon A. N. M. Rich, les Pensées existant dans l'Intelligence divine.

L'histoire de ce point de doctrine pourrait être poursuivie au-delà du texte de Psellos. Il ne nous paraît pas sans intérêt de mentionner ici que, quelques siècles plus tard, Georges Gémiste Pléthon, restaurateur du platonisme, sera affronté à la même objection d'Aristote mais y répondra non pas en interprétant Platon par Aristote mais en battant Aristote sur son propre terrain (Cf. PLETHON, *De differentiis*, dans *Byzantion*, 43, 1973, p. 339, 28-340, 21).

Il montrera qu'en se passant des Idées Aristote n'explique pas vraiment la génération des êtres. Car si les générateurs de même espèce (l'homme engendrant l'homme) rendent compte de la transmission de la forme, ils

n'expliquent pas son origine. Le père, porteur de la forme «homme» réalisée en lui, transmet celle-ci à l'enfant mais la question reste entière de l'apparition du type «homme» lui-même. Selon Pléthon, Aristote s'est arrêté trop tôt dans la remontée des causes et s'est contenté d'enregistrer l'existence des divers types biologiques comme une donnée de fait en versant du même coup dans un pluralisme blâmable. Pléthon voit en outre dans l'objection d'Aristote une preuve supplémentaire de la tendance du Stagirite à se préoccuper seulement du mouvement des choses et non de leur être et à raisonner en biologiste bien plus qu'en métaphysicien. Quelle que soit la valeur de l'argumentation de Pléthon, il faut en souligner la méthode qui consiste à réfuter l'objection d'Aristote non pas en modifiant la conception platonicienne des Idées mais en montrant les insuffisances du Stagirite lui-même.

Au demeurant, nous ajouterions volontiers que cette assimilation des Idées de Platon aux formes immanentes d'Aristote à laquelle des néo-platoniciens ont eu recours pour valoriser les Idées (et dont s'est gardé Pléthon) ne semble pas opportune. En effet, s'il est vrai que la forme est dans l'artisan, que le médecin, par exemple, rétablit la santé grâce à la notion de santé qu'il a dans son esprit, cette notion, d'une part, n'est en lui que temporairement et, d'autre part, survient en lui du dehors. Elle lui est dictée par la science médicale (Cf. ARISTOTE, *Meta.*, Z, 7, 1032 b 5-7). C'est donc par rapport à une définition reconnue de la santé que le médecin examine les conditions de réalisation de celle-ci. Peut-on encore comparer la forme présente un moment dans l'intelligence de l'artisan et lui venant de l'extérieur aux Idées qui se trouvent dans l'Intelligence du Dieu-Démiurge ? La comparaison est boiteuse ; ne vaut-il pas mieux s'en passer et sauver les Idées platoniciennes non en y mêlant quelque élément aristotélicien mais en montrant que l'objection d'Aristote, relative à elles, est sans valeur.

Voici pour terminer quelques observations concernant la traduction en grec moderne du traité de Psellos. La difficulté du texte est telle qu'elle peut donner lieu sur certains points à diverses interprétations et que toute traduction prête nécessairement à discussion. Celle de L. G. Benakis a le grand mérite d'explicitier le texte par moment très elliptique de Psellos. Mais de ce fait, elle comporte certains ajouts qui n'étaient peut-être pas tous nécessaires ainsi que quelques légères imprécisions ou inexactitudes. Ces remarques seront présentées en suivant le texte de Psellos : ligne 12 : *δημιουργός* est superflu ; – même ligne : *ἐνθυμήματα*, traduit un peu avant et un peu après par *σκέψεις*, ne l'est pas ici ; – ligne 27 ; Psellos

établit un parallélisme étroit entre les formes artificielles (*ἐπὶ τῶν τεχνητῶν εἰδῶν*) et les formes naturelles (*ἐπὶ τῶν φυσικῶν*) ; si L. G. Benakis traduit la première expression par *γιά τὰ τεχνητὰ εἶδη*, il semble préférable de rendre la seconde par *γιά τὰ φυσικά εἶδη* et non par *στὸν φυσικὸ κόσμος* · – ligne 35 : le terme *ἐπίκτητον* est rendu par la périphrase *ἀπόκτημα μεταγενέστερο* · elle est juste mais est-elle opportune puisque ce terme est resté inchangé en grec moderne et que le traducteur l'emploie habituellement ? – ligne 37 : ne faudrait-il pas rendre l'expression *εἰς τὸ ἐναντίον* par *πρὸς τὸ ἀντίθετο* ? – ligne 43 : lorsqu'il est dit que l'Intelligence séparée est supérieure «aux autres intelligences» (*τῶν ἄλλων νόων*), les mots *ἐπὶ μέρους* utilisés par le traducteur pour qualifier ces intelligences semble une surcharge ; – lignes 44-45 : la citation du *Philèbe* traduite en grec moderne ne doit pas être en italique sans quoi, selon la convention de cet article, elle paraît avoir été écrite par Platon sous cette forme ; – ligne 47 : il faut rattacher *πρῶται* à *ιδέαι* et non à *ἐννοιαί* car c'est entre les Idées et non entre les Pensées que Psellos établit une hiérarchie ; d'ailleurs lorsqu'il s'agit des 2^e et 3^e catégories d'Idées qui sont des images de «celles-là» (*ἐκείνων*), L. G. Benakis remplace légitimement ce démonstratif par *τῶν πρώτων* ; ce dernier adjectif suffit du reste sans que les mots *κυρίως ὄντων* soient nécessaires. A partir de ces lignes, Psellos fait de très longues citations de Plotin. La vérification de la traduction de L. G. Benakis est facilitée par la traduction française de Plotin, publiée dans la collection des Universités de France ; – lignes 56-57 : Psellos citant Plotin a, ainsi que l'a observé L. G. Benakis, changé *ἄλλοθεν* en *ἄνωθεν* · il s'agit, dans cette phrase, du substrat des objets artificiels – par exemple, l'airain appelé à devenir statue – qui ne tire pas sa forme de lui-même mais «d'ailleurs» selon l'expression de Plotin ou «d'en-haut» selon celle de Psellos. La traduction d'*ἄνωθεν* par *ἀπὸ τὸν ἀνώτερο κόσμος (τῶν ιδεῶν)* ne tient pas assez compte des différents degrés de la hiérarchie plotinienne : la réalité supérieure dont l'airain, par exemple, tire sa forme n'est pas directement l'Idée mais une substance intermédiaire ; – ligne 67 : il semblerait plus strict de traduire que «l'Intelligence est à la fois tous les êtres» en écrivant *ὁ νοῦς εἶναι ὄλα τὰ ὄντα μαζί* sans faire intervenir le mot *σύλληψη* qui relève déjà d'un commentaire de la phrase ; – ligne 68 : Psellos (Plotin) affirme que «chaque Idée est une Intelligence» ; ce sens n'est-il pas atténué si l'on traduit que chaque Idée est «une manifestation» (*μια ἐκδήλωση*) de l'Intelligence ? – lignes 70-71 : *ἀπὸ αὐτῆν* est ajouté dans la traduction, malencontreusement car le problème n'est pas celui de la séparation d'un

théorème d'avec la science mais de la séparation des théorèmes entre eux, Psellos (Plotin) cherchant à établir que la science peut contenir tous les théorèmes sans qu'il y ait confusion entre eux ; — ligne 74 : il s'agit de notre intelligence «qui morcelle» ; L. G. Benakis donne au participe *μερίζων* un complément qui n'est pas dans le texte et qui ne peut être *τὰ ὄντα* car notre intelligence ne sépare pas, ici, les êtres entre eux mais elle sépare les êtres de l'intelligence qui les pense.

Ces quelques notes de lecture ne devraient pas faire oublier le mérite de L. G. Benakis d'avoir définitivement rattaché Psellos à la tradition de Plotin.

Paris-Nanterre.

Bernadette LAGARDE.

La pensée théologique de Théodoret

Günter KOCH, *Strukturen und Geschichte des Heils in der Theologie des Theodoret von Kyros. Eine dogmen- und theologiegeschichtliche Untersuchung* (Frankfurter Theologische Studien, 17). Francfort, Josef Knecht, 1974, viii-270 p., 225 × 155 mm.

Cette *Habilitationsschrift*, présentée à la Faculté de Théologie de l'Université de Wurzburg par un disciple du Prof. Fr. Hofmann, méritait d'être publiée dans la collection des Pères jésuites de Sankt-Georgen. Il s'agit, en fait, d'une synthèse de la pensée théologique de Théodoret, abordée sous l'angle *heilsgeschichtlich*, en faveur aujourd'hui. De facture classique, l'exposé introduit l'étude de la théologie par une présentation de l'homme et de l'œuvre, appuyée sur le dernier état des questions (Canivet, Azéma, Richard, Brok), tandis que l'analyse proprement doctrinale porte sur la christologie et la sotériologie, l'ecclésiologie et l'eschatologie.

Pour la christologie, seule à avoir retenu l'attention jusqu'à lui, l'auteur confirme et approfondit les recherches de ses prédécesseurs (Richard, Montalverne, Grillmeier), en soulignant, dans la pensée de Théodoret, une lente évolution vers la notion d'hypostase au sens du *prosôpon* chalcédonien (p. 108 s.), ainsi qu'un progrès dans la reconnaissance d'une certaine *communicatio idiomatum* (p. 113-115, 134) ; toutefois, ce processus, s'inscrivant sur le fond d'une conception de base inchangée (p. 82), représente plutôt un simple glissement d'accent qu'une mutation radicale (p. 107). On aurait aimé connaître, sur ce point, les réactions de M. Koch aux vues du Prof. M. Mandac (Zagreb), qui présentait naguère la christologie de Théodoret dans une perspective unitaire et asymétrique dès sa période pré-éphésienne (ETL, t. 47, 1971, p. 64-96).

Par ailleurs, il conviendrait de nuancer la thèse d'une contribution de l'évêque de Cyr à la formule christologique de Chalcédoine, dont la clause «aux derniers jours» (p. 177) n'est qu'une formule symbolique banale, et dont l'affirmation de la double consubstantialité fut reprise du formulaire antiochien d'union de 433 (p. 174) dans sa version révisée par Cyrille d'Alexandrie. Les travaux du Prof. T. Šagi-Bunić (Zagreb) ont, du reste, établi que la christologie chalcédonienne s'avère singulièrement moins «antiochienne» qu'on ne l'affirme couramment (p. 75, 99, 102, 108), et j'ai personnellement tenté de démontrer que le mot «hypostase» lui-même représente un ajout directement cyrillien, et donc non théodorétien, à la définition de Chalcédoine (RTL, t. 7, 1976, p. 155-170).

L'analyse des concepts de *physis* et de *prosôpon* chez Théodoret – le second a inspiré à l'auteur l'expression *Erscheinungschristologie* (p. 132) – et surtout celle de la sotériologie, de l'ecclésiologie et de l'eschatologie, sont foncièrement originales. G. Koch présente ici un florilège intelligemment commenté, soucieux de détecter l'évolution de la pensée ou d'en relever, éventuellement, les ambiguïtés. Les vues de Théodoret sont comparées ou opposées à celles de Théodore de Mopsueste ou d'autres théologiens de l'«école antiochienne»; en revanche, d'autres sources, philosophiques ou rhétoriques, ne sont évoquées qu'occasionnellement et, le plus souvent, de seconde main. Partout, l'auteur témoigne d'un jugement pénétrant et équilibré, corrigeant ou nuancant plus d'un verdict tendancieux des historiens du dogme (p. 117, 148 s.). Il trahit ses convictions de théologien catholique non seulement à propos de la primauté de l'évêque de Rome (p. 30, 211), mais aussi, entre autres, dans l'expression de «grâce créée», qu'il affectionne tout en en pressentant l'inadéquation à la vision patristique de la «divinisation» de l'homme (p. 194, 239, 243, 247). Bien d'autres points de détail pourraient être discutés ici, par exemple la question de savoir s'il n'aurait pas été indiqué de consacrer un chapitre spécial à la pneumatologie de Théodoret.

Mais il importe davantage de souligner la problématique qu'indique le titre même de cette dissertation. Le Dr. Koch a cherché à vérifier l'existence de la perspective théologique actuelle de l'«histoire du salut» chez un Père de l'Église du v^e s. Il ne s'agissait donc pas d'élucider les principes et les méthodes de l'historien ecclésiastique et de l'apologiste du christianisme, non plus que d'étudier l'herméneutique «historique» d'un des représentants principaux de l'exégèse antiochienne. Le point de vue de l'auteur concerne plutôt le théologien et l'historien des idées : le théologien, lorsqu'il s'efforce de justifier en raison que le Dieu transcendant

puisse, sans devenir historique, s'engager par son incarnation dans le temps de l'histoire et dans le risque d'un dialogue avec la liberté de l'homme (p. 114, 139, 235, 257, 261) ; l'historien, qui sera sans doute le lecteur de cette Revue, lorsqu'il s'intéresse au conflit des premiers siècles chrétiens entre la conception biblique d'un temps linéaire et d'une histoire orientée par la volonté d'un Dieu personnel et l'ontologie platonico-stoïcienne, privilégiant l'éternité par rapport au temps et prescrivant à l'homme l'idéal d'une *apatheia* qui l'assimile à l'immutabilité divine (p. 258 s.).

Conflit intime, en la personne de Théodoret, et dans l'appréciation duquel l'auteur se montre remarquablement nuancé. L'évêque de Cyr, qui partageait avec ses contemporains une absence de critique historique qui nous surprend (p. 7), ne se montre guère sensible à l'évolution de la société chrétienne, et son pessimisme eschatologique apparaît bien mesquin à côté de la vision augustinienne de la Cité de Dieu (p. 263 s.). Toutefois, Théodoret n'est pas marqué par la mentalité hellénique au point de lui sacrifier les perspectives bibliques (p. 245). Son idée «grecque» de Dieu le retient d'affirmer, avec le Nouveau Testament, qu'en Jésus Dieu assumait une destinée historique ; mais il n'en dissout pas pour autant l'histoire du salut dans une métaphysique intemporelle, encore que la dialectique interpersonnelle de la grâce et de la foi ne réponde que bien imparfaitement à la conception post-hégélienne et heideggerienne de l'histoire et du temps qui constituent, dans une certaine mesure, celle de l'homme occidental contemporain. Les fines remarques par lesquelles le Dr. Koch détermine les ouvertures et les résistances, les tensions et les apories d'un théologien grec du ^ve s. contribuent à rendre la lecture de sa thèse particulièrement stimulante.

André DE HALLEUX.

Le monothéisme problème politique ?

Monotheismus als politisches Problem ? Erik Peterson und die Kritik der politischen Theologie. Herausgegeben von Alfred SCHINDLER, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1978, in-8°, 234 pp. (Studien zur evangelischen Ethik, Band 14).

Le problème posé par le maître livre d'E. Peterson, *Der Monotheismus als politisches Problem. Ein Beitrag zur Geschichte der politischen Theologie im Imperium Romanum* (Leipzig, 1935), que l'on trouvera

reproduit aux pages 45 à 147 du recueil des *Theologische Traktate* (Munich, 1951), suscite toujours la réflexion des historiens. Ceux-ci s'efforcent, en effet, d'éclairer les ombres dont s'entoure, aujourd'hui encore, la naissance d'une théorie dite césaropapiste sous l'empire romano-byzantin. Pour sa part, le théologien allemand contribua à cette œuvre en dégagant les raisons historiques qui influèrent sur l'élaboration de la doctrine chrétienne, après qu'eut été défini le dogme trinitaire au premier concile œcuménique. Selon lui, le mode consubstantiel, qui fut adopté alors pour préciser le symbole de foi nicéen, sanctionna le caractère unitaire de ce Credo en même temps qu'il ôta aux chrétiens toute velléité d'opposition au «régime monarchique», ainsi fondé sur la communion de l'Église catholique et de l'État romain. L'adoption du Symbole de Nicée porta donc un coup d'arrêt au progrès d'une pensée critique au sein de la chrétienté. Devenus les instigateurs peu éclairés d'une forme nouvelle de gouvernement, dont hérita l'empire byzantin, les Pères conciliaires scellèrent le destin politique d'une société qu'ils condamnaient, pour longtemps, à l'immobilisme. Les origines du conservatisme social et politique, que l'on prête à Byzance, pourraient ainsi remonter au concile de Nicée I.

Du présent ouvrage, qui porte sur une analyse très fouillée de l'éclectisme d'une œuvre et d'une vie marquées d'abord par la théologie évangélique puis par la doctrine catholique, nous ne retiendrons ici que les deux contributions qui sont susceptibles d'intéresser plus particulièrement les byzantinistes.

Pour J. Baldewien, l'énigme que constituent les convictions «césaropapistes» prêtées par Eusèbe de Césarée à l'empereur Constantin, demeure entière en dépit de l'interprétation donnée par M. Peterson. D'après lui, la théorie politique exposée par ce prélat ne reflète pas entièrement la pensée du souverain. Dans la relation de cette doctrine politico-religieuse attribuée à l'empereur prédomine, en effet, une intention apologétique dont l'introduction est le fait du seul évêque de Césarée.

De l'avis d'Ernst L. Fellechner, la thèse d'E. Peterson ne se vérifie que partiellement en ce qui regarde les Pères de l'Église grecque, car, dès le IV^e siècle, des voix s'élèvent dans l'épiscopat oriental pour poser des limites à une union, jugée trop étroite, du pouvoir civil et religieux. Contrairement à une opinion aujourd'hui encore largement répandue, le principe du «césaropapisme» ne recueillit donc pas l'adhésion unanime de l'Église romano-byzantine.

Ainsi qu'on peut le constater, ces deux critiques ne militent guère en

faveur des thèses du théologien allemand dont l'examen forme l'objet de ce livre.

Daniel DE DECKER.

La fin du paganisme à Rome

J. WYTZES, *Der letzte Kampf des Heidentums in Rom*, Leiden, Brill, 1977, in-8°, 387 p., 23 pl. (Et. prélim. aux relig. orient. dans l'Empire rom., 56).

Ce n'est pas le livre actuel qui s'attirera une *deploratio* comme celle qui en salua la première forme (*Der Streit um den Altar der Viktoria*), en 1936 : «O vecchie edizioni olandesi di classici, senza un sol refuso, ove siete voi ?» (G. Patroni, dans *B.F.C.*, 43, 1936-1937, p. 310). Relié pleine toile, lettres dorées sur la couverture, papier lourd, coquilles rares, planches : voilà un beau volume ! Disons-le franchement : en ce pays où la conjoncture force au malthusianisme, le luxe de l'édition de Leyde nous a impressionné. Il ne nous a point empêché de trouver curieuse la structure de l'œuvre : nous y avons, sans guère de transitions (renvois occasionnels), de l'histoire (*Historischer Überblick ; Ambrosius als Bekämpfer des Heidentums ; Anschauungen und Ideale der heidnischen Partei*) ; de la prosopographie (Symmaque, Prétextat, Flavien, Gratien) ; une copie, traduite et commentée, de textes (pertinemment) choisis (SYMM., *Rel.*, 3. – AMBR., *Epist.*, 17 s. et 57), puis dix *Anhänge* (*Inschriften*, citations brutes, discussions). – La première partie, donc, reprend – sur les traces de Seeck – les étapes qui marquèrent l'abandon officiel de la vieille religion ; l'auteur souligne avec raison le rôle actif d'Ambroise, soutenant Théodose parce qu'ennemi du paganisme et de l'hérésie. Suit un portrait intellectuel de l'évêque de Milan : le radicalisme prêté ici à Ambroise paraîtra presque caricatural, après la lecture de la thèse pondérée de G. Madec (*Saint Ambroise et la philosophie*, Paris, 1974 ; non dans *Bibl.*, quoique signalée déjà dans *C.R.A.I.*, livraison de juin 1974, p. 174 s.) ; et nous ne pouvons oublier non plus tel chapitre intitulé avec esprit *Ambroise dévot de la monade*, dans les *Recherches sur saint Ambroise* de P. Courcelle (Paris, 1973, p. 25-33 ; non cité). Quant aux conceptions et idéaux du parti païen, J. Wytzes insiste bien sur le caractère national des dieux «romains» : ce facteur laissait seuls les derniers fidèles du panthéon traditionnel, devant la marée du syncrétisme ou dans les courants néoplatoniciens. Ce qui, dans l'époque, retient particulièrement l'attention de

l'historien, c'est ce «combat» mené au plan des faits par Symmaque ou Prétextat, au plan des idées par les érudits retournant au passé (révision de l'*Histoire* livienne).

Mais – et l'auteur y est sensible (cf. entre autres p. 88 et 132) – les témoignages nous manquent sur la profondeur de ces mouvements. Si bien que l'on se demanderait si l'idée de «parti», celle d'une «lutte» – que l'on supposerait a priori consciente et organisée –, ne reposent pas simplement sur la fiction du début des *Saturnales* (MACR., *Sat.*, Praef., 1, 1) : *R. nobilitatis proceres doctique alii congregantur*. Car le dernier «combat» du paganisme romain nous ferait penser plutôt à une désertion contagieuse, interrompue parfois par des actes ponctuels de «résistance». A l'extrême, les Symmaque, Prétextat et Nicomaque Flavien – dont les portraits sont inégalement tracés dans le livre de J. Wytzes – ne constituaient-ils pas, finalement, le cadre entier de l'«armée» païenne ? D'ailleurs, l'auteur nous montre clairement les contradictions du premier ; et si sa notice sur Prétextat ne fait guère que reprendre l'étude de *CIL*, VI, 1779 due à P. Lambrechts, il a, à propos de Flavien, le seul notable qui soit mort les armes à la main, une note juste (p. 174) : les autres n'avaient pas la conviction du combattant ou du martyr ! Gratien est évoqué *in fine* pour ses rapports avec Ambroise : l'auteur propose une chronologie satisfaisante de leurs rencontres et de la composition du *De fide* (379-381) ; mais verrait-on en Damase celui qui aurait inspiré à l'empereur la décision de faire vider les temples (ex AMBR., *Epist.*, 57, 2 : *Non fuisse me auctorem, cum tollerentur*) ? – Il n'est point de conclusion. Les textes jugés essentiels sont pourvus d'un bon commentaire : on le préférera, pour Symmaque, à celui, trop succinct, de R. H. Barrow (*Prefect and Emperor*, Oxford, 1973 ; non cité). Il n'en va pas de même dans les *Anhänge*, que ce soit pour les inscriptions, les *Lettres et Relations* de Symmaque, la missive de Gratien, l'extrait du *De fide* d'Ambroise (2, 136-143) ; pour les lettres en question, l'auteur néglige l'éd. *C.U.F.* (J.-P. Callu, I, 1972 ; écarts de dates) ; la longue citation d'Ammien (16, 10) est transcrite de l'éd. *Loeb* (de J. C. Rolfe, non E. H. Warmington) : à défaut de l'éd. *C.U.F.* (app. crit., comment., mais ... trad. franç.), le recours à l'éd. W. Seyfarth (*Schr. und Quellen der alt. Welt*, 21, 1-4, 1968-1971) s'imposait, ne fût-ce que pour l'homogénéité (seule différence notable dans le texte : en 16, 10, 4, S. laisse une lacune après *apparatu*). – Le grain des clichés mis à part, nous ne trouvons rien à redire à la partie archéologique, due à J. J. V. M. Derksen. – Comment juger finalement de cette botte d'archives que nous livre J. Wytzes ? L'intérêt des pièces est indéniable,

mais une «Umarbeitung» de l'original eût mieux fait apprécier les mérites du chercheur.

Pierre HAMBLENNE.

Sur la civilisation médiévale

Essays on Medieval Civilization. University of Texas Press, Austin and London, 1978, 1 vol. in-8°, XXI-178 p. (THE WALTER PRESCOTT WEBB MEMORIAL LECTURES, XII). Prix : 11,25 \$. ISBN 292-72023-8.

La fondation Walter Prescott Webb se départant de ses traditions – l'histoire américaine – vient de consacrer son volume annuel à des essais sur la civilisation médiévale. Cinq études ont été ainsi rassemblées auxquelles il faut ajouter une introduction due à un bon médiéviste américain, B. D. LYON, formé en Europe, et notamment à Gand. Plus que des travaux d'érudition à la manière européenne, ce sont effectivement des essais, des réflexions qui parfois touchent plus à la philosophie de l'histoire qu'à l'histoire que l'on trouve dans les articles de R. P. SULLIVAN, *The Middle Ages in the Western Tradition* et de F. L. CHEYETTE, *The Invention of the State*. A propos de ce travail, signalons tout de même que négliger dans l'histoire de l'État aussi bien les Carolingiens que les Ottoniens et que Byzance tient de la gageure ! aussi, qu'il est bien d'insister sur l'«onction» du pape, mais curieux de ne pas trouver un mot sur l'«onction» du prince ! D. HERLIHY, *Medieval Children*, s'attaque aux théories de Philippe Ariès. L'auteur conclut à un certain mépris pour l'enfant dans les royaumes germaniques parce que le wehrgeld d'un enfant est plus faible que celui d'un homme. Rapprochons ceci des prix différents demandés à Byzance pour un esclave enfant et un adulte. Les forces de production sont objectivement différentes et cela suffit à expliquer les différences de prix. Quant à y voir la marque d'un certain mépris pour l'enfant, cela est fort contestable. De même, l'auteur attache beaucoup trop d'importance aux créations d'«orphelinats» en Occident. Il oublie ainsi une réflexion de G. Duby dans son article de la *R.H.E.F.*, LII, 1966, qui considérait que pendant longtemps les structures communautaires des villages avaient été suffisantes pour encadrer les «pauvres» locaux. Il n'était, dès lors, pas besoin de créer des «orphelinats». Trouve-t-on des «orphelinats» dans les campagnes byzantines ? Non, et pourtant il en existe à Constantinople, dès Justinien (cf. E. PATLAGEAN, *La pauvreté à Byzance au temps de Justinien : les origines d'un modèle politique*, dans M.

MOLLAT (éd.), *Études sur l'histoire de la pauvreté*, t. I, Paris, 1974, p. 59-81). Quant aux chiffres donnés à propos des polyptyques carolingiens, ils ne tiennent pas compte de J. P. DEVROEY, *A propos d'un article récent : l'utilisation du polyptyque d'Irminon en démographie*, in *R.B.P.H.*, LV, 1977, 2, p. 509-514. Pourquoi reporter à Vincent de Beauvais les progrès de la puériculture et négliger l'important travail de J. VERDON, *La gynécologie et l'obstétrique aux IX^e-XI^e siècles*, dans *Revue française de gynécologie*, 71, 1976, 1, p. 39-47 ? M. Herlihy sait-il que c'est en arguant des droits des enfants que fut transformé le régime de la *dos ex marito* favorable à la mère en un douaire qui privilégiait les enfants, comme l'a bien montré le travail classique de Vandebosch ? B. MCGINN, *Iter Sancti Sepulchri : The Piety of the First Crusaders*, essaie de retrouver la piété des participants à la Première Croisade. A Pâques 1101, le feu sacré qui allumait miraculeusement les lampes au Sépulcre ne descendit pas du ciel. Le miracle n'eut lieu qu'après une grande cérémonie de pénitence publique conduite par le patriarche Daimbert. L'auteur examine soigneusement toutes les manifestations de pénitence publique au cours de la Croisade et conclut à une véritable institutionnalisation de la pénitence publique spectaculaire. L'analyse est ingénieuse et bien menée. On peut toutefois se demander si l'auteur n'eût pas gagné à rechercher quelle put être la signification politique de cet épisode où le patriarche Daimbert joua un rôle important. On se trouve à une époque proche des tensions entre Daimbert, d'une part, et Baudouin I et le parti lotharingien d'autre part. C'est le mérite de B. MCGINN d'avoir attiré l'attention sur un fait que H. E. Mayer n'a pas abordé en détail dans son magistral ouvrage.

M. DE WAHA.

Colloque du CNRS sur le XIII^e s.

1274 – *Année charnière. Mutations et Continuités* (Lyon-Paris, 30 septembre-5 octobre 1974). Colloques internationaux du C.N.R.S., n° 558. Paris, éditions du C.N.R.S., 1977 ; 1 vol. in-16°, 1008 p. ISBN 2-222-1870-6. Prix : 390 FF.

Les actes volumineux de cet important colloque, organisé par le C.N.R.S., dépassent de loin le titre, un peu étriqué, de : «1274 – Année charnière». De très nombreux aspects touchant à la réforme interne de l'Église, à l'union avec les Grecs et à la Croisade sont traités dans ce volume qui constitue une contribution de marque à l'histoire européenne et extra-européenne du XIII^e siècle. Ne seront évoqués, ici, que les

contributions qui se rapportent plus précisément à l'espace byzantin. La première section du colloque, consacrée aux «Cadres», s'attache aux «Tartares et l'Asie», à l'«Islam et la pensée musulmane» et à «Byzance et l'Union». Cinq contributions s'efforcent de préciser les liens entre les Mongols et les Chrétiens. J. RICHARD, «*Chrétiens et Mongols au Concile : la Papauté et les Mongols de Perse dans la Seconde Moitié du XIII^e Siècle*» (p. 31-44), montre le changement d'attitude des Mongols vis-à-vis des souverains occidentaux, dont l'alliance est recherchée en vue d'une attaque conjointe contre les Mameluks. L'auteur suit, avec beaucoup de perspicacité, les réactions différentes des Occidentaux – soumission de Bohémond d'Antioche à l'il-Khan, méfiance de Louis IX, coopération du roi d'Aragon et d'Édouard d'Angleterre –, les tentatives de conversion des «Tartares» menées depuis 1245 par Innocent IV. Le Mongol Hulagu témoigne, de son côté, d'une attitude très bienveillante vis-à-vis du Christianisme. L'auteur discute du rôle des Arméniens, de Michel Paléologue et du pape dans l'invitation des Mongols au Concile, de l'envoi de l'ambassade de seize personnes à Lyon. J. RICHARD complète utilement cette première communication dans «*Les Mongols et l'Occident : deux Siècles de Contacts*» (p. 85-96), qui analyse aussi bien l'idée que les Mongols se faisaient de l'Occident que les relations religieuses, politiques et économiques entre l'Occident et les Mongols.

B. SPULER, «*Le Christianisme chez les Mongols aux XIII^e et XIV^e siècles*» (p. 45-54), montre l'importance du nestorianisme dans les relations entre Chrétiens et Mongols. Plusieurs tribus se convertissent au nestorianisme dès le XI^e siècle et cela permet au XIII^e siècle une très importante «renaissance» syriaque : le climat religieux de l'empire mongol est celui d'une tolérance absolue. A partir du XIII^e siècle, l'influence chrétienne se fait plus vive. Des contacts diplomatiques s'établissent. Le prêtre syriaque Siméon Rabbân Ata joue un rôle très important. Devant des adversaires musulmans, les Chrétiens apparaissent comme les alliés naturels des Mongols. Une collaboration étroite et effective s'instaure. Le rôle d'Hulagu est particulièrement important. D'autre part, l'Église nestorienne tisse des liens très étroits avec les ilkhâns. Mais, à partir de la fin du XIII^e siècle, l'influence musulmane se fait de plus en plus forte, et avec la mort du patriarche J(h)abalāh III, en 1317, le rôle des Églises chrétiennes disparaît. On déplorera l'absence d'apparat critique à cette communication.

D. SINOR, *Le Mongol vu par l'Occident* (p. 55-72), constitue une très intéressante analyse des légendes et fantaisies provoquées en Occident par l'apparition des Mongols.

A.-D. VON DEN BRINCKEN, *Le Nestorianisme vu par l'Occident* (p. 73-84), montre de manière très claire combien l'Occident était, en fait, ignorant des fondements du Nestorianisme, et combien les positions prises purent être affectées d'intolérance vis-à-vis des hérétiques ou parfois plus tolérantes chez des missionnaires qui avaient visité le pays. L'auteur décrit aussi le processus de réduction de toute confession au dogmatisme romain : abjuration exigée de Michel Paléologue, du patriarche Mâr Yahbhallâhâ III, volonté de remplacer en Chine la hiérarchie nestorienne par un archevêque de Pékin.

Dans la section consacrée à «L'Islam et la pensée musulmane», on s'arrêtera spécialement aux brillants exposés de G. ANAWATI, *Théologie Musulmane et Théologie de S. Thomas. Quelques Thèmes Comparés* (p. 105-115) et de R. ARNALDEZ, *Intellectualisme et Volontarisme dans la Pensée Musulmane* (p. 121-129).

Quatre communications de très grand intérêt sont consacrées aux divers aspects de «Byzance et l'Union».

D. STIERNON, *Le Problème de l'Union Gréco-Latine vu de Byzance : de Germain II à Joseph I^{er} (1232-1273)* (p. 139-166), aborde le problème de la correspondance entre Byzance et Rome en accordant la primauté aux démarches des patriarches, une méthode assez rarement mise en avant. Il montre le revirement du patriarche Germain II dans ses lettres de 1232 au pape et aux cardinaux et la réponse de Grégoire IX dictée par la plus absolutiste des théocraties. L'auteur se livre à de pertinentes remarques sur les conférences de Nicée-Nymphée et sur la volonté pontificale d'empêcher tout débat conciliaire gréco-latin et d'obtenir une soumission pure et simple de l'Église grecque. Quand Manuel II négocie avec Innocent IV, on voit réapparaître la demande de tenir un concile œcuménique, une certaine reconnaissance de l'autorité pontificale qui reste cependant toujours soumise à vérification en matière doctrinale. Arsène Autorianos insistera, lui aussi, sur la réunion d'un concile. Michel VIII Paléologue adopte d'emblée une position qui doit séduire Rome. Sans cesse, il relance le pape. Il semblerait que jusqu'en 1267, l'Église grecque n'ait pas réagi aux initiatives du Paléologue. En 1267, son attitude se raidit et Clément IV s'adresse alors à l'empereur provoquant une réponse très nette de Joseph I^{er}.

J. DARROUZES, *Les Documents Grecs concernant le Concile de Lyon* (p. 167-177), constitue un commentaire fondamental, érudit et clair des textes publiés par l'auteur et par V. LAURENT sous le titre : *Le Dossier Grec de l'Union de Lyon (1273-1277)*, Archives de l'Orient chrétien, 16, Paris,

Institut Français d'études byzantines, 1976, XVII, 611 p. On en retiendra combien, même sur des problèmes historiques fondamentaux, l'étude et la publication des documents demeurent une tâche indispensable. L'auteur apporte des précisions fondamentales sur la Réponse du patriarche Joseph, la Panoplie contre les Latins de Michel Cérulaire, leur source commune ignorée jusqu'à présent, à savoir une synopsis de Nymphaion, le dialogue de Michel d'Anchialos avec l'empereur Manuel, la lettre des moines de l'Athos. Darrouzès insiste aussi judicieusement sur les œuvres de la littérature populaire.

J. GOULLARD, *Michel VIII et Jean Beccos devant l'Union* (p. 179-190), donne un exposé éclairant du problème de l'Union vu au travers des objectifs diplomatiques impériaux. Concessions formelles au pape contre une assistance à l'Empire en difficulté. Ainsi, les lettres, remises à Grégoire X à Lyon, n'impliquaient que la légitimité de la foi latine mais ne prétendaient pas l'imposer à l'Église grecque. L'auteur passe sous la loupe l'«économie» ecclésiale de Jean Beccos : «défense des droits imprescriptibles de l'Église grecque, conformément à son mandat ; proclamation de la licéité théologique de l'union, conformément à une conviction essentiellement personnelle», attitude d'un politicien attaché à l'Empire, et au point de vue religieux, d'un canoniste plus que d'un théologien.

G. DAGRON, *Byzance et l'Union* (p. 191-202). Dans un style très personnel, G. Dagron s'efforce de projeter un éclairage nouveau sur les problèmes politiques et religieux de l'Union. Il est cependant difficile d'accepter l'idée de l'Union comme «réunification d'un monde chrétien avec son chef spirituel (le pape) et son chef temporel (l'empereur unique)» qui semble d'ailleurs contredite par les objectifs les plus immédiats de la politique de Michel VIII, son besoin de secours pour lesquels le pape semble seul pouvoir jouer le rôle d'intermédiaire. Par contre, l'analyse de la situation interne byzantine se révèle très féconde. C'est toute l'évocation de l'«économie», de ses limites, de la négation du caractère théologique de la question. Et Dagron, fait très bien ressortir qu'en acceptant une discussion théologique, Bekkos «tombe dans le piège qui fait de l'orthodoxie leur (= ses adversaires) apanage». Une fois l'orthodoxie mise en question, la légitimité impériale est mise en jeu. Le lourd passé de Michel VIII sert évidemment la propagande de ses adversaires. Sur les notions de *πρωτεύων, ἐκκλησιάζων, μνημόσυνον*, les idées de l'auteur doivent être complétées par les remarques du R. P. Y. Congar (p. 206-207). Mais on s'attachera cependant à l'essai de définir la conscience religieuse, voire même le subconscient religieux, qui termine la contribution de M. Dagron. Cet

essai témoigne de l'évolution culturelle divergente de deux mondes et l'auteur d'insister sur l'«éclatement de l'idéologie et de la culture» byzantine, thème qui mérite certes de nouveaux travaux.

Des précisions intéressantes sur la technique de préparation du Concile et les rapports préliminaires concernant le problème grec souvent p. 298, 300 et 305-310, dans la communication de M. Pacaut. On s'arrêtera plus longuement à la contribution de G. ALBERIGO, *L'Œcuménisme au Moyen Age* (p. 319-339). Elle répond d'une certaine manière aux remarques sur l'évolution culturelle à Byzance de G. Dagron en présentant une recherche plus systématique sur des faits du même ordre en Europe occidentale. Partant des thèses d'Anselme de Havelberg, l'auteur indique comment au XIII^e siècle, sous l'influence de la théologie scolastique et de l'évangélisme des Ordres mendiants, l'ouverture aux usages différents des Grecs diminue, comment Thomas d'Aquin condamne Basile, comment on en arrive à la notion de *reductio graecorum*. De la pluralité dans l'unité d'Anselme de Havelberg, on est arrivé à l'identification *unitas-uniformitas* d'Humbert de Romans. Dans le même temps, le sens historique s'amenuise, la recherche est bannie et l'«Église latine tend à faire une sélection dans le souvenir de son propre passé en fonction de l'ordre culturel et institutionnel du présent, quand elle ne manifeste pas sa préférence à croire que le passé a été conforme au présent».

Il y a quelques notes à glaner dans J.-G. BOUGEROL, *Le Rôle de Saint Bonaventure au Concile de Lyon* (p. 425-431). Les pages que consacre C. CAROZZI à *Humbert de Romans et l'Union avec les Grecs* (p. 491-494) ne permettent à l'auteur que de donner un résumé succinct de l'*Opusculum tripartitum*. On trouvera d'autres renseignements dans D. J. GEANAKOPOLOS, *Bonaventura, the Two Mendicant Orders and the Greeks at the Council of Lyons (1274)*, dans D. BARKER (éd.), *The Orthodox Church and the West. Studies in Church History*, XIII, Oxford, 1976, p. 183-211 (c.r. Byz., XLVIII, 1978, 2, p. 522). L'article de J. KŁOCZOWSKI, *L'Europe Centrale et Orientale à l'Époque de Lyon II* (p. 503-515) apporte de très utiles précisions sur la chrétienté de ces pays.

Des indices très complets – *index rerum*, index biblique, *index personarum* et *operum antiquitatis et medii aevi*, *index modernorum* – facilitent grandement la consultation du volume.

Telles sont les communications qui touchent le plus directement l'histoire de Byzance parmi les actes très substantiels de cet important colloque.

Michel DE WAHA.

Les villes antiques d'Occident

Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident. Paris, C.N.R.S., 1977, 1 vol. in-8°, 429 p., 139 fig., pl. et cartes (COLLOQUES INTERNATIONAUX DU C.N.R.S., n° 542). ISBN : 2-222-01595-2. Prix : 195 F fr.

Le C.N.R.S. et le Comité international pour l'étude des cités antiques organisaient, en 1971 à Strasbourg, un important congrès consacré aux recherches sur les villes et sur les processus d'urbanisation dans l'Antiquité, en ce compris le Bas-Empire. Quoique portant essentiellement sur des villes de la partie occidentale de l'Empire, ce colloque revêt pour le spécialiste du Bas-Empire et de Byzance un intérêt considérable, tant par le matériel de comparaison qu'il met à sa disposition que par les points de méthode qui ont été soulevés et par les perspectives de recherches qui y figurent esquissées.

Trois thèmes étaient soumis aux participants. Tous trois revêtent un grand intérêt pour l'histoire urbaine antique ou médiévale. Nous les citons :

1. Permanence et discontinuité de la ville dans le temps et dans l'espace : disparitions et résurgences, déplacements, alternances topographiques.

2. Rôle des communications fluviales dans le développement des villes antiques.

3. Méthode de détermination du relief antique des villes.

Deux rapports généraux introduisaient ces thèmes. Le premier, dû à D. VAN BERCHEM, *Réflexions sur la dynamique du développement des villes antiques* (p. 21-28, 35-38), veut découvrir le jeu des forces complexes et contradictoires auquel est soumis le développement d'une ville. Quelles sont les fonctions auxquelles répond la ville ? Les voies de communication sont-elles aussi stables que certains l'ont affirmé ou ne varient-elles pas assez facilement pour toutes sortes de raisons, entraînant ainsi des variations dans le sort des villes ? La pluralité des fonctions, la capacité d'adaptation à de nouvelles fonctions apparaissent comme fondamentales. Les rapports très complexes entre ville et campagne sont fort bien situés dans un contexte dialectique où le poids urbain croît parfois à un point tel que l'équilibre peut être rompu. Plus même que d'une ville, il faut parler d'un réseau urbain composé d'éléments complexes subtilement hiérarchisés. C'est dans ces perspectives qu'il faut envisager une série de changements de sites, de déplacements plus ou moins importants : déplacement

de la hauteur vers un espace rapproché plat, reconstruction dans un site nouveau, perte pour une ville au profit d'une autre d'une partie de ses fonctions. Compte tenu de ces critères, les villes apparaissent plus stables de l'Antiquité à nos jours qu'il n'y paraît. Les transports méritent, eux-aussi, une étude toute spéciale. Les directions de recherches de ce rapport ont été illustrées par une série de communications dont aucune ne contredit le texte du rapporteur.

Le second rapport général heurte assurément les idées reçues. Le géographe, M. LE LANNOU, dans *Le rôle des communications fluviales dans la genèse et le développement des villes antiques* (p. 29-34), s'inscrit, en effet, résolument en faux contre l'idée du fleuve générateur d'une ville. La ville est beaucoup moins liée dans sa genèse aux facilités de transport et de communication offertes par les voies d'eau qu'aux routes terrestres, au franchissement du fleuve considéré comme un obstacle, qu'à la présence d'étendues intéressantes de terres à cultiver. M. Le Lannou défend sa thèse avec beaucoup de conviction et un certain bonheur. Plusieurs communications mettront, en effet, en évidence le peu d'importance du fleuve dans la genèse de telle ou telle localité, mais le rôle croissant de ce fleuve allant de pair avec le développement de la ville. A ce point de son exposé, le rapporteur attire l'attention des historiens sur la notion de fonction qu'ils ont héritée des géographes. Pour le géographe Le Lannou, la notion de fonction risque de ne plus être adéquate quand on la transpose d'une société hautement complexe à une société où les organismes urbains sont nettement plus rudimentaires. Il écrit alors cette phrase lourde d'implications méthodologiques : «Une ville est le plus souvent antérieure à sa fonction, et la plupart du temps aussi ce n'est pas une fonction, mais plusieurs, qu'elle assumera en se développant». Le contexte indique que pour M. Le Lannou «l'intention» qui procède à la fondation d'une ville ne répond pas nécessairement à la «fonction» majeure qui rapidement caractérisera cette ville. Cette remarque doit inciter à user avec prudence des arguments tirés de la cartographie du site définitif et d'une ville arrivée à maturité ou avortée. La méthode régressive, que l'on est souvent forcé d'utiliser dans ces cas, risque d'explicitier les raisons d'un échec ou d'une réussite, mais pas nécessairement les motifs d'une fondation. Cette communication, peu conformiste assurément mais stimulante, semble cependant à première vue avoir été confirmée par la plupart des études consacrées à des villes ou à des régions plus précises.

Parmi les communications, on notera encore ici spécialement celle d'E. C. WELSKOPF, *Polis und Chôra : konnte die Diskontinuität der Stadt vom*

Lande her überbrückt werden ? (p. 153-155). Plus que d'une communication, il s'agit, en fait, de l'exposé de six propositions majeures dont certaines comportent elles-mêmes des subdivisions concernant les rapports entre la ville et la campagne. Si l'on peut, sans la moindre réticence, reconnaître l'intérêt des six situations exposées, on regrette cependant l'absence totale de notes et d'exemples qui privent ce programme remarquable d'une illustration pratique.

Il ne saurait être question, ici, de donner une analyse, fût-elle succincte, de toutes les communications présentées. Nous nous bornerons à mettre particulièrement en évidence la remarquable contribution de J. LASSUS, *Remarques sur l'Antioche romaine* (p. 229-249), où l'exploitation des trois thèmes du congrès aboutit à des résultats remarquables, d'une grande importance historique

On trouvera, ci-dessous, la liste des autres articles :

D. F. DE ALMEIDA, *Ciuitas Igaeditanorum et Egitania* : municipium romain-ville épiscopale wisigothique ;

J. REYNOLDS, *The Cities of Cyrenaica in decline* ;

Al. WASOWICZ, *Déplacement d'un centre d'habitat dans le monde colonial grec : permanence ou discontinuité ?*

G. A. MANSUELLI, *Permanence et discontinuité urbaines dans la région de Bologne* ;

E. MANNI, *Alla ricerca di Solunto e di Hykkara sulle tracce di Tucidide* ;

N. ALFIERI, *L'insediamento urbano sul litorale delle Marche durante l'Antichità e il Medioevo* ;

M. TARRADELL, *Les villes romaines dans l'Hispania de l'est* ;

P. BALDACCI, *Comum et Mediolanium : rapporti tra le due città nel periodo della romanizzazione* ;

A. NEUMANN, *Zur Frage der Siedlungskontinuität vom Altertum zum Mittelalter im Stadtgebiet von Vindobona* ;

D. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, *Rider-Municipium Riditarum. Essai de reconstitution historique d'un habitat illyro-dalmate* ;

W. DEHN, *Lagetypen spätkeltischer Oppida* ;

A. L. F. RIVET, *The Origins of Cities in Roman Britain* ;

R. MARTIN, *Formation et développement de l'habitat urbain en Gaule romaine* ;

S. S. FRÈRE, *Verulamium and Canterbury : Continuity and Discontinuity* ;

P. A. FÉVRIER, *Permanence et discontinuité dans le réseau urbain de la Gaule méridionale* ;

J. J. HATT, Perspectives nouvelles ouvertes par les fouilles stratigraphiques dans le Nord-Est de la Gaule ;

H. CUEPPERS, Die Stadt Trier und die verschiedenen Phasen ihres Ausbaues von der Gründung bis zum Bau der mittelalterlichen Stadtbefestigung ;

J. LASSUS, Remarques sur l'Antioche romaine ;

J. MERTENS, La stratigraphie et l'évolution planimétrique du centre monumental d'Alba Fucens et d'Herdonia ;

E. LEPORE, Fiumi e città nella colonizzazione greca di Occidente, con speciale riguardo alla Magna Grecia ;

J. LE GALL, Le Tibre et Rome pendant les siècles obscurs, esquisse d'une révision ;

Y. BURNAND, Le rôle des communications fluviales dans la genèse et le développement des villes antiques du Sud-Est de la Gaule ;

M. LE GLAY, Le Rhône dans la genèse et le développement de Vienne ;

M. LABROUSSE, Une ville et un fleuve : Toulouse et la Garonne ;

R. ÉTIENNE, Burdigala et Garumna ;

D. ADAMESTEANU, L'antico aspetto del terreno delle colonie di Meta-ponto, Heraclea, Sybaris e di altri centri indigeni della Lucania ;

M. A. LEVI, Considérations sur le rapport entre l'histoire, l'archéologie et l'anthropologie culturelle ou ethnologique.

De précieux index complètent ce volume qui, tant par les études en détail qu'il contient que par ses préoccupations d'ordre méthodologiques, est amené à se trouver sur la table de travail de tout historien des villes.

M. DE WAHA.

Numismatique

Tommaso BERTELE, *Numismatique byzantine*. Suivie de deux études inédites sur les monnaies des Paléologues. Édition française mise à jour et augmentée de planches par MORRISON (Cécile). Wetteren, Éditions NR, 1978 ; 1 vol in-8°, 182 p., 16 pl.

La publication dans la *Rivista Italiana di Numismatica* 66, 1964, p. 33-118, des *Lineamenti principali della numismatica bizantina* de Tommaso Bertelè constitua un événement dans les études byzantines. A cette époque, la synthèse de Bertelè apparaissait, non seulement comme une des rares publications sur la numismatique byzantine tardive, mais aussi comme un catalogue des questions posées par cette numismatique. Aujourd'hui, la numismatique byzantine a fait des progrès considérables.

notamment grâce à la publication des Catalogues de Dumbarton Oaks et de Paris, et entre autres aux études de Grierson et de Hendy. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage de T. Bertelè est devenu un classique de l'histoire byzantine et que c'est avec grand plaisir que l'on en salue la traduction française. Celle-ci a été assurée par une des meilleures numismates pratiquant la langue de Voltaire, Cécile Morriison. L'éminente conservatrice de la Bibliothèque Nationale a enrichi l'œuvre de Bertelè de seize planches qui présentent une illustration très suggestive de la numismatique byzantine. Mais bien davantage encore, elle nous donne dans ce volume une bibliographie complète des travaux de l'auteur (p. 15-17) et une bibliographie sélective et critique (p. 117-122) des principaux travaux récents consacrés à la numismatique des Paléologues (1964-1977). La consultation de l'index (p. 167-172) très détaillé et fort clair qui suit le texte permet de retrouver d'autres références d'importance moins évidente. Il est toujours difficile de traduire un texte scientifique vieux d'une quinzaine d'années. C. Morriison s'est acquittée de cette tâche avec honneur et a considérablement enrichi le livre en donnant en notes, signalées par des crochets, les mises au point, remarques, compléments d'information et de bibliographie qu'imposait le développement des études byzantines. On ne saurait assez louer M^{me} Morriison pour ce travail ardu où elle a su respecter, tout à la fois, le texte de Bertelè et répondre aux exigences d'une remise à jour du travail de 1964. M^{me} Morriison a ainsi particulièrement soigné les analyses chimiques des pièces et a tenu à signaler les résultats obtenus par les méthodes d'analyse les plus récentes. En annexe, sont publiées deux études de Bertelè restées inédites, l'une sur *La date par l'indiction sur quelques monnaies des Paléologues*, l'autre sur *Le co-empereur sur les monnaies des Paléologues*. Il faut savoir gré aux Édition NR, et surtout à Cécile Morriison, d'avoir entrepris ce méticuleux travail de remise à jour d'un livre qui rendra encore de grands services.

Michel DE WAHA.

La démographie de Trébizonde d'après des documents ottomans

H. W. LOWRY, *The Ottoman Tahrir Defters as a Source for Urban Demographic History : the Case Study of Trabzon (Ca. 1486-1583)*, Los Angeles, 1977, xvii p. + 332 p. + XL tableaux + 2 graph. + 10 cartes.

L'ouvrage présenté est une thèse de doctorat en histoire soutenue à l'Université de Californie, à Los Angeles, en 1977. Le jury était composé

des prof. A. Bodrogligeti, S. Vryonis Jr. et St. J. Shaw. L'auteur a eu l'amabilité de nous offrir une reproduction de sa thèse. L'ouvrage comprend un avant-propos, une introduction, sept chapitres et une riche bibliographie. La base de la documentation est constituée par huit registres ottomans de recensement et divers autres registres conservés aux Archives d'Ankara, aux Archives de la Présidence du Conseil à Istanbul (= *APCI*) et aux Archives du palais de Topkapı (Istanbul). M. L. met également à contribution divers manuscrits des bibliothèques d'Istanbul.

Le chapitre I (p. 8-32) présente la ville de Trébizonde à la veille de sa chute (1461) et décrit sa conquête, par Mehmed II, en utilisant les sources aussi bien grecques qu'ottomanes. L'auteur cite les divers chiffres concernant l'importance de la population de Trébizonde à la veille de 1461. Celle-ci est évaluée de 4.000 à 20.000 personnes. Le chapitre II (p. 33-79) est basé sur le recensement de 1486 dont le registre *MM 828* est conservé aux Archives de la Présidence de Conseil à Istanbul. M. L. étudie avec minutie la composition de la population musulmane de la ville, qui en 1486, occupait vingt quartiers. Quelques-uns portaient les noms des villes anatoliennes d'où la Porte avait déporté des habitants afin de les établir à Trébizonde (Niksar, Sonusa, Lādik, Amasya, Bafra, Osmançik, Iskilip, Çorumlu, Gümüş, Merzifon, Tokat, Samsun, région de Samsun, Torhal, Zile, Golcanik, Canik, Kağala et Kadigadi, à corriger la lecture en Kedegara). Soulignons qu'il s'agit en fait, d'une population musulmane déportée. La population chrétienne habitait seize quartiers. L'un de ces quartiers était génois, le deuxième vénitien et le troisième arménien. Parmi les noms des quartiers chrétiens, notons ceux qui indiquent l'existence d'une église : Ayu Yani, Aya Ayos Todoros, Kokorilu (= St. Georges), Aya Paraskevi et Aya Sofya. L'auteur voit dans Aya Ayos une déformation de Ayios Evgenios (p. 60). Enfin, deux listes, l'une pour les musulmans, la seconde pour les chrétiens, énumèrent les métiers pratiqués par les citadins. Le chapitre III (p. 80-104) présente Trébizonde à la lumière d'un registre abrégé de recensement de l'année 1523 (*APCI* ; *TT 387*). A cette époque, la ville comprenait dix quartiers musulmans et quatorze chrétiens. L'un de ces quartiers était arménien et un autre franc. Certains quartiers chrétiens continuaient à porter le nom de l'église locale : Aya Sofya, Aya Paraskevi et Ayu Obyan (= Yani). Le chapitre IV (p. 105-168) met à contribution le registre détaillé de recensement *TT 288* de 1553 (*APCI*). La ville avait changé ; le nombre des quartiers était alors de quarante-cinq. Les musulmans en habitent vingt-six et les chrétiens dix-neuf. Voici les noms des quartiers connus par le nom de l'église : Ayu

Marino, Ayu Gregor, San Ferid (?), Ayu Medusa (?), Ayu Ovyan (= Ayu Yani), Ayu Sofya, Ayu Paraskevi, Ayu Anadre et Afrotorlu (St. Georges : cf. p. 61-62). Une place de choix était tenue, dans les quartiers musulmans, par diverses fondations. M. L. donne, dans la limite de la documentation, des informations sur l'activité économique (*Tabl. XVI, XVII*), ainsi que sur la composition ethnique de la population urbaine (*Tabl. XV*). Le chapitre V (p. 169-208) étudie la composition ethnique de la ville en 1583. La source est un registre détaillé de recensement conservé aux Archives d'Ankara (*TK 29*). En 1583 la ville comprenait cinquante-sept quartiers. Les musulmans en occupaient vingt-neuf et les chrétiens vingt-huit. Retenons les noms des églises : Aya Sofya, Aya Kiriaki, Ayu Vasil, Ayu Todor, Sotoko (Theotokou), Ayu Yori (Yorgi), Ayu Londa (?), Ayu Ovyan, Ayu Mađi Helaş et Ayu Ovyani-i Küçük (St. Jean-le Petit). Des tableaux fournissent des données sur les métiers pratiqués à Trébizonde. Le chapitre VI (p. 209-247) traite un problème intéressant : celui de la conversion des chrétiens à l'islam entre 1486 et 1583. M. L. rappelle que l'indication « fils de °Abdullah » désigne un musulman de fraîche date. Il arrive à la conclusion qu'en 1553, le pourcentage de la population musulmane composée de convertis était de 28,60 % et en 1583 de 22,57 %. Le dernier chapitre (VII) (p. 248-311) discute le problème des registres de recensement en tant que source pour l'étude de la démographie urbaine. La difficulté consiste dans le fait que les recenseurs ottomans inscrivent le nombre de « hâne » (maison) et non pas celui des individus. M. L., en suivant d'autres historiens, multiplie par cinq le nombre des maisons et par quatre celui des veuves, quelle que soit l'appartenance religieuse, pour trouver le nombre des individus. Enfin, l'auteur s'arrête sur le problème de l'*ispengë*, droit versé par les non-musulmans.

Les chiffres qui concernent la population de Trébizonde à diverses époques et sa composition, nous les présentons dans le tableau qui suit ⁽¹⁾.

	1486			1523			1553			1583		
	M	C	V	M	C	V	M	C	V	M	C	V
Arméniens	130	10	47	151	8	38	109	47	0	123	0	0
Francs	0	0	0	40	9	12	32	17	0	47	0	0

(1) C = célibataires ; M = maisons ; V = veuves

	1486			1523			1553			1583		
	M	C	V	M	C	V	M	C	V	M	C	V
Génois	33	3	9	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Grecs	749	50	157	893	4	98	509	214	0	811	0	0
Musulmans	258	0	0	201	0	0	570	143	0	1134	0	0
Vénitiens	1	2	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAL	1171	65	214	1285	21	148	1220	421	0	2115	0	0

Cette courte présentation n'épuise pas tous les problèmes traités par M. L. qui a su utiliser à fond les informations d'une documentation non seulement inédite, mais aussi très riche. Soulignons également que l'auteur a dû faire face aux arcanes de la paléographie ottomane pour mener à bien sa recherche. Il est souhaitable que sa thèse soit imprimée le plus rapidement possible. Nous nous abstenons de discuter quelques-uns des aspects de cette importante enquête, tant que l'ouvrage n'est pas publié. Concluons en espérant que d'autres historiens sauront utiliser avec un bonheur égal les Archives de Turquie pour l'étude de la démographie urbaine de l'Empire ottoman.

Nicoară BELDICEANU.

Exposition du fonds grec de la bibliothèque de Wolfenbüttel

Griechische Handschriften und Aldinen. Eine Ausstellung anlässlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel. Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel, 16. Mai bis 29. Juni 1978, Wolfenbüttel, 1978, AUSSTELLUNGSKATALOGE DER HERZOG AUGUST BIBLIOTHEK, n° 24 ; un vol. in-4°, 160 p., 36 pl.

C'est une excellente initiative que d'avoir organisé une exposition mettant en valeur le fonds grec de la bibliothèque de Wolfenbüttel (plus de 100 manuscrits, le 3^e fonds grec de la R.F.A.) et d'avoir confié la rédaction du catalogue à D. Harlfinger. Des manuscrits de toutes les périodes de l'histoire byzantine furent ainsi présentés au public. Parmi eux, notons le *Cod. Guelf. 75a Helmst.*, vi^e-vii^e siècle, particulièrement intéressant par les additions marginales des ff° 18-19v° qui datent du viii^e siècle et qui marquent une phase importante dans l'évolution de la majuscule (*maiuscola biblica*) vers l'usage de la minuscule cursive et sa transforma-

tion en minuscule calligraphique. M. Harlfinger laisse d'ailleurs entendre qu'une étude plus détaillée sera consacrée à ce manuscrit. Le *Cod. Guelf. 86 Weissenb.*, manuscrit du VIII^e siècle de l'école de Tours, a été complété en Occident par des textes liturgiques grecs (cf. B. Bischoff). De nombreux manuscrits contenant des manuels d'enseignement ou des œuvres scientifiques ont été réunis dans l'exposition. M. D. Harlfinger s'est astreint pour chaque pièce à donner une description qui peut satisfaire à la fois l'homme cultivé (en italiques) et le spécialiste (en romaines). Celle-ci fournit un bon point de départ pour l'étude des manuscrits étant entendu, comme M. Harlfinger le note lui-même, qu'il ne s'agit pas ici d'une description catalographique complète. Une deuxième section de l'exposition concerne la Renaissance, d'abord les contacts entre l'Est et l'Ouest (les n^{os} 15-23) (on y remarquera le *Cod. Guelf. 81 Aug. 2^o* qui présente une traduction du chirurgien Guillaume de Saliceto du latin en grec), puis la «fusion» des cultures (n^{os} 24-34). Cette section comprend notamment l'autographe du *περι ὀνόματος καὶ ῥήματος βιβλίον β* de Constantin Laskaris (1468) (*Cod. Guelf. 15 Aug. 4^o*), les *Erotemata* de Manuel Chrysolaras (*Cod. Guelf. 38.3 Aug. 4^o*). Une troisième section présente les témoignages de l'activité des humanistes allemands dans le domaine de la philologie grecque (n^{os} 35-45). On y trouve les noms de Melanchton, de Marquard Gude à qui Wolfenbüttel doit bien de ses richesses, de Lessing. Enfin, les n^{os} 46-59 sont consacrés à diverses éditions d'Alde Manuce (1445-1516) qui mettent son activité dans le domaine des lettres grecques en valeur. On y trouve les éditions princeps de l'*Organon* d'Aristote (Venise, 1495), de comédies d'Aristophane, de Sophocle, d'Euripide, des rhéteurs grecs, des *Moralia* de Plutarque, de Pindare, de Platon, de Hesychius, de Pausanias, de Strabon.

Rédigé avec soin et science, ce catalogue qui présente un bel aperçu des richesses du fonds grec de Wolfenbüttel ne manquera pas de rendre de nombreux services aux chercheurs.

Le volume se complète d'un index des noms de personnes et des matières, mais surtout d'un minutieux index de tous les manuscrits cités dans les notices. L'illustration comprend 36 planches pleine page qui constituent un très intéressant corpus paléographique.

Manuscrits de Wolfenbüttel exposés : *Guelferbytani, Augustei* (*Cod. Guelf. August.*), 81. 2^o, 84. 4 2^o, 86. 7 2^o, 10. 2 4^o, 15 4^o, 16. 6 4^o, 17. 8 4^o, 18. 1 4^o, 38. 3 4^o, 56. 22 8^o, 60. 16 8^o ; *Gudiani graeci* (*Cod. Guelf. Gud. gr*) 1 Nr. 31, 10 Nr. 37, 13 Nr. 29, 15 Nr. 12, 19 Nr. 30, 22 Nr. 14, 24 Nr. 6, 29 Nr. 9, 30 Nr. 9, 34 Nr. 32, 35 Nr. 8, 37 Nr. 28, 41 Nr. 3, 42

Nr. 11, 44 Nr. 20, 51 Nr. 4, 71 Nr. 27, 75 Nr. 33, 77 Nr. 23, 82 Nr. 21, 88 Nr. 26, 90 Nr. 41, 94 Nr. 43, 97. 1 Nr. 17, 112 Nr. 9, 113 Nr. 34 ; *Gudiani latini* (Cod. Guelf. Gud. lat.) 197 Nr. 42, 199 Nr. 42, 261 Nr. 42, 290 Nr. 43, *Helmstadiensens* (Cod. Guelf. Helmst.) 75a Nr. 1, 672. 11 Nr. 39, 806 Nr. 16, 861. 1 Nr. 38, 946 Nr. 44, *Lessingiana* 5 Nr. 45, *Weissenb.* 86 Nr. 2.

Michel DE WAHA.

La grotte saint Michel sur le mont Olevano

Rosalba ZUCCARO, *Gli affreschi nella Grotta di San Michele ad Olevano sul Tusciano*. Rome, De Luca, 1977 ; 1 vol in-4°, xii-318 p., 2 cartes, 28 relevés d'architecture, 211 fig. n. et b., 11 fig. couleurs (STUDI SULLA PITTURA MEDIOEVALE CAMPANA, t. II).

Le patrimoine culturel italien est d'une richesse remarquable. Celle-ci ne manque pas de causer aux responsables de grandes difficultés d'inventorisation et de conservation. Le Conseil National de la Recherche a confié au professeur G. de Francovich la direction d'une série (*Studi sulla pittura medioevale campana*) destinée à réaliser un inventaire scientifique du patrimoine pictural de la Campanie. Il faut se féliciter de cette remarquable initiative et espérer qu'elle sera non seulement menée à bien, mais aussi qu'elle s'accompagnera des mesures de conservation et de restauration nécessaires.

R. Zuccaro s'est chargée du relevé des peintures de la grotte consacrée à saint Michel sur le mont Olevano. Suivant les principes de la collection, une importante partie du volume est consacrée à la documentation graphique. Celle-ci comprend des clichés en couleurs et en noir et blanc qui constituent un inventaire complet du «monument», une série de relevés architecturaux, plans, coupes, élévations, vues axonométriques, évolutions chronologiques. Le volume contribue ainsi de manière notable à la connaissance de la peinture campanienne.

On sait qu'il existe en Italie de nombreuses grottes qui ont servi à des usages divers. Certaines ont pu accueillir diverses formes de vie religieuse, allant de l'ermitage à la nécropole ou aux lieux de pèlerinage. On songe évidemment au Mont-Gargan. L'inventaire et l'étude de ces grottes peuvent nous apporter des précisions intéressantes sur la vie religieuse de la Campanie et notamment sur la question passionnante du monachisme «grec» et de ses rapports avec les milieux locaux. En outre, l'aire cam-

panienne constitue un domaine privilégié pour l'étude des interactions et des influences culturelles en Italie.

Deux parties à l'ouvrage : une présentation rapide du site, de l'ensemble des chapelles et une description détaillée des peintures (Annonciation, Visitation, Nativité, Bain de l'Enfant, Annonce aux Bergers, Présentation au Temple, théorie de saints, scène incertaine, Crucifixion de saint Pierre, colombe et coupe, saint Pierre visité par l'Ange, les Mages et Hérode, scène incertaine, Adoration des Mages, Apparition de l'Ange à Joseph, Fuite en Égypte, *Traditio legis et clavium* avec le Christ foulant aux pieds le dragon et le serpent, un ange et Jean l'Évangéliste avec l'aigle nimbé, la Vierge Reine trônant au milieu de saints, un saint et les Évangélistes (?), *l'imago clippeata* du Christ entre deux anges, l'Agneau entre les deux saints Jean, saint Vit, le martyr de saint Vit, cinq évêques, le baptême du Christ, la Crucifixion, deux scènes illisibles, l'Offrande de l'Église au Christ bénissant à la grecque et à saint Michel, la Vierge Hodigitria). La seconde partie se définit comme une contribution à l'étude de la grotte et de son programme iconographique. L'auteur admet que sa contribution ne peut être exhaustive ni définitive dans l'état actuel des connaissances. Une étude des sources d'archives essaie de préciser la chronologie de l'ensemble monumental et d'apporter quelques précisions sur le statut de ce lieu de culte.

Ainsi, le lien que l'auteur semble tisser entre la *cella sancti Vincencii in fluvio Tusciano* (diplôme de 819) paraît bien ténu. On peut admettre l'existence du lieu de culte en 861, quelques années avant sa mention dans l'*Itinerarium Bernardi Monachi* (867-870) dont le commentaire par Avril et Gaborit reste fondamental. L'auteur aurait pu mettre cette citation de l'*Itinerarium* davantage en valeur. En effet, Bernard a visité les principaux centres de pèlerinage et spécialement trois lieux de culte consacrés à saint Michel, le Gargano, le Mons Aureus et le Mont-Saint-Michel. Il fallait donc que dès 867-870 la renommée de ce sanctuaire fût bien établie. Un texte fournit pour 968 la trace d'un culte du protomartyr Étienne à côté de Michel, indication intéressante si on se reporte aux *laudes* carolingiennes. Par contre, si la mention d'un *abbas Valentinus* nous est donnée par le moine Bernard et pourrait indiquer une «communauté» latine, la mention, en 1010, d'un *vir venerabilis Domnus Cennamus Episcopus* se révèle particulièrement difficile à interpréter, même à la lumière d'un document d'Étienne IX de 1058 qui semble confirmer que l'endroit connut une certaine importance. Par contre, il paraît très osé de vouloir utiliser un document de 1614 pour mettre la grotte en relation avec Grégoire VII !

On le voit, les recherches pour préciser le statut de la communauté (*abbas* ne signifie pas exclusivement abbé d'un «monastère»), la forme de vie religieuse y pratiquée (dans la fresque de présentation de l'Église, le Christ bénit «à la grecque», mais une autre fresque montre saint Benoît) laissent encore bien des questions sans solution. Il est à espérer que la poursuite de l'inventaire des lieux de culte et des sites rupestres apportera de nouvelles précisions sur ces sujets. Au point de vue historique, les fresques consacrées à saint Vit et l'importance reconnue à saint Pierre constituent des indices fort intéressants. R. Zuccaro se livre dans le chapitre consacré à l'analyse des chapelles et aux hypothèses sur la fonction de la grotte à une critique très sévère des opinions émises jusqu'à présent. Peu d'entre elles trouvent grâce à ses yeux. C'est ainsi que les travaux de Kalby et l'article d'Avril et Gaborit subissent ses remarques sévères. L'auteur conclut en notant que des fouilles stratigraphiques devraient être entreprises et qu'une restauration approfondie des fresques permettrait une étude plus poussée de l'architecture des chapelles. Elle considère cependant que l'ensemble des édifices a dû être adapté pour répondre à un critère homogène (de destination) dans la seconde moitié du x^e siècle, certaines techniques de construction indiquant cependant une époque antérieure à la moitié du ix^e siècle. Les conclusions quant à la destination liturgique, culturelle (saint Michel) et le type de communauté (notamment à partir de la représentation de saint Benoît) me semblent encore provisoires.

Le programme iconographique développe un cycle christologique (évangiles canoniques et apocryphes). R. Zuccaro attire, à juste titre, l'attention sur la fresque de la *Traditio legis et clavium* avec le Christ foulant aux pieds le dragon et le serpent, qui présente un cas absolument remarquable de fusion entre les thèmes de la tradition et du *belliger insignis*. Le thème du *belliger insignis* procède du Psaume XC (XCI), 13, et M^{me} Zuccaro en rapproche fort justement la première Épître de Pierre V, 8, dont le texte fait de Pierre, qui a reçu les clefs du royaume, le garant de la foi, celui qui protège contre le diable. Celui-ci rugit comme le lion que foule aux pieds le Christ, l'*insignis belliger*. A la période carolingienne, on trouvait notamment dans les œuvres d'Alcuin et dans le programme grandiose de Saint-Riquier (cf. C. HEITZ, *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, 1963) Michel comme *prepositus paradisi*. L'importance du rôle, ici dévolu à saint Pierre, est donc tout à fait remarquable, et ce d'autant plus que nous nous trouvons dans une église dédiée à saint Michel. Il faut donc attacher beaucoup d'importance à la présence, à côté d'un cycle christologique,

d'un cycle consacré à saint Pierre. L'auteur consacre enfin un important chapitre à l'examen stylistique des fresques. On sait que des positions très différentes ont été prises par Kalby, Avril et Gaborit, ou encore par H. Belting pour nous limiter aux principales études récentes. R. Zuccaro, après avoir montré la contemporanéité des fresques et la grande homogénéité de facture dans le travail de l'équipe où il est très difficile d'isoler des mains particulières vu le mauvais état des fresques, examine les comparaisons stylistiques proposées par ses devanciers. Elle rejette assez rapidement les comparaisons avec S. Vincenzo al Volturno proposées par Kalby, s'attache à certains parallèles entre la grotte et deux manuscrits, le *Pontificale pro ordinibus conferendis* de la *Bibl. Casanatense* et l'*Exultet, Vat. lat. 9820*, avant de repousser après une analyse serrée les comparaisons proposées par Belting et la date de 1100. L'auteur indique cependant que la chronologie des œuvres de comparaison, et notamment de Calvi, reste mal fixée. Elle met en doute les liens avec Bénévent et les influences byzantines, attachant peut-être trop d'importance à l'usage exclusif de la langue latine. Elle ne trouve pas de parallèle entre les fresques qu'elle étudie et les manuscrits grecs de provenance italienne, dont on sait que l'origine exacte reste très controversée, mais uniquement avec des manuscrits campaniens latins dont on souhaiterait plus ample description. L'examen auquel se livre l'auteur l'amène pratiquement à rejeter toutes les parentés proposées et à insister sur les nombreuses questions qui restent à étudier et à résoudre, aussi bien quant à l'art de l'Italie du Sud que quant à ses rapports avec les régions plus septentrionales. Elle conclut : «la decorazione della cappella dell'Angelo ..., mostra corrispondenze più convincenti con opere prodotte in ambito campano nella seconda metà del x secolo. Essa, eseguita da vari artisti, in uniformità di stile e in un unico tempo, probabilmente nella seconda metà del X secolo, si articola in un linguaggio certo non ricco ma con una sua coerenza espressiva non priva di interesse». L'ouvrage de R. Zuccaro ne prétend pas fournir une solution à toutes les questions qui surgissent à propos de la grotte de Saint-Michel. Il contribue à fournir une documentation très utile qui suscitera, espérons-le, de nouvelles et fécondes recherches dignes des Studi sulla pittura medioevale Campana.

Michel DE WAHA.

Les Argonautes du Moyen Age

V. P. DARKEVIČ, *Argonavty Srednevekov'ja*, Ed. Nauka, Moscou, 1976, 200 p. in-32°.

Voici un excellent ouvrage de vulgarisation, publié par l'Académie des Sciences de l'URSS, ouvrage qui, comme nous le verrons, apporte davantage au lecteur soviétique qu'au lecteur occidental.

La thèse générale de l'auteur est l'opposition à toute conception *statique* du moyen âge. Tout au long de sept chapitres à orientations variées, il fournit des preuves de contact entre des peuples, des cultures séparées par des distances énormes pour l'époque.

1. *Les voyages*. Après un exposé de la cosmogonie médiévale, l'auteur nous décrit l'état des routes, les moyens de transport utilisés. Il souligne la mobilité du clergé, des militaires et des marchands dans l'Europe de l'époque. Les citations fort nombreuses et évocatrices, sont tirées d'œuvres diverses, tantôt anonymes (*Bylines, chroniques, Niebelungen*), tantôt d'auteurs célèbres (Chaucer, Dante, Chrétien de Troyes). Il faut remarquer qu'elles sont toujours données en traduction et sans référence à l'original. Celui qui voudrait consulter le texte authentique doit nécessairement passer par l'intermédiaire de la traduction russe, signalée dans la bibliographie ; mais nous comprenons fort bien le souci de Mr. Darkevič de mettre les sources utilisées à la portée de tous.

2. *La route de la soie*. Ce chapitre remonte loin dans le temps, puisqu'il étudie, par exemple, la migration du culte de Dionysos, de la représentation de la louve du Capitole (on en a découvert une, fort belle, dans un palais du IX^e s. dans le Tadjikistan septentrional), de l'exode des nestoriens en Asie jusqu'en Chine.

Le lecteur occidental n'aurait pas besoin de tant de détails sur la mythologie et l'histoire antiques, mais le livre s'adresse à un public, dont la culture générale diffère de la nôtre.

3. «*Vers la mer des Ténèbres*» (c'est-à-dire l'Océan glacial Arctique) est un chapitre qui concerne plus directement l'Union Soviétique. Il y est surtout question de fouilles dans l'Oural, de trésors d'argenterie sassanide retrouvés en Russie, du cheminement des pierres précieuses et des gemmes. Dans ce trafic, les Bulgares de la Volga et, plus tard, les marchands de Novgorod ont joué un rôle important.

4. *Les pèlerins*. Nous revenons en Occident avec, avant tout, le pèlerinage à S. Jacques de Compostelle, mais aussi celui des Russes en

Terre Sainte. A ce propos, il ne faut pas oublier que la littérature vieille-russe possède un texte très important : le voyage de l'higoumène Daniel de 1104-1106 (itinéraire passant par Byzance).

5. *Les artisans*. Ce chapitre traite de l'album de l'architecte Villard de Honnecourt (xiii^e s.), de Guillaume Boucher, qui travaille à Karakorum et dont nous parle Guillaume Rubruquis, d'artistes venus de l'Occident pour contribuer à l'ornement artistique des églises de la Russie souzdalienne.

6. *Les artistes*. Musiciens ambulants, acrobates, jongleurs, saltimbanques constituaient une classe particulièrement migrante. C'est l'occasion, pour l'auteur, d'évoquer le rôle de tradition épique orale et des sujets itinérants. Le carnaval est un moment crucial pour l'activité de tous les artistes du moyen âge. Ce sujet a été remarquablement développé par Bachtin dans son ouvrage sur Rabelais.

7. *L'Occident et l'Orient*. Cette dernière partie est consacrée à Byzance – point intermédiaire privilégié – où toutes les routes commerciales et culturelles s'entrecroisent. Des pages intéressantes, abondamment illustrées nous prouvent l'interpénétration des motifs décoratifs sur les soieries et dans la sculpture médiévale, qu'elle soit romane ou russe.

La conclusion de V. P. Darkevič est la suivante : ces artistes, militaires, marchands et religieux, qu'il a fait revivre pour nous, sont les fils prodiges du moyen âge, grâce auxquels peut s'ouvrir la voie des grands découvreurs, Magellan et Colomb.

Un index des noms propres et un glossaire des termes techniques (dans différentes disciplines artistiques) complètent le texte. En outre, une série de cartes originales (route de la soie – emplacements des trésors enfouis dans l'Oural – diffusion des monnaies arabes sur le territoire de la Russie, etc.) permettent de mieux suivre l'exposé.

En refermant l'ouvrage, le lecteur retire une impression enrichissante : le texte est dense, chaque paragraphe apporte des faits nouveaux, des rapprochements intéressants. L'auteur cède souvent la parole aux témoins de l'époque qu'il décrit, non seulement aux Occidentaux, Byzantins et Russes, mais aussi aux Tatares, Uzbeks ou Chinois.

Chaque chapitre porte en exergue un extrait poétique ou épique adéquat.

Un seul reproche à formuler : l'abus de termes étrangers, qui contraste avec la langue fraîche et imagée des citations.

Bruxelles.

Marie ONATSKY-MALIN.

Deux psautiers russes

G. I. VZDORNOV, *Issledovanie o kievskoj psaltiri* (Recherches sur le psautier de Kiev). Moscou, 1978. Éd. «Iskusstvo», 2 tomes. Prix : 2.700 frs. b.

«Son souvenir vivra par ses disciples et par son œuvre ...», écrivions-nous il y a trois ans dans la nécrologie du regretté V. N. Lazarev. Il en est bien ainsi. G. Vzdornov, élève de l'auteur de *L'histoire de la peinture byzantine*, après nous avoir donné récemment une étude approfondie des *Fresques de Théophane le Grec dans l'église de la Transfiguration du Sauveur à Novgorod* (Moscou, 1976), développant ce que Lazarev avait commencé dans son *Théophane le Grec* de 1961, nous apporte une étude fondamentale sur un des plus beaux manuscrits russes du XIV^e s., resté, faute de publication, moins connu par exemple que l'évangélaire Khitrovo.

Le psautier dit de Kiev a été recopié par l'archidiacre Spiridon et illustré en 1397. Il comporte 229 feuillets (les psaumes occupent les feuilles 2 à 205) et est conservé à la bibliothèque Saltykov-Ščedrin de Leningrad. Comme souvent, son destin fut assez mouvementé. Confectionné à Kiev, mais par un moscovite comme le montre bien l'auteur de la publication, il fut emporté en Lituanie, appartient à l'église orthodoxe S. Nicolas de Wilno, fut retransporté à Kiev puis à Pétersbourg, passa dans les mains de quelques collectionneurs et bibliophiles, puis arriva chez P. Vjazemskij, fondateur de la Société des Amateurs de la littérature ancienne, et fut ensuite acheté par S. Šeremetev et donné au Musée de cette Société. Il fut partiellement édité en 1890 à un nombre confidentiel d'exemplaires, quelques-unes de ses miniatures furent en leur temps étudiées par Kondakov et Buslaev. C'est depuis 1932 que le psautier est à la bibliothèque publique de Leningrad.

G. Vzdornov étudie en détails ce monument, se livrant avec minutie et érudition à la nécessaire comparaison avec l'évangélaire moscovite de 1393, également conservé à Leningrad, le psautier grec de Baltimore (W. 733) du début du XIV^e s. et leurs modèles grecs communs du XI^e s., situant le psautier de Kiev dans le contexte historique et culturel des rapports byzantino-russes de la fin du XIV^e s. Dressant des parallèles convaincants avec l'iconographie byzantine, slave du sud et russe, G. Vzdornov, au terme de son étude, aboutit à la conclusion que le modèle premier du manuscrit dut être un psautier constantinopolitain, probablement de Studios.

Un index, à la fois des noms propres, des sujets iconographiques et des

noms géographiques complète heureusement le vol. I. Le vol. II est constitué par la reproduction en couleurs de tout le psautier. Quelques rares coquilles ne déparent pas la haute qualité de cette édition.

Après avoir été quelque peu négligée pendant de nombreuses années, l'étude systématique des manuscrits russes anciens, relancée par O. Popova dans un livre dont nous avons déjà rendu compte ici, est donc ainsi poursuivie. C'est dans ce contexte qu'il faut signaler aussi l'édition par M. V. ŠČEPKINA, des *Miniatures du psautier Khludov* (Moscou, 1977, Iskusstvo), sous la rédaction et avec une introduction de V. Dujčev. Ce superbe psautier grec de 169 feuillets avec 209 miniatures conservées (No 129D du Musée Historique de Moscou), datant du IX^e s., est mieux connu sans doute grâce à Buslaev et Kondakov toujours, puis à Tikkanen en 1895, à N. Frolov en 1963. Il est édité ici en entier, de façon un peu moins luxueuse que le psautier de Kiev, mais avec non moins de minutie et d'érudition. Son histoire et ses parallèles sont analysés par M. Ščepkina dans une étude de 50 pages. Dans ces deux éditions, un résumé anglais permet au non-slavisant de se référer aux conclusions des éditeurs. Ces deux livres figureront en bonne place dans toute bibliothèque de byzantinologie, d'histoire de l'art et de slavistique.

Jean BLANKOFF.

A. OVČINNIKOV, *The golden gates in Suzdal*. Moscou. Edit. Iskusstvo, 1978. 35 p. + 130 pl. Prix : 600 frs. (en russe et en anglais).

Un des monuments les plus remarquables de l'art médiéval européen est, paradoxalement, resté un des moins connus et des moins étudiés : les portes d'or de la cathédrale de la Nativité de la Vierge à Suzdal' (Russie centrale). L'église elle-même, remplaçant un bâtiment plus ancien devenu vétuste, date de 1222-1225. Les deux portes, à deux vantaux chacune, connues sous le nom de portes de l'ouest et du sud, gravées suivant une technique héritée de l'antiquité et venue en Russie par Byzance, celle de la gravure thermique à l'or sur bronze, rappelant quelque peu le principe de l'eau forte, sont d'une qualité d'exécution et d'un intérêt iconographique exceptionnels. Rappelons qu'on y trouve notamment la première représentation connue du *Pokrov* (intercession) de la Vierge. Les 28 scènes (la 19^e est perdue) de la porte Ouest et les 28 de la porte Sud, ainsi que les médaillons des trumeaux n'ont pratiquement d'équivalent que dans les scènes illustrant les actes de l'archange Michel à Monte Sant'angelo (Gargano), XI^e s., d'origine byzantine.

Ces panneaux n'ont fait l'objet que de publications partielles (de V.

Lazarev dans le vol. I, 1953, p. 478-486, de l'*Histoire de l'art russe* de l'Académie des Sciences d'URSS), dans divers articles et albums, notamment à propos du problème compliqué de leur datation exacte dans les limites du XIII^e s. Le travail fouillé de E. Medvedeva (1945) sur cette question étant resté inédit, la question a été reprise par V. Janin qui a montré que la date la plus vraisemblable pour la porte O est vers 1227 et pour la porte S – 1238/1240. La description et l'iconographie complète de toutes les scènes n'avait cependant pas encore été publiées (seule une ébauche figurait dans l'ouvrage de vulgarisation Sokrovišča Suzdalja, Moscou, 1970, p. 114-153). Une analyse détaillée et intéressante mais incomplète avait été tentée, dans le cadre de son étude des reliefs de Suzdal', par G. Wagner (ch. VI de Belokamennaja rez'ba drevnego Suzdal'ja, Moscou, 1975, p. 97-142), centrée surtout sur le problème de la datation. Il faut donc remercier A. Ovčinnikov de nous donner enfin, dans cet album une description détaillée et un bon point de départ, s'appuyant sur une bibliographie de base, de ce monument d'importance primordiale, généralement ignoré dans les travaux comparatifs sur les portes sculptées ou gravées se rapportant à l'iconographie d'origine byzantine. Les portes de Suzdal' constituent un des monuments les plus remarquables de l'art russe ancien et sont très vraisemblablement de fabrication locale, ce que confirment les inscriptions vieilles slaves.

Jean BLANKOFF.

Miniature arménienne

Sirarpie DER NERSESSIAN, *Armenian Manuscripts in the Walters Art Gallery*. Baltimore, Walters Art Gallery, 1973, in-folio, x-112 pages, 493 figures sur 243 planches en noir et blanc, 8 planches en couleurs (A-H).

Voici un superbe ouvrage dont la publication, pour être réalisée, aura exigé près de quarante années d'efforts. Dès 1934, en effet, l'auteur avait commencé l'étude des onze manuscrits légués à la ville de Baltimore par Henry Walters, mort en 1931. Bien que son texte fût prêt depuis plusieurs années, l'impression a dû en être retardée ; et celle-ci n'a été rendue possible que grâce à de nombreuses libéralités, notamment d'institutions arméniennes d'Amérique, de la Fondation Calouste Gulbenkian et de vingt-cinq mécènes dont la plupart sont de généreux donateurs arméniens. On peut sans hésitation féliciter Mademoiselle Der Nersessian et pour sa patience et pour le magnifique résultat obtenu, car le luxe de l'édition ne le

cède en rien à la qualité du texte, où elle met sa vaste érudition à la portée du lecteur. Rares sont les spécialistes qui se consacrent avec autant de compétence à l'étude de la miniature arménienne et aucun d'entre eux ne peut rivaliser avec elle quant à l'étendue de ses connaissances dans le double domaine de l'art arménien et de l'art byzantin. Aussi, tout ce qu'elle écrit est un véritable enseignement pour celui qui s'intéresse à ces disciplines et la riche bibliographie qu'elle donne est un outil de travail des plus précieux. Bien que la collection de Baltimore se limite à onze manuscrits, Mademoiselle Der Nersessian les situe chacun dans son contexte et dans le cadre général de la peinture arménienne. De ce fait, son catalogue prend quelquefois l'allure d'un livre de synthèse sur l'enluminure arménienne ; l'abondante illustration, d'autre part, permet à celui qui se sert de l'ouvrage d'examiner à loisir tous les détails de chaque codex.

Neuf de ces manuscrits sont des tétraévangiles datant du ^{x^e} au ^{xvii^e} siècle. Les deux livres les plus récents, du dernier quart du ^{xvii^e} siècle, sont des hymnaires.

D'après les auteurs anciens, les Arméniens auraient commencé à illustrer leurs manuscrits dès le ^{v^e} siècle ; mais, à part deux feuillets remontant peut-être au ^{vii^e} siècle, aucun Évangile à enluminures n'a été conservé qui soit antérieur à la seconde moitié du ^{ix^e} siècle. Le premier tétraévangile de la série Walters (n^o 537), écrit sur parchemin, date de 966. Il est ainsi l'un des cinq plus vieux manuscrits connus. Son style rappelle l'art caractéristique du ^{x^e} siècle, spécifiquement arménien, dégagé de toute influence byzantine, avec des personnages représentés de façon quasi schématique, entourés d'oiseaux ou de motifs géométriques.

Avec la chute d'Ani par suite de l'invasion seldjoukide de 1064, le centre de gravité se déplace en Cilicie où, à l'époque des Croisades, les Arméniens fondent un nouvel État, d'abord baronnie franque, devenue en 1198 le royaume de Petite-Arménie. Le second manuscrit Walters (n^o 538) porte la date de 1193. Il est également écrit sur parchemin et n'est orné que d'éléments décoratifs d'une extrême élégance : tables des canons, débuts des Évangiles, dédicace.

Le chef-d'œuvre de la collection et l'un des monuments de l'art arménien est sans contredit l'Évangile n^o 539 illustré en 1262 par le plus fameux des peintres arméniens, Toros Roslin, dont c'est un des sept manuscrits connus datant de 1256 à 1268. Très richement enluminé sur feuilles de parchemin (15 miniatures pleine-page, 67 autres dans le texte ou dans les marges), il est un des meilleurs témoins de l'art savant de ce maître, art plein de nuances et d'expression, de trouvailles même qui

rompent avec le conformisme habituel. Toros Roslin a le sens du modelé aussi bien dans le rendu des chairs que dans celui des draperies. Il a aussi le don des figures délicates et fines, dont la grâce, à la limite du maniérisme, n'est pas exempte d'influences byzantines, voire occidentales. On ne peut, dans le cadre d'un compte rendu, signaler tous les aspects d'un tel peintre ni énumérer ses multiples inventions iconographiques.

Les trois manuscrits suivants, sur papier, appartiennent au xv^e siècle : le n° 543 de 1455, le n° 540 de 1475 et le n° 542 de 1488. Dès la fin du xiii^e siècle et avant la disparition du royaume de Cilicie en 1375 par suite du départ en exil à Paris de Léon V de Lusignan, une école artistique provinciale s'était établie en Arménie propre, dans le Vaspourakan, ayant pour centre la ville de Khizan au sud-ouest du lac de Van. L'Évangile n° 543 est l'œuvre la plus typique du plus connu des peintres de Khizan, nommé Khatchatour : art très stylisé, avec profusion d'éléments végétaux remplissant les espaces, personnages quasi irréels et sans volume, aux visages tout ronds, aux yeux très grands, aux draperies ondulées un peu à la façon des miniatures irlandaises. On a l'impression qu'ici l'artiste arménien s'inspire, par un certain côté linéaire, davantage du monde oriental que de l'Occident : la situation politique de ces temps n'exclut pas une telle hypothèse.

Pourtant le n° 540, copié dans la région de Van, est très différent : son style plus conventionnel et parfois malhabile est aussi moins savoureux. En revanche, le n° 542 est caractéristique de l'école d'Erzincan : seuls les quatre évangélistes y sont figurés ; l'auteur voit dans ces personnages et dans le paysage de rochers entourant St Jean une influence de l'art timouride.

Les cinq derniers manuscrits, deux sur papier et les trois derniers sur parchemin, sont du xvii^e siècle. Le peintre Hovanès d'Amida, auteur du n° 541, s'inspire visiblement des miniatures ciliciennes du xiii^e siècle. Le n° 544, portant la date de 1666, est riche en petites figures marginales qui se répètent de façon banale selon un même modèle. Le n° 546, au contraire, nous intéresse par son aspect européenisant : il nous révèle, en effet, l'empreinte laissée chez les Arméniens – qui continuaient à copier à la main des livres sacrés – par la diffusion des Bibles imprimées en Occident et illustrées de gravures. Si l'hymnaire n° 545 accentue encore davantage cette tendance au pastiche de l'Europe, le n° 547, écrit en 1678, est d'un style plus mitigé.

Ces remarques, nécessairement sommaires, montrent que la Walters Art Gallery a la chance de posséder quelques-unes des œuvres les plus typiques de l'art arménien



FIG. 3. — HÛARTE. La Licorne du Baptistère ancien.

PLANCHE II



FIG. 4. — HÛARTE. La Licorne du Baptistère nouveau.



Psautier de Tomič, environ 1360.
f. 6v – Absalon poursuit David.



Psautier de Tomiș
f. 13 v – L'Entrée à Jérusalem.

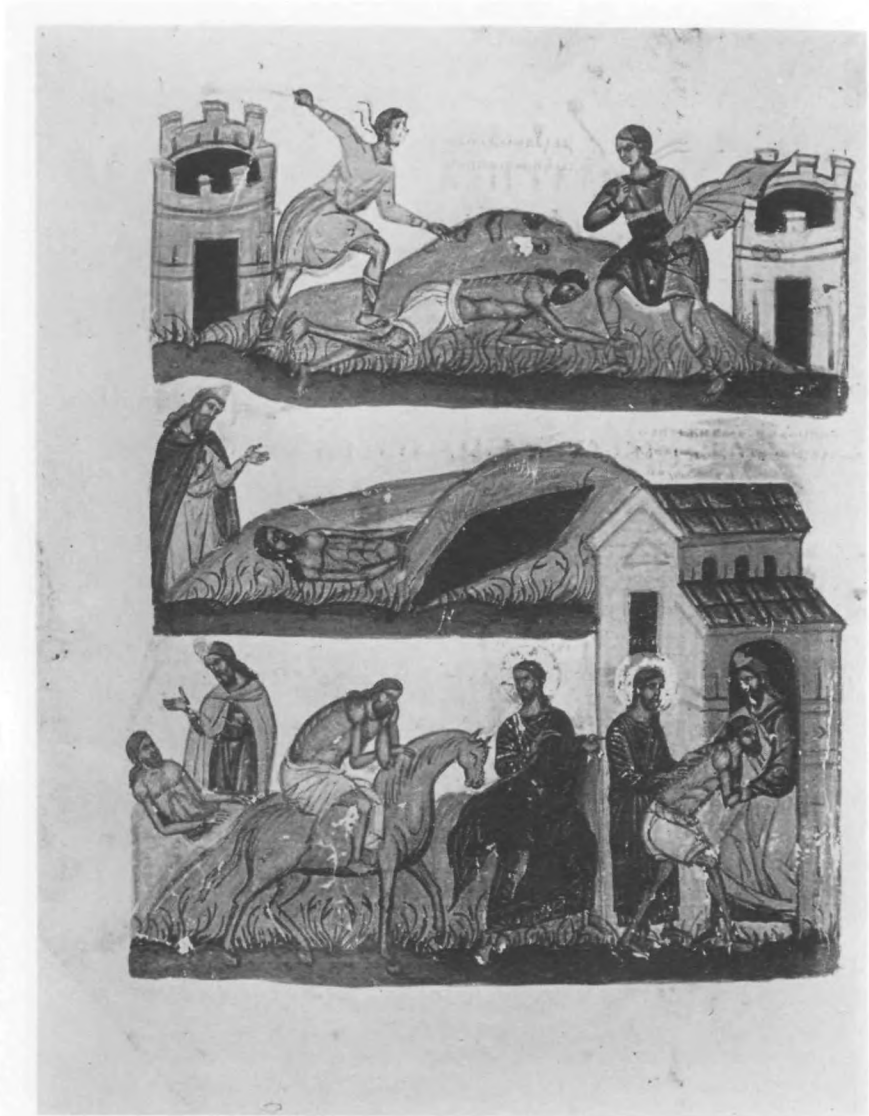
PLANCHE VIII



Psautier de Tomić
f. 129 v – Moïse mène les Hébreux à travers le désert.



Psautier de Tomič
f. 226 r – Prière devant l'icône du Christ Pantocrator.



Psautier de Tomič,
f. 272 v – Parabole du Bon Samaritain.



Psautier de Tomič,
f. 282 v – Annonciation, Oikos 2 de l’Acatliste.



Gerace, cattedrale. Interno della cripta

TAVOLA II



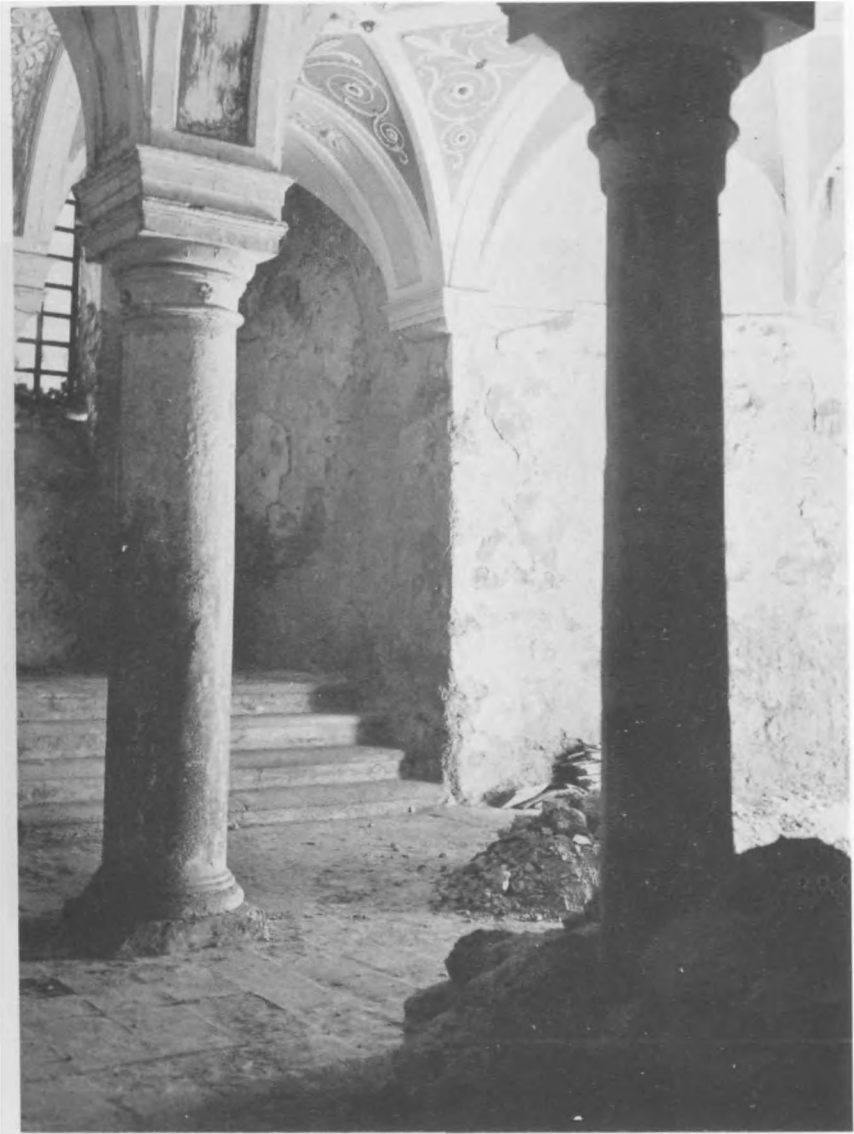
**Gerace, cattedrale. Braccio trasversale della cripta
(Foto Polimeni, Locri)**



**Gerace, cattedrale. Uno dei portali della cripta
(Inizio xv sec.)**



Gerace, cattedrale. Cappella dell'*Itria*
(Foto Soprintendenza)

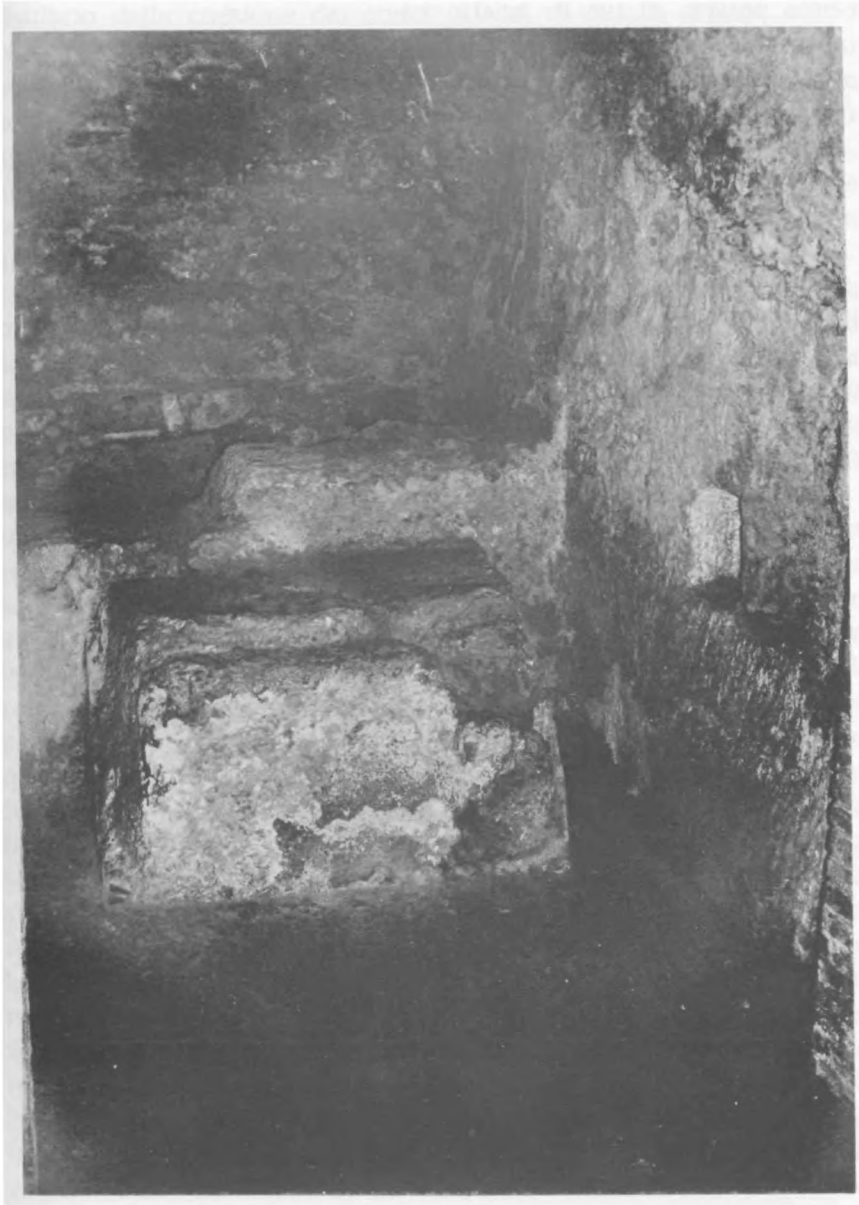


**Gerace, cattedrale. Particolare della cripta anteriormente ai restauri
(Foto Soprintendenza)**

TAVOLA VI



Gerace, cattedrale.
Scavo nave sinistra : ritrovamenti



Gerace, cattedrale
Scavo nave sinistra : ritrovamenti

TAVOLA VIII



Gerace, cattedrale. Navata centrale

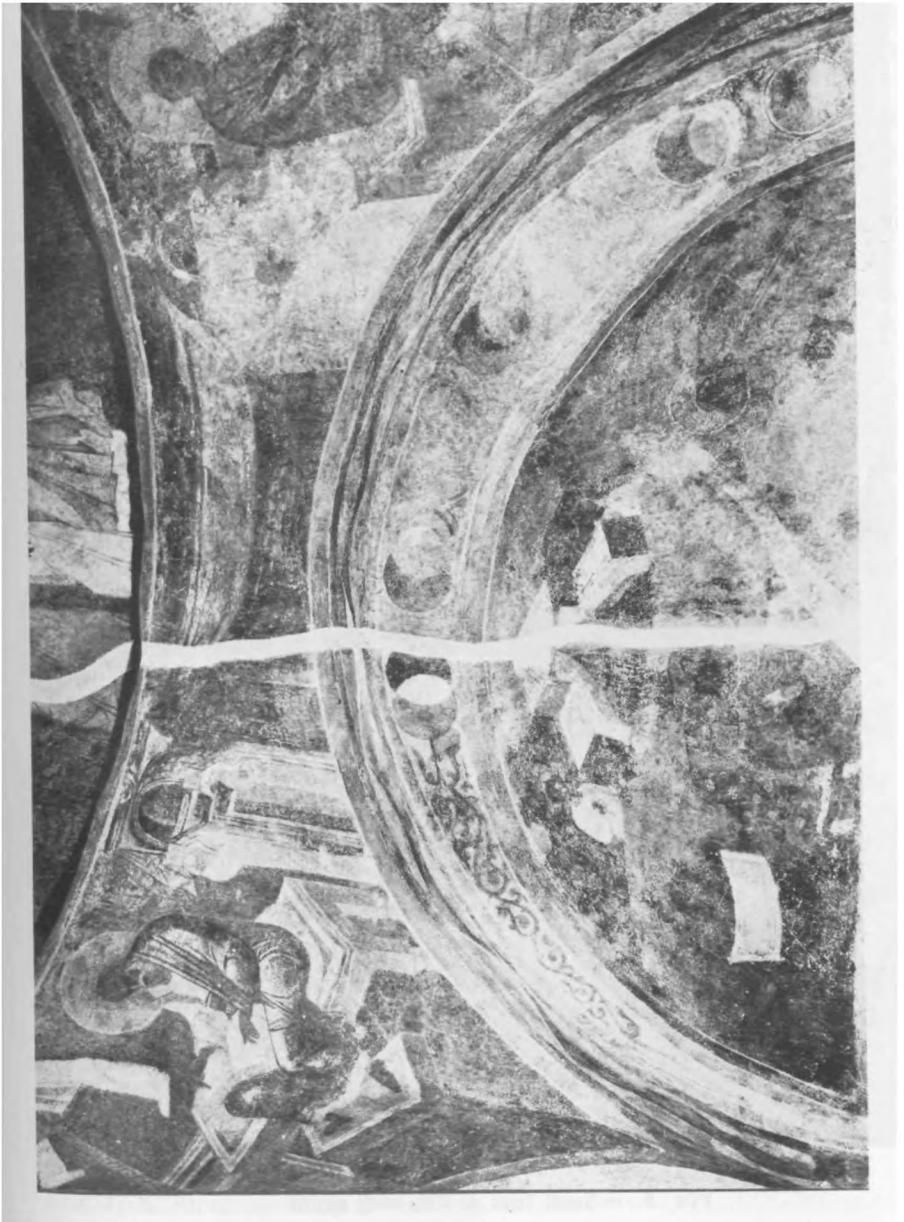


PLANCHE IV



FIG. 8. — Saint Jean de Rila et le moine.

TABLE DES MATIÈRES

Nécrologie. *In memoriam François Masai* par A. Leroy-Molinghen 1

Articles

P. ALLEN, <i>The "Justinianic" Plague</i>	5
N. BELDICEANU, <i>Biens des grands Commènes en 1461 d'après un registre ottoman</i>	21
A. CAMERON, <i>The Virgin's Robe : an Episode in the History of Early seventh-Century Constantinople</i>	42
M.-T. et P. CANIVET, <i>La Licorne dans les mosaïques de Hūarte d'Apamène (Syrie). IV^e-V^e siècles</i>	57
M. CARROLL, <i>A minor matter of imperial importance in the Sphrantzes Chronicle</i>	88
V. CHRISTIDES, <i>Arabic Influence on the Akritic Cycle</i>	94
A. DJOUROVA, <i>L'ornement et la miniature dans les manuscrits bulgares du X^e au XIV^e s.</i>	110
D. DONNET, <i>Théodore de Gaza, Introduction à la grammaire, l. IV : A la recherche des sources byzantines</i>	133
J. DURLIAT, <i>La lettre L dans les inscriptions byzantines d'Afrique</i> .	156
D. DVOICHENKO-MARKOV, <i>The Russian Primary Chronicle and the Vlachs of Eastern Europe</i>	175
P. GÉHIN, <i>Un nouvel inédit d'Évagre le Pontique : son commentaire de l'Ecclésiaste</i>	188
E. JEFFREYS, <i>The Attitudes of Byzantine Chroniclers towards Ancient History</i>	199
G. LANATA, <i>Le Nouvelle giustinianee e la Traduzione dell'autentico. A proposito del Legum Justiniani Imperatoris Vocabularium</i> . .	239
R. LIBERTI, <i>Toponomastica bizantina nel Bruzio : Sicrò</i>	266
R. A. MARKUS, <i>Carthage-Prima Justiniana-Ravenna : an aspect of Justinian's "Kirchenpolitik"</i>	277
J. NORET, <i>Trente-six grands folios onciaux palimpsestes (avec un fragment inédit) de Paul d'Égine</i>	307
G. OCCHIATO, <i>Interpretazione della cripta del duomo normanno di 'Gerace' in Calabria</i>	314

D. PIGUET-PANAYATOVA, <i>La chapelle dans la tour de Khrelju au monastère de Rila</i>	363
B. SCOULATOS, <i>Les premières réactions hostiles à Alexis I Comnène (1081-1083)</i>	385
W. T. TREADGOLD, <i>The Bride-shows of the Byzantine Emperors</i> ..	395
C. N. TSIRPANLIS, <i>The Career and Writings of Nicolas Cabasilas</i> ..	414
A. VAN ARKEI-DE LEFUW VAN WEENEN and K. CIGGAAR, <i>St. Thorlac's in Constantinople, built by a Flemish emperor</i>	428
M. WAELKENS, <i>Germa, Germokoloneia, Germia</i>	447

Notes et Informations

M. DE WAHA, <i>Pauvreté à Byzance. A propos d'un livre récent</i> ...	465
A. KAZHDAN, <i>Remarques sur le XI^e s. byzantin. A propos d'un livre récent de P. Lemerle</i>	491
J. NORET, <i>L'ambiguïté des dates grecques de l'époque post-byzantine exprimée dans l'ère du monde</i>	504

Chronique

A. KAZHDAN, <i>La byzantinologie soviétique en 1974-1975</i>	506
--	-----

Comptes rendus

<i>Lexikon des Mittelalters, I, 2 (M. DE WAHA)</i>	554
<i>Ἑμμανουὴλ ΚΡΙΑΠΑΣ, Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς ἐλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100-1669 (M. LEROY)</i>	555
<i>Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the years 1975 and 1976, t. V et VI (M. LEROY)</i>	557
N. G. CONTOSSOPOULOS, <i>L'influence du français sur le grec. Emprunts lexicaux et calques phraséologiques (M. LEROY)</i>	558
E. E. LIPSHITS, <i>Pravo i sud v Vizantii v IV-VIII vv. (F. GORLÉ)</i> ...	559
A. HILHORST, <i>Sémitismes et latinismes dans le Pasteur d'Herma (M. DUBUISSON)</i>	561
E. TURDEANU, <i>Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano (M. PIRARD)</i>	564
Ja. N. LJUBARSKIJ, <i>Michail Psell-Ličnost' i Tvorčestvo (M. ONATZKY-MALIN)</i>	565
M. PSEILOS, <i>Περὶ τῶν ιδεῶν ἅς ὁ Πλάτων λέγει. Intr., éd., et trad. en grec moderne par L. G. BENAKIS (B. LAGARDE)</i>	566

G. KOCH, <i>Strukturen und Geschichte des Heils in der Theologie des Theodoret von Kyros. Eine dogmen- und theologiegeschichtliche Untersuchung</i> (A. DE HALLEUX)	571
<i>Monotheismus als politisches Problem ? Erik Peterson und die Kritik der politischen Theologie</i> (D. DE DECKER)	573
J. WYTZES, <i>Der letzte Kampf des Heidentums in Rom</i> (P. HAMBLENNE)	575
<i>Essays on Medieval Civilization</i> (M. DE WAHA)	577
<i>1274 – Année charnière. Mutations et Continuités</i> (M. DE WAHA) .	578
<i>Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident</i> (M. DE WAHA)	583
T. BERTELE, <i>Numismatique byzantine</i> (M. DE WAHA)	586
H. W. LOWRY, <i>The Ottoman Tahrir Defters as a Source for Urban Demographic History : the Case Study of Trabzon (Ca. 1486-1583)</i> (N. BELDICEANU)	587
<i>Griechische Handschriften und Aldinen. Eine Ausstellung anlässlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel</i> (M. DE WAHA)	590
R. ZUCCARO, <i>Gli affreschi nella Grotta di San Michele ad Olevano sul Tusciano</i> (M. DE WAHA)	592
V. P. DARKEVIĆ, <i>Argonavty Srednevekov'ja</i> (M. ONATZKY-MALIN) .	596
G. I. VZDORNOV, <i>Issledovanie o kievskoj psaltiri</i> (J. BLANKOFF)	598
A. OVČINNIKOV, <i>The golden gates in Suzdal</i> (J. BLANKOFF)	599
S. DER NERSESSIAN, <i>Armenian Manuscripts in the Walters Art Gallery</i> (A. MEKHITARIAN)	600